SUPPL.C · 60946/C

22101183465

28.908

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

A — C.

Gravé à Basle par B: Hübner en 1777.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

OU

MÉMOIRES DISPOSÉS EN ORDRE ALPHABÉTIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE SCIENCE,

ET A CELLE DES MEDECINS, ANATOMISTES, BOTANISTES, CHIRURGIENS ET CHYMISTES DE TOUTES NATIONS.

Par N. F. J. ELOY,

Conseiller-Médecin ordinaire de SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR le DUC CHARLES DE LORRAINE & DE BAR &c. &c. &c. & Médecin Pensionnaire de la Ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'Histoire de la Science à laquelle on s'attache.
Éloge critique de BOERHAAVE.

TOME PREMIER.

A MONS,
Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, Rue de la Clef.

M. DCC. LXXVIII.

MEDICINE, Biography

28908

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

CHARLES-ALEXANDRE,

ADMINISTRATEUR

DE LA GRANDE MAITRISE DE PRUSSE;

GRAND-MAITRE DE L'ORDRE TEUTONIQUE EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE;

DUC DE LORRAINE ET DE BAR, MARCHIS;

DUC DE CALABRE, DE GUELDRE,

DE MONTFERRAT ET DE TESCHEN EN SILÉSIE;

PRINCE DE CHARLEVILLE;

MARQUIS DU PONT-A-MOUSSON, DE NOMENY;

COMTE DE PROVENCE, VAUDEMONT,

BLANCKENBERG, ZUTPHEN, SAARWERDEN,

SALM, FALKENSTEIN;

SEIGNEUR DE FREUDENTHAL, EULENBERG &c.

MARÉCHAL

DES ARMÉES DU SAINT EMPIRE ROMAIN

ET DE CELLES DE SA MAJESTÉ

L'IMPÉRATRICE DOUAIRIERE,

REINE APOSTOLIQUE

DE HONGRIE ET DE BOHEME;

COLONEL DE DEUX RÉGIMENS D'INFANTERIE;

LIEUTENANT,

GOUVERNEUR ET CAPITAINE GÉNÉRAL

DES PAYS-BAS, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Quoique le nom des Héros bienfaiſans ſoit lui ſeul un Eloge gravé dans tous les cœurs, ces premiers ſentimens demandent plus d'expreſſions ; & c'eſt dans les monumens durables de l'Hiſtoire, comme dans ceux de l'amour invariable des peuples, que la poſtérité doit les trouver.

Oui, MONSEIGNEUR, c'eſt à l'Hiſtoire à peindre l'Héroïſme qui eſt attaché au Nom Auguſte de Votre Altesse Royale ; *c'eſt à elle qu'il appartient de prononcer aux races futures le Nom du grand Capitaine que de fiers ennemis ont admiré au paſſage du Rhin, & celui du Conquérant, dont les marches ſavantes ſe ſont toujours accordées avec les vues politiques qui ont armé ſon bras.*

Mais, en attendant que l'Hiſtoire porte la grandeur de Votre Nom juſqu'aux extrêmités de la terre, les peuples impatiens ont anticipé ſur ſes droits. Non contens d'avoir fait parler le bronze qui éterniſera le monument conſacré à votre gloire par leur amour, ils ont élevé la voix, pour répéter aux nations jalouſes du bonheur dont ils jouiſſent depuis plus de vingt-cinq ans, qu'il eſt doux de vivre ſous le gouvernement d'un Prince qu'on adore.

Votre Nom, MONSEIGNEUR, ſuffit pour entretenir le feu de l'amour le plus pur dans le cœur des habitans des Provinces Belgiques ; il remue tous les reſſorts de l'ame qui s'épuiſe en ſentimens, parce que ce Nom Auguſte ne peut être prononcé, ſans qu'il imprime l'idée de ces qualités éminentes, qu'il eſt ſi rare de voir réunies dans les Princes même les plus chers à l'Humanité.

Je ne dirai pas, MONSEIGNEUR, que Votre Nom annonce la grandeur d'une Maiſon, dont les Rejettons ſont aſſis ſur la plupart des Trônes de l'Europe ; je ne m'arrête qu'à ce qui eſt perſonnel à VOTRE ALTESSE ROYALE. *Votre Nom, MONSEIGNEUR, eſt celui du meilleur, du plus juſte, du plus affable ; du plus généreux, du plus compâtiſſant de tous les hommes. Je parle d'après la Bonté, la Bienfaiſance, la Sageſſe & la Juſtice qui répetent, tour-à-tour, que le Nom de* VOTRE ALTESSE ROYALE *eſt celui d'un Gouverneur qui n'emploie ſon autorité qu'à rendre heureux les peuples qui lui ſont ſoumis ; celui d'un Protecteur des Sciences qui apprécie leur utilité ſur le goût qu'il a pour elles ; celui d'un Prince éclairé qui ne croit rien au deſſous de lui, lorſqu'il s'agit d'encourager les talens, de leur donner même de l'activité par la profondeur de ſes recherches ; celui d'un Amateur des raretés de la Nature & de l'Art, dont le recueil précieux, formé par ſes mains intelligentes, n'eſt point l'ouvrage de l'oſtentation, mais du génie ; enfin, celui de l'Ami des hommes, qui, s'il n'étoit point tout ce qu'il eſt par la naiſſance & le pouvoir qui lui eſt confié, ſeroit encore l'objet de l'amour de la Nation, parce qu'il réunit dans ſa perſonne les qualités les plus propres à s'aſſurer l'empire des cœurs.*

Heureux les peuples qui vivent ſous le Gouvernement d'un Prince, dont le Nom ſeul préſente à l'eſprit l'idée de tant de Vertus ſociales à côté de la Grandeur & de l'Héroïſme !

C'eſt ce Nom Auguſte qu'il m'eſt permis de faire paroître à la tête de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE ALTESSE ROYALE ; *& cette nouvelle grace m'eſt auſſi précieuſe que celle qu'ELLE a daigné m'accorder, en me mettant au nombre de ſes Médecins.*

Si VOTRE ALTESSE ROYALE *vient un jour à jetter les yeux ſur l'Hiſtoire de la Médecine que je publie ſous ſes auſpices, ELLE appréciera, en Juge éclairé, les travaux des grands Maîtres qui ont conſacré leurs veilles & leurs études à l'avantage de l'Humanité ; ELLE ſentira combien il eſt injuſte d'imputer à l'Art les défauts des Artiſtes, que l'eſprit de ſyſtême a détournés du chemin qui conduit à la vérité.*

Daignez, MONSEIGNEUR, accorder votre protection à cet Art ſalutaire ; il a beſoin d'émulation dans les Provinces ſoumiſes à l'heureux Gouvernement de VOTRE ALTESSE ROYALE. *Puiſſe cet Art, par de nouveaux*

efforts, mettre à l'abri des insultes des maladies, & perpétuer les jours d'un PRINCE qui mérite l'immortalité par ses Vertus.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble
& très-obéissant Serviteur
N. F. J. ELOY.

PRÉFACE.

LA Médecine s'occupe d'une infinité d'objets qui paroîtront plus intéressans que ceux dont il est question dans ce Dictionnaire ; mais si l'on se donne la peine de réfléchir sur la variété des moyens qui ont porté l'Art à sa perfection, on sentira bientôt la nécessité de remonter aux sources, d'où les différentes parties de cet Art ont tiré leur origine & leur accroissement. La Médecine n'est point une simple production de l'esprit humain ; elle est la fille du tems qu'on a employé à observer les démarches de la Nature : ce n'est que par la combinaison des faits, la multitude des découvertes & la justesse des observations, qu'elle est insensiblement parvenue au degré de certitude où nous la voyons aujourd'hui. Il faut donc recourir aux Annales de la Médecine pour reconnoître la marche de ses progrès, & pour s'enrichir des lumieres que les grands Maîtres ont répandues sur l'objet principal de cette Science, c'est-à-dire, sur la cure des maladies. Mais ce motif n'est pas le seul qui invite le Médecin à s'occuper de l'Histoire de sa Profession ; comme cette Histoire est d'ailleurs amusante, elle a l'avantage d'instruire & d'orner l'esprit en le délassant. En effet, la multitude de faits intéressans & d'anecdotes curieuses, dont ce Dictionnaire est rempli, jette tant de variété dans les articles qui le composent, que les momens employés à la lecture de cet Ouvrage, bien loin d'exiger une contention d'esprit qui fatigue, donnent plutôt de nouvelles forces à l'Homme d'étude, pour s'attacher ensuite aux matieres qui demandent une application plus suivie. Il y a pourtant un grand nombre de choses, dans cet Ouvrage, qui méritent qu'on s'y arrête avec l'attention la plus réfléchie ; & c'est principalement par cet endroit qu'il importe au Médecin de s'occuper de l'Histoire de l'Art utile qu'il exerce. Elle lui mettra sous les yeux tout ce qui a rapport aux révolutions dont la Médecine a été agitée depuis son origine jusqu'à nos jours, & lui donnera matiere à une infinité de réflexions qu'il ne peut puiser que dans cette source. Le Tableau des progrès & des écarts de l'esprit humain dans celui de tous les Arts

qui eſt le plus néceſſaire & le plus difficile, le portera à ſe tenir en garde contre le faux brillant des ſyſtêmes, & lui fera voir que toutes les routes qui ſemblent conduire au même but, ne ſont pas également sûres.

Mais quand l'Hiſtoire de la Médecine n'auroit d'autre mérite que celui de réunir l'agréable & l'utile, on ne pourroit encore s'empêcher de dire qu'il eſt néceſſaire que le Médecin s'en occupe. Ce n'eſt que par-là qu'il ſe mettra au fait d'une infinité de circonſtances qu'il lui ſeroit honteux d'ignorer; car s'il ne ſait rien de l'Hiſtoire de ſa Profeſſion, il aura l'air d'un étranger parmi ceux de ſes Confreres qui s'y ſont appliqués. En effet, tout homme qui ne connoît rien de l'Hiſtoire du pays qu'il habite, ou de la Science qu'il cultive, peut, à juſte titre, être regardé comme étranger au milieu de ſa patrie, ou comme un Savant à qui il manque quelque choſe dans ſon état. *Cicéron* renchérit ſur toutes ces raiſons; c'eſt vivre, dit-il, dans une enfance perpétuelle, que d'ignorer ce qui s'eſt paſſé avant nous: *Neſcire quid anteà quàm natus ſis, acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum.*

Nos grands Maîtres ont penſé de même. Comme ils ont été convaincus de la néceſſité de s'appliquer à l'Hiſtoire de leur Art, ils ont joint plus ou moins d'érudition, en ce genre, aux autres talens qui les diſtinguoient de la foule; & cette érudition, bien loin de retarder la marche de leurs progrès dans la pratique, a tout au contraire frayé le chemin aux brillans & merveilleux ſuccès qui ont couronné leurs travaux. Tel fut le plan d'étude du célebre *Boerhaave*. L'Auteur de ſon Eloge critique parle ainſi de lui, pour faire voir l'utilité qu'un Médecin peut tirer de l'Hiſtoire de ſa Profeſſion: „ il ſe ſervit de la Littérature, pour „ démêler les premiers veſtiges de la Médecine. Il ſuivit cet Art dans tous ſes „ divers périodes, & en découvrit ſucceſſivement les révolutions & les progrès. Il „ importe beaucoup de connoître l'Hiſtoire de la Science à laquelle on s'attache. „ On s'inſtruit ſoi-même, en obſervant les premieres vues de l'eſprit humain, „ les tentatives qu'il fait pour s'élever par degrés à de nouvelles connoiſſances, „ les moyens par leſquels l'Art ſe perfectionne à la longue. Les écarts même de „ ceux qui l'ont cultivé, nous ſont utiles; ce ſont autant d'erreurs qu'ils nous „ ont épargnées. Convaincu de ces vérités, notre Profeſſeur ne commençoit jamais „ ſes leçons de Médecine, ſans les faire précéder par une Hiſtoire abrégée de cet

„ Art, que ſes réflexions rendoient également intéreſſante & utile. „ Un Médecin peut-il choiſir un meilleur modele que le grand *Boerhaave* ?

Déterminé par l'exemple de cet homme célebre, je fis entrer l'Hiſtoire de ma Profeſſion & celle des Médecins dans le plan de mes études. Cette lecture me plut, & l'avantage que j'en tirai, m'engagea inſenſiblement à la pouſſer plus loin que je n'avois d'abord projetté de le faire. Je crus même devoir modérer ma curioſité, pour ne rien prendre ſur le tems qui m'étoit néceſſaire à des occupations plus ſérieuſes. Mais je revenois à cette lecture, quand je le pouvois; & comme elle me parut toujours favoriſer l'intelligence de la Théorie & de la Pratique, je conçus le deſſein de donner à mes Conferes l'Hiſtoire de la République Littéraire, dont ils ſont les citoyens. Dans cette vue, je multipliai mes lectures pour amaſſer les matériaux épars dans les Auteurs; & après avoir laiſſé mûrir mon projet pendant pluſieurs années, j'employai enfin mes heures de loiſir à raſſembler, dans un ſeul Ouvrage, ce que j'avois trouvé de plus intéreſſant dans les Livres qui traitent de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins.

Indécis ſur le parti que je devois prendre, je balançai pendant quelque tems ſi j'écrirois cette Hiſtoire ſelon l'ordre alphabétique des noms & des choſes, ou s'il n'étoit pas mieux de prendre la Chronologie pour regle. Il eſt conſtant que cette derniere méthode l'emporte ſur la premiere, puiſqu'elle a l'avantage de mettre ſous les yeux du Lecteur l'Hiſtoire ſuivie des progrès de l'eſprit humain dans la carriere des Sciences. J'ai cependant donné la préférence à l'ordre alphabétique, tant pour éviter les lacunes qui ſe trouvent dans les premiers ſiecles de l'Hiſtoire de la Médecine, que pour donner à la curioſité un moyen plus facile de ſe ſatisfaire ſur les différens points qu'elle pourroit avoir en vue. En effet, un Dictionnaire préſente à l'inſtant les choſes que l'on ſouhaite d'examiner, & il n'eſt point néceſſaire de feuilleter tout un livre, pour trouver les matieres ſur leſquelles on veut s'éclaircir. D'ailleurs, les Dictionnaires ſont aujourd'hui à la mode, & j'ai cru devoir me conformer au goût du public. C'eſt ſur ce plan que j'ai rédigé l'eſſai du Dictionnaire de la Médecine qui a paru en 1755, deux volumes *in*-8; je ne m'en ſuis point écarté dans cette nouvelle édition, dont je rendrai compte, après avoir jetté un coup d'œil rapide ſur le fonds de l'Ouvrage.

Il n'eſt point de Science qui ait été expoſée à autant de révolutions que la Médecine. Comme elle a toujours eu beſoin d'être éclairée par la raiſon, elle a ſouvent été le jouet des viciſſitudes de l'eſprit humain. C'eſt au hazard & à la néceſſité que l'Art de guérir doit ſon exiſtence. Cet Art fut d'abord purement naturel; mais les connoiſſances s'étant multipliées par l'uſage, on en fit un Corps de doctrine plus ou moins imparfait, ſuivant le génie des peuples qui s'étoient appliqués à les recueillir, & ſuivant le parti que leurs Médecins trouverent bon d'en tirer. Ce fut en Egypte que cet Art prit ſa premiere forme; mais c'eſt à la famille des *Aſclépiades*, qu'eſt due l'eſquiſſe du plan que le grand *Hippocrate* a perfectionné. L'attention ſcrupuleuſe des Maîtres de l'Ecole Grecque à obſerver la Nature, dont ils s'avouerent les Miniſtres, augmenta aſſez rapidement les richeſſes de la Médecine; ils ſentirent qu'il n'étoit point de meilleur moyen de les augmenter encore, que de laiſſer à leurs ſucceſſeurs un dépot d'Obſervations ſuivies, exactes, fidelement recueillies, & préſentées avec toute la ſimplicité poſſible. La raiſon ne fut même appellée au ſecours de ces Obſervations, qu'autant qu'elle parut néceſſaire pour en éclairer les ſuites; & de cette juſte combinaiſon de l'expérience avec le raiſonnement ſe forma un Corps de Science, dont nous devons les principaux fondemens à *Hippocrate*. C'eſt à ce titre que ce grand homme eſt regardé comme le Pere de la Médecine. Les Ouvrages qu'il a laiſſés, ne ſont point les fruits de ſon imagination. Génie ſupérieur & brillant, il ſut mettre des bornes à la vivacité qui s'égare. Il ne voulut que voir & obſerver; & comme il eut le talent de bien voir, les préceptes lumineux, dont il a enrichi ſes Ecrits, n'ont rien perdu de leur ſolidité pendant les deux mille ans qui ſe ſont écoulés depuis lui jusqu'à nous. Les peintures qu'il a faites des mouvemens de la Nature ſeront toujours admirées, parce qu'elles ſeront toujours vraies; & les maximes qu'il a déduites de ces mouvemens, ſubſiſteront dans leur intégrité autant que la Nature elle-même. Qu'on demande, après cela, quelle eſt la raiſon pour laquelle les points les plus importans de la pratique Médicinale ſe décident encore aujourd'hui au tribunal de ce grand Maître?

Les connoiſſances qui partoient des principes qu'*Hippocrate* avoit établis, ne tarderent point à devenir plus grandes encore ſous les ſucceſſeurs de cet homme célebre; elles furent même à la fin ſi nombreuſes, qu'on ſe vit obligé de parta-

ger l'Art de guérir en plufieurs mains, afin de multiplier les fecours qu'une feule perfonne ne pouvoit donner affez promptement, ou plutôt, afin de rendre ces fecours plus efficaces, par le redoublement d'attention qu'un chacun prêteroit à la partie de l'Art, dont il fe feroit chargé. La Médecine parut alors marcher à grands pas dans le chemin qui conduit à la certitude, après laquelle ont foupiré les malades de tous les fiecles. La modefte raifon fuivoit les routes que l'Obfervation avoit tracées, & elle les éclairoit de fes lumieres ; l'entêtement & la honte d'avouer fes fautes étoient des vices inconnus ; l'empire de l'erreur, qui ne fe foutient que par eux, n'avoit encore porté que de foibles atteintes à l'Art qui préfide à la vie des hommes. Mais les différentes Sectes, que produifit enfuite l'efprit de fyftême, mirent bientôt les plus grands obftacles aux progrès de la Médecine. On abandonna le chemin battu par les premiers Grecs, le feul qui fût sûr. Dans le défefpoir de furpaffer ces Maîtres, on voulut au moins figurer à côté d'eux, mais par des inventions qu'ils avoient méconnues. On donna un libre effor à l'imagination, & fa pétulance fit qu'on s'égara, en adoptant les raifonnemens les plus vains.

Le goût pour les fyftêmes fe foutint malgré leurs défauts, & avec lui fe multiplierent les obftacles que cet aveuglement oppofoit à la perfection de la Médecine. Des fiecles entiers fe pafferent, fans qu'on pût venir à bout de rappeller les efprits à l'étude de l'Obfervation. Quelques hommes, qui s'étoient préfervés de l'air contagieux qui regnoit dans les Ecoles, éleverent de tems en tems la voix fur les erreurs de leurs contemporains ; mais l'empire de l'opinion prévalut ; chacun voulut fuivre celle du Maître auquel il étoit attaché. Ce ne fut que par les efforts les plus généreux, qu'on réuffit enfin à ramener le goût de l'Obfervation ; & pour opérer cet heureux changement, il fallut abattre les idoles auxquelles la fubtilité des Logiciens, l'enthoufiafme des Arabes, l'entêtement des Chymiftes, la préfomption des Philofophes, avoient fucceffivement facrifié les principes de la Médecine ancienne. Il fallut détruire l'efprit de fyftême & l'empire ufurpé par l'imagination, avant que d'ofer efpérer que l'Art de guérir parviendroit à l'état floriffant, auquel les Ecrivains de notre fiecle l'ont fait monter. Les fages maximes des Anciens font remifes aujourd'hui en honneur ; on fent tout le prix & la néceffité de l'Obfervation. Les découvertes des Modernes empruntent les lumie-

res d'une Physique plus saine ; la Chymie est réduite à ses vrais principes ; l'Anatomie ne laisse presque rien à desirer sur la structure du corps humain ; la Botanique, par la simplicité de sa méthode, a mis plus d'ordre dans les richesses de la Matiere Médicale qu'elle a prodigieusement augmentées ; la vraie Physiologie ne veut rien de gratuitement supposé, elle ne permet de raisonner que d'après les faits ; la curation des maladies, plus simple dans ses moyens que celle de nos peres, veut dans le Médecin autant de justesse dans la façon de voir, que de prudence & de discernement dans l'application des maximes ; la Chirurgie est d'une ressource infinie à l'humanité souffrante, par l'adresse & la sûreté des mains qui l'exercent. Un pas de plus : moins d'Auteurs & plus d'Observateurs, la Médecine sera bientôt au comble de sa perfection. Moins d'Ecrivains qui courent après l'esprit & ne composent que pour l'afficher ; plus de rédacteurs de résultats bien vus, d'expériences suivies, d'histoires des maladies : c'est cet heureux changement qui achevera de donner la consistence la plus solide à l'Art salutaire, qui a coûté au delà de deux mille ans de travail.

Voilà le fonds de l'Histoire de la Médecine. Mais pour en rendre le recueil plus complet, on y a joint le crayon de l'état de cette Science chez les différens peuples qui l'ont cultivée avant nous, quoiqu'elle ne fasse aujourd'hui qu'une figure bien triste parmi leurs descendans. Quant à l'Histoire des Médecins, on a fait des recherches sur les plus célebres, ainsi que sur les Chymistes, les Botanistes, les Anatomistes, & l'on a parcouru toutes les Nations chez qui les Lettres sont en honneur. On a rangé, dans le même ordre alphabétique, les Chirurgiens qui se sont distingués dans leur Art, les Philosophes, & même certains Savans qui ne tiennent point à la Médecine, mais qui en ont avancé les progrès par leurs travaux & leurs découvertes. Les Auteurs médiocres ne sont point exclus de ce Dictionnaire ; on a cru devoir leur y donner place, moins pour ce qu'ils valent aujourd'hui, que par reconnoissance de ce qu'ils ont valu à leurs contemporains. Tout foibles que soient leurs Ouvrages, ils renferment quelquefois des vues intéressantes ; & plus d'un Auteur moderne en a tiré parti, en donnant de la consistence aux matieres que les premiers n'avoient qu'ébauchées. Le portrait des uns & des autres est tracé d'après les circonstances les plus remarquables de leur vie ; mais on ne s'est point contenté de les faire connoître par cet endroit,

on s'eſt encore attaché à les montrer comme Auteurs, en donnant la notice des Ecrits qu'ils ont mis au jour. Chaque Article de ce Dictionnaire contient les titres & les éditions de leurs principaux Ouvrages ; ſouvent même on y a joint le jugement qu'en ont porté les Critiques les plus impartiaux. Je ne prétends point de n'avoir rien omis dans la partie Bibliographique ; comme cette matiere eſt immenſe, il eſt impoſſible de tout connoître. Je prétends encore moins de n'y avoir point fait de fautes. La variété qu'on trouve dans les Bibliographes, ſur les titres des Ouvrages, la date & le format des éditions, eſt ſi grande, qu'il eſt fort aiſé de ſe laiſſer tromper. Ces Auteurs n'ont point vu tous les Livres dont ils parlent ; ils ont été réduits à copier ceux qui en avoient parlé avant eux ; ſouvent même ils ont copié juſqu'aux fautes que l'inattention des Imprimeurs a fait paſſer dans les catalogues les mieux rédigés.

Après ce que je viens de dire, il eſt preſque inutile de faire obſerver que mon deſſein n'a point été de donner une Bibliotheque complette de Médecine. La poſition où je ſuis, ne s'accorde pas avec une telle entrepriſe. Eloigné des ſources dans leſquelles il auroit été néceſſaire que je puiſaſſe pour la remplir, j'ai ſenti toute l'impoſſibilité de l'exécuter. Le plan de M. *Carrere* differe du mien, en ce que le Profeſſeur émérite de Perpignan a voulu porter ſes vues plus loin que *Manget*, pendant que j'ai borné les miennes à donner plus d'étendue à l'Abrégé chronologique de M. *George Matthias*, Profeſſeur de Gottingue. L'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins a été mon premier objet, & ce n'eſt qu'incidemment que j'ai hazardé de m'ériger en Bibliographe.

Je reviens maintenant aux perſonnes dont j'ai parlé dans ce Dictionnaire. Celles qui vivent encore m'ont paru mériter une attention particuliere. Il eſt vrai que je n'ai pu m'étendre ſur leur compte autant que je l'aurois voulu, pour m'acquitter de ce que je leur dois, & pour cette raiſon, les Articles qui les concernent, ſont la plupart aſſez courts ; mais perſuadé que c'eſt faire l'éloge des grands Maîtres de nos jours, que de les nommer, & que c'eſt annoncer leurs talens, que d'indiquer leurs Ouvrages, j'ai mieux aimé me borner à cela que de n'en rien dire. Si j'ai quelquefois hazardé de tracer l'eſquiſſe de leur portrait, la voix publique a conduit ma main ; mais quand je n'ai point été aſſez inſtruit pour parler

d'eux en Hiftorien, j'ai profité de la reffource qui me reftoit d'écrire en Bibliographe.

Non content d'avoir fait entrer les vivans & les morts dans le plan de ce Dictionnaire, j'ai encore traité de tout ce qui a rapport à ces êtres douteux ou fuppofés, que le Paganifme a mis dans la claffe des Dieux ou Héros de la Médecine ancienne. Quoique l'orgueil national ait multiplié à l'infini le nombre des Divinités de l'Egypte & de la Grece, elles ne font cependant point toutes de pure invention. Les Mythologues font affez fentir que la reconnoiffance des peuples a quelquefois accordé les honneurs de l'Apothéofe aux hommes, qui avoient mérité l'eftime de leur Nation par des fervices importans. C'eft par ce motif que la fuperftition a divinifé prefque tous les grands hommes qui ont vécu depuis environ deux mille ans avant J. C., jufqu'à la fondation des plus anciennes villes de la Grece. Mais l'efprit humain, plus éclairé à cette derniere époque, ceffa d'accorder le nom de Dieu aux hommes chers à la patrie, & fe contenta de les refpecter fous le titre de Héros bienfaifans.

Voilà en général les matieres que j'ai raffemblées dans ce Dictionnaire. J'ai faifi, avec le plus grand empreffement, tout ce qui pouvoit contribuer à lui mériter les fuffrages du public ; & dans cette vue, j'ai travaillé à redreffer les fautes qu'on m'a reprochées, avec tant de juftice, au fujet de ma premiere édition. Différens Ouvrages me font tombés entre les mains, & j'y ai trouvé des avis dictés, ou par la bonté qui encourage, ou par l'aigreur qui infulte. J'ai profité des uns & des autres avec une égale docilité. J'ai encore fuivi le plan que les Journaliftes m'ont tracé dans leurs feuilles périodiques ; j'ai pris confeil de plufieurs favans Médecins fur la conduite que je devois tenir dans cette feconde édition ; j'ai même tiré parti des critiques qu'on a publiées fur les Ouvrages des Auteurs qui ont couru la carriere où je fuis entré : tout cela m'a amené à corriger l'effai du Dictionnaire que j'ai publié en 1755, à refondre une infinité d'Articles, à leur donner plus d'étendue, à multiplier leur nombre.

Ceux qui fe donneront la peine de me confronter avec les Auteurs qui m'ont fervi de guides, ne manqueront pas de s'appercevoir que j'ai fouvent abrégé les longues narrations que j'aurois pu tirer de leurs Ouvrages. Oui, j'ai dû quelquefois m'échapper à travers l'abondance des matieres qui me furchargoient, parce

que

que l'Hiſtoire étoit remplie d'anecdotes qui n'auroient pas rendu mon ſujet plus intéreſſant, ou que les Auteurs étoient entrés dans un détail plus long & plus circonſtancié qu'il ne convenoit au plan de ce Dictionnaire. J'ai voulu donner un Ouvrage qui fût l'abrégé de ceux que les *Freind*, les *Leclerc*, les *Manget*, & tant d'autres ont écrit ſur l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins, mais je n'ai jamais eu l'idée de former un Recueil complet ſur cette matiere. Celui que je mets au jour eſt déja aſſez volumineux. Je me ſuis attaché à donner, dans chaque Article, le précis hiſtorique des choſes les plus eſſentielles; & ſi je me ſuis quelquefois éloigné de cette regle, ce n'a été qu'à l'égard des hommes les plus célebres, & des Médecins qui ſont morts dans notre ſiecle. On aime à connoître plus particuliérement les perſonnes qui ont fait du bruit dans le monde, & celles avec qui on a vécu, ou qu'on a ſuivies de près. Le reſte de mon plan conſiſte à expoſer les ſentimens des Auteurs, quand ils en ont eu de particuliers; à rappeller la mémoire quelquefois trop négligée de leurs découvertes & de leurs Ouvrages; à remarquer ce qu'il y a de plus eſſentiel dans leur doctrine; à faire voir le changement que cette doctrine a opéré, & en quoi elle a influé ſur les progrès de l'Art. Si j'ai rempli cette tâche, il me paroît que j'ai donné aſſez de matiere à la réflexion, & que ce Dictionnaire n'en vaudroit pas mieux, ſi je me fuſſe étendu davantage.

Il eſt inutile de dire que cet Ouvrage contient beaucoup de choſes d'emprunt; on ne crée point une Hiſtoire comme un Roman. Tout le monde ſait qu'un Livre de recherches, qui paroît ſous le nom d'un ſeul Ecrivain, appartient, en premier, à bien des Savans. Le nombre d'Auteurs que j'ai dû conſulter pour en extraire de quoi former ce Dictionnaire eſt aſſez conſidérable, pour faire ſentir la grandeur du travail que j'ai voulu épargner aux Médecins qui aiment à connoître l'Hiſtoire de leur Profeſſion. Ce Dictionnaire pourra leur tenir lieu de répertoire dans les momens, où le défaut de loiſir les empêchera de recourir aux premieres ſources. Mais quand ils voudront s'inſtruire plus amplement, je les invite à lire les Auteurs qui m'ont ſervi de guides; je leur en indique même d'autant plus volontiers les noms, qu'ils pourront s'aſſurer de la fidélité de mes extraits, en les confrontant avec leurs Ouvrages, & qu'ils s'appercevront encore du ſoin que j'ai pris de redreſſer les erreurs qui leur ſont quelquefois échappées. Je ſuis cepen-

dant fort éloigné de croire que j'aie été aſſez heureux pour remarquer toutes leurs fautes, ou que je n'en aie pas fait de nouvelles, en voulant corriger leurs Ecrits. Que ne dois-je pas craindre pour ce Dictionnaire, quand je vois des Auteurs très-modernes, qui ont eu de grandes Bibliotheques à leur diſpoſition, qui vivent au milieu des Savans dont eſt remplie une ville immenſe, tomber dans une infinité de fautes? Je me féliciterai beaucoup, ſi j'en ai fait moins qu'eux; & c'eſt pour les éviter autant qu'il m'a été poſſible, que j'ai conſulté, combiné, vérifié les Ouvrages que j'ai ſous la main. Réduit à ma propre Bibliotheque dans une ville où il n'y en a point qui ſoit publique, j'ai eu recours à la derniere édition du Dictionnaire Hiſtorique de Moreri, mais avec toute la méfiance que donne un Livre qu'on a ſi ſouvent accuſé d'inexactitude. Je me ſuis ſervi du Dictionnaire Univerſel de Médecine, qui a été mis au jour par M. Julien Busson, Docteur Régent de la Faculté de Paris; de la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine de Jean-Jacques Manget; de la Bibliotheque Lorraine qui fait le quatrieme volume de l'Hiſtoire générale de la Province de ce nom, par Dom Calmet; des notes du célebre Haller ſur la méthode d'étudier la Médecine, publiée ſous le nom de Boerhaave; du Recueil intitulé *De Scriptis Medicis* par Vander Linden, & de celui de ſon Rénovateur George-Abraham Mercklein le jeune; de la Bibliotheque Botanique de Jean-François Seguier, avec les Additions de Gronovius; de l'Hiſtoire Univerſelle de la Médecine par Goelicke; du *Trajectum eruditum* de Gaspar Burmann; de la *Bibliotheca realis Medica* de Martin Lipenius; du Catalogue de la Bibliotheque de Falconet & de ceux de pluſieurs autres Bibliotheques également nombreuſes. Les Hiſtoires de la Médecine que les ſavans Daniel Leclerc & Jean Freind nous ont laiſſées, m'ont fourni abondamment de quoi enrichir ce Dictionnaire. J'ai auſſi beaucoup d'obligation à la Bibliotheque Belgique de feu M. Foppens, Chanoine de l'Egliſe Métropolitaine de Malines, qui a travaillé d'après Valere André, Aubert Miræus, François Swertius & pluſieurs autres; mais j'en ai davantage à M. Paquot, Auteur des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Littéraire des dix-ſept Provinces des Pays-Bas, de la Principauté de Liege & de quelques contrées voiſines. Le Dictionnaire Hiſtorique portatif de Ladvocat, en ſon vivant Docteur & Bibliothécaire de Sorbonne; le nouveau Dictionnaire Hiſtorique portatif qui a été publié par une Société de Gens de Lettres; l'Etat de la Médecine ancienne & mo-

derne du Docteur CLIFTON, que l'Abbé *Desfontaines* a traduit de l'Anglois; l'Essai Historique sur la Médecine en France par CHOMEL, Docteur Régent de la Faculté de Paris; les Catalogues Chronologiques qu'ASTRUC a mis à la suite de ses Traités sur les maux vénériens & les maladies des femmes; les Mémoires du même Auteur pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier; les Eloges des Hommes savans par le Président DE THOU, avec les Additions de TEISSIER; l'Histoire Chronologique des Médecins que nous devons à M. GEORGE MATTHIAS, Professeur à Gottingue; l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. PORTAL, Professeur de Médecine au College Royal de Paris; les Lettres que MM. DUCHANOY & GOULIN ont publiées à l'occasion de cette Histoire; les Mémoires Littéraires, Critiques, Philologiques, Biographiques & Bibliographiques du dernier, pour servir à l'Histoire ancienne & moderne de la Médecine; l'Eloge Historique de la Faculté de Médecine de Paris par M. HAZON; la Bibliotheque Littéraire, Historique & Critique de la Médecine ancienne & moderne par M. CARRERE; la Notice des Médecins de Paris par M. BARON; l'Histoire de la Chirurgie par DU JARDIN; les Vies des Auteurs que j'ai trouvées à la tête de leurs Ouvrages; les Eloges Académiques ou particuliers; enfin, quantité de Livres que je passe sous silence, parce qu'ils ne traitent point expressément de l'Histoire des Sciences & des grands Hommes: tout cela m'a fourni les matieres que j'ai arrangées dans ce Dictionnaire. Je me borne à cette citation d'Ouvrages que j'avois sous les yeux en écrivant; & je n'aime point à faire parade d'une longue liste d'Auteurs que je ne connois, que parce qu'ils sont cités par d'autres.

Je crains d'être accusé de plagiat. On me reprochera sans doute de n'avoir point parlé, à chaque Article de ce Dictionnaire, des Ecrivains que j'ai suivis, & l'on me supposera l'intention d'avoir voulu profiter de leur travail, sans les nommer. Mais il m'a paru que la liste des Auteurs, que je viens de donner, suffisoit pour me mettre à l'abri de cette odieuse imputation. Je suis sincere. Je l'ai dit, & je répete que cet Ouvrage n'est proprement qu'un extrait des Livres que j'ai pris pour guides; & après cet aveu, j'ai cru pouvoir me dispenser de surcharger chaque volume d'une longue suite de citations d'Auteurs.

Je prévois d'ailleurs que le premier coup d'œil, qu'on jettera sur ce Dictionnaire, ne me sera point favorable. On me regardera comme un copiste qui n'a eu besoin que de savoir lire, écrire, traduire, & arranger sa matiere en ordre alphabétique, pour faire un Livre. Je n'aurois effectivement eu d'autre tâche à remplir, si je me fusse borné à être compilateur. Mais les devoirs que je me suis imposés, m'ont fait entrer dans une carriere plus laborieuse. J'ai dû vérifier tout ce qui concerne la Chronologie & la Géographie, & quelquefois ramener la variété des dates à la justesse des époques dans la premiere, & indiquer le nom & la véritable situation des lieux dans la seconde. J'ai été obligé de confronter les Auteurs qui traitent du même sujet, de concilier la diversité de leurs opinions, de les soumettre à la critique, & de me décider pour le sentiment le plus probable, lorsqu'il y avoit contradiction. Je me suis attaché à corriger les noms mal écrits, à mettre en ordre les faits que l'inattention avoit confondus, à retrancher les personnages répétés sous différente nomenclature. Mais en redressant les fautes des Ecrivains qui m'ont précédé dans la même carriere, n'en ai-je pas faites à mon tour? Il est presque impossible de n'en faire aucune, telle que soit la réflexion qu'on apporte dans les recherches pénibles que demande une matiere aussi vaste.

C'en est assez pour mettre le Lecteur en état de juger de mon dessein & de mon travail. J'ai fait de mon mieux pour mériter son suffrage; & je finis en répétant ce que dit Daniel Leclerc dans la Préface de son Histoire de la Médecine: „ si je ne me suis pas fait un bon plan, ou si je me suis trompé à d'au-
„ tres égards, mon travail ne laissera pas d'être de quelque utilité, en ce qu'il
„ pourra faire naître à quelqu'un la pensée de faire mieux & d'ajouter plusieurs
„ choses que je puis avoir omises. „ L'étendue de mon plan est trop grande, pour ne point convenir que je me crois éloigné de l'avoir remplie; ce défaut m'est commun avec ceux qui ont traité jusqu'aujourd'hui de la même matiere. Rien n'est plus difficile que de rassembler tout ce qui a rapport à l'Histoire de la Médecine; il est cependant bon de jetter sur le papier ce qu'on en sait, & ce n'est que d'après ce que différens Auteurs auront écrit, qu'on pourra enfin donner un corps d'Histoire aussi complet que les Gens de l'Art & le public le demandent.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

A.

AARON ou AHRON, Médecin natif d'Alexandrie, vécut vers l'an 22 du ſeptieme ſiecle, ſous le regne de l'Empereur Héraclius. Les Auteurs Grecs ne lui furent point inconnus; il en tira parti lorſqu'il ſe mit à écrire un ouvrage de Médecine qu'il diviſa en trente traités, ſous le nom de *Pandectæ.* Cet ouvrage, qui eſt en langue Syriaque, n'a point fait à *Aaron* tout l'honneur qu'il auroit pu ſe procurer en imitant ſes originaux. Il ne s'étend point aſſez ſur les matieres importantes dont les Médecins Grecs ont ſi bien parlé; *Haly Abbas* lui reproche même d'avoir dit ſi peu de choſe ſur la Chirurgie & ſur la conſervation de la ſanté par le régime, qu'on eſt en droit de l'accuſer de négligence à cet égard.

La plupart des traités de Médecine qui ont paru en Syriaque, avant celui d'*Aaron*, ont pareillement été tirés des ouvrages des Auteurs Grecs; on remarque même que ce ne fut qu'au moyen des livres écrits en langue Syriaque que la doctrine de ces Auteurs paſſa chez les Arabes. Ceux-ci auroient ſans doute

fait plus de progrès dans leur art, s'ils n'euffent confulté que les Maîtres de l'ancienne école ; mais comme il eft tout apparent que la plupart de leurs Ecrivains ignoroient la langue Grecque, ils eurent recours aux traductions Syriaques pour faire connoître les ouvrages des Grecs à leur nation. Tel fut le fort des Pandectes d'*Aaron*, que *Maferjawaih* mit en Arabe vers l'an 683.

Aaron eft communément regardé comme le plus ancien Auteur qui ait écrit de la petite Vérole. Cette maladie, qui a été inconnue aux Médecins Grecs, prit naiffance en Egypte, le pays du monde le plus propre à produire des maladies cutanées & contagieufes. Elle s'y fixa auffi long-tems que fes habitans ne la porterent point aux étrangers ; mais comme elle ne s'y manifefta jamais d'une maniere plus fenfible & plus frappante que fous le regne d'Omar I qui fe rendit maître de toute l'Egypte haute & baffe en 640, cela a donné lieu aux Ecrivains de dire qu'elle parut alors dans ce pays pour la premiere fois. Ce fut en Egypte que les Arabes prirent la petite Vérole ; ils en étudierent le caractere & la marche avec d'autant plus de foin, qu'ils n'avoient point tardé à s'appercevoir combien cette maladie eft contagieufe. En effet, elle les fuivit dans leurs conquêtes. Les Sarrafins, vainqueurs de l'Egypte, traînerent par-tout la petite Vérole après eux ; & comme, en moins de trente ans, ils s'emparerent de la Syrie, de la Paleftine, de la Perfe, de la Lycie & de la Cilicie, ils y porterent ce fléau avec la terreur de leurs armes. Au commencement du huitieme fiecle, cette maladie défoloit déja les Provinces maritimes de l'Afrique où les Arabes avoient pouffé leurs conquêtes ; peu de tems après elle paffa avec ce peuple guerrier en Efpagne, & delà elle fe répandit par toute l'Europe, dont les habitans la porterent au nouveau Monde.

L'ancienneté de la petite Vérole a donné matiere à la difpute. Plufieurs Médecins fe font obftinés à voir des traces de cette maladie dans les Œuvres d'*Hippocrate* ; d'autres ont prétendu qu'on en trouve au moins dans les écrits des anciens Grecs & Romains. *Fracaftor*, *Zacutus* de Lisbonne, *Pierre Foreft*, ont foutenu ce dernier fentiment. *Jean-Godefroid Hahn*, Médecin de Breflau, qui fe déclara partifan de ces opinions, publia, en 1733, *un volume in-quarto*, fous ce titre : *Variolarum antiquitates nunc primùm è Græcis erutæ.* Il y foutient que le Charbon, connu des Grecs fous le nom d'*Anthrax*, (*Carbo*, *Carbunculus* des Latins) n'eft autre chofe que la petite Vérole. On remarque de l'érudition dans cet ouvrage, mais point affez de folidité dans les preuves. C'eft ainfi que le Docteur *Paul-Gottlieb Werlhof* en jugea, lorfqu'il fit imprimer, en 1735, à Hannovre, une Differtation intitulée : *Difquifitio Medica & Philologica de Variolis & Anthracibus.* Il y prouve clairement que les paffages tirés d'*Hippocrate* & de quelques autres Médecins Grecs, touchant le Charbon, ne peuvent s'entendre d'un bouton de petite Vérole qui eft une affection bien différente. Mais pendant que les raifons de *Werlhof* paroiffoient fans replique aux perfonnes impartiales, *Hahn* revint fur la fcene & foutint fon opinion avec plus de chaleur que jamais, dans un écrit publié à Breflau, en 1736, fous le titre de *Carbo peftilens à carbunculis feu variolis Veterum diftinctus.* Cette replique n'a apporté aucun changement à la façon de penfer la plus générale. On a continué de croire, avec *Martin Lifter* & *Richard Mead*, que fi l'école Grecque avoit eu quelque connoiffance de la petite Vérole, elle

n'auroit pas manqué de nous en tranſmettre clairement la deſcription. Les Hiſtoires des maladies, qu'on trouve dans les écrits des anciens Maîtres de l'Art, ne ſont point équivoques ; elles ſont détaillées avec tant de préciſion, que nous admirons encore aujourd'hui l'exactitude avec laquelle ils ont rendu tout ce qui peut les caractériſer. Le grand talent de ces Médecins étoit de peindre d'après nature ce qu'ils obſervoient de plus remarquable dans le cours des maladies.

AARON HARISCHON, c'eſt-à-dire, *Aaron* I, célebre Rabbin Caraïte, pratiqua la Médecine à Conſtantinople, vers l'an 1294. Quoique l'art de guérir eût déja fait alors de grands progrès chez les Juifs, on ne voit pas qu'*Aaron* ait travaillé à le perfectionner par quelque ouvrage. Plus occupé peut-être du Rabbiniſme que de la Médecine, il ſe borna à communiquer à ſes Freres les connoiſſances qu'il avoit ſur la Religion & la Littérature. Il écrivit un ſavant Commentaire ſur le Pentateuque qui ſe trouve manuſcrit dans la Bibliotheque du Roi Très-Chrétien, une bonne Grammaire Hébraïque qui fut imprimée à Conſtantinople, en 1581, *in-octavo*, & pluſieurs autres Ouvrages dans leſquels il cite ſouvent les traditions des anciens Juifs.

AASCOW, (Urbain Bruan) Médecin des Armées navales du Roi de Dannemarck, ſon Souverain, a publié à Coppenhague, en 1774, un Journal d'obſervations ſur les maladies qui attaquerent la Flotte Danoiſe qui mit à la voile en 1770, dans le deſſein de bombarder Alger, & qui fut de retour en 1772. Cet Ouvrage eſt intitulé :

Diarium navale ſiſtens Obſervationes circà cauſas, curationem & prophylaxim morborum qui præſidium claſſis Regiæ Danicæ in expeditione Algerienſi afflixerunt.

ABANO. (Pierre d') Voyez APONO.

ABARIS, Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, fut conſidéré pour la diverſité de ſes talens, & en particulier, pour les grandes connoiſſances qu'il avoit de la Médecine. Né parmi les Scythes, nation barbare qui ne ſe diſtinguoit que par la férocité, il s'éleva au deſſus d'eux par ſa ſageſſe & ſes vertus. Habile à prédire les tempêtes & les tremblemens de terre, il courut le monde en rendant des oracles ; il ſe fit même un nom par les Taliſmans de ſon invention, à qui il attribuoit la propriété de préſerver les hommes de pluſieurs maladies & ſpécialement de la peſte. *Platon* le regardoit comme un grand maître dans l'art des incantations ; ſuivant d'autres Auteurs, les Troyens acheterent de lui le *Palladium* qu'il avoit compoſé d'os humains. C'eſt pour cette raiſon qu'on place *Abaris* avant la guerre de Troye ; mais certains Ecrivains le renvoient avec plus de vraiſemblance au tems de *Pythagore*, & ſe conforment au ſentiment de ceux qui diſent que les Hyperboréens lui donnerent la commiſſion d'aller de leur part à Athenes, vers l'an 564 avant J. C. On ſait le peu de fonds qu'on doit faire ſur ces ſortes d'hiſtoires ; auſſi eſt-il

bien apparent que tout ce qu'on raconte d'*Abaris* eſt fabuleux, & que le ſeul mérite de cet homme fut peut-être d'avoir ſu ſe faire conſidérer par des pratiques ſuperſtitieuſes. Cela étant, on s'étonnera de voir dans ce Dictionnaire le nom d'un perſonnage qui n'eut aſſurément que de minces connoiſſances en Médecine, malgré le témoignage de l'antiquité qui lui en a attribué de fort étendues. Mais je dois prévenir le Lecteur pour ne plus le répéter, que le Paganiſme a accordé le titre de Médecin à tous ceux qui ſe ſont mêlés de l'art de prévenir ou de guérir les maladies, quelques moyens qu'ils euſſent employés pour cela. On remarque même que plus ces moyens étoient ſuperſtitieux, plus ils attiroient de vogue à ceux qui en conſeilloient l'uſage.

ABASCANTE exerça la Médecine à Lyon, vers le commencement du deuxieme ſiecle. Il paroît qu'il ſe rendit célebre dans ſa profeſſion, puiſque *Galien*, qui fleurit pluſieurs années après lui & dans des lieux aſſez éloignés de Lyon, a eu connoiſſance de ſa perſonne & de ſes écrits. Il témoigne même en faire quelque eſtime, car il lui donne rang entre les Médecins, dont il avoue avoir profité. On ne connoît point aujourd'hui les ouvrages d'*Abaſcante*; mais on a pluſieurs raiſons de croire qu'il les a écrits en Grec, langue qui étoit fort commune à Lyon lorſqu'il y demeuroit.

ABATIA (Bernard) vécut vers la fin du XVI ſiecle & jouit de la réputation d'être également bon Médecin, ſavant Juriſconſulte & profond Mathématicien. Il quitta Toulouſe, ſa ville natale, pour ſe rendre à Paris où il enſeigna le Droit, les Mathématiques & les langues ſavantes; il compoſa même pluſieurs traités dont ſes contemporains parlent avec éloge, mais je doute qu'il y en ait parmi eux qui ſoient du reſſort de la Médecine.

ABBADIE (Vincent) naquit le 26 Mai 1737, à Pujo dans le comté de Bigorre. Après l'étude de la Philoſophie, il ſe livra à ſon goût pour la Chirurgie dont il prit les premieres connoiſſances dans les Hôpitaux de Bayonne. Il les fréquenta pendant pluſieurs années, au bout deſquelles il ſe fit examiner ſur ſon art, à l'effet d'obtenir des Lettres qui conſtataſſent ſa capacité & lui permiſſent de s'embarquer. Il réuſſit dans ſon deſſein; mais après quelque tems d'abſence, il ſe rendit à Paris pour y ſuivre les cours des Profeſſeurs des écoles de Chirurgie, & profiter de tant d'autres moyens de s'inſtruire dans cette Capitale. Admis au nombre des Eleves de l'Hôpital-général, il ſe mit en état de concourir pour y gagner la maîtriſe. De huit concurrens qui furent examinés publiquement en 1763, il n'y en eut que trois qui furent jugés également capables de remplir les places vacantes, & il fut de ce nombre. L'égalité de mérite, prononcée par les Examinateurs, fit pencher la balance pour le plus ancien; mais l'Adminiſtration voulut, par ſa délibération, qu'*Abbadie* fit les fonctions de gagnant-maîtriſe en l'abſence du nommé, & lui confia le traitement des malades de l'Hôpital de Bicêtre, où il a continué de cultiver la Chirurgie pendant pluſieurs années. En for-

tant de cette maiſon, il fut choiſi pour être Chirurgien du Duc de Penthievre. En 1768, il reçut de la bienfaiſance de ce Prince un brévet de Chirurgien-général de la Marine.

Abbadie a traduit de l'Anglois en François les Eſſais de *Macbride*, qui roulent :

Sur la fermentation des mêlanges alimentaires ;
Sur la nature & les propriétés de l'air fixe ;
Sur les vertus reſpectives de différens anti-ſeptiques ;
Sur le ſcorbut ;
Sur la vertu diſſolvante de la chaux-vive.

Cette Traduction fut imprimée à Paris, en 1766, in-12.

ABBATIUS, (Balde-Ange) Médecin du XVI Siecle, qui étoit d'Eugubio, Ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe au Duché d'Urbin, ſe fit un nom dans la pratique de ſon art. Il eſt particulierement connu par un traité Latin ſur la Vipere. Cet ouvrage, où il parle en Naturaliſte de l'hiſtoire de cet animal, & en homme expérimenté des maladies à qui il peut être bon, fut imprimé ſous ce titre :

De admirabili Viperæ naturâ, & de mirificis ejus facultatibus liber. Urbini, 1591, *in-4. Noribergæ*, 1603, *in-4. Hagæ-Comitis*, 1660, *in-12.*

On a encore de la façon *d'Abbatius :*

Opus præclarum concertationum diſcuſſarum de rebus, verbis & ſententiis controverſis, ex omnibus ferè ſcriptoribus, libri XV. Piſauri, 1595, *in-4.*

ABDOLLATIF, Arabe, fut Médecin du grand Saladin au XII ſiecle. Il a compoſé une Hiſtoire d'Egypte, dont il avoit fait deux fois le voyage pour rendre ſa deſcription plus parfaite. Le célebre *Edouard Pocock*, Profeſſeur de la langue Hébraïque à Oxford, apporta cet ouvrage d'Orient vers la fin du XVII Siecle, & *Thomas Hunt*, Profeſſeur de la langue Arabe dans la même Ville, en a donné une édition Latine avec le texte original, ſous ce titre :

Abdollatiphi hiſtoriæ Ægypti Compendium, quod ſexaginta ab hinc annis ab Edwardo-Pocockio ex linguâ Arabicâ in linguam Latinam verſum, nunc primùm utraque edidit, notiſque illuſtravit Thomas Hunt in S. T. P. linguæ Arabicæ Profeſſor. Oxonii, 1748, *in-4.* On y trouve quelques chapitres qui ont rapport à la Médecine, comme ceux où l'Auteur traite des Plantes qui croiſſent en Egypte, des animaux qui lui ſont particuliers, & des productions qui fourniſſent la nourriture à ſes habitans.

ABEILLE, (Scipion) Chirurgien de la Communauté de Saint-Côme, étoit de Riez en Provence. Ses talens lui mériterent la place de Chirurgien-Major du Régiment de Picardie, & en cette qualité il fit deux campagnes en Allemagne : mais la paix générale, conclue à Riſwick en 1697, le ramena à Paris où il mourut le 9 Décembre de la même année.

Ce Chirurgien eut un frere nommé *Gaſpar* qui fut connu dans le monde ſous le nom de l'*Abbé Abeille*. Comme il ne manquoit pas de talent pour la

Poésie, ses ouvrages en ce genre lui procurerent l'entrée de l'Académie Françoise en 1704. Cet Abbé inspira du goût pour les vers à *Scipion* qui en fit usage, lorsqu'il se mit à écrire les traités que nous avons de lui sur l'Anatomie & la Chirurgie. Il se saisit d'autant plus volontiers de cette occasion de rimer, qu'en amusant son Lecteur par quelques morceaux de Poésie, il crut le disposer à s'instruire des choses qu'il convient à un Chirurgien de savoir. Voici les titres sous lesquels les ouvrages de *Scipion Abeille* ont paru :

Nouvelle histoire des os, selon les Anciens & les Modernes. Paris, 1685, *in*-12. Cette Histoire prouve que l'Auteur étoit meilleur Poëte qu'Anatomiste.

Le parfait Chirurgien d'Armées est un livre qui contient quatre traités composés pour les jeunes Chirurgiens employés dans les Hôpitaux. Il est en un seul volume, mais nous allons le diviser en ses différentes parties, pour être plus à même de faire une courte analyse de chacune d'elles.

Traité des plaies d'arquebusades. Paris, 1696, *in*-12. La bonté d'un ouvrage de cette espece consiste dans la justesse des conseils & des préceptes, & non pas dans un vain étalage d'érudition. Il ne falloit point autant de cet air scientifique que l'Auteur a affecté d'y mettre, pour prouver que les plaies d'arquebusades ne sont point envenimées.

Chapitre singulier tiré de Güidon. Paris, 1696, *in*-12. Il instruit les jeunes Chirurgiens sur la maniere dont ils doivent étudier & pratiquer leur art ; mais, dans le fonds, ce traité n'est qu'un examen d'Aspirans, qui est tiré des écrits de *Gui de Chauliac*. On y trouve quelques pieces en vers, parmi lesquelles on remarque celle qui indique les qualités qu'un Chirurgien doit avoir :

Qu'il soit grand ou petit, mais bon Chirurgien ;
Qu'il soit Normand, Gascon, Manceau, Parisien ;
Qu'il porte le rabat ; qu'il porte la cravate ;
Qu'il marche à pas comptés, ou qu'il marche à la hâte ;
Qu'il soit vêtu de gris ; qu'il soit vêtu de noir ;
Qu'importe, à cela près, s'il fait bien son devoir.
Si des rigueurs du tems il craint trop pour sa nuque,
Qu'il quitte ses cheveux, & prenne la perruque.
S'il aime les rubans, les diverses couleurs ;
Qu'il en change, cela ne change point les mœurs :
Un peu d'ajustement sied bien au mérite.
Sous quelque habit qu'on soit, l'on rêve, l'on médite.
Qu'il soit civil, honnête & bon Praticien,
Charitable sur-tout, & fort homme de bien.

Le Parfait Chirurgien d'Armées. Paris, 1696, *in*-12. Il y donne une description des Bandages les plus usités ; il y traite de la Gastroraphie, de la Fistule, des Amputations, des Fractures, & en général des opérations qu'on pratique le plus souvent à l'armée ; mais il n'en parle qu'en peu de mots. Il y donne encore une description des instrumens les plus nécessaires au Chirurgien, & joint à tout cela un Traité des maladies d'Armées, pour lesquelles il propose une assez

mauvaiſe méthode curative, qu'il fait principalement conſiſter dans l'adminiſtration des remedes chauds.

L'Anatomie de la tête & de ſes parties. Paris, 1696, *in*-12. Ce n'eſt qu'un Abrégé, il eſt même ſi ſuccint, qu'on n'y trouve que la nomenclature des parties, ſans deſcription de leur ſtructure.

ABEN-EZRA, (Abraham) fameux Rabbin, étoit de Tolede. Il mourut en 1174, dans l'Iſle de Rhodes où il avoit porté la célébrité de ſon nom. La profondeur & la multitude de ſes connoiſſances lui ont mérité une ſi grande réputation parmi ceux de ſa ſecte, qu'il fut honoré du titre de *ſage*. Il le dut en partie à ſon ſavoir en Médecine; l'ouvrage, qui nous reſte de lui, prouve même qu'il en étoit digne. Voici le titre ſous lequel il a paru:

De luminaribus & diebus criticis liber. Lugduni, 1496, 1508, *in*-4. *Romæ*, 1544, *in*-4. *Francofurti*, 1614, *in*-12. Il a auſſi été imprimé à Lyon, en 1550, *in*-8, avec le traité de *Blondus* qui eſt intitulé: *De diebus criticis.*

ABENZOAR. Voyez AVENZOAR.

ABERCROMBY, (David) Médecin Ecoſſois, eſt Auteur de pluſieurs ouvrages qui furent donnés au public vers la fin du XVII ſiecle.

Tuta ac efficax luis Veneræ, ſæpè abſque Mercurio & ſemper abſque ſalivatione Mercuriali, curandæ methodus. Londini, 1684, *in*-12. Il y parle de la ſalivation, comme d'un remede cruel & dangereux dans la cure des maux vénériens. Il a cependant changé d'opinion dans la ſuite; car on remarque dans le Recueil de ſes Ecrits publié à Londres, en 1687, & à Paris, en 1688, in-12, qu'il admet la ſalivation, mais il ne propoſe que le Mercure doux pour l'exciter.

De variatione & varietate pulsûs Obſervationes. Londini, 1685, *in*-12. L'Auteur établit pluſieurs eſpeces de Pouls, dont il rend ainſi raiſon. La contraction des arteres dépend de celle de leurs tuniques muſculeuſes, & comme elles reçoivent plus ou moins de fluide nerveux ſuivant la différence des circonſtances de la vie de l'homme, elles doivent agir ſur le ſang d'une maniere irréguliere.

Nova Medicinæ tùm ſpeculativæ, tùm practicæ clavis. Londini, 1685, *in*-12, avec l'ouvrage précédent. Comme les recherches, que l'on a coutume de faire pour bien connoître les propriétés des ſimples, paroiſſoient trop embarraſſantes à ce Médecin, il chercha à les rendre plus aiſées. Il s'imagina de s'en rapporter uniquement au goût, & il prétendit que ce ſens pouvoit ſeul mieux décider de la vertu des médicamens, que tous les autres expédiens qu'on emploie à cet effet. L'amer, le doux, le piquant & l'aigre, ſont les ſaveurs ſur leſquelles il veut qu'on décide de la propriété des ſimples. Mais il trouva peu de partiſans de ſon ſyſtême. Ses contemporains, qui le regarderent comme le fruit de ſon imagination, ne ſe mirent point en peine de le combattre par leurs raiſons. Ils s'en tinrent à l'expérience & à l'analyſe, qui leur parurent des moyens plus ſûrs pour reconnoître les vertus des médicamens. Ne s'attachât-on même qu'à l'expérience; elle a ſouvent fait voir que certaines pro-

ductions de la nature ont des propriétés qu'on n'auroit jamais soupçonnées par le goût.

Fur Academicus, sivè, Satyra de insignioribus inter eruditos furtis. Amstelodami, 1689, *in*-12.

ABHOMERON-ABEN-ZOAR. Voyez AVENZOAR.

ABI-OSBAIA, Historien Arabe qui a vécu au plutôt dans l'onzieme siecle, s'est attaché à recueillir la vie de plus de trois cens Médecins, soit de sa nation, soit Syriens, Persans, ou Egyptiens. Son stile est dans le goût des Arabes. L'Auteur voltige d'objet en objet; le seul enthousiasme, dont il est épris, est capable de le fixer. Mais l'amour du merveilleux ne l'arrête que pour l'éblouir, & lui faire débiter les opinions les plus ridicules & les plus fabuleuses. Le Docteur *Freind*, qui a profité de ce qu'il y a de mieux dans la traduction que *Pocock* a donnée de cette histoire, ne l'a pas trouvé d'un grand secours pour celle qu'il a publiée lui-même. Il dit qu'*Abi-Osbaia* s'est principalement attaché à vanter la munificence des Califes envers les Médecins, dont il parle dans son ouvrage. Les honneurs, dont ces Princes ont comblé ceux qui étoient à leur service, les pensions considérables qu'ils leur ont accordées, sont des sujets sur lesquels cet Auteur aime toujours à s'étendre. On trouve cependant quelques traits assez remarquables dans son Histoire. Il y fait mention de sept Médecins d'Alexandrie qui avoient partagé entre eux les écrits de *Galien* & s'étoient chargés de les expliquer à leurs Disciples. Il cite en particulier un Médecin chrétien, nommé *Elkenani*, qui enseigna publiquement dans la même Ville, & qui se fit Musulman à la sollicitation du Calife Abd'il Aziz. Il ajoute que les Ecoles d'Alexandrie furent ensuite transférées à Antioche & à Harran, & que delà il sortit un grand nombre d'Eleves plus ou moins savans, qui porterent le goût de l'étude de la Médecine dans les autres Provinces de l'Empire Arabe. Il parle encore du Calife Almamon qui, sur la foi d'un songe, chargea *Honain* de traduire tous les ouvrages d'*Aristote*, & récompensa le travail de ce Médecin d'un poids d'or égal à celui de chacun des volumes Grecs qu'il avoit mis en Arabe. Il nomme ensuite quarante-six personnes à qui le même Calife donna la commission de traduire les écrits des Médecins Grecs: mais c'est un vrai dommage qu'entre tant d'Auteurs, dont *Abi-Osbaia* a fait mention dans son Histoire, il en soit si peu que nous connoissions par leurs ouvrages. Si l'on excepte *Mesué*, *Rhazes* & *Avicenne*, on peut dire qu'il n'en est aucun, dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous.

Jean-Jacques Reiske, Recteur du College de Wolfembuttel vers la fin du dernier siecle, faisoit beaucoup de cas du Recueil d'*Abi-Osbaia*. Comme il étoit savant dans les langues Orientales, il pouvoit en juger par lui-même, & c'est d'après la lecture qu'il en avoit faite, qu'il a assuré que cet ouvrage contient non-seulement beaucoup de traits historiques sur les Médecins Arabes, mais encore plusieurs remarques intéressantes sur leur pratique.

ABIOSI (Jean) de Bagnolo ou Bagnuola, petite Ville près de Naples, enſeigna la Médecine & les Mathématiques vers la fin du XV ſiecle. Il compoſa pluſieurs Ouvrages qui furent aſſez eſtimés de ſon tems, & parmi eux, on remarque un Dialogue ſur l'Aſtrologie judiciaire, qu'il a dédié à Alphonſe II, Roi de Naples, dont on met la mort en 1495. Cette Science frivole, qui n'eſt bannie de chez les Grands que depuis un ſiecle, répugne tellement à la raiſon éclairée par la Foi, que la Cour de Rome s'eſt empreſſée à condamner le Dialogue d'*Abioſi*, comme un Ouvrage ſuperſtitieux.

ABOLI-ABISCENNE. Voyez AVICENNE.

ABOULHELM, Mathématicien natif de Murcie en Eſpagne, s'établit à Damas où il exerça la Médecine avec aſſez de réputation. Mais comme le profit qui lui en revint, ne fut pas capable de ſatisfaire ſon avidité pour les richeſſes, il abandonna l'étude des Sciences, pour entreprendre le commerce des drogues qui lui réuſſit mieux. Animé par les appas du gain, qui furent toujours très-piquans pour la Nation Arabe, il ne ſongea plus à la Médecine, ni aux Mathématiques, qui lui avoient fait tant d'honneur.

ABOUL-MIAMEN-MOSTHAFA, Médecin célebre parmi les Arabes, a donné des Notes & des Eclairciſſemens ſur un Livre intitulé : *Eſcharat val nadhair*, dont l'objet eſt d'indiquer les ſignes qu'on peut tirer de la phiſionomie de l'homme, relativement à la ſanté & à la maladie. Cet Auteur mourut l'an de l'Hégire 1015, de Salut 1606.

ABOU-MAHER-MOUSSA-BEN-JASSER, Maître d'*Aliben-Abbas*, a compoſé un Cours de Médecine ſous le titre de *Maleki*. Les Orientaux en ont fait long-tems beaucoup de cas ; ils n'ont même ceſſé de le regarder comme le premier Livre en ce genre, que lorſque le *Canon* d'*Avicenne* a paru.

ABOU-SAHAL, Médecin qui vécut au commencement du XI ſiecle, fut ſurnommé *Al-maſſihi*, c'eſt-à-dire, le Chrétien. Il enſeigna la Médecine à *Avicenne*, & compoſa un Ouvrage ſous le titre de *Miat*, nom qui ſignifie *Centiloquium*, les cent traités.

ABOU-SALEM, de Malatie ou Mélitéenne en Armenie, Médecin Chrétien de la Secte des Jacobites, prit le ſurnom de *Ben-caraba*. Il s'attacha à Aladin le Selgiucide, Sultan d'Iconie ; mais ayant perdu les bonnes graces de ce Prince, le chagrin le jetta dans un tel déſeſpoir, qu'il s'empoiſonna vers l'an 1236.

ABRAHAM, célebre Patriarche & Pere des Croyans, naquit à Ur dans la Chaldée, l'an 1996 avant Jeſus-Chriſt, & mourut âgé de 175. Il fut enterré dans la Caverne d'Ephron auprès de Sara, ſa femme.

Le nom de ce vénérable vieillard paroîtra déplacé dans un Dictionnaire de Médecine ; mais la raiſon pour laquelle il a dû y entrer, c'eſt qu'on pré-

tend que ce Patriarche a eu assez de connoissances de l'Art de guérir, pour exciter la curiosité des Egyptiens & les engager à s'en instruire. On ne trouve cependant rien dans l'Ecriture Sainte qui puisse servir de fondement à cette opinion ; & plusieurs Savans croient qu'elle n'est appuyée que sur une ancienne tradition des Mages Perses qui ont confondu *Abraham* avec *Zoroastre*, le Fondateur de leur Religion & de leur Philosophie, ainsi que de la Philosophie & de la Religion des Chaldéens. Mais si l'on veut s'en rapporter à l'Historien *Flave Joseph*, on fera honneur à *Abraham* de l'introduction des Sciences en Egypte. Tout le monde sait que la famine obligea ce Patriarche de s'y rendre avec Sara. L'Ecrivain Juif ajoute que Pharaon lui permit de conférer avec les Savans de son Royaume, que ceux-ci conçurent de lui la plus haute estime, & qu'ils en apprirent l'Arithmétique & l'Astrologie qui leur étoient inconnues. *Joseph* ajoute même que c'est par le moyen d'*Abraham*, que ces Sciences ont passé des Chaldéens aux Egyptiens & de ceux-ci aux Grecs.

Si cette opinion de *Flave Joseph* est bien fondée, on peut en inférer qu'*Abraham* n'aura point manqué de communiquer aux Egyptiens ce qu'il savoit de la Médecine. Car il est tout probable, que leur ayant enseigné des Sciences utiles à l'Arpentage & à l'Agriculture, il n'aura pas négligé de les instruire encore de l'Art le plus nécessaire à la conservation de la vie : Art qui remonte jusqu'aux premiers hommes, mais qui fit plus de progrès chez les descendans de *Sem*, & passa jusqu'à *Abraham* par une tradition non interrompue.

ABRAHAM DE BAULME, Docteur en Médecine qui vécut dans le XVI siecle, étoit de Lecci dans le Royaume de Naples. La Langue dans laquelle il a écrit, ne laisse point de doute sur sa nation : des Ouvrages composés en Hébreu ne peuvent partir que d'un Juif. On a de lui une Grammaire qui a été mise en Latin, mais qui n'est pas fort estimée ; on a encore une Traduction du Livre des plantes de *Galien*.

ABRENETHÉE (André) étudia la Médecine à Montpellier, où il fut reçu au Doctorat en 1611. Six ans après, il se présenta au concours de la Chaire vacante par la mort de *Jean Varandal* ; mais il ne paroît pas qu'il l'obtint, car *Astruc* n'en fait aucune mention dans ses *Mémoires*. Tout ce qu'on connoît d'*Abrenethée*, se réduit aux deux Recueils suivans : *Laurea Apollinaris. Monspelii*, 1611, *in-8*. Ce sont les Theses qu'il soutint pour ses degrés. *Quæstiones Medicæ Cathedralitiæ. Ibidem*, 1617, *in-8*. Ce sont les questions du concours.

ABREU (Alexis) d'Alcaçovas dans la Province d'Alentejo en Portugal, fut un des plus savans Médecins de ce Royaume à la fin du XVI siecle & au commencement du suivant. Dom Alphonse Hurtado de Mendoça, Viceroi d'Angola en Afrique, l'estima assez pour l'attirer auprès de lui en qualité de Médecin. Mais *Abreu* surpassa les espérances que le Viceroi avoit fondées sur son mérite, car il le servit également comme Médecin & comme homme de guerre. Il joignit même la pratique de la Chirurgie à celle de la Médecine,

& se distingua tellement par son habileté dans l'une & l'autre profession, qu'il parvint à la plus haute réputation dans tout le Royaume d'Angola. L'estime de Dom Alphonse, qui l'honoroit de toute sa confiance, correspondit à celle du public. *Abreu* étoit aimé & respecté en Afrique ; mais l'amour de la Patrie fut plus fort que toutes les raisons qui l'attachoient à ce pays. Il y étoit depuis neuf ans, lorsque l'ennui de vivre si loin du Portugal, le rappella à Lisbonne en 1606. Le Roi le nomma son Médecin peu de tems après son retour dans cette Capitale où il publia, en 1622, un Traité *de septem infirmitatibus*, ou des maladies les plus communes aux gens de Cour.

ABSYRTUS, Médecin natif de Prusa ou Bursa, Place de la Natolie au pied du Mont Olympe, fut en réputation vers 330. Nous avons de lui quelques fragmens *de Re Rustica* qui sont dispersés en différentes éditions, & plusieurs chapitres *de Mulo-Medicina*, qu'on trouve dans les Auteurs qui ont Traité de la Vétérinaire ou de la Médecine des bêtes. La plupart des Ouvrages écrits anciennement sur cette matiere, sont en Grec. On en a fait le Recueil qui fut imprimé à Bale, en 1537, in-4. Mais *Ruel* en avoit déja donné une Traduction Latine à Paris, en 1530, in-8. L'étude de la Vétérinaire occupe aujourd'hui quantité de Savans. On a senti combien les progrès de l'Agriculture sont dépendans de la conservation des bêtes qui font partie de la richesse des Cultivateurs.

ABU-BAHAR-IBNU-CHALSON, Philosophe, Médecin, Astrologue & Poëte, étoit de Grénade. Il mourut dans cette Ville, l'an de salut 1424.

ABUBETER-RHAZES. Voyez RHAZES.

ABULFARAGE ou HACIM-ABULFARAGHI, (Gregoire) Médecin natif de Malasia près de l'Euphrate, vécut dans le XIII siecle. On a de lui une Histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à son tems, qui est fort estimée des Orientaux. Elle contient plusieurs particularités sur l'état de la Médecine chez les Arabes ; mais la partie la plus excellente de cet Ouvrage, est celle qui concerne les guerres des Sarrasins, les Mogols, les conquêtes de Genghis-kan sur cette derniere nation & les Tartares. *Pocock*, célebre Professeur d'Oxford & Chanoine de l'Eglise de Christ de la même Ville, a traduit cette Histoire de l'Arabe en Latin & l'a fait imprimer en 1663. *Abulfarage* a encore composé d'autres Ouvrages, parmi lesquels il y en a quelques-uns touchant la Théologie. Cela ne doit point surprendre, car cet Auteur étoit Chrétien ; on dit même qu'il parvint au Siege Episcopal d'Alep, & qu'il remplit les fonctions de son état jusqu'à sa mort arrivée en 1286, à l'âge de 60 ans. C'est en partie sur ce fondement que *Pocock* s'appuie, pour réfuter ceux qui ont prétendu qu'*Abulfarage* avoit abjuré le Christianisme.

ABULHUSEN-IBNU-TELMID naquit à Bagdad où ſon pere étoit à la tête du Clergé des Jacobites Chrétiens. Plein d'ardeur pour l'étude, il s'appliqua avec tant de ſuccès à celle de la Médecine, qu'il ſe rendit très-habile dans la Pratique. L'attention avec laquelle il obſerva le cours des maladies, le mit en état de compoſer un Ouvrage intitulé : *Elmalihi*, c'eſt-à-dire, la vraie réalité. Il y traite de la plupart des maux qui attaquent le corps humain ; il le fait même avec aſſez d'ordre, car les chapitres ſont diſtribués de façon, que des maladies de la tête, ils deſcendent à celles de la poitrine & du bas-ventre, & finiſſent par les extrêmités. L'Auteur préſenta ſon Ouvrage au Soudan de Bagdad, & par-là ſe fit connoître ſi avantageuſement, qu'il ne tarda pas à être nommé Médecin ordinaire de la Maiſon du Soudan. Il acquit de l'honneur dans ce poſte ; il y amaſſa même aſſez de richeſſes : mais tout autant qu'il acceptoit volontiers les préſens qui lui venoient de la part des nobles & des riches, il refuſoit avec mépris ceux que les pauvres & les ouvriers vouloient lui donner. Il n'étoit point homme, diſoit-il, à vendre ſes ſervices pour des bagatelles. Il pouſſa cependant trop loin l'eſtime qu'il faiſoit de ſa profeſſion. Sottement prévenu ſur la ſoumiſſion des malades aux ordres du Médecin, il ſe conduiſit avec un tel deſpotiſme, que s'il arrivoit à quelqu'un de ne pas ſuivre aveuglement ſes conſeils, il ceſſoit de le viſiter, fut-ce le Soudan même. *Abulhuſen* mourut l'an de Notre-Seigneur 994.

ABUL-MANET-BEN-ABUNASSAR, BEN-HAFFADH-ISRAELI-HARUKI, Apothicaire du Caire, connu plus communément ſous le nom de *Cohen-Attar*, vécut vers l'an de l'Hégire 529, de Salut 1134. Il a écrit *Menhag al Dokian à Dokan*, c'eſt-à-dire, *Pratique de Pharmacie*, dans aquelle il indique la maniere de préparer les potions, les bols, les confections, les ſyrops, &c.

ACACIA. Voyez AKAKIA.

ACADÉMIES. On a donné ce nom aux Sociétés établies pour travailler à l'avancement des Arts & des Sciences. Cet établiſſement date de loin : car dans les tems les plus reculés, on a ſenti que les connoiſſances humaines ne feroient que des progrès fort lents, ſi l'émulation n'amenoit après ſoi ce redoublement d'ardeur, ſi capable d'engager les Amateurs des Sciences à ſe ſurpaſſer l'un l'autre. Le moyen qu'on a trouvé le plus ſûr pour obtenir cet heureux effet, fut d'établir des Compagnies dont les Membres n'auroient d'autre objet que la perfection des Sciences & des Arts. Comme le plan de ce Dictionnaire ne demande point toute l'étendue qu'on pourroit donner à cet Article, je ne dirai rien de l'origine des Sociétés littéraires de l'antiquité, à qui l'Académie d'Alexandrie, inſtituée par Ptolomée Soter, Roi d'Egypte, a ſervi de modele. Je ne m'arrêterai point non plus à ce que firent les Grecs & les Romains, dans la vue d'exciter l'émulation parmi

les beaux-esprits ; je pafferai même fous filence les Affemblées de Savans qui étoient fi confidérées à Rome dès la fin de la République, ainfi que tant d'autres, qui, dans la fuite des tems, n'eurent point toujours la Médecine pour objet. Je me borne à l'établiffement des Académies qui ont directement contribué aux progrès de cette Science, en multipliant les connoiffances qui ont quelque rapport avec elle.

Les Fondateurs de ces Académies ont voulu que des hommes, déja connus par leurs talens, s'affemblaffent pour ne s'occuper que de l'avancement des Arts & des Sciences qui leur avoient été donnés pour objet. C'eft en général le plan le plus avantageux qu'on pouvoit fuivre ; mais on s'en eft écarté dans quelques pays. Au lieu de ces Affemblées, on a établi une fimple union de correfpondance entre les Membres épars de certaines Sociétés, afin que réuniffant leurs vues & leurs travaux, ils retranchaffent quelque chofe de la lenteur avec laquelle les Sciences marchent vers leur perfection. La Phyfique & les différentes parties de la Médecine entrent non-feulement dans le plan d'étude de ces Académies, mais elles reçoivent annuellement quelques degrés de lumiere par les Mémoires dont ces Compagnies publient le Recueil.

C'eft à l'Italie qu'on doit l'Idée des Corps Littéraires qui ont en vue l'avancement de la Phyfique & de la Médecine ; il y en avoit d'autres établis depuis long-tems dans cette patrie des Beaux-Arts, mais ils n'avoient qu'eux feuls pour objet. La premiere Académie qui conçut le deffein de travailler à des chofes plus utiles, fut celle de *Lyncei*, que le Prince *Cæfius* inftitua en 1603. Elle pouffa affez loin fes recherches fur l'Hiftoire naturelle, & en particulier elle s'appliqua fi bien à connoître tout ce qui a rapport aux Minéraux & aux Plantes, qu'elle répandit beaucoup de lumieres fur la nature & les ufages de ces précieufes productions. *Galilée*, *Fabio Columna*, *Jean Faber*, *François Stellutus* & *Jean-Baptifte Porta* méritent le premier rang parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à cette Académie.

Un autre établiffement, à qui la Médecine à de plus grandes obligations, c'eft la Société Royale d'Angleterre. Elle prit naiffance à Oxford vers l'an 1645, par les foins de *Théodore Haake*, Allemand de nation. En 1648 on divifa cette Société en deux claffes, dont l'une fubfifta à Oxford & l'autre fut tranfportée à Londres ; mais cet arrangement ceffa en 1660, lorfque Charles II les réunit dans fa Capitale & les y fixa par de grands privileges. Cette Compagnie fit voir qu'elle en étoit digne ; elle redoubla même tellement de zele pour convaincre le public qu'elle méritoit les bienfaits du Roi, fon protecteur, que dès le mois de Mars 1665, elle rendit compte de fes travaux Académiques dans des Mémoires écrits en Anglois, fous le titre de Tranfactions Philofophiques. Ces Mémoires ont continué de paroître en la même Langue ; mais comme on ne tarda point à fentir qu'ils étoient inutiles à ceux qui ne favoient pas l'Anglois, on s'appliqua à les faire connoître aux étrangers par une Verfion Latine. Elle fut imprimée à Londres par les foins d'*Oldenbourg*, Secrétaire de la Société Royale, qui donna en trois volumes *in-quarto*, ce qui avoit été publié en Anglois pendant le cours des premieres

années. Cette Traduction fut encore imprimée à Leipfic, en 1675, & depuis à Amfterdam, en 1681 ; mais la derniere Edition eft préférable aux autres, tant pour le nombre que pour l'étendue des matieres dont on l'a enrichie.

Toute avantageufe que fut cette Verfion Latine aux progrès des Sciences ; toute honorable qu'elle fut encore à la Société de Londres, elle déplut à plufieurs de fes Membres qui eurent affez de crédit pour arrêter la continuation de ce travail. A fa place, on donna un Abrégé des Tranfactions, écrit en Anglois comme l'original, dans lequel les matieres font traitées avec beaucoup d'ordre & d'une maniere fort détaillée. Le premier, qui fut publié par *Lowthrop*, comprend le précis effentiel des chofes depuis 1665 jufqu'en 1700 ; *Jones* & *Motté* l'ont pouffé depuis cette derniere année jufqu'en 1720. L'Abrégé de *Rayd* & de *Gray* s'étend depuis 1720 jufqu'en 1732. *Eames* & *Martin* ont continué cet Ouvrage ; mais celui que *Baddam* mit au jour en 1745, comprend en dix volumes *in-octavo*, tout ce que les Tranfactions préfentent de plus intéreffant jufqu'à cette époque. Ces Abrégés ne peuvent manquer de plaire à ceux qui ne veulent pas faire la dépenfe d'acquérir les nombreux volumes que la Société de Londres a publiés ; mais ils ne font point fans défauts. Il y a long-tems qu'on a remarqué que les Rédacteurs avoient omis de belles chofes qui méritoient affurément d'y trouver place ; & l'on voit, avec regret, que les figures, fur-tout celles qui concernent l'Anatomie, font pour la plupart mal rendues.

Les François aimoient trop les Sciences, pour ne pas fouffrir de fe voir privés d'un Ouvrage auffi important que les Tranfactions Philofophiques. Ils en fouhaitoient une Verfion en leur Langue, lorfque *Bremond* travailla pour eux, & leur communiqua une partie de ces utiles découvertes qui enrichiffoient l'Angleterre. Sa Traduction ne va point au delà de trois années : *Bremond* mourut, & fon travail ne fut point continué.

C'eft à l'an 1652 qu'on rapporte l'établiffement de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. *Jean-Laurent Bausch*, Médecin natif de Schweinfurt, en donna l'idée & mérita d'en être le premier Préfident fous le nom de *Jafon*. La protection que les Empereurs accorderent à cette Compagnie, devoit, femble-t-il, l'encourager à fe montrer digne d'un auffi précieux avantage. Cependant elle languit long-tems, & parvint fi lentement au degré de confiftence qui pouvoit la rendre utile au public, que le premier volume de fes Mémoires ne fut publié qu'en 1670, par les foins de *Jean-Michel Fehr*, fon deuxieme Préfident. Ces deux mots : *Nunquam otiofus*, font la devife que l'Académie a prife ; elle eft de l'invention de *Garmann*.

Cette Société eft trop libre pour être fans défauts. Ses Membres, repandus dans toute l'Allemagne & même en d'autres pays, ne font foumis à aucune Loi pour régler leurs travaux, ni excités par aucune récompenfe pour s'appliquer férieufement à la recherche de la vérité. Ses Préfidens, qui furent tous des Médecins fort occupés de la pratique de leur Art, ont manqué pour la plupart du tems néceffaire, pour fe donner tous les foins que demande la direction de cette Académie. D'ailleurs, comme ils n'ont jamais

eu affez d'afcendant fur la multitude, pour l'engager à fuivre leurs confeils, & que l'autorité leur a toujours manqué pour donner des ordres, chacun des Membres de cette Société eft demeuré le maître de travailler fes Mémoires, tout ainfi qu'il lui a plu. Les uns fe font moins occupés à faire des découvertes au moyen des expériences qui peuvent y conduire, qu'à répéter celles qui avoient été faites par d'autres; & en publiant des extraits d'Ouvrages que tout le monde connoît, ils n'ont écrit que ce qui avoit été dit, au lieu de s'appliquer à la recherche des chofes qu'on ignoroit encore. Les autres ont donné dans de plus grands écarts. Les expériences faites à la légere, la démangeaifon d'annoncer des cures qui leur faifoient honneur, la defcription des monftres & de toutes ces chofes qui plaifent à certains efprits par leur rareté, ont été, ou les motifs, ou la matiere de leurs Mémoires. Ces Mémoires ont même été quelquefois plus étrangement défigurés encore par les traits fabuleux, qu'on a préfentés au public fous l'écorce de la vraifemblance. Les Directeurs de cette Académie n'ont pu manquer de s'appercevoir de ces défauts; mais parce qu'ils ne fe font point donné la peine de faire un triage des pieces qui pouvoient voir le jour, & qu'ils n'ont pas toujours fupprimé celles qui ne méritoient pas d'y paroître, la réputation de leur Corps ne s'eft point également bien foutenue dans tous les tems. On doit cependant tenir compte à cette Académie de quantité d'Obfervations importantes & de Mémoires intéreffans qui enrichiffent fes Ephémérides. Tous les Médecins Allemands n'ont point commis les fautes que l'on vient de cenfurer; & fi tous les Membres de cette Société littéraire n'ont point été des *Wepfer*, des *Hoffmann*, des *Heifter*, des *Lochner*, des *Tralles*, il y en a un grand nombre qui peuvent figurer à côté de ces Hommes célebres.

L'Académie *del Cimento* fut établie à Florence en 1657, fous le regne de Ferdinand II, Grand Duc de Tofcane. Ce Prince n'épargna rien pour la mettre en activité. Il fit les fraix des expériences phyfiques que les Membres de la nouvelle Académie trouverent bon d'exécuter; & comme ceux-ci profiterent de fes avances avec toute l'ardeur qu'infpire l'émulation, ils publierent, en 1667, un Ouvrage qui contient le réfultat de leurs travaux, fous le titre de *Saggi di naturali experienze della Academia del Cimento*. C'eft le feul Recueil que cette Académie ait mis au jour. Une langueur toujours fatale aux progrès des Sciences s'empara tellement des efprits, après cette premiere production, que la Compagnie perdit enfin l'activité dont elle avoit befoin pour fe foutenir avec honneur.

L'ordre chronologique nous conduit à la fondation de l'Académie des Sciences de Paris. Dès le tems du Pere *Merfenne*, Religieux Minime, mort le premier de Septembre 1648, il fe tenoit déja des affemblées de Savans dans cette Capitale, mais l'autorité Royale n'y avoit aucune part. Ce ne fut qu'en 1666, que Colbert obtint de Louis XIV l'établiffement d'une Académie fur le modele de celle de Londres. Ce Prince, qui aimoit à foutenir l'émulation de fes fujets, fit bientôt éclater fa magnificence dans le fuperbe Obfervatoire qui fut conftruit pour l'ufage des Aftronomes, & dans un grand Laboratoire qu'on deftina aux Opérations Chymiques. Comme la Compagnie s'empreffa de

correſpondre aux intentions bienfaiſantes du Fondateur, le Roi, pour lui donner des marques de ſon affection, ordonna, en 1699, à l'Abbé *Bignon*, de dreſſer un réglement qui aſſura à jamais l'exiſtence de cette Société de Savans. C'eſt de ce réglement que date le renouvellement de l'Académie; & parmi les différens Articles que l'Abbé *Bignon* y fit entrer, on remarque des penſions établies pour animer l'émulation, & un nouvel arrangement quant au nombre & à la qualité des Membres qui ſont diviſés en quatre claſſes. Les Honoraires doivent tous être regnicoles; les Penſionnaires ſont obligés de réſider à Paris, ainſi que leurs Eleves; parmi les Aſſociés, on donne place à huit étrangers. Les Officiers de l'Académie ſont, un Préſident qui eſt nommé tous les ans par le Roi, un Secretaire & un Tréſorier qui ſont perpétuels. Les Académiciens s'aſſemblent deux fois la ſemaine, le Mercredi & le Samedi. Ils tiennent leurs conférences dans une Salle du vieux Louvre. Il y a deux aſſemblées publiques, la premiere après la S. Martin, la ſeconde après le Dimanche de la *Quaſimodo.* Comme le Roi a voulu que les belles-lettres fuſſent exclues des délibérations de l'Académie, puiſqu'il avoit pourvu à cet objet par l'inſtitution de celle des Inſcriptions, le but unique du Corps, dont nous parlons, eſt de perfectionner la Phyſique, les Mathématiques, la Géométrie, la Médecine, la Chymie, l'Anatomie, la Chirurgie & la Botanique. Mais pour y parvenir plus efficacement, on diſtribua entre les Académiciens réſidens à Paris les différentes parties auxquelles ils doivent particulierement s'appliquer. La Géométrie, l'Aſtronomie, la Méchanique, l'Anatomie, la Chymie, la Botanique, ont chacune trois Penſionnaires, deux Aſſociés ordinaires & un Adjoint. Les expériences ſe font en pleine Aſſemblée, & le Roi a borné à la ſeule Académie le droit de juger de l'utilité des machines & inventions nouvelles. En un mot, ce Réglement n'a rien oublié de tout ce qui peut contribuer aux progrès des Sciences, ſoutenir l'émulation des Savans, & perpétuer l'honneur de cette illuſtre Compagnie. Le volume d'Hiſtoires & de Mémoires qu'elle donne chaque année, lui aſſure l'immortalité; les connoiſſeurs feront toujours la plus grande eſtime de cet Ouvrage. Il eſt délicat & ſolide, agréable & utile, mais embelli de tous les ornemens qui peuvent convenir au ſujet qu'il a à traiter.

Les travaux de l'Académie des Sciences n'ont jamais été mieux dirigés & par conſéquent auſſi utiles, que depuis le renouvellement en 1699; cependant *Du Hamel* a jugé ſi favorablement de ceux qui ſont antérieurs à cette époque, qu'il n'a pas craint de les mettre ſous les yeux de toute l'Europe. Il a écrit l'Hiſtoire du Corps dont il étoit Secretaire, & l'a publiée en 1698. Quant aux Mémoires, il n'en dit rien; car ils n'ont commencé à paroître que pendant le cours de l'année ſuivante, mais ils ont été continués juſqu'à préſent par les ſoins de MM. *Fontenelle*, *Mairan* & *Grandjean de Fouchi*, ſucceſſivement Secretaires perpétuels de l'Académie.

Deux Sociétés de Savans illuſtrerent enſuite l'Italie & prirent l'Hiſtoire Naturelle pour ſujet de leurs études. L'une, ſous le titre d'*Academia Philexotica*

naturæ

naturæ & artis, donna ſes Mémoires à Breſce en 1686; l'autre, ſous celui d'*Academia Phyſicocritica*, fut établie à Sienne en 1691.

Le ton avantageux, que le Réglement de 1699 avoit donné à l'Académie de Paris, excita l'émulation des autres Villes du Royaume. La premiere, qui ſe diſtingua à cet égard, fut celle de Lyon. Quelques-uns de ſes Citoyens établirent, en 1700, une Société littéraire ſous le nom d'Académie des Sciences & Belles-Lettres, qui fut autoriſée, en 1724, par Lettres patentes du Roi, & confirmée par d'autres du mois de Novembre 1752. Mais comme le goût des beaux Arts avoit inſpiré à d'autres perſonnes le deſſein de les cultiver ſous l'autorité des mêmes Lettres de 1724, avec la dénomination d'Académie des beaux Arts, ces Amateurs formerent un établiſſement à part, qui fut confirmé ſous le titre de Société Royale des beaux Arts, par Lettres Patentes du premier Novembre 1750. On ne tarda point à s'appercevoir de l'inconvénient qui réſultoit de cette ſéparation, & en conſéquence ces deux Compagnies ont été réunies pour ne faire qu'un ſeul & même Corps, en vertu des nouvelles Lettres de Sa Majeſté, du mois de Juin 1758. Suivant le Réglement de cette année, vingt Académiciens, parmi les quarante ordinaires établis à Lyon, ſont claſſés pour traiter des Mathématiques, de la Phyſique & des Arts qui ont le plus de rapport avec ces Sciences. Il y en a deux pour la Géométrie, deux pour l'Aſtronomie, deux pour les Méchaniques, deux pour les autres parties des Mathématiques, autant pour l'Anatomie, deux pour la Botanique, deux pour la Chymie, deux pour les autres parties de la Phyſique, & quatre pour les Arts, tels que l'Agriculture, la Navigation, l'Architecture, les Manufactures, &c. Les vingt Académiciens qui reſtent, ne traitent, ainſi que les quatre derniers, que des matieres étrangeres à la Médecine. Mais comme cette Science entre eſſentiellement dans les vues de la Société, & que ſes Membres travaillent avec beaucoup de fruit à tout ce qui peut en avancer les progrès, on a lu pluſieurs Mémoires intéreſſans dans les Aſſemblées publiques de cette Compagnie, qui roulent uniquement ſur la Médecine.

En 1700, Fréderic I, Roi de Pruſſe, fonda à Berlin une Académie ſur le modele de celle de Paris. Il la deſtina à la culture des Sciences, comme celle-ci, mais il n'en exclut pas les Belles-Lettres, & lui donna des regles différentes. En 1711, il en fit célébrer la Dédicace avec toute la ſolemnité poſſible. Cette Académie naiſſante méritoit cet honneur, car elle avoit publié ſes premiers Mémoires dans le courant de l'année précédente. Le 23 Janvier 1744, Fréderic II lui donna un nouveau Réglement pour animer ſes exercices, qui étoient devenus languiſſans & moins utiles à l'objet de leur inſtitution; il ne changea cependant rien aux articles eſſentiels du Réglement donné par ſon Pere à cette Compagnie. C'eſt depuis cette réforme qu'a paru le premier volume d'un Recueil qui a mérité tous les ſuffrages, ſous le titre de *Mémoires* de l'Académie Royale de Berlin.

La Ville de Montpellier, ſi célebre par ſes Ecoles de Médecine, n'avoit point encore de Société littéraire en 1705. Ce fut pendant le cours de cette année qu'on penſa à en établir une; & comme le Roi l'autoriſa par Lettres

patentes du mois de Février 1706, elle commença ses séances le 10 Décembre suivant. La Société Royale de Montpellier fut composée de trois sortes d'Académiciens ; les Honoraires, les Associés ordinaires & les Eleves. La premiere classe est de six personnes, & les deux autres, chacune de quinze. Les Honoraires sont tous Regnicoles, & l'un d'eux est Président. Les Associés ordinaires sont tous établis à Montpellier ; trois Mathématiciens s'appliquent, soit à la Géométrie, soit à l'Astronomie, soit aux Méchaniques. Les autres sont, trois Anatomistes, trois Chymistes, trois Botanistes, & trois Physiciens qui s'attachent aux autres parties de la Science naturelle. Un de ces quinze Associés est Secretaire. Tel a été d'abord le plan de cette Académie ; mais le nom d'Eleve a ensuite été supprimé, & on lui a substitué celui d'Adjoint. Ceux qui sont ainsi qualifiés, doivent résider à Montpellier, & comme ils sont distribués en cinq classes, ainsi que les Associés, il s'addonnent aux mêmes Sciences que ces derniers. Ce changement n'est pas le seul qu'on ait fait dans cette Société : en 1733, le Roi l'augmenta d'une classe composée de six Associés libres ; en 1743, d'une autre composée de quatre Associés étrangers.

La réputation de cette Académie est solidement établie. Mais ce qui augmente l'éclat qui rend la Société de Montpellier supérieure à tant d'autres qui existent en France, c'est qu'elle doit être regardée, aux termes de ses statuts, comme une extension & une partie de l'Académie Royale des Sciences de Paris, avec laquelle elle ne fait qu'un seul & même Corps. Nulle autre des Compagnies littéraires, établies dans le Royaume, ne jouit d'une telle prérogative, & en conséquence de cette union intime, quand quelqu'un de l'Académie des Sciences se trouve à Montpellier, ou quelqu'un de la Société de Montpellier se trouve à Paris, ils ont réciproquement entrée & séance dans leurs Assemblées. Les deux Académies sont même obligées de s'envoyer l'une à l'autre tout ce qu'elles font imprimer en leur nom. La Société de Montpellier envoie encore chaque année à l'Académie des Sciences un Mémoire que celle-ci fait imprimer à la suite des ceux qu'elle publie pour la même année. Mais, outre les Mémoires de cette espece, la Société a fait paroître en différentes occasions des Recueils particuliers, qui forment un assez grand nombre de volumes, sous le titre d'*Extraits des Régistres de la Société Royale des Sciences de Montpellier*. On trouve d'excellentes choses dans ces Extraits, & l'on y remarque assez que l'union particuliere de l'Académie de Montpellier avec celle de Paris, entretient chez elle le feu de cette noble émulation qui donne l'activité aux Savans.

L'Institut des Arts & des Sciences de Bologne reconnoît le Comte *Louis-Ferdinand Marsigli* pour son Fondateur. Il le dota à ses fraix vers l'an 1712, après l'avoir réuni à l'Académie érigée en 1690 par *Eustache Manfredi*. Cet Institut embrasse l'Histoire Naturelle, l'Astronomie, la Chymie, les Fortifications, les Méchaniques, les Antiquités ; & quoiqu'il fasse un Corps distinct de l'Université, il ne laisse pas de lui être en quelque sorte subordonné. Il possede un Trésor précieux à l'usage des Savans ; il a même une belle Imprimerie, mais, pour des raisons particulieres, elle paroît appartenir aux Peres Dominicains. Le premier volume des Mémoires publiés par

les Membres de cette Compagnie, fut imprimé en 1731. Il contient beaucoup de Phyfique, & quelques Differtations Anatomiques de la façon de *Morgagni*, de *Scheuchzer*, d'*Albertini*, de *Michelotti* & de quelques autres. Le fecond volume, qui parut en 1745, a fait fouhaiter la publication de ceux, dont le zele des Académiciens pour les progrès des Sciences continue d'enrichir l'Europe. On ne fe plaint que de la lenteur avec laquelle ils paroiffent.

Depuis 1715, l'Académie de Bordeaux diftribue tous les ans des prix aux Savans qui fourniffent les meilleurs Mémoires fur les queftions qu'elle propofe. Elle n'a donné aucun Recueil de fes propres travaux, mais elle a fait imprimer plufieurs volumes *in-12*, qui contiennent les Differtations qu'elle a couronnées. Ces Ouvrages roulent principalement fur des Syftêmes de Phyfique & de Médecine.

Il s'étoit formé à Upfal une Société libre de Savans, qui, depuis 1720, publioit tous les trois mois un volume *in-quarto*, fous le titre d'*Acta Litteraria Sueciæ*; on y mit le fceau de l'autorité publique en 1725, avec la dénomination de Société Royale des Belles-Lettres & des Sciences. Il y a d'excellens Opufcules & d'importantes Obfervations dans les Recueils que cette Académie a donnés au public depuis fa fondation. Elle en a changé la matiere depuis quelques années; car les Mémoires intitulés, *Acta Societatis Regiæ Scientiarum Upfalienfis*, ne contiennent prefque rien qui n'ait rapport à l'Hiftoire Naturelle.

L'ordre des tems nous fait placer ici l'Académie de Béziers qui commença fes féances particulieres en 1733, avec la permiffion du Roi & fous la protection du Cardinal de Fleuri. Deux ans après, elle obtint de Sa Majefté d'en faire de publiques. En 1736, elle donna un Recueil *in-quarto*, qui contient un précis de tout ce qui avoit été lu dans les unes & les autres de ces féances, depuis fon inftitution jufqu'à la fin de 1735. On y trouve des Mémoires fur les Eaux Minérales & les Plantes.

Paffons maintenant dans ce vafte Empire du Nord, qui depuis long-tems attendoit un Prince capable de policer des hommes élevés dans la même ignorance, que les hordes de Tartares, leurs voifins. Ce Prince fut le Czar Pierre I. Convaincu que c'eft par la culture des Lettres que les nations polies fe font diftinguées des peuples barbares, & que c'eft aux progrès que ces nations ont faits dans les Arts, que la politeffe eft redevable de fes accroiffemens, il voulut procurer ce double avantage à fes fujets. Parmi les grandes entreprifes qu'il a exécutées pour chaffer la barbarie de fes Etats, la plus confidérable eft la fondation de l'Académie de Pétersbourg, qu'il compofa, en 1725, de tout ce qu'il put raffembler de Savans que fes promeffes & fes bienfaits avoient attirés de différentes parties de l'Europe. Il donna un bâtiment fuperbe à cette Académie pour y tenir fes féances; il y fit ranger dans un Cabinet tout ce que la Phyfique fournit de plus rare & de plus curieux; il en deftina un autre à la Collection Anatomique qu'il avoit achetée du célebre *Ruyfch*, pendant fon fecond voyage de Hollande en 1717; il ajouta à tout cela une Bibliotheque choifie & nombreufe, & donna des penfions aux Savans qu'il avoit engagés à fe fixer dans fon Empire. Elifabeth Petrowna,

ſa fille, confirma l'Etabliſſement de cette Académie ; & pour qu'il ne manquât rien à ce qui pouvoit en multiplier les connoiſſances, elle fit venir de Paris une collection d'inſtrumens, machines & modeles néceſſaires à la Chirurgie à laquelle on joignit une Anatomie artificielle qui peut ſervir aux démonſtrations ſur cette matiere. M. *Morand*, qui a été chargé de faire cette précieuſe collection, a deſiré qu'elle fût vue par l'Académie Royale des Sciences, & cette Compagnie a honoré les Ouvrages & les Artiſtes de ſon approbation, par Acte du 26 Juillet 1759.

Le grand nombre de volumes que l'Académie de Pétersbourg a publiés depuis 1726, contient beaucoup de Diſſertations ſur la Phyſique, l'Hiſtoire Naturelle, la Médecine & les Mathématiques. On y trouve quelques Mémoires Hiſtoriques : mais on ne les a fait entrer dans ce Recueil, que pour ſe conformer aux intentions du Fondateur qui a voulu que ces matieres fuſſent auſſi le ſujet des recherches de l'Académie.

La Chirurgie n'avoit encore aucune Société juridiquement établie, qui fût uniquement deſtinée à travailler à la perfection de cet Art important à l'humanité, & à publier des Mémoires qui euſſent ce but ſalutaire pour objet. Mais vers la fin de 1731, la Communauté de ſaint Come de Paris obtint de Louis XV la permiſſion de jetter les premiers fondemens de l'Académie qui fait aujourd'hui tant d'honneur à cette Capitale de la France. Elle fut confirmée par Lettres Patentes du 8 Juillet 1748, & le Roi la mit ſous la direction du Secretaire d'Etat de ſa Maiſon. Le Jeudi d'après la *Quaſimodo*, elle tient une Aſſemblée publique dans laquelle on diſtribue le prix fondé par feu M. *de la Peyronie*, premier Chirurgien de Sa Majeſté, & ceux qu'on a établis ſur les revenus de ſa Succeſſion. Cette Compagnie en eſt aujourd'hui au quatrieme volume *in-quarto* de ſes Mémoires qui ont été rédigés par MM. *Queſnay*, *Morand* & *Louis*, ſucceſſivement Secretaires de l'Académie.

L'émulation gagna la Ville de la Rochelle qui obtint, en 1732, des Lettres pour la fondation d'une Société Littéraire. Ses Membres n'ont point tardé à publier quelques Diſſertations Phyſiques.

En 1733, pluſieurs Médecins ſe ſont librement unis à Edimbourg, pour ne s'occuper que des progrès de leur Art ; & quoiqu'ils n'aient jamais été animés par la protection du Gouvernement ; ils n'ont pas laiſſé de publier ſept volumes *in-douze* de leurs Obſervations que *Demours* a traduites en François, & qui ont encore paru à Amſterdam en Hollandois. Il y a dans ce Recueil quantité de pieces intéreſſantes qui roulent ſur la Médecine, la Chirurgie, l'Anatomie, l'Hiſtoire des Eaux Minérales & la Météorologie de l'Ecoſſe. Le célebre *Monroo* étoit à la tête de cette Société ; mais elle ne ſubſiſta pas long-tems après avoir changé ſon premier plan. L'époque de ſa décadence eſt le moment où elle voulut traiter, dans ſes Eſſais, de tout ce qui a rapport à l'Hiſtoire Naturelle.

L'Académie des Sciences de Stockholm, établie en 1739, jouit de beaux privileges accordés par le Roi. Elle s'en rend digne par ſes travaux, & publie ſes Mémoires tous les trois mois, en Langue Suédoiſe. Ils ſont remplis d'ex-

périences Phyfiques, Chymiques, Botaniques & Médicinales; mais ils ont pour objet principal, celui de perfectionner l'Economie, la Métallurgie & l'Hydraulique.

Je m'arrête ici pour ne point entrer dans un plus long détail fur les Académies qui contribuent aux progrés de la Médecine. Je pourrois donner une lifte plus nombreufe des Sociétés Littéraires qui en ont avancé la marche; je pourrois même parler de plufieurs Compagnies autorifées en France & ailleurs, qui ont quelques-uns de leurs Membres fpécialement chargés de faire des recherches fur l'Anatomie, la Botanique & la Chymie: mais cette énumération me meneroit trop loin, & cet Article, pour être plus long, n'en feroit peut-être pas meilleur.

ACCOROMBONUS (Jérome) de Gubio ou d'Eugubio, Ville d'Italie au Duché d'Urbin, pratiqua la Médecine à Rome fous le Pontificat de Léon X, qui fut élu le 15 Mars 1513. Il vint enfuite enfeigner cette Science à Padoue où il remplit la Chaire de Pratique vers l'an 1534. Nous avons de lui les Traités fuivans:

De Putredine. Venetiis, 1534, *in-octavo.*

De Catarrho. Ibidem, 1536, *in-octavo. Bafileæ*, 1538, *in-octavo*, avec l'Ouvrage de *Sextus Placitus*, qui eft intitulé: *de Medicina ex animalibus.*

De Lacte. Venetiis, 1536, *in-octavo.* C'eft la premiere Edition de ce Livre; il y avoit cependant bien long-tems que l'Auteur l'avoit écrit. Il parut encore à Nuremberg, en 1538, *in-quarto.* Cet Ouvrage traite de plufieurs matieres intéreffantes, & fur-tout de l'utilité du petit-lait dans la cure des fievres putrides. Il y eft auffi parlé de la faignée pendant la groffeffe, de l'ufage du lait dans la cure de la Phthifie, & des bons effets de celui de Chevre à la fuite de ces fievres longues qui menacent d'épuifement.

Felix Accorombonus, fils de *Jérome*, a auffi été un habile Médecin. On a de lui plufieurs Ouvrages qui rendent un témoignage avantageux de fon goût pour les Auteurs Grecs, & de fon application à en éclaircir les endroits les plus obfcurs. Voici les titres des meilleurs Ecrits qu'il a donnés en ce genre:

Annotationes in Librum Galeni de temperamentis. Romæ, 1590, *in-folio.*

Sententiarum difficilium Theophrafti in Libro de plantis explicatio. Romæ, 1590, *in-folio.* Tout étoit alors difficile en Botanique, par la confufion qui regnoit jufques dans les noms des plantes. Les Méthodes adoptées par les Modernes ont heureufement jetté un plus grand jour fur cette Science.

ACESIAS, Médecin Grec du XXXVI fiecle du monde, ayant entrepris de guérir un malade travaillé de la goutte, bien loin de le foulager, ne fit qu'augmenter fes douleurs & rendre fon mal incurable. C'eft ainfi que fe terminoient ordinairement les cures d'*Acefias.* Il étoit fi malheureux dans l'exercice de fa profeffion, qu'on difoit en proverbe: *Acefias s'en eft mêlé*, lorfqu'on vouloit parler de quelqu'un qui avoit échoué dans une entreprife. Les Auteurs qui ont recueilli les proverbes d'*Ariftophane*, le rapportent ainfi, & dans l'Ouvrage d'*Erafme* de Rotterdam qui eft intitulé: *Adagia*, ce dicton eft exprimé par ces mots: *Acefias medicatus eft.*

Athénée fait mention d'un autre *Acesias* que l'on met au nombre des Auteurs qui ont traité de la maniere de faire les Conserves. *Fabricius* s'est bien gardé de le confondre avec le premier.

ACESO, fille d'*Esculape*, à qui la Fable attribue de grandes connoissances en Médecine. *Daniel Leclerc*, qui regarde les descendans d'*Esculape* comme une famille imaginaire, prétend que les Anciens n'ont fait passer *Aceso* pour petite fille d'*Apollon*, que pour désigner, sous cette allégorie, les bonnes qualités de l'air, quand il est épuré par les rayons du Soleil. On sait qu'il devient ainsi médicinal, & qu'il est plus propre à réparer les forces de ceux qui le respirent.

ACHILLE, Héros du siege de Troye, a eu la réputation, ainsi que son pere *Pelée*, d'entendre la Médecine. C'est à l'Ecole du Centaure *Chiron* qu'il avoit appris ce qu'il en savoit. Le métier de la guerre, qui faisoit la principale occupation des Héros de la Grece ; les traits que l'Histoire rapporte sur leur compte ; les médicamens dont on dit qu'ils se servoient communément ; tout cela prouve assez qu'ils n'ont été regardés comme Médecins, que parce qu'ils ont eu quelques connoissances de la Chirurgie. Mais pour nous borner à ce qui concerne *Achille*, il suffit de dire que ce Guerrier, en partant pour le siege de Troye qui fut prise par les Grecs l'an du monde 2820, avoit porté avec lui une lance que son pere avoit reçue de *Chiron* en présent. Cet instrument de guerre ne paroît fait que pour nuire ; mais dans les mains d'*Achille*, il avoit la merveilleuse propriété de guérir les plaies qu'il avoit faites, ainsi que *Telephe* l'éprouva heureusement. Le fer de cette lance étoit d'Airain, & *Pausanias* rapporte qu'on le voyoit encore de son tems, c'est-à-dire, vers la fin du second siecle de l'Ere Chrétienne, dans un Temple de Minerve à Phaselis, ville de Pamphilie.

Pline, qui parle de la guérison de *Telephe* par *Achille*, avance là dessus deux sentimens différens. Quelques-uns, dit cet Auteur, prétendent qu'*Achille* guérit *Telephe* avec la plante nommée *Achillea*, qui est une espece de Jacobée ou de Mille-feuille ; car l'une & l'autre portent le nom de ce Héros. D'autres veulent qu'il ait inventé le verd de gris, qui est d'un grand usage pour les emplatres & les onguens ; & ils ajoutent que c'est pour cela que l'on peint *Achille* raclant le verd de gris, qui est la rouille du cuivre, avec la pointe de sa lance, & le faisant tomber sur la plaie de *Telephe*. *Homere* nous apprend encore qu'*Euripile*, ayant été blessé, pria *Patrocle*, ami d'*Achille*, de lui faire part des remedes qu'il avoit appris de ce Guerrier, disciple de *Chiron* le plus juste des Centaures. On pourroit joindre au témoignage d'*Homere*, celui des autres Poëtes qui attribuent tous à *Achille* d'avoir appris la Médecine à l'Ecole de *Chiron*.

ACHILLINI (Alexandre) étoit de Bologne, Ville d'Italie, où il naquit dans le XV siecle. Personne ne connut mieux que lui les détours de la Philosophie Scholastique. La force & la finesse de ses argumens le firent ad-

mirer dans les diſputes publiques, & lui mériterent le nom de grand Philoſophe, qu'il ſoutint par la ſupériorité de ſon eſprit. La Médecine ne lui fit pas moins d'honneur que la Philoſophie. Sectateur zélé des Arabes, & ſur-tout d'*Averroës*, il enſeigna dans les Ecoles de Padoue & de Bologne depuis 1484 juſqu'en 1512; & comme il y attira beaucoup de jeunes gens par ſes ſavantes leçons, il contribua plus que perſonne à la célébrité, dont les Univerſités de ces deux Villes jouirent de ſon tems.

Achillini étoit ſi fortement attaché à la doctrine d'*Ariſtote*, qu'il ſe faiſoit une affaire capitale de la ſoutenir. Il écrivit contre *Pierre Pomponace*, Philoſophe natif de Mantoue, au ſujet d'un Livre que celui-ci avoit mis au jour ſur l'immortalité de l'ame. Il ne put ſouffrir que cet Auteur accuſât *Ariſtote* d'avoir douté de cette précieuſe prérogative de notre ame; il ſouffrit moins encore qu'il eût oſé fronder la Philoſophie au point d'avancer, que c'eſt par la ſeule autorité de l'Ecriture Sainte & de l'Egliſe, qu'on peut venir à bout de prouver que l'ame eſt immortelle. Il en fut de cette diſcuſſion comme de beaucoup d'autres; elle aigrit l'eſprit de ces deux Philoſophes, & après de vives diſputes, elle finit par des injures. Ce défaut étoit celui de la plupart des Gens de Lettres du ſeizieme ſiecle: heureux le nôtre! s'il étoit tout-à-fait exempt de ce reſte de barbarie.

Achillini mourut à Bologne en 1512, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Martin. *Janus Vitalis* lui compoſa cette Epitaphe.

Hoſpes Achillinum *Tumulô qui quæris in iſto*
Falleris : ille ſuo junctus Ariſtoteli
Elyſium colit; & quas rerum hìc diſcere cauſas
Vix potuit, plenis nunc videt ille oculis.
Tu modò per campos dum nobilis umbra beatos
Errat, dic longum perpetuumque vale.

Les Univerſités de Bologne & de Padoue furent ſenſiblement touchées de la perte de ce Médecin. Il méritoit leurs regrets; & ne le conſidérât-on que du côté des recherches qu'il fit ſur la ſtructure du corps humain, il doit être regardé comme un Anatomiſte ſupérieur, à certains égards, à *Carpi*, à *Sylvius*, à *Fernel*, à *Gonthier* d'Andernach, & à la plupart de ceux qui ont écrit avant *Veſale*. La démonſtration du Marteau & de l'Enclume, deux oſſelets de l'organe de l'Ouie lui fit beaucoup d'honneur, quoïqu'il ait eu la modeſtie de ne point s'approprier cette découverte. Les connoiſſances qu'il avoit ſur les veines du bras; la deſcription qu'il a donnée de la quatrieme paire des nerfs; ce qu'il a dit de la Moëlle épiniere qui ne remplit point d'un bout à l'autre le canal vertébral, mais ſe termine à la premiere vertebre lombaire; les recherches qu'il a faites ſur les inteſtins, le canal Choledoque, & différentes parties contenues ſous la voute du crane; tout cela a contribué à ſa réputation, qu'il augmenta encore par les autres bonnes choſes dont ſes Ouvrages de Philoſophie & de Médecine ſont enrichis. Voici les titres des derniers.

Corporis humani Anatomia. Venetiis, 1516, 1521, *in-4°.*

Anatomicæ Annotationes. Bononiæ, 1520, *in-40. Haller* le cite comme un ouvrage différent de celui qui fuit.

In Mundini Anatomiam Annotationes. Venetiis, 1522, *in-folio*, avec la Pratique de *Jean de Ketam.*

De fubjecto Medicinæ cum annotationibus Pamphili Montii. Ibidem, 1568, *in-folio.* Cette Edition comprend tous les Ouvrages d'*Achillini*, mais le Recueil de ceux qui regardent la Philofophie, avoit déja paru à Venife, en 1545, *in-folio.*

ACHIMBASSI, nom d'un Officier du grand Caire, qui fignifie le Chef ou le Préfet des Médecins. Cet officier eft chargé de s'informer du mérite de ceux qui veulent exercer la Médecine dans cette ville, & de leur accorder des privileges. A confidérer l'importance de cette commiffion, on ne doutera pas que celui, à qui on la donne, n'ait tous les talens néceffaires à la bien remplir. On a cependant fort peu d'égard au mérite & au favoir de la perfonne qu'on honore du titre d'*Achimbaffi*; car le Bacha en revêt toujours celui des prétendans qui paie le mieux. Celui-ci, à fon tour, ne s'embarraffe pas davantage des talens de ceux qui fe préfentent pour obtenir la licence de pratiquer; & ils en favent toujours affez, quand ils ne fe préfentent point les mains vuides.

ACHROMOS, nom d'une Femme qui bien apparemment eft fuppofée, mais que le jurifconfulte *Tiraqueau* a mife au nombre de celles qui ont exercé la Médecine. Cet Auteur veut qu'*Hippocrate* en ait parlé au fujet d'un remede qu'elle avoit pour la diffenterie ; & c'eft la Traduction d'un paffage du feptieme livre des maladies épidémiques du même *Hippocrate*, qui lui a donné lieu de penfer ainfi. *Fabius Calvus*, Médecin de Ravenne, eft le premier qui ait traduit en latin les Ouvrages du pere de la Médecine; il entreprit cette verfion fur un Manufcrit du Vatican, par ordre du Pape Clément VII. A la fin du feptieme livre des Epidémiques, il fe trouve un paffage que *Calvus* traduit de cette maniere : .... *cum aquam falfam cum melle potaffet, pus crudum prius fpuit, feptimanusque mortuus eft. Quam potionem meretricula Achromos nomine dyfentericis remedium dedit.* Tels font les mots de l'Edition qu'André Cratandre a donnée à Bale en 1526, *in-folio.* Ils infinuent nettement qu'il y avoit eu du tems d'*Hippocrate*, une femme débauchée, nommée *Achromos*, qui donnoit un remede pour la diffenterie. Mais le Traducteur n'a commis cette faute, que pour avoir lu πόρνην, *Meretrix*, au lieu de πορνείη, *fornicatio*, & pour avoir pris le nom qui fuit pour celui d'une femme.

Les meilleurs interpretes d'*Hippocrate* ont donné à ce texte une tournure différente de celle de *Calvus.* Comme ils fe réuniffent tous à n'y trouver qu'un confeil pour la guérifon de la diffenterie, ou plutôt la condamnation d'un confeil, il y a d'autant plus de raifon d'adopter leur opinion, qu'elle eft conforme à celle de quelques Ecrivains Grecs du dernier âge. Tels font *Aëtius* & *Paul*, qui parlent de la fornication comme d'un remede pour la diffenterie; en quoi ils ont été fuivis par des Auteurs affez modernes, qui n'ont point fait de difficulté de les copier. Parmi les Traducteurs d'*Hippocrate* qui ont rendu en latin le paffage dont il eft queftion, on remarque *Cornarius* & *Foës*, qui font ainfi parler le pere de la Médecine,

cine : *Scortatio impudens, vel turpis, dysenteriæ medetur;* & à leur imitation, *Dacier* en a donné cette version Françoise : *la fornication est un méchant & détestable remede à la dissenterie.* Dans le fonds, ce remede est autant détestable qu'il est pernicieux aux personnes épuisées par les douleurs de cette maladie : au reste, c'est pousser bien loin la débauche, que de l'employer comme un moyen de guérison.

ACHSPALT ou d'EICHSPALT (Pierre d') fut Médecin de Henri, Comte de Luxembourg, & depuis Empereur sous le nom de Henri VII. Ce Prince l'envoya à Poitiers à la Cour du Pape Clement V, avec la commission de solliciter l'Archevêché de Mayence pour Baudouin son frere. Ce Médecin ne réussit point dans sa négociation ; mais comme il eut le bonheur de guérir le Pape qui étoit dangereusement malade, cette cure lui valut l'Archevêché qu'il demandoit pour un autre, & qu'il obtint du consentement des Cardinaux. Ceci arriva vers la fin de l'an 1305, année de l'exaltation de Clément qui renvoya *Pierre* en Allemagne avec ses provisions & le *Pallium*. Baudouin fut sans doute piqué de cette préférence; mais il ne tarda point à obtenir un autre Archevêché, car il fut nommé à celui de Treves en 1307.

Pierre d'Achspalt remplit le siege de Mayence jusqu'à l'année 1320, qui est celle de sa mort. Il fut généralement regretté pour la piété & la science qui lui avoient frayé le chemin à l'Episcopat. Comme la Médecine étoit alors entre les mains des Clercs, l'étude de cet Art & celle des Saintes Ecritures occupoient le même homme. *D'Achspalt*, qui étoit Clerc, en fit de même; & à l'exemple des autres Médecins de son ordre, qui passoient pour les plus habiles, il ne manqua pas de s'introduire chez les Grands pour veiller à leur santé, en attendant de faire valoir sa qualité d'Ecclésiastique pour obtenir les meilleurs bénéfices.

ACREL (Olof) naquit le 26 Novembre 1717, dans une Paroisse près de Stockholm, dont son Pere étoit Ministre, & que ses ancêtres avoient desservie sans interruption, en la même qualité, depuis l'an 1580. Ses parents auroient souhaité qu'il eût étudié la Théologie, mais le goût qu'il avoit pour la Médecine l'emporta sur leurs vues. Il commença, en 1732, à suivre les leçons des Professeurs *Prutz*, *Roberg*, *Rosen*, & *Linné* qui remplissoient les Chaires de la Faculté d'Upsal avec distinction. Après trois ans de séjour dans cette ville, il se rendit à Stockholm dans l'intention de joindre l'étude de la Chirurgie à celle de la Médecine. Il y fut reçu en 1735 chez *G. Boltenhagen*, Chirurgien savant & expert, sous lequel il s'appliqua à l'une & l'autre de ces parties de l'Art de guérir. Il fit encore, sous les yeux & la direction de ce Praticien, une Traduction Suédoise de quelques ouvrages de *Boerhaave*. En 1738, il passa chez *Schulzer*, autre Chirurgien de Stockholm, dont le fils s'éloignoit de sa patrie pour voyager. *Acrel*, qui le remplaça, s'appliqua plus particulierement, sous ce nouveau maître, à l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie légale. Mais il avoit conçu lui-même le dessein de voyager, & la guerre qui fut déclarée, en 1741, entre la Suede & la Russie, accéléra l'exécution de son projet. On vouloit l'engager malgré lui au service de l'armée, en qualité de Chirurgien; & ce fut pour cette raison qu'il partit secretement. Il traversa le Dannemarc, alla à Hambourg, s'arrêta à Gottingue pour y

ſuivre les leçons des Savans Profeſſeurs de cette ville, paſſa enſuite à Strasbourg où il étudia pendant huit mois; & au bout de ce terme, c'eſt-à-dire, au mois de Mai 1742, il fit une courſe de treize ſemaines par la Suiſſe, le Piémont, la Lombardie, la France, & revint encore à Strasbourg. Delà il ſe rendit à Paris au mois de Novembre ſuivant, & partagea ſon tems entre l'étude de la Théorie Chirurgicale & de la Pratique. En 1743 & pendant la campagne de 1744, il ſervit dans l'Armée Françoiſe en Allemagne; mais, ne pouvant ſupporter les fatigues auxquelles il étoit expoſé, il demanda ſon congé & ſe retira à Strasbourg d'où il ſortit après quelques mois de ſéjour, traverſa la Hollande & revint à Stockholm.

A peine étoit-il arrivé d'un mois dans cette Capitale, qu'il ſubit les examens ordinaires & fut reçu dans la ſociété des Chirurgiens. Depuis cette époque, *Acrel* s'eſt entierement fixé à Stockholm. L'Académie des Sciences de cette ville le mit au nombre de ſes Membres en 1746, & celle de Chirurgie de Paris le nomma aſſocié étranger en 1750. En 1751, il obtint la place de Chirurgien-Major du Régiment de la Nobleſſe, en 1752 une Chaire de Chirurgie; en 1764 il fut fait Membre de la Commiſſion Royale de ſanté, & la même année, il reçut les honneurs du Doctorat en la Faculté de Médecine d'Upſal. Cette promotion lui a ouvert l'entrée du College Royal des Médecins de Stockholm. Telles ſont les diſtinctions qu'on a accordées au mérite d'*Acrel*. Il ne s'eſt cependant point borné à faire preuve de ſes talents par la pratique de la Chirurgie, il a encore enrichi cet Art par les ouvrages qu'il a publiés en Suédois & dont les titres peuvent ſe rendre ainſi en François :

Traité ſur les plaies récentes. Stockholm, 1745. Il contient les obſervations que l'Auteur a faites dans les Hôpitaux de l'Armée Françoiſe pendant les Campagnes de 1743 & 1744.

Diſcours ſur la meilleure méthode d'établir un bon hôpital en peu de tems. Stockholm, 1750. Il prononça ce diſcours dans une ſéance de l'Académie Royale de Stockholm, lorſqu'il en fut élu Préſident.

Obſervations de Chirurgie. Stockholm, 1759 & 1775, *in*-8. Il a fait des augmentations conſidérables à la ſeconde édition qu'il a encore ornée d'onze planches. Cet Ouvrage parut en Hollandois à Leyde, & en Allemand à Lubeck.

Diſſertation ſur la vraie méthode d'abattre la Cataracte. Stockholm, 1766, *in*-8. C'eſt une apologie de la pratique de l'Auteur, qui eſt relative à la diſpute qui s'étoit élevée entre lui & le Médecin *Walbom*, au ſujet du choix à faire dans les différentes méthodes.

Diſcours ſur la réforme néceſſaire dans les méthodes & inſtrumens pour les opérations chirurgicales. Stockholm, 1767. Il prononça ce Diſcours lorſqu'il fut élu Préſident de l'Académie Royale, pour la ſeconde fois.

ACRON, ou AGRON, célebre Médecin, à qui pluſieurs Auteurs donnent encore le nom de *Créon*, naquit à Agrigente ou Gergenti, Ville de Sicile. On dit qu'il ſe diſtingua, vers le commencement du XXXVI Siecle, par les leçons de Philoſophie qu'il donna à Athenes, dans le tems qu'*Empedocle*, ſon concitoyen, y enſeignoit la même Science. C'eſt au moins le ſentiment de *Suidas*. Mais cet Ecri-

vain a confondu *Acron* avec un autre ; car celui dont nous parlons, n'auroit jamais passé pour Empirique, s'il eût joint la Philosophie à la Médecine. Sa façon de penser n'étoit assurément fondée sur rien moins que sur les principes qui résultent de cette union ; elle étoit même diamétralement opposée à celle d'*Empedocle* qui tint un des premiers rangs parmi les Médecins Philosophes. Celui-ci expliquoit les Symptomes des maladies & les vertus des médicamens par les principes de la Philosophie, au-lieu qu'*Acron* soutenoit l'inutilité du raisonnement dans la Médecine & s'en tenoit uniquement à l'expérience. C'est l'invariabilité de ses sentimens à cet égard, qui l'a fait passer pour fondateur de la Secte Empirique : on s'est pourtant trompé, puisque cette Secte ne fut établie que fort long-tems après lui, & qu'elle doit sa naissance à *Sérapion* d'Alexandrie & à *Philinus* de Cos, qui en furent les chefs dans le XXXVIII siecle.

C'est sur un passage de *Pline* que l'Empirisme revendique *Acron* comme son fondateur. Voici le texte de cet Historien : *alia factis ab experimentis se cognominans Empiricen, cœpit in Sicilia, Acrone Agrigentinô Empedoclis Physici authoritate commendatô.* Mais l'autorité de ce passage devient caduque par-là même qu'il y est dit qu'*Empedocle* a fait l'éloge d'*Acron* & de ses sentimens. On vient de voir que ces deux personnages étoient bien éloignés d'avoir les mêmes principes ; d'où il paroît, en combinant ce qu'on a dit plus haut, que tout ainsi qu'*Acron* ne s'est jamais donné pour Auteur de la Secte Empirique, il n'a aussi jamais eu *Empedocle* pour Panégiriste. Il est cependant vrai qu'*Acron* étoit Empirique, mais à la maniere des *Asclépiades*, & sans avoir pris le ton de chef de Sectaires. Tel qu'il ait été, il a exercé la Médecine avec assez de succès, & la juste application, qu'il fit quelquefois des choses qu'il avoit apprises par l'expérience, lui procura la plus grande considération. Ce fut lui qui délivra la Ville d'Athenes de la peste qui ravagea la Grece au commencement de la guerre du Péloponnese, 426 ans avant Notre Seigneur. Comme il savoit que les Egyptiens avoient la coutume d'allumer des feux dans les rues & les places publiques pour purifier l'air, il employa le même expédient, & vint ainsi à bout d'éloigner la maladie.

Acron retourna dans sa patrie dans le dessein d'y finir ses jours, & suivant *Diogene* de Laërce, il demanda aux Agrigentins un endroit dans leur Ville pour s'y bâtir un tombeau. Mais le même Auteur ajoute qu'*Empedocle* s'opposa à cette demande, qu'il parla au peuple avec beaucoup de chaleur, & qu'il finit par lui faire voir que la prétention d'un homme à la qualité de premier Médecin de son tems, n'étoit point une raison pour enfreindre les anciens usages & accorder la sépulture dans la Ville. Telle fut en effet la vanité d'*Acron*, qu'il n'appuya sa demande que sur la supériorité de son mérite : mais comme le mérite le plus réel se fait autant d'ennemis que d'admirateurs, quand il n'est pas modeste, *Empedocle* donna un libre cours à sa jalousie, & n'écouta qu'elle dans la harangue qu'il fit au peuple. La décision de celui-ci ne fut pas favorable à *Acron*. Il en fut piqué au vif. Mais il le fut davantage de la conduite d'*Empedocle*, & sur-tout de la raillerie insultante qu'il en essuya, lorsque ce Médecin Philosophe lui demanda quelle Epitaphe

il vouloit que l'on mît sur son Tombeau, & qu'il lui proposa d'y faire graver des Vers Grecs, qu'on a rendus par les suivans :

Acronem summum Medicum, summô patre natum,
In summâ Tumulus summus habet patriâ.

Daniel Leclerc en a donné cette Traduction Françoise : *Acron Agrigentin, le plus éminent des Médecins, fils d'un pere éminent, git dans ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de sa patrie éminente. Suidas*, qui parle des Ouvrages d'*Acron*, dit qu'il a écrit, en Langue Dorique, un Traité de Médecine & un Livre sur les alimens les plus convenables à l'état de santé.

ACRON, (Jean) Ecrivain Frison, étoit du Village d'Acrom dans le territoire dit *Utingeradeel*. Egalement appliqué à l'étude de la Médecine & des Mathématiques, il fit de tels progrès dans l'une & l'autre de ces Sciences, qu'il fut choisi pour les enseigner à Bâle où il passa la plus grande partie de sa vie. Il y mourut en 1563 dans un âge peu avancé.

Ce Médecin fut en commerce de Lettres avec *Suffridus Petri*, dans le tems que celui-ci enseignoit à Erford, c'est-à-dire, depuis environ 1557, jusqu'en 1562. Il s'entretient familierement avec son ami dans la plupart de ces Lettres ; & comme il ne manque jamais de lui donner part du succès de ses études, il lui mande qu'il s'apprêtoit à faire imprimer les Ouvrages dont voici les titres : *Confectio Astrolabii & Annuli Astronomici. De Sphærâ. De motu terræ.* Ces matieres ont fait plus d'honneur à *Acron* que la Médecine, car on ne voit pas qu'il ait enrichi cette Science d'aucun écrit de sa façon.

ACTUARIUS, Médecin Grec qui doit être préféré aux Arabes, mais qui est bien inférieur aux autres Ecrivains de sa nation, exerça sa profession à Constantinople, où il servit à la Cour de l'Empereur ; & pour cette raison, il changea son nom en celui d'*Actuarius.* Il s'appelloit auparavant *Jean fils de Zacharias.* Suivant la coutume établie depuis long-tems, tous les Médecins de la Cour de Constantinople ont porté le nom d'*Actuarius* ; mais par une distinction, dont nous ne connoissons point la cause & dont nous ne pouvons même soupçonner le motif, il demeura si particulierement attaché à l'Auteur, dont il est ici question, qu'à peine le connoît-on encore aujourd'hui sous un autre nom. Nous ne savons rien de l'éducation de ce Médecin, de ses études & de ses sentimens, que ce que nous pouvons tirer de ses Ouvrages. Quant au tems auquel il a vécu, il est difficile de le décider à travers la différence des opinions, car aucun Auteur contemporain n'en a parlé. Selon *Wolfgang Justus*, il florissoit vers l'an 1100 ; *René Moreau* le place dans le douzieme siecle ; *Fabricius* le fait vivre à la fin du treizieme & *Lambecius* au commencement du quatorzieme. Le dernier se fonde sur ce qu'il a remarqué que le Manuscrit de la Thérapeutique de ce Médecin, qui se trouve dans la Bibliotheque de Vienne, est dédié à Apocauchus, personnage qu'il croit avoir été célebre sous Andronic Paleologue II & Cantacuzene, qui

vivoient vers l'an 1340. Mais le Docteur *Freind* rapporte plusieurs raisons, sur lesquelles il se fonde à son tour & avec plus de vraisemblance, pour renvoyer *Actuarius* à la fin du treizieme siecle.

La Thérapeutique de notre Auteur est divisée en six Livres ; il les écrivit pour servir d'instruction au grand Chambellan de la Cour de Constantinople qui alloit en Ambassade dans le Nord. Le peu de tems qu'il a employé à la composition de cet Ouvrage, le dessein qu'il eut, en l'écrivant, de ne le faire servir qu'à l'usage particulier de l'Ambassadeur, semblent donner une idée bien mince de son utilité par rapport à la Médecine : mais *Freind* en a jugé autrement. Suivant lui, la Thérapeutique d'*Actuarius* est une compilation judicieuse des Ecrivains qui ont précédé cet Auteur, dans laquelle on trouve quelques observations importantes & nouvelles. Elles se font principalement remarquer dans les endroits où il parle de la colique & de l'inflammation du Foie, ainsi que dans la section qui traite de la palpitation du cœur, maladie dont il rend raison mieux que personne n'avoit fait avant lui. L'Ouvrage n'est cependant point toujours de la même bonté : le peu qu'on y lit sur la Chirurgie dans le second Livre, est le plus mauvais de tous les morceaux ; car il est travaillé avec beaucoup de négligence, & l'Auteur ne s'est pas donné la peine d'y rien ajouter de son propre fonds.

Il n'y a point d'Edition Grecque de la Thérapeutique d'*Actuarius* ; ce qui en a paru, est en Latin. La Version de *Ruel*, qui comprend le cinquieme & le sixieme Livre, fut imprimée sous ce titre :

De medicamentorum compositione Liber. Parisiis, 1539, *in*-12. On y trouve les formules de quantité de médicamens internes & externes, & l'on voit assez par le soin que l'Auteur a pris de les recueillir, combien il avoit à cœur l'accroissement de la Matiere Médicale. Cet Ouvrage fut réimprimé à Bâle, en 1540, *in-octavo*, avec *Tabula succedaneorum medicamentorum* de *Conrad Gesner*, qui est en Grec & en Latin ; & encore dans la même Ville, en 1546, *in-octavo*.

Henri Mathisius de Bruges a poussé sa Traduction plus loin que *Ruel* ; elle comprend les six Livres qui sont intitulés :

Methodi medendi Libri sex. Venetiis, 1554, *in-quarto. Parisiis*, 1566, *in-octavo*, avec les autres Traités d'*Actuarius*.

Les deux Livres touchant les Esprits sont regardés, par le célebre *Freind*, comme un Extrait d'*Aristote* & de *Galien*, qui n'est presque d'aucun usage dans la pratique de la Médecine. *Goupil* fit paroître cet Ouvrage en Grec à Paris, en 1557, *in-octavo* ; mais il avoit déja paru en Latin, en 1547, *in-octavo*, de l'Edition de Venise, sous ce titre :

De actionibus & affectibus Spiritûs animalis, ejusque nutritione Libri duo. Cette Version fut aussi imprimée avec celle des six Livres de Thérapeutique par *Mathisius*.

Actuarius a encore exposé fort au long la doctrine des Urines. Il se flatte d'avoir poussé cette matiere bien au-delà du point où ses prédécesseurs l'avoient laissée ; & il assure qu'il a enrichi leurs observations par de nouvelles recherches. Certes, il n'y a point d'exagération dans ce qu'il dit, puisque les

Modernes ont trouvé peu de choſes à ajouter à ce qu'il a écrit ſur ce point, & que pluſieurs d'entr'eux n'ont pas même fait de difficulté de le copier. Le ſeul reproche qu'on ſoit en droit de faire à cet Auteur, c'eſt qu'il eſt trop diffus, & qu'il ſe plaît ſouvent à diſcuter des queſtions qui ne ſont d'aucun uſage dans la pratique. Le Traité des Urines n'a jamais été imprimé en Grec; on ne le trouve en cette langue que parmi les Manuſcrits des Bibliotheques. Mais il a été traduit en Latin par *Ambroiſe Léon* de Nole, & on l'a publié à Veniſe en 1519, *in-quarto*. *Goupil*, qui a revu cette Verſion & qui l'a enrichie de quantité de notes, l'a encore fait paroître ſous ce titre :

De Urinis Libri ſeptem. Pariſiis, 1548, *in-octavo. Ultrajecti*, 1670, *in-octavo*, avec d'autres Ecrits ſur les Urines.

On a encore imprimé quelques Extraits des Ouvrages de ce Médecin, comme *De Febribus Liber*, 1553, *in-folio*, dans le Recueil de Veniſe ſur cette matiere. *De puerorum educatione Liber. Venetiis*, 1567, *in-octavo*.

Les Traités, qu'*Actuarius* nous a laiſſés, annoncent un homme expérimenté & intelligent, mais ils ne font pas moins la preuve de ſon penchant pour les Syſtêmes & la Théorie. Cet Auteur ne ſe contente pas de raiſonner ſur les maladies qui lui ſont connues par ſa propre expérience, il étend encore ſes ſpéculations juſqu'à celles dont il n'eſt inſtruit que par les deſcriptions qu'il a trouvées dans les Ecrits des autres Médecins qui en ceci ſont quelquefois des guides trompeurs. Il nous apprend, dans le dernier chapitre des Urines, qu'ayant étudié pendant quelque tems la Nature en général, il ſe ſentit puiſſamment entraîné vers la Médecine & qu'il y prit d'autant plus de goût, que la Théorie de cette Science a beaucoup de liaiſons avec la Philoſophie Naturelle. Il ajoute cependant que le travail & les dégoûts, dont la pratique de la Médecine ne manque jamais d'être accompagnée, l'en auroient éloigné pour toujours, s'il ne ſe fût apperçu qu'une juſte & ſolide Théorie ſuffiſoit pour acquérir la connoiſſance des maladies & réuſſir dans leur cure. Je penſois, dit-il, qu'on ne pouvoit compter ſur une méthode de traiter une maladie, telle qu'elle fût, ſi elle n'étoit fondée ſur le raiſonnement, & qu'avec une bonne Théorie, on pouvoit ſans peine faire de grands progrès dans l'étude de la Médecine & la pratiquer avec ſuccès. *Putabam enim curationem, in quâ nulla eſſet adhibita contemplatio, tutam nullô pactô fore : eam verò in quâ certa ratio dominaretur, cùm tutam, tùm faciliorem exiſtere.* Ce ſeroit donner dans l'excès, que de réduire l'Art au pur Empiriſme & de preſcrire toutes ſortes de Théories; ce ſeroit ſe plonger dans un autre, que de regarder le raiſonnement comme le meilleur guide dans la pratique. Mais comme *Hippocrate* guériſſoit auſſi bien que nous, & ſans employer tout ce jargon dont la plupart des Ouvrages modernes ſont remplis, on doit avouer que le ſeul avantage de la Théorie, eſt d'éclairer l'Art de guérir, mais que c'eſt à l'expérience qu'il faut en rapporter le ſuccès. *Actuarius* ne penſoit pas tout-à-fait de même; il s'appuyoit trop ſur le raiſonnement, & ne trouvoit pas que perſonne y eût mieux réuſſi que *Galien*.

Le Médecin, dont nous parlons, eſt le premier de tous les Auteurs Grecs

qui ait introduit dans la Pratique l'ufage de la Caffe, du Senné, de la Manne & des Myrobolans. C'eft pour cette raifon que *Leclerc* a cru qu'il avoit été inftruit à l'Ecole des Arabes, & que d'autres Auteurs ont avancé qu'il avoit tout au moins étudié leurs Ecrits. Mais ce qui prouve qu'il n'en avoit aucune connoiffance, c'eft qu'il ne fait mention que des maladies dont les Grecs avoient parlé avant lui, & qu'il garde un profond filence fur celles dont nous devons la defcription aux Médecins Arabes. Il ne dit pas même un mot de la petite Vérole. Il y a un moyen bien fimple par lequel *Actuarius* a pu apprendre à connoître la Caffe, le Senné & les autres purgatifs de cette efpece, fans avoir lu les Ouvrages des Arabes. Comme il eft connu que ceux-ci ont été les premiers à fe fervir de ces drogues, par la raifon qu'elles croiffoient dans leurs pays ; il eft tout naturel de fuppofer que les marchands de leur nation n'auront pas manqué d'en faire le négoce & de les tranfporter chez les peuples avec qui ils trafiquoient. Mais les Arabes avoient un commerce lié avec la Grece ; & cela feul a fuffi à notre Auteur, pour l'engager à s'informer de l'ufage que l'on pouvoit faire de ces Médicamens étrangers. Il faut cependant obferver qu'*Actuarius* ne parle du Senné que comme d'un fruit, & que jamais il n'en fait mention fous la dénomination de feuille. *Sérapion* & *Mefué* en ont parlé de même, le premier fous le nom de *Vagina*, & le fecond fous celui de *Folliculus* ; & il ne paroît pas qu'ils aient jamais employé les feuilles du Senné dans leur pratique, mais toujours la Gouffe que nos Apothicaires appellent aujourd'hui *Follicule* & que les Médecins ordonnent fous ce nom, pour la diftinguer de la feuille.

Actuarius eft encore le premier des Grecs qui ait parlé des eaux diftillées, telles que celles de Rofes & de Chicorée. *Gefner* ne croit pas qu'on ait employé aucun procédé chymique pour la préparation de ces Eaux ; il les regarde comme des Sirops faits par fimple coction. Mais l'opinion commune des Traducteurs eft fi décifive fur ce point, qu'elle contredit celle de *Gefner*. Dans la préparation du Sirop Rofat, dont *Actuarius* parle fous le nom de *Rhodoftagma*, il fait expreffément mention de l'Eau de Rofes diftillée, qu'il ajoute à la quantité d'une livre, après avoir fait cuire en confiftence cinq livres de fucre avec le double d'eau.

Galien, *Aëtius* & *Paul* d'Egine font les Auteurs qu'*Actuarius* a le plus fuivis ; on pourroit même dire qu'il n'a prefque rien écrit que d'après leurs Ouvrages. Comme il ne les cite jamais, il a confondu ce qu'il a emprunté d'eux, avec les chofes qui lui font propres ; mais celles-ci font en affez grand nombre pour lui mériter une place diftinguée dans l'Hiftoire de la Médecine.

ACUMENUS, Médecin d'Athenes qui eut un fils nommé *Eurixímachus*, vécut dans le XXXVI fiecle. Il faut qu'il ait été en grande confidération, puifqu'il fut l'ami de *Socrate*, & que *Platon* & *Xénophon* en ont parlé avantageufement. Nous ne favons rien de fes fentimens par rapport à la Médecine, finon qu'il condamnoit la coutume des Grecs qui aimoient à fe promener fous les portiques, & qu'il préféroit la promenade en plein air, comme un exercice plus fain.

ADAM. On ne s'étonnera point de voir le nom du premier homme dans ce Dictionnaire, quand on réfléchira que la Médecine aime autant à vanter l'antiquité de son origine, que les autres Professions. Elle peut prendre, à cet égard, le pas sur toutes les Sciences humaines, s'il est vrai qu'*Adam* doit être regardé comme le premier Médecin. La question roule sur cette alternative. Les uns lui accordent la connoissance de la Médecine Dogmatique ou Raisonnée: les autres veulent qu'il ait au moins possédé la Naturelle. Ce dernier sentiment ne paroît point douteux. On ne peut assurément contester que le même arrêt du Créateur, qui a condamné *Adam* à la mort, ne l'ait aussi rendu sujet aux maladies. Dès-lors la Médecine a existé; parce qu'il s'ensuit de l'arrêt porté contre le premier homme, qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour se garantir ou pour se délivrer des maux que sa prévarication avoit entraînés après elle. Quand même la révélation n'auroit rien appris à *Adam*, relativement à la conservation de la vie; quand il auroit d'abord ignoré le bien ou le mal que pouvoient lui faire, par rapport à la santé, les Plantes, les Fruits, & toutes les autres choses que la terre & le reste des élémens produisent; l'Histoire Sainte nous apprend qu'il a vécu assez long-tems pour faire, à cet égard, un bon nombre d'expériences, & sur lui, & sur ses enfans. Il est vrai que la maniere de vivre simple & uniforme des premiers tems, & la bonne constitution des corps qui sortoient, pour ainsi dire, des mains du Tout-Puissant, ont dû rendre les maladies plus rares; & delà on pourroit conclure qu'*Adam* n'a point eu assez d'occasions pour s'instruire de la Médecine par l'expérience. Mais si l'on fait attention à l'ordre que Dieu donna à l'homme de multiplier son espece; si l'on veut réfléchir aux circonstances qui obligerent les premiers habitans de la terre à supporter les exercices les plus violens dans le dessein de se loger, de se nourrir & de se défendre contre les insultes des animaux; on s'appercevra bientôt que l'homme ne fut pas long-tems dans le monde, sans se voir forcé de recourir à la Médecine. En effet, les accouchemens & leurs suites plus ou moins dangereuses ont fait sentir qu'il y avoit des précautions à prendre pour la conservation des meres; & à ne considérer que la punition d'enfanter avec douleur, imposée à toutes les femmes dans la personne d'*Eve*, il paroît assez qu'elles avoient besoin de quelques secours, au moins dans les cas les plus épineux. Les meres & les enfans auroient succombé au danger des circonstances, si les premiers hommes n'avoient point appris à prévenir ou à détruire les causes qui pouvoient les faire naître. D'une autre part, l'exercice & le travail devinrent les sources d'une infinité de maux. L'homme condamné à cultiver une terre ingrate, ne se procura les alimens les plus nécessaires qu'à la sueur de son front; & parmi les travaux de toute espece qu'exigerent de lui, l'inclémence des saisons, la stérilité du sol, l'indocilité ou la férocité des animaux, il fut continuellement exposé aux blessures, aux froissemens, aux déboitemens, aux fractures, & à plusieurs autres accidens, qui firent naître l'occasion d'inventer & de se servir des moyens que suggere cette partie de la Médecine, à qui l'on a donné le nom de Chirurgie. Comme les maux qui se rapportent à elle, ne se guérissent pas ordinairement par les seuls efforts de la nature, il a fallu recourir aux expédiens que des mains plus ou moins exercées pouvoient employer dans pareils cas.

Mais

Mais quand toutes ces raisons ne prouveroient pas la nécessité de la Médecine, & l'usage qu'en ont fait Adam & ses enfans, il en est d'autres qui insinuent que Dieu avoit donné la connoissance de l'Art de guérir à ce Pere commun des hommes, & que c'étoit des mains du Créateur que la Médecine du premier âge du monde tenoit tous ses remedes. L'Etre Suprême, en tirant l'homme du néant, lui apprit les moyens de trouver des secours pour sa conservation dans les fruits & les plantes qu'il lui donna pour sa nourriture : *Ecce dedi vobis omnem herbam & universa ligna..... ut sint vobis in escam.* Les Livres Saints nous apprennent que le Très-Haut a créé les médicamens, & qu'il est insensé de les mépriser : *Altissimus creavit de terrâ medicamenta & vir prudens non abhorrebit illa.* C'étoit donc parmi les productions de la Nature, que Dieu avoit appris à l'homme à chercher sa nourriture en santé & ses remedes en maladie. D'ailleurs, on voit encore dans les Livres Saints que Dieu a créé le Médecin & la Médecine, qu'il a donné la science aux hommes, & que c'est lui qui guérit l'homme. Saint Augustin s'explique même fort clairement à ce sujet, au Livre III de la Cité de Dieu, lorsqu'il y dit : *Corporis Medicina si altiùs rerum originem repetás, non invenitur undè ad homines manare potuerit nisi à Deo, cui rerum omnium status, salusque est tribuenda.* Mais le passage de l'Ecriture, où il est rapporté qu'*Adam* donna des noms convenables aux animaux que Dieu fit passer devant lui, ne pourroit-il pas faire croire que le premier homme reçut alors le don de connoître toutes leurs qualités? Dans le fonds, l'imposition de ces noms ne fut point arbitraire; il dut y avoir quelque rapport entre eux & les animaux; & delà on est autorisé à conclure qu'*Adam* ne leur donna ces noms, que parce qu'il les trouva conformes à leur nature : *Omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus.* Aux connoissances, qui partent de ce Chef, il est tout naturel de joindre celles qu'*Adam* avoit relativement aux propriétés des productions de la terre ; &, cela étant, il s'ensuit qu'il n'ignoroit point leurs usages en Médecine.

On dira peut-être que c'est mal-à-propos que l'on veut faire entendre qu'*Adam* avoit reçu de Dieu même le don de la Médecine. Il est vrai que si l'on considere le premier homme dans l'état d'innocence, qui fut celui de sa création, il put d'autant mieux se passer de toutes notions à cet égard, qu'elles ne menent qu'à la guérison des maladies qui n'avoient point alors d'empire sur lui. Dieu, qui avoit prévu la chûte de notre commun pere, voulut cependant bien lui accorder cette Science, parce que sans elle, il n'auroit pas plutôt été criminel, qu'il auroit manqué de ressource contre une partie des maux qui furent attachés à sa révolte. Sous ce point de vue, quoique le don de la Médecine n'eût point été nécessaire aux premiers momens de la création d'*Adam*, il le reçut & le posséda dans un degré éminent, tandis que parfaitement soumis aux ordres de Dieu, il se fit un crime de s'en rendre le prévaricateur. Mais devenu rebelle à ces ordres, à la sollicitation de sa femme que le serpent avoit séduite, il s'apperçut bientôt de l'épais nuage qui se répandit sur son esprit. Ses yeux s'ouvrirent, mais ce ne fut que pour sentir la honte de sa nudité, & voir la perspective des maux dont il alloit être la juste victime. La Science de la Médecine, qui étoit alors d'autant plus nécessaire à *Adam*, qu'il venoit d'être condamné aux

maladies & à la mort, fut tellement obſcurcie en conſéquence de ſa chûte, que ſon eſprit, n'y auroit marché qu'à travers les ténebres de l'ignorance la plus profonde, ſi Dieu n'avoit tempéré la ſévérité de ſes vengeances par quelques traits de bonté & de miſéricorde. Tout irrité que fut le Seigneur contre ſa créature, il ne voulut pas permettre que les maladies détruiſiſſent ſitôt l'ouvrage de ſes mains. Il laiſſa à *Adam* de ſuffiſantes notions de l'Art de guérir, pour ſe conſerver lui & ſa poſtérité, & lutter contre les maux auxquels étoit expoſée ſa nature toute fragile.

ADAM (N.) naquit en Février 1747 dans la Paroiſſe de Pierrefité, Dioceſe de Bayeux en Normandie. Après avoit fait ſes Humanités & ſa Philoſophie à Caen, il y commença ſon Cours de Médecine en 1765, fut reçu au Baccalauréat le 11 Janvier 1769, à la Licence le 10 Juillet ſuivant, & au Doctorat le 14 du même mois. Une diſtinction qui lui fait honneur & qui ſuppoſe des talens reconnus par ſes Maîtres, c'eſt que, pendant qu'il étoit encore ſur les bancs, il fut choiſi trois fois par la Faculté, pour faire, en préſence de l'Univerſité & ſur un ſujet de Médecine, une harangue fondée pour le jour de la Saint Nicolas.

Peu de tems après ſa promotion aux degrés académiques, *Adam* ſe préſenta au concours d'une chaire vacante dans la Faculté de Médecine de Caen, & il fut un des trois ſujets que cette Compagnie propoſa. Il ſe rendit enſuite à Paris pour y perfectionner ſes connoiſſances, &, après quelques années de ſéjour dans cette ville, il revint à Caen où il fut reçu au nombre des Docteurs aggrégés, le 19 Octobre 1773. La Société Royale d'Agriculture d'Alençon lui donna place parmi ſes Membres en 1775; Obſervateur, comme il eſt, il ſemble fait pour en multiplier les connoiſſances. Il a déja enrichi la Médecine par ſes recherches. Il emploie l'électricité pour la guériſon des fievres intermittentes, & il aſſure en avoir éprouvé les plus heureux effets; il vante la vertu fébrifuge de la ſeconde écorce d'*Ormea*; il vante encore la propriété aſtringente anodine des racines de Nénuphar dans l'hémophthyſie, le vomiſſement de ſang &c.; enfin il propoſe des lavemens avec l'acide ſulfureux volatil pour rappeller les noyés à la vie. Ce Médecin n'a encore rien publié relativement à ces différens objets; on ne connoît de lui que quatre Diſſertations Latines, dont les trois premieres parurent à Caen, en 1769, *in-quarto*, & la quatrieme, en 1773, dans la même ville. Elles roulent ſur la reſpiration, ſur les avantages qui réſultent de ce que les meres nourriſſent leurs enfans, ſur le pouls, ſur le traitement des ulceres.

ADAM, (Melchior) Recteur du College d'Heidelberg, mourut en 1622. Comme il aima les Sciences, il les encouragea en Allemagne par tous les moyens qui dépendoient de lui; & pour piquer d'émulation ceux qui les cultivoient, il mit au jour, en 1615, un Ouvrage en quatre volumes *in-octavo*, dans lequel il donna les vies des Philoſophes, des Théologiens, des Juriſconſultes & des Médecins Allemands du ſeizieme ſiecle & d'une partie du dix-ſeptieme. On réimprima ce Recueil à Francfort, en 1706, en deux volumes, *in-folio*; mais on avoit déja publié ſéparément les vies des Médecins, ſous ce titre:

Vitæ Germanorum Medicorum qui ſuperiori ſæculô & quod excurrit claruerunt. Hei-

delbergæ, 1620, *in*-8. Ce volume, qui a beaucoup ſervi à ceux qui ont traité de la même matiere, contient 128 Vies de Médecins, qui ſont toutes aſſez bien faites. L'Auteur y a joint la notice de leurs ouvrages; mais il a manqué à une choſe eſſentielle à la Bibliographie, car il n'a rien dit ſur les années des éditions.

ADANSON, (Michel) né à Aix en Provence, le 7 Avril 1727, fit d'excellentes études à Paris, où il s'appliqua encore à l'Aſtronomie au College Royal, à la Médecine, à l'Anatomie, à la Botanique, au Jardin du Roi & aux Ecoles de la Faculté, enfin à l'Hiſtoire Naturelle ſous le célebre *Réaumur*. Il partit, en 1748, pour le Senegal, dans le deſſein d'apprécier les productions des contrées que ce grand fleuve traverſe en Afrique. Quelques Mémoires de Géographie, de Zoologie & de Botanique, qu'il envoya dès la premiere année à l'Académie Royale des Sciences, le firent connoître ſi avantageuſement, que cette Compagnie voulut ſe l'attacher, en le nommant ſon Correſpondant. Après ſix ans de ſéjour en Afrique, *Adanſon* revint en France & ſe fixa à Paris, où il s'annonça par un Ouvrage intéreſſant à pluſieurs égards, ſpécialement au ſujet de la pratique de la Médecine dans les pays chauds. Il eſt intitulé :

Hiſtoire Naturelle du Senegal. Paris, 1757, 1759, in-4. En Allemand, Brandebourg, 1773.

L'Académie Royale des Sciences venoit de perdre *Réaumur*, lorſqu'elle jugea qu'*Adanſon* étoit digne de le remplacer; elle ſe l'aſſocia en 1759. Ce Naturaliſte reçut, peu de tems après, une pareille diſtinction de la part de la Société Royale de Londres. Comme il s'occupoit, depuis pluſieurs années, de l'examen de différens ſyſtêmes que les Botaniſtes ont imaginés pour faciliter la connoiſſance des Plantes, il trouva que la plupart étoient inſuffiſans; & ce fut pour en corriger les défauts, qu'il propoſa le ſien ſous ce titre :

Famille des Plantes contenant une préface hiſtorique ſur l'état ancien & actuel de la Botanique, & une Théorie de cette Science. Paris, 1763, deux volumes, *in*-8. Ce qui intéreſſe le plus la Médecine dans cet Ouvrage, c'eſt que l'Auteur eſt le premier qui ait prouvé démonſtrativement que les rapports qui uniſſent pluſieurs Plantes dans la même famille, par la reſſemblance de leurs diverſes parties, les uniſſent auſſi par la reſſemblance de leurs vertus médicinales.

M. *Adanſon* a préſenté à l'Académie des Sciences le plan d'un Ouvrage univerſel ſur l'Hiſtoire Naturelle, qui a été lu dans la ſéance du 15 Février 1775.

ADDINGTON, (Antoine) Médecin Anglois, exerçoit ſa profeſſion, vers le milieu de ce ſiecle, à Réading, Ville capitale du Berkshire. Il a écrit, en ſa langue maternelle, un Eſſai ſur le ſcorbut de mer, dans lequel il propoſe une méthode facile de guérir cette maladie & de conſerver l'eau pure dans toutes ſortes de voyages. Londres, 1753. Sa pratique conſiſte en la ſaignée, dans le cas de pléthôre, & la purgation avec l'eau de mer; il inſiſte ſur l'uſage de l'eſprit de ſel, lorſqu'il y a des ſignes de malignité. Il conſeille les bains d'eau de mer, après avoir donné cette eau intérieurement; il prétend même que les ulceres ſcorbutiques ne réſiſtent point aux lotions faites avec la même eau. Son principal ſecret pour conſerver l'eau pure, eſt d'y mêler environ une once & demie d'eſprit de ſel par tonneau.

ADELARD, Anglois, qui vécut vers l'an 1130. Les Auteurs qui parlent de lui, disent qu'il a écrit plusieurs Ouvrages de Médecine & un Livre de Questions Naturelles. M. *Carrere* le dit Médecin & Moine de l'Ordre de Saint Benoit. Suivant lui, *Adelard* étoit de Bath dans le Duché de Sommerset; il avoit parcouru l'Egypte & l'Arabie, & s'étoit arrêté en France, où il enseigna publiquement.

ADELPHE, (Jean) Médecin de Strasbourg, fut célebre dans le XVI Siecle. Il a publié un Recueil de bons Contes & l'Histoire de l'Empereur Fréderic I, dit Barberousse. *Guillaume Eisengrein*, Chanoine de Spire, a fait mention de ce Médecin sous l'année 1515, qui est peut-être celle de sa mort.

ADER (Guillaume) pratiqua la Médecine à Toulouse dans le XVII Siecle, & s'y fit estimer par les Ouvrages suivans :

Enarrationes de ægrotis & morbis in Evangelio. Opus in miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ christianæ eliminatum. Tolosæ, 1620, *in*-4.

De Pestis cognitione, prævisione & remediis. Ibidem, 1628, *in*-8.

Le premier Traité est curieux & ne manque pas d'érudition. L'Auteur y examine la nature des maladies dont Jesus-Christ a guéri les hommes pendant sa vie mortelle, & ensuite il fait voir qu'elles n'ont pu être guéries que par miracle, parce qu'elles étoient au dessus de l'Art de la Médecine. *Mead* a touché quelque chose de cette matiere dans son Commentaire *De morbis biblicis.*

ADOLPHUS (Christian-Michel) naquit à Hirschberg en Silésie, le 14 Août 1676, de *Balthasar Adolphi*, Marchand de cette ville. Il fit ses premieres études à Breslau, & passa ensuite à Leipsic où il s'appliqua à la Philosophie. En 1701, il se rendit à Hall, & après y avoir pris pendant plusieurs mois les leçons de *Stahl* & de *Hoffman*, il voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre & en Hollande. Le dessein, qu'il avoit formé de prendre le bonnet de Docteur à Utrecht, le fixa pour quelque tems dans cette Ville; & dès qu'il l'eut reçu, il retourna à Leipsic, où il mourut le 13 Octobre 1753. Ce Médecin fit honneur, par ses talens, à l'Académie des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre. Il n'en fit pas moins à l'Université de Leipsic, où il enseigna avec beaucoup de réputation, & publia quantité de Dissertations plus ou moins intéressantes. Nous en avons différens Recueils sous ces titres :

Trias Dissertationum Physico-Medicarum ad Chorographiam Medicam Spectantium. Lipsiæ, 1725, *in*-4.

Trias Dissertationum Medicarum ad Diæteticam potissimùm spectantium. Ibidem, 1726, *in*-4.

Trias Dissertationum Medicarum Pathologico - Therapeuticarum, nimirum de morbis frequentioribus & gravioribus pro sexûs differentiâ. Ibidem, 1727, *in*-4.

De Equitationis usu Medico. Lipsiæ, 1729, *in*-4.

Tractatus de Fontibus quibusdam soteriis. Ibidem, 1733, *in*-4.

Dissertationes Physico - Medicæ selectæ varii argumenti, in Universitate Lipsiensi diversis temporibus conscriptæ. Ibidem, 1747, *in*-4. Les Médecins Allemands se sont toujours

plus appliqués que bien d'autres, à recueillir les Dissertations Académiques qui leur ont paru mériter d'être répandues dans le public. M. *Haller*, dans ces derniers tems, s'est occupé du même travail; il a donné une belle Collection des meilleures Theses touchant l'Anatomie, la Chirurgie & la Pratique de la Médecine. Quelques-unes des Dissertations d'*Adolphi* roulent sur l'air & l'eau de Leipsic & des environs de cette ville, sur la salubrité du climat de la Siléfie, sur les avantages du séjour sur les montagnes, sur la chambre des malades, sur les frictions, sur les bains particuliers, sur les bandages, &c.

ADRIA, (Jean-Jacques) Historien de la ville de Mazara en Sicile, s'est beaucoup distingué dans le XVI Siecle, non-seulement par cette qualité, mais encore par celle de savant Médecin. Ce fut à Naples qu'il étudia sous le célebre *Augustin Niphus*; il passa ensuite à Salerne, où il reçut le bonnet de Docteur en 1510. Les heureux succès de sa pratique le répandirent bientôt dans le monde; il se fit sur-tout considérer à Palerme par les cures brillantes qu'il y fit, & qui lui mériterent le droit de Bourgeoisie de cette Ville, en récompense de ses services. Mais l'Empereur Charles-Quint renchérit sur cette marque de distinction, il ennoblit *Adria*, lui donna le titre de Médecin Impérial, & le nomma à la charge de Proto-Médecin du Royaume de Sicile. Ces honneurs ne firent qu'animer cet homme laborieux à se consacrer de plus en plus au service de sa Patrie. Il la servit avec tant de zele, qu'il en mérita tous les regrets, lorsqu'il mourut en 1560. Sa sépulture, qu'il avoit choisie dans l'Eglise des Freres Mineurs conventuels de Palerme, fut couverte d'une pierre sur laquelle on grava cette Epitaphe :

Hìc jacet in sepulchro.
Excellens Artium & Medicinæ Doctor
JOANNES JACOBUS ADRIA DE PAULO SICULUS
Et Mazariensis Miles, & Medicus Imperialis,
Siciliæ Proto-Medicus, & Concivis Panormitanus;
annô 1560.

Adria est non-seulement Auteur de quelques Ouvrages Historiques sur la Ville de Mazara, mais il a encore écrit plusieurs Traités de Médecine qui sont demeurés en manuscrit. Tels sont : *De præservatione pestilentiæ ad Antonium Filium. De Medicinis ad varios morbos hominum. De Phlebotomiâ ad Carolum Imperatorem. De Balneis Siculis ad Antonium Filium.*

ADRIANI (Matthieu) naquit en Espagne vers l'an 1470, ou 1480. Ses parens, qui étoient Juifs, l'éleverent dans leur Religion, & lui apprirent ou lui firent apprendre la Langue Hébraïque. Dans la suite, il fut baptisé & professa ouvertement le Christianisme. Il fut même reçu dans l'Ordre de Christ, dont le Roi de Portugal est Grand-Maître : mais comme la qualité de Chevalier ne le mettoit pas fort à son aise, il trouva bon d'abandonner son pays & de se rendre à Bâle, où il se mit à enseigner l'Hébreu vers l'an 1513. Il passa ensuite à Heidelberg, & comme il s'y arrêta pour donner des le-

çons sur la même langue, il y a apparence qu'il profita de l'occasion pour demander le bonnet de Docteur en Médecine, qu'on lui accorda. *Erasme*, qui faisoit beaucoup de cas des talens d'*Adriani*, l'engagea alors à se rendre à Louvain. Il vint, vers 1516, demander de l'emploi dans cette Ville, où il vécut d'abord assez pauvrement; mais il se tira de la misere après la fondation du College des Trois-Langues, qui se fit en vertu du Testament de *Jérome Busleyden*, mort à Bordeaux, le 27 Août 1517, en allant en Espagne par ordre de Charles d'Autriche, depuis Empereur cinquieme du nom. Le Testateur, qui étoit Prévôt d'Aire en Artois, Chanoine des Cathédrales de Liege & de Cambray, des Collégiales de Bruxelles & de Malines, & Conseiller au Parlement de cette derniere Ville, avoit laissé la plus grande partie de ses biens pour l'établissement d'un College dans l'Université de Louvain, lequel devoit être composé de dix Ecoliers, & de trois Professeurs pour les Langues Latine, Grecque & Hébraïque. *Adriani* fut choisi pour enseigner cette derniere; mais comme on n'avoit point encore donné la forme d'un College aux maisons qui devoient servir aux exercices de celui des Trois-Langues, il commença ses leçons publiques chez les Peres Augustins, le premier de Septembre 1518, & les continua jusques vers le commencement de Décembre de l'année suivante, qu'il passa à Wirtemberg, où il s'acquitta de la même fonction. C'est de *Melanchton* que nous apprenons son arrivée en cette Ville, & l'accord qu'il fit avec les Magistrats pour y enseigner l'Hébreu. Nous n'avons rien d'*Adriani* par rapport à la Médecine; il ne paroît même pas qu'il se soit beaucoup occupé de cette Science. Les Ouvrages qu'il a écrits, sont: *Introductio in linguam Hebraïcam* que *Gryphius* imprima, à Lyon, *in-octavo*. *Hora faciendi pro Domino, scilicet Filio Virginis Mariæ, cujus mysterium in Prologo patebit.* En Hébreu & en Latin avec le précédent.

ADRIEN ou P. ÆLIUS ADRIANUS, Empereur Romain, succéda à Trajan l'an 117 de Salut. La protection qu'il accorda aux Sciences, les mit en honneur sous son regne; & pour en favoriser plus sûrement les progrès, il établit à Rome des Colleges pour les Gens de Lettres. *Aurelius Victor* rapporte que ce Prince étoit Savant, & il place la Médecine parmi les Sciences auxquelles il s'étoit appliqué. On sait d'ailleurs qu'*Adrien* avoit l'esprit grand, vif & pénétrant, & qu'il se plaisoit à la conversation des personnes qui étoient en réputation de savoir: mais on lui reproche d'avoir été si présomptueux, qu'il se croyoit au dessus de tous les Gens de Lettres, tant morts que vivans. Sa science, jointe à celle de ses Médecins, n'empêcha cependant point qu'une perte de sang, à laquelle il étoit sujet, ne le jettât dans l'Hydropisie. Ne pouvant plus supporter l'excès de son mal, il voulut plusieurs fois se tuer; on eut même bien de la peine à l'en empêcher. Enfin, il mourut à Bayes, le 10 Juillet 138, âgé de 62 ans & quelques mois, & fut enterré à Pouzoles.

La mauvaise tournure que prit la derniere maladie de cet Empereur, fit qu'il traita ses Médecins avec beaucoup de mépris. Bien loin de trouver bon ce qu'ils avoient fait pour son soulagement, il s'écria, un peu avant de

mourir, que le grand nombre des Médecins avoit tué le Roi. Ces paroles étoient une espece de Proverbe qui avoit eu cours avant *Adrien*; il étoit déja en usage du tems de *Pline* qui s'exprime ainsi : *Hinc illa infelicis monumenti inscriptio, turbâ se Medicorum periisse.*

L'esprit de ce Proverbe a percé jusqu'à nous. Malgré le nombre des siecles qui se sont écoulés depuis la mort d'*Adrien*, il n'est encore que trop vrai aujourd'hui, que la multitude de Médecins est nuisible aux malades. Deux ou trois suffisent pour le traitement du mal le plus grave; un plus grand nombre amene après soi la division de sentimens & de méthodes, & cette division est toujours autant dangereuse que la maladie même. Dans les Cours & chez les Grands, où la brigue & l'ambition de se faire valoir remuent tous les ressorts de l'intrigue, cet ancien Proverbe n'en est que plus vrai. Les Princes croient qu'on ne peut employer trop de Médecins pour conserver leurs jours si précieux à l'État; ils aiment d'ailleurs à étaler le brillant de la représentation, & ils l'affichent jusqu'au milieu des miseres de l'humanité. Mais par malheur pour eux, il est bien difficile de rassembler beaucoup de Médecins, sans rencontrer, dans le grand nombre, des esprits capables de jetter la discorde & le trouble parmi leurs Collegues. Les passions entées sur l'ambition, l'opiniâtreté & l'envie, alterent la paix qui doit présider aux consultations. Les momens précieux se passent en discussions étrangeres au véritable intérêt du malade; & celui-ci languit après des secours qu'on ne lui donne pas, ou qu'on ne lui donne que trop tard. Jusqu'à quand le public aura-t-il à se plaindre de l'insociabilité tracassiere de certains Médecins? Pendant qu'ils ne devroient avoir d'autre objet que le soulagement des personnes souffrantes, ils s'écartent du chemin qui conduit à ce but salutaire, pour suivre le torrent des passions qui les agitent. Quelle honte pour des hommes dont toutes les actions devroient être marquées au coin du sentiment & de l'honneur! *Hippocrate* mérita autant le nom de Grand par sa conduite, que par sa science; & *Hippocrate* n'étoit qu'un honnête Païen.

ÆDITUUS (Martin) étoit d'Amsterdam. Il remplit la charge de premier Médecin de Fréderic II qui monta sur le Trône de Dannemarc en 1559; mais ses talens l'avoient rendu célebre avant cette promotion, car *Adrien Jonghe* lui avoit dédié son Ouvrage intitulé : *de Coma Commentarius*, qui parut à Bâle, en 1558.

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS ou *Gilles de Corbeil*, Chanoine de Paris, & l'un des Médecins de Philippe-Auguste, Roi de France, vécut vers la fin du douzieme siecle. Il a passé pour le meilleur Poëte qui ait paru parmi les Médecins, si l'on en excepte *Fracastor*; mais ses vers se sentent trop de la Barbarie de son tems, pour lui mériter cet éloge. Tous les Ouvrages qu'il a écrits n'ont point été imprimés; le suivant ne le fut jamais. C'est un Traité en Vers Latins, au nombre de six mille, sur la vertu des remedes composés, d'où *Pierre Molandin*, Médecin de Paris, a tiré des Recettes pour la plupart des maladies. *Naudé* parle de ce Traité, qu'il

avoit vu en manuſcrit dans la Bibliotheque de *Jacques Mentel*, autre Médecin de la Faculté de Paris. En tête de cet Ouvrage, on lit ces lignes : *Incipit liber de virtutibus & laudibus compoſitorum medicamentorum metricè compoſitus ; editus à Magiſtro Ægidio Corbolienſi introducendis in practicam.* Gilles commençoit à être vieux lorſqu'il le compoſa, puiſqu'il s'exprime ainſi :

Vade, liber felix, nam cum provectior ætas
Jam mea ſit. . . . .

On y apprend encore qu'il demandoit toute l'expérience d'un âge mûr dans ceux qu'on chargeoit d'enſeigner la Médecine ; car dans un autre endroit de ce Poëme, il ſe plaint de la facilité avec laquelle l'Ecole de Salerne recevoit alors des Maîtres fort jeunes :

Nondum maturas Medicorum ſurgere plantas,
Impuberes pueros Hippocratica tradere jura,
Atque Machaonias ſancire & fundere leges,
Doctrinâ quibus eſſet opus, ferulâque, flagellô,
Et pendere magis vetuli Doctoris ab ore,
Quàm ſibi non dignas cathedræ præſumere laudes.

Les autres Ouvrages de ce Médecin, qui ſont auſſi en Vers Latins, traitent du *Pouls* & des *Urines* ; mais ils ont été imprimés & même commentés par différens Auteurs. Ils furent reçus avec tant d'applaudiſſement, que d'abord qu'ils eurent paru dans le public, on en profeſſa la Doctrine dans les Chaires les plus célebres de l'Europe. Dès le milieu du XIII ſiecle, la Faculté de Médecine de Paris mit ces Ouvrages au nombre des Livres Claſſiques que les Ecoliers devoient copier pour leur uſage ; & *Gentilis* de *Foligni*, qui paſſoit pour un des plus ſavans Commentateurs du quatorzieme, les donna avec des notes de ſa façon. Il y en a pluſieurs Editions ſur ce titre :

Liber unus de Urinarum judiciis & de pulſibus Liber unus, cum expoſitione & commentô M. Gentilis de Fulgineo. Venetiis, 1494, *in-octavo. Lugduni*, 1505, *in-octavo. Ibidem*, 1526, *in-octavo. Baſileæ*, 1579, *in-octavo.* Le Livre du Pouls, qui fut corrigé par *Avenatius Mucius de Camarino*, parut encore avec le Commentaire de *Gentilis.*

Gilles de Corbeil n'eſt pas le ſeul Clerc qu'on ait vu exercer la Médecine à la Cour des Princes ; on en citera pluſieurs autres dans la ſuite de ce Dictionnaire. En attendant que l'occaſion s'en préſente, il eſt à propos de remarquer que les Ecoles de France étoient toutes Epiſcopales ou Monaſtiques dans le dixieme, l'onzieme & le douzieme ſiecle. La réputation, dont elles jouiſſoient, procura aux Eleves, qui en ſortoient, une célébrité proportionnée à celle des Maîtres ſous qui ils avoient étudié. C'étoit de ces Ecoles que les Rois tiroient ordinairement leurs Médecins qu'on déſignoit alors ſous le nom de *Phyſiciens.* En général, tous ceux qui s'appliquoient à la Médecine étoient Clercs, & ils continuerent d'être tels juſqu'à la réforme que le Cardinal d'Eſtouteville

introduiſit

introduisit dans le XV siecle. On trouve même plusieurs Médecins, avant & après cette époque, à qui la qualité de Clerc a procuré une retraite honorable dans les Chapitres ; & sans sortir de la Faculté de Paris, on y remarque les suivans. *Henri Thibouft*, Doyen de cette Faculté en Novembre 1430, fut Penitencier & Chanoine de l'Eglise de Paris. *Michel de Colonia*, promu sous *Matthieu Dolet* qui parvint au Décanat en Novembre 1481, fut Chanoine & Chantre de la même Eglise. *Jean Froideval*, Docteur sous *Jean Des Jardins*, dit *Hortensius*, qui étoit Doyen en 1524 & 1525, fut Chanoine de Paris & Curé de Saint André des Arts de la même Ville. *Claude Fauvelet*, qui prit le bonnet, le 27 Janvier 1579, sous le Décanat de *Henri de Monantheuil*, mourut Chanoine & Chantre de l'Eglise de Sens.

Mais revenons encore un moment à *Gilles de Corbeil*, & voyons ce que différens Ecrivains ont avancé sur son compte. *Tritheme* & *Gesner* ont dit qu'il a vécu dans le VII siecle, parce qu'ils l'ont confondu avec un autre *Gilles* qui étoit Grec & Moine Bénédictin. *Freind* le regarde comme un Auteur du XII siecle ; mais il le dit Athénien & Moine de l'Ordre de Saint Bénoit. *Manget*, qui a bien distingué les deux *Gilles* pour le tems auquel ils ont vécu, les a fait passer pour Moines Bénédictins, l'un ainsi que l'autre. Il place le premier dans le VII siecle sous Tibere II (il devoit dire Tibere III,) & le second sous le regne de Philippe-Auguste, Roi de France. Il ajoute que celui-là a écrit des livres sur le Pouls & les Poisons, & que celui-ci a composé les Ouvrages dont nous avons dit que *Gilles de Corbeil* est Auteur. *Freind* & *Manget* se sont ainsi égarés dans le récit des circonstances ; ils ont mêlé le vrai avec le faux, parce que l'un n'a pas distingué le Médecin de Philippe-Auguste, d'un Moine-Grec qui se nommoit *Gilles*, mais qui n'étoit pas de la profession du premier ; & parce que l'autre, en distinguant ces deux personnages, a partagé entre eux les Ouvrages qui appartiennent au seul *Gilles de Corbeil*. Le Moine Grec, dont ces Historiens ont parlé, naquit à Athenes, & vécut sous le Regne d'Apsimare, dit Tibere III, qui usurpa l'Empire d'Orient pendant l'exil de Justinien II, & monta sur le Trône en 698. *Gilles* sortit de son pays & passa sur les confins du Languedoc, vers l'endroit où le Rhône se jette dans la mer. Il y vécut pendant plusieurs années dans la retraite, & il y mourut sous le Regne de Childebert III, qui porta la couronne de France depuis 695 jusqu'en 711.

ÆGIMUS, ou ÆGIMIUS, Médecin de Velie ou d'Elis, est cité par *Galien*, comme le premier qui ait écrit sur le Pouls. Il est vrai que son Livre est intitulé *des Palpitations* ; mais cela revient au même, parce qu'en ce tems-là Pouls & Palpitations signifioient une seule & même chose. Le siecle, auquel *Ægimus* a vécu, n'est pas marqué. On présume du titre de son Livre, qu'il doit avoir vécu avant *Hippocrate* qui avoit abandonné le mot de Palpitation pour se servir de celui de Pouls.

Pline fait mention d'un *Ægimus*, qui fut remarquable par le grand âge auquel il poussa sa vie. Il vécut deux cens ans. Mais comme cet Auteur n'ajoute rien de plus, on ne sait si cet *Ægimus* est l'ancien Médecin dont on vient de parler, ou quelqu'autre personnage du même nom.

ÆGINETA. Voyez PAUL d'Egine.

ÆGLÉ, Fille allégorique d'*Esculape*, qui, suivant *Daniel Leclerc*, signifie la lumiere du Soleil, & marque que l'air n'est jamais plus salutaire, que lorsqu'il est illuminé & purifié par cet Astre. Les hommes ont toujours été si persuadés de l'importance des avantages que leur procure la Médecine, que dans les tems du Paganisme, ils ont personnifié jusqu'aux Elémens qui contribuent au soutien de la vie & à la guérison des maladies.

ÆLIANUS MECCIUS, Médecin du deuxieme siecle, vécut sous l'Empire d'Adrien. *Galien*, qui en parle comme du plus vieux de tous ses Maîtres, remarque qu'il avoit bien écrit touchant la dissection des muscles ; & il ajoute que cet *Ælianus*, à qui il rend témoignage qu'il étoit habile homme & d'ailleurs honnête autant qu'on peut l'être, faisoit beaucoup de cas de la Thériaque. Il dit même que dans une peste qui ravagea l'Italie & qui emporta subitement beaucoup de monde, ce Médecin avoit conseillé à plusieurs personnes d'user de cet antidote ; ce qui réussit très-bien, soit pour se préserver de cette maladie, soit pour en guérir.

ÆLIUS PROMOTUS, Médecin d'Alexandrie, est cité par *Possevin*, comme ayant vécu sous Pompée, c'est-à-dire, dans le quarantieme siecle du monde. Il a écrit quelques Ouvrages en Grec qui, suivant *Gesner* & *Tiraqueau*, se trouvent dans les Bibliotheques d'Italie. *Mercuriali* cite un passage de cet Auteur au sujet de l'Aconit ; il ajoute même que le Livre d'*Ælius Promotus*, qui traite des venins & des poisons, étoit de son tems dans la Bibliotheque du Vatican. Il y eut un autre Médecin du même nom, qui fut disciple d'*Ostanès* de Perse & qui accompagna Xerxes le Grand, en Grece. Celui-ci vécut dans le trente-sixieme siecle.

ÆMILIUS MACER, Poëte natif de Verone, étoit contemporain de *Virgile* & fleurissoit sous Auguste. *Ovide* a aussi connu *Macer*, mais il étoit beaucoup plus jeune, ainsi qu'il le dit, Livre IV, *de Tristibus*, Elégie X :

Temporis illius colui fovique Poëtas ;
Quotque aderant vates, rebar adesse Deos.
Sæpè suas volucres legit mihi grandior ævô,
Quæque nocet serpens, quæ juvat Herba Macer.

C'est encore du même que parle l'Auteur des Distiques de *Caton* dans le Vers suivant :

Herbarum vires Macer *mihi carmine dicet.*

On sait que ce Poëte a traité de l'Histoire Naturelle dans ses Ouvrages ; mais il semble qu'on ait voulu faire entendre, par le dernier vers, qu'il a écrit de toutes les plantes en général. Il y a cependant plus d'apparence qu'il n'a eu en vue que celles qui servent contre les venins : *Ovide* l'insinue dans

les Vers qu'on a cités, & *Quintilien* ne laisse presque aucune raison d'en douter, lorsqu'il dit que *Macer* a imité *Nicandre*, autre Poëte Médecin qui s'est renfermé dans la seule matiere des venins & des contrepoisons.

Saint Jérome dit que *Macer* mourut en Asie. Quant à ses Ouvrages, plusieurs Savans les croient tous perdus, & regardent ceux qu'on lui attribue, comme supposés. *Haller* assure, dans ses Notes sur la Méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, que si le Livre intitulé : *Æmilii Macri de herbarum virtutibus Opusculum*, qui a paru plusieurs fois dans le seizieme siecle, est de la façon d'un *Macer*, il n'est point de celui dont parle *Ovide*, mais d'un autre qui est postérieur à *Galien*. Il s'étonne même de ce que *Bartholin* a pensé le contraire, puisque la dureté des vers fait assez voir que l'Auteur n'a point vécu dans le siecle d'Auguste. *Seguier*, qui a écrit antérieurement à *Haller*, cite deux *Macer* dans sa Bibliotheque Botanique. Le premier, qu'il appelle *Æmilius Macer Floridus*, est celui dont les Ouvrages sont perdus. Le second, qu'il nomme simplement *Macer*, est Auteur d'un Traité en vers sur les vertus de quatre-vingt-huit plantes, dans lequel il parle non-seulement de *Galien*, mais encore d'*Oribase* qui vécut dans le quatrieme siecle sous Julien l'Apostat. Ce Poëme commence ainsi :

Herbarum varias dicturus carmine vires,
Herbarum mater dedit Artemisia nomen, &c.

Il est attribué à un certain *Odobonus*, ou, comme dit *Fabricius*, à un Médecin qui s'appelloit *Ode*. Tel que soit cet Ouvrage, on en a tellement multiplié les Editions, qu'elles surpassent en nombre celles des Ecrits qui méritoient le plus d'être répandus dans le monde.

De naturis, qualitatibus & virtutibus LXXXVIII Herbarum. Neapoli, 1477, *in-folio.*

Vetus Editio, sinè anno, in-octavo.

Cum interpretatione Guillelmi Beroaldi, forte *Cadomi*, *in-12*, *cum iconibus. Venetiis*, 1506, *in-quarto.*

Ibidem, 1508, *in-quarto.*

Cum Commentariis Gueroaldi. Cadomi, operâ Laurentii Hostingue, 1509, *in-12.*

Cum ejusdem Commentariis. Parisiis, 1522, *in-octavo.*

Cum Commentariis Joannis Atrociani, quibus accessit Strabi Galli Hortulus. Friburgi, 1530, *in-12.* *Manget* parle d'une Edition de Bâle, de 1527, *in-octavo*, avec les mêmes Commentaires, mais on doute qu'elle ait paru.

Interprete Simone de Lovicz, cum veris figuris Herbarum, Simplicium nomenclaturis, & interpretatione Polonicâ Herbarum & Morborum secundùm ordinem alphabeticum, & expositione terminorum obscurorum. Cracoviæ, 1537, *in-8.*

Libri quinque per Janum Cornarium Medicum emendati ac annotati. Francofurti, 1540, *in-8.* Les trois premiers Livres sont de l'Auteur ; le quatrieme lui est attribué ; mais le cinquieme est de la façon de *Marbode*, Evêque de Rennes, dans le XII siecle, qui s'amusoit de la Poésie.

Venetiis, 1547, *in-folio*, *cum Medicis antiquis.*

Francofurti, 1551, *in-12.*

Cum ſuccinƈta admodum difficilium & obſcurorum locorum Georgii Piƈtorii Villingani, Doƈtoris Medici, expoſitione, elencho virtutum, & carmine de Herba quadam exotica, cujus nomen mulier eſt rixoſa. Baſileæ, 1559, *in-oƈtavo.*

Cum ejuſdem expoſitione. Baſileæ, 1581, *in-oƈtavo.*

Editus ab Henrico Ranzovio. Acceſſit de quibuſdam animalium partibus ac terræ ſpeciebus. Itemque de medicamentis totius corporis humani, & incerti Auƈtoris ſpeculum Medicorum. Lipſiæ, 1590, *in-oƈtavo.*

Ex ejuſdem Editione. Hamburgi, 1596, *in-oƈtavo.*

Les Fleurs du Livre des Vertus des Herbes, compoſé jadis en Vers Latins, par Macer Floride, & illuſtré des Commentaires de Maître Guillaume Gueroult, Médecin à Caen, traduit en Vers François par Lucas Tremblay, Pariſien, Profeſſeur ès bonnes Sciences Mathématiques. Rouen, 1588, *in-oƈtavo.* La Traduƈtion de *Tremblay* ne comprend que les ſept premiers chapitres de l'Original.

ÆSCHRION, Médecin Empirique du deuxieme ſiecle, s'appliqua beaucoup à la Matiere Médicale. *Galien*, qui l'appelle ſon Concitoyen & ſon Maître, rapporte un remede contre la morſure des chiens enragés, qu'il avoit appris de lui, & dont il paroît qu'il faiſoit cas. Voici la maniere de le préparer. Prenez des cendres d'Ecreviſſes brulées vives dans un vaiſſeau de cuivre rouge, dix parties; de Gentiane, cinq parties; d'Encens, une partie. Que le malade prenne une bonne cuillerée de ces ingrédiens mêlés dans l'eau, pendant quarante jours de ſuite. Si on n'a point uſé de ce remede immédiatement après qu'on a été mordu, il faut en doubler la doſe & appliquer en même tems ſur la plaie une Emplatre compoſée de Poix *Brutia*, d'*Opopanax* & de vinaigre. *Æſchrion* recommande fortement de brûler les Ecreviſſes au tems du lever de la canicule, lorſque le Soleil eſt entré dans la conſtellation du Lion, trois jours après la pleine Lune, ou le dix-huitieme de la Lune.

Les précautions, que ce Médecin veut qu'on obſerve par rapport au tems de bruler les Ecreviſſes, lui ont paru d'autant plus néceſſaires à la réuſſite de ſon remede, que tout ce qui tenoit à l'Aſtrologie, paſſoit alors pour avoir beaucoup d'influence ſur la préparation & l'adminiſtration des médicamens. Les Empiriques ſur-tout ont donné dans ce travers. Comme l'expérience prévaloit, chez eux, au raiſonnement, il ſuffiſoit qu'un remede réuſſit pour qu'ils l'adoptaſſent, ſans trop s'embarraſſer ſi telle ou telle méthode de le préparer pouvoit contribuer à ſon meilleur effet. Mais ce défaut n'a pas été celui des ſeuls Empiriques; la plupart des Philoſophes & des Médecins, qui ont vécu avant la renaiſſance des Lettres, ont eu la plus grande confiance à l'Aſtrologie. Cette Science préſidoit, pour ainſi dire, aux aƈtions les plus intéreſſantes; la vie & la ſanté lui étoient ſoumiſes, & l'on croyoit ajouter un degré d'efficacité aux moyens de les conſerver, quand on y mettoit un peu de cérémonie Aſtrologique.

Les lumieres de la vraie Phyſique ont heureuſement diſſipé les nuages que les procédés vains & ridicules des Anciens avoient répandus ſur la Médecine. On eſt convaincu aujourd'hui que les vertus des médicamens ne partent que de leurs principes, & que c'eſt à la juſte application d'un remede qu'on doit en attribuer le bon effet; cependant on obſerve encore quelques traces de ces préjugés ſu-

perſtitieux, qui ont eu tant de vogue dans les ſiecles paſſés. Quoique les Médecins n'euſſent rien négligé pour détruire ces erreurs, elles ſubſiſtent, parce qu'elles ſont liées avec des raiſons d'intérêt. Le peuple, qui fonde tous les jours l'eſpoir de la réuſſite des remedes vulgaires ſur l'obſervance de certaines pratiques, ou ſuperſtitieuſes, ou inutiles, accuſe la Médecine de ne comdamner cette eſpece de remedes, que pour d'autant mieux faire valoir les ſiens, & rendre le miniſtere de ſes Suppôts plus néceſſaire. Il tient ſur-tout aux préjugés qui ont jetté un certain air myſtérieux ſur la préparation des médicamens; & il y tient ſi fort, que les Ecrivains, qui ont combattu les pratiques minutieuſes d'où l'on fait dépendre les vertus des remedes, ont eu le déſagrément de voir leurs raiſons tournées en ridicule. Tout ce que je viens de dire aura le même ſort.

ÆTIUS. Comme il y a eu trois Médecins de ce nom, il eſt néceſſaire d'en parler ſéparément, pour empêcher qu'on ne les confonde l'un avec l'autre.

Le premier eſt appellé *Ætius Sicanius*, & ſuivant d'autres *Siculus*. On dit que le Livre *de atra bile*, qui eſt attribué à *Galien*, eſt tiré en bonne partie des Ecrits de ce Médecin.

Le ſecond *Ætius*, qui fut ſurnommé l'Hérétique, naquit à Antioche de Syrie & vécut ſous Julien l'Apoſtat. Il embraſſa ſucceſſivement différens états. De Vigneron qu'il étoit, il devint Orfevre; ce métier lui déplut, il le quitta pour étudier la Médecine. Un certain *Sopolis*, Charlatan qui couroit le monde, fut ſon premier Maître. Il s'appliqua enſuite aux Belles-Lettres aux dépens d'un Arménien, & après y avoir fait quelques progrès, il ſe mit à pratiquer la Médecine. Mais il abandonna cette profeſſion pour entrer dans l'Etat Eccléſiaſtique, dans lequel il s'avança ſi bien, qu'après avoir été fait Diacre par l'Eunuque Léonce, Evêque Arien d'Antioche, il devint lui-même Evêque environ l'an 361. Cet *Ætius*, qui fut un des grands partiſans de l'Héréſie des *Anoméens*, mourut à Conſtantinople dans ſes erreurs en 367.

Le troiſieme *Ætius* vint au monde à Amida, Ville de Méſopotamie ſur le Tigre. Il étudia la Médecine à Alexandrie, où il la pratiqua enſuite avec beaucoup de ſuccès. *René Moreau* ſe trompe quand il fait vivre ce Médecin en 350; mais il paroît aſſez qu'il n'a adopté ce ſentiment, que parce qu'il l'a confondu avec le ſecond *Ætius*, ainſi qu'a fait *Albanus Torinus* qui a mis les Ouvrages de l'Amidéen ſous le nom de celui d'Antioche. Ces Ouvrages prouvent évidemment que leur Auteur n'y a travaillé que vers la fin du cinquieme ſiecle ou le commencement du ſixieme; car il y fait mention, non-ſeulement de Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, qui mourut en 444, mais encore de *Pierre*, Médecin de l'un des Théodoric, Roi des Goths, dont le premier du nom mourut en 451, & le ſecond regna depuis 452, juſqu'en 465. Il cite auſſi *Jacques Pſychreſtus*, premier Médecin de Léon de Thrace, Empereur d'Orient, qui parvint au Trône en 457 & mourut en 474. Voilà aſſez de dates pour fixer le tems auquel *Ælius* l'Amidéen a vécu.

Les Ouvrages de ce Médecin ne permettent pas de douter de ſon ſavoir. Il s'eſt appliqué à recueillir tout ce qu'il y avoit de mieux dans les Auteurs qui l'ont précédé; il a même donné divers fragmens de l'Antiquité qu'on ne trouve

point ailleurs. Mais ce qui releve davantage son mérite, c'eſt qu'il a parlé de plusieurs maladies nouvelles, qu'il a dit bien des choses touchant les maux qui attaquent les yeux, & qu'il s'eſt fort étendu ſur les médicamens externes. Il a composé preſque un Livre entier ſur les Emplâtres. En général, il aimoit beaucoup les Remedes Topiques, & il ne raiſonne pas mal ſur les vertus de pluſieurs. On peut cependant lui reprocher de s'être quelquefois égaré dans ſes raiſonnemens, & d'avoir entaſſé les formules les unes ſur les autres. Dans le ſecond Livre, par exemple, il rapporte tout ce qu'*Oribaſe* a écrit ſur les vertus des médicamens ſimples. Il s'attache encore à donner les Recettes de ces remedes ſpécifiques, que l'on vendoit comme des ſecrets de la plus grande importance. Mais il paroît qu'il en a moins agi ainſi, pour vanter la ſupériorité de ces remedes, que pour ſe moquer de leurs Auteurs, & faire voir l'excès auquel la crédulité des hommes étoit montée à cet égard. *Nicoſtrate* exigeoit deux talens pour prix de ſon Antidote contre la Colique, à qui il avoit donné le nom d'*Iſothéon* ou de préſent de Dieu. Or la moindre évaluation du talent chez les Anciens, eſt celle du petit, que certains Auteurs fixent à environ deux mille ſix cens livres, monnoie de France.

Ætius avoit la plus haute opinion du Cautere, ſoit actuel, ſoit potentiel ; il comptoit même ſi fort ſur les effets, qu'il en multiplioit ſingulierement le nombre dans la cure de l'Aſthme invétéré, de la Phthiſie & de l'Empyeme. Il l'appliquoit ſouvent ſur les os, comme ſur le Sternum, à la Nuque, à la Clavicule, aux Pariétaux, &c. & il déſigne rarement les parties charnues, quoique les plus propres à cette opération. Ce Médecin a fait des remarques ſur les Charmes & les Amulettes qui étoient tant en vogue chez les Egyptiens ; aucun Médecin Grec, attaché au Chriſtianiſme, n'en avoit parlé avant lui. Quant à l'Anatomie, on peut dire qu'il l'a entierement négligée, car à peine en trouve-t-on quelques veſtiges dans ſes Ouvrages. Il n'en eſt pas de même de la Chirurgie, ſur laquelle il a écrit d'excellentes choſes. Comme il a exercé cet Art par lui-même, il nous a laiſſé des réflexions ſur chaque opération, ſi l'on en excepte celles qui ont rapport aux Luxations & aux Fractures. A tous égards, *Ætius* eſt plus étendu qu'*Oribaſe* ; & *Photius* a remarqué qu'il ne s'étoit point ſeulement attaché aux Auteurs que celui-ci avoit copiés dans ſes collections, mais qu'il avoit encore pris tout ce qu'il avoit rencontré de plus intéreſſant dans la Thérapeutique de *Galien*, dans *Archigene*, dans *Rufus*, *Dioſcoride*, *Soranus*, *Philagrius*, *Philomenus*, *Poſidonius*, & dans quelques autres, dont les noms ſe trouvent avec éloge dans l'Hiſtoire de la Médecine.

Les Ecrits d'*Ætius* ſont diviſés en quatre *Tétrabibles*, chaque *Tétrabible* en quatre Diſcours, & chaque Diſcours en pluſieurs Chapitres ; mais cette diviſion ne paroît pas avoir été faite par lui-même. Celle qu'on vient de faire remarquer, eſt l'ouvrage de quelque Copiſte ; car la maniere, dont l'Auteur ſe cite lui-même, & dont il eſt cité par *Photius*, eſt relative à la ſuite numérique des Livres qui étoient alors au nombre de ſeize, c'eſt-à-dire que chaque Diſcours faiſoit un Livre. Il n'y a que les huit premiers qui euſſent été imprimés en Grec, l'Edition eſt de Veniſe, 1534, *in-folio*, chez *Aldus* & *Aſulanus*. Les huit autres Livres ſont demeurés en manuſcrit,

& se trouvent dans la Bibliotheque Impériale de Vienne. Les Versions Latines se sont multipliées par les éditions dont voici la notice :

Contractæ ex Veteribus Medicinæ Tetrabiblos, hoc est Quaternio, sive Libri universales quatuor, singuli quatuor Sermones complectentes : ut sint in summa quatuor Sermonum quaterniones, id est Sermones XVI. Ex interpretatione Jani Cornarii, sine anno & loco, in-folio. Il n'y a que les Livres VIII, compris XIII, qui soient de la Version de *Cornarius* dans cette Edition; mais dans celle de Bâle de 1542, ce Médecin a traduit les Livres restans.

Basileæ ex versione Joannis Baptistæ Montani, 1535, *in-folio.* Les sept premiers Livres & les trois derniers sont de la version de *Monti*; les autres sont traduits par *Cornarius*.

Basileæ, 1542, *in-folio.*

Venetiis, 1543, *in-octavo.*

Basileæ, 1549, *in-folio.*

Lugduni, 1549, *in-folio.*

Lugduni, 1560, quatre volumes *in-12.* Les Notes de *Hugues de Soleriis*, qu'on a ajoutées aux deux dernieres Editions, ne sont pas de grande importance.

Parisiis, 1567, *in-folio*, parmi les *Medicæ Artis Principes.*

AGAMEDA, femme de *Mulius*, étoit encore appellée *Perimede*; on croit même qu'elle n'est point différente de celle qu'*Homere* nomme ailleurs *Hecameda* & de qui il dit, qu'elle lava les plaies de *Machaon* avec de l'eau tiede. Ce Poëte ajoute que la science de cette femme s'étendoit si loin, qu'elle connoissoit tous les médicamens que la terre produit.

AGAPIUS, Médecin natif d'Alexandrie, enseigna son Art à Byzance, où personne n'avoit établi Ecole avant lui. Au rapport de *Suidas*, Ecrivain Grec du dixieme siecle, il a composé des Commentaires sur la Médecine; mais nous n'en connoissons point le sujet.

AGATHARCHIDES surnommé Cnidien, pour le distinguer de ceux qui ont porté le même nom que lui, vécut sous Ptolomée Philometor, qui regnoit vers l'an 180 avant J. C. Il a écrit une Histoire, où il parle d'une maladie endémique, à laquelle les peuples, qui habitent les côtes de la mer rouge, sont sujets. C'est pour cette raison que *Leclerc* & *Manget* l'ont mis au rang des Médecins, quoiqu'il n'ait point été de cette profession, & qu'il se soit borné à l'étude de l'Histoire & de la Philosophie. *Hippocrate*, ni aucun des Médecins qui ont vécu avant *Agatharchides*, n'ont point fait mention de cette maladie. Elle est causée par des petits serpens qui s'engendrent dans les parties musculeuses des bras & des jambes, dont ils se nourrissent. Mais si la personne qui en est atteinte, s'avise de toucher tant soit peu ces animaux quand ils poussent la tête dehors, ils rentrent dans le moment sous la peau; &, s'enfonçant de plus en plus dans les chairs, ils y produisent de grandes inflammations. *Plutarque*, qui cite *Agatharchides* au sujet de cette maladie, en a aussi fait l'Histoire, & c'est de lui que les Médecins ont appris à la connoître & à la traiter. *Ætius*, *Albucasis*, *Rhases* & *Avicenne* en ont parlé; & comme les Arabes ont trouvé qu'elle étoit

fort commune à Médine, ils lui ont donné le nom de *Vena Medinensis. Koempfer*, qui a observé cette maladie à Ormus sur le Golfe Persique, l'a appellée *Dracunculus Persarum.* Les Modernes en font mention sous le nom François, *Drageoneaux* ou vers de Guinée. Nous lisons dans le Traité des maladies des Indes Orientales du Docteur *Towne*, que ce mal n'est autant répandu dans aucune Contrée, que sur la Côte d'or en Guinée, dans les environs d'Anamboë & de Cormartin, & au rapport des Voyageurs, il regne encore aujourd'hui chez les peuples voisins de la mer rouge. Cette maladie est bien ancienne dans ce pays, puisqu'*Agatharchides*, qui en a donné la description, il y a plus de dix neuf siecles, la regardoit déja comme un mal auquel ses habitans étoient sujets.

AGATHINUS, Médecin du premier siecle, dont *Galien*, *Cœlius Aurelianus* & *Ætius* font mention. Ses Ouvrages, qui roulent sur l'Hellebore, le Pouls & quelques autres sujets, sont écrits selon les principes de la Secte Pneumatique, dont il étoit Partisan; & au rapport de *Suidas*, il a enseigné les mêmes principes à *Archigene*, qui exerça la Médecine à Rome sous l'Empire de Trajan, c'est-à-dire, à la fin du premier siecle & au commencement du suivant. *Galien*, qui réfute les sentimens d'*Agathinus* sur le Pouls, remarque que ce Médecin n'approuvoit pas qu'on entreprît de tout enseigner par les définitions; d'où il paroît qu'il n'étoit pas fort prévenu en faveur de la Logique, dont *Galien* a fait tant de cas. Celui-ci le compare à un de ses Maîtres, Médecin Pneumatique, qui se moquoit des Logiciens; il avoit commencé d'étudier sous lui, mais il ne tarda pas à l'abandonner, dès qu'il s'apperçut qu'il avoit des sentimens contraires aux siens.

AGATHUS (Pierre-Ange) de Madere, Isle de l'Océan Atlantique, vécut dans le XVI siecle. Il a ajouté des notes marginales au Traité de *Fallopio*, qui est intitulé: *de Morbo Gallico*; il a encore inséré des remarques de sa façon dans le texte de l'Ouvrage, & il l'a fait imprimer à Padoue, en 1564, *in-quarto.* Il a aussi publié le Livre *de doctrinarum differentiis seu de methodis*, dont *Jerome Capivaccio* est l'Auteur; enfin il a joint *Arcanorum Liber*, à la suite des Opuscules de *Fallopio* qui ont paru à Padoue, en 1566, *in-4.*

AGGRAVIUS, (Jean-François) Médecin natif de Sienne, étudia dans l'Université de Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat vers le milieu du XVII siecle. On a de lui deux Ouvrages écrits en Italien:

Anti-lucerna fisica oroscopante la conservatione della sanita. Padoue, 1664, *in-quarto.*

Trattato della sovrana medicina curativa universale dogn'infirmita illetale, réativo magistero, chimicamente edutto dall' arcanizzato spirito aureo, detto rosa solis. Venise, 1678, *in-octavo.* Le titre seul de ce Livre annonce le Charlatanisme de son Auteur.

AGGREGATOR, (Guillaume) Médecin natif de Bresce, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, vécut vers l'an 1472. Il est bien apparent que le nom d'*Agre-*

gator

gator n'eſt pas le ſien, mais qu'il fut ainſi appellé, parce qu'il avoit raſſemblé, dans ſes Ouvrages, des conſeils & des remedes ſur toutes les maladies. C'eſt pour la même raiſon que *Jacques Dondus* fut ſurnommé *Aggregator* avant lui. Les différens Traités que nous avons de la façon de *Guillaume*, ont été recueillis en un volume *in-folio* qui fut imprimé à Veniſe, en 1508. On y trouve : *Practica ad unamquamque ægritudinem à capite ad pedes. Tractatus de Febribus. De Peſte. De cura peſtis. De conſilio obſervando tempore peſtilentiali.*

AGNODICE, jeune Fille d'Athenes, laquelle ayant quelques principes des Belles-Lettres & ſouhaitant avec paſſion de ſavoir la Médecine, déguiſa ſon ſexe ſous l'habit d'un garçon, & fréquenta les Ecoles d'un certain *Hérophile* qui lui apprit cette Science. *Agnodice* fut obligée de ſe cacher ſous ce déguiſement ; ſans cette précaution, elle n'auroit pu ſuivre ſon inclination, parce que la Loi s'y oppoſoit. Il étoit ſéverement défendu aux femmes & aux eſclaves d'aller entendre ceux qui enſeignoient la Médecine, & pour cette raiſon, la jeune Athénienne fut obligée de prendre toutes les meſures poſſibles pour n'être point reconnue. Elle réuſſit dans l'exécution de ſon deſſein ; & comme elle eut tout le tems de s'inſtruire à l'Ecole d'*Hérophile*, elle n'en ſortit que pour voler au ſecours des perſonnes de ſon ſexe. Senſiblement touchée de les voir ſouvent mourir en couche, parce qu'elles ſe faiſoient peine de découvrir aux Médecins certaines maladies ſecrettes qui empêchoient leur heureuſe délivrance, elle fit ſon affaire principale de l'Art des Accouchemens. Mais pour ne point manquer ſon but, elle commença par ſe donner à connoître aux femmes pour ce qu'elle étoit ; elle n'en gagna que mieux leur confiance, qu'elle ne tarda pas à mériter toute entiere par ſon adreſſe & par ſes ſoins. Les Médecins, qui faiſoient alors l'office de Sages-Femmes, porterent envie au nouvel Accoucheur, ſans que cependant ils connuſſent ſon ſexe. Ils voyoient qu'ils n'étoient plus appellés auſſi ſouvent qu'auparavant ; & piqués de cette baſſe jalouſie qui n'eſt encore que trop commune aujourd'hui, ils porterent des plaintes à l'Aréopage contre *Agnodice*. Le ſujet d'accuſation fut grave, car ils la chargerent de n'exercer la Médecine que pour corrompre les femmes. L'affaire fut auſſi traitée par devant ce Tribunal avec beaucoup de ſévérité ; l'on étoit même prêt à condamner l'Accoucheur déguiſé, lorſqu'elle fit voir la calomnie de ſes accuſateurs en déclarant ſon ſexe aux Juges, qui la renvoyerent abſoute, & porterent une loi, par laquelle il fut permis aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine & d'exercer à l'avenir l'Art des Accouchemens.

Un Médecin de nos jours (c'eſt le fameux *Hecquet*) a tâché de faire revivre cette ancienne loi en faveur des femmes ; mais plus ſévere que l'Aréopage, il a voulu empêcher les hommes de pratiquer les Accouchemens. A cet effet, il a publié un écrit ſur *l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes.* Cette partie de la Chirurgie exige cependant trop de connoiſſances & par conſéquent une étude trop ſuivie, pour qu'on puiſſe toujours ſuppoſer dans les Sages-Femmes la capacité néceſſaire à l'acquit de leurs devoirs. Cet Art a d'ailleurs tant d'obligations aux hommes, ſoit pour les découvertes

qu'ils y ont faites, soit pour les préceptes & les regles dont il leur est redevable, qu'on ne peut entreprendre, sans injustice, de revendiquer sur eux une Profession, qui n'est jamais plus sûre qu'entre leurs mains. L'ignorance des Sages-Femmes d'aujourd'hui est si marquée, spécialement dans les campagnes, qu'elle est le sujet du cri de toutes les nations. En France même, où les Arts utiles à la conservation des citoyens sont encouragés plusqu'en d'autres pays, on a observé tant d'impéritie dans les matrones qui se mêlent d'accoucher, que le Ministere a ordonné à un Médecin déja célebre par ses Ouvrages, d'en publier un sur les Instructions nécessaires aux Sages-Femmes des Provinces. On a poussé l'attention plus loin; on a établi dans les Villes principales des Démonstrateurs publics, qui sont chargés d'enseigner aux Accoucheuses l'Art utile qu'elles ne connoissent qu'imparfaitement. Dans le même tems que les François, nos voisins, établissoient ces Ecoles, les Etats du Pays & Comté d'Hainau ordonnerent d'en former de pareilles dans la partie Autrichienne de la Province: les Eleves qui en sortent, vont déja porter la joie dans les familles, & recueillir les sentimens de la reconnoissance des peuples envers les Peres de la Patrie.

AGRICOLA (George) naquit à Glauchen en Misnie, le 24 Mars 1494. Il étudia à Leipsic, où il apprit le Grec & le Latin; mais la réputation des Savans Maîtres qui éclairoient alors l'Italie & qui venoient d'y faire renaître les Sciences, l'engagea bien-tôt à passer dans cette Patrie des Lettres & des Arts. Il y fit les plus grands progrès dans tous les genres d'Etude auxquels il s'appliqua; & en particulier, il en fit de si considérables dans la Médecine, qu'à son retour en Allemagne, il fut reçu avec toute l'estime qu'on doit au vrai mérite. Arrivé à Joachimsthal en Boheme, il se mit à y voir les malades, & il les traita si heureusement, que ce fut avec regret qu'on le vit abandonner cette Ville pour retourner dans son pays. Le goût, qu'il avoit pris pour la Métallurgie, le porta à se rendre à Chemnitz, pour se rapprocher de ces riches minieres des Electeurs de Saxe, où il s'attendoit bien à trouver mille occasions de s'instruire. C'est en visitant les Mines & en s'entretenant familierement avec les Mineurs, qu'il acquit une connoissance parfaite de tous les procédés qui ont rapport aux métaux. Il fit même de si rares découvertes dans cette partie, que nul autre, avant lui, ne peut lui être comparé, soit pour le nombre & l'exactitude des recherches, soit pour la maniere claire & précise, avec laquelle il en rend compte. Un homme tel qu'*Agricola* méritoit, plus qu'*Aristote*, d'être encouragé par les bienfaits d'un Prince aussi libéral qu'Alexandre. Personne ne connoissoit la Saxe mieux que lui; il a souvent assuré à ses Ducs, que la portion souterraine de leurs Etats valoit mieux que tout ce qu'ils possédoient à la superficie de la terre. Mais *Agricola* fut si foiblement secouru, que plutôt que de se désister des travaux qu'il avoit entrepris, il eut la générosité d'employer tout son bien à la recherche des secrets de la Nature. Les Ouvrages qu'il a laissés sur les Mines & les Métaux, ont beaucoup servi à ceux qui ont traité de la même matiere après lui. Tout ce qu'il en a dit,

eſt de la derniere fidélité ; & les choſes ſont rendues avec tant de graces, que la ſeule élégance du ſtile a fait mettre ſes Ecrits au rang de ceux qui ont procuré tant d'honneur à l'ancienne Rome.

Ce Médecin mourut à Chemnitz en Miſnie, le 21 Novembre 1555. *George Fabrice*, ſon ami, fit ſon Epitaphe, & compoſa ſur ſes Ouvrages une Epigramme qui mérite d'avoir ici ſa place :

Viderat Agricolæ, Phœbô monſtrante, Libellos
Jupiter, & tales edidit ore ſonos.
Ex ipſo hic terræ theſauros eruet orcô,
Et fratris pandet tertia regna mei.

Agricola fut honoré de l'eſtime des plus ſavans perſonnages de ſon tems. *Wolfgang Meurer*, entre autres, *George Fabrice*, *Valerius Cordus*, *Jean Driander*, *Paul Eber*, *Didier Eraſme*, s'empreſſerent à lui accorder la leur ; le dernier compoſa même une Préface, dont il orna le Dialogue qui traite de tout ce qui a rapport aux Métaux. *André Alciat* ne regarda cependant point *Agricola* d'un œil auſſi favorable. Il écrivit contre lui au ſujet des poids & des meſures ; mais ce Médecin répondit à ſa critique avec beaucoup d'érudition. On trouvera le titre de cet Ouvrage dans la Notice de ceux qu'il a donnés au public :

De ortu & cauſis ſubterraneorum Libri V.

De natura eorum quæ effluunt ex terra Libri IV.

De natura Foſſilium Libri X.

De veteribus & novis Metallis Libri II.

Bermannus, ſive, de Re metallica Dialogus. Il parut ſéparément à Bâle, 1530, 1549, *in-octavo* : à Paris, 1541, *in-octavo* : à Leipſic, 1546, *in-8.*

Interpretatio vocum Rei metallicæ.

Tous ces Ecrits ont été imprimés enſemble à Bâle, en 1546 & en 1558, *in-folio* : à Wittemberg, en 1612, *in-octavo.* On a ajouté des notes marginales à la derniere Edition, avec des obſervations *de metallicis rebus & nominibus.* Les autres productions d'*Agricola* ne ſont pas moins importantes.

De Re Metallica Libri XII, quibus officia, inſtrumenta, machinæ, & omnia denique ad Metallicam ſpectantia non modò luculentiſſimè deſcribuntur, ſed & per effigies ſuis locis inſertas, adjunctis Latinis, Germanicique appellationibus, ità ob oculos ponuntur, ut clariùs tradi non poſſint. Acceſſit ejuſdem de Animantibus ſubterraneis Liber. Baſileæ, 1561, *in-folio. Ibidem*, 1621 & 1657, *in-folio*, avec les Ouvrages précédens. *Schweinfurti*, 1607, *in-octavo. Witteberge*, 1614, *in-8.* Il y a auſſi une Edition de Francfort qui paſſe pour la meilleure. Quant au Livre *de Animantibus ſubterraneis*, il a paru ſéparément à Bâle, en 1549, *in-octavo.* C'eſt dans ce Traité *de Re Metallica*, que l'Auteur a rendu compte des recherches qu'il a faites depuis l'exploitation des Métaux dans les Mines, juſqu'au travail qui leur donne la derniere perfection. Il y a repréſenté, dans un grand nombre de planches, toutes les machines relatives à cet objet, qui étoient en uſage de ſon tems. La plupart de ces machines ſervent encore aujourd'hui.

De menfuris & ponderibus Romanorum atque Græcorum Libri V. De externis menfuris & ponderibus Libri II. Ad ea quæ Andræas Alciatus denuò difputavit de menfuris & ponderibus, brevis Defenfio. De menfuris quibus intervalla metimur Liber unus. De reftituendis ponderibus atque menfuris Liber unus. De pretio Metallorum & Monetis Libri tres. Ces Ouvrages parurent enfemble à Bâle, en 1550, *in-folio.* Il y avoit eu auparavant une Edition du premier à Paris, en 1533, *in-octavo*, fous ce titre : *Libri quinque de menfuris & ponderibus, in quibus pleraque à Budeo & Portio parum animadverfa diligenter excutiuntur.*

De pefte Libri tres, Bafileæ, 1554, *in-octavo. Schweinfurti*, 1607, *in-octavo*, *Gieffæ*, 1611, *in-octavo.*

Opus de Foffilibus. Bafileæ, 1657, *in-octavo*, avec les Obfervations de *George Fabrice.*

AGRICOLA, (George-André) Docteur en Philofophie & en Médecine, & Médecin ordinaire de la Ville de Ratisbonne, vécut au commencement du dernier fiecle. Il attira l'attention de tout le monde par les découvertes qu'il annonça fur la végétation des arbres, & qu'il propofa de faire voir aux curieux, moyennant de l'argent. Il promettoit d'enfeigner une méthode par laquelle, avec de feules feuilles, de petits rameaux, des fleurs, on pouvoit fe procurer des arbres entiers en peu de tems; de forte que la production de foixante arbres ne demandoit que le travail d'une heure. Il prétendoit opérer ce prodige par le feul fecours du feu & d'une *mumie végétale* de fon invention. Il ne vouloit communiquer fa découverte qu'à cent foixante perfonnes, après avoir exigé qu'elles s'engageaffent au fecret fous la foi du ferment, & que chacune d'elles lui donnât vingt-cinq florins. On a vu dans tous les fiecles des perfonnes affez faciles pour fe laiffer féduire par les promeffes des impofteurs. *Agricola* en a fait l'épreuve; il trouva un certain nombre d'hommes foibles qui ne balancerent pas à lui donner leur argent pour connoître de nouvelles expériences, d'où ils ne remporterent que les regrets d'avoir été trompés par un Charlatan. Ce fut à la fuite de ces prétendues expériences qu'*Agricola* donna l'Ouvrage fuivant :

Verfuch der univerfal Vermehrung &c. Ratisbonne, 1616, *in-folio.* Cet Ouvrage, qui roule fur la multiplication des arbres, des fleurs & des fruits, renferme les idées fingulieres de fon Auteur, relativement à fes prétendues découvertes. Le feul defir de connoître jufqu'où peut aller l'extravagance de l'efprit humain, peut engager à le lire. Le ftile eft celui d'un enthoufiafte; on n'y trouve que des fables, des idées ridicules, des promeffes brillantes, faites avec un ton d'affurance & de certitude, qui eft le langage ordinaire des impofteurs.

C'eft du premier Volume de la Bibliotheque de M. *Carrere* qui j'ai tiré cet Article. Comme j'ai vu, avec plaifir, qu'il m'avoit fait l'honneur d'extraire plufieurs chofes du petit Dictionnaire Hiftorique de la Médecine que j'ai publié en 1755, par forme d'Effai, je fuis tenté de croire qu'il me paffera la liberté que j'ai prife de profiter quelquefois de fes recherches.

AGRICOLA, (Jean-Ammonius) Médecin Allemand, enseigna la langue Grecque à Ingolstadt, où il mourut en 1570. Son savoir lui mérita la plus grande considération ; & comme il étoit inviolablement attaché à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, il mit en ordre les Aphorismes du premier & il publia des Commentaires sur quelques Livres du second. Mais il ne s'est pas borné à ces Ouvrages ; il en a donné plusieurs autres, dont voici les titres :

Scholia copiosa in Therapeuticam Methodum Galeni. Augustæ Vindelicorum, 1534, *in*-8.

Hippocratis Coi Medicinæ & Medicorum omnium Principis, Aphorismorum & sententiarum Medicarum Libri VIII. Accedit Liber sextus epidemiorum Hippocratis ex translatione Leonardi Fuchsii eôdem ordine atque etiam difficiliorum locorum brevibus expositiunculis, atque annotatiunculis enarratus. Ingolstadii, 1537, *in*-4.

In Galeni Libros sex de locis affectis Commentarii. Norimbergæ, 1538, *in*-4.

Medicinæ Herbariæ Libri duo, quorum primus habet herbas hujus sæculi Medicis communes cum veteribus, Dioscoride videlicet, Galenô, Oribasiô, Paulô, Ætiô, Pliniô, & horum similibus. Secundus ferè à recentibus Medicis inventas continet herbas, atque alias quasdam præclaras Medicinas, ut quæ post Galenum vel investigatæ sunt, vel in usum Medicum pervenerunt. Basileæ, 1539, *in* 12.

In Artem Medicinalem Galeni Commentarii. Ibidem, 1541, *in*-8.

Annotatiunculæ in Librum Nicolai Alexandrini de compositione Medicamentorum. Ingolstadii, 1541, *in*-4. Il a travaillé sur la Version que *Rheginus* avoit faite en latin, d'après l'Original Grec de *Nicolas*.

Oratio de præstantia Corporis Humani. Dans le premier Tome des Oraisons d'Ingolstadt.

AGRICOLA, (Jean) Docteur en Philosophie & en Médecine, & Professeur en cette derniere Science, ainsi qu'en Chirurgie, étoit de Naumbourg en Misnie, & vivoit dans le XVII siecle. Il a écrit plusieurs Ouvrages en Allemand, tels que des Institutions de Chirurgie qui parurent à Francfort, en 1638, *in*-12 ; & à Leipsic, en 1659, même format : l'Art de la Chirurgie augmenté & perfectionné. Nuremberg, 1674, *in-octavo*. Un Traité de Chymie Médicinale imprimé à Nuremberg, 1686, *in*-4, qui est une espece de Commentaire de celui de *Popius* sur les médicamens chymiques. L'Auteur y expose un grand nombre de procédés, & y rapporte plusieurs histoires ou observations relatives à la Médecine. Il y donne des titres trop pompeux à ses médicamens, & vante, comme très-mystérieuses, des préparations assez triviales. Sa pratique est trop surchargée de remedes ; il voudroit qu'on en accablât les malades, même jusques dans leur convalescence. On a encore de lui la nouvelle Chirurgie, dont il y a une édition de Dresde, 1716, *in*-12.

AGRIPPA ; (Henri Corneille) Médecin contemporain de *Paracelse*, que plusieurs Auteurs ont mis au même rang que ce Fanatique, naquit à Cologne le 14 Septembre 1486, dans la noble famille de *Nettensheim*. *Melchior Adam*, qui a donné un Abrégé de sa vie parmi celles des autres Médecins Allemands, dit qu'il a fait sa profession à Geneve, à Fribourg en Brisgaw, & en France. On ne sait pas s'il a demeuré long-tems à Geneve ; mais il est marqué dans les

Regiſtres de cette ville qu'il y fut reçu Bourgeois gratis, le 11 de Juillet 1522. *Daniel Leclerc*, qui a vu ces Regiſtres, en rapporte cet extrait dans ſon Hiſtoire de la Médecine : *Spectabilis Dominus Henricus Cornelius Agrippa, Artium & Medicinæ Doctor, de Collonia ſuper Rhenum, fuit admiſſus Burgenſis, gratis.*

Il y eut bien du haut & du bas dans la vie de ce Médecin. Si l'on en croit *Teſſier*, il fut Secretaire de l'Empereur Maximilien I, Capitaine dans les troupes d'Antoine de Leve, Profeſſeur des Lettres Saintes à Dole & à Paris, Syndic & Avocat Général à Metz, Conſeiller & Hiſtoriographe de l'Empereur Charles-Quint, & enfin Médecin de Louiſe de Savoye, Mere de François I. Il s'oublia juſqu'à écrire contre cette Princeſſe. Une conduite auſſi hardie lui mérita la priſon, & il y fut détenu pendant quelque tems. Heureux d'en être quitte pour cette punition. Il ne fut pas plutôt élargi, qu'il ſe retira à Grenoble, où il paſſa le reſte de ſes jours dans la miſere.

Son Livre de la Philoſophie occulte, qu'il avoit compoſé dans ſa jeuneſſe, a donné lieu de croire qu'il menoit toujours avec lui un démon, ſous la forme d'un chien noir; mais ceci eſt une fable, dont *Paul Jove* a groſſi ſes Ouvrages. Cet Hiſtorien fait pluſieurs autres contes au ſujet d'*Agrippa*, & c'eſt à l'occaſion de quelques-uns d'eux, qu'il dit que ſa mort eſt arrivée à Lyon. *Naudé*, qui juſtifie ce Médecin du crime de magie, aſſure qu'il mourut à Grenoble chez le Receveur des Finances de la Province du Dauphiné, en 1554, à l'âge de 68 ans.

Agrippa a écrit quantité d'Ouvrages, mais comme la plupart ne concernent point la Médecine, nous nous bornerons à indiquer les articles ſuivans, qui ſe trouvent dans le ſecond volume de ſes Œuvres, édition de Lyon de 1535, *in-octavo. Contra peſtem antidota ſecuriſſima. De Medicina in genere. De Medicina operatrice. De Pharmacopolia. De Chirurgia. De Anatomiſtica. De Veterinaria. De Diætaria. De arte coquinaria. De Alcumiſtica.*

Agrippa avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition, il écrivoit bien & mettoit aſſez de juſteſſe dans ſes Ouvrages ; mais il étoit grand déclamateur, ſatyrique, emporté, trop libre & trop hardi. Il ſe plaiſoit à avancer des paradoxes. Le Traité de la vanité des Sciences, qui a été imprimé pluſieurs fois en François, eſt ſon principal ouvrage.

AGRON. Voyez ACRON d'Agrigente.

AIDMERIN ALI AL-GIALDEKI, Auteur Arabe, a écrit un Livre de Chymie, intitulé : *Badr Almonir ſi khovas al ekſir.* Il y traite des propriétés de la Pierre Philoſophale. Entre les différens noms que les Chymiſtes donnent à leur pierre où à la poudre de projection, celui d'*Ekſir* ou d'*Ikſir* eſt un des principaux, & c'eſt delà que vient notre mot François *Elixir.*

AIDOUN-ABOUL-HASSAN-AL-MOKHTAR-BEN-AIDOUN, Médecin de Bagdad, dont *Herbelot* fait mention, eſt Auteur d'un Livre qui porte le titre de *Takvim-al-ſchat.* C'eſt un traité de maladies & de leurs remedes, où les noms des maux qui ſont propres à l'homme, ſont diſpoſés en ordre alphabétique & ſéparés en diverſes claſſes, à la maniere des Tables aſtronomiques.

AIELUS, (Sébaſtien) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Naples. Comme il fut le témoin de la peſte qui affligea ſa patrie en 1575, 1576 & 1577, il publia un Traité ſur la nature & les cauſes de cette maladie. Il eſt écrit en Italien, & l'Edition eſt de Naples, 1577, *in-quarto*.

AIGNAN (François) d'Orléans, prit le bonnet de Docteur à Padoue vers la fin du XVII Siecle, & vint pratiquer à Paris, en qualité de Médecin du Roi & du Prince de Condé. Il ſe mit enſuite ſur les bancs de la Faculté de cette Capitale, & il y reçut les honneurs du Doctorat, le 27 Juin 1703. Les ſentimens ſinguliers, que l'on remarque dans les Ouvrages de ce Médecin, lui étoient communs, pour la plupart, avec les autres Ecrivains de ſon tems. Voici les titres de ces ouvrages :

L'ancienne Médecine à la mode. Paris, 1693, *in*-12. Il prétend prouver que l'acide & l'alcali ſont les vraies cauſes des maladies : mais cette façon de penſer n'eſt plus de mode aujourd'hui.

Le Prêtre Médecin, avec un Traité du Caffé & du Thé. Paris, 1696, *in*-12.

Traité de la goutte. Paris, 1707, *in*-12.

François Aignan mourut à Paris, le 30 Janvier 1709, à l'âge de 65 ans. Il fut l'un des deux Capucins *dits du Louvre*, pour y avoir travaillé en Chymie, l'an 1678; en effet, il avoit commencé par être Capucin ſous le nom de Pere Tranquille.

AILAKI, Diſciple d'*Avicenne*, dont *Herbelot* fait mention dans ſa Bibliotheque Orientale, eſt Auteur d'un Livre qui traite des cauſes & des ſignes des maladies, & qui porte le titre d'*Asbabu alama*. On met la mort de ce Médecin vers la fin de l'onzieme ſiecle.

AILLY (Pierre d') naquit à Paris, où il fut reçu Maître en Chirurgie. Il mourut le 8 Août 1684, & laiſſa la Traduction d'un Ouvrage ſur les plaies d'armes à feu, ſous ce titre :

Traité des bleſſures & plaies faites par armes à feu. Paris, 1668, *in*-12. Si l'on en croit *Devaux*, c'eſt la verſion d'un Ouvrage écrit en Italien ſur cette matiere ; mais ſuivant les Auteurs du Journal des Savans, *Pierre d'Ailly* a mis en François le Traité Latin que *Plazzoni*, Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Univerſité de Padoue, avoit fait imprimer dans cette ville, en 1605, *in-quarto*, ſous le titre de *Tractatus de vulneribus ſclopetorum*. Ce Chirurgien a cependant gliſſé dans ſa traduction quelques remarques qui lui ſont propres, & qui vaudroient mieux, ſi elles n'étoient pas défigurées par ſes erreurs.

AKAKIA (Martin) étoit de Chalons en Champagne. Ce nom n'eſt pas le ſien, car il portoit celui de *Sans Malice* ; mais ſuivant la coutume de la plupart des Gens de Lettres de ſon tems, il ſe fit appeller *Akakia*, mot qui ſignifie la même choſe en Grec, & que ſes deſcendans ont retenu pour leur nom. Ce Médecin étudia dans les Ecoles de la Faculté de Paris, où il prit le bonnet de Docteur ſous *Jean des Jardins*, dit *Hortenſius*, Doyen en 1524 & 1525. Quelques années après, il fut chargé d'enſeigner dans les mêmes Ecoles, d'où

il passa au College Royal, que François I fonda en 1530. Il remplit avec honneur la Chaire qu'il y avoit obtenue, & continua de s'y distinguer jusqu'à sa mort arrivée à Paris, en 1551. Nous avons plusieurs Ouvrages de sa façon :

Claudii Galeni Pergameni de curandi ratione ad Glauconem Libri duo, cum Commentariis in eosdem. Parisiis, 1538, in-4. *Venetiis*, 1547, in-8. *Lugduni*, 1551, in-16.

Claudii Galeni Pergameni Ars Medica, quæ & Ars parva. Parisiis, 1543, in-4. *Lugduni*, 1548, in-16. *Venetiis*, 1549, 1587, in-8. *Basileæ*, 1549, in-8.

Synopsis eorum quæ quinque prioribus Libris Galeni de facultatibus simplicium medicamentorum continentur. Parisiis, 1555, in-8.

De morbis muliebribus Libri duo. On les trouve dans la Collection d'*Israël Spachius* sur les maladies du Sexe.

AKAKIA, (Martin) fils de celui dont on vient de parler, naquit à Châlons sur Marne. Il est fait mention de lui dans la Notice des Médecins de Paris par M. *Baron*, sous le Décanat de *Jean Charpentier* qui fut mis à la tête de la Faculté en Novembre 1568 & continué en 1569; mais il ne fut promu au Doctorat qu'en 1572. Tristan de Rostaing, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, & Amyot, Evêque d'Auxere, furent ses protecteurs auprès de Charles IX qui lui donna la charge de premier Lecteur & Professeur Royal en Chirurgie. Il en prit possession en 1574, & la remplit avec tant d'exactitude, d'approbation & d'estime, que sa réputation passa bientôt à la Cour, & qu'il fut nommé en 1578 à la place de second Médecin du Roi Henri III. Mais comme ce nouvel emploi lui donnoit trop d'occupations pour pouvoir s'acquitter dignement des devoirs du premier, il supplia le Roi d'accorder sa Chaire du College Royal à *Jean Martin*, homme fort capable de la remplir. Il obtint ce qu'il avoit demandé. *Martin* n'enseigna cependant que peu d'années au College Royal; & comme il avoit lui-même d'autres emplois qui ne lui permettoient pas de donner tout le tems néceſſaire aux leçons qu'il devoit à ses Ecoliers, il remit cette charge entre les mains d'*Akakia*, qui en procura la survivance à *Pierre Seguin*, habile Médecin de la Faculté de Paris. Celui-ci ne tarda pas à devenir propriétaire de la Chaire de Chirurgie; il y monta en cette qualité à la mort d'*Akakia* arrivée en 1588, & la posséda jusqu'en 1599.

Akakia laissa trois enfans, deux fils, dont nous allons parler, & une fille mariée à *Pierre Seguin*. Quant à ses Ouvrages, on ne lui en attribue aucun, sinon un Traité Latin sur les maladies des Femmes, & des Consultations de Médecine; il y a cependant plus d'apparence que son Pere en est l'Auteur.

AKAKIA, (Martin) fils du précédent, étoit de Paris. Il fut reçu Docteur dans la Faculté de cette Ville en 1580, & fit sa Pastillaire le 13 Janvier 1599, sous le Décanat de *Nicolas Ellain*. En la même année, il obtint la charge de Professeur Royal en Chirurgie, par la démission de Pierre *Seguin*, son beau-frere. Comme il n'avoit point de famille qui le retint, l'envie lui prit de voir l'Italie & il fit le Voyage de Rome, d'où il revint à Paris. Il y mourut en 1605.

AKAKIA, (Jean) Frere de *Martin*, dont on vient de parler, naquit à Paris. L'exemple de ſon Pere & de ſon Aïeul le décida pour l'étude de la Médecine, dont il fit le Cours dans les Ecoles de ſa Ville natale; où il fut reçu Docteur le 14 Juillet 1612, ſous le Décanat de *Claude Charles*. La maniere, dont il ſe conduiſit dans la Faculté, lui mérita bientôt l'eſtime de ſes confreres, qui le nommerent leur Doyen en Novembre 1618 & le continuerent en 1619. Il ſervit encore à la Cour de Louis XIII, en qualité de Médecin ordinaire. C'eſt à titre de cette charge qu'il accompagna ce Prince lorſqu'il ſe rendit à ſon Armée en Savoie, en 1630; mais ce voyage fut fatal à *Akakia*, car il mourut dans ce Duché pendant la même année. Il laiſſa pluſieurs enfans, entre autres, *Martin* qui fait le ſujet de l'Article ſuivant; une fille mariée à M. Le Vayer de Boutigni, Conſeiller au Parlement de Paris; *Charles*, *Simon*, *Nicolas* qui prit le nom de *Du Lac*; *Roger* qui fut Secretaire d'Ambaſſade en Pologne, & quelques autres.

AKAKIA (Martin) fils de *Jean*, naquit à Paris, & fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette Ville le 6 Septembre 1638. Il obtint la Chaire de Chirurgie au College Royal vers l'an 1644; mais quelques années avant ſa mort arrivée en 1677, il s'en démit en faveur de *Mathurin Denyau*, Docteur de la Faculté de Paris depuis 1635. *Akakia* ne laiſſa qu'un fils qui abandonna la Profeſſion de ſes Peres, pour être Commis du Contrôle général des Finances. On dit que ce Médecin fut chaſſé de la Faculté, pour avoir conſulté avec des étrangers contre la teneur de ſon ferment, & que le chagrin qu'il en prit, fut la cauſe de ſa mort. Mais on trouve dans le Dictionnaire de *Moreri*, qu'en conſidération de ce qu'il étoit d'ancienne famille de Médecins, & que le nom qu'il portoit étoit cher à la Faculté, il fut ſeulement privé pour ſix mois des honneurs & émolumens de ſa Compagnie. Tel modéré qu'eut été ce Décret, on le regarde encore comme la cauſe de la mort d'*Akakia*.

ALAYMO, (Marc-Antoine) que le Dictionnaire de *Moreri* appelle *Alcaimo* ou *Alcaime*, naquit en Sicile l'an 1590. Il fit de ſurprenans progrès dans ſes premieres études, & après avoir fini ſon Cours de Philoſophie avec le même ſuccès, il entreprit celui de Médecine, qu'il termina par la réception du bonnet de Docteur à Meſſine. Sa promotion date de 1610. Six ans après, il ſe rendit à Palerme, où il exerça ſa profeſſion avec tant de célébrité, que toute l'Italie le regarda comme un des premiers Médecins de ſon tems. *Alaymo* fit voir qu'il étoit digne de l'eſtime publique; car la peſte s'étant gliſſée dans Palerme en 1624, il ſe dévoua volontairement au ſervice des perſonnes qui en furent attaquées, & ſes ſoins conſerverent la vie à pluſieurs milliers d'habitans de cette Ville. Bologne tâcha alors de l'attirer dans ſon Univerſité, en lui préſentant la premiere Chaire de Médecine dans ſes Ecoles. Alphonſe Henriquez, Viceroi de Naples, voulut encore l'engager à ſe charger de l'emploi de premier Médecin de ce Royaume: mais *Alaymo* préféra toujours l'avantage de ſa patrie aux biens

& aux honneurs, qui l'auroient obligé de s'arracher à ſes concitoyens. Il mourut à Palerme, au milieu d'eux, le 29 Août 1662, âgé de 72 ans, & fut enterré dans l'Egliſe de ſainte Marie des Agoniſans, où l'on voit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau :

EN HUMI STERNITUR
Qui ab humo ipſe totam Siciliam, dirâ ſæviente peſte, liberavit.
Proh dolor! ipſe eſt mirabilis ille Doctor,
D. MARCUS ANTONIUS ALAYMO,
Nob. Salutaris Academiæ Panor. Inſtitutor & Princeps,
Perilluſtris deputationis Sanitatis Deputatus
Et perilluſtris Præt. pluries Conſultor;
Venerabilis hujus Congregationis Sacri Templi Fundator vigilantiſſimus,
Virtutibus clarus, pietate inſignis,
Requievit IV Kal. Sept. 1662, *ætat.* 72.
Sacerdos Doctor D. Joſeph.
Patri obſequent.
Monumentum hoc lacrymabundus poſuit.

Ce Médecin a écrit pluſieurs Ouvrages, dont les uns ſont demeurés en Manuſcrit, & les autres ont été donnés au public. Voici la notice des premiers : *Opus aureum pro cognoſcendis curandiſque Febribus malignis. Conſultationes Medicæ pro arduiſſimis profligandis morbis. Commentaria in Hiſtoriam ab Hippocrate in Epidemicis Conſtitutionibus obſervatam.* Ceux qui ont été imprimés portent les titres ſuivans :

Diſcorſo intorno alla preſervatione del morbo contagioſo, è mortale che regna al preſente in Palermo, & in altra Citta e terre del regno di Sicilia. Palerme, 1625, *in-quarto.*

Conſultatio pro Ulceris Syriaci nunc vagantis curatione. Panormi, 1632, *in-4.*

Dialecticon, ſive, de ſuccedaneis medicamentis Opuſculum. Ibidem, 1637, *in-4.*

Conſigli Medico-Politici d'ordine d'ell ill. Senato Palermitano per l'occorenti neceſſita della Peſte. Palerme, 1652, *in-quarto.*

ALBAN, (Jean de Saint) à qui l'on donne encore le nom de *Jean de Saint Quentin*, fut Doyen de l'Egliſe de cette Ville en Picardie, & Médecin de Philippe Auguſte, Roi de France. Comme il avoit fait beaucoup de progrès dans l'étude des Arts Libéraux, il commença par les enſeigner à Oxford, où il ſe fit une réputation qui paſſa bientôt en France. Sur le bruit qui en couroit, on ne manqua pas de l'attirer à Paris pour y continuer ſes Leçons. Il accepta la propoſition, ouvrit ſon Ecole, & charma tellement ſes Auditeurs, qu'il en vit augmenter le nombre de jour en jour. La *Licence* ou la permiſſion d'enſeigner s'accordoit alors à tous ceux qui la demandoient ; mais comme les Sujets qui ſe préſentoient pour l'obtenir, n'étoient pas toujours auſſi habiles qu'on les auroit ſouhaités, l'Univerſité de

Paris avoit quelquefois recours aux Maîtres étrangers, dont la réputation faisoit bruit. C'eſt ainſi que ſes Ecoles, déja floriſſantes dans le douzieme ſiecle, devinrent bientôt les plus célebres du Royaume. La Philoſophie & la Théologie y tinrent d'abord le premier rang; le Droit Canon, ſi étroitement lié avec la derniere, eut le même avantage qu'elle, & fut préféré au Droit Civil qui n'étoit pas du goût de la Cour de Rome. Quant à la Médecine, elle ne tarda pas à être publiquement enſeignée dans les Ecoles de Paris. Son union étroite avec la Phyſique en fit ſentir les avantages, & avant la fin du douzieme ſiecle, des Maîtres particuliers traitoient de cette Science. *Jean de Saint Alban* y prit goût pendant ſon ſéjour à Paris, il en fit même une étude ſuivie; mais la réputation de l'Ecole de Montpellier l'attira bientôt dans cette Ville pour en entendre les Maîtres. Suivant *Aſtruc*, il ne fut pas plutôt leur diſciple, qu'on le trouva en état d'être Maître lui-même; en effet, il enſeigna la Médecine à Montpellier avec autant d'éclat, qu'il avoit eu de gloire à profeſſer les Arts à Paris.

C'eſt à la qualité de Clerc que *Jean de Saint Alban* dut la place de Doyen du Chapitre de Saint Quentin. Tous les Médecins étoient regardés alors, comme faiſant partie de l'Etat Eccléſiaſtique; il ne leur étoit pas permis de ſe marier, ſans perdre les droits qui émanoient de cet Etat. Il eſt vrai que bientôt après on étendit la ſignification du nom de Clerc, & qu'il a ſuffi d'avoir fréquenté les Ecoles pour être ainſi appellé, quoiqu'on ne fût pas du Clergé. Mais ce nom, dans le dernier ſens, ne ſignifioit autre choſe qu'un homme qui s'étoit appliqué à quelque genre d'étude que ce ſoit; ne fût-il que lire & écrire, on l'appelloit Clerc: & tels étoient ceux qui ſervoient dans la Maiſon du Roi ſous le nom de Clercs de cuiſine. Il eſt bien apparent que c'eſt par la raiſon que les Clercs Eccléſiaſtiques ont été long-tems les ſeuls qui étudiaſſent, qu'on a appellé Clercs les ſéculiers qui ont été en réputation de ſcience, ou qui en ſavoient plus que le commun des hommes. Les Médecins étoient anciennement Clercs par leur ſavoir, puiſqu'ils portoient le titre honorable de *Phyſiciens*; mais ils l'étoient encore par état; & en vertu des privileges dont jouiſſoient ceux qui faiſoient partie du Clergé, ils profiterent de la bienveillance des Princes pour ſe procurer une retraite dans les Chapitres. C'eſt ainſi que *Jean de Saint Alban* parvint à la dignité de Doyen de celui de Saint Quentin; il abandonna cependant ce bénéfice pour entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, & il alla finir ſes jours en Angleterre. Ses Ouvrages conſiſtent en quelques Traités ſur la Philoſophie Ariſtotélicienne & la Théologie; ceux qu'il a écrits ſur la Médecine, ſont intitulés: *De formatione corporis. Prognoſticæ & Practicæ Medicinales.*

Le Gloſſaire de *Du Cange* fait mention de ce Médecin, au mot *Jacobitæ*. La notice qu'on y trouve, s'exprime ainſi d'après *Matthieu Paris*, Hiſtorien qui vécut au XIII. ſiecle. A l'année 1198, les premiers Freres de l'Ordre de Saint Dominique n'avoient point de Maiſon à Paris où ils puſſent ſe retirer après les fatigues de leurs prédications. Il y avoit alors dans la même Ville un fameux Anglois de la Ville de Saint Alban, Phyſicien de profeſſion & Médecin du Roi. Ce Médecin s'étant fort enrichi, acheta un Hoſpice prêt à

tomber en ruine, où se retiroient ordinairement les pélerins de Saint Jacques. En effet, les revenus & les aumônes étant diminués, l'Hospice avoit été abandonné; ce qui engagea Maître *Jean* à l'acheter, le rebâtir, & à s'en faire une maison qui répondît à sa fortune. Voyant tous les jours les Freres Dominicains dire la Messe, prier Dieu, prêcher très-souvent; autant par attachement pour eux que par dévotion, il leur donna sa maison pour leur servir de demeure à l'avenir; & c'est de cet Hospice ou Hôpital de Saint Jacques, que les Dominicains ont pris le nom de *Jacobins*.

On trouve aussi cette Anecdote dans l'Histoire de l'Université de Paris par *Du Boullay*, & dans l'Abrégé qu'en a donné en François M. *Crevier*, Professeur Emérite de Rhétorique au College de Beauvais, qui parle de *Jean de Saint Quentin*, page 324 du premier Volume. « Il est aisé de juger par ce qui vient „ d'être rapporté, quelle faveur on portoit dans Paris à l'Ordre naissant des „ Dominicains. Il y acquit un grand nombre de sujets distingués: & *Jean* „ *de Saint Quentin* en particulier, non content d'en être le bienfaiteur, voulut „ encore s'y aggréger comme membre & comme suppôt. Il jouissoit d'un bel „ état & réunissoit plusieurs titres; Doyen de Saint Quentin, d'où lui est venu „ le nom par lequel on le désigne, Médecin du Roi Philippe Auguste, Doc- „ teur & Professeur en Théologie. Tous ces liens ne le retinrent point. Un „ jour qu'il prêchoit sur la pauvreté Evangélique & sur le renoncement à „ tous les avantages du siecle, pour en donner lui-même l'exemple, il descen- „ dit subitement de Chaire, alla se revêtir de l'habit de Saint Dominique, & „ revint en ce nouvel appareil achever son sermon. „ *Jean de Saint Quentin* ou *de Saint Alban* persévéra dans cet état, qu'il honora par sa piété & sa doctrine. *Matthieu Paris* rapporte qu'il vivoit encore en 1253, & qu'en cette année, il fut appellé par le fameux Robert Grossetete, Evêque de Lincoln, qui étoit dangereusement malade; mais les soins qu'il prit pour le tirer d'affaire, furent inutiles.

ALBANESIUS (Gui-Antoine) enseigna la Médecine dans l'Université de Padoue depuis 1632 jusqu'en 1657. Il fut assassiné par un de ses Disciples, le 17 Janvier de cette année. On a de lui:

Aphorismorum Hippocratis expositio peripatetica. Patavii, 1649, *in-4.*

ALBANUS (Jean) fut reçu Docteur en Médecine à Bologne, le 30 Juin 1614. Les belles dispositions qu'il montra pour la Chaire, engagerent l'Université de cette ville à se saisir de l'occasion de l'y faire monter. On le nomma à celle de Logique, & delà il passa successivement à la charge de Professeur de Théorie & de Pratique Médicinale. Mais il ne se borna point aux exercices Académiques; il voulut encore être utile au public par le travail du Cabinet, d'où sont sortis quelques Ouvrages de Poésie & de Philosophie, ainsi qu'un Traité sur le régime que les convalescens doivent observer.

ALBATENIUS, Médecin Arabe, est le premier de sa nation qui se soit servi de l'Original, pour traduire les Ouvrages de *Galien* en sa langue mater-

nelle. On ſait que les Verſions Arabes des Auteurs Grecs, qui avoient paru avant celle d'*Albatenius*, étoient faites pour la plupart ſur le Syriaque; langue en laquelle les Ecrits des Médecins Grecs ont été traduits, avant que les Arabes ſe ſoient mêlés d'écrire. *Albatenius* a auſſi compoſé un Traité ſur les Médicamens ſimples; &, au rapport de *Serapion* qui en parle, il vécut à peu près du tems de cet Auteur, c'eſt-à-dire, vers la fin de l'onzieme ſiecle.

ALBERGUS, (Jean) Médecin natif de Saint Etienne, dans la Vallée de Mazara en Sicile, fut en réputation vers la fin du dernier ſiecle. L'Ouvrage que les Bibliographes lui attribuent & qui parut à Palerme, en 1703, *in-douze*, ſous le titre de *Summa Tractatuum Chirurgicæ Praxeos*, commence par ce qui regarde les maladies de la tête avec ſolution de continuité, & finit par cinq Traités ſur les Tumeurs, les Ulceres, les Plaies, les Fractures & les Luxations.

ALBERICUS vécut vers l'an 1160. On ſait qu'il étoit Médecin; mais on ne connoît rien d'ailleurs ſur ſon compte, pas même ſa patrie. Tout ce qu'on en rapporte, ſe borne à le dire Auteur de quelques Ouvrages qui furent eſtimés de ſes contemporains, & en particulier d'une Verſion Latine des Aphoriſmes d'*Hippocrate*.

ALBERIZZI, (Pierre-Joſeph) Médecin, fit ſes études à Piſe & à Rome, pratiqua la Médecine à Milan, fut Secretaire de l'Académie *de gli Faticoſi* de la même ville, & mourut en 1722, à l'âge de 31 ans, dans le tems qu'il travailloit aux Faſtes de cette Académie. On a imprimé de lui: *Critologia Medica de cauſis luis peſtiferæ, ejuſdemque curâ, quâ vermiculi, de quibus ſomniarunt nonnulli, exploduntur*: & une Traduction du François en Italien des *Mémoires du Chevalier de Saint George*.

ALBERT ou ALBERTI, (Michel) Profeſſeur de Médecine à Hall en Saxe, de l'Académie Royale de Berlin, & de celle des Curieux de la Nature ſous le nom d'*Andronicus* I, naquit à Nuremberg le 13 Novembre 1682. Il a donné pluſieurs Obſervations intéreſſantes qui ont été publiées dans les Mémoires de l'Académie Impériale; & ce fut non-ſeulement par elles qu'il ſe diſtingua dès le commencement de ce ſiecle parmi les Médecins Allemands, mais encore par ſon grand attachement aux ſentimens de *Sthal*, qu'il ſoutint de toutes ſes forces contre les Partiſans du Méchaniſme, & en particulier contre *Heiſter*. La plupart de ſes Ouvrages, & cette infinité de Diſſertations Académiques qu'il a miſes au jour, ont pour objet la défenſe du Syſtême qu'il avoit adopté. Si j'allois rapporter toutes les Theſes qu'il a fait imprimer, ce Catalogue me meneroit trop loin; je me borne à donner les titres de ſes principaux Ouvrages.

Epiſtola quâ Thermarum & Acidularum Idolum Medicum deſtruit. Halæ, 1713, *in-4.*

Introductio in univerſam Medicinam. Halæ, 1718, 1719, 1721, *in-4.* C'eſt un grand Ouvrage en trois volumes, dans lequel on trouve tout le ſyſtême de *Sthal* dans une ſuite de Theſes ſur les différentes parties de la Médecine. Il ſe

répand en de longs raiſonnemens Phyſiologiques pour établir l'empire de l'ame ſur le corps ; & dans la Pratique, il recommande d'étudier la Nature & de ne point la troubler dans ſes opérations.

Specimen Medicinæ Theologicæ. Halæ, 1726, *in*-8.

Tentamen Lexici realis Obſervationum Medicarum ex variis Authoribus ſelectarum. Ibidem, 1727, premiere Partie, 1731, deuxieme Partie, in-4, deux volumes.

Tractatio Medico-Forenſis de torturæ ſubjectis aptis & ineptis, ſecundùm morales & phyſicas cauſas. Ibidem, 1730, *in*-4.

Commentatio Medica in Conſtitutionem Criminalem Carolinam, variis titulis & articulis confirmata. Ibidem, 1739, *in*-4.

Syſtema Juriſprudentiæ Medico-Legalis. Ouvrage en ſix volumes, *in*-4, dont le premier parut à Hall, en 1725, le ſecond à Schneberg, en 1729 ; & le dernier à Gorlitz, en 1747. L'Auteur y rapporte les déciſions de la Faculté de Médecine de Hall, dont il fait beaucoup de cas. On remarque que ces déciſions panchent plus vers la douceur que vers la ſévérité. Il eſt en effet de la juſtice d'agir ainſi dans les matieres douteuſes ; & il vaut mieux s'expoſer à excuſer un coupable, qu'à punir un crime qui n'eſt pas bien avéré.

On met la mort de ce Médecin au 17 de Mai 1757, dans la Ville de Hall, où il enſeignoit depuis 1716.

ALBERT (Salomon) ou *Alberti*, Diſciple de *Jérôme Fabricio* à Padoue, enſeigna la Médecine à Wittemberg, où il mourut le 29 Mars de l'an 1600. On lui attribue la découverte de la Valvule du Colon, qu'on appelle communément *Valvule de Bauhin*, & l'on dit qu'il l'apperçut pour la premiere fois dans un Caſtor, mais qu'il la vit enſuite plus diſtinctement dans l'homme. *Portal* n'eſt point de ce ſentiment ; il aſſure & il prouve que *Rondelet*, *Vidus Vidius* & *Varole* en avoient parlé avant *Alberti*, qui mérite d'ailleurs la conſidération des Anatomiſtes. En effet, ſa deſcription des Sutures & des Oſſelets du crâne eſt très-étendue ; il décrit encore avec beaucoup de clarté la plupart des Sinus du Cerveau, & notamment le preſſoir d'*Hérophile* ; il indique les papilles des reins, & pluſieurs autres particularités relatives à cet objet, dont *Carpi* & *Euſtachi* lui-même avoient parlé d'une maniere moins exacte. C'eſt dans le premier des Ouvrages, dont nous allons donner la notice, qu'*Alberti* eſt entré dans tous ces détails Anatomiques.

Hiſtoria plerarumque humani corporis partium membratim ſcripta & in uſum Tyronum retractatiùs edita. Witteberge, 1585, *in*-8. *Ibidem*, 1602, *in*-8. Le titre de cette édition annonce qu'elle eſt augmentée : mais il n'en eſt rien. *Ibidem*, 1630, *in*-8. Les planches ſont empruntées de *Véſale* ; il y en a cependant quelques-unes de la façon de l'Auteur, qui eſt le premier, après *Euſtachi*, qui ait donné des figures ſur l'oreille interne. Mais on ne doit point faire honneur à *Alberti* de la découverte du Limaçon, dont *Fallope* & pluſieurs autres Anatomiſtes ont fait la deſcription avant lui. C'eſt *Douglas* & ceux qui l'ont copié, qui lui ont attribué cette découverte.

Tres Orationes. I De Cognitione Herbarum. II De Moſchi Aromatis pretioſiſſimi naturâ & efficatiâ. III De Diſciplina Anatomica : tum de Galeni Libro qui de Oſſibus

inſcribitur & Tyronibus nuncupatur, Witteberge, 1585, *in*-8, avec quelques Diſſertations. Celle *De Lacrymarum utilitate in levando animi affectu*, a paru ſi intéreſſante à *Haller*, qu'il l'a inſérée dans ſa Collection. Le Livre de *Galien* ſur les Os avoit déja paru à Wittemberg, en 1579, *in*-8, avec une Préface de la façon d'*Alberti*. Ce n'eſt pas le ſeul Ouvrage du Médecin de Pergame qu'il ait mis en Latin; il a encore traduit celui qu'on lui attribue ſur les Urines, & il l'a fait paroître dans la même Ville, en 1586, *in*-8.

Orationes quatuor. I De Studio Doctrinæ Phyſicæ. II De Felle ad Inteſtina reſtagnante, neque tamen vitalem ſuccum è ventriculo demiſſum contagione depravante. III De Sudore cruento. IV De medendi ſcientiâ, Profeſſoribus ejus, imprimis de Raſis Librô nonô Manſori Arabum Regi dicatô. Witteberge, 1590, *in*-8.

Oratio de ſurditate & mutitate. Norimbergæ & Witteberge, 1591, *in*-8.

Scorbuti Hiſtoria. Witteberge, 1594, *in*-8. Cet Ouvrage a encore paru dans la même Ville, en 1624, *in*-8, avec le Traité de *Sennert*, intitulé : *de Scorbuto.*

Conſilia Medica. Dans la Collection de *Jean-Philippe Brendel*, qui fut imprimée à Francfort, en 1615, *in*-4.

Obſervationes Anatomicæ. Witteberge, 1620, *in*-8. *Douglas* parle de cet Ouvrage; mais *Haller* n'en dit rien, il avoue même de n'en avoir aucune connoiſſance.

ALBERT LE GRAND, plus connu ſous ce nom que ſous celui de *Bolſtadius*, fut ſurnommé *Grotus.* Il vint au monde à Lawingen en Souabe. Les Auteurs ne conviennent pas en quelle année; les uns diſent en 1193, les autres en 1205 : mais ils ſont d'accord qu'*Albert* contribua beaucoup à diſſiper la profonde ignorance dans laquelle l'Univers étoit plongé de ſon tems, & qu'il ſe diſtingua par les progrès qu'il fit dans l'étude de la Philoſophie, de la Médecine & de la Théologie. L'Ordre des Freres Prêcheurs venoit d'être inſtitué par Saint Dominique, lorſqu'il y entra; & après avoir été reçu Docteur à Paris en 1236, il alla enſeigner à Cologne où il eut Saint Thomas d'Aquin pour Diſciple. En 1260, on le plaça ſur le Siege Epiſcopal de Ratisbonne; mais il ſe démit de cette charge en 1263, pour reprendre ſes exercices ordinaires dans les Académies. Il revint enfin à ſon Monaſtere de Cologne, où il continua d'enſeigner & d'édifier les Religieux de ſon Ordre juſqu'au 15 Novembre 1280, qui eſt l'année de ſa mort.

On aſſure qu'*Albert* étoit ſi peſant & ſi ſtupide dans ſa jeuneſſe, que ſes compagnons d'étude en faiſoient leur jouet. A la fin, ne pouvant plus réſiſter à l'impatience que leurs railleries lui occaſionnoient, il prit l'étrange réſolution de ſe précipiter des murs du Couvent en bas. Comme il étoit au moment d'exécuter ce deſſein, la Sainte Vierge lui apparut ſur la muraille, & lui donna cette habileté qui l'a rendu ſi célebre dans la ſuite. Il ſe fit ſur-tout admirer à Paris, où il enſeigna avec tant de réputation, que la claſſe ne pouvant plus contenir ſes Ecoliers, on dit qu'il fut obligé de faire ſes leçons dans une place publique. On ajoute que ce fut ſur la *Place Maubert*, à laquelle il a donné ſon nom; comme qui diroit la Place de *Maître Aubert.* Mais cette opinion paroît bien fabuleuſe; car il eſt conſtant que cette Place ne tire point ſon nom d'*Albert* le

Grand, mais d'un Evêque de Paris appellé *Maldebert*; ce qui fait que dans les anciens Manuſcrits elle eſt nommée *Platea Madelberti.*

Il n'eſt point de contes ridicules ou peu vraiſemblans, qu'on n'ait fait au ſujet de ce ſavant perſonnage. *Mayer*, qui a entaſſé fables ſur fables pour relever le mérite de la Chymie, rapporte que Saint Dominique eut le ſecret de la Pierre Philoſophale & qu'il le tranſmit à *Albert* qui, par ce moyen, acquitta en trois mois les groſſes dettes de ſon Evêché de Ratisbonne. Il ajoute même que celui-ci a enſeigné les procédés de cette préparation à Saint *Thomas*, ſon Diſciple. Il eſt vrai qu'*Albert* le Grand a parlé d'une forte de tranſmutation de métaux, qui conſiſte à les purifier de tout ce qu'il y a d'impur : c'eſt dans ce ſens, qu'il appelle le plomb un *Or lépreux* ; expreſſion qu'il avoit tirée d'*Ariſtote*. Il poſoit encore pour principe général, que tous les métaux ont une origine commune dans le vif-argent & le ſoufre. Mais tout cela ne fait rien aux hiſtoires dont les Adeptes ont appuyé celle de la Pierre Philoſophale ; & encore que la poſſibilité de cette Pierre ſeroit autant démontrée qu'elle l'eſt peu, les ſentimens d'*Albert* le Grand ne prouvent rien, parce qu'ils ne paſſent point les bornes de la Théorie : & tout le monde ſait que dans cette matiere, de la Théorie à la Pratique il y a bien du chemin. C'eſt à la correſpondance qu'*Albert* entretenoit avec les Mineurs répandus en différens Etats d'Allemagne, qu'il devoit ſes connoiſſances ſur la Métallurgie.

On ne s'eſt point contenté de mettre ſur le compte de ce ſavant Homme des notions indifférentes qu'il n'avoit pas, on lui en a ſuppoſé de criminelles, en l'accuſant de Magie. Mais *Tritheme*, *Pic* de la Mirandole & *Naudé* l'ont lavé de ce reproche, dont il étoit ſi commun de noircir la réputation de ceux qui ſe ſont diſtingués par leur ſavoir dans les ſiecles d'ignorance. Les connoiſſances qu'*Albert* avoit des ſecrets de la Nature, l'ont encore fait paſſer pour Auteur de beaucoup de Recettes frivoles, d'opinions ſuperſtitieuſes & de Traités apocryphes, indignes de ſes talens & de la gravité de ſon état. Il a compoſé aſſez d'Ouvrages, ſans lui en ſuppoſer auxquels il n'a point mis la main ; car *Pierre Jammi*, Dominicain de Grenoble, a trouvé de quoi former vingt-un volumes *in-folio*, des Ecrits qui ſont de ſa façon, ou qu'on lui attribue avec quelque apparence de vérité. Ce Recueil volumineux a paru à Lyon, en 1651 ; mais je ne ſais s'il comprend tous les Traités de Médecine, dont on dit qu'*Albert* eſt Auteur. Voici la Notice qu'en donnent les Bibliographes :

De ſecretis Mulierum, item de virtutibus Herbarum, Lapidum & Animalium. Auguſtæ Vindelicorum, 1489, *in-4. Antuerpiæ*, 1538, *in-8. Lugduni*, 1596, *in-24. Francofurti*, 1615, *in-8. Argentorati*, 1637, *in-12. Amſtelodami*, 1648, 1652, 1665, 1669, 1702, *in-12. Portal* dit que cet Homme célebre n'a compoſé ce Livre, que pour ſe rendre aux inſtances d'un Prêtre qui lui demandoit des inſtructions ſur les ſecrets des femmes, pour pouvoir mieux les diriger dans la voie du ſalut. Mais il eſt bien apparent que cette raiſon, ainſi que l'attribution de cet Ouvrage, ſont l'une & l'autre deſtituées de fondement, puiſqu'on a des preuves que ce Traité appartient à *Henri* de Saxe. *Simler* le rapporte ſous le titre ſuivant, dans l'Abrégé de la Bibliotheque de *Geſner* :

Henrici

Henrici de Saxonia, Alberti magni diſcipuli, Liber de ſecretis Mulierum. Auguſtæ, 1498.

Et dans le Catalogue de la Bibliotheque du Préſident de Thou, on le voit ſous cet autre titre :

Henricus de Saxonia, de ſecretis Mulierum, de virtutibus Herbarum, Lapidum, quorumdam Animalium, aliorumque. Francofurti, 1615, *in*-12.

Ce qu'on vient de lire ne pourroit-il pas induire à croire que la plupart des Ouvrages qui ſuivent, n'appartiennent pas à *Albert* le Grand plus que celui dont on a parlé?

De Mineralibus & rebus metallicis Libri V. Paduæ, 1476, *in-folio* : Edition originale, fort eſtimée pour ſon ancienneté. *Oppenheimii*, 1518, *in*-4. *Argentorati*, 1541, *in*-8.

Scriptum ſuper arborem Ariſtotelis. Baſileæ, 1516, avec quelques autres pieces.

De Nutrimento & Nutribili Liber. Venetiis, 1517, *in*-4.

De Memoria & Intellectu Libri duo. Venetiis, 1517, *in-folio.*

De Alchymia Liber. Baſileæ, 1561, avec d'autres Traités.

Liber octo Capitulorum de Lapide Philoſophorum. Argentorati, 1616, dans le quatrieme Volume du Théatre Chymique.

De concordia Philoſophorum in Lapide Philoſophico.

Compoſitum de compoſitis.

Lilium floris de ſpinis avulſum.

Speculum Alchemiæ, de compoſitione lapidis, &c.

C'eſt aſſez parler de tout ce qu'on a mis ſur le compte d'*Albert*, & à ſon occaſion, je finirai cet Article par le plus illuſtre de ſes Diſciples, Saint *Thomas* d'Aquin, Religieux comme lui de l'Ordre de Saint Dominique. Il naquit en 1227 dans la famille des Comtes d'Aquin. En 1274, il partit de Naples pour aller au Concile général de Lyon, où il avoit été appellé par le Pape Gregoire X. Mais s'étant détourné pour voir ſa niece qui étoit mariée à Annibal de Ceccano, il tomba malade dans leur Château. Dès qu'il ſe ſentit en danger, il ſe fit tranſporter au Monaſtere de Foſſa nova, de l'Ordre de Citeaux, où il rendit ſon ame, le 7 Mars de la même année. Les Chymiſtes ſe ſont plu à le dire Auteur des Ouvrages ſuivans :

Secreta Alchymiæ magnalia de corporibus ſuper cœleſtibus, & quod in inferioribus inveniantur, & quoquò modò extrahantur. De Lapide animali, minerali & plantali. Theſaurus Alchymiæ ſecretiſſimus, quem dedit Fratri ſuo Reinaldo. Lugduni Batavorum, 1598, *in*-8. *Coloniæ*, 1679, *in*-4.

Liber Lilii benedicti nuncupatus. Argentorati, 1613, *in*-8, dans le cinquieme volume du Théatre Chymique.

Tractatus ſextus de eſſe & eſſentia Mineralium. Dans le même volume.

Aurora, ſive, aurea hora. Commentarium ſuper turbam Philoſophorum breviorem, ut dicitur. Francofurti, 1625, *in*-8, dans la ſeconde Décade d'un Ouvrage intitulé : *Harmonia Chymico-Philoſophica.*

De motu Cordis. Pariſiis, 1632. C'eſt *Douglas* qui lui attribue cet Ecrit.

ALBERTINI, (Annibal) Médecin du XVII Siecle, étoit de Césene, Ville d'Italie dans la Romagne. Il a publié un Traité sur les maladies du cœur, dont M. *Senac* a fait usage dans celui qu'il a composé sur cette matiere. *Douglas* a fait mention de cet Ouvrage ; il est intitulé :

De affectionibus Cordis Libri tres, in quibus habetur problema de membrorum princi-patu. Venetiis, 1618, in-4. *Cæsenæ*, 1648, in-8.

ALBERTINI, (Hippolyte-François) né à Crévalcore, dans le Territoire de Bologne en Italie, étudia la Médecine sous le célebre *Malpighi* & s'appliqua pendant trois ans à la pratique dans l'Hôpital de Sainte Marie de la mort à Bologne. Il devint ensuite Professeur public de Médecine dans cette Ville, où il se fit une telle réputation par ses succès dans la cure des maladies, que jamais Praticien n'a joui d'une plus grande considération. L'histoire porte qu'il feignit de vouloir embrasser l'Etat Ecclésiastique pour faire augmenter ses appointemens de Professeur, & qu'il y réussit, toutes les Dames de la Ville s'étant intéressées pour lui. *Mazzuchelli* en parle comme d'un homme mort depuis peu, dans son premier Volume des Ecrivains d'Italie, qui a paru en 1753, & cet Auteur lui attribue un Ouvrage intitulé : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis à læsa cordis & præcordiorum structurâ pendentibus.*

ALBINEUS. (Nathanaël) Voyez D'AUBIGNÉ.

ALBINUS, (Bernard) l'un des plus célebres Médecins de son tems, étoit de Dessau dans la Province d'Anhalt, où il naquit, le 7 Janvier 1653, de *Christophe*, Bourguemaître de cette Ville. Après avoir étudié dans la maison paternelle sous un précepteur, il fut envoyé au College, dont le savant *Henri Alers* étoit alors Recteur; mais celui-ci étant passé à l'Ecole de Breme, le jeune *Albinus*, âgé de 16 ans, l'y suivit du consentement de son pere. De Breme, où il avoit fait de grands progrès, sur-tout dans la Philosophie, il se rendit à Leyde pour profiter des Leçons de *Charles Drelincourt*, de *Théodore Kranen* & de *Luc Schacht*, tous trois Professeurs de la Faculté de Médecine. Il s'appliqua à l'étude de cette Science avec tant d'ardeur, de fruit & de distinction, que ses Maîtres n'eurent pas de peine à prévoir quelle seroit la réputation à laquelle il parviendroit un jour. *Albinus* auroit voulu prolonger son séjour dans cette Académie; mais obligé de céder aux desirs de ses parens, il prit le bonnet de Docteur au mois de Mai 1676, & se mit en devoir de satisfaire l'impatience qu'ils avoient de le revoir. Sa Mere mourut peu de tems après son arrivée à Dessau; c'est ce qui lui donna la liberté de retourner à Leyde, où il se rendit en 1677, dans la résolution de s'y occuper plus que jamais de l'étude de la Médecine & des Mathématiques. Les nouveaux progrès qu'il y fit, eurent de quoi le satisfaire; mais comme il voulut encore se perfectionner par l'observation & le commerce avec les personnes qui étoient en réputation de science en d'autres pays, il voyagea dans la Flandre & le Brabant, en France & en Lorraine, & ne retourna chez lui qu'au mois de Juillet 1680. La même année, il fut nommé Professeur de Médecine à Francfort sur l'Oder. Il

alla prendre possession de sa Chaire le 13 Janvier de l'année suivante, & s'acquitta des fonctions de son état avec tant de gloire & de célébrité, que les jeunes gens déserterent bientôt des Ecoles des autres Universités de l'Allemagne pour se rendre dans la sienne. Tout occupé qu'il étoit des devoirs Académiques, il dut se partager, pour remplir ceux d'une pratique nombreuse & étendue. Ce fut non-seulement aux malades de Francfort & de ses environs qu'il prêta ses soins, mais encore aux Princes & aux Grands qui résidoient dans les Villes voisines. Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, l'appella à Postdam au sujet de l'Hydropisie dont il étoit menacé; & il fut si satisfait des conseils que lui donna *Albinus*, qu'il le retint à sa Cour & le nomma son Médecin & Conseiller Privé. La mort de l'Electeur, arrivée le 29 Avril 1688, délia *Albinus* de tous les engagemens qui l'avoient retenu à la Cour, & il profita de sa liberté pour retourner à Francfort, où il reprit sa charge de Professeur. Il vivoit tranquille dans cette Ville, sans penser à l'augmentation de sa fortune, lorsqu'au bout de six ans, les Curateurs de l'Académie de Groningue lui offrirent la dignité de Docteur Provincial & une Chaire de Médecine. Il étoit assez disposé à accepter ces offres; mais l'Electeur Fréderic, pour l'en empêcher, augmenta ses appointemens de six cens florins, le combla d'autres bienfaits, & s'engagea à lui donner la premiere prébende qui viendroit à vaquer dans le Chapitre de Magdebourg. Cette promesse fut accomplie au bout de trois ans; l'Electeur fit plus, il appella *Albinus* à Berlin & le nomma son premier Médecin, avec titre de Conseiller Privé.

Le Canonicat de Magdebourg, qu'il avoit obtenu en 1697, étoit d'un assez gros revenu pour mériter d'être conservé; d'autant plus que Fréderic avoit dispensé ce Médecin des charges qui y sont attachées; mais pour ne point incommoder ses Collegues, il pria l'Electeur de lui accorder la permission de le céder à un autre pour une somme d'argent, & sa demande lui fut accordée. Pendant qu'*Albinus* jouissoit à Berlin de l'estime & des faveurs de son Maître, la République des Provinces-Unies avoit toujours l'œil ouvert sur lui. Avantageusement prévenue sur son mérite, elle le regardoit depuis quelque tems comme un homme propre à faire fleurir les Sciences, & dont il étoit important de s'assurer. Le Comte de Wassenaar fit les instances les plus fortes, au nom de l'Académie de Leyde qu'il protégeoit en qualité de Curateur, pour obtenir du Roi de Prusse qu'*Albinus* y vînt occuper la Chaire qu'on lui présentoit. Il ne gagna rien sur l'esprit de ce Prince; il réitéra cependant ses tentatives au commencement de ce siecle, & plus heureux cette fois que la précédente, il obtint la permission de faire passer ce Médecin à Leyde. *Albinus* entra en fonctions de son Professorat, en 1702, & s'en acquitta pendant 19 ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée le 7 de Septembre 1721, à l'âge de 68 ans & huit mois. Il avoit épousé, en 1696, *Susanne-Catherine* fille de *Thomas-Sifroi Rings*, Professeur de Droit à Francfort sur l'Oder. Il en eut onze enfans, quatre fils & sept filles. Les deux aînés sont *Bernard-Sifroi* & *Christian-Bernard*, dont nous ferons mention, après avoir donné la note des Ouvrages de leur pere, qui, pour la plupart, consistent en Dissertations Académiques, soutenues sous sa présidence :

De Fonticulis. Francofurti ad Viadrum, 1681, *in-quarto*.
De Sacro Freyenwaldensium Fonte. Ibidem, 1685, *in-quarto*.
De Paracentesi Thoracis & Abdominis. Ibidem, 1687, *in-quarto*.
De Salivatione mercuriali. Ibidem, 1689, *in-quarto*.
De Paronychia. Ibidem, 1694, *in-quarto*.
De Cataracta. Ibidem, 1695, *in-quarto*.
De partu difficili. Ibidem, 1696, *in-quarto*.
De corpusculis in sanguine contentis. Ibidem, 1688, *in-quarto*.
De Tarantulæ mirâ vi.

De ortu & progressu Medicinæ Oratio. Leidæ, 1702, *in-quarto*. En parlant de la pluralité de ceux qui ont porté le nom d'*Esculape*, il soutient qu'on donna anciennement ce nom à tous ceux qui se sont distingués dans la Médecine.

Oratio de incrementis & statu Artis Medicæ sæculi XVII. Ibidem, 1711, *in-quarto*. Si on l'en croit, la Médecine est encore dans son enfance.

ALBINUS, (Bernard-Sifroi) fils du précédent, naquit à Francfort sur l'Oder, le 24 Février 1697. Il fut instruit dans la Langue Latine par *Sommers* & *Nesterhoff*, & il étudia la Philosophie & ses diverses branches sous *Personnius* & *Gronovius*. Quant à la Médecine, ce fut à l'Ecole de son Pere qu'il en puisa les premieres connoissances ; mais il fréquenta ensuite les Cours des célebres *Bidloo*, *Rau*, *Decker* & *Boerhaave*. Instruit par de si grands Maîtres, il fit les plus rapides progrès, & on le vit soutenir ses Examens avec une distinction marquée. *Albinus* vint à Paris en 1718, où il profita des savantes leçons de *Vaillant* & de *Duverney* ; c'est alors qu'il se lia d'amitié avec *Winslow* & *Senac*, & qu'il jetta les fondemens de cette correspondance utile à l'Anatomie qu'il entretint toujours avec eux. Après six mois d'absence, les Curateurs de l'Université de Leyde le rappellerent dans cette Ville pour remplir la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie vacante par la mort de *Rau*. L'Anatomie comparée fut le sujet de son Discours d'installation. La délicatesse, la précision, l'étendue, avec lesquelles il traita cette matiere, développerent publiquement la profondeur de ses connoissances, & sur-tout celles qu'il avoit des Auteurs qui ont écrit sur la structure du corps humain. Mais les dissections qu'il poussa jusqu'aux parties les plus minces & les plus cachées aux yeux du commun des Anatomistes ; les injections, dont il sut profiter avec toute l'adresse qui les rend utiles ; les planches de la plus grande beauté, dont il enrichit l'Anatomie ; tout cela lui a donné un rang distingué parmi ceux des Médecins de notre siecle, qui se sont illustrés par la supériorité de leurs talens en ce genre.

Albinus perdit son pere en 1721. Peu de tems après, il fut chargé de donner une description du Cabinet de *Rau*, qu'il publia en 1725, avec des remarques historiques sur la Vie de ce célebre Professeur, & sur sa méthode de tailler. Les années suivantes ont été marquées par de nouveaux travaux. En 1745, il accepta la Chaire de Médecine qui lui fut offerte par Messieurs les Curateurs. On le vit alors enseigner les diverses branches de cette Science avec beaucoup de succès ; il s'est cependant surpassé dans ses leçons de Phy-

fiologie. *Albinus* a été deux fois Secretaire de l'Univerfité, & deux fois Recteur, en 1726 & en 1738. On voulut lui conférer la même dignité en 1758 & en 1770, mais il ne put l'accepter, fe trouvant furchargé par des malades & fes travaux anatomiques. C'eft au milieu de ces occupations que ce grand Homme mourut le 9 Septembre 1770, à l'âge de 73 ans, après 50 de Profefforat.

Jufte eftimateur du mérite d'autrui, la crainte d'obfcurcir le fien, ne l'empêcha pas de publier les Ouvrages des Anatomiftes qui l'avoient précédé; il y ajouta même tout ce qui dépendoit de lui pour les faire valoir. Ce fut dans cet efprit qu'il mit au jour les Ecrits du célebre *Harvée*, avec une Préface de fa façon. En 1725, il publia les Œuvres Anatomiques & Chirurgicales de *Véfale*, qu'il enrichit de notes utiles, d'une nomenclature des mufcles & d'une Préface favante. En 1738, il fit imprimer les Ouvrages Anatomiques de *Fabrice d'Aquapendente*. Mais les planches de *Barthelemi Euftachi* font d'un mérite fupérieur à tout cela; il les fit graver & les donna à Leyde en 1744, *in-folio*, avec des explications.

Dans le tems qu'*Albinus* travailloit à faire honneur aux Ouvrages d'autrui, il publioit modeftement les fiens. Il commença par l'*Index fuppellectilis Anatomicæ Ravianæ*, qui lui appartient pour quelque chofe. Ce Recueil, dont les Os font la matiere principale, parut à Leyde, en 1725, *in-quarto*, avec la Vie de *Rau* & l'Hiftoire de la méthode de tailler, que ce Médecin avoit adoptée. Notre Auteur fe mit enfuite à publier les Ecrits qui font entierement de lui:

De offibus humani corporis. Lugduni Batavorum, 1726, *in-octavo. Vindobonæ*, 1746, 1757, *in-octavo*. Le ftile eft fort élégant, & la jufteffe des defcriptions ne cede en rien à la beauté des figures.

Hiftoria mufculorum hominis. Lugduni Batavorum, 1734, *in-quarto*. *Haller* dit que cette Hiftoire eft fi parfaite dans toutes fes parties, qu'il n'eft guere poffible de trouver rien de mieux en fait d'Anatomie. Elle eft ornée de figures gravées avec la plus grande précifion; cependant *La Mettrie* a ofé les critiquer dans fa *Penelope*: mais de quoi cet homme fatyrique n'étoit-il pas capable?

De arteriis & venis inteftinorum hominis. Ibidem, 1736, 1738, *in-quarto*, avec une belle planche.

Icones offium humani fœtûs: accedit Ofteogeniæ brevis hiftoria. Ibidem, 1737, *in-quarto*. Les planches font de toute beauté, tant pour la gravure, que pour la vérité de l'expreffion. L'accroiffement des os & l'offification des cartilages font démontrés par de nouvelles expériences.

Tabulæ fceleti & mufculorum corporis humani. Ibidem, 1747, *in-folio plano. Londini*, 1749, *in-folio*, *charta maxima*.

Tabulæ feptem Uteri gravidi. Lugduni Batavorum, 1749, *in-folio*. Elles repréfentent la fituation naturelle du fœtus dans la matrice.

Tabulæ offium humanorum. Ibidem, 1753, *in-folio*, *charta maxima*.

Academicarum Annotationum Liber primus & fecundus. Ibidem, 1754, 1755, deux volumes *in-quarto*, avec figures. On a continué cette Collection, dont le feptieme Tome a paru à Leyde, en 1766, *in-quarto*.

De sceleto humano Liber. Leidæ, 1762, *in-quarto*. L'Auteur s'étoit contenté d'indiquer les différentes parties du Squelette humain, lorsqu'il avoit publié ses magnifiques planches en 1726. Il n'étoit point entré dans tous les détails qu'exigent les Anatomistes ; & ce fut pour remplir ce vuide, qu'il donna, en 1762, une Histoire complette des os qui composent la charpente du corps. Il y a refondu & considérablement augmenté la premiere Edition.

Christian-Bernard Albinus, Professeur d'Anatomie dans l'Université d'Utrecht, mourut le 5 Avril 1752, à l'âge de 56 ans. Ses talens lui ont mérité une réputation qui approche beaucoup de celle de *Bernard-Sifroi*, son frere. On a de lui :

Specimen Anatomicum exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem. Lugduni Batavorum, 1722, *in-quarto*, 1728, *in-octavo*.

De Anatome errores detegente in Medicina. Ultrajecti, 1723, *in-4*. Il prouve, par beaucoup d'exemples, qu'il est utile d'ouvrir les cadavres, pour découvrir la cause & les effets des maladies.

Les Bibliographes citent deux autres *Albinus*. *Jacques*, natif de Hambourg, a donné, vers 1620, une Dissertation sur le Scorbut. *Eléazar* a écrit une Histoire des Insectes d'Angleterre, dont il est parlé dans les Actes de Leipsic de 1722. Cet Ouvrage a paru à Londres, en 1720, *in-4*, avec 110 planches, sous le titre de *Natural History of English insects*. Son mérite consiste plus dans les figures, que dans le raisonnement physique, dont cette matiere a besoin ; le public lui a cependant fait assez d'accueil, pour engager les Libraires à le faire réimprimer à Londres en 1736 & années suivantes, en quatre volumes *in-quarto*. Le même Auteur a publié une Histoire naturelle des Oiseaux, en Anglois ; elle a été traduite en François, la Haye, 1750, *in-quarto*, trois volumes.

ALBRECT, (Jean-Pierre) Médecin d'Hildesheim, qui vivoit vers la fin du dernier siecle ; étoit Membre de l'Académie des Curieux de la Nature. On trouve quantité de Mémoires de sa façon, parmi ceux que les Directeurs de cette Compagnie ont publiés. Le peu de choses que l'on fait de ce Médecin, ne valoit presque pas la peine qu'on en parlât : il n'en est pas de même d'un autre de ce nom.

C'est *Jean-Guillaume Albrect*. Il enseigna la Médecine à Gottingue, où il mourut fort jeune. Le célebre *de Haller*, qui lui succéda en 1736, en parle avec éloge, & cite quelques-uns de ses Ouvrages, qu'il regarde comme les prémices du bon goût & de l'application de ce Médecin. Ils sont intitulés :

Observationes Anatomicæ. Erfurti, 1731, *in-quarto*.

De effectibus Musicæ in corpus animatum. Lipsiæ, 1734, *in-octavo*.

Parænesis ad Artis Medicæ cultores. Gottingæ, 1735, *in-quarto*.

Le Supplément au Dictionnaire historique de *Moreri*, imprimé à Bâle, dit que ce Médecin naquit à Erfurt le 11 Août 1703, & qu'il étoit Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique à Gottingue, lorsqu'il y mourut le 7 Janvier 1736, dans la trente-troisieme année de son âge.

ALBUCASIS, Médecin Arabe, qui, felon le Docteur *Freind*, portoit le nom d'*Albucafem Chalaf Ebn Abbas Al-Zaharavi*, mais il eft plus connu fous ceux d'*Albucafa*, d'*Albuchafius*, de *Buchafis*, de *Bulcafis-Galaf*, d'*Alfaharavius* & d'*Azaravius*, qui paroiffent des démembremens du premier. Aucun Médecin Arabe n'a parlé de lui; fes Ouvrages n'avoient même été connus en Europe que de *Matthieu de Gradibus* qui mourut en 1480, lorfque *Paul Ricius*, Juif Allemand & Médecin de l'Empereur Maximilien I, en donna, en 1519, une affez mauvaife Traduction, dont *Gefner* n'a point fait mention. Ce Traducteur comble *Albucafis* d'éloges & ne voit qu'*Hippocrate* & *Galien* au deffus de lui; il eft cependant bon d'obferver que fes Ecrits ne contiennent rien qu'on ne trouve dans ceux de *Rhafès*. Par exemple, le vingt-fixieme Traité fur les maladies des enfans; le vingt-huitieme fur les maladies arthritiques, & le trentieme fur les médicamens capables de caufer la mort, font entierement copiés d'après cet Auteur. Mais ce qui décide pleinement le plagiarifme d'*Albucafis*, c'eft la defcription qu'il donne de la petite Vérole dans le trente-unieme Traité; elle eft mot à mot la même que celle que *Rhafès* donne de la Pefte; on y trouve encore que le Copifte a confervé les divifions & les titres des Chapitres. *Albucafis* a auffi tiré beaucoup de chofes de *Paul* d'Egine.

Ricius prétend que ce Médecin Arabe a écrit avec beaucoup de clarté, de précifion & de netteté. Tout le monde en convient. Il paroît exceller dans la partie diagnoftique & dans la defcription des fymptômes des maladies; on doit même avouer que fa façon d'écrire eft fort méthodique, &, que, pour cette raifon, il mérite qu'on faffe cas de fes Ouvrages. Il les a raffemblés fous le titre d'*Al-Tafrif* ou Méthode de Pratique qui eft divifée en trente-deux Traités; il y en a plufieurs éditions Latines. Celle de Venife de l'an 1500, *in-folio*, a paru avec les Ecrits d'*Octavianus Horatianus*. Une autre de la même Ville de 1520, *in-folio*, comprend la Chirurgie de *Pierre de Argillata*. On en a encore d'Ausbourg, 1519, *in-folio*, fous le titre de *Theoriæ necnon Practicæ Liber*: de Strasbourg, 1532, *in-folio*, fous celui de *Manualis Medicina*; mais la principale eft intitulée:

Medendi methodus certa, clara & brevis, pleraque quæ ad Medicinæ partes omnes, præcipuè quæ ad Chirurgiam requiruntur, Libris tribus exponens. Bafileæ, 1541, *in-folio*, avec la Chirurgie de *Gui de Chauliac*.

On y voit beaucoup de Figures d'Inftrumens de Chirurgie, qui eft la partie de la Médecine qu'*Albucafis* avoit étudiée avec plus de foin. Il paffe pour l'avoir fait revivre parmi les Arabes, en rappellant dans la pratique plufieurs opérations importantes qu'on avoit négligées depuis long-tems. Il a extirpé le polype du nez; il a guéri des plaies de l'Oefophage; il a fait la Bronchotomie; il a confeillé de préférer l'extraction de l'enfant mort, par les pieds à toute autre manœuvre; il s'eft fervi de la pierre infernale. Quelques Auteurs ont écrit qu'*Ambroife Paré* avoit inventé la ligature de l'artere pour arrêter l'hémorrhagie, & qu'il l'avoit fubftituée au cautere actuel, qu'il regardoit comme un moyen cruel & incertain; mais *Albucafis* en a parlé diftinctement, il a

même connu que le caillot de fang étoit feul capable d'arrêter l'écoulement de cette liqueur. La haute opinion qu'il avoit du cautere, l'a porté à employer tout un livre à en parler ; il n'en parle même qu'avec une forte d'enthoufiafme, & regarde l'action du feu comme merveilleufe & prefque divine. C'eft cette opinion qui l'a induit à tenter la cure des hernies par la cautérifation ; & il paffe pour un des premiers qui fe foient avifés de le faire. Quant à la lithotomie, il décrit le petit appareil plus amplement que *Celfe* & *Paul* ne l'ont fait ; il donne encore la méthode de l'exécuter dans les femmes par l'incifion, mais *Freind* doute qu'il l'ait jamais pratiquée lui-même. Suivant cet Hiftorien, il défigne l'endroit de la taille, tout ainfi que le *Frere Jacques* & *Rau* l'ont choifi pour leurs opérations ; il n'y a cependant aucune apparence que l'un ou l'autre d'eux ait tiré quelques lumieres des Ouvrages d'*Albucafis* fur l'appareil latéral. En général, ce Médecin a été plus hardi à opérer que tous ceux qui l'ont précédé. Il rejette ce qui n'eft que de précaution dans l'Art de guérir, & ne retient que ce qui eft d'une néceffité abfolue ; mais il fait remarquer qu'il a beaucoup lu, & qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été le témoin & qu'il n'ait vérifié par une longue fuite d'expériences.

Albucafis eft le feul de tous les Anciens qui ait donné la defcription des inftrumens de Chirurgie & parlé de l'ufage qu'il convient d'en faire à chaque opération. Il ne fe borne point au manuel ; il pouffe fon attention plus loin, car il avertit du danger auquel on eft expofé en opérant. Toutes les fois qu'il en prévoit quelqu'un, il en indique les caufes, & fait connoître les moyens qu'on doit employer pour les prévenir ou les diffiper. Tout cela lui a mérité une réputation qui eft paffée jufqu'à fes Ouvrages ; c'eft d'eux que les Chirurgiens du XVI fiecle ont tiré la plupart des chofes qu'on remarque dans leurs Ecrits.

On ignore en quel tems cet Auteur a vécu ; mais on fuppofe communément que ce fut vers l'an 1085, quoiqu'on ait lieu de croire qu'il n'eft pas fi ancien. Car en traitant des bleffures, il décrit les fleches dont fe fervent les Turcs, qui n'ont commencé à figurer dans le monde que vers le milieu du XII fiecle. Et comme il rapporte que la Chirurgie étoit fi peu connue de fon tems, qu'il reftoit à peine quelques veftiges de cet Art, on peut inférer delà, qu'il eft venu long-tems après *Avicenne* qui mourut en 1036. On fait que la Chirurgie étoit en honneur du vivant de ce dernier ; il faut donc qu'*Albucafis* ait vécu bien des années après lui, puifqu'il la fit revivre après un intervalle de langueur, qui n'eft point ordinairement court, lorfque les Arts & les Sciences ont le malheur de tomber dans l'oubli. C'eft fur ce fondement qu'on a mis ce Médecin au nombre des Ecrivains du douzieme fiecle.

Il refte peu de chofes à dire fur fon compte ; & plutôt que d'entrer dans un plus long détail fur ce qu'il a avancé dans fes Ouvrages, je finis cet Article par les traits qui caractérifent fa façon de penfer. Il a fait preuve de la plus grande probité dans l'exercice de fa profeffion. Il dit que c'eft une témérité que de fe mêler du traitement des maladies chirurgicales, fans être parfaitement verfé dans l'Anatomie ; ce qui fait preuve qu'il s'y étoit appliqué. Il ajoute que

que toutes les perſonnes qui ſe mêlent de l'Art de guérir, ſont indiſpenſablement obligées de s'inſtruire de la vertu des remedes, dont elles ſe propoſent de faire uſage; & il leur conſeille de ne jamais entreprendre, par avidité de gain, la cure d'un mal qu'elles ſont incapables de traiter & dont la cauſe leur eſt inconnue.

ALBUHAZAN-IBNU-HAIDOR, Philoſophe, Médecin & Aſtrologue, étoit de Fez, Capitale du Royaume de ce nom ſur la côte de Barbarie. Il fut Médecin des Rois de ce pays pendant pluſieurs années, & mourut de la peſte l'an de Notre-Seigneur 1415. Il a laiſſé un Traité ſur la cure de cette maladie.

ALBUTIUS, Médecin de Rome, qui étoit d'une famille conſidérable de cette Ville, a vécu ſur la fin du regne d'Auguſte, & ſous celui de Tibere & de Caligula. Je n'en parle que pour faire voir qu'il y avoit à Rome, dès le commencement de l'Empire, des Citoyens d'une naiſſance diſtinguée qui exerçoient la Médecine dans cette Capitale.

ALBUTIUS, (Jean-Pierre) célebre Profeſſeur de Pavie, enſeigna pendant quarante ans dans les Ecoles de cette Univerſité. Il n'étoit âgé que de 25, lorſqu'il commença à s'y diſtinguer par la Chaire de Rhétorique, mais il l'abandonna pour remplir celle de Logique, dans laquelle il ſe fit tant de réputation, que pluſieurs Académies d'Italie, & en particulier celles de Bologne & de Piſe, lui offrirent les conditions les plus avantageuſes pour l'engager à paſſer dans leurs Ecoles. Conſtamment attaché à l'Univerſité de Pavie, *Albutius* refuſa toutes les charges qui l'en auroient éloigné; il attendit qu'elle le plaçât plus avantageuſement. Elle ne fut pas ingrate; car la premiere Chaire de Médecine fut à peine vacante, qu'elle la lui donna en récompenſe de ſon attachement. L'inſtruction des Ecoliers ne fut pas le ſeul objet qui occupa le nouveau Profeſſeur; il ſe livra avec tant d'ardeur aux travaux de la pratique, qu'il ſe dévoua volontairement au ſervice de ceux qui furent attaqués de la peſte qui regna en 1577. Il en guérit un grand nombre, & ſut encore ſe préſerver lui-même des traits meurtriers de cette terrible maladie: ce ne fut que le 14 Février 1583 qu'il mourut, à l'âge de 75 ans. *Albutius* étoit un homme de grande érudition; il ſavoit les Langues Grecque & Hébraïque, il étoit même très-verſé dans l'étude des Belles-Lettres, de la Théologie & de l'Hiſtoire. *Fabius Albutius*, ſon fils, fut auſſi un excellent Médecin. Mais il laiſſa d'autres enfans, & parmi eux on en remarque un, nommé *Jean-François*, dont nous ne connoiſſons point la Profeſſion. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt qu'il rendit à la mémoire de ſon pere les devoirs de la piété filiale, & qu'il ſe chargea de faire paſſer ſon nom à la poſtérité, par l'inſcription honorable qu'il fit graver ſur ſon tombeau dans l'Egliſe de Saint Euſtorge à Milan, où ſon corps avoit été tranſporté de Pavie, Ville où ce pere reſpectable étoit mort. Voici les termes dans leſquels l'Epitaphe d'*Albutius* eſt conçue:

JOANNI PETRO ALBUTIO
Inter publicos Medicinæ Professores celebratissimo,
In Ticin. Academ. hor. vesper. Lectori primario,
Viro ingenuo, pio, modesto & liberali,
Patriæ & Principibus multis Medicinæ causâ summè caro,
Qui annos vixit LXXV,
Publicè docuit, XL,
Et æternô Medicinæ damnô obiit.
JO. FRANCISCUS
Patri B. M. *sibi & suis posuit.*
Annô Domini CIↃ. DC.

ALCACAR, ou ALCAZAR, (André) Médecin natif de Guadalaxara dans la nouvelle Castille, enseigna la Chirurgie à Salamanque, où il fit imprimer, en 1575, un Ouvrage *in-folio*, qui est intitulé : *Chirurgiæ Libri sex, in quibus multa obscura loca Antiquorum & Recentiorum interpretantur.* Cet Ouvrage, que l'Auteur ne paroît avoir composé que d'après ses lectures, est fort éloigné de traiter de toute la Chirurgie. Le premier Livre a pour titre : *de vulneribus capitis* ; le second, *de vulneribus nervorum, aliisque ipsorum affectibus* ; le troisieme, *de vulneribus thoracis* ; le quatrieme, *de vulneribus ventris inferioris* ; le cinquieme, *de pudendagra, vel mentagra, vel lichenis, vulgò, morbô gallicô* : le sixieme, *de valetudine tuendâ tempore pestis.* Le Livre, qui traite des plaies de la tête, fut imprimé séparément à Salamanque, en 1582, *in-folio.* On y trouve la description d'un nouveau Trépan, de l'invention de l'Auteur. Le cinquieme Livre, qui a la cure de la Vérole pour objet, contient des opinions assez singulieres sur cette maladie. *Alcacar* prétend qu'*Hippocrate* en a parlé ; & qu'elle a paru de nouveau en Europe, où elle s'étoit déja montrée sous le regne de Tibere, par le pernicieux usage de la chair humaine, dont les Soldats s'étoient nourris vers l'an 1456, pendant la guerre de Jean, fils de René, Duc d'Anjou, contre Alphonse Roi de Naples. Mais cette derniere assertion n'est fondée que sur les fables rapportées dans l'Ouvrage Italien, que *Léonard Fioravanti* publia en 1564 ; & la premiere sur l'antiquité de la Vérole, est une suite de la fausse interprétation des mots *Lichen* & *Mentagra*, qui signifient des maladies toutes différentes de celle dont il s'agit. Au reste, *Alcacar* a employé les frictions mercurielles ; mais les précautions inutiles, qu'il conseille dans le traitement, prouvent qu'il ne connoissoit pas les propriétés du Mercure, & qu'il lui en supposoit de vénimeuses qu'il n'a point.

ALCADIN, fils de *Garsin*, naquit à Syracuse en Sicile, & fut un des plus savans Philosophes du XII siecle. Il se rendit également célebre dans la Médecine, qu'il enseigna à Salerne : mais comme la réputation qu'il acquit dans cette Ville, s'étendit bientôt dans tout le Royaume de Naples & passa même en Sicile, il y fut appellé par l'Empereur Henri VI, qui se trouvoit arrêté dans ses expéditions par une maladie dangereuse. Il traita ce Prince qu'il gué-

rit, & dont il fut nommé Médecin ordinaire. Cette cure le mit tellement en crédit, que même après la mort d'Henri, arrivée à Meſſine le 28 Septembre 1197, il mérita encore toute la confiance des perſonnes prépoſées à l'éducation de Fréderic, ſon fils, qui n'avoit alors que quatre ans. Lorſque celui-ci fut en âge de lui marquer ſon eſtime, *Alcadin* lui dédia ſon Traité des Bains de Pouzol qu'il avoit compoſé en vers, parce que ce Prince aimoi la Poéſie. *Manget*, qui dit que ce fut à la demande de Fréderic II que notre Auteur écrivit ſon Traité des Bains de Pouzol, n'a pas fait attention que le Mécene de cet Ouvrage ne vint au monde qu'en 1193; car s'il l'avoit faite, il n'auroit pas mis la mort d'*Alcadin* en 1191.

Ce n'étoit point une choſe nouvelle que de voir un Médecin écrire en vers *Democrate*, *Philon*, *Nicandre*, *Q. Serenus*, *Andromaque*, avoient déja fait pluſieurs Poëmes ſur des ſujets de Médecine, dont *Galien* fait mention. L'Ecole de Salerne s'étoit ſervie de la Poéſie pour tracer les préceptes qui ſe trouvent dans l'Ouvrage qui porte ſon nom, & *Gilles de Corbeil* compoſa quelques Traités en vers, dans le même ſiecle qu'*Alcadin* écrivit celui dont on vient de parler. Il a paru pluſieurs fois, mais principalement dans la collection *de Balneis* imprimée à Veniſe, en 1553, *in-folio*, & avec un Opuſcule *de Balneis Puteolorum*, *Bajorum & Pithecuſarum*, qui fut publié à Naples, en 1591, *in-octavo.*

ALCAIME. Voyez ALAIMO.

ALCHINDUS, (Jacques) Médecin Arabe, qui, ſelon quelques Auteurs floriſſoit vers l'an 1145; d'autres le placent avant *Avicenne* qui mourut en 1036 parce que celui-ci a cité dans ſes Ouvrages des Pilules & des Trochiſques, dont *Alchindus* paſſe pour être inventeur. On connoît le goût de ce Médecin par rapport à la Matiere Médicale, & toutes les ſubtilités avec leſquelles il a traité de la compoſition des médicamens. *Avenzoar* a condamné ſes principes, mais ſans faire mention de l'Auteur. Rien n'eſt plus juſte que cette cenſure; elle tombe ſur un ſyſtême, par lequel *Alchindus* prétendoit expliquer & même déterminer les vertus des remedes, conformément aux regles de l'Arithmétique & de la Muſique. C'eſt ſur les quatre degrés des facultés principales qu'il arrange la compoſition des Médicamens; il veut que leur action ſoit tellement combinée, qu'elle ait un rapport exact, ſur-tout en fait de purgatifs, avec la quantité des humeurs dans toute maladie quelconque. *Cardan*, qui a témoigné la plus grande eſtime pour les Ouvrages de ce Médecin, a placé leur Auteur parmi les douze eſprits ſubtils du monde; il paroît même que le public a jugé avantageuſement de ſes Ecrits, puiſqu'on en a multiplié les Editions, ſpécialement du Traité où il établit ſa nouvelle doctrine ſur la combinaiſon des médicamens. Il eſt intitulé :

De Medicinarum compoſitarum gradibus inveſtigandis Libellus. Argentorati, 1531, *in-folio*, avec les Œuvres de *Meſué. Venetiis*, 1561, 1603, *in-folio. Patavii*, 1584, *in-8*, avec d'autres Ouvrages ſur la même matiere.

Alchindus a encore écrit : *De temporum mutationibus. De ratione ſex quantitatum.*

De quinque essentiis. De motu diurno. De Vegetabilibus. De Theoria Magicarum Artium. Ce dernier Traité a donné sujet à tous les Démonographes de parler de lui comme d'un pernicieux Magicien. *François Pic* & *Conrad Wimpina* se sont attachés, plus que d'autres, à relever les défauts de ce Livre, qu'ils ont trouvé contenir beaucoup d'héréfies, de blasphêmes & d'absurdités. Mais *Jean Pic* ne paroît pas en avoir jugé aussi désavantageusement, puisqu'il a dit qu'il ne connoissoit que trois hommes qui eussent effleuré la Magie naturelle & permise, savoir, *Alchindus*, *Roger Bacon* & *Guillaume*, Evêque de Paris. On sait que les expériences qui résultent des causes purement physiques, ont passé anciennement pour des effets de la Magie : & à ce titre, le célebre *Nollet* auroit été regardé, il y a quelques siecles, comme le premier Magicien de l'Univers.

ALCHYMIE. Les Chymistes Arabes, peu versés dans la Théorie de leur Art, ont cru que la production de l'or étoit l'unique but vers lequel la Nature tendoit dans les mines, & qu'elle trouvoit des obstacles quand elle produisoit les autres métaux, qu'ils nommerent imparfaits. Ils voulurent donc mettre la derniere main à un ouvrage qui, selon eux, n'étoit qu'ébauché; & ce travail, ils l'appellerent le *Grand-Œuvre.* Mais, pour distinguer cette partie de leur Art & marquer son excellence sur les autres, ils lui ont donné le nom d'*Alchymie*, qui vient de *Chymie* & de *Al*, particule Arabe qui est souvent employée au commencement d'un nom, pour exprimer une chose relevée, grande & excellente.

Le desir du gain a été le vice de tous les siecles; & comme le talent de faire de l'or a paru le moyen le plus propre à le satisfaire, on a cherché à parvenir à la transmutation des métaux. A peine eut-on fait quelques pas vers cet objet, qu'on trouva les plus grands obstacles; mais la cupidité toujours ingénieuse releva le courage abbatu des Artistes, & les engagea à faire de nouveaux efforts, qui malheureusement pour eux furent aussi inutiles que les premiers. Cela ne pouvoit manquer d'arriver : comme leurs recherches n'étoient fondées sur aucun principe, ils ne tinrent point de route certaine pour atteindre à leur but. Les uns ont cru avoir trouvé le secret de leur Art, en mêlant les métaux, qu'ils vouloient transformer en or, avec des matieres propres à les épurer, & en les faisant cuire par de grands feux. Les autres ont mis digérer les métaux avec des ingrédiens spiritueux, se proposant d'imiter la chaleur dont la Nature se sert; & après avoir patiemment attendu la putréfaction qu'ils croyoient devoir s'ensuivre de ce procédé, ils ont cherché à en tirer un Mercure disposé à se convertir en or. Ceux-ci ont prétendu trouver la semence de l'or dans l'or même, dans les végétaux, dans les animaux. Ceux-là ont combiné les principes de différens métaux, dans l'espérance que le résultat leur donneroit une matiere propre à opérer la transmutation. Tous se sont imaginés que leur Art étoit de la plus grande importance, & dans cette persuasion, ceux qui ont paru depuis le douzieme siecle, ont cru ne pouvoir trop écrire pour en avancer les progrès. Mais leurs Ouvrages sont tout à la fois des monumens de leur travail, de leur peu de succès, & souvent de

leur fourberie. Le ftile obfcur & quelquefois énigmatique de ces Auteurs, eft le voile fous lequel ils ont myftérieufement caché le fecret de leurs manœuvres inutiles. Après s'être trompés eux-mêmes, ils s'appliquerent à tromper les autres par l'amorce de la curiofité, & crurent en avoir dit affez, quand ils avoient relevé avec oftentation les merveilleufes propriétés de leur poudre de projection & de leur or potable, qui font de pures chimeres.

Ce fut par les dehors féduifans, fous lefquels certains Alchymiftes publierent l'hiftoire de leurs travaux, qu'ils éblouirent les yeux de la multitude, & en impoferent aux perfonnes qui ne fembloient point faites pour être leurs dupes. Les Savans mêmes ont été partagés fur la poffibilité ou l'impoffibilité du Grand-Œuvre; mais pouvoient-ils ne pas s'appercevoir qu'on le cherchera toujours en vain? La main qui a créé les métaux, nous en a caché la nature, & s'eft bornée à nous en faire fentir l'utilité. Comme la Providence en a réglé la quantité fur nos befoins, ce feroit ruiner cet ordre que de vouloir rendre communs les métaux, dont elle nous a refufé l'abondance. On doute avec d'autant plus de raifon qu'il foit poffible de faire de l'or, que ce doute eft fondé fur le peu de connoiffance que nous avons de la compofition naturelle de ce mixte. En effet, ceux qui afpirent à la tranfmutation des métaux, favent-ils quelle en eft la tiffure intime, & dans quels principes on peut les réfoudre? S'ils cherchent un efprit univerfel, un feu élémentaire, qui leur a dit qu'il y a dans la nature un tel efprit, un tel feu? Qui leur a révélé les moyens dont la Providence fe fert pour la production de la plus petite parcelle d'or? Comme leur Théorie n'eft appuyée que d'imagination, autant différentes entre elles qu'il y a eu d'Artiftes, c'eft bien à propos que *Boerhaave* a dit au fujet de l'Alchymie : *certè vix ufquam plus deliriorum reperias.*

Ces raifons fuffiroient pour prouver l'impoffibilité du Grand-Œuvre, fi une foule de témoins n'affuroit qu'il a été connu de peu de monde, mais qu'il eft poffible. *Borrichius*, *Kunkel*, *Bartholin*, *Helvetius*, Médecin du Prince d'Orange, *Morofius*, *Boyle* & tant d'autres prétendent qu'il y a eu de véritables tranfmutations. *Becher* en cite une qui eft bien remarquable. Il dit qu'on changea trois livres d'argent-vif en deux livres & demie d'or très-pur, fous les yeux de l'Empereur Ferdinand III. Un auffi grand nombre de témoins femble faire une preuve décifive; mais je ne m'arrêterai qu'à l'affertion de *Becher*, & toute impofante qu'elle foit, je verrai fi le fondement en eft bien certain. Il eft vrai que l'on conte que pour perpétuer la mémoire de cet événement, on frappa à Prague, le 15 Janvier 1648, une Médaille fabriquée de l'or provenu de la tranfmutation ; mais cette tranfmutation n'en eft pas mieux conftatée. La plus grande preuve qu'on en donne, eft qu'elle a été faite en préfence de l'Empereur, comme fi ce Prince, tout habile qu'il étoit dans le gouvernement de fes Etats & les intrigues de la politique, n'avoit pu être trompé par quelque adroite fuppofition d'or naturel, au lieu de celui que devoit produire une certaine teinture des Philofophes. C'étoit la paffion de la plupart des Princes Allemands & Italiens du XVII fiecle, d'avoir des Alchymiftes à leurs gages; ils les payoient bien, mais ils n'en étoient pas moins les dupes.

On voyoit, fur un côté de la Médaille frappée à Prague, un Apollon, avec une infcription qui certifioit la merveille de la tranfmutation; & fur le revers, on rendoit des actions de graces à Dieu, de ce qu'il avoit communiqué aux hommes une partie de fa fcience divine. On verra mieux tout cela dans l'Infcription que je copie :

Au tour de l'Apollon.

Divina Metamorphofis.

Enfuite :

Exhibita Pragæ XV. Jan. Ao. MDCXLVIII.

In præfentia Sac. Cæs. Majeftat. Ferdinandi Tertii.

Sur le Revers.

Raris hæc ut hominibus nota eft Ars,
Ita rarò in lucem prodit.
Laudetur Deus in æternum
Qui partem infinitæ fuæ fcientiæ
Abjectiffimis fuis creaturis communicat.

A cette preuve, qui n'en impofe que par la dignité du Prince en préfence duquel la prétendue tranfmutation a été opérée; on ajoute celle de l'effai que fit *Becher*, par ordre des Etats de Hollande, fous les yeux des Commiffaires nommés à cet effet. Mais la réuffite de cet effai ne décide point de la poffibilité du Grand-Œuvre. Il ne s'eft point agi de faire de l'or, mais de l'extraire ; c'eft plutôt fur le travail que fur la matiere travaillée que porte le témoignage que l'on veut tirer de cette opération. Il eft vrai que les Chymiftes ont quelquefois tiré de l'or des matieres où il ne paroiffoit pas; mais ce fecret a paru plus curieux qu'utile, & on a jugé que la dépenfe excéderoit le profit. Il ne s'agit point ici de cette manœuvre: ce qu'il faudroit prouver, c'eft qu'on a tiré de l'or des matieres où il n'étoit pas. A ce métier, il y a tout à perdre & rien à gagner; la feule reffource de l'ouvrier eft de faire des dupes & de vivre à leurs dépens. C'eft pourquoi *Lemery* a dit qu'il ne confeille à perfonne de chercher des richeffes dans l'Alchymie : on fe paffionne dans ce travail, on fe donne bien des peines, on dépenfe fon bien, & on meurt miférable. *Penot* en eft un fameux exemple. Il mourut à l'Hopital d'Yverdon en Suiffe, dans une extrême pauvreté, à l'âge de 98 ans.

Le premier objet qui fe préfente dans l'Alchymie, eft une fuite infinie de travaux ; car pour parvenir à ce qu'on appelle le Grand-Œuvre, il faut décompofer les corps, purifier leurs principes, & en faire divers mêlanges. Les amateurs de cette vaine fcience s'engagent ainfi dans des procédés, qui demandent quelquefois des années entieres de peines & de fatigues. Les fuccès malheureux, dont leur travail eft fuivi, ne les rebutent pas ; les moindres apparences de réuffite leur donnent toujours une ardeur nouvelle. Il n'y a pas d'expédiens, dont ils ne s'avifent ; la matiere prend autant de formes entre leurs mains,

qu'il leur vient de caprices dans la tête. Mais à quoi aboutiſſent tous ces grands & longs travaux ? On n'en ſait rien. Il eſt vrai que les Alchymiſtes ſe vantent d'avoir trouvé des ſecrets, dont ils ne parlent qu'avec enthouſiaſme. Les uns ont fait une teinture qui tranſmue les métaux ; les autres ſont parvenus à augmenter le poids de l'or par leurs merveilleuſes manipulations : mais ils n'ont pas communiqué ces ſecrets ; ce qu'ils nous en ont laiſſé, eſt obſcur ou contraire à la vérité. S'ils ſe ſont quelquefois expliqués, c'eſt ſur des matieres peu importantes ; dans ces endroits mêmes, où ils parlent moins obſcurément, on trouve ſouvent des promeſſes que l'expérience ne manque pas de démentir. Enfin, on peut le répéter, les Ouvrages des Alchymiſtes ſont des monumens ſubſiſtans de leur travail, de leur peu de ſuccès & ſouvent de leur impoſture. Il y a eu une infinité de ces Artiſtes qui ont perdu le bon ſens parmi leurs fourneaux ; c'étoit des eſprits entêtés. D'autres, rebutés par l'inutilité de leurs tentatives, ont cherché un dédommagement dans la crédulité du public & dans l'avidité de quelques particuliers pour les richeſſes ; c'étoit des fourbes. D'autres encore ont amorcé les ſimples par des promeſſes, dont ils ſe ſont fait payer, quoiqu'ils n'euſſent pas même penſé à en réaliſer aucune ; c'étoit des fripons. Tant d'exemples n'ont pu faire ouvrir les yeux aux partiſans de l'Alchymie. On convenoit aſſez des défauts de certains Artiſtes, mais on ne laiſſoit pas de ſe confier à un nouveau venu, qu'on croyoit plus ſincere, ou qui ſavoit mieux en impoſer. Les Alchymiſtes eux-mêmes, ſans faire attention aux malheureuſes manœuvres de ceux qui avoient couru la carriere, dans laquelle ils ſe propoſoient d'entrer, ſe ſont livrés de bonne foi aux travaux d'un Art, qu'ils n'ont reconnu trompeur, que par les ſuites. Juſques dans le dernier ſiecle, il y a eu des hommes préoccupés des prétendues merveilles de cet Art : & telle eſt la force de la prévention, que les expériences des peres, quoique faites à fraix perdus pour les enfans, n'ont pu les engager à rejetter les conſeils qu'ils ont trouvés dans les Ecrits de ceux qui les avoient dévancés. Ils ne furent point contens, qu'ils n'euſſent appris à leurs dépens qu'on peut ſe tromper ; & par une illuſion qui n'eſt que trop commune, ils ſe ſont flattés que les malheurs qui avoient ſuivi les tentatives des autres, ne leur arriveroient pas.

Ce qu'on remarque de plus ſurprenant, c'eſt que les eſprits les plus entêtés de la tranſmutation des métaux, n'ont point été ceux qui avoient le plus de lumieres. Un homme qui a vieilli parmi les fourneaux & dans la lecture des Livres de l'Art, peut tenter quelque choſe ; une longue expérience lui découvre ce qui eſt caché aux yeux des autres. Mais la plupart des Alchymiſtes ont travaillé ſans connoître même les premiers principes. Quelques procédés pris dans des Ouvrages faits ſouvent par des fourbes, leur ont paru ſuffiſans ; ils ſe ſont mis à les exécuter, & après un grand nombre d'expériences infructueuſes, ils ont enfin reconnu qu'ils s'étoient trompés. Il eſt vrai qu'ils ſe déſabuſerent alors de leurs idées chimériques ; mais comme ils voulurent s'indemniſer de leurs pertes, ils chercherent une reſſource dans l'avidité de quelques eſprits crédules, pour ſe tirer de la miſere dans laquelle ils s'étoient plongés. Semblables aux joueurs de profeſſion, ils commencerent par être dupes, ils finirent par

être fripons. Cette vérité se remarque principalement dans ces vagabonds, que le dépit de s'être ruinés engage à prendre un ton imposant, pour d'autant mieux tromper les autres. Ou ils travaillent aux dépens de quelques imprudens à qui ils persuadent de se mettre de parti avec eux, ou ils vendent des secrets imaginaires à des ignorans qui se laissent duper par leurs tours adroits. Si ces expédiens ne réussissent point à leur gré, le dernier auquel ils ont recours pour se tirer de l'indigence, est d'altérer les monnoies; trop heureux, si les supplices dus à leurs crimes ne tranchent point enfin le fil de leur vie.

Les tours, dont les esprits crédules ont été éblouis par ces misérables Alchymistes, ne sont point inconnus. Ils sont décrits dans tant de Livres, qu'il est surprenant qu'on s'y soit laissé prendre. Dans leurs opérations, ils ont toujours de l'or, ou pour teindre les métaux qu'ils travaillent, ou pour faire voir qu'ils les changent en partie. Si personne ne les observe bien attentivement, ils jettent de l'or dans le creuset; si on a les yeux fixés sur eux, ils se servent de spatules creuses où ils ont mis de ce précieux métal. La matiere qui bouche l'extrêmité de la spatule étant fondue, l'or tombe dans le creuset. Ou bien, ils en mettent dans des charbons, dans des soufflets, dans le fond du creuset qu'ils chargent d'une couche fort mince de terre ou de quelque autre matiere semblable. Ils déguisent aussi l'or par diverses préparations; ils le présentent sous cette forme étrangere, comme un secret qui augmente la masse de ce métal ou qui transmue en lui les autres substances. Ils réduisent l'argent en moindre volume par certaines opérations, ils le rendent indissoluble à l'eau forte, en l'imbibant d'huile de vitriol. Ils donnent à des vaisseaux d'or ou d'argent les apparences de fer ou de cuivre; ils y jettent du mercure qui se charge de ces métaux; ils fixent le mercure & le teignent en diverses manieres: mais tout leur travail s'évanouit à l'épreuve. Ils font encore des cloux, dont la moitié est d'or, & donnent à cet or la couleur du fer; enfin, il n'est point de moyens qu'ils n'imaginent pour en imposer à la crédulité des admirateurs de leur prétendu savoir. Comme ils se réduisent presque tous aux manœuvres que je viens de rapporter, je ne ferai point un plus long détail des fourberies, auxquelles aboutissent tous les talens des Alchymistes. Ceux qui voudront en être instruits plus amplement, pourront recourir aux Ouvrages du Pere *Kircker*, qui s'est fort étendu sur cette matiere. Je finis cet Article par deux réflexions. Les Apôtres du Grand-Œuvre qui veulent engager quelqu'un dans la dépense, disent qu'ils cherchent la Pierre Philosophale, ou qu'ils ont trouvé cette Pierre. S'ils n'ont que des espérances, c'est une folie de se fier à eux & de courir tous les risques de perdre son tems, ses peines & son argent. S'ils disent qu'ils en ont le secret, ils ne disent pas la vérité; car un homme qui peut faire de l'or, en jouit dans le silence & ne se découvre à personne. Il y a trop de danger à s'afficher, quand on a un pareil talent.

ALCMŒON, disciple de *Pythagore*, étoit de Crotone & vivoit dans le XXXV siecle du monde. Quoiqu'il ait fait son étude principale de la Philosophie, il n'a pas laissé de s'appliquer à la Médecine; & au rapport de *Chalcidius*, ancien Commentateur de *Platon*, il est le premier qui ait disséqué des animaux

animaux, dans le dessein de connoître la structure des parties dont ils sont composés. Plusieurs Auteurs rapportent les sentimens de ce Philosophe-Médecin. Suivant *Daniel Leclerc*, qui cite *Aristote* & *Galien*, il croyoit que l'ouie se fait, parce que les oreilles sont vuides en dedans, & que tous les lieux vuides résonnent quand la voix y pénetre. Il pensoit que les chevres respirent en partie par l'oreille; & à ce sujet, on l'a soupçonné d'avoir remarqué le canal de communication entre la bouche & les oreilles, que nous appellons aujourd'hui la *Trompe d'Eustachi* : mais ce fait est douteux. Il n'en est pas de même de la découverte du *Limaçon*, partie de l'oreille interne, qui est une espece de cornet en forme de spirale à double conduit : tout le monde convient qu'elle lui appartient. Il disoit encore que l'ame réside principalement dans le cerveau, & qu'elle reçoit les odeurs qu'on attire en respirant; que la langue distingue les saveurs; que la semence, est une partie du cerveau; que le fœtus se nourrit dans le ventre de sa mere, en attirant la nourriture par tous les endroits de son corps, qui est extérieurement poreux comme une éponge; que la santé dépend de la juste température des qualités, comme de la chaleur, de la sécheresse, du froid, de l'humidité, &c. que les maladies naissent lorsque l'une domine sur l'autre. Tels étoient les sentimens physiologiques d'*Alcmœon*, qui la plupart sont calqués sur ceux de *Pythagore*, son Maître.

ALCON, Chirurgien du premier siecle de salut, est cité par *Pline* qui l'appelle *Medicus vulnerum*, Médecin des plaies. Suivant cet Auteur, il fit un si grand gain dans sa profession, qu'ayant payé à l'Empereur Claude une amende de deux cens grands sesterces, qui font environ vingt mille livres de France, & ayant ensuite été rappellé de l'exil auquel il avoit été condamné, il gagna une pareille somme en peu d'années. *Pline* l'exprime par ces caracteres HS. CC; ce qui indiqueroit, dit *Leclerc*, qu'il faut entendre deux cens fois cent mille sesterces. Mais supposant la valeur des petits sesterces, *Sestercius*, à deux sols, monnoie de France, à quoi elle ne monte pas; il se trouvera qu'*Alcon* aura gagné environ deux millions de livres. Cette somme paroît excessive & ne peut avoir été amassée du produit de la Chirurgie. C'est la raison pourquoi le Pere *Hardouin* soutient qu'il faut entendre deux cens grands sesterces par les caracteres de *Pline*. Or le *Sestertium*, qui est une somme composée de mille petits sesterces, ne peut être évalué qu'à cent livres de France ou environ; ce qui fait en totalité vingt mille livres, comme on l'a dit plus haut.

Martial, qui vivoit sous Domitien, parle souvent d'un *Alcon*, comme d'un Chirurgien fort connu. Il se peut que celui, dont on vient de faire mention, vivoit encore dans ce tems-là, puisque de la derniere année du regne de Claude jusqu'à l'avénement de Domitien, il n'y a que vingt-sept ans. Il se peut aussi que le premier *Alcon* avoit laissé un fils de son nom & de sa profession, ou que *Martial* le nomme, quoique mort, de la même maniere que le Poëte *Perse* nomme *Craterus*, & *Juvenal* parle de *Themison*. Au reste, on ne sait rien touchant la Chirurgie d'*Alcon*, sinon qu'il étoit expert dans l'art de traiter les hernies par l'incision, & dans celui de réduire les fractures, comme il paroît par ces vers de *Martial*, Livre XI, Epigramme 85.

Mitior implicitas Alcon secat enterocelas,
Fractaque fabrili dedolat ossa manu.

ALDEGRETTUS, ou ANDREGHETTUS ANDREGHETTIUS, naquit à Padoue dans une Famille Patricienne. Il enseigna la Médecine pendant trente-quatre ans dans l'Université de cette Ville, & toujours avec la plus grande réputation. Mais la peste s'étant glissée dans les environs de Padoue, il abandonna la Chaire pour quelque tems, afin d'être plus libre pour voler au secours des personnes attaquées de cette maladie. Il en fut atteint lui-même, & il en mourut l'an 1631, à l'âge de 58. Il a fait imprimer un Traité des maux vénériens, qu'il avoit recueilli de la bouche du célebre Professeur *Hercule Saxonia*; voici le titre qu'il porte :

Luis Venereæ perfectissimus Tractatus ex ore Herculis Saxoniæ, Patavini, Medici clarissimi, in Academia Patavina ordinariò locò Professoris, exceptus. Patavii, 1597, *in*-4.

ALDINUS, (Tobie) natif de Césene dans la Romagne, fut en réputation dans le XVII Siecle. Le Cardinal Farnese le prit pour son Médecin, & l'établit Directeur de son jardin botanique. *Aldinus* en étoit capable par ses connoissances; mais comme il voulut se faire un nom dans le public, il mit au jour la description des plantes les plus rares de ce jardin, & il eut la foiblesse d'exiger de son Imprimeur qu'il l'en fît passer pour Auteur, quoique cet Ouvrage fût de la façon de *Pierre Castellus*, Médecin de Rome & depuis Professeur à Messine. Voici le titre sous lequel il a paru :

Exactissima descriptio rariorum quarumdam Plantarum quæ continentur Romæ in Horto Farnesiano. Romæ, 1625, *in-folio*, avec figures.

ALDROANDUS, ou ALDOBRANDI, (Ulysse) Philosophe & Médecin, naquit à Bologne, dans une famille noble. Il voyagea beaucoup, & toujours dans le dessein de s'instruire de tout ce qui a rapport à l'Histoire naturelle. Il commença même ses voyages de bonne heure, & ne cessa d'en entreprendre de nouveaux, qu'après avoir acquis les plus rares connoissances dans les différentes parties de cette belle Science. L'antiquité ne nous fournit point d'exemple d'un homme aussi laborieux, & qui ait conçu un dessein aussi vaste que celui d'*Aldobrandi*. *Gesner*, qui connoissoit tout le mérite de ce Médecin, le regardoit déja, en 1562, comme un Naturaliste qui avoit effacé ceux qui l'avoient dévancé dans ce genre d'étude. Il disoit même que personne ne s'étoit donné autant de peines que lui, pour se procurer tout ce qu'il y a de rare & de propre à former un Cabinet d'Histoire naturelle. *Aldobrandi* employa près de cinquante ans à faire le sien; & pour qu'il n'y manquât rien de tout ce qui pouvoit le rendre complet, il s'engagea dans de si grandes dépenses, qu'elles absorberent la meilleure partie de ses revenus. Quand il voyageoit, il avoit à sa suite des Dessinateurs, des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs, à qui il donnoit des gages presque au delà de ses moyens. Il se plaint quelquefois d'avoir trop accordé à la passion qui le dominoit, & de n'avoir acquis la science

qu'au risque de manquer du nécessaire à la vie. A la tête du second Tome de son Ornithologie, on lit une Epitre adressée au Cardinal Montalte, par laquelle il remercie cette Eminence de la dépense qu'elle a faite pour l'Edition de cet Ouvrage, & des secours qu'elle lui a donnés pour continuer ses cheres études. Il en dit plus encore dans l'Epitre dédicatoire du troisieme Tome. Il y parle de la libéralité du même Cardinal, & reconnoît lui devoir le rétablissement de sa fortune épuisée par les dépenses. Il en fit de si grandes, que *Ray* dit d'avoir vu, vers le milieu du siecle passé, dans le Palais du Cardinal Légat, dix volumes de plantes artistement peintes, & six volumes d'animaux bien dessinés & colorés, qu'*Aldobrandi* avoit fait faire à ses fraix.

Ce Médecin devint aveugle en 1602, & passa le reste de sa vie dans la contemplation des merveilles de la nature qu'il avoit tant étudiées. Il ne s'occupa plus que des Grandeurs de leur Auteur, & ce fut dans cet exercice qu'il mourut tranquillement à l'hôpital de Bologne en 1605, à l'âge de 80 ans. Quelle demeure pour recevoir les derniers soupirs d'un Savant du premier ordre! Mais le public lui fit de magnifiques funérailles, en reconnoissance des services qu'il avoit rendus à l'Université de Bologne, & on l'enterra dans l'Eglise de Saint Etienne de la même Ville. Le Cardinal Maphée Barberin, qui fut élevé au Souverain Pontificat sous le nom d'Urbain VIII, honora sa mémoire par l'éloge suivant :

Multiplices rerum formas, quas pontus & æther
Exhibet, & quidquid promit & abdit humus,
Mens haurit, spectant oculi, dum cuncta sagaci,
Aldrovande, tuus digerit arte Liber.
Miratur proprios solers industria fœtus,
Quamque tulit moli se negat esse parem.
Obstupet ipsa simul rerum fœcunda creatrix,
Et cupit esse suum quod videt artis opus.

Aldobrandi a composé cent & un Traités que nous avons en treize volumes *in-folio*; mais à l'exception de son Ornithologie & de l'Histoire des Insectes, ils n'ont paru qu'après sa mort. On estime particulierement ceux où il parle des Oiseaux, des Animaux à quatre pieds, des Insectes & des Poissons. Ils ne sont cependant point sans défauts, car il y a fait entrer, sans beaucoup de choix, tout ce qu'il a trouvé, dans les Historiens & les Poëtes, qui avoit du rapport à son sujet. Ses figures sont plus grandes & mieux gravées que celles de *Gesner*; & comme il a écrit après cet Auteur, & qu'il a joui d'une vie plus longue que lui, il est entré dans un plus grand détail sur l'Histoire des Animaux. Les descriptions qu'il en fait sont assez exactes, sans être longues; & il y mêle de tems en tems quelques détails anatomiques sur leur structure. *Bayle* ne croit pas qu'*Aldobrandi* soit Auteur de tous les Ouvrages qui ont paru sous son nom; on ne laisse cependant pas de lui donner ceux dont voici les titres :

Ornithologiæ, hoc eſt, de Avibus Hiſtoriæ Libri XII. Agunt de Avibus rapacibus. Bononiæ, 1599, *in-folio. Francofurti*, 1616, *in-folio.*

Ornithologiæ Tomus alter de Avibus terreſtribus, menſæ inſervientibus & canoris. Bononiæ, 1600, *in-folio. Francofurti*, 1621, *in-folio.*

Ornithologiæ Tomus tertius & ultimus de Avibus aquaticis & circa aquas degentibus. Bononiæ, 1603, *in-folio. Francofurti*, 1629, *in-folio.* Les trois Tomes ont été réimprimés à Bologne en 1646 & 1647, *in-folio.* On y trouve quelques diſſections, & dans le ſecond & troiſieme Tome, beaucoup de figures de plantes aſſez mal gravées, ſur leſquelles les oiſeaux ſont perchés. Les figures de ceux-ci valent mieux, elles ſont en bois, mais d'après nature.

De Animalibus Inſectis Libri VII. Bononiæ, 1602, 1620, 1638, *in-folio. Francofurti*, 1623, *in-folio.* C'eſt une bonne Collection que l'Auteur a enrichie de pluſieurs découvertes.

De reliquis Animalibus Exanguibus, utpotè de Mollibus, Cruſtaceis, Teſtaceis & Zoophytis, Libri IV. Bononiæ, 1606, 1642, *in-folio. Francofurti*, 1623, *in-folio.* L'Edition de Bologne eſt ornée de belles figures qui ont été deſſinées ſur les coquillages de ſon Cabinet. On ne peut point en dire autant de celle de Francfort; en général, les Ouvrages d'*Aldobrandi*, imprimés dans cette Ville, ne ſont que très-imparfaitement réuſſis.

Quadrupedum omnium biſulcorum Hiſtoria, quam Joannes-Cornelius Uterveerius colligere incepit; Thomas Dempſterus Baro à Muresk, Scotus, perfectè abſolvit; & Marcus-Antonius Bernia atque Hieronimus Tamburinus in lucem ediderunt. Bononiæ, 1613, 1621, 1642, *in-folio. Francofurti*, 1647, *in-folio.*

De Piſcibus Libri V & de Cetis Liber unus à Joanne-Cornelio Uterveerio collecti, & editi operâ Hieronimi Tamburini. Bononiæ, 1613, 1638, *in-folio. Francofurti*, 1629, 1640, *in-folio.* Les figures ſont tirées de différens Ouvrages.

De Quadrupedibus ſolidipedibus Volumen integrum. Joannes-Cornelius Uterveerius collegit & recenſuit; Hieronimus Tamburinus in lucem edidit. Bononiæ, 1616, 1639, *in-folio. Francofurti*, 1623, *in-folio.*

De Quadrupedibus digitatis viviparis Libri III, & de Quadrupedibus digitatis oviparis Libri II. Bartholomæus Ambroſinus collegit. Bononiæ, 1637, 1645, *in-folio.*

Hiſtoriæ Serpentum & Draconum Libri duo. Ambroſinus concinnavit & edidit. Bononiæ, 1640, 1642, *in-folio.*

Monſtrorum Hiſtoria labore & ſtudiô Bartholomæi Ambroſini. Bononiæ, 1642, 1646, *in-folio.* Cet ouvrage eſt plein de fables.

Muſæum Metallicum. Bononiæ, 1648, *in-folio*, par les ſoins de *Barthélémi Ambroſini*, qui n'a rien négligé pour la beauté de l'Edition. C'eſt un des meilleurs Ouvrages poſthumes d'*Aldobrandi*; mais il vaudroit encore mieux, s'il ne l'avoit point gâté par tous les contes fabuleux qu'on y remarque. On y trouve beaucoup de bonnes choſes ſur les Métaux & les Foſſiles; l'Auteur a même jetté tant de lumieres ſur ce qui regarde les Pierres figurées, que la Collection, qu'il en a faite, peut paſſer pour la premiere qui ait mérité d'être conſultée. L'Abrégé de ce *Muſæum* a paru à Leipſic en 1701, *in-douze*, de la façon de *David Kellner.*

Dendrologiæ Naturalis, ſcilicet, Arborum Hiſtoriæ Libri duo. Bononiæ, 1668 *in-folio. Francofurti*, 1671, 1690, *in-folio. Ovidio Montalbani* a publié cet Ouvrage ſur le Manuſcrit de l'Auteur ; mais comme il l'avoit laiſſé fort imparfait, l'Editeur l'a donné tel qu'il l'a trouvé. Les planches ont auſſi leur défaut, car elles ſont fort groſſierement gravées.

ALEXANDRE naquit en Phrygie & exerça la Médecine à Lyon, où il mourut pour la foi de Jeſus-Chriſt vers la fin du deuxieme ſiecle, ſous les Empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus. Il ſe déclara lui-même Chrétien au Gouverneur, pendant qu'on interrogeoit les autres, & le lendemain il fut expoſé aux bêtes avec *Attale*. On fait ſa fête le deux Juin, avec celle des autres Martyrs de Lyon.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE étoit de la ville de ce nom en Cilicie, & fut ainſi appellé pour le diſtinguer des autres *Alexandre*, dont l'Hiſtoire de la Médecine fait mention. Il vécut ſous l'Empire de Julien, vers le milieu du quatrieme ſiecle, & ſe diſtingua par ſon attachement à la Philoſophie Péripatéticienne, ainſi que par les Commentaires qu'il écrivit ſur les Ouvrages d'*Ariſtote*. C'eſt moins à ce titre qu'il eſt mis dans ce Dictionnaire, que parce qu'il a traité, dans ſes Problêmes, diverſes queſtions qui concernent la Médecine, & qu'en particulier, il a écrit ſur les fievres. Ce qu'il en a dit, a été traduit en Latin par *George Valla* de Plaiſance, ſous ce titre : *De Febrium cauſis & differentiis*. La premiere Edition eſt celle de Veniſe, 1489, *in-folio* ; mais cet Ouvrage a reparu à Lyon, en 1506, *in-octavo*, avec celui *De Medicinæ claris Scriptoribus*, par *Symphorien Champier*, & ſéparément à Bâle, en 1542, *in-octavo* ; à Geneve, en 1612, *in-octavo*. Le même *Valla* à mis en Latin les Problêmes d'*Alexandre*. Ils ſont intitulés : *Problematum Sectiones quinque. Venetiis*, 1519, *in-folio*, avec les Commentaires de *Pierre de Apono* ſur les Problêmes d'*Ariſtote*. *Pariſiis*, 1520, *in-folio. Ibidem*, 1524, *in-folio*, de la Traduction de *Théodore Gaza*. Les Problêmes d'*Alexandre* ont été publiés en Grec à Veniſe, 1536, *in-folio* ; en Grec & Latin à Paris, 1541, *in-octavo*.

ALEXANDRE, ſurnommé *Philalethe*, c'eſt-à-dire, ami de la vérité, profeſſa la Médecine dans le XXXVIII ſiecle, & ſuccéda à *Zeuxis* dans une Ecole d'Hérophiliens établie en Phrygie.

ALEXANDRE TRALLIEN, ſavant Médecin & Philoſophe, fut ainſi nommé, parce qu'il étoit natif de Tralles, ville fameuſe de la Lydie, où la pureté de la Langue Grecque s'étoit conſervée mieux que par-tout ailleurs. Les Auteurs ne s'accordent point ſur le tems auquel il a vécu ; les uns diſent dans le quatrieme ſiecle, vers l'an 360, les autres dans le cinquieme en 413 ; mais il y a plus d'apparence qu'il floriſſoit dans le ſixieme, environ l'an 560, ſous l'Empire de Juſtinien I, dit le Grand. La premiere preuve ſe tire des Ouvrages mêmes d'*Alexandre* ; il y cite *Aëtius*, qui n'a écrit que vers la fin du cinquieme ſiecle & peut-être au commencement du ſixieme. Le

témoignage d'*Agathias*, célebre Hiftorien Grec qui commença d'écrire en 565, eft cependant plus décifif. Cet Auteur parle avantageufement d'*Alexandre* & de fes quatre freres dans le paffage fuivant : « *Anthemius* le Trallien a » admirablement réuffi à faire des machines, fon frere *Metrodore* a été un » célebre Grammairien, & *Olympius* un excellent Jurifconfulte. *Diodore* a enfeigné » la Médecine aux Tralliens & *Alexandre* s'eft établi à Rome, où il a vécu » avec honneur. «

Le pere d'*Alexandre* fe nommoit *Etienne*, & comme il étoit Médecin lui-même, nous pouvons conjecturer qu'il ne négligea rien pour l'inftruction de fon fils, dont il dirigea les études jufqu'à fa mort. Les progrès qu'*Alexandre* avoit faits, étoient déja grands ; mais pour ne point s'arrêter dans une auffi belle carriere, il alla en faire de plus grands fous un autre Médecin, dont le fils portoit le nom de *Cofmas*. Ce fut à la priere de celui-ci qu'*Alexandre* compofa l'Ouvrage que nous avons de lui. Dès qu'il fut forti de cette Ecole, il voyagea dans les Gaules, en Efpagne & en Italie ; il s'arrêta enfin à Rome, où il acquit la plus brillante réputation. Elle étoit telle, que non-feulement il paffoit dans cette Capitale pour un très-habile homme dans fa profeffion, mais qu'on venoit le confulter des Contrées les plus éloignées. A Rome & ailleurs, il n'étoit connu que fous le nom d'*Alexandre le Médecin* ; titre qui dut d'autant plus le flatter, qu'il le devoit moins au caprice du peuple ou au fuccès de quelques cures opérées par le hafard, qu'à fon favoir & à fes lumieres. Egalement eftimable par les qualités du cœur, il fut allier la fcience avec la modeftie ; plein de bonté & de douceur envers ceux qui avoient recours à lui, il mérita tout-à-la-fois leur amitié & leur confiance. Mais la réputation, dont il a joui, ne s'eft pas bornée à fon fiecle ; elle a paffé jufqu'au nôtre. C'eft rendre juftice à ce Médecin, que de le regarder comme le feul Auteur de l'âge qui a précédé la décadence des Lettres, qui fe foit fait un plan avant que d'écrire, & qu'on puiffe appeller un Ecrivain original. Il y a tant d'ordre, de clarté & d'exactitude dans fes Ouvrages, qu'on peut le confidérer, avec *Areteus*, comme le meilleur Auteur en Médecine qui ait paru parmi les Grecs depuis le tems d'*Hippocrate*. Il commence par les maladies de la tête, d'où il defcend à celles de toutes les parties du corps, qu'il parcourt dans leur ordre naturel. Son ftile eft fimple, mais il rend les chofes avec autant de force que de grace. Son exactitude fe remarque particulierement dans ce qu'il a dit des fignes diagnoftiques, fur-tout lorfqu'il fait voir la différence entre deux maladies qui paroiffent affez femblables, comme la Pleuréfie & l'inflammation du Foie, la Pierre & la Collique, &c. Il en diftingue les différentes nuances avec une fagacité finguliere. Quant à fa maniere de traiter les maladies, elle eft ordinairement raifonnée & falutaire. Point d'opiniâtreté dans fes fentimens ; il embraffoit volontiers ceux des autres, quand ils lui paroiffoient mieux fondés que les fiens. Mais auffi point d'attachement fervile aux opinions d'autrui ; car tout grand partifan qu'il ait été des Médecins qui l'ont précédé, il n'a pas balancé de dire nettement fa penfée & de contredire la leur. Il n'eft pas toujours d'accord avec *Galien*, dont la doctrine lui paroît trop embrouillée ; cependant s'il s'éloigne fi fouvent de lui, c'eft moins par envie de le critiquer, que par amour pour la vérité.

Alexandre eſt fort exact dans ce qu'il dit ſur les vertus des médicamens, ſur le tems & la maniere d'en faire uſage. Aucun Médecin avant lui n'a auſſi bien parlé des purgatifs. Il eſt le premier qui ait fait remarquer le danger de ceux qui ſont trop violens, & qui ait fait voir que dans la cure des maladies chroniques, il faut toujours préférer les évacuations modérées & répétées, à celles qui ſe font avec précipitation & abondance. Il n'eſt cependant point ſans défauts, quand il traite de la matiere médicale. Polypharmaque à l'excès, il a groſſi ſes Ouvrages d'une infinité de Recettes; il s'eſt même trop attaché à vanter ſes antidotes & ſes grandes compoſitions, qui ont été ſi long-tems du goût des Médecins. En général, il eſt fort étendu & fort crédule ſur la matiere des médicamens; il pouſſe même la crédulité juſqu'à la ſuperſtition, ſur-tout à l'égard des amulettes & des enchantemens, auxquels il paroît attribuer beaucoup de vertus. Il a fait mention de quelques Recettes de cette nature contre la Fievre, la Pierre, la Goutte & la Gravelle. On l'accuſe encore de s'être attaché à la Magie, & d'avoir tiré bien des choſes des Ecrits d'*Oſthanés*, un des plus fameux Magiciens de la Perſe. Mais ſi on lui paſſe ſes écarts, qui étoient fondés ſur les erreurs courantes de ſon ſiecle, on doit convenir que ſa méthode eſt toujours conforme aux circonſtances des maladies, & que toutes les fois qu'il entreprend de raiſonner ſur la pratique, il le fait d'une maniere admirable.

C'eſt à ce raiſonnement qu'on doit une découverte bien importante dans la cure des maladies chroniques. Il eſt le premier qui ait fait uſage du fer en ſubſtance & qui l'ait donné intérieurement. Aucun Auteur avant lui n'a fait mention de ce métal, ſinon en parlant de l'eau ou du vin dans leſquels on l'éteignoit après l'avoir rougi au feu, ou de l'application extérieure qu'on en faiſoit pour la cure des ulceres. Il eſt vrai que l'Hiſtoire de *Mélampe* d'Argos, qu'on dit avoir conſeillé à *Iphiclus* l'uſage de la rouille de fer, eſt de plus ancienne date; mais *Daniel Leclerc* jette des doutes aſſez vraiſemblables ſur ſa réalité. Au reſte, ſi ce fait eſt vrai, il ne paroît pas avoir influé ſur la pratique des Médecins qui ſont antérieurs à *Alexandre*. C'eſt encore à lui qu'on doit l'idée de pratiquer la ſaignée de la jugulaire; il la fit pour ſuppléer à celle des ranines qu'il n'avoit pu exécuter.

Il paroît que ce Médecin n'a écrit que dans un âge avancé & lorſqu'il avoit beaucoup d'expérience; ſur quoi on remarque, avec étonnement, qu'il n'a traité d'aucune maladie du ſexe, lui qui avoit été dans le cas de faire beaucoup d'obſervations à cet égard. Il n'a auſſi rien écrit ſur la Chirurgie qui ſoit paſſé juſqu'à nous; on prétend cependant qu'il a compoſé quelques Livres ſur les maladies des yeux & ſur les fractures, mais ces Ouvrages ſont perdus. Ceux qui nous reſtent de cet Auteur, ont été différentes fois imprimés.

En Grec. Paris, 1548, *in-folio*, chez Robert Etienne, avec les corrections de *Jacques Goupil*.

Une vieille & barbare Traduction, que *Fabricius* dit avoir été faite ſur quelque verſion Arabe. Elle eſt intitulée:

Alexandri Iatros practica cum expoſitione gloſſæ interlinearis Jacobi de Partibus &

Simonis Januensis. Lugduni, 1504, *in-4. Papiæ*, 1512, *in-8. Taurini*, 1520, *in-8. Venetiis*, 1522, *in-folio.*

Albanus Torinus remit les Ouvrages d'*Alexandre* en meilleur Latin, mais il ne travailla pas sur le Grec ; il ne fit que retoucher la vieille Traduction, dont on vient de donner le titre. Celui de l'Edition donnée par *Albanus*, porte :

De singularum corporis partium ab hominis coronide adusque imum calcaneum vitiis, ægritudinibus & injuriis, Libri quinque. Basileæ, 1533, *in-folio.* Ce Traducteur ne s'est point borné à mettre les Ouvrages d'*Alexandre* en meilleur ordre, il a encore écrit un Commentaire sur tous les Livres de ce Médecin, qui a paru à Bâle en 1541, *in-folio.*

Jean Gonthier d'Andernac a fait mieux qu'*Albanus* ; il a travaillé sur le Grec, & sa version Latine a été différentes fois imprimée. *Argentorati*, 1549, *in-8. Lugduni*, 1560, *in-12. Ibidem*, 1575, *in-12*, *cum Joannis Molinæi Annotationibus. Ibidem*, 1576, *in-16. Parisiis*, 1567, *in-folio*, avec les *Medicæ Artis Principes.*

Il y a un petit Traité sur les Vers, que *Mercuriali* attribue à *Alexandre* & que celui-ci a dédié à son ami *Théodore*. Il fut publié sous ce titre :

Epistola de Lumbricis ex antiquo Codice Vaticanæ Bibliothecæ. Venetiis, 1570, *in-8. Francofurti*, 1584, *in-8.* L'Auteur y distingue trois sortes de Vers. On ne trouve point cette piece dans les Editions des Ouvrages d'*Alexandre* ; c'est dans celles des Ecrits de *Mercuriali* qu'il faut la chercher.

Samuel Colin a mis en François le Traité de la Goutte d'*Alexandre Trallien*, & l'a fait imprimer à Poitiers, en 1556, avec les Œuvres de *Guainer. Edouard Milward* a donné en Anglois un Abrégé des Ouvrages du même *Alexandre*, Londres, 1734, *in-octavo.* Il y suit l'Auteur dans l'ordre des chapitres, & s'attache à faire voir ce qu'il a dit de nouveau ou de remarquable. Cet Abbréviateur avoit promis une belle Edition de tout *Trallien*, mais elle n'a point paru.

ALEXANDRE, (*Guillaume*) Médecin de nos jours, ne paroît point différent de *George Alexandre* que M. *Carrere* distingue du premier. Cet Auteur, qui a souvent répété la même personne sous diverses dénominations, a pris tant de goût à multiplier les Articles de sa Bibliotheque Littéraire, Historique & Critique, qu'une These ou Dissertation soutenue pour obtenir les degrés, lui a ordinairement suffi pour mettre un Médecin au rang de ceux qui ont publié quelques Ouvrages. A ce compte, tous les Médecins sont Auteurs, & il faudroit bien de gros volumes pour en donner une liste exacte & entiere.

Mais revenons à *Guillaume Alexandre* qui pratique la Médecine à Edimbourg & qui joint l'exercice de la Chirurgie à celui de sa profession. On a de lui les Ouvrages suivans qui sont écrits en Anglois :

Experimental Essays &c., c'est-à-dire, Essais pratiques. Londres, 1768, *in-12.* Il y traite de l'application externe des anti-septiques dans les maladies putrides ; des doses des remedes & de leurs effets ; des diurétiques & des sudorifiques ; & par-tout il répand des lumieres qui font preuve de ses talens, de sa sagacité & de la sagesse de ses vues.

An

An experimental enquiry concerning the caufes which have generally been faid to produce putrid difceafes, c'eft-à-dire, Recherches fondées fur l'expérience touchant les caufes qu'on a dit généralement produire les maladies putrides. Londres, 1773, *in*-12. *Alexandre* s'éleve contre la doctrine de *Macbride*, dont il affure avoir répété les expériences & d'en avoir même fait de nouvelles. Il nie abfolument les propriétés de l'air anti-feptique, prétend avoir trouvé qu'un corps peut laiffer échapper l'air fixe fans devenir putride, & qu'une fubftance peut contracter un très-grand degré de putréfaction fans perdre fon air fixe, ou du moins, fans en perdre beaucoup. Il ajoute que l'air fixe, détaché d'un corps & réuni à une fubftance putride, ne rétablit point l'intégrité de cette fubftance.

ALEXANDRIE. (Bibliotheque d') Dans les premieres années du trente-huitieme fiècle du monde, Ptolomée Lagus fit dreffer une Bibliotheque à l'ufage des Académiciens du Mufée, dans le quartier de la ville d'Alexandrie qu'on nommoit *Bruchion* ou *Pyruchium*, felon Eufebe. *Demetrius* de Phalere, premier Directeur du Mufée, fut auffi le premier Bibliothécaire ; *Zénodote* d'Ephefe & *Eratofthene* le Cyrénien lui fuccéderent dans cette charge.

Sous Ptolomée Philadelphe, fils de Lagus, la Bibliotheque d'Alexandrie étoit déja compofée de cent mille volumes ; Evergetes l'augmenta encore par les foins d'*Eratofthene* le Cyrénien, & depuis elle s'accrut fi prodigieufement, qu'on fut obligé d'en former une feconde. Celle du *Bruchion* contenoit déja quatre cens mille volumes, lorfqu'on prit la réfolution d'en établir une autre dans le fauxbourg nommé *Racothis*, auprès du *Serapeon*, qui étoit un temple bâti à l'honneur de Serapis. Cette deuxieme Bibliotheque, qui n'étoit que le fupplément de la premiere, fut enrichie de trois cens mille volumes.

Telle étoit cette fameufe collection de Livres, lorfque Céfar, fe trouvant en danger par la fédition qui éclata à Alexandrie au tems de la guerre contre Pompée, fit mettre le feu aux vaiffeaux qui étoient dans le port. Le *Bruchion* avoit tout à craindre de la fureur des flammes par fon voifinage; le feu y prit, & l'embrafement s'étant communiqué à l'ancienne Bibliotheque, les quatre cens mille volumes, qu'elle contenoit, furent réduits en cendre. La ville d'Alexandrie fe releva cependant de cette perte : les deux cens mille volumes de la Bibliotheque de Pergame, que Marc Antoine avoit donnés à Cléopatre, & les autres additions qu'on s'empreffa d'y faire, rendirent la nouvelle collection plus riche & plus nombreufe que n'avoit été l'ancienne.

Ce prodigieux amas de Livres contribua infiniment à la réputation de la ville d'Alexandrie ; les Sciences parurent y avoir établi le fiege de leur empire. Les Savans s'y raffemblerent de toute part, & procurerent la plus grande célébrité à fes Ecoles; celles de Médecine jouiffoient même d'une telle réputation fous le regne de Valens, vers l'an 367, qu'*Ammien Marcellin* rapporte qu'il fuffifoit d'y avoir étudié, pour mériter l'eftime & la confiance du public.

Alexandrie fut ainfi le rendez-vous des gens de Lettres jufques vers le milieu du feptieme fiecle; mais ce fut alors qu'on porta le coup le plus terrible dont la barbarie fe foit jamais avifée pour arrêter les progrès des Sciences. Les

Arabes vouloient faire dominer la Religion de Mahomet chez tous les peuples qu'ils ſoumettoient à leur empire naiſſant ; & pour d'autant mieux parvenir à ce but, ils prirent le parti de détruire tous les monumens des Sciences, afin de jetter leurs nouveaux ſujets dans l'ignorance ſi néceſſaire à la propagation de la loi de leur Prophete. C'eſt pour cette raiſon qu'après la conquête de la Perſe, non contens d'avoir détruit les Livres qui traitoient de la Philoſophie naturelle & du culte ſuperſtitieux de la nation vaincue, ils s'efforcerent d'abolir juſqu'à la mémoire des lettres qui compoſoient ſon alphabet. Ils en firent de même lorſqu'ils s'emparerent de l'Afrique : tout ce qui pouvoit rappeller le ſouvenir des anciennes connoiſſances du pays, fut enlevé aux habitans ; & à l'exemple des Goths, qui à leur entrée en Italie en avoient chaſſé les Sciences, ils ne voulurent en laiſſer aucune trace. La célebre Alexandrie fut une des premieres villes qui eſſuyerent un pareil ſort. Le grand nombre de volumes qu'on avoit amaſſés avec autant de ſoin que de dépenſe dans ſa fameuſe Bibliotheque, ceux même que le feu avoit épargnés pendant la guerre de Céſar contre Pompée, tous devinrent la victime des flammes en 642, lorſque les Sarraſins firent la conquête de l'Egypte. *Gregoire Abulfarage* rapporte qu'Amri-ou Amrou, leur Général, avoit eu quelque deſſein de conſerver cette Bibliotheque à la priere de *Jean* le Grammairien, grand ſectateur d'*Ariſtote* ; mais qu'en ayant écrit à Omar Calife, celui-ci lui donna pour réponſe, que ſi tous ces livres ne contenoient que les mêmes choſes que l'Alcoran, ils devoient être brûlés comme inutiles, parce que l'Alcoran ſuffiſoit, étant rempli de toutes les vérités qu'il importoit de ſavoir ; que s'ils contenoient des choſes contraires, il étoit encore plus néceſſaire de les brûler. Sur la déciſion de ce barbare, la Bibliotheque d'Alexandrie fut livrée aux flammes : cette exécution ne ſe fit cependant point tout d'une fois ; car on diſtribua les Livres dans les bains de la Ville, dont le nombre montoit alors à quatre mille ; & comme la quantité de ces Livres étoit prodigieuſe, elle ſuffit pour chauffer les bains pendant ſix mois. A peine ſauva-t-on quelques volumes de la fureur des flammes ; & parmi ceux qui en furent ſouſtraits, ſe trouverent heureuſement les Ecrits des anciens Médecins Grecs, que ces barbares ne conſerverent qu'en conſidération d'eux-mêmes, dans l'eſpérance d'y trouver des conſeils ſalutaires pour la conſervation de la ſanté & de la vie. *Jean* le Grammairien & quelques autres Savans, qui demeuroient alors à Alexandrie, virent cet affreux déſaſtre avec un regret égal à l'amour qu'ils avoient pour les Sciences ; ils ne leur furent cependant point inutiles, car ils tenterent tous les moyens poſſibles pour dérober au feu quelques volumes, & ils réuſſirent dans cette entrepriſe à leur ſatisfaction, ainſi qu'à l'avantage des Lettres.

Malgré la guerre ouverte qu'Amrou avoit faite aux Sciences & aux Beaux-Arts ; malgré la deſtruction de cette précieuſe Bibliotheque, d'où les Savans tiroient les connoiſſances les plus rares ; la Médecine ſe ſoutint encore longtems dans la ville d'Alexandrie, & ſes Ecoles, autrefois ſi célebres, y ſubſiſterent avec honneur juſqu'au delà du huitieme ſiecle. *Abulfarage* parle de *Theodunus* & de *Theodocus*, fameux Profeſſeurs de cette Ville vers la fin du ſeptieme ; les diſciples de *Theodocus* furent même conſidérés juſqu'en 754, tems auquel Abul-Abbas monta ſur le Trône des Califes. L'an 800, Haron Raſchid, cin-

quieme Empereur de la Dynaſtie des Abbaſſides, trouva que le Patriarche d'Alexandrie étoit ſi bien au fait de la Médecine, qu'il ne balança pas de lui confier la cure des maux, dont une de ſes maîtreſſes étoit vivement attaquée.

Avant la priſe d'Alexandrie par Amrou, les Arabes ne connoiſſoient point les Auteurs Grecs; mais ils ne tarderent pas à étudier les Ouvrages qu'ils avoient ſouſtraits aux flammes pendant qu'on exécutoit le barbare arrêt du Calife Omar. Tout le monde ne poſſédoit cependant point la langue dans laquelle les Médecins Grecs avoient écrit; & pour cette raiſon, on s'empreſſa de traduire leurs Ouvrages, afin d'en étendre l'utilité. Mais comme les Syriens étoient plus portés aux Sciences ſpéculatives que les Arabes, ils furent les premiers qui travaillerent à ces Verſions; elles parurent d'abord en Syriaque, & de cette langue on les mit en Arabe. Quoique ces Traductions euſſent été regardées pendant pluſieurs ſiecles comme les ſources de la vraie Médecine, la doctrine de l'Ecole Grecque en a beaucoup ſouffert. Les Ecrits des premiers Maîtres de cette Ecole ont été défigurés par toutes ces verſions d'une langue en une autre, le ſens en a ſouvent été mal rendu, & l'eſprit du Traducteur s'eſt quelquefois mis à la place de celui de l'Auteur; mais on a réparé tous ces défauts bientôt après la renaiſſance des Lettres, parce qu'on n'a pas tardé à ſentir combien il étoit important de recourir aux originaux.

Comme l'Hiſtoire de la Bibliotheque d'Alexandrie fait une époque remarquable dans celle de la Médecine, il eſt à propos de finir cet Article par quelques particularités relatives à cet établiſſement. *Diodore* de Sicile rapporte que la plus ancienne Bibliotheque a été celle d'Oſymandias, Roi d'Egypte. Le titre qu'on lui avoit donné, dit le grand *Boſſuet*, inſpiroit l'envie d'y entrer & d'en pénétrer les ſecrets; on l'appelloit le *Tréſor des remedes de l'ame.* C'étoit-là qu'elle ſe guériſſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de ſes maladies & la ſource de toutes les autres. Un tel avantage piqua d'émulation les Rois d'Egypte & de Pergame; ils ſe diſputerent la gloire d'avoir la plus belle & la plus nombreuſe collection de Livres. Un des Ptolomées fit même de grands efforts pour traverſer le projet que le Roi Eumenes avoit conçu d'établir à Pergame une Bibliotheque ſur le modele de celle d'Alexandrie; il pouſſa ſa jalouſie juſqu'à défendre la ſortie du papier d'Egypte, pour priver ſon émule de la matiere premiere des volumes qu'il vouloit faire tranſcrire. Mais comme il ſuffit qu'une paſſion ſoit traverſée pour que l'eſprit devienne plus fécond en reſſources, Eumenes ſubſtitua le parchemin au papier d'Egypte, & trouva, par ſon induſtrie, un moyen de rendre les Livres plus durables.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (Jules) de Trente, Médecin de l'Empereur Charles V & de Ferdinand I, ſon frere, fut en grande réputation dans le XVI ſiecle. Maximilien II, qui ſuccéda à Ferdinand, eut auſſi beaucoup de confiance en lui; ce Prince valétudinaire fut même ſi content de ſes ſervices, qu'il le combla de bienfaits & d'honneurs. Il eut encore tant de bontés pour ſon Médecin, qu'il lui permit de tranſmettre ſes titres & ſes biens à ſes enfans, quoiqu'ils ne fuſſent pas légitimes. *Alexandrini* mourut dans ſa ville natale en 1590, âgé de 84 ans. On lui fit cette Epitaphe:

Cæsaribus si quis multos inserviit annos ,
Acceptus magnis Principibusque fuit.
Te , Juli , vatem possum Medicumque fateri ,
Doctrinâ in cujus gratia tanta fuit.

Ce Médecin a écrit plusieurs Ouvrages tant en prose qu'en vers , dont voici les titres :

Enantiomateon sexagintà quatuor , Galeni Liber. Item Galeni encomium. Venetiis, 1548 , *in-octavo. Francofurti* , 1598 , *in-folio.*

Ant - Argenterica pro Galeno. Venetiis , 1552 , *in-quarto.*

Interpretatio Actuarii Joannis de affectionibus & actionibus spiritûs animalis. Avec les six Livres *De methodo medendi* d'*Actuarius* , Venise , 1554 , *in-octavo.*

De Medicina & Medico Dialogus. Tiguri , 1557 , *in quarto.*

Pædotrophia. Tiguri, 1559 , *in-octavo.* Cet Ouvrage est en vers.

Ant - Argentericorum suorum adversùs Galeni calumniatores defensio. Venetiis, 1564 , *in - quarto.*

Salubrium , sive , de sanitate tuenda Libri triginta tres. Coloniæ , 1575 , *in-folio.* C'est une assez plate compilation de quantité de choses que les Anciens ont avancées sur le régime.

Epistola ad Andræam Camutium. Florentiæ , 1580 , *in-quarto.*

In Galeni præcipua scripta Annotationes. Basileæ , 1581 , *in-folio.*

Epistola Apologetica ad Rembertum Dodonæum. Francofurti , 1584 , *in-4.* Il s'étoit élevé une dispute entre l'Auteur & *Dodoens* sur les feves qui avoient été en usage chez les Anciens. Suivant celui-ci , elles étoient différentes des nôtres ; mais *Alexandrini* soutint le contraire.

Epistola ad Petrum Andræam Matthiolum de animadversionibus quibusdam in Galenum. Elle a paru avec les Lettres de *Matthiole.*

ALEXANDRO , (Antoine de) Docteur en Philosophie & en Médecine , étoit de Catane , Ville de Sicile sur le Golfe du même nom. Il vécut vers l'an 1440 , & remplit avec beaucoup de réputation la charge de Proto-Médecin de la Sicile & des Isles adjacentes. *Philippe Ingrassias* mit au jour le Recueil qu'il avoit laissé sur les fonctions & les privileges de cette charge. Il est intitulé :

Constitutiones & Capitula , necnon jurisdictiones Regii Proto-Medicatûs officii. Panormi , 1564 , *in-quarto.* C'est un Abrégé historique des droits , fonctions & prérogatives du Proto-Médicat.

ALEXION , Médecin du quarantieme siecle du monde , étoit en liaison avec *Cicéron* & *Pomponius Atticus*, qui lui accorderent leur estime & leur amitié. Il mourut avant eux & il en fut extrêmement regretté , comme il paroît par ce que *Cicéron* lui-même en écrit à *Atticus.* Il s'exprime ainsi : *O malè factum de Alexione ! Incredibile est quantâ me molestiâ affecerit ; nec , me herculè , ex ea parte maximè quod plerique mecum ; ad quem igitur te Medicum conferes ? Quid mihi jam Medico ? Aut si opus est , tanta inopia est ? Amorem erga me , huma-*

nitatem, suavitatemque desidero; etiam illud; quid est quod non pertimescendum sit cum hominem temperantem, summum Medicum, tantus improvisò morbus oppresserit? Sed ad hæc omnia una consolatio est quod eâ conditione nati sumus, ut nihil quod homini accidere possit recusare debeamus. Sur cet éloge, on ne peut que concevoir une haute estime du mérite d'*Alexion*, & regretter les particularités de sa vie, qui nous manquent. Les pleurs de *Cicéron* sont un témoignage bien avantageux pour lui; il les répandit à sa mort, parce qu'en même tems qu'il perdoit un Médecin, dont les grands talens avoient été souvent utiles à sa famille, il étoit privé d'un ami qui, par ses qualités personnelles, étoit entré bien avant dans son estime. A travers les regrets de *Cicéron*, on remarque qu'il n'y avoit point alors à Rome un grand nombre d'excellens Médecins, au moins qu'il y en avoit peu du caractere dont cet Orateur vouloit qu'ils fussent, pour leur donner toute sa confiance.

ALEXIPPUS fut un des Médecins d'Alexandre le Grand. *Plutarque* rapporte que ce Prince lui écrivit pour le remercier de ce qu'il avoit tiré Peucestas d'une maladie dangereuse.

ALGHISI (Thomas) naquit à Florence, le 17 Septembre 1669, de *George Alghisi*, savant Professeur de Chirurgie, & de *Catherine Campani*. Il fit ses premieres études dans sa ville natale, & s'appliqua ensuite à la Chirurgie dans l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve, sous la direction de son pere. Les progrès qu'il fit dans cet Art utile, lui mériterent bientôt la qualité de Maître & de Lecteur; mais comme il voulut se distinguer de la foule par la supériorité de ses talens, il s'appliqua particulierement à la Lithotomie, & se livra tout entier à l'Anatomie sous le célebre *Laurent Bellini*. *Alghisi* fit l'opération de la Taille à un Officier du Pape Clément XI, avec beaucoup de succès, ce qui augmenta sa réputation. Le 15 Avril 1703, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine, à Padoue, des mains de *Vallisnieri*, avec qui il entretint une correspondance littéraire. Les Apatistes de Florence & les Arcades de Rome rendirent à ce Médecin-Chirurgien un témoignage public de l'estime qu'ils faisoient de son favoir, en le recevant dans leur Académie.

Il mourut le 24 Septembre 1713, à la suite de l'amputation de la main gauche, qu'il avoit eu malheureusement blessée par un fusil qui crêva en tirant une tourterelle. Le Pape Clément XI, informé de cet accident, le recommanda au Grand Duc de Toscane; & ce Prince, pour consoler *Alghisi* de sa disgrace, lui promit une Chaire de Chirurgie dans l'Université de Pise. Mais comme les revenus de cette Chaire n'auroient pas suffi pour soutenir décemment la nombreuse famille de ce Médecin, le Grand Duc lui fit encore une pension, parce que la perte de la main le mettoit hors d'état de tirer de quoi vivre de sa profession de Lithotomiste. Toutes ces avances furent inutiles; *Alghisi* fut emporté malgré tous les secours qu'on s'empressa de lui donner. Il a écrit une Lettre remplie d'érudition au savant *Antoine Vallisnieri*; elle est en Italien. Il a aussi publié, dans la même langue, un Traité de la Lithotomie, qui fut imprimé à Florence, en 1707, *in-quarto*, avec figures, & l'année suivante à Venise. La mé-

thode de tailler, dont il parle & qu'il avoit adoptée lui-même, eſt celle de *Jean des Romains.* Il rapporte plusieurs obſervations de calculs extraits par cette méthode, & il conſeille de laiſſer une canule dans l'uretre après l'opération, afin de favoriſer la ſortie de l'urine par la voie naturelle, & de la détourner de la plaie. Il y a plusieurs planches dans cet Ouvrage, qui repréſentent quelques inſtrumens de ſon invention.

ALI BEN ABBAS AL-MAGIOUSI, Perſan d'origine & Mage de Religion, fut un Médecin long-tems célebre parmi les Muſulmans. Il étudia ſous *Mouſſa-ben-jaffer*, & compoſa un Corps entier de Médecine qui porte le titre de *Maleki.* Cet Ouvrage eſt dédié au Sultan Adhaddeddoulat de la Maiſon des Buides.

ALIPTÆ, Serviteurs dont l'unique fonction étoit de baigner, de frotter & d'oindre, dans ces tems où la lutte & les autres exercices des Athletes étoient ſi fort en uſage. Leur miniſtere devint enſuite plus général; comme on y eut recours dans la vue de conſerver la ſanté ou de guérir certaines maladies, ils travaillerent alors ſous les ordres des Médecins, qui auroient choqué la décence de leur état, en s'abaiſſant à rendre de pareils ſervices. Les Romains appellerent ces valets de bains, *Unctores* ou *Reunctores.* Ils étoient regardés comme gens du bas étage, ainſi qu'il paroît de ce que dit *Prodicus* de Sélivrée: *Mediaſtinis Reunctoribus vectigal invenit:* il gagnoit ſa vie parmi la troupe ſervile des Frotteurs. Mais ces valets n'eurent pas plutôt acquis quelque dextérité dans cette partie éloignée de l'Art, qu'ils tenterent de ſecouer le joug & de ſe ſouſtraire à l'autorité des Médecins. Ils changerent alors leur nom d'*Aliptæ* en celui de *Jatroaliptæ*, & bientôt ils prirent le titre de Médecins & s'ingérerent d'en exercer les fonctions.

Comme les entrepriſes des *Aliptæ* ſur la Médecine leur avoient réuſſi, & que pluſieurs avoient tiré de grands profits de ce brigandage, une foule d'Eſclaves s'aſſocia à ces nouveaux maîtres, & gagna bientôt la confiance du peuple par les baſſes complaiſances, qui tiennent ſouvent lieu de mérite auprès de lui. Ils remplirent même les maiſons des Grands, où ils exercerent l'Art de guérir d'une façon ſi déshonorante, que dans la ſuite on en prit occaſion de jetter ſur les vrais Médecins ce blâme aviliſſant, que la troupe ſervile de ces intrus a ſeule mérité. C'eſt delà qu'eſt venu le préjugé de certaines gens, & le reproche, qu'elles nous font encore aujourd'hui, que la Médecine a été exercée à Rome par des Eſclaves. Mais ceux qui penſent ainſi, ne s'appercoivent point que pour donner quelque apparence de fondement à leur opinion, ils ont décoré de ſimples valets de bain du titre de Médecin; comme ſi l'on donnoit le même titre à ceux qui font aujourd'hui de pareilles fonctions, & dont le miniſtere eſt ſi reſſemblant à celui des anciens *Aliptæ.*

ALLEN, (Benjamin) Docteur en Médecine, publia une Hiſtoire naturelle des Eaux minérales & purgatives d'Angleterre. Après en avoir donné l'analyſe, il établit l'eſprit, dont elles ſont chargées, pour leur premier principe, & celui qui

joue seul un si grand rôle dans les effets qu'elles produisent. Il les divise en ferrugineuses, en salées, en ferrugineuses & salées, & en sulfureuses. Ceux qui comprennent l'Anglois & qui sont curieux de mieux connoître la doctrine de l'Auteur, peuvent consulter son Ouvrage qui est intitulé :

The natural History of the chalybeat and purging waters of England. Londres, 1700, *in*-8. L'édition de 1711, *in*-8, que M. *Haller* annonce sous le titre de *Natural History of mineral waters of Great Britain*, paroît être conforme à la premiere.

ALLEN, (Jean) nom supposé, sous lequel a paru un Ouvrage, dont l'Auteur marque la plus grande admiration pour *Boerhaave*. Il y donne la description & la cure de presque toutes les maladies, telles qu'il les a tirées de différens Ecrivains. Il pouvoit faire un meilleur choix d'Auteurs, & ne pas oublier de parler d'*Hippocrate*, d'*Aretée*, d'*Alexandre* de Tralles, de *Baillou*, d'*Hoffmann*, de *Stahl*, sans s'arrêter à copier continuellement ce que dit *Ettmuller*. Le Rédacteur de cet Ouvrage y a joint l'Histoire des maladies les plus rares & quelques Observations qui lui sont propres. Le plan est bon ; s'il étoit bien rempli, ce seroit un Recueil utile aux commençans. Voici le titre & les éditions de cet Abrégé :

Synopsis universæ Medicinæ Practicæ, sive, doctissimorum Virorum de morbis, eorumque causis ac remediis judicia. Londini, 1719, 1729, 1749, *in*-8. *Amstelodami*, 1720, 1723, 1730, *in*-8. *Venetiis*, 1732, *in*-8, avec des augmentations. *Ibidem*, 1762, 3 vol. *in*-8. *Francofurti*, 1749, 1753, *in*-8. Il y a une Version Françoise, intitulée : *Abrégé de toute la Médecine Pratique.* Paris, 1728, *in*-12, 3 vol. par *Devaux*. Paris, 1737, 6 vol. *in*-12, par *Boudon*, Docteur en Médecine. Paris 741, 7 vol. *in*-12; les Libraires qui publierent cette édition, partagerent en deux le dernier volume de la précédente. Paris, 1752, 7 vol. *in*-12, avec beaucoup d'additions & de corrections, par *Boudon* qui dédia cet Ouvrage à M. *Chicoyneau*, premier Médecin du Roi.

ALLIONI, (Charles) Médecin Piémontois, à qui d'heureux talens ont ouvert l'entrée de la Société Physico-Botanique de Florence, de l'Institut de Bologne, des Sociétés Royales de Montpellier, de Londres, de Gottingue & de l'Académie Royale de Madrid. Ce Médecin qui exerce sa profession à Turin, a publié les Ouvrages dont voici les titres :

Rariores Pedemontii stirpes. Taurini, 1755, *in*-4.

Oryctographiæ Pedemontanæ specimen. Parisiis, 1757, *in*-8.

Tractatio de Miliarium origine, progressu, naturâ & curatione. Augustæ Taurinorum, 1758, *in*-8.

Stirpium præcipuarum littoris & agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris. Parisiis, 1757, *in*-8. Cette collection est principalement l'Ouvrage de *Giudice*, Botaniste de Nice & ami d'*Allioni*. Celui-ci, qui s'est trouvé le dépositaire des papiers de *Giudice* après sa mort, a rangé les plantes de cette collection suivant la méthode de *Ludwig*; il rapporte pour chaque espece les phrases & les dénominations de divers Auteurs, sur-tout de

G. Bauhin, de *Tournefort* & de *Linné*. Les animaux, dont il eſt queſtion à la fin de ce volume, ſe réduiſent à quelques eſpeces de ſeches, d'étoiles de mer, d'ourſins & de crabes.

Synopſis methodica Horti Taurinenſis. Taurini, 1762, *in*-4. Les plantes ſont diviſées en treize claſſes; & ſa méthode, à cet égard, ne differe preſque de celle de *Rivin*, qu'en ce qu'elle ne conſidere pas la régularité & l'irrégularité de la corole. Les ſections ſont tirées du ſyſtême ſexuel de *Linné*.

ALLIOT (Pierre) de Bar-le-Duc, profeſſa la Médecine avec tant d'honneur & de réputation, qu'il fut appellé à Paris par François-Nicolas, Duc de Lorraine, pour la maladie du Prince Ferdinand, ſon fils. *Alliot* s'acquitta ſi heureuſement de cette commiſſion, qu'il prit faveur à la Cour de ſes Maîtres. Le Duc Charles IV le fit ſon Médecin ordinaire par Lettres Patentes de l'an 1661, & l'envoya en France pour traiter la Reine Anne d'Autriche, Mere de Louis XIV. Ce Médecin s'étoit acquis en Lorraine la réputation de poſſéder un ſecret pour la guériſon du cancer, & ce fut ſur le bruit qui couroit de ſon ſavoir à cet égard, que la Reine qui étoit attaquée de cette maladie, voulut éprouver ſi ſes remedes étoient auſſi efficaces qu'on l'aſſuroit. *Alliot* ſe rendit, en 1665, à Saint Germain, & la Princeſſe ſe mit entre ſes mains, après avoir quitté *Gendron*. On commença d'abord par conduire la Reine-Mere au Val de grace à Paris, où ce Médecin fit la premiere application de ſa poudre le 24 Août. Mais les douleurs s'étant exceſſivement augmentées, la Reine abandonna *Alliot*, & ſe mit le 9 de Janvier 1666 entre les mains d'un homme qui ſe diſoit natif de Milan, dont les remedes n'eurent point d'autre effet que de hâter ſa mort. *Haller* prétend que la poudre qu'*Alliot* employoit dans la cure du cancer, étoit faite avec l'arſenic rouge diſſous dans l'eau forte, & enſuite précipité par l'addition du vinaigre de Saturne. Il édulcoroit ce précipité par douze lotions d'eau ſimple, & dès qu'il lui paroiſſoit inſipide, il y faiſoit brûler de l'eſprit de vin par cinq ou ſix fois. Dom *Hyacinthe Alliot* convient que c'étoit-là le ſecret de ſon grand-pere.

On a quelques Diſſertations de la façon du Médecin qui fait le ſujet de cet Article; elles parurent à Pont-à-Mouſſon, en 1663, ſous ce titre : *Theſes Medicæ de motu ſanguinis circulato, & de morbis ex aëre, præſertim de Arthritide*. On a encore :

Epiſtola de cancro apparente. Barri, 1664.

Nuntius profligati ſinè ferro & igne carcinomatis miſſus, ducibus itineris Hippocrate & Galenô, ad Chirurgiæ ſtudioſos. 1664, *in*-12.

ALLIOT, (Jean-Baptiſte) fils de *Pierre*, naquit auſſi à Bar-le-Duc. Ses talens lui valurent le titre de Médecin ordinaire de Louis XIV, & la charge de Médecin de la Baſtille. Il fut nommé pour accompagner en Lorraine la Princeſſe Charlotte-Eliſabeth d'Orléans, future épouſe du Duc Léopold I. Ce grand Prince, attentif à relever le mérite par-tout où il le trouvoit, accorda à ce Médecin des

Lettres

de réhabilitation dans la nobleffe de *Bonne de Muffey*, fa mere. Elles font datées du vingt-trois Décembre 1698. Parmi les raifons qui lui ont procuré cette grace, on dit que c'eft à lui que Bar-le-Duc a dû la confervation de fes murs, dans le tems qu'on renverloit ceux des autres villes du pays. On dit encore que la Lorraine lui eft redevable de la réputation des Eaux de Plombieres, fur-tout des Eaux favonneufes dont on faifoit très-peu d'ufage auparavant. Ces Lettres font un monument bien glorieux pour le nom des *Alliot*, auffi les defcendans de *Jean-Baptifte* l'ont fenti, puifqu'ils ont pris rarement celui de *Muffey*, que ces Patentes leur permettent de joindre au leur. La notice de M. *Baron* fait mention de *Jean-Baptifte-Faufte Alliot* natif de Paris, qui prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette Ville, le 26 Octobre 1717. Celui-ci a joint le nom de *Muffey* au fien. Il eft mort à la Martinique, où l'appas des richeffes l'avoit fait paffer.

On a publié un *Traité du Cancer*, dont *Jean-Baptifte Alliot* a paffé pour Auteur; mais il eft de la façon de Dom *Hyacinthe*, qui fait le fujet de l'Article fuivant. Ce Traité fut imprimé à Paris, en 1698, *in*-8.

ALLIOT, (Dom Hyacinthe) Bénédictin de la Congrégation de S. Vanne, naquit à Bar-le-Duc, de *Jean-Baptifte Alliot*. Il fit fa profeffion à Moyenmoutier le 25 Juillet 1681, & mourut Prieur de Saint-Manfuy-lès-Toul, le 5 Février 1701. La connoiffance qu'il avoit des Langues & les grands progrès qu'il y fit, lui procurerent affez de réputation; mais il eft moins connu dans le monde par fon érudition en ce genre, que par la publication du fecret que fon grand-pere prétendoit avoir découvert pour la guérifon du cancer. Nous venons d'en donner la manipulation d'après le célebre *Haller*.

Dans le tems que ce remede faifoit encore du bruit, *Helvétius* publia une petite Differtation fur la nature & la cure du cancer, dans laquelle il prétendoit que l'amputation étoit le feul remede, & il accufoit de charlatannerie tous ceux qui recommandoient l'ufage des topiques. *Jean-Baptifte Alliot* qui crut que cette brochure le regardoit, engagea Dom *Hyacinthe* à travailler pour repouffer cette attaque. En conféquence, il publia un *Traité du cancer, où l'on explique fa nature, & où l'on propofe le moyen de le guérir, avec un examen du fyftême & de la pratique d'Helvétius*. Paris, 1698, *in-octavo*, fous le nom de fon pere. L'Auteur regarde le cancer comme prenant fon origine d'une glande, dans laquelle la circulation étant dérangée par froiffement, contufion ou trop grande quantité d'humeurs, le fang y fermente, s'y corrompt, infecte la glande & les parties voifines. Il veut que, dès le commencement, on arrache la glande par le fer ou par le feu; ou encore mieux, qu'on la faffe tomber, jufqu'à la racine, par le moyen d'une poudre cauftique. Il finit par donner la préparation de fon confomptif.

ALLMACHER (Jean-Frédéric) vint au monde, le 5 Décembre 1648, à Meifenheim, petite ville du Palatinat du Rhin. Son pere, qui pratiquoit la Chirurgie dans cette ville, ne négligea rien pour fon éducation; & lui ayant reconnu autant de difpofition que de goût pour la Médecine, il confentit volon-

tiers à lui en laiſſer faire le cours. Comme ce Chirurgien ſe trouvoit alors à Darmſtadt, où il venoit de fixer ſon domicile, il profita des bontés de *Tack*, premier Médecin des Princes de Heſſe-Darmſtadt & Profeſſeur de la Faculté de Gieſſen, qui lui propoſa d'inſtruire ſon fils des principes fondamentaux de l'Art de guérir. *Jean-Fréderic* fit de grands progrés ſous un tel Maître, & après avoir paſſé un an dans les exercices d'une inſtruction privée, il ſe crut en état de paroître ſur les bancs des Ecoles publiques. Il quitta donc la maiſon de *Tack* & ſe rendit ſucceſſivement à Gieſſen, à Jene, à Leyde, & prit le bonnet de Docteur, le 21 Juin 1672, dans la Faculté de cette derniere Ville.

Les rares connoiſſances, qu'il avoit acquiſes dans ces Académies, le répandirent bientôt dans le monde. Il commença par exercer ſa profeſſion à Francfort ſur le Mein, d'où il paſſa à Aſchaffenbourg en qualité de Médecin ordinaire; mais il abandonna cet emploi pour s'attacher aux Comtes de Wertheim, qu'il quitta à leur tour pour revenir à Francfort, où il remplaça le célebre *Schoeffer.* Dès l'an 1679, *Allmacher* avoit été reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature; & peu de tems avant ſa mort, il fut député par cette Compagnie de Savans, pour aller complimenter, en ſon nom, François-Anſelme d'Ingelheim, Electeur de Mayence. Il n'étoit pas bien âgé, quand il fut honoré de cette commiſſion; car il n'avoit que 41 ans, lorſqu'il mourut le 12 Août 1689, au moment qu'il alloit abandonner Francfort pour ſe fixer à Nuremberg auprès de l'illuſtre *Volckamer*, dont il avoit mérité l'eſtime. On trouve pluſieurs Obſervations de ſa façon dans les Mémoires des Curieux de la Nature.

ALMELOVEEN (Théodore Janſſon d') naquit, le 24 Juillet 1657, à Mydrecht, village de la Province d'Utrecht. Son pere étoit Miniſtre de ce lieu, & ſa mere, *Marie Janſſon*, étoit fille du célebre Imprimeur à qui nous ſommes redevables de la magnifique Edition des *Atlas.* Comme celui-ci n'avoit pas d'enfant mâle, il communiqua ſon nom à *Théodore*, ſon petit-fils. La diſtinction, avec laquelle il avoit fait ſon Cours d'Humanités, engagea ſes parens à ne rien négliger pour le pouſſer dans les Sciences. Il ſe rendit à Utrecht en 1676, & pendant qu'il s'y perfectionnoit dans les Belles-Lettres ſous *Jean-George Grævius*, il apprit l'Hébreu ſous *Jean Leuſden*, & les principes de la Philoſophie ſous *Gerard de Vries.* C'eſt ainſi qu'il ſe préparoit à l'étude de la Théologie; mais les diſputes & les querelles qu'il remarqua parmi ceux qui profeſſoient cette Science à Utrecht, l'en dégoûterent tellement, qu'il ſe jetta du côté de la Médecine & prit les leçons de *Jacques Vallan* & de *Jean Munniks.* Il en reçut le bonnet de Docteur le 23 Juin 1681. Peu de tems après ſa promotion, il ſe rendit à Amſterdam dans le deſſein de s'y fixer; mais ayant épouſé, en 1687, la fille de *Jean Immerſeel*, Bourguemaître de la ville de Goude, il ſe conforma au goût de ſa femme qui n'aimoit pas s'éloigner de la maiſon paternelle.

Almeloveen s'acquit à Goude la plus grande réputation; & comme il employoit au travail du Cabinet une bonne partie du tems qu'il pouvoit dérober à la pratique, il ſe fit bientôt un nom dans la République des Lettres.

Ses Ouvrages le firent avantageuſement connoître des Savans, & lui procurerent une place dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, où il entra ſous le nom de *Celſus ſecundus*. En 1697, on l'engagea à ſe rendre à Harderwyk pour y profeſſer l'Hiſtoire & la langue Grecque. Il accepta cette commiſſion, dont la variété de ſes connoiſſances le rendoit bien capable; & il s'en acquitta avec tant de gloire, qu'en 1702, il fut encore nommé à la Chaire ordinaire de Médecine. Il exerça tous ces emplois juſqu'à ſa mort qui arriva en 1712 à Amſterdam. Comme il ne laiſſa point d'enfans, il légua à l'Univerſité d'Utrecht toutes les Editions de *Quintilien* qu'il avoit pu ramaſſer, & tous les Livres manuſcrits à un de ſes amis. Sa Bibliotheque étoit riche; on en fit la vente en 1713. Cet Auteur a compoſé un grand nombre d'Ouvrages qui ne regardent point la Médecine: *De vitis Stephanorum. Notæ ad Juvenalem. Antiquitatum è Sacris prophanarum ſpecimen. Conjectanea. Veterum Poëtarum Fragmenta. Plagiariorum ſyllabus. Amœnitates Theologico-Philologicæ. Faſtorum, Romanorum Conſularium Libri duo. Strabo cum notis variorum &c.* Il ne s'eſt cependant point borné à ceux-là, il en a laiſſé pluſieurs autres qui touchent de trop près à notre Art pour n'en pas donner la notice.

Inventa Nov-Antiqua, id eſt, brevis enarratio ortûs & progreſſûs Artis Medicæ, ac præcipuè de inventis vulgò novis, aut nuperrimè in ea repertis. Subjicitur ejuſdem rerum inventarum Onomaſticon. Amſtelodami, 1684, *in-octavo*. La ſeconde partie de cet Ouvrage s'étend ſur les découvertes; mais comme l'Auteur étoit grand partiſan des Anciens, il a fait tous ſes efforts pour leur attribuer le mérite des inventions qu'il enleve aux Modernes.

Anatomie de la Moule, avec des Obſervations Anatomiques, Médicinales & Chirurgiques. Traduit du Latin d'*Antoine de Heide* . . . . . avec la nouvelle Lumiere des Apothicaires, du même Auteur. En Flamand. Amſterdam, 1684, *in-octavo*.

Hippocratis Aphoriſmi Græcè & Latinè. Amſtelodami, 1685, *in-24*.

Aurelii Cornelii Celſi de Medicina Libri octo, brevioribus Roberti Conſtantini, Iſaaci Caſauboni, aliorumque ſcholiis ac locis parallelis illuſtrati. Ibidem, 1687, *in-12*, 1713, *in-octavo*. *Patavii*, 1722, *in-octavo*, avec *Sereni Sammonici de Medicina præcepta ſaluberrima*.

Bibliotheca promiſſa & latens; huic ſubjunguntur Georgii Hieronymi Velſchii de Scriptis ſuis Medicis ineditis Epiſtolæ. Goudæ, 1688, *in-octavo*, 1692, *in-12*. *Norimbergæ*, 1699, *in-8*, *cum acceſſionibus Rodolphi Martini Meelfuhreri*.

Apicii Cælii de obſoniis & condimentis, ſive, de Arte Coquinaria Libri X, cum adnotationibus Martini Liſteri, & notis ſelectioribus, variiſque lectionibus integris. Hamelbergii, Barthii, Reineſii, Vander Linden & aliorum. Amſtelodami, 1709, *in-8*.

Cælii Aureliani de morbis acutis & chronicis Libri octo, ex recenſione Joannis Conradi Amman; acceſſere hujuſce Notæ & Theodori Janſſonii ab Almeloveen Animadverſiones & Lexicon Cælianum. Amſtelodami, 1709, *in-4*, avec figures.

Il a auſſi travaillé, avec *Van Rheede*, à la ſixieme partie de l'*Hortus Indicus Malabaricus*, imprimé à Amſterdam, en 1686, *in-folio*.

ALMENAR, (Jean) Docteur ès Arts & en Médecine dans le XV ſiecle, étoit Eſpagnol. Nous avons de lui un Traité *de Morbo Gallico*, dans lequel il approuve l'uſage des frictions mercurielles, mais il eſt contraire à la ſalivation qu'il conſeille de détourner par les purgatifs. Il eſt le premier Médecin de ſa nation qui ait écrit ſur la vérole ; & comme ſon Ouvrage fut bien reçu, lorſqu'il parut à Veniſe, en 1502, *in-quarto*, on le réimprima à Pavie, en 1516, *in-folio*, avec d'autres Ecrits ſur cette matiere ; à Lyon, 1528 ; & 1539, *in-octavo* ; à Bâle, 1536, *in-quarto*. L'Auteur y donne une preuve de ſa vénération pour les perſonnes attachées à l'Egliſe. Il établit deux cauſes de la vérole ; la premiere dépend du contact immédiat avec des perſonnes infectées ; mais il n'oſe attribuer à cette cauſe les ſymptômes vénériens, dont les Prêtres & les Religieux ſont atteints : il déſigne, pour eux ſeulement, une ſeconde cauſe qu'il déduit de l'influence ou de la corruption de l'air. *Per quam cauſam*, dit-il, *piè credendum eſt eveniſſe in Presbiteris & Religioſis.*

ALPINI (Proſper) étoit de Maroſtica, petite ville de l'Etat de Veniſe, où il naquit le 23 Novembre 1553. *François Alpini*, ſon pere, qui faiſoit la Médecine avec honneur, voulut le pouſſer dans les études ; mais ſon goût ne s'accorda pas avec celui de ſon fils, qui avoit plus d'inclination pour les armes. L'exemple d'un frere qui les portoit avec diſtinction dans l'Etat de Milan, engagea *Proſper* à ſolliciter la permiſſion de prendre le même parti. Il fit les plus vives inſtances pour obtenir le conſentement de ſon pere, qui perſiſta toujours dans le deſſein qu'il avoit pris de lui faire étudier la Médecine. Voyant enfin que toutes ſes pourſuites étoient inutiles, il réſolut d'obéir ; & comme ſa fortune étoit attachée aux ſuccès de ſes études, il ſe fit une affaire d'honneur de réuſſir dans la profeſſion qu'on lui conſeilloit d'embraſſer. Il ſe rendit donc à Padoue, où il s'appliqua avec tant de conſtance & de fruit, qu'ayant été reçu Docteur en 1578, avec un applaudiſſement général, il chercha à ſe tirer de la foule par ſon mérite & par ſes Ouvrages. Ses premiers pas ſe dirigerent vers la Botanique. Jaloux de l'enrichir par ſes travaux, il ſe propoſa de compoſer l'Hiſtoire du Baume, plante de l'Arabie heureuſe, autrefois aſſez commune dans les environs de Memphis, & qui fournit une réſine liquide ſous le nom de *Baume d'Egypte*, *du grand Caire*, *de Baume blanc*, &c. Pour réuſſir dans ce deſſein, il prit *Galien* pour modele ; il ſentit tout le beſoin qu'il avoit de voyager, pour examiner la nature des plantes par la qualité des terres qui les produiſent. Le Ciel fut favorable à ſes projets ; car la République de Veniſe ayant nommé George Hemi à la charge de Bayle ou de Conſul en Egypte, celui-ci le prit avec lui en 1580, en qualité de ſon Médecin. *Alpini* demeura trois ans dans ce pays, dont il examina toutes les particularités qui avoient rapport à la Médecine & à l'Hiſtoire narurelle. A ſon retour en Italie, en 1584, André Doria, Prince de Melphe, l'engagea à s'attacher au ſervice de ſa Maiſon. Il accepta cette charge, & il rempliſſoit encore les fonctions de Médecin de ce Seigneur, lorſque la République de Veniſe le nomma Profeſſeur en Botanique & Directeur du Jardin de Padoue. *Alpini* parut dans l'Univerſité de cette ville avec l'éclat

qui accompagne toujours le vrai mérite, & après avoir conftamment foutenu la réputation qu'il y avoit portée, il mourut dans la même Ville, en 1616, à pareil jour du mois de Novembre auquel il étoit né, foixante-trois ans auparavant. Il laiffa quatre fils. *Antoine*, favant Jurifconfulte, mourut de la pefte en 1631. *Alpinus*, Médecin & Profeffeur de Botanique depuis 1633, mourut en 1637. *Maurice*, Moine du Mont Caffin, paya le tribut à la nature en 1644. Le dernier embraffa la profeffion des armes. Mais fi fa famille eft périe en fi peu de tems, les enfans de fon efprit ne mourront jamais : c'eft aux recherches qu'il a faites pendant fon féjour en Egypte, que nous en devons la plus grande partie. On n'a point imprimé tous les Ouvrages d'*Alpini*. En attendant que nous parlions de ceux qui font demeurés en manufcrit, nous donnerons la notice des plus importans, qui heureufement ont vu le jour.

De Medicina Ægyptiorum Libri IV. Venetiis, 1591, *in-quarto*. C'eft un excellent Traité, dont les trois derniers Livres expofent fort au-long la méthode curative des Egyptiens de fon tems. Il y eft auffi parlé de l'ancienne Médecine de cette nation. *Parifiis*, 1646, *in-quarto*, avec l'Ouvrage intitulé : *de Medicina Indorum*, par *Jacques Bontius. Lugduni Batavorum*, 1719, 1745, *in-quarto*, avec figures ; on y a joint le Dialogue d'*Alpini* fur le Baume, & le Livre *de Medicina Indorum* de *Bontius. Manget* ne croit pas que le Traité de la Médecine des Egyptiens foit complet ; il parle d'un cinquieme Livre qui eft demeuré manufcrit entre les mains des héritiers de l'Auteur.

De Balfamo Dialogus. Venetiis, 1591, *in-quarto. Patavii*, 1639, *in-quarto*. En François, Lyon, 1619, *in-octavo*, par *Colin*, Apothicaire de cette ville. *Alpini* auroit pu donner quelque chofe de mieux, puifqu'il avoit fon fujet fous les yeux ; mais il n'étoit point alors affez au fait de la Botanique, & pour cette raifon, la figure & la defcription du Baume font rendues bien obfcurément dans cet Ouvrage.

De plantis Ægyptii Liber. Venetiis, 1592, 1633, *in-quarto*. Son mérite confifte dans la defcription & les figures des plantes officinales qui croiffent en Egypte. Les planches font affez bonnes pour le tems auquel elles ont été gravées ; elles font cependant quelquefois trop petites, & ce défaut eft la caufe qu'elles n'expriment qu'imparfaitement la plante, dont l'Auteur parle. Le Caffé, par exemple, n'eft pas reconnoiffable à la figure qu'il en donne. *Patavii*, 1640, *in-4*, avec les notes & les corrections que *Veflingius* avoit publiées en 1638. Cette édition comprend encore le Dialogue *De Balfamo*.

De præfagienda vita & morte ægrotantium Libri VII. Patavii, 1601, *in-quarto. Venetiis*, 1601, 1705, *in-quarto. Francofurti*, 1601, 1621, *in-octavo. Leidæ*, 1710, *in-quarto*, avec une préface de la façon d'*Herman Boerhaave. Ibidem*, 1733, *in-quarto*, avec la préface de *Boerhaave* & les corrections de *Gaubius. Hamburgi*, 1734, *in-quarto*. Comme l'Auteur avoit lu *Hippocrate* avec fruit, il a rangé par claffes les pronoftics & les obfervations de ce pere de la Médecine. Il y a joint, dans le même ordre, tout ce que *Galien* a dit fur la matiere intéreffante, dont il traite dans cet Ouvrage : tellement que la lecture de ce Livre

peut en quelque forte remplacer celle des Ecrits que les Anciens ont donnés fur le fujet qui a occupé *Alpini.*

De Medicina methodica Libri XIII. Patavii, 1611, *in-folio. Lugduni Batavorum* 1719, 1729, *in-quarto.* C'eft fur les fondemens de la fecte méthodique & la théorie qui en fait la bafe, qu'*Alpini* a donné l'Hiftoire & la cure de chaque maladie.

De Rhapontico Difputatio. Patavii, 1612; *in-quarto. Ibidem*, 1622, *in-quarto*, fuivant *Manget. Lugduni Batavorum*, 1718, *in-quarto.*

De Plantis exoticis Libri duo. Venetiis, 1627, *in-quarto*, par les foins du fils de l'Auteur, qui a enrichi cet Ouvrage de plufieurs augmentations & de quelques figures de plantes deffinées de fa main. *Venetiis*, 1656, *in-quarto.* Cette édition eft fuppofée, car l'Imprimeur n'a rien fait que de la rajeunir par un nouveau titre.

Hiftoriæ naturalis Ægypti Libri IV. Lugduni Batavorum, 1735, *in-quarto*, avec le Livre *De Plantis Ægypti*, deux volumes remplis de figures, dont plufieurs ont été ajoutées par l'Imprimeur. Cet Ouvrage ne correfpond point à ceux que l'Auteur ou fon fils ont publiés. Tel qu'il foit, il n'eft point entier. Comme on a trouvé le cinquieme Livre de l'Hiftoire naturelle de l'Egypte parmi les manufcrits d'*Alpini*, il eft étonnant que l'Editeur Hollandois n'ait pas tâché de fe le procurer, pour le joindre aux quatre premiers.

On a encore trouvé parmi les manufcrits de ce Médecin : *Prælectiones in Gymnafio Patavino habitæ. De furditate Tractatus.* La furdité, dont il fut incommodé pendant les dernieres années de fa vie, l'avoit engagé à faire beaucoup de recherches fur les caufes & la guérifon de cette maladie ; mais il laiffa ce Traité imparfait. *Boerhaave* affure qu'*Alpini* avoit auffi écrit un Ouvrage *De præfagiendis morbis in fanitate*, qui eft demeuré caché quelque part dans le Cabinet d'un Curieux.

ALSAHARAVIUS. Voyez ALBUCASIS.

ALSTON, (Charles) Médecin Ecoffois, mort depuis quelques années, étoit Profeffeur de Médecine & de Botanique à Edimbourg. Il a publié, en 1752, un Ouvrage Anglois, écrit en faveur des Mariniers, dans lequel il préfente l'eau de chaux comme utile dans le fcorbut putride, moins par fa vertu anti-feptique, que par fa qualité pénétrante, déterfive & diurétique. Il y donne encore la maniere d'employer la chaux pour préferver l'eau de la corruption. Cet Ecrit eft intitulé : *A differtation on quick-lime and lime-water.* Mais *Alfton* ne s'eft point borné à la compofition de cet Ouvrage ; on lui doit les fuivans :

Tyrocinium Edimburgenfe. Edimburgi, 1753, *in-8.* Il y eft parlé de fix cens plantes rangées fuivant la méthode de *Tournefort.* Ce Livre eft précédé d'une Differtation fur les principes de la Botanique, dans laquelle l'Auteur donne des regles pour l'étude de cette Science & condamne beaucoup de principes de *Linné.*

Lectures on the Materia Medica, containing the natural Hiftory of drogs, their virtues and dofes &c. Londres, 1770, 1772, deux volumes *in-4.* Cet Ouvrage,

qui a été rédigé sur les manuscrits de l'Auteur & publié par *J. Hope*, Professeur de l'Université d'Edimbourg, contient quatre-vingt-deux Leçons, dont les onze premieres servent d'introduction. *Alston* y parle de l'invention des remedes, de la maniere dont ils produisent leurs effets, des révolutions que la Médecine a éprouvées &c. Il donne des notions succinctes, mais exactes, sur l'Histoire naturelle des Drogues, sur leurs vertus, sur leurs doses ; il y a joint des instructions pour l'étude de la Matiere médicale, & un Appendix sur la maniere de dresser les formules. On trouve, dans ces Leçons, des réflexions sages, des recherches profondes & des observations utiles.

ALTOMARI, (Donat ab) Médecin & Philosophe natif de Naples, s'acquit beaucoup de réputation dans cette ville vers l'an 1550. Le Recueil de ses Ouvrages, qui a été plusieurs fois imprimé, fait preuve de l'estime qu'on en a fait ; il est *in-folio*, & il a paru à Lyon en 1565 & 1597, à Naples en 1573, à Venise en 1574 & 1600. Plusieurs Traités de cette collection ont paru séparément sous ces titres :

De alteratione, concoctione, digestione, præparatione & purgatione, ex Hippocratis & Galeni sententiâ. Venetiis, 1547, *in-quarto. Lugduni*, 1548, *in-12. Venetiis*, 1558, *in-quarto*, avec des augmentations.

Trium Quæstionum nondùm in Galeni doctrina elucidatarum Compendium. Venetiis, 1550, *in-octavo.*

De medendis humani corporis Malis. Neapoli, 1553, 1661, *in-quarto. Venetiis*, 1558, *in-octavo. Ibidem*, 1568, 1570, 1597, 1660, *in-quarto. Harderovici*, 1656, *in-8.*

De medendis Febribus. Neapoli, 1554, *in-quarto. Venetiis*, 1562, *in-quarto.*

De Mannæ differentiis ac viribus, deque eas cognoscendi viâ ac ratione. Venetiis, 1562, *in-quarto.*

De Vinaceorum facultate & usu. Ibidem, 1563, *in-quarto.*

ALVAREZ, (Antoine) Docteur en Médecine & Professeur des Universités d'Acala & de Valladolid, se distingua dans le XVI siecle. Son habileté lui mérita toute la confiance du Duc d'Ossone, & il suivit ce Seigneur, lorsqu'il fut nommé en 1581 à la Vice-Royauté de Naples. Il employa utilement le loisir, dont il jouissoit dans la Maison du Vice-Roi, à rassembler les Consultations auxquelles il avoit répondu pendant le cours de sa pratique ; mais il n'en publia que la premiere partie qui parut sous ce titre :

Epistolarum & Consiliorum Medicinalium pars prima. Neapoli, 1585, *in-4.*

Manget cite deux autres Médecins du même nom. *Didiaque Alvarez Chacon*, Espagnol, a écrit en sa langue maternelle un Traité intitulé : *Para curar el Mal de costado.* Seville, 1506, *in-quarto. Blaise Alvarez de Miraval*, qui se fit recevoir Docteur en Théologie & en Médecine dans l'Université de Salamanque, a donné des conseils, pour le salut de l'ame & la santé du corps, dans un Ouvrage qui porte ce titre : *La conservation de la salud del cuerpo, y alma para el buen regimiento de la salud, y mas larga vida del serenissimo Principe D. Felipe.* Medinâ, 1597, *in-4.* Salamanque, 1601, *in-4.*

AMALTHÉE, (Jérome) natif d'Oderzo dans la Marche Trevifane, fe diftingua, vers l'an 1570, par fon favoir en Philofophie & en Médecine. Les qualités du cœur ne le firent pas moins eftimer que celles de l'efprit; il avoit, en particulier, une douceur fi engageante, qu'on ne pouvoit le voir fans l'aimer. Il réuffiffoit encore fi bien à faire des vers, que *Marc-Antoine Muret*, ce juge pénétrant des beautés de la Poéfie, lui donnoit le pas fur tous les Italiens qui fe mêloient alors de la verfification. *Amalthée* mourut dans fon pays à l'âge de 67 ans, & fut enterré dans l'Eglife de Saint Martin. *Jean-Baptifte* & *Corneille*, fes freres, excellerent auffi dans la Poéfie. Le Recueil de leurs Ouvrages a paru à Amfterdam en 1685. On ne connoît de *Jérôme Amalthée* qu'un petit Poëme, fous le titre de *Medicina metrica*, imprimé à Rome, en 1561, *in-quarto*. L'Auteur y veut prouver qu'on ne peut être bon Médecin fi l'on n'eft pas Poëte.

AMAND, (Jean de SAINT) Chanoine de Tournai, qui vécut vers l'an 1200, étoit de la Province de Hainaut dans les Pays-Bas; c'eft au moins le fentiment de *Foppens*, Auteur de la Bibliotheque Belgique. Il paroît par les Ecrits qui nous font reftés de lui, foit imprimés, foit manufcrits, qu'il fut un des plus favans Médecins de fon fiecle. Comme il aimoit le travail, il s'occupa à traduire, à extraire & à commenter les Œuvres d'*Hippocrate*, fur-tout fes Aphorifmes, fes Pronoftics, le Livre de l'Art, & il en fit de même du Traité de *Galien* fur les maladies aiguës. L'Analyfe, qu'il donna des Pronoftics du premier & des Commentaires du fecond, eft fort exacte. A la tête de ce manufcrit, qui fe trouve dans la Bibliotheque de l'Abbaye de Saint Victor à Paris, *Jean de Saint Amand* s'exprime ainfi : « afin de rappeller ce que j'ai » appris dans ma jeuneffe, & qui pourroit s'échapper de ma mémoire par la » fragilité de l'âge ou par différentes occupations, moi Jean de Saint Amand, » Prévôt des Chanoines de Mons en Puelle, j'ai compilé ce petit Ouvrage » pour foulager les Ecoliers qui paffent des nuits entieres à chercher dans » Galien ce qu'ils defirent ardemment de trouver. Ainfi je me fuis d'abord » rappellé les connoiffances générales, pour paffer enfuite aux connoiffances » particulieres &c. « Telle eft la Traduction que feu M. *Chomel* a donnée de ce paffage dans fon Effai hiftorique fur la Médecine en France. Par le manufcrit de *Jean de Saint Amand*, qui eft en Latin & qui n'a point été imprimé, il eft démontré que ce Médecin, ainfi que ceux de Paris, fes confreres, étoient beaucoup plus attachés à la doctrine des Grecs qu'à celle des Arabes, dès l'origine même de la Faculté de cette ville. Mais cet Ouvrage n'eft pas le feul qui foit forti de la plume de l'Ecrivain dont nous parlons; on a encore de lui un Commentaire fort ample fur l'Antidotaire de *Nicolas*, qui fe trouve fous ce titre à la fuite des Œuvres de *Mefué* :

Expofitio five Additio fuper Antidotarium Nicolai. Venetiis, 1527, 1589, *in-folio*.

Nous avons auffi un Traité fur l'ufage convenable des remedes, & un autre fur les vertus des plantes, qui font également de fa façon, le premier qui eft intitulé : *De ufu idoneo auxiliorum*, fut imprimé à Mayence avec d'autres

Ouvrages,

Ouvrages, en 1534, *in-quarto;* le second se trouve dans la Bibliotheque Médicinale de *Schenckius.*

Il est très-vraisemblable que *Jean de Saint Amand* a long-tems professé la Médecine à Paris. Le bénéfice qu'il possédoit à Tournai, ne fait point une preuve contraire à cette opinion; car tout le monde sait que la Médecine a été long-tems en France entre les mains des Clercs, même après la réforme de l'Université de Paris, en 1452, par le Cardinal d'Estouteville, qui permit aux gens mariés de jouir des droits de la régence, dont ils avoient été exclus jusqu'alors. Peut-être aussi qu'à l'exemple de tant d'autres, ce Médecin se procura une retraite honorable à Tournai, après avoir enseigné dans les Ecoles de Paris. C'est ainsi que fit *Jacques Despars*, Docteur-Régent de la Faculté de cette ville depuis 1410, & ensuite Chanoine & Trésorier de l'Eglise de Tournai. *Despars* cite *Jean de Saint Amand* avec éloge, il a même fait imprimer un Traité de Matiere médicale qu'il avoit extrait de ses Ouvrages. On ignore le tems de la mort du Médecin dont nous parlons, & l'on ne sait rien de plus sur son compte, sinon qu'en 1395, on conservoit encore soigneusement, dans les Archives de la Faculté de Paris, un de ses Ouvrages intitulé: *Concordantiæ Joannis de Sancto Amando;* & que ce Livre se donnoit en garde au Doyen qui devoit le rendre à son Successeur.

AMAND, (Pierre) Chirurgien de la Communauté de Saint-Côme, étoit de Riez en Provence. La pratique des accouchemens est la partie dans laquelle il excella; & comme il avoit fait plusieurs observations à cet égard, il en donna le Recueil au public quelques années avant sa mort arrivée le 22 Juin 1720. La premiere édition est de Paris, 1713, *in*-8, la seconde de la même ville, 1715, *in*-8, toutes deux sous le titre de *Nouvelles Observations sur la pratique des Accouchemens.* On y trouve l'histoire de plusieurs grossesses ventrales. Il admet le systême des Ovaristes, mais il n'étoit pas partisan de l'opération Césarienne. Il inventa une sorte de tire-tête, qui étoit fait avec de petites cordes diversement entortillées, à la façon des frondes dont les enfans se servent pour lancer des pierres. Cet instrument, que l'Auteur a fait représenter dans trois planches différentes, est heureusement remplacé par le *Forceps* à deux branches, qui a aussi fait oublier l'ancien tire-tête.

AMANRICH (Cyr) naquit à Pia, village du Roussillon à une lieue de Perpignan. Ce fut dans cette ville qu'il étudia la Philosophie & la Médecine, & qu'il reçut le bonnet de Docteur en cette derniere Science, le 13 Février 1676; il s'y fixa même & continua d'y faire sa profession jusqu'à la mort.

On ne peut s'empêcher de rappeller ici une anecdote qui fait l'éloge de ce Médecin, mais qui fait encore plus d'honneur à celui qui a reconnu publiquement le mérite d'un de ses confreres. Je la tire de la Bibliotheque Littéraire, Historique & Critique de M. *Carrere* dont le Parent, *Joseph Carrere*, a épousé, en 1707, la fille d'*Amanrich.* " Chicoineau, Chancelier de l'Université de „ Montpellier, appellé à Perpignan, en 1695, auprès de M. de Montmort, „ Evêque de cette Ville, fut scandalisé de la maniere simple & singuliere, on

„ peut même dire ridicule, dont *Amanrich* étoit habillé ; on eut beaucoup de „ peine à l'engager à consulter avec lui ; mais après l'avoir entendu, il se ren„ dit auprès du malade pour lui annoncer son départ, en ajoutant : *Vous n'a„ vez plus besoin de moi, j'ai trouvé mon Maître.* " De pareils aveux sont aujourd'hui fort rares.

L'exercice de la Médecine n'empêcha pas *Amanrich* de se livrer aux fonctions de la régence. Il se rendit, en 1700, aux sollicitations des Consuls de Perpignan, & se chargea de remplir une Chaire de Médecine dans l'Université de cette ville ; mais il la quitta en 1708, pour la faire passer à *Jacques Amanrich*, son fils aîné. Il se retira, vers 1720, à la campagne ; il cherchoit un repos dont il ne jouit pas long-tems. Comme il ne put se refuser aux sollicitations de ses Concitoyens, il revint à Perpignan, où il termina sa carriere en 1728, après avoir eu la douleur de voir mourir son fils *Jacques*, en 1722. *Cyr Amanrich*, le second de ses fils, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Toulouse, le 8 Juillet 1709, fut aggrégé à la Faculté de Perpignan en 1710, & mourut dans cette ville, le 17 Octobre 1768. Il se rendit fameux, dans le Roussillon, par son opiniâtreté à nier la circulation du sang. On a quelques Opuscules de la façon d'*Amanrich* le pere :

Medicus in conspectu magnatum extollendus. Perpiniani, 1702, *in-4.* C'est un discours prononcé en 1701, à l'ouverture des Ecoles.

Programma de insania circulationis & circulatorum. Ibidem, 1705, *in-8.*

Disquisitiones de universa Medicina. Ibidem, 1706, *in-4.* C'est une Dissertation Académique, soutenue en 1706, dans les Ecoles de Perpignan, sous sa présidence, par *Jacques Amanrich*, son fils, & *Joseph Carrere* qui devint son gendre l'année suivante.

AMATUS, (Léonard) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit natif de Sacca ou Xacca, Ville de Sicile dans la Vallée de Mazare. Il fit ses études à Palerme, & les continua ailleurs avec beaucoup de succès ; mais il n'eut pas plutôt reçu les honneurs du Doctorat, qu'il revint dans sa patrie, où il exerça sa profession avec tant de prudence & de bonheur, qu'il fut extrêmement regretté de ses Concitoyens qui le perdirent vers l'an 1674. On a de lui les Ouvrages suivans, le premier imprimé, & les deux autres en manuscrit.

Adversariorum catena de jure galli veteris pro asthmate. Panormi, 1667, *in-4.*

De Balneis. De usu Aquæ Thermalis, seu Aquæ sanctæ, quâ horâ & quâ quantitate potanda. Il n'a point été rendu public.

Discorsi dell' origine è antichita di sciacca, della sua nobilta, è famiglie, d'ogn'una di esse in particolare. Ce Discours sur l'origine & l'ancienneté de la ville de Sacca, traite aussi de sa noblesse, de ses familles, & même de quelques-unes d'elles en particulier. C'est un manuscrit *in-quarto*, qui se trouve dans la Bibliotheque des Capucins de Sacca.

AMATUS LUSITANUS de Castel-Branco, petite ville de la Province du Beira en Portugal, fut en réputation vers l'an 1540. Il s'appelloit *Jean*

Rodriguez de Castello Bianco, & il conserva ce nom, tandis qu'il ne fit pas publiquement profession du Judaïsme; mais lorsqu'il eut levé le voile qui cachoit sa religion, il se contenta de celui d'*Amatus Lusitanus*. Il étudia la Médecine à Salamanque, & pendant qu'il étoit encore sur les bancs, il exerça la Chirurgie dans les Hôpitaux de cette ville. Il voyagea ensuite en France, dans les Pays-Bas & en Italie. On le retint à Ferrare pour y enseigner la Médecine; il se rendit delà à Ancone qu'il quitta brusquement à l'approche de l'Armée du Duc d'Albe, par la crainte d'être poursuivi comme Juif, & se refugia à Pesaro chez Gui Ubalde, Duc d'Urbin. Le Roi de Pologne & la République de Raguse voulurent alors l'attirer dans leurs Etats; mais il refusa les offres avantageuses qu'on lui fit, pour aller à Thessalonique ou Salonicki, ville de la Turquie Européenne, où il professa ouvertement le Judaïsme, auquel il étoit attaché dès l'enfance. On a de ce Médecin:

Exegemata in priores duos Dioscoridis de Materia Medica Libros. Antuerpiæ, 1536, *in*-4.

Curationum Medicinalium Centuriæ septem, quibus præmittitur commentatio de introïtu Medici ad ægrotantem, deque crisi & diebus criticis. Venetiis, 1557, 1566, *in*-8. *Lugduni*, 1560, 1580, *in*-12. *Parisiis*, 1613, 1620, *in*-4. *Burdigalæ*, 1620, *in*-4. *Barcinone*, 1628, *in-folio. Francofurti*, 1646, *in-folio*. La premiere Centurie a paru seule à Florence, en 1551, *in*-8; la seconde à Venise en 1553, *in*-12. Il écrivit les autres en différens endroits, & en particulier à Rome, à Raguse & à Thessalonique. Elles font voir qu'il étoit versé dans la lecture des Ecrits d'*Hippocrate*, de *Galien* & des Arabes; & comme elles contiennent de bonnes observations sur les maladies les plus rares, & plusieurs remarques chirurgicales & physiologiques, elles méritent qu'on en fasse cas.

In Dioscoridem Anazarbæum Commentaria. Venetiis, 1553, *in-octavo*, 1557, *in*-4. *Argentinæ*, 1554, 1565, *in*-4. *Lugduni*, 1558, *in*-8, avec les notes de *Robert Constantin* & des figures tirées de *Fusch* & de *Dalecamp*.

Amatus avoit encore écrit un Ouvrage sous le titre de *Commentaria in quartam Fen Libri primi Avicennæ*, d'après la Version Latine de *Jacques Mantinus*; mais il perdit ce manuscrit au siege d'Ancone, où il avoit laissé ses effets, lorsqu'il s'étoit enfui de cette ville à l'approche de l'Armée du Duc d'Albe.

AMBOISE, (Jean d') personnage issu de l'illustre famille de ce nom, vécut en France dans le XVI siecle. Il se fit un objet d'ambition d'exceller dans la Chirurgie, profession à laquelle la médiocrité de sa fortune l'obligea d'avoir recours pour subsister avec honneur. Les progrès, qu'il fit dans cet Art, correspondirent à l'ardeur qui l'anima & le soutint dans le travail; ils furent même si grands, qu'ils lui mériterent bientôt la confiance du public & les faveurs de son Prince, qui le nomma son Chirurgien au Châtelet de Paris. *Jean d'Amboise* eut trois fils auxquels il inspira son goût pour l'étude. Ce ne furent point les dignités ou les biens qu'il leur transmit, qui les conduisirent à la fortune dont ils ont joui; il ne leur laissa que des exemples & une charge peu lucrative. Peut-être seroient-ils demeurés dans l'obscurité, si la naissance ne leur avoit donné d'illustres protecteurs qui animerent leurs talens. Les deux

aînés, *François* & *Adrien* prirent, l'un le parti du Barreau, & l'autre celui de l'Eglise. Le premier fut Conseiller au Parlement de Bretagne & enfin Conseiller d'Etat; le second mourut Evêque de Treguiers. *Jacques*, dont nous allons parler, s'attacha d'abord à la Chirurgie & devint ensuite Médecin de la Faculté de Paris.

AMBOISE, (Jacques d') troisieme fils de *Jean*, naquit à Paris & succéda à son pere dans la charge de Chirurgien du Roi au Châtelet. Il s'en étoit acquitté avec honneur depuis plusieurs années, lorsqu'il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine de Paris, qui lui accorda le bonnet de Docteur entre les années 1594 & 1597. On ne peut passer sous silence sa nomination au Rectorat de l'Université, le 31 Mars 1594, pendant qu'il étoit encore en Licence: mais cette distinction n'est point unique. *Thomas Scourion* & *Etienne Dufour* avoient reçu le même honneur, le premier en 1578, & le second en 1582. Après *Jacques d'Amboise*, on trouve *Jean le Mercier* en 1600, *Romain du Feu* en 1601, *Jacques Letus* en 1604, *François Placet* en 1608, *Jean Dossier* en 1618, qui furent tous élevés à la charge de Recteur pendant leur Cours de Médecine. L'Université n'y a cependant jamais nommé de pareils sujets, sans prendre quelques précautions. A l'élection de *Jacques d'Amboise*, les Nations assemblées, pour conserver leur droit exclusif à cette premiere Magistrature Académique, lui firent jurer qu'il ne prendroit point le degré de Docteur, qu'auparavant il ne fût sorti de charge.

Le Rectorat de *Jacques d'Amboise* fait époque à plusieurs égards dans l'Histoire de l'Université de Paris. Le 2 Avril 1594, le nouveau Recteur, accompagné des Doyens & des Procureurs, alla se jetter aux pieds du Roi Henri IV, & lui demanda pour l'Université la même indulgence & le même pardon, qu'avoient déja obtenu de sa bonté tous les autres Ordres de la Ville. Ce Prince reçut favorablement ses prieres, il lui promit sa protection paternelle, & les Députés de l'Université sortirent de l'Audience pleins de confiance & de joie. Le procès contre les Jésuites, dans lequel il montra beaucoup de fermeté & de courage, est un autre événement de son Rectorat. Il eut encore la satisfaction de voir refleurir l'Université qu'il avoit reçue dans un état de délabrement universel. *Du Boullai* rapporte que d'*Amboise*, pendant les six mois qu'il fut en place, reçut au serment deux cens seize Ecoliers, cinq Libraires, treize grands Messagers & quarante-cinq petits. Il finit son Rectorat le 10 Octobre de la même année 1594, & il eut pour successeur *Jean Galland*, Principal du College de Boncour. Nous ne savons rien de plus touchant le Médecin qui fait le sujet de cet Article, sinon qu'on met sa mort au 30 Août de l'an 1606, & qu'il fut enterré dans le cimetiere de Saint Nicolas des Champs. Voici son Epitaphe:

A la Mémoire de Jacques d'Amboise, Ecuyer, Seigneur de la Bruchere,
Docteur en Médecine, Conseiller-Médecin ordinaire du Roi,
Demoiselle Louise Desportes, son épouse, mere de trois enfans,
A consacré à regret ce Monument le 30 jour d'Août 1606,
Et ses freres, l'un Evêque & l'autre Maître des Requêtes.

AMBROSINI (Barthelemi) de Bologne, prit le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de cette ville. L'étude particuliere qu'il avoit faite de la Botanique, lui en mérita la Chaire & la direction du Jardin, dont il s'acquitta avec beaucoup d'honneur. Mais comme il n'avoit pas moins de talens pour la pratique, il fut recherché par les malades de toute condition, & montra toujours le plus grand empressement à leur être utile. Il en fit la preuve, lorsque la peste désola sa patrie en 1630. Les ravages qu'elle causa à Bologne, fournirent à ce Médecin une occasion bien triste de montrer à ses concitoyens combien il avoit leur salut à cœur. Il se dévoua entierement à leur service, & non content d'en avoir ravi un nombre considérable aux traits meurtriers de cette cruelle maladie, il composa un Ouvrage qui traite de la méthode de s'en préserver, & le publia en 1631, sous ce titre : *Modo e facile præserva e cura di peste à beneficio del popolo di Bologna.* Nous avons encore de la façon d'*Ambrosini* :

De Capsicorum varietate, cum suis iconibus. Accessit Panacea ex herbis quæ à sanctis denominantur. Bononiæ, 1630, *in-12.*

Theorica Medicina in Tabulas veluti digesta, cum aliquot Consultationibus. Ibidem, 1632, *in-quarto.*

De Pulsibus. Ibidem, 1645, *in-quarto.*

De externis malis Opusculum. Ibidem, 1656.

On met la mort de ce Médecin en 1657 ; & parmi les éloges en Vers qu'on a consacrés à sa mémoire, il y en a un qui finit ainsi :

Ingeniô, eloquiô, Medicâ est mirabilis Arte :
Hæc ego, tu quod deest laudibus adde. Vale.

Hyacinthe Ambrosini, Docteur en Médecine de la Faculté de Bologne, succéda à *Barthelemi*, son frere, dans la charge de Directeur du jardin botanique & de Professeur des simples. En 1657, il publia le catalogue de ceux qu'on cultivoit dans ce jardin ; il est en un volume *in-quarto.* Peu de tems avant sa mort, il publia encore l'Ouvrage suivant :

Phytologiæ, hoc est, de Plantis partis primæ Tomus primus, in quo herbarum nostrô sæculô descriptarum nomina æquivoca, synonima ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, Lexicôque Botanicô, cum Indice trilingui. Bononiæ, 1666, *in-folio.* Le second tome devoit traiter des arbres, mais il n'a jamais paru.

AMIN AL-DOULAT, ou AMIN EDDOULAT ; c'est le surnom d'un Médecin Chrétien, qui s'appelloit *Hebat Allah.* Les Califes Abbâssides, à qui il rendit de grands services, lui donnerent ce titre, qui signifie le *Fidele des Princes & de l'Etat*, comme une marque publique de l'estime dont ils l'honoroient. Cet éloge est bien court, mais il est énergique dans la bouche du Maître, lorsque le Sujet ne le doit qu'au seul mérite.

AMMAN, (Jean-Conrad) Médecin natif de Schaffhouse, exerça sa profession à Amsterdam, vers la fin du dernier siècle. Il s'y fit beaucoup de répu-

tation par l'art de faire parler les sourds & muets de naissance. Mais comme il ne voulut pas priver le public des secours qu'il pouvoit tirer de sa méthode, il la mit à la portée de tout le monde dans un Ouvrage intitulé :

Surdus loquens. Amstelodami, 1692, *in-octavo. Ibidem*, 1700, *in-octavo*, sous le titre de *Dissertatio de loquela. Ibidem*, 1702, avec des augmentations. *Leydæ*, 1727, 1740, *in-octavo*. En Allemand, à Prentzlow, 1747, *in-octavo*.

Nous avons une bonne édition des Œuvres de *Cælius Aurelianus*, qui parut à Amsterdam, en 1709, *in-quarto*, par les soins d'*Amman*, avec les notes & les remarques d'*Almeloveen*.

Jean Amman, fils de *Jean-Conrad* & Docteur en Médecine comme lui, alla s'établir à Petersbourg, où il enseigna la Botanique. Les plantes seches, que *Heinzelmann*, *Messerschmid* & *Gmelin* avoient envoyées de Finlande à l'Académie Impériale de Petersbourg, lui parurent si belles & si rares, qu'il en publia la description & les figures dans un Recueil qui porte ce titre :

Icones & descriptiones stirpium rariorum Ruthenicarum. Petropoli, 1739, *in quarto*. L'Auteur, qui étoit Membre des Académies de Londres & de Petersbourg, a enrichi les Mémoires de la seconde par différens Ecrits de sa façon sur la Botanique.

AMMANN (Paul) naquit à Breslau le 31 Août 1634. Parvenu à l'âge de prendre son parti dans les Etudes, il se décida pour la Médecine, à laquelle il s'appliqua dans différentes Universités d'Allemagne. Il voyagea ensuite en Hollande & en Angleterre, & à son retour, il prit le bonnet de Docteur à Leipsic le 21 Octobre 1662. L'Académie des Curieux de la Nature ne tarda pas à le mettre au nombre de ses Membres ; elle se l'associa, en 1664, sous le nom de *Dryander*. Peu de tems après, il obtint une Chaire extraordinaire dans la Faculté de Médecine de Leipsic ; mais, en 1674, on le fit monter à celle de Botanique, qu'il abandonna, en 1682, pour remplir la place de Professeur de Physiologie. Ce Médecin mourut le 4 Février 1691, après avoir passé les vingt dernieres années de sa vie à composer les Ouvrages, dont voici les titres :

Medicina critica, sive decisoria, id est, Centuria casuum in Facultate Lipsiensi resolutorum variis discursibus aucta. Erfurti, *seu potiùs*, *Rudolstadii*, 1670, *in-quarto. Stadæ*, 1677, *in-quarto*, avec des corrections. *Lipsiæ*, 1693, *in-quarto. Ammann*, qui étoit d'un esprit vif & remuant, pressa tellement *Jean Michaëli*, qu'il en obtint la permission d'extraire des registres de la Faculté de Leipsic, les décisions qui se trouvent dans ce Recueil. Mais comme il y fit entrer plusieurs Histoires qui sont de vrais paradoxes, & que d'ailleurs cette édition avoit été publiée sans la participation de la Faculté, elle la condamna hautement par un Ecrit intitulé : *Præliminaris excusatio quâ casuum & responsorum suorum importunam editionem deprecatur. Lipsiæ*, 1670, *in-quarto*.

Parænesis ad discentes circa Institutionum Medicarum emendationem occupata. Rudolstadii, 1673, *in-douze. Lipsiæ*, 1677, *in-douze*. Il s'emporte avec une forte de fureur contre les systêmes, & sur-tout contre ceux de la Médecine Galénique ; il n'y met cependant rien de sa façon qui vaille mieux que ce qu'il critique.

Archæus syncopticus, *Eccardi Leichneri Archæo syncoptico contra Parænesim ad discentes, oppositus.* 1674, in-12.

Suppellex Botanica, hoc est, Enumeratio Plantarum quæ non solùm in Horto Medico Academiæ Lipsiensis, sed etiam in aliis circa urbem viridariis, pratis ac sylvis &c. progerminare solent. Accessit brevis ad Materiam Medicam Manuductio. Lipsiæ, 1675, *in-octavo.*

Character Plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet, Fructificatione, desumptus. Lipsiæ, 1676, *in-12. Francofurti*, 1685, *in-12. Lipsiæ*, 1686, *in-12.* avec des augmentations. *Francofurti*, 1701, *in-12*, avec d'autres augmentations par *Daniel Nebel.* Elles consistent principalement dans ce qu'il a dit sur les caracteres de *Tournefort* & d'*Herman.* L'Auteur loue beaucoup la méthode de *Morison* dans la Préface de son Ouvrage ; il rejette cependant son systême qui caractérise les plantes par les feuilles, & lui préfere le sien qui établit 220 genres sur les graines. Selon lui, toutes les plantes viennent se ranger sous ces genres.

Hortus Besianus quò ad Exotica solùm descriptus. Lipsiæ, 1686, *in-quarto.* On y trouve la description de plusieurs plantes rares, qui sont distribuées suivant la méthode de *Morison.* Ce jardin subsiste encore aujourd'hui.

Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quò veterum Medicorum & Philosophorum Hypotheses in Corpus Juris Civilis pariter ac Canonici hactenus transumptæ, à præconceptis opinionibus vindicantur. Francofurti & Lipsiæ, 1689, *in-octavo.* Son dessein est d'examiner les Loix qui sont fondées sur les sentimens d'*Hippocrate* & les systêmes reçus en Médecine. De l'examen, il passe à la réfutation de la plupart ; mais toute juste que soit sa critique à certains égards, il y mêle des traits si mordans & des plaisanteries si peu convenables à la gravité du sujet qu'il traite, que c'est avec raison qu'on lui a fait de vifs reproches sur les défauts de cet Ouvrage.

Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum, ut plurimùm traumaticarum, cum cribationibus adornata. Francofurti, 1690, *in-octavo. Lipsiæ*, 1701, *in-8.* L'Auteur a écrit ce Recueil avec tout aussi peu de ménagement que l'ouvrage précédent. Il est rigide dans ses décisions ; il est violent dans ses reproches ; il est mordant dans sa critique. Il a cependant quelquefois raison de s'échauffer : spécialement lorsqu'il déclame contre les couleurs que donnent au crime, ceux qui veulent excuser les coupables.

AMMONIUS, ancien Chirurgien qui étoit natif d'Alexandrie, vécut dans le XXXVIII siecle. Il fut surnommé *Lithotome*, c'est-à-dire, *Coupeur de pierres*, parce qu'il s'avisa le premier de couper ou de rompre dans la vessie les pierres qui étoient trop grosses pour pouvoir sortir, sans danger, par l'ouverture qui se fait pour cela. Sa méthode étoit de saisir la pierre avec un crochet pour l'empêcher de rentrer, & de la couper ensuite avec un instrument convenable, mince & émoussé par sa pointe, qu'il posoit à plomb, en prenant garde de ne point offenser la vessie avec l'instrument ou avec les éclats de la pierre. Sur quoi *Daniel Leclerc* remarque que le mot *Lithotomie*, dont on se sert pour marquer l'opération par laquelle on tire la pierre de la vessie, n'est pas propre, & que l'on parleroit plus juste, en appellant cette opération *Cystotomie*,

puisque c'eſt la veſſie & non pas la pierre que l'on coupe. Mais l'uſage a prévalu, & le mot *Lithotomie* s'applique aujourd'hui à toutes les méthodes de tailler.

AMOREUX, (Guillaume) Médecin à Beaucaire, ſa patrie, quitta cette ville en 1761, pour ſe fixer à Montpellier, où il ſe rendit à la ſollicitation de *Henri Haguenot*, Doyen des Profeſſeurs de la Faculté. L'année même de ſon arrivée à Montpellier, il fut aggrégé à la Société Royale des Sciences en qualité d'Adjoint, & comme Aſſocié en 1766; mais il fut nommé Directeur de cette Compagnie en 1769. Il a paſſé depuis à la charge de Médecin de l'Hôpital Saint-Eloy & de Bibliothécaire de la Faculté de Médecine.

Pierre-Joſeph Amoreux, ſon fils, né à Beaucaire le 26 Février 1741, fut reçu au Doctorat en Médecine dans l'Univerſité de Montpellier l'an 1762, & Membre de la Société Royale de la même ville en 1764. On a de lui:

De noxa animalium. Avenione, 1762, *in-quarto*. C'eſt une Diſſertation Académique qu'il ſoutint dans les Ecoles de Montpellier le 20 Avril de la même année, pour ſa réception au Baccalauréat. Il y décrit les différentes manieres, dont les animaux peuvent nuire à l'homme, & après avoir fait l'énumération des maux qui nous menacent de leur part, il paſſe à la curation, qui eſt accompagnée de réflexions judicieuſes & de pluſieurs avis ſalutaires.

Lettre d'un Médecin de Montpellier à un Magiſtrat de la Cour des Aides de la même ville, & Agriculteur, ſans indication d'année, de ville, ni d'Imprimeur. Cette Lettre eſt relative à la Médecine vétérinaire.

Seconde Lettre d'un Médecin de Montpellier &c. C'eſt une ſuite de la précédente.

AMPSING (Jean-Aſſuerus) naquit dans la Province d'Over-Iſſel. Il étoit Miniſtre de la ville de Harlem, lorſqu'il lui prit envie d'étudier la Médecine & qu'il ſe fit recevoir Docteur en cette Science. Il commença par l'exercer en Suede; mais il quitta ce Royaume au bout de quelque tems, pour venir occuper la place de Médecin de la ville de Wiſmar dans le Cercle de la Baſſe-Saxe. Delà il ſe rendit à Roſtock, où il obtint une des Chaires de la Faculté. Il finit par être Médecin du Duc de Meckelbourg, & il mourut dans cet emploi, le 19 Avril 1642, à l'âge de 83 ans. On a quelques Ouvrages de ſa façon:

Diſſertatio Jatro-Mathematica, in qua de Medicinæ & Aſtronomiæ præſtantia, deque utriuſque indiſſolubili conjugiô diſſeritur. Roſtochii, 1602, 1618, *in-4*, 1629, *in-8*.

De Theriaca Oratio. Ibidem, 1618, *in-quarto*, 1619, *in-octavo*.

De Morborum differentiis Liber. Roſtochii, 1619, *in-quarto*, 1623, *in-octavo*, avec le Diſcours *De Theriaca*.

Hectas affectionum capillos & pilos humani corporis infeſtantium. Wittebergæ, 1623, *in-octavo. Roſtochii*, 1623, *in-octavo*.

AMULETTES (Les) ſont des mots écrits ſur de certaines choſes, que l'on attache au corps du malade, ou qu'on lui fait porter. Les Latins les ont appellés

pellés *Amuleta*, du verbe *amovere*, ôter, éloigner; *Proëbra* ou *Proëbia*, de *prohibere*, garantir, défendre. Les Grecs les ont nommés dans le même ſens: *Apotropæa*, *Phylacteria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*, parce qu'ils croyoient que ces remedes défendoient ou garantiſſoient, non-ſeulement contre les maladies provenant de cauſes naturelles, mais contre les charmes & les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres, en vue de nuire.

Les Anciens ſe ſervoient beaucoup d'Amulettes, & ils en tiroient la matiere des pierres, des métaux, des ſimples, des animaux & généralement de preſque tout ce qu'il y a ſur la terre. On gravoit ſur les pierres, ſur les métaux & ſur le bois, des caracteres ou des figures, ou des mots qui devoient être diſpoſés en un certain ordre, auſſi bien que ceux que l'on écrivoit ſur du papier. Tel eſt le mot *Abracadabra* de l'invention de *Serenus Sammonicus*, qu'on arrangeoit en cône ſur le papier, pour guérir une eſpece de fievre que les Médecins appellent *Hémitritée*. Tel eſt encore le mot *Abracalan*, autrefois en uſage chez les Juifs.

On trouve dans *Marcel* l'Empirique, dans *Alexandre* de Tralles & ailleurs, divers exemples d'Amulettes faits par des caracteres rangés en certain ordre, & gravés ſur des métaux, ſur des pierres, &c. Quelquefois on n'écrivoit, ni on ne marquoit rien ſur les matieres propres à faire les Amulettes, mais on employoit, je ne ſais combien de cérémonies ſuperſtitieuſes dans leur préparation & dans leur application, ſans compter la peine qu'on ſe donnoit pour obſerver que les aſtres fuſſent diſpoſés favorablement. Les Arabes ont nommé *Taliſmans*, c'eſt-à-dire, Images, cette derniere ſorte d'Amulettes, dont ils croyoient que la vertu dépendoit principalement de l'influence des aſtres.

Les Amulettes étoient de différentes formes, & comme on les attachoit à toutes les parties du corps, on les appelloit encore *Periapta* & *Periammata*, d'un verbe Grec qui ſignifie attacher autour de quelque choſe. Quelques-uns reſſembloient à une piece de monnoie, qu'on perçoit pour les pendre au cou avec un fil. D'autres étoient faits en anneaux, pour être mis au doigt ou ailleurs; d'autres comme des braſſelets ou des colliers, qu'on portoit au bras ou autour du cou, ou comme des couronnes dont on entouroit la tête.

On pourroit joindre aux Amulettes tous les autres remedes ſuperſtitieux: perſonne n'ignore que l'antiquité y ajoutoit beaucoup de foi & qu'elle en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, quelques ſimples que l'on ne cueilloit, que l'on ne préparoit, que l'on n'appliquoit pas même, ſans pratiquer de certaines choſes qui ne pouvoient point faciliter l'effet du remede, ni augmenter ſa vertu; en un mot, qui ſembloient tout-à-fait indifférentes, mais ſans leſquelles on prétendoit néanmoins que les remedes étoient inutiles. Les Livres des anciens Médecins contiennent pluſieurs deſcriptions de ſemblables remedes, qui ſont encore pratiqués aujourd'hui par des Empiriques, de bonnes femmes ou d'autres perſonnes crédules & ſuperſtitieuſes. *Gerſon*, qui vécut dans le quinzieme ſiecle, parle de cet abus & ſe plaint de ce que les Médecins de ſon tems y étoient encore attachés. Il écrivit contre deux Docteurs de Montpellier, dont l'un ſe ſervoit d'une médaille ſur laquelle étoit gra-

vée la figure d'un lion, & qu'il vantoit pour la guérifon de plufieurs maladies; l'autre ne vouloit point employer fes remedes qu'en certains jours. Le favant *Gerfon* combat avec beaucoup de force les idées fuperftitieufes de ces deux Médecins. Il faut être ignorant, pour pratiquer aujourd'hui de bonne foi pareils remedes; mais la crédulité & l'ignorance marchent prefque toujours de compagnie. Quant au débit des Amulettes, il eft renvoyé à ces impofteurs qui, effrontément montés fur un théatre, font métier de tromper le peuple qui les écoute. Il eft une autre forte de débiteurs d'Amulettes; ce font ces gens qui, ayant obtenu le privilege de s'enrichir aux dépens du public, lui vendent à cher prix des colliers, des fachets, dont l'effet principal eft d'agir fur l'imagination. Il y a cependant certains Amulettes, que plufieurs Médecins ne rejettent pas abfolument, parce que les charmes, ni la fuperftition n'y ont aucune part. C'eft peut-être à l'efprit du malade que fe borne toute leur action; au moins perfonne ne peut rendre une raifon folide des effets qu'on leur attribue, ni de la maniere dont ils agiffent. Tel eft le corail porté fur foi pour le flux de fang; l'ongle d'Elan contre le mal caduc; la bague d'acier contre le vertige; la croix ou l'os du cœur de cerf contre la palpitation; &c. Les partifans de ces remedes en appellent tous à l'expérience; mais c'eft cette expérience même qui devroit être confirmée par une fuite d'obfervations propres à conftater leurs vertus. Cette preuve manque à leur efficacité, & tout fe réduit à quelques foulagemens qu'on peut rapporter au hafard des circonftances, ou à des guérifons réelles qui ont été opérées par des remedes indiqués dans pareils maux; car le malade aime trop la vie & la fanté, pour confier l'une & l'autre à l'opération des feuls Amulettes. Ce n'eft donc point fans fondement qu'on refufe d'ajouter foi à de femblables pratiques, & que l'on met dans la même catégorie ces fachets & ces colliers de mode, que l'envie de gagner de l'argent à fait inventer. Des perfonnes d'une qualité diftinguée leur ont donné un ton que la crédule imagination du public a foutenu jufqu'aujourd'hui.

ANATOMIE. Ce terme, felon fon étymologie Grecque, ne fignifie autre chofe qu'une diffection, divifion ou féparation; ainfi on peut définir l'Anatomie: *une divifion artificielle du corps humain mort en fes parties tant internes qu'externes, faite avec ordre & dextérité, pour acquérir une connoiffance diftincte des différens organes qui entrent dans fa compofition.* C'eft ainfi que l'Anatomie met fous les yeux la ftructure du corps humain, développe toutes fes parties, enfeigne leurs différens ufages; &, ce qui eft plus important encore, elle conduit les efprits attentifs à la connoiffance des merveilles du fouverain Maître. Elle montre le doigt de Dieu dans la délicate conftruction des vifceres.

L'Anatomie doit être fort ancienne; car il eft prefque impoffible que les hommes n'aient point eu, même dans les premiers âges du monde, une connoiffance générale de la ftructure des parties de leur corps. Les hafards, les meurtres, les accidens de la guerre, l'ouverture des animaux deftinés à leur nourriture, fuffifoient pour les en inftruire. Mais en quel tems commença-t-on de la cultiver comme une Science? C'eft un point qui n'eft pas fans obfcurité. Si nous en croyons *Manethon*, l'étude de l'Anatomie fe fit de bonne heure.

Eusebe rapporte qu'on lisoit dans cet Ecrivain Egyptien qu'Athotis, Roi d'Egypte, avoit composé plusieurs Traités d'Anatomie; & comme il est apparent que c'est d'Athotis, ou Phusanus qui vécut sur la fin du vingt-huitieme siecle du monde, que *Manethon* veut parler, on est en droit de conclure que l'étude de l'Anatomie est fort ancienne. On ne doit cependant point croire que les Egyptiens eussent fait de grands progrès dans cette partie de la Médecine; quoique leur pays ait été le berceau de l'Art de traiter les maladies, ce ne fut point par l'Anatomie qu'ils lui donnerent plus de consistence. Leurs connoissances sur la structure du corps humain ont été bien minces, en comparaison de celles que les Grecs y ont acquises.

Galien est dans l'opinion que l'Anatomie faisoit partie de la science des *Asclépiades*; il en parle plus d'une fois. Voici ce qu'il dit de plus remarquable à ce sujet : " Dans le tems que la Médecine étoit toute renfermée dans la famille des *Asclépiades*, les peres enseignoient l'Anatomie à leurs enfans & les accoutumoient, dès le bas âge, à disséquer des animaux; en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comment cela se faisoit, puisqu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent, que les lettres de l'alphabet qu'ils avoient apprises presqu'en même tems. " Mais on peut opposer à l'autorité de *Galien*, celle de *Chalcidius*, ancien commentateur de *Platon*, qui attribue au Philosophe *Alcmoeon* d'avoir été le premier qui ait disséqué quelque animal. Or cet *Alcmoeon*, disciple de *Pythagore*, n'a vécu que dans le XXXV siecle du monde; ainsi les connoissances Anatomiques des *Asclépiades*, dès qu'on les suppose tirées de la dissection des animaux, ne prouvent rien, sinon en faveur de ceux qui sont venus après ce Philosophe. D'ailleurs le peu de progrès qu'on avoit faits dans l'Anatomie du tems même d'*Hippocrate*, fait connoître assez clairement qu'avant lui, on n'avoit examiné les corps des animaux qu'assez superficiellement. *Galien* ne se rend cependant point à ces raisons; il trouve un expédient pour soutenir sa these, & il prétend qu'il y a eu un intervalle entre les plus anciens *Asclépiades* & *Hippocrate*, pendant lequel l'Anatomie a été fort négligée. Cet Auteur fixe la décadence de cette Science au tems que la Médecine a fait le premier pas pour sortir de la famille des *Asclépiades* qui, moins avares de leurs connoissances que n'avoient été leurs peres, se mirent alors à enseigner leur Art à des étrangers. Mais il y a bien de l'apparence que ce sentiment de *Galien* n'a d'autre fondement, que l'aveugle prévention de ce Médecin pour cette ancienne famille. Ce n'est pas qu'on veuille dire que les *Asclépiades* n'ont rien connu de la structure du corps humain : cette pensée seroit absurde; car sans cette connoissance, ils n'auroient pu exercer, ni la Médecine en général, ni la Chirurgie en particulier, qui est de tout leur Art ce qu'ils entendoient le mieux. Il semble cependant qu'ils ne pouvoient pas connoître la situation & la figure des parties du corps, sans être Anatomistes, ou, ce qui paroît revenir au même, sans avoir disséqué d'animal. Mais il est aisé de faire voir qu'ils avoient pu sans cela acquérir quelques connoissances. La premiere & la plus familiere instruction étoit celle que leur donnoit ce qu'ils voyoient faire à la boucherie &

dans les facrifices ; & pour ce qui regarde le corps humain en particulier, ils profitoient avec empreffement de l'occafion d'en examiner les parties, lorf-qu'ils trouvoient dans les champs des os décharnés par les bêtes, ou par la longueur du tems qu'ils avoient été expofés à l'air. Une meilleure école encore, c'étoit lorfqu'ils rencontroient, en quelque lieu écarté, le cadavre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé par les voleurs, ou ceux des foldats qui étoient morts de quelque grande bleffure dans les combats. Ils confidéroient alors ce que le hafard leur découvroit, fans être obligés de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, & fans être contraints de paffer par deffus le fcrupule religieux qui les empêchoit de mutiler ces corps.

Quoique l'ancienne méthode des Egyptiens, pour les embaumemens, fe foit principalement bornée à enduire l'extérieur du corps de bitume, ils en ouvroient néanmoins les capacités qu'ils rempliffoient encore du même ingrédient ; & cette manœuvre a donné à leurs Médecins le moyen d'apprendre la fituation des principales parties du corps humain. Les *Afclépiades* ont pu profiter de ces découvertes ; mais la meilleure école pour eux, & qui leur fervoit plus que toute autre, c'étoit la pratique de leur Art. Elle leur fourniffoit tous les jours des occafions de voir fur des corps vivans ce qu'ils n'avoient pu découvrir fur les morts ; le traitement des plaies, des ulceres, des tumeurs, des fractures, des diflocations & des autres maladies dépendantes de la Chirurgie, leur mettoit fous les yeux la ftructure des parties qui en étoient le fiege. Il eft vrai que par ce moyen ils ne firent point des progrès bien rapides ; mais comme la Médecine fe conferva pendant plufieurs fiecles dans la famille des *Afclépiades* & qu'elle y paffa de pere en fils, la tradition & les obfervations des peres & des ancêtres fuppléerent au défaut de l'expérience de chaque particulier. Plufieurs Médecins ont appellé la réunion de ces différens moyens, *une voie douce & naturelle, quoique longue, pour apprendre à connoître le corps humain.* C'eft auffi, par cette voie, que les *Afclépiades* ont pu acquérir quelques connoiffances anatomiques, fans avoir jamais employé la diffection.

Hippocrate, l'un des plus illuftres defcendans d'*Efculape*, chez qui l'Anatomie eft traitée comme une Science, s'eft principalement fervi de cette *voie douce & naturelle* pour s'inftruire de la ftructure du corps humain. Mais par une fupériorité de génie qui lui eft propre, il en a fu tirer meilleur parti qu'aucun de fes ancêtres. Cet Auteur a femé dans fes Ouvrages une grande quantité d'obfervations anatomiques ; & fi l'on parcourt les Traités admirables qu'il nous a laiffés fur les luxations, les fractures & les articulations, on ne doutera point qu'il n'eut beaucoup de connoiffances de la Myologie & de l'Oftéologie. C'eft auffi là que fe réduifent fes meilleures notions anatomiques. Convaincu qu'il étoit des progrès qu'il avoit faits dans l'Oftéologie, & jaloux de tranfmettre à la poftérité des preuves de fa fcience & de fon induftrie à cet égard, il fit fondre un fquelette d'airain qu'il confacra à Apollon de Delphes, fuivant la remarque de *Paufanias.*

Le fcrupule religieux qui empêchoit les Anciens de toucher les corps morts pour les anatomifer, avoit tant d'empire fur eux, qu'il eft prouvé, par un

paſſage d'*Ariſtote*, que de ſon tems, c'eſt-à-dire, vers le milieu du trente-ſeptieme ſiecle du monde, on n'avoit point encore oſé diſſéquer de corps humains. Ce ne fut que dans le trente-huitieme, du tems d'*Eraſiſtrate* & d'*Hérophile*, qu'on paſſa par deſſus ce ſcrupule. Antiochus, Roi de Syrie, Ptolomée Lagus & Ptolomée Philadelphe, Rois d'Egypte, permirent à ces deux Médecins de travailler ſur les cadavres humains. On leur accorda ceux des criminels qu'on avoit ſuppliciés ; ſi l'on veut même en croire *Celſe*, ces Princes leur firent remettre des priſonniers condamnés à la mort, pour être diſſéqués tout vivans. Voici ce qu'il dit à ce ſujet, dans la préface du premier Livre : *Longèque optimè feciſſe Herophilum & Eraſiſtratum, qui nocentes homines, à Regibus ex carcere acceptos, vivos inciderint, conſiderarintque etiam ſpiritu remanente, ea quæ natura ante clauſiſſet.* Et plus bas : *Neque eſſe crudele, ſicuti plerique proponunt, hominum nocentium & horum quoque paucorum ſuppliciis, remedia populis innocentibus ſæculorum omnium quæri.* Mais il ne manque point d'Auteurs qui ont combattu ce témoignage de *Celſe*, & leurs raiſons ſont aſſez plauſibles.

Pendant qu'*Hérophile* & *Eraſiſtrate* rencontroient ſi peu d'obſtacles pour s'inſtruire de l'Anatomie, il ſe trouvoit ailleurs des Médecins qui n'avoient pas la même aiſance, &, parmi ceux-ci, les Romains méritent qu'on s'arrête particulierement à ce qui les regarde. On brûloit la plupart des cadavres humains, & l'on avoit une telle horreur de tous en général, que non-ſeulement on craignoit de les toucher ou même d'en approcher, mais que ceux qui enterroient les morts, ainſi que ceux qui préparoient les cuirs des bêtes, étoient en ſi grand mépris, qu'ils devoient demeurer hors de la ville de Rome. Les déſordres qui accompagnerent la guerre civile du tems de Marius & de Sylla dans le quarantieme ſiecle, firent porter une loi qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts ; & ſuivant *Pline*, il ne fut pas même anciennement permis de regarder les entrailles des hommes. Mais la difficulté de trouver des cadavres humains pour la diſſection, diminua tellement dans la ſuite, que ſuivant le rapport de *Seneque*, qui vécut ſous les Empereurs Auguſte, Tibere & Néron, on diſſéquoit les membres des cadavres pour examiner la ſituation des nerfs & des jointures. Il fut auſſi permis aux Médecins Romains d'anatomiſer les corps des ennemis ; c'eſt ce qu'ils firent ſous Marc Aurele à l'égard des Germains, comme on l'apprend de *Galien*. Ce Médecin lui-même, qui a tant travaillé ſur les animaux vivans, a pu diſſéquer des cadavres humains ; mais il paroît qu'il ne l'a fait que fort rarement & peut-être aſſez imparfaitement. La peine qu'il ſe donne de vanter divers autres moyens par leſquels il juge qu'on peut apprendre l'Anatomie, fait une preuve bien déciſive du peu de diſſections qu'il a pratiquées ſur l'homme. Ce qu'il a dit de mieux ſur la ſtructure des parties, eſt tiré des Anatomiſtes qui l'ont précédé ; c'eſt de lui que nous tenons bien des choſes connues aux Anciens. Ce ne fut donc que poſtérieurement à *Galien* qu'on s'appliqua en toute liberté aux recherches anatomiques ſur les cadavres humains ; mais il faut qu'on n'ait rien écrit de conſidérable ſur cette matiere, puiſque vers la fin du quatrieme ſiecle, il n'y avoit encore d'Anatomiſte un peu diſ-

tingué que le seul *Oribase*. Ses Ouvrages n'ont cependant point un air original, car ils ne contiennent que des compilations & des extraits de ce qu'avoient publié, sur l'Anatomie, les Médecins qui l'avoient précédé.

Malgré la lenteur avec laquelle l'Antiquité a travaillé aux progrès de cette Science, on ne manqua pas de s'appercevoir combien les connoissances en cette partie étoient nécessaires à la perfection de la Médecine en général & à celle de la Chirurgie en particulier. Les Arabes furent persuadés de cette importante vérité; mais comme la plupart étoient Mahométans, la Religion leur défendoit de toucher à aucun cadavre humain. Ceux d'entre eux qui étoient Chrétiens, & sur lesquels cette défense ne s'étendoit pas, n'avoient pas moins d'horreur des dissections; & comme par différens principes, les uns & les autres ne se livrerent à aucun de ces travaux qui seuls peuvent perfectionner l'Anatomie, ils se contenterent de ce qu'ils trouverent là dessus dans les Ecrits des Grecs & de *Galien*, & firent passer dans leurs Ouvrages les descriptions qu'ils en avoient tirées.

C'est à l'Italie qu'on doit cette premiere vigueur qui a donné à l'Europe le goût des Arts & des Sciences, & en particulier celui de l'Anatomie. Fréderic II, qui conquit la plus grande partie de ce pays avant le milieu du XIII siecle, fit une loi par laquelle il étoit défendu de se mêler de la Chirurgie par toute la Sicile, sans avoir été examiné sur l'Anatomie. Un certain *Martianus*, Proto-Médecin de cette isle, obtint du même Prince la permission de faire un cours, tous les cinq ans, sur un cadavre humain, avec ordre aux Médecins & Chirurgiens de se trouver aux démonstrations. Dans le même tems, *Ottus Agerius Lustrulanus* & *Armundus Guasco* enseignerent l'Anatomie à Bologne; le second s'est néanmoins distingué dans cette partie avant le premier, puisque suivant *Guglielmini*, il en ouvrit un cours en 1151.

Ces foibles essais remuerent les esprits & les animerent à faire quelque chose de mieux. Déja, *Guillaume de Salicet* s'étoit rendu célebre vers la fin du XIII siecle, par la distinction des nerfs qui servent aux mouvemens volontaires & aux mouvemens nécessaires. A-peu-près dans le même tems, *Henri de Hermondaville* démontroit à Paris les parties principales du corps humain sur treize planches dessinées d'après nature. C'est à la difficulté de se procurer des cadavres, qu'on doit attribuer ce foible expédient, auquel les anciens Anatomistes ont été si souvent obligés d'avoir recours. Trop de raisons les portoient à rectifier les connoissances de ceux qui les avoient précédés, & à multiplier les leurs, pour ne point chercher des corps sur lesquels ils pussent travailler: mais la Religion y mit des obstacles qu'il ne fut guere possible de surmonter. L'Histoire de ces siecles, où les Sciences commencoient à être en honneur, nous fournit des preuves bien frappantes des entraves que l'on mit aux progrès de l'Anatomie. Au commencement du XIV siecle, on fit à Rome une Constitution pour abolir l'usage de *mettre en pieces* les corps morts. Le Pape traite cette coutume de *barbarie détestable*; il la défend absolument, sous peine d'excommunication contre ceux qui la pratiqueront, & de privation de sépulture ecclésiastique à l'égard des corps ainsi dépecés. Ce réglement convenoit à l'état de Clerc, qui étoit alors celui de la plupart des Médecins; mais il étoit contraire

aux progrès de l'Anatomie. Il fut cependant si long-tems en vigueur, qu'en 1571, on fit encore valoir contre *Nicolas Buccella* la Constitution que Boniface VIII avoit fait publier plus de deux cens cinquante ans auparavant. Mais lorsqu'on toucha au siecle de la renaissance des Lettres en Italie, les Savans se mirent insensiblement au dessus d'un préjugé si fatal aux Sciences. *Mundinus* écrivit à Bologne, en 1315, un Livre d'Anatomie, que ses fréquentes dissections avoient rendu si parfait pour le tems, qu'il fut ordonné aux Docteurs de n'en point expliquer d'autre dans les Chaires. Cet Ouvrage étoit ce qu'il y avoit de mieux alors. *Jean de Gaddesden* vers 1320, *Gui de Chauliac* vers 1348, firent quelques efforts pour étendre leurs connoissances anatomiques. *Charles Etienne*, Docteur de la Faculté de Paris, en fit de plus grands au commencement du XVI siecle; c'est à cette époque qu'il faut renvoyer l'origine de ces brillans succès que l'Anatomie a eus en France. Dans ce Royaume, où l'on a poussé si loin l'art admirable de la dissection, on n'a commencé, que sous le regne de François I, à travailler publiquement sur les cadavres humains. Avant que ce Prince montât sur le trône, pour y être également le pere des Lettres & celui de son peuple, c'est-à-dire, avant l'an 1515, la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege. L'Espagne a cependant été plus long-tems la victime du triste respect, dont elle honoroit les morts. On voit une consultation que l'Empereur Charles V fit faire par les Théologiens de Salamanque, pour savoir si, en conscience, on pouvoit disséquer un corps dans le dessein d'en connoître la structure. Mais dans tous les Etats policés les yeux s'ouvrirent enfin sur une matiere aussi importante, & bientôt on secoua le cruel préjugé qui, mettant un obstacle destructeur aux progrés de l'Anatomie, jettoit la Médecine dans l'incertitude des causes & du siege des maladies, & condamnoit la Chirurgie à une ignorance éternelle. En effet, sans les lumieres que les dissections ont répandues sur l'Art de guérir, la partie diagnostique, la Physiologie même, seroient encore fort éloignées de ce point de perfection qu'elles ont heureusement atteint l'une & l'autre; sans l'Anatomie, on n'auroit pas vu tant d'habiles Chirurgiens, & leurs mains n'apporteroient pas à nos maux les secours, dont nous leur sommes redevables.

Ce fut au commencement du XVI siecle que l'Italie cessa d'être seule la dépositaire des Sciences. Les Savans qui les cultivoient, ne furent plus concentrés dans cette partie de l'Europe; car après y avoir été puiser les connoissances qui leur manquoient, ils vinrent en faire part à leurs concitoyens. En France, l'Anatomie prit alors une nouvelle forme. On vit les *Fernel* & les *Andernach* se perfectionner par les fréquentes conversations qu'ils eurent avec *Vidus Vidius*, Médecin de Florence, que François I avoit attiré dans sa capitale. Cependant les Ecoles d'Anatomie de France ne prirent point sur la célébrité de celles d'Italie; elles tarderent même long-tems à donner des Maîtres qui suffisent à l'enseignement de cette Science. On vit à Paris peu d'Anatomistes de nom, depuis *Sylvius* jusqu'à *Riolan* : *Rondelet* avoit fait bâtir un Amphithéatre à Montpellier, mais la Faculté de cette ville n'avoit presque point de Professeurs en état d'y figurer. Ce n'est qu'aux travaux de *Vésale* que nous devons cette émulation qui, depuis lui, n'a point cessé parmi les Anatomistes de tout pays.

Ce fut elle qui porta *Jacques Sylvius*, ſon adverſaire, à ranimer dans Paris l'étude de tout ce qui peut éclairer l'eſprit ſur la ſtructure du corps humain. Les conſeils, les raiſons de ce Médecin firent même tellement ſentir la néceſſité de multiplier les établiſſemens propres à encourager cette étude, qu'en 1564, c'eſt-à-dire, quelques années après ſa mort, le Roi Charles IX accorda une penſion aux Docteurs de la Faculté de ſa Capitale, pour y faire annuellement deux cours publics d'Anatomie. Ces heureux commencemens furent ſuivis d'établiſſemens plus utiles encore; & dans toutes les Univerſités, on bâtit bientôt des Amphithéatres pour y former l'eſprit & la main des écoliers, tant par les inſtructions données de vive voix, que par la démonſtration des parties diſſéquées. Sur la fin du XVI ſiecle, l'émulation gagna; il s'établit entre les villes, où il y a Univerſité, une rivalité qui aiguillonna & porta les eſprits les plus pareſſeux au travail. On en recueillit des fruits proportionnés à l'ardeur qui anima les Anatomiſtes; & pour les en récompenſer, on accorda aux plus Savans, ou des places brillantes, ou des penſions qui les mirent à l'aiſe.

Depuis le commencement juſqu'au milieu du XVII ſiecle, on travailla plus efficacement que jamais pour hâter les progrès de l'Anatomie. On ne ſe contenta pas de lire les Ouvrages que de ſavans Maîtres avoient publiés, on conſulta la Nature, & l'on porta, dans l'examen des parties, le goût de l'obſervation. *Pecquet*, par ſa découverte du réſervoir du chyle, fit une révolution dans l'Art. L'Italie nous fournit un digne ſucceſſeur des *Véſale*, des *Euſtachi*, des *Fallope*. *Malpighi* développa la ſtructure des parties dans des Ouvrages qui le couvrirent de gloire, & illuſtrerent *Ruyſch* qui les contredit. Ces deux hommes ſe diſtinguerent tellement vers la fin du XVII ſiecle, que d'un côté, on admira le génie de l'Anatomiſte Italien, & que de l'autre, on fut étonné des travaux de l'infatigable Hollandois. Dans le même tems, *Willis*, aidé des conſeils & de la main de *Lower*, entreprit de nous éclairer ſur l'origine, ſur la marche & ſur la ſtructure des nerfs; matiere importante qui avoit été à peine ébauchée par ſes prédéceſſeurs, mais que *Vieuſſens* perfectionna après lui. *Duverney* rappella dans Paris le goût de l'Anatomie; & comme il fut grand Obſervateur & le meilleur Profeſſeur de ſon tems, il forma des Eleves qui allerent de pair avec ceux de *Malpighi*, de *Ruyſch*, de *Vieuſſens*, & de tous ces Anatomiſtes, qui firent tant d'honneur à l'Europe depuis le milieu du ſiecle paſſé. Les Eleves de l'un & l'autre de ces Maîtres en ont formé d'autres; c'eſt à l'Ecole des *Valſalva*, des *Morgagni*, des *Douglas*, des *Bianchi*, des *Winſlow*, des *Albinus*, des *Monroo*, des *Hunauld*, des *Haller*, des *Ferrein*, &c. que les meilleurs Anatomiſtes de notre ſiecle ont puiſé les lumieres, dont ils éclairent eux-mêmes la Phyſique, la Médecine & la Chirurgie.

Il y auroit bien d'autres choſes à dire pour compléter l'Hiſtoire de l'Anatomie, dont je n'ai donné que l'eſquiſſe : on en trouvera un plus grand détail aux Articles des perſonnes qui ſe ſont appliquées à cette Science. Il nous reſte ſeulement à ajouter à ce que nous avons dit ſur cette matiere, que pour faciliter l'étude de l'Anatomie, on a joint, aux diſſections des cadavres, les repréſentations de toutes les parties du corps, ou gravées, ou moulées

en

en cire. L'usage des planches est fort ancien; celui des Anatomies en cire colorée ne l'est guere autant. *Gaëtano Giulio Zumbo*, Sicilien, passe pour les avoir inventées; mais *Desnoues* l'accuse de plagiat dans ses lettres à *Guglielmini*, qui furent imprimées à Rome en 1706, *in*-8. Il y revendique cette invention, & prétend que ce fut lui qui en donna la méthode à l'Abbé *Zumbo*. La Demoiselle *Biheron* a infiniment surpassé, par la délicatesse de ses ouvrages, tout ce que *Desnoues* a fait de mieux en ce genre. Elle a exécuté une Anatomie en cire, que M. *Morand* s'est fait un plaisir de montrer, en 1759, à l'Académie Royale des Sciences de Paris, avant de l'envoyer à sa Majesté l'Impératrice de Russie.

On a encore trouvé le secret de colorer les planches Anatomiques. *Gautier* a donné à Paris, en 1745 & années suivantes, de grandes feuilles sous le titre d'*Essais en Tableaux imprimés.* Elles ont été bien accueillies du public, & l'Auteur reconnoit que *Le Blond* en est l'inventeur; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles aient toute la perfection, dont elles sont susceptibles. Celles que *Jenty*, Démonstrateur en Anatomie à Londres, a publiées, l'emportent sur les planches de *Gautier* par la vérité du dessin, par l'exactitude des détails, & par une expression plus vive & plus séduisante. *Admiral* s'est aussi distingué dans l'Art d'imprimer en couleurs; le secret consiste à les produire toutes, par le juste mêlange du jaune, du rouge, du noir & du bleu.

Une autre invention, qui a infiniment contribué aux progrès de l'Anatomie, c'est l'Art admirable des injections. *Carpi*, *Jacques Dubois*, *Amatus Lusitanus*, en ont parlé; mais ce fut *Swammerdam* qui leur donna la perfection de faire subsister la matiere injectée, qui, en se refroidissant rend les vaisseaux plus sensibles à la vue & plus propres à la dissection. *Joseph Bianchi* s'est ensuite signalé dans ce travail, & il a réussi, mais pas autant que le célebre *Ruysch*, à faire appercevoir les parties les plus délicates du corps. Les injections de celui-ci ne le cedent à aucunes, soit pour la vivacité du coloris, soit pour l'expression qu'elles donnent aux vaisseaux les plus déliés, soit pour la durée des pieces injectées.

ANAXILAUS, Philosophe Pythagoricien, natif de Larissa en Thessalie, passa pour un Magicien, & comme tel, fut chassé d'Italie par ordre de l'Empereur Auguste. Ce Philosophe étoit Médecin, mais on ne sait point par quel endroit il s'est distingué dans cette profession. On apprend seulement qu'il s'amusoit à faire de ces petits tours qui ne surprendroient personne aujourd'hui, qui cependant le firent accuser de Magie. Il fut condamné comme pratiquant cet Art illicite, parce qu'on lui voyoit faire certaines choses qu'on croyoit alors ne pouvoir s'opérer naturellement. Il faisoit, par exemple, que tous ceux qui se trouvoient dans une assemblée, paroissoient avoir des visages de morts; ce qui étoit, à ce que dit *Pline*, l'effet de la vapeur d'un peu de souffre qu'il faisoit brûler dans la chambre où ces personnes se trouvoient.

Les soupçons de Magie, qui ont si souvent désolé les amateurs de la Physique & de la Chymie, ont été fort à la mode pendant plusieurs siecles. *Naudé* a fait l'apologie de la plupart des Savans qui ont été accusés de ce crime.

ANDALORI (André) naquit à Meſſine le 10 Novembre 1672. Il fit beaucoup de progrès dans les Sciences, ſpécialement dans la Médecine ; il eut même toute ſa vie un goût ſi décidé pour l'étude, qu'il l'aima avec une forte de paſſion, & qu'il ne trouvoit pas de momens plus délicieux que ceux qu'il paſſoit dans ſon Cabinet. Ce Médecin mourut après l'an 1714, & laiſſa pluſieurs Ouvrages en Italien. *La Bilancia fiſica, o ſia idea del vero Medico. La miniera dell' Argento vivo, o ſia riſtretto di tutte li qualita, preparazioni, virtu, uſi Alchimiſtici e Mecanici del Mercurio. Il Medico Morale. La Medicina ſagra. Il Café deſcritto ed eſaminato, nel quale ſi prouva con ragioni, che la virtu della bevanda del Café dipende piu totto d'all'acqua calda, che dal ſeme del Café abruſtolito.* Meſſine, 1703, *in*-12. Cet Auteur penſoit ſingulierement, & à juger de ſon Ouvrage par le titre, il ne paroît pas qu'il connoiſſoit l'action du caffé ſur le ſang & ſur les nerfs. S'il l'eût connue, il n'eût point avancé que les propriétés de cette boiſſon Aſiatique dépendent davantage de l'eau chaude, que du caffé brûlé.

Andalori a encore écrit un Dictionnaire Etymologique de Médecine, en Latin ; mais *Manget*, de qui j'ai tiré cette notice, ne cite aucune édition de ces Ouvrages, ſinon de celui qui traite du Caffé.

ANDERLINI, (Luce-François) Chirurgien de ce ſiecle, étoit de Bologne. Il fit ſa profeſſion à Saint-Angelo dans le Duché d'Urbin ; & comme il avoit du goût pour la Poéſie, il compoſa un Ouvrage en Vers Italiens, qui fut imprimé à Peſaro, en 1709, *in*-8, & en 1739, *in*-4, ſous ce titre : *L'Anatomico in Parnaſſo, o ſia compendio delle parti del corpo umano, eſpoſto in verſi.*

ANDRAPODOCAPELOI, eſpece de trafiquans, dont *Galien* fait mention en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages. On donnoit ce nom à des gens qui logeoient de jeunes filles, des eunuques, de jeunes garçons & d'autres perſonnes d'un âge peu avancé. Il n'étoit point queſtion de débauche dans leur commerce. Ils le faiſoient valoir le plus qu'ils pouvoient, en ſe chargeant de ſoigner & d'embellir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. Nous liſons, dans *Galien*, qu'ils avoient coutume de laver le viſage de leurs penſionnaires avec la décoction d'orge paſſée, la farine de feves & quelquefois avec le nitre, afin de leur rendre le teint plus brillant ; qu'ils battoient les hanches de ceux qui étoient maigres, avec des cordes & qu'ils les frottoient enſuite d'huile, pour que leur corps parût plus plein & mieux taillé ; qu'ils ſerroient les côtes aux jeunes filles, avec de fortes bandes, afin que leur gorge parût plus relevée & leurs hanches plus remplies, deux choſes qui paſſoient pour orner beaucoup le corps d'une femme ; enfin qu'ils avoient différens moyens de faire tomber le poil qui croît ſur les joues & ſur les autres parties du corps, pour les rendre plus belles & leur donner l'air de jeuneſſe. Les Ediles de Rome ordonnerent, par une loi, de marquer les maladies ou les défauts des eſclaves que l'on expoſoit en vente, afin qu'on ne s'en prît point aux *Andrapodocapeloï* auxquels on les confioit, lorſqu'on viendroit à leur découvrir des maladies ou des défauts au ſortir de leurs mains.

ANDRÉ, ou ANDRÆ, (Tobie) fils de *Guillaume Andreæ*, Apothicaire de Breme, vint au monde dans cette ville le 11 Août 1633. Il fit le cours de ses Humanités, partie à Breme, partie à Herborn, & vint continuer ses études à Duisbourg, à Leyde & à Groningue. Le premier de Septembre 1659, il fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine à Duisbourg. Comme on lui reconnut des talens pour la Chaire, on ne tarda pas à le faire passer au rang des Professeurs de cette Académie. On lui donna une Leçon de Médecine le 6 Juin 1662; mais ayant été appellé pour occuper un pareil emploi dans l'Ecole de Boisleduc, il s'y rendit en 1669. *Louis de Bils* étoit alors dans cette ville. Il s'y distinguoit par ses dissections & passoit pour avoir le secret de garantir les cadavres de la pourriture. Il n'en fallut pas davantage à *André*, pour le déterminer à se rendre à Boisleduc; mais à peine y étoit-il arrivé, que les Etats de Frise le choisirent pour remplacer *Joachim Frencelius*, Professeur en Médecine à Franequer, mort le 27 Mars 1669. L'Université s'opposa à cette nomination; & quoiqu'*André* se soit mis en devoir de se justifier de certains soupçons qu'on avoit conçus contre lui, l'ordre des Etats fut révoqué, & il n'obtint point la Chaire à laquelle il avoit été appellé. En 1674 il passa à Francfort sur l'Oder pour y enseigner la Médecine; mais comme les Curateurs de l'Académie de Franequer n'avoient point cessé d'avoir l'œil ouvert sur lui depuis sa premiere nomination, ils le rappellerent dans cette ville le 17 Juillet 1680, & le 11 Janvier de l'année suivante, il vint y remplir la Chaire de Philosophie à laquelle on l'avoit nommé. Pendant les quatre années qu'il fut dans cet emploi, il soutint de toutes ses forces la Physique de *Descartes*, comme avoit déja fait *Abraham von Gulich*, son prédécesseur. Il mourut à Franequer le 5 de Janvier 1685. Ce Médecin fut un des grands admirateurs de la méthode de *Louis de Bils*; il se chargea de la défendre contre les attaques des adversaires que le ton, que cet Anatomiste avoit pris, lui avoit suscités. C'est à ce sujet qu'il publia les Ouvrages suivans :

Breve extractum Actorum in cadaveribus Bilsianâ methodô præparatis. Duisburgi, 1659, *in-4. Marpurgi*, 1678, *in-4.*

Bilanx exacta Bilsianæ & Clauderianæ Balsamationis. Amstelodami, 1682, *in-12. Gabriël Clauder*, Médecin du Duc d'Altenbourg, avoit fait imprimer, en 1679, un Ecrit, par lequel il prétendoit prouver que sa maniere d'embaumer ne cédoit en rien à celle de *Louis de Bils*; & c'est cette prétention qu'*André* a voulu rabattre.

Portal donne à ce Médecin un Ouvrage intitulé : *De concoctione ciborum in ventriculo. Francofurti*, 1675, *in-quarto.* Mais ce n'est qu'une These soutenue sous la présidence de l'Auteur à Francfort sur l'Oder. M. *Paquot* lui donne encore un Ouvrage : *Exercitationes Philosophicæ de Angelorum malorum potentiâ in corpora. Amstelodami*, 1691, *in-12.* Ce fut le *Monde enchanté* de *Bekker*, qui réveilla cette question.

ANDRÉ, (N.) né à Dijon le 15 Octobre 1704, s'appliqua à la Chirurgie dès l'âge de seize ans, & suivit les meilleurs Maîtres de Montpellier & de quelques autres villes du Royaume. Au mois d'Août 1729, il fut reçu dans

la Communauté des Chirurgiens de Verſailles. Il obtint enſuite la place de Chirurgien de la Maiſon Royale de Saint Cyr, qu'il remplit pendant près de dix ans, & après l'avoir quitté, il paſſa à celle de Chirurgien de la Charité de la Paroiſſe de Saint Louis à Verſailles. Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans :

Diſſertations ſur les maladies de l'uretre qui ont beſoin de bougies. Paris, 1751, *in-12.*

Obſervations pratiques ſur les maladies de l'uretre & ſur pluſieurs faits convulſifs. Paris, 1756, *in-12.* L'Auteur cherche à s'appuyer de ces obſervations, pour faire valoir ſes bougies & prouver que, ſans leur uſage, les remedes uſités pour ces maladies ſont inſuffiſans.

Maniere de faire uſage des bougies anti-vénériennes. Paris, 1758, *in-8.*

Nouvelles obſervations ſur les maladies de l'uretre & de la veſſie. Paris, ſous le nom d'Amſterdam, 1766, *in-8.*

ANDREAS, ou ANDRON, Médecin qu'on croit avoir vécu ſous Ptolomée Philopator, vers la fin du trente-huitieme ſiecle du monde, a été diſciple d'*Hérophile.* C'eſt l'Hiſtorien *Polybe* qui a donné ſujet à fixer ainſi le tems auquel *Andreas* a vécu. Il dit que Théodore ayant formé le deſſein de faire mourir Ptolomée, & ne l'ayant pas trouvé dans ſa tente, aſſaſſina *Andreas*, Médecin de ce Prince. Il n'y a du moins rien qui répugne à l'égard du tems.

Pluſieurs Auteurs ont parlé d'*Andreas. Dioſcoride* le met au rang de ceux qui ſe ſont diſtingués par la connoiſſance des plantes. *Celſe* dit qu'il a beaucoup écrit ſur les vertus des médicamens. *Pline* en fait mention, ainſi que *Galien*, qui le cite ſous le nom d'*Andreas* fils de *Chryſaris*, & lui attribue pluſieurs Livres ſur la matiere médicale ; mais qui étoient remplis de fauſſetés, & de choſes vaines & ſuperſtitieuſes. *Seguier*, dans ſa Bibliotheque Botanique, lui donne les noms d'*Andreas*, d'*Andras*, d'*Andrias*, d'*Andron* ou d'*Andros. Manget*, d'après la Bibliotheque d'*Antoine Mongitor*, s'étend fort au long ſur le compte de ce Médecin, & entaſſe citations ſur citations pour prouver qu'il étoit né à Palerme, & que, malgré la différence des noms ſous leſquels les Auteurs en ont parlé, il eſt une ſeule & même perſonne. *Manget* finit l'Article d'*Andreas* par la notice de ſes Ouvrages, & ne manque pas d'en citer les garands :

De rebus in quibusque oppidis Siciliæ memorabilibus. D'après *Athenée* & *Fazelli.*

De Medica origine. D'après *Tiraqueau.*

De iis, quæ falsò creduntur. D'après *Athenée*, *Fazelli*, *Tiraqueau*, *Geſner* & *Paſcal Lecoq.*

De iis, quæ morſu venenata ſunt, ſive de ſerpentibus. D'après *Athenée*, *Tiraqueau*, *Geſner* & *Lecoq.*

De Herbis ſive de Plantis. D'après *Epiphane* de Chypre, *Apuleius Celſus*, *Pline*, *Dioſcoride*, *Galien.*

Gloſſemata ad Nicandrum. D'après *Pierius Valerianus.*

On vient de voir que *Galien* ne faiſoit pas grand cas des Ouvrages d'*Andreas* ; mais le témoignage de ce Médecin n'eſt point toujours irréprochable. Son

attachement à *Hippocrate* lui a souvent fait dire beaucoup de mal de ceux qui n'avoient pas pensé comme lui sur le compte de ce pere de la Médecine. C'est pourquoi on est en droit de croire qu'il n'a dit tant de mal des Ecrits d'*Andreas*, que pour se venger de la façon, dont cet Auteur avoit traité *Hippocrate* dans son Livre de l'origine de la Médecine, en lui reprochant qu'*il avoit quitté sa patrie, & s'étoit enfui en Thessalie, après avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide.*

Il ne faut point être surpris de voir *Andreas* maltraiter ainsi *Hippocrate* ; on sait qu'il ne le regardoit pas de bon œil. Sectateur des sentimens d'*Hérophile*, qui ne s'accordoient pas toujours avec ceux du Médecin de Cos, il se crut autorisé à décrier celui-ci, pour relever le mérite de celui-là. C'est ainsi que les Disciples épousent quelquefois les intérêts de leurs Maîtres avec tant d'acharnement, qu'ils sortent des bornes de la droite raison, & s'égarent en des reproches qui ne font rien au soutien de la cause qu'ils défendent. Rien n'empêche de croire que les propos d'*Andreas* ont été enfantés par l'esprit de parti, & qu'ayant été conçus dans la fureur, leur auteur est d'autant plus répréhensible de les avoir avancés, qu'ils n'ont d'autre fondement que sa passion, & sont absolument calomnieux. Il s'ensuit delà qu'on ne peut examiner avec trop de circonspection les discours que tiennent encore certains Ecrivains de nos jours. Semblables à *Galien* & à *Andreas*, & aussi servilement attachés aux sentimens de leurs Maîtres, que l'étoient ces deux Médecins à ceux d'*Hippocrate* & d'*Hérophile*, ils se croient tout permis pour faire valoir le parti qu'ils ont embrassé.

Parmi les Livres qu'on attribue à notre Auteur, il s'en trouvoit un intitulé : *Narthex*. Mais ce mot Grec a différentes significations, entre lesquelles il y en a qu'on peut rapporter aux mots François *Boite* ou *Boitier* ; & delà on a conclu, avec assez de vraisemblance, que c'est ce dernier sens qu'*Andreas* avoit eu en vue. Il vouloit dire, sans doute, que les Médecins & les Chirurgiens devoient porter ce Livre avec eux, comme une espece de *Boitier* où ils trouveroient des médicamens pour toutes les maladies. *Manget* croit que le Traité *de Herbis sive Plantis*, n'est point différent de celui qui portoit le titre de *Narthex*. Plusieurs Auteurs, après *Andreas*, ont donné le même nom à des Ouvrages qui traitent de la composition des médicamens. On apprend d'ailleurs que ce Médecin avoit aussi écrit sur la Chirurgie ; *Celse*, qui l'appelle, tantôt *Andron*, tantôt *Andreas*, le cite entre les principaux Auteurs qui ont traité de cet Art.

Cassius fait mention d'un *Andreas* qui étoit de Caryste, & par conséquent différent de celui, dont nous venons de parler, s'il est vrai qu'il étoit Sicilien.

ANDREU (Hiacinthe) d'Ostalric, petite ville de la Catalogne, où il naquit au commencement du XVII siecle, fut reçu Docteur en Médecine & pratiqua cette Science à Barcelonne. Quelques Auteurs ajoutent qu'il l'enseigna aussi dans l'Université de cette ville, & qu'après vingt-quatre ans de régence, il quitta sa chaire & obtint la qualité de Professeur émérite vers l'an 1675. On a de lui :

Practicæ Gotholanorum, pro curandis corporis humani morbis, descriptæ juxta Me-

dicinæ rationalis leges, quas posteris commendatas reliquerunt lucidiora antiquitatis luminaria, Hippocrates & Galenus, Tomus primus. Barcinone, 1678, *in-folio.* Il y a d'assez bonnes choses dans cet Ouvrage ; les principes, qu'on y établit, sont presque toujours les mêmes que ceux d'*Hippocrate* & de *Galien.* L'Auteur est d'autant plus digne d'éloge, qu'il a su éviter le verbiage inutile & fastidieux, qui est si commun parmi les Ecrivains de sa nation.

ANDRIOLO (Michel-Ange) de Vérone, prit le bonnet de Docteur en Médecine & se fit aggréger au College des Médecins de Venise, où il exerça sa profession dès la fin du XVII siecle. L'Académie des Curieux de la Nature ne manqua pas de s'associer un homme de ce mérite ; il en avoit fait preuve par ses Ouvrages qui sont intitulés :

Consilium Veterum & Neotericorum de conservanda valetudine, sive, de morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exarantur. Lugduni, 1693, *in-4.* Il y passe en revue les six choses non naturelles, & il en déduit toutes les causes des maladies.

Novum & integrum systema Physico-Medicum. Basileæ, 1694, *in-8. Clagenfurti*, 1701.

Philosophia experimentalis, præside Platone, in consilio Veterum & Neotericorum convocatô, seu, Physica reformata Platonis, constructa super diruta tria principia fundamentalia Aristotelis. Venetiis, 1718.

ANDROCYDE, Médecin du XXXVII siecle, a eu beaucoup de part à la confiance d'Alexandre le Grand. Tout le monde sait que ce Prince aimoit le vin, & qu'il mourut pour en avoir bu avec excès ; cela étant, *Androcyde* a pu quelquefois lui être utile, puisqu'au rapport de *Pline*, il avoit un remede contre les vapeurs de cette liqueur. Il se servit de la confiance qu'Alexandre lui témoignoit, pour lui faire des représentations sur les dangers auxquels l'exposoit l'abus du vin ; en lui écrivant, il osa lui parler en des termes qui reviennent à ceux-ci : *Sire, souvenez-vous en buvant, que le vin est le sang de la terre, & qu'il est le poison de l'homme, de même que la ciguë.* La suite a fait voir que si ses conseils ont été bien reçus, ils ont été mal suivis.

ANDROMAQUE, le pere, naquit en Crete, & vécut dans le premier siecle de salut, sous le regne de Néron. Nous ne savons rien touchant les sentimens & la méthode de ce Médecin ; la seule chose qui nous reste de lui, est un Recueil qui contient grand nombre de descriptions de médicamens composés, la plupart de son invention. On s'occupoit beaucoup alors de la Matiere Médicale ; mais on s'y appliqua encore davantage du tems de *Galien*, qui a pris soin de rapporter les médicamens, dont *Andromaque* a parlé, & qui met ce Médecin au rang des Auteurs qui en ont le mieux écrit. Il le blâme cependant de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la description, sans ajouter leurs propriétés, ou sans indiquer les maladies auxquelles ils sont propres.

La plus fameuse des compositions qu'*Andromaque* ait donnée, c'est l'Antidote qu'il appelle *Galene*, c'est-à-dire, Tranquille, & qu'on a nommé *Thériaque*

dans la ſuite des tems. C'eſt dans un Poëme Grec en vers élégiaques, qu'il dédia à Néron & qui nous reſte encore aujourd'hui, qu'il a enſeigné la maniere de préparer cet Antidote, & qu'il a déſigné les maladies auxquelles il eſt propre. Il fit cette deſcription en vers plutôt qu'en proſe, afin qu'on ne pût pas y faire ſi facilement quelque altération : c'eſt du moins ce qu'en a penſé *Galien*, qui approuve en cela la prudence d'*Andromaque*.

Juſqu'alors l'Antidote de *Mithridate* avoit été le ſeul qui fût entre les mains de tout le monde ; mais auſſi-tôt que celui d'*Andromaque* eut paru, le premier devint preſque hors d'uſage, quoiqu'à dire le vrai, ce dernier puiſſe être regardé comme une imitation de l'autre. La différence qui ſe rencontre entre eux, ne conſiſte preſque que dans l'addition des Viperes, qui entrent de plus dans la Thériaque, & dont on formoit des Trochiſques, après les avoir fait cuire dans l'eau avec de l'aneth & du ſel. La deſcription de la Thériaque renferme plus de ſoixante drogues, dont une bonne partie ſont des aromates. Il y a auſſi quelques ſimples communs, & des gommes ou des ſucs épaiſſis, entre leſquels le plus conſidérable eſt l'*Opium*. Si cet Antidote avoit les qualités que ſon Auteur lui attribue, il ne faudroit preſque point d'autre remede. Quoiqu'il en ſoit, la Thériaque fut ſi fort eſtimée à Rome, que pluſieurs Empereurs la firent compoſer dans leur Palais, & qu'ils prirent un ſoin particulier de faire venir toutes les drogues néceſſaires & de les avoir bien conditionnées. L'Empereur Antonin en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une feve ; & telle fut dans la ſuite des tems la réputation de ce remede, que divers Médecins entreprirent en vain d'y faire des changemens & de produire des Thériaques de leur façon. Celle d'*Andromaque* ſe ſoutint nonobſtant cela ; & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt qu'encore qu'on y ait remarqué depuis long-tems bien des défauts & des ſuperfluités, on ne laiſſe pas de ſuivre la deſcription donnée par le Médecin de Néron. Dans les principales villes de l'Europe, la Thériaque ſe prépare même avec beaucoup de ſolemnité, & preſque tous les Statuts de Pharmacie ordonnent d'en faire la diſpenſation publiquement.

Andromaque eut un fils du même nom que lui. Il mit en proſe la deſcription de la Thériaque que ſon pere avoit donnée en vers.

ANDRON. Voyez ANDREAS.

ANDRY (Nicolas) étoit de Lyon, où il naquit en 1658. Après avoir achevé ſon cours d'Humanités dans ſa patrie, il ſe rendit à Paris, où il commença celui de Philoſophie au College de Graſſins. L'envie lui prit enſuite d'étudier la Théologie, à laquelle il s'appliqua pendant deux ans ; mais le goût qu'il avoit eu pour l'état eccléſiaſtique s'étant ralenti au bout de ce terme, il ſe jetta du côté de la Médecine en 1690, & trois ans après il alla à Rheims, où il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de cette ville. A ſon retour à Paris, il ne tarda pas à ſe faire aggréger à la Chambre Royale de Médecine ; & après la ſuppreſſion de cette Chambre en 1694, il reprit le cours de ſes études dans les Ecoles de la Faculté de la Capitale, où il fut reçu Docteur le 8 Novembre 1697. Bientôt après, ſon mérite perça. Il obtint, en 1701,

une Chaire de Médecine au College Royal de France, & en 1702, il fut nommé Censeur des Livres.

Il eut plusieurs démêlés littéraires avec *Philippe Hecquet*, son Collegue, au sujet de la saignée & du Traité des dispenses du Carême. Les choses avoient été poussées avec assez de vivacité de part & d'autre, & le public les regardoit comme ennemis; mais ces deux Médecins, qui dans le fonds ne s'étoient proposé d'autre but, dans leurs Ecrits, que la perfection de leur Art, pouvoient-ils être piqués d'inimitié l'un contre l'autre, pour avoir embrassé des opinions différentes? La promotion d'*Andry*, au Décanat de la Faculté, en 1724, fit voir que non. A peine fut-il élu Doyen, que *Philippe Hecquet* lui fit demander son heure, par un ami commun, pour aller se réjouir avec lui de la justice que la Faculté venoit de rendre au mérite d'un homme qu'elle sembloit avoir oublié trop long-tems. *Andry*, touché de ces avances, voulut prévenir son Collegue & lui rendit la premiere visite. Depuis ce tems, ils n'ont point cessé de se donner réciproquement toutes sortes de témoignages de l'amitié la plus sincere.

Andry étoit Doyen des Professeurs Royaux à sa mort arrivée à Paris le 14 Mai 1742. L'Auteur de la vie de l'Abbé *Desfontaines* attribue à ce Médecin un caractere aigre & porté à la satyre. Naturellement enclin à la dispute, il aimoit mieux faire une critique qu'un éloge; & sa plume n'étoit point stérile en expressions désobligeantes. Une telle conduite l'exposa lui-même à la censure, & ses adversaires ne manquerent pas de lui renvoyer les traits qu'il avoit lancés contre eux. M. *Mairan*, en parlant des contestations de *Lemery* avec *Andry*, dans l'Eloge qu'il fit du premier à l'Académie des Sciences, fait ainsi le portrait du second: " Il jouissoit en paix de sa réputation naissante, „ & il travailloit sérieusement à l'augmenter par son application à l'étude & à „ la pratique, lorsqu'un Médecin Journaliste, trop connu par son esprit criti- „ que, se déclara contre lui. M. *Andry*, car il seroit inutile d'en taire le nom, „ attaqua le Traité des alimens par un de ces extraits, où l'ironie regnoit „ d'un bout à l'autre; & qui n'étant faits que pour divertir le lecteur oisif & „ malin, sont aussi peu propres à l'instruire qu'à corriger l'Auteur. Le nom- „ bre d'attentions triviales & de détails abjects en apparence, sur lesquels il „ avoit fallu insister dans un semblable Traité, donnoit beau jeu à la plaisan- „ terie. Mais que répondre à des censures de cette espece, quand on n'a pas „ de tems à perdre en paroles; comment soutenir ce genre d'escrime avec „ un homme qui tient en quelque sorte la plume du public, & qui, par l'a- „ bus qu'il en fait, peut tous les jours lancer impunément ses traits contre „ nous directement ou indirectement, dans une page, dans une ligne, dans „ un seul mot? Je ne dispute point, disoit le Pere *Malebranche*, avec des gens „ qui font un livre toutes les semaines, ou tous les mois. "

Lorsqu'*Andry* fut associé, en 1702, à la Compagnie du Journal des Savans, composée depuis de deux autres Médecins, il gâta cet Ouvrage périodique de concert avec ses Confreres, & n'en fit qu'un répertoire de maladies. Le Journal en fut décrédité, & les plaisans dirent à cette occasion, qu'étant en proie aux Médecins, il ne pouvoit pas vivre long-tems: mais il subsiste encore, quoique

quoique d'autres Médecins s'en ſoient mêlés juſqu'ici. Je paſſe maintenant aux Ouvrages qui ſont de la façon d'*Andry*.

De la génération des vers dans le corps humain. Paris, 1700, 1714, *in*-12. Amſterdam, 1714, *in*-12. Leipſic, 1716, *in*-8, en Allemand. Paris, 1741, *in*-12, deux volumes. Il établit autant d'eſpeces de vers, qu'il déſigne de parties dans l'homme, & il attribue leur production au développement des œufs qui ont été introduits dans le corps, ou par la reſpiration, ou par les alimens, ou par le tact. *Antoine Valliſnieri* a prétendu que l'édition de 1714 avoit été corrigée ſur ſes obſervations. Comme *Andry* voyoit par-tout des vers, *Hunauld* l'appella *Homo vermiculoſus*, dans une violente ſatyre qu'il lâcha contre lui.

Eclairciſſemens ſur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant des remarques nouvelles ſur les vers & les maladies vermineuſes. Paris, 1704, *in*-12. Amſterdam, 1705, *in*-12. Ces éclairciſſemens furent publiés à l'occaſion de la lettre que *Louis Lemery* avoit fait inſérer, en 1703, dans le journal de Trévoux. Elle cenſure l'Ouvrage d'*Andry* dans pluſieurs endroits, & reproche à ce Médecin de ne voir par-tout que des vers, à qui il attribue la cauſe de la plupart des maladies. La critique qu'*Andry* avoit faite du Traité des alimens, méritoit bien que *Lemery* s'en vengeât ſur le livre de la génération des vers. Mais *Valliſnieri* a attaqué *Andry* avec bien moins de ménagement. Il a fait voir que pluſieurs de ſes hiſtoires portent à faux, & il lui a démontré, avec ſa gaieté ordinaire, qu'il s'étoit laiſſé tromper ſur la tête du *Tænia*. La critique de *Valliſnieri* a été miſe en François, ſous le titre de *Lettre à l'Auteur du livre de la génération des vers.* Paris, 1727, *in*-12.

Remarques de Médecine ſur différens ſujets, principalement ſur ce qui regarde la ſaignée & la purgation. Paris, 1710, *in*-12. Il a eu en vue un Ouvrage anonyme, dont *Hecquet* eſt Auteur. Il combat le ſyſtême de ce Médecin ſur la fréquence des ſaignées & la rareté des purgations, & n'oublie rien pour établir la néceſſité des dernieres dans la cure des fievres.

Le Régime du Carême conſidéré par rapport à la nature du corps & des alimens. Paris, 1710, *in*-12. Il s'éleve contre le rigoriſme d'*Hecquet* dans ſon Traité des diſpenſes, & ne manque aucune occaſion de relever les maximes outrées de cet Auteur.

Le Thé de l'Europe, ou les propriétés de la Véronique. Paris, 1712, *in*-12.

Traité des alimens de Carême. Paris, 1713, *in*-12, deux volumes. Paris, 1734, *in*-12, deux volumes. En 1762, on en donna à Paris une nouvelle édition, à laquelle on joignit *le Régime du Carême*; elle eſt en trois volumes *in*-12. C'eſt toujours *Hecquet* qu'il a en vue dans ce nouvel Ouvrage.

Examen de différens points d'Anatomie, de Chirurgie, de Phyſique & de Médecine. Paris, 1725, *in*-8. Il y critique quelques endroits du Traité de *Petit* ſur les maladies des os, & en particulier, il nie la poſſibilité de la rupture du tendon d'Achille.

Remarques de Chymie touchant la préparation de différens remedes. Paris, 1735, *in*-12.

Lettres de Cléon à Eudoxe touchant la prééminence de la Médecine ſur la Chirur-

gie. Paris, 1738, 1739, deux volumes *in*-12. Il y fait voir que du tems même d'*Ariſtote*, il y avoit des Médecins Architectes & des Médecins Manœuvres; que ceux-ci étoient des Chirurgiens qui recevoient les ordres des premiers, dont les Médecins d'aujourd'hui ſont les vrais ſucceſſeurs. Il y fait voir encore que les Chirurgiens de robe longue de Paris étoient ſoumis aux Médecins de la Faculté, qui ne leur ont ſubſtitué les Barbiers, que parce qu'ils leur avoient manqué & s'acquittoient mal des fonctions de leur Art. Il parut, en 1738, une Réponſe à l'Ecrit intitulé : *Cléon à Eudoxe*, ſous le faux nom de *Nicolas des Roſiers*.

Orthopédie, ou l'Art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps. Paris, 1741, deux volumes *in*-12, avec figures. Berlin, 1744, *in*-8, en Allemand. *Suite de l'Orthopédie.* Paris, 1742, *in*-12. Les nations ſavantes ont fait beaucoup d'accueil à cet Ouvrage. L'Auteur entre dans un grand détail ſur les difformités du corps, & il en propoſe la cure, tant par les regles du régime, que par les bandages, les machines & quantité d'autres moyens propres à les guérir, ou à les rendre plus ſupportables. Pour les bonnes choſes qu'on y trouve, on paſſe volontiers ſur les marques que ce Médecin y a laiſſées de ſa crédulité.

On a trouvé dans le Cabinet d'*Andry* un Traité manuſcrit concernant la peſte, qu'il avoit dicté en François au College Royal, par ordre de feu M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume. Cet ouvrage a été rendu public par les ſoins de M. *Dionis*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, gendre de l'Auteur.

Andry étoit inſtruit; il avoit acquis des connoiſſances profondes dans la partie qu'il avoit embraſſée; mais il étoit trop prévenu en faveur de ſes propres lumieres, & il en abuſa. Il eût pu faire un meilleur uſage de ſes talens, s'il les eût uniquement conſacrés à l'avancement de ſon Art, à des recherches utiles à l'humanité, & à la ſaine critique des Ouvrages d'autrui.

ANEL, (Dominique) Chirurgien ordinaire de Madame Royale, mere du Duc de Savoie, alors Roi de Sicile & depuis Roi de Sardaigne, s'eſt diſtingué à Turin vers le commencement de ce ſiecle. Cet Auteur a débuté par un Traité intitulé :

L'Art de ſucer les plaies ſans ſe ſervir de la bouche d'un homme; avec un Diſcours ſur un ſpécifique propre à prévenir les maladies vénériennes. Amſterdam, 1707, 1716, 1732, *in*-12. Il y donne la deſcription d'un nouvel inſtrument de ſon invention, qui eſt une eſpece de ſéringue pour pomper les liqueurs, le ſang & le pus extravaſé dans quelques parties du corps. Cette méthode réuſſit, ſelon lui, lorſque les plaies ſont récentes, & que le pus n'eſt pas d'une nature extrêmement maligne. *Sancaſſani* a combattu la pratique de ce Chirurgien.

Obſervation ſinguliere ſur la fiſtule lacrymale, dans laquelle on apprendra la méthode de la guérir radicalement. Turin, 1713, *in*-4. *Anel* rapporte ici le réſultat du traitement qu'il a ſuivi pour guérir l'Abbé Fieſchi, neveu de l'Archevêque de Genes, attaqué de deux fiſtules lacrymales. Il paſſa une ſonde par le point

lacrymal, dans le dessein de rétablir la communication entre lui & le conduit nazal; & à la faveur d'une séringue de son invention, il injecta diverses liqueurs propres à guérir l'ulcération du sac & des voies lacrymales. Cette méthode n'étoit point connue, lorsque ce Chirurgien l'a exécutée. Cependant elle ne paroît pas entierement nouvelle; & *Morgagni* a remarqué que *Pline* fait mention d'un certain *Caius Julius*, Médecin, qui traitoit quelques maladies des yeux, avec des stilets qu'il introduisoit dans l'œil. *Morgagni* remarque encore que *Plater* parle d'une fille attaquée de la fistule, dont on injecta les voies lacrymales. Mais il faut avouer que les Ecrivains avoient indiqué l'une & l'autre de ces pratiques en des termes si obscurs, que les Médecins ni les Chirurgiens, n'eussent pu parvenir à les exécuter, en suivant littéralement ce qu'ils en avoient dit. *Anel* peut donc passer pour le véritable Auteur; c'est d'après ses travaux qu'on a connu ceux des autres, & non pas d'après autrui qu'il est parvenu à sonder & à injecter les points lacrymaux. Ce Chirurgien a trouvé plus de critiques que d'approbateurs; mais l'Académie des Sciences de Paris fit honneur à sa méthode & déclara ses observations également nouvelles & ingénieuses. Elles ont au moins ouvert le chemin à la pratique des savans Maîtres de nos jours, qui viennent à bout de guérir la fistule lacrymale, en introduisant dans le conduit nazal une sonde, au moyen de laquelle ils font leurs injections.

M. *Portal*, que j'ai presque toujours suivi dans cet article, continue ainsi celui qu'il a mis dans son Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, au sujet d'*Anel*. *François Signorotti* publia quelques Ouvrages en Italien contre la nouvelle méthode de ce Chirurgien ; mais *Fantoni*, *Manget*, *Woolhouse*, *Molinetti*, *Lancisi*, *Vallisnieri*, *Morgagni*, &c. écrivirent en faveur d'*Anel*, qui a joint toutes leurs lettres aux Ouvrages suivans :

Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Turin, 1713, *in*-4.

Suite de la nouvelle méthode de guérir la fistule lacrymale. Turin, 1714, *in*-4. On a encore du même Auteur :

Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal. Paris, 1716, *in*-12. Il y recommande l'usage des sondes pour désobstruer le sac lacrymal.

Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme cru hydropique, & remplie de plus de 7000 corps étrangers. Paris, 1722, *in*-8.

ANGE (Le Pere) de Saulieu, Religieux Capucin, mort à Dijon, en 1678, à l'âge de 75 ans, est Auteur d'un Livre intitulé : *Hydrologie, ou Traité des Eaux Minérales, trouvées auprès de la ville de Nuys, entre Prixey & Premeaux.* Ce Traité a paru à Dijon, en 1661, *in*-12. Le Pere *Ange*, qui avoit travaillé à cet Ouvrage pendant qu'il étoit Gardien à Nuys, ne s'est pas fait connoître autrement que par sa qualité, R. C. (Religieux Capucin); mais *Claude Pitois*, Médecin de Beaune l'a attaqué sous cet anonyme, & a fait une réfutation de son Livre. M. *Julbin*, Médecin de Nuys, parle de ce Religieux dans l'Ouvrage qu'il a publié sur la même matiere.

ANGE de Saint Joſeph, (Le Pere) dont le vrai nom étoit *la Broſſe*, naquit à Toulouſe. Il entra dans l'Ordre des Carmes déchauſſés, dont il remplit pluſieurs charges, & fut envoyé à *Iſpahan* en qualité de Miſſionnaire Apoſtolique. Après un long ſéjour en Perſe, il revint en Europe, fut élu Provincial de ſon Ordre pour la Province du Languedoc, & ſe retira à Perpignan, où il mourut en 1697. Comme il étoit au fait de la Langue Perſane, il profita de cette connoiſſance pour écrire ſon *Gazophylacium linguæ Perſarum*, imprimé à Amſterdam, en 1684, *in-folio*, & pour traduire en Latin la Pharmacopée Perſane de *Mouzaffir F. ben Mouhammed al Hoſſein*. Elle a paru ſous ce titre :

Pharmacopæa Perſica, ex idiomate Perſicô in Latinum tranſlata. Pariſiis, 1681, *in 8.*

ANGELI, (Jacques) Médecin de la Faculté de Montpellier dans le XV ſiecle, fut nommé à la charge de Chancelier en 1433. Gerſon en parle dans une de ſes lettres, *Jacobus Angeli*, dit-il, *Medicus ſtudii inſignis villæ Montiſpeſſulani*; & il le blâme d'être ſuperſtitieuſement attaché à l'obſervation de certains jours, *de obſervatione dierum quantùm ad opera*. Cette lettre de Gerſon n'a point de date; mais il y en a une autre écrite de Lyon, en 1428, par laquelle ce célebre Docteur de Sorbonne reprend un Médecin de Montpellier, qui donnoit pour le mal des reins un Taliſman, où étoient gravés un lion & certains caracteres. Comme cette pratique n'eſt pas moins ſuperſtitieuſe que l'obſervation des jours, & que ces ſortes d'entêtemens viennent l'un & l'autre du même principe, il ſe peut bien faire que ces deux lettres regardent *Jacques Angeli*. La prévention pour l'Aſtrologie judiciaire & les Taliſmans étoit encore grande à Montpellier du tems de ce Médecin; elle y regnoit depuis pluſieurs ſiecles. C'étoit une ſuite du commerce qu'on avoit eu avec les Juifs, à qui la Faculté de cette ville doit une bonne partie de la réputation, dont elle a joui dès le moment de ſon origine. Les Juifs étoient, au dixieme, onzieme & douzieme ſiecles, preſque les ſeuls dépoſitaires des Sciences naturelles en Europe. C'eſt par eux que ces Sciences ont paſſé des Arabes aux Chrétiens; & tout le monde ſait qu'ils figuroient encore en France au commencement du quatorzieme ſiecle, puiſqu'ils n'en furent chaſſés qu'en 1319. Mais ſans remonter ſi haut pour trouver la raiſon de cette prévention, ne pourroit-on pas dire qu'elle étoit une ſuite de l'ignorance qui tenoit alors les yeux fermés à la lumiere, parce qu'on ne connoiſſoit point les vrais principes de la Philoſophie.

ANGITIA, fille d'*Æëta*, Roi de Colchide, apprit aux Marſes, peuples d'Italie, la maniere de charmer les ſerpens. On lui attribue auſſi la découverte des plantes vénimeuſes ou des poiſons tirés des végétaux. Quelques Auteurs ont cru qu'elle s'appelloit encore *Angerona*, parce que les Romains étant affligés de la maladie qu'on appelle *Angina*, Eſquinancie, en furent guéris, après lui avoir fait des vœux & des ſacrifices. On dit encore qu'*Angitia* eſt fille du Soleil; on prétend même qu'elle ne differe point de *Médée*, qui cependant paſſe chez d'autres pour ſa ſœur, ainſi que *Circé*.

ANGUILLARA, (Louis) Botaniste Italien du XVI siecle, se livra de bonne heure à l'étude des plantes. Le desir de perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises dans cette partie, lui fit entreprendre plusieurs voyages; il parcourut l'Isle de Chypre, celle de Candie, l'Illyrie, la Grece, l'Italie, la Suisse, la Provence. De retour en Italie, il fut fait Directeur du Jardin Botanique de Padoue, & il en fit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée dans la même ville en 1550. *Haller* le présente comme le premier de sa nation qui ait entrepris de voyager pour s'occuper de la recherche des plantes, & comme le plus ancien des Botanistes Italiens. Nous avons de lui:

Semplici di Luigi Anguillara, li quali in piu pareri a diversi nobili uomini scritti appaiono. Venise, 1561, *in*-4, par les soins de *Jean Marinelli*. *Seguier* annonce encore une édition de Venise, 1561, *in*-12, avec deux nouvelles figures. *Gaspar Bauhin* a mis cet Ouvrage en Latin avec des notes. Bâle, 1593, *in*-8.

ANRIQUEZ, (Henri-George) natif de Guardia, ville du Portugal dans la province de Beira, fut d'abord Professeur de Philosophie à Salamanque, d'où il passa dans les Ecoles de Coimbre pour y enseigner la Médecine. Il s'attacha ensuite à Antoine Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, en qualité de Médecin, & quelques années après la mort de ce Prince, arrivée le 12 Janvier 1582, il mit au jour un Ouvrage qu'il avoit composé pendant qu'il étoit à son service. C'est un Traité Latin imprimé à Salamanque, en 1594, *in*-8, sous ce titre:

De regimine cibi atque potûs, & de cæterarum rerum non naturalium usu, nova Enarratio. Il parut dans la même ville, en 1595, *in*-4, sous cet autre titre: *Tratado dell perfetto Medico.*

ANSELMUS DE JANUA, *Anselme de Porte*, personnage du XIII siecle, dont il est parlé dans l'Histoire de la Faculté de Montpellier par *Astruc.*

Lanfranc de Milan cite *Anselme*, & il en appelle à sa pratique pour prouver les mauvais effets de l'opération du trépan. Ainsi comme *Lanfranc* a composé sa Chirurgie vers l'an 1296, il faut conclure qu'*Anselme* vivoit auparavant, ou, au moins dans ce tems-là. *Ranchin*, qui l'a mis dans le catalogue des anciens Médecins de Montpellier, ne marque point le tems précis auquel il a vécu. Il se borne à le placer après *Guillaume Meruen*, Chancelier de cette Faculté; mais c'est une faute dont on ne peut l'excuser, puisque *Meruen* n'a vécu qu'en 1455.

Anselme pourroit être originaire de Genes, qu'on a appellée *Janua* dans la basse Latinité; cependant, comme *Ranchin* assure qu'il étoit de la Faculté de Montpellier, cette circonstance porte à croire qu'il naquit à *Porte*, village du Languedoc.

Il y a grande apparence que ce Médecin est l'*Anserinus de Janua*, cité par *Gui de Chauliac* dans sa Chirurgie, dont on a altéré le nom en lisant un R pour un L, & un IN pour un M. C'est ainsi que l'a conjecturé *Astruc*, faute d'Auteurs qui aient pu l'éclairer sur le compte de cet ancien personnage. *Freind* en dit beaucoup moins; il se borne à le citer au sujet de *Lanfranc* qui en a appellé à sa pratique.

ANTHRACINI, (Jean) Médecin Italien, fut en réputation à la fin du XV, & au commencement du XVI siecle. Il s'étoit déja diftingué dans la Chaire qu'il avoit remplie dans les Ecoles de la Faculté de Padoue, lorfqu'il fe rendit à Rome où il continua d'enfeigner, & devint premier Médecin du Pape Adrien VI, qui mourut le 24 Septembre 1523, après avoir gouverné un an, huit mois & feize jours.

On ne connoît aucun Ouvrage de la façon de ce Médecin ; on fait feulement qu'il retouchoit & corrigeoit ceux de *Jean de Vigo*, comme celui-ci nous l'apprend dans une lettre qui nous refte, & dans laquelle il avoue qu'il doit à *Anthracini* ce qu'il y a de mieux dans fes Ecrits.

ANTILLUS ou ANTYLUS, Médecin qui eft fouvent cité par *Oribafe*, par *Aëtius*, par *Paul* d'Egine, par *Stobbée*, par *Avicenne* & par *Rhafis*. Il eft le même qu'*Antilis* ou *Antiles* ; & la variété des noms propres fous lefquels on le défigne, ainfi que tant d'autres Médecins, ne vient que de la négligence des Traducteurs ou des Copiftes. On trouve dans *Aëtius* divers fragmens tirés des Ouvrages d'*Antylus*, favoir : *De infolatione & arenæ aggeftione, ac aliis vaporatoriis fomentis. Quomodo vena fecanda eft, de magnitudine & figurâ fectionis. De Cucurbitularum ufu. De purgatione. Quibus dandum fit Veratrum, quibus non. Chirurgia everfionis palpebrarum. Oribafe* dit qu'il a compofé plufieurs Ouvrages, dans lefquels on trouve beaucoup de chofes fur la Gymnaftique. *Paul* lui donne le titre de très-favant en Chirurgie.

ANTIOCHUS, Médecin contemporain de *Galien*, alloit à piéds affez loin voir fes malades, quoiqu'il fût âgé de plus de 80 ans. Il ufa d'un régime de vivre fi convenable, qu'il atteignit prefque l'âge de cent ans, ayant toujours joui d'une fanté parfaite. Ce Médecin mangeoit trois fois le jour dans fa vieilleffe, mais peu à chaque fois. Le matin il fe faifoit frotter, après avoir été à la felle ; fur les neuf à dix heures il mangeoit du pain & du miel Attique ; depuis ce tems jufqu'à midi, il étudioit. Il fe baignoit enfuite, fe faifoit frotter ; & après avoir pris quelque petit exercice, il commençoit fon dîner par des viandes propres à lâcher le ventre, & le finiffoit par un peu de bon poiffon. Enfin à fouper, il prenoit un bouillon fimple, ou dans lequel on avoit délayé de la farine & du *Mulfum*. Il étoit d'ailleurs logé dans une petite maifon, mais fort commode & bien fituée.

ANTIOCHUS, (Saint) Médecin du fecond fiecle de falut, fouffrit généreufement le martyre fous l'Empereur Adrien.

Il y a eu deux Médecins de ce nom, tous deux mis à mort, dans le deuxieme fiecle, pour la foi de Jefus-Chrift. L'un étoit de Sebâfte en Arménie, & l'autre de la Mauritanie.

ANTIPATER, Médecin de la Secte méthodique, qui, fuivant le rapport de *Galien*, mourut d'un tubercule crud formé dans le poumon. Cette tumeur lui avoit rendu le pouls intermittent quelques mois avant fa mort ; & fur cet indice, *Galien* prédit qu'il périroit fubitement.

ANTISTIUS est le seul Médecin, dont l'Histoire de Jules César fasse mention. Ce n'est pas qu'il n'y en eût beaucoup d'autres à Rome sous son regne, puisqu'il donna le droit de Bourgeoisie de cette ville à tous ceux qui faisoient profession de la Médecine; mais l'histoire de ce Prince s'attache particulierement à parler d'*Antistius*, parce que ce fut lui qui visita les plaies de cet Empereur assassiné en plein Sénat, de vingt-trois coups de poignard, l'an 709 de Rome, 43 avant Jesus-Christ.

Jules César avoit eu un autre Médecin à son service. Il fut pris avec lui près de l'Isle Pharmacusa; mais on peut croire qu'il mourut avant que son Maître fut Empereur, parce que César étoit fort jeune, lorsqu'il fût pris par les Corsaires.

ANTONIO, (Nicolas) Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, Agent du Roi d'Espagne à Rome, & Chanoine de Seville, naquit, en 1617, dans cette Capitale de l'Andalousie, & mourut en 1684. Sa Bibliotheque des Auteurs Espagnols l'a rendu célebre; elle parut à Rome en 1672, deux volumes, *in-fol.* & fut suivie en 1696 d'un troisieme, qui contient tout ce qui regarde les Auteurs Arabes. *Antonio* sait assez démêler le vrai d'avec le faux; il écrit avec pureté, avec ordre & avec exactitude. On trouve dans son Ouvrage, ainsi que dans le supplément, beaucoup de choses intéressantes sur la matiere que je traite.

ANTONIUS CASTOR, Médecin, vécut du tems de *Pline*, vers l'an 70 de salut. Il étoit savant dans la connoissance des plantes, & le même *Pline* parle de celles qu'il cultivoit dans son jardin. Il ajoute qu'il l'avoit connu à l'âge de plus de cent ans, se portant bien, se souvenant de tout ce qu'il avoit vu, & raisonnant très-juste.

ANTONIUS GALATEUS, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Galatina, village d'Italie dans la Terre d'Otrante, où il naquit dans le XV siecle. Ses parens l'éleverent avec beaucoup de soin & ne négligerent rien pour le former dans la connoissance des Langues & des Belles-Lettres. Il étudia premierement à Nardo, ville du Royaume de Naples, & delà il passa dans les meilleures Ecoles, où il fit de si grands progrès, qu'il fut un sujet d'admiration à ses contemporains. Comme il étoit savant en Philosophie, en Médecine, en Poésie & en Géographie, il composa plusieurs Ouvrages, dans lesquels il fit preuve de la variété de ses talens; il y montra même qu'il avoit le génie délicat. *Hermolaus Barbarus* lui donna des marques publiques de son estime, en lui dédiant, en 1480, la Traduction de la Paraphrase de *Themistius*, qui est en huit livres; & les Savans de son tems lui reconnurent tant de solidité dans le jugement, qu'ils renvoyoient à sa décision les difficultés qu'ils rencontroient dans leurs études.

Galatée ne pratiquoit pas la Médecine; & ce n'est point à ce titre qu'on lui a donné place dans ce Dictionnaire. Mais comme il avoit des connoissances supérieures dans cette Science, on n'a pu se refuser à parler de lui dans le

court éloge que l'on vient de faire. Ses Ouvrages consistent en des vers Latins, & Italiens, en la description de la Japygie & de Gallipoli. Quelques années avant sa mort, qui arriva vers 1490, il fut tourmenté de goutte. Il la souffrit avec tant d'égalité d'ame, que pour faire diversion à la douleur, il composa l'éloge de cette pénible maladie, sous le titre de *Laudatio Podagræ*. C'est à ce sujet que *Latomus* lui a fait le Quatrain suivant :

Quam laudas, podagramque vocas, Galathee, Puellam
Quamvis prostituas, intereà ipse premis.
Avelli sed posse negas, ergo potes idem,
Publicus & Mango, Mæchus & esse domi.

ANTONIUS MUSA, Médecin du quarantieme siecle, étoit Grec de nation & frere d'*Euphorbus*, Médecin de Juba, Roi de Numidie. *Daniel Leclerc* dit qu'il fut de condition servile ou simple affranchi. Quelques Savans, ajoute-t-il, ont cru que le surnom de *Musa* lui fut donné à cause de son bel esprit; mais il y a plus d'apparence, comme d'autres l'ont remarqué, qu'il avoit emprunté ce nom de la Famille *Pomponia*, à laquelle il étoit propre.

Suétone rapporte qu'Auguste, étant de retour de son expédition de Biscaye, eut le foie en si mauvais état, ensuite d'une longue fluxion, qu'il désespéra de son mal. *Antonius Musa* lui proposa alors un remede contraire à ceux qui avoient été pratiqués; il parut en effet si extraordinaire, que *Pline* en a pris occasion de dire que ce Médecin avoit formé une nouvelle secte. Mais ce remede n'étoit autre chose que le bain froid ; & comme il est le premier qui l'ait mis en usage, il passa aisément pour avoir adopté de nouveaux principes. Auguste avoit le corps foible & délicat, & tout dangereusement malade qu'il étoit, il ne pouvoit se résoudre à prendre aucun remede. C'est dans ces circonstances qu'*Antonius Musa* lui conseilla de se baigner dans l'eau froide & même d'en boire. Cela réussit fort bien & valut à ce Médecin, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'Empereur & le Sénat, le privilege de porter un anneau d'or ; ce qui jusques là n'avoit été permis qu'aux personnes de la premiere condition. Au rapport de *Suétone*, le Sénat lui fit même élever une statue d'airain qu'on plaça à côté de celle d'*Esculape*. Mais les faveurs, dont on combla *Musa*, ne se bornerent point à lui seul ; on honora ceux de sa profession à cause de lui. Le privilege de porter l'anneau d'or leur fut pareillement accordé, & on les déclara exempts des charges publiques & de tous impôts.

On rapporte que *Musa*, ayant voulu traiter Marcellus, neveu d'Auguste & mari de Julie, sa fille, de la même maniere qu'il avoit traité l'Empereur, les bains froids réussirent si mal, qu'il en coûta la vie à ce jeune Prince. On ajoute même que Livie, voyant avec chagrin Marcellus préféré à ses fils, avoit gagné ce Médecin pour faire périr le neveu d'Auguste, en le baignant à contre-tems. Mais voyons ce que dit là dessus *Daniel Leclerc* : « Ce qui » pourroit rendre ce fait douteux, du moins à l'égard du remede, c'est que

» l'on

» l'on apprend d'ailleurs que Marcellus mourut aux bains de *Baies*, qui font » chauds. Mais *Scaliger* veut que *Properce*, de qui ce dernier fait eft tiré, » l'ait fuppofé pour faire fa cour à Livie, qui étoit bien aife de cacher au » monde la véritable caufe de cette mort ; & il ajoute, pour appuyer le témoignage » de *Dion*, qui charge *Mufa* du mauvais traitement de Marcellus, celui de » *Servius*, Commentateur de *Virgile*, qui dit que ce jeune Prince mourut *in* » *Stabiano*, aux bains de *Stabiæ*, qui font extrêmement froids, comme le remar- » que *Pline*. *Saumaife* n'eft pas de cet avis, & il répond qu'il n'eft pas impof- » fible que *Servius* fe foit trompé, ou que fes copiftes aient fait une faute » en écrivant *in Stabiano*, au lieu de *in Baiano*. »

» On ne peut pas autrement concilier *Servius* avec *Properce* ; mais il feroit » plus facile d'accorder *Dion* avec ce dernier Auteur, par l'entremife de *Pline* » dans lequel il y a un paffage, où il dit que *Mufa* avoit inventé une maniere » de baigner, qui confiftoit à verfer beaucoup d'eau froide, au fortir du bain, » *à balneis*, fur le corps de ceux qui s'étoient baignés. *Lionardo di Capoa* croit » que les bains, dont parle *Pline*, étoient des bains chauds. Sur ce pied là » on diroit que Marcellus pouvoit s'être premierement baigné aux bains chauds » de Baies, comme le dit *Properce*, & avoit été enfuite couvert d'eau froide, » qui feroit la même chofe que le bain froid de *Dion*. Mais ne peut-on pas » entendre, par *balineæ*, des bains froids, auffi bien que des chauds? *Agathinus*, » qui étoit pour les premiers de ces bains, confeille qu'après en être forti, on » fe faffe encore verfer plufieurs cruches d'eau froide fur le corps, ou que l'on » reçoive la chûte de l'eau d'une fontaine fraîche fur la tête & fur la poitrine. » *Horace*, qui fe baignoit par le confeil de *Mufa*, comme il nous l'apprend » lui-même, ne fait point mention de ce prétendu mélange de bains chauds & » de bains froids, qui auroit été propre à tuer les plus robuftes. Au contraire, il » dit expreffément que ce Médecin lui avoit défendu les eaux de Baies, qu'il » le faifoit baigner dans l'eau froide, même en hyver, & que les habitans de » Baies fe plaignoient de ce qu'on méprifoit leurs eaux *foufrées*, ou qu'on leur » préféroit les fontaines froides de *Clufium* & de Gabies, dont on recevoit l'eau » fur la tête & fur la poitrine, qui font les mêmes parties qu'indique *Agathi-* » *nus*, duquel nous avons parlé ci-deffus, & qui avoit fans doute appris cette » méthode de *Mufa*. Avant *Mufa*, felon la remarque de *Pline*, on ne fe fer- » voit que de bains chauds, au-lieu qu'il mit en crédit les bains froids. On » peut voir ce que dit *Agathinus* dans le dixieme Livre des Collections d'*Ori-* » *bafe*, touchant l'abus qu'on faifoit autrefois des bains chauds, & touchant l'u- » tilité des bains froids, pris en toutes fortes de faifons. «

A travers cette variété d'opinions, on voit bien que les circonftances de la mort de Marcellus, dont on a voulu charger *Mufa*, ne font pas tirées au clair. Il eft même fi peu certain que ce Médecin fut coupable de cette mort, que plufieurs Auteurs l'attribuent à Livie toute feule, qui fit périr le jeune Prince par le poifon. En effet, il n'étoit rien dont l'ambition de cette femme ne fut capable. Peu contente d'être l'époufe d'un Empereur, elle voulut encore être la mere d'un Empereur, & mit tout en ufage pour y réuffir. Elle pouvoit

tout faire ; elle fit tout ; le crime ne l'arrêta point : elle fit périr toute la famille d'Auguſte, elle fit périr Auguſte même, & couronna ſon fils.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir chargé *Muſa* de la mort de Marcellus à l'inſtigation de Livie, on l'a encore accuſé d'une autre maniere. Comme ſi la noirceur de ce crime n'eût pas été capable de rendre ſa mémoire odieuſe à tous les ſiecles, on a achevé de le peindre par une imputation auſſi fauſſe que la premiere. On a dit de lui, qu'étant paſſé de la Médecine à la pratique de la Chirurgie qu'il n'entendoit pas, il avoit traité les malades de la maniere la plus cruelle avec le fer & le feu, & que cette façon d'agir avoit tellement indigné le peuple Romain contre lui, qu'il fut lapidé & que ſon cadavre fut enſuite traîné par toute la ville. Il y a cependant de bonnes raiſons pour révoquer ce fait en doute : on confond ici *Muſa* avec *Archagatus.* Mais ce qui décide pleinement en faveur du premier, & prouve la fauſſeté du trait qu'on a mis ſur ſon compte, c'eſt que *Pline*, de qui on apprend que *Muſa* guériſſoit des ulceres très-facheux, nous dit qu'il ne faiſoit preſque autre choſe, pour opérer ces guériſons, que de preſcrire la chair des viperes à ſes malades.

Horace n'a parlé de ce Médecin, que parce qu'il lui avoit donné toute ſa confiance. C'eſt par ſes conſeils qu'il prit des bains d'eau froide dans le plus fort de l'hyver ; mais ſe feroit-il expoſé à cette épreuve, ſi la mort de Marcellus eût été attribuée de ſon tems à un pareil remede ? Voici les vers où le Poëte fait mention de *Muſa* :

> . . . . *nam mihi Baias*
> Muſa *ſupervacuas* Antonius, *& tamen illis*
> *Me facit inviſum, gelidâ cum perluor undâ*
> *Per medium frigus.*

Muſa étoit auſſi dans l'eſtime de *Virgile*, & l'on croit que c'eſt de lui qu'*Ovide* a parlé ſous le nom de *Japis.* C'eſt au moins ce que M. *Atterbury*, Evêque de Rocheſter, a entrepris de prouver dans une diſſertation publiée ſur ce ſujet.

On a imprimé, à Bâle, en 1528 & 1549, parmi d'autres Traités ſur la matiere médicale, un Ouvrage intitulé : *Libellus de Botanica*, qui eſt attribué à *Antonius Muſa.* Mais pluſieurs ne le croient pas de ce Médecin, & comme le ſtyle eſt fort reſſemblant à celui de *L. Apulée*, ils ne font point de difficulté de le donner à cet Auteur.

ANTONIUS MUSA BRASSAVOLUS. Voyez BRASSAVOLUS.

ANTYLUS. Voyez ANTILLUS.

ANVERS, (Henri d') Comte de Danby, mérite par ſa bienfaiſance une place diſtinguée dans l'Hiſtoire de la Botanique. Il entreprit, en 1622, de faire aux portes d'Oxford un jardin, auquel il employa cinq arpens qu'il remplit de ſimples de toute eſpece ; & il acheva ce bel ouvrage avec ſes dépendances dans le terme d'environ dix ans. Il en fit enſuite préſent à l'Uni-

verſité, avec une rente qu'il fonda pour l'entretien du jardin, du jardinier & d'un Profeſſeur de Botanique. Sur la porte, par laquelle on entre dans ce jardin vis-à-vis de la Magdeleine & qui eſt la principale des trois, on lit une inſcription que la reconnoiſſance y a gravée de ſa main, pour perpétuer la mémoire de cet illuſtre bienfaiteur.

GLORIÆ DEI OPT. MAX.
HONORI CAROLI REGIS,
IN USUM ACAD. ET REIP.
HENRICUS COMES DANBY D. D.
M. D. C. X X X I.

Bobart l'aîné a fait le Catalogue des plantes de ce jardin qu'il a publié à Oxford, en 1648, *in*-8, ſous le titre de *Catalogus Plantarum Horti Medici Oxonienſis.* Il contient ſeize cens noms; mais il fut augmenté du double dans l'édition qui parut, en 1658, *in*-8, par les ſoins de *Philippe Etienne* & de *Guillaume Broun.*

APIAN, (Philippe) Mathématicien & Médecin, fils de *Pierre*, ſavant Mathématicien lui-même, naquit à Ingolſtadt le 14 Septembre 1531. Son pere, qui le fit élever avec beaucoup de ſoin, eut la ſatisfaction de le voir correſpondre aux peines qu'on prit pour ſon avancement; comme *Philippe* avoit le génie propre pour les Sciences, il ne put manquer d'y faire de grands progrès par ſon aſſiduité à l'étude.

Apian fut en faveur à la Cour de l'Empereur Charles V, mais ce ne fut, ni par l'intrigue, ni par d'adroites ſoupleſſes, qu'il s'en procura l'entrée; le mérite & le ſavoir lui en avoient ſeuls ouvert la porte. Il s'y ſoutint par ces deux endroits; il eut même pluſieurs fois l'honneur d'entretenir l'Empereur qui l'écoutoit toujours avec plaiſir. Les voyages ont beaucoup contribué aux ſuccès des études de *Philippe Apian.* Il ſe rendit d'abord à Strasbourg, qu'il quitta pour aller à Dôle; mais étant enſuite paſſé en France, il fit un plus long ſéjour, tant à Paris, qu'à Bourges & à Orléans, & il ne manqua pas d'y ſuivre les grands Hommes qui s'y diſtinguoient dans les Sciences. En 1552, il retourna à Ingolſtadt, & comme il y avoit déja été reçu Profeſſeur aux Mathématiques, il ſe fit admirer en les enſeignant publiquement après la mort de ſon pere.

Apian étoit extrêmement valétudinaire, & pour cette raiſon, il ſe détermina à étudier la Médecine. Il alla s'y appliquer en Italie. Tout ſavant qu'il étoit d'ailleurs, il ſe fit gloire d'être le Diſciple des grands Maîtres qui profeſſoient cette Science à Bologne, où il reçut le bonnet de Docteur. A ſon retour en Allemagne, il travailla à la deſcription de la Baviere, & la dédia au Duc Albert qui lui fit un préſent de 2500 écus d'or. Il publia auſſi un Traité *De Umbris*, qui eſt un Ouvrage ſur les cadrans ſolaires, & il compoſa pluſieurs autres pieces qui ne furent imprimées qu'après ſa mort.

Comme ce Médecin faiſoit profeſſion de la Religion nouvelle qui n'étoit point ſoufferte à Ingolſtadt, il fut obligé d'en ſortir. Il ſe retira à Vienne en Autriche, où les bontés de l'Empereur Maximilien II le retinrent pendant quelque tems. Il eut néanmoins quelques raiſons de quitter cette Capitale, mais y étant revenu en 1569, on lui donna la Chaire des Mathématiques, qu'il remplit avec honneur juſqu'à ſa mort arrivée le 12 Novembre 1589.

APINUS (Jean-Louis) naquit le 20 Novembre 1668 dans le Comté de Hohen-loe en Franconie. Il prit le parti des Lettres, malgré le peu de fortune qu'il avoit pour ſe ſoutenir dans le cours de ſes études, & il ſe rendit à Altorf où il étudia la Médecine. Il n'y fut pas long-tems ſans s'appercevoir de la difficulté qu'il auroit à continuer cette entrepriſe ; mais comme les paſſions ne manquent jamais d'expédiens, & que l'amour de la Science en étoit une pour lui, il s'aviſa de faire des répétitions aux Ecoliers & de ſe charger de la place de Correcteur de l'Imprimerie de *Meyer*. Ces deux reſſources lui procurerent non-ſeulement de quoi vivre, mais encore l'argent néceſſaire aux fraix de ſon Doctorat, qu'il fit en 1691. D'abord après ſa promotion, il fut nommé Médecin de la ville d'Herſpruck dans le territoire de Nuremberg, ce qui l'engagea, en 1694, à ſe faire aggréger au College de cette derniere ville. En 1702, on lui donna la Chaire de Phyſiologie & de Chirurgie dans l'Univerſité d'Altorf. Il étoit fait pour cet emploi, car il poſſédoit éminemment les qualités néceſſaires à un bon Profeſſeur ; mais il n'y brilla pas long-tems ; puiſqu'il mourut d'une fievre catarrhale, le 28 Octobre 1703.

Ce Médecin s'eſt fait beaucoup de réputation par l'écorce de *Chaccarille* & ſon extrait, qu'il employa avec ſuccès dans la cure des fievres malignes épidémiques. Il s'en fit encore par les obſervations, dont il a enrichi les Ephémérides de l'Académie Léopoldine ; où il étoit entré ſous le nom de *Nonus*. Nous avons de lui des Ouvrages d'une plus grande étendue, comme :

Febris Epidemicæ annô 1694 & 1695 *in Noricæ ditionis Oppido Herſpruccenſi graſſari deprehenſæ hiſtorica Relatio. Norimbergæ*, 1697, *in*-8.

Faſciculus Diſſertationum Academicarum. Altorfii, 1718, *in*-8. On y remarque en pluſieurs endroits l'attachement de l'Auteur aux ſentimens de *Stahl. Haller* attribue cette collection à *Sigiſmond-Jacques Apinus*, fils de *Jean-Louis*, qui mourut à Brunſwick, en 1732, où il étoit Recteur de l'Ecole de Saint Gilles. *Jean-Jacques Bayer*, Profeſſeur de la Faculté de Médecine à Altorf, en eſt l'Editeur.

APIS. Voyez OSIRIS.

APOLLODORE, Médecin natif de Lemnos, Iſle de l'Archipel, vécut dans le trente-neuvieme ſiecle du monde. Il dédia quelques livres à Ptolomée Soter ; & peut-être n'eſt-il pas différent de celui que *Pline* dit avoir écrit au Roi Ptolomée touchant les vins, que ce Prince devoit boire.

Le même *Pline* parle de deux autres *Apollodore*, dont l'un étoit de Tarente & l'autre de Citium ; ils ont écrit touchant les contrepoiſons. C'eſt apparemment

de l'un des deux, que *Galien* a tiré la description d'un antidote contre la Vipere ; & c'est encore un des mêmes qui est cité par le Scholiaste de *Nicandre*, comme ayant écrit touchant les plantes vénimeuses. *Pline* cite aussi un *Apollodore* de Pergame.

APOLLON, HORUS, ou PÆON, à qui la Fable attribue l'invention de la Médecine, étoit fils d'*Isis*. Cette Déesse, dit *Diodore*, ayant trouvé dans l'eau son fils *Horus* qui avoit été tué par les Titans, lui redonna la vie & le rendit immortel. Cet Auteur ajoute que l'on a rendu le nom d'*Horus* par celui d'*Apollon* ; que l'on a cru que ce fils d'*Isis* avoit appris de sa mere l'art de la Médecine, ainsi que celui de deviner ; & qu'il avoit été d'une grande utilité aux hommes par ses oracles & par ses remedes.

Il semble, par ce qu'on vient de dire, qu'*Horus* ne doit pas passer pour avoir inventé la Médecine, puisque sa mere la lui avoit enseignée ; mais s'il est le même qu'*Apollon*, comme semble le prouver l'étymologie de son nom, qu'on tire du mot Hébreu qui signifie *brûler* ou *éclairer*, on fait que ce dernier a eu la réputation d'avoir lui-même été l'inventeur de la Médecine. Soit qu'il eût réellement inventé l'Art de guérir, soit qu'il eût été le premier qui l'a enseigné aux hommes après l'avoir appris de sa mere, il n'est pas moins vrai que les Mythologues ont eu raison de le placer au rang des inventeurs. *Pline* parle d'un *Horus*, Roi d'Assyrie, à qui il attribue la découverte de quelques remedes ; mais on ne sait si c'est le même que le fils d'*Isis*. *Galien* cite un *Horus Mendesius* le jeune. *Ovide* est plus tranchant ; il ne laisse aucun doute sur *Apollon*, lorsqu'il le fait parler en ces termes : la Médecine est de mon invention & la vertu des plantes m'est assujettie :

Inventum Medicina meum est, opiferque per orbem
Dicor, & herbarum subjecta potentia nobis.

METAMORPH. *Lib.* I.

Mais on s'apperçoit aisément que cet *Apollon*, ainsi que celui des autres Poëtes, est un personnage feint, par lequel on a voulu désigner le Soleil. On a fait cet astre Auteur de la Médecine, ou plutôt on lui a attribué le pouvoir de faire vivre & mourir les hommes, de donner la peste & de la guérir, parce que le Soleil ou sa chaleur sont regardés comme le principe de la génération & de la corruption de toutes choses, & que la santé & les maladies dépendent beaucoup de la maniere dont le Soleil agit sur les corps des animaux & sur ceux qui les environnent. *Hyginus* y entend bien plus de finesse, lorsqu'il dit qu'*Apollon* a été le premier Médecin Oculiste ; faisant allusion à la clarté du Soleil & à ce que les Poëtes l'appellent l'œil du monde.

Le nom de *Pæon*, que l'on donne encore à *Apollon*, vient d'un Verbe qui signifie *guérir* selon quelques-uns, mais qui se prend plus ordinairement pour *frapper*. *Eustathe* remarque du moins que le *Pæon* qu'*Homere* introduit comme le Médecin des Dieux, étoit *Apollon* lui-même. C'est d'ailleurs une chose connue qu'on donnoit à *Apollon*, le surnom de *Pæan*, & que ceux qui chantoient des Hymnes à sa louange, y mettoient ce refrein : *Io Pæan*. *Servius*, sur

le douzieme livre de l'Enéide, remarque que *Pæan* étoit un mot Dorique, dans lequel, selon l'usage de cette dialecte, l'O étoit changé en A, *Pæan* pour *Pæon*. Mais le Scholiaste de *Nicandre* n'est pas de ce sentiment. *Pæon*, dit cet Auteur, est le même qu'*Esculape*. Il y a aussi un passage dans le *Plutus* d'*Aristophane*, où l'on donne à *Esculape* le surnom de *Pæon*. Mais il se peut que cette épithete ait appartenu premierement & proprement à *Apollon*, & qu'on l'ait ensuite donnée à *Esculape*, & conséquemment à tous les Médecins que l'on a cru habiles : c'est dans ce sens qu'*Homere* dit que *les Médecins sont de la race de Pæan*.

APOLLONIDES, Médecin de Cos, vécut un peu avant *Empédocle*, c'est-à-dire, dans le trente-cinquieme siecle du monde. Il est connu par une avanture qui le fit périr malheureusement, & qui déshonore sa mémoire, pour avoir abusé de sa profession. Mégabise étant mort, sa veuve *Amytis*, fille de Xerxés, eut une maladie qui parut d'abord de peu de conséquence, pour laquelle elle consulta le Médecin *Apollonides* qui étoit à la Cour. Celui-ci voulant se prévaloir du foible de la Princesse, qui avoit eu auparavant diverses galanteries, lui fit accroire que son mal étoit un *mal de mere*, dont elle ne pouvoit guérir que par le commerce honteux qu'il lui proposa. *Amytis* se laissa persuader ; mais ce remede n'ayant produit aucun effet, & tout au contraire, la Princesse venant de jour en jour plus défaite & plus maigre, elle fit confidence de sa conduite à la Reine sa mere. Sur les plaintes de celle-ci, le Roi condamna *Apollonides* à des tourmens cruels, & au bout de deux mois, il le fit enterrer vif, le jour qu'*Amytis* mourut. C'est de *Ctesias*, dans son Ouvrage *de rebus Persicis*, que l'on apprend cette Histoire.

On trouve, parmi les Médecins Méthodiques, un *Apollonides* de Chypre, qui fut disciple d'*Olympicus* de Milet, & Maître d'un *Julien* qui vécut en même tems que *Galien*. Cet *Apollonides* naquit vers l'an 93 de salut.

APOLLONIUS, Médecin du XXXVI siecle, a été disciple d'*Hippocrate*. On l'a fort blâmé, & il méritoit de l'être, s'il est vrai qu'il donnoit beaucoup à manger à ses malades, pendant qu'il les faisoit mourir de soif. *Erasistrate* disoit de lui, ainsi que de *Dexippus*, autre disciple d'*Hippocrate*, *qu'ils faisoient douze portions de la sixieme partie d'une Cotyle d'eau, qu'ils mettoient chacune dans autant de petites coupes de cire, pour en donner une ou deux tout au plus à leurs malades dans l'ardeur de la fievre*. Or la Cotyle étoit une mesure qui ne contenoit que neuf onces de liqueur ; & à ce compte, ces coupes de cire ne contenoient que la huitieme partie d'une once : ce qui étoit plutôt faire goûter l'eau au malade, que de lui en donner à boire. Mais il y a bien de l'apparence qu'*Erasistrate* n'a parlé ainsi, que pour tourner *Apollonius* & *Dexippus* en ridicule : aussi *Galien*, de qui nous apprenons cette particularité, prétend que ce soit-là un effet de la malignité d'*Erasistrate*, qui avoit en vue de faire tomber sur le maître ce qu'il disoit des disciples.

APOLLONIUS, pere & fils, Médecins du XXXVIII ſiecle du monde, étoient tous deux d'Antioche, & avoient ſuccédé à *Philinus* & à *Sérapion*, ſi l'on en croit l'Auteur du Livre intitulé : l'*Introduction*, qui eſt parmi les Ouvrages de *Galien*. Il ſe peut que l'un de ces *Apollonius* ait été plus renommé que l'autre, puiſque *Celſe* n'en reconnoît qu'un ſeul. *Galien* ne parle auſſi que d'un *Apollonius* Empirique, qui, ſuivant lui, avoit demeuré long-tems à Alexandrie, & avoit compoſé des Livres intitulés : *Des médicamens aiſés à préparer ou à trouver*. Il rapporte même la deſcription de pluſieurs de ces médicamens, & il marque de l'eſtime pour leur Auteur, quoiqu'il le cenſure en quelques endroits, pour avoir traité cette matiere ſans diſtinguer aſſez exactement les cas, où les remedes, dont il parle, peuvent être propres.

APOLLONIUS, ſurnommé MUS, ou LE RAT, fut concitoyen & condiſciple d'*Héraclide* Erythréen. *Strabon* rapporte que ces deux Médecins avoient vécu de ſon tems ; or cet Auteur a vécu depuis le tems de Jules Céſar, juſqu'à celui de Tibere qui parvint à l'Empire l'an 14 de ſalut. *Apollonius* a écrit, auſſi bien que *Bacchius* & quelques autres Hérophiliens, pluſieurs Livres touchant la Secte de leur Maître & la compoſition des médicamens.

Les Médecins, dont on vient de parler, ne ſont pas les ſeuls du nom d'*Apollonius*. Il y en a eu pluſieurs autres, comme *Apollonius* de Pergame qui eſt ſouvent cité par les anciens Auteurs. Il a écrit un Traité des choſes ruſtiques ; mais on ne ſait point en quel tems il a vécu, non plus qu'*Apollonius* de Pitanée, dont il eſt parlé dans *Pline*. On trouve encore un *Apollonius* de Memphis, ſectateur d'*Eraſiſtrate* ; un *Apollonius* d'Apulée ; *Apollonius Archiſtator* ; *Apollonius* de Tarſe, contemporain de *Galien*, & une douzaine d'autres cités par différens Auteurs.

APOLLOPHANES, Médecin d'Antiochus III, Roi de Syrie ſurnommé le grand, vécut dans le XXXVIII ſiecle du monde, & ſe diſtingua par ſon habileté dans ſa profeſſion. Déja célebre par ſes talens, il jouiſſoit de l'eſtime de ſon Maître, lorſqu'il lui rendit le ſervice important, dont l'amour des peuples fut la récompenſe. Hermias, premier Miniſtre du Prince, exerçoit des concuſſions & des violences qui répandoient la déſolation dans le Royaume, ſans que perſonne osât en porter plainte. Le pouvoir que ce Miniſtre avoit uſurpé, le faiſoit craindre de tout le monde ; mais *Apollophanes* aima aſſez le bien public, pour le préférer à la fortune & à la vie que le Miniſtre irrité pouvoit lui faire perdre. Il haſarda tout, & fut le ſeul qui entreprit de découvrir au Roi le mécontentement général de ſes ſujets. Antiochus profita de cet avis, fit éclairer de près la conduite d'Hermias, & l'ayant trouvé coupable, le condamna à la mort en 3784. Cette action d'*Apollophanes* apprend aux Médecins qu'il y a des occaſions, où ils peuvent faire un bon uſage du libre accès qu'ils ont auprès des Princes.

APONO ou ABANO, (Pierre DE) autrement APON, célebre Profeſſeur de Médecine à Padoue, fut ſurnommé *Conciliator*. Il étoit fils d'un Notaire

nommé *Conſtans*, mais il prit le nom d'*Abano*, du lieu de ſa naiſſance qui eſt une ville du Territoire de Padoue, où l'on trouve des bains chauds ſi célebres dans l'Antiquité, & dont Théodoric, Roi des Goths, fait la deſcription dans une de ſes Lettres. Ce fut-là que *Pierre* vint au monde vers l'an 1250.

Comme les Sciences étoient alors peu cultivées en Italie, il fut contraint d'en ſortir pour aller chercher ailleurs des moyens capables de ſeconder l'ardeur qu'il avoit de s'en inſtruire. Il paſſa à Conſtantinople où il apprit la Langue Grecque; dans la ſuite, il ſe rendit à Paris où il s'appliqua à l'étude de la Médecine & des Mathématiques. On prétend même qu'il y prit des degrés; il eſt au moins certain qu'il y écrivit & publia ſon *Conciliator*, Ouvrage dans lequel il travailla à concilier les différens ſentimens des Philoſophes & des Médecins. Comme il étoit un des plus beaux génies de ſon tems, il parut dans cette ville comme un prodige; on lui remarqua cependant beaucoup de hardieſſe dans la façon de penſer, & ſuivant l'expreſſion d'un Auteur qui cherche à le peindre, ſon ſavoir étoit grand, mais il étoit hardi & téméraire: *Vir magnæ ſed audacis & temerariæ doctrinæ*. Quoiqu'il en ſoit *Pierre de Abano* fut rappellé de Paris ſur la fin de 1303 ou au commencement de 1304, pour venir enſeigner à Padoue & y remplacer *Matthieu Roncalitrio*, Profeſſeur en Médecine, mort en 1303. On lui accorda, à cet effet, des appointemens aſſez conſidérables pour le tems; mais il eſt bien apparent qu'il ne ſe rendit à Padoue, pour en jouir, qu'après avoir parcouru l'Angleterre & l'Ecoſſe.

Divers Auteurs affirment qu'*Apono* enſeigna encore la Médecine à Bologne, mais d'autres ſe bornent à dire qu'il y pratiqua ſimplement ſa profeſſion. Pour ſe former une idée juſte de la réputation qu'il s'étoit faite dans la pratique, il ſuffit d'obſerver qu'il ne ſortoit point de la ville pour viſiter des malades, qu'on ne lui donnât cinquante florins; on raconte même qu'ayant été appellé à Rome pour traiter le Pape Honoré IV, alors malade, il ne voulut point partir qu'on ne ſe fût engagé à lui donner quatre cens écus par jour. Mais *Mazzuchelli*, qui a donné une Notice fort étendue ſur la vie de ce Médecin, révoque ce dernier fait en doute, & avec d'autant plus de raiſon, qu'on raconte la même choſe de *Taddeo d'Alderotto* de Florence, Profeſſeur de Médecine à Bologne qui vivoit à-peu-près dans le même tems.

On a fait pluſieurs autres contes au ſujet de *Pierre d'Apono*. *Mercklein* rapporte qu'il prit à Paris une horreur pour le lait qu'il conſerva toute la vie, il ajoute même qu'il ne pouvoit en voir manger ſans dégoût. On dit que cette averſion étoit venue pour avoir rencontré un pauvre qui trempoit ſon pain dans le pot d'une laitiere. Mais un Auteur moderne a mis plus de fineſſe dans l'averſion que ce Médecin avoit pour le lait; il ne le condamnoit, dit-il, que par la raiſon qu'il le croyoit capable de produire des obſtructions dans les glandes. Le fait eſt, qu'il rapporte, dans ſon *Conciliator*, les ſentimens qui partageoient les Médecins ſur l'uſage du lait dans la phthiſie, les uns le regardant comme nuiſible, les autres comme avantageux. Quant à lui, il eſt vrai qu'il le défendoit dans certains cas où on l'interdit encore aujourd'hui; il n'empêcha cependant point la généralité de ſes malades de recourir à cet aliment médicamenteux.

La

La considération, dont *Pierre* a joui, lui auroit fait un sort plus heureux, si à toutes les preuves qu'il a données de l'étendue de son savoir, il n'eut pas joint l'Astrologie & la Magie, ou plutôt la partie superstitieuse de l'Histoire Naturelle. Il ne traitoit aucune maladie sans consulter l'état du ciel, l'âge du malade, l'heure de sa naissance, &c.; il ne donnoit aucun remede sans toutes les petites charlatanneries d'usage parmi ceux qui s'attachoient alors à la magie naturelle, & qui prétendoient augmenter les vertus des medicamens en cueillant les plantes qui entrent dans leur composition, sous tel ou tel aspect de la lune, du soleil & des autres planetes. Ce fut sans doute le goût qu'il eut pour toutes ces pratiques, qui fit naître les soupçons de magie dont on l'a noirci. *Apono* vivoit dans un siecle où les Lettres gémissoient encore sous l'empire de la barbarie & de l'ignorance; il suffisoit d'être savant, pour être accusé de magie. Mais comme ce Médecin donna lieu à l'en soupçonner par toutes les pratiques mystérieuses, dont on vient de parler, on lui imputa des noirceurs qui acheverent de le faire déclarer coupable. On le regarda non-seulement comme le plus grand Magicien de son siecle, mais il fut encore accusé d'hérésie, peut-être même d'athéisme. Il est probable que les envieux de *Pierre d'Abano* employerent toutes sortes de calomnie pour le perdre; & si l'on en croit *Mazzuchelli*, des Médecins jaloux de se voir éclipsés par le savoir & la réputation de celui dont nous parlons, furent ses accusateurs. On compte, parmi eux, *Pierre de Reggio* qui appuya de son autorité toutes les sottises que la populace crédule se plaisoit à débiter. Telles qu'elles furent, elles firent impression sur l'esprit des Inquisiteurs, & *d'Abano* fut traduit, en 1306, devant leur tribunal. Mais ayant trouvé des protecteurs, il obtint la facilité de se défendre; il prouva même si bien son innocence, qu'il fut déchargé de l'accusation qu'on lui avoit intentée, & qu'il demeura par-là dans la position d'augmenter le dépit de ses ennemis, en continuant l'exercice de sa profession & en acquérant beaucoup plus de célébrité. En effet, les habitans de Trevico l'engagerent, en 1314, à les servir comme Médecin, & il en prit la charge pour un an.

Cependant les envieux de son mérite n'abandonnerent point le projet de le perdre. Ils l'accuserent une seconde fois devant le même tribunal, quoiqu'il l'eût d'abord déclaré innocent. Ce fut l'an 1315. On reprit donc cette affaire; mais avant qu'elle fût terminée, *Pierre* mourut âgé de 66 ans, cette même année 1315, ou la suivante 1316, & fut enterré avec pompe dans l'Eglise de Saint Antoine. Il laissa un fils nommé *Benvenuto*.

Les Inquisiteurs n'en continuerent pas moins l'instruction de son procès; & comme il n'a pu se défendre, puisqu'il étoit mort & enterré, il fut déclaré coupable & condamné au feu. On ordonna aux Magistrats de Padoue d'exhumer son corps & de le faire brûler dans la place publique. Cette sentence n'eut cependant pas son effet, ou ne l'eut au moins qu'en apparence; car *Marietta*, sa domestique, qui avoit long-tems demeuré avec lui, ayant été avertie de ce jugement, le fit secretement déterrer pendant la nuit, & transporter dans l'Eglise de saint Pierre, où il fut mis dans un tombeau trouvé ouvert auprès de

la porte de cette Eglise. Comme on chercha inutilement son corps, les Inquisiteurs firent brûler publiquement dans la place une effigie ou une statue qui le représentoit. Cette exécution a donné si peu d'atteinte à la réputation de *Pierre d'Abano*, que son corps fut dans la suite transporté du Sépulcre de Saint Pierre, où il étoit caché, dans l'Eglise de Saint Augustin, & déposé sans aucune pompe auprès de la principale porte. On y lit l'inscription suivante, taillée sur une pierre; mais elle ne fut placée qu'entre les années 1701 & 1708.

PETRI APONI
CINERES.
OB. AN. 1315.
ÆT. 66.

Mazzuchelli, Auteur de la notice historique & critique sur la vie de *Pierre d'Abano*, ne pense point aussi favorablement sur le compte de ce Médecin, que M. *Goulin* son traducteur. On trouve cette notice dans l'Ouvrage intitulé: *Racolta d'opuscoli scientifici e filologici*, tome XXIII. Venise, 1741, *in-12*, & M. *Goulin* l'a donnée en François, avec des notes, dans ses *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques & bibliographiques, pour servir à l'Histoire ancienne & moderne de la Médecine*, qui ont paru par feuilles dès le commencement de l'an 1775, Paris, *in-4*. *Mazzuchelli* croit que plus *Naudé* a eu de raison de vouloir disculper *Pierre* de magie, moins il en a eu de chercher à le défendre d'héréfie ou d'athéisme; car il lui paroît qu'on ne sauroit faire servir de preuve, à l'innocence de ce Médecin, les inductions qu'on a tirées des monumens qu'on a élevés à sa mémoire. Fréderic, Duc d'Urbin, fit mettre l'inscription suivante au pied de sa statue:

PETRO APONO *Medicorum arbitro æquissimo*
Ob remotiorum disciplinarum studium insigne
FED. P. CUR.

Mais cette inscription célebre le savoir de notre Médecin, & non pas sa foi ni sa religion. Quant à celle qui fut posée sur une des portes du Palais de Padoue, en 1420, c'est-à-dire, plus d'un siecle après la mort d'*Apono*, elle dit bien qu'il fut accusé devant l'Inquisition & absous, ce qui est vrai pour la premiere fois qu'il fut traduit devant ce tribunal; mais elle ne contredit pas qu'il fut enfin condamné au feu. Voici les termes dans lesquels cette inscription est conçue:

PETRUS APONUS PATAVINUS
Philosophiæ, Medicinæque scientissimus,
Ob idque Conciliatoris cognomen adeptus:
Astrologiæ verò adeò peritus,
Ut in Magiæ suspicionem inciderit,
Falsòque de Hæresi postulatus, absolutus fuit.

Nous nous bornerons à ce qui vient d'être dit fur le procès que l'Inquifition intenta à *Pierre d'Apono*, pour paffer au Catalogue des Ouvrages que *Mazzuchelli* lui attribue dans fa notice :

Conciliator differentiarum Philofophorum & præcipuè Medicorum. Mantuæ, 1472, *in-fol. Venetiis*, 1476, 1483, *in-fol. Patavii*, 1490, *in-fol. Papiæ*, 1490, *in-fol. Venetiis*, 1496, *in-fol.* avec le Traité *de Venenis. Venetiis*, 1504, *in-fol. Venetiis*, 1520, *in-fol.* Dans le Catalogue des Livres de M. *Falconet*, il y a une édition de Venife de 1522, *in-fol.* mais fuivant ce Médecin elle ne differe point de celle de 1520. *Bafileæ*, 1535, *in-fol. Venetiis*, 1548, *in-fol.* avec les remarques de *Symphorien Champier. Venetiis*, 1555, *in-fol. Venetiis*, 1565, *in-fol. Venetiis*, 1590, *in-fol. Venetiis*, 1595, *in-fol. Gieffæ*, 1615, *in-4.* C'eft l'abrégé de l'Ouvrage que *Gregoire Horftius* a donné fous le titre de *Conciliator enucleatus.* Il y avoit, dans la Bibliotheque de *Falconet*, une édition de la même ville, 1621, *in-8. Mazzuchelli* cite encore une édition de 1643, *in-fol.* Cet Ouvrage contient 210 Differtations, dans lefquelles *Apon* difcute autant d'opinions de Médecins Grecs & Arabes, avec les raifons pour & contre, & fon propre jugement. M. *Goülin* eft tenté de croire que la médaille frappée pour *Pierre d'Abano*, & gravée dans les Eloges de *Tommafini*, eft relative au *Conciliator*; on y voit la Médecine & la Philofophie qui fe donnent la main, & autour on lit ces deux mots : *concordi fœdere.*

De Venenis, eorumque remediis, Liber. Mantuæ, 1472, *in-fol. Mantuæ*, 1473, *in-4.* Il y a une édition de Rome de 1475, *in-8*, dans le Catalogue de la Bibliotheque de M. *de Boze. Venetiis*, 1487, *in-4. Lipfiæ*, 1498 & 1500, *in-4. Bafileæ*, 1531, *in-8*, avec le *Commentarius de pefte Britannicâ* de *Joachim Schiller. Marpurgi*, 1537, *in-8. Venetiis*, 1537, 1550, *in-8.* Une édition, *in-8*, fans nom de lieu, ni d'Imprimeur, & fans date, porte ce titre : *De venenis, eorumque remediis Liber. Acceffere Confilium de præfervatione à venenis Guil. Grataroli; Hermanni à Nuenare comitis, de fudatoria febre; item curatio fudoris Anglici in Germaniâ experta; Joachimi Schilleri de Pefte Britannica Commentariolus. Omnia operâ Guil. Grataroli ex mfs. exemplaribus collata, aucta atque illuftrata.* On trouve encore les éditions fuivantes. *Argentorati*, 1566. *Francofurti ad Mœnum*, 1679, *in-fol.* En François, avec un Traité de *Paracelfe.* Lyon, 1593, *in-16.*

Expofitio problematum Ariftotelis. Mantuæ, 1475, *in-fol. Venetiis*, 1482, *in-fol. cum tranflatione duplici, antiquâ fcilicet, & eâ quam Theodorus Gaza edidit. Patavii*, 1482, *in-fol. Venetiis*, 1505, *in-fol. Venetiis*, 1519, *in-fol. addita tabula à Petro Tuffignano confecta, quâ cuncta notabilia, quæ in Petri Aponi Expofitionibus continentur, facilia inventu funt : adjunctis his prætereà Alexandri Aphrodifæi & Plutarchi Chæronei Problematis. Parifiis*, 1520, *in-fol.*

La Fifionomie du conciliator Pierre de Apono. Padoue, 1474, *in-8.* En Latin fous ce titre : *Decifiones Phifionomicæ*, 1548, *in-8.*

Hippocratis de Medicorum aftrologiâ Libellus ex Græco in Latinum. Venetiis, 1485, *in-4.*

Queftiones de Febribus. On trouve ce Traité dans le Recueil intitulé : *De Febribus opus. Venetiis*, 1576, *in-fol.*

Textus Mesue emendatus, id est, de egritudinibus cordis & de egritudinibus membrorum nutritionis. Venetiis, 1505, *in*-8. *Lugduni*, 1551, *in*-8. *Venetiis*, 1586, 1623, *in-fol.* A la suite des Œuvres de *Mesué*, sous le titre de *Petri Aponi Medici clarissimi supplementum in secundum Librum compendii secretorum Mesue.*

Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens quâlibet horâ atque minutô æquationes domorum cæli, significationes imaginum, moram nati in utero matris, cum quodam tractatu nativitatum, nec non horas inæquales pro quolibet climate mundi. Venetiis, 1502, *in*-4.

Geomantia. Venetiis, 1549, *in*-8. En Italien, Venise, 1541, *in*-8, 1550, 2 tomes *in*-8, 1552, *in*-8, 1556, *in*-8, & 1558. En Latin, Venise, 1586, *in*-8.

On sait que *Pierre d'Abano* a traduit en Latin les Traités suivans, composés en Hébreu par le célebre Rabbin de Tolede, *Abraham Aben-Esra* :

Initium sapientiæ.

Liber rationum.

Liber interrogationum, luminarium, & cognitionis diei critici.

De mundo & seculo.

Liber nativitatum.

Liber electionis.

De significationibus planetarum in duodecim domibus. Ces Traductions se trouvent jointes au Traité *de diebus criticis* du même *Aben-Esra.* On a encore de la façon de *Pierre d'Abano*, qui est désigné sous le nom de *Petrus Paduanus* :

Petri Paduani translatio Tractatûs Aben-Esra de cogitatione hominis.

Dioscorides digestus alphabeticô ordine, additis annotatiunculis brevibus, & Tractatu de aquarum naturâ. Lugduni, 1512, *in*-4. Si l'on en croit *Seguier*, dans sa *Bibliotheca Botanica*, il est apparent que cet Ouvrage n'existe pas, mais qu'il y a une édition Latine de *Dioscoride* publiée à Lyon, en 1512, *in-fol.* à laquelle on a joint en marge les notes de *Pierre d'Apono.* Le même Bibliographe indique une très-ancienne Version Latine de *Dioscoride* par *Apon*, sous le nom de *Petrus Paduanensis* ; elle est intitulée : *Dioscoridis Opera, Latinè, interprete & expositore Petrô Paduanensi. Colle, Johan. Alemanus*, 1478, *in-fol.*

Galeni Tractatus varii à M. Petro Paduano Latinitate donati. Manuscrit sur vélin, *in-fol.* de la Bibliotheque publique de Saint Marc à Venise. On lit à la fin du cahier : *Scriptus fuit Liber hic Bononie sub annis Domini MCCCV, indictione tertiâ.*

Fabricius (Bibl. Lat. med. & infim. ætat. Tome V) lui attribue encore une Traduction de deux Traités de *Galien*, l'un *De cholera nigra*, & l'autre *De regimine sanitatis*, & le dit Auteur de ces deux autres Livres. *Opera artis. Pollex sive index.*

On regarde les trois Ouvrages suivans comme de *Pierre d'Abano* :

Heptameron, seu, Elementa Magica. Parisiis, 1567, *in*-8, à la fin du Tome I des Œuvres de *Corneille Agrippa.* Cette production ne renferme que de détestables instructions de magie.

Elucidarium Necromanticum. Il est manuscrit dans la Bibliotheque du Vatican, parmi ceux de la Reine de Suede.

Liber experimentorum mirabilium de annulis secundùm 28 mansiones lunæ.

Dans un manuſcrit de la Bibliotheque du Vatican, qui contient divers Opuſcules, on trouve celui-ci, *fol.* 28 : *Variæ prophetiæ Magiſtri Petri Patavini de Abano.* *Doni*, dans ſa *ſecunda libreria* qui renferme les Manuſcrits, indique deux autres Ouvrages de *Pierre d'Abano*, ſavoir, *Degli ſpiriti, che pigliano corpo. Dialogo, detto Aſmodeo.*

A tout ceci M. *Goulin*, Traducteur de *Mazzuchelli*, ajoute que *Pierre Apon* a traduit du Grec un Traité de *Galien*, qui eſt en 17 Livres ; c'eſt celui *De uſu partium corporis humani* : un autre du même Auteur, qui eſt intitulé : *De optima complexione* : enfin un troiſieme Ouvrage de *Galien* en trois Livres, ſous ce titre : *De diebus decretoriis.*

APOTHICAIRES de la Famille Royale en France. C'eſt pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui s'amuſeront de cet Ouvrage, qu'on s'eſt porté à leur donner une idée de l'état, dont jouit un Corps appartenant à la Médecine, dans une des plus brillantes Cours de l'Europe. C'eſt auſſi dans cette vue qu'on a parlé ailleurs des Chirurgiens & Médecins de la même Cour, & qu'on a fait un Article des uns & des autres.

Il n'y a point de premier Apothicaire dans les différentes Maiſons Royales ; le ſervice de la Pharmacie ſe fait par quartier, dans celle du Roi, par huit Apothicaires, dont quatre ſont appellés Chefs, & les quatre autres, Aides. Les quatre premiers ſont payés chacun de mille livres de gages par le Tréſorier de la Maiſon ; de ſix cens livres pour l'entretenement de leur ſommier, par les Maîtres de la Chambre aux deniers, & de mille livres couchés ſur l'Etat de la Maiſon, pour l'entretenement de leur mulet. Deplus, le Chef qui ſert au quartier de Janvier a 1070 livres en argent, au-lieu de ſon ordinaire & des autres choſes qu'il recevoit ; & 24 livres pour 24 jours maigres qu'il fournit de ſucre à la cuiſine-bouche, à raiſon de 20 ſols par jour. Celui d'Avril a 990 livres, au-lieu de ſon ordinaire, & 43 livres pour 43 jours maigres qu'il fournit pareillement de ſucre. Celui de Juillet a 940 livres, au-lieu de ſon ordinaire, & 29 livres pour 29 jours maigres. Enfin celui d'Octobre a 1000 livres, pour ſon ordinaire, & 29 livres pour 29 jours maigres. Ce fut en 1682 que cet ordinaire fut changé en argent.

Les quatre Aides ſont payés de 200 livres de gages par le Tréſorier de la Maiſon, & de 266 livres, treize ſols, quatre deniers d'anciennes livrées, par les Maîtres de la Chambre aux deniers ; de 100 livres chacun ; d'une ordonnance de 400 livres qui leur eſt payée au Tréſor Royal à la fin de l'année. De plus, celui de Janvier a encore 180 livres, celui d'Avril 182, celui de Juillet 184, & celui d'Octobre 184 à la Chambre aux deniers, pour droit de table, qui fut pareillement converti en argent en 1682.

Le Roi a encore pour ſon ſervice deux Apothicaires Diſtillateurs qui ont 600 livres de gages, & un Opérateur Chymiſte-Diſtillateur qui a 100 livres de gages ; un Apothicaire pour ſes Gendarmes ; deux pour les Compagnies des Mouſquetaires, &c.

La Reine a un Apothicaire du Corps, qui a 300 livres de gages & 80

livres pour un Garçon ; elle a encore un Apothicaire du Commun. Madame la Dauphine a un Apothicaire du Corps & de sa Maison, qui a 380 livres de gages, 1200 livres d'augmentation, 4000 livres pour fourniture de médicamens, & quinze sols par jour pour un garçon. Mesdames ont aussi un Apothicaire particulier. M. le Duc d'Orléans a pour sa Chambre quatre Apothicaires, qui ont chacun 60 livres. Le Prince de Condé en avoit un nombre égal.

Les fonctions des Apothicaires du Roi, de leurs Aides & Garçons d'office, sont portées dans un réglement du Conseil du 14 Août 1671. En général, ils doivent fournir les médicamens nécessaires pour exécuter les ordonnances des Médecins, sans lesquelles ils n'en doivent point fournir aux Princes mêmes qu'ils servent, sous peine de démission de leurs Offices. Les Apothicaires du Roi fournissent encore, outre les remedes, quelques confitures dans les coffres de la Chambre, & autres compositions de Coriandre, d'Anis & de Fenouil; de l'écorce de Citron, de l'esprit de Vin & quelques Liqueurs. De toutes ces choses ils sont exempts de faire l'essai, & ils ont l'honneur de donner eux-mêmes les choses qu'ils fournissent. Ils font encore des sachets de senteur pour les habits, les linges & les perruques du Roi.

Il y a toujours à la suite de la Cour le chariot de l'Apothicairerie, & par Brévet du Roi du 12 Novembre 1642, il fut ordonné que les Syndics des Apothicaires de Paris avertiroient les Apothicaires du corps du Roi de l'arrivée des drogues en leur Chambre commune, pour être pris par préférence à tous les autres, la quantité nécessaire pour le service du Roi.

APULEIUS CELSUS, Médecin natif de Centuripa en Sicile, aujourd'hui Centorbi, fut en grande estime sous l'Empire de Tibere, vers l'an 30 ou 35 de salut. *Scribonius Largus* dit qu'*Apuleius* avoit été son Maître & celui de *Valens*, qui étoit un célebre Médecin. *Marcel* l'empirique, qui a vécu sous Théodose & Gratien, le nomme entre ceux qui avoient le mieux écrit sur la Médecine. On lui attribue un Traité des choses rustiques, que nous avons dans les éditions de Bâle des années 1539 & 1540, sous ce titre : *De re rustica selectorum libri XX.* On lui attribue encore un livre *De Herbarum virtutibus*, imprimé à Paris, en 1528, *in-folio*, & la même année à Bâle, aussi *in-fol.* par les soins d'*Albanus Torinus*, sous le nom d'*Apulée* de Madaure, avec les Ouvrages *De Plinius Valerianus*, & de quelques autres. *Gabriel Humelberg* en a donné une édition plus ample, avec des notes, à Zurich, 1537, *in-4*, sous le nom de *Lucius Apuleius Platonicus*; mais *Daniel Leclerc* la croit peu fidelle, & lui préfere l'édition de *Torinus* qui est plus conforme aux anciens Manuscrits. Ce livre a aussi paru à Nuremberg, en 1538, *in-fol.* à Venise, en 1547, *in-fol.* avec le *Medici antiqui*; à Bâle, en 1549, *in-fol.* & en 1560, *in-8*, à Lyon en 1587 & en 1614, avec les Œuvres d'*Apulée* de Madaure. Mais il est bien apparent qu'*Apuleius Celsus* n'en est point l'Auteur, & que celui qui l'a écrit, lui est assurément antérieur. Le style se sent bien peu du siecle d'Auguste & de Tibere, & d'ailleurs il n'est pas conforme à celui d'un Philosophe Platonicien.

Il eſt parlé d'un *Apuleius*, Médecin, dans l'Inſcription ſuivante :

L. Apuleius L. L. Eros
Medicus.

On croit qu'il pourroit bien avoir été un affranchi de *Luce Apulée* le Philoſophe. Ce ne ſeroit pas le ſeul Médecin qu'il auroit eu à ſon ſervice; il parle lui-même d'un *Thémiſon* qu'il appelle Médecin.

APULEIUS. (Lucius) *Voyez* LUCIUS APULEIUS.

AQUAPENDENTE. *Voyez* FABRICIO.

AQUILA, (Jean DELL') Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Padoue vers la fin du XV ſiecle, fut regardé comme un autre *Eſculape* dans toute l'Italie. L'eſtime qu'on fit de lui, alla juſqu'à la vénération ; il l'avoit méritée par ſa douceur, ſa prudence, ſa ſcience, & les heureux ſuccès de ſa pratique. On a de lui un Ouvrage intitulé: *De ſanguinis miſſione in Pleuritide*, dont *Toppi* fait mention dans ſa Bibliotheque Napolitaine.

AQUILANUS, (Sébaſtien) Médecin, dont on ne fait pas le nom ; car il eſt probable que celui d'*Aquilanus* ne lui fut donné, que parce qu'il avoit pris naiſſance dans la ville épiſcopale d'Aquilée dans le Frioul. Il fut en réputation du tems de Louis de Gonzague, Evêque de Mantoue, qui ſiégea depuis 1483 juſqu'en 1511, & il ſe montra, tant dans ſa pratique que dans ſes Ecrits, pour un des plus ardens défenſeurs de la doctrine de *Galien*. On a de lui une lettre *De Morbo Gallico*, qui fut imprimée à Lyon, en 1506, *in-4* & à Bologne, en 1517, *in-8*, avec l'Ouvrage de Marc Gatinaria, intitulé : *Practica*, & avec quelques autres de *Gentilis* de Foligni, de *Blaiſe Aſtarius* &c. Il a auſſi compoſé un Traité *De febre ſanguinea ad mentem Galeni*, qui ſe trouve avec la lettre, dont on vient de parler, dans les éditions de *Gatinaria* publiées à Bâle, en 1537, *in-8*, à Lyon, 1538, in-8, & à Francfort, 1604, *in-8*. *Aquilanus* doit être mis au rang de ceux qui ont accrédité l'uſage du Mercure dans le traitement de la Vérole. Il ne l'emploie cependant qu'avec beaucoup de ménagement ; car il ne fait entrer qu'une quinzieme partie de Mercure dans l'onguent qu'il propoſe pour frotter les ulceres & les puſtules.

ARABES. (Etat de la Médecine chez les) Ce fut au tems de la décadence des Sciences dans le ſeptieme ſiecle, que les Arabes commencerent à connoître les Auteurs Grecs, & à faire quelque figure dans la Médecine. Ils ne firent point d'abord grande eſtime de ces Ouvrages. Plus empreſſés d'étendre leur domination que de protéger les Lettres, ils ne ſe diſtinguerent que par les traits les plus barbares, en diſperſant les Savans, en détruiſant les Ecoles, en brûlant les Bibliotheques publiques. La ville d'Alexandrie, où l'étude de la Médecine étoit plus en honneur qu'ailleurs, fut ſaccagée par les Sarraſins vers l'an 640. Comme ils ſentirent que rien n'étoit plus propre à étendre la Religion

de leur prophete Mahomet, que l'ignorance des peuples qu'ils soumettoient à leur empire, ils prirent le parti de brûler la fameuse Bibliotheque de cette ville, pour anéantir avec elle les Sciences, dont elle étoit la source la plus précieuse. Cet Arrêt, si funeste aux Lettres, ne fut point aussi préjudiciable à la Médecine qu'aux autres connoissances humaines. Le peu de Livres qui traitoient de cet Art salutaire & qui échapperent à la fureur des flammes, furent conservés par ces Barbares, dans l'espoir d'y trouver des ressources à la guérison des maladies, dont ils voyoient le nombre se multiplier sous leurs pas.

Les Ouvrages des Médecins Grecs, qu'on avoit amassés avec tant de soin dans cette magnifique Bibliotheque, étant ainsi passés en la possession des Arabes, ces hommes, pour la plupart vains & orgueilleux, ne tarderent point à se parer des travaux d'autrui ; & de la Langue Syriaque, en laquelle les Livres Grecs avoient d'abord été traduits, ils en firent des Versions en la leur. Mais comme ces Versions ne se trouverent pas toujours conformes aux originaux, le Calife Almamon Abdalla, qui monta sur le trône l'an 813 de salut, sentit toute la nécessité de s'en procurer de plus exactes. Il amassa de toute part les Ouvrages Grecs & il chargea plusieurs personnes de travailler à ces Traductions qui rappellerent le goût des Sciences dans ses Etats. En proportion que ce goût se fortifioit chez les Arabes, il diminuoit chez les Grecs avec leur Empire qui s'éteignoit. Tout le savoir de cette derniere Nation, autrefois si studieuse, fut ainsi transporté chez les Sarrasins, & ce ne fut plus que dans leur pays qu'on vit des Géomêtres, des Astronomes, des Méchaniciens, des Médecins, tandis que toutes les autres Nations étoient plongées dans l'ignorance.

La Médecine ne gagna rien à cette révolution ; elle perdit même beaucoup par les systêmes qui affoiblirent la solidité des maximes pratiques, que l'Ecole Grecque avoit établies sur l'observation. Le génie des Arabes n'étoit pas fait pour s'assujettir à examiner, à peser, à combiner toutes les circonstances des maladies & des mouvemens de la Nature ; leur pétulante imagination les portoit aux fictions & aux théories. Ils avoient les Auteurs Grecs sous les yeux, il ne leur restoit qu'à suivre le chemin qu'ils leur avoient tracé ; mais ils s'en éloignerent dans les Ecrits qu'ils voulurent composer à l'imitation de ces premiers Maîtres. Comme ils fondoient principalement leur science sur les raisonnemens généraux, ainsi que sur les traditions des remedes qu'ils n'examinoient point avec assez d'attention, ils réduisirent tout l'Art de guérir à un vain étalage d'érudition, & n'en firent qu'un tissu de conjectures & d'incertitudes. Telle fut la conduite de la plupart des Médecins Arabes. Il s'en trouve cependant qui agirent autrement ; & de ce nombre, furent ces hommes assez réfléchis, pour sentir qu'on ne pouvoit s'éloigner de la méthode des Grecs, qu'au risque de s'égarer. Mais toute estimable que soit leur façon de penser, on remarque de tems en tems, dans leurs Ecrits, l'empreinte de ce goût national qui ne les a que trop souvent séduits.

Tandis que la Médecine fut entre les mains des Arabes & de leurs sectateurs, c'est-à-dire, depuis l'an 800 jusqu'en 1500, on continua de suivre le fonds du systême de *Galien*, mais on en fit très-peu d'usage. Dans les Ouvrages de ce tems-là, on traite légerement de la nature, du caractere, des différences

différences des maladies ; on ne fait que les indiquer. Mais on marque en détail les indications, ou, comme on parloit alors, les intentions, *intentiones*, & *ingenia*, qu'il falloit fuivre pour les guérir, & on s'étendoit beaucoup fur les moyens de les remplir. C'eft pourquoi les Arabes ne fe contenterent point des remedes fimples connus des Grecs ; à leur Pharmacie qu'ils avoient adoptée, ils ajouterent un grand nombre de nouveaux médicamens qui leur étoient propres, parce qu'ils croiffoient dans leur pays, ou qu'ils les tiroient des Indes dont ils étoient voifins. Plufieurs de ces remedes font encore en ufage parmi nous.

Les médicamens fimples dont les Grecs & les Romains n'ont point parlé, mais dont nous devons la connoiffance aux Arabes, font principalement les purgatifs tirés des plantes, comme la Manne, le Séné, la Rhubarbe, les Tamarins, la Caffe, les Mirobolans, qui font beaucoup plus doux que ceux dont les Médecins Grecs fe fervoient. Ils ont encore rendu l'ufage du fucre plus commun dans la Médecine ; & delà ce grand nombre de compofitions dans lefquelles il entre & qui étoient inconnues avant eux, comme les Syrops, les Juleps, les Conferves, les Confections. Si les Médecins Arabes fe fuffent bornés à l'ufage des fimples, dont ils avoient fait la découverte ou qu'ils avoient adoptés dans leur pratique, quelque grand que fût le nombre de leurs remedes, la Médecine n'en auroit pas été furchargée. Mais ces Médecins s'étant avifés de les combiner enfemble de mille manieres & d'en faire un nombre prodigieux de compofitions différentes, jamais on ne vit tant d'*Electuaires*, de *Lohocs*, de *Pilules*, de *Sief* ou Collyres fecs, de *Syrops*, de *Trochifques*, d'*Huiles*, de *Tryphera*, de *Philonium*, d'*Hiera*, de *Rob*, &c. En un mot, jamais la Polypharmacie ne fut portée à un pareil excès ; ou plutôt, inconnue jufqu'alors, ce fut entre leurs mains qu'elle prit naiffance. On doit cependant tenir compte aux Arabes de quelques-unes de leurs compofitions. Ils font auffi les premiers qui nous ont indiqué plufieurs fortes d'Aromates ; mais pour les Pierres précieufes & les feuilles d'or & d'argent, dont ils ont furchargé leurs remedes, ils n'ont rendu aucun fervice à la Médecine. Comme ils aimoient la parade, ils ont faifi cette occafion de fatisfaire le goût qu'ils avoient pour tout ce qui refpire le fafte & la vanité.

Tandis que les Arabes outroient l'étude de la Pharmacie, ils négligeoient celle de deux autres parties effentielles, la Botanique & fur-tout l'Anatomie. On a d'abord peine à comprendre ce qui a pu les éloigner de l'étude de la premiere, que les Grecs avoient cultivée ; au moins, fi l'on confidere tous les avantages qu'ils avoient pour perfectionner cette Science fi utile & fi néceffaire, & le tems qu'ils ont eu pour le faire, on verra que leurs progrès ont été bien foibles à cet égard. L'Auteur auquel ils fe font le plus attachés, c'eft *Diofcoride*. Les verfions qu'ils en ont faites en leur langue, font préférables à celles des autres Botaniftes, qu'ils ont traduits avec moins de fidélité. Mais en voulant interpréter *Diofcoride*, chacun à fa façon, ils ont jetté tant de confufion fur les Ouvrages de cet Auteur, qu'à peine peut-on les reconnoître dans leurs verfions. Ils ont encore jetté la plus grande confufion dans la nomenclature des plantes ; les noms qu'ils leur ont donnés, font même inintelligibles à ceux qui connoiffent aujourd'hui leur Langue.

Quant à l'Anatomie, on croit que la Loi de Mahomet, qui défend de toucher aux corps morts, a pu les en détourner. Mais cette partie de la Médecine, que les Arabes ont si fort négligée, a été, en quelque façon, remplacée chez eux par une nouvelle Science inconnue aux Grecs; je veux dire la Chymie, dont on doit leur faire honneur. C'est au tems d'*Avicenne*, que la Chymie s'est introduite dans la Médecine; & l'Ecole où les Arabes ont appris ce qu'ils savoient là dessus, c'est l'Egypte, où cet Art a été inventé. *Conringius* a cru qu'il avoit passé des Egyptiens aux Grecs & de ceux-ci aux Arabes; mais en supposant que ces derniers eussent tiré les connoissances, qu'ils ont eues de la Chymie, des Auteurs qui avoient écrit en Grec, il ne s'ensuit point que ces Auteurs dussent être renvoyés à des tems antérieurs à l'introduction des Sciences en Egypte; il est même plus apparent que ces Ecrivains étoient nés dans ce pays & qu'ils y faisoient leur demeure. On sait que depuis l'établissement de la Monarchie des Grecs par Alexandre le Grand, la Langue Grecque s'étoit introduite peu-à-peu dans tout l'Orient, & que du tems de nos Arabes, & même plusieurs siecles avant eux, elle étoit autant & plus en usage en Egypte, que l'ancienne Langue du Pays.

C'étoit peu pour les Arabes d'avoir ajouté les remedes Chymiques à ceux que leur fournissoit déja la Pharmacie, ils établirent encore des regles pour l'administration des uns & des autres. Ils fixerent le cérémonial qui devoit accompagner leur préparation & leur usage, & ce fut sur lui qu'ils déciderent des bons ou mauvais effets qu'ils produisent. Comme ils étoient fort entêtés de l'Astrologie, ils recoururent à toutes les vaines pratiques de cette Science, pour régler la conduite qu'ils devoient tenir dans le traitement des Maladies. Il fallut à chaque pas consulter les aspects ou les conjonctions des planetes, en étudier les influences, en tirer des conséquences sur ce qu'il convenoit de faire, & se conformer alors à tout ce que dictoient ces mystérieuses observations. C'est delà qu'est venue la distinction des jours heureux & des jours malheureux, & sur-tout la liste des *jours Egyptiacs*. La même prévention a subsisté long-tems parmi nous; elle est d'ancienne date dans le monde, & *Juvenal* la reprochoit déja aux Romains de son siecle. On avoit soin de marquer les jours qu'il falloit choisir pour se purger ou pour se saigner; les Médecins eux-mêmes y mettoient leur confiance, ou du moins ils n'auroient osé y contrevenir, dans la crainte de révolter les esprits. Le public ignorant consulte encore aujourd'hui ces Almanachs, dans lesquels sont marqués les jours propres à différens remedes.

Mais la prévention des Arabes alla encore plus loin. Ils furent tellement infatués de la vertu des Talismans faits de différentes manieres, sous telles ou telles constellations, avec telles ou telles adjurations, marqués de tels caracteres ou figures, qu'ils crurent avoir par-là des moyens de se conserver en santé, de guérir leurs maux, de se procurer même une fortune riante. Par une suite de cette prévention, ils regarderent l'union de l'Astrologie à la Médecine, comme une chose de la plus grande importance; & tels que furent les succès des cures qu'ils avoient fondées sur elle, ils ne cesserent pas de s'aveugler sur

une pratique qui n'étoit relevée que par les précautions les plus inutiles. Deux nouvelles maladies, inconnues aux Grecs & aux Romains, bien loin de les détromper ſur leur recours à l'Aſtrologie, les porterent à y chercher des combinaiſons qui les dirigeaſſent dans la cure des maux qu'ils voyoient pour la premiere fois. Mais quoiqu'ils n'en euſſent tiré aucun parti; ces deux maladies leur donnerent d'ailleurs tant d'occupation, qu'elles firent, pour ainſi dire, comme deux nouvelles branches dans la pratique de la Médecine.

La premiere eſt la petite Vérole. On a tâché de prouver que les Médecins Grecs l'avoient connue, & pour cela, on a abuſé de quelques paſſages pris dans leurs Ouvrages. *Jean-Godefroid Hahn*, Médecin de Breſlau, n'a rien négligé dans les différens Traités qu'il a mis au jour, pour établir ſon opinion ſur la connoiſſance que l'Ecole Grecque avoit eue de cette maladie. Mais l'illuſion n'a pas duré long-tems & n'a jamais été commune. *Paul Gottlieb Werlhof*, Médecin de la Cour de Hannovre, a travaillé plus que perſonne à la détruire. Aujourd'hui tout le monde convient que cette maladie, propre & particuliere aux Arabes, a demeuré cachée chez eux, tant qu'ils ont demeuré eux-mêmes dans l'enceinte de leur propre pays; mais qu'ils l'ont répandue, dans le ſeptieme ſiecle, par les conquêtes qu'ils firent dans la Syrie, la Perſe & une partie de l'Aſie Mineure. Ils la tranſporterent auſſi en Europe, lorſque dans le huitieme ſiecle, ils ſe rendirent maîtres de la Sicile & d'une partie du Royaume de Naples, de même que de l'Eſpagne & d'une partie de la province Narbonnoiſe premiere.

C'eſt donc des Arabes ou Sarraſins que nous avons reçu la petite vérole, & nous, à notre tour, nous l'avons portée chez des Nations où elle étoit ignorée; les Eſpagnols dans le Mexique, les Anglois dans le Mariland, les Hollandois dans les Iſles qu'ils occupent aux Indes Orientales, où l'on aſſure qu'elle fait de grands ravages. Elle n'en fait pas moins chez nous, & depuis près de mille ans qu'elle y regne, elle conſerve la même violence; ce qui ſemble ôter toute eſpérance d'en être jamais délivré. En vain, les Anglois ont tenté d'en réprimer les fureurs par la pratique de l'Inoculation; en vain, les François, dans ces derniers tems, ont voulu copier une Nation qui mérite d'être imitée en tant d'autres choſes: il reſte encore à démontrer que la petite vérole, priſe par l'Inoculation, puiſſe certainement mettre quelqu'un à l'abri de la petite vérole naturelle, & conſéquemment cette pratique devient inutile, pour ne rien dire de plus.

L'autre maladie eſt la Lepre ou Ladrerie, *Elephantiaſis Arabum*; maladie de tout tems connue dans l'Egypte, la Syrie & les pays voiſins. C'eſt-là que Pompée l'avoit été prendre pour la porter en Italie, où elle ceſſa bientôt. C'eſt-là que les François la prirent dans leurs croiſades de l'onzieme & du douzieme ſiecle, d'où ils l'apporterent en France & dans le reſte de l'Europe, où elle a duré près de 500 ans; mais elle s'eſt éteinte peu-à-peu depuis aſſez long-tems. C'eſt encore aux Arabes que nous devons la deſcription aſſez exacte de deux autres maladies que les Anciens n'ont pas connues, la Rougeole & le *Spina Ventoſa*.

L'opinion qu'on a eue de la doctrine des Arabes a extrêmement varié. Ils ont été pendant pluſieurs ſiecles les ſeuls Maîtres de l'Ecole, & l'on s'eſt

uniquement réglé fur leurs décifions, non-feulement en Afie, mais encore dans les principales Univerfités de l'Europe. Leur regne a fini à la prife de Conftantinople, au moins, on commença à fecouer le joug fous lequel ils avoient tenu la Médecine depuis tant de fiecles. Les Livres Grecs, que la plupart des Arabes avoient miférablement défigurés dans leurs Traductions, firent oublier les longs & ennuyeux Commentaires qu'on avoit étudiés jufqu'alors. Dès qu'on fe mit à lire les Médecins de l'Ecole Grecque dans leur Langue, à peine refta-t-il un habile homme qui voulût confulter *Hippocrate* & *Diofcoride* dans de mauvaifes Traductions faites fur celles des Arabes : en tout genre, on recourut aux originaux. On pouffa cependant trop loin le difcrédit dans lequel on jetta les Médecins Arabes ; on condamna tous leurs Ouvrages. *Gui Patin*, dans le fiecle paffé, s'anima trop vivement contre eux. Les critiques infultantes, dont il les accabla, plurent à bien des gens ; auffi ne manqua-t-il pas de fectateurs de fes opinions, tout outrées qu'elles paruffent à la plus faine partie.

M. *Lorry*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui a publié les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Montpellier par feu M. *Aftruc*, a penfé plus favorablement fur le compte des Arabes, dans la favante Préface qu'il a mife à la tête de cet Ouvrage. A la vérité, dit-il, il paroît que pour ce qui regarde la Médecine, les premieres Verfions ont été faites de Grec en Syriaque, avant que d'être traduites en Arabe : mais quoique *Freind*, d'après l'Abbé *Renaudot*, penfe que toutes les Verfions des Livres Grecs en Arabe aient été faites fur le Syriaque, que cette opinion ait même été adoptée par *Fabricius* dans fa Bibliotheque Grecque ; cependant nous ne pouvons pas être de cet avis, d'après l'autorité du Savant qui a commencé à nous donner la notice des Manufcrits Arabes de l'Efcurial. En comparant le Texte Grec & les Verfions Latines que nous poffédons de ce Texte, avec le Texte Arabe de la Verfion Arabe d'*Hippocrate* faite par *Honain Ben-Ifac-cojtha Ben-Luca Ifa-ben-Jahia*, on verra qu'il a fouvent mieux entendu le Texte Grec que les Auteurs des Traductions Latines.

Si l'on joint à cette Verfion précieufe d'*Hippocrate*, celle qu'a fait *Alaeldin-Ali-ben-Abilharam*, *Alcarfchita* ; celles qui font forties de la plume d'*Abu-baker Rhafis*, & celles dont eft Auteur *Ali-ben-Red'huani* ; le favant Auteur, que nous avons cité, ne doute pas, d'après les demandes de *Chartier* & de la Faculté de Paris, qu'on ne puiffe compléter enfin, non pas en Grec, mais d'après l'Arabe, toutes les Œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien*. Ce travail digne de la protection d'un grand Prince eft trop confidérable, trop ingrat, trop oppofé aux mœurs de notre fiecle, pour efpérer de le voir réuffir.

Indépendamment de ces Traductions, les Médecins Arabes produifoient des Ouvrages qui étoient à eux. On en trouve même fur des fujets de pure érudition médicinale, telle qu'une Hiftoire des Médecins & de la Médecine par *Scrigiah-al-Malathi*. Nous avons regardé long-tems les Arabes comme de fimples Répétiteurs de Médecine, occupés à une fauffe Dialectique, enfoncés dans des divifions frivoles. Nous avions fuivi l'enthoufiafme de nos peres qui mépriferent les Arabes au premier moment, où dépouillés du jargon des Interpretes, les

Grecs reparurent ſur la ſcene. A la premiere lecture de ces Auteurs dans leur Langue maternelle, on ne regarda plus les Arabes que comme des ignorans, qui avoient déshonoré leurs Maîtres, & qui dans l'impoſſibilité de s'élever juſqu'à eux, les avoient rabaiſſés à leur portée, & les avoient embarraſſés de chaînes honteuſes & de termes barbares.

Pour ſavoir quels étoient au juſte ces Hommes jadis ſi fameux, aujourd'hui ſi décriés, il faut conſulter la belle notice que nous a donné d'eux le Savant, qui fait le Catalogue raiſonné des Manuſcrits Arabes de l'Eſcurial. Il faut conſidérer combien même ont profité de leurs lumieres, ceux des Grecs qui ont écrit depuis l'établiſſement des Univerſités Arabes. Ainſi parle M. *Lorry* en différens endroits de ſa Préface ; & c'eſt par cet Extrait, que je finis l'Article de l'état de la Médecine chez les Arabes.

ARANTIUS, (Jules Céſar) célebre Anatomiſte de Bologne, naquit dans cette ville vers l'an 1530. Après avoir étudié la Médecine ſous pluſieurs ſavans Profeſſeurs & en particulier, ſous *Barthélémi Maggius*, ſon oncle, & ſous *Véſale*, il reçut les honneurs du Doctorat dans l'Univerſité de ſa ville natale, où il fut enſuite nommé Profeſſeur de Chirurgie & d'Anatomie. Il en remplit les devoirs pendant trente-deux ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort arrivée le 7 Avril 1589. Ce Médecin a fait pluſieurs découvertes ſur la ſtructure du corps humain. Il eſt le premier qui ait obſervé l'ouverture interne du Larynx, & la comparaiſon qu'il en fait aux ouvertures des inſtrumens de muſique à vent, eſt fort juſte. C'eſt auſſi lui qui a découvert le muſcle externe propre de l'*Index* & l'obturateur externe. Il a donné une vraie deſcription du Coraco-brachial, du conſtricteur du vagin, du muſcle du *Faſcia lata*, & de la membrane qui forme des gaînes aux muſcles de l'extrêmité inférieure. Il traite auſſi fort exactement du trou ovale dans le cœur du fœtus. Les idées qu'il a eues ſur la circulation du ſang, ſont les mêmes que celles de *Columbus*. Enhardi par les recherches de cet Auteur, il a aſſuré d'un ton plus ferme que lui, qu'il n'y avoit point de voie de communication entre le ventricule droit & le ventricule gauche, & que la cloiſon n'étoit nullement percée ; que par conſéquent le ſang porté au cœur par la veine cave, étoit obligé de ſortir par une autre voie, que par celle que les anciens Anatomiſtes lui aſſignoient. Cette voie, ſelon lui, ne peut être que l'artere pulmonaire. Mais à peine *Arantius* a-t-il fait ce premier pas dans le méchaniſme de la circulation, qu'il s'arrête, & ne peut franchir l'obſtacle qu'il trouve à la marche ultérieure du ſang. La circulation dans le reſte du corps lui a été totalement inconnue ; il n'a pas avancé plus loin que *Columbus*. Ce qu'il a fait mieux que lui, c'eſt qu'il a développé ſes idées avec plus de netteté, & qu'il a mieux ſaiſi les difficultés qui renverſent l'opinion des Anciens. On peut conſulter là deſſus les Ouvrages de ce Médecin ; voici leur titres & leurs éditions :

De humano fœtu liber. Venetiis, 1571, *in*-8. *Baſileæ*, 1579, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1664, *in*-12. Il entre dans le plus grand détail ſur la ſtructure de la Matrice, du Placenta & des membranes du fœtus. Il y a encore deux éditions de ce Traité, Veniſe, 1587 & 1595, *in*-4, auxquelles on a joint d'autres Ouvrages

du même Auteur : *Anatomicarum Obſervationum Liber.* Il y dit de bonnes choſes qui n'ont pas été aſſez remarquées par les Anatomiſtes qui l'ont ſuivi, & en particulier, il s'étend beaucoup ſur la Myologie. *De Tumoribus ſecundum locos affectos.* Il y ſuit la méthode curative de *Maggius*, ſon oncle & ſon maître.

In Hippocratis librum de vulneribus capitis commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus. Lugduni, 1580, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1639, 1641, *in*-12. Les Ouvrages de *Celſe* & de *Fallope* lui ont été d'un grand ſecours dans la compoſition de ce Commentaire.

ARBILLEM, (Laurent) Médecin, que le Magiſtrat de Bruxelles fit venir d'Angleterre en 1668, rendit de grands ſervices aux habitans de cette ville qui étoient alors affligés de la peſte. On lui aſſigna un logement ſur le coin du vieux marché, & on lui donna une penſion pour avoir ſoin des pauvres. Ce n'eſt pas que Bruxelles manquât de Médecins experts dans leur profeſſion ; mais comme *Arbillem* s'étoit déja rendu célebre à Londres durant le regne de la peſte de 1665, la réputation qu'il y avoit acquiſe, fut le ſujet qui porta le Magiſtrat de Bruxelles à l'appeller au ſecours de cette Capitale.

ARBUTHNOT, (Jean) Docteur en Médecine, Membre des Colleges de Londres & d'Edimbourg, ainſi que de la Société Royale de la premiere ville, a été honoré du titre de Médecin de la Reine Anne. Il ſe diſtingua également ſous le regne de George I & de George II ; & non-ſeulement il fut eſtimé pour ſon ſavoir & ſon expérience en Médecine, mais on le conſidéra encore du côté des Belles-Lettres, on le rechercha même pour ſon eſprit, ſa politeſſe & les agrémens de la converſation. A toutes ces qualités, *Arbuthnot* joignoit celle d'obſervateur, ainſi qu'il paroît des Ouvrages qu'il a publiés en ſa langue maternelle ſur la nature des alimens & l'action de l'air ſur le corps humain.

Eſſay concerning the nature of aliments. Londres, 1731, 1732, 1735, *in*-8. En François, Paris, 1741, *in*-12. En Allemand, Hambourg, 1744, *in*-8. On retrouve *Boerhaave* dans tout ce qu'il dit, car l'Auteur y a mis peu de choſes de ſon propre fonds.

Eſſay concerning the effects of air on human body. Londres, 1733, *in*-8. En François, par *Boyer* de Prébendié, Paris, 1742, *in*-12. En Latin, Naples, 1753, *in*-4. *Hippocrate*, *Alpini*, *Boerhaave*, ſont les Auteurs ſur leſquels il appuie ce qu'il dit ſur les effets de l'air. Il traite de cet élément en Phyſicien éclairé, & il deſcend dans tous les détails qui peuvent jetter quelques lumieres ſur le méchaniſme de la reſpiration.

ARCÆUS (François) exerça la Médecine & la Chirurgie en Eſpagne. Il fit pluſieurs voyages dans le cours de ſa vie, qui fut longue ; il nous apprend lui-même qu'il étoit à la Guadaloupe en 1516. Ce fut à la priere de *Benoit Arias Montanus*, célebre Théologien Eſpagnol, qu'il écrivit en 1573, à l'âge de près de 80 ans, le Traité de Chirurgie que nous avons de lui. L'expérience qu'il avoit acquiſe, ne le mit point à l'abri de la critique, lorſqu'il propoſa aux Chirurgiens d'abandonner le tamponnement dans la cure des plaies ſimples. Il

avoit lui-même suivi cette nouvelle méthode avec beaucoup de succès, & il s'étoit rendu célebre par la composition du Baume, qui porte encore aujourd'hui son nom. On trouve plusieurs autres conseils importans dans son Ouvrage. Plus hardi & plus circonspect que la plupart des Chirurgiens de sa nation, il pratiqua des opérations que ses contemporains n'osoient entreprendre, & il condamna des abus autorisés par la routine. Comme il étoit fort porté pour le Trépan, il blâme ceux qui ne s'en servent que dans les cas les plus graves. Quand la substance corrompue du cerveau sortoit par l'ouverture du crâne, il ne faisoit point de difficulté de l'emporter. Pour mieux saisir la mamelle attaquée de cancer & dont on vouloit faire l'amputation, on passoit alors une aiguille armée de fils à travers sa substance; il condamne cette méthode cruelle, & prétend que la main seule suffit. Il condamne aussi l'abus des sutures dans le traitement des plaies. On verra mieux tout cela dans l'Ouvrage de cet Auteur, qui est intitulé :

De recta curandorum vulnerum ratione libri duo. Accessit ejusdem de febrium curandarum ratione libellus. Antuerpiæ, 1574, *in*-8, avec les notes de *Louis Nonnius*. En Flamand, Amsterdam, 1658, *in*-12. Lewarde, 1667, *in* 8. En Allemand, Nuremberg, 1674, *in*-8.

ARCERIUS (Sixte) prit le bonnet de Docteur en Médecine à Franeker, Capitale de la Province de Frise. Les talens qu'il avoit pour la Chaire, le firent souhaiter dans l'Université de cette ville, où il enseigna la Médecine & la Langue Grecque avec beaucoup de réputation. Il mourut en célibat, l'an 1623, âgé de 52, & fut enterré dans l'Eglise principale de la ville d'Alcmaer, où son frere & sa sœur firent mettre cette Epitaphe sur son tombeau.

D. G. & MEMORIÆ
CLARISS. VIRI D. SIXTI ARCERII
Medici Experientissimi,
Græcarum Litterarum & Hippocrat. per annos XVIII in Academia Frisiorum interpretis.
Qui postquam cum laude suum ævum in cœlibatu transegisset,
Vixissetque annos 52, *menses* 7, *dies* 19,
Lentà febre correptus vivere desiit, Kal. August. MDCXXIII.
Frater Paulus & Jacquelina Soror
Hoc Monumentum Fratri desideratiss. mœsti posuerunt.

Nous avons quelques Traductions de la façon de ce Médecin :

Cl. Æliani Tactica, sive, de instruendis aciebus. Lugduni Batavorum, 1613, *in*-4. En grec & en Latin.

Galeni Oratio hortatoria ad Artium Liberalium studium capessendum.

Quod optimus Medicus, nisi etiam Philosophus, non sit. Franekeræ, 1616, *in*-4.

ARCET (Jean D') de Saint-Sever, ville de France en Gascogne au Diocese d'Aire, étudia la Médecine à Bordeaux, où il reçut les honneurs du Doctorat. Il vint ensuite à Paris, suivit les Professeurs de la Faculté de Médecine

de cette ville & fut reçu Docteur en 1763. Le Roi l'a nommé, en 1775, à une Chaire de Médecine au College Royal de France. On a de lui :

Mémoire sur l'action du feu égal, violent & continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres & de chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre. Paris, 1766, *in*-8. Ce Mémoire a été lu à l'Académie Royale des Sciences les 16 & 28 Mai 1766.

Mémoire sur le même sujet, lu à l'Académie Royale des Sciences, le 29 Août 1770, auquel on a joint un mémoire sur le diamant & quelques pierres précieuses traitées au feu. Paris, 1771, *in*-8.

ARCHAGATUS, fils de Lysanias, étoit du Peloponnese. Il fut le premier Médecin Grec qui vint s'établir à Rome, où il fut bien reçu sous le Consulat de Lucius Æmilius Paulus & de Marcus Livius Salinator, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 avant Notre Seigneur. *Pline* dit qu'on lui donna le droit de citoyen, & que le public lui acheta une boutique dans le faux-bourg d'Acilius pour y exercer sa profession. Il paroît qu'il s'occupa plus de la Chirurgie que de la Médecine; car la méthode douce & simple, dont il se servit dans les premiers tems de sa pratique, pour traiter les malades qui avoient recours à son art, lui mérita le surnom de guérisseur des plaies, *Vulnerarius*. Mais s'étant mis ensuite à couper & à brûler, ce traitement parut si cruel, qu'on changea son premier nom en celui de bourreau, & que les Romains prirent dès lors une grande aversion pour la Médecine & les Médecins. Elle ne dura pourtant pas long-tems; car on s'apperçut bientôt que c'étoit moins l'Art que ce cruel Artiste qu'il falloit condamner. C'est ainsi qu'on a quelquefois chargé la Médecine des reproches, que la Chirurgie seule avoit mérités, & qu'on a attribué à la premiere les fautes commises dans la pratique de la seconde.

La Chirurgie, plus éclairée aujourd'hui par les lumieres qu'elle doit à la Médecine, est fondée sur des principes assez sûrs, pour ne plus s'égarer. Elle est par-tout en honneur; mais, jalouse de sa gloire, elle se la réserve toute entiere, & ne veut pas la partager avec la Médecine qui, dans des tems moins brillans, a fait plus que de partager ses opprobres. Les Chirurgiens auroient-ils oublié que c'est à la Médecine qu'ils doivent leur existence, que c'est d'elle qu'ils tiennent les principes les plus essentiels de leur Art ? Sans remonter à ces siecles, où les Médecins étoient occupés à former, par leurs instructions & leurs Ouvrages, des Chirurgiens capables de servir le public, on ne peut jetter l'œil sur ce qui s'est passé dans des tems moins éloignés, sans s'appercevoir de tout ce que la Chirurgie doit à la Médecine. C'est elle qui a poussé l'Art de guérir par l'opération de la main à l'état florissant, où l'ont trouvé les Chirurgiens de notre siecle.

ARCHIATRE. Il y a trois ou quatre sentimens différens sur la signification du titre *Archiater*. *Chassanée* a cru qu'*Archiater* ou *Archiatros* signifie le portier du Palais du Prince, comme qui diroit *Princeps Atrii* ; mais cela se réfute de soi-même. *Accurse* a mieux rencontré en traduisant *Archiater* par Prince des Médecins

Médecins ou qui eſt des premiers Médecins. Ce ſentiment a été ſuivi par les anciens Traducteurs de *Galien* & par divers autres Savans, qui ont rendu le même mot par *Medicus Primarius*; mais *Jerôme Mercuriali* s'eſt déclaré contre cette explication, & a ſoutenu le premier qu'*Archiater* ſignifie le Médecin du Prince. Il appuie ſon ſentiment par cette raiſon, que le mot *Archiater* n'a jamais été employé par aucun Auteur Grec ou Latin avant les Empereurs Romains; il croit même que ce ne fut qu'après les regnes de Tibere & de Claude qu'on le mit en uſage. Ce titre, ajoute *Mercuriali*, n'étoit pas en uſage avant les Empereurs, parce que la choſe qu'il déſigne n'étoit point encore, c'eſt-à-dire, qu'il ne pouvoit pas y avoir des Médecins des Empereurs, avant que les Empereurs fuſſent établis. Voilà ce que dit cet Auteur; à quoi l'on peut répondre que les Rois & les Souverains des autres pays, pouvoient également avoir donné le nom d'Archiatre à leurs Médecins, ſi ce nom ſignifie le Médecin du Prince. Mais on peut dire auſſi contre le ſentiment d'*Accurſe*, que ſi *Archiater* ſignifie le Prince ou le premier des Médecins, il ſemble que les Grecs n'auroient pas manqué de donner ce titre à *Hippocrate*, à *Eraſiſtrate*, & à divers autres Médecins célebres.

Mercuriali ſe ſert encore de deux autres preuves. La premiere, c'eſt qu'*Andromaque* n'eſt pas ſimplement appellé Archiatre, mais nommément l'Archiatre de Néron. La ſeconde, c'eſt que ſi *Demetrius* & *Magnus*, qui ſont appellés Archiatres & qui ont poſſédé ce titre ſous les Antonins, n'avoient pas été les Médecins de ces Empereurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient été ainſi nommés préférablement à *Archigene*, à *Soranus* & à divers autres Médecins, qui étoient à peu près du même tems & qui ont joui d'une grande réputation.

André Alciat, Juriſconſulte natif de Milan, eſt d'un troiſieme ſentiment, qui ſemble tenir le milieu entre celui d'*Accurſe* & celui de *Mercuriali*. Il croit que l'Archiatre eſt effectivement le Prince des Médecins, parce qu'il eſt le Médecin du Prince, & pour cette raiſon, il eſt au deſſus des autres Médecins ou du moins doit être regardé de cette maniere.

Voilà trois ſentimens différens ſur cette affaire, car celui de *Bertrand Chaſſanée*, premier Préſident au Parlement de Provence, ne doit pas être compté. *Alciat* n'a guere été ſuivi; mais le plus grand nombre des Savans ſe trouve partagé à l'égard des explications d'*Accurſe* & de *Mercuriali*. Voici les raiſons qu'apporte *Meibomius* pour ſoutenir le ſentiment du premier. Il dit d'abord que de tous les autres mots Grecs qui commencent par *Archi*, comme *Architectus*, *Archiepiſcopus*, *Architriclinus*, *Archileſtes*, *Archierus*, pas un ne déſigne rien qui appartienne au Prince ou qui regarde le Prince; mais tous ces mots marquent également quelque choſe qui eſt la premiere ou la plus excellente en ſon genre. De même, ajoute *Meibomius*, l'Archiatre n'eſt pas le Médecin du Prince, mais le Prince ou le premier des Médecins; autrement ce mot ſeroit le ſeul excepté de la regle dont on vient de parler.

La ſeconde raiſon que *Meibomius* apporte, pour prouver que l'Archiatre n'étoit pas le Médecin du Prince, c'eſt qu'il eſt parlé dans quelques Auteurs d'un *Théon* & d'un *Glaucus*, Archiatres d'Alexandrie, & d'un *Cyrus* qui étoit Ar-

chiatre d'Edesse : or il n'y avoit point de Roi ou de Prince dans ces villes du tems de ces Archiatres. Il emploie, en troisieme lieu, un passage d'*Oribase*, où cet Auteur dit que l'Empereur Adrien avoit mandé les Archiatres de tout le pays, & qu'il en avoit choisi soixante-douze qu'il avoit cru les plus habiles, du nombre desquels étoit *Oribase* lui-même : d'où il s'ensuit que le nombre des Archiatres étoit grand & qu'il y en avoit par tout l'Empire. Mais on peut répondre à *Meibomius* que ce passage ne se trouve pas dans l'Oribase Grec.

Le quatrieme argument de ce Médecin est tiré de ce que *Galien*, ou l'Auteur du Livre intitulé: *De la Thériaque*, dit, en parlant d'*Andromaque*, qu'il possédoit fort bien la Médecine, & que c'est pour cela que les Empereurs l'avoient choisi pour présider sur les autres Médecins, c'est-à-dire, pour être Archiatre, comme il en portoit le titre. La cinquieme preuve est tirée de ce que Saint Augustin appelle *Esculape* Archiatre, c'est-à-dire, comme il est tout visible, chef des Médecins. *Meibomius* ajoute que le mot *Archiater* se trouve traduit par celui de *Proto-Medicus* dans les Auteurs de la basse Latinité. Il dit enfin que les Médecins des Empereurs s'appelloient simplement Médecins de César ou de l'Empereur, tel ou tel, comme cela paroît par quelques inscriptions ; & qu'ils ne prenoient point le titre d'Archiatre, qu'ils ne fussent du rang de ceux qu'on appelloit ainsi. Le célebre Jurisconsulte *Godefroy* est du sentiment de *Mercuriali*, par rapport à l'étymologie du mot *Archiater*. Voyons ce qu'il en dit.

Il remarque qu'il y avoit deux sortes d'Archiatres que *Mercuriali* a confondus. Les premiers étoient appellés *Archiatri S. Palatii*, & ils ne servoient, suivant ce Jurisconsulte, que dans la Cour des Empereurs. Les autres, qu'on appelloit simplement *Archiatri* ou *Archiatri populares*, servoient le peuple dans les villes de Rome & de Constantinople. On les appelloit *Archiatri* aussi bien que les premiers, par rapport à la ville où ils pratiquoient, comme qui auroit dit: *Principis urbis Medici*, c'est-à-dire, Médecins de la ville principale où de la ville dans laquelle le Prince fait sa résidence. Ces derniers Archiatres étoient au nombre de quatorze, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, & comme ils avoient un salaire du public & d'ailleurs plusieurs privileges, ils étoient obligés de voir indifféremment tous les malades, sans rien exiger d'eux ; le but de l'établissement de ces Archiatres ayant été d'empêcher que les pauvres ne souffrissent faute de Médecins.

Si *Godefroy* ne s'est pas trompé en ce qu'il prétend que les Archiatres de Rome & de Constantinople étoient ainsi appellés, parce qu'ils étoient Médecins des villes où étoit le siege des Empereurs, ceci fortifieroit beaucoup le sentiment de *Mercuriali*. Mais outre qu'il ne prouve pas ce qu'il avance, on peut lui opposer qu'il y avoit des Archiatres en d'autres villes que dans les deux Capitales de l'Empire; comme à Alexandrie, où il y avoit un Archiatre nommé *Théon*, à Edesse, ville de Syrie, où il y avoit un autre Archiatre nommé *Cyrus*, ainsi qu'on l'a remarqué ci-devant. Il paroît d'abord qu'on pourroit répondre à cela en disant que *Théon* & *Cyrus* pouvoient être tous deux Archiatres de Rome & de Constantinople, quoique l'un fût d'Alexandrie & l'autre d'Edesse ; en sorte que ces dernieres villes doivent être regardées comme leur patrie, & non pas comme le lieu où ils avoient leur emploi. Mais si l'établis-

fement des Archiatres de Rome & de Conftantinople étoit d'un fi grand ufage qu'il paroît par ce qui a été dit, on ne voit pas pourquoi on n'en auroit pas auffi établi dans toutes les bonnes villes de l'Empire.

De cette maniere, la difficulté touchant l'étymologie du mot *Archiater* fubfifteroit encore, & il feroit toujours incertain lequel auroit raifon de *Mercuriali* ou de *Meibomius*. Si j'ofe dire ce que je penfe là deffus, pourfuit *Daniel Leclerc*, de qui on a tiré cet Article, il me femble que le premier argument de *Meibomius* eft très-fort, & que fi on a égard à la jufteffe de l'étymologie ou à l'analogie grammaticale, qui dit *Archiater*, dit un Médecin du premier rang, ou un Médecin qui eft pardeffus les autres. La plupart des preuves que ce favant homme apporte d'ailleurs pour foutenir cette fignification, ne font pas moins convaincantes. Mais cela n'empêche pas que, fi l'on fait réflexion fur l'office des anciens Archiatres ou des Archiatres proprement dits, on ne voie que s'ils n'étoient pas les Médecins du Prince par rapport à l'étymologie de leur nom, ils l'étoient à l'égard de leur office & de leur emploi ; & en ce fens *Mercuriali* pourra auffi avoir raifon. Il eft clair premierement, pour ce qui regarde les Archiatres du Palais, qu'ils étoient les Médecins des Empereurs ou de la Cour, quoique tous ceux qui fervoient à la Cour ne fuffent pas néceffairement Archiatres. Secondement, pour ce qui eft des Archiatres populaires, on peut dire qu'ils étoient auffi en quelque façon les Médecins du Prince, puifqu'ils étoient à fes gages, & même que le Prince les nommoit ou les confirmoit, après qu'ils avoient été élus par leurs Collegues. Cela fuppofé, il ne refte plus qu'à favoir, pourquoi ces Médecins du Prince & du Public étoient appellés Archiatres ou les premiers des Médecins. Or il eft aifé de répondre à cette queftion, en difant que c'eft parce que ces mêmes Médecins prenoient le pas fur les autres, ce qui fuffifoit pour les faire appeller *Archiatri*, c'eft-à-dire, Médecins du premier rang, quoiqu'ils ne fuffent pas toujours les premiers en mérite. Ceci revient à peu près au fentiment d'*Alciat*. D'ailleurs, la prérogative que le rang leur donnoit, étoit un honneur attaché à leur emploi, & dont les Médecins des Princes étoient, fans doute, en poffeffion, avant que le titre, dont il s'agit, eût été inventé.

On pourra demander, en fecond lieu, à quoi étoient donc utiles les autres Médecins, fi les Archiatres étoient deftinés à fervir le Prince & le Public? On répond à cela, que l'établiffement des Archiatres populaires, qui étoit fait en vue de foulager les pauvres, n'empêchoit point les riches d'appeller tels des autres Médecins que bon leur fembloit. De cette maniere, ces derniers Médecins ne laiffoient pas d'être fort employés, & il s'en pouvoit trouver de fort habiles parmi eux, les charges publiques ne fe donnant pas toujours aux plus capables; outre qu'il fe peut que plufieurs Médecins, qui aimoient leur liberté, refufaffent d'être aggrégés au nombre des Archiatres, pour éviter la fujétion.

Ce que l'on fait du falaire, des privileges & de l'élection des Archiatres, eft tiré des loix que les Empereurs ont faites fur ce fujet, & des Ecrits de quelques Auteurs qui vivoient en ce tems là. On trouve premierement que les Archiatres avoient des falaires du Prince & du Public, & que, moyennant ces falaires, ils devoient voir tous les malades, autant les riches que les pauvres, fans rien prétendre d'eux que ce qu'on vouloit bien leur donner après la fin de la ma-

ladie. Il paroît, en fecond lieu, que les mêmes loix avoient attaché divers privileges à l'emploi des Archiatres; que ces Médecins étoient exempts de tous les impôts de l'Empire Romain pour eux, pour leurs femmes & pour leurs enfans; qu'ils n'étoient obligés de loger, ni foldats, ni autres dans les Provinces; qu'ils ne pouvoient être tirés en jugement, ou être obligés de fe trouver eux-mêmes devant les juges, ou emmenés prifonniers; qu'il étoit défendu fous de grandes peines de leur faire infulte, &c. La loi qui porte cela femble même rendre ces privileges communs à tous les Médecins, ou du moins à quelques-uns de ceux qui n'étoient pas du nombre des Archiatres; mais il fe trouve, d'ailleurs, qu'une autre loi n'attribue ces mêmes privileges, qu'aux feuls Archiatres du Palais, & à ceux de la ville de Rome. Il paroît, en troifieme lieu, que les Archiatres fervoient les Empereurs & le Public & que ceux qui avoient fervi affez long-tems, ou à qui l'on trouvoit à propos de donner congé, étoient appellés *Exarchiatri* ou *Ex Archiatris.* Il paroît enfin, qu'il y avoit un College des Archiatres, compofé d'un certain nombre de Médecins qui prenoient rang fuivant l'ancienneté de leur réception; en forte que, s'il en mouroit quelqu'un, on en mettoit un autre à fa place, qui étoit le dernier de tous; que c'étoit le College qui jugeoit de la capacité des prétendans & qui les élifoit, mais que les Empereurs confirmoient leur élection, ou même les nommoient auparavant & les propofoient aux Archiatres, qui les examinoient enfuite & les recevoient dans leur corps. Ce n'eft pas qu'il n'y eût quelquefois des difficultés à l'égard de ce dernier article. *Symmachus* nous apprend qu'un Médecin de famille patricienne nommé *Jean*, ayant obtenu de Théodofe la furvivance de la charge d'un Archiatre, nommé *Epictete*, prétendit avoir la feconde place, qui étoit celle qu'*Epictete* avoit tenue. Il fe fondoit fur ce qu'il avoit fervi dans le Palais & fur les lettres de l'Empereur. Cette affaire fit beaucoup de peine au College des Archiatres, parce qu'une partie d'entr'eux vouloit qu'on s'en tînt à la loi, & que les autres n'ofoient pas fe déclarer contre la volonté de l'Empereur. On réfolut enfin d'en écrire au Prince lui-même, de lui faire des repréfentations & d'attendre fa décifion. Au refte, on peut recueillir d'ici que tous les Médecins, qui fervoient dans le Palais, n'étoient pas du nombre des Archiatres; puifque ce *Jean*, dont parle *Symmachus*, y avoit fervi avant que d'être revêtu de cette qualité.

Voilà ce qui regarde les Archiatres en général. Il faut maintenant dire un mot de la *Comitive* ou du titre de *Comte*, dont on honoroit en particulier les Archiatres du Palais. On diftinguoit entre la Comitive du premier rang & celle du fecond, & les Archiatres, dont on vient de parler, parvenoient à l'une & à l'autre. Ceux qui obtenoient la Comitive du premier ordre, alloient de pair avec les Ducs & les Vicaires; & il femble que ces dignités étoient au commencement communes à plufieurs Archiatres, ou qu'il y avoit plufieurs de ces Comtes dans un même tems. Mais enfin l'on en établit un feul, duquel dépendoient tous les Archiatres & même tous les autres Médecins. Ce fut fous les Rois Goths que ce dernier établiffement commença. Ainfi le remarque *Godefroy*, dans fes notes fur le Code Théodofien. On n'en peut même douter après ce que dit *Caffiodore*, Secrétaire d'Etat de Théodoric; car la maniere, dont il parle de cet établiffement, fait voir que la chofe

étoit toute nouvelle de ſon tems, c'eſt-à-dire, environ le milieu du ſixieme ſiecle. » N'eſt-ce pas, dit *Caſſiodore*, une preuve que l'on néglige entierement » le bien de la Société, qu'il n'y ait point de juge établi ſur la Médecine? « Mais la Formule, que les Princes employoient en accordant la Comitive, regle le pouvoir du Comte des Archiatres en la maniere ſuivante : « nous vous » honorons dès à préſent de la dignité de Comte des Archiatres, afin que » vous ſoyez ſeul diſtingué entre les Maîtres de la ſanté, & que tous ceux » qui auront quelque différend par rapport à la Médecine, s'en remettent à » votre déciſion. Vous ſerez l'arbitre d'un Art honorable, & le juge de toutes » les conteſtations qui ne ſe décidoient auparavant que par la paſſion de chaque » particulier. Vous guérirez en quelque maniere les malades, en tant que vous » terminerez des querelles qui leur ſont préjudiciables. C'eſt un grand honneur » pour vous, que les habiles gens ſe ſoumettent à vous, & que vous ſoyez » conſidéré par ceux que tout le monde conſidere. « La Formule ajoute que ce Chef des Médecins étoit auſſi particulierement obligé d'avoir ſoin de la ſanté du Prince, & qu'il avoit un libre accès auprès de ſa perſonne.

Avant que la Comitive fût accordée à un ſeul Médecin ſous les Rois Goths, ce titre, quoique plus commun, n'étoit pas moins en honneur ſous les Empereurs. *Vindicianus*, qui vivoit ſous Valentinien & Valens, ſe qualifie Comte des Archiatres. On trouve, dans *Aëtius*, un *Andreas* qui étoit revêtu de la même dignité, mais on ne ſait pas quand il a vécu. On pourroit croire qu'*Euſebe*, que *Symmache* appelle *Medicus potiſſimus*, étoit auſſi un Comte des Archiatres; mais il ſemble que c'eſt le même *Euſebe*, dont cet Auteur parle ailleurs & qu'il nomme ſimplement Archiatre. On ne connoît guere d'autres Médecins qui aient poſſédé cette charge; leurs noms ne ſont pas venus juſqu'à nous. Il n'en eſt pas de même des ſimples Archiatres; on ſait le nom de pluſieurs. *Andromaque*, à ce que l'on croit, eſt le premier qui ait été revêtu de cette qualité. *Théon* d'Alexandrie, qui vécut ſous Néron ainſi que le précédent, eſt pareillement appellé Archiatre dans le titre d'un de ſes Livres rapporté par *Photius*. On trouve de plus un *Magnus*, Archiatre de l'un des Antonins; un *Demetrius*, qui étoit du même tems; *Oribaſe*, qui vivoit ſous Julien, eſt auſſi appellé Archiatre; *Théodore Priſcien* & ſon frere *Timothée*; *Epictete* & *Jean*, dont on a déja parlé, l'étoient auſſi. *Symmache* cite encore un *Euſebe* & un *Gelaſe* qui avoient le même office; *Cæſarius*, frere de Saint Grégoire de Nazianze, étoit encore de ce rang. On compte d'ailleurs, entre les Archiatres, *Cyrus* de Lampſaque, *Cyrus* d'Edeſſe, *Eutychianus* cité par *Marcel* l'Empirique, *Pierre* cité par *Aëtius*, *Olympius*, collegue de *Theodore Priſcien*, *Glaucus*, *Aurelius*, &c. Il faut ajouter à tous ces Archiatres, les deux dont il eſt fait mention dans les inſcriptions ſuivantes, qui ſont rapportées par *Mercuriali & Meibomius*.

M. LIVIO CELSO
TABULARIO SCHOLÆ MEDICORUM,
M. JULIUS EUTYCHUS
ARCHIATROS OLL. D. II.
IN FR. PED. IIII.

D. M.
A. ACTIUS CAIUS
ARCHIATER SIBI ET
JULIÆ PRIMÆ CONJUGI
INCOMPARABILI.

Il y a lieu d'être furpris que *Galien*, qui vécut quatre-vingt ans après *Andromaque*, n'ait point été du nombre des Archiatres, ou qu'on ne lui ait point donné ce titre. Il nous apprend lui-même qu'il avoit fuivi Marc Aurele & Lucius Vérus dans un voyage, & qu'on lui avoit confié pendant quelque tems le foin de la fanté du premier & de fes fils, d'où il paroît qu'il avoit été Médecin de Cour. Il fe peut qu'il n'ait pas recherché ce titre; mais il eft bien étonnant qu'il n'ait prefque rien dit des Archiatres, ou qu'il n'en ait parlé que dans le premier Livre des Antidotes, où il donne, en paffant, le titre, dont il s'agit, à *Andromaque* & à *Demetrius*. *Pline* ne dit rien non plus des Archiatres, fi ce n'eft qu'il met *Damocrate* au nombre des premiers d'entre les Médecins; d'où on pourroit croire que *Pline*, parlant de cette maniere, a voulu traduire en Latin le Grec *Archiatros*. A cela près, le filence de cet Auteur, qui cite tant de Médecins, témoigneroit que ce titre n'étoit pas en ufage de fon tems, s'il ne paroiffoit d'ailleurs qu'*Andromaque* l'avoit poffédé fous Néron, c'eft-à-dire, du vivant de *Pline* lui-même. Mais ne pourroit-on pas croire que cette qualité d'Archiatre, que *Galien* donne à *Andromaque*, n'eft fondée que fur un mot qui peut avoir été ajouté par quelque Copifte au texte de l'Auteur? Comme le titre d'Archiatre fonnoit mieux que celui de Médecin, qui paroiffoit trop fimple, il y a apparence que les Copiftes préféroient fouvent le premier, pour mieux vendre leurs Livres ou pour faire plus d'honneur aux Auteurs; à peu près comme le Scholiafte de *Juvenal* en a ufé à l'égard de *Thémifon* qu'il appelle *Archiater*, quoique celui-ci, qui vivoit fous Augufte, n'eût jamais porté ce titre, puifqu'il étoit alors inconnu.

Mais les Médecins des Empereurs & des Rois Goths ne font pas les feuls à qui on ait donné le nom d'Archiatre. Dans la fuite des tems, on a décoré de ce titre les Médecins des autres Souverains, & il eft encore maintenant en ufage dans les principales Cours de l'Europe. Les Médecins, qui y font attachés, prennent la qualité d'*Archiater*, & les premiers Médecins du Prince fe donnent celle d'*Archiatrorum Comes*. Cette dénomination eft d'ufage dans la plupart des Cours, fur-tout à Vienne & à Verfailles. *Chomel* croit que c'eft *Marc Miron*, premier Médecin de Henri III, qui a commencé à fe décorer de ce titre.

ARCHIBIUS, Auteur qui, au rapport de *Pline*, a dédié quelques Ouvrages de Médecine au Roi Antiochus. Mais comme il y a eu une douzaine de Rois de Syrie de ce nom, on ne peut fixer le tems auquel il a vécu; ce n'eft même que fur les matieres, dont il parle dans la Dédicace de fes Ouvrages, qu'on augure qu'il étoit Médecin. *Galien* cite un autre perfonnage de ce nom, qui étoit affurément Médecin de profeffion.

ARCHIDAMUS, Médecin qu'on peut placer dans le XXXVI fiecle, eft fouvent cité par *Diocles* qui a vécu à peu près du tems d'*Hippocrate*. Cet *Archidamus* préféroit les frictions feches à celles faites avec l'huile, parce que l'huile, difoit-il, durcit & brûle la peau. *Pline*, dans fon *Index*, nomme un *Archidemus* qui pourroit bien être le même ; ces deux noms n'étant différens, qu'en ce que le premier eft dorique, & le dernier de la dialecte commune. *Manget* cite auffi un *Archidemus* ou *Archedemus* qui a écrit quelques chapitres *De Mulomedicinâ*, qu'on trouve dans les Auteurs qui ont traité de la Vétérinaire. La collection de leurs Ouvrages a paru en Grec, à Bâle, en 1537, *in-4* : mais *Jean Ruel* en avoit déja donné une édition Latine à Paris, en 1530, *in-fol.*

ARCHIGENE, Médecin natif d'Apamée en Syrie, dont le pere s'appelloit *Philippe*, fut difciple d'*Agathinus*. Il profeffa fon Art à Rome, fous Domitien, Nerva & Trajan, & mourut la derniere année du regne de celui-ci, en 117, à l'âge de 63 ans, felon le rapport de *Suidas*. *Archigene* a beaucoup écrit fur la Phyfique & fur la Médecine ; *Galien* parle de dix Livres fur les fievres & de douze Lettres favantes, qui font de la façon de ce Médecin. Mais rien de tout cela n'eft parvenu jufqu'à nous ; ce qui nous refte de fes Ouvrages, fe réduit à quelques fragmens que l'on trouve dans *Aëtius*, comme : *Hiera. De Balneis naturalibus. De fpongiæ ufu. De Dropace, Picatione & Sinapifmo. De Vertiginofis, Infaniâ, Refolutione, Tetanô & Convulfione, Cephalæâ & Hemicraniâ. De pectore fuppuratis. De Volvulo, Cœliaca Affectione, Dyfenteriâ. De Hepatis abfceffu. De his qui per circuitum quemdam fanguinem mingunt. Ifchiadis exacerbatæ cura. De Elephantiafi. De Viperarum efu & pruritibus. De Lepra. De cancris mammarum, fluxu Muliebri, Uteri abfceffu, Uteri exulceratione, cancris Uteri, &c.*

Juvenal a mis le nom d'*Archigene* dans fes Ouvrages, pour marquer quel Médecin que ce foit. Il en parle en différens endroits :

. . . . Tunc corpore fanô
Advocat Archigenem, onerofaque pallia jactat.

Satyrâ VI, verfu 236.

Nec dubitet Ladas, fi non eget Anticyrâ, nec
Archigene . . . .

Satyr. XIII, V. 98.

Ocyus Archigenum quære, atque eme quod Mithridates
Compofuit . . . .

Satyr. XIV, V. 52.

Comme ce Poëte a vécu jufqu'à la douzieme année d'Adrien, il a été contemporain d'*Archigene*, & à la maniere dont il en parle, on ne fauroit douter que ce Médecin n'ait été en grande confidération. Mais ce n'eft pas fur le feul témoignage de *Juvenal* que la réputation d'*Archigene* eft établie ; il a encore en fa faveur celui de *Galien*, qui eft d'autant plus fort, que cet Auteur eft du métier, & qu'il n'eft pas trop prodigue de louanges à l'égard de ceux qui ne font pas de fon parti. " *Archigene*, dit-il, au Chapitre VI du fecond Livre *De locis affectis*, " a appris avec autant de foin & auffi bien qu'aucun autre, „ tout ce qui concerne l'Art de la Médecine ; ce qui a rendu, avec juftice,

„ recommandables tous les Ecrits qu'il a laiſſés & qui ſont en grand nombre. „ Mais il ne me ſemble pas pour cela qu'il ſoit irrépréhenſible dans tout ce „ qu'il a écrit ; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont „ précédé , quoiqu'il eût beaucoup profité de leur travail , on ne trouvera pas „ mauvais que nous , qui venons après lui , le traitions comme il a traité les „ autres. Il eſt bien difficile , ajoute *Galien* , qu'étant homme on n'erre pas „ en quelque occaſion , ſoit pour ignorer entierement certaines choſes , ſoit „ pour n'en pas juger comme il faut , ſoit enfin parce qu'on écrit quelquefois „ un peu plus négligemment. " Il ne ſe peut pas une cenſure plus honnête. *Archigene* eut un diſciple nommé *Philippe* , dont *Galien* fait auſſi beaucoup d'eſtime.

On regarde communément *Archigene* comme chef des *Eclectiques* ; ſorte de Médecins qui ne vouloient ſe ranger d'aucun parti , mais ſe faiſoient chacun un plan le meilleur qu'ils pouvoient , & s'approprioient dans chaque Secte tout ce qu'ils croyoient leur convenir. La Secte Eclectique eſt encore aujourd'hui celle des Médecins les plus raiſonnables.

Quoiqu'on compte *Archigene* parmi les *Pneumatiques* , cela n'empêche point de le mettre encore au nombre des Médecins de la Secte Eclectique ou Choiſiſſante. Il eſt aiſé de concilier ces différends , en diſant que ſi *Archigene* eſt placé parmi les Pneumatiques , ou s'il eſt entré dans les ſentimens d'*Athénée* , cela n'empêche pas qu'il n'ait eu la liberté de choiſir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes. Quoiqu'il reconnût peut-être les mêmes cauſes de maladies que les *Dogmatiques* & les *Méthodiques* , il ſe peut qu'ayant joint à ces cauſes celle ſur laquelle les *Pneumatiques* comptoient le plus , c'eſt-à-dire , l'*Eſprit* , il ſe peut , dis-je , qu'on l'ait mis pour cette raiſon au nombre des partiſans de cette derniere Secte. Quoiqu'il en ſoit , l'Auteur de l'*Introduction* qui met *Archigene* dans la Secte Eclectique , le place auſſi entre les Pneumatiques ; *Galien* lui-même , qui ne parle nulle part de la premiere de ces Sectes , remarque en plus d'un endroit qu'*Archigene* étoit du parti d'*Athénée* , ou de celui des Pneumatiques. Voilà à quoi ſe borne tout ce que nous ſavons du Médecin qui fait le ſujet de cet article. Une infinité d'autres , également célebres dans l'antiquité , ne nous ſont pas mieux connus , parce que leurs Ouvrages ont péri par les malheurs des tems.

ARCILIUS. Voyez ARSILLUS.

ARCULANUS , que d'autres appellent HERCULANUS , (Jean) naquit à Rome , ſuivant quelques Auteurs , & ſelon d'autres , à Vérone ; mais ils s'accordent à dire qu'il jouit de la plus grande réputation vers le milieu du XV ſiecle. Il enſeigna pendant pluſieurs années à Bologne & à Padoue , & paſſa enſuite à Ferrare , où il mourut fort regretté. C'eſt à ce Médecin qu'on doit le rétabliſſement de l'uſage des Setons dans les maladies qui proviennent de fluxion. Pluſieurs autres en avoient parlé avant lui. *Rhazes* les employoit , ainſi que les Cauteres , dont les Grecs ont ſi ſouvent fait mention. *Albucaſis* a décrit fort exactement la maniere de procéder dans cette opération. *Roland* & *Lanfranc* ſont entrés là deſſus dans un détail qui ne laiſſe rien à deſirer.

Mais

Mais le bon parti que ces Auteurs avoient tiré de cet ulcere artificiel, & les raisons qu'ils avoient apportées pour en faire voir l'utilité, n'ont pu empêcher cette pratique de tomber dans une sorte d'oubli. *Arculanus* la remit en usage; il sentit tout l'avantage qu'on pouvoit tirer des Setons, & les employa avec succès dans la cure des maladies des yeux, des oreilles & des dents. Comme ce Médecin vécut dans un tems, où la doctrine des Arabes dominoit encore dans les Ecoles, il s'est attaché à écrire des Commentaires sur les Ouvrages de *Rhazes* & d'*Avicenne*. Nous les avons sous ces titres:

Practica Medica, sive, Expositio in nonum Rhasis ad Almansorem. Venetiis, 1497, 1504, 1542, 1557, 1560, *in-fol. Basileæ*, 1540, *in-fol.*

Expositio perutilis in primam Fen quarti Canonis Avicennæ. Lugduni, 1518, *in-fol.* avec les notes de *Symphorien Champier. Venetiis*, 1560, *in-fol.* avec l'Ouvrage précédent. *Patavii*, 1585, *in-4.*

ARDERN, (Jean) Chirurgien qui s'établit en 1349 à Newark, dans le Comté de Notthingham en Angleterre, lorsque la peste commençoit à s'y faire sentir, demeura dans cet endroit jusqu'en 1370, qu'il passa à Londres. Il n'étoit pas inconnu dans cette ville. Sa réputation, qui l'avoit devancé, le faisoit souhaiter depuis long-tems par les malades même du premier rang; à peine y fut-il arrivé, que tout le monde le rechercha & le consulta. On prétend qu'il fut appellé à la Cour & qu'il y remplit la charge de Chirurgien du Roi Henri IV; mais comme ce Prince ne monta sur le trône que le 13 Octobre 1399, ensuite de la déposition de Richard II, le sentiment de *Freind* est bien plus probable, & c'est avec raison, que cet Historien avance qu'*Ardern* n'a point vécu assez long-tems pour être employé à la Cour du Roi Henri.

Ardern est Auteur d'un Ouvrage sur la Médecine & la Chirurgie; il paroît même que ce fut lui qui encouragea les Anglois à s'appliquer à la pratique de cette derniere science. Cet Ouvrage, qui est demeuré en Manuscrit, est marqué au coin de la plus grande simplicité; & quoiqu'on y remarque beaucoup d'empirisme & de superstition, il ne mérite pas moins qu'on l'estime, parce que l'Auteur ne pouvoit faire mieux dans un tems & dans un pays, où la Médecine & la Chirurgie n'étoient pas bien brillantes. L'Ouvrage d'*Ardern* contient un Traité de la Fistule à l'anus, qui est le seul qui ait été imprimé; il parut en 1588, de la Version de *Jean Read.* Peu de Chirurgiens avoient parlé de l'opération de la Fistule depuis *Albucasis* & *Guillaume de Salicet.* Le premier en avoit si peu d'idée, qu'il la condamne dans plusieurs cas; d'ailleurs, la préférence qu'il donne au cautere actuel sur la ligature, lorsque l'opération est inévitable, a été plus que suffisante pour détourner les malades de s'y exposer. Le second a proposé un moyen moins cruel; il conseille la ligature: mais sa pratique a été si peu suivie, que du tems d'*Ardern* il n'étoit personne qui pût traiter la Fistule avec succès. Quant à lui, il employoit les méthodes de *Celse* & de *Paul*, & se décidoit ou pour l'incision, ou pour la ligature, suivant les circonstances. Il paroît que cette opération contribua à sa fortune, & qu'il ne l'augmenta pas moins par les précautions qu'il prenoit pour la sureté de ses honoraires, que par la vogue que lui donnoit son adresse à

travailler. Il confeille même aux Médecins & aux Chirurgiens de taxer la cure de cette maladie au plus haut prix poffible, & de s'en affurer le paiement par un contrat en bonne forme. Telle étoit la maxime de ces tems, où la groffiereté avoit fuccédé à la barbarie : le défaut de fentimens rendoit les gens de l'Art fourds à la voix de l'humanité, & faifoit à peine entendre celle de la reconnoiffance chez les malades. La conduite d'*Ardern* ne parut point condamnable, puifqu'elle étoit conforme à la façon de penfer de fon fiecle ; ce Chirurgien en fait fi peu de myftere, qu'il rapporte quelques exemples du prix qu'il avoit exigé pour l'opération de la Fiftule. On trouve le fuivant dans l'Hiftoire du Docteur *Freind* : *centum marcas (à Nobili) vel XL Libras cum Robis & Feodis .... & centum folidos per annum ad terminum vitæ.*

Notre Auteur parle des cauftiques faits avec l'orpiment & l'arfenic ; mais comme il eft fincere, il rapporte en même tems les funeftes effets, dont leur application a été fuivie. Il parle auffi d'un nouvel inftrument de fon invention pour l'injection des Clyfteres ; il vante beaucoup cette efpece de remede, il ajoute même que de fon tems, il étoit peu de perfonnes à Londres qui fuffent le donner avec fuccès.

ARDOYNIS. Voyez SANTES DE ARDOYNIS.

ARELLAN, (Pierre-François) Médecin Piémontois, né vers le milieu du XVI fiecle, exerça fa profeffion à Afti, où il mourut à l'âge de 50 ans. Comme il s'étoit appliqué à différentes Sciences, on a de lui des Poéfies Latines, un Ouvrage fur la Sainte Trinité, une Démonftration des vérités de la Religion Chrétienne, un Cours complet de Philofophie, & les Ecrits fuivans fur la Médecine :

Trattado di pefte. Afti, 1598, *in*-4.

Avertimenti fopra la cura della contagione. Afti, 1599.

Praxis Arellana. Taurini, 1610. L'Auteur s'étend fur le régime, la faignée & l'adminiftration des médicamens dans la premiere partie de fon Ouvrage, & traite des principales maladies qui peuvent attaquer le corps humain, dans la feconde.

ARETÆUS ou ARETÉE de Cappadoce, étoit de la Secte Pneumatique, felon *Daniel Leclerc*, quoiqu'à plufieurs égards il fût auffi Méthodique, furtout par rapport à l'air, à la chambre & à l'exercice des malades. Cet Auteur eft connu & très-eftimé encore aujourd'hui, pour la politeffe de fon ftyle, pour l'exactitude de fes defcriptions & pour la folidité de fon jugement. Le ftyle d'*Aretée* eft ordinairement concis & ferré ; il varie cependant fa diction, quand la matiere le demande. Il s'étend lorfqu'il eft obligé de difcuter quelque fujet, mais toujours avec élégance ; fon ftyle eft même quelquefois vif & tranchant, quand il a en vue de mieux perfuader fon Lecteur. En général, il paroît avoir pris *Hippocrate* pour modele dans fa maniere d'écrire ; il avoit lu les Ouvrages de cet Auteur, & il en cite le nom. Mais on ne trouve dans les Livres, qui nous reftent de lui, aucune trace de cette Théorie qui fut tant au goût de *Galien*, & que ce Médecin répandit avec tant de profufion dans

les différens Traités qu'il a composés. C'eſt ſur ce fondement que certains Ecrivains ſe ſont appuyés pour dire qu'*Aretée* n'avoit pas vu, ou qu'il n'avoit point approuvé les Ouvrages du Médecin de *Pergame*; mais cette preuve eſt bien foible, en comparaiſon de celle-ci. *Aretée* ne peut avoir vu, ou approuvé les Ouvrages de *Galien*, puiſqu'il a vécu long-tems avant lui. Ce ſeroit le renvoyer trop loin, que de le mettre avant les Céſars. *Daniel Leclerc*, qui combat cette opinion, dit que ce Médecin a parlé de l'*Antidote des Viperes*, dont *Andromaque* a été l'inventeur, & qu'il a encore fait mention de l'*Antidote* de *Mithridate*. Delà il conclut qu'*Aretée*, bien loin d'avoir précédé les premiers Empereurs, n'a vécu qu'après le Roi *Mithridate*, & tout au plutôt ſous Néron; il ajoute qu'il n'a pas même atteint la fin du regne de cet Empereur, puiſqu'il a précédé *Dioſcoride* qui floriſſoit l'an 64 de ſalut, c'eſt-à-dire, la dixieme année de l'Empire de Néron. *Voſſius* croit *Aretée* plus ancien, & il ſe fonde ſur ce que ce Médecin a écrit en langage Ionique, qu'il aſſure n'avoir plus été en uſage long-tems avant les Céſars; mais *Leclerc* rapporte des preuves, d'après *Menage*, par leſquelles il conte qu'on s'eſt ſervi de ce langage du tems d'Adrien & de Severe.

Les Ouvrages d'*Aretée* préſentent l'hiſtoire toute ſimple des maladies & de leur guériſon; comme il ſe borne à tracer la marche de la nature, il nous décrit plutôt ce qui arrivoit à ſes malades, que ce qu'il penſoit de la cauſe de leurs maux. Rien ne lui paroiſſoit plus néceſſaire que l'Anatomie, tant pour parvenir à la découverte de cette cauſe, que pour diſtinguer la maniere propre de la combattre; & pour cette raiſon, il a mis à la tête de preſque tous les chapitres, une deſcription anatomique de la partie malade, dont il va parler. Il eſt vrai que ſon Anatomie eſt fort mauvaiſe; mais de ſon tems il manquoit bien des ſecours à l'étude de cette partie de la Médecine. Quelque grand que ſoit ce défaut, *Freind* le croit effacé par tant de bonnes choſes, qu'il n'a pas balancé de donner à *Aretée* & à *Alexandre* de Tralles, le premier rang après *Hippocrate*. Le célebre *Haller* fait auſſi tant d'eſtime d'*Aretée*, que non-ſeulement il le place parmi les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, mais qu'il eſt quelquefois tenté de le préférer à *Hippocrate*. La ſeule raiſon qui le retient, c'eſt que ce Médecin ayant vécu après le Pere de l'Ecole grecque, il a pu profiter de ſes Ouvrages, ainſi que des découvertes qui ont été faites depuis lui.

Aretée eſt le premier Médecin qui ait fait uſage des Cantharides en Véſicatoires. Les Méthodiques, & même la plupart des Anciens, employoient les médicamens qu'ils appelloient *métaſyncritiques*, pour tirer du centre à la circonférence. Ils prenoient pour cela de la Moutarde ou de la plante appellée *Thapſia*. *Aretée* le pratiquoit auſſi; mais il ſe ſervoit encore des Cantharides pour attirer plus puiſſamment, & pour faire venir ſur la peau des veſſies qui ſe rempliſſent d'une eau âcre & chaude, qui ſe vuide enſuite au ſoulagement des malades. Ce n'eſt-là, il eſt vrai, que l'effet ſecondaire des Cantharides; mais c'étoit à quoi ſe bornoient les vues des Anciens dans la pratique. Avant ce Médecin, on n'avoit fait d'autre uſage des Cantharides, qu'intérieurement. *Hippocrate* en a dit quelque choſe; mais la connoiſſance des effets de cette mouche ſur les voies urinaires, a tenu toute l'Antiquité fort en réſerve

ſur ce remede. *Nicandre*, *Dioſcoride*, *Scribonius Largus* & pluſieurs autres ont regardé les Cantharides comme une forte de poiſon ; & ſi *Galien* a quelquefois parlé de leur uſage interne pour faire uriner, il recommande d'y joindre tant de précautions, qu'on s'apperçoit aſſez qu'il ne le croyoit pas à l'abri de tout danger.

Il y a apparence qu'*Aretée* a demeuré à Rome, puiſqu'il fait mention des vins & des alimens qui étoient le plus en uſage dans cette ville, & que dans le traitement des maladies, il inſiſte beaucoup ſur la diete, la geſtation, les fomentations & les bains, qui étoient tant au goût des Médecins Romains. En tel endroit qu'il ait pratiqué ſon Art, on ne peut douter qu'il ne s'y ſoit diſtingué, puiſque ſes Ouvrages rendent un témoignage très-avantageux de ſon habileté. Il a écrit huit livres, dont les quatre premiers expliquent les cauſes & les ſignes des maladies tant aiguës que chroniques. Il a aſſigné deux livres pour l'explication de ce qui regarde chaque eſpece de ces maladies ; & il a diſtribué de même les quatre autres, deux pour détailler la cure des maladies aiguës, & deux pour celle des maladies chroniques. *Haller* croit que les livres qui regardent les maladies chroniques, ne ſont pas complets, & qu'il y manque quelques chapitres. Il y a un grand nombre d'éditions de cet Ouvrage :

De acutorum & diuturnorum morborum cauſis & ſignis libri IV. De eorumdem curatione libri IV. Venetiis, 1552, *in*-4. Cette verſion eſt de *Junius Paulus Craſſus*, qui l'a enſuite revue & corrigée ; mais le Traducteur étoit mort, quand elle fut imprimée à Bâle, avec les Ecrits d'autres Médecins Grecs, en 1581, *in*-4.

Pariſiis, 1554, *in*-12. Cette édition a été faite ſur celle de Veniſe.

Pariſiis, 1554, *in*-8, en Grec, par les ſoins de *Goupil*, qui a eu recours à trois anciens Manuſcrits.

Ætiologica, Semeiotica & Therapeutica morborum acutorum & diuturnorum ex Mſſ. Codd. Veneto-Bavarico-Auguſtano collatis. Auguſtæ Vindelicorum, 1603, *in-folio*, en Grec & en Latin, avec les notes de *George Heniſch*. On n'eſtime guere cette édition ; *Leclerc* accuſe même *Heniſch* d'avoir fait dire à *Aretée*, dans ſes commentaires, des choſes auxquelles celui-ci n'a jamais penſé.

Pariſiis, 1567, *in-folio*, en Latin, avec les *Medicæ Artis Principes* recueillis par *Henri Etienne*.

Patavii, 1700, *in*-8.

Aretæi de cauſis & ſignis acutorum & diuturnorum morborum libri IV. De curatione acutorum & diuturnorum morborum libri IV. Cum Mſſ. II. Harleiano & Vaticano contulit J. Wigan. Accedunt Præfatio, Diſſertationes in Aretæum, variæ lectiones, notæ & emendationes, Tractatus de Ionica Aretæi Dialecto, & lexicon difficilium vocum. Oxonii, 1723, *in-folio*. Grec & Latin. *Guillaume Triller* a publié des remarques ſur l'édition de *Jean Wigan*.

Pierre Petit avoit fait des Annotations ſur *Aretée* dès l'an 1662, mais elles demeurerent cachées dans quelque Cabinet, juſqu'à ce qu'*Iſaac Mattaire* fit imprimer à Londres, en 1726, *in*-4, tout ce qui a rapport aux trois premiers Livres. Le célebre *Boerhaave*, ce juſte eſtimateur des Médecins Grecs, nous a procuré une édition d'*Aretée* qui eſt préférable à toutes celles qui ont paru avant

la sienne, parce qu'il l'a enrichie de tout ce que *Petit*, *Wigan*, *Mattaire* & *Triller* ont fait sur cet Auteur; elle fut publiée à Leyde, en 1735, *in-fol.* en Grec & en Latin. Amand Koënig, Imprimeur de Strasbourg, vient de donner une autre édition d'*Aretée*, sous ce titre :

Aretæi, Cappadocis Medici insignis ac vetustissimi, Libri septem à Junio Paulo Crasso Patavino accuratissimè in Latinum sermonem versi. Argentorati, 1768, *in-8*. Le VIII Livre contient treize Chapitres, mais on ne trouve dans ce volume qu'une partie du douzieme Chapitre & le treizieme, sans compter encore les lacunes qu'il y a dans le reste de l'Ouvrage. *Lausannæ*, 1772, *in-8*, par les soins de M. *de Haller*, qui a consulté les anciennes éditions, pour rendre la sienne complette.

ARGENTIER (Jean) de Castel-Novo en Piémont, étoit d'une assez basse naissance, mais d'un esprit excellent & relevé, qu'il avoit pris soin de cultiver par l'étude de la Philosophie d'*Aristote*. Il s'appliqua ensuite à la Médecine, & il y fit de grands progrès. Les connoissances qu'il avoit acquises dans cette Science, enflerent son orgueil; il se mit à composer différens Ecrits, & se fit sur-tout remarquer par ceux qu'il publia contre *Galien*. Ce Médecin dominoit alors dans les Ecoles; mais il n'eut aucun égard pour lui, & n'en censura pas les Ouvrages avec plus de ménagement. C'est une fête pour *Argentier* que d'avoir découvert quelques-unes des erreurs de *Galien*; il en parle avec un air de mépris qui va jusqu'à l'affectation, & qui lui attira de sanglans reproches de la part de ses Confreres, qui l'appellerent le *Censeur des Médecins*.

A l'âge de vingt-cinq ans, *Argentier* se rendit à Lyon, &, au rapport de *Castellan*, il y exerça la Médecine avec tant de succès, qu'il mérita l'admiration des habitans de cette ville, qui ne lui donnerent d'autre nom que celui de *Grand Médecin*. *Imperialis* & *Jean Huarte* ne sont pourtant point d'accord avec *Castellan* sur l'habileté d'*Argentier*; ils assurent que ce Médecin réussissoit très mal dans la pratique de son Art. *Haller* dit même qu'il étoit le fléau des malades, *exosus Practicus* : d'ailleurs, *Argentier* ne fait point de difficulté d'avouer qu'il n'avoit point assez de mémoire, pour se souvenir des remarques qu'il faisoit dans son Cabinet.

Il quitta Lyon après y avoir demeuré cinq ans, & passa à Anvers, où il mérita l'estime & la bienveillance de Vincent Lauro, qui fut ensuite honoré de la Pourpre Romaine. Delà il fut appellé en Italie, où il enseigna la Médecine à Naples, à Pise, à Mont-Réal & à Turin; ce fut dans cette derniere ville qu'il se fixa par son mariage avec Marguerite Broglia, Sœur de Charles qui en étoit Archevêque. Il en eut un fils nommé *Hercule*. *Argentier* mourut à Turin le 13 Mai 1572, à l'âge de 59 ans, & fut honorablement enterré dans l'Eglise de Saint Jean, où on lui éleva un tombeau de marbre sur lequel on grava cette Epitaphe :

D. O. M.

JOANNI ARGENTERIO,

Parentibus & natali folò fuis tantùm noto,

Ingeniô verè Ariftotelicô, & in re Medicâ doctiffimo,

Monumentis luftrandæ, orbi notiffimo;

Cujus perennem famam & gloriam

Neutiquam confumptura eft vetuftatis injuria.

HERCULES *Filius mœrens pofuit.*

Obiit ann. Dom. 1572, *tertiô Idus Maii; ætatis fuæ* 59.

Les Ouvrages de ce Médecin font remplis de queftions Pathologiques du goût de fon fiecle, mais affez inutiles dans le nôtre; nous ne laifferons cependant point d'en donner les titres & les éditions :

De Confultationibus Medicis Liber. Florentiæ, 1551, *in*-8. *Parifiis*, 1557, *in*-8 & *in*-16.

Commentarii tres in Artem Medicinalem Galeni. Parifiis, 1553, 1678, *in*-8. *In Monte Regali*, 1566, 1568, *in-fol.*

De erroribus Veterum Medicorum. Florentiæ, 1553, *in-fol.*

De Morbis Libri XIV. *Ibidem*, 1556, *in-fol. Lugduni*, 1558, *in*-8.

De fomno & vigilia. De Spiritibus & calido innato Libri duo. Florentiæ, 1566, *in*-4. *Parifiis*, 1568, *in*-4.

Methodus dignofcendorum morborum tradita ab Argenterio, nunc aucta à Francifco Le Thielleux. Nannetibus, 1581, *in*-4.

De Urinis Liber. Lugduni, 1591, *in*-8. *Lipfiæ*, 1682, *in*-8.

Opera nondum excufa in duas partes diftributa, quarum prior Commentarios in Hippocratis Aphorifmorum primam, fecundam & quartam fectiones; altera de Febribus Tractatum fingularem, & primi Libri ad Glauconem præclaras explanationes; item de calidi fignificationibus ac calido nativo Libellum complectitur. Venetiis, 1592, *in fol.* trois volumes. *Ibidem*, 1606, *in-fol.* deux volumes.

Opera omnia. Hanoviæ, 1610, *in-fol.*

ARGILLATA ou DE ARGELLATA, (Pierre DE) fils d'*Azzolino*, naquit à Bologne, où il fut pendant plufieurs années Lecteur de Logique, d'Aftrologie & de Médecine. *Mazzuchelli* dit qu'il mourut au mois de Juin 1423, & qu'il fut enterré à Saint Jacques. Comme il fe rendit célebre par fes connoiffances en Anatomie & en Chirurgie, on mit fa ftatue, avec une infcription, dans les Ecoles publiques de Bologne.

Il mérite un rang diftingué parmi ceux qui ont travaillé à perfectionner la Chirurgie en Italie; car il a enrichi fes Ouvrages de plufieurs remarques intéreffantes, qui ne peuvent partir que d'un génie obfervateur. Il a fait voir que le mouvement mufculaire ceffoit quelquefois, fans perdre du fentiment. Il condamne la méthode, qui étoit en ufage de fon tems, à l'égard de la future des parties nerveufes, & confeille, ainfi qu'on le pratique aujourd'hui, de borner la future aux-chairs, & d'amener par-là les extrêmités des nerfs l'une

vers l'autre. Il eſt le premier qui ait propoſé de traiter le *Spina Ventoſa* par des moyens tirés de la Chirurgie. Il eſt vrai que *Rhaſès*, & après lui *Avicenne*, étoient entrés dans de grands détails ſur cette maladie; mais quelque longs que fuſſent les Commentaires qu'on avoit écrits ſur les Ouvrages de ces Auteurs, à peine s'étoit-on attaché à ce qu'ils avoient dit ſur cette matiere. *Pierre de Argillata* eſt d'ailleurs bien eſtimable par l'aveu ingénu qu'il fait de ſes fautes, & par la droiture de ſes intentions, qui ne buttent qu'à empêcher qu'on en commette de pareilles. Les Ouvrages d'un homme de ce caractere ne pouvoient manquer d'être accueillis du Public; ils le furent au point, qu'en moins de vingt ans, on en donna quatre éditions, ſous ce titre:

Chirurgiæ Libri ſex. Venetiis, 1480, 1492, 1497, 1499, *in-fol.* Le ſavant *Haller* parle d'une cinquieme édition de 1520, *in-fol.* qui eſt celle dont ſa Bibliotheque eſt ornée.

ARGOLUS, (André) Médecin & Mathématicien, naquit en 1570 à Tagliagozzo, ville d'Italie au Royaume de Naples. Il s'établit dans la Capitale de ce nom vers l'an 1621; mais on ne tarda pas à l'attirer à Rome, où il enſeigna les Mathématiques. Les preuves qu'il y donna de ſon ſavoir, lui mériterent la plus grande conſidération, dans laquelle il ſe ſeroit ſoutenu, s'il n'avoit déplu à beaucoup de perſonnes par la confiance qu'il avoit aux prédictions aſtrologiques, & ſa liberté à parler des choſes qui ne le regardoient pas. Cette conduite inconſidérée le fit ſortir de Rome, d'où il ſe retira à Veniſe vers l'an 1632. Il fut bien accueilli dans cette ville; on ne tarda même point à l'envoyer à Padoue pour y remplir la Chaire de Mathématiques, & il les profeſſa avec tant de réputation, que le Sénat de Veniſe le nomma Chevalier de Saint Marc, pour honorer ſes talens. *Argolus* mourut à Padoue le 27 Septembre 1657, & laiſſa les Ouvrages ſuivans:

Ephemerides ab anno 1621 *ad annum* 1640. *Romæ*, 1621, *in-4.*

De diebus criticis & de ægrotorum decubitu Libri duo. Patavii, 1639, 1652, *in-4.*

Ephemerides ab anno 1640 *ad annum* 1700. *Ibidem*, 1648, *in-4.*

Diſſertatio de Cometa annorum 1652 *&* 1653. *Ibidem*, 1653, *in-4.*

ARIAS DE BENAVIDES, (Pierre) Docteur en Médecine dans le XVI ſiecle, étoit de Toro, ville d'Eſpagne au Royaume de Leon. Comme il avoit demeuré quelque tems dans l'Amérique Occidentale, & qu'il y avoit fait différentes remarques ſur la Médecine & la Chirurgie de ſes habitans, il ne fut pas plutôt de retour en Eſpagne, qu'il les raſſembla & les donna au public ſous ce titre:

Secretos de Chirurgia: eſpecial de las enfermedades de morbo gallico y lamparones, y mirrarchia, y la manera como ſe curan los Indios de llagas y heridas, con otros ſecretos haſta agora no eſcritos, ad Carolum Hiſpaniarum Principem. Valladolid, 1567, *in-8.*

ARISTARQUE, Médecin de Bérénice, femme de Ptolomée Philadelphe, vécut dans le trente-huitieme ſiecle du monde, du tems des diſciples d'*Hérophile* & d'*Eraſiſtrate.*

ARISTÉE, Roi d'Arcadie, à qui la Fable donne *Apollon* pour pere & *Cyrene* pour mere, fut remis dans fon enfance au Centaure *Chiron*, qui lui enfeigna la Médecine & l'Art de deviner. Il profita dans cette école, car on dit qu'il montra aux hommes de fon tems à faire l'huile, à cailler le lait, à recueillir le miel, & plufieurs autres chofes utiles à la fociété. C'étoit fur de femblables connoiffances que rouloient les leçons de *Chiron*, ce fameux maître de tous les enfans bien nés de la Grece. On a attribué à *Ariftée* la découverte des vertus du *Silphium* ou *Laffer*, plante, dont le fuc ou la gomme étoit d'un grand ufage parmi les anciens Médecins; mais on ne connoît pas bien aujourd'hui ce médicament, finon que, fuivant le fentiment de *Saumaife*, on ne le prenne pour notre *Affa fœtida*.

M. *Huet*, Evêque d'Avranches, a voulu prouver qu'*Ariftée* eft un perfonnage déguifé fous le voile de la Fable, mais que dans le fonds il eft le même que *Moyfe*. Son fyftême eft curieux; il peut cependant paffer pour une imagination.

ARISTOGENE fut furnommé Cnidien, à raifon du lieu de fa naiffance, & quelquefois Thracien, parce qu'il avoit demeuré long-tems dans la Thrace. *Suidas* dit qu'il fut domeftique du Philofophe *Chryfippe*, & enfuite Médecin d'Antigonus Gonatas, qui monta fur le trône de Macédoine l'an 3728 du monde. Il guérit ce Prince d'une maladie dangereufe, & il lui dédia quelques Ouvrages fur les vertus des médicamens & fur les animaux vénimeux.

Suivant la remarque de *Leclerc*, dans fon Hiftoire de la Médecine, il eft bien apparent que fi *Ariftogene* a fervi un *Chryfippe*, ce fut plutôt le Médecin, dont *Galien* le fait difciple, que le Philofophe du même nom; car celui-ci ne vécut que bien avant dans le trente-huitieme fiecle, & mourut vers l'an 3796.

ARISTON, perfonnage qui a paffé pour être Auteur du livre de la diete, qui eft parmi les œuvres d'*Hippocrate*. *Diogene Laërce* parle de fix hommes qui ont porté ce nom, encore ne compte-t-il point le pere de *Platon*; mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin.

ARISTOTE, Philofophe & Précepteur d'Alexandre le grand, naquit à Stagyre, la premiere année de la 99 Olympiade, l'an du monde 3620, avant Jefus-Chrift 384. Cette patrie d'*Ariftote* étoit anciennement une ville de Thrace; mais il doit être regardé comme Macédonien, parce que cette ville faifoit partie du Royaume de Macédoine, lorfqu'il y naquit. *Nicomachus*, fon pere, fut premier Médecin d'Amyntas, Aïeul d'Alexandre le grand. Tous les Hiftoriens s'accordent affez fur ces circonftances de la naiffance d'*Ariftote*; il s'en trouve même qui difent que ce Philofophe defcendoit de *Machaon*, fils d'*Efculape*. Cela peut être; mais il eft tout vifible que les Rabbins ont donné dans l'erreur, quand ils ont prétendn qu'*Ariftote* étoit de leur nation.

Ce Philofophe eft traité, par *Athenée*, d'homme qui aimoit la bonne chere & les plaifirs de la table. On dit qu'ayant diffipé fon bien par fes débauches, il fe fit foldat; qu'enfuite il chercha le moyen de fubfifter par un petit trafic de poudres

poudres de ſenteur & de remedes, qu'il débitoit dans les marchés d'Athenes; mais que s'étant appliqué à la Philoſophie, il ne tarda pas à jetter les fondemens de cette grande réputation à laquelle il eſt parvenu. *Ariſtote* étoit un peu begue; il avoit les yeux petits & les jambes fort maigres. C'eſt ainſi que la nature s'oublie quelquefois dans la formation des corps qu'elle anime par l'eſprit & le génie. Notre Philoſophe ſentit tous les avantag qu'il pouvoit tirer de ces précieux dons & il les cultiva avec ſuccès; il fut même ſi appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit une boule d'airain au deſſus d'un baſſin, pour ſe réveiller au bruit qu'elle faiſoit en tombant de la main, lorſqu'il ſe laiſſoit aller au ſommeil.

Ariſtote ſuivit pendant vingt ans les leçons de *Platon* & fit ſous lui d'admirables progrès; il lui manqua cependant du côté de la reconnoiſſance, s'il eſt vrai que ſon Maître a eu raiſon de l'accuſer d'ingratitude. *Diogene Laërce* rapporte que *Platon* s'en plaignoit en diſant : *Il a rué contre nous, comme les poulains font contre leur mere.* Sur quoi *Elien* obſerve que cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que les poulains donnent des coups de pieds à leur mere, lorſqu'ils ſe ſentent fortifiés & raſſaſiés de leur lait; & il ajoute qu'*Ariſtote* avoit non-ſeulement élevé une Ecole à Athenes pour contrecarrer celle de *Platon*, mais qu'il avoit tellement déplu à ſon Maître par ſon luxe & par ſes railleries, que celui-ci l'en avoit repris publiquement. Ceci ne s'accorde pourtant point avec ce que dit un ancien Auteur de la vie d'*Ariſtote*; il aſſure que ce Fondateur de la Secte Péripatéticienne n'érigea l'Ecole du Lycée qu'après la mort de *Platon*, & même après celle de *Speuſippe*, ſucceſſeur de ce dernier. En effet, *Ariſtote* demeura huit ans en Macédoine en qualité de précepteur d'Alexandre, & ce ne fut qu'après ſon retour à Athenes qu'il enſeigna pendant treize ans dans le Lycée, terrein qui lui fut donné pour y raſſembler ſes diſciples, & que *Périclés* avoit fait ſervir aux exercices militaires. La coutume d'*Ariſtote* étoit de ſe promener dans le Lycée avec ſes diſciples en leur donnant ſes leçons, & c'eſt delà qu'ils furent nommés *Péripatéticiens*, du mot Grec qui ſignifie *ſe promener*. Ces leçons étoient de deux ſortes; les intérieures & les plus ſavantes, qui étoient réſervées aux diſciples choiſis, ſe faiſoient le matin; les extérieures, qui étoient plus à la portée du commun de ſes auditeurs, ſe donnoient l'après-dînée.

Ce fut la quatrieme année de la 108 Olympiade, qui étoit la trente-neuvieme d'*Ariſtote*, que Philippe le fit venir à Pella, Capitale de la Macédoine, pour être le précepteur d'Alexandre. Il avoit été deſtiné à cet emploi dès le moment de la naiſſance de ce Prince, & rien n'eſt plus flatteur que la lettre que Philippe lui écrivit à ce ſujet. " Philippe à Ariſtote ſalut. Je remercie „ moins les Dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître dans „ un tems, où il ſera à portée de recevoir vos inſtructions. J'eſpere qu'élevé „ par vous, il ſe rendra digne, & du ſang dont il ſort, & de la Monarchie „ qui lui eſt deſtinée. " *Ariſtote* fut en grande faveur à la Cour de Macédoine. Il y fit les fonctions de précepteur d'Alexandre, juſqu'à ce que ce Prince, âgé de vingt ans, ſuccéda à ſon pere la premiere année de la 111 Olympiade, 3668 du monde; & après y avoir demeuré un peu plus de huit

ans, il plaça *Callifthene*, fon petit-neveu, auprès de ce jeune Roi, pour le fuivre dans fes expéditions.

Ariftote a écrit deux Livres de Médecine & d'autres concernant l'Anatomie, qui ne font point parvenus jufqu'à nous ; mais nous avons de lui l'Hiftoire des Animaux, avec celle de leur génération & de leurs parties. Le goût d'Alexandre, & l'envie qu'il eut de connoître la nature & les différentes propriétés des Animaux, le porterent à faire travailler fon précepteur à cette recherche. Il lui fournit pour cela la fomme de huit cens talens, dont il eft affez difficile de fixer la valeur, parce que cette monnoie ancienne étoit d'un prix différent chez tous les peuples. Mais comme on peut fuppofer que le talent, dont il s'agit ici, eft le talent d'Athenes ou Attique, qui valoit la moitié de celui des Hébreux, c'eft-à-dire, environ deux mille quatre cens trente-trois livres, monnoie de France, il fe trouvera, fuivant ce fuppofé, qu'Alexandre aura fourni à *Ariftote* la fomme d'un million neuf cens quarante-fix mille quatre cens livres. Toute grande que fût cette fomme pour mettre notre Philofophe en état de faire face à la dépenfe de fes recherches, ce Prince lui foumit encore plufieurs milliers d'hommes de divers cantons de la Grece & de l'Afie, afin qu'il en apprît tout ce qu'ils auroient pu eux-mêmes découvrir dans l'exercice continuel qu'ils faifoient de la chaffe & de la pêche, & dans l'habitude où ils étoient, pour la plupart, de nourrir des animaux. *Ariftote* fe chargea d'interroger ces gens, & de rapporter à Alexandre ce qu'ils lui auroient communiqué. Il femble qu'avec tant de fecours, ce Philofophe devoit produire quelque chofe de fort exact fur cette partie de l'Hiftoire Naturelle ; mais il y a long-tems qu'on a remarqué qu'il avoit avancé beaucoup de faits contraires à la vérité. Il eut cependant toutes les qualités néceffaires à la réuffite de fon travail ; judicieux autant qu'on peut l'être, infatigable à l'étude, il faififfoit promptement l'idée d'une chofe, en développoit tous les replis, & l'expofoit avec beaucoup de clarté. Mais *Ariftote* ne tira point parti de ces talens dans fon Hiftoire des animaux ; foit par défaut de goût, foit par trop de crédulité, il fe contenta d'analyfer les découvertes des autres, plutôt que de fe donner la peine d'en faire lui-même. Toute l'Antiquité lui a reproché fa négligence à s'affurer de la vérité des faits, ainfi que la confiance aveugle qu'il eut dans le rapport des gens foumis à fes ordres.

On pourroit l'excufer en difant que, n'ayant pu tout voir par fes propres yeux & tout faire par lui-même, il a été contraint de s'en rapporter fréquemment au témoignage des autres. Cela peut être admis à certains égards. Il y a des occafions, où il a été obligé de s'en tenir au rapport d'autrui, en ce qui concerne, par exemple, certaines propriétés des animaux que le hafard feul fait découvrir ; mais il y en a d'autres, où il auroit dû travailler par lui-même, ou du moins être préfent & diriger le travail de ceux qu'il employoit. Telles font en particulier les chofes qui regardent l'Anatomie. Si l'on en juge avec impartialité, on fera obligé d'avouer que ce Philofophe n'a rien connu ou n'a connu qu'affez imparfaitement la ftructure & les ufages des parties. On trouve dans fes écrits un tiffu d'erreurs, qu'il eft inutile de rapporter, encore a-t-il tiré beaucoup de lumieres des Ouvrages d'*Hippocrate*, comme on s'en appercevra en comparant ces deux

Auteurs. Il faut cependant remarquer qu'*Ariſtote* a fait mention de l'inteſtin *Jejunum*, qu'il a diſtingué le *Colon*, le *Cæcum* & le *Rectum*, & par conſéquent qu'il a connu les inteſtins un peu mieux qu'*Hippocrate*, qui ſemble n'avoir eu connoiſſance que du *Colon* & du *Rectum*. En général, il eſt à propos d'obſerver au ſujet de l'Anatomie de ce Philoſophe, qu'il n'a jamais diſſéqué que des bêtes, & que de ſon tems on n'avoit pas encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il indique lui-même, lorſqu'il dit que les parties internes de l'homme ſont inconnues ou qu'on n'en a point des connoiſſances bien certaines, mais qu'il en faut juger par la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux.

Ariſtote a auſſi écrit quelques Livres touchant les plantes, dont deux nous ſont parvenus. Ils ont été imprimés en Grec à Bâle, en 1539, *in-8*, & en Grec & en Latin à Paris, 1619, *in-folio*, mais l'Auteur traite cette matiere plutôt en Philoſophe qu'en Médecin.

Athenée a dit que Ptolomée Philadelphe avoit acheté de *Nelée* les Ouvrages d'*Ariſtote*, mais *Strabon* & *Plutarque* ont parlé différemment de cette acquiſition. Il eſt aſſez vraiſemblable, ou que ce bruit fut répandu pour faire honneur à la Bibliotheque de Ptolomée, dont on ſait combien ce Prince étoit jaloux; ou que *Nelée* vendit des écrits ſuppoſés pour être mis dans cette Bibliotheque, ce qui arrivoit fréquemment alors; ou bien, comme le croit *François Patritius*, Philoſophe du XVI ſiecle, que *Nelée* vendit un exemplaire pour la Bibliotheque d'Alexandrie, & qu'il en garda un autre par devers lui. Ce dernier paſſa à ſes héritiers; mais comme ils étoient groſſiers & ignorans, ils le cacherent dans un caveau, dans la crainte qu'il ne fût enlevé pour la Bibliotheque de Pergame, pour laquelle on faiſoit de grandes recherches. Long-tems après, cet exemplaire fut vendu à *Apellicon* de Teos, qui plus curieux de Livres que véritablement Philoſophe, remplit mal les lacunes que l'humidité & les vers avoient faites, & y introduiſit quantité de fautes. Sylla s'étant rendu maître d'Athenes, environ 250 ans après la mort d'*Ariſtote*, s'empara de la Bibliotheque d'*Apellicon* & fit tranſporter à Rome les écrits qu'il y trouva raſſemblés. Ce fut alors qu'un Grammairien, nommé *Tyrranion*, qui avoit une Bibliotheque fort nombreuſe & qui étoit attaché à la doctrine d'*Ariſtote*, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permiſſion de tranſcrire les Ouvrages de cet Auteur; mais livrés à des Copiſtes qui n'avoient ni ſavoir, ni exactitude, ils devinrent encore plus défectueux entre leurs mains. *Andronicus* le Rhodien, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome, s'appliqua à tirer ces Ouvrages de la confuſion & du déſordre où ils étoient tombés. Il travailla à rétablir les originaux & compoſa des ſommaires de chaque Traité. Ceci arriva dans le quarantieme ſiecle du tems de *Cicéron*, qui dit à *Trebatius*, au commencement de ſes Topiques, que parmi les Philoſophes mêmes il y en avoit très-peu qui connuſſent *Ariſtote*. *Cicéron* temoigne d'ailleurs beaucoup d'eſtime pour la Philoſophie Péripatéticienne, qui embraſſe, dit-il, toute la Nature; mais on ne reconnoît plus les Ouvrages d'*Ariſtote* à la deſcription que *Cicéron* & *Diogene de Laërce* nous en ont laiſſée.

Ariſtote fut ſoupçonné, quoiqu'abſent, d'avoir eu part à la conjuration d'*Her-*

molaus & de *Callisthene* contre Alexandre ; ce qui le mit si mal dans l'esprit de ce Prince, qu'il en fut absolument disgracié. *Arrien*, *Pline* & *Xiphilin* le chargent de quelque chose de plus, & l'accusent d'avoir été complice de la mort d'Alexandre. *Pline* dit même tout ouvertement qu'il a indiqué la corne de mule, comme la seule matiere propre à contenir l'eau de la fontaine du Styx, qu'Antipater envoya à son fils Cassandre pour empoisonner ce Conquérant. Ce fut en punition de ce crime que l'Empereur Caracalla voulut faire brûler tous les Ouvrages d'*Aristote*. Mais *Plutarque* traite ces soupçons de faux bruits, & il justifie ce Philosophe sur ce qu'il ne se trouva aucune marque de poison dans le corps d'Alexandre. Aussi l'humeur extravagante de Caracalla ne fit aucun tort à la mémoire d'*Aristote* ; & le crime, dont on l'a noirci, est d'ailleurs si peu prouvé, que la plupart des Auteurs inclinent à attribuer la mort d'Alexandre à l'excès d'une débauche de table.

Ce n'est pas la seule chose qu'on a reprochée à *Aristote* ; il fut encore accusé d'une espece d'Idolâtrie singuliere. Sa passion pour sa femme *Pythias* le porta, dit-on, à l'ériger en Divinité & à lui rendre le même culte après sa mort, que les Athéniens rendoient à Cérès. Quelques Auteurs ont écrit que ce Philosophe étant poursuivi à ce sujet par *Eurymedon*, Prêtre de cette Déesse, la crainte qu'il eut d'être maltraité par les Athéniens, le porta à s'empoisonner. D'autres rapportent qu'il s'enfuit à Chalcis, ville d'Eubée, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la raison de sa retraite, qu'il vouloit épargner aux Athéniens un second crime contre la Philosophie, donnant par-là à entendre la maniere, dont ils s'étoient conduits envers *Socrate* qu'ils avoient condamné à la mort, & le danger que lui-même avoit couru. *Hesychius* assure que non-seulement il y eut arrêt de mort contre *Aristote*, mais que cet arrêt fut exécuté, & que notre Philosophe avala de l'aconit. Saint Justin & Saint Grégoire de Nazianze n'ont point pensé de même ; ils rapportent qu'*Aristote* est mort de déplaisir de n'avoir pu comprendre la cause du flux & du reflux de l'Euripe, détroit entre Aulis, port de la Boëtie, & l'isle d'Eubée. Sur quoi *Cælius Rhodiginus* & quelques autres ont inventé cette fable, qu'*Aristote* s'étoit précipité dans l'Euripe en disant : *causa causarum miserere mei.* C'est ainsi qu'on a mis anciennement beaucoup de façon à la mort des grands Hommes. Plusieurs Auteurs parlent plus uniment de celle d'*Aristote*, & disent qu'elle fut occasionnée par un accès de colique à laquelle il étoit sujet. Ce Philosophe avoit alors 63 ans, ce qui revient à la troisieme année de la 114 Olympiade, l'an du monde 3682, avant J. C. 322, le second après la mort d'Alexandre. Comme les Historiens, qui ont calculé les différentes époques sur les Olympiades, ne sont pas toujours d'accord entre eux ; dans cette variété d'opinions, j'ai eu recours aux Fastes de l'Histoire Grecque, ou à la suite des Olympiades, qui se trouvent dans le premier Volume des Tablettes Chronologiques de M. l'Abbé *Lenglet Dufresnoy*. Cet Ouvrage m'a servi de regle dans tout le cours de ce Dictionnaire.

Les Œuvres d'*Aristote* ont été plusieurs fois imprimées : Bâle, 1550, *in-fol.* en Grec, par les soins de *Deidier Erasme*, qui avoit préparé cette édition : Venise, 1562, dix tomes en neuf volumes *in-8*, avec les Commen-

taires d'*Averroès.* Francfort, 1587, cinq volumes *in-4* en Grec, par *Fréderic Sylburgius.* Paris, 1619, 1634, deux volumes *in-fol.* Grec & Latin, de la Verſion de *Guillaume Duval.* M. *Van Swietten* cite une édition de Paris, 1654, quatre volumes *in-fol.*

ARLUNUS, (Pierre-Jean) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Milan, où il ſe fit beaucoup de réputation, tant par les emplois qu'il y occupa, que par les heureux ſuccès de ſa pratique. Les Ouvrages qu'il a mis au jour ont auſſi contribué à ſa célébrité :

De Febre quartana Commentarius. Mediolani, 1532, *in-fol.*

De faciliori alimento Commentarius tripartitus. De Balneis Commentarius. Baſileæ, 1553, *in-8.*

De lotii difficultate Commentariolus. De articulari morbo Commentarius. De Aſthmate Commentarius. De ſupprimenda genitura lotio confuſâ Commentariolus. Manget, qui cite cet Auteur, ne dit rien de l'année & de l'endroit de l'impreſſion de ces derniers Ouvrages ; peut-être ſont-ils compris dans l'édition de Milan. *Van-der Linden* donne encore à *Arlunus* un Ecrit intitulé : *Commentatio, Vinumne mixtum, an meracum, obnoxiis juncturarum doloribus magis conveniat. Peruſiæ*, 1573, *in-octavo.*

ARMA, (Jean-François) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Chivas en Piémont. Emmanuel-Philibert, Duc de Savoye en 1553, lui donna toute ſa confiance & le nomma ſon premier Médecin. Il paroît qu'*Arma* étoit digne de cet emploi ; car il a fait preuve de ſa ſcience dans les Ouvrages qu'il a laiſſés ſous ces titres :

De pleuritide Liber. Taurini, 1549, *in-8.*

Paraphraſis in Librum de venenis Petri de Abano. Bugellæ, 1550, *in-8. Taurini*, 1557, *in-8.*

De veſicæ & renum affectibus Liber. Bugellæ, 1550, *in-8.*

Examen trium ſpecierum hydropum in dialogos deductum. Taurini, 1566, *in-8.*

Quod Medicina eſt Scientia & non Ars. Ibidem, 1567, 1575, *in-8.*

Commentarius de morbo ſacro. Ibidem, 1568, 1586, *in-8.*

Che il pane fatto con il decotto del riſò no sü ſano. Turin, 1569.

De tribus capitis affectibus. Taurini, 1573, *in-8.* Il eſt queſtion de la phrénéſie, de la manie & de la mélancholie.

De ſignificatione ſtellæ crinitæ. Taurini, 1578, en Latin & en Italien.

ARMSTRONG, (Jean) Ecoſſois, reçut, en 1732, les honneurs du Doctorat en Médecine dans l'Univerſité d'Edimbourg. Il fut envoyé par le Roi d'Angleterre dans l'iſle de Minorque, en qualité de Médecin des Hôpitaux, & il ne quitta cette iſle qu'en 1756, lorſqu'elle eut paſſé au pouvoir des François. Il a donné les Ouvrages ſuivans :

A ſynopſis of the hiſtory and cure of the venereal diſeaſe. Londres, 1737, *in-8.* C'eſt un abrégé hiſtorique de la vérole & de ſa curation.

Art of preſerving healt. Londres, 1739, *in-12.* C'eſt un Poëme ſur les moyens de conſerver la ſanté, où l'Auteur répete ce que les Anciens ont tant de fois dit ſur l'efficacité de la Médecine, les avantages de l'exercice, des inſtrumens & du chant.

Il a encore donné, en Anglois, une Hiſtoire naturelle & civile de l'iſle de Minorque, qui a été traduite en François & imprimée à Paris, ſous le nom d'Amſterdam, 1769, *in-12.* C'eſt ſur les lieux mêmes que l'Auteur a raſſemblé les matériaux de ſon Ouvrage.

ARNAUD ou ARLAUD, (Etienne) Médecin du XIV ſiecle, eſt appellé *Stephanus Arnaldus* dans l'Ouvrage de *Schenck* qui a paru ſous le titre de *Biblia Jatrica:* mais *Gui de Chauliac* le cite dans ſa Chirurgie, tantôt ſous le nom d'*Arnauld* de Montpellier & tantôt ſous celui d'*Arland.* Dans l'un de ces endroits, *Gui de Chauliac* dit qu'il tient de lui la compoſition de certaines tablettes qu'il loue beaucoup, & qui ne ſont autre choſe que l'Electuaire *de citro* ſolutif, dont l'uſage a été long-tems accrédité parmi les Médecins de Montpellier.

La Bibliotheque de *Geſner* attribue quelques Ouvrages à *Arnaud;* ils étoient en manuſcrit dans celle de *Mathieu Dreſſerus*, Médecin d'Erford, & on ne croit pas qu'ils aient jamais été imprimés. Ces Ouvrages ſont : *Viridarium ſuper Antidotarium Nicolai. Prognoſticationes. Tractatus de febribus & de evacuatione.*

ARNAUD, (Roland-Paul) fils de *Paul* qui fut Prévôt de la Compagnie de Saint Côme & Chirurgien du Roi à l'Hôtel de ville de Paris, naquit dans cette Capitale après le milieu du XVII Siecle. Dès qu'il eut fini ſon cours d'Humanités, il fut placé chez *Charles Gonin* le pere, pour y apprendre les Elémens de la Chirurgie. Il fit des progrès dans cet Art; & comme il s'étoit beaucoup appliqué aux diſſections Anatomiques & à la pratique Chirurgicale, il fut à peine reçu à Saint Côme, qu'on le nomma Démonſtrateur d'Anatomie & des opérations de Chirurgie. Cette charge lui fut continuée pendant 27 ans, & non-ſeulement il s'en acquitta à l'Amphithéatre de Saint Côme, mais encore au Jardin du Roi & aux Ecoles de Médecine. Son mérite ne perdit rien à être expoſé aux yeux du public; comme il étoit ſolide, le grand jour lui fit honneur. Les malades de toute condition eurent beaucoup de confiance à *Arnaud*, & ſes confreres l'eſtimerent au point de l'appeller preſque toujours en conſultation, ſoit pour les aider de ſes conſeils, ſoit pour opérer dans les cas les plus difficiles.

Après la bataille de Malplaquet, il ſervit dans les Armées du Roi en qualité de Chirurgien conſultant. Il étoit connu à la Cour depuis long-tems; car il a été un des premiers Chirurgiens de Paris que Louis XIV ait appellé pour la fiſtule, dont il fut opéré en 1687. On lui rendit dès lors toute la juſtice qu'on devoit à ſon mérite naiſſant; & comme il ne négligea aucune occaſion de perfectionner ſes talens, il auroit aiſément enlevé tous les ſuffrages, s'il n'avoit fait tort à ſa réputation par le mépris dont il accabla ſes Confreres, qui ne manquerent pas de s'en venger, ainſi que par l'attachement ſordide qu'il eut toujours à l'argent. Il eſt difficile de le laver de cette tache: elle le ſuivit dans le tombeau le 23 Janvier 1723, à l'âge de 66 ans. Il fut enterré dans l'Egliſe de Saint Etienne du Mont.

ARNAUD DE RONSIL, (George) habile Chirurgien François qui, après avoir été reçu Maître à Paris, & après avoir enseigné dans l'École de Saint Côme, quitta cette Capitale & se retira à Londres, où il devint Membre de la Société des Chirurgiens de cette ville. Il y est encore fort suivi aujourd'hui, & autant estimé pour ses talens, que pour les bons Ouvrages qu'il a donnés au public. Tels sont:

Traité des Hernies ou Descentes. 1749, *in*-12, 2 volumes. Il a aussi paru en Anglois, 1754, *in*-8.

Observations sur l'Anévrysme. 1760, *in*-8. Ce recueil avoit d'abord été écrit en Anglois, mais il fut ensuite traduit en François, & inséré dans les Mémoires Académiques de l'Auteur.

Instructions simples & aisées sur les maladies de l'Uretre & de la Vessie. En Anglois, Londres, 1763, *in*-8. En François, Amsterdam, 1764, *in*-12. Il y donne une description des parties de la génération, explique les différentes especes de gonorrhées par de nouveaux principes, & propose les moyens de remédier aux carnosités de l'uretre par l'usage des bougies médicamenteuses.

Dissertation sur les Hermaphrodites, écrite d'abord en Anglois, traduite ensuite en François, & insérée dans les Mémoires Académiques de l'Auteur.

A discourse on the importance of anatomis. Londres, 1767. Ce discours, sur l'importance de l'Anatomie, fut prononcé, le 21 Janvier 1767, dans l'Amphithéatre des Chirurgiens de Londres.

Mémoires de Chirurgie, avec quelques remarques historiques sur l'état de la Medecine & de la Chirurgie en France & en Angleterre. Londres & Paris, 1768, deux volumes *in*-4. On trouve la Vie du Docteur *Hunter*, Médecin de Londres, à la tête de cet Ouvrage.

Remarks on the composition &c. c'est-à-dire, Remarques sur la composition, l'usage & les effets de l'extrait de Saturne de M. *Goulard*, & de son eau végéto-minérale. Londres, 1771. Cet Ouvrage tend à faire l'éloge de ces préparations, mais en même tems à annoncer que celles que l'Auteur distribue, l'emportent sur toutes les autres du même genre.

ARNAULD de Villeneuve fut ainsi appellé, parce qu'il vint au monde dans un village de ce nom; mais comme on en trouve dans la Catalogne, dans le Languedoc & dans la Provence, on est en peine de décider en quel pays il a pris naissance. Les sentimens des Auteurs sont assez partagés sur ce point. *Crévier*, dans son histoire de l'Université de Paris, dit qu'*Arnauld* étoit Clerc du Diocese de Valence en Espagne; mais *Astruc*, qui s'appuie des autorités de *Symphorien Champier*, de *Pierre Castellan*, de *Remacle Fuchs* & de plusieurs autres, prétend qu'il naquit dans un Bourg appellé *Villeneuve*, à deux lieues de Montpellier.

Les sentimens ne sont pas moins différens sur l'année de la naissance de ce Médecin. *Champier* & *Vander Linden* la mettent en 1300; le docteur *Freind* n'est point de cette opinion, & il fonde la sienne sur l'anecdote suivante. Dans un Concile tenu en France, entre autres accusations contre Boniface VIII, il y est porté que ce Pape, après avoir condamné un livre d'*Arnauld* que la Fa-

culté de Théologie de Paris avoit déclaré renfermer des fentimens hérétiques ; s'étoit rétracté de fon propre jugement, en rendant fon approbation à cet Ouvrage. C'eft du moins un des reproches que Guillaume Vezenobre articule contre ce Pontife, que tout le monde fait n'avoir pas toujours été agréable aux François, à raifon de fes démêlés avec Philippe le Bel. Quoiqu'il en foit de cette accufation, il eft au moins certain que Boniface mourut en 1303 ; ainfi il eft évident qu'*Arnauld* vint au monde long-tems avant l'an 1300 ; & fuivant les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Médecine de Montpellier par le célebre *Aftruc*, il y a apparence qu'il naquit vers 1235.

Après avoir étudié les Humanités & les Langues favantes, *Arnauld* s'appliqua à la Médecine dans les Ecoles de Montpellier, & paffa enfuite en Italie & en Efpagne, où il confulta ceux qui jouiffoient de la plus grande réputation dans les Sciences. Il s'attacha fur-tout aux Médecins Arabes qui dominoient alors en Efpagne, & il en apprit la Langue. *Arnauld* avoit l'humeur affez ambulante ; il étoit tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; mais Paris & Montpellier font les villes où il s'arrêta davantage. Au rapport de *Symphorien Champier*, fon Hiftorien, il demeura vingt ans dans la premiere, & dix dans la feconde. Suivant les Auteurs Efpagnols, il étoit en 1285 à Barcelone, où il avoit été appellé pour la maladie de Pierre III, Roi d'Arragon, qui mourut à Villefranche en Catalogne, dans le mois de Novembre de la même année. *Aftruc* le place enfuite à Montpellier, où il régenta dans la Faculté. En 1308, il étoit à la Cour du Pape Clément V, qui fiégeoit à Avignon. Ce Pape donna une Bulle pendant le cours de cette année, pour régler la maniere de conférer la Licence en Médecine, & il y dit qu'il a confulté *Arnauld de Villeneuve* & *Jean d'Alais*, *qui diu olim rexerant in ftudio prælibato*, c'eft-à-dire, à Montpellier.

On eut beaucoup de confidération pour *Arnauld* dans tous ces endroits ; il la méritoit par fa capacité ; car les Auteurs, qui ont parlé de lui, s'accordent à dire qu'on ne vit dans fon fiecle aucun efprit, ni plus vafte, ni plus pénétrant, & dont les connoiffances fuffent plus univerfelles. Il poffédoit les Langues favantes, & en particulier la Grecque, l'Hébraïque & l'Arabe. Il excelloit dans la Philofophie, la Médecine, la Chymie & l'Alchymie, en un mot, il avoit fatisfait la belle paffion qui le portoit à s'appliquer à toutes les Sciences. Mais cette paffion le mena trop loin, & le fit donner dans des nouveautés dangereufes ; elle le précipita même dans l'héréfie. *Arnauld* étoit alors à Paris, où il jouiffoit d'une réputation proportionnée à fon mérite. Il la ruina par fa préfomption à vouloir trop attribuer à la Médecine. Il s'imagina encore de chercher l'avenir dans l'Aftrologie ; & comme il crut que cette Science étoit infaillible, il calcula la durée du monde & publia qu'il finiroit bientôt ; il fixa même fa diffolution à l'année 1335, & felon d'autres, à l'année 1376. Quelque tems après, il préféra les œuvres de miféricorde au faint Sacrifice de la Meffe, & paffant d'une erreur à l'autre, il improuva le deffein d'établir des Ordres Religieux, & foutint qu'il n'y auroit de damnés, que ceux qui donnent mauvais exemple. Les Théologiens de Paris s'éleverent contre cette pernicieufe doctrine, & condamnerent en 1309 quinze de fes propofitions.

positions. Sur ces entrefaites, les amis de ce Médecin craignant qu'il ne fût arrêté, lui donnerent le moyen de se retirer. Il sortit de France & passa en Sicile auprès du Roi Fréderic qui le reçut avec bonté & lui donna des preuves de son estime. Il fut également bien accueilli de Robert, Roi de Naples, ou, comme on parloit alors, Roi de Sicile deça le Phare, & il dédia à ce Prince un de ses livres intitulé : *De conservanda juventute & retardandâ senectute.* La faveur où il étoit à la cour de Robert, engagea Fréderic à l'employer dans les négociations qu'il avoit entamées avec le Roi de Naples pour le titre de Roi de Jérusalem. *Arnauld* s'acquitta de cette commission, & quoiqu'il n'eût pas réussi à la terminer au gré de Fréderic, il n'en fut pas moins accueilli, lorsqu'il retourna à sa cour, où il demeura jusqu'au tems qu'il se mit en route pour aller voir le Pape Clément V, qui étoit dangereusement malade à Avignon. Il n'y arriva point, car il mourut dans le trajet de Sicile en Provence, tout au plus tard en 1313. C'est l'opinion du Docteur *Freind*, qui se fonde sur ce qu'en cette même année le Pape Clément écrivit des lettres circulaires à tous les Evêques & à tous les Chefs des Universités, leur enjoignant, sous peine de désobéissance au saint siege, de chercher le Traité *de Praxi Medica* qu'*Arnauld* lui avoit promis & de le remettre entre les mains du Clerc Olivier qu'il avoit nommé à cet effet. Cette démarche ne peut être attribuée qu'au grand cas que Clément V faisoit du savoir de ce Médecin; c'étoit avec tant de peines qu'il se voyoit privé, par sa mort, du livre qu'il lui avoit promis, que dans son bref circulaire, il fulmine l'excommunication contre les détenteurs de cet Ouvrage & ceux qui refuseroient de s'en dessaisir.

La protection de ce Pape avoit mis *Arnauld* à couvert de la nouvelle condamnation, dont on s'apprêtoit à le flétrir à cause de ses erreurs; mais trois ans après la mort de Clément, c'est-à-dire, en 1317, l'inquisiteur de Tarragone, qui étoit Dominicain, censura quinze propositions tirées des Œuvres de ce Médecin, apparemment les mêmes que les Théologiens de Paris avoient condamnées en 1309. On poussa les accusations plus loin dans les siecles suivans. *François Pegna* & d'autres l'ont taxé de magie; quelques-uns le croient même Auteur de deux Traités qui sentent le Négromancien, savoir: *De physicis ligaturis* & *De sigillis duodecim signorum.* Pour le premier, c'est la Traduction d'un livre Arabe, composé par *Luc Bencosta;* le second ne se trouve point parmi les Œuvres d'*Arnauld* : en tout cas, ce n'est qu'un Traité d'Astrologie où il a trop attribué aux vaines promesses & aux superstitions d'une Science qui étoit la folie de son siecle. Au reste, c'est une imposture que ce savant homme ait composé le livre *De tribus impostoribus*, comme *Guillaume Postel* l'a osé dire; & il n'est point difficile de prouver qu'il est encore soupçonné à tort, dans *Mariana*, d'avoir le premier essayé la génération humaine dans une Courge ou Citrouille. *Delrio*, qui donne lui-même assez facilement dans la plupart des bruits qui ont couru au désavantage de ce Médecin, avoue qu'il a peine à se persuader qu'il ait été capable de semblables manœuvres.

C'est avec plus de fondement qu'on reproche à *Arnauld* son entêtement pour

l'Alchymie. Il y fut attaché toute sa vie, & il écrivit sur cet Art chimérique plusieurs Ouvrages, qui sont encore l'admiration de ceux qui ont la foiblesse de courir après la Pierre Philosophale. Mais en même tems qu'il donnoit dans ces travers, il osa penser par lui-même au sujet de la Chymie qu'il fit servir à la Médecine. On lui doit d'importantes découvertes, telles que celles de l'esprit de vin, de l'huile de térebenthine, & plusieurs autres préparations dont il spécifie les propriétés. Il s'apperçut que l'esprit de vin étoit propre à se charger du goût & de l'odeur de tous les végétaux, & delà sont venus tous les esprits composés & les eaux spiritueuses, dont les boutiques de nos Apothicaires sont surchargées, & dont on peut dire en général, qu'elles sont plus lucratives pour les distillateurs, que salutaires aux malades.

Arnauld de Villeneuve est peut-être le premier Médecin de Montpellier qui n'ait pas été un compilateur servile des Arabes & des Grecs du Bas-Empire. Du moins est-il le premier dont les Ouvrages aient fait quelque révolution en Médecine. Ils sont presque tous fort courts, & on peut les regarder comme des Consultations, des Mémoires, des Lettres, plutôt que des Traités dogmatiques faits exprès. On ne doit pas s'attendre d'y trouver un style correct, un Latin pur, un ordre méthodique, un raisonnement soutenu, sans répétition, sans digression. On n'écrivoit pas de cette façon dans son siecle. Les Ouvrages, qu'on attribue à ce Médecin, sont même au dessous de la maniere d'écrire de son tems, & on n'en doit pas être surpris, s'il est vrai qu'il les composoit à la hâte, & qu'il ne les relisoit jamais, soit parce qu'il avoit la vue assez mauvaise, soit parce que la vivacité de son caractere ne lui en permettoit pas la révision, toujours pénible & souvent ennuyeuse. C'est ainsi que parle *Astruc* d'après le témoignage de *Symphorien Champier* & de *Nicolas Antonio*. Le même Médecin poursuit ainsi.

Comme les Ecrits d'*Arnauld* ne portoient pas son nom, il y a apparence qu'on lui en a beaucoup attribués qui ne lui appartenoient pas. *Gesner* a eu raison de porter ce jugement du Traité intitulé : *De omni genere simplicium medicamentorum*, qui n'est qu'un Recueil tiré des Ouvrages d'*Avicenne*, de *Sérapion*, du Pandectaire de *Jean Platerius* plus récent qu'*Arnauld*, & d'*Arnauld* lui-même qu'on cite. On doit penser de même du Livre qui a pour titre : *Trésor des pauvres*, Ouvrage très-différent de celui de *Pierre* d'Espagne ou de Portugal, qui fut Pape sous le nom de Jean XXI, & dont nous parlerons en son lieu. Je crois, dit le célebre *Astruc*, pouvoir ajouter un Traité assez gros intitulé : *Breviarium Practicæ à capite ad plantam pedis*, qui fut composé par le disciple d'un Médecin de Naples, appellé *Casamida*. Comme il suivoit son Maître chez tous ses malades, il en écrivoit toutes les observations & il en recueilloit toutes les ordonnances ; ce qui ne sauroit convenir à *Arnauld*, qui n'a-été à Naples qu'après l'an 1309, dans un tems où son âge, son savoir & sa réputation ne permettent pas de lui attribuer un pareil rôle. Je serois fort porté à croire que les Alchymistes ont publié, sous le nom de ce Médecin, plusieurs Ouvrages concernant l'Art imposteur qu'ils exerçoient, afin de leur donner plus de poids & de les faire valoir. C'est ainsi qu'ils ont agi à l'égard des Patriarches, des Prophetes, des Saints Peres, des Docteurs les plus respectables.

Si on a ajouté aux Ouvrages d'*Arnauld* des Ecrits qui ne lui appartiennent pas, il nous en manque plusieurs que les anciens Auteurs lui attribuent. Nous n'avons plus, par exemple, aucun des Traités qui furent proscrits par la sentence portée contre lui à Tarragone & dont *Eymeric* fait le dénombrement. Il en manque de même quelques autres, dont certains Médecins font mention; & le savant *Astruc* est persuadé qu'on en trouveroit plusieurs dans les anciennes Bibliotheques, mais il ne croit pas que cette recherche mérite la peine qu'on se donneroit, vu le peu d'usage qu'on fait des Ouvrages d'*Arnauld*. C'est aussi la raison qui fait que je me dispense d'en rapporter un Catalogue détaillé, d'autant plus qu'on le trouve dans tous les Bibliographes. Je me borne à parler du Recueil des Ecrits de ce Médecin, dont la premiere édition est de Lyon, 1504, *in-fol.* avec une Préface de *Thomas Murchius*. Il en parut bientôt après une autre à Paris du même format; elle est de 1509. On en fit une troisieme à Venise en 1514, & une quatrieme à Lyon en 1520, avec la Vie d'*Arnauld* par *Symphorien Champier*. La cinquieme est de Bâle en 1585, avec quelques Annotations de *Jérome Taurellus* de Montbelliard, Professeur de Médecine à Altorf. Des réimpressions si multipliées font preuve du cas qu'on a fait des Ouvrages de notre Auteur.

ARNAULD DE NOBLEVILLE, (L. Daniel) Médecin d'Orléans, où il vint au monde le 24 Décembre 1701, a donné plusieurs Ouvrages au public. Voici leurs titres:

Manuel des Dames de Charité. Orléans, 1747, *in-12.* Paris, 1755, 1758, 1766, *in-12.* C'est un Recueil de formules & de médicamens faciles à préparer, qu'il a fait à l'usage des personnes charitables qui distribuent les remedes aux pauvres dans les villes & les campagnes.

Ædologie, ou Traité du Rossignol franc ou chanteur, contenant la maniere de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année. Paris, 1751, *in-12.*

Histoire Naturelle des animaux, pour servir de continuation à la Matiere Médicale de Geoffroi. Paris, 1756, 6 vol. *in-12.* Cet Ouvrage, qu'*Arnauld* a donné ensemble avec *François Salerne*, comprend les insectes, les poissons, les amphibies, les oiseaux, les quadrupedes & l'homme. Les recettes qui terminent presque tous les articles, ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans ce Traité.

Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des Dames de Charité. 1767, *in-12.*

Cours de Médecine pratique. Paris, 1769, *in-12.* Cet Ouvrage est tiré des Leçons de M. *Ferrein.*

ARNAULT, (Henri) étoit de Swolles, ville de la Seigneurie d'Over-Yssel, où il naquit vers la fin du XIV siecle. Après ses premieres études, il s'attacha à la Médecine & aux Mathématiques, conformément à l'usage où l'on étoit alors de joindre ces deux Sciences; usage qui remonte jusqu'à *Hippocrate* & qui subsista jusques dans le XVII siecle. Il est moins commun dans le nôtre, quoiqu'il ne soit pas moins nécessaire. On ne dit point dans quelle

Académie *Arnault* prit ſes grades ; M. *Paquot* conjecture que ce fut dans celle de Montpellier ou dans celle de Bâle. Quoiqu'il en ſoit , il ſe fixa à Dijon, ville capitale du Duché de Bourgogne , & il y mourut l'an 1460. Ses cendres repoſent dans la grande Egliſe de cette ville, qui eſt la Collégiale de Saint Etienne.

Il y a un manuſcrit de la façon de ce Médecin dans la Bibliotheque du Roi de France , cotté N°. 7295 , & qui eſt intitulé : *Libri duo de motibus planetarum.* On voit à la tête de l'Ouvrage la Note ſuivante, écrite d'une main ancienne : *Magiſter Henricus Arnault , Medicus Alemannus de Zwolis , qui olim Divione domicilium egit , ſuperiorem litteram ſcripſit , & hunc librum ſuô labore compilavit , clarus ſcientiâ Horologiorum ; qui in Æde beati Stephani Divionenſis ſepultus , plurimùm laudis ſibi reliquit annô* 1460.

ARNISÆUS (Henningus) étoit des environs d'Halberſtadt , ville d'Allemagne dans le Cercle de la Baſſe-Saxe. Il n'eut pas plutôt achevé ſon Cours de Médecine , qu'il voyagea en France & en Angleterre pour ſe perfectionner dans cette Science. Il l'enſeigna enſuite avec beaucoup de réputation à Francfort ſur l'Oder & à Helmſtadt au Duché de Brunſwick. Cette derniere Univerſité n'avoit point, au commencement du XVII ſiecle, d'endroit propre à l'enſeignement de ces parties de la Médecine, qui demandent le ſecours des démonſtrations. *Arniſæus* en ſentit tout le beſoin ; & après avoir fait conſtruire à ſes fraix un laboratoire de Chymie , il ſe procura encore un Jardin Botanique. L'Anatomie avoit auſſi beſoin de démonſtrations ; & ce fut pour ſuppléer à la rareté des diſſections publiques, que Henri-Jules, Duc de Brunſwick, ordonna à ce Médecin de travailler à des Planches qui puſſent en quelque façon les remplacer , quand on manqueroit de cadavres. On conſerve ces Planches à Helmſtadt ; elles ſont au nombre de vingt-cinq , & repréſentent les muſcles du corps humain peints de grandeur & de couleur naturelle , mais avec aſſez peu de netteté. Il en avoit fait d'autres ſur les parties ſecrettes de la femme , qui ne ſe ſont pas auſſi bien conſervées que les premieres ; elles ſe ſont gâtées dans l'endroit où on les cachoit pour les ſouſtraire aux yeux du public. *Conringius*, qui les a vues , en parle dans le quatrieme chapitre de ſon introduction *in univerſam Artem Medicam. Haller* en fait auſſi mention dans ſes Notes ſur la Méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave* , & il ajoute que le nombre en étoit diminué , lorſqu'il les vit.

Arniſæus quitta Helmſtadt en 1630 , pour aller occuper la place de premier Médecin de Chriſtiern IV , Roi de Dannemarc. Il ne jouit pas long-tems de cet emploi , car il mourut au mois de Novembre 1636. Nous avons quelques Ouvrages de ſa façon :

Obſervationes Anatomicæ ex quibus controverſiæ multæ Phyſicæ & Medicæ breviter deciduntur. Francofurti , 1610 , *in*-4. *Helmſtadii*, 1618 , *in*-4., avec ſes *Diſquiſitiones de partûs terminis.*

Diſputatio de lue venerea cognoſcendâ & curandâ. Oppenheimi , 1610 , *in*-4.

De obſervationibus quibuſdam Anatomicis Epiſtola. Elle ſe trouve parmi les obſervations Médicinales de *Gregoire Horſtius*, qui ont paru à Ulm en 1628, *in*-4.

Diſquiſitiones de partûs humani legitimis terminis. Francofurti , 1642 , *in*-12. Il prétend que le dixieme mois eſt le terme le plus naturel de l'accouchement.

ARNOUL, dit de Lens, Médecin & Mathématicien célebre dans le XVI ſiecle, n'étoit pas de Lens en Artois, comme *Guichardin* l'a cru, mais de Belœil, qui eſt un village appartenant à la Maiſon de Ligne, dans la Châtellenie d'Ath en Hainaut. *Arnoul* alla chercher fortune en Moſcovie. On y eſtima ſon ſavoir, & il parvint à être premier Médecin du grand Czar ou Duc. Il périt à Moſcou, lorſque cette ville fut priſe & brûlée par les Tartares en 1575. Il avoit fait un voyage dans les Pays-Bas en 1565, & pendant qu'il y étoit, il publia un Ouvrage intitulé :

Iſagoge in Geometrica Elementa Euclidis. Antverpiæ, 1565, *in-8.*

AROMATARIIS (Joſeph de) naquit vers l'an 1588, à Aſſiſe dans le Duché de Spolete, de *Phavorinus* qui pratiquoit la Médecine avec réputation. *Reinier*, ſon oncle paternel, prit ſoin de ſon éducation, & comme il étoit en même tems ſavant Médecin & habile Chirurgien, il l'initia dans les principes des deux Arts qu'il exerçoit, & l'envoya enſuite à Padoue, où il fut reçu Docteur en Médecine à l'âge de 18 ans. Peu de tems après ſa promotion, *Joſeph* ſe rendit à Veniſe, où il pratiqua pendant cinquante ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort arrivée le 6 Juillet 1660. Nous avons de lui :

Diſputatio de rabie contagioſa, cui præpoſita eſt Epiſtola de generatione plantarum ex ſeminibus. Venetiis, 1625, *in-4. Francofurti*, 1626, *in-4.* Il y fait voir l'ancienneté de la rage, & combat les ſentimens de ceux qui la mettent au rang des maladies nouvelles. Selon lui, c'eſt une eſpece d'Eſquinancie, dont le ſiege eſt dans la Trachée, & qui s'étend juſqu'au Pharinx. Mais il ne veut pas que tous les Hydrophobes ſoient attaqués de la rage, & il prétend que l'horreur de l'eau ne vient ſouvent que de l'impoſſibilité de pouvoir l'avaler.

Sa Lettre *de generatione plantarum*, fut imprimée ſéparément à Cobourg vers le milieu de ce ſiecle. Elle a donné ſujet de dire que ce Médecin eſt le premier qui ait enſeigné la doctrine de la génération des animaux par le moyen des œufs ; mais différens Auteurs en ont parlé avant lui. Il eſt vrai qu'il y établit le même ſyſtême pour les plantes ; ſelon lui, les ſemences ſont une ſorte de matrice ou d'œuf, dans lequel le germe ſe développe, pendant que le reſte de la graine ſert à ſa nourriture.

ARRAGOS (Guillaume) naquit en 1513 dans un village près de Toulouſe. Il faut qu'il ne ſe ſoit mis que fort tard à étudier la Médecine, puiſqu'on le trouve, ſous l'année 1551, parmi les étudians de la Faculté de Montpellier, où l'on croit qu'il prit le bonnet de Docteur ; peut-être auſſi l'avoit-il pris ailleurs, & que, dans ce cas, il ne ſe rendit à Montpellier que pour y obtenir de nouveaux degrés. Il exerça ſucceſſivement ſa profeſſion à Paris & à Vienne en Autriche, & à l'âge de plus de 80 ans, il ſe retira à Bâle chez *Jacques Zwinger*, Médecin & Profeſſeur de Chymie, ſon ami, qu'il inſtitua ſon héritier. *Arragos* mourut à Bâle, en 1610, âgé de 97 ans, & laiſſa deux Lettres qui ont paru ſous ces titres :

Epiſtola de extractis Chymicè præparatis. Cette Lettre, adreſſée à *Jean Craton* &

datée de Vienne en Autriche le 12 des calendes de Mai (20 Avril) 1575, a été imprimée dans la collection des Lettres Philosophiques, Médicinales & Chymiques, publiées par *Scholzius* à Francfort, 1598, *in-fol.* L'Auteur, quoique très-attaché aux principes des Chymistes, ne peut s'empêcher de blâmer *Paracelse*: il annonce qu'il ne prendra pas la peine d'expliquer les écrits d'un homme qui ne mérite d'être placé, ni parmi les Philosophes, ni parmi les Médecins.

Epistola de natura & viribus hydrargyri. Cette dissertation épistolaire, adressée en 1597 à un certain *Paul Jove*, Florentin, a resté long-tems manuscrite dans la Bibliotheque de *Zwinger*, & n'a été publiée qu'en 1710, par *Théodore Zwinger*, qui l'a insérée dans la collection des Dissertations de Médecine qui parut cette même année à Bâle, *in-8.* L'Auteur, peu instruit de l'action & des vertus du mercure, en blâme l'usage, & regarde ce remede comme très-dangereux.

ARSILLUS, ou ARCILIUS (François) de Senigaglia dans le Duché d'Urbin, a vécu dans le XVI siecle, sous le Pontificat de Léon X, qui mourut le premier Décembre 1521. Il passa une bonne partie de sa vie à Rome, & quoiqu'il fût Médecin, son plus grand plaisir & sa principale occupation étoient de composer des Vers. Il les faisoit très-bien; ce talent lui acquit même beaucoup de réputation. On a de lui un Poëme *De Poëtis Urbanis*, & d'autres pieces curieuses. *Paul Jove*, qui a mis son éloge parmi ceux des Gens de Lettres, dit qu'*Arsillus* vécut jusqu'à l'âge de 70 ans.

ARTEDI (Pierre) naquit le 22 Février 1705 dans la Province d'Ingermanland en Suede. Son pere le destina à l'Etat Ecclésiastique; mais comme on ne put vaincre son goût pour l'Histoire Naturelle, on lui laissa la liberté de suivre son inclination. En 1716, il entra dans l'Ecole d'Hurnesand, & pendant ses études à Upsal, l'Alchymie eut pour lui tant d'attraits, qu'il s'y attacha; il se voua cependant dans la suite à des Sciences plus solides, & s'appliqua en particulier à la Médecine. *Charles Linnæus*, qui étoit venu à Upsal en 1728, y vit *Artedi*, & ne tarda pas à lier une étroite amitié avec lui. Ils se communiquerent leurs lumieres, & firent l'un & l'autre de grands progrès dans toutes les parties de la Physique & de la Médecine. *Artedi* le cédoit à *Linnæus* par rapport à la Botanique, mais celui-ci regardoit *Artedi* comme son maître dans la connoissance des Poissons & des Amphibies: quant aux recherches sur la nature des animaux quadrupedes & des pierres, ils travailloient avec une égale diligence, & ils étoient tous deux à-peu-près de même force. L'envie de se perfectionner par les voyages sépara ces deux amis. *Linnæus* prit la résolution de passer en Laponie, & en cas de mort, il établit *Artedi* héritier de tous ses manuscrits. *Artedi* partit pour l'Angleterre, & fit la même chose pour *Linnæus.* Mais après un certain tems, ils se rencontrerent en 1735 à Leyde. *Linnæus* y procura à son ami la connoissance du célebre *Seba*, & il l'engagea à mettre en ordre le troisieme tome de son Trésor, où il ne devoit traiter que des Poissons. Ce travail étant fini, *Artedi* voulut approfondir davantage ce qui

regarde les Plantes *Ombelliferes* ; il acheva enſuite ſa Philoſophie Ichtyologique ; & la diſpoſa à être miſe au jour avant de retourner dans ſa patrie. Mais la mort le ſurprit dans ce deſſein ; le ſoir du 27 Septembre 1735, il ſortoit de chez M. *Seba* pour retourner chez lui, lorſqu'il tomba dans un foſſé, où il ſe noya. *Linnæus* obtint ſes Ecrits, les rectifia, les mit en ordre & les fit imprimer. La Philoſophie des Poiſſons étoit complette ; le Traité *De Synonimis* l'étoit auſſi, mais mal en ordre ; la Bibliotheque étoit imparfaite, & le ſyſtême avoit preſque reçu la derniere main. *Linnæus* mit ces Ouvrages en état de voir le grand jour, & les fit paroître à Leyde, en 1738, *in*-8, ſous ces titres :

Bibliotheca Ichtyologica, ſeu, Hiſtoria Litteraria Ichtyologiæ, in qua recenſio fit Auctorum qui de piſcibus ſcripſere, Librorum titulis, locô & editionis tempore, additis judiciis, quid quivis Auctor præſtiterit, quali methodô & ſucceſſu ſcripſerit, diſpoſita ſecundùm ſæcula in quibus quiſque Auctor floruerit.

Philoſophia Ichtyologica, in qua quidquid fundamenta artis abſolvit, characterum ſcilicet genericorum, differentiarum ſpecificarum, varietatum & nominum theoria rationibus demonſtratur & exemplis comprobatur.

Linnæus a orné ce Recueil de la Vie de ſon ami qu'il a écrite en Latin. Les autres Manuſcrits d'*Artedi*, qui riſquoient de s'égarer ou de tomber en des mains étrangeres, ont auſſi été recouvrés & achetés par *Linnæus*.

ARTHEMISE, Reine de Carie & femme de Mauſole, a eu la réputation d'entendre la Médecine. On dit qu'elle a donné ſon nom à l'Armoiſe, plante que les Latins appellent *Arthemiſia* ; mais d'autres veulent qu'*Artemiſia* vient d'*Artemis*, nom que les Grecs ont donné à *Diane*.

Cette Reine de Carie mourut vers le milieu du trente-ſeptieme ſiecle ; mais il y en a eu une autre plus ancienne & du même nom, qui ſe rendit célebre par ſes expéditions militaires. Celle, dont nous parlons, a rendu ſon nom immortel par le tombeau magnifique qu'elle fit élever à ſon époux à Halicarnaſſe, & qui a donné ſujet d'appeller *Mauſolées* tous les ouvrages de cette nature *Pline* & *Aulugele* ont fait la deſcription de ce monument. Ce dernier ajoute qu'*Arthémiſe* détrempoit les cendres de ſon mari dans ſa boiſſon, & qu'elle établit des prix pour les Savans qui travailleroient le mieux au Panégyrique de Mauſole. Cette tendre épouſe mourut de douleur auprès du tombeau de ce Prince.

ARTORIUS, Médecin, qu'on croit être celui que *Suétone* & *Plutarque* appellent l'ami d'Auguſte, rendit un grand ſervice à ce Prince. On dit que la nuit avant la Bataille de Philippe, qui ſe donna contre Brutus & Caſſius l'an 711 de Rome, Minerve parla en ſonge à ce Médecin, lui ordonna d'aller voir Céſar qui étoit malade, & de lui dire de ſa part, que nonobſtant ſon indiſpoſition, il ne laiſſât pas de ſe trouver à la Bataille. De cette maniere *Artorius* ſauva la vie à Auguſte ; non pas à la vérité par ſes remedes, mais par l'avis qu'il lui donna. Car l'aile de l'Armée qu'Auguſte commandoit ayant été battue, ſon camp fut pris, & il eût infailliblement été tué, s'il y fût demeuré. *Artorius* périt dans un naufrage en la même année ou en celle d'après la bataille d'Actium, qui ſe donna l'an 722 de Rome, 31 avant J. C.

Cœlius Aurelianus nous apprend que ce Médecin étoit sectateur d'*Asclépiade*; il rapporte même quelques traits de sa pratique, & lui joint à cet égard un *Clodius*, un *Alexandre* de Laodicée, un *Chrysippe* qui a écrit de la maladie appellée *Catalepsis*, & un *Titus*. Ce dernier est, sans doute, celui qu'*Etienne* de Bizance appelle *Titus Aufidius*, qui étoit Sicilien de nation & du nombre des Auditeurs d'*Asclépiade* le Bithynien.

ASCLAPO, Médecin du quarantieme siecle du monde, fut estimé de *Cicéron* qui parle de lui en deux endroits. Premierement au sujet de la maladie de *Tiro*, son Affranchi. *Asclapo* le traitoit. La maladie étoit si dangereuse que *Cicéron* en avoit beaucoup d'inquiétudes; il ne fallut pas moins que la confiance entiere qu'il avoit en ce Médecin, pour le rassurer. Mais la lettre de *Cicéron* à *Servius* nous fait encore mieux connoître l'estime qu'il faisoit d'*Asclapo* : » je suis ami fort particulier d'*Asclapo*, Médecin de Patras. Sa conversation » m'a toujours été fort agréable, ainsi que son Art, dont ma famille a fait » quelques expériences heureuses. Il m'a satisfait dans ces occasions par son „ savoir, par sa sincérité & par son attachement. C'est ce qui m'oblige à vous » le recommander, & à vous prier que vous fassiez en sorte, qu'il connoisse » que je vous ai écrit en sa faveur avec empressement, & que ma recom- » mandation lui a été avantageuse. » On ne peut guere rendre de meilleur témoignage d'une personne qu'on aime & qu'on protege.

Cicéron parle encore de plusieurs autres Médecins, comme d'un *Lyso*, au sujet de la maladie de son affranchi *Tiro*. Il ne dit rien de son savoir, mais il témoigne seulement avoir peur que ce Médecin ne soit un peu négligent, comme la plupart des Grecs. *Cicéron* fait encore mention des quatre suivans : *Nicon*, *Cléophantus*, *Phydippus* & *Glycon*. Il nous apprend que le premier avoit composé un Livre intitulé : *de la Phylophagie*, c'est-à-dire, de la disposition à manger beaucoup, & il l'appelle un agréable Médecin. *Cléophantus* est nommé dans l'Oraison pour *Cluentius*; *Cicéron* dit de lui qu'il étoit Médecin peu fameux, mais d'ailleurs homme de considération. *Phydippus* est cité dans l'Oraison pour le Roi *Dejotarus*. *Glycon* se trouve dans les lettres de *Brutus* à *Cicéron*; on l'avoit soupçonné d'avoir empoisonné les plaies du Consul Pansa, mais il est pleinement justifié de cette accusation.

ASCLÉPIADE, Médecin qu'on dit natif de Myrlée, mais qui, suivant *Pline*, étoit de Prusa dans la Bithynie, a été confondu par quelques Auteurs avec *Asclépiade* le Grammairien, disciple d'Apollonius, qui, selon *Suidas*, enseignoit à Rome du tems de Pompée. C'est ce dernier qui étoit de Myrlée. *Asclépiade* le Bithynien se distingua à Rome un peu avant lui, car il y florissoit déja l'an du monde 3910. Il étoit venu s'établir dans cette ville, à l'imitation d'une infinité d'autres, qui avoient commencé à s'y jetter dans l'espérance de faire plus grande fortune que chez eux. D'abord qu'il y fut arrivé, il enseigna la Rhétorique; mais ne trouvant pas son compte à cette profession, il voulut essayer si celle de la Médecine seroit moins ingrate. Il étoit déja avancé en âge lorsqu'il prit ce parti; & quoique, suivant *Pline*, il n'eût aucune connoissance de l'Art de guérir les

les maladies, il crut que, l'ayant étudié quelque tems, il payeroit aſſez d'eſprit: monnoie qu'on prend encore aujourd'hui poûr bonne en cette rencontre, ainſi qu'on la prenoit autrefois. La voie la plus courte que ce nouveau Médecin trouva pour ſe mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'*Archagatus*, qu'il ſavoit avoir été blâmé à cauſe de la cruauté de ſa méthode, & de condamner non-ſeulement ſa pratique, mais encore une grande partie des remedes que les autres Médecins mettoient tous les jours en uſage.

Les remedes, qu'*Aſclépiade* improuvoit, conſiſtoient, ſelon la remarque de *Pline*, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures, pour tirer de la ſueur de leur corps à quelque prix que ce fût, ou à les rôtir auprès du feu, ou aux rayons du ſoleil. Il condamnoit auſſi une ancienne méthode de guérir les eſquinancies, en introduiſant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'effort, un certain inſtrument qui ſervoit à ouvrir le paſſage; mais il ſe récrioit encore plus contre les vomitifs que l'on prenoit alors très-fréquemment, & même contre les purgatifs qu'il regardoit comme nuiſibles à l'eſtomac. Il avoit là deſſus des ſentimens ſinguliers. Lorſque le ventre étoit reſſerré, il jugeoit les lavemens ſuffiſans pour le relâcher, & il en donnoit dans preſque toutes les maladies, quoique plus rarement que ne faiſoient les autres Médecins & avec plus de précautions. Cependant il ordonnoit quelquefois des vomitifs, qu'il faiſoit particulierement prendre après le ſouper, mais pour ce qui eſt des purgatifs, il s'en abſtenoit preſque entierement. C'étoit d'*Eraſiſtrate* qu'il avoit copié cette façon de penſer & d'agir; il n'en fit pas de même à l'égard de la ſaignée que ce Médecin n'approuvoit pas. *Aſclépiade* y eut ſouvent recours, ſoit que l'évidence des bons effets qu'on tire de ce remede l'eût convaincu de la néceſſité qu'il y a de s'en ſervir, ſoit que ce remede s'accommodât mieux à ſes principes, que les purgatifs. Il comptoit particulierement ſur la ſaignée dans les douleurs, & pour cette raiſon, il ſaignoit dans la pleuréſie, parce que cette maladie eſt accompagnée de douleur. Il ne ſaignoit point dans la péripneumonie ou inflammation du poumon, parce qu'elle eſt ordinairement ſans douleur. Il ne ſaignoit point non plus dans aucune eſpece de fievre, pas même dans la phrénéſie; mais il tiroit du ſang dans l'épilepſie, & en général dans les maladies convulſives, auſſi bien que dans les hémorrhagies, de quelque nature qu'elles fuſſent. Il pratiquoit la même choſe dans l'eſquinancie, ouvrant tantôt les veines du bras, tantôt celles de la langue, tantôt celles du front, & même celles des angles des yeux, appliquant de plus des ventouſes ſcarifiées, le tout pour ouvrir les pores. Si ces remedes ne ſuffiſoient pas, il faiſoit une inciſion aux Amygdales, il en venoit même à la laryngotomie, c'eſt-à-dire, à l'ouverture du larynx ou de la trachée artere. *Cœlius Aurelianus* regarde cette opération comme une invention téméraire d'*Aſclépiade*, qui n'avoit été pratiquée de perſonne. Notre Auteur étoit auſſi pour la paracentheſe, mais il vouloit qu'on ne fît qu'un fort petit trou pour l'évacuation des eaux.

Comme ce fut avec raiſon qu'*Aſclépiade* condamna quelques-unes des pratiques dont on vient de parler, & que ce fut avec autant de raiſon qu'il en approuva d'autres, ſa façon de penſer fit impreſſion, & il paroît qu'on ne

s'attacha guere à démêler ce qu'il y avoit de faux dans la généralité de ses idées, d'avec ce qui étoit vrai. Mais ce qui acheva de mettre ce Médecin en crédit, ce fut l'heureux concours des circonstances qui se présenterent au tems de son établissement à Rome. La mort des ennemis d'*Archagatus*; l'inutilité reconnue des enchantemens & des Amulettes, qui jusqu'alors avoient été fort en usage; l'honneur qu'avoit fait à la Médecine, Attale, dernier Roi de Pergame, qui fut si passionné pour la connoissance des plantes, qu'il avoit un jardin destiné à les cultiver dans l'enceinte de son palais; le goût pour la Botanique & la Médecine, qui étoit passé à Rome avec les richesses de ce Prince, lorsqu'il institua le Peuple Romain héritier de ses États; enfin, la réputation où *Asclépiade* étoit à la Cour de Mithridate VI, Roi de Pont, Prince versé dans l'Art de la Médecine : tout cela lui fut favorable & le fit bien accueillir à Rome, sur-tout lorsqu'il eut déclaré qu'il n'y avoit rien de cruel & d'effrayant dans sa méthode de traiter les maladies.

Il seroit trop long d'entrer dans tout le détail des vues d'*Asclépiade*; mais quelles qu'aient été ses vues dans la maniere de faire la Médecine, il est certain que jamais cette Science ne fut en si mauvais état, que de son tems. Jusqu'à *Asclépiade*, dit *Pline*, l'Antiquité avoit tenu bon. *Hérophile* avoit eu beau rafiner, ni lui, ni ses partisans, n'avoient point été suivis de tout le monde & l'on voyoit encore des restes considérables d'ancienne Médecine soutenir le crédit qu'elle avoit eu dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant réduit toute la science d'un Médecin à la recherche & à la connoissance des causes des maladies, la Médecine qui avoit été pendant tant de siecles un Art fondé sur l'expérience, ne fut plus qu'un tissu de conjectures & changea entierement de face. *Asclépiade* établit la pratique sur la théorie, & prit ainsi le contrepied d'*Hippocrate*, qu'il chercha à censurer, sur-tout au sujet de la doctrine des jours critiques. Ces jours, disoit-il, ne sont pas plus propres à la crise les uns que les autres; c'est une erreur d'attendre qu'une maladie se termine d'elle-même dans un certain tems, sans rien faire, ainsi que se conduisoit *Hippocrate*. Le Médecin doit par ses soins & par les remedes accélérer ou avancer la guérison, il doit, pour ainsi dire, se rendre maître du tems. Il condamnoit la sage inaction d'*Hippocrate*, & c'étoit apparemment elle qu'il avoit en vue, lorsqu'il disoit, en raillant, que la Médecine des Anciens n'étoit autre chose qu'*une méditation* ou *une étude de la mort*. Il vouloit, sans doute, faire entendre par-là, qu'il sembloit que les anciens Médecins ne se tenoient auprès des malades, que pour observer de quelle maniere & par quels accidens ils mouroient, plutôt que pour les empêcher de mourir, sous prétexte que la Nature doit tout faire en ces occasions. Tel étoit le faux tour qu'*Asclépiade* donnoit à la doctrine d'*Hippocrate*, pour la tourner en ridicule, pendant que celle qu'il débitoit lui-même, méritoit la censure la plus vive.

Sa Philosophie consistoit dans la doctrine des corpuscules d'*Epicure*, & par la disposition des corps & le cours de ces corpuscules, il rendoit aisément compte de toutes les maladies & de tous leurs symptômes. Pa-

reille doctrine étoit fort aiſée à débiter ; mais s'il s'agiſſoit de la réduire en pratique, c'étoit une ſource de bévues : choſe très-ordinaire parmi les Philoſophes-Médecins. Voici comme *Aſclépiade* raiſonna. Après avoir établi les Atômes & les différentes combinaiſons des particules, relativement à la grandeur, à la figure, au nombre & à l'ordre, pour fondement de ſa théorie, il en déduiſit les divers interſtices ou pores, dont les corps ſont percés dans toute leur maſſe ; & il en inféra que le corps humain ſubſiſte dans ſon état naturel, tant que les matieres circulent librement par les pores, & qu'il commence, au contraire, à en ſortir lorſque leur circulation eſt embarraſſée.

Ces idées Philoſophiques plurent à beaucoup de monde ; mais ce qui fit qu'on ſe rangea plus aiſément de ſon parti au préjudice de l'ancienne Médecine, c'eſt qu'il affecta de ne propoſer que des remedes fort doux & fort ſimples dans la cure des maladies. *Pline* les réduit à cinq : l'abſtinence des viandes, l'abſtinence de vin en certaines occaſions, les frictions, la promenade & la geſtation, c'eſt-à-dire, les différentes manieres de ſe faire porter ou voiturer. Chacun voyant qu'il pouvoit faire cela avec beaucoup de facilité, crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure, qu'elle étoit aiſée à pratiquer ; en ſorte qu'*Aſclépiade*, qui étoit d'ailleurs fort éloquent & en même tems grand Philoſophe, attira, pour ainſi dire, tout le genre humain à lui, & fut regardé comme s'il étoit venu du ciel. Une choſe, ſur-tout, contribua beaucoup à lui faire gagner l'eſtime des Romains ; car ayant un jour rencontré un convoi funebre, il découvrit que le corps, que l'on portoit au bucher, avoit un reſte de vie ; il lui donna tous les ſecours qui dépendoient de ſon Art, & il parut plutôt reſſuſciter un mort que guérir un malade.

Les vues qu'*Aſclépiade* ſe propoſoit par les différens exercices qu'il conſeilloit aux malades, ſe rapportoient à rendre les pores plus ouverts, & à faire paſſer plus librement les ſucs & les petits corps qui cauſent les maladies par leur ſéjour. Les Médecins, qui avoient paru avant lui, n'avoient eu recours à la geſtation que ſur la fin des maladies longues, & lorſque les convaleſcens, étant ſans fievre, ſe trouvoient encore trop foibles pour pouvoir prendre de l'exercice en marchant. *Aſclépiade* alla plus loin ; il employa la geſtation dans les fievres les plus ardentes & dès le commencement de la maladie. Il avoit pour maxime qu'il falloit guérir la fievre par la fievre, qu'il falloit épuiſer les forces du malade, en le faiſant veiller, & en le laiſſant avoir ſoif, juſques là que les deux premiers jours, il ne lui permettoit pas ſeulement de ſe rafraîchir la bouche avec une goutte d'eau. On dira ſans doute que cette pratique, qui a quelque rapport avec celle d'*Hérodicus*, répondoit mal aux douceurs qu'*Aſclépiade* promettoit à ſes malades. *Celſe* en fait la remarque ; mais il ajoute que ſi ce Médecin les traitoit en bourreau pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la ſuite toutes les aiſances poſſibles, juſqu'à régler la maniere, dont ils devoient faire dreſſer leur lit pour être couchés plus mollement.

Ce Médecin employoit auſſi la friction en diverſes rencontres dans la même vue d'ouvrir les pores. L'hydropiſie eſt une des maladies où il pratiquoit ce remede ; mais l'uſage le plus ſingulier qu'il en faiſoit, c'eſt lorſqu'il tâchoit

de faire dormir les phrénétiques à force de les frotter. Il n'eſt pas moins ſurprenant de voir qu'*Aſclépiade*, qui exerçoit ſi fort les malades, condamnoit l'exercice à l'égard des perſonnes qui ſe portent bien, diſant ouvertement qu'il ne leur eſt point néceſſaire : dogme qu'il avoit tiré d'*Eraſiſtrate*.

Pline rapporte qu'*Aſclépiade* s'étoit conſtamment étudié à gagner les eſprits par des manieres toutes particulieres. Tantôt, il promettoit du vin aux malades & leur en donnoit à propos, quoiqu'il le défendît ordinairement ; tantôt, il leur faiſoit boire de l'eau fraîche ; & comme il avoit été un des premiers qui eût mis en uſage ce dernier remede, il prenoit plaiſir à être appellé le *Donneur d'eau fraîche* ou le *Médecin de la fraîcheur*, & à être conſidéré par cet endroit. Cependant le vin ne contribua pas moins à établir ſa réputation ; *Apulée* témoigne qu'*Aſclépiade* s'eſt auſſi aviſé de l'accorder aux malades. Il permettoit cette liqueur aux fébricitans, lorſque le mal avoit perdu ſa premiere violence. Loin de l'interdire aux phrénétiques, il leur en faiſoit boire juſqu'à les enivrer : le vin, diſoit-il, aſſoupit ; or le ſommeil eſt abſolument néceſſaire dans la phrénéſie. Il ſemble que par la même raiſon il en devoit priver les léthargiques qui ne dorment que trop ; néanmoins il le croyoit propre à réveiller leurs ſens aſſoupis. Mais ce n'étoit pas toujours du vin naturel qu'il ordonnoit. Quelquefois il faiſoit prendre à ſes malades du vin mariné, c'eſt-à-dire, trempé avec de l'eau de mer ; s'imaginant que le vin aidé de la pointe du ſel, dont cette eau eſt chargée, pénétroit plus aiſément & avoit plus de force pour dilater les pores. Si l'on excepte quelques cas particuliers, tel que celui de la phrénéſie, dont il prétendoit guérir les malades par l'ivreſſe, il vouloit toujours que le vin fût trempé. Il ordonnoit, dit *Cœlius Aurelianus*, à ceux qui avoient un catarrhe, de doubler ou de tripler la quantité de vin qu'ils avoient coutume de boire : mais, ajoute le même Auteur, il leur enjoignoit de le boire avec autant d'eau : ce qui montre avec quelle ſobriété les Anciens uſoient du vin en parfaite ſanté. Cette liqueur n'entroit ordinairement dans leur boiſſon que pour un ſixieme ou tout au plus pour un quart ; il n'eſt donc pas ſurprenant que dans les fievres même, elle ne leur fut point interdite.

Aſclépiade ne s'en tenoit pas à ce que nous venons de rapporter ; il imaginoit encore tous les jours quelque nouvelle invention pour faire plaiſir à ſes malades. Il les faiſoit mettre dans des lits, qui étoient comme des eſpeces de berceaux qu'on branloit pour les endormir ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé pluſieurs ſortes de bains, & entre autres des bains ſuſpendus. Une Médecine ſi douce & ſi flatteuſe enleva tous les ſuffrages ; mais ce qui confirma davantage les Romains dans l'opinion qu'ils en avoient conçue, c'eſt qu'*Aſclépiade* oſa publiquement défier la fortune, en diſant, au rapport de *Pline*, qu'il conſentoit qu'on ne le crût point Médecin, s'il étoit jamais attaqué de maladie. Il parvint effectivement à une extrême vieilleſſe ſans aucune incommodité, & il mourut d'une chûte, ſuivant le témoignage du même *Pline*. *Suidas* rapporte différemment ſa mort. Il dit qu'*Aſclépiade* périt d'une inflammation de poitrine ; la Médecine lui ayant manqué la premiere fois qu'il avoit eu recours à elle. Cela a dû être ainſi, ſi par inflammation de poitrine on entend une Péripneumonie ; comme il ne ſaignoit point

dans cette maladie, il n'eſt point étonnant qu'il en ſoit mort. M. *Goulin* croit qu'on peut fixer la mort d'*Aſclépiade* vers l'an du monde 3944, à l'âge de près de 80.

Si *Aſclépiade* eût étudié de bonne heure la Médecine & dans les meilleures ſources, avec les talens qu'on lui a remarqués, il auroit pu rendre de grands ſervices à ſa profeſſion, il auroit même contribué à la perfectionner. Mais lorſque l'eſprit eſt prévenu & rempli d'autres connoiſſances, on fait rarement beaucoup de progrès dans une Science auſſi étendue, & qui demande toute la jeuneſſe pour en apprendre les principes, & toute la maturité de l'âge pour les méditer & pratiquer avec jugement & réflexion. Quand on a multiplié ſes connoiſſances ſans ordre & ſans projet formé, il arrive ſeulement qu'on ſait beaucoup, qu'on doute long-tems, & qu'on finit par ne croire rien, ou croire à ſa mode. C'eſt de cette derniere façon que penſa *Aſclépiade*. Comme l'eſprit de ſyſtême le dominoit, au-lieu de faire des expériences & de raiſonner enſuite, il commença tout au contraire par ſe former des opinions bonnes ou mauvaiſes des choſes. Il recommanda les unes & proſcrivit les autres, ſuivant le courant de ſes idées, & n'eut aucun égard pour les obſervations de pluſieurs ſiecles, qui conſtatoient l'efficacité d'un remede, ou qui en banniſſoient un autre de la pratique, comme pernicieux. N'a-t-il pas décrié, tant qu'il a pu, la purgation, remede ſans lequel la Médecine manqueroit dans une infinité d'occaſions? Tandis qu'il privoit quelques-uns de ſes malades des liqueurs rafraîchiſſantes, dont ils avoient beſoin, il enivroit les phrénétiques: pratique déteſtable, mais toutefois moins fatale que la premiere. Qu'eſt-il arrivé à *Aſclépiade* & à tous les avanturiers en Médecine comme lui; à ces gens qui ont plus de confiance dans leur eſprit que dans leur ſens, & qui, à l'exemple des fous, ſe ſont formé des monſtres pour faire voir leur adreſſe en les domptant? C'eſt que leur pratique a été funeſte à leurs contemporains, dont ils avoient malheureuſement acquis la confiance, & qu'elle a été rejettée, avec mépris, par les hommes ſenſés qui leur ont ſuccédé.

L'aſcendant qu'avoit pris *Aſclépiade* ſur les Médecins de ſon tems, lui a procuré beaucoup de réputation pendant ſa vie & après ſa mort; il n'a même pas manqué de diſciples & de ſectateurs. *Thémiſon* tira de lui les principaux fondemens de ſa théorie. Le témoignage de l'Antiquité eſt preſque tout à ſon avantage. *Apulée* l'appelle le Prince ou le premier des Médecins, ſi l'on en excepte *Hippocrate* ſeul. Il eſt mis au rang des plus grands Auteurs par *Scribonius Largus*, & *Sextus* l'Empirique dit qu'il ne cede le pas à aucun autre Médecin. *Celſe* en faiſoit auſſi beaucoup d'eſtime. Une autre preuve de la grande réputation qu'*Aſclépiade* avoit acquiſe, c'eſt que Mithridate, Roi de Pont, tâcha de l'attirer à ſa Cour; mais il ſe trouvoit trop bien à Rome, pour ſe donner à un Prince qui étoit en guerre avec les Romains. Ce qu'il y a encore d'avantageux pour lui, c'eſt qu'il a été le Médecin & l'ami de *Cicéron* (*quô nos Medicô amicôque uſi ſumus*), & que cet Orateur faiſoit beaucoup de cas de ſon éloquence (*eloquentiâ vincebat cæteros Medicos.* Ceci prouve qu'*Aſclépiade* n'avoit pas quitté le métier de Rhéteur par néceſſité & faute d'en être capable, mais uniquement pour faire une plus grande fortune. *Galien*

même, qui n'étoit pas pour la Médecine d'*Afclépiade*, avoue qu'il étoit fort éloquent ; il lui reproche cependant qu'il étoit Sophifte, & qu'il étoit en poffeffion de contredire tout le monde. *Cælius* lui impute auffi ce défaut. Mais ceux qui ont le plus approfondi la doctrine d'*Afclépiade*, n'ont trouvé dans la plupart de fes fentimens qu'un tiffu d'erreurs, & malgré les louanges qu'on lui a prodiguées, ils ont à jufte titre accufé ce Médecin d'avoir arrêté les progrès de l'Art, par l'éloquence féduifante avec laquelle il a débité fes principes.

Il nous refte quelques fragmens de fes Ouvrages dans ceux d'*Aëtius*, comme: *Malagmata Hydropica quæ evacuant humorem. Emplaftrum è Scylla. Quæ uteri ulcera ad cicatricem ducunt.* C'eft à quoi fe réduit tout ce que nous avons de lui ; il a cependant compofé plufieurs Traités, dont *Cælius Aurelianus* & *Celfe* font mention. Le premier lui attribue un Livre *de Ulceribus*, & trois autres *de celeribus paffionibus*, ainfi que des Traités, *de finibus*, *de definitionibus*, *de Lue*, *de Parafcevaftica*. Le fecond parle d'un Ouvrage *de auxiliis communibus.* Mais rien de tout cela n'eft parvenu jufqu'à nous.

Il y a eu d'autres Médecins du nom d'*Afclépiade*. *Galien* en cite deux, dont l'un, de qui il parle plus fouvent, a vécu dans le premier fiecle & a été furnommé *Pharmacion*. Ce furnom marque l'application principale de ce Médecin, qui étoit la compofition des médicamens, appellés en Grec *Pharmaca.* Il avoit compofé dix Livres fur cette matiere, dont cinq traitoient des médicamens qu'on applique extérieurement, & cinq autres concernoient les remedes qui fe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces Livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiés ; enforte que le premier des cinq étoit intitulé *Marcelle premiere*; le deuxieme *Marcelle feconde.* Les derniers portoient le nom d'un nommé *Mafon* ou *Mnafon*, à qui ils étoient auffi dédiés, & qui pouvoit être de la famille *Papiria* à laquelle ce nom étoit propre. *Galien* rend témoignage à cet *Afclépiade* qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs Auteurs qui ont travaillé fur la matiere des médicamens. Il le loue en particulier de ce qu'il avoit eu foin de marquer exactement le *modus faciendi*, ou la maniere dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compofitions qu'il décrit. Il le loue encore d'avoir marqué, avec la même exactitude, les qualités de chacun de ces Médicamens, ainfi que la méthode de s'en fervir. Mais les louanges que lui donne *Galien* en plufieurs endroits, n'empêchent pas qu'il n'obferve auffi que cet *Afclépiade* avoit affecté de ramaffer des compofitions de toutes fortes de médicamens, de quelque nature qu'ils fuffent, tant bons que mauvais, & cela dans la vue de groffir fes livres.

Cet *Afclépiade* fe diftinguoit encore par le prénom de *Marcus Terentius*, qu'il avoit emprunté de la Famille *Terentia*, à l'exemple du Poëte *Térence* & de plufieurs Médecins Grecs, qui avoient pratiqué la même chofe dés qu'ils s'étoient établis à Rome. L'avantage qu'ils en tiroient, c'eft qu'en même tems qu'on les adoptoit dans les Familles Romaines, ou qu'on leur permettoit d'en prendre le nom, on leur donnoit le droit de bourgeoifie, & ils étoient inférés dans les Tribus.

Le troifieme *Afclépiade* ou le dernier, des deux dont parle *Galien*, a auffi

écrit de la compoſition des médicamens. Il ſe nommoit *Arius Aſclepiades*. Celui-ci n'avoit pas fait comme l'autre, qui avoit rempli ſes livres de toutes ſortes de compoſitions ſans aucun choix. Tout ce que ce dernier avoit écrit, étoit de ſon propre fonds; c'eſt pourquoi il n'avoit compoſé qu'un ſeul livre, au-lieu que le *Pharmacion* en avoit compoſé dix, qu'il avoit chargés d'une infinité de médicamens copiés d'après d'autres Médecins.

L'application particuliere que ces deux *Aſclépiades* ont donnée à la matiere des médicamens, fait croire que les fragmens qui ſe trouvent dans *Aëtius*, & que *Vander Linden* attribue à un *Aſclépiade*, ſans faire aucune diſtinction de ſurnom, de prénom ou de patrie, appartiennent plutôt à l'un ou l'autre de ces derniers, qu'à *Aſclépiade* le Bithynien.

Galien parle encore d'un *Aſclepiades Philoſophicus* ou *Philophyſicus*, & d'un *Gallus Marcus Aſclepiades*. Mais ce ne ſont pas là tous les Médecins qui ont porté le nom d'*Aſclépiade*; il y en eut un qui fut au ſervice de l'Empereur Domitien, comme on le recueille d'une inſcription trouvée à Rome ſur une pierre dans la voie *Nomentana* :

L. ARUNTIO SEMPRONIANO ASCLEPIADI
IMP. DOMICIANI MEDICO
T. F. J.

L'Inſcription ſuivante, qui eſt dans un Monument à Arignan, nous fournit un ſeptieme *Aſclépiade* :

C. CALPURNIUS ASCLEPIADES
PRUSA AD OLYMPUM
MEDICUS
PARENTIBUS ET SIBI ET FRATRIBUS
CIVITATES VII A DIVO TRAJANO IMPETRAVIT.
NATUS III NONAS MARTIAS, DOMITIANO XIII COS, &c.

Spon a traduit ainſi toute cette inſcription : « Caius Calpurnius Aſclepiades, » Médecin de la ville de Pruſe au pied du Mont Olympe, a obtenu du divin » Empereur Trajan, ſept villes pour ſes pere & mere, pour lui & pour ſes » freres; & eſt né le 5 mars, ſous le treizieme conſulat de Domitien, le » même jour que ſa femme Veronica Chelidon, avec laquelle il a vécu cin- » quante & un ans : ayant été approuvé par les perſonnes de la premiere » qualité à cauſe de ſa ſcience & de ſes bonnes mœurs; ayant été Aſſeſſeur » dans les Magiſtratures du Peuple Romain, non-ſeulement dans l'Italie, mais » auſſi dans les autres Provinces &c. » Cet *Aſclépiade*, né ſous le treizieme conſulat de Domitien, qui répond à l'année de la fondation de Rome 840, & à celle de Notre Seigneur 87, mourut âgé de 70 ans ſous l'Empire d'Antonin le Pie, en 157 de Jeſus-Chriſt. *Spon* le croit petit-fils d'*Aſclépiade* le Bithynien; mais il n'en peut être que l'arriere-petit-fils, puiſqu'il y a un intervalle de cent quatre-vingt-un ans entre le tems auquel floriſſoit le premier *Aſclépiade*

& la naissance de celui, dont l'inscription fait mention ; ce qui ne peut s'accorder avec le sentiment de *Spon.*

On trouve encore d'autres *Asclépiades*, comme *Titius Ælius Asclepiades*, Affranchi de l'Empereur ; *Publius Numitorius Asclépiades*, Affranchi, Sextumvir de Verone & Médecin Oculiste : *Asclépiades Titiensis*, & d'autres. Voici une inscription qui nous fournit encore un Médecin de ce nom ; *Rhodius* croit qu'il n'est point différent de *Scribonius Largus*, dont on parlera ailleurs :

SCRIBONIÆ JUCUNDÆ
L. SCRIBONIUS ASCLEPIADES
UXORI STATUIT.

ASCLÉPIADES, (Les) Médecins qui se disoient descendans d'*Esculape*, ont eu la réputation d'avoir conservé la Médecine dans leur famille pendant plus de 700 ans. *Galien* a même avancé que de leur tems l'Anatomie avoit été poussée à un degré de perfection, qu'elle n'eut pas dans les siecles postérieurs à l'extinction de cette famille. Mais *Galien* n'a parlé ainsi, que parce qu'il étoit prévenu en faveur des *Asclépiades.*

Asclépiades veut dire les enfans d'*Asclépius*, qui est le nom Grec d'*Esculape.* Plusieurs Auteurs ont pris le soin de faire leur Histoire, & si nous avions les Ecrits d'*Eratosthene*, de *Phérécide*, d'*Apollodore*, d'*Arius* de Tarse & de *Polyanthus* de Cyrene, nous en saurions quelque chose de plus particulier. Malgré que leurs Ouvrages soient perdus, les noms d'une partie des *Asclépiades* se sont conservés, comme le prouve la liste des ancêtres d'*Hippocrate* qui se disoit le dix-huitieme descendant d'*Esculape.* La Généalogie de ce Médecin se trouve encore toute entiere de la maniere suivante :

Hippocrate étoit fils d'Héraclide ; celui-ci
Fils d'un autre Hippocrate,
Fils de Gnosidicus,
Fils de Nebrus,
Fils de Sostratus III,
Fils de Théodore II,
Fils de Cléomitidée II, ou Cléomyttades,
Fils de Crisamis II,
Fils de Sostratus II,
Fils de Théodore I,
Fils de Crisamis I,
Fils de Cléomitidée I, ou Cléomyttades,
Fils de Dardanus,
Fils de Sostratus I,
Fils d'Hippolochus, ou Hippologue,
Fils de Podalire,
Fils d'Esculape.

On ne manquera pas de dire que cette Généalogie est fabuleuse ; mais accordant qu'il

qu'il peut s'être glissé quelque erreur ou quelque chose d'inventé dans cette succession des *Asclépiades*, il est du moins certain qu'on connoissoit avant *Hippocrate* diverses branches de la famille d'*Esculape*, outre la sienne ; & que celle d'où ce Médecin étoit issu, se distinguoit des autres par le surnom d'*Asclépiades Nébrides*, c'est-à-dire, de *Nébrus*, à raison que ce *Nébrus*, pere de *Gnosidicus*, avoit encore un autre fils nommé *Chrysus*, qui pouvoit avoir fait une branche séparée de celle d'où *Hippocrate* étoit sorti. D'ailleurs, *Nébrus* s'étoit particulierement rendu fameux dans la Médecine, &, suivant la remarque d'*Etienne* de Byzance, la Prêtresse d'Apollon avoit rendu un témoignage avantageux de ses connoissances à cet égard.

Il y avoit encore d'autres branches d'*Asclépiades* qui étoient répandues en divers endroits ; on comptoit même trois Ecoles célebres que les descendans de cette famille avoient établies. La premiere étoit celle de Rhodes, qui manqua aussi la premiere par le défaut de cette branche des successeurs d'*Esculape*. Ceci arriva apparemment long-tems avant *Hippocrate*, puisqu'il n'en parle point, comme il fait de celle de Cos qui étoit la seconde, & de celle de Cnide, la troisieme. Ces deux dernieres florissoient en même tems que l'Ecole d'Italie, où brillerent *Pythagore*, *Empédocle* & d'autres Philosophes Médecins, quoique les Ecoles Grecques fussent plus anciennes. Ces trois Ecoles qui étoient les seules qui fissent alors du bruit, se disputoient à qui feroit les plus grands progrès dans la Médecine ; l'émulation, qui regna entre elles, ne manqua pas d'assurer le succès de leurs études. *Galien* donne la préférence à celle de Cos, parce qu'elle a formé un plus grand nombre d'excellens disciples, parmi lesquels *Hippocrate* tient le premier rang. Celle de Cnide occupoit la seconde place, & celle d'Italie la troisieme. On ne connoît aucun Ecrit qui ait paru sous le nom de celle-ci ; mais les Ecoles de Cnide & de Cos transmirent à la postérité les fruits de leurs travaux. Ce fut de la premiere que sortit cet Ouvrage qui porte le nom de *Sentences Cnidiennes* ; & l'on regarde les *Prénotions Coaques*, qui se trouvent parmi les Œuvres d'*Hippocrate*, comme un Recueil d'Observations faites par les Médecins de la seconde.

Hérodote parle d'une Ecole qui étoit à Crotone, patrie de *Démocede*, célebre Médecin qui vécut du tems de *Pythagore*. Le même Historien fait encore mention d'une Ecole de Médecine établie à Cyrene, où *Esculape* avoit un Temple ; mais comme le service étoit différent de celui qu'on pratiquoit dans la Grece ; cette circonstance pourroit faire soupçonner qu'il y avoit aussi à Cyrene des *Asclépiades* d'une autre sorte.

ASCLEPIODOTUS, Médecin qui étudia sous *Psychrestus*, étoit encore Mathématicien & Musicien. Il jouit de beaucoup de réputation vers l'an 500 de Salut ; mais rien ne contribua davantage à le faire estimer, que l'ellébore blanc, dont il rappella l'usage dans la pratique de la Médecine. Ce remede en avoit été proscrit depuis quelque tems ; *Psychrestus* même ne le connoissoit pas. Son disciple fut plus heureux ; il sut même si bien s'en servir, qu'ayant fait des cures admirables au moyen de l'ellébore, un chacun s'empressa d'en accréditer les vertus par de nouvelles expériences. C'est ainsi que de tems à

autre, on voit des remedes ſortir de l'oubli & reparoître dans la pratique, faire une nouvelle fortune, & procurer beaucoup de célébrité aux Médecins qui les remettent en crédit.

ASELLIUS (Gaſpar) naquit à Crémone dans le XVI ſiecle. Il profeſſoit l'Anatomie à Pavie, lorſque, le 23 Juillet 1622, il remarqua les veines lactées dans le méſentere. Il en parle comme des canaux qui portent le chyle à une groſſe glande, ſituée au centre des inteſtins, & qu'il prit mal-à-propos pour le pancreas. Ce fut ſans y penſer qu'il rencontra ces veines dans les animaux vivans qu'il diſſéquoit à d'autre deſſein, en préſence d'*Alexandre Tadinus* & de *Senateur Settala* ou *Septalius*, fils de *Louis*. Il ſuivit ces vaiſſeaux depuis les inteſtins juſqu'au foie, où il crut qu'ils aboutiſſoient ; il remarqua même leurs valvules : mais les vaiſſeaux lymphatiques le tromperent dans cette fauſſe route qu'il aſſigna aux veines lactées. Malgré cet écart, *Aſellius* s'eſt fait un grand nom par ſa découverte ; aucun des Modernes n'en avoit parlé avant lui. Il convient franchement que la deſcription qu'il en donne eſt faite d'après les diſſections des bêtes ; il a même la modeſtie de renoncer à l'honneur de cette découverte, dont il pouvoit ſe prévaloir, parce qu'on ignoroit abſolument l'exiſtence des vaiſſeaux qui charient le chyle, lorſqu'il les apperçut & les démontra. Il s'en fait ſi peu accroire ſur cet objet, qu'il cite *Hippocrate*, *Platon*, *Ariſtote*, *Hérophile*, *Eraſiſtrate* & *Galien*, qui, ſelon lui, ont eu des idées ſur ces vaiſſeaux, vagues à la vérité, mais ſuffiſantes pour prouver qu'ils en ont eu connoiſſance. Cependant ces Auteurs ont plutôt indiqué, que décrit les veines lactées ; & ſous ce point de vue, *Aſellius* n'a rien perdu en les citant. Il n'en a pas acquis moins de gloire par la maniere, dont il s'eſt annoncé ; bien différent en cela de quantité d'Auteurs de nos jours, qui ont trouvé l'art de rajeunir les vieilles découvertes & de ſe les approprier.

Malgré la modeſtie avec laquelle *Aſellius* a démontré les parties qu'il avoit rencontrées comme par haſard, ſa découverte ne fut pas également bien reçue de tous les Savans. *Gaſpar Hoffmann* s'en eſt moqué, & *Harvée* a prétendu que les veines lactées n'étoient faites que pour charier la lymphe ; mais *Rolfinck* a prouvé le véritable uſage de ces veines peu de tems après *Aſellius*. On met la mort de notre Auteur en 1626 ; conſéquemment l'Ouvrage, que nous avons de lui, eſt poſthume. Il eſt intitulé :

De Lactibus, ſeu, Lacteis vaſis, quartô Vaſorum Meſeraïcorum genere, novô inventô, Diſſertatio cum figuris elegantiſſimis. Mediolani, 1627, *in-4. Baſileæ*, 1628, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1640, *in-4.* On trouve encore ce Traité parmi ceux de *Spigelius*, revus par *Vander Linden* & imprimés à Amſterdam en 1645, *in-fol.* & parmi ceux de *Veſlingius* qui ont été éclaircis par *Blaſius*.

Aſellius mourut à Milan & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Pierre-Céleſtin, où l'on grava cette épitaphe ſur ſon tombeau :

B. M. S.
GASPARI ASELLIO,
Viro morum ſuavitate incomparabili,
Civi Cremonenſi.
Anatomes & Chirurgiæ
In Ticinenſi Academia publico interpreti,
Atque in bello ciſalpino
Regii exercitûs Proto-Chirurgo,
Qui annum agens XLV obiit :
ALEXANDER TADINUS & SENATOR SEPTALIUS,
Ex Collegio Nobil. Mediol. Philoſophi ac Medici,
Amico optimo
Moeſtiſſimi P. P.
Die XXIV. April. M. DC. XXVI.

ASMOUIL, ou ASCHMOUIL BEN JEHOUDA, Médecin qui fut ſurnommé *Al Mogrebi*, étoit Eſpagnol de naiſſance & Juif de Religion. Il ſe fit Muſulman, & il écrivit contre les Juifs l'an 570 de l'Hégyre, qui revient à 1174 de Salut.

ASNIER, (Remy L') ancien Prévôt des Chirurgiens de Paris, étoit un homme, dont le port avantageux & la phyſionomie heureuſe auroient ſuffi pour en impoſer au public dans la pratique de ſon Art, ſi un mérite plus ſolide n'avoit relevé en lui ce dehors qui prévenoit en ſa faveur. Il n'employa jamais la flatterie pour donner cours à ſon ſavoir ; & s'il fut honoré dans ſa profeſſion, il ne dut l'accueil qu'on lui fit qu'à ſes talens, & ſur-tout à ſa dextérité dans les opérations de la taille & de la cataracte. Ce n'eſt pas qu'il n'eût embraſſé toutes les maladies de l'œil ; il en fit ſon étude unique, après avoir abandonné la Lithotomie : mais comme il s'eſt plus diſtingué par la cure de la cataracte, que par celle des autres maladies de l'œil, c'eſt auſſi par cet endroit qu'il s'eſt montré avec plus d'avantage. Il a fait voir, par des expériences inconteſtables, que la perte de la vue, dans la cataracte, ne provient point d'une pellicule formée entre la cornée & l'humeur cryſtalline, mais de l'épaiſſiſſement de cette humeur même. *L'Aſnier* mourut chargé d'honneur & de mérite le 5 de Mai 1690. *Devaux*, qui parle de ce Chirurgien dans ſon *Index Funereus*, dit qu'il eſt le premier qui ait aſſuré que le ſiege de la cataracte eſt dans le cryſtallin.

ASPASIE, femme qui eſt miſe au rang de celles qui ont exercé la Médecine, n'eſt connue que par ce ſeul endroit ; car les Auteurs ne diſent rien de précis ſur ce qu'elle étoit d'ailleurs, & ſur le tems auquel elle a vécu. On ne ſait ſi c'eſt la même que cette belle Phocéenne, qui fut maîtreſſe des Rois de Perſe, Cyrus le jeune & Artaxerxès ; ou cette *Aſpaſie* de *Milet*, qui ſe rendit célebre à Athenes par ſon eſprit & par ſa beauté. *Elien*, qui fait

affez au long l'Hiftoire de cette Dame, ne nous dit rien fur ce chapitre. Mais comme il la fait paffer pour avoir été fort univerfelle, jufques là que les Princes la confultoient fur les affaires politiques les plus importantes, il fe peut qu'elle eut auffi connoiffance de la Médecine & qu'elle en eut écrit, ou du moins que cela eut donné occafion de publier différens écrits fous fon nom.

Il y a d'affez bons remedes parmi ceux qu'*Afpafie* propofe en diverfes maladies des femmes. *Aëtius* l'a du moins cru ainfi, puifqu'il les a rapportés dans fes Recueils, où il n'a apparemment mis que ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans les Auteurs qu'il a copiés. Il y en a d'autres qui font dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour faire avorter & pour rendre les femmes ftériles; ce qui étoit auffi bien un crime parmi les Païens que parmi nous, comme on le recueille du ferment d'*Hippocrate* & des loix que les anciens jurifconfultes ont faites fur ce fujet. Ce n'eft point ici la place de difcuter s'il y a des remedes néceffairement abortifs & d'autres capables de procurer la ftérilité aux femmes; on fait que l'action de ces remedes n'eft que relative, & que le concours des circonftances peut feul en décider les effets. Mais on fait en même tems que les remedes de cette nature ne font pas moins condamnables, quand on les prefcrit dans la vue d'opérer de tels effets; encore qu'on n'en obtiendroit aucun, l'intention n'eft pas moins criminelle. *Afpafie* penfoit à fa façon & prétendoit qu'il n'y avoit rien de répréhenfible dans fes vues, parce qu'elle ne fe propofoit que de conferver les femmes qui ne peuvent accoucher fans un péril manifefte de la vie. Il n'y a qu'un remede contre ce danger; & comme tout le monde m'entend, je paffe aux titres des fragmens tirés des Ouvrages d'*Afpafie* qu'*Aëtius* a inférés dans les fiens. *Fœtum corrumpentia medicamenta. Cura poft Fœtûs exfectionem. De reclinatione, averfione ac recurfu uteri, ad uteri normas. De Hæmorrhoïdibus uteri, herniâ aquofâ & varicofâ mulierum, Condylomatis &c.*

ASSARO, (Jean-François) Médecin & Mathématicien du XVI fiecle, étoit extrêmement verfé dans l'Hiftoire de la Sicile, fa patrie. Il étoit d'ailleurs fi favant en Médecine & fi bon Logicien, que dans les difputes publiques il réduifoit au filence ceux qui foutenoient des fentimens contraires aux fiens. Ce talent lui fit un nom, qui le mit fort avant dans les bonnes graces du Comte d'Albalifta, Vice-Roi de Sicile. *Jean-Paul Chiarandan* parle avec éloge de ce Médecin dans un livre intitulé : *Hiftoria Platiæ*; il y dit qu'*Affaro* a écrit en langue Italienne l'Hiftoire de la ville de Piazza.

ASTARIUS, ou ASTERIUS, (Blaife) Médecin qui vécut au commencement du XVI fiecle, étoit de Pavie, felon quelques Auteurs, & de Parme, felon d'autres. Son favoir & fa grande expérience lui mériterent l'eftime de fes contemporains. Il paroît qu'il y avoit droit; car on remarque, dans fes Ouvrages, des obfervations qui font voir qu'il penfoit par lui-même. Sa méthode de traiter la petite vérole appuie fortement celle des Modernes qui ne craignent point de faigner & de purger dans le tems de l'éruption. On a de la façon d'*Aftarius* :

De curandis febribus Tractatus ab Aben Haly fuper primam quarti traditus. Lugduni,

1506, *in-4*, avec d'autres Ouvrages. *Ibidem*, 1532. *Basileæ* 1535, *in-folio*, avec quelques traités d'autres Médecins. *Francofurti*, 1604, *in-8*.

Consilia quædam valde utilia. Venetiis, 1521, *in-folio*, avec les consultations de *Jean-Mathieu de Gradibus*.

ASTRUC (Jean) naquit le 19 Mars 1684 à Sauve, ville considérable du Bas-Languedoc, Diocese d'Alais, d'une famille honnête & alliée à la meilleure noblesse de la Province. Son pere étoit Ministre du Saint Evangile dans sa patrie, remplie alors de Protestans. Il fut baptisé dans le Temple de Sauve; mais il ne s'est jamais connu que Catholique, parce que l'abjuration de son pere a précédé de quelque tems la révocation de l'Edit de Nantes, qui fut publiée le 22 Octobre 1685. Ce fut à l'Ecole de ce pere savant, qu'*Astruc* puisa, ainsi que son frere *Anne-Louis*, les premieres connoissances de littérature; ce fut-là qu'il sentit s'allumer en lui ce feu, ce zele, à qui il doit les progrès qu'il a faits dans les Sciences.

Ce cours d'études fini, *Astruc* passa à Montpellier, où il fit sa Philosophie & fut reçu Maître-ès-Arts en 1700. Aussi-tôt après, il choisit la Médecine par goût & se consacra tout entier à l'étude de cette Science. Il reçut le degré de Bachelier en 1702, & commença dès ce moment à jetter les fondemens de la haute réputation à laquelle il est parvenu. Cette même année, il publia à Montpellier une dissertation *De motûs fermentativi causâ*; il s'agit dans cet Ouvrage de la cause de l'impulsion de l'acide dans l'alcali, ce que nous appellons effervescence, & qu'on ne distinguoit pas encore de la fermentation.

Licencié le 12 Octobre 1702, & Docteur le 25 Janvier 1703, *Astruc* sentit toute la charge qu'il s'étoit imposée; il suivit les Actes de la Faculté avec zele & avec assiduité; il fréquenta les Hôpitaux, & ne sortoit de son cabinet que pour ces deux occupations. C'est-là le tems où il a embrassé toute l'étendue de l'Art auquel il s'adonnoit, & dont il vouloit augmenter la splendeur. La barbarie étoit bannie des Ecoles, mais la vérité n'y regnoit pas encore. Il ne s'agissoit pas dans le commencement de ce siecle, de peser les phénomenes, d'étudier les exceptions, de borner les regles, de s'arrêter où l'évidence nous abandonne. On supposoit le fait, il falloit l'expliquer. Faire une Hypothese qui quadrât bien avec les Phénomenes, qui répondît bien à toutes les objections, étoit le chef-d'œuvre d'un Professeur.

Cette gloire, à laquelle il avoit plus de droit qu'un autre, ne le satisfit pas. Cependant avant que d'oser élever la voix, il fit des provisions immenses de travail & d'observations. Pendant ce séjour paisible à Montpellier, il lut avec la plus grande application tous les Auteurs anciens & modernes. Il en a fait des morceaux d'analyse, dans lesquels il auroit eu lui-même de la peine à se reconnoître, s'il n'eût été guidé par la sévérité de sa méthode. Il divisoit la Médecine en époques historiques; dans chaque époque il saisit le plus ancien des Auteurs, & presque toujours celui qui a travaillé d'après la seule nature, par conséquent le meilleur; il en fait l'analyse exacte, & delà en descendant suivant l'âge de chaque Ecrivain, il met à part ce que chacun d'eux à ajouté, & ce qu'ils ont de contraire entre eux. Il pese ensuite leur autorité

dans la balance de l'obſervation. Telle fut la méthode d'étudier d'*Aſtruc*. On la retrouve dans ſon Traité des maladies vénériennes, & on oſe la propoſer pour regle à tous ceux qui voudront approfondir quelque partie de la Médecine, qui toute entiere étant une Science de faits, ne peut tirer de lumieres que de la comparaiſon des faits entre eux.

La Phyſique de la Médecine ne conſiſte de même, que dans des faits qui ne peuvent être unis que par leurs liens naturels. Ces liens ſont la Méchanique & la Chymie. Diſciple de *Malpighi*, de *Boyle*, de *Bellini* & de *Borelli*, le Médecin, dont nous parlons, eſt un des premiers Profeſſeurs qui aient ſuivi l'ordre des démonſtrations mathématiques dans la Phyſique du corps humain; il eſt un des premiers Auteurs de l'Ecole, qui ait appris aux Profeſſeurs à douter, à s'arrêter à propos, à obſerver la nature, à avouer que ſouvent elle eſt au deſſus de leurs recherches. Il eſt un des premiers qui aient enſeigné aux écoliers, qu'une autorité quelque reſpectable qu'elle ſoit, ne peut jamais être irréfragable, & qu'elle doit être examinée avec le doute de l'obſervation. Pour étudier avec fruit la Phyſique du corps humain, le jeune Docteur ſonda, par des recherches très-profondes, les myſteres de l'Anatomie; il y employa un tems conſidérable. Il ne peut pas être compté entre les Anatomiſtes de notre ſiecle, parce qu'il n'a pas eu le tems de ſuivre ſes obſervations, de les vérifier, de les critiquer même: mais du moins on ne peut pas nier que les remarques qu'il a faites ſur les appendices cécales de la matrice, dans ſon Traité des maladies des femmes, ne nous annoncent un homme qui a beaucoup vu & bien vu, quoiqu'on puiſſe n'être pas d'accord avec lui ſur les conſéquences qu'il tire de ſes obſervations.

Telle fut la vie d'*Aſtruc* depuis 1703 juſqu'en 1710. Ce ne fut qu'après cette retraite paſſée en Philoſophe, qu'il ſe crut en droit de rompre le ſilence. Il donna en 1710 une Diſſertation phyſico-mathématique ſur le mouvement muſculaire. Ce fut auſſi en cette même année qu'il lut à la Société Royale des Sciences de Montpellier, dont il étoit Membre, une diſſertation ſur la digeſtion, dont il fut beaucoup queſtion quelques années après.

Il ſe crut enfin appellé à profeſſer; & qui pouvoit l'être mieux que lui? L'occaſion s'en préſenta en 1710; il obtint au concours une Chaire d'Anatomie & de Médecine dans l'Univerſité de Toulouſe. Il alla la remplir & la remplit bien: mais en quittant Montpellier, il jetta un coup-d'œil de regret ſur cette patrie qu'il s'étoit adoptée, qui ſeule étoit capable de fixer ſes deſirs & d'être le prix de ſon émulation. Ce fut à Toulouſe qu'il publia ſon Traité de la cauſe de la digeſtion, ſur laquelle il s'étoit déja expliqué. Cette queſtion étoit alors très-fameuſe à Paris. *Hecquet* ſoutenoit la trituration avec feu. *Pitcairn*, Profeſſeur Ecoſſois que ſa réputation avoit fait appeller à Leyde, la regardoit comme une invention qui lui étoit propre; avant lui elle n'avoit été propoſée que par *Leuwenhoeck*, qui étoit un Phyſicien d'une autorité très-médiocre, lorſqu'il n'avoit pas les yeux armés d'un microſcope. Les deux partis convenoient que l'*atteri cibos* d'*Eraſiſtrate* étoit autre choſe que la trituration. Prétendre exclure une des cauſes de la digeſtion, étoit donner une extenſion violente à l'autre. *Aſtruc* diminua trop la force des ſolides, que les Triturans aug-

mentoient prodigieufement. Quelques Mathématiciens écrivirent contre lui. *Pitcairn*, du fonds de l'Ecoffe où il s'étoit retiré, ne lui répondit que par une plaifanterie baffe & déplacée, pendant qu'un de fes difciples, nommé *Thomas Boër*, lui prêta fon nom & fa plume pour répondre à *Aftruc*, mais fans urbanité, avec dédain, & d'un ftyle qui tient encore de la barbarie des fiecles précédens, où les Savans fe difoient fouvent les plus groffieres injures dans leurs querelles littéraires. *Aftruc* prit un ton bien différent pour lui répondre dans une Lettre addreffée à un Médecin de la Faculté de Paris, qui fut imprimée à Touloufe en 1715.

Ces travaux publics avoient acquis à notre Auteur une très-jufte réputation, quand *Chirac* & *Vieuffens* eurent entre eux une difpute violente au fujet de l'acide, que ce dernier prétendoit favoir extraire du fang, à l'exclufion de tout autre. Pour l'extraire, il joignoit au *caput mortuum* du fang diftillé une terre bolaire ; mais il n'avoit pas réfléchi que le bol, à la violence du feu, fournit évidemment un acide. *Chirac*, au-lieu de fentir le faux des prétentions de *Vieuffens*, s'attribua l'honneur de cette découverte, & accufa fon adverfaire de plagiat. Après beaucoup d'Ecrits injurieux, publiés de part & d'autre, & oubliés heureufement pour tous les deux, on prit *Aftruc* pour arbitre. Il leur démontra que la découverte n'étoit rien moins que réelle, & qu'il étoit inutile de fe difputer pour un être de raifon ; que tout l'acide de la diftillation dépendoit du bol. On ignore de quelle façon *Vieuffens* prit ce jugement ; mais *Chirac* eut la générofité de n'en pas moins eftimer fon Auteur, puifqu'obligé de fe fixer à la Cour en 1716, il demanda & obtint pour *Aftruc* l'exercice & la furvivance de fa place.

Il fe mit d'abord à enfeigner à Montpellier en cette qualité, & *Chatelain* étant mort bientôt après, il lui fuccéda en 1717, & devint Profeffeur en titre. Comme il a eu une étendue de talens qui étonne, il ne lui fut pas difficile de fe diftinguer dans la Chaire ; mais de tous fes talens, celui qui étoit le plus frappant, étoit celui d'enfeigner. Il étoit Profeffeur par goût & par nature. Il avoit l'art de conduire & de former, pour ainfi dire, la mémoire de fes auditeurs. Sans travail, on retenoit prefque tout l'effentiel de ces difcours rapides qui fe font ordinairement à peine comprendre aux commençans. Véritablement éloquent, il plaçoit des réflexions fi juftes auprès des vérités, elles en couloient fi naturellement, que l'attention fe trouvoit fixée fans travail & fans gêne. Les graces du ftyle qu'on néglige trop fouvent, prêtoient encore des charmes à fes difcours ; peut-être auffi la gravité impofante de fa figure, lui donnoit-elle un nouveau droit à fe faire écouter.

Aftruc avoit un goût décidé pour les recherches Métaphyfiques. Il donna, en 1719, une Differtation *de fenfatione*, & en 1723, une autre *de judicii exercitio*. Il avoit dans la tête une efpece de Phyfique des fens, qu'il vouloit donner au public & qu'il intituloit *de Animaftica*. Cependant fa réputation croiffoit de jour en jour. Les acclamations de fes Ecoliers le rendoient célebre dans toute l'Europe. La Cour retentit enfin de fes éloges. On crut devoir lui donner des marques d'attention ; en un mot, le récompenfer & l'encourager. Le Roi lui donna une penfion de fept cens livres. Il n'avoit point

ſollicité cette grace, elle alla le chercher à Montpellier, en 1720. L'année ſuivante, M. *Dodart*, premier Médecin, le nomma Inſpecteur des Eaux Minérales de Languedoc.

Quelque agrément qu'eut *Aſtruc* à Montpellier, il s'apperçut enfin que, la maſſe de ſes recherches augmentant, il manquoit de moyens pour les perfectionner. Son grand Ouvrage *de Morbis Venereis* qu'il méditoit depuis long-tems; ſes recherches ſur la Faculté de Montpellier, Ouvrage auquel il étoit fort attaché, exigeoient qu'il vînt puiſer à la ſource des Manuſcrits. Il ſe détermina à quitter Montpellier & ſe rendit à Paris; mais ſon grand nom ne lui permit pas de s'y enfermer. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, l'appella auprès de lui en qualité de ſon premier Médecin en 1729; les conditions étoient utiles & honorables. Il s'y rendit; mais *Aſtruc* à la Cour étoit déplacé. Sa façon de penſer, libre, hardie, toute de lui, ſa fermeté dans ſes opinions, le rendoient peu propre au commerce des Grands. Il s'ennuya bientôt de ce ſéjour, & ſous le prétexte de quelques affaires de famille, il obtint un congé paſſager rempli d'éloges & d'invitations à un prompt retour: mais il renonça abſolument à la Saxe.

Son retour en France, & la préférence qu'il avoit donnée à ſes travaux ſur le commerce des Cours, ne fut point regardé comme l'effet de l'inconſtance. Auſſi preſque à ſon arrivée, fut-il décoré du titre de Médecin-Conſultant du Roi, en 1730; l'année ſuivante, *Geoffroy*, Doyen de la Faculté de Paris & Profeſſeur au College Royal, étant mort au grand regret de tous ceux qui s'intéreſſoient aux progrès de la Phyſique & de la Médecine, on crut réparer cette perte, en nommant *Aſtruc* à cette Chaire. Il fut donc enfin fixé dans la Capitale, ſuivant ſon goût, c'eſt-à-dire, pour y enſeigner. Perſonne ne l'a fait avec plus d'exactitude que lui juſqu'à la mort. En ſix ans, il expliquoit, en Latin, à ſes auditeurs toutes les maladies & la méthode de les traiter dans le plus grand détail. Toujours le premier à l'heure indiquée, il parloit pendant une heure entiere avec une facilité & une méthode, dont il eſt peu d'exemples. Cette occupation étoit pour lui un moment de plaiſir. D'ailleurs, il pratiqua bientôt la Médecine avec la vogue d'un homme qui paroît ſur l'horiſon, annoncé par d'excellens Ouvrages, accueilli par les ſuffrages de ſes Confreres & par l'eſtime de tous les Savans avec qui il figuroit. C'eſt au milieu de la vie tumultueuſe & agitée par une pratique nombreuſe, qu'il donna, en 1736, ſon grand Ouvrage *de Morbis Venereis*. La réputation de l'Auteur & la bonté du Livre engagerent les Libraires à le contrefaire en 1738. Malgré cette fraude, l'Edition en fut bientôt épuiſée. Il ajouta à la ſeconde, qui parut en 1740, quelques Obſervations ſur les maladies Vénériennes des yeux & ſur d'autres ſymptômes importans; mais ſur-tout il retoucha & augmenta beaucoup la partie hiſtorique qui eſt celle qui coûte plus de travail, & qui eſt moins ſatisfaiſante au génie. M. *Jault*, Médecin, a traduit cet Ouvrage ſous les yeux de l'Auteur, qui, à la ſeconde édition de la Traduction, a ajouté quelques remarques ſur de nouveaux ſpécifiques qui avoient paru avec éclat dans le public depuis ſa premiere édition. Nous ne parlerons point des Verſions Angloiſes & Allemandes de ce Livre; il a été adopté par toute l'Europe.

Aſtruc

Aſtruc étoit depuis long-tems lié d'amitié avec les principaux Membres de la Faculté de Paris. Il ſouhaita d'être coopté dans leur Corps ; ils deſirerent de l'avoir pour confrere. Il fut unaniment adopté en 1743, & differta devant la Faculté ſur ſa Profeſſion, pour ſuppléer à un examen qu'on ne pouvoit pas raiſonnablement exiger d'un homme ſi éprouvé. Il ſoutint auſſi une Theſe ſans Préſident. Jamais Médecin n'a eu un plus grand attachement pour ſon Corps, qu'*Aſtruc* n'en a eu pour celui où le ſuffrage unanime des gens éclairés venoit de le faire entrer. Les moindres actes, les moindres aſſemblées de ce Corps, ont été honorés de ſa préſence juſqu'à la fin de ſa vie ; quelque rigoureuſe que fût la ſaiſon ; quelque tems qu'ils exigeaſſent. Il y viſitoit les pauvres malades qui s'y aſſemblent tous les ſamedis, comme s'il n'eût point eu d'autre affaire. Il vieilliſſoit, les infirmités commençoient à ſe faire ſentir, il ſe preſſoit d'autant plus d'avancer dans ſes travaux. Mais ce ne fut que lorſqu'il ſe ſentit avancé en âge, qu'il ſe crut en droit de donner au public ſes *Conjectures* ſur les Mémoires originaux, dont Moïſe a pu ſe ſervir pour compoſer la Geneſe. Le ſcrupule le retenoit ; il eut beſoin d'être raſſuré par des perſonnes pieuſes & inſtruites, avant de donner cet Ouvrage, qui n'eſt que curieux ſans être dangereux. Les leçons qu'il faiſoit au College Royal, & que chacun de ſes Ecoliers rédigeoit à ſa guiſe, furent pour lui l'occaſion d'un nouveau travail. Ces leçons ſe repandoient par l'impreſſion dans toutes les Univerſités de l'Europe; mais comme il ſentoit tous les inconvéniens de ces éditions furtives, il réſolut de les retravailler. Il commença par le Traité des Tumeurs, dont la premiere édition a été enlevée avec une promptitude qui ſemble n'appartenir qu'à des ouvrages d'agrément. Deux ans après, il donna le Traité des maladies des femmes, écrit dans le même goût. Il fut ſuivi de deux nouveaux volumes qu'il publia ſur les maladies des femmes groſſes & accouchées : le Manuel des accouchemens a été ſon dernier Ouvrage.

Ses infirmités augmentoient, mais il ne relâchoit rien de ſes travaux. Il eſpéroit de donner inceſſamment ſon hiſtoire de la Faculté de Médecine de Montpellier & ſon *Animaſtique.* Il ne bornoit pas là ſes eſpérances. La force de ſa tête lui faiſoit illuſion ſur la foibleſſe de ſon corps. Tout objet de travail utile lui étoit précieux ; il s'y livroit avec toute l'ardeur de la jeuneſſe. Nommé Commiſſaire par la Faculté pour examiner la queſtion de l'inoculation, on l'a vu, la derniere année de ſa vie, aſſiſter aux aſſemblées que l'on tenoit ſur cet article important, ſe charger d'une partie des recherches, écouter tous ſes Confreres avec douceur & tranquillité, ne point préſumer de ſon ſavoir immenſe auquel on auroit pardonné un peu de préſomption. Tel fut *Aſtruc.* Que la poſtérité lui aſſigne le rang qu'il a mérité entre les bienfaiteurs de l'humanité. Les étrangers lui ont rendu plus de juſtice que ſes Concitoyens. Un grand Roi écrivoit à un Philoſophe, ſon ami, qu'il ſavoit malade : *Je ſuis tranquille ſur votre ſort, un homme tel que vous ne peut avoir pour Médecin qu'*Astruc.

Après avoir peint ce Médecin par la plupart de ſes Ouvrages, il nous reſte fort peu de choſes à dire de ſa vie privée. Toujours occupé à des études ſérieuſes & utiles, toute ſa vie étoit renfermée dans l'enceinte de ſon Cabinet;

Pere heureux, ami fidele & zélé, il ne donnoit cependant que peu de momens à ſes enfans & à ſes amis. Ce même pere, dans le tems que ſon fils avoit beſoin de ſes ſoins, étoit au milieu de toutes ſes occupations : quoiqu'il fît fonction de ſon Répétiteur, qu'il ſemblât même ſe multiplier pour ſon éducation, il ne donnoit à la tendreſſe de ce fils que quelques inſtans, qu'il regardoit comme dérobés au travail. Il aimoit les jeunes Médecins, & ſans trop ſe livrer, il les inſtruiſoit ſans affectation, leur donnoit ſes avis ſans vanité, & corrigeoit leurs erreurs avec bonté. C'eſt au milieu de l'exercice conſtant de ces vertus que la mort l'a enlevé au public le 5 du mois de Mai 1766, à l'âge de 82 ans, un mois, ſeize jours. Il avoit épouſé Demoiſelle *Jeanne Chaunel*, fille d'une très-bonne famille de ſa province. De ſon mariage, il a eu deux enfans, un fils & une fille. Sa fille a été mariée à M. *De Silhouette*, Miniſtre d'Etat. Sa mort, qui a précédé celle de ſon pere d'environ un an, lui a cauſé la douleur la plus vive & a augmenté de beaucoup ſes infirmités. Son fils, ſur lequel toute ſa tendreſſe s'eſt juſtement réunie, eſt M. *Aſtruc*, Préſident honoraire de la Cour des Aides de Paris & Maître des Requêtes ordinaire de l'Hôtel du Roi.

C'eſt de l'Eloge que M. *Lorry*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a mis à la tête des Mémoires ſur l'Hiſtoire de la Faculté de Montpellier, dont il eſt l'Editeur, que j'ai extrait celui que je viens de faire du célebre *Aſtruc*. Voici maintenant le Catalogue de ſes Ouvrages.

Tractatus de motûs fermentativi cauſâ. Monſpelii, 1702, *in*-12.

Mémoires ſur les pétrifications de Boutonnet, petit village près de Montpellier. 1708. L'Auteur doit une partie des détails de ces Mémoires à M. Bon, premier Préſident de la Chambre des Comptes de Montpellier.

Conjectures ſur le redreſſement des plantes inclinées à l'horiſon. 1708.

Diſſertatio Phyſica de motu muſculari. Monſpelii, 1710, *in*-12. Après avoir réfuté les ſentimens de *Pitcairn* ſur l'excès de force qu'il attribue à l'eſtomac & aux autres muſcles, il établit la théorie du mouvement muſculaire ſur le gonflement des véſicules par les eſprits animaux.

Mémoire ſur la cauſe de la digeſtion des alimens. Montpellier, 1711, *in*-4.

Traité de la cauſe de la digeſtion où l'on réfute le nouveau ſyſtême de la Trituration & du Broiement, & où l'on prouve que les alimens ſont digérés & convertis en Chyle par une véritable fermentation. Toulouſe, 1714, *in*-8.

Epiſtolæ quibus reſpondetur Epiſtolari Diſſertationi Thomæ Boëri de concoctione. Toloſæ, 1715, *in*-12. C'eſt une réponſe à *Boër* qui avoit pris le parti de *Pitcairn*, ſon Maître, contre les attaques d'*Aſtruc*.

Diſſertatio de ani fiſtula. Monſpelii, 1718, *in*-12. En Anglois, Londres, 1738, *in*-8, avec des additions de la façon de *Jean Treke*, Chirurgien.

Diſſertatio Medica de Hydrophobia. 1720. Des hommes mordus par un loup enragé furent long-tems ſans s'appercevoir d'aucun effet; enfin ils tomberent malades & moururent. Leurs cadavres prirent d'abord de l'infection.

Quæſtio Medica de naturali & præternaturali judicii exercitiô. Monſpelii, 1720.

Diſſertation ſur la peſte de Provence. 1720, *in*-8. Montpellier, 1722, *in*-8. La même en Latin par *Jean-Jacques Scheuchzer*; Zurich, 1721, *in*-4.

Diſſertation ſur la contagion de la peſte, où l'on prouve que cette maladie eſt vé-

ritablement contagieuse. Toulouse, 1725, *in*-8. Il a principalement en vue la dissertation que *François Chicoyneau* avoit publiée à son retour de Marseille, pour prouver que la peste n'étoit pas contagieuse. *Astruc* démontre, dans la sienne, que cette maladie ne s'étoit montrée, ni à Marseille, ni ailleurs, avant l'arrivée des marchandises ou des personnes infectées ; il ajoute que le miasme contagieux attaque premierement l'estomac qu'il souleve par le vomissement.

De morbis venereis Libri sex. Parisiis, 1736, *in*-4. La seconde édition, augmentée par l'Auteur, est de 1740, deux volumes *in*-4. Il y a une Traduction Françoise en quatre volumes *in*-12, dont on a fait plusieurs éditions. La derniere est de 1755. *Astruc* suit la vérole dans tous ses symptômes & dans toutes ses branches, & il appuie beaucoup sur l'usage modéré des frictions mercurielles.

Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle de la Province de Languedoc. Paris, 1737, *in* 4, avec figures & cartes en taille-douce. Il a joint à cet Ouvrage une dissertation qui avoit paru à Toulouse sur la cause des intercalations de la Fontaine de Fontest-Orbe. On y trouve peu de choses sur les animaux & les fossiles du Languedoc.

Lettre sur un Ecrit intitulé : *Second Mémoire pour les Chirurgiens.* Paris, 1737, *in*-4. Il réfute les assertions de ce Mémoire, & fait voir que ce n'est point aux Chirurgiens qu'on est redevable de la méthode de traiter la vérole. *Thierry de Hery* l'avoit apprise à Rome, mais *Jacques de Bethencourt*, Médecin de Rouen, en avoit déja parlé en 1527, long-tems avant que *Hery* n'eût pratiqué les frictions à son retour en France.

Seconde Lettre. Paris, 1738, *in*-4. Il prétend que la cure de la vérole est du ressort de la Médecine, qu'au moins, les Médecins doivent diriger le traitement.

Troisieme Lettre à M. *de Laire* sur un écrit intitulé : *La Réponse d'un Chirurgien de Saint Côme.* Cette Réponse est attribué à *J. L. Petit.*

Quatrieme Lettre à M. *de Laire* sur un écrit intitulé : *Réponse d'un Chirurgien de Saint Côme à la premiere Lettre de M. Astruc.* Paris, 1738, *in*-4. L'Auteur de la Lettre y loue beaucoup les frictions pour la cure de la vérole, & prétend qu'*Ange Bolognini* est le premier qui ait bien écrit sur cette maladie. Il y prouve aussi que les Hôpitaux de Rome sont les Ecoles où les François ont été s'instruire, même avant le retour de *Thierry de Hery.*

Cinquieme Lettre sur l'extrait qui a été fait de la quatrieme. Paris, 1738, *in*-4. *Astruc* y fait voir que *Carpi* étoit un Professeur en Médecine, & qu'il avoit pris le bonnet de Docteur dans cette Faculté. Il reproche à *Petit* d'avoir des gens à gages pour écrire contre les Médecins, entre autres l'Abbé *Desfontaines*, qui passe pour Auteur de l'extrait dont il est question dans cette Lettre.

Tractatus Therapeuticus. Genevæ, 1743, *in*-8. Il y en avoit déja eu d'autres éditions. *Astruc* a désavoué cet Ouvrage, comme une production qui s'étoit altérée en des mains étrangeres.

La nécessité de maintenir dans le Royaume les Ecoles de Chirurgie qui sont établies dans la Faculté de Médecine. Paris, 1749, *in*-4.

Tractatus Pathologicus. Genevæ, 1753, *in*-8. *Parisiis*, 1766, *in*-12. C'est la quatrieme édition. Cet Abrégé est bien écrit, & l'on y trouve une longue énumération des causes des maladies.

Conjectures sur les Mémoires originaux dont il paroît que Moïse s'est servi pour composer le Livre de la Genese. Bruxelles, (Paris,) 1753, *in-12.*

Dissertation sur l'immatérialité & l'immortalité de l'ame. Paris, 1755, *in-12.*

Doutes sur l'Inoculation de la petite vérole proposés à la Faculté de Médecine de Paris, 1756, *in-12.*

Traité des Tumeurs & des Ulceres avec deux Lettres. Paris, 1759, deux vol. *in-12.* Cet Ouvrage est fort méthodique.

Traité des maladies des Femmes. Paris, 1761-1765, six vol. *in-12.* Il a été traduit en Anglois & publié à Londres. Il y a aussi une édition de Venise, qui est en Latin.

L'Art d'accoucher réduit à ses principes. Paris, 1766, *in-12.*

Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Paris, 1767, *in-4.* M. *Lorry*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, est l'Editeur de cet Ouvrage, auquel il a joint des notes de sa façon. Il l'a encore orné du portrait & de l'éloge historique de l'Auteur, ainsi que d'une belle préface qui est de lui. Tout cela m'a beaucoup aidé dans la rédaction de ce Dictionnaire; j'en ai averti plusieurs fois.

ATHENÉE d'Attalie, ville de Cilicie, où il naquit vers l'an 9 de salut, suivant les conjectures de M. *Goulin*, fut le chef d'une nouvelle secte connue sous le nom de *Pneumatique. Pline* qui vécut du tems de ce Médecin, ne parle point de lui, soit que ses Ecrits ne lui eussent point été connus, soit que la secte qu'il forma n'eût pas encore été bien établie avant la mort de ce Naturaliste. *Athenée* eut cependant assez de disciples & de sectateurs; il y en a même plusieurs dont les noms nous sont restés, comme *Théodore*, *Agathinus*, *Hérodote*, *Magnus*, *Archigene*, &c.

Galien parle des sentimens d'*Athenée.* Il dit que ce Médecin croyoit que le feu, l'eau, l'air & la terre ne sont point les véritables élémens; mais qu'il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premieres de ces quatre corps, c'est-à-dire, au chaud, à l'humide, au froid & au sec, dont le chaud & le froid tiennent lieu, selon lui, de causes efficientes, & l'humide & le sec de causes matérielles. *Athenée* ajoutoit un cinquieme élément qu'il appelloit *Esprit.* Il concevoit que cet esprit pénetre tous les corps & les conserve dans leur état naturel; sentiment qu'il avoit tiré des Stoïciens, & qui porte *Galien* à donner à *Chrysippe*, l'un des plus fameux d'entre ces Philosophes, le nom de Pere de la secte Pneumatique. C'est la même opinion que *Virgile* insinue dans ces vers :

Principio cœlum, ac terras, campos que liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque Astra,
Spiritus intùs alit : totamque infusa per artus
Mens agitat molem ; & magno se corpore miscet.

Athenée, appliquant ce systême à la Médecine, vouloit que la plupart des maladies vinssent lorsque l'esprit, dont on a parlé, souffre ou reçoit le premier quelque atteinte. Mais comme les Ecrits de ce Médecin ne sont pas venus jusqu'à nous,

on ne fait point plus particulierement ce qu'il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueillir de la définition qu'il donnoit du pouls, qu'il croyoit que cet esprit est une substance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou resserrée. Le pouls, disoit-il, n'est autre chose qu'un mouvement qui se fait par la dilatation naturelle & involontaire de l'esprit qui est dans les arteres & dans le cœur ; lequel esprit se mouvant de lui-même, meut en même tems le cœur & les arteres. C'est tout ce qu'on peut découvrir des sentimens d'*Athenée*, à la réserve que l'on fait encore qu'il avoit adopté l'Anatomie d'*Aristote* sur la structure de la plupart des parties du corps humain.

Galien remarque qu'aucun des Médecins contemporains d'*Athenée* n'avoit écrit si universellement que lui sur la Médecine ; mais il ne nous reste de tous ses Ouvrages que deux ou trois chapitres qu'on trouve dans les Recueils d'*Oribase* & dont on ne peut rien tirer qui serve à l'établissement de l'opinion qui fait le fondement de sa doctrine, & encore moins qui fasse voir de quel usage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine.

ATHOTIS, ou THOT, à qui les Egyptiens ont attribué des connoissances en Médecine & même des Livres d'Anatomie, étoit Roi de Thebes & fils de *Menés*, Roi de toute l'Egypte. Les Tablettes Chronologiques de l'Abbé Lenglet du Fresnoy le placent à l'an du monde 1101, avant J. C. 2903, & le font regner 59 ans ; mais il n'est pas si ancien, s'il est vrai qu'il soit le même que *Mesraim*, fils de Cham.

ATRATUS, ou LENOIR (Hugues) étoit d'Evesham, dans le Diocese de Worchester en Angleterre. Il fit de grands progrès dans les Sciences, particulierement dans la Philosophie & les Mathématiques ; & comme il se rendit encore habile dans la Médecine, il fut surnommé le *Phenix* de son tems. Le Pape Nicolas III, souhaita de le voir à Rome, où il soutint parfaitement l'opinion qu'on avoit conçue de lui. Quelques mois après son arrivée dans cette Capitale, il se fit Prêtre, & se distingua encore tellement par la science de ce nouvel état, que le Pape Martin IV le nomma au Cardinalat le 23 Mars 1281. Il remplit les devoirs de son ministere avec beaucoup d'édification, & mourut de la peste en 1287. On lui attribue les Ouvrages suivans : *Canones Medicinales. Super opus Febrium Isaaci opusculum. De Genealogiis humanis. Distinctiones prædicabiles.*

ATSLOW (Edouard) fit ses études à Oxford, où il prit le bonnet le 27 Août 1566. Ce Médecin fut assez suivi dans la pratique, & comme il avoit gagné l'estime & la confiance des Catholiques Romains, il fut presque le seul dont ils se servirent dans leurs maladies. Il mérita encore la confiance de Marie Stuart, Reine d'Ecosse, avec qui il entretint un commerce de lettres qui le fit emprisonner ; mais il fut élargi au bout de quelques mois.

ATTALUS, Médecin du second siecle, étoit disciple de *Soranus* & partisan de la Secte Méthodique. Il exerça sa profession à Rome en même tems que *Galien*, qui eut quelques démêlés avec lui au sujet de la cure d'un Philosophe nommé *Théa-*

gene. La caufe de leur différend vint de ce que le Médecin Méthodique voulut appliquer des remedes fimplement émolliens fur une tumeur que ce Philofophe avoit à la région du foie, contre l'avis de *Galien*, qui propofa d'y appliquer des aftringens, pour ne pas trop affoiblir ce vifcere.

ATTALUS PHILOMETOR, dernier Roi de Pergame, fit le peuple Romain héritier de tout ce qu'il poffédoit. *Leclercq* & *Rolin* ne s'accordent pas fur l'année de la mort de ce Prince; le premier la fixe à l'an du monde 3818, & le fecond la met en 3871. Ce dernier fentiment eft plus fuivi.

Attalus aimoit beaucoup la Médecine & vouloit favoir les chofes par lui-même. Il cultivoit, dit *Plutarque*, des plantes vénimeufes, comme la jufquiame, l'ellébore, la ciguë, l'aconit, le dorycnium, qu'il femoit & qu'il plantoit lui-même dans fes jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le tems le plus propre, afin de pouvoir faire des expériences fur les fucs, les femences & les fruits de ces plantes, & d'en reconnoître les propriétés. L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'*Attalus* comme un amufement indigne de la Majefté Royale, & lui préfere pour cette raifon *Demetrius*, furnommé *Poliocertes*, c'eft-à-dire, preneur de villes, qui ne fe divertiffoit qu'à faire conftruire des vaiffeaux ou des galeres, & des machines de guerre d'une grandeur prodigieufe. On ne peut difconvenir qu'*Attalus* doit être mis au rang de ces Princes foibles qui n'ont point donné tout le foin qu'ils devoient à la protection de leurs fujets, au maintien de leur autorité & à la tranquillité de leurs Etats; cependant on ne voudroit pas lui préférer *Demetrius* à tous égards. Celui-ci, trop attaché à la paffion qui le dominoit, ne s'occupa que de l'affreux plaifir de dévafter la terre. Il ne cultiva que les arts de la guerre, ce fléau du genre humain, & ne penfa point à ceux qui font utiles à la fociété, à ces arts de la paix fi propres à rendre les peuples heureux.

Attalus ne s'attacha pas feulement à examiner les poifons, il effaya auffi les contrepoifons, donnant les uns & les autres à des criminels condamnés à la mort, comme on l'apprend de *Galien*. Il prépara encore divers bons médicamens, dont une partie portoit fon nom du tems même de *Galien*, qui en rapporte la compofition, & qui affure qu'*Attalus*, qu'il appelle fon Roi, parce que lui *Galien* étoit de Pergame, avoit eu beaucoup de goût pour cela.

AVANTAGE, (Jean) Maître-ès-Arts de l'Univerfité de Paris, prit fes degrés dans la Faculté de Médecine de cette ville. M. *Baron*, dans fa *Notitia Medicorum Parifienfium*, met la promotion de *Jean Avantage*, fous le Décanat de *Jean Le Deugie*, nommé à cette charge en Novembre 1418. Il fut Médecin de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, & devint Evêque d'Amiens, en 1437. Il mourut en 1456.

Avant de paffer à l'Epifcopat, *Avantage* avoit été Prévôt de Saint Pierre à Lille. Il eft le XXVIIe. qui ait poffédé cette dignité. *Euftache Calculus*, (de la Pierre) qui fut XXXe. Prévôt de la même Eglife, fut auffi Médecin d'un Duc de Bourgogne. Il prenoit dans tous les actes le titre de *Phyficus*: c'étoit alors le titre modefte que fe donnoient les Médecins. Il eft encore aujourd'hui en ufage en Allemagne.

AUBERT, (Jacques) Ecrivain du XVI siecle, né à Vendôme en Beauce, étoit Docteur en Philosophie & en Médecine. Il mourut à Lausanne en 1586, & laissa les Ouvrages suivans :

Libellus de peste. Lausannæ, 1571, *in-8.*

Des natures & complexions des hommes, & d'une chacune partie d'iceux, & aussi des signes par lesquels on peut discerner la diversité d'icelles. Lausanne, 1571, *in-8.* Paris, 1572, *in-16.*

De metallorum ortu & causis, brevis & dilucida explicatio. Lugduni, 1575, *in-8.*

Duæ apologeticæ responsiones ad Josephum Quercetanum. Lugduni, 1576, *in-8.* Ce sont deux déclamations contre la Chymie que l'Auteur avoit déja attaquée dans l'Ouvrage précédent.

Progymnasmata in Joannis Fernelii librum de abditis rerum naturalium causis. Basileæ, 1579, *in-8.*

Institutiones Physicæ instar commentariorum in Libros Physicæ Aristotelis. Lugduni, 1584, *in-8.*

Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium malè affectarum & affectuum præter naturam. Lausannæ, 1587, *in-8. Lugduni*, 1596, *in-8.*

AUBERT (François) naquit le 28 Septembre 1695, à Dormans, petite ville de France en Champagne. Il se livra à l'étude de la Médecine, & après avoir reçu les honneurs du Doctorat en cette Science, il fut fait Médecin des Hôpitaux de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Discours sur les maladies des bestiaux.*

Consultations Médicinales sur la maladie noire. 1745, *in-4.*

Réponse aux Ecrits de M. Navier *touchant le Péritoine.* 1751, *in-4.*

AUBERY, (Jean) Médecin du XVII siecle, a donné au public un livre intitulé : *L'Antidote de l'Amour*, qui fut réimprimé à Delft, en 1663. Il est dédié à *Du Laurens*, Professeur Royal dans l'Université de Montpellier, sous qui *Aubery* avoit étudié. Cet Ouvrage est curieux & savant tout ensemble ; il est même plus utile & plus agréable que le titre ne le promet. De la maniere dont l'Auteur a traité son sujet, il ne paroît pas qu'il ait été du sentiment d'*Ovide*, qui regardoit l'Amour comme un mal rebelle aux secours que propose la Médecine : *Nullis Amor est medicabilis herbis. Metamorph. Lib.* 1.

On a encore de la façon d'*Aubery* :

Les Bains de Bourbon-Lancy & de l'Archambaut. Paris, 1604, *in-8.*

De restituenda & vindicanda Medicinæ dignitate. Parisiis, 1608, *in-8.*

AUBIGNÉ DE LA FOSSE, (Nathan) Médecin & Mathématicien du XVII siecle, étoit d'une naissance illustre. Il naquit le 16 Janvier 1601 à Nancray près de Pluviers en Gâtinois, de *Théodore Agrippa d'Aubigné*, Seigneur des Landes & de Chaillon &c., & se retira à Geneve avec ses pere & mere, le 1 Septembre 1620. Il épousa *Claire Pelissari* le 15 Juillet 1621, fut reçu Docteur en Médecine à Fribourg en Brisgaw, le 2 Mai 1626, obtint *gratis* la Bourgeoisie de Geneve le 20 Mars 1627, devint veuf le 11 Septembre 1631, & se maria

en fecondes nôces, le 23 Mai 1632, avec *Anne Crefpin*, fille du Confeiller *Samuel Crefpin.* Le 18 Janvier 1658, il fut fait membre du Confeil de deux Cens, & vivoit encore en 1669; mais on ne fait pas jufqu'à quelle année il a pouffé le refte de fa carriere. Comme *Aubigné* s'étoit particulierement attaché à la Chymie, il a écrit quelques Ouvrages qui ont rapport à cette partie de la Médecine, & qui font intitulés :

Bibliotheca Chymica contracta. Genevæ, 1653, *in*-8, 1654, *in*-4, 1673, *in*-8. C'eft un Recueil des Ecrits d'autrui.

Lumen novum Chymicum. Ibidem, 1654, *in*-8.

Arcanum Hermeticæ Philofophiæ. Ibidem.

Carmen aureum & enigma. C'eft un Poëme fur des matieres chymiques; on le trouve dans le fecond volume de la Bibliotheque de *Manget.*

AUBRY, (Jean D') natif de Montpellier, étudia la Théologie & reçut l'ordre de Prétrife. Sectateur zélé de *Paracelfe*, dont les Ouvrages lui avoient gâté l'efprit, il voulut fe mêler de la Médecine, vint à Paris, & s'y afficha comme Médecin vers les années 1658, 1659, & 1660. *D'Aubry* n'étoit qu'un Chymifte enthoufiafmé de fon modele, dont il a adopté le langage & les rêveries dans fes Ouvrages qu'il a publiés fous ces titres :

La merveille du monde ou la Médecine véritable reffufcitée. Paris, 1655, *in*-4.

Le triomphe de l'Archée & le défefpoir de la Médecine. Paris, 1656, *in*-4. Les deux enfemble. Paris, 1660, *in*-4.

AUDOIN de Chaignebrun, (H.) ancien Chirurgien des Hôpitaux & Armées du Roi de France, a donné un Ouvrage fous le titre de *Cartes Micro-cofmographiques, ou Defcription du corps humain.* Dès l'an 1754, cet Ouvrage avoit été approuvé par *Morand*, & l'Auteur avoit obtenu un privilege pour la fureté de l'impreffion; mais ayant été employé, depuis cette époque, au traitement de différentes maladies épidemiques, il n'a pu s'occuper de la publication de fon Ouvrage. Il penfoit enfin de le faire paroître en 1762, lorfque Chirol donna fa premiere carte fur l'Angéiologie. La reffemblance qu'*Audoin* crut y trouver avec les fiennes, excita fes plaintes; mais la conteftation a été décidée en 1770. On a de ce Chirurgien :

Relation d'une maladie épidémique & contagieufe qui a regné l'été & l'automne de 1757, fur les animaux de différentes efpeces, dans la Brie. Paris, 1762 *in*-12. Il termine fon Ouvrage par fes découvertes fur le tiffu cellulaire qu'il préfente avec la complaifance d'un homme qui fe les attribue. Il nous apprend que le tiffu cellulaire eft le fiege & l'organe des métaftafes, &c.; mais la doctrine qu'il établit à cet égard n'eft pas de lui; elle avoit déja été développée & mife dans tout fon jour par *Thierry*, Médecin de Paris, dans la Thefe qu'il foutint, en 1749, dans les Ecoles de la Faculté. *An in cellulofo textu frequentiùs morbi & morborum mutationes?* Il conclut pour l'affirmative.

Cartes micro-cofmographiques, ou Defcription du Corps Humain. L'Auteur les fit paroître en 1770, *in*-4, & les dédia à M. le Prince de Conti.

Parallele

Parallele nouveau, ou Abrégé de différentes méthodes de tailler, in-4, de 6 pages.

Lettre à M. Guattani, Chirurgien-Major de l'Hôpital du Saint-Esprit à Rome, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu, 1749; in-4, de 8 pages.

L'Etat de la Médecine en Europe, pour l'année 1777, donne M. *Audouin* pour Collegue à M. *Poissonnier des Perrieres*, dans la charge de Médecin de la Généralité de Paris; M. *Goulin* lui attribue le même emploi, en parlant de différentes maladies épidémiques, dont il a inséré la relation dans ses *Mémoires*.

AVELLINUS, (François) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Messine en Sicile, où il florissoit vers l'an 1630. Le public lui rendit justice en appréciant ses talens qu'il admira; & ses Confreres lui marquerent toute l'estime qu'ils en faisoient, en le nommant plus d'une fois à la charge de Président de leur College. *Antoine Mongitor* met l'Ouvrage suivant sous le nom de ce Médecin.

Expostulatio contra Chymicos, quâ eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur. Messanæ, 1637, *in*-4.

AVENZOAR, *Abu Meron Abenzoar*, *Abhomeron Abynzohar*, ou *Aben Zohr Alandalausi*, sont les différens noms, sous lesquels est désigné un Médecin qui vécut jusques dans le douzieme siecle, du tems d'*Averroës*, & qui connut *Avicenne*, quoiqu'il fût moins ancien que lui. Ce Médecin naquit ou du moins demeura long-tems à Séville, Capitale de l'Andalousie, qui étoit alors la résidence d'un Calife Mahométan. On dit qu'il commença d'étudier la Médecine à l'âge de dix ans, qu'il en vécut 135 sans avoir jamais été malade, & que cette longue expérience lui ayant donné une connoissance parfaite de son Art, il fut surnommé le *Sage* & l'*Illustre*.

On eut grand soin de son éducation, & comme il étoit d'une famille qui pratiquoit la Médecine depuis long-tems, ainsi qu'il paroît par les éloges qu'il fait de son aïeul & de son pere, il s'instruisit avec eux, non-seulement de la Médecine proprement dite, mais encore de la Chirurgie & de la Pharmacie. Du tems d'*Avenzoar* ces trois professions étoient partagées en plusieurs mains; & comme il se fit une étude des deux dernieres, sans s'arrêter à la coutume de son pays où elles n'étoient exercées que par des esclaves & autres personnes ignobles, il emploie tout ce qu'il peut de raisons pour excuser sa conduite. Il lui étoit bien important d'en agir ainsi, puisqu'il avoit à combattre le préjugé de sa nation qui lui auroit reproché de manquer à la décence de son état, s'il eût embrassé la Chirurgie & la Pharmacie, sans prouver l'utilité de ses vues pour lui-même, & l'avantage qui en résultoit pour le public. Il devoit encore persuader les Médecins de son tems, & leur faire voir que les opérations qui demandent le secours de la main, ainsi que la préparation des médicamens, ne sont point des choses au dessous d'eux.

Comme *Avenzoar* ne fut point arrêté par les délicatesses qui retenoient ses contemporains dans l'ignorance des principes qu'ils auroient pu tirer de l'exercice de la Chirurgie & de la Pharmacie; comme il crut même ces délicatesses contraires au bien des malades, il fit ces deux professions & s'y livra avec

autant d'ardeur, qu'à la pratique de la Médecine. Delà vient qu'il a traité de plusieurs maladies chirurgicales, en particulier des luxations & des fractures, & que, pour remplir ces derniers objets avec toutes les connoissances qu'ils demandent, il s'est beaucoup appliqué à l'Ostéologie. Ce n'est pas qu'il se fût borné à cette partie de l'Anatomie ; les réflexions qu'il fait sur le médiastin & le péricarde, prouvent assez qu'il avoit osé passer au dessus de la défense portée par la loi de Mahomet, qui interdit toute ouverture de cadavres.

Quant à la Pharmacie, il avoue lui-même qu'il mettoit tout son plaisir à faire des syrops & des électuaires, & qu'en s'étudiant à bien composer les médicamens, il cherchoit encore à s'assurer de leurs propriétés. Il a aussi écrit beaucoup de choses sur les plantes vénimeuses & les antidotes, & il est le premier qui fasse mention du bézoard animal, dont il avoit coutume de se servir contre la jaunisse occasionnée par le poison. Il faisoit encore une estime particuliere de l'ellébore noir en purgatif.

Ce Médecin a eu assez de candeur pour avouer ses fautes & ses méprises ; mais comme il fut très-occupé, il employa le cours d'une pratique longue & réfléchie à faire beaucoup d'observations & de remarques sur des choses qui n'avoient pas été traitées avant lui. Il en fit, par exemple, sur l'inflammation & l'abscès du médiastin, sur un abscès dans le péricarde, sur une hydropisie du cœur, sur la dysphagie ou la difficulté d'avaler les alimens, pour laquelle il conseille, entre autres moyens, les lavemens nourrissans. Il se fait cependant à lui-même des objections contre l'usage de ce remede. Le sentiment de *Galien*, qui dit que les lavemens ne pénétrent point jusqu'à l'estomac, l'embarrasse ; l'expérience lui démontre que les lavemens nourrissent, & il se met l'esprit à la torture pour rendre raison de la maniere dont cela se fait : mais comme il ne savoit pas que les gros intestins ont aussi quelques vaisseaux chyliferes, il n'a pu trouver cette raison. *Freind* dit encore qu'*Avenzoar* est le premier, parmi les Médecins Arabes, qui ait parlé en faveur de la Bronchotomie ; quoiqu'il ne l'eût jamais pratiquée, il n'en a pas moins senti l'utilité. *Avicenne*, qui connoissoit cette opération & qui en a fait mention dans ses Ouvrages, a pu donner là dessus quelques éclaircissemens à *Avenzoar* ; & delà il paroît que l'assertion du Docteur *Freind* est plus favorable à notre Auteur, que conforme à la vérité. Mais ce qui fait infiniment d'honneur au Médecin dont nous parlons, c'est qu'il a senti toute la nécessité de rappeller les esprits à l'observation, & qu'il a fait les efforts les plus généreux pour bannir de la Médecine les théories de pure imagination. Il fut aussi l'ennemi de tous ceux qui prétendoient faire tellement quadrer les purgatifs avec la constitution de leurs malades, qu'ils exigeoient la plus scrupuleuse attention pour que ce remede fût exactement compassé sur l'état des humeurs & de la maladie. C'étoit *Alkind* qu'il avoit principalement en vue, parce que ce Médecin avoit composé un Traité en ce genre, où il entroit dans un détail minutieux sur le rapport des doses & des propriétés des médicamens avec la complexion des malades. *Avenzoar* ne pouvoit souffrir des sentimens empiriques, & tout ce qui avoit l'air de charlatannerie, lui déplaisoit souverainement. Il faisoit même si peu de cas des recettes qui avoient cours dans le public, qu'il s'emporte, dans plus

d'un endroit de ses Ouvrages, contre la témérité des vieilles femmes & la superstition des Astrologues. Il ne fut cependant point exempt lui-même de bizarrerie dans ses opinions ; il croyoit, par exemple, que tirer la pierre de la vessie étoit une chose indécente & contre la pudeur, & qu'un homme qui avoit de la religion ne devoit jamais entreprendre cette opération. Il étoit là dessus du sentiment d'*Hippocrate*, qui obligeoit ses disciples à faire serment de ne la pratiquer jamais.

La plupart des Auteurs donnent à *Avenzoar* le nom d'Empirique, mais on ne sait sur quel fondement ; il mérite ce nom beaucoup moins que les autres Médecins Arabes. La Préface de ses Ouvrages, qui est un Recueil des remedes dont lui ou d'autres s'étoient servi, peut avoir donné cette idée à ceux qui n'ont lu que cette piece. Il est cependant vrai qu'il avoit pour maxime que l'expérience est le guide le plus sûr que l'on puisse suivre dans la pratique, & que c'est elle qui condamne ou fait l'éloge du Médecin durant sa vie, aussi bien qu'après sa mort. Il observe aussi que tant s'en faut qu'on puisse acquérir le talent de la Médecine par des distinctions de Logique & par des subtilités de Sophistes, qu'il n'y a au contraire qu'une longue expérience, jointe à beaucoup de jugement, qui puisse nous procurer cet heureux talent. Mais rien de tout cela n'autorise à taxer cet Auteur du bas Empirisme qu'on lui impute; s'il fut Empirique à certains égards, ce ne peut-être que du côté des principes de la Secte de ce nom. Mais en général, il est si fortement attaché à la Secte Dogmatique, qu'il ne manque jamais de raisonner sur les causes & les symptômes des maladies ; & comme il prend presque toujours *Galien* pour guide dans ce qui concerne la théorie de la Médecine, il ne perd aucune occasion de le citer, & il en parle plus souvent que les autres Médecins Arabes.

Avenzoar rapporte que se trouvant un jour embarrassé dans une circonstance épineuse & dans laquelle il ne savoit quel parti prendre, après avoir inutilement consulté plusieurs autres Médecins, il prit enfin la résolution d'aller consulter son pere qui demeuroit dans une ville fort éloignée de la sienne. Le bon vieillard se contenta, pour toute réponse, de lui indiquer un passage dans *Galien* qu'il lui ordonna de lire, en lui disant que s'il ne venoit point à bout, après l'avoir lu, de guérir cette maladie, il ne devoit jamais s'attendre à réussir. Cet avis eut tout le succès qu'il pouvoit desirer ; il guérit son malade ; ce qui leur donna beaucoup de satisfaction à l'un & à l'autre.

Nous avons un Livre de la façon d'*Avenzoar*, qui est intitulé *Thaisser*. Il y indique les remedes & le régime qui conviennent à la plupart des maladies ; & ce Traité seul suffit pour nous faire juger du savoir & de l'expérience de son Auteur, qui mérita par ses talens la confiance de Miramamolin & la direction d'un Hôpital. Ce Livre a été plusieurs fois imprimé sous ce titre :

Liber Theisir Dahelmodana Vahelsabir, id est, Rectificatio medicationis & regiminis. Venetiis, 1490, *in-fol.* 1496, *in fol.* 1497, *in-fol. cum ejusdem Antidotario & Averroïs Libro* Colliget *dicto, per Hieronymum Surianum emendatô. Ibidem*, 1514, *in-fol. Lugduni*, 1531, *in-8*, *cum ejusdem Antidotario, & Averroïs Librô* Colliget *nun-*

cupatô. Jean Colle a publié un Commentaire *De cognitu difficilibus in praxi ex Libro Avenzoaris. Venetiis*, 1628, *in-4.*

Averroës, quoique l'homme du monde le moins prodigue en louanges, parle très-avantageusement de notre Auteur, & lui donne les titres les plus relevés. Il l'appelle glorieux, admirable, trésor de toute connoissance, le plus fameux Médecin qui ait paru depuis *Galien*. L'Espagne étoit alors florissante par ses Ecoles de Médecine, mais celle de Tolede l'emportoit par dessus toutes les autres ; & comme *Avenzoar* en faisoit beaucoup de cas, il donne le titre d'Hommes sages aux Professeurs de cette Ecole. On ne voit cependant pas que les Médecins Arabes, qui figuroient en Espagne dans le douzieme siecle, eussent rien fait d'extraordinaire. A l'exception d'un petit nombre qui sentit la nécessité de l'observation, le reste ne s'occupa qu'à commenter, tantôt un Auteur, tantôt un autre, suivant leur fantaisie ; qu'à faire des extraits ou des abrégés d'Ouvrages d'autrui, sans rien produire de nouveau, & même sans rien faire pour l'avancement de la Médecine.

AVERROES, AVERRHOES ou AVEN-ROEZ, en Arabe *About Valid Mohammed Eben Rosc̆hd*, de Cordoue en Espagne, étoit en réputation vers le milieu du XII siecle. Il s'appliqua premierement à l'étude des Loix, qu'il abandonna pour s'occuper de celle des Mathématiques & de la Médecine. *J. Léon* rapporte que l'Aïeul d'*Averroës* avoit été député par ses compatriotes pour offrir la couronne à l'Empereur de Maroc, qui le nomma grand Prêtre & premier juge du Royaume de Cordoue ; emploi dont il jouit pendant plusieurs années & qu'il laissa à ses descendans.

Averroës se rendit célebre par sa générosité, sa patience & son application à l'étude, mais plus célebre encore par la vivacité de son esprit & sa grande subtilité dans le raisonnement. Il se signala par les Commentaires qu'il écrivit sur la Philosophie d'*Aristote*, & par la passion qu'il fit éclater pour la personne & pour la doctrine de ce Philosophe. En effet, il a mêlé dans ses Ouvrages plus de Philosophie Aristotélicienne que les autres Arabes ; & delà on a pris occasion de l'appeller *l'Ame d'Aristote*, titre qu'on ajouta à celui de *Commentateur* qu'on lui avoit déja donné.

Son Abrégé de Médecine est tiré des autres Auteurs avec peu de changement & d'augmentation. Il y remarque qu'on ne peut avoir la petite vérole qu'une seule fois; mais plusieurs Médecins révoquent en doute la vérité de cette observation. L'Anatomie d'*Averroës* est la même que celle de *Galien*. Sa pratique n'a rien de neuf; il ne paroît pas même en avoir eu beaucoup. Cependant il s'acquit une grande réputation, que ses Ouvrages soutinrent long-tems après sa mort par toute l'Europe. Les éditions, qu'on a faites de ses Ecrits, en sont la preuve :

Cantica Avicennæ cum Averroïs commentariis, Armegandô Blasiô interprete. Venetiis, 1484, *in-fol. Ibidem*, 1555, *in-fol. castigata ab Andrea Alpago Bellunense.*

Colliget Libri VII, item Cantica Avicennæ cum ejusdem Averroïs Commentariis, & Tractatus de Theriaca. Armegandus Blasius de Montepessulano ex Arabico in Latinum transtulit, Andreas Alpagus Bellunensis castigavit. Venetiis, 1552, *in-fol.* dans le

dixieme tome des Œuvres d'*Averroës. Venetiis*, 1496, *in-fol. cum Abenzoaris Libris. Ibidem*, 1514, *in-fol. Lugduni*, 1531, *in-8*, avec le *Thaiſſer d'Avenzoar.*

De venenis liber. Lugduni, 1517, *in-4*, avec le *Regimen ſanitatis* de *Magninus.*

De ſimplicibus Medicinis. Argentorati, 1531, *in-fol.* avec les Traités que *Serapion*, *Meſué* & d'autres ont écrit ſur cette matiere.

Collectaneorum de re Medica ſectiones III. Lugduni, 1537, *in-4.* C'eſt un recueil de tout ce qui a rapport aux livres 2, 6 & 7 du *Colliget.*

De Theriaca Tractatus. Venetiis, 1562.

De Febribus liber. Dans la collection de Veniſe.

Gilles de Rome dit qu'étant à la Cour de l'Empereur Fréderic II, il y trouva deux fils d'*Averroës*; & c'eſt à ce ſujet qu'il parle de ce Médecin dont il déplore l'aveuglement. Il l'accuſe de n'avoir eu aucune Religion, & d'avoir dit qu'il aimoit mieux que ſon ame fût avec les Philoſophes qu'avec les Chrétiens. D'autres rapportent cela diverſement. Suivant eux, *Averroës* regardoit la Religion des Chrétiens comme une Religion impoſſible, à cauſe du myſtere de l'Euchariſtie; celle des Juifs, comme une Religion d'enfans, à cauſe de différens préceptes & des obſervances légales; il avouoit enſuite que celle des Mahométans, qui ne s'attache qu'à ſatisfaire les ſens, eſt une Religion de pourceaux; & il finiſſoit par s'écrier; *Moriatur anima mea morte Philoſophorum!* Cette exclamation ne ſeroit pas déplacée dans la bouche des Philoſophes de nos jours, qui, ſous le dehors d'une Religion de bienſéance, contrediſent par leurs maximes celle dans laquelle ils ſont nés, & reſſemblent parfaitement à *Averroës*, s'il eſt encore vrai qu'il ait nié l'immortalité de L'ame. le Docteur *Freind* le lave de ce dernier reproche, & il obſerve que ceux qui ont prêté de pareils ſentimens à ce Médecin, ne ſe ſont point donné la peine d'examiner ſes Ouvrages; car ils y auroient remarqué que leur Auteur ſoutient, tantôt que l'ame eſt raiſonnable, tantôt qu'elle eſt immatérielle, & qu'il dit même en termes exprès qu'elle eſt immortelle. Mais le témoignage avantageux que *Freind* rend à *Averroës*, n'a point empêché M *Lorry* de parler ainſi de ce Médecin, dans la préface qu'il a miſe en tête des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont il eſt l'Editeur: “ Dans les derniers „ tems de l'empire des Arabes ſur les Sciences, leurs Ecoles déja tombées » par l'amour du bel eſprit, ne ſuivoient plus que la Philoſophie d'*Averroës*, » Philoſophe & Médecin très-attaché à la forme Ariſtotélicienne; mais qui, „ loin d'être un compilateur, étoit regardé, même par les Mahométans, comme » un raiſonneur hardi & dangereux, qui ſapoit les fondemens de toutes les » Religions, & dont la lecture a été interdite aux Chrétiens par pluſieurs » Conciles. «

Averroës finit ſes jours à Maroc, ville d'Afrique, l'an de l'Hégire 595, qui revient à celui de ſalut 1198; & ſelon d'autres, 603 de l'Hégire, ou de Jeſus-Chriſt 1206.

AUGENIUS ou AUGENIO (Horace) de Monte-Sancto, petite ville de la Marche d'Ancone, naquit, ſuivant la conjecture de *Mazzuchelli*, vers 1527, de *Louis Augenio*, Médecin qui exerça ſa profeſſion pendant l'eſpace de 70 ans,

dans la Romagne & la Toſcane, & qui fut en particulier attaché au Pape Clément VII, dont il mérita l'eſtime.

Horace ſe mit en devoir de ſoutenir la réputation que ſon pere s'étoit acquiſe. Après de bonnes études des Belles-Lettres & de Philoſophie, il s'appliqua à la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur. Il enſeigna enſuite la Logique à Macerata pendant deux ans, & paſſa delà à Rome, où il remplit la Chaire de Médecine théorique pendant cinq. On remarque qu'il étoit dans la Capitale du monde chrétien, en 1558, qu'il exerça ſa profeſſion à Oſimo, en 1563, & à Tolentin, en 1576. Il enſeigna, dit-on, à Pavie dans l'intervalle de ſa ſortie de Rome; mais ce qui eſt plus certain, c'eſt qu'il remplit la Chaire de Médecine pratique à Turin pendant ſeize ans, c'eſt-à-dire, depuis 1577, juſqu'en 1593. Les ſix premieres années, il y eut *Jean Coſteo* de Lodi pour Collegue, & les dix ſuivantes, il n'en eut aucun.

Bernardin Paterno, Profeſſeur de Médecine théorique à Padoue, mourut en 1592. *Augenio* demanda la Chaire vacante, & il l'obtint le 2 Juillet de la même année, avec des appointemens de neuf cens florins. Il n'en prit cependant poſſeſſion que le 8 Novembre 1593; ſon Diſcours inaugural fut généralement applaudi. Ses Leçons le furent également; elles lui procurerent même tant de réputation, que le Sénat de Veniſe augmenta ſes appointemens juſqu'à onze cens florins. Ce Médecin en jouit le reſte de ſa vie qu'il finit à Padoue, en 1603. Le Recueil de ſes Ouvrages a été pluſieurs fois imprimé ſous le titre d'*Opera omnia*, à Veniſe, en 1597, 1602, 1607, *in-fol.* à Francfort, 1600, *in-fol.* On y remarque les Traités ſuivans, dont il y a des éditions particulieres:

De medendis calculoſis & ulceratis renibus. Camerini, 1575, *in-4.*

De modo præſervandi à peſte Libri IV. *Firmi*, 1577, *in-8. Lipſiæ*, 1598, *in-8.*

Epiſtolarum & conſultationum Medicinalium Libri XII. *Auguſtæ Taurinorum*, 1580, *in-4. Venetiis*, 1592, *in-folio. Libri* XXIII, *in duos tomos diſtributi. Francofurti*, 1597, *in-fol.* avec les deux Livres *De hominis partu.* Les onze Livres qui manquent à l'édition de Veniſe, de 1592, ont paru dans cette ville, en 1602 & en 1607, *in-fol.* avec le reſte des Ouvrages de cet Auteur.

De curandi ratione per ſanguinis miſſionem libri XVII. Taurini, 1584, *in-4. Venetiis*, 1597, *in-fol. Francofurti*, 1598, *in-fol.* Les trois premiers livres ont paru à Veniſe, en 1570, *in-8.* Il s'oppoſe à la réitération des ſaignées, & ne les admet que juſqu'à la concurrence de quatre livres de ſang, tirées à différentes repriſes. Il veut encore que dans le cas d'inflammation, on pratique la ſaignée dans un endroit éloigné du ſiege de la maladie; & comme les ventouſes & les ſangſues ont beaucoup de rapport à l'objet de cet Ouvrage, il s'étend ſur la méthode de les appliquer.

Quod homini non ſit certum naſcendi tempus, Libri duo. Venetiis, 1595, *in-8. Francofurti*, 1597, *in-fol.*

Epiſtolarum Medicinalium Tomus tertius. Francofurti, 1600, *in-fol. Venetiis*, 1607, *in-fol.* avec ſes autres Ouvrages.

De Febribus, Febrium ſignis, ſymptomatibus & prognoſticô libri tres; de curatione ſymptomatum Febrium peſtilentium; de Febribus peſtilentibus; de curatione Variolarum & Morbillorum. Venetiis, 1605, *in-fol.* par les ſoins d'*Hilaire Augenius*, fils de l'Auteur. *Francofurti*, 1607, *in-fol.*

AUGURELLE, (Jean-Aurele) fameux Chymiste & bon Poëte, natif de Rimini dans la Romagne, donna, vers l'an 1520, un Traité en vers héroïques sur la maniere de faire de l'or. On dit que Léon X, Pontife ingénieux à qui il avoit dédié ce Traité, se borna à lui faire présent d'une grande bourse vuide pour le remercier de sa dédicace, en lui disant que *celui qui savoit faire de l'or, n'avoit besoin que d'un endroit pour le mettre.* Ce n'étoit point sur une pareille récompense que les espérances de ce Chymiste étoient fondées; il avoit besoin d'or plus que personne, car il mourut fort pauvre à Tréviso dans les Etats de la République de Venise. Quelques Auteurs disent qu'il affecta cette pauvreté pour se mettre à couvert des poursuites des envieux de son secret. Cela sent le langage des Adeptes; car l'homme connoît trop le prix de l'or, pour le produire sans en faire usage. Il faudroit qu'il fût bien sot pour le posséder, sans l'employer à ses besoins; ou il devroit être du nombre de ces avares qui s'en forment des autels, & qui n'ont point de plus grande satisfaction que d'y rendre un culte profane aux furies qui les tourmentent. Mais l'avarice n'est point un défaut qui regne dans le pays des souffleurs; à leur métier, il y a trop à perdre & trop peu à gagner. Aussi est-il certain que ce fut pour en avoir couru tous les risques qu'*Augurelle* tomba enfin dans la misere. Sa *Chrysopée*, qui est l'Ouvrage dans lequel il consigna ses délires, fut imprimée sous ce titre:

Chrisopoeæ Libri tres. Venetiis, 1515, *in*-4. *Basileæ*, 1561, *in-folio*, avec les *Veræ Alchymiæ Scriptores* recueillis par *Guillaume Gratarole. Antverpiæ*, 1582, *in*-8. *Argentorati*, 1613, *in*-8, dans le troisieme volume du Théatre Chymique. *Joly* a traduit cet Ouvrage en François, Paris, 1550, & *F. Habert* de Berry l'a mis en vers François. Paris, 1626, *in*-8.

AVICENNE, Médecin Mahométan, dont le véritable nom est *Abuhali, Alhoussain, Ebenhali, Ebensina*, c'est-à-dire, Houssain, pere d'Hali, fils d'Hali, fils de Sina. De ce dernier mot *Ebensina*, nous avons fait le nom *Avicenna*, sous lequel ce Médecin est connu aujourd'hui; quoique certains Auteurs lui eussent donné celui d'*Aboli-Abiscene.* Il naquit à Bochara en Perse, dans la province Transoxane, qui est appellée pays des Usbecks dans les Géographies modernes. On met sa naissance à l'an 370 de l'Hégire, qui revient à celui de l'Ere Chrétienne 980; ce qui détruit l'erreur de ceux qui se sont imaginés qu'*Avicenne* avoit été disciple d'*Averroës* à Cordoue & de *Rhasis* à Alexandrie.

Il employa sa jeunesse à l'étude de la Philosophie, & il prit tant de goût pour les Mathématiques, qu'à l'âge de seize ans, il possédoit *Euclide* & la plupart des Auteurs qui ont écrit sur ces belles Sciences. On dit qu'il étoit grand admirateur de la doctrine d'*Aristote*, & qu'en particulier, il avoit une si haute estime des livres que ce Philosophe a composés sur la Métaphysique, qu'il les apprit par cœur. D'autres assurent, au contraire, que les ayant lu quatre fois & n'en comprenant pas tous les secrets, il les abandonna. Il avoit aussi appris par cœur tout l'Alcoran. C'est à ces premiers progrès qu'*Avicenne* dut la réputation qui engagea le Sultan Cabous à le choisir pour avoir soin de sa Bibliotheque. Cette charge lui procura une nouvelle occasion de s'instruire; il se mit

à lire les Auteurs qui ont écrit de la Médecine, & il les lut avec tant de fruit, qu'il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il pouvoit lui-même se mêler de cette profession. Il fut si attaché à cette étude, qu'il passoit souvent les nuits pour s'y livrer plus tranquillement; & c'est ainsi qu'il a trouvé le tems de beaucoup écrire, quoiqu'il ait peu vécu. Mais s'étant retiré à Ispahan sur la fin de sa vie, les délices de cette ville lui firent perdre le goût du travail. Emporté par le torrent de ses passions, il se livra si honteusement à toutes sortes d'excès, qu'on disoit de lui que la Philosophie n'avoit pu lui apprendre à bien vivre, ni la Médecine à conserver sa santé. En effet, ses débauches lui causerent de grandes maladies, dont il mourut à Médine l'an de grace 1036, des Arabes 428, & le 56e. de son âge. Son corps fut inhumé dans la ville d'Hamadan.

Avicenne a intitulé ses Ouvrages *Canon* ou Regle; & comme ils lui ont mérité la plus haute réputation, on s'attendroit naturellement à y trouver quelque chose qui répondît à la célébrité dont il a joui, mais on n'y voit presque rien que ce qu'il a copié d'après d'autres Ecrivains. On y remarque même beaucoup de défauts qui lui sont propres; en particulier, il paroît prendre plaisir à multiplier les signes des maladies sans aucune raison; il pose souvent pour principal symptôme, ce qui n'est que pur accident & n'a aucune connexion immédiate avec le caractere de la maladie. Il a cependant quelquefois rectifié *Galien* & même interprété *Hippocrate*, en les copiant l'un & l'autre; il a décrit plusieurs maladies inconnues aux Grecs, & sa méthode curative est infiniment plus riche que la leur. Il y a parmi ses Ouvrages une espece de Dictionnaire de médicamens simples; & comme il étoit persuadé de l'importance de les bien connoître, il en avoit fait peindre les figures, pour faciliter les démonstrations qu'il en faisoit à ses disciples.

Les Ecrits de ce Médecin ont paru sous le titre d'*Opera omnia. Venetiis*, 1484, *in-fol.* 1492, *in-fol.* quatre volumes, avec les expositions de *Gentilis* de Foligni. *Lugduni*, 1598, *in-fol.* quatre volumes, avec les éclaircissemens de *Jacques de Partibus.* Mais ce ne sont pas là toutes les éditions que nous avons; il y en a d'autres, dont les unes comprennent la plupart des Ouvrages de cet Auteur, & les autres quelques Traités particuliers.

Canon Medicinæ. Patavii, 1476, *in-fol.* En latin par *Gerard de Carmone* en Espagne.

Avicennæ Medicina. Venetiis, 1483, *in-fol. Mattaire* parle de cette édition.

Liber Canonis primus, translatus à Gerardo Carmonensi, ex Arabico in Latinum. Venetiis, 1486, *in-4.*

Canon Avicennæ ex Arabico in Hebraïcum conversus. Neapoli, 1492, *in-fol.*

Opera, Liber scilicet Canonis & Cantica, Latinè versa à Gerardo Carmonensi. Venetiis, 1495, *in-fol. Eadem. Venetiis*, 1500, *in-4. Eadem. Basileæ*, 1536, *in-fol.*

Liber Canonis. Venetiis, 1520, *in-fol.* avec les expositions de *Gentilis*, & les supplémens de *Jacques de Partibus* & de *J. Matthieu de Grado.*

Liber Canonis, de Medicinis cordialibus & Cantica. His accesserunt Avicennæ, de removendis nocumentis quæ accidunt in regimine sanitatis, & Tractatus de syrupo acetoso. Ex Versione Gerardi Carmonensis ex Arabico sermone in Latinum, cum emendationibus Andreæ Alpagi Bellunensis, & indice Benedicti Rinii Veneti, Venetiis, 1544.

1544, *in-folio. Eadem, Venetiis*, 1555, *in-folio. Basileæ*, 1556, *in-folio*.

Eadem, à Joanne Paulo Mongio Hydruntino, & Joanne Costæo Laudensi recognita; quibus accessere eorumdem in Libros Canonis annotationes. Venetiis, 1564, deux volumes *in-fol.*

Eadem, additis Librorum Canonis œconomiis & Tabulis isagogicis, per Fabium Paulinum Utinensem. Venetiis, 1580, *in-4*.

Liber Canonis ab Alpago partim translatus, cum cogitationibus Rinii, Medici Veneti. Venetiis, 1582, *in-fol. Index in hanc editionem à Julio Palamede Adriensi editus.* 1584, *in-fol.*

Libri quinque Canonis Medicinæ Aben Ali Principis filii Sinæ, aliàs corruptè Avicennæ, Arabicè nunc primùm impressi. Romæ, 1593, *in-fol. Pierre Kirstenius* a publié le second Livre en Arabe & en Latin. Breslau, 1609, *in-fol.*

Canon & Cantica, ex Versionibus Gerardi & Alpagi, cum annotationibus Costæi & emendationibus Mongii. Venetiis, 1595, deux volumes *in-fol. Eadem, Venetiis*, 1607 & 1608, deux volumes *in-fol.*

Libellus de removendis nocumentis quæ accidunt in Regimine sanitatis. Tractatus de syrupo acetoso, unà cum Syriaci Medici expositione in II & III partem, IV Fen, I Canonis Avicennæ & Ebenesi super V Canonem. Venetiis & Ticini, 1547, *in-folio*, grand papier.

Canon & Cantica, sinè castigationibus, cum Aphorismis Mesuæi, ab Antonio Deusingio ex Arabica Lingua in Latinam versis. Groningæ, 1649, *in-12*.

De Corde ejusque facultatibus Libellus, Joh. Bruyerinô Campegiô interprete. Lugduni, 1559, *in-8*.

Canonis Libri III, Fen II, quæ est de ægritudinibus nervorum, à Quinquarboreo Latinè versa. Parisiis, 1570, *in-8*.

Canonis Libri III, Fen I, Tractatus quartus ab eodem Campegio Latinè versus, & ad fidem Codicis Hebraïci correctus. Parisiis, 1572, *in-8*.

Canon Medicinæ interprete & scholiaste Vopiscô Fortunatô Plempiô. Tomus primus, Librum primum & secundum Canonis exhibens, atque ex Libro quarto, Tractatum de Febribus. Lovanii 1658, *in-fol.*

Quarti Canonis, Fen prima de Febribus. Patavii, 1659, *in-12*.

De morbis mentis Tractatus ex Arabico in Latinum versus à Petro Vatterio. Parisiis, 1659, *in-8*.

La réputation des Ouvrages d'*Avicenne* s'étoit tellement répandue dans l'Asie, que la plupart des Médecins Arabes du douzieme & du treizieme siecle ne s'occuperent qu'à les réduire en Abrégé, ou à les expliquer par des Commentaires. Les éditions, dont nous venons de donner la Notice, font assez voir que le même goût étoit passé en Europe. Ce Médecin étoit l'Auteur Classique le plus à la mode, & c'étoit sur ses Ecrits que rouloient les leçons des Ecoles ; on ne suivit même point d'autre doctrine que la sienne, jusqu'à la renaissance des Lettres. *Guerner Rolfinck* fut un des derniers Médecins Allemands qui demeura attaché aux Ouvrages d'*Avicenne* ; il les expliquoit encore à Jene au commencement du XVII siecle. Il en étoit de même dans les Pays-Bas ; car le décret de la visite de l'Université de Louvain, publié par ordre des Archiducs Albert & Isabelle, le 5 Septembre 1617, s'exprime ainsi ; Article

CXIV : *Volumus ut prima Lectio sit institutionum, quæ eas tradet juxta seriem doctrinarum, quas habet Avicenna in sua Pandecta 2. Libri primi Canonum.* Cela prouve en quelle vénération étoit alors la doctrine des Arabes dans la Faculté de Médecine de cette Ville ; mais elle y fut suivie encore long-tems, puisque le Docteur *Plempius* publia des Commentaires sur *Avicenne* en 1658. Son regne ne fut nulle part plus long que dans les Ecoles de Montpellier ; elles se distinguerent au dessus de toutes les autres par leur attachement à la doctrine d'*Avicenne*, & de nos jours on y voyoit encore des partisans de ce Médecin. Ce n'est pas que dans l'une & l'autre de ces Facultés, on n'y expliquât aussi les Ouvrages d'*Hippocrate* & de *Galien*, mais les Arabes n'en étoient pas moins considérés ; les Universités d'Italie & celle de Paris, furent les premieres à les abandonner, pour ne suivre que la doctrine des Grecs.

L'attachement des Médecins de l'Europe aux Ouvrages d'*Avicenne* fut si grand, que les Traductions seroient bien plus nombreuses que ne le porte la notice que nous en avons donnée, si elles avoient toutes été mises au jour. Rien n'a paru de la Version de *J. C. Scaliger*, dont *Laurent Gryll* fait mention. Celle d'*Amatus Lusitanus*, que *Jacques Mantinus* a revue, n'a point été imprimée. *Ravius* en avoit promis une autre, & elle n'a point été publiée. *Guillaume Postel* étoit possesseur d'un Abrégé d'*Avicenne*, qui est demeuré en manuscrit. Mais si on nous a fait grace de toutes ces pieces, le grand nombre de Commentaires a largement remplacé le peu de Traductions qu'on avoit promises & qu'on n'a pas données. J'en donne ici le catalogue, moins pour l'utilité qu'on peut tirer de ces Ouvrages, que pour faire voir quel fut l'empire d'*Avicenne* sur les Médecins du XVI siecle.

In I Fen Libri I expositio Jacobi Forolivienſis. Papiæ, 1512, *in-fol. Venetiis*, 1518, 1547, *in-fol.*

Hugonis Bencii. Venetiis, 1523, *in-fol.*

Bernardi Paterni posthumæ Explanationes. Venetiis, 1596, *in-4.*

Oddi de Oddis Expositio dilucidissima. Venetiis, 1575, *in-4. Patavii*, 1612, *in-4.*

Petri Garciæ Carrero Disputationes Medicæ & Commentaria in Fen I primi Libri. Compluti, 1612, 1617, *in-fol.*

J. B. Montani Explanatio. Venetiis, 1554, *in-8.*

J. B. Montani in Fen II Libri I Lectiones de causis, ægritudinibus, accidentibus, pulsibus & urinis, à Francisco Regolato editæ. Venetiis, 1557, *in-8.*

Sirasi vel Serasi Commentarius in Fen 2 & 3 Libri I. Venetiis, 1547, *in-fol.*

Jacobi de Partibus Expositio in Fen 3 Libri I, Doctr. 2. Venetiis, 1518, *in-fol.*

Dini de Garbo Commentarius in Fen 4 Libri I. Venetiis, 1514, *in-fol.*

Hugonis Bencii Expositio cum Jacobi de Partibus Annotationibus. Venetiis, 1517, *in-fol.*

Marsilii de Sancta Sophia. Lugduni, 1517, *in-4. Venetiis*, 1514, *in-fol.*

Antonii Mariæ Betsi. Bononiæ, 1491, *in-fol.*

Stephani Commentarii & Paraphrasis in Fen 9 Libri III, & in Fen 1 Libri IV. Venetiis, 1649, *in-12*, 1653, *in-fol.*

Matthæi de Gradibus Commentarius in Fen 22 Libri III. Mediolani, 1494, *in-fol.*

Gentilis Fulginatis. Venetiis, 1496, 1513, 1552, *in-fol.*

Joannis Arculani Commentarius, cum Symphoriani Campegii annotationibus. Lugduni, 1518, *in-fol. Venetiis*, 1560, *in-fol.*

Hugo Bencius cum caſtigatione Joannis Tolentini. Venetiis, 1515, *in-fol.*
Petri Garciæ Carrero Commentarii in Fen 2 Libri IV. Burdigalæ, 1628, *in-fol.*
Ebeneſi Commentarii in quintum Canonem. Ticini, 1547, *in-fol.*
Symphoriani Campegii in omnia Opera Caſtigationes. Lugduni, 1522, *in-4.*
Ejuſdem cribratio, lima & annotationes in Galeni, Avicennæ & Conciliatoris Opera. Pariſiis, 1516, *in-12.*
Petri Antonii Ruſtici Expoſitio. Papiæ, 1521, *in-folio.*
J. Pauli Mongii annotationes. Venetiis, 1594, *in-fol.*
Julii Palamedis Index in Avicennam. Venetiis, 1584, *in-fol.*
Gilberti Philareti Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate & Galeno. Lugduni, 1541, *in-4.*

AVIS. (Jean) Voyez LOYSEL.

AULETIUS (Alard) naquit en 1545 à Leuwarde, ou, ſelon d'autres, à Dockum en Friſe. Il fit ſon cours d'humanités dans la premiere de ces deux villes, & comme ſes parens n'étoient point en état de fournir à la dépenſe néceſſaire à ſes études, il fut obligé de ſe charger de l'office de Portier du College, pour pouvoir ſubſiſter. Après douze ans de ſéjour à Leuwarde, il s'engagea au ſervice de quelques jeunes Gentilshommes, en qualité de précepteur, & il voyagea avec eux en différens pays. Pendant ſes voyages, il prit le titre de Docteur en Médecine. A ſon retour en Friſe, il obtint la place de Recteur du College de Dockum; mais il abandonna cet emploi pour ſe rendre à Franequer, où il venoit d'obtenir une Chaire de Médecine. Sa promotion eſt antérieure à 1590, car en cette année il étoit Recteur de l'Univerſité de Franequer; il ſurvécut jusqu'au 21 Janvier 1606. On n'a de lui qu'un Ouvrage intitulé :

Monitio ad Ordines Friſiæ de reformanda Praxi Medicâ. Franekeræ, 1603, *in-4.*

M. Paquot, de qui j'ai tiré cet Article, ajoute cette réflexion au ſujet de l'Ecrit d'*Auletius* : » le moyen le plus court & le plus efficace pour réformer » la pratique de la Médecine, comme celle de toutes les autres Sciences, c'eſt » d'avantager ceux qui ont acquis le plus de capacité. »

AUMONT, (Arnulphe d') Profeſſeur Royal de la Faculté de Médecine à Valence en Dauphiné, Aſſocié de l'Académie de Lyon, & Correſpondant de celle de Montpellier naquit à Grenoble le 27 Novembre 1720. Témoin des fêtes que l'Univerſité de Montpellier avoit données au ſujet de la convaleſcence de Louis XV, qui fit paſſer les François de l'excès du déſeſpoir à l'ivreſſe de la joie, il en publia la relation, en 1744, ſous ce titre : *Relation des fêtes publiques données par l'Univerſité de Montpellier, à l'occaſion du rétabliſſement de la ſanté du Roi procuré par trois Médecins de cette Ecole.* En 1762, il fit paroître un *Mémoire ſur une nouvelle maniere d'adminiſtrer le Mercure dans les Maladies vénériennes & autres.* Sa méthode conſiſte dans l'uſage du lait des animaux friĉtionnés.

AVOLA, (François) Docteur en Philoſophie & en Médecine, vint au monde en Sicile le 11 Septembre 1667. Il fit de grands progrès dans ſes premieres études, & après avoir commencé ſon cours de Médecine à Palerme,

il fe rendit à Salerne, où il l'acheva, le 23 Avril 1690, par la prife du bonnet de Docteur. *Avola* parvint à la plus grande célébrité dans la pratique de la Médecine, & comme il fe diftingua encore par fes talens dans les Belles-Lettres & fur-tout dans la Poéfie, ce redoublement d'application lui affoiblit tellement la vue, qu'il la perdit en 1702, au grand regret des Savans, dont il avoit acquis l'eftime par plufieurs beaux morceaux de Poéfie Italienne. Ce Médecin vivoit encore en 1706, & fuivant *Antoine Mongitore* qui en parle dans fa Bibliotheque Sicilienne, il avoit deftiné à la preffe deux Recueils de fa façon, l'un d'Obfervations & l'autre de Confultations.

AURELIANUS. Voyez CŒLIUS AURELIANUS.

AURIFABER (André) de Breflau, fe deftina à la Médecine, qu'il alla d'abord étudier dans l'Univerfité de Wittemberg; mais en 1544, année de la fondation de celle de Konigsberg, il fe rendit dans cette ville, où il efpéroit de trouver à fe placer avantageufement. Il réuffit dans fes prétentions; & comme il n'étoit point Docteur, il fe rendit en Italie pour en prendre le titre, & revint delà à Konigsberg, où il fe mit à enfeigner la Médecine. Il remplit premierement la feconde chaire; mais fes démêlés avec *Placotomus* ayant obligé celui-ci à quitter cette ville en 1549, il lui fuccéda dans la place de Profeffeur Primaire, & devint enfuite Médecin du Duc de Pruffe. *Aurifaber* paffa le refte de fes jours dans les exercices Académiques. Il mourut le 12 Décembre 1559, âgé feulement de 46 ans, & laiffa au public :

Annotationes in Phoemonis Philofophi libellum de cura canum. Wittebergæ, 1545, *in*-8.
Succini Hiftoria. Regiomonti, 1557, *in*-8.

AURIVILLUS (Samuel) étudia la Médecine dans l'Univerfité de Gottingue, où il fut reçu au Doctorat. L'amour de la patrie le rappella enfuite en Suede, & il alla s'établir à Upfal, en qualité de Bibliothécaire de l'Univerfité; mais il y fut nommé en 1756 à la chaire d'Anatomie vacante par la démiffion de *Nicolas Rofèn*, & quelque tems après, à celle de Médecine pratique. On a de lui plufieurs differtations Académiques fur différens fujets.

AURRAN (Jofeph-François) naquit en Provence. Il étoit bien au fait des premiers élémens de la Chirurgie, lorfqu'il fe rendit à Strasbourg pour perfectionner fes connoiffances & en acquérir de nouvelles dans l'Hôpital de cette ville. Il y fut employé en qualité de Chirurgien, il fut même chargé d'y faire les démonftrations anatomiques; mais il ne borna point là fes vues.

Les progrès qu'il fit dans les Ecoles de Médecine de Strasbourg, dont il fuivit les Profeffeurs avec affiduité, lui mériterent les honneurs du Doctorat en 1766. On a de lui :

Elinguis fœminæ loquela. Argentorati, 1766, *in*-4. C'eft apparemment fa differtation inaugurale, qui a pour fujet l'obfervation d'une femme qui parloit, quoique privée de la langue par les fuites de la petite vérole.
Table des articulations des os, felon un nouveau fyftême, & leur rapport à celui des Anciens.
Table des articulations & des connexions des os, felon le fyftême des anciens Ana-

tomistes, & leur rapport à celui des Modernes. Ces deux Tables ont été publiées à la suite du cours abrégé d'Ostéologie de M. *Le Cat.*

AUSONE, (Jules) Médecin du IV siecle, pere du célebre Poëte de ce nom naquit à Bazas en Gascogne & s'établit à Bordeaux. *Avitianus*, son second fils, embrassa la même profession que lui, mais il n'eut pas le tems de s'y distinguer, car il mourut dans un âge peu avancé. *Ausone* étoit un homme d'un grand mérite, & s'il ressembloit au portrait qu'en a fait son fils le Poëte, on peut dire qu'il étoit un reste du siecle d'or. Uniforme dans sa conduite, désintéressé jusqu'au prodige, d'une discrétion à l'épreuve, irréprochable dans ses mœurs, mari fidele, ami constant, vertueux par penchant, autant que par principes, savant en Grec & en Latin, revêtu d'emplois honorables, vieillard sans infirmités, il égala les Sages de la Grece par ses talens & les surpassa par sa modestie. Son fils a dit de lui :

Ut nullum Ausonius, quem sectaretur habebat,
Sic nullum, qui se nunc imitetur, habet.

Ce Médecin mourut à l'âge de 90 ans en 377. Il a écrit quelques Ouvrages qui sont en Latin, dont *Vindicianus* & *Marcellus* parlent avec éloge. *Scaliger* assure qu'il fut Médecin de l'Empereur Valentinien I, avant même que son fils eût été nommé Précepteur de Gratien ; mais on ne trouve aucune preuve de cela dans *Ausone*, & les Auteurs de l'Histoire Littéraire de France prétendent avoir des raisons suffisantes pour avancer que le crédit du fils contribua beaucoup à l'élévation du pere.

Les premiers Médecins étoient alors si considérés, qu'il parvenoient aux plus hautes charges de l'Empire. *Ausone* fut élevé à celle de Préfet d'Illyrie ; mais il est bien apparent qu'il n'en fit point les fonctions, & qu'il n'en eut le titre, le rang & les appointemens, que comme honoraire. Il fut de même Sénateur à Rome & à Bordeaux.

Son fils employa le talent qu'il avoit pour la Poésie, à célébrer la mémoire d'un aussi digne pere : voici le commencement de l'éloge funebre qu'il lui dressa :

Nomine ego Ausonius, non ultimus arte medendi,
Et mea si nosses tempora, primus eram.
Vicinas urbes colui, patriâque, domôque,
Vasates patriâ, sed lare Burdigalam, &c.

AUSTRIUS (Sébastien) de Rufac en Alsace, fit la Médecine avec assez de réputation vers l'an 1530. *Justus* en parle dans sa Chronologie, & *Manget* le dit Auteur des Ouvrages suivans :

De secunda valetudine tuendâ, in Pauli Æginetæ Librum Explanatio, universalem super hâc re materiam complectens. Argentorati, 1538, *in*-4. *Basileæ*, 1540, *in*-8.

Cornelii, de puerorum, infantiumque morborum dignotione & curatione Liber. Ex barbaro Latinum fecit & emendavit. Basileæ, 1540, *in*-8. *Manget* parle ailleurs de

ce *Cornelius*, à qui il donne le Meckelbourg pour patrie ; c'eſt tout ce qu'il en dit, ainſi que *Vander Linden*. Il y a encore une édition de ce Traité. *Lugduni*, 1549, *in*-16.

AUTOLICUS, Aïeul d'*Uliſſe*, eſt mis par les Poëtes au rang de ceux qui ſe ſont appliqués à la Médecine. Ses fils eurent auſſi la réputation d'être entendus dans cette Science, & l'on dit qu'ils arrêterent, par des enchantemens, le ſang qu'*Uliſſe* perdoit après avoir été bleſſé par un Sanglier. *Uliſſe* lui-même eſt mis au rang des Médecins. Il ſe ſervit utilement du *Moly*, que Mercure lui avoit indiqué, pour ſe garantir des charmes de *Circé*. C'eſt ainſi que la Fable a multiplié le nombre des Médecins ; il étoit anciennement ſi honorable de l'être, ou de poſſéder quelques remedes utiles, que les Poëtes ont relevé, par cet endroit, le mérite des Héros dont ils ont chanté les exploits. On fut même anciennement ſi prévenu que les Guerriers, qui entreprirent la conquête de Troye, devoient être tous Médecins, qu'on a attribué à quelques-uns d'eux le pouvoir de guérir les maladies, même après leur mort. *Philoſtrate* rapporte ceci de *Proteſilaüs*.

AUZEBI, (Pierre) Dentiſte né à Nîmes en 1736, étudia la Chirurgie à Toulouſe & à Bordeaux. Il vint enſuite à Paris, où il ſuivit les Hôpitaux & s'appliqua particulierement à la connoiſſance des maladies qui attaquent les dents, ſous *Mouton*, Dentiſte du Roi. Au ſortir de Paris, il ſe rendit à Lyon & continua d'y faire des progrès dans ſon Art ; ils lui mériterent d'être reçu Chirurgien-Dentiſte en 1762. Il a donné :

Traité d'Odontalgie, où l'on préſente un ſyſtême nouveau ſur l'origine & la formation des dents, une deſcription de différentes maladies qui affectent la bouche. Lyon, 1771, *in* 12. Il y parle d'une liqueur qui préſerve les enfans des vives douleurs & des accidens, auxquels les expoſe la ſortie des dents.

AYALA (Gabriël) naquit à Anvers au commencement du XVI ſiecle, de *Grégoire Ayala*, Chevalier ; & de *N. de Witte*. Après ſes premieres études qu'il fit avec ſuccès, il s'appliqua à la Médecine & obtint les honneurs du Doctorat dans la Faculté de Louvain, au mois d'Avril 1556. Il alla enſuite exercer ſon Art à Bruxelles, & le fit avec tant de diſtinction, qu'il fut nommé Médecin Penſionnaire de cette Ville. Mais ce n'étoit pas au ſeul Art de guérir que ſe bornoient ſes talens. Célebre encore par les connoiſſances qu'il avoit dans les Belles-Lettres & ſpécialement dans la Poéſie, il en donna des preuves au public par les Ouvrages en ce genre qu'il mit au jour.

Popularia Epigrammata Medica ad Reverendiſſimum & Illuſtriſſimum Cardinalem Granvellum. *in*-12. Pluſieurs de ces Epigrammes, qui ſont au nombre de 89, auroient pu être taxées de trop de longueur, ſi l'Auteur ne s'étoit excuſé par cette raiſon :

Qui nos eſſe minùs breves queretur,
Nec ſatis pro Epigrammatis facetos :
Attendat Medica eſſe quæ hìc canuntur,
Et Galenica, non Catulliana.

Carmen pro vera Medicina. De lue pestilenti, additis ab Authore in hoc ipsum Scholiis. Elegiarum Liber unus. Antuerpiæ, 1562, *in*-4. avec l'Ouvrage précédent.

AYMEN, (Jean-Baptiste) Médecin à Castillon-sur-Dordogne, ville de la Guienne, Associé de l'Académie Royale de Bordeaux & Correspondant de celle de Paris, a écrit une Dissertation imprimée dans cette derniere ville en 1752, *in*-8. sous ce titre : *Dissertation, dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats qu'ils étoient dans ceux où Hippocrate les a observés.*

AYRER, (Melchior) Médecin extrêmement versé dans les Mathématiques & la Chymie, étoit de Nuremberg, où il naquit le 10 Avril 1520. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Bologne en 1546, & vint ensuite pratiquer cette Science dans sa patrie, où on lui donna la direction de l'Hôpital en 1549. Il fut heureux dans le traitement de ses malades & s'acquit une réputation qui se répandit dans les Pays voisins; ce fut à elle qu'il dut l'emploi de premier Médecin de l'Electrice Palatine, Epouse de Fréderic II, qui l'honora de toute sa confiance. On met la mort d'*Ayrer* au 17 Mai 1579. Nous ne connoissons aucun Ouvrage de sa façon; mais les Médecins suivans, du même nom & peut-être de la même famille, ont donné au public les Traités, dont voici les titres. *Christophe-Henri Ayrer* a écrit :

Methodica & succincta informatio Medici praxim aggredientis. Francofurti, 1594, *in*-8.

Regimen pestis & Dysenteriæ. Argentorati, 1607, *in*-8.

Jean-Christophe Ayrer n'a laissé qu'une Dissertation *De Morbo Ungarico*, qui se trouve dans la septieme Décade des disputes de Bâle, imprimée dans cette ville en 1631, *in*-4.

B.

BAART, (Pierre) Docteur en Médecine qui se distingua, dans le XVII siecle, par ses talens dans la Poésie Latine & Flamande, étoit de la province de Frise. Il entendoit parfaitement l'ancien langage des habitans de son pays. Son Poëme intitulé : *Friesch borre practica*, ou la Pratique des laboureurs de Frise, en fait non-seulement la preuve, mais encore celle de son génie; car les Hollandois osent comparer cet Ouvrage aux Géorgiques de *Virgile*. *Baart* a donné plusieurs autres Poëmes Flamands, comme le Triton de Frise sur la conquête de la ville d'Olinde dans la Capitanie de Fernambouc. La trace de la vertu représentée dans les vices du monde.

BACCANELCIUS, (Jean) Médecin natif de Régio, fut en réputation dans le XVI siecle. Il étoit d'une stature fort petite, mais d'un esprit vaste & étendu. Son corps étoit d'ailleurs si mal bâti, qu'il sembloit que la nature l'avoit laissé aller au gré de toutes les irrégularités qui pouvoient le défigurer. *Baccanelcius* ne parut pas sensible à cette disgrace. Ainsi que tant d'autres à qui la nature avoit été marâtre du côté de la figure, il brilla par la supériorité du génie. C'est à lui que nous devons les Ouvrages suivans :

De consensu Medicorum in curandis morbis Libri quatuor. De consensu Medicorum in cognoscendis simplicibus Liber. Lutetiæ, 1554, *in*-12. *Venetiis*, 1555, *in*-8, 1558, *in*-16. *Lugduni*, 1572, *in*-12. Il y a recueilli ce qu'il y a de mieux dans la pratique des Médecins Grecs & Arabes.

BACCHIUS, Médecin, sectateur d'*Hérophile*, a écrit un livre qui traite *des choses les plus remarquables concernant Hérophile & ceux de sa secte*. Suivant *Galien*, il a encore donné des commentaires sur les Epidémiques d'*Hippocrate*, dont il a éclairci les endroits les plus obscurs. C'est tout ce que l'on sait de ce Médecin, sinon qu'il a vécu dans le XXXVIII siecle du monde.

BACCHUS, Roi d'Assyrie, de Lybie & des Indes, a été regardé comme le premier Auteur de la Médecine par les habitans de ces différens pays. Ils lui ont décerné cet honneur, soit pour avoir découvert les vertus du Lierre, soit pour avoir planté la vigne & enseigné à faire le vin. Cette derniere raison a fait croire qu'il est le même que *Noë*, mais caché sous le voile de la Fable. Cela peut-être ; car l'Histoire de la Médecine nous fournit plusieurs autres traits de pareils déguisemens, qu'on est fondé à rapporter aux anciens Patriarches.

BACCIUS, ou BACCIO, (André) Médecin natif de Saint Elpidio dans la Marche d'Ancone, vécut sur la fin du XVI siecle. C'étoit un homme de grand esprit & d'une érudition admirable, mais qui, avec tout cela, ne fut pas heureux dans la pratique. Il professa la Médecine à Rome, où il servit le Cardinal Ascanio Columna, & ensuite le Pape Sixte V, en qualité de premier

Médecin.

Médecin. Les Ouvrages, qu'il a donnés au public, ont beaucoup contribué à sa réputation; le nombre en est considérable, il y en a même plusieurs qui sont encore recherchés aujourd'hui.

Discorso dell'acque albule, bagni di Cesare-Augusto a Tivoli, dell'acque acetose presso à Roma, e dell'acque d'Anticoli. Rome, 1567, *in*-4.

De Thermis, Lacubus, Fluminibus, Balneis totius orbis, libri VII. Venetiis, 1571, 1588, *in-fol. Romæ*, 1622, *in-fol. Patavii*, 1711, *in-fol.* La derniere édition est augmentée d'un huitieme livre sous ce titre: *De nova methodo Thermarum explorandarum, deque minera & viribus Fontium Medicatorum.* Cette collection vaut mieux pour ce qui regarde les Eaux Thermales d'Italie, que pour celles des autres pays. L'Auteur y a joint l'analyse des unes & des autres à la façon de son siecle.

Del Tevere Libri III, ne quali si tratta della natura dell'acque, specialmente del Tevere, e dell'acque antiche di Roma, del Nilo, del Po, dell' Arno, e d'altri fonti, e Fiumi del mondo, &c. Venise, 1576, *in*-4. Rome, 1599, *in*-4.

Tabula simplicium medicamentorum. Romæ, 1577, *in*-4.

De Balneis oppidi Bergomatis. Bergomi, 1583, *in*-4.

Epistola ad Marcum Oddum de dignitate Theriacæ. Altera ad Antonium Portum, quænam ratio sit viperinæ carnis in Theriaca? On les trouve dans le Traité *de componendis medicamentis* de *Marc Oddus*, qui fut imprimé à Padoue en 1583, *in*-4.

De Venenis & Antidotis. Romæ, 1586, *in*-4.

De naturali Vinorum historiâ, de vinis Italiæ & de Conviviis Antiquorum Libri VII. Accessit de factitiis ac Cerevisiis, deque Rheni, Galliæ, Hispaniæ & totius Europæ Vinis, & de omni Vinorum usu compendiaria Tractatio. Romæ, 1596, *in-fol. Francofurti*, 1607, *in-fol.* Cet Ouvrage est savant & plein de recherches.

De magna bestia Alce, ejusque Ungulæ pro Epilepsia viribus & usu. Stutgardiæ, 1598, *in*-8. C'est ainsi que *Gabelchover* a intitulé la Version d'un Traité que l'Auteur avoit publié en Italien.

De Monocerote seu Unicornu, ejusque admirandis virtutibus & usu. Venetiis, 1566, *in*-4, de la Traduction d'*André Marinus. Stutgardiæ*, 1598, *in*-8, par *Gabelchover.*

De Gemmis & Lapidibus pretiosis, eorumque viribus & usu. Francofurti, 1603, 1643, *in*-8. Cet Ouvrage avoit paru en Italien à Rome, en 1587, *in*-4. *Gabelchover*, qui l'a mis en Latin, l'a enrichi de notes & d'observations.

BACCIUS ou BACK, (Jacques) Médecin de la ville de Rotterdam, sa patrie, vécut dans le XVII siecle. On ne sait rien de lui, sinon que *Manget* le dit Auteur d'une Lettre Latine, dans laquelle il discute plusieurs questions touchant la pierre & la gravelle. Elle a paru à *Leyde*, en 1638, *in*-12, avec le Traité *De calculo* de *Beverovicius.* Le même Bibliographe lui donne encore l'Ouvrage suivant:

Dissertatio de Corde, in quâ agitur de nullitate spirituum, de Hæmatosi, de viventium calore. Rotterodami, 1648, *in*-12. *Ibidem*, 1660, 1671, *in*-12, avec les Ecrits d'*Harvée. Lugduni Batavorum*, 1664, *in*-12. *Ibidem*, 1766, *in*-12, avec les Ouvrages d'*Harvée.* Notre Auteur n'admet point l'existence du fluide ner-

veux, qu'il regarde comme un être imaginaire. La vîteffe, avec laquelle les fenfations fe tranfmettent des parties au cerveau, ne lui paroît pas pouvoir s'opérer par la circulation d'un fluide ; il a recours à l'ondulation, & compare les nerfs aux cordes de violon.

BACHER, (George-Fréderic) de Thann dans la Haute Alface, s'appliqua de bonne heure à la Médecine & fut reçu au Doctorat en l'Univerfité de Befançon. Comme il comptoit parmi fes ancêtres une longue fuite de Médecins qui fe font diftingués dans l'exercice de leur profeffion, leur exemple fut pour lui un puiffant aiguillon qui l'excita à fuivre la route qu'ils lui avoient tracée. Revenu dans fa patrie, il s'occupa de la pratique & de tout ce qui pouvoit contribuer au bien des malades ; mais arrêté quelquefois dans la cure de l'hydropifie, il fentit tout le befoin qu'elle avoit d'un remede plus efficace que ceux qu'on emploie ordinairement, & fe livra à des recherches particulieres fur cette maladie. Il eft enfin parvenu à découvrir une forte de fpécifique qui réunit les qualités convenables à la grandeur du mal ; & pour ne pas être confondu avec cette foule de Charlatans qui n'annoncent des fecrets que pour en retirer le principal avantage, il voulut s'affurer de l'efficacité de fon remede par une expérience de trente ans, avant de le publier. Il commença par mettre au jour les Ouvrages fuivans :

Précis de la méthode d'adminiftrer les pilules toniques dans les hydropifies. Paris, 1765, 1767, *in*-12. Paris, 1771, *in*-12. avec des augmentations.

Obfervations faites par ordre de la Cour fur les hydropifies & fur les effets des pilules-toniques. Paris, 1769, *in*-12. Pénétré de l'honneur de fa profeffion, & guidé par l'amour de l'humanité, *Bacher* à communiqué la compofition de fon remede avec un défintéreffement digne d'éloges ; on le trouve dans le Recueil des Obfervations faites dans les Hôpitaux militaires, publié à Paris en 1772, *in*-4. La bafe de ce remede eft l'ellébore noir, qu'on emploie à la dofe de deux onces, avec une pareille dofe de myrrhe, & environ trois gros de chardon béni, réduit en poudre. On emploie encore, fous la forme d'irroration, l'eau de vie alkalifée avec l'alkali de nitre fixé par les charbons, à la dofe d'un dixieme fur neuf parties d'eau de vie.

Alexandre-Philippe Bacher, fils du précédent, naquit à Thann. Elevé fous les yeux & formé par les principes de fon pere, il étoit déja avancé dans l'étude de la Médecine, lorfqu'il fe mit fur les bancs de la Faculté de Befançon, où il fut reçu au Doctorat en 1764. Peu de tems après, il vint à Paris dans le deffein de s'y faire connoître par l'adminiftration des pilules toniques ; mais pour le faire avec plus de liberté pour lui & d'avantage pour le public, il fuivit les Profeffeurs des Ecoles de Médecine de cette Capitale, fit un nouveau cours d'étude, qu'il termina, en 1772, par la prife de bonnet. Ce Médecin fe diftingue aujourd'hui, à Paris, par le traitement de plufieurs maladies chroniques, & principalement des hydropifies. M. *Bacher* s'eft mis en fociété avec deux autres Médecins pour la rédaction du Journal de Médecine, dont feu M. *Roux* avoit été chargé depuis nombre d'années.

BACHTISHUA, (George) Médecin Indien, étoit Chrétien de Religion. Il se distingua dans le VIII siecle, par sa grande application à l'étude & par la connoissance qu'il avoit des langues Persanne & Arabe. Sa demeure ordinaire étoit à Nisabur, Capitale de la Province de Chorosan. Cette ville a été bâtie, vers l'an 270, par Sapor I, Roi de Perse, en l'honneur de la Reine, son épouse, qui, selon quelques Auteurs, étoit fille de l'Empereur Aurélien ; on ajoute que cet Empereur envoya à Nisabur quelques Médecins Grecs en considération de sa fille, & que par leur moyen la Science qu'ils professoient, se répandit par tout l'Orient.

Almansor II, Calife de Bagdad, (ville qu'il bâtit sur le Tygre l'an 763 de J. C.) fit venir *Bachtishua* à sa Cour, pour demander ses conseils sur la maladie qui mettoit ses jours en danger. Ce Médecin fut reçu avec tout l'accueil que les malades ne manquent jamais de faire à ceux de qui ils attendent la guérison ; mais l'opinion qu'on avoit conçue de lui, fut si avantageusement confirmée par le succès de la cure, que le Calife lui accorda toute son estime. Ce Prince le retint à Bagdad pour travailler à la Traduction de quelques Livres de Médecine ; & comme *Bachtishua* remplit encore cette commission à son gré, il renchérit sur les honneurs dont il l'avoit comblé, il le récompensa même par un présent de dix mille pieces d'or, avant de lui donner la permission de retourner dans son pays.

La Médecine étoit héréditaire dans la famille de *Bachtishua*, ainsi qu'elle l'avoit été autrefois dans celle d'*Hippocrate* & de quelques autres personnages illustres. On transmettoit alors à ses descendans les connoissances particulieres qu'on avoit acquises; c'étoit un dépôt qui passoit de pere en fils, & qui recevoit de nouveaux accroissemens d'une génération à autre. La postérité du Médecin dont nous parlons, a joui de cet avantage; l'Art de guérir s'est perfectionné entre les mains de ses enfans, & ses descendans, jusqu'à la quatrieme génération, furent tous d'excellens Médecins. *Gabriel*, son fils, quoique jeune encore, se distingua à la Cour du Calife Aaron Raschid, successeur d'Almansor. Il y fut appellé au sujet de l'apoplexie qui menaçoit d'enlever ce Prince à sa famille, & il proposa la saignée comme le remede le plus convenable au caractere de la maladie. Mahomed Alomin, l'aîné des fils du Calife, s'y opposa par des raisons qui ne tenoient qu'au préjugé; *Bachtishua* les combattit par les siennes, & leur solidité fit tant d'impression sur un autre fils du malade, nommé Almamon, que la saignée fut enfin décidée. Ce remede réussit, & détourna avec tant de promptitude le danger qui faisoit craindre pour les jours du Calife, que ce généreux convalescent nomma son libérateur premier Médecin de sa personne, avec un appointement annuel de cent mille dragmes, qui revient à-peu-près à la somme de quarante mille de nos livres.

Ceux qui voudront être plus instruits de la vie de *Gabriel Bachtishua*, pourront avoir recours à ce qu'en a dit le Docteur *Freind*, à la suite de son Histoire de la Médecine. La Traduction Latine qu'il en donne, est parfaitement littérale; il l'a faite d'après le Manuscrit Arabe d'*Abi Osbaia*, dont *Richard Mead* étoit possesseur.

BACIOCCHI, (Jean-Dominique) disciple d'*Antoine Bénévoli*, sous lequel il avoit étudié la Chirurgie pendant onze ans à Florence, exerçoit encore cet Art en 1558, avec beaucoup de réputation, dans le grand Hôpital de Bresse en Italie. On publia dans cette ville, en 1749, *in*-8, un Ouvrage de sa façon, sous le titre de *Lettera intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua.*

BACK. (Jacques) Voyez BACCIUS.

BACK (Abraham) naquit en 1713 à Hudwichwald, ville capitale de la province d'Helsingie en Suede. Il fit ses études à Upsal, où il s'appliqua successivement aux Belles-Lettres, à la Physique, à la Botanique, à l'Anatomie, enfin à la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur en 1739. L'amour de sa profession l'engagea à ne rien négliger pour perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises à Upsal; dans cette vue, il entreprit de voyager, & il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne & la France. Il s'arrêta à Paris pendant deux ans, & au bout de quatre ans d'absence, il revint dans son pays, où ses talens lui mériterent d'honorables distinctions. Il étoit Assesseur du College Royal de Médecine depuis 1745, lorsqu'il fut nommé Professeur d'Anatomie en 1747, Médecin de la Cour de Suede en 1748, Médecin ordinaire du Roi en 1749, Président du College en 1752, & membre de la commission chargée de dresser les Tables des nouveaux nés & des morts dans toute la Suede, en 1765. Plusieurs Académies se sont empressées de s'associer ce Médecin; mais ses talens lui ont mérité une récompense bien plus flatteuse pour un Homme de Lettres; le Roi Gustave III l'a admis, en 1773, dans l'Ordre Equestre, & l'a décoré de l'Ordre de l'Etoile Polaire.

Back a donné plusieurs Mémoires intéressans qu'on trouve dans les Recueils de différentes Académies, beaucoup de dissertations académiques qui ont été soutenues à Upsal, quelques discours prononcés dans les séances de l'Académie de Stockholm, & une Traduction Suédoise de l'Ouvrage Anglois de *Dimsdale* sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole. Cette Traduction, qui a paru à Stockholm en 1769, est précédée d'une Préface de la façon de *Back*, sur l'origine & l'utilité de l'inoculation.

BAKER, (George) Membre de la Société Royale de Londres, du College des Médecins de la même ville & de celui de Cambridge, avoit exercé la Médecine dans la Capitale d'Angleterre avec distinction, depuis plusieurs années, lorsqu'il fut nommé Médecin de la Maison du Roi & ensuite Médecin ordinaire de la Reine. On a de lui:

De Catarrho & de Dysenteria Londinensi, epidemicis utrisque annô 1762. Londini, 1764.

Inquiry in to the merits of inoculating, c'est-à-dire, Recherches sur les avantages de la méthode d'inoculer la petite vérole, qui est en usage en différentes provinces de l'Angleterre. Londres, 1766, *in*-8.

An Essay concerning the cause of the andemical colic of Devonshire, &c. C'est-à-dire, Essai sur la cause de la colique endémique du Dévonshire, lu dans le Théatre

des Médecins de Londres le 29 Juin 1767. Londres, 1767, *in*-8. Il regarde cette colique comme l'effet du plomb diffous par l'acide du cidre dans les preffes qui font doublées de ce métal.

Opufcula Medica iterùm edita. Londini, 1771, *in*-8. C'eft le Recueil de fes Opufcules qui n'avoient encore été imprimés que féparément.

BACKER, (André de) Médecin natif de Popéringue dans la Flandre Occidentale, étoit fils ou neveu d'*André-Eloi de Backer* de la même ville, qui remplit une Chaire de Droit dans l'Univerfité de Bourges. Celui qui fait le fujet de cet Article, fut attaché pendant long-tems à différentes perfonnes de diftinction. Las de ce genre de vie, il fe retira à Leyde, où il mourut le 30 Novembre 1616, âgé de 70 ans, & fut enterré dans l'Eglife de Saint Pierre. On y voit fon épitaphe conçue en ces termes :

D. O. M. S.
Et æternæ memoriæ
ANDRÆ BACCHÆRI, POPERINGANI FLANDRI,
Qui cum Artis Medicæ peritiâ inter primos Artis fuæ cenferetur,
Eamque Principib. XXXIII, *Comitib.* XIII, *rarô exemplô approbaffet*,
Lugdunumque Batavorum (vitæ aulicæ & honorum fatur) feceffiffet,
Annos LXX *natus*,
Deo & naturæ ibidem conceffit
Prid. Kal. Decembr. annô MDC. XVI.
Conjugi optimo, optimo patri, Uxor Liberique
M. H. P. C.

On lit fur la pierre fépulcrale :

D. ANDREAS BACCHÆRUS,
Medicinæ Doctor,
Quondam Illuftriff. Ducum Brunswicenfium
Per XVIII *annos Archiater & Confiliarius*,
Beatam refurrectionem hìc expectat.

BACMEISTER, (Jean) Docteur & Profeffeur en Médecine dans l'Univerfité de Roftock, fa patrie, mourut dans cette ville le 5 Novembre 1631, à l'âge de 68 ans. On a de lui plufieurs Ouvrages académiques.

Matthieu Bacmeifter, autre Médecin de Roftock, & probablement de la famille du précédent, s'établit, en 1607, à Kiel dans le Holftein. Il revint dans fa patrie en 16 2, mais il en fortit encore en 1616, pour occuper l'emploi de Médecin ordinaire de la ville de Lunebourg, auquel le Duc de Saxe-Lawenbourg ajouta, en 1621, le titre de fon premier Médecin. *Bacmeifter* ne jouit pas long-tems de ces avantages, car il mourut le 7 de Janvier 1626. Il a publié à Roftock, en 1614, *in*-4, les quatre premiers tomes des Ouvrages de

François Joël, auxquels il a ajouté plusieurs notes savantes; & l'année précédente, il avoit fait imprimer dans la même ville, sous le même format, un Recueil de sa façon qui est intitulé : *Dissertationes Medicæ IX de Medicina in genere.*

BACON, (François) Baron de Verulam, Vicomte de Saint Alban, naquit au Palais d'Yorck, près de Londres, le 22 Janvier 1560, de *Nicolas Bacon*, Chancelier d'Angleterre. Il fit toutes ses classes au College de la Trinité à Cambridge, & il s'appliqua à l'étude avec tant de succès, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de seize ans, qu'il donna des marques de son profond savoir en Philosophie. C'est du côté de cette Science que *Bacon* est le plus brillant, & c'est avec raison qu'il est regardé comme le précurseur de la bonne Philosophie. Son génie vaste & hardi le porta à entreprendre une Logique entierement nouvelle. Il vit que la voie des syllogismes étoit trompeuse & qu'elle dépendoit trop des mots; il s'attacha donc à la recherche des choses & se proposa une méthode de raisonner fondée sur l'expérience. La Philosophie expérimentale, à laquelle on ne pensoit point de son tems, fut toujours l'objet favori de ses études. Mais les démonstrations qu'il appuyoit sur l'expérience, n'auroient point suffi à convaincre ses contemporains, s'il ne les eût encore soutenues par le don de la parole: *Addisson* a dit de lui, qu'il joignoit à l'étendue des connoissances & au profond jugement d'*Aristote*, toutes les graces, les charmes & la beauté de l'éloquence de *Cicéron.*

Bacon fut successivement Procureur général, Garde des Sceaux & Chancelier; mais par une complaisance criminelle pour ses domestiques, ayant souffert qu'ils prissent de l'argent des personnes dont les affaires étoient pendantes devant lui, il fut accusé au Parlement; & ayant avoué une partie des faits, nié les uns & pallié les autres, il fut privé des Sceaux, dépouillé de ses biens, & renfermé à la Tour de Londres, d'où il sortit quelques tems après. Réduit à une extrême pauvreté, il écrivit une lettre très-touchante à Jacques I, Roi d'Angleterre, par laquelle il le prioit de le secourir, de peur, dit-il, qu'il ne fût contraint à porter la besace, & que lui, qui n'avoit souhaité de vivre que pour étudier, ne fût obligé d'étudier pour vivre. C'est après sa disgrace qu'il composa la plupart de ses Ouvrages. Cet homme célebre par sa science, par ses places, par ses malheurs, mourut à l'âge de 66 ans, le 9 Avril 1626, chez le Comte d'Arundel à High-Gate près de Londres. Parmi les Traités qui nous restent de lui, & dont le Recueil a paru à Londres en 1638, *in-fol.* par les soins de *Rawley*, à Francfort en 1665, *in-folio*; à Leipsic en 1694, *in-folio*; à Amsterdam en 1730, 7 vol. *in-12*; à Londres en 1740, *in-fol.* il y en a plusieurs qui ont rapport à la Physique & à la Médecine :

De dignitate & augmentis scientiarum. En Anglois, 1605. En Latin, Londres, 1623, *in-fol.* Paris, 1624, *in-4.* Strasbourg, 1635, *in-8.*

Historia vitæ & mortis. Londres, 1623, *in-8.* Leyde, 1637, *in-16.* Cologne, 1645, *in-8.* Paris, 1647, *in-8.*

Sylva Sylvarum. En Anglois. En François par *Pierre Amboise*, sieur de la Magdelaine. Paris, 1631, *in-8.* En Latin par *Jacques Gruter*, Docteur en Mé-

decine, Leyde, 1648, *in-12.* Amſterdam, 1661, *in-12.* Londres, par *Rawley*, 1658, *in-fol.*

Partitio doctrinæ circa corpus hominis in medicinam & voluptuariam. Extat Librô IV. Cap. II. de dignitate & augmentis ſcientiarum. Londini, 1623, *in-folio. Pariſiis*, 1624, *in-4. Argentorati*, 1635, *in-8.*

BACON, (Roger) Cordelier Anglois, eſt le premier qui ait introduit la Chymie dans ſa patrie. Cette Science étoit ſi peu connue dans les contrées occidentales de l'Europe, qu'il rapporte que de ſon tems on ne comptoit que trois perſonnes qui en fuſſent inſtruites, parmi leſquelles il nomme le fameux *Pierre de Maharncourt*, natif de Picardie, dit le Maître des expériences.

Bacon vint au monde à Ilcheſter l'an 1214, & donna dès ſa plus tendre jeuneſſe des marques d'une ſagacité étonnante. Il commença ſes études à Oxford, puis étant allé à Paris pour les achever, il s'y diſtingua par l'étendue de ſes connoiſſances dans la Philoſophie & les Mathématiques; on dit même qu'il y enſeigna publiquement la Théologie. De retour à Oxford, il s'appliqua à l'étude des langues avec un tel ſuccès, qu'il ſe trouva bientôt en état de compoſer une grammaire Latine, Grecque & Hébraïque. Tant de talens réunis ne manquerent pas d'attirer les regards de ſes confreres. On admira ſon ſavoir; mais on paſſa bientôt de l'admiration aux ſoupçons les plus outrageans, & cet homme, par la ſeule raiſon qu'il avoit des connoiſſances ſupérieures à celles de ſon ſiecle, ſe vit enfin expoſé aux caprices & aux inſultes de l'ignorance qui avoit le pouvoir en mains. On lui fit un crime de déſapprouver la forme obſcure, de raiſonner ſuivant les principes d'*Ariſtote*, & de condamner en même tems la méthode des Scholaſtiques. Les Philoſophes de ſon Ordre murmurerent contre lui; & comme leur amour propre ſe trouva bleſſé par la ſupériorité de leur Collegue, pour s'en venger, ils épierent les occaſions de lui nuire. *Bacon*, qui cultivoit la Chymie, opéroit des choſes extraordinaires par les ſecrets de cet Art. Ce qui étoit inconnu, parut ſurnaturel; & l'Auteur de ces merveilles ne tarda pas à être dénoncé comme Magicien au Chapitre général de l'Ordre. L'accuſation fut admiſe, & le Chapitre lui défendit d'écrire. Mais ce jugement ne ſatisfit pas ſes ennemis; ils ne le trouverent pas aſſez rigoureux. Ils revinrent à la charge & manœuvrerent ſi bien, qu'ils obtinrent un arrêt d'empriſonnement. On le prit au corps, on le jetta dans la priſon. Il eſt vrai qu'il en ſortit quelquefois; on le força cependant à y rentrer, & ce ne fut que vers la fin de ſa vie qu'on lui rendit abſolument la liberté, à la requiſition de quelques perſonnes de la plus haute conſidération. C'eſt ainſi que celui qui a détruit avec tant d'évidence les folles prétentions de ceux qui ajoutent foi à la Magie, a été lui-même traité de Magicien & empriſonné comme tel. On ne diſconvient pas que l'ignorance du treizieme ſiecle étoit ſi grande en matiere de Phyſique, qu'il étoit difficile de percer à travers les ténebres qu'elle répandoit. Tout ce qui étoit ſurprenant, paroiſſoit ſurnaturel aux yeux même des perſonnes qui jouiſſoient de quelque réputation dans les Sciences; & le peuple, abruti par l'oiſiveté & preſque incapable de penſer, donnoit tête baiſſée dans les ſoupçons de Magie, qui n'étoient que trop ſouvent appuyés ſur

la conduite de ceux qui difpenfoient la juftice dans les Magiftratures. Delà vint cette malheureufe fatalité qui mit tant de grands hommes en butte aux traits de l'injuftice & de la calomnie. Delà vinrent ces arrêts également iniques & cruels qui, dans les fiecles fuivans, condamnerent au feu comme forciers ou magiciens des gens, dont le cerveau brûlé méritoit feulement qu'on les reléguât aux petites maifons.

La maniere injufte, dont *Bacon* fut traité, auroit été capable de ralentir fon ardeur pour les Sciences, fi cet homme, qu'on peut appeller le prodige de fon fiecle, n'eût fenti qu'il étoit né pour l'éclairer. Il pouffa l'étude de la Philofophie auffi loin, que le permettoient les moyens qu'il avoit pour la dépouiller du jargon des Ecoles. Il travailla à la rendre utile & curieufe par une foule d'expériences qui lui réuffirent. Son traité d'Optique eft un chef-d'œuvre. Il inventa les Microfcopes, les Télefcopes, la Chambre obfcure, les Miroirs ardens & ceux qui renverfent les objets; au moins, ce qu'il en a dit a préparé les voies à la perfection de ces découvertes dont il a prévu la poffibilité. Il doit encore être confidéré du côté de l'Aftronomie; peut-être fut-il le feul Aftronome de fon fiecle. Il découvrit une erreur confidérable dans le Calendrier, dont il propofa la correction, en 1267, au Pape Clément IV; on ne fit ufage de fes obfervations que plus de 300 ans après, fous le Pontificat de Gregoire XIII. Il ne fe borna pas à l'Aftronomie; entraîné par le goût qui dominoit de fon tems, il s'appliqua à l'Aftronomie judiciaire, & ne s'apperçut point affez des erreurs que cette vaine fcience lui fit commettre. Son aveuglement à cet égard lui a mérité les reproches dont on l'a chargé; mais il a réparé ce défaut par tant de belles connoiffances, qu'on doit lui faire grace fur cet article. Il étoit fi bien au fait de la Méchanique, qu'après *Archimede* il peut paffer pour le premier qui l'ait poffédée à fonds. Les réflexions qu'il fit fur les effets merveilleux des corps élaftiques, lui donnerent l'idée de conftruire des machines qui fe mouvoient d'elles-mêmes. Les Automates paroiffoient des êtres animés au fortir de fes mains; on auroit dit que les loix du reffort étoient foumifes à l'ingénieufe difpofition de fes ouvrages, tant elles fe prêtoient à la fécondité de fon efprit qui inventoit chaque jour de nouvelles machines. En un mot, *Bacon* fut tellement allier les regles de l'Art avec celles de la Nature, qu'il exécuta des chofes beaucoup plus furprenantes que celles, qu'on croyoit alors dépendre de la Magie. Il alla même plus loin; il prouva, par l'expérience, qu'un homme inftruit des loix de la Nature, eft en état de produire des effets qu'il eft impoffible d'imiter par les charmes, les fortileges & les preftiges.

C'eft ainfi qu'il a frayé le chemin aux découvertes qui enrichiffent aujourd'hui la Phyfique; il en a fait lui-même une bien importante, mais qui malheureufement n'a que trop fervi à la deftruction des hommes. Il a connu la poudre à canon. L'Art, a-t-il dit, peut imiter le tonnerre & les éclairs; car le foufre, le nitre & le charbon, qui ne produifent féparément aucun effet fenfible, éclatent avec grand bruit, lorfqu'on les mêle dans une proportion convenable, qu'on les enferme dans un lieu étroit & qu'on y met le feu. On ne peut fûrement décrire la poudre à canon avec plus de précifion; auffi, au jugement du Docteur *Freind*, c'eft faire tort à *Bacon* que de lui difputer

puter cette découverte. Voici comme parle ce Médecin Anglois, page 289 de son Histoire de la Médecine, édition Latine de Paris de 1735 : *Est etiam mirabile in Chymia inventum ; in quod is inciderit, ars inquam pulveris pyrii conficiendi ; compositionis enim materia omnis ab illo describitur, effectusque ejus stupendi, fragor atque lumen. Mira hæc profectò reperta sunt quæ vir unus ità rudi in sæculo, nullô usus magistrô, è mente propria in lucem proferat : sed magis adeo mirandum est, hujusmodi inventa usque eo potuisse celari, ut sequentibus sæculis alii orirentur homines, qui pro suis vendicarent ea quæ haud alii quàm Baconi adscribi debeant.* Parmi ceux à qui l'on a attribué cette découverte, on remarque principalement *Berthold Schwartz*, Cordelier Allemand vers la fin du treizieme siecle, & par conséquent, contemporain de *Roger Bacon*, son Confrere, qui mourut à Oxford le 11 de Juin 1292.

Ce que nous venons de dire, fait assez voir que *Bacon* doit être mis au rang des premiers Philosophes de son tems. Il n'y en eut point qui lui fussent supérieurs en science ; le nombre de ceux qu'on peut lui comparer, est même fort petit ; mais il peut être mis en parallele avec quantité d'Auteurs qui ont vécu après lui. Ses Ouvrages sont écrits avec tant d'élégance, de précision, de force, & ils présentent des observations si justes & si exactes sur la Nature, que personne parmi les Anciens n'en a découvert les mysteres aussi bien que lui. Il a composé plusieurs Traités, dont quelques-uns sont perdus ou cachés dans les Bibliotheques. Ceux qui ont rapport à la Chymie, se trouvent en manuscrit dans la Bibliotheque de Leyde, où ils ont été transportés d'Angleterre parmi la riche collection de *Vossius*. Tels sont : *Thesaurus Chymicus. De secretis Artis atque Naturæ operibus, & de nullitate Magiæ. Specula Mathematica.* L'impression a rendu publics quelques Ouvrages de cet Auteur, qui traitent aussi de la Chymie :

De Alchymia Libellus, cui titulum fecit speculum Alchemiæ. Il est différent d'un Traité qui porte le même titre & qui se voit dans la Bibliotheque de Leyde parmi les Manuscrits. Celui dont nous parlons, a été inséré par *Guillaume Gratarole* dans la Collection *De veræ Alchemiæ Scriptoribus*, imprimée à Bâle en 1561, *in-fol.* On le trouve encore dans le second volume du *Theatrum Chemicum*, publié à Strasbourg en 1613, *in-8.* Dans le cinquieme volume du même Ouvrage, qui parut dans la même ville en 1622, *in-8*, & à Hambourg en 1608 & 1618, *in-8*, on remarque le Traité *De secretis Artis atque Naturæ operibus & de nullitate Magiæ*, avec des notes.

De Arte Chymiæ scripta. Francofurti, 1603, 1620, *in-12*, avec d'autres pieces du même Auteur.

Il y a aussi un Recueil de plusieurs Traités d'Alchymie, imprimé à Lyon en 1557, *in-12*, dans lequel on lit quelques morceaux de la façon de *Roger Bacon* ; & dans les uns & les autres on trouve beaucoup de découvertes touchant les Méchaniques, la Magie naturelle &c. que l'on a faussement attribuées aux Auteurs modernes. Mais ce ne sont pas là tous les Ouvrages de *Bacon* qui ont rapport à la Médecine. Il en a encore composé un sous ce titre : *De retardandis senectæ accidentibus & conservandis sensibus.* Il le mit au jour peu de tems avant sa mort, & le dédia au Pape Nicolas IV, apparemment pour

ſe concilier l'eſtime de ce Pontife qui avoit été Général de ſon Ordre, & qui, en cette qualité, avoit ſans doute eu quelque part dans les perſécutions dont on a parlé plus haut. L'Auteur a recueilli dans ce Livre tout ce que les Médecins Grecs & Arabes ont écrit ſur ce ſujet; mais il ne s'eſt pas borné au rôle de Copiſte, il y a joint pluſieurs Obſervations qui ſont de lui. Les Bibliographes parlent d'une édition de ce Traité, qui parut à Oxford en 1590, *in*-8.

BACQUERRE (Bénoit) vécut dans le XVII ſiecle. On ne ſait rien de particulier de lui, ſinon qu'il eſt Auteur d'un Ouvrage très-rare & très-eſtimé, dans lequel il s'attache aux moyens les plus propres à conſerver la ſanté des vieillards. Il porte ce titre :

Senum Medicus, quædam præſcribens obſervanda, ut ſinè magnis moleſtiis aliquò uſque ſenectus protrahatur. Coloniæ, 1673, 1683, *in*-8. Il y a long-tems qu'on a dit que la vieilleſſe étoit une maladie, & même une maladie incurable; mais il y a des lénitifs pour tous les maux. C'eſt cette eſpece de remedes que *Bacquerre* conſeille pour adoucir les amertumes inſéparables d'un âge qui mérite nos ſoins & nos reſpects.

M. *Carrere* dit que *Bacquerre* étoit Profeſſeur de Théologie & Prieur de l'Abbaye de Dunes. Cela peut être ; il eſt même d'autant plus apparent que cet Auteur à raiſon, qu'à la ſuite de l'Ouvrage cité, on en trouve un autre qui n'eſt relatif qu'au ſalut de l'ame des vieillards, ſous le titre de *Salvator ſenum, remedia ſuggerens pro ſenum ſalute æternâ.*

BAERLE, (Gaſpar VAN) Docteur en Médecine, étoit d'Anvers, où il naquit le 12 Février 1584. Il enſeigna la Logique dans l'Univerſité de Leyde, & enſuite la Philoſophie morale dans l'Ecole d'Amſterdam. Ce fut par la connoiſſance qu'il avoit de ces Sciences qu'il ſe diſtingua dans l'une & l'autre de ces villes; car on ne voit pas qu'il ſe ſoit fait beaucoup de réputation dans la pratique de la Médecine. Il s'en fit une plus grande par ſes talens en Poéſie, & les Ouvrages en ce genre qu'il donna au public : mais rien ne lui a procuré plus de célébrité parmi les Réformés, que les ſervices qu'il a rendus au parti des Remontrans dans le Synode de Dordrecht en 1618. *Van Baerle* mourut à Amſterdam le 14 Janvier 1648.

BAERSDORP, (Corneille VAN) Chevalier iſſu d'une branche de l'ancienne & illuſtre famille de Borſſele, naquit au village de Baersdorp, qui eſt de la dépendance de Tergoes en Zélande. Il fit de grands progrès dans l'étude de la Médecine, & il honora, pour ainſi dire, ſon nom par la célébrité qu'il acquit dans la pratique de cette Science. Elle fut telle, que l'Empereur Charles V le prit à ſon ſervice en qualité de premier Médecin & lui donna le titre de Conſeiller & de Chambellan de ſa perſonne. *Baersdorp* fut auſſi Médecin des Reines Eléonore & Marie, ſœurs de ce Monarque. Il mourut à Bruges le 24 Novembre 1565, & fut inhumé dans l'Egliſe de Saint Donat érigée en Cathédrale depuis 1559. On y voit une pierre bleue qui couvre ſon tombeau, & qui étoit autrefois garnie de cuivre, avec cette inſcription :

Cy gist Messire Corneille de Baersdorp, Chevalier,
En son vivant Conseiller & Archi-Médecin de feu Empereur Charles V,
Et de Madame Léonore, Reyne de France,
Et de Marie, Reyne de Hongrie,
Qui mourut le 24 Novembre en l'an 1565.
Et Dame Anne de Mosscheroen,
Sa Compagne, laquelle trépassa le . . . .

On trouve une Consultation *De Arthritide* de la façon de ce Médecin, dans le Recueil de *Henri Garet*, intitulé : *De Arthritidis præservatione & curatione. Francofurti*, 1592, *in*-8. Mais on a de lui un Ouvrage plus considérable :
Methodus universæ Artis Medicæ, formulis expressa ex Galeni traditionibus, quâ scopi omnes curantibus necessarii demonstrantur, in quinque partes dissecta. Brugis, 1538, *in-folio.*

BAGARD, (Antoine) né à Nancy vers le milieu du XVII siecle, fut un des plus habiles Médecins de son tems. Le feu Duc Léopold l'honora de toute sa confiance & lui fit expédier un brévet de Conseiller d'Etat. Ce Médecin a laissé plusieurs enfans, parmi lesquels j'en trouve un qui s'est distingué par des talens supérieurs dans la profession de son pere.

Charles, né à Nancy le 2 Janvier 1696, prit de bonne heure le parti de la Médecine, & reçut les honneurs du Doctorat à Montpellier en 1715. Animé par l'exemple de son pere, il crut n'avoir pas de meilleur modele à imiter ; mais il le surpassa. Les profondes connoissances qu'il avoit de son Art, lui mériterent les bontés de feu S. A. R. Madame la Duchesse de Lorraine ; & en perdant son Auguste Bienfaitrice, il trouva une nouvelle protection dans le Prince qui succéda au Duc François, depuis Empereur des Romains & Grand-Duc de Toscane. Stanislas, Roi de Pologne, devenu Duc de Lorraine & de Bar par la cession de ces provinces à la France, nomma *Bagard* son Médecin-Consultant, & bientôt après lui donna le titre de premier Médecin de sa personne. Ce fut pour honorer le mérite de ce savant Homme, qu'il lui procura encore la Croix de l'Ordre Royal de Saint Michel. *Bagard* dut tous ces avantages à ses talens ; & comme il aimoit sa profession, il profita de tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi Stanislas, pour en obtenir des établissemens qui puissent en faciliter les progrès. Ce Prince ressembloit trop au Sage de Térence, pour ne pas croire que tout ce qui intéresse l'humanité étoit digne de lui ; c'est à ses libéralités que la ville de Nancy doit le Jardin Botanique, que *Bagard* y fit construire sur un terrein d'environ huit arpens. C'est aux sollicitations & aux soins de ce Médecin que la Lorraine doit la fondation du College Royal établi dans la même ville. Il en fut nommé Président par le Roi Stanislas, qui crut ne devoir point consulter l'ancienneté pour décider des talens. Ces établissemens, & tant d'autres qui ont illustré le regne de ce Prince bienfaisant, feront vivre sa mémoire à jamais : ce qu'il a fait d'avantageux pour la Médecine, a disposé la Capitale de la Lorraine à recevoir l'Université de Pont-à-Mousson, qui fut transportée dans l'enceinte de ses murs après la mort de Stanislas, arrivée le 23 Février 1766. Les Lettres de translation sont du 3 Août 1768.

Bagard eſt connu dans la République des Lettres par ſes *Obſervations Médicinales*, par ſon *Traité* des Eaux Minérales de Lorraine, ainſi que par les Ouvrages ſuivans : *Diſſertation ſur la cauſe phyſique des tremblemens de terre & ſur les maladies épidémiques qui peuvent en réſulter. Traité ſur la durée de la vie de l'homme. Diſſertation ſur l'inoculation de la petite vérole. Diſcours ſur l'Hiſtoire de la Thériaque.* Il a auſſi travaillé à un Recueil qui devoit paroître ſous le titre de *Materies Medica uſualior, ſive ſelectus medicamentorum uſualiorum Catalogus.* Il a été publié ſous celui-ci : *Pinax Materiei medicinalis, ſeu, Selectus medicamentorum officinalium, ſimplicium & compoſitorum. Pariſiis*, 1771, *in*-8. Ce Médecin eſt mort d'apoplexie le 7 Décembre 1772, au grand regret de ſes Collegues, à qui ſon mérite l'avoit rendu autant reſpectable que ſon âge.

BAGET (Henri-Jean) fut reçu Maître en Chirurgie à Paris le 30 Mai 1736. On a de lui :

Oſtéologie, premier traité dans lequel on conſidere chaque os par rapport aux parties qui le compoſent. Paris, 1731, *in*-12.

Lettre pour la défenſe & la conſervation des parties les plus eſſentielles à l'homme & à l'Etat. Paris, 1750, *in*-12.

BAGGAERT, (Jean) né à Fleſſingue vers l'an 1657, fut long-tems Médecin de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation juſqu'à ſa mort arrivée en Décembre 1710. Il ne comptoit pas beaucoup ſur l'autorité des Anciens & des Modernes ; attentif obſervateur, il en appelloit toujours à l'expérience, & c'étoit ſur elle qu'il jugeoit les Auteurs auxquels il avoit recours. On a de lui deux Ouvrages en Flamand, dont les titres peuvent ſe rendre ainſi :

La vérité dégagée des préjugés par un raiſonnement juſte ſur les ſix choſes nonnaturelles &c. Avec un Diſcours préliminaire ſur la petite vérole & quelques obſervations ſur la fermentation, & ſur d'autres ſujets importans. Ouvrage où l'on met en évidence la fauſſeté des idées qu'on s'eſt faites ſur les acides & les alcalis. Middelbourg, 1696, *in*-12.

Traité de la petite vérole & de la rougeole, où l'on décrit la nature, les cauſes, les ſignes, les pronoſtics & la cure de ces maladies. On y montre auſſi les mauvais effets de la vieille méthode de tenir les malades chaudement au péril de les étouffer. Amſterdam, 1710, *in*-12.

BAGLIVI, (George) célebre Médecin & Profeſſeur de la Sapience à Rome, étoit Membre de la Société Royale de Londres & de l'Académie Impériale des Curieux de la nature. *Haller* le dit natif de Raguſe ; mais *Nicolas Comnene*, qui parle de ce Médecin dans ſon Hiſtoire de l'Univerſité de Padoue, aſſure qu'il étoit de Lecce, bonne ville de la Terre d'Otrante, dans le Royaume de Naples. Il vint au monde en 1668.

Ce fut à Naples & à Padoue qu'il étudia la Médecine ; mais ce fut dans la derniere ville qu'il prit le bonnet de Docteur. Il ſentit dès-lors toute l'importance de l'obſervation, & la néceſſité dont elle eſt pour entreprendre heureuſement la pratique. C'eſt pourquoi il voyagea par toute l'Italie.

En même tems qu'il cherchoit à s'inſtruire dans les Hôpitaux ſur les démarches de la nature, il s'appliqua à reconnoître quel étoit l'état de la Médecine dans les Académies. Le jugement qu'il porte ſur la maniere dont cette Science étoit traitée dans les Ecoles, ne fait point honneur à celles de ce tems-là. Suivant lui, la paſſion pour les ſyſtêmes avoit produit un bouleverſement preſque général dans l'ancienne doctrine. L'étude de la nature étoit négligée, les Médecins Grecs dans l'oubli ou le diſcrédit, & pour avoir trop accordé à la raiſon qui chancelle toujours quand elle n'eſt pas ſoumiſe à l'expérience, l'Art de guérir n'étoit plus qu'un aſſemblage monſtrueux d'opinions ſoutenues par l'entêtement, ou par la honte d'avouer ſes fautes. *Baglivi* fut touché juſqu'au fonds de l'ame du triſte état dans lequel étoit plongée une Science, qu'il avoit étudiée par goût. Il réſolut d'en entreprendre la réforme en réduiſant les ſyſtêmes à de juſtes bornes, & ſur-tout, en rappellant les Médecins à la lecture des Auteurs Grecs. Plein de cette idée, il ſe rendit à Rome, ou il ſuivit d'abord la pratique de *Malpighi* & de *Pacchioni*, & ne tarda pas à travailler aux traités qu'il méditoit de donner au public. Ce fut dans ce tems que ſon mérite perça, & que le Pape Clément XI le nomma à la Chaire de Théorie & d'Anatomie dans le College de la Sapience. Il en remplit les devoirs avec tant de réputation, qu'il ſe vit bientôt entouré d'un grand nombre d'Ecoliers. Méthodique dans ſes leçons, ſes auditeurs le ſuivoient ſans peine dans les matieres les plus difficiles; éloquent autant que les anciens Romains, il donnoit du poids & de la grace aux plus petites choſes qui ſortoient de ſa bouche. Mais le redoublement de ſes études, ſes démonſtrations anatomiques, les viſites des malades qui étoient toujours en grand nombre, ne tarderent point à l'accabler. Trop de mérite nuiſit à la ſanté de *Baglivi*; demandé de toute part: & ne ſe refuſant à perſonne, il épuiſa bientôt les forces de ſon tempérament. Il mourut en 1706, âgé ſeulement de trente-huit ans. Son corps fut honorablement enterré dans l'Egliſe de Saint Marcel *in Hippodromo*, qui eſt ſituée dans le quartier de la ville de Rome, dit *Trevi*.

Ce Médecin eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages qu'on ne peut lire ſans ſe rappeller les regrets que ſa mort prématurée a excités parmi les Savans. Il eſt vrai que les différens traités que nous avons de lui, n'ont pas toute la ſolidité qu'un âge plus mûr auroit pu leur donner; ils ne ſont pas même ſans défauts: *Baglivi* qui déclamoit ſi hautement contre les ſyſtêmes, en a adopté pluſieurs qui ne s'accordent qu'avec ſon imagination. D'ailleurs, s'il eſt vrai que ſes Ouvrages ſoient tirés en partie des écrits d'autrui, comme *Morgagni* & *Bazzani* l'ont avancé, cela rabatteroit beaucoup de l'eſtime qu'ils lui ont méritée. Le recueil des Ouvrages de notre Auteur a paru pluſieurs fois ſous le titre d'*Opera omnia Medico-Practica & Anatomica. Lugduni*, 1704, 1710, 1715, 1745, *in*-4. *Pariſiis*, 1711. *Antverpiæ*, 1715, *in*-4. *Baſileæ*, 1737, *in*-4. *Venetiis*, 1754, *in*-4. *Lugduni*, 1765, *in*-4. On a imprimé ſéparément :

De Praxi Medica Libri quatuor. Romæ, 1696, *in*-8. *Lugduni*, 1699, *in*-8. En Anglois, Londres, 1703, *in*-4. En allemand, Leipſic, 1718, *in*-4.

Specimen quatuor Librorum de fibra motrice & morboſa. Peruſiæ, 1700, *in*-4. *Pariſiis*, 1700, *in*-4. *Romæ*, 1702, *in*-12. *Ultrajecti*, 1703, *in*-8. *Baſileæ*, 1703, *in*-8. *Altdorfii*, 1703. L'Auteur de *La Galeria di Minerva* attribue cet Ouvrage à *Jean*

Casalecchius, Médecin natif de Reggio. Qu'il soit de lui, ou de *Baglivi*, on doit ajouter qu'il a été vivement critiqué par *Nellen*, Médecin Hollandois, dans son traité de théorie méchanique; par *Senac*, dans ses commentaires physiologiques sur l'Anatomie d'*Heister*; par *Poli*, Chymiste de Rome, dans son triomphe des acides. La critique de ce dernier est poussée jusqu'à l'indécence.

BAIER (Jean-Jacques) naquit à Jene le 14 Janvier 1677. A l'étude des Belles Lettres & de la Philosophie, il joignit bientôt celle de la Médecine, à laquelle il s'appliqua dans l'Université de sa ville natale, où il prit le bonnet de Docteur en 1700. Il se rendit ensuite à Hall, & partagea son tems entre les leçons qu'il donnoit aux Etudians & les visites des malades; mais ne se plaisant pas dans cette ville, il passa à Nuremberg, où il fut aggrégé au College des Médecins. En 1704 il alla professer la Physiologie & la Chirurgie à Altorf, & parvint ensuite à la premiere place dans sa Faculté, ainsi qu'à la charge d'Inspecteur du Jardin Botanique. Ses talens lui ouvrirent l'entrée de l'Académie des curieux de la nature, dont il fut nommé Conseiller en 1720, Directeur en 1729, & Président en 1730. Il étoit l'Ancien de l'Université d'Altorf, lorsqu'il mourut le 14 Juillet 1735. On a de lui plusieurs bonnes Dissertations académiques, qui ont paru depuis 1704 jusqu'en 1725. On a encore :

Rerum Fossilium & ad minerale Regnum pertinentium, in territorio Noribergensi ejusque viciniâ observatarum, succincta descriptio. Noribergæ, 1708, *in*-4.

Adagiorum Medicorum Centuria. Altdorfii, 1718, *in*-4.

Historia Horti Medici Altdorfini. Ibidem, 1727, *in*-4.

Orationum varii argumenti fasciculus. Ibidem, 1727, *in*-4.

Bibliographia Professorum Medicinæ qui in Academia Altdorfina unquam vixerunt. Noribergæ & Altdorfii, 1728, *in*-4.

Animadversiones Physico-Medicæ in Novum Testamentum. Altdorfii, 1736, *in*-4.

Ferdinand-Jacques, l'aîné de ses fils, Docteur en Médecine & Membre de l'Académie des curieux de la nature, étoit Physicien de la ville de Nuremberg à la mort de son pere.

BAILEY. (Vautier) Voyez BALEY.

BAILLOU (Guillaume DE) dit *Ballonius*, naquit à Paris en 1538, de *Nicolas*, célebre Géometre & Architecte qui étoit originaire de Nogent le Rotrou en Perche. Il fit beaucoup de progrès dans les Langues Latine & Grecque, ainsi que dans la Philosophie; & après les avoir lui-même enseignées pendant quelques tems dans l'Université de Paris, il prit le parti d'étudier la Médecine dans les Ecoles de cette ville, où il fut reçu Bachelier en 1568, & Docteur en 1570. *Baillou* étoit redoutable dans les disputes; ses argumens avoient tant de force & il les poussoit avec tant de vivacité, qu'on l'appelloit ordinairement *le Fléau des Bacheliers*. Attaché plus que personne à la Faculté, il remplit tous les devoirs qu'elle impose avec la plus parfaite exactitude, & se rendit par-là si agréable à ses Confreres, qu'il emporta toutes les voix lorsqu'il fut choisi Doyen en Novembre 1580 & qu'il fut continué en 1581. Un catarrhe violent & contagieux désoloit alors la ville de Paris; les Ecoles étoient dé-

fertes par la retraite des Docteurs & des Ecoliers qui cherchoient leur salut dans la fuite ; l'Université étoit plongée dans une affreuse solitude. A ces calamités se joignit une espece de guerre civile, qui fournit à *Baillou* l'occasion de faire preuve de son zele pour les intérêts de la Faculté. Ce fut pendant son Décanat que les Chirurgiens de Paris voulurent introduire un cinquieme Corps académique dans l'Université. Ils avoient obtenu du Roi Henri III de nouvelles Lettres Patentes datées du 10 Janvier 1577, qui en confirmant & interprétant leurs privileges, les autorisoient à *Continuer Lecture publique, tant en l'Université de Paris que ailleurs, où bon leur semblera, de leur Art & Science de Chirurgie.* Ces Lettres furent présentées au Parlement, & quoiqu'elles n'y eussent pas été vérifiées, les Chirurgiens n'en suivirent pas moins leur plan. Ils agirent en Cour de Rome, & obtinrent du Pape Grégoire XIII un Indult, daté du premier Janvier 1579, par lequel ils étoient autorisés, supposé qu'ils fussent instruits dans la Grammaire & reçus Maîtres ès Arts en l'Université de Paris, à se présenter au Chancelier pour recevoir de lui la bénédiction apostolique. Il continuerent donc de soutenir des theses & examens, que *Pasquier* a qualifiés de singeries, & ils tâcherent d'y procurer de la célébrité par le concours des personnes honorables qu'ils y invitoient. *Baillou* se donna beaucoup de peines & de mouvement pour s'opposer à ces innovations ; & s'il ne finit pas cette affaire pendant les deux années de son Décanat, il la mit au moins en train d'être heureusement terminée par ses successeurs.

Les Ouvrages d'*Hippocrate* étoient extrêmement au goût de ce Médecin ; il y fut attaché plus que personne de son tems, & ce fut à cette source qu'il puisa ce trésor de science qui rendit sa pratique heureuse. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de sa profession, le fit beaucoup considérer du Roi Henri le Grand, qui le choisit en 1601 pour remplir la place de premier Médecin du Dauphin. Mais ce savant Homme préféra le calme de la vie privée aux honneurs de la Cour, & ne put se résoudre à quitter ce Cabinet si chéri, où, maître de son loisir, il en employoit tous les momens à la composition de ses Ouvrages. Ils n'ont paru que long-tems après la mort de leur Auteur, à qui on a reproché d'être fort diffus dans ses raisonnemens, d'avoir écrit sans ordre, d'avoir chargé son style de trop de mots Grecs sans nécessité, & d'être trop servilement attaché aux sentimens des Anciens. Quelque fondés que soient ces reproches, auxquels on pourroit ajouter celui qu'il mérite au sujet de ses sentimens sur l'influence des astres, on est cependant obligé d'avouer qu'il est bon observateur, qu'il est de la plus grande exactitude dans ce qu'il rapporte sur l'histoire des maladies, & qu'il ne donne pas aisément dans les bruits du public.

Baillou mourut en 1616, âgé de 78 ans, & dans le quarante-sixieme de son Doctorat. Il étoit alors l'Ancien de la Faculté. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint Paul. Il avoit épousé la fille de *Gervais Honoré*, Apothicaire de Paris, dont il eut quatre enfans, deux fils & deux filles. Il destinoit le plus jeune à la Médecine, lorsqu'il abandonna la maison paternelle pour se faire Capucin. L'aîné exerça une charge d'Inspecteur dans les troupes ; & ne laissant ainsi aucun enfant qui pût faire fruit des Manuscrits qu'on trouva dans son Cabinet, ils passerent entre les mains de *Jacques Thevart* & de *Si-*

mon Le Letier, tous deux Docteurs de la Faculté de Paris. Le premier, petit-neveu de l'Auteur du côté de sa femme, a hérité les suivans : *Consiliorum Medicinalium Libri duo. Epidemicorum & Ephemeridum Libri duo. De Virginum & Mulierum morbis Liber. Epistolarum Medicinalium Liber. Opuscula Medica de Arthritide, Lapide & urinarum sedimentô.* Le second, aussi petit-neveu de *Baillou*, mais par sa soeur, a eu pour sa part les Manuscrits intitulés : *Definitionum Medicarum Liber. Commentarius in Librum Theophrasti de Vertigine. Adversariorum Medicinalium Liber. De gibbositate Libellus. Paradeigmaton Liber. Epitome primorum quinque Librorum Galeni de simplicium medicamentorum Facultatibus. Morborum omnium Onomasticum. Dicta septem Sapientum carmine latinô expressa.* Voici maintenant le catalogue des éditions qu'on a faites de quelques-uns de ces Ouvrages :

Consiliorum Medicinalium Liber primus. Parisiis, 1635, *in*-4.

Consiliorum Medicinalium Liber secundus. Ibidem, 1636, *in*-4.

Definitionum Medicinalium Liber. Parisiis, 1639, *in*-4. Il y explique les termes dont *Hippocrate* s'est servi.

Epidemiorum & Ephemeridum Libri duo. Parisiis, 1640, *in*-4. C'est un Recueil de Constitutions Epidémiques depuis 1570 jusqu'en 1579. Il est écrit dans le goût d'*Hippocrate.*

Commentarius in Libellum Theophrasti de Vertigine. Ibidem, 1640, *in*-4.

De Convulsionibus Libellus. Ibidem, 1640, *in*-4.

Liber de Rheumatismo & Pleuritide dorsali. Parisiis, 1642, *in*-4.

De Virginum & Mulierum morbis Liber. Ibidem, 1643, *in*-4. C'est un de ses meilleurs Ouvrages.

Opuscula Medica de Arthritide, de Calculo & urinarum hypostasi. Parisiis, 1643, *in-quarto.*

Consiliorum Medicinalium Liber tertius & postremus. Parisiis, 1649, *in*-4. Il donne les Histoires des maladies dans l'un & l'autre des Livres qui portent le titre *De Consiliorum* &c. il en établit même les causes, & confirme ce qu'il avance par des exemples tirés de sa pratique.

Adversaria Medicinalia. Parisiis, *in*-4.

Opera Medica omnia, studiô Jacobi Thevart. Parisiis, 1635, 1640, 1643, 1649, *in*-4, quatre volumes. *Venetiis*, 1734, 1735, 1736, *in*-4, quatre tomes en deux volumes. *Genevæ*, 1762, quatre volumes in-4, avec une préface de *Théodore Tronchin* qui en est l'Editeur.

BAILLY ou BAILLIF, (Roch LE) plus connu sous le nom de LA RIVIERE, Médecin du XVI siecle, étoit natif de Falaise en Normandie. Egalement savant dans les Belles-Lettres, la Philosophie & la Médecine, il acquit beaucoup de réputation par cette diversité de connoissances. Il parvint même à la charge de Médecin ordinaire du Roi Henri IV ; mais sa maniere particuliere d'exercer la Médecine, suivant les principes de *Paracelse*, lui suscita tant de critiques, qu'il se vit obligé de faire l'apologie de sa doctrine. Il mourut à Paris le 5 Novembre 1605, & laissa plusieurs Ouvrages de sa façon :

Demosterion,

Demosterion, seu, Aphorismi CCC, continentes summam doctrinæ Paracelsicæ. Parisiis, 1578, *in*-8. C'est l'apologie de sa doctrine. Elle a été traduite en François & imprimée à Rennes en 1578, *in*-4, avec un Traité du même Auteur sur les Antiquités de la Bretagne Armorique.

Responsio ad Quæstiones propositas à Medicis Parisiensibus. Parisiis, 1579, *in*-8.

De peste Tractatus. Parisiis, 1580. Le même en François. Paris, 1580, *in*-8.

Premier Traité de l'homme & de son essentielle anatomie. Paris, 1580, *in*-8. On y trouve peu d'Anatomie, mais beaucoup de verbiage inintelligible.

Comme *Le Bailly* aima bien que le public fût au fait des attaques qu'il avoit soutenues sur sa doctrine, il mit au jour les deux pieces suivantes :

Discours des interrogatoires faits en présence de MM. du Parlement, à Roch le Baillif, sur certains points de sa doctrine. Paris, 1579, *in*-8.

Sommaire de défense de Roch le Baillif *aux demandes des Docteurs & Faculté de Médecine de Paris*, 1579, *in*-8.

M. *Carrere* rapporte de ce Médecin un trait fort singulier. Lorsqu'il se sentit près de la mort, il fit venir tous ses serviteurs, l'un après l'autre, & dit à l'un : " tiens, voilà deux cens écus que je te donne, va-t-en, & que je ne te ,, voie jamais. " Il donna sa vaisselle d'argent à un autre ; il distribua ainsi tous ses meubles, avec la même condition que chacun sortiroit à l'instant de sa maison, enfin, il se trouva seul, & il ne lui resta que le lit où il étoit couché. Quelques Médecins vinrent le voir, pour savoir de ses nouvelles, & pour continuer à le soigner dans sa maladie ; il les pria d'appeller ses gens : ceux-ci lui répondirent qu'ils avoient trouvé la porte ouverte & qu'ils n'avoient rencontré aucun domestique ; *la Riviere* leur dit alors : " adieu, Messieurs, il est donc ,, tems que je m'en aille aussi, puisque mon bagage est parti ; " & il mourut bientôt après.

BALAMIO, (Ferdinand) Sicilien, fut Médecin du Pape Léon X. Il en reçut de grandes marques d'estime, & survécut long-tems à son bienfaiteur, car il pratiquoit encore à Rome, après le milieu du XVI siecle. Comme il n'étoit pas moins instruit dans les Belles-Lettres que dans son Art, il se fit beaucoup de réputation par ses talens dans la Poésie & les connoissances qu'il avoit de la Langue Grecque. Il a mis en Latin plusieurs Opuscules de *Galien* qui ont d'abord été imprimés séparément, mais qu'on a réunis dans l'édition de *Galien* publiée à Venise chez les Juntes en 1586, *in-fol.* Voici les titres de ces Opuscules, avec la note de leurs éditions :

De cibis boni & mali succi. Lugduni, 1555, 1560.

Galeni liber de ossibus ad Tyrones. Valentiæ, 1555, *in*-8. *Francofurti ad Mœnum*, 1630, *in-fol.* avec les remarques de *Gaspar Hoffmann*.

De optima corporis nostri constitutione. De bona valetudine. De Hyrudinibus, Cucurbitulâ, cutis incisione & scarificatione. Rostochii, 1636, *in*-8.

BALBIAN (Josse VAN) d'Alost en Flandre, paroît avoir pris le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue. Il exerça sa profession à Goude, où il embrassa ouvertement le Calvinisme dans lequel il mourut en 1616. Son corps

fut honorablement inhumé dans le Temple principal de cette ville ; & ses héritiers firent mettre cette inscription sur la pierre qui couvre son tombeau :

Singulos dies, singulas vitas puta.
JUSTI A BALBIAN
Flandri Alostani, Philo-Chymici, ejusque hæredum sepulchrum.
Ille heri, ego hodie, tu cras.
Obiit Annô 1616.

Ce Médecin est Auteur des Ouvrages suivans :

Nova ratio Praxeos Medicæ. Venetiis, 1600, *in*-8.

De lapide philosophico Tractatus septem. Lugduni Batavorum, 1599, *in*-8. C'est un recueil de différentes pieces, dont les Auteurs ont été aussi follement passionnés pour la recherche du grand-œuvre, que l'Editeur paroît l'avoir été lui-même. Ce recueil a été inséré dans le troisieme volume du *Theatrum Chemicum* imprimé à Strasbourg en 1613 & en 1659, *in*-8.

Les Bibliographes font aussi mention de *Corneille van Balbian*, Médecin qui naquit en Flandre & passa une partie de sa vie en Italie. On a de lui un Ouvrage qui fait preuve de son goût pour la Chymie ; il est écrit en Italien & porte ce titre :

Il specchio della Chimia. Rome, 1629 *in*-12.

BALDASSARI, (Joseph) Médecin Italien qui vivoit vers le milieu de ce siecle, est plus connu par son goût pour l'Histoire naturelle, que par ses talens dans l'art de guérir. Il a exercé sa profession à Sienne ; mais il s'est retiré ensuite dans un lieu solitaire, éloigné du tumulte & de la dissipation, où il a été à portée de suivre son goût pour les nouvelles découvertes. On a de lui :

Osservazioni sopra il sale della creta, con un saggio di produzioni naturali dello stato senense. Sienne, 1750, *in*-8. Cet Ouvrage ne roule presque que sur la craie & le caractere singulier du sel qu'on y trouve.

BALDE BALDI ou BALDUS BALDIUS, Médecin natif de Florence, fut en estime à Rome vers le milieu du XVII siecle. Il y enseigna la pratique avec tant de réputation dans le College de la Sapience, qu'il ne tarda pas à être pourvu d'un Canonicat, & qu'il devint enfin Médecin ordinaire d'Innocent X, qui parvint au souverain Pontificat le 14 Septembre 1644. Ce ne fut pas pour long-tems ; car le régime qu'il tint à la Cour Papale, étoit si opposé à celui qu'il avoit toujours observé, qu'il en tomba malade & mourut quelques mois après sa promotion. On a plusieurs Ouvrages de sa façon :

Prælectio de Contagione pestiferâ. Romæ, 1631, *in*-4.

Disquisitio Jatro-Physica ad textum 23 Hippocratis de aëre, aquis & locis. Accedit, de calculorum causis & aquæ Tiberis bonitate. Romæ, 1637, *in*-4.

De loco affecto in pleuritide Disceptationes, contra Joannem Manelphum. Parisiis, 1640, *in*-8. *Romæ*, 1643, *in*-8. On y a joint une Lettre de *René Moreau* sur cette question.

Opobalſami Orientalis in conficienda Theriaca Romæ adhibiti Medicæ Propugnationes. Romæ, 1640, *in*-4. *Noribergæ*, 1644, *in*-12.

Relatione del miracolo inſigne, operato in Roma, per interceſſione di S. Filippo Neri. Rome, 1644, *in*-4.

Del vero Opobalſamo orientale diſcorſo apologetico. Rome, 1646, *in*-4. Cet Ouvrage eſt poſthume.

Les Bibliographes parlent de *Camille Baldi* natif de Bologne, qui enſeigna la Médecine dans les Ecoles de cette ville, où il mourut en 1634, à l'âge de 87 ans. Il a écrit.

In Phyſiognomica Ariſtotelis Commentarii. Bononiæ, 1621, *in-fol.*

De naturali ex unguium inſpectione præſagiô. Ibidem, 1629, *in*-4.

De humanarum propenſionum ex temperamento prænotionibus. Ibidem, 1629, *in*-4, & 1664, *in*-4, avec l'Ouvrage précédent.

Manget & *Séguier* citent *Sébaſtien Baldus ou Baldius*, Médecin des Hôpitaux de Genes, ſa patrie, qui a donné les Ouvrages dont voici les titres :

Cortex peruvianus redivivus. Genuæ, 1656, *in*-12. Il eſt écrit contre *Plempius.*

Anaſtaſis corticis Peruviani. Ibidem, 1663, *in*-4, contre *Chifflet* & *Plempius.*

Neceſſitas Phlebotomiæ in exanthematibus. Ibidem, 1663, *in*-4.

Baldus, qui floriſſoit déja en 1650, a ſurvécu pluſieurs années à l'édition des derniers Ouvrages que nous avons de lui. Il eſt apparent qu'il mourut à Rome, où la famille du Cardinal de Lugo le fixa par la confiance qu'elle avoit à ſes talens.

BALDINUS (Bernardin) naquit en Italie l'an 1515. Il enſeigna la Médecine dans l'Univerſité de Pavie, & delà il paſſa à Milan, où il profeſſa publiquement les Mathématiques juſqu'à ſa mort arrivée en 1600. On a de lui :

Problemata excerpta ex Commentariis Galeni in Hippocratem. Venetiis, 1567, *in*-8.

Baccius Baldinus, autre Médecin Italien, a donné au public :

In Librum Hippocratis de aquis, aëre & locis Commentaria. Tractatus de Cucumeribus. Florentiæ, 1586, *in-quarto.*

BALEY, ou BAILEY (Vautier) naquit dans la Province de Dorſet en Angleterre. Comme il avoit été reçu en 1550 dans l'Univerſité d'Oxford, ſoit en qualité de Maître-ès-Arts, ſoit à titre de ſes emplois, il s'appliqua à l'étude de la Médecine avec tant de ſuccès, qu'on l'admit à pratiquer cette Science en 1558. Il tarda cependant à prendre le bonnet de Docteur juſqu'en 1563 ; mais on lui reconnut tant de mérite, qu'on n'attendit pas ſa promotion pour le nommer à la Chaire de Profeſſeur Royal, qu'il remplit dès l'an 1561. Peu de tems après ſon Doctorat, il fut élevé à la charge de Médecin de la Reine Eliſabeth qui l'honora de ſon eſtime ; il s'acquit même une ſi grande réputation, tant à la Cour qu'à la ville, qu'il parvint à la plus haute célébrité & s'y ſoutint juſqu'à ſa mort arrivée le 3 Mars 1592, à l'âge de 63 ans. *Baley* a écrit en Anglois une Diſſertation ſur le poivre & un Livre ſur la conſervation de la vue. Mais il avoit travaillé à d'autres Ouvrages ; car on a trouvé, parmi ſes Manuſcrits, un Commentaire Latin ſur quelques Traités de *Galien*,

où il s'étend fur la boiffon la plus convenable aux convalefcens & aux vieillards, & incidemment fur la préparation de la bierre d'Angleterre.

BALLEXSERD, (Jacques) Citoyen de Geneve, né le 3 Octobre 1726, & mort en 1774, doit être mis au rang des Bienfaiteurs de l'humanité. C'eft aux Ouvrages fuivans qu'il eft redevable de ce titre que de célebres Académies lui ont décerné :

Differtation fur l'éducation phyfique des enfans, depuis la naiffance jufqu'à l'âge de puberté. Paris, 1762, *in-8*. L'Académie de Harlem avoit propofé pour le fujet du prix de 1762 : *Quelle eft la meilleure direction à fuivre dans l'habillement, la nourriture & les exercices des enfans, depuis le moment où ils naiffent jufqu'à leur adolefcence, pour qu'ils vivent long-tems & en fanté.* La Differtation de *Ballexferd* qui fut couronnée le 21 Mai 1762, eft dédiée à M. *Antoine Petit*, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, Profeffeur au Jardin du Roi, &c.

Differtation fur cette queftion : *Quelles font les caufes principales de la mort d'un auffi grand nombre d'enfans, & quels font les préfervatifs les plus efficaces & les plus fimples pour leur conferver la vie.* Geneve, 1775, *in-8*. L'Académie de Mantoue, qui n'admet aucun Difcours écrit en langue étrangere, fut fi fatisfaite de cette Differtation que, contre l'efprit de fon inftitution, elle la fit traduire en Italien, afin de pouvoir la couronner, ainfi qu'elle a fait en 1772.

BANISTER (Jean) fut reçu Médecin de la Faculté d'Oxford en 1573, & pratiqua à Nottingham. Il a beaucoup écrit en Anglois fur l'Anatomie & la Chirurgie ; mais *Haller* ne cite de lui qu'un Ouvrage imprimé à Londres en 1578, *in-fol.*, fous ce titre : *The hiftory of man fukked from the fappe of the moft approved anatomifts in this prefent age, &c. Douglas* parle auffi de cet Ouvrage, mais d'une façon à faire croire qu'il ne vaut pas grand'chofe.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec un Chirurgien Anglois du même nom. C'eft *Richard Banifter*, qui vécut dans le XVII fiecle, & qui donna au public une Defcription anatomique de l'œil. On la trouve dans la premiere partie d'un Ouvrage qui fut imprimé à Londres en 1622, & dont le titre peut fe rendre par celui-ci : *Traité merveilleux des yeux, contenant la connoiffance & la cure de* 1113 *maladies auxquelles cette partie & les paupieres font fujettes.*

Manget & *Séguier* citent un autre *Jean Banifter*, dont les obfervations faites fur les Infectes de la Virginie en 1680, ont été inférées dans les Tranfactions Philofophiques, avec les notes de *Jean Petiver*, Membre de la Société Royale de Londres. *Banifter* a auffi donné un catalogue des plantes de la Virginie, que *Ray* a fait entrer dans fon Hiftoire ; & il a laiffé un Herbier fec, que le Docteur *Hans Sloane* a eftimé au point d'en faire l'acquifition.

BANZER (Marc) naquit en 1592, à Ausbourg, de *George Banzer*, Orfevre & Lapidaire. Il étudia la Médecine avec toute l'application poffible, & mérita enfin les honneurs du Doctorat, qu'il reçut à Bâle en 1616. Comme il s'étoit propofé d'exercer fa profeffion dans fa patrie, il fe fit recevoir dans le College des Médecins en 1619, & il demeura à Ausbourg jufqu'au tems que

son attachement à la Religion Luthérienne l'en fit sortir. Il erra alors d'un endroit à un autre; mais ayant trouvé à se placer à Wittemberg, où il obtint une Chaire de Médecine, il s'y fixa pour toujours. Il mourut dans cette ville en 1664, à l'âge de 72 ans. On a de lui un Traité de Matiere Médicale, qui est intitulé :

Fabrica Receptarum, id est, methodus brevis, perspicua & facilis, in qua, quæ sint remediorum compositorum formæ, quæ earundem differentiæ, quæ componendi & præscribendi ratio, quæ denique utilitas, atque quis utendi modus planissimè edocetur. Augustæ Vindelicorum, 1622, *in-octavo.*

Controversiarum Medico-miscellanearum Decades tres. Lipsiæ, 1649, *in-4.*

BARBA, (Pierre) Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Valladolid, fut premier Médecin de Philippe IV, qui monta sur le Trône d'Espagne en 1621. Il a donné quelques Ouvrages au public :

Vera praxis de curatione Tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur Hispani Medici à calumniis &c. Hispali, 1642, *in-4.* Ce Traité a principalement pour objet de prouver les vertus du Quinquina pour la guérison de la Fievre Tierce.

Resunta de la materia de peste. Madrid, 1648.

On trouve parmi les Métallurgistes *Alvaro Alonzo Barba*, Prêtre Espagnol, qui, pendant son séjour au Pérou vers le Potosi, avoit eu occasion de faire un grand nombre de remarques sur les mines de cette riche contrée. Il a écrit un Ouvrage imprimé à Cordoue en 1674, sous le titre de *Trattato de l'Arte Metallico compuesto.* Le Comte de Sandwich qui l'a traduit en Anglois, l'a publié la même année à Londres, *in-8*, & on l'a réimprimé dans cette ville en 1738, *in-12*, avec une troisieme partie sur la découverte de toute sorte de mines depuis l'Or jusqu'au Charbon, par *M. G. Plattes*; & une quatrieme intitulée : *Le Mineur complet de Hougton.* Cet Ouvrage a aussi paru en François sous le titre de *Traité de l'Art Métallique.* Paris, 1730, *in-12*, par *Hautin de Villars* : mais il y a une édition Françoise plus complette par *Gosford*, Paris, 1751, 2 vol. *in 12*, sous cet autre titre : *Métallurgie, ou l'Art de tirer & de purifier les métaux*, traduit d'*Alphonse Barba.* Il y a encore une édition en Allemand, Francfort, 1739, *in-8.*

BARBARO, (Hermolaus) l'un des plus savans hommes du XV siecle, naquit à Venise le 21 Mai 1454. Il fut Auteur dès l'âge de 18 ans, & il prit tant de goût pour la Langue Grecque qu'il ne tarda pas à en être parfaitement instruit. Les Venitiens le députerent vers l'Empereur Fréderic III & Maximilien son fils, Roi des Romains; ils le chargerent encore d'autres négociations importantes : mais le train des affaires ne l'empêcha pas de s'appliquer aux Sciences & en particulier à l'Histoire naturelle. La Botanique lui doit une version Latine de *Dioscoride* avec des notes. Il s'est aussi occupé à rétablir l'Histoire naturelle de *Pline*, dont il a corrigé plus de 5000 endroits. Ces Ouvrages ont vu le jour sous ces titres :

In C. Plinii naturalis Historiæ libros Castigationes. Cremonæ, 1485, *in-fol. Basileæ*, 1534, *in-4.*

In Dioſcoridem Corollariorum Libri quinque. Romæ, 1492, *in-fol. Coloniæ*, 1530, *in-fol.* avec le Commentaire de *Marcel Vergile* ſur *Dioſcoride.*

Naturalis Scientiæ compendium. Lauſannæ, 1579, *in-8. Marpurgi*, 1597, *in-8*, avec *Phyſiologia de Riſu & Lacrymis* par *Rodolphe Goclenius.*

Le Pape Innocent VIII nomma *Barbaro* au Patriarchat d'Aquilée, mais comme il l'avoit accepté ſans le conſentement du Sénat de Veniſe, il paſſa le reſte de ſa vie à Rome dans une eſpece d'exil. La République pouſſa cette affaire vigoureuſement; elle lui fit intimer un ordre qui lui défendoit de profiter de la nomination; elle voulut même enſuite qu'il renonçat à cette dignité. *Barbaro* n'en fit rien. Il continua à prendre le titre de Patriarche, & préféra l'exil à une ſoumiſſion qu'il crut déplacée. Il mourut à Rome en 1493, & ſon corps fut inhumé dans l'Egliſe de Sainte Marie du Peuple, où l'on voit ſon épitaphe conçue en ces termes :

Barbariem Hermoleos Latio qui depulit omnem,
Barbarus hic ſitus eſt, utraque Lingua gemit.
Urbs Venetum vitam, mortem dedit inclita Roma;
Non potuit naſci, nobiliusve mori.

BARBAUT (Antoine-François) fut reçu à la maîtriſe au College de Chirurgie de Paris, le 2 Juillet 1732, & paſſa enſuite à la charge de Chirurgien du Roi au Châtelet. Il eſt aujourd'hui ancien Prévôt de ſa Compagnie, Conſeiller vétéran de l'Académie Royale de Chirurgie, & Démonſtrateur en l'Art des accouchemens; Art qu'il exerce lui-même avec diſtinction. On a de lui :

Splanchnologie, ſuivie de l'Angeiologie & de la Nevrologie. Paris, 1739, *in-12.*

Principes de Chirurgie. Paris, in 12. C'eſt un bon livre élémentaire.

Cours d'accouchemens en faveur des étudians en Chirurgie, des ſages-femmes & des aſpirans à cet Art. Paris, 1776, 2 vol. *in-12.*

BARBERET (Denis) naquit le 27 Décembre 1714, dans le Bailliage d'Arnay-le-Duc en Bourgogne. Après avoir étudié la Médecine à Montpellier, où il reçut les honneurs du Doctorat, il voyagea en Italie, & vint enſuite s'établir à Dijon en 1743. Il étoit Membre de l'Académie de cette ville depuis 1744, & aggrégé au College des Médecins depuis 1746, lorſqu'il fut nommé Médecin des Armées du Roi de France, & employé en cette qualité dans l'iſle de Minorque & en Allemagne. Il a été enſuite déſigné pour être le premier Médecin de l'Armée qui s'aſſembla en Bretagne. Après avoir ainſi voltigé d'un endroit à l'autre, il vint réſider à Bourg en Breſſe, dont il fut fait Médecin penſionné en 1761; mais il quitta cette ville en 1766, pour aller remplir la charge de Médecin de la Marine au département de Toulon, & donner des Leçons d'Anatomie, de Pathologie, de Matiere Médicale & de Botanique aux Chirurgiens employés dans le même département. Nous avons quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin, qui ont tous été couronnés par différentes Académies :

Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomenes du tonnerre & ceux de l'électricité. Bordeaux, 1750. Elle a remporté le prix au jugement de l'Académie de cette ville.

Mémoire qui a remporté le prix de Physique de l'année 1761, au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. Lyon, 1762, *in*-12. Ce Mémoire roule sur cette question : *Quelles sont les causes qui font pousser le vin? Quels sont les moyens de prévenir cet accident & d'y remédier, sans que la qualité du vin devienne nuisible à la santé?*

Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux. Paris, 1766, *in*-8. Il a été couronné, en 1765, par la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

BARBETTE, (Paul) Praticien d'Amsterdam dans le XVII siecle, se mêloit également de la Médecine & de la Chirurgie. Il étoit partisan du systême de *De le Boë*, & à ce titre, il aimoit autant l'usage des remedes sudorifiques, qu'il haïssoit la saignée. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages, qui n'ont presque rien d'original, soit dans la Médecine, soit dans l'Anatomie & la Chirurgie : voici leurs titres & leurs éditions :

Chirurgie tweede stuk. Amsterdam, 1658, 1663, *in*-8. En Latin. Leyde, 1672, *in*-12, & à Amsterdam, 1693, *in*-12, sous ce titre : *Chirurgia notis ac observationibus rarioribus illustrata secundùm recentiorum inventa, operâ Joannis Muys.* Sous celui de *Pratique de Chirurgie enrichie & augmentée de plusieurs remarques, histoires, guérisons & explications*, par *J. J. Manget.* Geneve, 1674, *in*-12. Lyon, 1693, trois volumes *in*-12. Il y a aussi des éditions en Allemand. Francfort, 1683, *in*-8, par *Jean Jacques Waldschmid.* Leipsic, 1718, *in*-8, avec les autres Ouvrages de l'Auteur.

Anatomia practica. Amstelodami, 1659, *in*-8. Ce traité n'est pas de grande importance.

Methodus sanandi peste affectos. Leidæ, 1667, *in*-12, avec les notes de *Frederic Deckers. Ibidem*, 1672, *in*-12, avec les *Opera Chirurgico-Anatomica. Leodii*, 1669, *in*-8. *Amstelodami*, 1693, *in*-8.

Praxis Medica cum notis & observationibus Frederici Deckers. Leidæ, 1669, 1678, *in*-12. Cet Ouvrage avoit déja paru en 1665. Francfort, 1683, en Allemand. Lyon, 1694, en François.

Opera Chirurgico-Anatomica, ad circularem sanguinis motum, aliaque recentiorum inventa accommodata. Lugduni Batavorum, 1672, *in*-12. *Bononiæ*, 1692, *in*-8.

Opera omnia Medica & Chirurgica. Romæ, 1682, *in*-8. *Genevæ*, 1682, 1688, 1704, *in*-4, par les soins de *Jean-Jacques Manget.* En Flamand, *Amsterdam*, 1688, *in*-8. En Italien, Bologne, 1692, *in*-8. En Allemand, Leipsic, 1718, *in*-8.

BARBEU DU BOURG, (Jacques) né à Mayenne, ville de France dans la Province du Maine, prit le bonnet l'an 1748 dans la Faculté de Médecine de Paris. Il est ancien Professeur des Ecoles, Correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, Associé de celle de Stockholm, & Auteur des Ouvrages suivans :

Lettre d'un Garçon Barbier à l'Abbé des Fontaines au sujet de la Maîtrise-ès-Arts, 1743, *in*-12.

Gazette d'Epidáure. Paris, 1761, 1762, 1763, cinq volumes *in*-8. C'eſt un recueil périodique de nouvelles de Médecine, avec des réflexions pour ſimplifier la Théorie & éclairer la Pratique : c'eſt dommage que l'Auteur ait été trop facile à prodiguer des éloges.

Le Botaniſte François, comprenant toutes les plantes communes & uſuelles, diſpoſées ſuivant une méthode nouvelle, & décrites en langue vulgaire. Paris, 1767, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage réunit la méthode, l'ordre & la clarté, la ſureté des principes, l'agrément & la pureté du ſtyle, enfin les graces de la nouveauté.

On a encore de ce Médecin :

Objection à M. Baſſelin ſur la quadrature du cercle.

Sommaire de Chronologie en vers techniques.

Lettre à Mademoiſelle de .... ſur les vents.

Lettre ſur l'Hiſtoire traduite de Bolingbroke.

Chronographie ou Deſcription des tems.

Deux Lettres à une Dame au ſujet d'une expérience de Chirurgie, faite à l'Hôpital de la Charité le 22 *Juin* 1754.

Recherches ſur la durée de la groſſeſſe & le tems de l'accouchement. 1765, *in*-8.

Opinion d'un Médecin ſur l'inoculation. 1768, *in*-12.

Projet d'un cours complet de Médecine.

Traduction du Traité de Dickinſon, Avocat de Penſilvanie, intitulé : *Lettre d'un fermier de Penſilvanie aux habitans de l'Amérique Septentrionale.* 1769, *in*-8.

Lettres d'un Philadelphien à un ami de Paris.

Œuvres de Francklin, traduites de l'Anglois. 1773, *in*-4.

BARBEY, (Marc LE) Médecin de Bayeux, mérite une place diſtinguée dans ce Dictionnaire, pour avoir ſauvé ſa patrie de la peſte par ſon habileté & par la ſageſſe de ſes conſeils. Il imita en cela *Hippocrate*, qui a éloigné ce fléau en prenant d'avance les meſures les plus propres à le détourner ; il l'imita encore en refuſant de donner ſes ſoins à l'Armée des Ligueurs que cette maladie déſoloit. Il auroit cru ſe déshonorer, s'il eut rendu ſervice aux troupes rebelles à ſon Roi. On punit ſon refus par la vente de ſes meubles & le ſaccagement de ſa maiſon ; rien ne put le faire changer d'avis. Il aima mieux abandonner ſa patrie & perdre tout ce qui lui appartenoit, que de manquer cette occaſion de faire voir combien il étoit attaché aux intérêts de ſon Prince. Sa retraite fit périr plus de monde qu'une bataille. Henri IV, qui ſentit toute la grandeur du ſervice que ce Médecin lui avoit rendu, loua beaucoup ſa conduite, & récompenſa ſon attachement par des Lettres de Nobleſſe. Il le prit même pour ſon Médecin en 1594, lorſque Paris lui eut ouvert ſes portes : mais *Le Barbey* ne jouit pas long-tems de cet honneur, car il mourut peu d'années après.

BARBEYRAC (Charles) de Saint Martin en Provence, où il naquit en 1629, ſe fit beaucoup de réputation à Montpellier. Son pere qui étoit Gentil-Homme, laiſſa quatre fils qui prirent tous le parti des Lettres ou des Armes.

Charles, qui étoit le troisieme, fit ses Cours d'Humanités & de Philosophie dans l'Académie de Die en Dauphiné, & passa ensuite à Aix, Capitale de la Provence, où il commença celui de Médecine ; mais comme il connoissoit les grandes ressources qu'il trouveroit à Montpellier pour faciliter les progrès de ses études, il ne tarda pas à s'y rendre. L'application la plus suivie le distingua toujours de ses condisciples pendant qu'il étoit sur les bancs, & le fit tellement briller dans ses exercices, que les Professeurs de cette Ecole lui accorderent les honneurs du Doctorat le dernier jour d'Avril 1649.

Le premier dessein de *Barbeyrac* fut d'aller s'établir à Paris ; mais la réputation qu'il avoit acquise en fort peu de tems à Montpellier, & un mariage avantageux qu'on lui proposa, le déterminerent à s'y arrêter. En 1658, il y eut des disputes publiques au sujet de deux Chaires vacantes par la mort des Professeurs *Jacques Duranc* & *Lazare Riviere ;* notre Médecin se mit sur les rangs, quoique la Religion Protestante, à laquelle il étoit attaché, ne lui permît pas de rien espérer. Il n'eut en cela d'autre vue que de se faire connoître ; & comme ces disputes lui procurerent beaucoup d'honneur, sa réputation en prit un tel degré d'accroissement, qu'il fut en peu de tems le Praticien de Montpellier le plus suivi. On le consultoit de toute part pour les cas les plus difficiles, & on l'appelloit souvent dans les villes les plus considérables du Royaume. Mademoiselle d'Orléans voulut l'avoir auprès d'elle ; il s'excusa d'accepter cet emploi, parce qu'il préféroit sa liberté aux avantages qu'il auroit trouvés à la Cour. Il fut moins difficile à se prêter à la demande du Cardinal de Bouillon, qui le nomma son Médecin ordinaire par Brévet, avec une pension de mille livres, mais sans l'obliger d'être auprès de sa personne. Ce fut la reconnoissance qui porta cette Eminence à en agir ainsi ; *Barbeyrac* lui avoit rendu de grands services pendant son séjour en Languedoc.

La plupart des Etudians, dont il y a toujours un grand nombre à Montpellier, tâchoient, autant qu'il leur étoit possible, de profiter de la conversation de ce Médecin ; il y en avoit même dix ou douze qui l'accompagnoient tous les jours chez ses malades. C'étoit une bonne Ecole pour eux ; elle étoit même d'autant meilleure, que le Maître qu'ils suivoient, ne pensoit pas comme la plupart des Praticiens de son tems, & tranchoit plus que personne sur les maximes d'usage qui ne correspondoient point à ses vues. Il avoit sur beaucoup de maladies des idées toutes neuves, mais claires & solides. Sa pratique étoit fort simple & fort aisée ; il l'avoit débarrassée de quantité des remedes inutiles qui ne servoient qu'à fatiguer ceux à qui on les ordonnoit. Il n'en employoit qu'un petit nombre des choisis & des plus efficaces ; mais c'étoit si à propos, que jamais Médecin n'a eu des succès plus heureux & plus surprenans. Il étoit extrêmement désintéressé & charitable, & visitoit également les pauvres & les riches. Le célebre *Locke*, qui avoit connu particulierement *Barbeyrac* à Montpellier & qui étoit bon ami de *Sydenham*, disoit qu'il n'avoit jamais vu deux hommes plus ressemblans du côté de la doctrine & des manieres. Le tems ne diminua rien de sa réputation, il s'y soutint près de cinquante ans, & mourut d'une fievre continue qui dura dix-huit jours, le 6 Novembre 1699, dan

la soixante-dixieme année de son âge. Il n'a laissé aucun Ecrit, ni même des Observations : nous avons cependant sous son nom un Ouvrage qui a paru sous ces différens titres :

Traités nouveaux de Médecine contenant les maladies de la poitrine, les maladies des femmes & quelques autres maladies particulieres, selon les nouvelles opinions. Lyon, 1684, *in*-12.

Dissertations nouvelles sur les maladies de la poitrine, du cœur, de l'estomac, des femmes, vénériennes & quelques autres maladies particulieres. Amsterdam, 1731, *in*-12. L'Editeur n'a pas pensé à purger ce Recueil des pratiques dangereuses qui étoient bien en usage du tems de *Barbeyrac*, mais qui étoient abrogées en 1731. Telle est celle d'employer cinq ou six onces d'onguent mercuriel à chaque friction dans la cure des maux vénériens, & de faire plusieurs jours de suite une pareille friction. M. *Astruc* prétend que c'est faire tort à ce Médecin de lui attribuer un Ouvrage qui n'a jamais eu aucune réputation, & qui est oublié depuis long-tems. C'est la production de quelques jeunes Etudians qui avoient suivi *Barbeyrac*, & qui avoient ramassé tout ce qu'il disoit.

Ce Médecin a laissé un fils qui a pris le bonnet de Docteur en Médecine & a rempli une charge de Trésorier de France. On a de lui :

Medicamentorum constitutio seu formulæ. Lugduni, 1751, *in*-12. *Ibidem*, 1760, deux volumes *in*-12.

BARBUOT, (Jean) né à Flavigny en Bourgogne, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier. Il mourut en 1665, à l'âge de 35 ans, & laissa un Ouvrage intitulé :

Fontis San-Reginalis, naturalis medicati, virtutum admirabilium in gratiam ægrotantium explicatio. Parisiis, 1661, *in*-12. Ces eaux sont celles du Bourg de Sainte Reine en Bourgogne, au Bailliage de Sémur en Auxois.

BARCKHAUSEN, (Jean-Conrad) du Comté de la Lippe en Westphalie, vint au monde le 16 Mars 1666. Il étudia la Pharmacie & la Chymie pendant dix ans, tant à Berlin, qu'à Mayence & à Vienne en Autriche ; mais ayant pris goût pour les voyages, il se mit, en 1693, à parcourir l'Allemagne, la Hongrie & l'Italie, d'où il passa en Morée avec le Général des Troupes Vénitiennes, qu'il servit en qualité de Médecin. Après la mort de ce Général, il alla en Hollande en 1694, & il enseigna la Chymie à Utrecht sur la simple permission du Magistrat, qui lui fut accordée le 17 Septembre de la même année ; mais ayant reçu le bonnet de Docteur en Médecine, on le nomma Lecteur en Chymie le 3 Octobre 1698, & le 19 Mars 1703, on lui donna la Chaire de Professeur extraordinaire en cette Science.

Barckhausen à joui d'une réputation constante jusqu'à sa mort arrivée le premier Octobre 1723, & comme il n'a point eu d'enfans de *Marie-Jeanne Pylsweert* qu'il avoit épousée en 1699, il a laissé par son testament plusieurs beaux Ouvrages de Botanique & d'Histoire Naturelle à la Bibliotheque d'Utrecht. Les Ecrits, qu'il a donnés au public, n'ont pas peu contribué à la célébrité de son nom ; plusieurs méritent d'être lus, & *Boerhaave* qui n'aimoit

guere ce Médecin, en parle avantageusement. Du côté de la sincérité, de l'exactitude, & des bonnes choses qu'on trouve dans les Ouvrages de *Barckhausen*, cet Auteur a mérité l'approbation de ce grand Homme; ses Elémens de Chymie contiennent même plusieurs expériences & différentes opérations qu'on chercheroit inutilement ailleurs; mais l'obscurité de ses raisonnemens & la singularité de ses opinions lui ont aussi mérité de justes reproches. Voici les titres & les éditions des Traités qu'il a laissés au public :

Synopsis Pharmaceutica. Francofurti ad Mœnum, 1690, *in*-12. *Ultrajecti*, 1696, *in*-8, sous le titre de *Pharmacopœus synopticus. Lugduni Batavorum*, 1712, *in*-8, sous celui de *Synopsis Pharmaciæ.*

Pyrosophia. Lugduni Batavorum, 1698, *in*-4. *Ibidem*, 1717, *in*-4, avec figures, sous le titre d'*Elementa Chymiæ, quibus subjecta est confectura Lapidis Philosophici imaginibus repræsentata.*

Acroamata in quibus complura ad Jatro-Chemiam atque Physicam spectantia, jucundâ rerum varietate explicantur. Trajecti Batavorum, 1703, *in*-8.

Historia Medicinæ, in qua, si non omnia, pleraque saltem Medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ &c. quæ ab exordio mundi usque ad nostra tempora inclaruerunt, pertractantur. Amstelodami, 1710, *in*-8. *Trajecti ad Rhenum*, 1723, *in*-4, avec des augmentations. Il y fait mention de la théorie favorite à toutes les sectes qui ont paru, mais il ne dit rien de la pratique de leurs partisans. A la fin de cette Histoire, qui est beaucoup inférieure à celles que *Leclerc* & *Freind* nous ont données, on trouve une dissertation *De Nepenthe Homeri*, que *Barckhausen* prétend avoir quelque rapport avec l'*Opium.*

Compendium Ratiocinii Chemici more Geometrarum concinnatum. Lugduni Batavorum, 1712, *in*-8. C'est l'Abrégé du Traité intitulé *Pyrosophia*; on y trouve beaucoup d'expériences, mais aucune démonstration géométrique.

Collecta Medicinæ Practicæ generalis. Amstelodami, 1715, *in*-8. Il se décide en faveur de la secte Empirique dans le Dialogue *De optima secta*, qui est à la suite de cet Ouvrage.

BARISANUS, (François-Dominique) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVII siecle, étoit d'Albe dans le Montferrat. Il se fixa à Turin, où il mourut dans un âge avancé, après avoir acquis beaucoup de réputation dans l'emploi de premier Médecin du Prince de Carignan. Il est Auteur des Ouvrages suivans :

Hippocrates Medico-Moralis ad utramque, corporum scilicet & animarum, salutem accommodatus. Augustæ Taurinorum, 1682, *in*-4.

Tractatus de Thermis Valderianis propè Cuneum in Pedemontio sitis. Jean Fantoni a parlé de ce traité avec éloge dans sa dissertation *De Thermis*, imprimée à Geneve en 1727, *in*-8. Le traité de *Barisanus* avoit paru à Turin, en 1690, *in*-8.

BARLAND, (Hubert) Médecin, naquit en Zélande & pratiqua à Namur vers l'an 1530. C'étoit un homme droit, ami du travail, plein de probité & de zele pour le bien public. *Erasme*, avec qui il avoit vécu à Bâle dans la plus intime amitié, parle de lui dans l'Epitre 101 du vingtieme livre : *Medicus ut eruditus, ità mirè comicis moribus.*

Barland a traduit de Grec en Latin le livre de *Galien* qui eſt intitulé : *De medicamentis paratu facilibus.* Il a joint une Préface de ſa façon à l'édition de Lyon des Œuvres de *Dioſcoride.* Il s'apprêtoit à donner d'autres Ouvrages ; il avoit même promis une traduction de tous les Médecins Arabes ; mais il n'a pas aſſez vécu pour exécuter ce deſſein. Ce qui nous reſte de lui, ſe réduit aux deux pieces ſuivantes :

Velitatio Medica cum Arnoldo Nootſio, Medicinæ apud Lovanienſes Doctore. Antverpiæ, 1532, *in*-8. Dans le Recueil de *Jean Manard* qui a paru ſous le titre d'*Epiſtolæ Medicinales*, on trouve une lettre de notre Auteur *ad Medicinæ, apud Lovanienſes, ſtudioſam juventutem.*

Epiſtola Medica de aquarum deſtillatarum facultatibus. Antverpiæ, 1536, *in*-8.

BARLES (Louis) étudia la Médecine à Montpellier, & paſſa enſuite à Paris, où il s'appliqua à la pratique dans l'Hôpital de la Charité. Les obſervations qu'il y fit, le mirent en état de voir des malades par lui-même. Il ſe rendit à Marſeille, & après avoir été aggrégé au College de Médecine de cette ville, il ſe dévoua aux travaux de la pratique, dont il s'acquitta avec aſſez de réputation vers la fin du dernier ſiecle. On a de lui deux Ouvrages, qu'on peut regarder comme une Traduction de ceux que *Degraaf* a publiés ſur les organes de la génération ; on lui doit cependant tenir compte de les avoir enrichis des connoiſſances que *Van Hoorne* & *Veslingius* ont répandues ſur cette matiere, & d'y avoir ajouté pluſieurs planches de *Swammerdam.* Voici les titres ſous leſquels ils ont paru :

Les nouvelles découvertes ſur les organes des femmes ſervant à la génération. Lyon, 1674, *in*-12.

Les nouvelles découvertes ſur les organes des hommes ſervant à la génération. Lyon, 1675, *in*-12. Ces deux Traités ont été réunis ; *Manget* en cite une édition de Lyon de 1680, en quatre volumes *in*-12.

BARLETTE. (Marianus de) Voyez MARIANUS SANCTUS BAROLITANUS.

BARNER (Jacques) naquit en 1641, à Elbing, ville de Pologne dans la Pruſſe Royale. Comme il avoit fait une étude particuliere de la Chymie, il fut retenu à Padoue, vers l'an 1670, pour y enſeigner cette Science. Delà il ſe rendit à Leipſic, où il profeſſa publiquement la Philoſophie & la Médecine, & s'acquit beaucoup de réputation, tant par les ſuccès de ſa pratique, que par ſes Ecrits. L'amour de la patrie le rappella à Elbing, où il mourut vers l'an 1686. Nous avons de lui :

Prodromus vindiciarum, experimentorum ac dogmatum ſuorum. Auguſtæ Vindelicorum, 1667, *in* 8.

Exercitium Chymicum delineatum. Patavii, 1670, *in*-4.

Prodromus Sennerti novi, ſeu, delineatio novi Medicinæ ſyſtematis, in quo quicquid à primis ſæculis in hunc uſque diem de Arte prodiit, Hippocratis, Galeni, Paracelſi, Helmontii, Sylvii, Williſii &c. dogmata, ex principiis Anatomico-Chymicis examinantur. Auguſtæ Vindelicorum, 1674, *in*-4.

Spiritus vini finè acido, hoc eſt, in ſpiritu vini & oleis indiſtinctè non eſſe acidum, nec ea propterea à ſpiritu urinæ reverà coagulari, demonſtratio curioſa, cum modo conficiendi ſalia volatilia oleoſa, eorumque uſu. Lipſiæ, 1675, *in*-8.

Chymia Philoſophica, cum doctrina ſalium, medicamentis finè igne culinari parabilibus & exercitiò Chymiæ. Noribergæ, 1689, *in*-8. La Médecine étoit alors toute chymique; c'étoit dans les fourneaux & les retortes, dans les fermentations & les exploſions, qu'on croyoit voir l'image des opérations de l'économie animale. On croyoit encore que les remedes tirés de la Chymie étoient ſupérieurs en vertus aux ſimples productions de la nature; on vouloit de l'étalage dans tout. Mais à bien apprécier les choſes, la théorie n'étoit appuyée que ſur de faux raiſonnemens, la pratique ſur des principes incertains, & la méthode curative ne fourniſſoit que des remedes violens, incendiaires, ou incapables de procurer les effets qu'on leur attribuoit avec autant de faſte, que peu de fondement.

BARON (Hyacinthe-Théodore) de Paris, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de ſa ville natale, le 30 Octobre 1710, & nommé Doyen de ſa Compagnie en Novembre 1730. Les ſuffrages de ſes Collegues le continuerent dans cette charge en 1731, 1732 & 1733. Pendant l'année 1732, il publia un nouveau Code de Pharmacie, qui fut pluſieurs fois réimprimé avec divers changemens. Les peines, qu'il ſe donna pour accélérer la publication de cet Ouvrage, font voir combien il avoit à cœur le bien des malades; mais il eut plus d'occaſions, pendant ſon Décanat, de faire preuve du grand attachement qu'il avoit aux intérêts & à l'honneur de la Faculté. C'eſt à ſa fermeté & à ſon zele, qu'elle eſt redevable de la ſuppreſſion du projet d'une Académie de Médecine, que *Chirac* vouloit établir à Paris: ce plan exécuté hors de la Faculté, auroit excité parmi les Médecins des diviſions préjudiciables au bien public. *Baron* mourut le 28 Juillet 1758, âgé d'environ 72 ans. On a de lui une *Queſtion* de Médecine ſur les maladies vénériennes dans laquelle on examine ſi c'eſt aux Médecins qu'il appartient de les traiter. 1735. Une diſſertation Académique ſur le chocolat, *An ſenibus chocolatæ potus?* 1739. Elle a été imprimée pluſieurs fois depuis qu'elle a été ſoutenue aux Ecoles de Médecine ſous ſa Préſidence.

Hyacinthe Théodore, ſon fils, naquit auſſi à Paris. L'exemple d'un pere ſavant le décida à prendre le même parti que lui. Il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de ſa ville natale, & prit le bonnet de Docteur le 29 Octobre 1732, ſous le Décanat de ce pere qui lui avoit ſervi de modele & de guide dans ſes études. Comme la Faculté trouva enſuite, dans le fils, le même zele & le même attachement à tout ce qui l'intéreſſoit, elle le choiſit Doyen en Novembre 1750 & le continua en 1751, 1752 & 1753. *Baron* fit imprimer en 1752 un Ouvrage qui ſemble être fait pour ſervir à l'hiſtoire de cette Faculté; c'eſt un Recueil des titres des theſes qui ont été ſoutenues dans les Ecoles de Paris depuis 1539 juſqu'en 1752. Il eſt intitulé:

Quæſtionum Medicarum ſeries Chronologica. In-quarto. On y a joint: *Compendiaria Medicorum pariſienſium notitia*, qui eſt une ſuite des Doyens, Bacheliers, Licenciés & Docteurs depuis 1295 juſqu'en 1752. La Faculté de Paris ſe propoſe de conti-

nuer ce double recueil, & M. *Baron* s'en eſt encore chargé; le premier ſupplément a été pouſſé juſqu'en 1763. Ce Médecin avoit précédemment donné: *Ritus, uſus & laudabiles Facultatis Medicinæ Pariſienſis conſuetudines. Pariſiis*, 1751, *in*-12.

Nous devons encore à ce Médecin un Ouvrage qui a paru en 1758, *in*-12, ſous le titre de *Formules des Médicamens à l'uſage des Hôpitaux d'Armées*. C'eſt la ſixieme édition. L'emploi de Médecin en chef des Camps & Armées du Roi en Allemagne & en Italie, lui a fourni de fréquentes occaſions de voir ce qui convient le mieux au fonds de ce Recueil Pharmaceutique.

BARON (Théodore) vint au monde à Paris le 17 Juin 1715. Après avoir fait de bonnes études au College de Beauvais, l'exemple de ſon pere & de ſon frere, dont on vient de parler, lui inſpira pour la Médecine ce goût qui ſembloit être celui de ſa famille. Il eſt vrai que ſon aïeul, ſon biſaïeul & ſon triſaïeul ne furent pas Médecins, mais ils toucherent de bien près à cette profeſſion; car ils furent tous trois Apothicaires du Roi en ſon Artillerie à Paris. La Chymie devint la paſſion de *Baron*, dès le moment qu'il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de ſa ville natale; ce fut dans les Leçons du célebre *Rouelle* qu'il puiſa les principes de cette Science, & que ſon goût pour elle prit les accroiſſemens qui le conduiſirent lui-même à la célébrité, dont il a joui dans cette partie de l'Art.

Il reçut les honneurs du Doctorat le 12 Octobre 1742, mais il ne ſe preſſa pas de ſe livrer à la pratique. Il joignit encore aux préceptes de *Rouelle*, ceux d'*Aſtruc* & de *Lemery*; il médita long-tems la théorie, avant que de ſe montrer au public comme Médecin. La Diſſertation qu'il adreſſa à l'Académie des Sciences, ſur la propriété remarquable que le ſel de tartre a de précipiter tous les ſels ſur leſquels il n'a aucune action; ſes recherches & ſes expériences ſur le borax, & ſur un ſel appellé *Borek*, qu'on avoit apporté de Perſe & qu'on donnoit pour du borax naturel, commencerent la réputation de *Baron* parmi les Chymiſtes. Ces Ecrits lui procurerent la connoiſſance d'*Hellot* qui étoit chargé alors d'examiner tout ce qui paroiſſoit au Bureau de M. Rouillé concernant les Mines, les Teintures, les Arts & les Manufactures. En 1748, il fut nommé adjoint à *Hellot* dans cette place de confiance, dont ſa probité & ſes talens le rendoient également digne. Il ſaiſit avec ardeur une occaſion ſi favorable de ſe livrer tout entier à ſon goût pour les expériences de Chymie; mais, malheureuſement, il n'en jouit que pendant deux ans, & fut remercié pour des motifs dont il ſeroit inutile de rendre compte. Ce qui eſt certain, c'eſt que cet événement nuiſit à ſa fortune, & qu'il eut beſoin de toute ſa philoſophie pour le ſoutenir.

Son chagrin fut un peu adouci par ſa réception à l'Académie des Sciences en 1752; ſes excellentes obſervations ont enrichi plus d'une fois les Mémoires de cette illuſtre Compagnie. En 1756, il fut nommé Cenſeur Royal. Mais *Baron* ne s'eſt pas contenté d'éclairer la Chymie par ſes propres expériences. Il a quelquefois travaillé, pour les progrès de l'Art, ſur les Ouvrages des autres; & c'eſt à cette louable émulation que nous ſommes redevables de ſes Notes ſur

la Pharmacopée de *Fuller*, & des excellentes augmentations qu'il a faites au Cours de Chymie de *Lemery*, qui parut en 1756, *in*-4.

Après avoir parlé des Ouvrages de *Baron*, on lui doit la justice de dire un mot de son caractere. Ses mœurs étoient douces & honnêtes ; l'homme étoit aussi estimable en lui que l'Auteur. Il consacroit tous ses momens à l'exercice & à l'étude de sa profession ; il étoit même si attaché à son Cabinet, qu'on a remarqué qu'il avoit lu tous les volumes qui composoient sa Bibliotheque, où rien n'étoit par ostentation. Ce Médecin étoit depuis long-tems tourmenté de la goutte & d'une hernie ombilicale qui lui causoit de fréquentes coliques ; & ces maux, qu'aucun remede n'a pu dissiper, ont terminé sa carriere le 10 Mars 1768.

BARONIO, (Vincent) natif de Meldola dans la Romandiole, a été un des plus célebres Médecins Italiens du XVII siecle. L'Ouvrage, qu'il a écrit, a beaucoup contribué à sa réputation; il doit être mis dans la classe des meilleurs Livres de son tems, il les surpasse même par les observations qui en relevent le mérite. L'Auteur entre dans les plus grands détails sur tout ce qui a rapport au siege, aux causes & à la cure de l'inflammation de poitrine ; il établit la nécessité de la saignée dans tous les âges, l'obligation de la réitérer, & il se décide pour celle qui se fait du côté affecté. Voici le titre de ce bel Ouvrage :

De Pleuripneumonia annô 1623, & aliis temporibus Flaminiam, aliasque regiones populariter infestante, ac à nemine hactenùs observatâ, Libri duo. Forolivii, 1636, 1638, *in*-4.

Manget parle encore de *Théodore Baronio* de Crémone, Médecin du XVI siecle, qui étoit si fortement attaché à la doctrine de *Galien*, qu'il disoit publiquement qu'il aimoit mieux s'égarer avec cet Auteur, que de marcher dans une route plus certaine avec d'autres. C'est ainsi que l'empire de l'opinion fait des esclaves. On a de *Baronio* :

De operationis meïendi triplici læsione & curatione, Libri duo. Papiæ, 1609, 1654, *in* 4. Il a rejetté l'usage des remedes internes dans le cas de la pierre des reins ou de la vessie ; mais on doit supposer qu'il ne les déclare inutiles, que lorsqu'on les donne comme Lithontriptiques, puisqu'il les admet quand il n'y a qu'une matiere visqueuse & gluante dans les voies urinaires. Il critique les Chirurgiens de son tems sur les mauvais succès, dont l'opération de la taille étoit suivie entre leurs mains ; il s'emporte même avec tant de vivacité, au sujet de leur impéritie à cet égard, qu'il lui échappe de les appeller bourreaux. C'est une injure déplacée. Il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de les instruire, ainsi qu'il a fait, en indiquant les précautions qui écartent les dangers du cathétérisme, & en conseillant l'usage des bougies pour les callosités de l'uretre.

BARRA, (Pierre) Docteur de la Faculté de Montpellier, & Aggrégé au College des Médecins de Lyon, a écrit quelques Ouvrages dans le XVII siecle. L'attachement servile qu'il avoit à tout ce qu'*Hippocrate* a dit, l'a aveuglé sur les opinions qu'il attribue à ce Pere de la Médecine. *Jean Peissonel*, Médecin de Marseille, avoit donné un Traité sur le terme de l'accouchement,

ſuivant la doctrine d'*Hippocrate*. *Barra*, qui chercha à le critiquer, a travaillé ſur la même matiere & d'après le même Auteur, mais il a fini par ne rien prouver, ſinon qu'il y a des naiſſances tardives & précoces. Ce qu'on attendoit de lui, c'étoit de démontrer la légitimité des premieres & la maturité des ſecondes. Toujours partiſan de l'Antiquité au mépris des Modernes, il a cru trouver dans *Hippocrate* la deſcription de la circulation du ſang, dont *Harvée* a fait voir le méchaniſme. Il ſe met l'eſprit à la torture pour combiner, rapprocher & commenter divers paſſages d'*Hippocrate*; mais il n'en réſulta autre choſe, ſinon qu'aucun d'eux ne déſigne la circulation du ſang dans le corps des animaux. Voici les titres des Ouvrages qu'il a publiés ſur l'une & l'autre de ces matieres :

De veris terminis partûs humani Libri tres ex Hippocrate. Lugduni, 1666, *in-12.*

Hippocrate de la circulation du ſang & des humeurs. Lyon, 1672, 1682, *in-12.* Paris, 1683, *in-12.*

On a encore :

L'abus de l'Antimoine & de la ſaignée démontré par la doctrine d'Hippocrate. Lyon, 1664, *in-12.*

Les abus de la Thériaque & de la Confection d'Hyacinthe. Lyon, 1667, *in-12.*

L'uſage de la glace, de la neige & du froid. Lyon, 1675, *in-12.* Paris, 1677, *in-12.*

BARRELIER (Jacques) naquit à Paris en 1606 dans une famille noble. Il étoit parfaitement inſtruit des Langues Latine & Grecque, lorſqu'il s'appliqua à la Médecine dans les Ecoles de ſa ville natale. Il y pouſſa ſes études juſqu'à la Licence, à laquelle il fut admis ; mais comme il avoit conçu le deſſein d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, & qu'il en embraſſa l'Inſtitut en 1635, il ne voulut point prendre le bonnet de Docteur. Son goût pour la Botanique le ſuivit dans le cloître, & pour ſe perfectionner dans cette belle Science, il fit de longs voyages en France, en Eſpagne & en Italie. Quelques-uns de ces voyages ſe firent par ordre de Gaſton, Duc d'Orléans ; il en fit de plus grands avec le Général des Jacobins, qu'il accompagna non-ſeulement dans pluſieurs provinces de France en qualité d'Aſſiſtant, mais encore en Eſpagne, où il parcourut les montagnes des Royaumes de Caſtille & de Valence, & fit une ample récolte de plantes inconnues aux Botaniſtes. Il ſe rendit enſuite en Italie, & continua ſes recherches pendant le terme de vingt-trois ans qu'il demeura à Rome.

Barrelier entretenoit correſpondance avec les premiers Botaniſtes de ſon tems, & il en recevoit fréquemment des avis. Son deſſein étoit de publier une collection de toutes les plantes qu'il avoit amaſſées, ſous le titre d'*Hortus Mundi* ou d'*Orbis Botanicus*. A cet effet, il avoit fait graver pluſieurs planches, & lui-même en avoit encore deſſiné un grand nombre ſelon la méthode de *Tournefort*, avec les fleurs, les fruits & les ſemences. Plein de cet objet, il revint à Paris en 1672 pour y finir ſon Ouvrage ; mais il ne put l'achever, car il mourut l'année ſuivante d'un aſthme qu'il avoit contracté dans ſes voyages. Ses manuſcrits, ſes planches & ſes deſſins furent placés, après ſa mort, dans la Bibliotheque des Jacobins de la rue Saint Honoré, d'où le célebre *Antoine*

de Jussieu les a tirés pour les mettre en ordre. Il les a publiés avec les Synonymes & des Observations, sous ce titre :

Plantæ per Galliam, Hispaniam & Italiam observatæ, & Iconibus æneis exhibitæ à R. P. Jacobo Barreliero. Opus posthumum. Parisiis, 1714, 2 vol. *in-fol.* Avec 1324 figures & trois planches de coquillages. On a encore de la façon de *Barrelier* un Ouvrage intitulé : *Specimen Insectorum quorumdam marinorum mollium.*

BARRERE, (Pierre) Médecin de l'Hôpital Militaire de Perpignan, sa patrie, Professeur en Médecine, & ci-devant Botaniste du Roi à l'isle de Cayenne, mourut le 1 Novembre 1755. On a de lui plusieurs Ouvrages curieux :

Dissertation sur la cause physique de la couleur des Negres, de la qualité de leurs cheveux, & de la génération de l'un & de l'autre. Paris, 1741, *in*-12. L'Auteur avance un systême assez singulier. Il regarde la couleur des Negres comme un ictere noir, c'est-à-dire, comme l'effet de l'amas d'une humeur bilieuse dans le tissu de l'épiderme. Il dit avoir remarqué dans les cadavres des Negres, qu'il a eu occasion de disséquer à Cayenne, que la bile étoit noire comme de l'encre, & qu'elle étoit plus ou moins noire à proportion de la couleur de leur peau. Mais ce qui renverse entierement ce systême, c'est que des observations plus constantes ont mis hors de doute que la bile dans les Negres est jaune comme dans les Blancs. Si la bile de ceux-là a paru noire comme de l'encre à l'Auteur, cela peut avoir été l'effet de quelque maladie particuliere. Au reste cette question a été savamment discutée par feu M. *Le Cat*, Docteur en Médecine & Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, qui a pleinement détruit le systême de *Barrere* dans son *Traité de la couleur de la peau humaine en général, de celle des Negres en particulier, & de la métamorphose de l'une de ces couleurs en l'autre.*

Essai sur l'Histoire Naturelle de la France Equinoxiale. Paris, 1741, 1749, *in*-12.

Nouvelle Relation de la France Equinoxiale. Paris, 1743, *in*-12. L'étendue de ces deux Ouvrages n'est pas grande, mais le fonds en est riche, sur-tout pour la description des animaux & des plantes.

Ornitologiæ specimen novum, sive, series Avium in Ruscinone, Pyreneis Montibus, atque in Gallia æquinoctiali observatarum. Perpiniani, 1745, *in*-4.

Observations sur l'origine & la formation des pierres figurées. Paris, 1746, *in*-8. Il déduit la variété de ces pierres de l'introduction des particules terreuses, pierreuses & séléniteuses dans les pores des animaux marins & des coquillages.

Diverses Observations Anatomiques, tirées des ouvertures des cadavres. Perpignan, 1751, *in*-8 & 1753, *in* 4. On y trouve des remarques intéressantes, spécialement sur les maladies du Foie.

Barrere, qui étoit né avec un goût décidé pour l'Histoire Naturelle, ne manqua pas de le satisfaire pendant un séjour de trois ans dans la Cayenne, & ses courses dans le Roussillon & les Pyrénées ; ce fut plutôt à ses connoissances en ce genre, qu'à ses talens en Médecine, qu'il dut le titre de Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris & celui d'Associé de celle de Montpellier.

BARROWBY, (Guillaume) fils d'un habile Médecin de Londres, naquit dans cette ville au commencement de ce siecle. Il fut reçu Bachelier en Médecine en 1736, Docteur en 1738, & se fit ensuite aggréger au College Royal de sa patrie. On a de lui, *Treatise of the venereal disease &c.* Londres, 1737, deux volumes *in*-8. C'est le titre qu'il a donné à sa Traduction Angloise de la premiere édition Latine du Traité des maladies vénériennes d'*Astruc.*

BARRY, (Edouard) Médecin Anglois qui vivoit au commencement de ce siecle, étoit de la Société Royale de Londres. Il exerça d'abord sa profession à Yorck, ville considérable d'Angleterre, fut ensuite Professeur de Médecine en l'Université de Dublin, & premier Médecin des Armées de son Souverain en Irlande. On a quelques Ouvrages Anglois de sa façon :

Treatise on three different digestions &c. Londres, 1759, *in*-8; c'est-à-dire, Traité de trois différentes digestions & évacuations du corps humain, & des maladies de leurs principaux organes.

A Treatise on a consumption &c. Londres, 1727 & 1759, *in*-8. Il ne parle de la Phthisie pulmonaire, qu'après avoir expliqué le méchanisme de la nutrition, & donné la description des organes de la respiration, mais sur-tout des poumons, dont il fait voir la structure & les usages.

BARTHÉS, (Paul-Joseph) fils de *Guillaume*, Auteur connu par des Mémoires d'Agriculture & de Méchanique, naquit à Narbonne, & s'appliqua à la Médecine à Montpellier, où il reçut les honneurs du Doctorat. Il se rendit ensuite à Paris, & il y partagea son tems entre la Médecine & la Littérature. Mais une Chaire vacante dans la Faculté de Montpellier le rappella dans cette ville ; il se présenta au concours, & il l'obtint en 1763. Outre plusieurs articles de l'Encyclopédie auxquels il a travaillé, on a de lui :

Dubia circa potestates medicamentorum. Monspelii, 1762, *in*-4.

Oratio Academica de principio vitali. Ibidem, 1773, *in*-4.

Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ. Ibidem, 1774, *in*-4. Cet Ouvrage présente des idées particulieres à l'Auteur, qui s'éloigne beaucoup de celles les plus généralement reçues.

BARTHIUS, (Michel) Médecin du XVI siecle, étoit d'Anneberg, petite ville de Misnie dans le Cercle de la Haute-Saxe. Nous avons de lui deux Epitres adressées à *Christophe Pithopœus*, qui ont été imprimées à Francfort en 1598, avec d'autres Ouvrages. *Barthius* paroît avoir fait plus de figure dans les Belles-Lettres que dans la Médecine. Il s'est distingué par ses Poésies, dont on trouve plusieurs morceaux dans le premier tome des *Délices des Poëtes Allemands.* Il a fait aussi des notes sur les Bucoliques de *Virgile* & les Emblêmes d'*Alciat.* On ne connoît de lui qu'un Ouvrage de Médecine, qui est intitulé : *Veritates Hippocratis, & verorum Medicorum physiologiæ de natura hominis. Annabergæ*, 1583, *in*-4.

Jérémie Barthius, Médecin natif de Sprottaw en Silésie, a revu & corrigé le *Tyrocinium Chymicum* de *Jean Beguin*, dont il a donné une édition à Guben, en 1618, *in*-8.

BARTHOLET (Fabrice) ou *Bartholetus*, naquit à Bologne en 1588. Il enſeigna dans pluſieurs villes d'Italie, & il y acquit beaucoup de réputation, en particulier dans ſa patrie, où il remplit ſucceſſivement les Chaires de Logique, de Médecine & d'Anatomie. Delà il ſe rendit à Piſe, & enſuite à Mantoue, à qui il procura aſſez de célébrité par ſes Leçons publiques; on dit même qu'il eſt le premier qui en ait fait dans cette derniere ville. Il étoit parti de Mantoue pour retourner chez lui, lorſque dans ſa route il fut attaqué de la peſte qui le mit au tombeau en 1630, à l'âge de 42 ans. Nous avons quelques Ouvrages de ſa façon :

Anatomica humani microcoſmi deſcriptio per theſes diſpoſita, in Amphitheatro Piſano propoſita. Bononiæ, 1619, *in-fol.*

Encyclopædia Hermetico-Dogmatica, ſive, Orbis Doctrinarum Medicarum Phyſiologiæ, Hygieinæ, Pathologiæ, Semeïoticæ & Therapeuticæ. Ibidem, 1619, *in-4.*

De Hydrope pulmonum. Ibidem, 1629, *in-4.*

Methodus in Dyſpnæam, ſeu, de reſpirationibus Libri quatuor. Bononiæ, 1633, *in-4.*

BARTHOLIN, (Gaſpar) naquit le 12 Février 1585, à Malmuyen, petite ville dans la Scanie, de *Gaſpar* qui en étoit Miniſtre, & d'*Anne Tenckel.* Il fit connoître, dès l'âge de trois ans, ce qu'on devoit attendre de lui; il ne lui fallut que quatorze jours pour apprendre à lire correctement. Ce fait eſt rare; mais *Brochmand*, Recteur de l'Univerſité de Coppenhague, qui prononça l'Oraiſon funebre de *Bartholin*, en conte un autre qui trouvera bien des incrédules. Il rapporte que, lorſqu'il commença à parler, il fut un an à prononcer des mots extraordinaires, entierement différens de ceux qu'il pouvoit entendre des perſonnes qui avoient ſoin de lui, & parmi leſquels on reconnut pluſieurs termes Hébreux. Quoiqu'il en ſoit de ce que *Brochmand* avance ſur le compte de *Bartholin*, il eſt certain qu'il eut une telle aptitude pour les Langues, qu'à l'âge d'onze ans il prononça des diſcours Grecs & Latins, tant en vers qu'en proſe. Cela ſuffit pour faire preuve de la précocité de ſon eſprit.

Bartholin fit ſes premieres études à Roſtoch & à Wittemberg; mais lorſqu'il ſe deſtina à la Médecine, il ne ſe contenta pas de fréquenter les Ecoles de ces Univerſités, il voulut encore entendre les meilleurs Profeſſeurs de l'Allemagne, de l'Italie & de la France. Cette entrepriſe étoit grande pour un jeune homme tel que lui; il n'étoit pas riche, & pour cette raiſon, il fit à pied la plupart de ſes voyages, & ſuppléa par une ſage économie à ce qui lui manquoit d'aiſance du côté de la fortune. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts à Wittemberg en 1607, il ne tarda point à exécuter le deſſein qu'il avoit prémédité. En 1608, il paſſa en Italie, & comme il étoit déja fort inſtruit dans l'Anatomie, on lui offrit à Naples une place de Profeſſeur en cette Science, qu'il refuſa. Il vint en France peu de tems après, s'y fit connoître par ſon mérite, & ſpécialement par les connoiſſances qu'il avoit de la Langue Grecque. On lui en préſenta la Chaire à Sedan, & il la refuſa encore. Il ſe rendit alors à Bâle, où il fut reçu Docteur en Médecine en 1610. Mais comme *Bartholin* étoit depuis long-tems accoutumé à voyager, il ne put ſe réſoudre à ſe fixer dans cette ville, quelque avantageuſes que fuſ-

ſent les offres qu'on lui fit pour le retenir. Il retourna à Wittemberg & parcourut enſuite le Holſtein ; il ſe propoſoit même de recommencer ſes courſes, lorſqu'on lui offrit à Coppenhague la Chaire de Rhétorique, qu'il accepta. Il alla s'établir, en 1611, dans cette Capitale, & il y exerça la Médecine avec tant de célébrité en même tems qu'il rempliſſoit les devoirs de ſa Chaire, qu'on le chargea, en 1613, d'enſeigner dans les Ecoles de la Faculté. Il ſe fit également honneur par ſes Leçons & par les ſuccès de la Pratique juſqu'en 1624 ; mais le vœu qu'il avoit fait dans les momens les plus critiques d'une maladie dangereuſe, dont il venoit de ſe tirer heureuſement, l'engagea à abandonner l'étude de la Médecine, pour s'appliquer à celle de la Théologie, qu'il profeſſa enſuite juſqu'à la fin de ſes jours. Il mourut le 30 Juillet 1629 à Sora, ville de Dannemarc dans l'iſle de Zéelande, d'où ſon corps fut tranſporté à Coppenhague. On l'enterra honorablement, & ſa femme fit couvrir ſon tombeau d'une pierre ſur laquelle on grava cette épitaphe :

D. O. M. S.

CASP. BARTOLINO MALMOG.

Theol. Med. ac Philoſ. Doctori,

Reg. Acad. Hafn. P.P. & Roſch. Cap. Canon.

Ingeniò divinò, differendi acumine,

Pietate, prudentiâ, juſtitiâ, integritate, ſinguliſque inſerviendi voluntate,

Non domi minùs, XVII ann. in Artium Human. Med. ac Theol. Profeſſ.

Regnique Gymnaſiis, vel Regiò juſſu deſtinata induſtria,

Quàm foris in meliore orbi Europ. variis obitis peregrin.

Et monum. editis, nobilitato.

Ex Rectura Acad. iterat. & honore & onere,

In cœleſt. patriam immat. morte evocato.

ANNA FINCKIA

Cum VI Filiis & I Filiâ Superſtes,

Amoris, fideique conjug. & perennis deſiderii Monum.

B. M. P. C. M.

Ce Médecin a donné au public un grand nombre d'Ouvrages de Poéſie, d'Eloquence, de Philoſophie & de Théologie, que nous paſſerons ſous ſilence, pour nous borner à ceux de Médecine :

Problematum Philoſophicorum & Medicorum, nobiliorum & ſelectiorum, miſcellaneæ propoſitiones. Witteberga, 1611, *in*-4. C'eſt un Recueil de cinquante Problêmes qui ne contiennent que de vieilles queſtions, relativement à la façon de penſer d'aujourd'hui.

Anatomicæ Inſtitutiones corporis humani, utriuſque ſexûs hiſtoriam & declarationem exhibentes. Wittebergæ, 1611, *in*-8. *Argentorati*, 1626, *in*-12. *Roſtochii*, 1626, *in*-12. *Goſlariæ*, 1632, *in*-8. *Oxonii*, 1632, *in*-12. Cet Abrégé d'Anatomie a été pluſieurs fois réimprimé, avec les additions du fils de l'Auteur, ſous le titre *d'Anatomia reformata*.

Enchyridion Physicum ex priscis & recentioribus Philosophis accuratè concinnatum. Argentinæ, 1625, *in*-12.

Opuscula quatuor singularia. I. De unicornu, ejusque affinibus & succedaneis. II. De Lapide Nephritico & amuletis præcipuis. III. De Pygmæis. IV. De studio Medico inchoando, continuando & absolvendo. Hafniæ, 1628, 1663, *in*-8.

Systema Physicum. Ibidem, 1628, *in*-8.

Controversiæ Anatomicæ & affines notabiliores & rariores. Goslariæ, 1631, *in*-8. On n'y trouve rien que ce qu'il avoit déja dit dans ses problêmes, sinon qu'il y a ajouté quelques nouvelles questions, suivant l'ordre des parties du corps humain. Il donne les raisons pour & contre; il y joint les siennes, & décide ensuite la difficulté.

Syntagma Medicum & Chirurgicum de cauteriis, præsertim potestate agentibus, seu Ruptoriis. Hafniæ, 1642, *in*-4. *Portal* parle d'une édition de 1624, sous le même format.

BARTHOLIN, (Albert) un des fils du précédent & Médecin comme lui, se chargea de la direction d'un College; mais la foiblesse de sa santé lui fit abandonner cet emploi, pour se retirer chez son frere *Thomas*, où il mourut le 17 Mai 1643. On a de lui un traité *De Scriptis Danorum*, que son même frere publia à Coppenhague en 1666, *in*-4.

BARTHOLIN, (Erasme) fils de *Gaspar*, naquit le 13 Août 1625 à Roschild, où son pere avoit obtenu un canonicat & s'étoit retiré à cause de la peste qui regnoit à Coppenhague. Après de bonnes études dans sa patrie, il voyagea depuis 1646 jusqu'en 1657, & parcourut l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne & les Pays-Bas. Il fit un séjour de trois ans à Leyde, & s'arrêta dix-huit mois à Padoue, où il fut Vice-Syndic & Conseiller de la Nation Allemande, & reçut le bonnet de Docteur en Médecine en 1654.

Erasme, s'étant ainsi enrichi des connoissances qu'il avoit été recueillir chez les différentes nations de l'Europe, prit le chemin de sa patrie, dans le dessein de se consacrer entierement à son avantage. On y estima ses talens; mais c'étoit peu, il falloit les faire valoir. En récompensant ce Médecin des peines qu'il avoit prises pour se rendre savant, on le mit en place de communiquer sa science; il ne tarda pas à être nommé Professeur de Médecine & de Géométrie, & quelque tems après, on lui donna une charge d'Assesseur du consistoire & de Membre du Haut Conseil. Il remplit dignement tous ces emplois, & se fit d'ailleurs un grand nom par ses recherches physiques, par plusieurs découvertes importantes, & par ses Ecrits. Il mourut le 5 Novembre 1698, à l'âge de 73 ans. Voici les titres de ses Ouvrages:

De figura nivis Dissertatio. Hafniæ, 1661, *in*-8, avec les observations *De nivis usu Medico* de son frere *Thomas*.

De cometis anni 1664 & 1665. *Ibidem*, 1665, *in*-4.

Experimenta Crystali Islandici disdiaclasti. Ibidem, 1670, *in*-4.

De Naturæ mirabilibus, Quæstiones Academicæ. Hafniæ, 1674, *in*-4.

De poris corporum & consuetudine, Quæstiones Academicæ. Avec l'Ouvrage précédent.

De aëre Hafniensi. Francofurti, 1679, *in*-8.

BARTHOLIN, (Thomas) autre fils de *Gaſpar*, naquit à Coppenhague en 1616. A l'exemple de ſon pere, il alla multiplier ſes connoiſſances dans les pays étrangers, & n'employa pas moins de huit ans à parcourir les différentes parties de l'Europe. Il ſe rendit à Leyde en 1637, & pendant qu'il s'y appliquoit à l'étude de la Médecine, il apprit l'Arabe du ſavant *Golius.* Il paſſa enſuite en France, & fit un aſſez long ſéjour, tant à Paris qu'à Montpellier; il étoit en 1641 dans cette derniere ville, d'où il ſe mit en chemin pour l'Italie. Il demeura trois ans à Padoue, & s'y diſtingua tellement, que la Nation Allemande le proclama Profeſſeur, & que *Jean-François Loredano*, Sénateur de Veniſe, le fit recevoir dans l'Académie de *gl'incogniti*, dont il avoit jetté les premiers fondemens. Il parcourut enſuite toute l'Italie, & alla même juſqu'à Malthe; mais il ſongea alors à ſe rapprocher de ſa patrie. Une des dernieres villes où il s'arrêta, fut Bâle; il y reçut le bonnet de Docteur en Médecine en 1645, & ne tarda pas à ſe rendre à Coppenhague. Le Roi de Dannemarc, qui honoroit dans les mérites du fils la mémoire d'un pere ſavant, lui donna en 1647 la Chaire des Mathématiques dans l'Univerſité de ſa Capitale, & l'année ſuivante, la Chaire d'Anatomie. En 1654, *Bartholin* fut nommé Doyen perpétuel du College des Médecins; & comme il remplit les devoirs de toutes ces charges avec la plus grande diſtinction, il obtint en 1661 le titre de Profeſſeur extraordinaire, en qualité de Vétéran. Il ſe retira alors à la campagne, où il fit tranſporter ſa nombreuſe Bibliotheque, qu'il perdit en 1670 dans l'incendie qui conſuma ſa maiſon. Cette perte le fit revenir à Coppenhague, où le Roi lui accorda le titre & les émolumens de Médecin de ſa perſonne, & l'Univerſité le nomma Inſpecteur de ſa Bibliotheque. En 1675 le Roi le déclara encore Aſſeſſeur du Haut Conſeil de Dannemarc.

Thomas Bartholin mourut à Coppenhague en 1680, âgé de 64 ans. C'eſt le ſentiment de *Scheuchzer*; il s'accorde avec les circonſtances que nous venons de rapporter, pendant que celui de *Manget*, qui met la mort de notre Médecin en 1665, à l'âge de 49 ans, ne peut quadrer avec les dernieres époques. Les Ouvrages de *Bartholin* ſont en grand nombre; mais comme il adoptoit aiſément tout ce qu'on lui rapportoit, on y remarque beaucoup de traits qui font preuve de ſa crédulité. Il ne parle guere de pratique dans ſes Ecrits, parce qu'il s'y appliqua très-peu. Sa jeuneſſe ſe paſſa dans les diſſections; dans l'âge mûr, il employa tout ſon tems à lire & à écrire ſur des ſujets qui n'ont point de rapport à la cure des maladies. Voici la notice de ſes Ouvrages:

Anatomia ex Gaſparis Bartholini Parentis Inſtitutionibus, omniumque recentiorum & propriis Obſervationibus locupletata. Lugduni Batavorum, 1641, *in*-8. Cette édition eſt tout-à-fait conforme à celles qui ont paru ſous le nom de ſon pere, à l'exception de quelques additions renfermées entre des crochets, & des Planches tirées de *Pineau*, d'*Aſellius*, de *François Sylvius*, & principalement de *Véſale.*

Eædem Inſtitutiones Anatomicæ ſecundùm locupletatæ. Lugduni Batavorum, 1645, *in*-8.

Anatome tertiùm ad ſanguinis circulationem reformata. Lugduni Batavorum, 1651, 1669, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1655, 1660, 1663, 1666, *in*-8. On ne trouve plus le nom de *Bartholin* le pere à la tête de ces éditions.

Anatome ex omnium obſervationibus, maximè patris, ad circulationem ſanguinis &

vaſa lymphatica quartùm renovata. Leidæ, 1673, *in*-8. *Lugduni Gallorum*, 1676, *in*-4. Il a enrichi cette édition de tout ce qui avoit paru de nouveau en Anatomie depuis la précédente, & ſur-tout des découvertes de *Stenon*, de *Swammerdam*, de *Reinier de Graaf* & de *Ruyſch*. Quant à lui, il a mis peu de choſe de ſon propre fonds; tout ce qu'il a dit de mieux, concerne les viſceres; mais il n'a traité que fort imparfaitement ce qui a rapport aux muſcles, aux os & aux nerfs.

Anatome quintùm renovata. Leidæ, 1686, *in*-8. Cette édition ne lui appartient pas. Il y en a d'autres en différentes Langues qui ont été faites ſur l'une ou l'autre des premieres. En François, Paris, 1646, *in*-4. En Allemand, par *Simon Pauli*, Coppenhague, 1648, *in*-8, & à Nuremberg, par *Wollner*, 1677, in-4. En Italien, par un Membre de l'Académie des Arcades, nommé *Hoſtilius Jontalgenus*, Florence, 1651, *in*-12. Cette édition eſt en Vers. En Hollandois, Leyde, 1653, 1669, *in*-8. La Haye, 1658, *in*-8. On ceſſera de s'étonner de l'accueil qu'on a fait à l'Anatomie de *Bartholin*, quand on ſe rappellera qu'elle a été le ſeul Livre claſſique qu'on ait ſuivi ſur la ſtructure du corps humain, juſqu'à la publication des Ecrits de *Verheyen*.

Anatomica Aneuriſmatis diſſecti Hiſtoria. Panormi, 1644, *in*-8. L'Anevriſme qu'il avoit obſervé à Naples, lui a donné matiere aux réflexions qu'on trouve dans cet Ouvrage.

Synopſis antiquitatum veteris puerperii. Hafniæ, 1646, *in*-8. *Amſtelodami*, 1676, *in*-12.

De angina puerorum Campaniæ, Siciliæque epidemicâ, ſivè, Commentarius in Marci Aurelii Severini Pædanchonen. Pariſiis, 1646, *in*-8. *Neapoli*, 1653, *in*-8.

De Luce hominum & brutorum. Leidæ, 1647, *in*-8. *Hafniæ*, 1663, 1669, *in*-8. On a ajouté à la derniere édition le Traité de *Geſner*, qui eſt intitulé : *De raris & admirandis herbis quæ noctu lucent.* Une lumiere qu'on remarqua ſur la chair des animaux qui étoient expoſés en vente à la boucherie, fut l'occaſion de cet Ecrit de *Bartholin*. Il y rapporte pluſieurs autres faits de même nature.

Anatomicæ Vindiciæ Gaſpari Hoffmanno, Riolano, aliiſque oppoſitæ. Hafniæ, 1648, *in*-4.

Collegium Anatomicum Diſputationibus XVIII *adornatum. Ibidem*, 1651, *in*-4.

De Lacteis Thoracicis in homine & brutis nuper obſervatis, Hiſtoria Anatomica. Hafniæ, 1652, *in*-4. *Londini*, 1652, *in*-8. *Pariſiis*, 1653, *in*-8. *Genevæ*, 1654, *in*-8. *Lugduni Batavorum & Ultrajecti*, 1654, *in*-12. *Heidelbergæ*, 1659, *in*-8. *Amſtelodami*, 1661, *in*-8. Les expériences de *Van Hoorne* l'engagerent à faire lui-même quelques recherches ſur ces vaiſſeaux. Il vit dans l'homme le canal Thorachique & en donna la figure, mais il en décrivit fort mal l'inſertion, & prit les glandes lombaires pour le réſervoir du chyle.

Varia dubia Anatomica de Lacteis Thoracicis, & an Hepatis funus immutet methodum medendi. Hafniæ, 1653, *in*-4. *Pariſiis*, 1653, *in*-8.

Vaſa Lymphatica nuper in animantibus Hafniæ inventa, & Hepatis exequiæ. Hafniæ, 1653, *in*-4. *Pariſiis*, 1653, *in*-8. Sa découverte date du mois de Décembre 1651; il la fit dans les bêtes, lorſqu'il cherchoit la route des veines lactées vers le foie.

Vasa Lymphatica in homine nuper inventa. Hafniæ, 1654. Il fit cette découverte au mois de Janvier de cette année & l'annonça dans une these, où il établit l'obstruction de ces vaisseaux dans le foie, pour une des causes de l'hydropisie. Ce fut sur les indices qui avoient fait soupçonner à *Veslingius* l'existence des vaisseaux lymphatiques, que *Bartholin* s'engagea dans les recherches qu'il fit lui-même, & dont il chargea encore *Michel Lyser* qui disséquoit sous lui. Il découvrit heureusement ces vaisseaux, & l'annonce, qu'il en publia, le rendit célebre par toute l'Europe. On a voulu cependant lui enlever la gloire qu'il s'étoit acquise par ses recherches. *Olaus Rudbeck* & *Joliffe* n'ont rien négligé pour revendiquer l'importante découverte, dont il est question; & comme leurs raisons ne sont point destituées de fondement, elles rendent les prétentions de *Bartholin* un peu suspectes. *Rudbeck* publia ses observations à-peu-près dans le même tems que lui, & *Joliffe*, qui n'avoit encore rien imprimé, communiqua les siennes à ses amis. Mais comme ces trois Anatomistes ont travaillé & fait part de leurs travaux peu de tems l'un après l'autre, il n'y a point d'injustice à partager entre eux un honneur qui leur est commun. Ils apperçurent tous trois un nombre infini de petits vaisseaux répandus dans tout le corps, mais particulierement dans le bas-ventre, qui portent une liqueur qui n'est point colorée dans le réservoir du chyle, & même dans les veines où elle se mêle avec le sang.

Historiarum Anatomicarum centuriæ I, II. Hafniæ, 1654, *in-8.* En Allemand, Francfort, 1657, *in-8. Centuriæ III & IV. Hafniæ*, 1657, *in-8. Centuriæ V & VI. Ibidem*, 1661, *in-8.* Il y rapporte toutes ses découvertes, auxquelles il ajoute plusieurs dissections, entre autres celles du Lion, de la Marte Zibeline, & le résultat de l'ouverture de plusieurs cadavres. On y trouve encore des faits anatomiques rares & particuliers, mais en même tems bien des choses inutiles, & un Livre *De pustulis* qu'il attribue faussement à *Hippocrate.*

Defensio vasorum lacteorum & lymphaticorum adversùs Riolanum. Hafniæ, 1655, *in-4.* Cette piece savante est d'autant plus hardie, qu'elle est l'ouvrage d'un jeune homme qui se défend avec beaucoup de vigueur contre les attaques d'un vieillard qui jouissoit de la plus grande réputation.

Specilegium I ex vasis lymphaticis, ubi Glissonii & Pecqueti sententiæ expenduntur. Hafniæ, 1657, 1658, *in-4. Rostochii*, 1660, *in-4. Amstelodami*, 1661, *in-12. Specilegium II, ubi Backii, Catterii, Le Noble, Tardii, Warthoni, Charletoni, Bilsii &c. sententiæ expenduntur. Hafniæ*, 1660, *in-4. Amstelodami*, 1661, *in-12*, avec le précédent.

De secundinarum retentione. Hafniæ, 1657, *in-4.*

Responsio de experimentis Anatomicis Bilsianis & difficili hepatis resurrectione. Hafniæ, 1661, *in-8.* En Hollandois, Amsterdam, 1661, *in-8.*

Dissertatio Anatomica de hepate defuncto, novis Bilsianorum observationibus opposita. Hafniæ, 1661, *in-8.* On avoit cru, jusqu'à *Bartholin*, que le foie étoit le seul & véritable organe de la sanguification.

Dispensatorium Hafniense. Ibidem, 1658, *in-4.*

De Nivis usu Medicô. Hafniæ, 1661, *in-8*, avec le Traité *De figura Nivis*, de la façon de son frere *Erasme.*

Cista

Cista Medica. Hafniæ, 1662, *in*-8. C'est un Recueil de Questions anatomiques, dans lequel il a inséré l'histoire de quelques ouvertures de cadavres, la vie de plusieurs Médecins de Coppenhague, & différentes choses concernant la Botanique & la Chymie.

Domus Anatomica Hafniensis. Ibidem, 1662, *in*-8, avec l'Ouvrage précédent. Celui-ci contient le catalogue des préparations anatomiques & des différentes machines qu'il conservoit dans son Cabinet.

De pulmonum substantiâ & motu. Ibidem, 1663, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1672, *in*-12. Il croit que l'air pénetre dans le sang; il assure que dans l'expiration toute la colomne d'air contenue dans les bronches n'en est point chassée, & qu'il y a naturellement un vuide parfait entre le poumon & la plevre.

Epistolarum Medicarum Centuria I *&* II. *Hafniæ*, 1663, *in*-8. *Centuria* III *&* IV. *Ibidem*, 1667, *in*-8. L'Ouvrage entier a paru à La Haye en 1740, cinq volumes *in*-8. C'est un beau Recueil, où l'on trouve des lettres de presque tous les hommes célebres de son tems, & un détail de tout ce qui a été fait en Anatomie depuis 1634 jusqu'en 1664. On y trouve encore quelques Observations intéressantes, & des réflexions curieuses sur les Médecins que l'Auteur ou ses Disciples avoient eu occasion de voir dans leurs voyages.

De insolitis partûs humani viis. Hafniæ, 1664, *in*-8.

Historia monstrorum nuper in Dania natorum. Ibidem, 1665, *in*-8.

De Medicina Danorum domesticâ, cum ejusdem vindiciis. Hafniæ, 1666, *in*-8. En soutenant une mauvaise cause, il a fait passer dans ce livre plusieurs remarques utiles sur les remedes familiers, dont se servent les Danois. Il fait encore mention d'une maniere de communiquer la petite vérole, qu'il appelle *Emtio variolarum*, & que le célebre *Haller* regarde comme une méthode qui a préludé à l'inoculation.

Hepatis exauctorati desperata causa. Hafniæ, 1666, *in*-8.

Orationes varii argumenti. Hafniæ, 1668, *in*-8. Elles roulent sur toutes sortes de sujets, mais principalement sur la Poésie, la Médecine, & plus encore sur l'Anatomie.

De Medicis Poëtis. Hafniæ, 1669, *in*-8. Il parle des Poëtes qui ont écrit de la Médecine, ainsi que des Médecins qui ont donné des Ouvrages en vers sur cette Science.

Opuscula nova anatomica de lacteis thoracicis & lymphaticis vasis. Ibidem, 1670, *in*-8. C'est le recueil de tout ce qu'il a écrit sur les vaisseaux chyliferes & lymphatiques.

De Bibliothecæ incendiô. Hafniæ, 1670, *in*-8. *Jenæ*, 1709, *in*-8. La perte qu'il avoit faite par cet incendie le toucha vivement. Il la déplore publiquement dans cet Ouvrage, & donne le Catalogue des Manuscrits de sa composition qui ont été les victimes du feu. Les principaux sont: les Ouvrages de *Celse* que *Rhodius* avoit arrangés & que lui-même avoit ornés de notes savantes: une Anatomie pratique dans le goût du *Sepulchretum* de *Bonet*: trois centuries de lettres: un Traité des maladies lymphatiques: les antiquités dont la connoissance est nécessaire à un Médecin: des notes sur les Aphorismes d'*Hippocrate*

& ſur *Cœlius Aurelianus :* une nouvelle édition de *Strabus Gallus*, & quelques autres pieces également intéreſſantes.

Quæſtiones nuptiales & Medicus perfectus. Hafniæ, 1670, in-4.

De morbis Biblicis. Hafniæ & Francofurti, 1672, in-8.

Acta Hafnienſia. Tomi quinque, Hafniæ, in-4. *Tomus I*, 1673, *II*, 1675, *III & IV*, 1677, *V*, 1680. On y trouve pluſieurs diſſections d'animaux, & quantité d'obſervations anatomiques.

De ſanguine vetitô. Francofurti, 1673, in-8.

Conſilium de Anatome practica ex cadaveribus morboſis adornandâ, cum operum Auctoris hactenùs editorum catalogô. Hafniæ, 1674, in-4. La perte de l'Ouvrage en ce genre, qu'il avoit faite lorſque ſa maiſon fut conſumée par le feu, l'a engagé à conſeiller à d'autres d'entreprendre le même travail. Il retrace encore une fois tous les malheurs que cet incendie lui a cauſés, & il regrette ſur-tout ſon Recueil d'obſervations faites ſur les cadavres qu'il avoit diſſéqués pendant trente ans, en vue de reconnoître les cauſes de la mort. Comme il ſavoit qu'on n'a nulle part plus d'occaſions favorables de faire ces ouvertures, que dans les Hôpitaux, & qu'il avoit remarqué d'ailleurs l'utilité de cette ſorte d'établiſſement pendant le cours de ſes voyages, il en prend occaſion de louer les Nations qui ont contribué à procurer un aſyle aux malades indigens, & ſe plaint amerement de la négligence des Danois à cet égard.

De peregrinatione medicâ. Hafniæ, 1674, *in-folio*. C'eſt l'hiſtoire de ſes voyages, avec des avis à ſes deux fils pour voyager avec fruit.

BARTHOLIN, (Gaſpar) fils du précédent embraſſa, la profeſſion de ſes ancêtres, & ſuivit le plan d'étude qui leur avoit frayé le chemin à la plus grande célébrité. Il eut le même goût pour les voyages. Celui de Hollande fut le premier qu'il entreprit, & il ne manqua pas d'y profiter des lumieres que *Ruyſch*, *Sylvius de le Boë*, *Swammerdam* & *Drelincourt* répandoient alors avec tant de réputation ſur la Médecine. L'exemple des jeunes gens qui ſe rendoient en foule en Italie, l'attira enſuite à Padoue; & après avoir ſuivi pendant quelque tems les leçons des Profeſſeurs de l'Univerſité de cette ville, il ſe rendit à Florence & à Bologne. Mais comme le deſir qu'il avoit de s'inſtruire étoit en quelque ſorte inſatiable, le grand nom que *Duverney* s'étoit fait par ſes talens, l'engagea à prendre la route de Paris, où il ne tarda pas à mériter l'eſtime de cet Anatomiſte, qui le mit de parti avec lui dans les différentes recherches qu'il fit ſur la ſtructure des Ovaires. Ce fut à l'Ecole de cet habile Maître que *Bartholin* acquit les rares connoiſſances, dont il alla enrichir ſa patrie. Il y fut reçu Docteur en Médecine en 1678, & ne tarda pas à faire voir qu'il étoit le digne héritier de la réputation de ſon pere & de ſon aïeul. Il a publié pluſieurs Ouvrages du premier; quant aux ſiens, ils conſiſtent en quelques Traités ſur les ovaires, ſur la génération, ſur la ſtructure du diaphragme. On lui attribue la découverte des conduits ſalivaires petits & inférieurs. Il a auſſi donné une nouvelle méthode de préparer les viſceres pour la diſſection & les uſages anatomiques. Sur la fin de ſa vie, il fut appellé à la Cour de Coppenhague, où

il mérita le titre de Chevalier par ses services ; il y est mort au commencement de ce siecle. Nous avons de lui :

Exercitationes miscellaneæ varii argumenti. Lugduni Batavorum, 1675, *in*-8.

Diaphragmatis structura nova. Accessit novus modus præparandi viscera per injectiones liquidorum, cum instrumenti novi descriptione. Parisiis, 1676, 1682, *in*-8. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il publia ce Traité ; mais il ne lui fit pas le même honneur dans tous les pays où il parvint, car *Charles Drelincourt* l'a accusé de plagiat, & d'avoir eu en général assez de finesse pour profiter des travaux d'autrui.

Epistola ad Oligerum Jacobæum de nervorum usu in musculorum motu. Parisiis, 1676, 1682, *in-octavo*.

De ovariis mulierum & generationis historiâ. Romæ, 1677, *in*-8. *Amstelodami*, 1678, *in*-12. *Norimbergæ*, 1679, *in*-8. *Lugduni*, 1696, *in*-12.

Administrationum anatomicarum methodus. Francofurti, 1679, *in*-8, avec le *Culter Anatomicus* de *Lyser*.

De olfactûs organô. Hafniæ, 1679, *in*-4.

De ductu salivali hactenùs non descriptô, Observatio anatomica. Ibidem, 1684, *in*-4. *Ultrajecti*, 1685, *in*-8. L'Auteur date sa découverte du 13 Mars 1682 ; mais on trouve la description de ce nouveau canal excréteur dans une these soutenue en 1679 à Leipsic, sous la Présidence de *Rivinus*.

De fontium & fluviorum origine ex pluviis. Hafniæ, 1689, *in*-4.

Specimen Historiæ anatomicæ partium corporis humani. Ibidem, 1701, *in*-4. *Amstelodami*, 1702, *in*-8. On y trouve un Abrégé de Physiologie, avec un Recueil d'Observations sur les routes du sang, le diaphragme, l'organe de l'odorat & le conduit salivaire.

Gaspar Bartholin eut un frere nommé *Thomas*, & Docteur en Médecine comme lui. Il n'a rien donné au public que des observations rapportées dans les Mémoires de l'Académie de Coppenhague. *Manget* cite les deux suivantes : *De variis miris circa glaciem Islandicam. De vermibus in aceto & semine.*

BARTISCH, (George) Chirurgien-Oculiste à Dresde, étoit de Konigsberg, où il naquit dans le XVI siecle. Il est regardé comme l'inventeur d'un instrument pour fixer la paupiere, qui a été corrigé par *Verduyn* & révendiqué par *Rau*. Ce Chirurgien a écrit un Traité des maladies des yeux en Allemand, dont il y a des éditions de Dresde, 1583, *in-fol.* de Francfort, 1584, même format, & de Sultzbach, 1686, *in*-4. Les planches, qu'on y trouve & qui représentent les différentes parties de l'œil, sont imitées de *Vésale*. C'est ce que l'Auteur pouvoit faire de mieux pour le tems auquel il a écrit ; mais il dépare son Ouvrage par les opinions superstitieuses dont il étoit si fortement entiché, qu'il attribue certaines maladies des yeux à la magie.

BARUFALDI, (Jérome) Prêtre Italien qui vivoit vers le milieu de ce siecle, étoit Archiprêtre de la petite ville de Cento dans le Ferrarois, & membre des Académies de Ferrare & de Faenza. On a de lui plusieurs Ouvrages, la plupart en Italien, parmi lesquels on remarque celui qui est intitulé :

La mammana instruita, c'est-à-dire, la Sage-Femme instruite, dont le but principal est d'apprendre aux Accoucheuses tout ce qu'il est nécessaire qu'elles sachent sur l'administration du baptême & la méthode de pratiquer l'opération césarienne.

BARWICK (Pierre) naquit de parens distingués, mais peu opulens, à Wetherslack en Westmorland. *George*, son pere, descendoit d'une ancienne famille; sa mere étoit de celle de Barrow. Il étudia dans le College de Saint Jean à Cambridge, où il obtint en 1642 le degré de Bachelier ès Arts. Ayant été obligé de quitter cette Université pendant les troubles qui s'éleverent alors en Angleterre entre le Roi & le Parlement, on lui confia la direction des études de Ferdinand Sacheverell, jeune Gentilhomme du Comté de Leicestre; il s'en acquitta si bien, que son Eleve étant mort quelques années après, il en hérita une pension de vingt livres sterling, que le Testateur lui laissa par reconnoissance. En 1655, *Barwick* prit le degré de Docteur en Médecine, & deux ans après, il s'établit à Londres pour y pratiquer cette Science. Le succès de ses cures lui procura tant de réputation, que Charles II ne fut pas plutôt rétabli sur le trône en 1660, qu'il le nomma son Médecin, & que l'année suivante ce Prince, voulant reconnoître ses services & ceux de *Jean*, son frere, leur permit d'augmenter leurs armoiries & celles de leurs descendans d'une rose rayonnée d'or. Ce Médecin fut un des grands défenseurs de la découverte de la circulation du sang par *Harvée*. Il se distingua encore par le traitement de la petite vérole & des fievres de toute espece, mais il se distingua davantage durant le regne de la contagion qui affligea Londres, en 1665. Il fut d'abord attaqué de la peste, dont il se tira heureusement; & sans faire attention au danger qu'il avoit couru, il s'y exposa encore pour rendre service à sa patrie. *Barwick* étoit plein de bonnes qualités; il aimoit les pauvres, les voyoit gratuitement & leur fournissoit même des remedes. Il mourut le 4 Septembre 1694, à l'âge de 89 ans, & ne laissa d'autre Ouvrage que la Vie de son frere *Jean*, Théologien Anglois qui mourut Doyen de Saint Paul à Londres en 1664. Cette Vie est écrite en Latin. M. *Carrere* lui attribue un Traité imprimé à Londres en 1671, *in-4*, sous ce titre: *De iis quæ Medicorum animos exagitant.*

BARZIZIIS, (Christophe de) fils de *Gaspar*, célebre Avocat de Venise, enseigna la Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Padoue vers le commencement du XVI siecle. On a de lui:

De febrium cognitione & curâ Liber. Lugduni, 1517, *in-4*.

Introductorium, sive, Janua ad omne opus practicum Medicinæ. Augustæ Vindelicorum, 1518, *in-4*.

Introductorium, cum practica Commentariorum ad nonum Rhasis. Papiæ, 1594, *in-fol*.

BAS, (Jean LE) natif d'Orleans, fut reçu Maître en Chirurgie à Paris en 1756. Il est aujourd'hui adjoint au Comité de l'Académie de Chirurgie de cette Capitale, Censeur Royal, & Professeur pour la partie des accouchemens, en survivance de *Barbaut*. On a de lui:

Question importante: *Peut-on déterminer un terme préfix pour l'accouchement?* Paris, 1764, *in-8*. Sa conclusion est négative.

Nouvelles observations sur les naissances prétendues tardives, suivies d'une consultation des plus célebres Médecins & Chirurgiens de Paris. Paris, 1765, *in*-8.

Tout le monde connoît le fameux procès, au sujet de la légitimité d'un enfant né dix mois dix-sept jours, après la mort du mari de la mere, & un an moins quatre jours, après l'invasion de la maladie grave qui le mit au tombeau à l'âge de 76 ans. C'est cette cause que M. *Le Bas* défendit dans les Ecrits publiés contre M. *Bouvart*, Médecin de Paris.

BASCARINI (Jean) naquit à Ferrare, où il pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation. Il n'en acquit pas moins dans la Chaire, & monta par degré à la charge de premier Professeur de Théorie dans les Ecoles de sa ville natale. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages, mais il ne fit imprimer que le suivant :

Dispensationum Medico-Moralium Canones XII. Ferrariæ, 1673, *in*-16.

BASELLI (Benoit) de San-Pellegrino dans le Bergamasc, étoit fils de *Marc Baselli*, Médecin & Chirurgien. Après avoir étudié les Belles-Lettres & la Philosophie à Bergame, il se sentit du goût pour la profession de son pere, & pour le satisfaire, il alla à Padoue, où il s'appliqua à la Médecine sous *Jerome Massaria*, *Fabrice* d'Aquapendente & *Campolongo*. En 1594, il voulut être admis dans le College des Médecins de sa patrie, mais on refusa de l'adopter, parce qu'il exerçoit la Chirurgie. Vieux préjugé que l'état de Clerc des anciens Médecins a trop long-tems soutenu, & que les meilleures raisons ont eu tant de peine à détruire. Ce fut pour le combattre, que *Baselli* composa un Ouvrage où il fait l'Apologie de la Chirurgie. Il a paru à Bergame en 1604, *in*-4, sous ce titre : *Apologiæ, quâ pro Chirurgiæ nobilitate strenuè pugnatur, libri tres.*

Plusieurs Académies ont honoré les talens de ce Médecin, en le recevant dans leur corps. Il fit voir qu'il méritoit cette distinction ; car il fut universellement regretté à sa mort arrivée le 17 Mars 1621.

BASILE, Médecin, vécut dans le XI siecle & le commencement du XII. On dit qu'il se couvrit d'un habit de Moine pour courir le monde & enseigner les erreurs des Bogomiles, espece de Manichéens dont il étoit le chef. Il répandit cette hérésie en différens pays pendant plus de cinquante ans ; mais il fut enfin arrêté à Constantinople par ordre de l'Empereur Alexis Comnene, qui le fit brûler vers l'an 1118.

BASILE, (Saint) Pere de l'Eglise, monta sur le Siege Episcopal de Césarée en 369, & mourut l'an 379. Comme il étoit valétudinaire, il s'appliqua à l'étude de la Médecine, pour être en état de guérir par lui-même, ou tout au moins d'adoucir les maux, auxquels l'exposoit une santé toujours chancelante. Il paroît qu'il fit des progrès dans cette Science ; on remarque même des traces certaines de son savoir dans la plupart de ses Ecrits. Semblable à l'Evangeliste Saint *Luc*, il expose avec plus de précision que les autres Ecrivains Ecclésiastiques, les endroits des Livres Saints qui renferment des circonstances relatives à la Médecine.

BASILE VALENTIN, fameux Alchymiſte, paſſe communément pour avoir été Moine Bénédictin à Erfort, ville capitale de la Haute Thuringe; mais on eſt bien informé qu'il n'y a jamais eu de Monaſtere de Bénédictins dans cette ville. Les deux noms, *Baſile Valentin*, paroiſſent avoir été tirés, l'un du Grec & l'autre du Latin, & n'être point ceux qu'il a portés. Telles ſont les difficultés qui ſe rencontrent ſur ſon état & ſon véritable nom; il y en a d'autres ſur le tems auquel il a vécu. Quelques Auteurs ont écrit qu'il a publié ſon Traité de l'Antimoine environ le XII ſiecle; d'autres qu'il eſt né en 1394, d'autres enfin qu'il étoit en réputation en 1415. Ce dernier ſentiment eſt le plus ſuivi; car c'eſt renvoyer trop tard cet Alchymiſte, que d'avancer avec *Jean Hartmann*, qu'il a vécu ſous l'Empire de Maximilien I, qui monta ſur le trône des Céſars en 1493.

Guainer dit que *Baſile Valentin* travailla pendant pluſieurs années à l'Alchymie, mais qu'ayant reconnu qu'il n'y avoit rien de ſi vain que les promeſſes que fait cette ſcience myſtérieuſe, il ſe mit à préparer des médicamens & ſe fit Médecin. Le même Auteur ajoute qu'il avoit lui-même beaucoup profité des bons remedes que ce Chymiſte avoit découverts, & qu'il étoit parvenu à en connoître la préparation. Il eſt au moins certain que *Baſile Valentin* eſt le premier qui ait établi le ſel, le mercure & le ſoufre, comme principes chymiques des mixtes, & qui ait décrit le ſel volatif huileux, dont *Sylvius de le Boë* s'eſt fait honneur. Il a encore enrichi la Médecine de pluſieurs préparations d'Antimoine; il paſſe même pour le premier qui ait fait prendre ce minéral intérieurement. On dit qu'ayant jetté hors de ſon laboratoire l'Antimoine dont il s'étoit ſervi dans la fuſion de quelques métaux, il s'apperçut que des cochons, qui en avoient mangé par haſard, en furent violemment purgés, & que peu de tems après ils devinrent extrêmement gras. Cela lui donna l'idée d'éprouver ce remede ſur le corps humain, & il paroît qu'il s'aſſura de ſon efficacité par une foule d'expériences.

On fait beaucoup de cas de ſes Ecrits; mais on y a joint pluſieurs morceaux qui ne ſont abſolument point de lui. Ils ont été publiés en haut Allemand, ainſi qu'ils étoient ſortis des mains de l'Auteur; on en a cependant un petit nombre qui ont été traduits en Latin, ſous ces titres:

De Microcoſmo, deque magno mundi myſterio & Medicinâ hominis. Marpurgi, 1609, *in-octavo.*

Azoth, ſive, Aureliæ occultæ partes, duorum Philoſophorum materiam primam, & decantatum illum Lapidem Philoſophorum Filiis Hermetis ſolidè, perſpicuè & dilucidè explicantes &c. Francofurti, 1613, *in-4. Argentorati*, 1613, *in-8*, dans le quatrieme Volume du Théatre Chymique, où l'on trouve encore un Ouvrage intitulé: *Opus præclarum ad utrumque.* En François; Paris, 1660, *in-12*, 1669, *in-octavo.*

Practica, unà cum duodecim clavibus & appendice. Francofurti, 1618, *in-4*, dans le *Tripus aureus* de *Mayer. Ibidem*, 1677, 1678, dans le *Muſæum Hermeticum. Pariſiis*, 1624, *in-8*

Apocalypſis Chymica. Erfurti, 1624, *in-8.*

Currus triumphalis Antimonii. Amstelodami, 1671, 1685, in-12. *Tolosæ*, 1647, *in-octavo*.

Tractatus Chymico-Philosophicus de rebus supernaturalibus & naturalibus Metallorum & Mineralium. Francofurti, 1676, in-8.

On peut compter sur l'exactitude des expériences que *Basile Valentin* annonce ; il est sincere. Quant à son style, il est clair, intelligible & pur, excepté dans les endroits où il est question des ses Arcanes, & sur-tout de la Pierre Philosophale. Alors il ne s'est pas piqué de plus de clarté que le reste de ses Confreres. Il paroît avoir beaucoup contribué à soutenir l'introduction de la Chymie dans la Médecine ; car après chaque préparation, il ne manque jamais d'en donner quelque usage médicinal. C'est même avec raison qu'il passe pour le pere de la Chymie moderne & pour le fondateur de la Pharmacie Chymique : *Paracelse*, *Van Helmont*, & parmi les Auteurs les plus récens, *Lemery*, ainsi que beaucoup d'autres Ecrivains de grande réputation, doivent à *Basile Valentin* une bonne partie de ce qui est estimable dans leurs Ouvrages. Ils ont adopté jusqu'aux erreurs de ce Chymiste qui a placé, au rang des premiers remedes, tous ceux qu'il étoit possible de tirer de l'Antimoine.

BASKERVILE (Simon) fut reçu Bachelier ès Arts à Oxford le 8 juillet 1596, & en cette qualité, il eut l'honneur de soutenir une these de Philosophie l'an 1605, en présence du Roi d'Angleterre, Jacques I, qui visitoit l'Université de cette ville. Quoiqu'il y avoit long-tems que *Baskervile* s'appliquoit à la Médecine, il n'en prit le bonnet de Docteur que le 20 Juin 1611. Ce fut à Oxford qu'il le reçut ; mais comme il s'étoit préparé à la pratique par de longues études, il s'y distingua tellement, que le Roi Charles I récompensa ses talens par le titre de Chevalier. Ce Médecin mourut le 5 Juillet 1641, à l'âge de 68 ans, avec la réputation d'un habile Anatomiste & d'un très-heureux Praticien.

BASS. Voyez BASSIUS.

BASSIANO LANDI, dit communément *Bassianus Landus*, étoit de Plaisance. Il étudia à Padoue sous *Jean-Baptiste Monti*, & il y fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine. En 1544, il y enseigna lui-même la premiere de ces deux Sciences ; mais il abandonna cette Chaire en 1547 pour passer à celle de Médecine Théorique, dans laquelle il remplaça *Antoine Fracantianus*. En 1559, il succéda au célebre *De Oddis*, & il remplit les devoirs de cette nouvelle charge jusqu'à sa mort, qui fut bien malheureuse. Il se retiroit chez lui le soir du 24 Octobre 1562, lorsqu'il fut attaqué par un scélérat qui le perça de sept coups de bayonnette, dont il mourut le 31 du même mois, au grand regret de l'Université de Padoue. *Landi* étoit fort éloquent, mais ses contemporains ont trouvé qu'il employoit assez mal-à-propos la facilité qu'il avoit à s'énoncer. Attaché aux sentimens de *Galien* autant qu'on peut l'être, le texte de ce Médecin étoit toujours celui de ses leçons, & il ornoit ses discours des figures

les plus recherchées de la Rhétorique, pour captiver l'efprit de fes auditeurs & leur infinuer fes opinions. Nous avons de lui :

Dialogus qui Barbaro-Maftix, feu, Medicus infcribitur. Venetiis, 1533, *in-4.*

De humana hiftoria, vel de fingularum hominis partium cognitione Libri duo. Bafileæ, 1542, *in-8. Francofurti*, 1605, *in-8.* Il y a apparence que cet Ouvrage n'eft point différent de celui qui parut encore à Francfort en 1652, *in-8*, fous le titre *d'Anatomia corporis humani.* Tout ce que l'Auteur a écrit fur l'Anatomie fait preuve de la médiocrité de fes connoiffances dans cette partie.

Jatrologia, five, Dialogi duo, in quibus de univerfæ Artis Medicæ, præcipuè verò morborum omnium & cognofcendorum & curandorum abfolutiffimâ methodô differitur. Bafileæ, 1543, *in-4. Venetiis*, 1557, *in-4.*

Præfatio in Aphorifmos Hippocratis. De vacuatione Liber. Patavii, 1552, *in-8*, avec d'autres Opufcules.

De origine & caufâ Peftis Patavinæ anni 1555. *Venetiis*, 1555, *in-8.*

De incremento Libellus. Venetiis, 1556, *in-8.* Le favant *Haller* ajoute un Traité *De prodigiofis partubus*, dont l'Auteur parle lui-même dans fes autres Ouvrages.

BASSIUS (Henri) naquit en 1690 à Breme, de *Gerard Baff*, Chirurgien diftingué de cette ville. Il fe rendit en 1713 à Hall, & fuivit les leçons des plus habiles Profeffeurs de la Faculté de Medecine, principalement celles de *Frédéric Hoffmann.* En 1715, il paffa à Strasbourg, & deux ans après à Bâle, où il s'occupa beaucoup de l'Anatomie & de la Chirurgie. Décidé enfin à prendre fes degrés, il retourna à Hall, & reçut dans cette ville le bonnet de Docteur en 1718. La même année, il fut nommé Profeffeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, place qu'il a remplie jufqu'à fa mort arrivée le 5 Mars 1754. On a de lui :

Difputatio de fiftula anî féliciter curandâ. Halæ, 1718. C'eft fa Thefe inaugurale, dont *Haller* a fait tant d'eftime, qu'il l'a inférée dans fon Recueil des Thefes chirurgicales. *Macquart* l'a traduit en François. Paris, 1759, *in-12.* Il y compare les méthodes adoptées par les Anciens, avec celles qui étoient en ufage de fon tems, & il croit trouver beaucoup de conformité entre elles.

Grundlicher beritcht von bandagen. Leipfic, 1720 & 1732, *in-8.* En Hollandois, Amfterdam, 1748. Il s'étend fur les bandages.

Obfervationes Anatomico-Chirurgico-Medicæ. Halæ, 1731, *in-8.* L'Auteur y a joint des réflexions judicieufes & plufieurs bonnes figures. On y trouve encore la defcription de quelques inftrumens de fon invention.

Tractatus de morbis venereis. Lipfiæ, 1764, *in-8.* L'Editeur y a ajouté quelques obfervations.

Henri Baff a encore donné en Allemand des Commentaires fur la Chirurgie de *Nuck*, qui ont été imprimés à Hall en 1728, *in-8.*

BASSUEL, (Pierre) né à Paris en 1706, fut élevé dans les Lettres. Il fréquenta de bonne heure les Ecoles de Chirurgie & les Hôpitaux, & il s'y exerça avec tant de fuccès, qu'il fut reçu Maître en 1730. La Société Académique de Chirurgie prit naiffance l'année fuivante & *Baffuel* fut un des Mem-

bres

bres nommés par le Roi. En 1744, il fut choisi Démonstrateur Royal pour la Thérapeutique ; en 1745, il fut substitué à M. *Hévin*, son beau-frere, pour remplir la charge de Commissaire des Correspondances ; & le Roi ayant adopté l'Académie de Chirurgie en 1751, il eut cette place en titre.

Lorsqu'il fit son entrée dans la Chirurgie, une controverse assez célebre agitoit les esprits ; il étoit question de savoir si le cœur se raccourcit dans la systole, c'est-à dire, quand il se contracte pour pousser le sang dans les arteres. *Bassuel* se déclara pour le raccourcissement dans une Dissertation qu'il présenta à l'Académie des Sciences. Celle de Saint Côme eut aussi le plaisir de voir paroître plusieurs Mémoires de sa façon, qu'elle estima assez pour les faire insérer dans ses Recueils. Ils roulent sur la hernie crurale, sur la fracture de la rotule, sur une sueur salivale à la joue, qui se manifesta à la suite d'un long usage d'emplâtres vésicatoires. Ce Chirurgien auroit été capable d'en produire bien d'autres, si une vie pénible & très-agitée au dehors lui eût permis de plus grands loisirs dans son Cabinet. La carriere de *Bassuel* fut brillante dans son genre, mais elle ne fut pas longue ; il mourut le 4 juin 1757, à l'âge de 51 ans. C'étoit un homme qui n'avoit pas l'art de se prôner ; son mérite faisoit toute sa recommandation. Plein de franchise & de droiture, sa conversation étoit assez contentieuse, mais sans sortir des bornes de la politesse & de la modération. Il tenoit volontiers à son opinion & la défendoit avec chaleur ; mais après la dispute la plus opiniâtre, il restoit l'ami de celui qu'il avoit combattu, & bien loin de se faire craindre par sa résistance, on s'exposoit avec plaisir à redescendre avec lui dans l'arene.

BATE, (George) de Burton dans le Comté de Buckingham en Angleterre, naquit vers l'an 1608. Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur en Médecine à Oxford, le 7 Juillet 1637, qu'il passa à Londres où il se fit aggréger au College Royal. La réputation qu'il acquit dans cette ville, lui mérita les premieres places ; il fut Médecin de Charles I, d'Olivier Cromwell, de Charles II, & la Société Royale de Londres le mit au nombre de ses Membres. Il étoit entré dans cette illustre Compagnie de Savans plusieurs années avant sa mort arrivée le 19 Avril 1669. *Jean Shipton*, Apothicaire de la Capitale, qui avoit préparé, pendant près de vingt ans, les médicamens dont ce Médecin faisoit usage dans sa pratique, en a formé un Recueil alphabétique qui a paru sous ce titre :

Pharmacopœa Bateana. Londini, 1688, *in*-8, 1691, *in*-12, 1694, *in*-8. *Francofurti*, 1702, *in*-12. *Amstelodami*, 1731, *in*-12, & ailleurs. *Guillaume Salmon*, Professeur en Médecine, a traduit cette Pharmacopée en Anglois, dont il y a des éditions de Londres, 1694, 1706, 1713 & 1720, *in*-8.

George Bate a donné quelques observations sur le *Rachitis* ou la Chartre des enfans, qui ont été publiées avec ce que *Glisson* a écrit sur cette matiere ; Londres, 1668, *in*-8. La Haye, 1682, *in*-4. Il a aussi composé un Traité sur la comparaison des eaux de Bath avec celles d'Aix-la-Chapelle.

BATHURST (Rodolphe) étoit Anglois de nation. Il étudia la Médecine, dont il prit le bonnet, & fit pendant quelque tems profession publique de cette Science ; mais il s'appliqua ensuite à la Théologie, devint Doyen de Wells dans le Duché de Sommerset & Président du College de la Trinité à Oxford. Il mourut en 1704 à l'âge de 84 ans, & laissa ces deux Ouvrages :

Prælectiones tres de respiratione. Oxonii, 1654.

Nouvelles de l'autre monde. Oxford, 1651, *in-4*. Ce Livre, écrit en Anglois, donne l'histoire d'Elisabeth Gren, qui, après avoir été pendue pour crime d'infanticide, fut portée à l'Amphithéatre Anatomique, où elle revint à la vie par les soins de l'Auteur & de son intime ami, *Willis*. Tout le monde sait que les Anglois reglent ordinairement, par sentence, le tems de la suspension des criminels; mais comme ce tems est quelquefois assez court, il se peut rencontrer bien des circonstances qui mettroient les sujets à l'abri de la mort, s'ils étoient aussi adroitement secourus, qu'Elisabeth Gren le fut.

BATTIER, (Samuel) Docteur en Philosophie & en Médecine qui florissoit au commencement de ce siecle, enseigna la Langue Grecque à Bâle, & fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Erotianus*. On a de lui :

Dissertatio de generatione hominis. Basileæ, 1690, *in-4*.

Œconomiæ corporis humani descriptio. Pars I, Basileæ, 1711, *in-4*, *Pars II*, *ibidem*, 1721, *in-4*. Ces Ouvrages ne sont que des Theses soutenues dans les Ecoles de Bâle.

Specimen Philologicum, continens varias observationes & emendationes in Diogenem Laërtium, Euripidem, Hippocratem, Philostratum &c. Basileæ, 1696, *in-4*.

BATTINGIUS, (Rodolphe) Médecin du XVI siecle, étoit de la Frise. Il passa pour un des plus habiles Mathématiciens de son tems, & fit preuve de son savoir par un Traité intitulé : *Methodus Astrolabii*, qui fut imprimé à Paris en 1578, *in-8*.

BATTUS (Corneille) étoit de Ter-veere en Zélande, où il naquit vers l'an 1470. Il fit de bonnes études & se rendit habile dans les Belles-Lettres. Son pere, *Jacques Battus*, dont *Erasme* parle avec beaucoup d'éloge dans son Oraison *De virtute amplectendâ*, lui donna pour la Littérature ce goût qu'il avoit lui-même, & l'aida à faire ces progrès qui lui mériterent une place distinguée parmi les Savans de son tems. La capacité reconnue de *Corneille* engagea la Dame de Borsele, veuve de Philippe de Bourgogne, à le prendre chez elle en qualité de précepteur de son fils Adolphe, Seigneur de Beveren. Il remplissoit cette fonction en 1498, & demeuroit auprès de son éleve avec *Erasme*, dans le Château de Zandenburg. Mais comme *Battus* avoit aussi étudié la Médecine, il se distingua encore dans cette Profession, & parvint à l'emploi de Médecin pensionnaire de sa ville natale, où il mourut en 1517. Les Bibliographes ne lui attribuent qu'un Ouvrage imprimé en 1512 ; c'est une *Description du monde* en Flamand.

BATTUS (Liévin) naquit avant l'an 1545 à Gand, suivant M. *Paquot*, & à Rostock, selon *Melchior Adam*. Ce dernier sentiment n'est pas probable; car *Barthélémi*, pere de *Liévin*, ne sortit de Gand que vers l'an 1556, d'où la frayeur qu'il avoit de l'Inquisition le fit passer avec *Martine Bissot*, sa femme, à Rostock, pour y professer librement le Luthéranisme dans lequel il avoit été élevé.

Dès que *Liévin Battus* fut en âge d'aller au College, son pere le mit sous la conduite de *Jean Othon* qui lui enseigna les Langues Grecque & Latine, qu'il professoit à Gand avec beaucoup de réputation. De cette ville, *Liévin* passa à Anvers, où *Jean Stadius* lui apprit les élémens des Mathématiques; mais au bout de deux ans, il abandonna les Pays-bas & suivit son pere à Rostock. Il y continua ses études jusqu'au tems qu'il se rendit à Wittemberg pour y faire son cours de Philosophie; & après y avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1559, il revint à Rostock où il se mit à faire des Leçons particulieres de Mathématique. Elles furent tellement goûtées, que la Régence de cette ville ne tarda pas à lui confier une Chaire pour enseigner publiquement cette belle Science. Il la remplit l'espace de six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1565, que la guerre & la peste le contraignirent de se retirer ailleurs. Il prit le parti d'aller en Italie, & après un séjour de quelques mois à Padoue, il vint recevoir le bonnet de Docteur en Médecine à Venise. Revêtu de ce titre, il reprit le chemin de Rostock, où il enseigna dans les Ecoles de la Faculté pendant vingt-cinq ans; mais comme il ne se borna point à la Chaire, & qu'il pratiqua la Médecine avec une égale réputation, il mérita les regrets de l'Université & du public, lorsqu'il mourut au mois d'Avril 1591. On n'a rien de lui que quelques Lettres Médicinales qui ont été insérées dans les *Miscellanea* de *Henri Smetius*, son cousin, imprimés à Francfort en 1611, *in* 8.

Battus fut marié deux fois; en premieres nôces avec *Anne von Pegelt*, Demoiselle de qualité; en secondes, avec *Magdeleine Tanckiern*. Il eut deux fils de sa premiere femme, savoir *Conrad* Médecin & *Liévin* Avocat.

BATTUS, (Conrad) fils aîné du précédent, naquit à Rostock le 13 Mai 1573. Il fit ses premieres études dans sa patrie, les continua pendant deux ans à Konigsberg, & les acheva à Helmstad sous les Professeurs *Jean Caselius*, *Duncan Liddelius* & *Corneille Martinius*. Il n'avoit encore pris aucun grade en Médecine, lorsqu'à son retour à Konigsberg, il se dévoua au service des habitans de cette ville que la peste désola en 1602; comme ses soins furent suivis du plus grand succès, ils furent aussi magnifiquement récompensés. Après ce coup d'essai, il voyagea en Italie & en France, pour se perfectionner encore dans un Art qui lui avoit déja fait tant d'honneur. Il reprit le chemin de sa patrie par Bâle, où il reçut le bonnet de Docteur en 1604. C'étoit à Rostock qu'il avoit dessein de se fixer; il aimoit ses concitoyens, il vouloit leur être utile; mais il mourut dans cette ville le 30 Décembre 1605, de la maniere du monde la plus surprenante. Dans le tems qu'il songeoit à se marier, il se laissa tomber le long de l'escalier de la maison de son frere & se tua malheureusement d'un couteau qu'il tenoit à la main, avec lequel il se perça le bas-ventre. Il a écrit

quelques Lettres ſur des matieres de Médecine, qui ont auſſi été inſérées dans les *Miſcellanea* de *Henri Smetius.*

BATTUS, (Charles) Ecrivain Flamand du XVI ſiecle, dont M. *Paquot* fait mention dans le douzieme volume de ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Littéraire des Pays-Bas, apprit l'Allemand & le François, & fut Médecin ordinaire de la ville de Dordrecht en 1593 & 1598. On a de lui pluſieurs Ouvrages, tous en Langue Flamande, dont l'Auteur que je viens de citer, rend les titres de cette maniere :

Livre de Médecine, où ſont décrites toutes les parties internes & externes du corps humain, & leurs maladies depuis la tête juſqu'aux pieds, avec la maniere de les guérir; traduit de l'Allemand de Chriſtophe Wirtſung. Deuxieme édition. Dordrecht, 1593, 1601, *in-folio.*

Pratique de la Chirurgie compoſée en François par Jacques Guillemeau. Dordrecht, 1598, *in-folio.*

La Chirurgie & toutes les Œuvres d'Ambroiſe Paré, en vingt-huit Livres, avec des figures d'Anatomie, d'inſtrumens de Chirurgie, de divers monſtres &c. Amſterdam, 1615, *in-fol.* Les eſtampes ſont en bois & fort groſſieres.

Livre contenant divers ſecrets pour les Arts & pour la Médecine. Amſterdam, *in-12.*

Manuel des Chirurgiens, avec le Traité d'Hippocrate ſur les plaies de la tête, & celui de Guillaume Fabricius de Hilden ſur la brûlure. Amſterdam, 1653, *in-12.*

BAVAY (Paul-Ignace DE) naquit à Bruxelles le 25 Février 1704, d'un pere qui s'étoit appliqué à la Chymie & qui avoit fait des dépenſes conſidérables dans cette partie. Il ſuivit la même carriere & négligea tout autre genre d'étude, même celle du Latin. Il étoit déja marié & avoit pluſieurs enfans, lorſqu'il tourna ſes vues du côté de la Médecine, paſſa à Louvain en 1735, où il ſuivit les exercices des Ecoles & fit de tels progrès dans la Langue Latine & la profeſſion qu'il venoit d'embraſſer, qu'il fut reçu à la Licence le 31 Juillet 1737. De retour à Bruxelles, il s'appliqua à l'Anatomie avec tant d'ardeur, qu'il s'occupa pendant huit ans de la Diſſection de tous les cadavres qu'il put ſe procurer ; mais l'occaſion ſe préſenta en 1746 de ſatisfaire ſon goût à cet égard. Les François s'emparerent de Bruxelles au mois de Janvier de cette année, & il fut nommé Médecin en chef des Hôpitaux militaires. Dès-lors, il fit tranſporter les cadavres dans une ſalle qu'il avoit fait accommoder, & il diſſéqua journalierement en préſence d'un grand nombre d'Eleves. Après que les Troupes Françoiſes eurent évacué Bruxelles en 1749, *De Bavay* fut chargé de démontrer publiquement l'Anatomie & d'enſeigner la Chirurgie ; il donnoit ſes Leçons en Latin, en François & en Flamand. Mais les vives diſcuſſions qu'il eut avec ſes confreres, & la condamnation à une amende que le College de Médecine de Bruxelles prononça contre lui, l'obligerent à quitter cette ville ; il ſe retira à Dendermonde dans la Flandre Autrichienne, & il y continua à exercer ſa profeſſion. Quelque tems après, il revint à Bruxelles, où il eſt mort le 20 Février 1768. On a de lui :

Petit Recueil d'Obſervations en Médecine ſur les vertus de la Confection tonique, réſolutive & diurétique. Bruxelles, 1753, *in-12.*

Méthode courte, aifée, peu couteufe, utile aux Médecins, & abfolument néceffaire au public indigent, pour la guérifon de plufieurs maladies. Bruxelles, 1759, *in*-12, & 1770, *in*-12, avec l'Ouvrage précédent. Ils font l'un & l'autre relatifs à la *Confection*, dont l'Auteur dit avoir fait la découverte en 1750. Il paroît que l'oignon marin & l'iris de Florence en font la bafe, mais ce Médecin n'apprend point la maniere de préparer fon remede.

BAUDERON, (Brice) Médecin natif de Paray dans le Comté de Charolois, travailla avec beaucoup de fuccès à la compofition des médicamens, & publia en François une Pharmacopée qui a été long-tems en vogue. Il s'établit à Macon, où il pratiqua la Médecine pendant plufieurs années. C'eft de cette ville qu'il date la Préface d'un Ouvrage Latin, qui a été imprimé à Paris en 1620, *in*-4, fous le titre de *Praxis Medica in duos Tractatus diftincta.* Il nous y apprend qu'il avoit alors 80 ans, & que depuis 50, il exerçoit fa profeffion ; mais il ne furvécut pas long-tems à cette année, car on fait qu'il mourut avant la fin de 1623. Sa *Pharmacopée* a paru à Lyon, 1588, 1596, 1603, 1628, *in*-8, & depuis en Latin, fous ce titre :

Pharmacopœa è Gallico in Latinum verfa à Philemone, Hollando, cui adjecta funt paraphrafis & mifcendorum medicamentorum modus. Huic accedunt Joannis Dubois Obfervationes in methodum mifcendorum medicamentorum quæ in quotidiano funt ufu. Londini, 1639, *in-fol. Hagæ Comitis*, 1640, *in*-4. Il y a des éditions Françoifes poftérieures aux Latines ; l'une eft de Rouen, 1644, *in*-4, l'autre eft de Lyon, 1663, *in*-4. Il y en a encore une de Lyon, 1681, *in*-8, avec des additions de *Sauvageon.*

Gratien Bauderon, fon fils, auffi Docteur en Médecine, s'étoit déja fait une réputation brillante par fes Ecrits, lorfqu'il mourut en 1615, à l'âge de 32 ans. C'eft tout ce qu'en difent les Hiftoriens ; ils ne font mention d'aucun de ces Ecrits fur lefquels ils fondent la célébrité de ce jeune Auteur. On trouve cependant, dans la Bibliotheque Lorraine, que *Gratien* avoit compofé un Traité d'Anatomie & un Ouvrage fur les maladies épidémiques de fon tems, qui n'ont pas été imprimés. On fait d'ailleurs qu'il a ajouté des notes à la Pharmacopée de fon pere, & qu'il a fait un Difcours apologétique en faveur des fentimens que celui-ci avoit au fujet de la Thériaque.

BAVERIUS, (Jean) natif d'Imola, enfeigna la Médecine à Bologne vers la fin du XV fiecle. Il nous a laiffé un Ouvrage, dans lequel on trouve quelques réflexions pratiques affez utiles, & beaucoup de preuves du penchant de l'Auteur à furcharger fes malades de drogues. Cet Ouvrage eft intitulé :

Confilia de Re Medicâ feu morborum curationibus. Bononiæ, 1489, *in-fol. Argentorati*, 1542, *in*-4. *Papiæ*, 1521, *in-fol.*

BAUHIN, (Jean) originaire d'Amiens, s'acquit beaucoup de réputation en France, en Angleterre & dans les Pays-Bas. Il féjourna affez de tems dans l'une ou l'autre des villes des Provinces Belgiques, pour faire croire qu'il a eu l'envie de s'y fixer ; mais comme il fe mêloit de dogmatifer fur la Religion, il en fortit pour fe fouftraire aux peines qu'il avoit méritées

par sa conduite, & se retira à Bâle, où il exerça la Médecine & la Chirurgie pendant quarante ans. Il mourut dans cette ville, en 1582, dans la 71me année de son âge, laissant deux fils, *Jean* & *Gaspar*, dont nous allons parler.

BAUHIN, (Jean) fils aîné du précédent, naquit à Bâle en 1541. Son pere fut son premier Maître, & de son Ecole il passa à celle de *Fuchs*, qu'il suivit pendant l'année 1560. En 1561, il quitta Tubingue pour s'attacher au célebre *Gesner*, qu'il accompagna au plus haut des Alpes & sous lequel il fit les plus grands progrès dans la Botanique. Cette science étoit la passion de *Bauhin*; il fut pendant 52 ans à chercher des plantes à Lyon, à Montpellier, à Embrun, à Geneve, à Montbelliard & dans le Duché de Wirtemberg. Sur la fin de sa vie, il fut Médecin de la Cour des Princes de ce dernier nom, & mourut à leur service en 1613. Voici les titres des Ouvrages qu'il a laissés :

Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum, qui circa annum 1590, *apud Monpelgartum & Beffortum, multorum damnô, publicè grassati sunt. Montisbeligardi*, 1591, *in*-8. Il semble, suivant M. *Carrere*, que c'est en François que cette Histoire à paru.

De plantis à Divis, Sanctisque nomen habentibus. Basileæ, 1591, *in*-8. avec d'autres Ouvrages publiés par les soins de son frere *Gaspar*.

Vivitur ingeniô, cætera mortis erunt. C'est l'inscription mise à la tête d'un Livre qui fut imprimé, sans titre, l'an 1592, en long format. Il traite des insectes & des plantes.

De plantis Absynthii nomen habentibus. Montisbeligardi, 1593, 1599, *in*-8. avec un Traité sur la même matiere, de la façon de *Claude Roccard*, Apothicaire de Troyes en Champagne.

Historia novi & admirabilis Fontis, Balneique Bollensis in Ducatu Wirtembergico ad Acidulas Gopingenses. Montisbeligardi, 1598, 1660, *in*-4. On trouve une longue énumération de plantes & de fruits, à la suite de cet Ouvrage.

De aquis medicatis nova methodus quatuor Libris comprehensa. Agitur in iis de Fontibus celebribus, Thermis, Balneis universæ Europæ & potissimùm Ducatûs Wirtembergici, eorum mixtionibus, metallis, succis, investigandi & utendi modô, ac eorum viribus. Item de variis Fossilibus, Stirpibus, Insectis, quorum plurimæ figuræ sive icones, & regionum Tabulæ adduntur. Montisbeligardi, 1605, 1607, 1612, *in*-4. A ne juger de l'Ouvrage que par le titre, qui ne soupçonneroit pas que ce Livre est bien différent du précédent ? Il est cependant le même. On en a encore une édition en Allemand, qui a paru à Stutgard, en 1602, *in-quarto*.

Historiæ plantarum Prodromus. Ebroduni, 1619, *in*-4. par les soins de *Jean-Henri Cherler*, Médecin de Bâle & Gendre de l'Auteur.

Historiæ plantarum universalis Tomus I, II & III. Ibidem, 1650, 1651, *in-fol.* C'est à *Dominique Chabræus*, Médecin de Geneve, qu'on est redevable de cette édition qu'il a enrichie de quelques augmentations. *Jean Bauhin* a fait entrer dans cet Ouvrage tout ce que les plus savans Botanistes avoient dit ;

mais il l'a fait avec discernement. Il n'a adopté que les meilleures descriptions ; il a même soumis leurs Ecrits à la critique la plus judicieuse ; tellement qu'on peut dire qu'il a traité sa matiere avec tout l'ordre & la précision qu'il étoit possible de lui donner de son tems. *Robert Morison* a fait des remarques sur cette Histoire des plantes.

BAUHIN, (Gaspar) frere cadet du précédent, étoit de Bâle, où il vint au monde le 17 Janvier 1550. Il n'avoit que dix-sept ans, lorsque son pere l'envoya à Padoue pour y étudier la Médecine sous *Fabrice d'Aquapendente*, & suivant *Douglas*, il y séjourna environ trois ans. M. *Astruc* dit que *Bauhin* arriva à Montpellier en 1579, & il ajoute qu'il choisit *Dortoman* pour Parrein, en s'immatriculant dans la Faculté de cette ville, où il reçut ses degrés. On retrouve cependant *Bauhin* en la même année 1579, à Paris ; il y connut *Severin Pineau* & suivit les cours de ce célebre Chirurgien. Mais on peut concilier ces deux assertions, en disant qu'il a quitté Montpellier pour peu de tems, & qu'il y est retourné après son voyage de Paris, dans le dessein d'y continuer ses études. Il n'en eut pas plutôt achevé le cours, qu'il revint à Bâle, où il obtint d'abord une Chaire de Médecine, mais il passa, en 1588, à celle d'Anatomie & de Botanique. En 1596, Fréderic, Duc de Wirtemberg, le choisit pour son premier Médecin ; le Prince de Montbelliard & les autres Seigneurs des environs de Bâle lui marquerent aussi la plus grande confiance ; cependant Bâle étoit sa demeure ordinaire. Il y mourut en 1624, à l'âge de 73 ans, dix mois & quelques jours.

Bauhin étoit laborieux, & comme il prit beaucoup de soins pour recueillir ce qu'il y avoit de mieux dans les Auteurs qui ont traité de l'Anatomie & de la Botanique., & pour rédiger chaque partie en un seul & même Ouvrage, il se fit par-là une réputation aussi solide, que s'il eût écrit de son propre fonds. Il passa même pour habile Anatomiste, quoiqu'il eût disséqué assez rarement. Mais *Riolan* ne le regarda pas comme tel ; il poussa la vivacité de sa censure jusqu'à le traiter d'homme vain, sans jugement & sans connoissances. Il lui reprocha encore de se parer des découvertes d'autrui, spécialement au sujet de la Valvule placée à l'entrée de l'Ileum & du Colon. Quoiqu'en ait dit *Bauhin* ; quoiqu'il assure d'avoir apperçu cette Valvule en 1579, avant qu'aucun Auteur en ait fait mention, il est certain que *Varolius* & beaucoup d'autres en avoient fait une description exacte long-tems avant lui ; cependant cette Valvule a retenu jusqu'aujourd'hui le nom de *Bauhin*. Mais passons sur cette discussion, pour donner la Notice de ses Ouvrages & de leurs différentes éditions :

De corporis humani partibus externis Liber. Basileæ, 1588, *in*-8.

Anatomes Liber secundus partium spermaticarum tractationem continens. Ibidem, 1591, *in*-8. Ces deux Ouvrages ont paru ensemble à Bâle en 1592, *in*-8.

Anatomica corporis virilis & muliebris historia. Lugduni, 1597, *in*-8. *Basileæ*, 1609, *in*-8. Toutes ces pieces ont été refondues dans un Traité qui a été imprimé sous ces titres.

De corporis humani fabricâ Libri quatuor. Basileæ, 1600, *in*-8.

Institutiones Anatomicæ. Bernæ, 1604, *in*-8, avec les planches de *Varolius* & de

Jassolinus. Basileæ, 1609, *in*-8. *Oppenheimii*, 1614; 1629, *in*-8. *Francofurti*, 1616, *in*-8.

Theatrum Anatomicum. Francofurti, 1605, *in*-8, *avec figures*.

Theatrum Anatomicum infinitis locis auctum. Francofurti, 1621, *in*-4. Les planches qui devoient entrer dans cet Ouvrage ont été publiées séparément. Il y en a une édition de Francfort de 1640, *in*-4, sous ce titre: *Vivæ Imagines partium corporis humani*. L'Anatomie de *Bauhin* est presque entierement tirée des écrits de *Vésale*. Il a encore profité des descriptions d'*Eustachi*, Auteur peu connu alors, ainsi que des Observations de *Fallopio* & de quelques autres, auxquelles il a joint les siennes, quoiqu'en petit nombre, avec des expériences assez fautives. Quant aux planches, elles sont pour la plupart empruntées de *Vésale*, d'*Eustachi* & de *Fabricius*.

De partu Cæsareo Liber. Basileæ, 1591, *in*-8. C'est une traduction de l'Ouvrage que *François Rousset* a mis au jour en Langue Françoise. *Bauhin* y a joint *Appendix ad Librum de partu Cæsareo*.

Notæ in Aloysium Anguillaram de simplicibus. Basileæ, 1593, *in*-8.

Phytopinax, seu, enumeratio plantarum (2460) *ab herbariis nostrô sæculô descriptarum, cum earum differentiis: cui plurimarum hactenus ab iisdem non descriptarum* (164) *succinctæ descriptiones & denominationes accessere: additis aliquot* (8) *hactenus non sculptarum plantarum vivis iconibus. Basileæ*, 1596, *in*-4. C'est un essai par lequel il a pressenti le goût du public sur l'Ouvrage qu'il méditoit de publier sous le titre de *Pinax*.

Notæ in Petri Andreæ Matthioli Commentarios in sex libros Dioscoridis de Materia Medica. On les trouve dans le recueil des Ouvrages de *Matthiole* qu'il fit imprimer à Bâle en 1598, *in-fol.* avec plus de cent dix planches, dont plusieurs sont de *Tabernamontanus* & quelques-unes de lui-même. Il y a joint une critique assez judicieuse des fautes de *Matthiole*.

Animadversiones in Historiam generalem plantarum Lugduni editam. Francofurti, 1601, *in*-4.

De hermaphroditorum, monstrosorumque partuum naturâ libri duo. Francofurti, 1604, 1629, *in*-8. *Oppenheimii*, 1614, *in*-8. Il emploie une infinité de citations pour prouver l'existence fabuleuse des Hermaphrodites.

De compositione medicamentorum. Offenbachii & Francofurti, 1610, *in*-8.

De lapide Bezaar. Basileæ, 1613, 1625, *in*-8.

Oratio de Homine. Ibidem, 1614, *in*-4.

De remediorum formulis Græcis, Arabibus & Latinis usitatis libri duo. Francofurti, 1619, *in*-8.

Catalogus plantarum circa Basileam spontè nascentium. Basileæ, 1622, 1671, *in*-8. C'est un Catalogue assez riche de plusieurs plantes rares. Il vaudroit mieux que beaucoup d'autres de cette sorte, si l'Auteur n'avoit point multiplié les especes mal-à-propos, & s'il n'avoit parlé de quantité de simples qu'il n'est pas possible de trouver aujourd'hui, & qu'aucun Botaniste moderne n'a encore rencontrés. *Emmanuel Konig*, Médecin de Bâle qui a senti tous ces défauts, a mis ce Catalogue en ordre, suivant la méthode de *Morison* & de *Ray*, & l'a publié à Bâle en 1696, *in*-4.

Pinax

Pinax Theatri Botanici, ſive, Index in Theophraſti, Dioſcoridis, Plinii & Botanicorum qui à ſæculo ſcripſerunt opera. Baſileæ, 1623, 1671, *in*-4. L'Auteur appelle ce Recueil un Ouvrage de 40 ans. Il y a employé plus de tems; car il amaſſoit déja des plantes à Montpellier en 1579, & il en avoit montré pluſieurs à *Guilandin* qui mourut à Padoue en 1589. L'avantage de cette collection, conſiſte principalement en ce que *Bauhin* n'a laiſſé aucune plante ſans lui donner un nom. A cet effet, il a mis, ſous une ſeule dénomination, tous les Synonymes que les Botaniſtes avoient donnés à la même plante, & par-là, il a épargné à ceux qui l'ont ſuivi, les peines qu'ils auroient dû prendre pour entendre ce que les Anciens ont écrit avec tant de confuſion. Il n'a cependant réuſſi qu'aſſez imparfaitement dans le plan qu'il s'eſt formé; tout bon qu'étoit ſon deſſein, il l'a gâté en répétant pluſieurs fois la même plante ſous différens noms. *Robert Moriſon* a relevé les fautes de *Bauhin* dans un Ouvrage intitulé : *Hallucinationes Gaſparis Bauhini in Pinace.*

Prodromus Theatri Botanici. Francofurti, 1626, *in*-4. *Baſileæ*, 1671, *in*-4. Il contient la deſcription d'environ ſix cens plantes, la plupart d'après un Herbier ſec. Les planches ſont fidelles & bonnes pour le tems; mais il parle de quelques ſimples déja connus avant lui, comme s'ils venoient d'être récemment découverts, & il en décrit d'autres qu'on ne connoît plus aujourd'hui.

Epiſtolæ aliquot Medicæ. Noribergæ, 1625, *in*-4, dans la *Ciſta Medica* de *Jean Hornung.*

Theatrum Botanicum, pars prima. Baſileæ, 1658, 1663, *in-fol.* par les ſoins de *Jean-Gaſpar*, ſon fils. C'eſt la premiere partie d'un Ouvrage que l'Auteur avoit deſſein de pouſſer juſqu'à douze volumes, qui auroient compris une Hiſtoire générale des plantes.

BAUHIN, (Jean-Gaſpar) fils de *Gaſpar*, n'a point été moins célebre que ſon pere & ſon aïeul, dont il portoit les noms. Il fut Profeſſeur à Bâle, où il enſeigna pendant 55 ans; il fut même cinq fois Recteur de l'Univerſité de cette ville & dix-neuf fois Doyen de la Faculté. C'eſt à lui qu'on doit le premier volume du Théatre Botanique que ſon pere avoit ébauché; il y mit la derniere main & le fit imprimer en 1658, ainſi qu'on vient de le dire. Il eſt auſſi Auteur de pluſieurs Ouvrages de ſon propre fonds, qui peuvent donner de grands ſecours dans la pratique de la Médecine. C'eſt ainſi qu'en parlent les Hiſtoriens, mais les Bibliographes ne diſent mot ſur les titres & les éditions de ces Ouvrages. Ce Médecin eut ſept fils de deux lits, dont quatre prirent le bonnet de Docteur en Médecine, & trois furent Miniſtres de la Religion prétendue réformée. Il mourut le 14 Juillet 1685, âgé de 79 ans, étant né à Bâle le 12 Mars 1606.

BAUHIN, (Jérôme), troiſieme fils de *Jean-Gaſpar*, vint au monde à Bâle le 26 Février 1637. Après de bonnes études faites ſous les yeux de ſon pere, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine & alla enſuite ſe perfectionner en Italie. A ſon retour, la Faculté de Bâle ſentit combien il lui importoit de s'attacher un homme, dont le mérite étoit généralement reconnu; elle le mit

au nombre de ses Professeurs en 1660. Il paroît que ce Médecin s'est borné à l'enseignement public, car il n'a rien mis au jour qu'une nouvelle édition de *Tabernamontanus*. Il eut deux fils de son mariage avec *Anne Foesch*. Ils étoient fort jeunes à sa mort en 1667, à l'âge de 30 ans. Il se trouve des Auteurs qui font vivre *Jérôme Bauhin* jusqu'en 1697.

L'aîné de ses fils, *Jean-Louis*, fut Licencié en Droit & Conseiller de la ville de Bâle. Le cadet, *Jean-Gaspar*, né le 22 Juin 1665, exerça la Médecine à Montbelliard, fut Médecin du Duc de Wirtemberg, & mourut le 19 Mars 1705.

Il me reste à parler de *Fréderic Bauhin*, frere de *Jérôme*, & sixieme fils de *Jean-Gaspar*, dont on a fait mention dans l'article précédent. Il pratiqua la Médecine avec tant de réputation que Sybille, Duchesse Douairiere de Wirtemberg, le prit à son service. Il mourut à l'âge de 41 ans. Je ne sais rien des deux autres fils de *Jean-Gaspar* qui ont pris le bonnet de Docteur en Médecine.

BAVISANUS, (François-Dominique) natif d'Albe, ville d'Italie dans le Montferrat, fut nommé Médecin d'Emmanuel-Philibert de Savoye, vers l'an 1570. C'étoit un homme d'une science peu commune & d'une piété exemplaire. Il mourut à Turin âgé de plus de 80 ans, & il laissa au public :

La piscina salutari nè Bagni di Valdieri. Turin, 1674, *in*-8.

Magnus Hippocrates Medico-Moralis. Taurini, 1682, *in*-4. On y trouve des Commentaires moraux & médicinaux sur les deux premieres sections des Aphorismes d'*Hippocrate*.

BAUMÉ, (Antoine) né à Senlis le 26 Février 1728, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la Pharmacie & de la Chymie, fut reçu Maître Apothicaire à Paris en 1752, & de l'Académie Royale des Sciences de cette ville en 1773. Son exactitude dans la préparation des médicamens, les Cours publics de Chymie qu'il fait d'une maniere distinguée, ont répandu son nom dans la Capitale aussi avantageusement que ses Ouvrages l'ont fait connoître dans les pays étrangers. Voici les titres de ceux qu'il a publiés jusqu'aujourd'hui :

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raisonnée; avec un Discours historique sur la Chymie. Paris, 1757, *in*-8. Il a donné cet Ouvrage avec M. *Macquer*, Médecin de Paris.

Dissertation sur l'Æther dans laquelle on examine les différens produits du mêlange de l'esprit de vin avec les acides minéraux. Paris, 1757, *in*-12. L'Auteur traite toutes ses expériences en détail; mais il se borne à la manipulation, sans entrer dans les raisons physiques, ni dans les propriétés médicinales.

Elémens de Pharmacie théorique & pratique. Paris, 1762, 1769, 1773, *in*-8.

Manuel de Chymie, ou, exposé des opérations de la Chymie & de leurs produits. Paris, 1763, 1765 & 1769, *in*-12.

Mémoires sur les argilles, ou, recherches & expériences chymiques & physiques sur la nature des terres les plus propres à l'agriculture, & sur les moyens de fertiliser celles qui sont stériles. Paris, 1770, *in*-8.

Chymie expérimentale & raiſonnée, Paris, 1773, 3 volumes *in*-8. Cet Ouvrage n'a de rapport qu'au regne minéral.

BAUSCH, (Léonard) Médecin de Schweinfurt en Franconie, ſe fit beaucoup de réputation au commencement du XVII ſiecle par les Commentaires qu'il publia ſur quelques Livres d'*Hippocrate*. Les Médecins Eſpagnols paroiſſent avoir eſtimé ſes Ouvrages, car, ils en donnerent une édition à Madrid, ſous ce titre :

Commentarii in Libros Hippocratis de locis in homine. De medicamento purgante. De uſu veratri. De diæta. Matriti, 1694, *in-fol.*

Bauſch eut un fils, nommé *Jean-Laurent*, qui naquit à Schweinfurt le 30 de Septembre 1605. Après avoir étudié la Médecine en Allemagne, il voyagea en Italie pendant deux ans, & vint enſuite prendre le bonnet de Docteur à Altorf le 29 Juin 1630. Il obtint la place de Médecin de ſa ville natale, il en fut même Echevin; mais rien ne lui fit plus d'honneur que l'établiſſement de l'Académie des Curieux de la Nature, en 1652. On le doit à ſes ſoins, & il en fut le premier Préſident, ſous le nom de *Jaſon*. Ce Médecin mourut le 17 Novembre 1665, & laiſſa quelques Mémoires dans le goût de ceux que l'Académie d'Allemagne a inſérés dans ſes Recueils.

Schediaſmata bina curioſa de Lapide hæmatite & ætite. Lipſiæ, 1665, *in*-8, avec figures. Il a mis à la tête de cet Ouvrage une Diſſertation *De ſanguine*, & dans l'un & l'autre de ces Mémoires, il a gliſſé des remarques ſur les hémorrhagies & ſur les plaies mortelles ou non mortelles; mais *Haller*, qui en parle, n'en fait pas grand cas.

Schediaſma curioſum de Unicornu foſſili. Vratiſlaviæ, 1666, *in*-8, avec l'*Anchora ſacra* de *J. M. Fehr*, qui ſuccéda à *Bauſch* dans la place de Préſident de l'Académie des Curieux de la Nature.

Schediaſma poſthumum de cæruleo & chryſocolla. Jenæ, 1668, *in*-8.

BAYER. (Jean-Jacques) Voyez BAIER.

BAYLE, (François) ſavant Médecin & Profeſſeur Royal de la Faculté des Arts en l'Univerſité de Toulouſe, étoit de Saint Bertrand, Ville de France en Gaſcogne. Il mourut le 24 Septembre 1709, dans ſa 87me année, ayant rempli les fonctions de Profeſſeur juſqu'à la fin de ſes jours. C'étoit un homme droit, qui regardoit le mérite des autres Savans ſans envie, & qui fermoit les yeux ſur le ſien. Grand & rigide obſervateur de la diſcipline, il vouloit que tout le monde ſe rangeât à ſon devoir; égal à lui-même dans la proſpérité, inaltérable dans l'adverſité, il fit paroître dans les plus fâcheux accidens la fermeté d'un Philoſophe Chrétien. On voit par les différens Ecrits qu'il a publiés, qu'il étoit auſſi grand Phyſicien qu'habile Médecin; on y voit même qu'il a remarqué bien des choſes, qu'on a enſuite données au public comme de nouvelles découvertes. Ses Ouvrages ſont :

Syſtema generale Philoſophiæ, 1669, *in*-8.

Diſſertationes Medicæ tres. I, De cauſis fluxûs menſtrui mulierum. II, De ſympathia variarum corporis partium cum utero. III, De uſu lactis ad tabidos re-

ficiendos & de venæsectione in Pleuritide, Tolosæ, 1670, *in-4*, 1681, deux volumes *in-12*. *Brugis*, 1678, *in-8*.

Tractatus de Apoplexia. Tolosæ, 1676, *in-12*. *Hagæ Comitis*, 1678, *in-12*.

Problemata Physico-Medica. Tolosæ, 1677, 1681, *in-12*. Ils concernent en bonne partie la pratique de la Médecine, & traitent spécialement de l'utilité de la saignée, sur les effets de laquelle il a pensé à-peu-près comme *Bellini*.

Dissertationes Physicæ, ubi principia proprietatum in œconomia corporis animalis, in plantis & animalibus demonstrantur. Tolosæ, 1677, *in-12*. *Hagæ Comitis*, 1678, *in-12*.

Histoire Anatomique d'une grossesse de 25 ans. Toulouse, 1678, *in-12*. Paris, 1679, *in-12*.

Dissertatio de experientia & ratione conjungendâ in Physica, Medicinâ & Chirurgiâ. Hagæ Comitis, 1678, *in-12*. C'est le titre de la Traduction d'un Ecrit qu'il avoit publié en François à Paris, en 1675, *in-12*. Il est dédié à M. *Bourdelot* qui invita plusieurs fois l'Auteur à se rendre à Paris, où il lui promettoit un établissement honorable.

Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite d'autorité du Parlement de Toulouse. Toulouse, 1682, *in-12*.

Dissertations sur quelques questions de Physique & de Médecine. Toulouse, 1688, *in-12*.

Institutiones Physicæ. Tolosæ, 1700, *in-4*. *Parisiis*, 1701, *in-4*. Cet Ouvrage vaut mieux que la plupart des autres Traités de Physique qui ont paru au commencement de ce siecle.

Opera omnia. Tolosæ, 1701, quatre volumes *in-4*.

BAYRO (Pierre de) naquit à Turin vers l'an 1468. Il enseigna la Médecine dans les Ecoles de cette ville, & passa ensuite à la Cour, où il fut premier Médecin de Charles III, Duc de Savoye. Il mourut dans sa patrie le premier Avril 1558, & fut enterré dans l'Eglise principale, où l'on mit une épitaphe sur son tombeau. Nous avons quelques Ouvrages de sa façon :

De pestilentia ejusque curatione per præservationum & curationum regimen. Taurini, 1507, *in-4*. *Parisiis*, 1513, *in-8*.

Lexypyretæ perpetuæ quæstionis & annexorum solutio. De nobilitate Facultatis Medicinæ. Taurini, 1512, *in-fol*.

De medendis humani corporis malis Enchyridion, quod vulgò Veni mecum *vocant. Basileæ*, 1563, 1578, *in-8*, par les soins de *Théodore Zwinger*. *Lugduni*, 1561, *in-12*. *Francofurti*, 1612, *in-12*.

BAZIN, (N.) Médecin François, qui, après avoir reçu les honneurs du Doctorat dans l'Université de Strasbourg, exerça sa profession dans la même ville. Il étoit correspondant de l'Académie des Sciences de Paris depuis quelques années, lorsqu'il mourut au mois de Mars 1754. On a de lui :

Observations sur les plantes & leur analogie avec les insectes. Strasbourg, 1741, *in-8*.

Traité de l'accroissement des plantes, 1743, *in-8*.

Hiſtoire des abeilles. Paris, 1744, deux volumes *in-12.*

Lettre au ſujet des animaux appellés polypes. 1745, *in-12.*

Abrégé de l'hiſtoire des inſectes, pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire des abeilles. Paris, 1747, deux volumes in-12.

BAZIN, (Guillaume) Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, fut ſouvent élevé à cette charge honorable. Sa premiere élection eſt du mois de Novembre 1472, & il fut continué en 1473 & 1474. La ſeconde eſt du même mois 1483, & on le choiſit de nouveau en 1484. Il fut encore nommé au Décanat en 1488 & 1489.

Ce fut vers 1415 que la Faculté de Paris fit élever le premier édifice à ſon uſage, dans la rue de la Bucherie; mais on croit que c'eſt par les ſoins de *Bazin* que les Ecoles furent conſtruites. On ne ſauroit dire en quel endroit les Profeſſeurs donnoient auparavant leurs leçons; tout ce qu'on ſait, c'eſt que la Faculté s'aſſembloit ordinairement ſous le porche de l'Egliſe Notre-Dame, ou aux Mathurins, ou à Saint Yves. Les Ecoles de Médecine de la rue de la Bucherie ne ſont pas aſſurément un bel édifice; elles y ſont d'ailleurs mal placées; mais peut-être y ſeroient-elles encore à l'uſage de la Faculté, ſi la vétuſté qui les menace d'une ruine prochaine, ne les avoit rendues inhabitables. Tout le monde ſait que la ſavante Compagnie qui les a occupées ſi long-tems, eſt pauvre en commun, quoiqu'elle ait toujours eu des ſuppôts riches. On l'a vu, dans les derniers tems, être obligée de recourir à la libéralité des particuliers qui la compoſent, lorſqu'elle a voulu ſe bâtir un Amphithéatre, dont elle n'étoit pas en état de faire les fraix. Reſſerrée dans un endroit inſuffiſant à ſes exercices, la Faculté manquoit encore de moyens pour réparer les anciens bâtimens, lorſque le Roi lui accorda un aſyle dans les Ecoles de Droit, dont elle prit poſſeſſion le 18 Octobre 1775. L'époque de cette tranſlation a été conſacrée par une Médaille qui, d'un côté, porte l'effigie de M. *Alleaume*, Doyen de la Faculté, & ſur le revers, le génie du Gouvernement avec ces mots :

VETERES JURIS SCHOLÆ MEDICORUM REFUGIUM.

La Légende :

TUTÒ DONEC AUGUSTÈ;

annonce que la Compagnie attend de la munificence de Louis XVI, une demeure plus vaſte, plus commode, pour ſes aſſemblées, pour ſes leçons, pour ſa Bibliotheque, & pour les conſultations qu'elle donne gratuitement aux pauvres.

BAZZANI, (Matthieu) célebre Médecin, étoit de Bologne, où il naquit le 16 Avril 1674, de *Charles Bazzani* & de *Thérеſe Montebagnoli.* Il étudia la Botanique dans ſa patrie ſous le ſavant *Trionfetti*, la Médecine ſous *Sandris*, & prit ſes degrés en 1698. Il obtint bientôt après une Chaire dans l'Univerſité de Bologne, & il la remplit avec diſtinction; il parvint même à la charge de Préſident de l'Inſtitut de cette ville, dont il enrichit les Mémoires de ſes propres obſervations. *Bazzani* mourut le 29 Décembre 1749, & laiſſa un Ouvrage intitulé :

De ambiguè prolatis in judicium criminationibus, *Consultationes Physico-Medicæ nonnullæ. Bononiæ*, 1742, *in*-4. On y trouve quatre Questions Médico-légales sur les infanticides.

A l'exemple de *Du Hamel*, ce Médecin a nourri plusieurs poulets avec de la Garance, & les résultats de ses expériences sont en tout conformes à celles de l'Académicien François, excepté que les poulets, qui ont servi à ses expériences, ont très-bien résisté, au lieu que ceux de *Du Hamel* n'ont pu soutenir les épreuves auxquelles il les avoit soumis.

BEAUFET. (Guillaume DE) Voyez GUILLAUME IV.

BEAULIEU. (Jacques DE) Voyez JACQUES (Frere)

BEAUSARD (Pierre) naquit à Louvain, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine & fut nommé à la Chaire des Mathématiques. Il fit honneur à l'Université de cette ville par l'étendue de ses connoissances. Savant Médecin, habile Mathématicien, il étoit encore si parfaitement instruit de la langue Grecque, qu'il la parloit avec autant de facilité que sa langue maternelle. On a de lui des Traités d'Arithmétique & d'Astronomie qui contribuerent encore à la réputation dont il a joui jusqu'à sa mort arrivée le 12 Août 1577.

BEAUPREAU, (Claude-Guillaume) Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, qui, après avoir été reçu Maître en 1760, s'est attaché particulierement à la connoissance des maladies des dents & des gencives. Il a publié une *Dissertation sur la propreté & la conservation des dents.* Paris, 1764, *in* 8. *Lettre à M. Cochois sur les maladies du sinus maxillaire.* Paris, 1769, *in*-8.

BEBBER (Isaac) naquit à Dordrecht le 8 Août 1636. Il étudia la Médecine à Utrecht, & après y avoir reçu les honneurs du Doctorat en 1656, il revint dans sa ville natale, où il exerça sa profession le reste de sa vie. Elle ne fut pas longue; car il mourut le 3 Septembre 1668. On a de lui un Ouvrage, en Flamand, imprimé à Dordrecht l'année de sa mort, dans lequel il traite des vrais & solides fondemens de la Chirurgie. Il est en un volume *in*-12.

BEBEL, (Henri) Médecin du XVI siecle, naquit dans la Seigneurie de Justingen en Suabe. L'étude de sa profession ne lui fit pas négliger celle des Belles-Lettres qu'il enseigna à Tubingue; il se distingua même tellement par ses vers, qu'il obtint le titre & les honneurs de Poëte couronné. On a de lui quelques Ouvrages sur l'Histoire & la Politique, & le suivant qui concerne la Médecine :

Nomenclatura morborum humani corporis Græco-Latina. Argentorati, 1513, *in*-4.

BECAN, (Jean) dont le véritable nom étoit *Van Gorp*, dit *Goropius*, fut surnommé *Becanus*, parce qu'il naquit le 23 Juin 1518 dans une Bourgade du Brabant dans la Campine, qui est appellée Hilverenbeek. Il fit son Cours de Philosophie à Louvain, où il remporta la troisieme place parmi les Maîtres-ès-Arts de la Promotion de 1539. Il passa ensuite dans les Ecoles de Médecine de

l'Université de la même ville, & il étudia cette Science sous *Gemma* le Frison, dont il prit aussi Leçons sur les Mathématiques. Les progrès qu'il fit sous cet habile Maître, auroient satisfait un esprit moins porté que le sien à saisir toutes les occasions qui pouvoient multiplier ses connoissances ; il voulut encore fréquenter les Ecoles étrangeres ; & à cet effet, il voyagea en Italie, en Espagne & en France. Il s'acquit beaucoup de réputation dans tous les endroits où il s'arrêta, mais sur-tout à Madrid, où il servit en qualité de Médecin d'Eléonore & de Marie, sœurs de Charles-Quint.

Dès que *Bécan* fut de retour dans les Pays-Bas, il alla se fixer à Anvers & il y pratiqua la Médecine pendant plusieurs années. *Benoit Arias Montanus*, son ami, voulut l'arracher de cette ville & le placer auprès de Philippe II. Il le mit si bien dans l'esprit de ce Prince, qu'il en reçut des présens dignes de sa magnificence Royale, & que Philippe lui offrit encore l'emploi de son premier Médecin avec des appointements considérables. Mais *Bécan*, dégoûté de la vie de Cour & ensuite de la pratique de la Médecine, prit le parti de se livrer uniquement à l'étude des Belles-Lettres & de l'Antiquité. Il eut tout ce qu'il faut pour y réussir ; il entendoit parfaitement le Latin, le Grec, l'Hébreu & la Langue Teutonique ou Flamande ancienne & moderne. Il étoit d'ailleurs infatigable au travail & d'une pénétration admirable ; mais il gâta ces belles dispositions par trop d'attachement à ses idées. Infatué des faux principes qu'il avoit adoptés, il les soutint avec opiniâtreté ; les systêmes qu'il s'amusoit à créer, prirent sur son imagination, & bientôt on lui remarqua dans l'esprit un certain enthousiasme qui ne tarda pas à le jetter dans des écarts prodigieux. Vers la fin de ses jours, il s'établit à Liege, où *Liévin Torrentius*, qui l'avoit connu à Anvers, eut de fréquens entretiens avec lui & le fit connoître au Prince Gerard de Groesbeeck. Ce fut en présence de ce Seigneur qu'il soutint, entre autres paradoxes, que la langue qu'Adam parloit, étoit la Langue Allemande ou Teutonique ; mais il ne s'est pas borné à le dire, il s'est efforcé de le prouver dans ses *Indo-Scythica*, où il allegue quantité d'étymologies burlesques pour fondement de son opinion. *Olaus Rudbeck*, Professeur d'Anatomie & de Botanique à Upsal, mort en 1702, a soutenu un systême à-peu-près semblable par rapport à la Langue Suédoise. C'est dans les Ouvrages suivans que *Bécan* a consigné ses visions :

Origines Antwerpianæ, sivè, Cimmeriorum Becceselana novem Libros complexa. Atvatica. Gigantomachia. Niloscopium. Cronia. Indo-Scythica. Saxsonica. Goto-Danica. Amazonica. Venetica & Hyperborea. Antverpiæ, 1569, *in-fol.*

Opera Joannis Goropii Becani hactenùs in lucem non edita, nempé Hermathena, Hieroglyphica, Vertumnus, Gallica, Francica, Hispanica. Ibidem, 1580, *in-fol.*

Ce Médecin mourut à Maëstricht le 28 Juin 1572, âgé de 54 ans. Son corps repose chez les Récollets de cette Ville, où l'on voit son épitaphe gravée sur une tombe de marbre & conçue en ces termes :

D. O. M.

JOANNI GOROPIO BECANO

Divinarum atque humanarum rerum, bonarumque Artium peritiſſimo,

KATARINA DE CORDIS

Uxor & filiolæ duæ, Conjugi ac Parenti dulciſſimo

cum lacrymis poſuerunt.

Procurantibus Lævino Torrentio & Gaspare Surchio,

quibus ille res ſuas moriens commendavit.

Vixit ann. LIII.

Obiit IIII. Kal. Jul. A. MD. LXXII.

BECHEBIEN (Pierre) naquit à Blois vers l'an 1380, dans une famille ancienne & conſidérable. Il ſe rendit fort ſavant dans la Médecine, & il obtint la Régence dans la Faculté de Paris, dont il fut Doyen en 1417. Marie d'Anjou, Reine de France & Epouſe de Charles VII, le choiſit pour ſon Médecin dans le tems que la Cour étoit à Blois; & comme *Bechebien* avoit étudié la Théologie, ou tout au moins étoit Clerc, cette Princeſſe lui fit donner la Prévôté de l'Egliſe Cathédrale de Chartres vers l'an 1441. Ce Médecin fut élevé ſur le ſiege Epiſcopal de la même ville en 1459; mais il ne jouit pas longtems de ſa nouvelle dignité, car il mourut la même année. C'eſt lui qui a fait bâtir le grand perron des trois Rois, où eſt aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville de Chartres.

BECHER (Jean Joachim) naquit à Spire en 1625, d'un pere qui, à l'âge de 28 ans, fut un prodige, s'il eſt vrai qu'il ſavoit parler & écrire facilement l'Hébreu, le Chaldaïque, le Samaritain, le Syriaque, l'Arabe le Grec, le Latin, l'Allemand, le Flamand & l'Italien. Le Pere de *Bécher* mourut à l'âge de 37 ans, & laiſſa ſon fils avec ſi peu de reſſource du côté de la fortune, qu'il fut obligé de quitter ſon pays à l'âge de 13 ans, pour chercher ailleurs un moyen de ſubſiſter. Son goût le porta vers les Sciences, il le ſuivit, & s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il ſe vit bientôt en état d'enſeigner les autres. Le jour étoit deſtiné à inſtruire ſes éleves, & la nuit à multiplier ſes connoiſſances par la lecture; il gagna de cette maniere non-ſeulement de quoi vivre, mais il contribua encore à l'entretien de ſa mere & de ſes deux freres cadets. C'eſt ainſi qu'il fit de rapides progrès dans les Sciences; ſa réputation ſe répandit même ſi avantageuſement, qu'il fut recherché par les hommes les plus ſavans de l'Europe, avec qui il entretint une correſpondance réglée, particulierement avec le célebre Baron de Boineburg. L'Empereur Léopold, les Electeurs de Mayence & de Baviere, le Cardinal de Saltzbourg, lui fournirent les moyens néceſſaires pour les expériences de Mathématique, de Phyſique, de Médecine & de Chymie qu'il avoit intention de faire. Mais comme il avoit encore des lumieres peu communes ſur l'économie & les finances, il ne tarda pas à être appellé à Vienne, où il contribua beaucoup à l'établiſſement de pluſieurs manufactures, d'une

d'une Chambre de Commerce, & donna le projet d'une Compagnie des Indes. C'étoit avoir trop de talens pour un ſimple particulier ; la jalouſie de quelques Miniſtres cauſa ſa diſgrace & ſa ruine. Il quitta Vienne & ſe rendit ſucceſſivement à Mayence, à Munich & à Wurtzbourg, où il ne fut pas moins malheureux. Sa mauvaiſe fortune lui fit prendre la route de la Hollande dans l'eſpérance d'y être mieux accueilli. Il arriva à Harlem, où il inventa une machine par le moyen de laquelle on dévidoit une grande quantité de ſoie en peu de tems & avec très-peu de monde. Mais de nouveaux malheurs le conduiſirent en Angleterre ; la mort y mit fin à Londres en 1685.

Bécher fut un homme d'un ſavoir profond & d'un eſprit fort étendu, comme il paroît par le grand nombre d'Ouvrages qu'il a donnés ſur des matieres Médicinales, Phyſiologiques, Politiques & Mathématiques. Mais il s'appliqua plus particulierement à la Chymie, dont il fit un grand uſage à l'avantage de la Philoſophie Naturelle, de la découverte des principes, ainſi que de la compoſition des corps. Il paroît avoir été d'un caractere vif, prompt, ardent, induſtrieux ; ces qualités pouvoient le mener loin, s'il ne les avoit pas ternies par quelques foibles. On eſt fondé à lui reprocher d'avoir été quelquefois trop avide d'argent & de gloire, & d'avoir ſouvent donné les eſpérances qu'il avoit de réuſſir dans ſes procédés, pour des expériences réelles. On pourroit lui reprocher encore ſon entêtement & ſa confiance aux rêveries des Alchymiſtes ; mais c'eſt un défaut qu'il faut pardonner à un Auteur qui, comme *Bécher*, appliqua le premier toute l'étendue de la Chymie à la Philoſophie, & montra de quel uſage elle pouvoit être pour expliquer la ſtructure, le tiſſu & les rapports mutuels des corps.

Sa Théorie plus ſaine & plus profonde que celle des Chymiſtes qui l'ont devancé, mérite la préférence ; *Stahl*, *Neumann*, *Roth*, & la plupart des Modernes l'ont en partie adoptée. Il déduit tout de l'Eau & de la Terre, les ſeuls principes matériels des choſes ſelon lui ; mais il diſtribue le principe terreux en trois eſpeces, c'eſt-à-dire, qu'il reconnoit trois ſortes de Terres élémentaires, ſavoir la vitriſcible, la mercurielle & l'inflammable. Non content d'être entré dans les vues de la Nature ſur la compoſition des corps, il a voulu imiter ſes productions. Il a trouvé le moyen de produire un fer artificiel avec l'huile de lin & l'argile ; il a encore produit du ſoufre avec la poudre de charbon & l'huile de vitriol. Au reſte, ceux qui voudront s'inſtruire du détail de ſon ſyſtême ſur les Terres élémentaires, n'ont qu'à lire ſon Ouvrage intitulé : *Phyſica Subterranea* : c'eſt-là qu'avec une ſubtilité prodigieuſe, il ſe ſert des principales expériences connues, pour établir la baſe d'une Théorie qu'il pouſſe auſſi loin qu'il eſt poſſible à la raiſon humaine. La plupart des autres Ouvrages de *Bécher* n'ont pas été moins accueillis que celui dont je viens de parler ; mais je ne m'arrêterai qu'aux principaux & à ceux qui ont fait le plus de bruit parmi les Chymiſtes.

Character pro notitia Linguarum univerſali. Francofurti, 1661, *in*-8. Il prétendoit qu'il étoit poſſible de créer une langue univerſelle, au moyen de laquelle toutes les nations ſe feroient facilement entendues.

Metallurgia. Francofurti, 1661, *in*-8. En haut Allemand.

Inſtitutiones Chymicæ, *ſeu*, *Manuductio ad Philoſophiam Hermeticam. Moguntiæ*, 1662, *in*-4. Le même avec des Notes. *Francofurti*, 1705, *in*-12, 1716, *in*-8.

Muſa, *ſeu*, *ſcriptorum ſuorum index. Francofurti*, 1662, *in*-8.

Parnaſſus Medicinalis. Ulmæ, 1663, *in-fol.* Ce Livre contient la deſcription des trois Regnes, relativement aux ſecours qu'en peut tirer le régime & la pratique de la Médecine. On y trouve pluſieurs figures de plantes qu'il a tirées de l'Abrégé de *Camerarius.* Cet Ouvrage n'eſt pas le ſeul où il ait traité des plantes ; il a laiſſé un Manuſcrit d'après le *Pinax* de *Gaſpar Bauhin*, dans lequel il parle d'environ 6000 plantes ; mais comme *Bécher* n'étoit pas Botaniſte, ces deux livres ſont pleins de fautes.

Aphoriſmi ex Inſtitutionibus Sennerti magnâ diligentiâ collecti. Francofurti, 1663, *in*-12.

Inſtitutiones Chymicæ prodromæ, *id eſt*, *Œdipus Chymicus obſcuriorum terminorum & principiorum Chymicorum myſteria aperiens & reſolvens. Ibidem*, 1664, *in*-12. *Amſtelodami*, 1665, *in*-12.

Actorum Laboratorii Chymici Monacenſis, *ſeu*, *Phyſicæ ſubterraneæ Libri duo. Francofurti*, 1669, *in*-8. *Ibidem*, 1675, *in*-8. Avec deux ſupplémens *Lipſiæ*, 1681, *in*-8. C'eſt le plus eſtimé des Ouvrages de *Bécher.* Il fut réimprimé à Leipſic en 1703, deux volumes *in*-12, & en 1739, *in*-8, avec un petit ſupplément de *Stahl*, ſous le titre de *Specimen Beccherianum.* Ce Médecin, qui a employé tout ce qu'il a pu de raiſons pour faire valoir la Théorie Chymique de l'Auteur, avoit déja publié, dès l'an 1735, le même Ouvrage de *Bécher*, avec une Préface & des notes de ſa façon, ſous cet autre titre : *Phyſica ſubterranea profundam ſubterraneorum geneſim è principiis huc uſque ignotis oſtendens. Lipſiæ*, 1735, 1742, *in*-4.

Experimentum Chymicum novum, *quô artificialis & inſtantanea Metallorum generatio & tranſmutatio ad oculum demonſtratur. Francofurti*, 1671, *in*-8.

Epiſtolæ Chymicæ. Amſtelodami & Hamburgi, 1673, *in*-8.

Theſes Chymicæ veritatem & poſſibilitatem tranſmutationis Metallorum in aurum evincentes. Francofurti, 1675, *in*-8. Tout ce que les Chymiſtes ont écrit ſur la tranſmutation des métaux, ils l'ont toujours annoncé avec un air de démonſtration ; mais leurs raiſons ſe ſont fondues au creuſet, & n'ont rien prouvé que la crédulité ou la ſupercherie de leurs Auteurs.

Experimentum novum & curioſum de minera arenaria perpetua, *ſeu*, *Prodromus Hiſtoriæ circa auri extractionem mediante arenâ littorali. Francofurti*, 1680, *in*-8.

L'Urne Chymique du ſort & du hazard, *ou Recueil de* 1500 *procédés chymiques.* Francfort, 1682, *in*-4, en haut Allemand. On a ainſi rendu le titre de cet Ouvrage, qui contient pluſieurs procédés abſurdes & inutiles, mais en même tems un plus grand nombre d'expériences intéreſſantes & curieuſes.

Tripus Hermeticus Fatidicus pandens Oracula Chymica. Francofurti, 1689, *in*-8. Il y parle beaucoup de la conſtruction des fourneaux & des autres inſtrumens Chymiques.

La Folie ſage & la folle Sageſſe. En Allemand. Il rapporte, dans cet Ouvrage, pluſieurs inventions fort utiles, & il ſe vante d'avoir beaucoup contribué à la perfection de l'Imprimerie. Francfort, 1682 & 1706, *in*-12.

Rothſcholz a recueilli les Opuſcules de *Bécher* & les a publiés à Nuremberg, en 1719, *in*-8.

BECHIUS, (Philippe) Docteur & Professeur en Médecine à Bâle, sa patrie, a mis les Consultations de *Jean-Baptiste Monti* en meilleur ordre. Il mourut dans sa ville natale en 1560.

BECKER, (Daniel) naquit à Dantzick le 13 Décembre 1594. Après avoir étudié la Médecine pendant huit ans, tant en Allemagne qu'en Dannemarc, il vint, en 1623, remplir une Chaire de Physique & de Médecine à Konigsberg, où il prit le grade de Licencié le premier de Septembre de la même année. En 1636, il quitta cette Chaire pour passer à celle de premier Professeur, & comme cette promotion l'obligeoit à prendre le bonnet de Docteur, il le demanda & l'obtint le 14 Mars 1640, étant alors Recteur de l'Université. Il mourut dans la même ville de Konigsberg, le 14 Octobre 1655, & laissa quelques Ouvrages que *Manget* & *Portal* attribuent mal-à-propos à son fils, sans faire réflexion qu'il y en a d'imprimés avant la naissance de *Becker* le fils, ou dans un tems qui ne lui permettoit point encore d'écrire. Le premier de ces Bibliographes a lui même donné l'extrait de l'oraison funebre de *Becker* le fils, où sa naissance est fixée au 5 de Janvier 1627, & sa mort en 1670; on le trouve dans le supplément qui est à la fin du premier Volume. Le second paroît n'avoir pas lu cette piece, puisqu'il avance que *Manget* & *Moréri* se sont trompés *sur l'époque de l'âge comme sur le terme de la naissance* du jeune *Becker*; cependant l'un & l'autre mettent sa naissance en 1627, & sa mort en 1670, & ce qu'ils avancent, est exactement vrai. J'ai prévenu le Lecteur, dans ma Préface, que l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal* m'avoit beaucoup aidé à former ce Dictionnaire; mais je dois le prévenir encore que j'ai évité, avec le plus grand soin, de copier les anachronismes & les fautes historiques dont son Ouvrage est parsemé. C'est tout ce que j'en dirai dans le cours de ce Dictionnaire; je n'en aurois même rien dit dans cet Article, si je n'avois été obligé de prouver que c'est avec raison que je rends à *Becker*, le pere, les Ouvrages qu'on a mis sur le compte de son fils. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Mundus microscomicus, seu, Spargyria Microcosmi tradens Medicinam è corpore hominis, tum vivô, tum extinctô, doctè eruendam, scitè præparandam & dextrè propinandam. Rostochii, 1622, *in*-12. Les éditions suivantes ont été corrigées & augmentées. *Lugduni Batavorum*, 1633, *in*-4. *Londini*, 1660, *in*-12.

Anatome infimi ventris, duodecim Disputationibus delineata. Regiomonti, 1634, *in*-4.

De cultrivoro Prussiaco, observatio & curatio singularis. Ibidem, 1636, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1638, 1640, *in*-8. Il y parle d'un jeune paysan, nommé *André Grunheide*, qui avala un couteau dont il s'étoit introduit le manche dans le gosier. On ouvrit le ventricule, d'où l'on retira ce corps étranger, & le malade échappa à cette opération.

Historia morbi Academici Regiomontani. Regiomonti, 1649, *in*-4.

Commentarius de Theriaca. Ibidem, 1649, *in*-4.

De Unguento Armario. Norimbergæ, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum Sympatheticum*.

BECKER, (Daniel) fils du précédent & de *Marie Lenzen*, naquit à Konigsberg le 5 Janvier 1627. Son pere fut son premier Maître ; & après avoir reçu ses instructions pendant quelques années, il partit de chez lui le 24 Juin 1646, dans le dessein de multiplier ses connoissances sous les plus savans Professeurs des Universités d'Allemagne. Comme il avoit l'art de voyager utilement, il examina, avec beaucoup d'attention, les Cabinets de Curiosités, les Salles Anatomiques & les Jardins Botaniques de toutes les villes par lesquelles il passa. Il se rendit d'abord à Hambourg ; & delà à Wittemberg, où il séjourna pendant toute une année. Il passa ensuite à Leipsic, à Jene, à Altorff, à Ingolstadt & à Tubingue. Mais la France & l'Italie piquerent alors sa curiosité ; il les parcourut presque toutes entieres ; & après en avoir visité les Ecoles les plus célebres, il arriva à Strasbourg, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1652. De Strasbourg, il retourna à Konigsberg par la Hollande, & peu de tems après son arrivée en cette ville, il y fut nommé Professeur ordinaire. En 1655, il se maria avec une noble Demoiselle, fille de *Christophe Schimmelfeng*, Seigneur de Gunicten. En 1663, il fut appellé à l'emploi de Médecin de l'Electeur de Brandebourg, qu'il remplit avec tant de distinction, que ce Prince l'honora de son estime & de ses faveurs. L'Université de Konigsberg ne l'estima pas moins ; il en fut deux fois Recteur, & sept fois Doyen de la Faculté. Il mourut subitement le 6 de Février 1670, pendant son deuxieme Rectorat, le même jour qu'il se maria en secondes nôces avec *Sophie Heilsberg*.

Daniel Christophe, son fils, étoit aussi de Konigsberg, où il vint au monde le 10 Février 1658. Il employa l'espace de dix ans à voyager en Allemagne, en France, en Italie & en Angleterre ; & après avoir pris le bonnet de Docteur en Médecine à Utrecht le 20 Avril 1684, il revint dans sa patrie, où il obtint une Chaire de Professeur ordinaire en 1686. On attendoit de lui de grandes choses, mais il mourut le 12 Avril 1691, avant d'avoir publié aucun Ouvrage, sinon qu'on ne regarde comme tel, une These *De vulnere capitis*.

On trouve deux autres *Becker* dans la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine de *Manget*. *Nicolas-Guillaume* a donné quelques Observations qui ont été insérées dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature. *Jean-Conrad*, Médecin d'Alsfeld dans la haute Hesse, a mis en Latin l'Histoire des simples de *M. B. Valentin*, & a composé les Traités dont voici les titres :

De Paidoctonia inculpata ad servandam puerperam. Giessæ Hassorum, 1629, *in*-8.

Paradoxum Medico-Legale de submersorum morte sinè potâ aquâ. Ibidem, 1704, *in*-8. *Jenæ*, 1720, *in*-4.

BECKETT, (Guillaume) Chirurgien Anglois, étoit de la Société Royale de Londres. Il exerça sa profession dans cette Capitale jusqu'au tems qu'il se retira à Abington dans le Comté de Barck, où il est mort en 1738. Il a donné trois dissertations sur l'antiquité de la vérole qu'il dit avoir été connue en Angleterre avant l'époque de Naples ; mais il n'a fait que copier les raisons que le Docteur *Hans Sloane* avoit avancées en 1707 sur le même sujet, sans cependant imiter ce Médecin dans l'aveu sincere qu'il a fait dans la suite, en convenant que la vérole est une maladie bien différente de celles avec lesquelles il l'avoit confondue.

On a quelques autres Ouvrages de la façon de *Beckett*, qui ſont en Anglois :

Chirurgical remarks, &c. Londres, 1709.

Cure of cancers. Londres, 1712, *in*-8.

Chirurgical Obſervations. Londres, 1740, *in*-8.

Collection of chirurgical tracts. Londres, 1740, *in*-8. On y trouve les Ouvrages précédens, avec quelques autres Ecrits qui ne ſont pas du même Auteur.

BEDDEVOLE (Dominique) fut reçu au Doctorat en Médecine à Bâle vers l'an 1682, & vint enſuite exercer à Geneve, où il mourut au commencement de ce ſiecle. On a de lui des *Eſſais d'Anatomie* imprimés à Leyde en 1686 & en 1695, *in*-12, & une Traduction Italienne du même Ouvrage, qu'on publia à Parme en 1687. L'Auteur n'a rien dit du cerveau, ni des parties de la génération.

BEDINELLI, (François de Paule) Chirurgien natif de Fano au Duché d'Urbin, fit premierement ſa profeſſion dans le lieu de ſa naiſſance, & enſuite à Rimini, où il alla s'établir en 1750. Il a écrit :

Epicriſis in errores quoſdam vulgi ad veritatis amatores. Piſauri, 1751, *in*-8. Il y fait l'apologie des ſaignées qu'il avoit pratiquées dans la gonorrhée virulente.

Nuperæ perfectæ androgyneæ ſtructuræ obſervatio. Ibidem, 1755, *in*-8.

BEGUE DE PRESLE, (Achille-Guillaume LE) né à Pithiviers, petite ville de France dans la Beauce, Dioceſe d'Orléans, fit ſon Acte Doctoral dans les Ecoles de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, le 30 Septembre 1760. Actif & laborieux, il a ſaiſi différentes occaſions de prouver ſon zele pour l'avancement des progrès de la Médecine. On lui doit l'édition de quelques Ouvrages, la Traduction de pluſieurs autres ; il eſt lui-même Auteur de deux Ecrits périodiques. Les uns & les autres furent imprimés à Paris ſous ces titres :

Le Conſervateur de la Santé. Paris, ſous le nom de La Haye, 1763, *in*-12.

Etrennes ſalutaires. 1763, *in*-16.

Obſervations nouvelles ſur l'uſage de la Ciguë, traduites du Latin de *Storck.* Paris, 1762, *in*-12.

Avis au peuple ſur ſa ſanté, par *Tiſſot.* Paris, 1762, *in*-12, & 1767, deux volumes *in*-12.

Mémoires & obſervations ſur l'uſage interne du Mercure ſublimé corroſif. 1763, *in*-12, ſous le nom de La Haye.

Obſervations ſur l'uſage interne de la Juſquiame, de l'Aconit & de la Pomme épineuſe, traduites du Latin de *Storck.* Paris, 1763, *in*-12, avec figures.

Mémoire & obſervations ſur l'uſage interne du Colchique commun, les feuilles d'Oranger & le Vinaigre diſtillé. Paris, 1764, *in*-12, avec figures.

Les Vapeurs & maladies nerveuſes, hypocondriaques ou hyſtériques ; Ouvrage traduit de l'Anglois de M. *Whytt.* 1767, deux volumes *in*-12. Il y a joint *l'Expoſition Anatomique des Nerfs*, avec figures, par *Alexandre Monro.*

Médecine d'Armée traduite de l'Anglois de *Monro.* 1768, deux volumes *in*-8.

Manuel du Naturaliſte pour Paris & ſes environs. Paris, 1766, *in*-8. On y

trouve une Defcription des animaux, végétaux & minéraux, telle qu'elle eft néceffaire pour les faire reconnoître, avec les particularités intéreffantes de leur Hiftoire, principalement leurs ufages dans les Arts & la Médecine. Cet Ouvrage eft précédé d'un Mémoire fur l'air, la terre & les eaux du pays, fur la conftitution, les mœurs & les maladies de fes habitans, fur l'agriculture, &c.

Avis aux Européens fur les maladies qui regnent dans les climats chauds. Traduit de l'Anglois.

BEHRENS, (Conrad-Bertauld) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la nature, fous le nom d'*Eudoxe* I, étoit d'Hildesheim dans la baffe Saxe, où il naquit le 26 Août 1660. Il étudia la Médecine à Breme, à Helmftadt, à Strasbourg & à Leyde, & revint en 1684 prendre le bonnet de Docteur dans l'Univerfité d'Helmftadt. D'abord après fa promotion, il fervit en qualité de Médecin dans les Troupes de Brunfwick pendant la guerre de Hongrie; en 1702, il fut nommé Echevin de fa ville natale; en 1709, il fut reçu dans l'Académie de Berlin; en 1712, il obtint l'emploi de Médecin de la Cour de Brunfwick-Lunebourg; enfin il mourut le 4 Octobre 1736. On a de lui quantité d'obfervations inférées dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, & des Traités en fa langue maternelle fur des fujets de Médecine, de Généalogie & d'Hiftoire. Il en a auffi écrit en Latin, & parmi les uns & les autres, voici ceux qui ont rapport à l'objet de ce Dictionnaire :

De conftitutione Artis Medicæ. Helmftadii, 1691, *in*-8.

Medicus Legalis. Helmftadt, 1696, *in*-8, en Allemand. On y trouve plufieurs queftions médico-légales, & l'hiftoire de différentes perfonnes mortes fubitement, dont l'Auteur a fait l'ouverture.

Selecta Medica de Medicinæ naturâ & certitudine. Francofurti & Lipfiæ, 1708, *in*-8. Il y parle de la dignité de la Médecine, des fonctions de fes Miniftres, & des Sectes qui font époque dans l'Hiftoire de cette Science.

Selecta Diætetica, five, de recta & conveniente ad fanitatem vivendi ratione Tractatus. Francofurti, 1710, *in*-4.

Rodolphe-Auguftin Behrens, fils du précédent, a auffi donné quelques Ouvrages au public :

Trias cafuum memorabilium Medicorum. Guelpherbiti, 1727, *in*-4.

De imaginario quodam miraculo in gravi oculorum morbo, ejufdemque fpontaneâ atque fortuitâ fanatione. Brunopoli, 1734, *in*-4. Il y détaille le traitement & la guérifon d'une maladie de l'œil, que *Mongeron* a placé parmi les miracles du Diacre *Pâris.*

De felicitate Medicorum auctâ in Terris Brunfvicenfibus. Brunopoli, 1747, *in*-4. Il y parle des nouveaux privileges accordés au College des Médecins de Brunfwick, & par occafion, il réfute les fentimens de ceux qui ont prétendu que la plupart des Médecins de l'ancienne Rome étoient efclaves.

Son fils, *J. Adam Behrens*, né à Francfort fur le Mein, où il exerce la Médecine, a mis au jour un Traité imprimé, en 1771, dans cette ville. Il eft en Allemand, & l'Auteur y confidere les habitans de Francfort relativement à la fortune, à la mortalité & à la fanté. *Behrens*, pere de celui

dont je viens de parler, a aussi pratiqué la Médecine à Francfort, après avoir quitté Wolffenbuttel où il s'étoit d'abord établi.

BEISSIER, (Jacques) natif de Saint André de Rosans, Bourg du Dauphiné, s'appliqua de bonne heure à la Chirurgie, & se choisit pour guide, dans l'étude & la pratique de cet Art, le célebre *Martin d'Alencé*, si connu par son expérience dans le traitement des plaies d'armes à feu. Instruit par un tel Maître, *Beissier* fut trouvé capable de servir dans les Armées de France aux Pays-Bas; il y vint en qualité de Chirurgien-Major, & sa réputation s'étant rapidement établie, il fut reçu à Saint Côme. En 1673, on l'employa encore dans les Armées à titre de Chirurgien consultant. Il s'acquit dans cette charge la confiance du soldat & de l'officier; il gagna même tellement celle de Louis XIV, que ce Prince ne fit depuis aucune campagne, sans avoir *Beissier* à son service. Lorsque ce Roi résolut de se faire traiter par *François Felix*, il lui associa encore le Chirurgien dont nous parlons, & ne voulut pas que rien se fît sans avoir pris ses conseils. Louis XIV, ayant ensuite donné le commandement de ses Armées au Dauphin, & successivement au Duc de Bourgogne, choisit *Beissier* pour suivre ces Princes dans leurs expéditions; il fut même si content des services de cet habile homme, qu'il le récompensa par des gratifications dignes de sa magnificence royale & lui accorda des lettres de Noblesse.

Telle que fût la considération que ce Chirurgien avoit méritée du côté de ses talens, elle ne lui donna point d'ambition, parce que les qualités de son cœur l'avoient mis au dessus des foiblesses de l'amour-propre. Accueilli des Grands, respecté de tout le monde, il jouissoit avec tant de modestie de la réputation que son habileté lui avoit procurée, qu'il étoit celui qui pensoit le moins favorablement sur son compte. Chrétien par principes autant que par éducation, il s'épuisa en libéralités envers les pauvres pendant le rigoureux hyver de l'an 1709 & la disette qui en fut la suite; il poussa sa charité jusqu'à vendre ses chevaux & son carosse, & leur en distribuer le prix. Mais son âge l'avertissoit de sa fin prochaine. Il employa les dernieres années de sa vie à l'affaire de ce monde la plus essentielle qui est celle du salut, & il se prépara à la mort par les exercices de la piété la plus solide. Dans ces dispositions, il assista pendant quinze jours à la Mission que le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, fit faire en 1712 dans la Paroisse de Saint Gilles, Saint Leu; le dernier jour il communia, & le soir il mourut subitement, le 15 de Juin, à l'âge de 91 ans. Son corps fut inhumé dans la Paroisse de Saint Sauveur.

BEITHARIDES, ou *Abdallah-ben-Ahmad-Dialheldin*, appellé communément, suivant *Abulpheda*, *Ebnu-al-Baithar*, ou suivant *Léon* l'Africain, *Ibnu-el-Baithar*, naquit à Malaga dans le XII siecle. Comme ce Médecin aimoit beaucoup la Botanique, il quitta sa patrie pour se perfectionner dans cette Science par les voyages; il passa au Levant, parcourut l'Afrique & presque toute l'Asie. A son retour des Indes, il se rendit au grand Caire, où il entra au service de Saladin, le premier des Soudans d'Egypte, dont il fut beaucoup estimé. Après la mort du Soudan arrivée en 1193, quelques Auteurs assurent qu'il fut pre-

mier Visir du Sultan de Damas, Malekum al-Kamel ; mais cela n'est point apparent, s'il est vrai que ce Médecin étoit Chrétien, ainsi que d'autres le disent. Ce point n'est pas le seul sur lequel ils pensent différemment ; les uns font mourir *Beitharides* à la Mecque ou à Damas, & les autres à Malaga; ils ne s'accordent même pas sur l'année de sa mort. *Léon* l'Africain la fixe en 594 de l'Hégire, qui répond à l'an de J. C. 1197 ; mais *Golius* la renvoie à l'an 646 des Mahométans, c'est-à-dire, 1248 de Salut, & ce dernier sentiment est le plus suivi.

Ce Médecin a écrit un Ouvrage intitulé : *Mofredatot Thabbi*, qui est divisé en trois Livres, dans lesquels les matieres sont disposées suivant l'ordre alphabétique. Il y traite des médicamens simples, ainsi que de l'histoire de tous les corps naturels qui servent à l'homme, soit dans les Arts, soit dans les alimens. Il donne une description assez exacte de tous les médicamens, dont *Pline*, *Dioscoride* & les anciens Grecs n'ont pas parlé. Il en fait l'énumération sous leurs différens noms, tant Arabes, que Grecs & Barbares ; & en parlant des plantes, il s'étend sur leurs fleurs, leurs fruits & leurs feuilles. Il détaille encore le caractere des animaux ; il pousse même ses recherches jusqu'à la Vétérinaire, branche de la Médecine qui étoit très-considérée à la Cour des Princes Sarrasins, & qui ne l'est pas assez parmi nous. On vient de la mettre en honneur en France, par l'établissement d'une Ecole à Charenton.

La plupart des Livres de *Beitharides* ont été traduits de l'Arabe en Syriaque pour l'usage des Médecins Juifs. Ils méritoient la peine qu'on s'est donnée à cet égard ; car après *Sérapion* & *Mésué*, ce Médecin doit être regardé comme le pere de la matiere médicinale. Tous ses Ouvrages sont en plusieurs volumes dans la Bibliotheque de Leyde. *Bochart* a profité de son histoire des plantes, d'où il a tiré beaucoup de choses qui l'ont aidé à composer le Traité des animaux dont il est parlé dans l'Ecriture. *André Alpagus* a souvent cité ce Médecin, & il a traduit de lui un Livre *De Limonibus* imprimé à Paris en 1602. *Antoine Galland*, Professeur en Arabe au College Royal de la même ville, a aussi traduit quelques-uns des Ouvrages de *Beitharides*, & ce qu'il en a fait, doit être dans la Bibliotheque du Roi de France.

BELAY, (N.) Docteur de la Faculté de Montpellier, dont il est parlé dans les *Essais de Médecine* par *Bernier*. Comme cet Auteur est extrêmement satyrique, M. *Astruc* se garde bien de rapporter tout ce qu'il dit de *Bélay*, & à son exemple, je me borne à ce qui suit.

Il naquit à Blois au commencement du XVII siecle. Ses cours d'Humanités & de Philosophie furent suivis de celui de Médecine ; il alla prendre ses degrés à Montpellier. De retour à Blois, il s'appliqua fortement à la pratique, & l'exerça pendant 45 ans avec assez de réputation. Sa fortune étoit en bon train ; il auroit même pu se contenter de celle qu'il avoit déja faite, lorsque la protection de M. Colbert, qu'il avoit eu le bonheur de mériter, l'attira à la Cour en lui procurant la place de Médecin de la Princesse Anne-Marie-Louise, petite-fille de France, Souveraine de Dombes, Princesse de la Roche-Sur-Yon, Duchesse de Montpensier. Cette place ne l'empêcha point de faire la Mé-

decine

decine à Paris ; il fut fort fuivi dans cette ville, où il mourut en 1690. *Raimond Vieuffens* lui fuccéda auprès de cette Princeffe.

BÉLISAIRE, (Louis) Médecin du XVI fiecle, étoit de Modene. Il nous refte quelques Ouvrages de fa façon, comme : *Galeni Paraphraftæ*, *Menodoti filii*, *fuaforiæ ad artes orationis interpretatio. Si quis optimus Medicus eft, eundem effe Philofophum. De inftrumento odoratûs.*

BELLAGATTA, (Ange-Antoine) né à Milan le 9 Mai 1704, de *Dominique Bellagatta*, Imprimeur de cette ville, prit dès fa jeuneffe l'habit eccléfiaftique, & fit fes premieres études dans le Séminaire de fa patrie. Le goût de la Médecine lui fit abandonner fon premier état ; il s'appliqua à cette Science dans l'Univerfité de Pavie, & il y reçut les honneurs du Doctorat. La ville d'Arona dans le Duché de Milan lui offrit, en 1733, la place de Médecin Penfionnaire ; il l'accepta & la remplit pendant neuf ans : mais il reprit l'habit eccléfiaftique vers la fin de l'année 1741, & continua de le porter jufqu'à fa mort arrivée le 2 Février 1742, à la fuite d'une attaque d'apoplexie. On a de lui deux Lettres philofophiques écrites à un ami, en Italien, & imprimées à Milan en 1730, *in*-4, dans lefquelles il parle du rhume épidémique qui a regné en Europe en la même année 1730. Son entretien phyfique fur les malheurs de la Médecine, qui eft auffi en Italien, ainfi que fes autres Ouvrages, parut à Milan en 1733, *in*-8. Il a encore écrit fur un miracle opéré, par l'interceffion de Saint Francois de Paule, le 28 Mars 1735, & fur un météore obfervé en 1737. On a trouvé, parmi fes papiers, un Manufcrit intitulé : *Dialoghi di fifica animaftica moderna, fpeculativa, mecanica efperimentale*, dans lequel il traite de la génération des corps organifés, de la création, de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame, de la forme des brutes, du méchanifme du mouvement, des fenfations, &c.

BELLET, (Ifaac) Médecin de Bordeaux, a écrit une Lettre fur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, qui fut publiée en 1745, *in*-12. Le but de l'Auteur eft de prouver que la force de l'imagination ne peut imprimer, fur le corps des enfans, la figure des objets qui ont frappé la mere. *Bellet* fut Infpecteur des Eaux minérales de France & Affocié à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux.

BELLEVAL, (Pierre RICHER de) de Châlons fur Marne, étudia la Médecine à Montpellier, mais il alla prendre fes degrés à Avignon. Il obtint du Roi Henri IV la création d'une cinquieme Régence dans la Faculté de Montpellier, pour démontrer l'Anatomie en hyver & la Botanique dans le printems & l'été ; *André du Laurens*, depuis premier Médecin de ce Prince, avoit appuyé fa demande de tout fon crédit. Mais *Belleval* ne s'en tint point là ; il fe fit pourvoir de cette Régence par la recommandation du Duc de Montmorenci, Maréchal de France & Gouverneur du Languedoc, qui fit beaucoup valoir les fervices que ce Médecin avoit rendus dans la derniere contagion de Pezenas,

L'Edit en fut donné à Vernon au mois de Décembre 1593, & il fut enrégiſtré au Parlement de Languedoc, ſéant alors à Béziers, en 1595.

Après l'enrégiſtrement, *Belleval* ſe préſenta à la Faculté de Montpellier en 1596, & il y fut reçu Docteur le 20 Avril de la même année. Son inſtallation ſuivit de près ſa promotion au Doctorat ; mais il ne fut pas plutôt en poſſeſſion de la nouvelle Régence, qu'il fut une ſource perpétuelle de procès dans la Faculté. Il étoit expreſſément chargé par ſes proviſions de démontrer l'Anatomie, & il ne voulut jamais s'acquitter de cette fonction. La Faculté lui fit les plus fortes remontrances, le priva de ſa part aux émolumens & du droit de préſider aux Actes à ſon tour ; la Chambre des Comptes ordonna la ſuppreſſion de ſes gages ; un Arrêt du Parlement lui enjoignit de faire les Démonſtrations Anatomiques ; *André du Laurens*, Chancelier de la Faculté & premier Médecin du Roi, lui écrivit la lettre la plus forte pour l'engager à remplir toute l'étendue de ſes devoirs : rien ne fit impreſſion ſur *Belleval*, & le Cours d'Anatomie manquoit tous les hyvers, à moins que la Faculté n'engageât quelque Profeſſeur à vouloir bien y ſuppléer.

De ſon côté, *Belleval* formoit des demandes injuſtes pour récriminer. Il voulut être tenu pour préſent, ſans aſſiſter aux Actes : il prétendit même qu'on n'en fît point pendant l'été, parce qu'il étoit alors occupé à faire des herboriſations. Il ſe plut encore à dire qu'il étoit Docteur d'Avignon, & il exhortoit ſans ceſſe les Etudians à abandonner les Ecoles de Montpellier, pour aller prendre leurs degrés dans celles de la premiere ville. Ainſi la diviſion augmentoit tous les jours ; elle ne finit que par la mort de ce Médecin, qui arriva en 1623. On a de lui :

Nomenclatura Stirpium quæ in Horto Medico Monſpelienſi coluntur. Monſpelii, 1598, *in*-12, avec 52 planches qui ſont mauvaiſes.

Recherches des plantes du Languedoc. Montpellier, 1605, *in*-4, avec 5 planches.

Remontrance & ſupplication au Roi Henri IV, touchant la continuation de la recherche des plantes du Languedoc & peuplement de ſon Jardin de Montpellier. In-4, ſans indication d'année.

BELLEVAL, (Martin RICHER de) neveu du précédent, étoit de Blois, ſelon quelques Auteurs, & de Châlons, ſelon d'autres. Il ſe rendit à Montpellier auprès de ſon oncle, étudia la Médecine, & fut reçu Docteur en 1621.

On prétend que *Pierre Richer de Belleval* avoit obtenu du Roi Henri IV des Lettres-Patentes du 9 Août 1604, qui lui permettoient de ſe choiſir un Succeſſeur pour ſa Chaire d'Anatomie & de Botanique. Il uſa de ce droit & nomma ſon neveu pour ſon ſurvivancier, lequel, ayant obtenu des proviſions en commandement ſur cette nomination, fut inſtallé le 11 Janvier 1623, peu de tems avant la mort de ſon oncle. Il fut un peu plus tranquille que lui, mais il ne fut pas trop exact à faire ſes démonſtrations ; cependant le Chancelier *Ranchin* étant mort en 1641, il fut choiſi pour lui ſuccéder, & il remplit les devoirs de cette dignité juſqu'en 1644, qui eſt l'année de ſa mort.

BELLEUS, (Théodore) Docteur en Médecine, étoit de Ragufe, où il naquit dans une famille noble. Comme il étoit d'un efprit pénétrant & qu'il avoit pris foin de l'orner par l'étude, il brilla au milieu des Savans qui faifoient alors honneur à l'Italie, & fe diftingua fur-tout à Padoue, où il enfeigna la Médecine pendant plufieurs années. Sa femme étoit demeurée à Ragufe durant fon abfence. Elle y vivoit avec fes enfans, lorfque le bruit de la mort de fon mari lui fit prendre la réfolution de paffer à de fecondes noces. On avertit *Belleus* de la précipitation avec laquelle fa femme avoit profité de la rumeur publique pour fe donner un nouvel Epoux; il douta d'abord de la vérité du fait, mais ébranlé par les indices qu'on lui en donna, il prit enfin le parti d'aller s'en affurer par lui-même. Il arrive aux portes de Ragufe, & fans fe faire connoître, il s'informe de fa femme & de fes enfans. Il y apprend avec beaucoup de chagrin qu'elle étoit remariée. Surpris, indigné, mais plus indécis encore, il ne fait quelle réfolution prendre au milieu des paffions tumultueufes dont fon ame eft agitée. Le dépit & la haine le décident enfin à ne point entrer dans la ville, & déteftant fa maifon, il retourna à Padoue, où il mourut en 1600. Il a donné un Commentaire Latin fur les Aphorifmes d'*Hippocrate*, qui fut imprimé à Palerme en 1571, *in*-4.

BELLINI (Laurent) naquit en 1643 à Florence dans une honnête famille. Après fon cours d'Humanités, il fe rendit à Pife pour y profiter des avantages que le Grand-Duc Ferdinand II faifoit à ceux qui paroiffoient avoir du goût & de la difpofition pour les Sciences. Il y étudia fous trois hommes célebres, *Oliva*, *Borelli* & *Alexandre Marchetti*. Il apprit la Phyfique fous le premier, les Méchaniques & l'Anatomie fous le fecond, les Mathématiques fous le dernier. Les progrès qu'il fit dans ces Sciences, furent fi grands & fi prompts, que de bon difciple il devint en peu de tems un excellent Maître. Il n'avoit guere que vingt ans, lorfqu'on lui donna une Chaire de Philofophie à Pife; mais il ne demeura pas long-tems dans ce pofte. Il étoit capable de plus grandes chofes; & comme il avoit des connoiffances fort étendues fur l'Anatomie, le Grand-Duc le chargea d'enfeigner cette Science. Ce Prince fe fit fouvent un plaifir d'affifter à fes leçons; il fut même fi content de fon habileté, qu'il érigea pour lui en Chaire ordinaire, celle qu'il ne lui avoit d'abord donnée qu'à titre de Profeffeur extraordinaire. *Bellini* enfeignoit à Pife depuis trente ans, lorfqu'il fut appellé à Florence. Il y fit la Médecine avec beaucoup de fuccès, & parvint à la charge de premier Médecin du Grand-Duc Côme III. Depuis long-tems fa réputation étoit paffée dans les pays étrangers; *Lancifi*, Médecin du Pape Clément XI, le fit nommer premier Confulteur pour la fanté de ce Souverain Pontife; *Archibald Pitcairn* lui dédia fes Differtations médicinales, il lut même & expliqua dans les Ecoles d'Edimbourg les Ouvrages de *Bellini*, du vivant de leur Auteur. Telle étoit la haute eftime dont ce Médecin jouiffoit dans la République des Lettres, lorfqu'il mourut le 8 Janvier 1704.

On a plufieurs Ouvrages de fa façon, mais ils roulent davantage fur la Théorie que fur la pratique de la Médecine; ils font, pour la plu-

part, aſſez diffus, obſcurs, & plus appuyés de raiſonnemens que d'expériences. Cet Ecrivain en impoſe par le ton admiratif avec lequel il établit ſes opinions. Il faut s'en méfier ; & quoiqu'il mérite bien des égards, on ne doit point croire trop facilement tout ce qu'il dit, ni adopter ſes ſentimens, ſans les avoir examinés. Voici les titres & les éditions de différens Ecrits de ce Médecin :

De ſtructura Renum Obſervatio Anatomica. Florentiæ, 1662, *in-4. Argentorati*, 1664, *in-8*, avec le *Judicium de uſu Renum* de *Borelli. Amſtelodami*, 1665, *in-12*, avec les *Exempla monſtroſorum Renum ex Medicorum celebrium ſcriptis*, par *Gerard Blaſius. Patavii*, 1666, *in-8. Lugduni Batavorum*, 1752, *in-8.* Cet Ouvrage contient des faits importans, mais c'eſt dommage qu'il ſoit écrit avec peu d'ordre.

Guſtûs organum noviſſimè deprehenſum. Bononiæ, 1665, *in-12. Leidæ*, 1711, 1726, *in-4*, avec les *Exercitationes Anatomicæ de ſtructura & uſu Renum*, & les *Exempla monſtroſorum Renum* de *Blaſius*. La vraie ſtructure de la langue étoit peu connue du tems de cet Auteur. Il établit l'organe du goût dans les papilles nerveuſes, & prétend que les ſels ſont les ſeuls corps ſapides. *Malpighi* a travaillé ſur le même ſujet, & quoique *Bellini* en ait été prévenu, il n'a pas laiſſé de publier ce qu'il en avoit écrit.

Gratiarum Actio ad Etruriæ Principem. Piſis, 1670, *in-12.*

De urinis, pulſibus, miſſione ſanguinis, febribus & de morbis capitis & pectoris Opus. Bononiæ, 1683, *in 4. Lipſiæ*, 1685, *in 4. Francofurti*, 1698, 1718, *in-4.* On doit la derniere édition à *Jean Bohnius* qui l'a enrichie d'une Préface & d'une Table fort ample. *Lugduni Batavorum*, 1717, *in-4. Lipſiæ*, 1734, *in-4*, avec une Préface de la façon de *Boerhaave*. La Théorie de *Bellini* ſur la ſaignée s'eſt aſſez ſoutenue juſqu'aujourd'hui. Il prétend que cette évacuation accélere le mouvement progreſſif du ſang dans tout le corps, mais principalement dans l'artere qui correſpond à la veine ouverte. Il prétend encore que la ſaignée rétablit la contractilité des fibres ; & à ce ſujet, il explique comment la vélocité de la circulation augmente la force du *ſtimulus* qui porte les fibres à la contraction. Il loue beaucoup les frictions, & il déduit les effets du Bain de la compreſſion que fait le poids de l'eau. Dans les fievres, c'eſt ſur la chaleur du corps malade qu'il établit ſes pronoſtics ; & parlant des criſes, il veut qu'on s'attache moins à un nombre de jours ſuperſtitieuſement compaſſés, qu'à la coction de l'humeur morbifique qui ſe fait en plus ou moins de tems.

Conſideratio nova de natura & modo reſpirationis. On la trouve dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, *Decade I Ann.* 1 & 2. Suivant l'Auteur, l'air pénetre la trachée-artere par ſon poids & par ſon élaſticité ; les muſcles intercoſtaux ſervent à l'inſpiration, & c'eſt alors que le diaphragme s'applanit en ſe contractant. Il admet des fibres muſculeuſes dans la ſtructure des poumons.

De motu bilis. Piſtorii, 1695, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1696, *in-4.* Il y fait des remarques ſur la bile & ſur les vaiſſeaux qui la contiennent. Suivant lui, la véſicule du fiel ne ſe vuide que dans le tems qu'elle eſt comprimée par quel-

ques corps extérieurs, comme par les inteſtins dilatés pendant la digeſtion &c. On trouve ce Traité de la bile dans ſes *Opuſcula ad Archibaldum Pitcairn*, qui ont paru à Leyde en 1714, *in*-4. Ces Opuſcules roulent ſur le cœur, ſur les arteres, la circulation, le tiſſu réticulaire, les glandes, les frictions, la contractilité, les effets du ſtimulus, le larynx, l'œuf couvé &c.

Diſcorſi di Anatomia. Florence, premiere partie, 1742, ſeconde & troiſieme partie, 1746, *in*-8. Ce ſont des Diſcours prononcés, vers l'an 1696, dans les ſéances de l'Académie *Della Cruſca;* ils ſont éloquens & dans le goût des Poéſies Bacchiques. Nous en devons l'édition au célebre *Cocchi.*

Opera omnia. Venetiis, 1708, deux volumes *in*-4. *Ibidem*, 1732, deux volumes, même format.

BELLOCATUS, (Louis) Médecin natif de Padoue, mourut dans ſa patrie en 1575, dans la 74e année de ſon âge. Comme le cours de ſa pratique avoit été long & heureux, il laiſſa à ſes héritiers des richeſſes fort conſidérables pour un particulier. Il laiſſa auſſi quelques Ouvrages qu'on eut ſoin de publier après ſa mort. *Conſultationes pro variis affectibus;* elles ont été inſérées dans le Recueil des Conſeils de *Monti*, qui fut imprimé à Bâle en 1583, *in-fol.* elles ont encore paru avec ceux de *Trincavelli. Lectiones Medicæ Practicæ*, à Ulm en 1676, *in*-4, avec les Obſervations de *Velſchius.*

BELON (Pierre) paſſe communément pour Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, mais, ſuivant la notice des Médecins de cette ville par M. *Baron*, il n'en fut que Licencié; au moins eſt-il mis comme tel ſous le Décanat de *François Brigard* élu en Novembre 1558, & continué en 1559. *Bélon* naquit dans un Hameau dit la Soulletiere, de la Paroiſſe d'Oiſé dans la Province du Maine. Il eut beaucoup de part dans l'eſtime des Rois de France Henri II & Charles IX, ainſi que dans l'amitié du Cardinal de Tournon; & ce fut principalement à ſes Ouvrages qu'il dut l'avantage d'en être connu. Pluſieurs Auteurs ne lui attribuent pas tout ceux qui ont paru ſous ſon nom; ils diſent que les écrits, qui lui ont fait le plus d'honneur, ſont de la façon de *Pierre Gilles* d'Alby, habile Naturaliſte, qu'il avoit accompagné dans pluſieurs voyages. Le Préſident de *Thou* eſt de ce ſentiment. Il rapporte qu'on étoit de ſon tems dans l'opinion qu'une partie des Ouvrages de *Gilles* avoit été ſouſtraite par *Pierre Bélon* qui écrivoit ſous lui; mais il ajoute que l'édition que ce Médecin en donna ſous ſon nom, n'empêcha pas qu'il ne fût conſidéré des Savans, parce qu'il n'avoit pas refuſé au public de lui communiquer de ſi belles choſes. On convient que notre Auteur peut avoir profité des recherches de *Pierre Gilles*: on ne doit cependant point mettre ſur le compte de ce Naturaliſte tout ce qui a paru ſous le nom de *Bélon*. Laborieux comme il étoit, il a vu bien des choſes par lui-même, ſur-tout dans le voyage d'Orient qu'il entreprit aux fraix du Cardinal de Tournon. Son ardeur pour la Botanique n'eut, pour ainſi dire, d'autres bornes que celles de la Nature; il alla étudier cette Science, non-ſeulement dans la Grece, dans l'Aſie Mineure, dans l'Egypte, mais il chercha encore des plantes ſur les montagnes de l'Auvergne, de la Savoye, du Dauphi-

né, & il parcourut deux fois toute l'Italie. L'Allemagne même & l'Angleterre n'échapperent point à ses recherches. Non content d'avoir écrit la relation des choses qu'il a vues, il a voulu les mettre sous les yeux du lecteur par le secours des figures. Il est vrai que ses planches sont assez mauvaises; mais il a utilement décrit tout ce qui concerne les plantes coniferes; il a savamment parlé de l'embaumement des cadavres; il est le premier qui ait cherché dans son pays plusieurs simples qu'on croyoit ne trouver que dans les pays chauds; il est aussi le premier qui ait donné un catalogue des plantes indigenes à chaque région de l'Orient. *Charles l'Ecluse* a fait tant d'estime des Observations de *Bélon* sur plusieurs singularités & choses mémorables, trouvées en Grece, en Asie, en Judée, &c. qu'il les a mises en Latin; mais il y a fait divers changemens & corrections; il y a même substitué quelques figures pour remplacer celles qu'il a supprimées, parce qu'elles ne lui ont point paru assez correctes.

La fin de ce Médecin fut bien malheureuse. Après avoir échappé à tant de dangers dans ses voyages, il fut assassiné en 1564 dans les environs de Paris. On prétend que le coup lui fut porté par un de ses ennemis. Malgré l'âge peu avancé dans lequel il mourut, il a laissé des Ouvrages considérables, & tels qu'on n'auroit osé les espérer d'un homme qui n'atteignit point sa cinquantieme année. Il a fait des Commentaires sur *Dioscoride* qu'il a traduit en François avec *Théophraste*; il a écrit sur la nature des Oiseaux & des Poissons, & il a publié plusieurs autres Traités curieux, dont voici les titres & les éditions:

Consiliorum Medicinalium Tomus primus & secundus. Parisiis, *in-fol.*

Histoire naturelle des estranges poissons marins. Paris, 1551, *in-4*, 1555, *in-fol.*

De admirabili operum antiquorum & rerum suspiciendarum præstantiâ, Liber primus. De medicato funere, seu cadavere conditô, & lugubri defunctorum ejulatione Liber secundus. De medicamentis nonnullis servandi cadaveris vim obtinentibus, Liber tertius. Parisiis, 1553, *in-4.*

De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque sempiternâ fronde virentibus. Parisiis, 1553, *in-4.* On a encore imprimé cet Ouvrage avec les *Libri exoticorum* de *L'Ecluse.*

De aquatilibus Libri duo. Parisiis, 1553, *in-8*, format oblong. En François, Paris, 1555, même format.

Observations de plusieurs singularités & choses mémorables, trouvées en Grece, en Asie, en Judée, &c. Paris, 1553, 1554, 1555, 1588, *in-4.* Anvers 1555, *in-8.* Il y a une Traduction Latine de la façon de *L'Ecluse*, qui est intitulée: *Singularium & memorabilium rerum per varias, exterasque regiones observatarum Libri tres. Antverpiæ*, 1589, *in-8*, 1605, *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1605, *in-folio.*

Histoire de la nature des Oyseaux, avec leurs descriptions & naïfs portraits retirez du naturel: écrilte en sept Livres par Pierre Bélon du Maine. Paris, 1555, *in-folio.* Les figures sont assez mauvaises, ainsi que toutes celles qui se voient dans les autres Ouvrages de cet Auteur.

Portraits d'Oyseaux, Animaux, Serpens, Hommes & Femmes d'Arabie & d'Egypte, observés par Bélon du Mans. Paris, 1557, 1618, *in-4.*

Remonstrances sur le défaut du labour & culture des plantes. Paris, 1558, *in-12.*

Charles l'Ecluse a mis cet Ouvrage en Latin ſous ce titre : *De neglecta ſtirpium culturâ , eorumque cognitione Libellus. Antverpiæ* , 1589 , *in-8°*, 1605 , *in-folio*, avec la Traduction intitulée : *Singularium & memorabilium rerum &c.*

BELOSTE , (Auguſtin) Chirurgien de grande réputation , étoit de Paris , où il naquit en 1654. Il ſervit avec diſtinction dans les Armées du Roi Très-Chrétien & les Hôpitaux de France ; mais le Duc Victor Amédée de Savoye , Roi de Sardaigne , l'enleva à ce Royaume en 1697 , & le plaça depuis auprès de la Reine ſa Mere , en qualité de premier Chirurgien. Il compoſa en 1695 un Traité , ſous le titre de *Chirurgien de l'Hôpital & maniere de guérir promptement les plaies*, dont il y a différentes éditions. On remarque celles de Paris de 1696 , 1698 , 1705 , 1715 , *in-octavo* ; d'Amſterdam , 1707 , *in-octavo* ; de Dresde , 1703 , 1710, 1724 , *in-octavo*. Ces dernieres ſont en Allemand , de la Traduction de *Martin Schurig*. En 1725 , *Béloſte* publia la *Suite du Chirurgien de l'Hôpital* , qui aparu la même année à Paris & encore en 1728 , *in-douze*. Il y a joint des Obſervations importantes ſur les effets du Mercure & l'utilité de la combinaiſon de ce Minéral avec les purgatifs. Son Traité du Mercure a été réimprimé en 1738 , *in-douze*. *Denis Sancaſſani* a mis tout l'Ouvrage en Italien , ſous le titre de *Chirone in campo* , Veniſe , 1729 , deux volumes *in-octavo* ; on peut même dire qu'il a été traduit dans preſque toutes les Langues de l'Europe. Tant d'éditions & de verſions prouvent aſſez l'eſtime qu'on a fait de ce Livre. *Béloſte* adopta d'anciennes méthodes qu'on avoit négligées , & ſe fit par-là un nom qui ſe ſoutient encore. C'eſt d'après *Celſe* qu'il a conſeillé de percer les os cariés avec la pointe du trépan , pour en accélérer l'exfoliation ; c'eſt d'après *Céſar Magatus* qu'il a démontré le danger des tamponnemens & des panſemens trop fréquens dans la cure des plaies.

On trouve quelques Lettres de ce Chirurgien dans les Ouvrages de *Sancaſſani* qui parle de lui avec éloge. Il a auſſi mérité celui du public par ſes ſuccès dans la pratique de ſont Art , & il jouiſſoit encore d'une réputation brillante , lorſqu'il mourut à Turin le 15 Juillet 1730. Son fils a continué de faire un myſtere de la compoſition des Pilules mercurielles , dont ſon pere eſt Auteur ; mais ce ſecret n'en eſt plus un aujourd'hui , on en trouve la deſcription dans pluſieurs Diſpenſaires. Ce fils de *Béloſte* , qui porte le nom de *Michel-Antoine* & qui a été reçu Docteur en Médecine , a fait reparoître le Traité du Mercure à Paris en 1757 , *in-douze*

BELOW (Bernard) de Roſtock , premier Médecin du Roi de Suede & Préſident du College de Médecine à Stockholm , fut en réputation vers le milieu du XVII Siecle. On a de lui quelques Obſervations dans les Mêlanges des Curieux d'Allemagne.

Jean - Fréderic , ſon fils , naquit à Stockholm en 1669. Il alla achever ſon cours de Médecine à Utrecht , & après y avoir reçu le bonnet de Docteur le 10 Juin 1691 , il revint dans ſa patrie , où il exerça ſa profeſſion , en attendant de trouver à ſe placer dans quelque Univerſité. L'occaſion s'en préſenta en 1695 ; il obtint une Chaire de Médecine à Upſal , dont il prit poſſeſſion , après avoir prononcé un Diſcours *De Naturæ , Artis & remediorum in curando neceſſitate* , qui lui mérita

un applaudiſſement général. En 1697, il paſſa à Lunden en la même qualité ; & comme il y enſeigna la Médecine & s'acquitta des devoirs de la pratique avec une égale réputation, Charles XII l'appella en Saxe l'an 1705, pour être Médecin de ſon Armée. Après la Bataille de Pultowa en 1709, il ſuivit le ſort de ſon Prince. Délivré de la priſon, il alla s'établir à Moſcou dans le Fauxbourg des Allemands, où il fit la Médecine avec ſuccès & mourut au mois de Mars 1716.

BENCIUS, ou DE BENCIIS, (Hugues) autrement dit *Hugues de Sienne*, parce qu'il étoit natif de cette ville, fut un des plus célebres Médecins du XV ſiecle. Il ſe diſtingua principalement à Ferrare & à Parme; il procura même aſſez de célébrité aux Ecoles de cette derniere ville. *Tritheme* parle de lui avec éloge. Il mérita auſſi l'eſtime des Médecins de ſon tems par les commentaires qu'il laiſſa ſur les Aphoriſmes d'*Hippocrate* & ſur quelques Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*. Voici les titres des uns & des autres :

In Aphoriſmos Hippocratis & commentaria Galeni, reſolutiſſima expoſitio. Venetiis, 1498, *in-fol. Ibidem*, 1517, 1523, *in-fol.* avec la plupart des Ouvrages ſuivans.

Super quartam fen primi Avicennæ præclara expoſitio. Venetiis, 1517, *in-fol.*

Conſilia ſaluberrima ad omnes ægritudines. Ibidem, 1518, *in-fol.*

In tres Libros Microtechni Galeni luculentiſſima expoſitio. Ibidem, 1523, *in-fol.*

In primi Canonis Avicennæ fen primam luculentiſſima expoſitio. Venetiis, 1523, *in-fol.*

In quarti Canonis Avicennæ fen primam luculentiſſima expoſitio. Ibidem, 1523, *in-fol.*

Ce Médecin mourut à Rome en 1438. Dix ans après ſa mort, ſes fils lui firent élever un ſuperbe monument dans la ville de Ferrare & ils le chargerent de cette inſcription :

DEO IMMORTALI MAXIMO.

HUGONI BENCIO SENENSI,

Philoſophorum ac Medicorum ſuæ ætatis facilè Principi,

Parenti Optimo;

Ob doctrinam excellentem de univerſo hominum genere,

B. M.

Filii poſuerunt XI Kalendas Decembris, *Annô* 1448.

François Bencius, un de ſes fils, paſſa de l'Ecole de Ferrare à celle de Padoue, & il y enſeigna la Médecine avec réputation. Il mourut en 1487.

BENEDETTI, que d'autres appellent BENEDICTI, (Alexandre) étoit de Legnago, dans le territoire de Vérone. Il n'eut pas plutôt achevé le cours de ſes études, qu'il paſſa en Grece & dans l'Iſle de Candie, où il fit longtems la Médecine, principalement à Modon dans la Morée & à la Canée. A ſon retour en Italie, il enſeigna à Padoue juſqu'en 1495, qu'il alla s'établir à Veniſe. Mais les avantages qu'on lui promit, le firent bientôt ſortir de cette ville ; il s'engagea en qualité de Médecin dans l'Armée de la République, qui fut battue à Fornove le 6 Juillet de la même année, lorſqu'elle voulut

voulut s'oppofer, avec fes Alliés, au retour du Roi Charles VIII en France. Il paroît par une lettre écrite à *Bénédicti*, qu'il étoit encore en vie en 1508; on fait d'ailleurs qu'il a furvécu au moins jufqu'en 1511, puifque dans un endroit de fes Ouvrages, il parle du tremblement de terre arrivé cette année là en Italie.

Bénédicti paroît avoir beaucoup lu les Ouvrages des Médecins Grecs. On trouve, dans chaque chapitre de fon Traité général des maladies, le précis de ce que *Galien*, *Paul* d'Egine, *Oribafe*, *Empédocle* & *Athénée* ont dit fur les différens fujets dont il parle : de forte que ce Traité peut paffer pour un Abrégé de la Médecine Grecque. C'étoit la coutume de fon tems de ne donner que des Ouvrages d'emprunt. On trouve cependant dans celui-ci des Obfervations qui appartiennent à l'Auteur; en particulier, il y fait entendre que la pratique des frictions mercurielles pour la guérifon des maux vénériens, eft prefque auffi ancienne que l'époque de Naples, à qui on a attribué l'introduction de la vérole dans les autres pays de l'Europe. En effet, un Italien nommé *Gilini*, fe fondant fur l'analogie des maladies vénériennes avec celles de la peau, propofa, en 1497, le Mercure comme un fimple Topique. Mais le Traité général des maladies n'eft pas le feul qui foit forti de la plume de *Bénédicti*; on lui doit d'autres Ouvrages.

De omnium à vertice ad plantam morborum fignis, caufis, differentiis, indicationibus & remediis, tàm fimplicibus quàm compofitis, Libri XXX. La premiere édition, qui eft dédiée à l'Empereur Maximilien I, eft de l'an 1500. Les fuivantes ont paru à Venife en 1533, *in-fol.*; à Bâle en 1539, *in-4*; dans la même ville en 1549 & en 1572, *in-fol.*, avec les autres Ouvrages de cet Auteur. Celui-ci eft un fyftême de pratique, qui mérite d'autant plus la preférence fur ceux qu'on a écrits jufqu'alors, que la diction en eft meilleure, & que la doctrine des Grecs y eft plus fouvent rappellée que celle des Arabes.

De obfervatione in Peftilentia. Venetiis, 1493, *in-4. Papiæ*, 1516, *in-fol. Bafileæ*, 1538, *in-8*, avec les Ouvrages d'*Ange Bologninus*, de *Jean Almenar*, de *Dominique Maffaria* & de quelques autres Médecins.

Anatomiæ, five, de Hiftoria corporis humani Libri V. Il a écrit ce Traité en 1483, & la premiere édition eft de Venife, 1497, *in-8*. On remarque encore les fuivantes. Venife, 1502, *in-4*. Paris, 1514, *in-4*. Venife, 1527, *in-12*. Strasbourg, 1528, *in-8*. Quoique l'Auteur ait plufieurs fois difféqué devant un grand nombre de fpectateurs; quoiqu'il ait même parlé des Amphithéatres de Vérone & de Venife, où l'on démontroit de tems en tems la ftructure du corps humain fur les cadavres, il n'a rien avancé de nouveau fur la matiere qu'il traite.

De Medici atque ægri officiô, Libellus. Lugduni, 1505, *in-8*, avec l'Ouvrage de *Symphorien Champier*, qui eft intitulé : *De Medicinæ claris Scriptoribus.*

Opera omnia in unum collecta. Venetiis, 1533, *in-fol. Bafileæ*, 1539, *in-4*, 1549, 1572, *in-fol.*

BENEDICTI, (Dominique) Médecin, mourut de la pefte en 1631. Il a écrit plufieurs Ouvrages qui font demeurés en Manufcrit dans les Bibliotheques & n'ont jamais été publiés. Les Auteurs qui en parlent, affurent que c'eft

une vraie perte pour la République des Lettres, & ſpécialement pour la Médecine qui pouvoit en tirer d'utiles connoiſſances.

Les Hiſtoriens parlent d'un autre *Dominique Bénédicti* ou *Bénédetti* qui naquit en 1689 à Veniſe, où il profeſſa la Médecine pendant long-tems. Il fut élu Prieur du College des Médecins de cette ville en 1748; & comme il avoit beaucoup de goût pour la Poéſie, il compoſa pluſieurs Ouvrages Anatomiques en Vers Latins, dont *Mazzuchelli* fait mention. *Jean-Baptiſte Lazzaroni* les inſéra dans la Collection qu'il publia à Veniſe en 1740, *in-4*.

BENEDICTUS, (Jean) Médecin Allemand, n'eſt connu que ſous ce nom Latin, parce que la plupart des Bibliographes ſe font fait une affaire de rendre en cette Langue les noms des Auteurs, dont ils parlent. Anciennement, à peine un homme avoit-il acquis quelque célébrité dans les Lettres, qu'il donnoit une tournure Grecque à ſon nom: à cette manie en ſuccéda une autre, on ſe mit à latiniſer tous les noms. Aujourd'hui encore nos Ecrivains Latins rendent les noms en cette Langue & font ainſi tout ce qu'il faut, pour donner à la poſtérité autant d'embarras pour les déchiffrer, qu'ils en ont trouvé eux-mêmes pour connoître les noms propres des Auteurs qui les ont précédés. Cette Licence eſt heureuſement bornée aux Ecrivains Latins. Quelle confuſion ne jetteroit-on pas dans les noms, ſi les Allemands, les François, les Italiens, les Eſpagnols, les Flamands, en un mot, ſi chaque nation s'ingéroit de donner aux noms propres, qui lui ſont étrangers, la tournure de la Langue de ſon pays? Il en arriveroit delà ce qui ne ſe rencontre que trop ſouvent aujourd'hui dans l'Hiſtoire Littéraire, que le même homme ſeroit répété ſous les différens noms qu'il auroit plu aux Auteurs de lui donner.

Jean Benedictus exerça ſa profeſſion à Rome, à Veniſe, à Bologne & dans pluſieurs autres Villes d'Italie. Il écrivit quelques Ouvrages du tems de Sigiſmond I, Roi de Pologne, c'eſt-à-dire, avant l'an 1548, qui eſt celui de la mort de ce Prince. Il parle de Sigiſmond au ſujet d'une racine qu'il appelle *Rheu Lithuanicum*, qui fut trouvée dans les montagnes de Lithuanie ſous le regne de ce Roi. Voici les titres de ces Ouvrages:

Libellus novus de cauſis & curatione peſtilentiæ. Cracoviæ, 1521, *in-4*, 1552, *in-8*.

Regimen de novo & priùs Germaniæ inaudito morbo, quem paſſim Anglicum ſudorem, alii Gurgeationem appellant, præſervativum & curativum hujus & cujuſvis Epidemiæ utiliſſimum. Cracoviæ, 1530, *in-8*. L'édition de ces deux Traités à Cracovie porte à croire que l'Auteur avoit ſéjourné pendant quelques années dans cette ville, avant que de paſſer en Italie.

On trouve, dans *Manget*, deux autres Médecins du nom de *Benedictus*, comme *Libere* qui a écrit:

Nucleus Sophicus, ſeu, Explanatio in Tincturam Phyſicorum Theophraſti Paracelſi. Francofurti, 1623, *in-8*.

Julien-Céſar Benedictus, Médecin natif d'Aquila au Royaume de Naples, a donné au public:

De pepaſmo ſeu coctione Quæſtiones ad mentem Hippocratis. Aquilæ, 1636, *in-8*.

De loco in Pleuritide. Romæ, 1644, 1693, *in-8*.

Epiſtolarum Medicinalium Libri decem. Romæ, 1649, *in*-4.
Conſultationum Medicinalium Opus. Venetiis, 1650, *in*-4.

BENETTI (Jean-Dominique) naquit à Ferrare le 3 Février 1658. Après s'être diſtingué dans l'étude des Belles-Lettres, de la Philoſophie & de la Médecine, il reçut, en 1680, le bonnet de Docteur en cette derniere Science, & paſſa bientôt à la Chaire de Médecine Pratique. Il s'y fit tant de réputation, que le Magiſtrat de Ferrare le nomma, en 1687, à l'emploi de Médecin de ſon grand Hôpital de Sainte Anne. Son nom déja célebre par le mérite qu'on lui connoiſſoit, le devint davantage par les belles cures qu'il fit dans cette maiſon; c'eſt ce qui engagea la ville de Fano, au Duché d'Urbin, à lui préſenter la place de premier Médecin, & Ferdinand-Charles, Duc de Mantoue, à le nommer Médecin de ſa perſonne & à le combler d'honneurs & de préſens. *Bénetti* aimoit le travail. Nous euſſions eu pluſieurs Ouvrages de ſa façon, ſi la mort ne l'eût pas empêché de publier la plupart de ceux qu'il a écrits. Il deſtinoit les ſuivans à la preſſe. *Exercitationes de Vini calidi potu. Uſus in abuſum, ſive, de conſuetudinibus. Praxis Medico-Moralis continens omnia quæ Morali unà cum Medico ſunt apprimè neceſſaria.* Mais nous n'avons de lui que le Traité dédié au Cardinal Thomas Rafo, Evêque de Ferrare, qui a paru à Mantoue en 1718, *in*-4, ſous ce titre:

Corpus Medico-Morale diviſum in duas partes. Prima continet adnotationes in Joannis Baſcarini, Medici Ferrarienſis, Diſpenſationum Medico-Moralium Canones duodecim, totidemque explanationes de jejunio Quadrageſimali. Secunda continet Appendicem de Miſſa & de Horis Canonicis, additionem ad Parochos Monialium, Confeſſores & Medicos, ubi de Confeſſione, Viaticô ac Extremâ-Unctione, quantùm ad Medicos attinet. Corollaria, Additiones & Complementum de pœnitentiis ac de oratione.

BENEVOLI, (Antoine) originaire de Norcia, ville d'Italie au Duché de Spolete, naquit en 1685 dans un Château du même Duché. Il étoit fort jeune lorſqu'il perdit ſon pere qui le laiſſa ſans fortune; mais il eut le bonheur d'être ſecouru par un de ſes parens, nommé *Jérôme Accoromboni*, habile Chirurgien, qui l'envoya à l'âge de neuf ans à Florence. Il y apprit le Latin, étudia enſuite la Philoſophie, s'appliqua à l'Anatomie ſous *Thomas Paccini*, & à la Chirurgie ſous *Angelo Querci* qui étoit alors le plus célebre Profeſſeur en cette Science. *Bénévoli* fit des progrès ſi rapides ſous ces grands Maîtres, que bientôt il fut regardé lui-même comme un habile Chirurgien, & s'acquit ſur-tout beaucoup de réputation dans le traitement des maladies des yeux & des hernies. Côme III, Grand-Duc de Toſcane, le gratifia d'une penſion en 1719. Le Cardinal Buon-Compagni, Archevêque de Bologne, le fit venir dans cette ville pour le conſulter ſur la Cataracte dont il étoit attaqué; *Bénévoli* l'opéra, & le ſuccès de cette cure lui fit beaucoup d'honneur. Mais ce fut principalement à Florence qu'il ſe diſtingua par quantité de belles opérations; & pour ſe rendre de plus en plus utile au public, il aſſocia à ſes travaux le célebre *Nannoni* & *Jean-Dominique Baciocchi*. Comme toutes les grandes opérations étoient également connues de *Bénévoli*, il devint Lithotomiſte de l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve, & enfin premier Chirurgien de cette Maiſon en 1755. Il n'a guere ſur.

vécu à sa nomination à ce dernier emploi, car il mourut à Florence le 7 Mai 1756. On a de lui :

Lettera sopra la Cataratta gleucomatosa. Florence, 1722, *in*-8. Cette Lettre est addressée à *Valsalva*. L'Auteur le prend pour juge des opinions différentes qu'on a proposées sur la Cataracte ; quant à lui, il la fait dépendre de l'opacité du Crystallin, sans cependant oser assurer qu'elle ne soit pas quelquefois occasionnée par une membrane logée dans les chambres de l'humeur aqueuse.

Nuova proposizione intorno alla caruncula dell' uretra detta carnosita, aggiunta sopra la Cataratta gleucomatosa. Florence, 1724, *in*-12. Il y donne une description succinte du *Verumontanum*, & tâche de prouver que cette partie est le siege des caroncules. Au reste, il blâme l'usage des bougies corrosives, auxquelles il préfere les adoucissantes.

Manifesto sopra alcune accuse contenute in uno certo parere del Signor Pietro Paoli Lupi. Florence, 1730, *in*-4. Non-seulement *Lupi* s'étoit attaché à réfuter l'opinion de ceux qui placent le véritable siege de la Cataracte dans le Crystallin, mais il soutenoit que cette maladie est toujours produite par une membrane placée dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.

Giustificatione delle replicate accuse del Signor Pietra Paoli Lupi. Florence, 1734, *in*-4. L'opiniâtreté avec laquelle *Lupi*, Chirurgien de Lucques, soutenoit ses sentimens, obligea *Bénévoli* à justifier sa façon de penser par de nouvelles preuves.

Dissertazioni sopra l'origine dell' ernia intestinale : intorno alla piu frequente cagione dell' ischuria : sopra il leucoma : aggiuntavi XL Osservationi. Florence, 1747, *in*-4. Le relâchement des anneaux est, suivant notre Auteur, la cause la plus fréquente des hernies. La strangurie est produite par l'âcreté de l'urine, & c'est sur cette cause qu'il établit l'analogie qu'il y a entre cette maladie & le tenesme. Les Observations qui terminent cet Ouvrage, font d'autant plus intéressantes, que *Bénévoli* expose avec candeur ses fautes & ses succès.

BENIMIRAM. Voyez ISAAC dit BENIMIRAM.

BENIVENI, (Antoine) Médecin de Florence, qui eut beaucoup de goût pour l'observation, s'appliqua avec tant de fruit à reconnoître les causes des maladies, qu'il lui est arrivé de remarquer plusieurs choses dont les Anciens n'ont point parlé. C'est principalement par les ouvertures des cadavres qu'il est parvenu à faire ces découvertes. Convaincu qu'il étoit de l'importance des dissections à cet égard, il saisit toutes les occasions propres à jetter du jour sur l'état des visceres après la mort.

Ce fut du tems de *Beniveni* que Charles VIII, Roi de France, fit la conquête du Royaume de Naples. Ce Médecin étoit déja en réputation en 1495, lorsque les François allerent prendre dans ce Royaume le germe des maux vénériens qu'ils ont porté dans leur patrie. Il parle de cette maladie dans l'Ouvrage que nous avons de lui ; mais *Astruc* & *Haller* lui prêtent là dessus des sentimens tout opposés. Suivant le premier, il regardoit la vérole comme une maladie nouvelle, & il approuvoit un onguent mêlé de mercure, dont on se servoit de son tems. Suivant le second, *Beniveni* n'étoit point de l'opinion de

ſes contemporains ſur la nouveauté des maux vénériens en Europe; il prétendoit que la vérole y étoit connue depuis long-tems ſous le nom de *Mentagra* & de *Lichenes.* Quant aux frictions mercurielles, il en condamnoit l'uſage, & ſe récrioit contre ceux qui avoient adopté la méthode de s'en ſervir. Mais tels qu'euſſent été les ſentimens de notre Auteur, l'origine de la vérole en Europe eſt aujourd'hui renvoyée à l'époque de Naples, & le Mercure eſt unanimement regardé comme le remede ſpécifique de cette maladie. Ce Médecin mourut en 1502, & laiſſa l'Ouvrage, dont nous avons parlé, qui fut imprimé ſous ce titre:

De abditis nonnullis ac mirandis morborum & ſanationum cauſis. Florentiæ, 1507, *in-4. Pariſiis*, 1528, *in-fol.*, avec le livre de *Galien*, *de Plenitudine*, traduit par *Gonthier d'Andernach. Baſileæ*, 1528, *in-fol.*, avec les Œuvres d'*Apulée. Ibidem*, 1529, *in-8*, avec les recettes de *Scribonius Largus*, & les Commentaires de *Rembert Dodoens* ſur les obſervations de l'Auteur. *Coloniæ*, 1581, *in-8. Amſtelodami*, 1621, *in-8.*

Beniveni fut enterré dans l'Egliſe de Notre-dame de l'Annonciation à Florence, où l'on mit cette inſcription ſur ſon tombeau:

D. O. M.
ANTONIO BENIVENIO *Patri*,
Philoſopho ac Medico,
Sibi, *poſteriſque*,
MICHAEL BENIVENIUS *Poſuit.*
Obiit die 11 *Novembris*, *Annô ſalutis* M. D. II.

BENNET, (Chriſtophe) Médecin du College Royal de Londres, étoit de Raynton, dans le Duché de Sommerſet en Angleterre, où il naquit vers l'an 1617. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Oxford, mais il alla prendre le bonnet de Docteur en Médecine dans une Univerſité étrangere, & vint enſuite ſe fixer à Londres, où il mourut le premier de Mai 1655. Il a écrit un Ouvrage ſur la Phthiſie. La diction en eſt aſſez obſcure; mais ce défaut eſt compenſé par l'exactitude de l'Auteur dans le pronoſtic & l'hiſtoire de la maladie; on y trouve même plus de juſteſſe dans l'obſervation, qu'on n'auroit oſé l'attendre d'un Ecrivain de ſon âge. Ce Traité a paru ſous différens titres:

Theatri Tabidorum veſtibulum, *ſeu*, *Exercitationes Dianoëticæ cum hiſtoriis & experimentis demonſtrativis. Londini*, 1654, 1657, *in-8. Tabidorum Theatrum*, *ſivè*, *Phthiſeos*, *Atrophiæ & Hecticæ*, *Xenodochium. Francofurti*, 1665 *in-12. Leidæ*, 1714, 1733, 1742, *in-8.* La cure que *Bennet* propoſe, eſt principalement fondée ſur la ſaignée, les fumigations, les cauteres & les narcotiques.

Bennet a fait un Commentaire en Anglois ſur l'Ouvrage de *Moufett* qui traite de la nature de divers alimens dont on ſe ſert dans la Grande Bretagne, & qui donne des regles ſur la maniere de les préparer. Ce Commentaire a été imprimé à Londres en 1655, *in-4.*

BENOIT, (Pierre) natif de Carcaſſone, fut reçu Docteur en Médecine à Montpellier en 1658. On n'a aucun Ouvrage de ſa façon; & ſi l'on parle de

lui d'après *Aſtruc*, c'eſt uniquement pour faire voir que les Ecoles de Montpellier ont quelquefois eu des Profeſſeurs qui s'y introduiſoient à prix d'argent ; heureuſes encore ſi la ſcience eſt entrée pour objet dans les contrats de vente.

Benoit fut un des Candidats dans le concours qu'on ouvrit en 1659, pour la vacance des Chaires de *Jacques Durant* & de *Lazare Riviere.* Quand *Michel Chicoyneau* paſſa à la Chaire de *Martin Richer de Belleval*, il vendit à *Benoit* celle qu'il avoit, & lui en procura des proviſions en commandement, le 29 Décembre 1664, par la recommandation de *Valot.* On s'oppoſa en vain à ſon inſtallation ; le même *Valot* fit rendre un Arrêt du Conſeil d'Etat, le 17 Avril 1665, qui ordonna qu'il jouiroit de l'effet de ſes proviſions. C'eſt le même Arrêt qui maintint *Amé Durant* ſurvivancier de *Louis de Soliniac* & *Gaſpar Feſquet* pourvu de la régence de *Siméon Courtaud. Benoit* ne jouit pas long-tems d'une Chaire qu'il avoit achetée ; il mourut en 1667.

BENVENUTI, (Joſeph) ſavant & laborieux Chirurgien Italien, s'eſt diſtingué dans la pratique de ſon Art qu'il a exercé à Lucques vers le milieu de ce ſiecle. On a de lui pluſieurs Ouvrages qui font preuve de l'étendue de ſes connoiſſances, ainſi que de ſon empreſſement à recueillir les écrits des Auteurs qui ont traité de certaines matieres intéreſſantes.

Diſſertationes & Quæſtiones Medicæ magis celebres. Lucca, 1757, *in*-8. C'eſt la ſeconde édition. On trouve dans cette collection des opuſcules ſur la circulation du ſang dans l'état de ſanté & de maladie, ſur la carie des os, ſur l'hydrophobie, & le Traité de *Conyers*, Médecin Anglois, ſur les maladies des enfans.

Rifleſſioni ſopra gli effetti del moto a cavallo. Lucques, 1760, *in*-4. Il y fait voir les avantages de l'équitation.

Diſſertatio Phyſica de lumine. Vindobonæ, 1761, *in*-4. Le mérite de l'Auteur avoit percé juſqu'en Allemagne ; car il fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature.

De rubiginis frumentum corrumpentis cauſâ & medelâ. Lucca, 1762. Les moyens préſervatifs qu'il propoſe, peuvent être utiles ; mais ils paroiſſent impraticables dans les champs d'une grande étendue.

Obſervationum Medicarum, quæ Anatomiæ ſuperſtructæ ſunt, collectio prima. Lucca, 1764, *in*-12. Elle roule ſur l'hiſtoire des maladies, d'après l'ouverture des cadavres.

BERE, (Oſwald) ſavant Médecin Allemand, naquit l'an 1472, & mourut à Bâle en 1567, âgé d'environ 95 ans. Il s'étoit retiré dans cette ville, après avoir long-tems enſeigné & pratiqué la Médecine à Francfort ſur le Mein. Ce *Bere* eſt différent de *Louis Bere* de Bâle, Docteur de Paris, qui a écrit divers Ouvrages. Celui dont nous parlons étoit Proteſtant. Plus occupé de faire valoir les ſentimens de ſa Secte, que ſes talens en Médecine, il a publié des Commentaires ſur l'Apocalypſe de Saint Jean, il a compoſé un Traité *De veteri & novâ lege*, & un Catéchiſme pour la foi & pour les mœurs, tiré des Ecrits de *Cicéron*, de *Quintilien* & de *Plutarque.* Quels Docteurs à ſuivre pour un Catéchiſme ! Voici l'Inſcription qu'on mit ſur le Tombeau d'*Oſwald Bere* :

OSWALDUS *ego* BERUS *fui*,
Non Coüs ille Senex, sed Urbis hujus Hippocrates.
Vixi lætus, lætus obivi, & Domino vigilans, Domino tandem obdormivi.
Quid ultra?
Mortalitatis exuviô post 95 ætatis annos heic depositô,
Cum Christo lætus resurgam.
1567
Heus Lector, tristis spiritus & mentem consumit & ossa.

BERENGER. (Jacques) Voyez CARPI.

BERGEN (Charles Auguste DE) naquit le 11 Août 1714 à Francfort sur l'Oder, de *Jean-George*, Professeur en Médecine dans l'Université de cette ville. Après avoir fait ses premieres études, il prit du goût pour la profession de son pere & il s'y appliqua sous lui. Au sortir de cette Ecole, il passa à celle de Leyde, où il suivit les Leçons de *Boerhaave* & d'*Albinus*. Delà il se rendit à Paris, & fit dans cette Capitale de grands progrès dans l'Anatomie & la Chirurgie. La réputation dont *Salzmann* & *Nicolaï* jouissoient, l'attira ensuite à Strasbourg ; & après avoir encore visité les plus célebres Académies de l'Allemagne, il retourna dans sa ville natale, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1731. L'année suivante, il y fut nommé Professeur extraordinaire, & en 1738 il obtint la Chaire d'Anatomie & de Botanique qui étoit devenue vacante par la mort de son pere. En 1744, il succéda à *Goelicke* dans celle de Thérapeutique & de Pathologie, & il en remplit les devoirs avec beaucoup de distinction jusqu'à la maladie qui termina ses jours le 7 Octobre 1760. Ce Médecin s'est beaucoup occupé de l'Anatomie. Ses Ouvrages, qui consistent principalement en Dissertations Académiques, roulent presque tous sur cette Science. M. *Haller*, qui les a recueillis, les a insérés dans la Collection des Theses Anatomiques qu'il a publiées. La Dissertation *De nervo intercostali*, qui parut en 1731, a mérité de grands éloges à son Auteur ; elle est remplie de recherches intéressantes. Celle *De membrana cellulosa*, qui fut imprimée en 1732, n'est pas moins savante, ainsi que plusieurs autres que je passe sous silence, pour donner les titres des Ecrits de *Bergen* qui ne sont point compris dans la classe de ses Dissertations.

Icon nova ventriculorum cerebri. Francofurti, 1734.

Programma de pia matre. Norimbergæ, 1736, *in-4.*

Programma de nervis quibusdam cranii ad novem paria hactenus non relatis. Francofurti, 1738.

Methodus cranii ossa dissuendi, & machinæ hunc in finem constructæ per figuras ligno incisas delineatio. Francofurti, 1741, *in-4.*

Pentas Observationum Anatomico-Physiologicarum. Ibidem, 1743, *in-4.*

Elementa Physiologiæ juxta selectiora experimenta. Genevæ, 1749, *in-8.*

Cet Ouvrage est dans le goût des Institutions de *Boerhaave*, que l'Auteur suit presque d'un bout à l'autre.

Anatomes experimentalis pars prima & secunda. 1755, 1758, *in-8.*

Flora Francofurtana, facili modô elaborata ; accedunt cogitata de studio Botanices

methodicè & propriò marte addiscendæ , terminorum technicorum nomenclator , & indices necessarii. Francofurti , 1750 , in-8.

BERGER (Claude) naquit à Paris le 20 Janvier 1679 de *Claude Berger* , Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville depuis 1669 , qui fut élu Doyen de sa Compagnie en Novembre 1692 & continué en 1693 , 1694 , 1695. Le jeune *Berger* se décida à embrasser la profession de son Pere. Il fit son cours avec distinction , & pendant qu'il étoit sur les bancs , il soutint sous la Présidence de M. *Fagon* , premier Médecin , une these contre l'usage du tabac , dont le style & l'érudition furent beaucoup admirés , & les préceptes fort peu suivis. L'application qu'il donna à l'étude des plantes sous *Tournefort* , lui mérita l'estime de ce grand Botaniste , qui le fit entrer dans l'Académie des Sciences , en qualité de son Eleve , lorsqu'on la renouvella en 1699. Depuis , par certains arrangemens qui se firent dans cette célebre Compagnie , il devint Eleve d'*Homberg* , ayant paru également propre à remplir un jour une place , soit dans la Botanique , soit dans la Chymie. Mais différentes occupations le détournerent bientôt des fonctions que l'Académie demande. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1700 , & suivant la coutume de ceux qui veulent obtenir la Régence , il professa un Cours aux Ecoles pendant deux ans. D'ailleurs son pere , bon Praticien & des plus employés , le conduisoit avec lui chez ses malades & l'instruisoit autant par son exemple , que par l'observation de la nature même ; leçon plus efficace & plus animée que celle qu'on prend dans les Livres. Mais ce pere si attaché à éclairer les routes que son fils devoit tenir dans la pratique , eut des indispositions qui l'obligerent à passer les deux dernieres années de sa vie sans sortir de chez lui ; il ne cessa cependant point d'exercer encore la Médecine. Il continua d'être utile aux malades par le moyen de son fils , qu'il envoyoit chargé de ses ordres & qu'il dirigeoit par la profondeur de ses lumieres. Aussi , après la mort de *Claude Berger* le pere en 1705 , son fils succéda à la confiance que l'on avoit eue en lui , & se trouva fort employé presque à titre héréditaire. Enfin M. *Fagon* , qui avoit la place de Professeur en Chymie au Jardin du Roi , en chargea *Berger* en 1709 , & lui en obtint la survivance deux ans après. Mais sa complexion délicate succomba à tant de travaux ; son poumon fut attaqué , & il mourut le 22 Mai 1712.

BERGER , (Jean-Godefroid) Médecin de Fréderic-Auguste II , Roi de Pologne , étoit de Hall en Saxe , où il naquit le 11 Novembre 1659. Dès qu'il eut achevé le cours de ses premieres études , il passa à Jene en 1677 , & s'y livra tout entier aux Mathématiques & à la Médecine pendant le terme de trois ans. Il se rendit alors à Erfort , où il suivit les plus célebres Professeurs ; mais comme il étoit bien résolu de prendre ses degrés à Jene , il y revint en 1681 , & après avoir soutenu une These *De Chylo* sous le célebre *Wedelius* , il y reçut le bonnet de Docteur en 1682. La Faculté de Médecine de Leipsic , à qui *Berger* s'étoit fait connoître par les Theses qu'il avoit soutenues publiquement dans ses Ecoles , ne tarda pas à l'adopter dans la classe des Professeurs extraordinaires ; elle lui promit même la premiere Chaire qui viendroit à vaquer dans celle des Profes-

seurs

ſeurs ordinaires. Dès qu'il fut inſtallé, il quitta l'Allemagne pour aller ſe perfectionner dans les principales Univerſités de Hollande, de France & d'Italie. A ſon retour, au lieu de retourner à Leipſic, il paſſa à Wittemberg, où il obtint une Chaire qu'il remplit avec le plus grand applaudiſſement le reſte de ſa vie. Il étoit l'Ancien de l'Univerſité de cette ville, lorſqu'il y mourut le 3 du mois d'Octobre 1736. *Berger* étoit un homme fort éloquent qui, après avoir profité des Leçons de *Ruyſch*, fut un des premiers qui appliqua les expériences de ſon Maître à la théorie médicinale. C'eſt ſur ce fondement qu'il a écrit ſa Phyſiologie ; il l'a dépouillée de ces hypotheſes abſurdes, que le préjugé & l'ignorance avoient ſi long-tems ſoutenues dans les Ecoles. Les Ouvrages de ce Médecin ont paru ſous ces titres :

Phyſiologia Medica, ſive, de natura humana Liber bipartitus. Wittembergæ, 1701, *in-4. Francofurti*, 1737, *in-4*, par les ſoins de *Fréderic-Chriſtian Gregut* qui a enrichi cette édition d'une Hiſtoire ſuccinte de l'Anatomie.

De Thermis Carolinis Commentatio, quâ omnium origo fontium calidorum, itemque acidorum, ex pyrite oſtenditur. Wittembergæ, 1709, *in-4.* Ce Traité a paru en Allemand à Dreſde en 1709, *in-8*, & en 1711, *in-4.*

BERGHE, ou MONTANUS (Robert VAN DEN) naquit avant la fin du XVI ſiecle à Dixmude, petite ville de la Flandre occidentale. Il étudia la Médecine & ſe fit recevoir Docteur en cette Faculté dans quelque Académie étrangere ; après ſa promotion, il revint dans le lieu de ſa naiſſance, où il pratiqua ſon Art juſques bien avant dans le dernier ſiecle. On a de lui :

Diætema, ſive, ſalubris victûs ratio. Acceſſit nutritio fœtûs in utero matris. Lovanii, 1637, 1640, *in-12.*

Thomas Van den Berghe, ſon fils, naquit à Dixmude vers l'an 1615. A l'exemple de ſon pere, il s'appliqua à la Médecine & la pratiqua à Bergues Saint Winoc, où il eut la direction de l'Hôpital Royal en 1645. Mais depuis, ou au plus tard en 1666, il devint Médecin Penſionnaire de la ville & du Franc de Bruges. Il rempliſſoit ce poſte, lorſqu'il publia un Ouvrage intitulé :

Qualitas Loïmodea, ſive, Peſtis Brugana anni 1666. *Opus pro hac præſenti peſte anni* 1669 *cavendâ & curandâ utiliſſimum. Brugis Flandrorum*, 1669, *in-4.*

BERGHEN, (Gerard VAN) Médecin juré d'Anvers, mourut dans cette ville le 15 Septembre 1583, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Jean. Il ne ſe contenta pas de voir des malades ; il s'appliqua à l'obſervation, & fit beaucoup de recherches ſur les maladies les plus rebelles aux remedes que preſcrit la Médecine. C'eſt dans les Ouvrages ſuivans qu'il a dépoſé les connoiſſances qu'il avoit acquiſes ſur cet objet :

De peſtis præſervatione. Antverpiæ, 1565, 1586, *in-8. Ibidem*, 1587, *in-16*, avec le Livre *De Herba Panacea*, qui eſt de la façon de *Gilles Everard.*

De præſervatione & curatione morbi articularis & calculi, Libellus. Ibidem, 1584, *in 8.*

De Conſultationibus Medicorum & methodicâ febrium curatione. Item de dolore penis. Antverpiæ, 1586, *in-8.*

BERGIER (Antoine) étoit de Myon, à deux lieues de Salins en Franche-Comté. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1742, mais il ne jouit pas long-tems des avantages de sa promotion; car il mourut le 28 Mars 1748, à l'âge de 44 ans. Il a traduit en François le Traité de M. *Geoffroy* sur la matiere médicale; il est en dix volumes *in*-12.

BERMINGHAM, (Michel) Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, naquit à Londres. L'Auteur de la France littéraire lui attribue les Ouvrages suivans: *Maniere de bien nourrir & soigner les enfans nouveaux nés.* Paris, 1750, *in*-4. *Traduction des Statuts des Docteurs Régens de la Faculté de Paris.* 1754, *in*-12.

BERNAERTS, (Guillaume) de Thielt en Flandre, où il naquit en 1520, fut surnommé *Caton* à cause de sa gravité. Il fit son cours de Philosophie à Louvain & après l'avoir achevé en 1538, il commença celui de Médecine dans la même ville. Il fut reçu à la Licence en 1541, & dix ans après, il obtint le bonnet de Docteur, qui lui fraya le chemin à la place de premier Professeur de la Faculté, dans laquelle il succéda à *Jérémie Drivere* en 1554. Il mourut le 15 Mai 1572, & fut enterré à Sainte Gertrude à Louvain. On chargea sa pierre sépulcrale de cet éloge en vers, ou plutôt de cette exhortation à la mort:

Immemor heu fortis, quò proripis alite gressum,
Nec, quid nostra velit parva Tabella, vides?
Tempus erit quô te putris quoque pulvis habebit,
Nam unam, quâ nos, cogeris ire viam.
Hic ego Guillelmus, dederat cui laurea serta
Phœbus, in obscuro pulvere membra roto.
Quinquaginta duos Lachesis mihi neverat annos,
Stamina dum vitæ rupta fuere meæ.
Herbis Latous nequiit succurrere nato,
Parcarum diras vel cohibere manus.
Ergo age, qui legis hæc, meritos persolvere honores
Busto nè pigeat: teque para Tumulo.
Mox moriture, para Tumulo te; flectere falcem
Omnisecam Mortis, telaque nemo potest.

BERNARD, Comte de Trévisa, a donné, suivant *Boerhaave*, quelques Ouvrages de Chymie vers l'an 1453. Il étoit étroitement lié avec *Thomas* le Boulonois, premier Médecin de Charles VIII, Roi de France. C'est ainsi qu'en parlent quelques Auteurs, mais on ne trouve point le nom de *Thomas* dans la liste des premiers Médecins, qui est à la tête de l'Essai historique sur la Médecine en France, par feu M. *Chomel*. Quoiqu'il en soit, on ajoute que *Bernard* a écrit à *Thomas* le Boulonois une Lettre alchymique qui fut imprimée à Bâle en 1583 & en 1600, *in*-8, sous le titre de *Bern. Com. Trevisa de Chymico miraculo, quod lapidem Philosophiæ appellant.*

BERNARD (Jean-Baptiste) naquit à Nantes en 1702. Il étudia la Médecine à Montpellier, où il fut promu au Doctorat en 1732, & se livra ensuite à la pratique dans plusieurs villes de France. Il vint à Paris, & il y fit un séjour d'environ trois ans, pour profiter des secours en tous genres qu'on trouve si abondamment dans cette Capitale. En 1746, il fut nommé à la premiere Chaire de Médecine en l'Université de Douay, &, par les talens qu'il y déploya, il mérita le titre de Correspondant de deux célebres Académies, de celle de Paris en 1759, & de celle de Londres l'année suivante. Nous ne parlerons point, dit M. *Carrere*, de toutes les dissertations académiques qu'il a fait soutenir dans les Ecoles de Médecine de Douay, (si cet Auteur en eût toujours agi ainsi, il eût considérablement dégrossi sa Bibliotheque de la Médecine) nous nous bornerons aux Ouvrages suivans qui méritent seuls quelque attention :

Problema Physiologicum cum tabula figurativâ ipsius solutionem exhibente, propositum ac solutum in scholis Academiæ Duacenæ, seu, Hydraulice corporis humani, variis tabulis figurativis demonstrata. Pars prima. Duaci, 1758, *in*-4. *Pars secunda. Ibidem*, 1759, *in*-4.

Lettre à M. Needham. Douay, 1756. Elle est relative à l'Ouvrage précédent.

BERNIER, (François) natif de Jouar près de Gonnord en Anjou, étudia & prit ses degrés en Médecine à Montpellier l'an 1652. Quoiqu'il eût fait de bonnes études, il paroît qu'il s'appliqua peu à sa profession, & qu'il fut plus célebre par ses livres & par ses voyages, que par la pratique. Il entreprit le voyage d'Asie, où il fut Médecin du Grand Mogol pendant douze ans. Il revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, & vint mourir à Paris le 22 Septembre 1688.

Bernier a donné un judicieux Abrégé François de la Philosophie de *Gassendi*; mais comme le Gassendisme est extrêmement tombé, cet Ouvrage n'est plus lu aujourd'hui, quoiqu'il mériteroit de l'être. *Jean-Baptiste Morin*, Médecin & Professeur en Mathématiques au College Royal de Paris, attaqua *Gassendi* sur la doctrine des atomes & du vuide; *Bernier*, qui étoit un des plus zélés partisans de ce Philosophe, se fit une affaire de le défendre contre son adversaire. Il publia deux écrits, dont l'un intitulé : *Anatomia ridiculi muris*, fut imprimé à Paris en 1651, & l'autre parut dans la même ville en 1654, sous le titre de *Favilla ridiculi muris.* Ces deux titres font une mauvaise allusion au nom de *Morin*, *Maurin*, comme s'il venoit de *Mus*, *Muris.* Ce Médecin a encore écrit *De hominum prima ratione vivendi*; mais ce qui lui a fait le plus d'honneur, c'est l'Histoire détaillée de ce qui regarde les vastes Etats du Grand Mogol & le Royaume de Cachemire. Elle a paru sous ce titre :

Voyage de François Bernier contenant la description de l'Indostan. Paris, 1670, 1671, 4 vol. *in*-12. Amsterdam, 1710, 2 vol. *in*-12, avec figures. Cet Auteur est le premier qui ait regardé la Médecine des Brachmanes d'un œil philosophique. Son Ouvrage jette aussi un grand jour sur la Philosophie des Savans de l'Asie.

BERNIER (Jean) de Blois, fit son cours de Médecine à Montpellier, où il reçut le bonnet de Docteur en 1647. Il pratiqua pendant plus de 40 ans &

fut un des premiers partisans de l'émétique ; mais sa profession lui réussit mal, car il acquit peu de réputation & peu de bien. Se trouvant dénué de fortune, le chagrin le rendit satyrique, & il employa son loisir à composer des Ouvrages qui se ressentent de son caractere. Il a donné un *Anti-Ménagiana. Des Réflexions, Pensées, bons Mots & Anecdotes*, sous le nom de *Popincourt*. Un Traité sur *Rabelais* qui est intitulé : *Jugement & nouvelles Observations sur les Œuvres Grecques, Latines, Toscanes & Françoises de Maître François Rabelais, Docteur en Médecine; ou Le véritable Rabelais réformé, avec la Carte du Chinonois, les Médailles de Rabelais, celles de l'Auteur & celles du Médecin de Chaudray, auquel cet Ouvrage est dédié par un Médecin son contemporain & son admirateur.* Paris, 1697, *in*-12. On ne voit point pourquoi il soit ici parlé des Œuvres Grecques, Latines & Toscanes de *Rabelais* ; on n'en connoît aucunes qu'on puisse appeller Grecques ou Toscanes. Quant à celles qui sont en Latin, elles se réduisent à de petits Traités d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1532.

Bernier est encore Auteur d'une *Histoire de Blois* qui fut mise au jour à Paris en 1682. Mais celui de ses Ouvrages qui fit le plus de bruit & qui a rapport avec la matiere que je traite, est une Histoire de la Médecine, qu'il publia neuf ans avant sa mort arrivée à Paris le 18 Mai 1698, à l'âge de 76 ans. Cet Ouvrage est intitulé :

Essais de Médecine, où il est traité de l'Histoire de la Médecine & des Médecins, du devoir des Médecins à l'égard des malades, & de celui des malades à l'égard des Médecins ; de l'utilité des remedes & de l'abus qu'on en peut faire. Paris, 1689, *in*-4. Il a donné un *Supplément au Livre des Essais de Médecine.* Paris, 1691, *in*-4. La seconde édition a paru sous ce titre : *Histoire chronologique de la Médecine & des Médecins.* Paris, 1695, 1714, *in*-4. L'Auteur prend, à la tête de son Livre, le titre de Conseiller & Médecin ordinaire de feue Madame, la Duchesse Douairiere d'Orléans, c'est-à-dire, de Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, Duc d'Orléans, laquelle mourut en 1672. L'Ouvrage est divisé en trois parties. Il est rempli de recherches très-curieuses, mais faites sans aucun choix & sans exactitude, de sorte qu'il ne peut guere servir que d'indication : encore faut-il prendre garde de n'employer ce qu'il dit, qu'après l'avoir vérifié. Ce défaut est d'autant plus grand, que l'humeur chagrine & caustique de l'Auteur en est la principale cause ; on le remarque sur-tout dans la seconde partie, où il fait une satyre violente des quatre plus fameux Médecins qui pratiquoient à Paris de son tems, savoir *de Lorme*, *Guénaut*, *Brayer* & *Bélay*, qui y sont extrêmement maltraités.

BERNOUILLI (Jean) vint au monde à Bâle le 7 Août 1667. Ce fut à l'Ecole de *Jacques*, son frere, qu'il apprit les Mathématiques ; mais le disciple égala bientôt le Maître, s'il ne le surpassa pas. En 1690, il vint à Paris pour y voir les Savans de cette Capitale, & il y fit connoissance avec le Pere Malebranche, Cassini, la Hire, Varignon & le Marquis de l'Hôpital. En 1694, il passa à Groningue, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine. L'action des muscles est le sujet de sa These inaugurale ; suivant lui, c'est au gonflement des vésicules de la fibre motrice qu'il faut en rapporter la cause, & c'est en pro-

portion de ce gonflement que les Mufcles fe raccourciffent. *Michelotti* goûta tellement la théorie que l'Auteur a expofée dans cette Thefe, qui eft intitulée : *De motu mufculorum Meditationes Mathematicæ*, qu'il orna cette differtation d'un Commentaire & la joignit à fon Traité : *De feparatione humorum*. En 1695, *Bernouilli* fut nommé Profeffeur des Mathématiques dans la même Univerfité de Groningue ; mais celle de Bâle l'attira quelques années après dans fes Ecoles, & il commença d'y enfeigner en 1705. Son mérite reconnu lui avoit déja ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris en 1699 ; la Société Royale de Londres, l'Académie de Pétersbourg, l'Inftitut de Bologne le mirent auffi au nombre de leurs Membres. Ce grand homme mourut dans fa ville natale le 1 Janvier 1748. Ses Ouvrages ont été recueillis & publiés à Laufanne fous le titre d'*Opera omnia*, 1742, 4 volumes *in*-4, avec figures.

Bernouilli eut deux fils, *Nicolas* & *Daniel*, qui furent appellés dans l'Univerfité naiffante de Pétersbourg, où ils arriverent le 27 Octobre 1725. *Nicolas* y mourut d'une fievre lente le 27 Juillet de l'année fuivante ; & comme ce court intervalle avoit fuffi pour lui mériter une eftime générale, la Czarinne Catherine voulut lui donner une marque particuliere de la fienne, en faifant les fraix de fon enterrement. *Daniel* prit le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle avant fon départ pour la Ruffie, mais il n'y féjourna pas long-tems & fut rappellé dans fa ville natale, pour y remplir les Chaires d'Anatomie & de Botanique. Voici les titres de fes Thefes de Licence & de Doctorat :

Pofitiones mifcellaneæ Medico-Anatomico botanicæ. Bafileæ, 1721. *in*-4.

Differtatio inauguralis de Refpiratione. Ibidem, 1721 *in*-4. Il évalue la quantité d'air qui entre dans le poumon à chaque infpiration, & foutient que le *Sternum* fe porte en avant lorfque la poitrine fe dilate. Il a encore écrit :

Hydrodynamica, five, de viribus & motibus fluidorum. Argentorati, 1738, *in*-4.

BERRYAT, (J.) Médecin ordinaire du Roi, Intendant des Eaux Minérales du Royaume de France, Correfpondant de l'Académie des Sciences de Paris & Membre de celle d'Auxerre, mourut en 1754. Il a publié les 2 premiers volumes de la Collection académique, & des *Obfervations phyfiques & médicinales fur les Eaux minérales d'Epoigny* aux environs d'Auxerre. Ce dernier Ouvrage a paru à Auxerre en 1752, *in*-12. On trouve plufieurs Mémoires de fa façon dans les Regiftres de la Société de cette ville.

BERTAPALIA, ou PRÆDAPALIA (Léonard) de Padoue, vécut au commencement du XV fiecle, du tems de *Montagnana*. Il fe diftingua également par l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie, mais il eft plus connu du côté de la derniere. Les diffections anatomiques lui ont manqué pour s'inftruire de la ftructure du corps humain ; car il ne fait mention que de deux, l'une en 1439 & l'autre en 1440 ; encore en parle-t-il comme d'une chofe affez rare de fon tems. Il paroît avoir eu autant & plus de hardieffe que fes contemporains dans la pratique de la Chirurgie, puifqu'il ofa employer les cauftiques pour extirper un cancer qui n'étoit point ulcéré ; il leur préféroit néanmoins les cauteres dans la plupart des occafions, & en général, il

se servoit de beaucoup d'emplâtres. On pourroit lui reprocher d'autres défauts, tant dans sa façon d'agir que dans celle de penser, mais on doit les attribuer aux erreurs courantes de son siecle qui avoient subjugué son esprit. Crédule jusqu'à la superstition, entêté de l'Astrologie judiciaire, il adopta toutes les mystérieuses pratiques qui entroient alors dans la cure des maladies. Grand admirateur des secrets, il ne finit pas de vanter ceux dont il faisoit usage. Les Traités que nous avons de lui ne se ressentent que trop de son aveuglement sur tous ces points. Ils ont paru à Venise en 1490, *in-fol.* sous le titre de *Chirurgia, seu, Recollectæ super quartum Canonis Avicennæ*; dans la même Ville en 1519, *in-fol.* avec les Ouvrages de *Gui de Cauliac*, de *Roland* & de *Roger*. On les trouve encore dans la Collection de Venise, 1546, *in-fol.* sous cet autre titre : *De apostematibus, de vulneribus, de ulceribus, de ægritudinibus nervorum & ossium.* On met la mort de *Bertapalia* en 1460.

Papadopoli dit qu'il eut un fils, nommé *Jean-Michel*, qui fut Lecteur de Chirurgie à Padoue en 1535 & 1536. Mais *Jean-Michel* auroit commencé bien tard à monter en Chaire; car il auroit eu alors 75 ou 76 ans, en supposant même qu'il ne fût né que l'année de la mort de son pere.

BERTHEMIN (Dominique) naquit à Vézelize le 11 Octobre 1580. C'est à ce Médecin qu'on doit des éclaircissemens plus raisonnés sur la nature des Eaux de Plombieres, qu'il fut analyser beaucoup mieux que ses prédécesseurs. Avant lui, on se baignoit seulement dans ces Eaux, mais on n'en buvoit point; il fut le premier qui en fit boire au bon Duc Henri. Cet exemple, suivi pour le bien de l'humanité, immortalise la mémoire de *Berthemin*. On a de lui un *Discours des Eaux & Bains de Plombieres.* Nancy, 1609, 1615, *in-8.* Il a encore été imprimé depuis; on peut même dire que tout ce qui a été publié relativement à cet objet, est tiré en grande partie de l'Ouvrage de cet Auteur. Il mourut dans sa Terre de Pont en 1633.

BERTHEREAU, (Mathieu) Chirurgien du XVII siecle, étoit d'Angers. Après avoir fini son cours de Philosophie au College de Lisieux à Paris, il étudia la théorie de la Chirurgie, & passa ensuite à l'Hôtel-Dieu pour y vérifier ses connoissances par les observations de la pratique. Dans l'entretems de ses exercices dans cet Hôpital, il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient contribuer à son instruction; & ce fut en particulier dans les Ecoles de la Faculté de Paris qu'il acquit ce fonds de science, qui le fit briller & lui mérita la réputation dont il a constamment joui. Lorsqu'il fut en état de se livrer au public, il se rendit à la Rochelle, où il prit des Lettres de Maîtrise en Chirurgie. Il servit ensuite dans les Armées du Roi Louis XIII, en qualité de Chirurgien-Major du Régiment de Piémont. Mais comme il n'avoit pas perdu de vue les avantages qu'il pourroit retirer de son établissement à Paris, il revint bientôt dans cette Capitale, & se fit recevoir dans la Communauté de Saint Côme. Le Cardinal de Richelieu, qui connoissoit le mérite de *Berthereau*, mit toute sa confiance en lui pendant le cours de ses expéditions militaires; il fut même si content de ses services, qu'il le nomma à l'emploi de Chirurgien-Major des Camps & Armées du Roi.

Berthereau étoit un homme de grande probité, ſans hauteur, ſans ambition; on ne ſavoit ce qu'il falloit plus admirer en lui, la modeſtie ou les talens. Vers la fin de ſes jours, il abandonna l'exercice de ſon Art, & ne s'occupa que de l'étude de la Philoſophie, dans laquelle il avoit pris *Deſcartes* pour modele & pour guide. Il vécut, pour ainſi dire, dans la retraite, connu de peu d'amis, ignoré du reſte du monde, ſe contentant de peu, & donnant la meilleure partie de ſes revenus aux pauvres. Ses libéralités à leur égard l'auroient mis dans le cas de manquer lui-même du néceſſaire, ſi la caducité & les infirmités de ſon âge ne l'euſſent averti qu'il falloit ſonger à quelque réſerve pour ſubſiſter dans la vieilleſſe. Il étoit dans l'impuiſſance de s'aider, lorſqu'il abandonna ſa retraite & ſe fit tranſporter à l'Hôpital des Quinze-Vingts, pour y être à portée des ſoins de *Charles Daron*, Chirurgien de cette Maiſon, ſon ancien ami. Il convint d'une ſomme d'argent avec les Adminiſtrateurs de cet Hôpital pour ſon logement & ſa nourriture, & il y demeura juſqu'à ſa mort arrivée le 7 Février 1675. L'Hôtel-Dieu recueillit ſa ſucceſſion qui montoit à plus de quatre-vingt mille livres.

BERTIN (Joſeph-Exupere) naquit le 25 Juin 1712 à Tremblay, Dioceſe de Rennes. Il étudia la Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Paris & il y reçut le bonnet de Docteur en 1740; ſes Veſpéries ſont du 24 Octobre, ſon Doctorat du 26 du même mois, & ſa Paſtillaire du 23 Novembre. Son goût pour l'Anatomie annonça tous les progrès qu'il feroit dans cette partie; c'eſt à eux qu'il doit l'entrée de l'Académie des Sciences, à qui il a donné pluſieurs Mémoires ſur des ſujets intéreſſans. Ils font honneur à l'eſprit de recherches qu'on y remarque, & quoiqu'ils ſoient quelquefois parſemés de réflexions hazardées, l'Auteur n'a pas moins mérité l'accueil des Savans.

Le principal Ouvrage de M. *Bertin* eſt un *Traité d'Oſtéologie* imprimé à Paris en 1754, quatre volumes *in*-12. Ce Médecin a examiné & décrit les os ſecs & les os frais avec beaucoup d'exactitude. Il a découvert deux ſinus dans les racines des petites aîles du ſphénoïde, des conduits creuſés dans les os maxillaires ſupérieurs, leſquels reçoivent quelques vaiſſeaux ſanguins & quelques nerfs des dents. Pour le dire en un mot, la deſcription qu'il donne des ſinus de la face mérite d'être conſultée; c'eſt-là qu'il parle de ſes cornets ſphénoïdaux, dont on prétend que *Schneider* a eu connoiſſance avant lui.

Les démêlés littéraires de MM. *Ferrein* & *Bertin* ont fait trop de bruit, pour les paſſer ſous ſilence. Le premier avoit propoſé une nouvelle théorie de la voix, qu'il établiſſoit ſur l'allongement & le raccourciſſement des ligamens de la glotte. Le ſecond, qui prétendoit que le reſſerrement de la glotte fait les ſons aigus, & que les ſons graves ſont produits par le relâchement de cet organe, fit paroître une *Lettre ſur un nouveau ſyſtême de la voix*, imprimée à Paris en 1745, *in*-8. *Ferrein* ſe mit en garde contre cette attaque; lui ou *Montagnat*, ſon ami, la repouſſerent vivement par un *Eclairciſſement en forme de Lettre ſur la découverte qu'a fait M. F.* Paris, 1746, *in*-8. Cette diſpute ouvrit bientôt un nouveau champ à ces ſavans adverſaires. *Ferrein* s'attribuoit en quel-

que forte la découverte des vaisseaux transparens de l'uvée, en mettant sa description fort au dessus de celle que *Hovius* en avoit donnée. *Bertin*, au contraire, soutenoit que son Collegue n'avoit rien avancé, qu'il n'eût puisé dans les Ouvrages de ses prédécesseurs. *Montagnat* parut alors sur la scene & répondit à l'accusation de *Bertin* par une *Lettre sur un nouveau genre de vaisseaux découverts dans le corps humain.* Paris, 1746, *in*-8. M. *Haller*, qui donne l'Histoire de toutes ces discussions dans ses Notes sur la méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, fait honneur à *Ruysch* de la découverte des vaisseaux blancs de l'uvée; & M. *Portal* ajoute, dans son Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, qu'ils ont été amplement décrits par *Vieussens.* La dispute ne fut point terminée par la Lettre de *Montagnat. Bertin*, qui sentoit toute la supériorité de ses preuves, y répondit sous le voile de l'anonyme; mais le public le reconnut dans les *Lettres sur le nouveau systême de la voix & sur les arteres lymphatiques*, qui furent adressées en 1748 à M. *Gunz*, Professeur d'Anatomie à Leipsic, & qui contiennent une critique amere des Ouvrages de M. *Ferrein.*

Un nouveau sujet alluma une guerre ouverte entre de nouveaux champions. Il s'agissoit de décider du terme de l'accouchement. MM. *Bertin* & *Petit*, Médecins de Paris, M. *Lebas*, Chirurgien de la même ville, donnoient à ce terme une extension capable de troubler le repos des familles, en leur faisant adopter, pour descendans légitimes, des enfans qui naissent trop longtems après la mort du mari de leur mere, pour regarder celui-ci comme pere. M. *Bertin* exposa ses sentimens dans une *Consultation sur la légitimité des naissances tardives*, publiée à Paris en 1764, *in*-8. Il prétend que s'il y a des parts de sept mois, c'est parce que le fœtus est, dans ce cas, plus capable d'atteindre sa perfection en peu de tems, à raison que la mere lui fournit une plus grande quantité de sucs nourriciers; mais comme il y a des meres & des fœtus qui n'ont point cette disposition à un aussi haut degré, c'est delà qu'il arrive que les grossesses sont quelquefois prolongées, & les accouchemens retardés jusqu'au onzieme mois & même plus tard. Tels étoient les fondemens sur lesquels *Bertin* s'appuyoit pour admettre également les naissances précoces & tardives. M. *Bouvart*, célebre Médecin de la Faculté de Paris, a solidement réfuté ces nouvelles opinions par le témoignage des Auteurs les plus instruits & les plus dignes de foi, soit de Médecine, soit de Jurisprudence. Il soutient qu'il n'y a point de grossesse prolongée au delà de dix mois, dix jours.

M. *Bertin* exerce sa profession à Rennes, où il s'est retiré depuis quelques années.

BERTINI, (George) Médecin qui fut en estime dans le XVI siecle, étoit de la Province de la Terre de Labour. Il est Auteur de quelques Ouvrages:

De consultationibus Medicorum & methodicâ febrium curatione Commentarius. Basileæ, 1586, *in*-8.

Medicina Libris viginti methodicè absoluta, in qua mutuus Græcorum & Arabum consensus; legitima veteris Medicinæ adversùs Paracelsistas defensio; vera Animadversionum

ſionum Argenterii in Hippocratem & Galenum confutatio &c. continentur. Baſileæ, 1587, *in-fol.*

Antoine-François Bertini, autre Médecin Italien, a défendu ſa Profeſſion contre les attaques de ſes principaux adverſaires, ſpécialement contre celles de *Léonard de Capoa*, par un Traité imprimé à Lucques en 1699, *in-4*, ſous le titre de *La Medicina difeſa delle calumnie d'uomini volgari e della opoſizione di dotti.* Il a auſſi écrit contre *Manfredi.*

BERTRAND, (Jean-Baptiſte) Médecin & Membre de l'Académie de Marſeille, né à Martigues le 12 Juillet 1670, mourut le 10 Septembre 1752. On a de lui une *Relation hiſtorique de la peſte de Marſeille*, *in-12*, des *Lettres à M. Deidier ſur le mouvement des muſcles*, & des *Diſſertations ſur l'air maritime*, où l'on trouve de bonnes obſervations.

BERTRAND (Thomas-Bernard) de Paris, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de ſa ville natale en 1710. Attentif à tout ce qui pouvoit faire honneur à la Compagnie dont il étoit Membre, il fit un Recueil intéreſſant, dans lequel on trouve beaucoup de choſes ſur la vie des Médecins de Paris. Ce précieux Ouvrage n'a point encore vu le jour; il eſt en manuſcrit dans le Cabinet de M. *Bernard-Nicolas Bertrand*, Docteur de la même Faculté, depuis 1748. Ce Médecin devroit mettre la derniere main au Recueil de ſon pere, & le publier avec les Commentaires ſur l'Hiſtoire de la Faculté, dont il eſt encore poſſeſſeur. Ces Commentaires ſont de la façon de *Jean-Baptiſte Alliot de Muſſay* qui prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de Paris en 1717. L'ordre & la clarté que M. *Bernard-Nicolas Bertrand* a mis dans les *Elémens de Phyſiologie* qu'il a publiés à Paris en 1756, *in-12*, annoncent l'étendue de ſes talens, & font que le public regrette d'autant plus qu'il n'ait pas encore travaillé à mettre au jour les précieux Manuſcrits qu'il a dans ſon Cabinet. M. *Baron*, qui parle de ces Manuſcrits dans le diſcours qu'il a donné à la tête de l'Ouvrage intitulé : *Quæſtionum Medicarum ſeries Chronologica*, faiſoit des vœux en 1752, pour que M. *Bertrand* les fit imprimer.

L'exemple de M. *Lorry*, qui a publié les Mémoires du célebre *Aſtruc* ſur l'Hiſtoire de la Faculté de Montpellier, eſt bien capable d'animer les Médecins de Paris à s'entrecommuniquer les Recueils dont ils ſont les dépoſitaires. La combinaiſon de ces Manuſcrits répandroit un grand jour ſur l'Hiſtoire de leur Compagnie; & les Regiſtres de la Faculté ajouteroient le dernier point de perfection à cet Ouvrage tant deſiré. Les extraits de *Gui Patin*, dont M. *Etienne-Louis Geoffroy* eſt poſſeſſeur, le Manuſcrit compoſé par *Fabien Perreau* & *Urbain Leaulté*, que M. *Urbain Vandeneſſe* conſervoit dans ſon Cabinet, & tant d'autres mémoires relatifs à ce ſujet, fourniroient un canevas bien ample au Rédacteur de l'Hiſtoire intéreſſante que le public ſouhaite avec la plus vive ardeur.

BERTRANDI (Ambroiſe) naquit à Turin le 18 Octobre 1723. Les progrès qu'il fit dans ſes premieres études & l'application qu'il donna à celle de la Philoſophie, lui mériterent l'eſtime de M. *Klinger*, Profeſſeur de Chirurgie, qui

lui prêta tous les fecours poffibles, pour l'encourager dans le deffein qu'il avoit de fe confacrer à la pratique de cet Art utile. L'Anatomie fixa d'abord l'attention de *Bertrandi*, & comme il la cultiva par goût & avec beaucoup de zele, il fe mit fi promptement au fait de la ftructure du corps humain, qu'il fut un fujet d'admiration à fes condifciples & à fes Maîtres. En moins de deux ans, il devint Préfet du College de Chirurgie de Turin, & peu de tems après, Répétiteur de Pratique. Il fut admis à la Maîtrife en 1747; l'année fuivante, il fut aggrégé au College, & en 1752 il obtint la place de Profecteur dans le Théatre anatomique de l'Univerfité de fa ville natale. Le Roi, qui deftinoit *Bertrandi* à de plus grands emplois, lui accorda alors une penfion pour le mettre en état d'aller perfectionner fes connoiffances dans les pays étrangers. Ce puiffant aiguillon le piqua d'honneur, & fenfible, autant qu'on peut l'être, aux bienfaits de fon Prince, il en fit un fi bon ufage, qu'il en mérita de plus grands par l'habileté qu'il s'acquit dans fa profeffion. Il fe rendit à Paris en la même année 1752, & fut plus affidu que perfonne aux leçons des Profeffeurs & Démonftrateurs de cette Capitale. Il s'y fit même tant de réputation par les favans Mémoires qu'il préfenta à l'Académie de Chirurgie, qu'il mérita le titre d'Affocié de cette Compagnie. En 1754, il paffa à Londres, où il fuivit pendant quelques mois la pratique de M. *Bromfield*, Chirurgien de la Cour. En 1755, il revint à Paris, & après y avoir fait de nouveaux progrès, il fe rendit à Turin, où il ne tarda pas à être nommé à l'emploi de Profeffeur extraordinaire de Chirurgie, qui lui fournit l'occafion de mettre au grand jour les belles connoiffances qu'il avoit acquifes dans fes voyages. Il fe fit eftimer par cet endroit, mais plus encore du côté de la pratique ; fes fuccès le répandirent fi avantageufement dans Turin, qu'il obtint le titre de Profeffeur ordinaire & la charge de Chirurgien du Roi. *Bertrandi* n'a pas joui long-tems de ces avantages, car il eft mort en 1765, à peine âgé de 43 ans; mais toute courte qu'ait été fa vie, elle n'a pas été fans fruit pour le public. On a de lui plufieurs Mémoires dans les Mêlanges de Turin, & féparément deux Differtations anatomiques publiées en 1748, *in*-4, l'une *De Hepate* & l'autre *De Oculo*. Son principal Ouvrage a paru à Nice en 1763, *in*-8, fous le titre de *Trattato delle operazioni di Chirurgia.* C'eft un précis des principales opérations de la Chirurgie dans lequel il a fait entrer tout ce qui a été dit de mieux fur cette matiere. M. *Solier*, Docteur des Facultés de Médecine de Rheims & de Paris, a traduit cet Ouvrage en François, & l'a fait imprimer dans la derniere ville en 1769, *in*-8, avec figures.

BERTRATIUS, BERTRUCCIUS, ou BERTUCCIUS, (Nicolas) Médecin de Bologne, vécut vers l'an 1280, ou, felon d'autres, en 1312. C'eft de lui même qu'on fait qu'il étoit originaire de la Lombardie & qu'il avoit été fort occupé à Bologne, où il a écrit un Ouvrage qui a été imprimé plufieurs fois & prefque toujours fous des titres différens.

Compendium, five, ut vulgò infcribitur, Collectorium Artis Medicæ, tàm practicæ quàm fpeculativæ. Lugduni, 1509, *in*-8, 1518, *in*-4. *Coloniæ*, 1537, *in*-4.

In Medicinam practicam Introductio. Argentinæ, 1533, *in*-24, 1535, avec les Œuvres de *Johannitius*.

Methodus cognoscendorum tàm particularium quàm universalium morborum. Moguntiæ, 1534, *in-4*, avec le Traité de *C. Heylius*, qui est intitulé : *Artificialis Medicatio.*

BESLER, (Jérôme) naquit à Nuremberg le 29 Septembre 1566, & le même jour de l'année 1592, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle. Il fut un des premiers Membres du College de Nuremberg; il le gouverna sept fois en qualité de Doyen, & il y occupa la charge d'Inspecteur & de Visiteur des Pharmacies pendant trente-six ans. On met sa mort au 22 Novembre 1632.

Basile Besler, son frere, étoit aussi de Nuremberg, où il vint au monde en 1561. Celui-ci s'appliqua à la Pharmacie qu'il exerça dans sa ville natale; & comme il avoit fait quelques progrès dans l'étude de la Botanique, il donna la description des plantes que *Conrad de Gemmingen* avoit fait graver à ses fraix sur 356 planches, & il y ajouta plusieurs synonymes. L'Ouvrage est de toute beauté; mais c'est dommage que parmi ces plantes, dont la plupart ont été dessinées d'après nature & d'autres copiées sur les figures qu'en ont donné les meilleurs Auteurs, il s'en trouve plusieurs qui sont de pure imagination ou absolument défectueuses. Malgré ce défaut, on ne doit pas moins estimer le laborieux *Besler*; il a fait ce qu'il a pu pour rendre ce Recueil utile aux amateurs; il auroit cependant pu faire mieux, s'il avoit eu plus de connoissances dans la Botanique. Il n'étoit point lettré; il savoit même si peu de Latin, qu'il chargea son frere de composer la Préface dont il vouloit orner cet Ouvrage qui a paru sous ce titre :

Hortus Eystetensis, sive, diligens & accurata omnium plantarum, florum, stirpium, ex variis orbis terræ partibus singulari studiô collectarum, quæ in celeberrimis, viridariis Arcem Episcopalem ibidem cingentibus, hoc tempore conspiciuntur, delineatio & ad vivum repræsentatio. Norimbergæ, 1613, 4 volumes, *in-folio maximo*, avec 1533 figures. *Ibidem*, 1640, 1750, 4 volumes *in-fol.* Les deux dernieres éditions n'approchent pas de la beauté de la premiere. Il y a un exemplaire de celle-ci magnifiquement enluminé dans la Bibliotheque de l'Eglise Cathédrale de Tournay.

Nous avons encore de *Basile Besler* :

Fasciculus rariorum & adspectu dignorum varii generis. Norimbergæ, 1616, *in-4*. On y trouve quelques plantes marines & plusieurs fruits.

Icones florum & herbarum in gratiam herbarum Cultorum promulgatæ. Norimbergæ, 1622, *in-fol.* C'est la continuation de l'*Hortus Eystetensis.*

BESLER, (Michel-Rupert) fils de *Jérôme*, naquit en 1607, à Nuremberg. Après avoir pris ses degrés à Altorf, il revint dans sa patrie, où il pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation & fut quatre fois Doyen du College. Il mourut en 1661, & laissa au public quelques Ouvrages intéressans.

Admirandæ fabricæ humanæ mulieris, partium generationi potissimùm inservientium & fœtûs, fidelis quinque tabulis, ad magnitudinem naturalem & genuinam, typis æneis impressis, hactenus nunquam visa delineatio. Noribergæ, 1640, *in-fol.* L'Auteur a joint assez de détails physiologiques à ce qu'il a écrit sur la structure des parties. Ses planches, qui sont tirées pour la plupart des Ouvrages de *Fabrice d'Aquapendente*, sont encore plus grossieres que celles de cet Anatomiste.

Observatio Anatomico-Medica singularis cujusdam trigeminos nixæ. Ibidem, 1644, *in-4.*

Il n'y avoit qu'un feul placenta pour ces trois enfans, mais comme chacun d'eux avoit fon cordon, cette maffe, qui fembloit ne former qu'un tout uniforme, n'avoit pris cette figure que par la réunion des trois placenta en un feul corps. On remarque affez fouvent la même chofe dans le cas des jumeaux.

Gazophilacium rerum naturalium nunquam editarum cum figuris æneis. Noribergæ, 1642, *in-fol.* Cet Ouvrage ne contient prefque que des planches, avec les noms & une très-courte defcription de quelques fimples rares, & d'un plus grand nombre d'oifeaux, de poiffons & de coquillages. Il y a une autre édition de ce Recueil qui a paru à Leipfic en 1716, *in-fol.* fous le titre de *Rariora Mufæi Befleriani, quæ Michaël Rupertus & Bafilius Beflerus collegerunt*, avec les Commentaires de *Jean-Henri Lochner.* On y trouve la plupart des planches de l'édition de Nuremberg, fi l'on en excepte celles qui repréfentent les plantes; mais on les a remplacées par quantité de figures de foffiles, d'animaux & de coquillages que *Bafile Befler* avoit fait graver, & dont il avoit enrichi un Recueil imprimé à Nuremberg en 1616, *in-fol.* forme d'Atlas, fous le titre de *Continuatio rariorum & adfpectu digniorum varii generis, quæ collegit & fuis impenfis æri incudi curavit & evulgavit.*

M. *Carrere* ne renvoie la naiffance de *Michel-Rupert Befler* à la fin du XVI fiecle, que pour fauver la contradiction qui réfulte de la naiffance d'un Auteur en 1607, & de la publication d'un de fes Ouvrages en 1613; mais ce nouveau Bibliographe eft dans l'erreur, & il n'y eft tombé, que parce qu'il a confondu l'*Hortus Eyftetenfis* imprimé à Nuremberg en 1613, avec le *Gazophilacium* dont la premiere édition eft de 1642.

BESSE (Jean) de Peyruffe dans le Rouergue, fut difciple de *Chirac* à Montpellier. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris en 1713, parvint à la charge de premier Médecin de la Reine Douairiere d'Efpagne, & mourut à Paris dans un âge avancé. Il étoit à peine forti des Ecoles de Montpellier, lorfqu'il compofa un Ouvrage intitulé: *Recherches analitiques de la ftructure des parties*, qui parut à Touloufe en 1702, deux volumes *in-8.* C'eft un vrai Roman en Médecine, dans lequel il a étalé la doctrine de *Chirac*; il fe fait honneur d'en avoir fuivi les principes. Il remonte des effets aux caufes en arrangeant le méchanifme des fonctions, comme s'il n'y avoit rien de plus fimple à faire, & de plus certain que l'ordre qu'il leur donne. Du ton dont il parle, il femble que lui-même avoit eu la commiffion de créer le corps humain. Emporté par fon fyftême favori, dont l'acide & l'alcali étoient la bafe, il ne parle que de fermentation; c'eft même par elle qu'il explique le myftere obfcur de la formation du fœtus.

Ce Médecin fe brouilla avec *Helvétius* & l'attaqua par une *Lettre critique contre l'idée générale de l'économie animale & les obfervations fur la petite vérole.* Paris, 1723, *in-12.* On y trouve des forties affez vives & des ironies piquantes fur le compte de fon adverfaire, qu'il accufe de plagiat au fujet de la Théorie de l'inflammation, dont *Boerhaave* eft l'Auteur. *Beffe* n'eft rien moins que partifan des idées du Médecin Hollandois; il foutient que la caufe la plus commune de l'inflammation eft l'obftruction des vaiffeaux capillaires.

fanguins, & non le paffage du fang dans les vaiffeaux lymphatiques. *Helvétius* répondit à fon antagonifte fur un ton également aigre; mais, pendant qu'il employoit l'autorité publique pour empêcher *Beffe* de publier de nouveaux Ecrits, celui-ci fit fecretement imprimer une *Replique aux Lettres de M. Helvétius au fujet de la critique de fon Livre de l'Œconomie animale & de la petite vérole.* Paris, fous le nom d'Amfterdam, 1726, *in*-12. Tels font les hommes. Leurs difcuffions littéraires dégénerent fouvent en déclamations fatyriques; mais ils ne manquent jamais plus ouvertement aux devoirs que la politeffe prefcrit, que lorfqu'il s'agit de foutenir un fyftême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont adopté par attachement aux principes de leurs Maîtres. A quoi buttent tous ces débats? Qu'en arrive-t-il? La paffion rend les deux partis fourds à la voix de la vérité; les farcafmes & les inveƈtives découlent de leur plume irritée; le public, qui ne tire de ces Ecrits aucune lumiere fur les doutes que la difpute a fait naître, en finit la leƈture par rire de leurs Auteurs.

BETBEDER, (Jean) Doƈteur & Profeffeur de Médecine en l'Univerfité de Bordeaux, Membre de l'Académie des Sciences, & Médecin de l'Hôpital de Saint André de la même ville, a donné au public:

Differtation fur les eaux minérales du Mont de Marfan. Bordeaux, 1750, *in*-12.
Hiftoire de l'Hydrocéphale de Begle. 1755, *in*-12.

BETHENCOURT, (Jacques DE) Médecin de Rouen, publia en 1527 un Traité intitulé:

Nova pœnitentialis quadragefima, necnon Purgatorium in morbum Gallicum feu venereum, unà cum dialogo aquæ argenti & ligni Guaïaci colluƈtantium fuper diƈti morbi prælaturâ. Opus fruƈtiferum. Parifiis, 1527, *in*-8. La pénitence quadragéfimale, dont il parle dans le titre de cet Ouvrage, doit s'entendre de la grande diete qu'on faifoit obferver à ceux qu'on mettoit à l'ufage du bois de Guaïac; & le purgatoire, dont il parle encore, ne fignifie autre chofe que les douleurs qui accompagnent la falivation excitée par le mercure.

Béthencourt eft communément regardé comme le premier Médecin François qui ait écrit fur les maux vénériens; ils parurent peut-être à Rouen plutôt que dans les autres villes du Royaume; ils y firent au moins plus de ravages qu'ailleurs, fi l'on en croit *Rabelais* & *Antoine Menjot.* Notre Auteur affure que la vérole n'étoit connue en France que depuis environ trente ans, lorfqu'il publia le Traité dont on vient de donner le titre. Il fixe l'époque de l'introduƈtion de cette maladie dans le Royaume, à peu d'années après la conquête de Naples par Charles VIII, en 1495.

BETTI, (Antoine-Marie) Médecin natif de Modene, alla s'établir à Bologne, où il obtint la qualité de Citoyen. Il devint enfuite Leƈteur de Logique, & parvint enfin à la Chaire de Médecine Pratique, qu'il rempliffoit avec réputation, lorfqu'il mourut le 16 Décembre 1562. On a de lui un Commentaire fur *Avicenne*, un Traité *De prandio & cœna*, & un autre *De caufa conjunƈta, deque bilis coƈtione*, qui parut à Bologne, en 1566, *in*-8.

BETTS (Jean) naquit à Winchester en Angleterre. Il étoit Membre du College de Christ à Oxford, lorsque les Parlementaires l'obligerent d'en sortir en 1647, parce qu'il étoit soupçonné d'être du parti du Roi Charles I. Ce fut alors qu'il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine, dont il fut reçu Bachelier le 11 Avril 1654, & bientôt après Docteur. Il se rendit ensuite à Londres, où il exerça sa profession avec beaucoup de célébrité, surtout parmi ceux qui suivoient, comme lui, la Religion Catholique Romaine ; il fut aussi Médecin ordinaire du Roi Charles II. Nous avons de la façon de *Betts* une assez mauvaise Dissertation *De ortu & naturâ sanguinis*, qui parut à Londres en 1669, *in*-8, avec l'histoire de la dissection de Thomas Parre, cet Anglois qui parvint à l'âge de 152 ans & neuf mois. On trouve encore cette Dissertation dans le Recueil des Ouvrages d'*Harvée*, imprimé à Londres en 1766, *in*-4.

BEVEROVICIUS, (Jean) communément appellé BEVERWYCK, naquit à Dordrecht, dans une famille noble, le 17 Novembre 1594, de *Barthélémi van Beverwyck* & de *Marie Boot van Wezel*, parente du célebre *André Vésale*. Il fut élevé sous la conduite de *Gerard-Jean Vossius*, qui lui apprit les Langues Latine & Grecque. A l'âge de seize ans, on l'envoya à Leyde où il se perfectionna dans les Belles-Lettres sous *Baudius* & *Heinsius*, pendant qu'il assistoit aux Leçons de *Paaw*, de *Vorstius* & de *Heurnius*, Professeurs de la Faculté de Médecine en l'Université de la même ville. Au bout de quatre ans d'étude sous ces habiles Maîtres, il passa en France & s'arrêta à Caen & à Paris, mais plus long-tems à Montpellier, où il se lia d'amitié avec *Jean Varandé* & *François Ranchin*. En 1616, il alla en Italie, & s'attacha particulierement à *Roderic Fonseca*, à *Sanctorius*, à *Jean-Baptiste Sylvaticus*, célebres Professeurs de Padoue, sous qui il continua ses études & prit le bonnet de Docteur. Mais comme il ne se contenta pas de la science de l'Ecole, & qu'il voulut y ajouter celle qui ne s'apprend nulle part mieux qu'au lit des malades, il se rendit à Bologne, où il suivit *Fabrice Bartholet* dans ses visites. Ce ne fut qu'après avoir ainsi multiplié ses connoissances, qu'il songea à retourner dans sa patrie ; en chemin faisant, il visita *Félix Plater* & *Gaspar Bauhin* à Bâle, *Thomas Fienus* à Louvain, & reparut enfin à Dordrecht, où il fit son unique affaire de la pratique. Les heureux succès, dont elle fut d'abord suivie, lui mériterent l'emploi de Médecin de cette ville en 1625, & bientôt après, la charge de Lecteur en Chirurgie. Mais comme il avoit des talens au delà de l'Art qu'il professoit, qu'il en avoit même beaucoup pour l'administration des affaires publiques, on l'enleva, pour ainsi dire, à la Médecine, & on le chargea de différens emplois qui le détournerent insensiblement de l'exercice de cette Science. En 1627, il entra dans la Régence de Dordrecht en qualité de Conseiller, & fut continué dans cette place en 1628. Il fut élu Echevin en 1631 & 1632 ; l'un des quarante en 1631 ; Administrateur de la Chambre des Orphelins en 1637, 1638, 1642 & 1643 ; enfin il fut plus d'une fois Député à l'Assemblée des Etats-Généraux. Le bien public fut son unique objet dans tous ces emplois ; & comme il les

remplit à l'avantage de sa patrie, il y étoit dans la plus grande considération, lorsqu'il mourut le 19 Janvier 1647. *Daniel Heinsius* fit graver cette inscription sur son tombeau qui se voit dans le Temple principal de Dordrecht :

Lex hic medendi, sanitatis regula,
Salus salutis civium, vitæ artifex,
Mortis fugator sedulus, victor suæ,
Scriptis superstes ipse post mortem sibi,
Dordrechti Apollo & Æsculapius jacet.
Defuncto lubens, mœrensque posuit
DANIEL HEINSIUS.

Ce Médecin n'étoit pas seulement un habile homme dans son Art ; il avoit encore une connoissance profonde des Belles-Lettres, beaucoup de goût pour le travail, & la plus grande facilité à écrire. C'est à ces talens que nous devons les Ouvrages, dont voici la notice :

Epistolica Quæstio de vitæ termino fatali, an mobili ? Cum Doctorum responsis. Dordraci, 1634, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1636, 1639, 1651, *in*-4, avec des augmentations. Ce n'est pas le plus utile des Livres de *Beverwyck*, mais c'est l'un des plus curieux & celui qui a fait le plus de bruit. Il y recherche si l'on peut par art avancer ou retarder le terme de la mort.

De excellentia fœminei sexûs. Dordraci, 1636, 1639, *in*-12. En Flamand, Dordrecht, 1643, *in*-12. Il publia cet Opuscule pour faire honneur à *Anne-Marie Schurman*, cette fille savante qui a adressé plusieurs Lettres à l'Auteur.

Idea Medicinæ Veterum. Lugduni Batavorum, 1637, *in*-8. C'est un Abrégé de Médecine, qui s'étend principalement sur la pratique.

De calculo renum & vesicæ Liber singularis, cum epistolis & consultationibus magnorum Virorum. Lugduni Batavorum, 1638, *in*-16. En Flamand, Amsterdam, 1656, *in-fol.* & 1664, *in*-4, dans le Recueil des Œuvres de *Beverwyck* sur la Médecine, qui a paru en cette langue. Cet Ouvrage, qui est écrit avec beaucoup d'ordre & de clarté, contient non-seulement l'histoire des calculs des reins & de la vessie, mais encore celle des concrétions qui se forment dans les autres parties du corps humain. Quoique ce ne soit qu'une compilation, elle fait honneur au discernement de ce Médecin ; il a recueilli ce que les Auteurs ont écrit de mieux sur son sujet, & il a relevé le prix de cette Collection par quelques observations tirées de sa pratique.

Montanus elenchomenos, sive, Refutatio Argumentorum quibus Michaël de Montaigne impugnat necessitatem Medicinæ. Dordraci, 1639, *in*-12. En Flamand, dans les Recueils des Ouvrages de l'Auteur imprimés en 1656, & en 1664. En Allemand, Francfort, 1673, *in*-8. M. *Paquot* fait les réflexions suivantes, en parlant de cet écrit de *Beverwyck*, page 121 du dixieme tome de ses Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas. « *Beverwyck* voulut venger la Médecine des railleries que *Montaigne* en avoit faites en plusieurs endroits de ses » *Essais* ; ce n'étoit pas ce que cet Ouvrage trop fameux renfermoit de plus » pernicieux & de plus paradoxe. *Moliere* a joué les Médecins avec plus de

» finesse dans son *Amour Médecin*, dans *le Médecin malgré lui*, & dans *le Ma-*
» *lade imaginaire* : mais il n'a pas détourné les malades d'appeller les Médecins
» à leur secours. Si l'on veut parler sérieusement sur cette matiere, il faut re-
» connoître que la Science, dont il s'agit, prise dans toute son étendue, a des
» principes certains par rapport à l'Anatomie, à l'Histoire naturelle, à la Chy-
» mie, à la Chirurgie, &c. : que la Médecine proprement dite (c. d. la Patho-
» logie la Thérapeutique, &c.) n'est guere qu'une Science fondée en conjec-
» tures : que ces conjectures multipliées d'après les principes de l'Anatomie &
» de la Physiologie, & d'après les observations des meilleurs Médecins, four-
» nissent pourtant sur une infinité de maladies des lumieres qui vont à un haut
» degré de probabilité, que les Médecins qui ne se flattent pas d'atteindre
» plus loin, ne peuvent sans injustice être traités de Charlatans : mais que quel-
» ques-uns, même d'entre les habiles, ont mérité ce nom par leur hardiesse à
» parler d'un ton décisif sur des choses, qu'ils ne connoissoient, ni ne pou-
» voient connoître avec certitude. » L'Auteur de ces réflexions n'a point assez distingué ce qui est de fait dans la Médecine d'avec ce qui est d'opinion. Dans cette Science, ainsi que dans toutes les Sciences humaines, on trouve un nombre infini de faits que l'observateur attentif est en état de démontrer, sans qu'il soit obligé de recourir à la conjecture. La Semeïotique, cette partie essentielle de la Médecine proprement dite, est un tissu de vérités fondamentales qui éclairent le Praticien. Le rôle des maladies est le même aujourd'hui qu'il étoit du tems d'*Hippocrate* : le climat, les saisons, la disposition particuliere du sujet, la cure même, compliquent quelquefois ce rôle avec des incidens qui tiennent à ces causes étrangeres; mais l'empreinte primitive de la maladie paroît toujours à travers ces nuances, & l'on y reconnoît constamment la nature, quand on veut en suivre les pas. Les signes qui caractérisent nos maux & les distinguent les uns d'avec les autres, sont invariables : le tableau que *Josse Lommius* en a donné sera toujours vrai, parce que cet Auteur s'est attaché à peindre la nature, & n'a rien fait que d'en observer la marche. Mais l'opinion s'égare en conjectures ; les hommes raisonnent suivant la maniere dont ils sont affectés; & à considérer la Médecine sous ce point de vue, rien n'est plus incertain que la plupart des raisonnemens physiologiques, d'hypotheses chymiques & de systêmes de Pathologie. Chaque siecle a produit quelque chose de nouveau à cet égard, que le siecle suivant a désavoué; dans le nôtre, les théories ont succédé les unes aux autres; celle qui est dominante aujourd'hui, rencontrera peut-être demain une tête à systêmes qui la fera tomber à son tour. Je suis très éloigné de vouloir exclure le raisonnement de la Médecine ; il en est de cette Science, comme de toutes les autres, le raisonnement les éclaire, lorsqu'il est contenu dans de justes bornes. Le Médecin qui ne raisonnera que d'après les faits, ne courra point les risques de s'égarer, quand il se tiendra en garde contre la pétulance de son imagination. Plus attaché à l'observation qu'à la théorie, il s'arrêtera à propos & ne craindra point d'avouer son ignorance, lorsqu'il ne pourra percer à travers le voile épais, dont la mystérieuse nature couvre quelquefois ses opérations. Celui qui veut rendre raison de tout, est un Philosophe ambitieux qui s'épuise en conjectures, en rêveries,

en systêmes, & retarde les progrès de la Science qu'il prétend éclairer par les efforts de son imagination.

Exercitatio in Hippocratis Aphorismum de calculo, ad Claudium Salmasium. Accedunt ejusdem argumenti Doctorum Epistolæ. Lugduni Batavorum, 1641, *in*-12.

Le Trésor de la santé, orné de vers de la composition du sieur *Jacques Cats*, Chevalier &c. Premiere partie en Flamand, *in*-12, sans date & sans nom de ville, ni d'Imprimeur, avec quelques planches. Cet Ouvrage, qui se trouve dans les Recueils Flamands de 1656 & de 1664, traite des moyens de conserver la santé. Seconde partie du *Trésor de la santé*, ou *Traité de la guérison des maladies*. Dordrecht, 1642, *in*-12, & dans les Recueils qu'on vient de citer. *Chirurgie*, ou *troisieme partie du Trésor de la santé, concernant la guérison des maux externes*. Dans les mêmes Recueils Flamands. L'Auteur s'est étendu fort au long sur les médicamens externes. Les principaux Traités de la troisieme partie roulent sur les tumeurs, les plaies, les luxations, les fractures & les taches que les enfans apportent en naissant.

Le Trésor de la santé ou la guérison des maladies. Ouvrage orné d'Histoires, de tailles-douces & de vers composés par le sieur *Jacques Cats*, Chevalier, Conseiller-Pensionnaire de Hollande &c. En Flamand, dans les Recueils de 1656 & de 1664. En Allemand, Francfort, 1674, *in-fol.*

Traité du Scorbut. En Flamand, Dordrecht, 1642, in-12.

Introductio ad Medicinam indigenam. Lugduni Batavorum, 1644, *in*-12. *Ibidem*, 1663, *in*-12. En Flamand, dans les Recueils des Œuvres de l'Auteur. Vouloir réduire chaque pays au seul usage des médicamens qu'on y trouve, c'est le priver de puissans secours dans les maladies les plus graves; c'est même détruire l'ordre établi par la Providence, qui a rendu les hommes dépendans les uns des autres, en éparpillant par toute la terre mille moyens d'entretenir la société dans la grande famille du genre humain.

Epistolicæ Quæstiones cum Doctorum Responsis. Accedit Beverovicii, Erasmi, Cardani, & Melanchthonis, Medicinæ Encomium. Rotterodami, 1644, 1665, *in*-8.

Discours sur l'Anatomie. En Flamand, dans le Recueil de 1664, comme les deux Ecrits suivans :

Instruction sur la peste. En Flamand.

Eloge de la Chirurgie. En Flamand.

On a imprimé deux différens Recueils des Œuvres de *Beverwyck* sur la Médecine ; l'un intitulé : *Œuvres du sieur Jean Van Beverwyck, ancien Echevin de Dordrecht, qui regardent la Médecine & la Chirurgie*. En Flamand, Amsterdam, 1656, *in-fol.* L'autre Recueil imprimé dans la même ville & dans la même langue en 1664, *in*-4, est intitulé : *Le Trésor des maladies & l'Art de la Chirurgie*. Ce Médecin a aussi donné quelques Traités historiques.

BEUGHEM, (Corneille VAN) Hollandois, fit le commerce de la Librairie à Emmerick en Westphalie dans le XVII siecle. Sa profession lui fut un sujet d'étude ; il s'occupa de la recherche des Livres qui avoient été imprimés en différens genres, & il en publia les Recueils sous les titres suivans :

Bibliographia Juridica & Politica. Amstelodami, 1680, *in*-12.

Bibliographia Medica & Physica novissima, perpetuò continuanda, sive, Conspectus primus Catalogi Librorum Medicorum, Chymicorum, Anatomicorum, Chirurgicorum, Botanicorum ut & Physicorum &c. Quotquot currente hôc semi-sæculò, id est, ab anno 1651 *inclusivè per universam Europam, in quavis Linguâ, Orientali, tum Græcâ, Latinâ, Gallicâ, Hispanicâ, Italicâ, Anglicâ, Germanicâ & Belgicâ, aut novi, aut emendatiores, aut auctiores typis prodierunt, undique acquisitis subsidiis adornata & adornanda. Amstelodami*, 1681, *in*-12. C'est proprement une augmentation du gros Recueil des Ecrits de Médecine de *Vander Linden*. La derniere édition de l'Ouvrage de celui-ci, qui parut en 1662, est plus ample & plus correcte que les précédentes; mais pour bien faire, il faut joindre à ce Recueil, aussi bien qu'à celui de *Van Beughem*, le Livre de l'introduction universelle à la Médecine de *Voglerus*, qui a découvert plusieurs fautes de *Vander Linden*.

Gallia erudita. Amsterdam, 1683, *in*-12.

Bibliographia historica, chronologica & geographica. Amstelodami, 1685, *in*-12.

Incunabula Typographiæ. Ibidem, 1688, *in*-12. C'est le Catalogue des Livres imprimés depuis 1459, jusqu'en 1500.

Bibliographia mathematica. Ibidem, 1688, *in*-12.

Bibliographiæ eruditorum critico-curiosæ, seu, Apparatûs ad Historiam litterariam novissimam conspectus I, II & III. Amstelodami, 1689, 1694, 1699, *in*-12. On y trouve les titres des Livres, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie des Curieux d'Allemagne, dans les Transactions philosophiques, dans le Journal des Savans, & dans plusieurs autres Ecrits périodiques, avec l'endroit de ces Ouvrages où il en est fait mention.

Syllabus recens exploratorum in Re Medicâ, Physicâ & Chymicâ. Amstelodami, 1696, *in*-12.

BEZAC (Jean) de Montpellier, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1668. Il obtint, en 1674, des provisions pour la Chaire vacante par la mort d'*André Brunel*; en 1715, il devint Doyen par le décès de *Jean Chastelain*; & comme il commençoit à perdre la vue, il s'accommoda en 1720 avec *Jacques Lazerme*, à qui il céda sa survivance. Libre de tout soin, il ne s'occupa plus que des actes de piété & de religion, & mourut généralement regretté en 1738, âgé de 76 ans.

Bézac fut un bon & sage Praticien, qui faisoit la Médecine avec une noblesse & un désintéressement peu commun, & par conséquent très-éloigné de cette avidité, qui court à tout, qui embrasse tout, qui forme rarement de bons Médecins, mais le plus souvent de mauvais routiniers. On ne doit point regarder ce Professeur comme un grand Théoricien; il avoit fait ses études dans le tems que le systême Galénique regnoit dans les Ecoles. L'application qu'il y donna, fut non-seulement en pure perte pour lui, mais devint même un obstacle pour apprendre les nouvelles opinions. Il en savoit cependant beaucoup plus qu'il n'en falloit pour instruire des Ecoliers; ce qu'il savoit, il le savoit bien, il le rendoit clairement & soutenoit tout cela par la plus grande ponctualité à remplir les fonctions de sa charge. Il étoit le pere de tous ses Ecoliers, & le conciliateur de tous ses Collegues dans les querelles qui

arrivent ſouvent dans les diſputes académiques. Il conduiſoit toutes les affaires de la Faculté. On n'auroit rien réglé ſans avoir pris ſon avis, & ſon avis étoit preſque toujours ſuivi. De pareils Profeſſeurs ſont très-rares dans les Univerſités, & ils y ſeroient très-néceſſaires. Ce court éloge fait honneur à la façon de penſer de M. *Aſtruc* ſur le compte de ſes Confreres ; ſupérieur à *Bézac* du côté de l'eſprit, il lui reſſembloit du côté du cœur.

BIANCHI (Jean-Baptiſte) naquit à Turin le 12 de Septembre 1681, dans une Famille Patricienne, originaire de Milan. Son aïeul maternel, *François Peghini*, prit ſoin de ſon éducation, & comme il lui remarqua un goût décidé pour l'étude, il ſoutint ces belles diſpoſitions par tout ce qui pouvoit encourager ſon Eleve. *Bianchi* correſpondit avec tant d'ardeur aux peines qu'on ſe donna pour le pouſſer dans les Sciences, qu'avant d'avoir atteint ſa quinzieme année, il ſoutint des Theſes publiques ſur les points les plus difficiles de la Philoſophie. Il paſſa enſuite aux Ecoles de Médecine, & comme il continua d'y faire des progrès auſſi rapides, il fut reçu Docteur à l'âge de 17 ans. Sa jeuneſſe devoit naturellement l'exclure de tous les emplois d'importance ; mais la précocité de ſes talens l'emporta ſur ſon âge, & peu de tems après ſa promotion au Doctorat, on ne balança pas de lui confier la direction des Hôpitaux de la ville de Turin. Il remplit cette charge avec autant de gloire que de ſuccès ; & comme il ſavoit que l'ouverture des cadavres éclaire le Praticien ſur le ſiege & les cauſes des maladies, il ne manquoit aucune occaſion de s'inſtruire à cette école ; il pouſſoit même ſes diſſections au delà de ce point de vue, & vouloit encore pénétrer juſques dans les replis les plus cachés de la ſtructure du corps humain. Sa dextérité & ſes découvertes lui firent un tel nom dans Turin, que les Médecins & les Chirurgiens de cette ville l'engagerent à faire juſqu'à treize Cours publics d'Anatomie, & que le Roi de Sardaigne lui fit bâtir en 1715 un Amphithéatre très-commode, où il continua ſes démonſtrations. En 1718, on chargea encore *Bianchi* d'enſeigner publiquement les Inſtitutes de ſon Art, & pendant les années ſuivantes, il donna ſucceſſivement des Leçons ſur la Philoſophie, l'Anatomie, la Pharmacie Galénique, la Chymie, & enfin ſur la Pratique Médicinale. C'eſt à l'étendue de ſes talens qu'il dut ſa réception dans les Académies *degl' Innominati*, *degl' Intrepidi* & des Curieux de la Nature. L'Univerſité de Bologne lui fit non-ſeulement l'honneur de l'aggréger à ſon corps, mais elle l'invita en 1720 à venir occuper la Chaire de Médecine théorique dans ſes Ecoles. Victor-Amédée II, qui avoit conçu le deſſein de rétablir l'Univerſité de ſa Capitale dans ſon ancienne ſplendeur, arrêta l'effet des ſollicitations preſſantes qu'on faiſoit à *Bianchi*, en le nommant à la premiere Chaire d'Anatomie. Le nouveau Profeſſeur entra ſi bien dans les vues de ſon Prince, qu'il contribua plus que perſonne à rendre l'Univerſité de Turin floriſſante ; il y fut conſidéré juſqu'à ſa mort arrivée le 20 Janvier 1761. On a de lui pluſieurs Ouvrages ſur leſquels le célebre *Morgagni* a exercé ſa critique dans les cinq derniers Adverſaires anatomiques qu'il a publiés. Les Ecrits de notre Auteur ſont intitulés :

Hiſtoria Hepatica, ſeu, de Hepatis ſtructurâ, uſibus & morbis. Auguſtæ Taurino-

rum, 1710, *in*-8, 1716, *in*-4. *Genevæ*, 1725, 2 vol. *in*-4, avec figures & fix Difcours anatomiques. Cet Ouvrage eft un de ceux que *Morgagni* a foumis à fa cenfure dans deux Lettres, où il releve les erreurs de *Bianchi*.

Ductus lacrymales novi, eorum anatome, ufus, morbi, curationes. Taurini, 1715, *in*-4. *Leidæ*, 1723, *in*-8. *Morgagni* a encore critiqué ce Traité.

De naturali in humano corpore, vitiofâ, morbofâque generatione Hiftoria. Ibidem, 1741, *in*-8, avec figures. C'eft l'Hiftoire de l'homme depuis l'œuf avant fa fécondation, jufqu'à la mi-groffeffe. Il eft partifan du fyftême des Ovariftes, & il fuppofe le germe du fœtus préexiftant à l'impregnation. On trouve dans cet Ouvrage plufieurs Obfervations qui viennent à l'appui de cette opinion, & quelques autres touchant les vers du corps humain.

De lacteorum vaforum pofitionibus & fabricâ. Taurini, 1743, *in*-4.

Storia del moftro di due corpi che nacque ful pavefe. Turin, 1749, *in*-8. Il y parle favamment de plufieurs enfans nés avec une conformation monftrueufe.

Lettera ful infenfibilita. Turin, 1755, *in*-8. Il y attaque le fyftême de M. *de Haller* fur les parties fenfibles. Celui-ci en prit occafion de cenfurer notre Auteur avec autant de vivacité que *Morgagni* l'avoit fait à d'autres fujets. Il lui reproche d'abord de n'avoir prefque rien vu par lui-même & de s'être fié à une main étrangere pour les expériences qu'il rapporte; il lui reproche encore d'avoir annoncé la découverte de quelques parties du corps humain, que les Anatomiftes les plus éclairés n'ont pu retrouver, quelques foins qu'ils euffent pris en les cherchant après lui.

Mais ce ne font pas là tous les écrits de *Bianchi*. On a quelques Differtations de fa façon dans le Théatre anatomique de *Manget*; & dans la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine du même Auteur, il eft fait mention de plufieurs Ouvrages qui étoient prêts à paffer fous la preffe. Tels font les fuivans. *Differtationes anatomicæ duodecim. De pulfuum intermittentium caufis*, avec figures. *De miliari eruptione. De humanis vermibus*, avec figures. *De fœtu taurinenfi, molli & fuccosô, quindecim annis in ventre matris geftatô. De mammis & genitalibus muliebribus*, avec figures. On trouve dans le Théatre anatomique: *De genuina duræ matris fabricâ*, avec figures. *De infertione Ilei in Colon*, avec de nouvelles figures. *De mufculis urinariæ Veficæ*, avec de nouvelles figures. *Problemata theoretico-practica. Caftigationes explicationum ad Tabulas Euftachii*. On a publié à Turin, en 1757, une Collection de LIV Planches qui contiennent 270 figures anatomiques; & c'eft aux foins de l'infatigable *Bianchi* que l'on eft redevable de ce précieux don qu'il a confacré à la Médecine. L'affiduité opiniâtre, les connoiffances profondes, le goût, le choix, les dépenfes qu'à exigé un pareil Ouvrage, ont mérité à fon Auteur la reconnoiffance la plus grande de la part du public. Les obfervations, qu'on y trouve, font nouvelles & inftructives; les figures y font deffinées avec beaucoup d'élégance & de précifion; elles font nombreufes, fans être confufes; faites avec beaucoup d'art, fans trop d'ornemens; en un mot, on y voit la nature. *Bianchi* a réuni, dans cet Ouvrage, les avantages de l'Anatomie avec ceux de la pratique, & il a fait voir que ces deux objets étoient inféparables, quand on vouloit parvenir à être grand Médecin.

BIANCHI (Jean) naquit à Rimini le 3 de Janvier 1693, de *Jérôme Bianchi* & de *Catherine Maggioli*. Comme il avoit fait des progrès rapides dans les Belles-Lettres, dans la Botanique & dans le Grec, il fut choisi, en 1715, Secretaire de l'Académie des *Lyncei*. Vers la fin de 1717, il se détermina pour l'Etude de la Médecine & se transporta à Bologne, où il suivit les Leçons du Docteur *Bazzani*, alors Secretaire & depuis Président de l'Institut de cette Ville. *Bianchi* s'appliqua beaucoup à la Botanique & à l'Histoire naturelle sous *Trionfetti* & sous le Docteur *Monti*. Il apprit encore les Mathématiques sous les deux freres *Eustache* & *Gabriël Manfredi*, & il assista, avec beaucoup d'assiduité, aux Cours de Philosophie expérimentale de *Barthélémi Beccari*. Les connoissances qu'il acquit sous ces différens Maîtres, lui mériterent le bonnet de Docteur en Médecine, qu'il obtint le 7 Juillet 1719. Il retourna ensuite dans sa patrie, où il se consacra au service des pauvres; mais son attachement à l'Université de Bologne le rappella bientôt dans cette ville. Il y arriva le 19 Octobre de la même année, & il y prononça un Discours pour l'ouverture des études. Au commencement de 1720 il alla à Padoue, & après avoir suivi les Ecoles pendant toute l'année, il revint à Bologne pour repasser à Rimini. C'est-là qu'il exerça la pratique de la Médecine avec une réputation égale à ses succès, & qu'il cultiva l'Anatomie, la Botanique & beaucoup d'autres Sciences avec la plus vive ardeur. Comme il faisoit de tems en tems des voyages en Italie, il y recueilloit tout ce qu'il pouvoit trouver de curieux pour son Cabinet d'Histoire naturelle, qui devint bientôt un des mieux fournis de sa patrie.

En 1741, on le nomma Professeur d'Anatomie dans l'Université de Sienne; mais le goût de ses cheres études le fit revenir à Rimini, où il travailla à faire revivre l'Académie des *Lyncei*, dont il assembloit les Membres dans sa propre maison. Ce fut pour reconnoître les peines qu'il prit à cet égard, qu'on fit graver une Médaille, qui d'un côté représentoit son portrait avec cette Inscription, *Janus Plancus Ariminensis*, & de l'autre, un Lynx avec ces mots, *Lynceis restitutis*. Ce Médecin vivoit encore en 1760. Il eut différens assauts à essuyer dans sa vie littéraire, car on lâcha beaucoup de critiques contre sa personne & contre ses Ecrits. Ceux-ci sont en assez grand nombre :

Lettera intorno alla cataratta. Rimini, 1720, in-4.

Epistola anatomica ad Josephum Puteum Bononiensem. Bononiæ, 1726, in-4.

Osservazioni intorno una sezione Anatomica. Rimini 1731, in-4.

Fabii Columnæ Phytobasanos : accedit vita Fabii & Lynceorum notitia, cum annotationibus. Mediolani, 1744, in-4, avec figures.

Storia della vita di Catterina Vizzani, trovata pucella nelle sezione del suo cadavero. Venise, 1744, in-8. En Anglois, Londres, 1751, in-8.

Dissertazione de Vesicatori. Venise, 1746, in-8. L'Auteur en blâme l'usage.

De monstris & rebus monstrosis. Venetiis, 1749, in-4.

Storia Medica d'una postema nel lobo destro del Cerebello, che produsse la paralisia della membra della parte destra, con alcune osservazioni anatomiche fatte nella sezione, con una tavola. Rimini, 1751, in-8.

Mazzuchelli ajoute que ce Médecin a laissé plusieurs Manuscrits anatomiques.

On peut y joindre : *Difcorfo fopra il vitto Pitagorico.* Venife, 1752, *in-8.*
Trattato di Bagni di Pifa a pie del monte di S. Giulano. Florence, 1757, *in-8.*
Lettera fopra uno gigante. Rimini, 1757, *in-8.*

BICAISE, (Honoré) un des plus célebres Médecins de fon tems, étoit d'Aix en Provence, où il naquit vers l'an 1590. Il fut reçu Docteur dans l'Univerfité de cette ville, & il y remplit la premiere Chaire de fa Faculté, à qui il fit honneur par les favantes Leçons qu'il donna à fes Auditeurs. Cet emploi lui procura beaucoup de gloire, mais il s'en procura davantage par les fervices importans qu'il rendit à la ville d'Aix pendant les deux peftes de 1629 & 1649. Il a laiffé un bon Traité fur les caufes & la cure de cette maladie. *Foës*, Editeur des Œuvres d'*Hippocrate*, parle avec éloge d'un Ouvrage de *Bicaife* fur les Aphorifmes de ce Prince de la Médecine. Il eft intitulé :

Manuale Medicorum, feu, Promptuarium Aphorifmorum Hippocratis, Prænotionum, Coacarum & Prædictionum, fecundùm propriam morborum omnium nomenclaturam, alphabeticô digeftum ordine. Londini, 1659, *in-4. Genevæ*, 1660, *in-12. Parifiis*, 1739, *in-12*, par les foins de *Henri Guyot*, Médecin natif de la Fleche, qui a enrichi cet Ouvrage de plufieurs fentences de *Celfe*.

Michel Bicaife fuccéda à la Chaire & à la réputation de fon pere, qui a pratiqué long-tems la Médecine.

BIDLOO (Godefroid) naquit à Amfterdam en 1649. Il s'appliqua premierement à la Chirurgie qu'il exerça avec beaucoup de fuccès; il fut même employé en qualité de Chirurgien d'Armée. Il prit enfuite le bonnet de Docteur en Médecine & fut honoré du titre de Médecin de Guillaume III, Roi d'Angleterre, qui le recommanda fi fortement aux Curateurs de l'Univerfité de Leyde, qu'à fa confidération, on le nomma en 1694 à la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie dans les Ecoles de la Faculté de cette ville. *Bidloo* y mourut en 1713, âgé de 64 ans.

Ce Médecin a publié cent cinq Planches qui repréfentent les différentes parties du Corps humain; mais on accufe quelques-unes de fes figures de manquer d'exactitude; l'art y brille plus que la Nature. Celles des nerfs & des vaiffeaux font vicieufes; les mufcles font mieux exprimés, ainfi que les os, finon que ces derniers font en général trop ronds & trop petits. Cet Auteur donne une membrane urinaire au fœtus humain, contre le fentiment des meilleurs Anatomiftes. *Verheyen* le pria de démontrer publiquement cette membrane ou d'enfeigner la méthode de la trouver; mais il a ufé de tant de fubterfuges pour éluder la force de cette objection, qu'il a laiffé tout le monde dans l'opinion qu'il n'avoit jamais découvert ce fac urinaire dans le fœtus humain, & que c'étoit par une fauffe analogie, qu'il lui avoit fuppofé une partie qui n'exifte que dans les animaux brutes.

Bidloo eut plufieurs démêlés avec *Fréderic Ruyfch*, fon émule; il les pouffa avec trop de vivacité & ne fe fit point honneur par fa conduite. Il eft vrai que *Ruyfch* en agit affez mal à fon égard; il engageoit fes difciples à

lui mander par lettres ce que lui-même avoit remarqué de défectueux dans les Ouvrages de son adversaire, & il en prenoit occasion d'écrire contre lui pour démontrer ses erreurs. *Bidloo* attaqua aussi *Guillaume Cowper*, mais avec plus de raison & même de modération; il plaida plus dignement sa cause. Il accusa *Cowper* de plagiat par devant la Société Royale d'Angleterre, & le chargea de lui avoir enlevé ses propres figures, qu'il avoit publiées sans lui en faire honneur, sous le foible prétexte d'en avoir corrigé quelques-unes & d'avoir mis leurs explications en meilleur ordre. On prétend cependant que *Cowper* ne fit autre chose, pour se donner le nom d'Auteur, que d'effacer celui de *Bidloo* des planches qu'il avoit achetées au nombre de trois cens, chez l'Imprimeur Hollandois, & d'y substituer le sien. Le fait est que *Cowper* se disculpa assez mal de cette imputation; mais l'irrégularité de sa conduite à cet égard, ne semble point avoir porté atteinte à la considération dont il a joui parmi les Anatomistes. Passons maintenant à la notice des Ouvrages de *Bidloo.*

Anatomia Corporis Humani centum & quinque Tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis demonstrata, Veterum, Recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenus non detectis illustrata. Amstelodami, 1685, *in-fol. maximo regali. Lugduni Batavorum*, 1739, *in-fol.* forme d'Atlas, avec 114 Planches. *Ultrajecti*, 1750, *in-fol.* avec un supplément.

De Anatomes antiquitate Oratio. Lugduni Batavorum, 1694, *in-fol.* C'est le Discours qu'il prononça, lorsqu'il prit possession de la Chaire de Chirurgie & d'Anatomie à Leyde.

Vindiciæ quarumdam delineationum Anatomicarum contra Animadversiones Friderici Ruysch. Ibidem, 1697, *in-4.*

Observationes de animalculis in Hepate ovillô & aliorum animalium detectis. Ibidem, 1698, *in-4.*

Guillelmus Cowperus criminis litterarii citatus coram tribunali Societatis Anglicæ. Ibidem, 1700, *in-4.*

Exercitationum Anatomico-Chirurgicarum decades duæ. Ibidem, 1708. *in-4.* On y trouve plusieurs Observations importantes sur les maladies chirurgicales, & l'on y remarque les sentimens particuliers de l'Auteur sur la structure du corps humain. Il nie l'existence du fluide nerveux, & prétend que les nerfs sont solides & non creux.

Opuscula omnia Anatomico-Chirurgica edita & inedita. Lugduni Batavorum, 1715, 1725, *in-4*, avec figures.

Manget parle de *Lambert Bidloo* qui a donné une dissertation *de Re Herbaria*, imprimée à Amsterdam, en 1683, *in-12*, & à Leyde, en 1709, *in-12*, avec le catalogue des plantes de *Jacques Commelin.* Il cite encore *Nicolas Bidloo*, Médecin du Czar Pierre le Grand, qui a publié à Moscou, en 1705, la description d'un monstre humain à deux têtes. Suivant M. *Carrere*, *Lambert Bidloo* étoit frere de *Godefroid* & pere de *Nicolas.*

BIENNAISE (Jean) de Mazeres, ville de France dans le Comté de Foix, fut reçu Maître Chirurgien à Saint Côme, & se fit une grande réputation par

les ſuccès de ſes cures. C'étoit un opérateur intrépide, dont les lumieres franchiſſoient les obſtacles & les craintes, qui ont ſi long-tems retardé les progrès de la Chirurgie. Il oſa remettre en uſage la ſuture des tendons, que plusieurs Chirurgiens de ſon tems avoient proſcrite & que d'autres ont condamnée dans ce ſiecle, mais qui a été adoptée par d'habiles opérateurs. La célébrité de ſon nom paſſa de la ville à la Cour. Il fut conſulté par la Reine Anne d'Autriche ſur le cancer dont elle étoit attaquée. Il eut aſſez de franchiſe pour annoncer au Roi, ſon fils, que les aſſurances de guériſon qu'on donnoit à ſa Majeſté, n'étoient fondées que ſur les flatteries des Courtiſans & l'ignorance des Empiriques auxquels la Reine ſe livroit, qu'il n'y avoit point de cure radicale à entreprendre, & que le ſeul moyen de retarder une mort certaine, étoit de diminuer la vivacité des douleurs par la juſte application des remedes palliatifs. Louis XIV récompenſa la ſincérité de ce Chirurgien; il lui accorda ſon eſtime, & dans la ſuite, il l'honora de ſa confiance pendant deux Campagnes en Flandre.

Biennaiſe affectionna les pauvres à un tel point, que, non content de leur avoir rendu des ſervices journaliers pendant la vie, il leur légua par ſon teſtament une bonne partie de ſon hérédité, qu'il arracha, pour ainſi dire, à ſon propre fils. Il dota encore l'Ecole de Saint Côme d'un revenu annuel de ſix cens livres, pour l'entretien de deux Démonſtrateurs publics, l'un en Anatomie & l'autre en Chirurgie. C'eſt ainſi qu'il mit le comble à la gloire qui le ſuivit au delà du tombeau, où il entra le 23 Décembre 1681, à l'âge de 80 ans. On a de lui un Ouvrage poſthume, qui eſt intitulé : *Les opérations de Chirurgie par une méthode courte & facile.* Paris, 1688, 1693, *in*-12. En même tems qu'il y condamne quelques abus qui s'étoient introduits dans la cure des maladies chirurgicales & qui étoient encore accrédités de ſon tems, il donne de ſages conſeils ſur la plupart des opérations.

BIENVILLE, (D. T. DE) Docteur en Médecine né en France, exerce ſa profeſſion à la Haye : on a de lui :

La Nymphomanie, ou, Traité de la fureur utérine. Amſterdam, 1771, *in*-8.

Le pour & le contre de l'inoculation de la petite vérole. *in*-8.

Recherches théoriques & pratiques ſur la petite vérole. Amſterdam, 1772, *in*-8.

Traité des erreurs populaires ſur la ſanté. La Haye, 1775, *in*-8.

BIERLING (Gaſpar-Théophile) étudia la Médecine à Padoue & la pratiqua à Magdebourg, où il étoit en réputation vers la fin du XVII ſiecle. Ses Ouvrages lui ont mérité une place dans l'Académie des Curieux de la Nature. Ils ſont écrits en aſſez mauvais Latin, & remplis de formules de médicamens entaſſés les uns ſur les autres, ſuivant le goût de ſa nation & de ſon ſiecle. Mais s'il a ſuivi, à cet égard, le torrent des opinions communes, il s'eſt élevé au deſſus d'elles par la force avec laquelle il a condamné le régime chaud, que les Médecins Allemands employoient alors dans le traitement de la petite vérole. Il a même oſé pratiquer la ſaignée dans la cure de cette maladie, & il s'eſt mis au deſſus de pluſieurs autres préjugés qui tyranniſoient les eſprits & la raiſon de ſes compatriotes. Voici les titres de ſes Ouvrages :

Adverſariorum

Adverſariorum curioſorum centuria prima. Jenæ, 1679, *in*-4.

Conſilium Peſtifugum. Magdeburgi, 1680, *in*-8. En Allemand, la même année à Helmſtadt.

Problema Pharmaceutico-Medicum, an in peſte Magdeburgenſi medicamenta evacuantia tutò, præſervationis & curationis gratiâ, exhibita fuerint, necnè? Helmſtadii, 1684, *in*-4.

Theſaurus Theoretico-Practicus. Magdeburgi, 1693, *in*-4, avec une Préface de la façon de *Jacques Wolff. Jenæ*, 1697, *in*-4. C'eſt la continuation du premier Ouvrage.

BIESIUS, (Nicolas) Poëte, Philoſophe & Médecin, étoit de Gand, où il naquit le 27 Mars 1516. Après avoir pris la premiere teinture des Lettres dans ſa patrie, il paſſa à Louvain pour y étudier la Médecine; mais il quitta bientôt cette Univerſité & ſe rendit en Eſpagne, où il s'appliqua tout entier à la Philoſophie & à l'Eloquence dans l'Académie de Valence. Delà, il fut en Italie pour y reprendre ſes études de Médecine, & après avoir reçu le bonnet de Docteur à Sienne, il revint à Louvain, où on le nomma, en 1558, à une Leçon Royale, avec la charge d'expliquer à ſes auditeurs l'*Ars parva Galeni.* Il remplit cette Chaire avec honneur; il s'acquit même une telle conſidération dans l'Univerſité, qu'il fut choiſi pour complimenter le Duc d'Albe au nom de tout le Corps Académique. Enfin, l'Empereur Maximilien II, prévenu qu'il étoit du ſavoir de *Bieſius*, l'appella à Vienne pour être ſon Médecin; mais à peine y fut-il arrivé d'un an, qu'il mourut d'apoplexie le 28 Avril 1572. Nous avons les Ouvrages ſuivans de ſa façon :

Theoreticæ Medicinæ Libri ſex, *Antverpiæ*. 1558, *in*-4.

In Artem Medicam Galeni Commentarii. Ibidem, 1560, *in*-8.

De methodo Medicinæ Liber unus. Ibidem, 1564, *in*-8. *Lovanii*, 1564, *in*-8.

De Natura Libri quinque. Antverpiæ, 1573, 1593, 1613, *in*-8.

BIET, (Claude) premier Apothicaire du Roi de France, étoit de Chauvot, village proche de Verdun-ſur-Saone. Il mourut à Verſailles le 18 Juillet 1728, âgé d'un peu plus de 60 ans, & laiſſa pluſieurs Ecrits qui ſe trouvent dans les Mémoires de Trévoux. Ils roulent principalement ſur la thériaque, ſur les pilules de longue vie, ſur la différence du bon & du mauvais quinquina, ſur les gouttes d'Angleterre.

BIGOT, (Guillaume) natif de Laval au Pays du Maine, fut un des plus ſavans Médecins du XVI ſiecle. Les Traités qu'il publia à Paris, les uns en vers, les autres en proſe, le mirent en ſi grande réputation dans cette ville, que pluſieurs de ſes contemporains en prirent ombrage. On dit que *Pierre Duchâtel*, Lecteur & Bibliothécaire de François I, & depuis ſucceſſivement Evêque de Tulle, de Macon & d'Orléans, conçut de la jalouſie contre lui & l'empêcha d'avoir accès auprès du Roi, par la crainte de ſe donner un concurrent capable de le ſupplanter. On dit même que le moyen, dont il ſe ſervit pour éloigner *Bigot* de la Cour, fut de le déclarer Ariſtotélicien : ſur quoi

François I ayant demandé ce que cela fignifioit, *Duchâtel* répondit qu'il fuivoit les fentimens d'*Ariftote* qui préfere le Gouvernement Ariftocratique au Monarchique. Le bon Prince, craignant que les maximes d'un tel homme ne portaffent atteinte à celles de fon Royaume, lui refufa fa protection & fe railla de lui, en difant qu'*Ariftote* étoit un fou & qu'il n'avoit point envie de voir un Savant qui foutenoit de pareilles fottifes. Mais *Pierre Galand*, qui a écrit la vie de *Duchâtel*, prétend que ce conte eft fait à plaifir, & que c'eft une calomnie dont on a voulu noircir la mémoire de ce Prélat.

BILGUER (Jean-Ulric) fe fit de bonne heure une étude de la Chirurgie, & après avoir paffé par différens grades dans les troupes du Roi de Pruffe, il parvint à celui de Chirurgien général des Armées de ce Prince. Il étoit déja revêtu de ce titre, lorfqu'il fe préfenta à la Faculté de Hall pour y recevoir le bonnet de Docteur en Médecine, qu'on lui accorda le 21 Mars 1761. Mais fa promotion ne l'a point empêché de continuer l'exercice de la Chirurgie qui lui a ouvert l'entrée de l'Académie des Curieux de la nature, ainfi que des Sociétés de Gottingue & de Mayence. *Bilguer* fe dit natif de Coire, ville de Suiffe au pays des Grifons, dans le titre de la differtation qu'il a foutenue pour fon Doctorat. Cette piece fut imprimée à Berlin, en 1761, *in*-4.

Differtatio inauguralis Medico-Chirurgica de membrorum amputatione rariffimè adminiftrandâ aut quafi abrogandâ. Elle fit du bruit & mérita l'attention du célebre *Tiffot* qui la traduifit en François, avec des notes de fa façon. Nous en avons une édition de Paris, fous ce titre : *Differtation fur l'inutilité de l'amputation des membres*, 1764, *in*-12.

Bilguer a écrit, en Allemand, des inftructions fur la pratique de la Chirurgie dans les hôpitaux d'Armée; elles ont paru à Glogaw & à Leipfic, 1763, *in*-8. On lui doit encore un avis au public, concernant l'hypocondrie, qu'il a auffi écrit en Allemand; M. *Carrere* cite une édition de cet Ouvrage à Coppenhague, 1767.

BILS ou BILSIUS, (Louis DE) Gentilhomme Hollandois qui faifoit fa réfidence ordinaire à Rotterdam, caufa beaucoup de rumeur parmi les Anatomiftes du XVII fiecle. Il fe vanta d'être l'Auteur d'une nouvelle méthode de difféquer fans effufion de fang, & d'avoir le fecret d'un baume qui préfervoit les cadavres de la corruption & confervoit aux membres leur flexibilité; mais avec tout cela, *De Bils* n'avoit que très-peu de connoiffances de l'Anatomie. La maniere dont il annonça fa découverte, lui a tira des partifans. *Burchard Witteberg* publia à Bruges, en 1657, *in*-4, une *Déclaration pour donner à connoître la nouvelle diffection fans effufion de fang*; & *Antoine Deufingius* vanta hautement le fecret du nouvel Anatomifte dans un Ecrit imprimé à Rotterdam, en 1661, *in*-4, fous le titre d'*Exercitatio de admiranda Anatome Ludovici De Bils.* Il parut encore à Amfterdam, en 1682, *in*-12, un Ouvrage intitulé : *Bilanx Balfamationis Bilfianæ & Clauderianæ*, dont *Tobie Andreas* eft Auteur. Cet Ecrivain y vante beaucoup la méthode de *Bilfius*, & fait mention de quelques préparations anatomiques qu'il avoit exécutées fous les yeux de ce Gentilhomme. Mais plufieurs autres n'ont point traité cet homme à fecrets auffi favorablement que les perfon-

nes qu'on vient de nommer, *Paul Barbette*, *Thomas Bartholin*, *J. H. Pauli*, *Jean van Hoorne*, ont non-ſeulement fait peu de cas de ſa méthode, mais ils ſe ſont encore fortement récriés ſur le prix exhorbitant de cent vingt mille florins, auquel il avoit taxé la vente de ſon ſecret. Le dernier fut cependant tenté d'en faire l'acquiſition ; il propoſa à *De Bils* de lui céder toute ſa vaiſſelle pour en avoir la connoiſſance. Suivant le célebre *De Haller*, dans ſes notes ſur la maniere d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, les Etats de Brabant acheterent le ſecret de *De Bils* au prix de cent vingt-deux mille florins ; mais comme cet Auteur ne parle de cette vente que d'après *De Bils* lui-même, qui paſſe généralement pour un Charlatan, ce fait eſt bien douteux, au moins quant au prix. Il paroît cependant vrai pour le fonds ; car *François Zypæus*, Profeſſeur d'Anatomie à Louvain, s'eſt donné le titre de Dépoſitaire Royal du ſecret de *De Bils* pour l'embaumement des cadavres & la méthode de diſſéquer ſans effuſion de ſang, & il l'a pris à la tête de ſes Ouvrages. Ceci fait croire que la méthode dont il eſt queſtion, avoit été communiquée à la Faculté de Médecine de la même ville. Ce ſecret, tel qu'il eût été, n'eſt plus rien vis-à-vis de l'art admirable des injections. Les cadavres que *De Bils* a préparés pour l'Univerſité de Louvain, ne ſubſiſterent point long-tems dans leur entier ; ceux qui ſont ſortis du Cabinet de *Ruyſch*, durent encore & conſervent un air de vie & de fraîcheur.

Clauder rapporte que *De Bils* mourut phthiſique par l'impreſſion de l'air infect qu'il avoit ſi ſouvent reſpiré en préparant des cadavres à demi pourris, & que ſon ſecret périt avec lui. Mais il nous reſte pluſieurs Ouvrages de ſa façon, les uns en Flamand, les autres en Latin : nous nous bornerons à la notice des derniers.

Reſponſio ad Epiſtolam Tobiæ Andreæ, quâ oſtenditur diverſus uſus vaſorum hactenus pro lymphaticis habitorum. Marpurgi, 1658, *in-4. Rotterodami*, 1669, *in-4. Ibidem*, 1678, *in-4*, avec l'hiſtoire des choſes arrivées à l'Auteur dans le Brabant & principalement à Louvain, au ſujet de ſa méthode d'embaumer les cadavres. Suivant lui, les vaiſſeaux lymphatiques ſont formés du tiſſu cellulaire.

Epiſtolica Diſſertatio quâ verus Hepatis circa chylum, & pariter ductûs chyliferi hactenus dicti uſus docetur. Rotterodami, 1659, *in-4.* L'Auteur dit avoir découvert un nouveau réſervoir près des ſous-clavieres, auquel va aboutir un grand nombre de vaiſſeaux provenant de la tête ; il nomme ces vaiſſeaux *Ductus roriferi*, le réſervoir, *Receptaculum tortuoſum*. En effet, ſa planche le repréſente diviſé & contourné en pluſieurs ſens ; c'eſt ſur le cheval qu'il a fait ſes recherches & ſes découvertes.

Exemplar fuſioris Codicilli, in quo agitur de vera corporis humani Anatomiâ. Rotterodami, 1659, *in-4.* C'eſt dans cet Ouvrage qu'il annonce ſa méthode de diſſéquer ſans effuſion de ſang, & ſon ſecret pour conſerver les cadavres de la pourriture ; mais il agit en Charlatan, & il fixe le prix auquel il eſt diſpoſé à communiquer ſa découverte.

Epiſtola ad omnes veræ Anatomiæ ſtudioſos. Ibidem, 1660, *in-4.* Il y parle de ſes diſſections & de ſes préparations, & ſe flatte d'ouvrir une nouvelle carriere à la pratique de la Médecine.

Responsio ad admonitiones Joannis ab Hoorne, ut & ad animadversiones Pauli Barbette in Anatomiam Bilsianam. Rotterodami, 1661, *in*-4. Il y avance plusieurs paradoxes, entre autres, il soutient que la lymphe coule du canal thorachique dans les extrêmités du corps. Il fait tout cela avec un air si imposant & un ton si décisif, qu'il ose dire que les connoisseurs verront qu'il a copié la nature, & que *Van Hoorne* n'a consulté que son imagination.

Specimina Anatomica, cum clarissimorum & doctissimorum Virorum Epistolis aliquot & testimoniis. Ibidem, 1661, 1663, *in*-4.

Auditûs organi Anatomia. Rotterodami, 1661, *in*-4. Sa description de l'oreille interne n'est pas mauvaise.

Epistolica Dissertatio ad magnum Thomam Bartholinum. Ibidem, 1661, *in*-4. *Bartholin* avoit blâmé l'Auteur de tenir secret un Art qu'il devoit se faire un honneur de communiquer ; il lui avoit reproché la bassesse de son procédé, & témoigné la surprise où il étoit, de voir un homme de son rang mettre son savoir à l'enchere. *De Bils* s'excuse fort mal, & n'apporte que des raisons communes à tous les Charlatans : s'il a mis, dit-il, un prix à son secret, c'est qu'il lui en a coûté de l'argent pour l'acquérir, & qu'il voudroit se racquitter.

On a publié un Recueil des Ouvrages de notre Auteur, sous ce titre : *L. De Bils inventa Anatomica antiquo-nova cum clarissimorum Virorum epistolis & testimoniis, ubi adnotationes Joannis ab Hoorne & Pauli Barbette refutantur, interprete Gedeone Buenio. Amstelodami*, 1692, *in*-4.

BINET, (Etienne) né dans le XVI siecle à Saint Quentin, ville de France en Picardie, fut reçu à la maîtrise au College de Saint Côme à Paris, parvint dans la suite à la place de Chirurgien-Major des Hôpitaux d'Armées, & mourut au siege de La Rochelle en 1627 ou 1628, & non point en 1630, comme le dit *Carrere*, puisque cette ville rebelle se soumit à Louis XIII le 28 Octobre 1628. *Binet* a fait imprimer à Paris, en 1612, *in-fol.* une Traduction Françoise des Leçons de Médecine de *Germain Courtin*, Docteur Régent de la Faculté de cette Capitale.

BINNINGER (Jean-Nicolas) naquit à Montbelliard en 1628. Il fit la plus grande partie de ses études à Padoue, & se rendit ensuite à Bâle, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine en 1652. A peine fut-il de retour dans sa patrie, qu'il s'y vit très-occupé dans la pratique ; il parvint même à un tel degré de réputation, qu'il fut nommé Professeur dans la nouvelle Université de sa ville natale, & appellé à la charge de premier Médecin du Duc son Souverain. *Binninger* a écrit un Ouvrage intitulé : *Observationum & Curationum Medicinalium Centuriæ quinque. Montbelgardi*, 1673, *in*-8. *Argentorati*, 1676, *in*-8.

BISOGNO, (Gennaro DEL) Philosophe, Mathématicien, Astrologue & Médecin du XVII siecle, étoit de Naples. Il enseignoit la Médecine théorique dans l'Université de cette ville, lorsqu'on le demanda pour occuper la même Chaire à Padoue ; mais il préféra sa patrie & ses amis à l'aggrandis-

fement de fortune & de réputation que lui promettoient les étrangers. *Toppi*, qui parle de ce Médecin dans sa Bibliotheque Napolitaine, lui attribue un Ouvrage intitulé : *Doctrinæ morborum particularium Censura sceptica.*

BISSUS, (François) Médecin du XVI siecle, étoit de Palerme. Ses talens lui procurerent beaucoup de réputation & porterent son nom par toute l'Italie. Habile Médecin, Orateur éloquent, excellent Poëte, il mérita l'estime, la confiance, l'amitié même des plus grands Seigneurs & des Gouverneurs de la Sicile. Il fut si heureux dans la cure des maladies, que, lorsqu'on vouloit parler d'un homme qui s'y distinguoit, on disoit, par maniere de proverbe : *C'est un autre Bissus.* Marc-Antoine Colonne, Vice-Roi de Sicile, récompensa *Bissus* en le nommant, en 1580, à l'emploi de premier Médecin de ce Royaume, dans lequel il fut confirmé l'année suivante par Lettres-Patentes de Philippe II. C'est en cette qualité qu'il fit son entrée à Palerme le 29 Novembre 1581, avec un nombreux cortege de Noblesse & de Magistrats à cheval ; il méritoit cet honneur par ses talens, qu'il employa avec tant de zele à l'acquit des fonctions de sa charge. Ce Médecin mourut dans sa ville natale le 20 Janvier 1598, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie de Jesus qui appartient aux Franciscains de l'étroite Observance. On a quelques Ouvrages de la façon de *Bissus*, comme : *Apologia in curatione ægritudinis Francisci Ferdinandi Avalos, Piscariæ Marchionis & Siciliæ Proregis.* Palerme, 1571, *in-quarto. Oratio in obitu Francisci - Ferdinandi Avalos. Epistola Medica de erysipelate.* Une piece de Théatre qui fut représentée à Palerme aux dépens du Public, pendant le Carnaval de 1573.

BIUMI (Paul-Jérôme) de Milan, fit de grands progrès dans les Belles-Lettres, & se rendit ensuite à Pavie, où il étudia la Médecine & prit ses degrés en 1685. Le 3 Février 1699, il fut nommé Démonstrateur d'Anatomie dans l'Hôpital de sa ville natale dont il étoit depuis quelque tems le Médecin ordinaire. C'est principalement par l'Anatomie qu'il a cherché à se distinguer. Il a publié différens Ouvrages à ce sujet ; mais les Bibliographes qui en donnent les titres, n'en font pas grande estime.

Encomiasticon lucis, seu lucis encomia in Physiologicis Medicinæ novæ Fundamentis è Veterum tenebris erutis, atque cultrô anatomicô, autopsiæque caractere confirmatis. Mediolani, 1701, *in-8.*

Scrutinio di Notomia è di Cirurgia. Milan, 1712, *in-8.* Comme l'Auteur étoit déja vieux lorsqu'il composa ce Traité, on ne doit point s'étonner de la prolixité de son style ; c'est le défaut ordinaire des Ecrivains de son âge. Il y parle en homme qui avoit beaucoup lu, & il soutient ce qu'il avance par une infinité de citations ; mais il n'en soutient pas moins de vieilles erreurs. Il explique les fonctions à la faveur des fermens qu'il place dans les visceres secrétoires. Il admet les idées plastiques, & combat assez mal les partisans de la méthode de *César Magatus*, qui a banni le tamponnement du pansement des plaies.

Esamine di alcuni canaletti chiliferi che dal fondo del ventriculo per le toniche

del omento sembrano penetrare nel fegato. Milan, 1717, *in*-8. Le passage des vaisseaux chyliferes du ventricule vers le foie est une chimere, qui fait preuve du goût de l'Auteur pour les paradoxes.

Ce Médecin mourut à Milan en 1731, dans un âge fort avancé.

BLACKMORE, (Richard) Docteur en Médecine, Aggrégé au College Royal de Londres, étoit fils d'un Procureur. Il fut fait Chevalier, en 1697, par le Roi Guillaume III, & à la mort de ce Prince en 1702, il entra au service de la Reine Anne en qualité de Médecin ordinaire. On a de lui :

Essais upon several subjects. Londres, 1717, *in*-8, en 2 volumes. Le premier n'a point de rapport à la Médecine, mais le second contient quelques Essais sur des matieres qui appartiennent à cette Science. Tel est en particulier celui qui traite de la rate. L'Auteur prétend que ce viscere modere les feux de l'amour en raison de son volume; que plus la masse est grande, plus l'homme est disposé à la continence, & que tout au contraire, il a beaucoup de penchant à la volupté, lorsque la rate est petite.

Dissertations on a Dropsy, a Tympany, the Jaundice, the Stone, and a Diabetes. Londres, 1727, *in*-8. Il y traite d'une maniere assez satisfaisante de l'hydropisie, de la tympanite, de la jaunisse, de la pierre & du diabetes. La différence qu'il y a entre ces deux Ouvrages, c'est que dans le premier, il parle en Philosophe qui s'égare en voulant trop raisonner, & que dans le second, il agit en Médecin qui se laisse conduire par l'observation.

BLACVOD, (Henri) Médecin de la Faculté de Paris, étoit Ecossois. Il fut promu sous *Jacques Charpentier* nommé Doyen en Novembre 1568 & continué en 1569; lui-même parvint au Décanat en Novembre 1590 & 1591. *Manget* dit qu'il a publié les Pronostics d'*Hippocrate* avec une Version Latine de sa façon, & que cet Ouvrage a été imprimé à Paris, en 1625, *in*-24. Mais il se trompe; car cette Traduction appartient à *Henri Blacvod*, fils du précédent, qui naquit à Paris, & reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette Capitale en 1610. Il fut nommé à une Chaire au College Royal, dont il prit possession en 1624, mais qu'il abandonna en 1627 pour se rendre à Rome, où il fut fort suivi. La jalousie des Médecins l'obligea de quitter cette ville; il revint en France, se fixa à Paris, & mourut presque subitement à Rouen le 17 Septembre 1634, dans un voyage qu'il y avoit fait pour ses affaires.

BLAIR, (Patrice) fit la Médecine à Boston dans la Province de Lincoln en Angleterre, & s'ouvrit l'entrée de la Société Royale de Londres par la supériorité de ses talens, en particulier par son savoir en Botanique. On a de lui plusieurs Ouvrages, publiés au commencement de ce siecle, qui roulent tous sur cette partie de l'Histoire naturelle, on trouve même plusieurs Mémoires de sa façon sur cette matiere, dans les Transactions philosophiques. Aucun des Ouvrages de ce Médecin n'a paru qu'en Anglois : voici les titres qu'il leur a donnés :

Miscellaneous Observations in the pratice of Physick, Anatomy & Surgery, with new and curious remarks in Botany. Londres, 1718, *in*-8.

Botanick essays in two parts. Londres, 1720, *in-octavo.* Ces Essais sont au nombre de cinq. Dans le premier & le second, il explique la nature des fleurs & des fruits, & tire delà le fondement de sa méthode pour la distribution des plantes en certaines classes & l'explication de leur sexe. Dans le troisieme, il passe en revue les différentes méthodes qu'on a imaginées pour fixer les classes, les genres & les especes, & il finit par adopter le systême du célebre *Tournefort.* Dans le quatrieme Essai, il traite de la génération des plantes, & il prétend que la différence des sexes est aussi nécessaire pour leur production, que pour celle des animaux. Dans le dernier, il s'étend sur la maniere dont les plantes se développent & se nourrissent.

Pharmaco-botanologia, or an alphabetical and classical dissertation on all the Britisch indigenous and garden plants of the new London Dispensatory; in which their genera, species, characteristick and distinctive notes are methodically described; the Botanical terms of art explained, their virtues, uses, and shop preparations declared. Londres, 1723-27, *in-4*, en six Décades.

BLAISE, (Saint) Evêque de Sébaste, ville d'Arménie, fut martyrisé le 3 de Février, environ l'an 316, par ordre d'Arigle ou Agricole, Président de la part de l'Empereur Licinius. L'Histoire de ce saint homme nous apprend qu'il s'étoit beaucoup appliqué à la Médecine dans sa jeunesse, & qu'ayant gagné l'affection du peuple de Sébaste par ses vertus, il en avoit été élu Evêque. L'invocation de Saint *Blaise*, pour les maux de gorge causés par des arêtes, est de grande ancienneté; *Aëtius* en fait mention, & il dit qu'il faut prononcer ces paroles, en prenant le malade par le gosier, *Blaise, Martyr & Serviteur de Jesus-Christ, commande que tu montes ou que tu descendes.* La dévotion à ce Saint Evêque auroit été plus épurée, si on l'eût séparée de ce mystérieux cérémonial d'incantation, qui plaisoit si fort aux anciens Médecins.

BLAKWEL, (Elisabeth) Angloise, épousa *Alexandre Blakwel*, Médecin qui se fit connoître par un Traité sur l'Agriculture publié en 1741. Après la mort de son mari, qui finit ses jours en Suede de la maniere la plus déplorable, elle chercha du secours contre l'indigence, dans un Art auquel ses amis lui conseillerent de s'appliquer. Elle apprit à dessiner & à graver à l'eau forte; elle se fit même une étude de la connoissance des plantes, sous la direction de plusieurs Botanistes qui l'aiderent de leurs lumieres; & parvint ainsi à avoir assez de talens, pour publier 500 planches qui lui furent fournies par *Rand* & par *Miller*. Ce Recueil est intitulé:

A curious herbal. Londres, 1736, trois volumes *in-folio.* Londres, 1739, deux volumes *in-folio.* En Latin, Nuremberg, 1750 & 1760, cinq volumes *in-folio*, avec une Préface de *Christophe-Jacques Trew* qui a fait beaucoup d'additions à cet Ouvrage. Toutes les planches de l'édition Angloise ne sont pas de la même beauté, il y en a même de fort médiocres. Celles de l'édition de Nuremberg sont de la main de Nicolas-Fréderic Eisenberger.

BLANC, (Louis LE) Pensionné de S. A. S. le Duc d'Orléans, Doyen, Professeur de l'Ecole Royale de Chirurgie & Lithotomiste de l'Hôtel-Dieu de la

même ville, de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, de celles des Sciences de Rouen, Dijon, Toulouſe, Angers, Montpellier & Clermont-Ferrand, eſt un de ces hommes qui s'occupent des progrès de l'Art & qui l'enrichiſſent par leurs Ouvrages. On doit à M. *Le Blanc* :

Diſcours ſur l'utilité de l'Anatomie. Paris, 1764, *in*-8.

Lettre à M. Le Cat.

Nouvelle méthode d'opérer les hernies. 1767, *in*-8. Il a inventé un dilatatoire pour aider à la rentrée des parties déplacées.

Réfutation de quelques réflexions ſur l'opération de la hernie. Paris, 1768, dans le quatrieme volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

Précis d'opérations de Chirurgie. Paris, 1775, deux volumes *in*-8. On y trouve beaucoup de détails intéreſſans ſur les opérations les plus importantes, & différentes pieces ſur la méthode de l'Auteur au ſujet des hernies.

BLANCARD, (Nicolas) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Leyde où il naquit le 11 Décembre 1624. Ses talens le produiſirent bientôt en public ; car il n'avoit que 20 ans, lorſqu'il fut nommé Profeſſeur d'Hiſtoire à Steinfurt en Weſtphalie. En 1650, il paſſa à Middelbourg où il enſeigna l'Hiſtoire & la Politique, & fut décoré du titre d'Hiſtoriographe des Etats de Zélande. En 1669, il vint s'établir à Franeker, & le 27 Mars de l'année ſuivante, il y prit poſſeſſion des Chaires d'Hiſtoire & de la Langue Grecque, qu'il remplit juſqu'à ſa mort arrivée dans la même ville le 15 Mai 1703. Il étoit alors l'ancien de tous les Profeſſeurs des Univerſités Hollandoiſes. On n'a rien de lui que des Traductions d'Auteurs, qui ont paru ſous ces titres :

Arriani de expeditione Alexandri magni Hiſtoriarum Libri VII. Græcè & Latinè. Amſtelodami, 1668, *in*-8.

Arriani Ars Tactica. Græcè & Latinè. Amſtelodami, 1683, *in*-8.

Harpocrationis Lexicon decem Oratorum. Lugduni Batavorum, 1683, *in*-4, en Grec & en Latin.

BLANCARD, (Etienne) fils du précédent, vint au monde à Middelbourg. Il commença le cours de ſes premieres études dans ſa patrie, & il alla le continuer à Bréda, où il fit encore celui de Philoſophie. L'exemple de ſon pere le décida à embraſſer la Médecine, & après s'être mis au fait de la Pharmacie & de la Chirurgie ſous les meilleurs Maîtres d'Amſterdam, il ſe rendit à Franeker, où il reçut le bonnet de Docteur. Peu de tems après ſa promotion, il retourna à Amſterdam, & ne s'occupa plus que de la pratique de ſon Art & de la compoſition des nombreux Ouvrages que nous avons de lui. Il a donné une *Anatomie réformée* qui fut publiée en Hollandois en 1686, *in*-8, & en Latin, 1695, *in*-8, avec 84 planches. Elle a auſſi paru en Allemand à Leipſic, 1691, *in*-4. *Goelicke* accuſe *Blancard* de plagiat, & le charge d'avoir gâté, dans ſes éditions, la plupart des bonnes choſes qu'il a tirées des Anatomiſtes qui lui ont ſervi de guides. Il le blâme encore d'avoir publié tant d'Ouvrages en Langue vulgaire, & d'avoir ainſi ouvert la porte du Sanctuaire de la Médecine aux Charlatans

Charlatans qui ne ſe mêlent de cette Science que pour en abuſer. Que diroit *Goelicke* s'il vivoit maintenant? Témoin de la fureur des Auteurs qui n'écrivent preſque rien en Médecine que dans leur Langue maternelle, il auroit tous les jours occaſion de s'écrier avec *Baglivi : Scientiarum Lingua Romana eſto.*

Blancard a donné un Ouvrage qui fut imprimé ſous le titre d'*Anatomia practica rationalis, ſive, variorum cadaverum morbis denatorum anatomica Inſpectio. Amſtelodami*, 1688, *in*-12. En Allemand, Hannovre, 1692, *in*-8. C'eſt le meilleur des Livres qui ſoient ſortis de ſa plume ; il y rapporte environ deux cens ouvertures de cadavres ; ſes hiſtoires ſont courtes, mais utiles. Les autres Ouvrages de cet Auteur ont paru ſous ces titres :

De circulatione ſanguinis per fibras & de valvulis in iis repertis. Amſtelodami, 1676, *in* 12. C'eſt une vraie hypotheſe.

Lexicon Medicum Græco-Latinum, in quo termini totius Artis Medicinæ ſecundùm Neotericorum placita definiuntur & circumſcribuntur. Amſtelodami, 1679, *in*-8. *Jenæ*, 1683, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1690, 1702, 1717, 1735, *in*-8. *Francofurti*, 1705, *in*-8. *Halæ Magdeburgicæ*, 1748, *in*-8. *Lovanii*, 1754, 2 volumes *in*-8. En Anglois, Londres, 1715, *in*-8.

Hollandiſch Jaarregiſter. Amſterdam, 1680, *in*-8, & les années ſuivantes. En Allemand, Leipſic, 1690. On y trouve beaucoup d'obſervations chirurgicales.

Carteſiaanſche Academie ofte Inſtitutie der Medicyne. Amſterdam, 1683, 1691, *in*-8. En Allemand, Leipſic, 1690, 1693, *in*-8. Il y traite de la Phyſiologie, & comme il étoit un des plus ardens ſectateurs de *Deſcartes*, il appuie beaucoup ſur l'acide étranger, ſur les figures des ſels & ſur le méchaniſme.

Naeuwkeurige verhandelingen van het Scheurbuyk. Amſterdam, 1684, *in*-8. En Allemand, Leipſic, 1690, *in*-8, 1693, 1704, *in*-4. Il s'étend non-ſeulement ſur le ſcorbut, mais encore ſur la fermentation qu'il explique ſuivant le ſyſtême de *Deſcartes.*

Venus beleegert en ontſet of verhand van de Pocken en deſſelfs toevallen. Amſterdam, 1684, *in*-8. En François, dans la même ville, 1688, *in*-8, ſous le titre de *Traité de la vérole.* En Allemand, Leipſic, 1689, 1693, *in*-8. Il y prétend prouver que les maux vénériens ſont de plus ancienne date en Europe, qu'on ne le croit communément. Suivant lui, ce n'eſt point dans les Indes Occidentales que nous avons été prendre cette maladie, mais c'eſt nous qui l'avons portée dans ces vaſtes régions par le moyen d'un Negre, qui l'avoit contractée au ſiege de Naples. L'Auteur a tiré cette fable des Ecrits de *Van Helmont.*

Pharmacopœa ad mentem neotericorum adornata. Amſtelodami, 1688, *in*-8, avec les *Fundamenta Medicinæ* de *Bontekoe.*

Verhandeling van de ziekten der kinderen. Amſterdam, 1684, *in*-8.

Der Nederlandſchen herbarius. Amſterdam, 1698, *in*-8.

Inſtitutiones chirurgicæ verioribus fundamentis ſuperædificatæ. Leidæ, 1701, *in*-4, dans le recueil de ſes Ouvrages. *Bontekoe* & *Deſcartes* ſont les Auteurs ſur leſquels il ſe fonde.

Collegie over de practyc der Medicyne. Amſterdam, 1690, *in*-8. En Allemand, Hannovre, 1690, 1703, *in*-8.

Blancard eſt encore Auteur de pluſieurs autres Traités écrits en Hollandois; mais le peu de cas qu'on en fait, m'oblige à les paſſer ſous ſilence, pour dire qu'on a recueilli ſes principaux Ouvrages en un volume *in-4*, qui a été imprimé à Leyde en 1701, ſous le titre d'*Opera Medica*, *Theoretica*, *Practica* & *Chirurgica*.

BLANDRATA (Jean-George) du Marquiſat de Saluces, commença ſon cours de Médecine à Montpellier le 21 Novembre 1530, & parvint au Doctorat en 1533. *Aſtruc* en a parlé fort au long dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Faculté de cette ville; j'en parlerai d'après lui, & comme lui, j'entrerai dans le détail des courſes & des erreurs dans leſquelles *Brandrata* a paſſé la plus grande partie de ſa vie.

Ce Médecin ſe mit à voyager bientôt après ſa promotion. On le trouve à Pavie, où il embraſſa les nouvelles opinions qui ſe répandoient alors en Italie; il paroît même qu'il en fit aſſez publiquement profeſſion, puiſque la crainte d'être empriſonné l'obligea de ſe retirer à Geneve. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il ſe déclara partiſan de l'héréſiarque Calvin & ſe joignit à l'Egliſe Italienne qui s'étoit raſſemblée dans cette ville. Mais comme la réforme de ce Novateur lui parut imparfaite, il ſe mit à dogmatiſer, & il oſa attaquer le myſtere de la Sainte Trinité, ainſi que la Divinité de Jeſus-Chriſt. Sa doctrine à cet égard fut mal reçue; ſa conduite devint même tellement ſuſpecte que, craignant la colere de Calvin qui traitoit ſéverement ceux qui ſoutenoient des ſentimens contraires aux ſiens, il prit le parti de ſe ſauver de Geneve en 1558. Il ſe rendit en Pologne, où il ſavoit, ſans doute, qu'il y avoit des gens qui penſoient comme lui; mais diſſimulant ſa façon de renchérir ſur les erreurs de Calvin, il s'y préſenta comme un de ſes zélés ſectateurs, & ſe joignit aux Egliſes déja nombreuſes de ſa communion, dont il reçut un accueil diſtingué. Le zele, où plutôt la colere de Calvin le pourſuivit juſques dans ſa retraite; à force d'écrire à ceux de ſa ſecte & de leur repréſenter *Blandrata* comme un hérétique dangereux, il parvint à le faire chaſſer de la Pologne en 1563. Ce Médecin ſe retira alors en Tranſilvanie, où il eſpéroit d'être plus tranquille ſous la protection de Jean-Sigiſmond qui le demandoit.

Il y avoit dans cette province pluſieurs perſonnes qui penſoient comme lui; il y avoit ſur-tout un grand nombre d'Anabaptiſtes qui s'occuperent peu des dogmes qu'il combattoit & qui n'eurent aucune peine à l'admettre dans leur communion. Il fit donc une profeſſion publique de ſes ſentimens; & cette démarche ne l'empêcha pas de parvenir à être Médecin du Prince Jean-Sigiſmond Zapol, Comte de Scepus & Souverain de Tranſilvanie, qui l'avoit attiré dans ſes Etats; il gagna même ſi bien ſa confiance, qu'il le pervertit & en fit un zélé Unitaire.

La mort de ce Prince, arrivée en 1570, ne changea rien à la fortune de *Blandrata*. Il occupa auprès d'Etienne Battori la place de Médecin qu'il avoit eue ſous ſon prédéceſſeur; & quand Etienne fut élu Roi de Pologne, après le départ de Henri III qui revint en France pour y monter ſur le trône de ſes peres, il conſerva le même emploi & fut encore honoré du titre de Conſeiller d'Etat. Au milieu de la faveur, ce Médecin conſerva long-tems un grand zele pour la pro-

pagation des sentimens qu'il avoit embrassés. Il favorisa, autant qu'il put, ceux qui les soutenoient comme lui; il tâcha de leur procurer de nouveaux établissemens; il les aida de son propre bien; il composa des livres pour défendre leur croyance, & il assista de ses connoissances ceux qui se mettoient en devoir d'en composer; en un mot, il fit tout ce que font ordinairement ceux qui se livrent à un parti qu'ils cherchent à rendre nombreux & florissant. C'est par-là qu'il s'attira l'estime des Sociniens, & toutes les louanges qu'ils lui ont prodiguées dans leurs livres. Mais il changea de conduite sur la fin de sa vie; soit que l'âge lui inspirât des sentimens plus raisonnables, soit que l'envie de plaire au Roi, qui étoit Catholique, l'obligeât à plus de circonspection, il s'éloigna insensiblement des Unitaires & n'eut plus de commerce avec eux. Au contraire, il se rapprocha des Jésuites qui s'étoient établis en Pologne, & qui jouissoient de la faveur d'Etienne Battori, ainsi que de l'estime publique. C'est dans ce tems qu'il fut assassiné par le fils de son frere, qu'il avoit nommé son héritier; il fut étouffé dans son lit. Socin qui raconte cette mort tragique, la regarde comme un jugement de Dieu, en punition de ce qu'il avoit abandonné la vérité; ce qui semble dire que *Blandrata* s'étoit converti. On ignore l'année de sa mort, mais on sait qu'il vivoit encore en 1585, & qu'il étoit fort vieux. Il n'a rien écrit sur la Médecine.

BLASIUS, (Gerard BLAES ou) fils de *Léonard*, naquit vers le commencement du dernier siecle à Oostvliet, qui est un village de l'isle de Cadsand, près de Bruges. Après les études ordinaires, il se tourna du côté de la Médecine, dont il alla commencer le Cours à Coppenhague, & vint ensuite l'achever à Leyde, où il reçut les honneurs du Doctorat vers 1646. La beauté du pays les connoissances qu'il y avoit faites, le ton sur lequel étoit la Médecine; tout cela le détermina à se fixer en Hollande. Il choisit la ville d'Amsterdam pour y pratiquer & s'y mit peu-à-peu en réputation. Il y avoit déja un certain nombre d'années qu'il y exerçoit son Art, lorsqu'il obtint une Chaire de Médecine dans les Ecoles de cette Capitale, en 1660; peu de tems après, la Régence lui confia la charge de Médecin de l'Hôpital, & ensuite celle de Bibliothécaire de la ville. En 1682, il devint Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Podalire* II; mais il ne jouit pas longtems de cet honneur, qu'il avoit reçu dans un âge fort avancé, car il mourut la même année. *Blasius* a mis au jour les Ouvrages de quelques habiles Médecins de son siecle, tels que ceux de *Jean-Jérôme Pulverinus*, Médecin Napolitain, de *Philippe Muller*, de *Jean Béguin*, de *Jacques Primerose*, de *Pierre Morellus*, de *Jean-Jacques Von Brunn*, de *Thomas Bartholin*, de *Fortunio Liceti*, de *Laurent Bellini*, de *Jean-Alphonse Borelli* & de *Thomas Willis*. Outre les notes & les additions de sa façon qu'il a jointes à quelques-uns de ces Ouvrages, il en a donné d'autres qui lui appartiennent en entier, & dont voici les titres:

Commentarius in Syntagma Anatomicum Joannis Veslingii, atquè Appendix ex Veterum, Recentiorum, propriisque Observationibus. Amstelodami, 1659, 1666, *in*-4. *Trajecti ad Rhenum*, 1696, *in*-4. Toutes ces éditions sont ornées de figures &

comprennent le *Syntagma Anatomicum* du même *Veslingius.* Il s'eſt attaché à orner ce Commentaire des découvertes qu'on avoit faites depuis la mort de cet Anatomiſte ; on y trouve, en particulier, l'extrait des recherches de *Thomas Bartholin* ſur les vaiſſeaux lactés, celles de *Bellini* ſur les reins, de *Pecquet* & de *Rudbeeck* ſur le canal thorachique, de *Willis* ſur les nerfs, & de *Malpighi* ſur les poumons.

Oratio de iis quæ homo naturæ, quæ arti debet. Amſtelodami, 1660, *in-folio.* C'eſt le Diſcours que l'Auteur prononça lorſqu'il prit poſſeſſion de ſa Chaire.

Medicina generalis, novâ accuratâque methodô fundamenta exhibens. Amſtelodami, 1661, *in-12.* Cet Ouvrage a reparu ſous ce titre : *Medicina univerſa, Hygieines & Therapeutices fundamenta, methodô novâ, breviſſimè exhibens. Ibidem*, 1665, *in-4.* C'eſt ici qu'il ſe pare de la découverte du canal excréteur de la parotide ; mais d'autres l'attribuent à *Sténon* qui étudia quelque tems ſous *Blaſius*, & qui trouva ce canal en travaillant avec ce Médecin.

Traité des moyens de guérir la peſte & de s'en préſerver. En Flamand. Amſterdam, 1663, in-12.

Anatome contracta in gratiam diſcipulorum conſcripta & edita. Amſtelodami, 1666, *in-12. En Flamand*, 1675, *in-8.*

Anatome Medullæ ſpinalis & nervorum indè provenientium. Ibidem, 1666, *in-12.* Il y a mis beaucoup de choſes en meilleur ordre. Il y décrit, ſous le nom de tunique arachnoïde, la membrane qui eſt entre la pie-mere & la dure-mere, & il en attribue la découverte au College d'Amſterdam, dont il étoit Membre. *Varolius* paſſe cependant pour avoir connu cette tunique avant lui.

Obſervationes Anatomicæ ſelectiores, editæ à Collegio Medicorum privatorum Amſtelædamenſi. Amſtelodami, 1667. Il eſt un de ceux qui ont contribué à cet Ouvrage.

Inſtitutionum Medicarum Compendium, diſputationibus duodecim, in illuſtr. Amſtelodamenſi Athenæo publicè ventilatis, abſolutum. Amſtelodami, 1667, *in-12.*

Obſervata Anatomica in homine, ſimia, equo, vitulo, teſtudine, echino, glire, ſerpente, ardea, variiſque animalibus aliis. Accedunt extraordinaria in homine reperta, Praxim medicam æquè ac Anatomen illuſtrantia. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1674, *in-8.* Il avoit acquis beaucoup de connoiſſances anatomiques, mais de plus grandes par la diſſection des bêtes, que par celle des cadavres humains.

Zootomiæ, ſeu, anatomes variorum animalium pars prima. Amſtelodami, 1676, *in-12*, avec diverſes figures répandues dans tout l'Ouvrage, indépendamment de 88 Planches qui ſont à la tête, & qui ſont accompagnées d'explications. Ce Recueil eſt curieux ; c'eſt dommage que l'Auteur n'en ait pas donné la ſuite, lui qui avoit de profondes connoiſſances ſur l'Hiſtoire naturelle des Animaux. Cet Ouvrage fut réimprimé avec beaucoup d'augmentations, ſous ce nouveau titre : *Anatome compilatitia animalium terreſtrium variorum, volatilium, aquatilium &c. Amſtelodami*, 1681, *in-4*, avec figures.

Obſervationes Medicæ rariores. Accedit monſtri triplicis Hiſtoria, humani, agnini & vitulini. Amſtelodami, 1677, *in-12.* On y trouve pluſieurs raretés anatomiques, mais elles ne ſont repréſentées que par de mauvaiſes & petites figures.

Medicina curatoria, methodô novâ in gratiam diſcipulorum conſcripta. Ibidem, 1680, *in-8.*

Abraham Blasius, fils du précédent, naquit à Amsterdam vers l'an 1650, & s'appliqua à la Médecine qu'il pratiqua avec succès dans sa patrie. Il traduisit, du Flamand en Latin, les Observations Médico-Chirurgicales de *Job van Meeckren*, & les publia à Amsterdam, en 1682, *in*-8. Il les avoit déja mises en Allemand, & elles avoient paru en cette Langue à Nuremberg, en 1675, *in*-8.

BLEGNY, (Nicolas de) Chirurgien du dernier siecle, homme singulier qui joua toute sorte de rôles pour s'accréditer dans le public, étoit de Paris. Il fut pendant quelques années Clerc de la Compagnie de Saint Côme, où entendant tous les jours parler de la Chirurgie, il crut en savoir assez pour prendre un Privilege. *Dionis* nous apprend qu'il se maria à une Sage-Femme, & suivant M. *Astruc*, la construction des bandages pour les hernies, fut sa premiere occupation. Il semble que cette profession auroit dû le fixer; mais à l'imitation de M. *Bourdelot* qui tenoit chez lui des assemblées de Savans, il se mit à la tête d'une *Académie de nouvelles découvertes en Médecine*. Cette Société publia ses Mémoires par cahier de chaque mois. Les trois premieres années parurent sous son nom, mais aux suivantes, il n'est plus fait mention de lui. *Bonet* prit la peine de traduire ces Journaux en Latin & de les faire imprimer, sous le titre de *Zodiacus Medico-Gallicus*. Année premiere, 1679, *Genevæ*, 1680, *in*-4. Année deuxieme, 1680. Année troisieme, 1681, *Genevæ*, 1682, deux volumes *in*-4. Années 1682, 1683, *Ibidem*, 1685, *in*-4. Comme *Blegny* y traitoit les Auteurs de la premiere distinction d'une maniere outrageante, le Conseil crut devoir interdire l'impression de cet Ouvrage; il le fit par un Arrêt qui parut en 1682, & malgré cette défense, le Journal fut encore continué pendant un an. Au bout de ce terme, *Blegny* changea de plan; il s'associa avec *Gautier*, Médecin de Niort qui demeuroit alors à Amsterdam, pour qu'il fît imprimer les Mémoires qu'il lui envoyoit. Ils parurent en 1684, sous le titre de *Mercure savant*.

Mais *Blegny* n'étoit pas subitement passé à l'état de Directeur d'Académie; il avoit préludé à cette fonction importante, par des occupations moins brillantes. Il annonça par diverses affiches un Cours de Chirurgie, & il donna des leçons particulieres aux éleves qui s'y présenterent. Il fit un Cours de Pharmacie aux garçons Apothicaires; & un Auteur moderne ajoute qu'il s'avisa de faire un Cours *de perruques* aux garçons perruquiers qu'il recevoit moyennant une somme d'argent. Enfin ses premiers succès l'enhardirent à buter à quelque chose de plus considérable; il fut nommé Chirurgien ordinaire de la Reine, en 1678, & Chirurgien ordinaire de Philippe Duc d'Orléans, en 1683. Il vint même à bout, par ses intrigues, d'obtenir, en 1687, la charge de Médecin ordinaire du Roi; & la France étonnée ne vit pas sans mécontentement, qu'on eût décoré de ce titre important un homme qu'on savoit, ailleurs qu'à la Cour, n'avoir ni mœurs, ni étude, ni science. Mais le voile qui cachoit tant de défauts, ne tarda pas à tomber. *Blegny* avoit entrepris de faire revivre l'Ordre du Saint-Esprit autrefois établi à Montpellier; il s'en disoit Chevalier Commandeur, & en qualité d'Administrateur général, il intentoit des procès à ceux qu'il croyoit avoir usurpé les revenus anciennement attachés à cet Ordre. Il s'étoit encore avisé d'établir,

à Pincourt, un Hôpital pour les pauvres malades; mais le Roi, informé que cette fondation n'étoit qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y faisoient, fit emprisonner cet aventurier le 4 Juin 1693. On l'enferma d'abord au Fort l'Evêque, & delà on le conduisit au Château d'Angers, d'où il sortit au bout de huit ans & se rendit à Avignon. Il y exerça la Médecine avec une forte de réputation, & il y finit sa vie que moins d'ambition auroit rendue plus heureuse. On met sa mort en 1722, à l'âge de 70 ans.

Blegny a employé le peu de talens qu'il avoit, à la composition des Ouvrages suivans :

L'art de guérir les maladies vénériennes expliqué par les principes de la nature & de la méchanique. Paris, 1673, *in*-12. La Haye, 1683, *in*-8. Lyon, 1692, *in*-12. Amsterdam, 1696, *in*-8. En Anglois, Londres, 1676, *in*-8. Il y loue beaucoup la décoction de Guaïac, & il en met les vertus en parallele avec celles du Mercure.

L'art de guérir les hernies de toutes especes dans les deux sexes, avec le remede du Roi. Paris, 1676, 1693, *in*-12. Ce livre paroît avoir été publié pour augmenter le débit de ses bandages élastiques, qu'il vante par dessus tous les autres. Il vante encore plusieurs remedes chymiques, & en particulier, l'emplâtre du Prieur de Cabrieres. On y trouve des détails anatomiques & pratiques sur les hernies, mais la plupart sont preuve de l'ignorance de l'Auteur.

Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mere. Paris, 1679, *in*-12. L'enfant étoit pétrifié, & à peine y trouvoit-on la figure humaine.

Le Remede Anglois pour la guérison des fievres. Paris, 1681, 1683, *in*-12. Bruxelles, 1682, *in*-12. Cet écrit fut publié par ordre du Roi, à qui *Talbot* avoit vendu la méthode de donner le quinquina.

La doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage & sur la disposition des nouvelles ordonnances. Lyon, 1684, *in*-12.

Le bon usage du thé, du caffé & du chocolat pour la préservation & la guérison des maladies. Lyon, 1687, *in*-12. Paris, 1687, *in*-12.

Secrets concernant la beauté & la santé. Paris, 1688, 1689, deux volumes *in*-8.

BLOCKLAND, (Corneille DE) Docteur en Médecine qui étoit de Montfort, dans la Seigneurie d'Utrecht, vécut vers la fin du XVI siecle. Il s'établit en Franche-Comté, où il demeura à Saint-Amour, petite ville du Bailliage d'Orgelet sur les frontieres de la Bresse. On n'a rien de lui que des Ouvrages sur la Musique & des Almanachs ; c'est par ces deux endroits qu'il s'est distingué, car on ne voit pas qu'il ait fait de grands progrès en Médecine.

BLONDEL (François) de Paris, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville en 1632, sous le Décanat de *Réné Moreau*. Comme il avoit de grandes connoissances des Anciens, il fut choisi, après la mort de *Chartier*, pour être l'Editeur des trois derniers volumes de ses Commentaires sur *Hippocrate*. Ce Médecin fut élu Doyen de sa Faculté en Novembre 1658 & continué en 1659; mais il remplit cette Compagnie de troubles & de divisions, par son entêtement contre la Chymie & l'Antimoine. *Gui Patin*, qui pensoit comme

lui sur ces deux objets, en parle comme d'un grand chicaneur & d'un méchant écrivain ; il le regarde cependant comme un homme savant, mais il avoue que sa science étoit indigeste. Il est vrai qu'il se fit peu d'honneur par l'Ecrit qu'il publia contre l'usage de la levure de bierre dans le pain. On a encore de lui : *Epistola ad Alliotum de cura carcinomatis absque ferro & igne. Parisiis*, 1666, *in-4*. *Blondel* mourut le 5 Septembre 1682.

Alain Amy, Docteur de la Faculté de Paris, ne parle point avantageusement de notre Auteur dans ses *Discours anatomiques* imprimés pour la premiere fois en 1675, *in-12*. Voici la peinture qu'il en fait : « M. *Blondel* est un de nos plus anciens » Docteurs, qui passe pour savant chez quelques-uns. Il a beaucoup lu, & sa mémoire » est fort heureuse. Il sait fort bien décider s'il faut lire un mot Grec ou un autre, » dans *Hippocrate* & dans *Galien*. Il les idolâtre en telle sorte, qu'il ne veut en- » tendre parler que de ce qu'ils ont dit, & les vieilles erreurs sont plus de son » goût que les vérités nouvelles. . . . . Il a tant d'aversion pour la Chymie qu'il » ne sauroit en ouir un seul térme, sans se récrier. Il a une très-grande incli- » nation pour enseigner sans aucun intérêt & sans qu'il y soit obligé. Je vous » assure que je l'ai vu se donner la peine de venir tous les jours de la porte de » Saint Denis à nos Ecoles, pour un seul Ecolier qui le quitta enfin, parce » qu'il n'étoit pas assez savant pour l'entendre, & que l'Hébreu ou le Grec, » dont il le remplissoit, étoient pour lui des langages point ou peu connus. Il » est vrai que ce M. est très-curieux des étymologies, & tâche de ramasser dans ses » Traités tout ce qu'il a lu autrefois; de façon que dans un Livre qu'il voulut » faire du vomissement, il donna une Préface de la Chymie, & pour en trouver » l'Auteur, il remonta jusqu'au delà du déluge. . . . . Il ne dit rien de si tri- » vial, qu'il ne l'appuie de l'autorité de ces grands noms qu'on a jusqu'ici » révérés, pour ne pas dire un peu trop idolâtrés ; & ainsi quand il parle, » c'est toujours, comme dit *Hippocrate*, comme dit *Aristote*, &c.

BLONDEL (François) naquit à Liege en 1613. Après ses premieres études, il se tourna du côté de la Médecine, dont il y a apparence qu'il fit le cours à Cologne. La pratique acheva de le former, & dès qu'il eut acquis des connoissances assez étendues dans cet Art important, il se rendit à la Cour de Philippe-Christophe de Soteren, Archevêque & Electeur de Treves, qui l'honora de la qualité de son Médecin. Ce Prince étant venu à mourir au mois de Janvier 1652, *Blondel* s'établit à Aix-la-Chapelle, où il fut fait Médecin Pensionnaire de la ville. Il s'y fit estimer, non-seulement par les succès de ses cures, mais encore par les soins qu'il se donna pour mettre en vogue l'usage des bains chauds de cette ville & des environs ; c'est ce qui engagea la Régence d'Aix à le nommer Surintendant de ces bains. Ce Médecin fit honneur à sa Profession par l'âge auquel il parvint ; il avoit quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il mourut fort regretté à Aix-la-Chapelle le 9 Mai 1703. Nous avons de lui quelques Ouvrages, dont voici les éditions :

Lettre de François Blondel, à Jacques Didier, touchant les Eaux Minérales chaudes d'Aix & de Borset : & à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, & les cures qui se sont faites par son usage. Bruxelles, 1662, *in-12*.

Thermarum Aquiſgranenſium & Porcetanarum deſcriptio : congruorum quoque ac ſalubrium uſuum balneationis & potationis Elucidatio. Aquiſgrani, 1671, *in*-16. *Trajecti ad Moſam*, 1685, *in*-16, avec figures. Item, ſous ce titre : *Thermarum Aquiſgranenſium & Porcetanarum Elucidatio & Thaumaturgia ; ſive admirabilis earundem natura, & admirabiliores ſanationes, quas producunt in uſibus balneationis, potationis. Editio tertia, prioribus auctior & emendatior. Aquiſgrani*, 1688, *in*-4. En Allemand, dans la même ville, 1688. En Flamand, dans l'Ouvrage dont le titre peut ſe rendre ainſi en François : Deſcription de la ville Impériale d'Aix-la-Chapelle & des Fontaines qui s'y voient, ainſi que dans ſes environs, de ſes édifices & de ſes belles vues. Avec une Inſtruction touchant l'uſage qu'on y doit faire deſdites eaux médicinales à certaines heures du jour, pour rétablir la ſanté des perſonnes affligées de diverſes maladies. Ouvrage orné de figures, & imprimé par ordre de la Régence d'Aix-la-Chapelle. Leyde, 1727, *in*-4.

On trouve quelques autres Médecins du même nom. *Pierre-Marin Blondel*, natif de Calais & Praticien à Loudun, a donné un Commentaire ſur les Pronoſtics d'*Hippocrate*, qui fut imprimé à Paris, en 1575, *in*-4, ſous ce titre : *Divi Hippocratis Coi Prognoſticorum Latina Ecphraſis. Scevole de Sainte Marthe* parle de ce Médecin avec éloge.

Jean Blondel naquit à Lille en Flandre, & fut nommé, en 1559, à la Chaire ordinaire de Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Louvain. Il n'étoit que Licencié, lorſqu'il fut choiſi Recteur de l'Univerſité de cette ville en 1574; mais il prit le bonnet de Docteur en 1578, & peu de tems après, il entra dans la Compagnie de Jeſus, dont il ſuivit l'Inſtitut juſqu'à ſa mort arrivée au College de Pont-à-Mouſſon.

Jacques-Blondel, Docteur en Médecine & Membre du College Royal de Londres, a eu quelques démêlés littéraires avec *Daniel Turner*, au ſujet de la force de l'imagination des femmes enceintes. Il a publié un Traité en Anglois ſur cette matiere, Londres, 1727, *in*-8, dont on a une Traduction Françoiſe, ſous ce titre : *Diſſertation phyſique ſur la force de l'imagination des femmes enceintes ſur le fœtus.* L'Auteur combat l'opinion qui attribue les marques & les difformités, avec leſquelles les enfans naiſſent, à la fantaiſie & à l'imagination de leur mere. Il fait voir qu'on ne peut donner aucune preuve de ce ſyſtême, & il aime mieux attribuer les vices de naiſſance à un défaut d'organiſation de l'œuf, ou des parties de l'embryon, qu'à l'imagination de la mere. La critique que *Turner* publia de cet Ouvrage, fut ſuivie d'une réponſe que *Blondel* fit imprimer en Anglois à Londres, en 1729, *in*-8.

Il y a eu de nos jours un autre *Blondel*, Docteur en Médecine & Intendant des eaux minérales de Segray, près de Pluviers dans la Beauce. Il mourut en 1759, avec la réputation d'un habile homme dans ſon Art. Il laiſſa une *Diſſertation* ſur la nature & les qualités des eaux de Segray, 1747, *in*-12, & une autre *Diſſertation* ſur la maladie épidémique des beſtiaux, 1748, *in*-12.

Jacques Blondel, Chirurgien de la ville de Lille, mérite auſſi qu'on faſſe mention de lui. Il a mis en François un Traité que *Nicolas Godin*, Médecin ordinaire d'Arras, avoit publié vers le commencement du XVI ſiecle, ſous le titre de *Chirurgia Militaris*. La Traduction de *Blondel* eſt intitulée. *La Chirurgie Militaire, très-utile à tous ceux qui veulent ſuivre un Camp en tems de guerre, pareillement à tous au-*

tres en condition peſtilente ou dyſenterique, eſcrite en Latin par Nic. Godin. Anvers, 1558, *in*-8.

BLONDIN, (Pierre) Médecin du XVIII ſiecle, naquit le 18 Décembre 1682 dans le Vimeu en Picardie. Après avoir fait ſes humanités dans la ville d'Eu, il vint à Paris en 1700, pour y achever ſes études. Pendant ſon Cours de Philoſophie, il prit différens Traités de Mathématique au College Royal. Il alla enſuite aux Ecoles de Médecine & à l'Amphithéatre de Saint Côme, mais il ſe ſentit plus particulierement attiré au Jardin du Roi, où il ſuivit aſſidument les démonſtrations des plantes que *Tournefort* y faiſoit avec tant de célébrité. Il mérita bientôt l'amitié & l'eſtime de cet habile Profeſſeur qui l'encouragea dans les difficultés que préſente l'étude de la Botanique, qui l'anima même à faire des efforts pour s'y perfectionner. Ce fut enſuite des inſtructions & des conſeils de ce grand homme, qu'il prit la réſolution de parcourir toute la Picardie, la Normandie & l'Iſle de France, pour y chercher de nouvelles plantes. Il fit ce voyage avec tant de fruit, qu'il trouva dans la Picardie ſeule plus de cent vingt plantes qui n'étoient pas au Jardin du Roi, que même on n'y connoiſſoit pas; & il en découvrit en France pluſieurs eſpeces que l'on croyoit particulieres à l'Amérique. Toutes ces recherches firent juger ſi favorablement de ſon mérite, qu'on lui donna entrée dans l'Académie des Sciences en qualité d'Eleve de M. *Reneaume*; mais ſon aſſociation à cette célebre Compagnie le retint toujours dans l'état d'obſervateur de la nature qui travailloit pour lui-même, ſans faire part au public de ſes découvertes. On n'a vu de lui qu'un ſeul Ecrit où il changeoit, à l'égard de quelques eſpeces de plantes, les genres ſous leſquels *Tournefort* les avoit rangées. On prétend cependant qu'il méditoit un nouveau ſyſtême de Botanique. Du reſte, il joignoit la pratique à la ſpéculation; il a même compoſé des médicamens, dont les ſuccès lui ont acquis, dans ſa province, la réputation d'un habile Médecin. Il fut reçu Docteur à Rheims en 1708; & il étoit venu ſe mettre ſur les bancs de la Faculté de Paris, où il étoit déja très-connu & eſtimé des plus célebres Médecins, lorſqu'il fut attaqué d'une groſſe fievre & d'une oppreſſion de poitrine, dont il mourut le 15 Avril 1713, à l'âge de 31 ans.

BLONDUS, ou BIONDO (Michel-Ange) naquit à Veniſe le 4 Mai 1497. Il étudia la Philoſophie & la Médecine ſous *Auguſtin Niphus* qui enſeignoit avec réputation, & ſe maria enſuite à Naples à l'âge de 24 ans. Comme il vécut très mal avec ſa femme, il ſe ſépara d'elle & revint à Veniſe; delà il ſe rendit à Rome, où il ſéjourna pendant ſix ans & ſe fit quelque réputation par ſes Ouvrages. Ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de ſa femme en 1542; il prit alors le parti de retourner dans ſa patrie, où il ſe maria une ſeconde fois & mourut.

On a de lui les Ouvrages ſuivans:

Epitome ex libris Hippocratis de nova & priſca arte medendi, deque diebus decretoriis. Romæ, 1528, 1545, *in*-8.

Libellus de morbis puerorum. Venetiis, 1539, *in*-8.

De partibus ictu sectis citissimè sanandis & medicamentô aquæ nuper inventô. In plurimorum opinionem de origine morbi gallici, deque ligni indici ancipiti proprietate. Venetiis, 1542, *in*-8. C'est pour les plaies faites par l'instrument tranchant qu'il recommande l'eau, comme un topique qui lui paroît divin ; mais il en excepte les plaies des nerfs, pour lesquelles il préfere les spiritueux & les huiles éthérées. Quant à la vérole, il ne la regarde point comme une maladie nouvelle. Selon lui, *Hippocrate* & *Galien* en ont eu connoissance; mais tout ce qu'il avance à cet égard, ne prouve rien. Il n'est même pas plus exact sur la cure de cette maladie ; car si d'un côté il blâme l'usage des bois sudorifiques, il ne dit rien de positif d'un autre, sur la méthode d'employer le mercure qu'il décrit fort imparfaitement. *Astruc* n'a point jugé favorablement de cet Ouvrage ; il en a trouvé la diction si obscure, qu'il avoue que souvent il est assez difficile de deviner ce que l'Auteur a voulu dire.

De diebus decretoriis & crisi, eorumque verissimis causis in via Galeni, contra Neotericos, Libellus. Romæ, 1544, *in*-4. *Lugduni*, 1550, *in*-8.

Physiognomia, sive, de cognitione hominis per aspectum, ex Aristotele, Hippocrate & Galeno. Romæ, 1544, *in*-4.

De maculis corporis Liber. Ibidem, 1544, *in*-4.

De canum curâ Liber. Ibidem, 1544, *in*-4.

De memoria Libellus. Venetiis, 1545, *in*-8.

On a encore de ce Médecin la Traduction Italienne des trois premiers livres de l'histoire des plantes de *Théophraste*. Elle a paru à Venise, en 1549, *in*-4.

Mongitore parle de *Pierre Blondus*, dans sa Bibliotheque de Sicile, comme d'un homme qui se distingua à Messine, sa patrie, par l'étendue de ses connoissances dans l'Histoire & la Médecine. On dit que l'an 1439 il a écrit, en Grec, un Traité des choses admirables de la Sicile, que Constantin Lascaris, qui se retira en Italie en 1454, a traduit en Latin. Mais il est surprenant qu'un Sicilien, avant la renaissance des Lettres en Occident, sût assez de Grec, pour composer en cette langue un Ouvrage qui a mérité l'attention d'un des plus savans hommes que la Grece ait produit.

BLUM (Maurice) étoit de Wittemberg, où il vint au monde le 26 Août 1596. Il n'eut pas plutôt achevé son Cours de Philosophie, qu'il se rendit à Padoue, où il commença celui de Médecine en 1616, & fut nommé Procureur de la Nation Allemande. Dès qu'il se crut en état d'aspirer aux honneurs du Doctorat, il passa à Bâle, & après y avoir reçu le bonnet, il revint dans sa patrie, où il vécut en Médecin qui ne s'occupoit que de la pratique de son Art. La mort de *Wolfgang Schaller* le fit cependant changer de dessein; on le détermina, le 22 Mai 1626, à remplir la Chaire que ce Professeur avoit laissée vacante, mais ce fut pour peu de tems, car il mourut le 2 Juin de la même année.

BLUMENSTROST (Laurent) prit le bonnet de Docteur à Leyde, où il soutint, en 1713, une These *De secretione animali*. Il étoit premier Médecin de la Cour de Pétersbourg & Président de l'Académie de la même ville, lorsqu'il mourut à Moscou, au commencement d'Avril 1755.

BOBART, (Jacques) Botaniste qui fleurissoit à la fin du dernier siecle & au commencement de celui-ci, étoit Directeur du Jardin des plantes d'Oxford. Il a mis au jour dans cette ville, en 1699, *in-fol.* la troisieme partie de l'Histoire des plantes de *Robert Morison*, que cet Auteur avoit laissée imparfaite à sa mort. C'est aux soins de *Bobart* qu'on doit les corrections & les augmentations qui lui manquoient.

BOCARRO FRANCEZ, (Manuel) Médecin & Poëte natif de Lisbonne, fut considéré en cette qualité au commencement du XVII siecle; mais il le fut davantage encore par les talens qui le firent passer pour un des plus habiles Astronomes de son tems. Il publia, en 1619, des observations sur la comete qui parut au mois de Novembre de la même année, & en 1624, il fit imprimer, à Lisbonne, une Histoire abrégée du Royaume de Portugal; elle est en Latin.

BOCAUD (Jean) étoit du Diocese de Maguelone, aujourd'hui Montpellier. En 1534, il obtint le Baccalauréat en Médecine dans l'Université de cette ville, sous la Présidence de *Gilbert Griffi*, & il prit le bonnet de Docteur en 1540, sous *Jean Schyron.* En 1544, il fut nommé à la Régence que la mort de *Denis Fontanon* faisoit vaquer, & il la remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1558. Ce Médecin n'a laissé qu'un Ouvrage très-peu connu aujourd'hui, & qui fut imprimé à Lyon, en 1554, *in-fol*, sous le titre de *Tabulæ curationum & indicationum, ex prolixa Galeni methodô in summa rerum capita contractæ.*

BOCCACCINI, (Antoine) Chirurgien de Comachio, petite ville d'Italie dans le Ferrarois, florissoit vers l'an 1720. Il s'est acquis quelque célébrité par les Ouvrages suivans :

Cinque disinganni Chirurgici per la cura delle ferite. Venise, 1713, *in-8.* Il y est question d'une plaie d'arme à feu traitée suivant la méthode de *Magati.*

Cinque disinganni Chirurgici per la cura delle ulcere. Venise, 1714, *in-8.* On y trouve la description d'un grand ulcere à la jambe; l'Auteur y a joint quelques lettres en faveur de la méthode de *Magati.*

Cinque disinganni per la cura de seni. Venise, 1715, *in-8.*

Al signor Giovan Battista Agnesi, primo Chirurgo di Fermo, Antonio Boccaccini, Chirurgo di Comachio. Modene, 1721, *in-8.* Il s'agit encore, dans cette lettre, du traitement des plaies suivant la méthode adoptée & recommandée par le savant *Magati.*

BOCCA-DI-FERRO, (Louis) célebre Philosophe, natif de Bologne, vécut dans le XVI siecle. L'étroite union de la Physique avec la Médecine l'engagea à s'appliquer à cette derniere Science, & il y fit des progrès sous *Alexandre Achillini.* Il n'en fit cependant point sa principale affaire; il s'occupa davantage de la Philosophie qu'il enseigna avec tant de réputation, qu'il passa pour un des plus grands Professeurs de son siecle. Deux Cardinaux de la Maison de Gonzague, ses écoliers & ses amis, lui procurerent des bénéfices & lui persuaderent d'aller à Rome, où il fut très-bien accueilli. Il y enseigna depuis l'an

1521 jusqu'en 1527, que cette ville fut prise par l'armée de l'Empereur Charles-Quint commandée par Charles de Bourbon. Il retourna alors à Bologne, où il reprit ses exercices, & fut aimé, estimé & honoré de tout le monde. Il y mourut le 3 Mai 1545, âgé de 63 ans. On n'a rien de lui qu'un petit Ouvrage intitulé : *Oratio de principatu partium corporis.* Il se trouve parmi les Opuscules de *Gaspar Hoffman*, imprimés à Paris, en 1647, *in*-4; il ne prend que trois pages & demie de cette édition. Il se trouve encore avec l'Apologie de *François Puteus* pour *Galien*, contre *Vésale.* Venise, 1562, *in*-8.

BOCCANGELINO, (Nicolas) Médecin du XVII siecle, étoit de Madrid. Philippe III l'honora de sa confiance, & le chargea encore du soin de la santé de Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien II, laquelle mourut Religieuse dans le Monastere de Sainte Claire à Madrid. *Boccangelino* publia, en 1600, un Ouvrage *in*-4 en Langue Espagnole, qui fut traduit en Latin sous ce titre :

De Febribus, morbisque malignis & pestilentiâ, earumque causis, præservatione & curatione Liber. Matriti, 1604, *in*-4.

BOCCONI (Silvio-Paul) naquit à Palerme le 24 Avril 1633, d'une famille originaire de Savone dans l'Etat de Genes. A peine eut-il achevé ses premieres études, que l'Histoire naturelle l'occupa tout entier. Un secret penchant l'attira vers elle; il l'aima par goût, il s'y appliqua même avec tant d'ardeur, que les progrès qu'il y fit, lui mériterent bientôt une réputation égale à celle des plus habiles Physiciens & Botanistes de son siecle. Ces commencemens pouvoient le mener loin selon le monde; mais il renonça à tout ce qu'il lui promettoit de plus avantageux, & il entra dans l'Ordre de Citeaux dans un âge déja mûr. Ce fut alors qu'il quitta le nom de *Paul* qu'il avoit reçu au baptême, pour porter celui de *Silvio* qu'on lui donna à sa prise d'habit. Ce changement d'état ne lui fit point abandonner le genre d'étude qu'il avoit embrassé ; il tenoit toujours au penchant qui l'emportoit vers l'Histoire naturelle. Il sollicita la permission de s'y livrer, & dès qu'il l'eut obtenue de ses Supérieurs, il s'adonna plus que jamais à cette belle Science. Ce n'est point dans la solitude du Cabinet qu'on s'y perfectionne; ce n'est que par les courses & les voyages qu'on peut y acquérir de nouvelles connoissances. A cet effet, *Bocconi* parcourut non-seulement la Sicile, l'isle de Malthe & l'Italie, mais il passa encore en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Pologne, & dans plusieurs autres contrées de l'Europe. Par-tout, il se fit des protecteurs parmi les Princes, & d'illustres amis parmi les gens de Lettres. L'Académie des Curieux de la Nature le mit au nombre de ses Membres en 1696, sous le nom de *Pline*. L'Empereur Léopold l'honora de son estime, & Ferdinand II, Grand Duc de Toscane, le nomma son Botaniste. La Faculté de Médecine de Padoue lui accorda le titre de Docteur & de Professeur en Botanique. Mais il étoit tems qu'il mît fin à ses courses laborieuses; elles étoient trop pénibles pour lui : l'amour du repos le rappella dans sa patrie. Il se retira dans une Maison de son Ordre près de Palerme, & il y mourut le 22 Décembre 1704, dans la soixante-onzieme année de son âge. On reproche à ce savant

homme d'avoir été trop crédule, & de n'avoir point aſſez examiné les rapports qu'on lui faiſoit ſur les objets de ſes études; il y a cependant une infinité de choſes qu'il a bien vues, & il en a avancé pluſieurs qui n'étoient pas connues avant lui. Ses Ouvrages ont paru, les uns ſous le nom de *Paul*, les autres ſous celui de *Silvio*; voici les titres des plus intéreſſans :

Manifeſtum Botanicum de plantis Siculis. Catanæ, 1668, *in-fol.*

Elegantiſſimarum plantarum ſemina Botanicis honeſtô pretiô oblata per Paulum Bocconum. Ibidem, 1668, *in-fol.*

Della Pietra Belzuar minerale Siciliana, Lettera familiare. Monteleone, 1669, *in-4.*

Recherches & Obſervations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, l'embraſement du Mont Etna. Paris, 1672, *in-12.* Amſterdam, 1674, *in-8*, avec des augmentations. C'eſt un Recueil de lettres ſur les obſervations faites dans ſes voyages.

Une *Lettre* ſur la Botanique, qui ſe trouve dans le Recueil de *Nicolas Gervais*, imprimé à Naples, en 1673, *in-4*, ſous le titre de *Bizzarie Botaniche di alcuni ſimpliciſti di Sicilia.*

Icones & deſcriptiones rariorum plantarum Siciliæ, Melitæ, Galliæ & Italiæ, quarum unaquæque propriô caractere ſignata ab aliis ejuſdem claſſis facilè diſtinguitur. Oxonii, 1674, *in-4*, avec figures. *Londini*, 1674, *in-4.* C'eſt la même édition que la précédente. *Mongitore* parle d'une autre de Lyon de la même année, mais elle eſt inconnue aux meilleurs Bibliographes. On trouve dans cet Ouvrage pluſieurs plantes rares ou nouvelles, mais c'eſt dommage qu'elles ſont repréſentées par des figures trop petites & mal gravées. L'Auteur a publié cette piece, comme le prélude d'un Traité de plus grande étendue qu'il ſe propoſoit de mettre au jour.

Oſſervazioni naturali, ove ſi contengono Materie Medico-Fiſiche e di Botanica, produzioni naturali, foſſofori diverſi, fuochi ſotterranei d'Italia, e altre corioſita, diſpoſte in Trattati famigliari. Bologne, 1684, *in-12.* On y voit beaucoup de choſes touchant la Botanique, mais que l'on trouve également dans ſes autres Ouvrages. Il y a auſſi beaucoup de Phyſique, dont les phénomenes ſont rapportés avec ſi peu de diſcernement, que la vérité eſt ſouvent obſcurcie par des traits faux ou douteux.

Muſeo di piante rare della Sicilia, Malta, Corſica, Italia, Piemonte e Germania, con figure 133 in rame. Veniſe, 1697, *in-4.* En cette même année, l'Auteur fit le voyage de Veniſe avec *Sherard* qui fut frappé de la beauté de ſon Herbier ſec, & qui l'engagea à en donner le catalogue au public. C'eſt l'Ouvrage, dont on vient de rendre le titre. *Bocconi* y a décrit pluſieurs belles plantes des Alpes & d'Italie; mais on l'accuſe de trop de crédulité aux rapports d'autrui : on lui reproche même d'être un peu ſuperſtitieux dans l'énumération des vertus qu'il attribue aux plantes. M. *Antoine de Juſſieu* lui reproche encore de n'avoir point fait honneur à *Barrelier* des plantes & des figures qu'il a empruntées de lui; les Auteurs du Journal de Veniſe l'ont cependant déchargé de ce plagiat. Quoiqu'il en ſoit, l'Ouvrage de *Bocconi* a été ſi bien reçu en Italie, qu'il a été augmenté d'un *Appendix* qu'on a publié à Veniſe, en 1702, *in-8.*

Muſeo di Fiſica, e di Eſperienze, variato e decorato di Oſſervazioni naturali, note Medicinali, e ragionamenti ſecondo i principi de Moderni; con una Diſſertazione della origine, e della prima impreſſione delle produzioni marine, ed anche intorno l'origini de'

Funghi. Venife, 1697, *in*-4. On y trouve plufieurs recherches utiles fur les animaux vénimeux & les productions de la mer. Cet Ouvrage a paru en Allemand à Francfort, 1697, *in*-12.

BOCK. Voyez TRAGUS.

BOCTONER, ou BUTONER, Chevalier natif de Sommerfet en Angleterre, fe diftingua par la variété de fes talens. Il étoit en même tems Médecin, Hiftorien & Mathématicien. On a de lui plufieurs Ouvrages qu'il écrivit vers l'an 1490, & qui confiftent en un Livre des antiquités d'Angleterre, en quelques Traités d'Aftrologie, & d'autres de Médecine, comme: *Collectiones Medicinales; De Aftrologiæ valore; Abbreviationes Doctorum, &c.*

BODÆUS A STAPEL (Jean) naquit à Amfterdam. Les progrès qu'il fit dans fes études de Médecine, lui mériterent le bonnet de Docteur, & l'eftime de fes Maîtres qui le regarderent comme un homme capable de grandes chofes pour l'avancement de fon Art. Il y avoit déja travaillé, lorfqu'il mourut en 1636, dans un âge peu avancé. *Egbert*, fon parent, célebre Médecin d'Amfterdam, publia en 1644 l'Hiftoire des plantes de *Théophrafte* que *Bodæus* avoit eu deffein de faire imprimer, & à laquelle il avoit mis la derniere main. Cet Ouvrage a paru fous ce titre:

Joannes Bodæus à Stapel in Theophrafti Hiftoriam Plantarum. Amftelodami, 1644, *in-folio.*

BODENSTEIN, (Adam) Médecin Allemand, fils d'*André Bodenftein*, ce fameux Théologien Proteftant qui eft mieux connu fous le nom de *Carloftadt*, naquit à Carloftadt en 1528. Comme il étoit fectateur de la doctrine de *Paracelfe*, il s'attacha à la faire valoir, & ne fe départit jamais de la façon de penfer de cet enthoufiafte. C'eft peut-être la feule chofe dans laquelle il montra de la conftance; car il avoit d'ailleurs l'efprit fi inquiet & fi changeant, qu'il s'arrêtoit peu de tems dans un même endroit & dans les mêmes fentimens. Pendant qu'une maladie contagieufe ravageoit la ville de Bâle, en 1576, il compofa une Thériaque par le moyen de laquelle il fe vanta de guérir tous ceux qui en feroient atteints. L'année fuivante, il fut attaqué de cette maladie, & il en mourut. C'eft ainfi que *Paracelfe*, & la plupart de fes difciples, ont bercé le public de belles promeffes qui n'ont pas tardé à être démenties dans leurs propres perfonnes. *Bodenftein* a publié quelques Ouvrages de fon Maître, & il a compofé les fuivans, qu'on a recueillis en un volume, *in-folio*, imprimé à Bâle en 1581. *Epiftola ad Fuggeros quâ Chymia defenditur. De Lapide Philofophorum. De curatione ad præfervationem Podagræ. De duodecim Herbis fignis Zodiaci dicatis. Obfervationes marginales in Chirurgiam Paracelfi.*

On voit à Bâle l'épitaphe de ce Médecin, dans laquelle on s'eft fervi de l'expreffion *Ætatis hebdomade feptimâ*, pour fignifier fa mort arrivée à la quarante-neuvieme année de fon âge. La voici:

HYGIÆ ÆT.
ADAMUS BODENSTEIN
Theophrasti Paracelsi,
Ut primus, sic fidus scitusque & opere & ore interpres.
Palmam victoriæ suæ Regi triumphanti oblaturus,
Mortalitatis exuvias, nec metuens, nec optans,
Solô hôc, cælôque liberô Homo liber,
Fide deposuit bonâ,
Quas spe bonâ iterùm repetet.]
Annô salutis 1577.
Ætatis hebdomade septimâ.

Nec omnia, nec omnes mihi
Placuere; quinam ego omnibus?
Non omnibus Coüs senex,
Non Eremita Spargyrus,
Num tu Viator omnibus?
Deo placere cura. Abi.

BODLEY, (Jean) Médecin qui exerçoit sa profession à Londres vers le milieu de ce siecle, a publié, en Anglois, un Essai critique sur les Ouvrages de différens Auteurs. Cet Essai qui a paru à Londres en 1741, consiste en deux lettres. Dans la premiere, *Bodley* s'occupe des principes sur lesquels on doit juger des Ecrits des Médecins. Il examine quelles sont les preuves des connoissances en général; il en fait l'application aux Médecins, & il prétend que leur réputation n'est pas toujours un garant assuré de leur mérite. Dans la seconde lettre, il examine les éloges qu'on a donnés à divers Ecrivains, & fait voir qu'ils ont souvent été infirmés par la postérité. Il porte un jugement peu favorable de *Celse*, de *Fernel*, & de quelques Médecins modernes; enfin, il place la Médecine elle-même dans un jour assez désavantageux. Il y a de bonnes choses dans cet Essai; mais l'esprit de pyrrhonisme, dont l'Auteur étoit entiché, lui a fait rendre des jugemens faux & pousser trop loin sa critique.

BOE. (François DUBOIS DE LE) Voyez DUBOIS DE LE BOE.

BOECKELIUS (Jean) étoit d'Anvers, où il vint au monde le premier de Novembre 1535. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bourges & passa en 1564 à Hambourg, dont il fut nommé Médecin stipendié en 1566. Il abandonna cet emploi en 1575, & se rendit à Helmstadt, où on lui donna la Chaire d'Anatomie. Mais ne se plaisant point à la vie académique, il revint à Hambourg occuper la place de premier Médecin, & il y mourut le 21 de Mars 1605. On a quelques Ouvrages de sa façon:

De peste quæ Hamburgum civitatem annô 1565 *gravissimè afflixit. Henricopoli*, 1577, *in-octavo.*

Synopsis novi morbi, quem plerique Catarrhum febrilem, vel febrem Catarrhosam vocant, qui non solùm Germaniam, sed penè universam Europam, gravissimè afflixit. Helmstadii, 1580, *in*-8.

Anatome vel descriptio partium corporis humani, ut ea in Academia Julia, quæ est Helmstadii, singulis annis publicè prælegi ac administrari solet. Helmstadii, 1585, 1588, *in*-8. Cet Ouvrage est rempli de fautes ; l'Auteur est tombé dans nombre d'erreurs qu'on ne pardonneroit pas à un Anatomiste d'un médiocre savoir.

De Philtris. Utrum animi hominum his commoveantur, necnè? Hamburgi, 1599, 1614, *in*-4.

BOECLER (Philippe-Henri) naquit à Strasbourg le 15 Décembre 1718. Les progrès qu'il fit dans l'étude des Belles-Lettres, de la Philosophie & des Mathématiques, le répandirent avantageusement dans l'Université de sa ville natale ; on le regardoit déja comme un de ces Ecoliers qui annoncent des talens au dessus de leur âge, lorsqu'il fut reçu Maître-ès-Arts le 8 Novembre 1736. Bientôt après, il se fit immatriculer dans la Faculté de Médecine, & pendant les cinq années qu'il en fréquenta les Ecoles, il donna tant de preuves de la supériorité de ses dispositions à l'étude de cette Science, qu'on n'eut pas de peine à prévoir tout ce qu'il deviendroit un jour. Il est d'usage, c'est même une loi à laquelle sont soumis ceux qui sont nés à Strasbourg, de soutenir deux theses publiques, l'une sous la présidence d'un Docteur, l'autre sans Président ; *Boecler* s'acquitta du premier de ces devoirs le 13 Avril 1741, & du second, le 30 Juin de la même année. La maniere dont il se distingua dans l'un & l'autre de ces Actes, lui mérita le bonnet de Docteur, qu'on lui donna le 19 Avril 1742. Revêtu de ce titre, il n'eut rien de plus pressé que de chercher à se tirer de la foule par l'acquisition de nouveaux talens ; & dans cette vue, il se rendit à Paris, où il suivit les Professeurs de cette Capitale, principalement MM. *Winslow* & *Ferrein*. La haute réputation, dont M. *Liétaud* jouissoit parmi les Anatomistes, le détermina encore à faire le voyage d'Aix en Provence, pour y profiter des Leçons de cet habile Médecin. Delà il passa à Montpellier, où il fit de nouveaux progrès. En 1744, il revint dans sa patrie, & il ne tarda pas à s'y distinguer, tant du côté de la pratique de la Médecine & de la Chirurgie, que de celui de l'Art des Accouchemens. C'est à cette variété de connoissances qu'il dut la place de Professeur extraordinaire de la Faculté, le 24 Février 1748 ; mais il n'en demeura pas là, car il obtint la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie en 1756. Il n'en jouit pas long-tems ; il mourut le 7 Juin 1759, au grand regret de l'Université de Strasbourg, à qui il avoit fait honneur par toutes les qualités qui forment le caractere d'un vrai Savant. Les Ouvrages de ce Médecin consistent en Dissertations Académiques.

Manget cite un autre Professeur de Strasbourg (*Jean Boecler*) qui a publié en 1721, le *Recueil des Observations qui ont été faites sur la maladie de Marseille*. Strasbourg, *in*-8. C'est le principal de ses Ouvrages. Le autres sont des Dissertations scholastiques ; il faut cependant en excepter la *Cynosura Materiæ Medicæ* de

de *Paul Herman* qu'il a fait imprimer à Strasbourg en 1726, 1728, 1731, trois volumes *in-4*, avec des augmentations.

BOEHMER, (Jean-Benjamin) étoit de Lignitz en Siléſie, où il vint au monde le 14 Mai 1719. Son pere, qui ſe diſtinguoit parmi les Apothicaires de cette ville, prit un ſoin particulier de ſon éducation, & l'envoya en 1737 à Leipſic pour y faire ſon Cours de Philoſophie. Le jeune *Boehmer* ne l'eut pas plutôt achevé, qu'il commença celui de Médecine. Il étoit déja au fait de la Matiere médicale qu'il avoit étudiée dans la maiſon paternelle; mais comme il ne tarda pas à faire les mêmes progrès dans les autres parties de la Médecine, ſous *Platner*, *Gunz* & *Ludwig*, ces Profeſſeurs lui accorderent les honneurs du Doctorat, qu'il reçut en 1745. Ils l'engagerent encore à ſe fixer à Leipſic & lui promirent de l'emploi dans la Faculté. L'occaſion d'effectuer leurs promeſſes ſe préſenta bientôt: *Gunz* fut appellé à la Cour de Saxe, & *Boehmer* fut nommé, en 1750, pour le remplacer dans la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie. Mais le nouveau Profeſſeur ne tarda pas à être enlevé à l'Univerſité de Leipſic; il mourut le 11 Mai 1754, dans la trente-cinquieme année de ſon âge. On a de lui quelques Diſſertations, dont le célebre *Haller* a fait tant de cas, qu'il les a inſérées dans ſon Recueil de Theſes. On a encore une Verſion Allemande de la Chirurgie de *Platner*, qui eſt due en partie aux ſoins de *Boehmer*. Il y travailla après la mort de l'Auteur qui l'avoit laiſſée imparfaite, & il s'acquitta ainſi de ce qu'il devoit à la mémoire de ſon bienfaiteur.

BOEHMER, (Philippe-Adolphe) Profeſſeur de Médecine & d'Anatomie en l'Univerſité de Hall en Saxe, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Aſſocié étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages qui l'ont fait connoître avantageuſement des Savans de ce ſiecle. Comme ce Médecin s'occupe de l'Art des Accouchemens, il a débuté par deux Diſſertations, dont la premiere fut imprimée à Hall en 1736, *in-4*, ſous ce titre: *Situs uteri gravidi ac fœtûs, ac ſedes placentæ in utero.* Dans la ſeconde, on trouve l'éloge du *Forceps* Anglois dont il recommande beaucoup l'uſage. L'une & l'autre de ces pieces a été jointe à la nouvelle édition de l'Abrégé de l'Art des Accouchemens par *Manningham*, qu'on doit aux ſoins de *Boehmer*. Ce Médecin a donné un ſupplément à la ſeconde diſſertation, où il rapporte l'Obſervation d'un accouchement laborieux, expoſe la méthode qui lui a réuſſi pour délivrer la malade, & paſſe enſuite à l'examen des Forceps de *Chamberlain*, de *Bingius*, & des nouveaux inſtrumens de *Levret*, ſpécialement, de ſon Tire-tête à trois branches. M. *Levret* a répondu à la critique de *Boehmer*, à la ſuite de ſes *Obſervations ſur les cauſes & les accidens de pluſieurs accouchemens laborieux*, & il l'a fait victorieuſement à bien des égards.

La plupart des autres Ouvrages de ce Médecin conſiſtent en Diſſertations académiques. Je les paſſe ſous ſilence, pour ne m'arrêter qu'aux pieces ſuivantes:

De polyphago & allotriophago Wittembergenſi. Wittebergæ, 1737. Il s'agit d'un homme qui mangeoit toute ſorte de ſubſtances.

Inſtitutiones Oſteologicæ. Hallæ Magdeburgicæ, 1751, *in-8*, avec figures.

Observationum anatomicarum rariorum fasciculus primus. Ibidem, 1752, *in-fol.*
Observationum anatomicarum fasciculus alter. Ibidem, 1756, *in-fol.*

BOERHAAVE, (Herman) un des plus célebres Médecins du XVIII siecle, naquit en Hollande, le dernier jour de Décembre 1668, dans un Bourg nommé Voorhout, attenant à la ville de Leyde du côté par où l'on va à Harlem. Ses ancêtres, qui tiroient leur origine de la Flandre, vinrent s'établir à Leyde au tems de la révolution des Pays-Bas, & ils y exercerent le commerce avec honneur. Son pere, qui étoit Ministre du Bourg que je viens de nommer, s'appelloit *Jacques*, son aïeul *Charles*, & son bisaïeul *Marc*; tous honnêtes marchands de Leyde. *Marc* fut le premier de sa famille qui s'acquit de la réputation dans les Sciences; il fut Pasteur de la ville de Médenblick.

Jacques Boerhaave, pere d'*Herman*, savoit le Latin, le Grec & l'Hébreu; il avoit même fait une étude particuliere de l'Histoire. C'étoit un homme ouvert, d'une candeur & d'une franchise charmante; excellent pere de famille, qui n'ayant qu'un revenu modique pour l'éducation de neuf enfans, fit voir à combien de fraix on peut fournir par une sage économie. C'est ainsi qu'*Herman* parle de son pere, dans le petit abrégé qu'il a fait de sa vie.

Le 10 Juillet 1663, *Jacques Boerhaave* épousa *Hagar Daelder*, fille d'*Herman*, honnête marchand d'Amsterdam & ingénieux ouvrier; il en eut cinq filles, & pour fils unique le personnage qui fait le sujet de cet article. Sa femme étant morte au mois d'Août 1673, il fit une seconde alliance avec *Eve Dubois*, fille de *Jacques*, un des Ministres de Leyde. Cette seconde femme sut si bien partager sa tendresse entre ses propres enfans & ceux du premier lit, que les uns & les autres la regarderent toujours comme leur véritable mere. *Herman* l'estimoit tant, qu'après la mort de son pere il resta toujours avec elle, vivant ensemble dans une parfaite union. Il a aussi beaucoup aimé *Jacques Boerhaave*, son frere du côté paternel, à qui il a dédié sa Chymie.

Herman fit de surprenans progrès dans ses premieres études; son pere, qui le destinoit au Ministere, lui fit apprendre de bonne heure les Langues savantes & l'Histoire. Avant l'âge d'onze ans, il étoit très-instruit du Latin & du Grec, à quoi il joignoit une grande connoissance de l'Histoire universelle. A douze ans, il lui survint une maladie qui interrompit considérablement le cours de ses études, mais qui ne l'empêcha pourtant point de faire toutes ses classes dans la moitié moins de tems qu'il n'en faut aux autres. Ce fut un ulcere malin à la cuisse gauche, lequel dura sept ans, sans qu'aucun remede, ni de la Médecine, ni de la Chirurgie, pût y être d'aucun secours. Au bout de ce long terme, il renonça à tous les médicamens qu'il avoit essayés jusqu'alors, & se contenta de bassiner son ulcere avec de l'urine & du sel; ce qui étant continué quelques jours, lui procura une guérison entiere. Malgré l'opiniâtreté de cet ulcere, *Herman* fut envoyé à Leyde en 1682, où il se distingua tellement pendant le cours rapide de ses humanités, qu'il avoit fait sa Rhétorique à quinze ans. Mais il pensa être arrêté tout court au milieu d'une si belle carriere; car son pere mourut alors, laissant, avec très-peu de bien, une femme & neuf enfans, dont l'aîné n'avoit tout au plus que seize ans. Ce fâcheux contre-tems

jetta *Herman* dans la perplexité ; il ne voyoit point d'où il pourroit tirer de quoi continuer ſes études & mettre à profit ſes talens. Heureuſement *Jacques Trigland*, un des amis de ſon pere, ſe prit d'eſtime pour lui & le recommanda ſi fortement à *Van Alphen*, que celui-ci ſe chargea de ſa fortune. De l'avis donc de ces deux hommes célebres, *Boerhaave* apprit la Philoſophie ſous *Senguerdius*, le Grec ſous *Gronovius*, & la Géographie ſous *Rickius*. *Jacques Trigland* lui-même & *Charles Schaaf* lui enſeignerent l'Hébreu & le Chaldéen, toujours dans la vue de le pouſſer au Miniſtere.

Au milieu de ces occupations, *Boerhaave* ſe ſentit du goût pour les Mathématiques. Il ne s'y appliqua encore que légerement en 1687; mais quand ſon ulcere fut guéri, il ſe plongea bientôt tout entier dans cette étude, tant recommandée par *Hippocrate* & ſi négligée par la plupart de ſes diſciples; étude qui eſt la baſe & la clef de toutes les autres, & qui a cela de particulier, qu'elle tranſporte & fixe preſque tous ceux qui ſont capables de s'y adonner.

En 1688, c'eſt-à-dire, à vingt ans, il donna des preuves publiques de ſon érudition & de ſon éloquence; car ce fut en ce tems qu'il prononça, ſous la Préſidence du célebre *Gronovius*, un Diſcours académique par lequel il fit voir que *Cicéron* avoit ſolidement réfuté le ſentiment d'*Epicure* ſur le ſouverain bien: ſujet épineux, qui ne pouvoit être traité que par un grand génie. *Boerhaave* s'en tira à merveille; & la ville de Leyde, pour le récompenſer & l'encourager, lui fit préſent d'une médaille d'or.

En 1689, ſes talens perçoient de plus en plus. Outre le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen qu'il ſavoit parfaitement, il s'attacha à l'étude de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & à la lecture des Peres de l'Egliſe. En 1690, il fut fait Docteur en Philoſophie, & pour répondre à l'honneur qu'il recevoit, il ſoutint dans ſa diſpute inaugurale la diſtinction de l'ame & du corps. C'eſt dans cette piece qu'il réfute, avec la plus grande force, *Epicure*, *Hobbes* ſon compilateur, & ce monſtre d'incrédulité, *Spinoſa*, dont l'athéiſme reſſemble aſſez au labyrinthe de Dédale, tant il y a de tours & de détours dans ſon ſyſtême. Mais *Boerhaave* le ſuit par-tout, & par-tout il porte la lumiere ; plus fort qu'Hercule, il abat d'un ſeul coup toutes les têtes de l'hydre qu'il attaque. Ceux qui liront cette diſſertation, auront peine à croire qu'elle ſoit l'ouvrage d'un jeune homme, tant elle eſt forte de choſes, de raiſonnement & de Métaphyſique. Son Préſident, en cette occaſion, fut *Volder*, pour lequel il eut toute ſa vie le plus profond reſpect, comme *Volder* eut pour lui l'amitié la plus tendre.

Il étoit tems qu'il s'appliquât à la Théologie, & il eut pour Maîtres *Jacques Trigland*, *Fréderic Spanheim* & *Jean Markius*. Il ſe dévoua enſuite aux fonctions du Miniſtere, ſans que cela l'empêchât de ſe perfectionner dans les Mathématiques ; mais comme il ne pouvoit ſuffire aux dépenſes qu'il faut faire néceſſairement dans les Académies, & qu'il avoit d'ailleurs trop de ſentimens & de délicateſſe pour continuer d'être à charge à ſes patrons, il s'aviſa de donner des leçons de Mathématiques, pour en tirer de quoi fournir, en partie, aux fraix de ſes études. Cela lui valut la connoiſſance de *Jean Vandeberg* qui, pour lui donner des marques de l'amitié qu'il avoit pour lui, le fit nommer pour conférer le Catalogue des Manuſcrits de la Bibliotheque de *Voſſius*, que Leyde

avoit achetée depuis peu & qu'elle avoit fait venir d'Angleterre. Il s'acquitta de ſa commiſſion en homme d'eſprit, & ſon travail plut ſi fort au Magiſtrat & à *Vandeberg* en particulier, que celui-ci réſolut de faire tout pour la fortune d'un homme de ce mérite. Il lui conſeilla d'abord de joindre à ſes autres connoiſſances, celles de la Médecine. *Boerhaave* le fit; mais ce qui ſurprendra beaucoup, c'eſt qu'il n'eut jamais que quelques leçons du célebre *Drélincourt*, & qu'à proprement parler, il a été ſon maître dans une Science qu'il a portée ſi haut, que la poſtérité en ſera étonnée. Il commença par l'Anatomie qu'il étudia dans *Véſale*, le Prince des Anatomiſtes, dans *Fallope*, dans *Bartholin* &c; & pour joindre la pratique à la théorie, il aſſiſta régulierement aux leçons de *Nuck*. Il travailla encore chez lui à des diſſections particulieres, examinant toutes les parties du corps avec des yeux géometres. Il ſe mit enſuite à lire les anciens Médecins, dans l'ordre & ſuivant le tems qu'ils ont vécu; il examina ſans relâche tout ce que les Grecs & les Latins nous ont fourni d'hommes illuſtres en ce genre; mais il s'apperçut bientôt que les Auteurs poſtérieurs à *Hippocrate* avoient pris de lui tout ce que l'on trouve de bon dans ſes Ecrits. Ce fut donc aux Ouvrages de ce grand homme qu'il s'arrêta particulierement; il en conſidéra le plan & les preuves, il en fit des extraits; en un mot, il ſe remplit ſi bien de ſa doctrine, qu'on eût dit qu'elle étoit paſſée du Maître dans le cœur & l'eſprit du Diſciple. Il lut avec la même rapidité, & pourtant avec autant de ſoin & d'exactitude, les Ecrits des Médecins modernes; mais ce fidele Hiſtorien de la nature, qui en a, pour ainſi dire, ſuivi toutes les allures pas à pas & qui nous les a tracées avec la derniere préciſion, *Sydenham*, fut ſon Auteur favori. *Boerhaave* lut pluſieurs fois tous les Ouvrages de cet Hippocrate Anglois, toujours avec le même plaiſir & cette ſorte d'avidité qu'on ne ſent guere que pour les excellens livres.

Notre Auteur s'appliqua enſuite à la Chymie, & bientôt après à l'étude de la Botanique, mais avec cette précaution qu'il vouloit voir de ſes yeux, & toucher, pour ainſi dire, de ſes mains ce qu'il avoit remarqué dans les Livres. On croiroit après cela que *Boerhaave* étoit tout Médecin, & qu'il ne ſongeoit plus à l'étude de la Théologie; mais ſon reſpect pour les ordres connus de ſon pere, lui fit prendre la réſolution de ſe mettre au nombre des Propoſans. Il voulut cependant avant tout ſe faire recevoir Docteur en Médecine. Il ſe rendit pour cela à Hardewick, où ce ſavant Diſciple d'*Eſculape* reçut le bonnet le 10 Juillet 1693. Le ſujet de l'Acte qu'il ſoutint, pour parvenir à ce degré, concerne l'importance dont il eſt que les Médecins examinent avec ſoin les déjections de leurs malades: *Diſputatio de utilitate explorandorum excrementorum in ægris, ut ſignorum.*

A ſon retour, il ſongeoit plus que jamais à être tout-à-la-fois Miniſtre & Médecin; c'étoit auſſi l'idée de ſon illuſtre ami *Vandeberg*: mais ayant appris à ſon arrivée à Leyde que le bruit étoit qu'il avoit embraſſé le Spinoſiſme, & ſes amis n'ayant pu réuſſir à le juſtifier de cet odieux reproche, il laiſſa au tems à détruire ce préjugé. Cependant cela détermina *Boerhaave* à abandonner le projet qu'il avoit formé d'être en même tems Miniſtre & Médecin. Il ſe tint au dernier parti & s'y livra tout entier, regardant la Médecine comme un pays plus

tranquille pour lui, où la malice de ses adversaires auroit moins d'occasions de l'attaquer. Il faut avouer que ses commencemens ne furent pas heureux; sa pratique ne rendit point d'abord autant que son habileté sembloit le lui promettre. Il ne se découragea pas pour un mal nécessaire à presque tous ceux qui entrent en pareil exercice; au contraire, donnant à ses livres l'heureux loisir dont il jouissoit, il amassa ces trésors de science qui lui ont acquis dans la suite tant de gloire & de fortune. Le vrai mérite perce tôt ou tard; le sien ne tarda point à se répandre. Cependant ses amis songeoient à le faire entrer dans le Corps de l'Université de Leyde; ils réussirent dans leur dessein, & le 18 Mai 1701, *Boerhaave* fut nommé à la Chaire de Théorie à la place du célebre *Drélincourt*, dont il soutint & surpassa bientôt la réputation. Il préluda par un Discours où il recommande fortement la doctrine d'*Hippocrate*, persuadé, avec raison, qu'il n'y a point de meilleur modele à suivre. Ce Prince de la Médecine étoit alors dans une espece de décri; on trouvoit & on vouloit que son regne fût passé; que le suivre encore, c'étoit adorer de vieilles imaginations & un Auteur qui n'avoit rien de respectable que son antiquité. Mais il fit voir clairement que jamais homme n'avoit pénétré plus avant que lui dans les secrets de la nature; que ses regles, pour connoître & distinguer les maladies, que ses remedes pour les guérir, étoient de tout point conformes à l'expérience; & il parla sur ce sujet avec tant de force, d'érudition & de clarté, qu'on n'osera plus vraisemblablement disputer à *Hippocrate* ce surnom de divin, cet empire que nos peres lui ont donné & qu'il mérite à tant de titres.

Ce Discours prononcé en l'honneur d'*Hippocrate*, & encore plus la profondeur des leçons du nouveau Professeur, lui acquirent en peu de tems une si grande renommée, que l'Académie de Groningue lui offrit une Chaire de Médecine en 1703; mais sur son refus, de l'avis encore de *Vandeberg* qui ne manquoit jamais l'occasion d'avancer son ami, les Curateurs de l'Université de Leyde lui promirent la premiere place vacante. En attendant, ils augmenterent ses gages, pour le dédommager de ce qu'il perdoit par zele & par attachement à son Corps. C'est à ce sujet qu'il prononça, le 24 Septembre de la même année, un second Discours sur l'usage & la nécessité des Méchaniques dans la Médecine: *De usu ratiocinii Mechanici in Medicina.*

On sait avec quel succès *Boerhaave* exerçoit son emploi, & toujours sous le titre de simple Lecteur, lorsqu'on le nomma enfin Professeur en Médecine & en Botanique à la place d'*Hotton*. Le décret de sa nomination est du 18 Février 1709, son Discours inaugural du 20 Mars suivant. Le titre est: *Oratio quâ repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas*; de la simplicité de la Médecine. Ce fut dans la vue de s'attacher de plus en plus un aussi grand sujet, que l'Académie de Leyde ajouta la Chaire de Botanique à celle de Médecine qu'elle donna à *Boerhaave*. On connoissoit déja ses talens pour remplir celle-ci, & l'on s'attendoit bien qu'il feroit honneur à celle-là; mais on fut surpris de trouver en lui un nouveau *Tournefort*. Il augmenta bientôt de moitié le nombre des plantes du Jardin, le tout avec un choix qui décele l'habileté du collecteur & la profondeur de ses connoissances.

En 1714, il fut nommé Recteur de l'Université. Peu de tems après, le 8

Août de la même année, il fut fait Profeſſeur du College-Pratique à la place de *Bidloo*; & outre ſes Leçons ordinaires, il en donnoit deux fois la ſemaine à l'Hôpital ſur les maladies regnantes, tant pour le ſoulagement des pauvres malades, que pour l'utilité de ſes Ecoliers. Il en réſultoit ſans doute un grand avantage; de l'œil & de la main on pouvoit joindre la pratique à la théorie: union néceſſaire, puiſque celle-ci ne fait, pour ainſi dire, que le corps de la Médecine, dont celle-là eſt l'ame. Ayez tant que vous voudrez des connoiſſances; réuniſſez en vous ſeul ce que ſavent tous les autres, s'il eſt poſſible; vous ſerez très-habile: l'eſſentiel, c'eſt l'expérience; ſans elle on n'eſt jamais digne du nom de Médecin. Diſons le hardiment, ſans cette pratique conſommée, le grand *Boerhaave* eût été un Savant, mais non un Médecin du premier ordre; ſans elle, l'Angleterre n'auroit pas eu ſon *Sydenham*; la Grece, ſon *Hippocrate*; Paris, ſon *Duret*, ſon *Fernel* &c. Le nouveau Recteur prononça, à la fin de ſon Rectorat, un Diſcours ſur le chemin qu'il faut tenir pour découvrir la vérité en Phyſique: *De comparando certo in Phyſicis.*

Le 21 Septembre 1718, *Boerhaave* fut encore chargé de remplir la Chaire de Chymie vacante par la mort du Profeſſeur *Lemort*. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme ſuffiſoit à tant d'emplois, dont il s'acquittoit avec la plus grande diſtinction. Jettons un coup d'œil ſur lui en qualité de Profeſſeur, & voyons quelle fut ſa méthode dans les leçons qu'il a données ſur preſque toutes les parties de la Médecine. Peignons-le d'après le Docteur *Maty*, qui parle ainſi de lui dans ſon *Eloge critique*: « L'affluence de ſes Diſciples juſtifia l'empreſſement de ſes » Mécenes; & il n'eſt preſque plus beſoin de dire que *Boerhaave* eut des » Etudians de divers, des plus reculés, & même des plus barbares climats » de l'Europe. Le lieu, où il donnoit ſes leçons, contenoit à peine ceux qu'un » deſir d'inſtruction ou un ſimple motif de curioſité y attiroit. On étoit obligé » de ſe preſſer, & de venir une demi-heure à l'avance pour s'aſſurer une » place, & ceux qui étoient moins diligens, devoient toujours ſe tenir débout. » C'étoit à un tel Auditoire que *Boerhaave* donnoit ſes leçons les quatre premiers jours de la ſemaine. Cet homme, ſi plein d'idées ſublimes, ſavoit là ſe » mettre à la portée de tous ſes auditeurs, fourniſſant une preuve illuſtre, que » les Sciences ne ſont épineuſes que par la maniere dont elles ſont enſeignées. » Si l'on excepte ſes cours de Chymie, jamais il ne ſe ſervoit de cahiers, & » cependant, jamais il ne ſe trouvoit embarraſſé; jamais il ne devenoit obſcur. Ses » leçons étoient toujours parfaitement liées, & tous les ans, les mêmes pour les » choſes, quoique variées pour le tour & l'expreſſion. Il commençoit par les » principes les plus ſimples, y conformoit ſes termes & ſes geſtes, & varioit continuellement ſon ſtyle, ſelon la nature des ſujets. Il ſuivoit avec exactitude » l'ordre de ſes matieres, & paroiſſoit ainſi apprendre lui-même avec ceux qu'ils » inſtruiſoit. Il s'inſinuoit dans leur eſprit, & par la gravité de ſon action, & » par le tendre intérêt qu'il paroiſſoit prendre à leurs progrès. On comprenoit » facilement, & on pouvoit retenir long-tems ce qui ſembloit ne lui rien coûter à digérer & à énoncer. Les applications fréquentes & d'ordinaire juſtes, » qu'il faiſoit des paſſages d'Auteurs & ſur-tout des Poëtes anciens, ne contribuoient pas peu à éclaircir ou du moins à égayer ſes ſujets. Il ne man-

» quoit non plus jamais de comparaifons familieres, ou d'hiftoires particulie-
» res, qui, en lui fervant d'exemples ou de preuves, réveilloient l'attention
» de fes Auditeurs, & leur rendoient faciles l'intelligence & le fouvenir e fes
» leçons. Je puis affurer que jamais on n'en fortoit, fans fe fentir pénétré d'u-
» ne fatisfaction intime, fruit de l'augmentation des connoiffances qu'on venoit
» d'acquérir. Suivez maintenant ce grand homme occupé, dans le cours d'une
» journée, à donner une heure, l'été dans le Jardin Académique, à la dé-
» monftration des plantes, & l'hyver dans le Laboratoire, aux opérations de la
» Chymie; une autre dans l'Auditoire public, à l'explication de quelque matiere
» curieufe, foit de Médecine, foit même quelquefois de Philofophie; & deux
» autres à fes Cours fur la Théorie & fur la Pratique de la Médecine. Repréfen-
» tez-le vous affidu à tous ces exercices, remplacer les jours que des folem-
» nités, foit publiques, foit particulieres, le forçoient de perdre, en y fubfti-
» tuant ceux dans lefquels il étoit libre. Non content de ces travaux, il en fol-
» licitoit lui-même de nouveaux. Il obtint que l'on rouvrit un Hôpital de ma-
» lades qui avoit long-tems été fermé aux étudians. Quoique cet Hôpital fût
» très-peu confidérable en lui-même, & par le nombre & par la qualité des mal-
» ladies qu'il y avoit à traiter, il le devint extrêmement par les leçons de *Boer-*
» *haave*, qui venoit deux fois par femaine y vifiter les malades, en préfence
» de fes difciples. C'étoit en effet dans ces exercices qu'éclatoit principalement
» fa capacité. Pour fe rendre utile à fes Auditeurs, il leur faifoit, au lit des
» malades, l'application de fes principes & fur-tout de fa méthode. Il leur
» détailloit d'abord toutes les circonftances de la vie de ceux qu'il s'agiffoit de
» guérir, telles qu'il avoit pu les découvrir, & fous le point de vue qui pou-
» voit les faire fervir à fon but. Il leur faifoit enfuite remarquer, avec foin, tous
» les fymptômes du mal, dont ils étoient fpectateurs, & leur montroit l'ufage
» qu'il falloit faire de ces fignes. De ces principes, fur lefquels il s'étendoit le
» plus, il paffoit à la recherche de la caufe qui produifoit tous ces effets. Il décou-
» vroit ainfi (fi la chofe étoit poffible) le genre de la maladie préfente. Il paffoit
» enfuite au pronoftic qu'on pouvoit faire des fuites qu'elle auroit. Ce pronoftic
» étoit en général fondé fur ces deux principes; le degré de violence des fymptô-
» mes, & celui de vigueur des fonctions. Par le premier, il déterminoit l'effort
» du mal, & par le fecond les forces de la nature pour y réfifter; en un
» mot, ce qu'il y avoit à craindre & à efpérer. Les indications réfultoient né-
» ceffairement de tout ceci; on découvroit ce qu'il falloit faire, pour s'oppofer
» à la nature même du mal; s'il y avoit quelque fymptôme preffant, ce qui
» pouvoit l'adoucir; & enfin ce qui pouvoit aider & foutenir la nature. Les
» remedes répondoient à cette indication, & par le fuccès, dont ordinairement
» ils étoient fuivis, les étudians fe voyoient animés à fe régler un jour fur une
» pratique auffi méthodique & auffi raifonnée. Voilà une partie des foins que
» notre Maître fe donnoit pour nous. Un homme fi capable d'enfeigner, & fi
» difpofé à le faire, n'a-t-il pas dû former, pour la poftérité, des Médecins
» qui, en fuppléant à fa perte, la fiffent par cela même d'autant plus regretter? «

Mais comme la réputation de *Boerhaave* s'étendoit de jour en jour, l'Académie des Sciences de Paris lui écrivit en 1715, pour lier avec lui un com-

merce de Botanique & de Phyſique. Il ne fut cependant reçu dans ce reſpectable Corps, à titre d'aſſocié étranger, qu'en 1728, à la place de l'illuſtre Comte de *Marſigli.* Deux ans après la mort de *Freind* arrivée en la même année 1728, la Société Royale de Londres lui fit un pareil honneur. Tant que ce ſavant Médecin Anglois a vécu, jamais *Boerhaave* ne put être reçu dans cette Société, parce que *Freind* en étoit Préſident, & qu'il n'avoit pas pour notre Auteur toute l'eſtime qu'il méritoit, ſans qu'on en ait pu pénétrer le motif. Il eſt vrai que le Médecin Hollandois ne fit aucun pas pour cela; mais tous ſes amis parloient pour lui, & ils n'étoient point écoutés. Heureuſement l'honneur que devoit un jour recevoir & *Boerhaave* & le célebre Corps dont il s'agit, n'étoit que différé: la Société Royale eût été trop flattée de poſſéder à-la-fois un *Freind* & un *Boerhaave*, les deux plus grands ornemens de leur nation.

Tandis que notre Médecin ſe livroit tout entier aux pénibles fonctions de ſes charges, ſon corps ne pouvant plus réſiſter à tant de fatigues, ſuccomba ſous le poids de ſes travaux. Il tomba malade au milieu du mois d'Août 1722; la goutte ſe joignit à une paraliſie qui le rendit perclus de deux jambes, & il ſouffrit pendant cinq mois des douleurs extrêmes, avec une patience admirable. Etant encore tombé malade ſur la fin de 1727 & même en 1729, il ſe démit cette derniere année de ſes places de Profeſſeur en Botanique & en Chymie, ne ſe réſervant que ſon College-Pratique.

En 1730, il fut nommé une ſeconde fois Recteur. Suivant l'uſage, il prononça, en quittant cet emploi, un Diſcours *De honore Medici ſervitute*, qui paroît au deſſus de tous ceux qu'il ait jamais prononcés. Son but dans cette Harangue, comme dans celle du Méchaniſme des corps, eſt de prouver la néceſſité de l'étude de la Nature; que l'Art de guérir les maladies n'eſt jamais plus puiſſant, que lorſque le Médecin eſt ſoumis à la nature & qu'il ſe borne à en être le fidele Miniſtre; que l'honneur du Médecin, comme du Chirurgien, eſt de ſe rendre humble ſerviteur de cette ſouveraine Maîtreſſe.

Boerhaave étoit naturellement d'une complexion forte; l'éducation qu'il avoit reçue, la promenade à pied, l'exercice à cheval qu'il aimoit beaucoup, les viandes ſeches, ſolides, le pain ſec, bien fermenté, le biſcuit même, dont il faiſoit ſa nourriture ordinaire, & qu'il recommande tant à ceux qui ont les fibres lâches & qui ſont ſujets aux aigreurs; toutes ces choſes avoient encore augmenté la vigueur de ſon tempérament: mais à force de travailler, tant d'eſprit que de corps, de trop grandes épreuves le jetterent dans un dépériſſement conſidérable de ſa ſanté. Sa derniere maladie commença par une difficulté de reſpirer qui augmenta toujours peu-à-peu; en 1738, il ſentit un battement d'arteres inégal & d'une violence extraordinaire au côté droit du cou, qu'il attribua à un polype, & en conſéquence à une dilatation de vaiſſeaux entre le cœur & les poumons. Comme il étoit fort replet, il étouffoit au moindre mouvement qu'il ſe donnoit; & ces étouffemens étoient ſi continuels & ſon pouls ſi intermittent, qu'il étoit incapable de tout exercice. Ce qui l'incommodoit le plus, c'eſt que ſa reſpiration ſembloit s'arrêter dès qu'il vouloit prendre du repos, en ſorte qu'il étoit obligé de combattre contre le ſommeil, par la crainte d'être étouffé. C'eſt ainſi qu'il en écrivit lui-même à un de ſes amis de Londres, dans une lettre qui eſt du 8

Septembre

Septembre, quinze jours avant sa mort. Les maux les plus ordinaires causent des désordres étonnans dans les esprits foibles ; ceux même qui paroissent plus forts, se laissent abattre à de plus grands maux. Pour *Boerhaave*, tranquille au milieu de ses souffrances, il prenoit encore sur lui de consoler sa famille & ses amis affligés, & conserva ce calme jusqu'à la fin. Les pieds s'enflerent, le ventre devint plus douloureux, la respiration fut prodigieusement embarrassée, le délire survint, la raison se troubla, ce qu'il y eut de mortel s'éclipsa peu-à-peu, & ce grand Médecin rendit enfin les derniers soupirs, le 23 Septembre 1738, âgé de soixante-dix ans, moins trois mois & dix jours. Il laissa à sa fille unique pour la valeur de deux millions de florins de biens, lui qui avoit été long-tems obligé de donner des Leçons de Mathématiques pour subsister.

On a la vie de *Boerhaave* écrite de différentes mains. *Albert Schultens* fut le premier qui la publia à Leyde en 1738, *in-quarto*. Elle a paru dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1738. *Burton* l'écrivit en 1743, & elle fut réimprimée en 1747, *in-octavo*, avec quelques Lettres à *Mortimer*, Docteur en Médecine & Secretaire de la Société Royale de Londres. La quatrieme est de la façon du Docteur *Maty* qui l'a composée avec beaucoup d'impartialité, sous le titre d'*Essai sur le caractere du grand Médecin, ou Eloge critique de Boerhaave*. Leyde, 1747, *in-octavo*. On y trouve l'image de son cœur & de son esprit. Jamais on ne vit un ami plus tendre & plus sincere. Il n'étoit point soupçonneux, il ne jugeoit mal de personne ; au contraire il interprêtoit tout en bien. Il ne se mettoit jamais en colere, quelque raison qu'il parût en avoir ; ses conseils étoient sages & modérés, la paix & encore la paix. Il a eu des ennemis, & le mérite n'en donne-t-il pas toujours ? Mais il les forçoit à se taire par ses bienfaits. S'il trouvoit de ces esprits opiniâtres, incapables de se rendre, il s'expliquoit publiquement sur leurs accusations ; après quoi, il restoit tranquille, content du témoignage de sa conscience. Souvent il ne répondoit rien ; il étoit persuadé que c'étoit trop honorer la calomnie, que d'y répondre ; il la comparoit à ces étincelles qui s'éteignent d'elles-mêmes quand on ne les releve pas. Il ne vantoit jamais ses Ouvrages, & il ne parloit de lui qu'avec une vraie modestie, & non avec cette fausse humilité qui cherche les louanges. Il étoit compatissant & très-charitable envers les pauvres ; il les assistoit le plus secretement qu'il pouvoit. Il n'étoit cependant rien moins que prodigue ; on l'eût même peut-être soupçonné de donner dans l'extrêmité contraire ; car au milieu de l'abondance & dans le sein des plus grandes richesses, il vivoit chez lui avec une médiocrité qui tenoit pour le moins du Philosophe. Il ne mangeoit chez personne & personne ne mangeoit chez lui ; c'eût été trop se livrer, ou s'exposer à perdre un tems précieux. Génie supérieur, Philosophe inébranlable, l'adversité & la prospérité ne causoient aucune altération dans son ame ; aussi tranquille à la mort de son pere, quand il manqua de tout, que lorsqu'il se vit un des plus puissans particuliers de la République. Mais sa vertu favorite étoit la reconnoissance ; jamais cœur ne fut plus pénétré de ce sentiment qui fait tant d'honneur à l'humanité. Telle étoit la reconnoissance de *Boerhaave* envers son frere, envers *Vandeberg* & *Van-Alphen*, ses illustres protecteurs, qu'il n'en parloit qu'avec un zele, une effusion,

une chaleur de ſentiment qui marquoit ſi véritablement ſa gratitude, que ſon cœur ſembloit paſſer ſur ſes levres.

On nous a dépeint *Boerhaave* d'une taille au deſſus de l'ordinaire & bien proportionnée, d'un tempérament fort & robuſte. Son maintien étoit ſimple, décent, vénérable, ſur-tout depuis que l'âge avoit blanchi ſes cheveux. Il avoit l'air mâle, l'œil vif, le regard perçant, le nez un peu relevé, la couleur vermeille, la voix agréable, la phyſionomie douce & prévenante, quelque choſe d'humain & en même tems de majeſtueux, une gravité aimable, une gaieté modeſte, en un mot, il reſſembloit aſſez au portrait que nous avons de *Socrate*; c'étoit les mêmes traits, mais plus adoucis & plus rians. Orateur éloquent, il déclamoit avec dignité & avec grace; il enſeignoit avec méthode & avec préciſion; perſonne ne ſe laſſoit de l'entendre. Quelquefois la raillerie aſſaiſonnoit ſes diſcours; mais c'étoit une raillerie fine & ingénieuſe, qui n'étoit propre qu'à égayer les matieres dont il parloit, ſans avoir rien de mordant ni de ſatyrique. Ennemi de tout excès, il regardoit une joie honnête comme le ſel de la vie. Le matin & le ſoir, il les conſacroit à l'étude: il donnoit au public une partie du tems qui s'écouloit entre deux: le reſte étoit pour ſes amis & pour le plaiſir. Tant que ſa ſanté le lui permit, il montoit régulierement à cheval. Quand elle commença à lui interdire cet exercice, il ſe promenoit à pied; & de retour chez lui, la Muſique, dont il étoit grand amateur, achevoit de lui faire paſſer des momens délicieux, où il reprenoit des forces pour le travail.

Il garda long-tems le célibat. Ce fut à quarante-deux ans qu'il épouſa, le 16 Septembre 1710, *Marie Drolenvaux*, Demoiſelle d'un mérite accompli, fille unique de cet *Abraham Drolenvaux*, Echevin de la Ville de Leyde, à qui il dédia ſes Inſtitutes. Le 19 Mars 17 20, *Boerhaave* eut, pour premier fruit de ſon mariage, une fille qui fut nommée *Marie-Jeanne*; c'eſt la ſeule qui vécut de quatre enfans qui lui vinrent.

Après avoir enviſagé ce Médecin du côté du caractere, conſidérons-le du côté des Langues & des Sciences. Il ſavoit le Hollandois, l'Allemand, le François, l'Anglois, l'Italien, l'Eſpagnol, le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldéen. Il nous a laiſſé des Ouvrages ſur toutes les parties de la Médecine; ſur l'Anatomie, ſur la Phyſiologie, la Pathologie, le Diagnoſtic, le Pronoſtic, la cure des maladies, tant chirurgicales que médicinales, la Matiere médicale, la Botanique & la Chymie; & ces Ouvrages paſſeront pour des Chefs-d'œuvres. Quant à la pratique, il n'employoit que des remedes ſimples, autant qu'il étoit poſſible; mais il pouſſoit quelquefois la ſaignée juſqu'à la foibleſſe, & ſe ſervoit des émétiques & purgatifs les plus forts. *Sydenham* étoit ſon modele pour les maladies aiguës, dans la cure deſquelles il rappella l'uſage des acides. Dans les maladies chroniques, il louoit beaucoup les frictions, & il n'étoit pas ſans eſpérance que l'on trouveroit un jour quelques ſpécifiques pour les unes & pour les autres.

Tel a été l'homme à qui la ville de Leyde a élevé un Monument dans l'Egliſe de Saint Pierre; on y remarque la noble ſimplicité qui diſtinguoit cet Hippocrate moderne. C'eſt une urne ſur un piedeſtal de marbre noir; ſix têtes, dont quatre figurent les quatre âges de la vie, & deux les Sciences dans leſquelles

Boerhaave excelloit, forment un groupe qui fort entre l'urne & fon appui. Le chapiteau de cet appui eft entouré d'une draperie de marbre blanc, où l'Artifte a ingénieufement repréfenté les divers emblêmes des maladies & de leurs remedes. Au deffus, fur la face intérieure du piedeftal, eft un Médaillon portant *Boerhaave* en cheveux gris: on voit, à l'extrêmité du cadre, un ruban qui renferme la devife favorite de ce Savant : *Simplex figillum veri* : la vérité toute nue. On lit plus bas fur cette même face : SALUTIFERO BOERHAAVII GENIO SACRUM.

Paffons maintenant au catalogue des Ouvrages de ce Médecin, & donnons-le d'après ce qu'il dit lui même dans la Préface de fa Chymie :

Oratio de utilitate explorandorum excrementorum corporis humani. Harderovici, 1693, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1742, *in*-8.

Oratio de commendando ftudio Hippocratico. Lugduni Batavorum, 1701. Il y condamne toute hypothefe en matiere de Phyfique, & foutient que nous ne favons rien au jufte de la nature des corps, que ce que nous apprenons par le moyen des fens & de l'expérience. Il admet d'ailleurs tous les Ecrits d'*Hippocrate* comme vrais & légitimes; mais un de fes plus célebres difciples n'a pas été de fon avis. Voyez l'article HALLER.

Oratio de ufu ratiocinii mechanici in Medicina. Ibidem, 1703, *in*-4, 1709, *in*-8. Les objections contre le Méchanifme font folidement réfutées. L'Auteur ramene à la Méchanique toutes les explications de Phyfiologie. Il admet dans l'homme une machine hydraulique, dont le cœur eft le pifton, & il renverfe par des preuves convaincantes l'opinion de ceux qui fuppofent des fermens généraux ou particuliers. Il trouve la caufe des fecrétions dans la différente vîteffe des liqueurs qui circulent dans l'organe fecrétoire. Il parle de l'anaftomofe des vaiffeaux lymphatiques avec les vaiffeaux fanguins, & il entrevoit la caufe de l'inflammation dans le paffage du fang artériel dans les vaiffeaux lymphatiques. C'eft dans cette piece qu'il prouve l'exiftence des arteres lymphatiques, dont on a depuis attribué la découverte à *Vieuffens*. Cet Ouvrage a été attaqué par un Anonyme, dans un Ecrit intitulé : *Ratiocinii mechanici abufus in Medicina & impotentia*, fous le faux nom de Fribourg, 1719, *in*-8.

Oratio quâ repurgatæ Medicinæ facilis afferitur fimplicitas. Leidæ, 1709, *in*-4. Il y démontre que rien ne peut mieux abréger & fimplifier l'étude de la Médecine, que d'en bannir les hypothefes & de la réduire à l'obfervation.

Oratio de comparando certo in Phyficis. Lugduni Batavorum, 1715, *in*-4. En voulant pénétrer dans la nature des chofes qui nous font inconnues, on fe jette dans des fyftêmes qui nous éloignent d'autant plus du vrai, que fouvent ils font contredits par l'expérience & par les fens. C'eft fur quoi roule principalement ce Difcours, où *Boerhaave* s'éleve contre ces Philofophes qui veulent déduire de leur imagination la caufe des effets, fans confulter la marche de la nature.

Oratio de Chemia fuos errores expurgante. Ibidem, 1718, *in*-4. Il y prouve que c'eft par la Chymie qu'il faut corriger les erreurs, que la Chymie elle-même a introduites dans la théorie & la pratique.

Oratio de vita & obitu clariffimi Bernhardi Albini. Ibidem, 1721, *in*-4.

Oratio quam habuit quum Botanicam & Chemicam Profeffionem publicè poneret. Ibidem, 1729, *in*-4. On y trouve plufieurs traits de fa vie.

Oratio de honore Medici ſervitute. Ibidem, 1731, *in*-4. L'honneur du Médecin conſiſte à ſuivre la nature dans ſa marche.

Inſtitutiones Medicæ in uſus annuæ exercitationis domeſticos. Ibidem, 1708, 1713, 1720, 1727, 1734, 1746, *in*-8. *Pariſiis*, 1722, 1737, 1747, *in*-12. Il y a encore pluſieurs autres éditions, & ſuivant *Schultens*, il y en a même une en Arabe. M. *De Haller* a donné un Commentaire de cet Ouvrage, en ſept volumes *in*-4. *La Meurie* a mis le livre de *Boerhaave* en François, ſous le titre d'*Inſtitutions & Aphoriſmes*. Paris, 1743, huit volumes *in*-12. Jamais Ouvrage n'a procuré plus de réputation à ſon Auteur que celui dont je viens de donner le titre. *Boerhaave* le compoſa à l'uſage de ſes diſciples, pour leur ſervir de guide dans les leçons qu'il leur donnoit ſur la théorie de la Médecine. On y remarque une grande lecture des principaux Auteurs, une critique ſage de leurs travaux, & un choix judicieux de leurs découvertes. *Véſale*, *Euſtachi*, *Stenon*, *Lower*, *Borelli*, *Malpighi*, *Cowper*, *Ruyſch*, *Leeuwenhoeck*, lui ont fourni les deſcriptions & les obſervations intéreſſantes dont cet Ouvrage eſt rempli. En fait d'Anatomie, *Boerhaave* a ſouvent été obligé de penſer d'après autrui, parce que dans le tems de ſes premieres études, il eut peu d'occaſions d'aſſiſter aux démonſtrations. Il paroît même que ſon goût l'entraînoit plus, dans ſa jeuneſſe, vers les expériences chymiques, que vers les diſſections anatomiques. Cet Auteur ne ſe reſſemble point en tout. Lorſqu'il s'agit de la Botanique, il décrit des plantes qu'il a vues. Dans ſa Chymie, il rapporte ſes propres opérations. Lorſqu'il parle de la Phyſique, l'expérience & le raiſonnement ſont preſque ſes ſeuls guides. Mais dans l'Anatomie, il héſite quelquefois, il s'en fie au témoignage d'autrui; & ſi de tems en tems il corrige les Auteurs qu'il ſuit, en les comparant les uns avec les autres, il tombe dans ces légers défauts, qu'il eſt ſi difficile d'éviter dans un Ouvrage de la nature du ſien.

Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis, in uſum doctrinæ domeſticæ. Lugduni Batavorum, 1709, 1715, 1728, 1734, 1742, *in*-12. *Pariſiis*, 1720, 1726, 1728, 1747, *in*-12. *Lovanii*, 1751, *in*-12, avec le Traité *De Lue Venerea*. En Anglois, 1735. En François, Rennes, 1738, *in*-12. Les Aphoriſmes de *Boerhaave* ſont écrits à l'imitation de ceux d'*Hippocrate*, mais peut-être dans un meilleur goût. Il s'agiſſoit de faire pour la pratique de la Médecine, ce qui avoit été fait pour la théorie, je veux dire, de ranger les diverſes maladies du corps humain dans un ordre ſimple & facile, de les expliquer par des principes clairs & certains, & d'indiquer les méthodes les plus ſures pour la guériſon. Chacun de ces articles étoit néceſſaire pour faire un ſyſtême méthodique, & aucun d'eux n'étoit facile. Cependant *Boerhaave* les a remplis. On trouve dans ſon Ouvrage une deſcription conciſe, mais nette & circonſtanciée de la plupart des dérangemens du corps humain, de leurs ſymptômes, de leurs ſuites & de leur guériſon. L'Auteur commence par déterminer quels ſont les maux les plus ſimples, à la connoiſſance deſquels il nous ſoit poſſible d'arriver, & de combinaiſon en combinaiſon, il paſſe par degrés aux plus compliqués. Il en fait remarquer la liaiſon & les rapports, en décrit les ſignes & les effets, en déduit les cauſes, & indique enfin la méthode qui lui paroît la meilleure pour les guérir. L'attachement à des hypotheſes incertaines, ou à des ſpécifiques myſtérieux, eſt évité ſcrupuleuſement, & l'on ne

cesse d'y montrer les inconvéniens de l'un & de l'autre. Le style de ce Livre est pur, mais laconique; l'ordre en est naturel, mais précis. Vous n'y trouverez rien d'inutile; point d'expressions superflues, ni de circonstances déplacées. Chaque mot renferme un sens; chaque chose conduit au but. Les symptômes préparent aux effets, & les indications résultent des uns & des autres.

Index Plantarum quæ in Horto Academico Lugduno-Batavo reperiuntur. Leidæ, 1710, 1718, *in*-8.

Libellus de Materie Medicâ & remediorum formulis. Londini, 1718, *in*-8. *Leidæ*, 1719, 1727, 1740, *in*-12. *Parisiis*, 1720, *in*-12. *Francofurti*, 1720, *in*-12. *Lovanii*, 1750, *in*-12. En François, Paris, 1739, 1756, *in*-12.

Index alter Plantarum quæ in Horto Academico Lugduno-Batavo aluntur. Leidæ, 1720, *in*-4, avec figures. *Ibidem*, 1727, trois volumes *in*-4, avec figures. Dans cette édition, qui est considérablement augmentée & réformée sur celle de 1710, il distribue les plantes suivant la méthode d'*Herman*, célebre Professeur de Botanique, mort à Leyde en 1695, il y donne encore l'Histoire des Directeurs du Jardin de cette ville.

Epistola pro sententia Malpighiana de Glandulis ad clarissimum Ruyschium. Lugduni Batavorum, 1722, *in*-4. On y a joint une lettre de *Ruysch* à *Boerhaave* sur la même matiere. Notre Auteur adopte l'opinion de *Malpighi* sur la structure des glandes. Il accuse *Ruysch* de forcer, par l'injection, les vaisseaux à se dilater plus qu'ils ne le sont dans l'état naturel, & d'effacer ainsi les follicules des glandes. On trouve, dans cette lettre, la description des sinus muqueux de la membrane pituitaire.

Atrocis nec descripti priùs morbi Historia, secundùm Medicæ Artis leges conscripta. Lugduni Batavorum, 1724, *in*-8. Il s'agit de la rupture de l'Œsophage, à la suite du vomissement.

Atrocis, rarissimique morbi historia altera. Ibidem, 1728, *in*-8. Une tumeur adipeuse, logée dans la poitrine, avoit prodigieusement dilaté le cœur du malade.

Tractatus Medicus de lue aphrodisiaca, præfixus aphrodisiaco. Lugduni Batavorum, 1728, 1731, deux volumes *in-fol*. Cette édition comprend la collection *De Morbis venereis* publiée à Venise en 1566, 1567, deux volumes *in-fol*. & réimprimée en 1599, par les soins de *Louis Luisinus. Franekeræ*, 1751, *in*-8. C'est uniquement le Traité de *Boerhaave*, qui a encore paru sous ces titres : *Commentarii novi de lue venerea. Londini*, 1728, *in*-8.

Systême de Boerhaave sur les maladies vénériennes. Paris, 1735, *in*-12, par *La Mettrie*.

Elementa Chemiæ quæ anniversariò labore docuit in publicis privatisque scholis. Parisiis, 1724, deux volumes *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1732, deux volumes *in*-4. *Parisiis*, 1733, 1753, deux volumes *in*-4, avec les Opuscules de l'Auteur. *La Mettrie* a donné un précis de cet Ouvrage, sous le titre d'*Abrégé de la Théorie Chymique tiré des Ecrits de Boerhaave*. Paris, 1741, *in*-12. Il y a encore d'autres éditions en François : La Haye, 1746, *in*-8, par M. *Allamand*, Professeur à Leyde. Amsterdam, 1752, deux volumes *in*-8. Paris, 1754, six volumes *in*-12. Un Anonyme a donné l'abrégé de cet Ouvrage en Anglois, Londres, 1732, *in*-8, avec des notes critiques, auxquelles *Rogers* a répondu au nom de *Boer*-

haave. Encore en Anglois, Londres, 1735, *in-4*, par *Timothée Dallowe*; Londres, 1741, *in-4*, par *Pierre Shaw.* Ce Traité eſt regardé, avec raiſon, comme le Chef-d'œuvre de *Boerhaave.* On y remarque les vues de l'Auteur pour débarraſſer la Chymie des entraves de l'empiriſme, & la ramener au point d'utilité que peuvent en attendre la Médecine, la Phyſiologie & la Phyſique.

A ces Ouvrages, on peut ajouter les ſuivans qui ſont également de la façon du célebre *Boerhaave*, ſoit qu'il les ait publié lui-même, ſoit qu'ils euſſent été publiés par d'autres, après ce qu'il en avoit dicté.

Tractatus de peſte. 1728.

Obſervata de argento vivo. On les trouve dans les Tranſactions philoſophiques, N°. 430.

Conſultationes Medicæ, ſive, ſylloge epiſtolarum cum reſponſis. Hagæ Comitis, 1744, *in-8. Gottingæ*, 1744, 1751, *in-12. Londini*, 1744, *in-8. Pariſiis*, 1750, *in-12.* En Anglois, Londres, 1745, *in-8.*

Prælectiones publicæ de morbis oculorum. L'Auteur les dicta en 1708. *Haller* les fit imprimer à Gottingue en 1746, *in-8*, ſur une aſſez mauvaiſe copie de *J. Rodolphe Zwinger*, mais il en donna une meilleure édition dans la même ville en 1750 *in-8*, ſur le Manuſcrit de *Laurent Heiſter.* Cet Ouvrage a auſſi paru à Veniſe en 1748, *in-8*, & à Paris en 1749, *in-8*, avec toutes les fautes de la premiere édition de Gottingue. Il a encore été imprimé en François, Paris, 1750, *in-8.* Les éditions de Leyde, 1751, deux volumes *in-8*, de Francfort, 1762, deux volumes *in-8*, ſont en Latin.

Introductio in praxim clinicam, ſive, Regulæ generales in praxi clinica obſervandæ. Lugduni Batavorum, 1740, *in-4.* On y trouve de grands détails ſur la maniere, dont le jeune Médecin doit ſe conduire dans la pratique.

Voici maintenant la liſte des éditions procurées par *Boerhaave*, auxquelles il a preſque toujours ajouté une Préface de ſa façon.

Nicolai Piſonis ſelectiores obſervationes. Lugduni Batavorum, 1718, *in-4.*

Opera Anatomica & Chirurgica Andreæ Veſalii. Lugduni Batavorum, 1725, deux volumes *in-fol.*, avec figures. *B. S. Albinus* a auſſi contribué à cette édition.

S. Vaillant Botanicon Pariſienſe, ou dénombrement des plantes des environs de Paris. Leyde, 1727, *in-fol.*

Bellinus de Urinis & Pulſibus. Lugduni Batavorum, 1730, *in-4.*

Proſper Alpinus de præſagienda vitâ & morte. Ibidem, 1733, *in-4.*

Aretæus de cauſis, ſignifque morborum, eorumque curatione. Ibidem, 1731, *in-fol.*

N. Piſonis de cognoſcendis & curandis morbis. Ibidem, 1736, *in-4.*

Swammerdam de Hiſtoria Inſectorum. Ibidem, 1737, deux volumes *in-folio*, avec figures. *Gaubius* en eſt le Traducteur.

Boerhaave dédia ſes *Inſtitutions* de Médecine à *Abraham Drolenvaux*, ſon beau-pere, pour le remercier de lui avoir donné une bonne femme. Un fait remarquable ſur ce Traité, c'eſt qu'un Moufti l'a traduit en Arabe & qu'on l'a imprimé à Conſtantinople. Les *Aphoriſmes* ſont auſſi traduits en Arabe. Nous avons l'obligation à l'illuſtre *Van Swietten*, premier Médecin de la Cour de Vienne, d'un Commentaire ſi néceſſaire pour l'intelligence de ces *Aphoriſmes.* Le Traité

De Materia Medica, doit être bien distingué d'un autre Livre qui a été donné par quelques-uns de ses écoliers, sous ce titre : *De viribus medicamentorum. Devaux*, Chirurgien de Paris, l'a traduit en François, croyant qu'il étoit réellement de notre Auteur; mais le volume *De Materia Medica* ne lui ressemble point. Celui-ci ne contient que des formules de remedes qui ont tant de rapport avec les *Aphorismes*, qu'on ne peut guere séparer ces deux Ouvrages : le Traité *De viribus medicamentorum*, ne présente que des raisonnemens.

Le Catalogue raisonné des plantes du Jardin de l'Académie de Leyde qui parut en 1720, est le double de celui qu'on imprima en 1710, parce que dans cet espace de tems le nombre des plantes s'augmenta tellement sous la direction de *Boerhaave*, qu'on voyoit dans un terrein beaucoup moins grand que le Jardin du Roi à Paris, tout ce qu'il y a de plus rare en Plantes dans les quatre parties du monde.

Plus heureux que *Malpighi*, le Prince des Observateurs, *Boerhaave* remit en honneur le sentiment sur les glandes qui paroissoit abandonné ; il faut voir là-dessus son Epitre à son ami *Ruysch*, avec qui il alloit tous les ans passer une partie de ses vacances à Amsterdam. L'édition des Œuvres de *Vésale* qu'il donna en 1725, suffiroit seule pour le faire connoître avantageusement du côté de l'Anatomie & de la Chirurgie, si ses Instituts, ses Leçons, & la profondeur avec laquelle il a écrit dans ses Aphorismes sur les principales maladies chirurgicales, ne décidoient encore pour lui d'une façon plus heureuse. Il est vrai que notre Auteur partagea l'honneur de ce travail avec *Albinus* ; mais ce fut lui qui en conçut & dirigea le projet, & qui se chargea en particulier de la vie de *Vésale*.

La description de l'étrange maladie du Baron de Wassenaer est de 1724, & celle de la maladie du Marquis de Saint Alban de 1728. En cette même année parut son Traité sur la peste, Ouvrage excellent & qu'on trouve à la tête des écrits composés en ce tems-là, à l'occasion de la peste de Marseille. Lorsque cette cruelle maladie attaqua la ville de Leyde, *Boerhaave* prit de si bonnes mesures & donna des soins si efficaces à ses habitans, qu'il les délivra de ce fléau ; mais victime de son zele, il en fut lui-même attaqué. Il se sentit à peine pris de la contagion, qu'il envoya chercher ses confreres, leur fit écrire par ordre tous les accidens actuels & futurs de cette maladie, & les moyens de remédier à chacun en particulier, quand sa tête seroit attaquée. On suivit de point en point la cure marquée, & elle eut tout le succès que le malade attendoit.

Il donna, en 1731, la magnifique édition d'*Arétée* de Cappadoce sur les causes, les signes & les remedes des maladies, & il profita, à cette occasion, des lumieres de *Jean van Groemuld*, aussi profond Jurisconsulte que savant Médecin. Ces deux grands Hommes, que la vertu & les mêmes études unirent ensemble, avoient résolu de donner au public la Bibliotheque des Médecins Grecs; mais ce dessein n'a point été exécuté, & on ne sait ce qui l'a empêché de réussir.

Quant au mérite de *Boerhaave* comme Chymiste, pour bien l'apprécier, il faut lire les Elémens de Chymie qu'il donna en 1732; car ceux qui ont paru avant ce tems ne sont point de lui. Il ne seroit pas nécessaire d'en avertir, s'il ne

l'avoit fait lui même, en pleurant sur l'avarice & l'intérêt sordide des Libraires & de ses Ecoliers, qui, pour donner plus de succès aux compilations les plus ridicules, ne manquoient pas d'y mettre son respectable nom. On ne sauroit croire combien ces livres postiches se sont multipliés; ce qui ne laissoit pas de répandre beaucoup d'amertume parmi les délices de la réputation dont il jouissoit. Les faux élémens de Chymie, qui ont heureusement engagé *Boerhaave* à donner les siens, étoient regardés comme des leçons prises de sa bouche même; c'est pourquoi on en faisoit grand cas. Mais cet Ouvrage n'est pas le seul qui ait paru sous son nom; voici les titres d'autres livres postiches qu'on a encore attribués à notre Auteur:

Praxis Medica. Londini, 1716, *in*-12.

De viribus medicamentorum. Parisiis, 1723, *in*-8, 1726, *in*-12, par Benoit Boudon, 1740, *in*-12. *Venetiis*, 1730, 1753, *in*-12. En François par *Devaux*, Paris, 1729, *in*-12. Cet Ouvrage a été recueilli d'après les leçons qu'il a données en 1711 & 1712 sur l'action des médicamens.

Institutiones & experimenta Chemiæ. Parisiis, 1724, deux volumes *in*-8. Ces faux Elémens de Chymie ont été rassemblés sur ce que *Boerhaave* avoit dit sur cette Science depuis 1718 & successivement jusqu'en 1724.

Methodus discendi Medicinam. Amstelodami, 1726, 1734, *in*-8. *Londini*, 1744, *in*-12. *Venetiis*, 1747, *in*-8. Il avoit détaillé cette matiere à ses Auditeurs pendant l'hyver de 1710. Le célebre *Haller* a considérablement augmenté cet Ouvrage. Il a conservé le texte de *Boerhaave*, mais il y a ajouté tant de notes, que d'un volume *in*-12, il en a fait deux *in*-4, qui ont paru à Amsterdam en 1751, sous ce titre: *Hermanni Boerhaave, viri summi, suique Præceptoris, Methodus studii Medici emaculata & accessionibus locupletata*.

Historia Plantarum quæ in Horto Academico Lugduni Batavorum crescunt. Lugduni Batavorum, 1727, deux volumes *in*-12, sous le nom de Rome. *Londini*, 1738, *in*-12. Cet Ouvrage a été recueilli des leçons que *Boerhaave* a données dans le Jardin de Leyde depuis 1709 jusqu'en 1728. Il est mal digéré; on y trouve cependant quelques observations intéressantes sur la Botanique.

Index Plantarum quæ in Horto Leidensi crescunt, cum appendicibus & caracteribus earum desumptis ex ore clarissimi viri Hermanni Boerhaave. Leidæ, 1727, *in*-12.

Commentaria in Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis. 1728, *in*-8, sous le nom de Padoue. On y reconnoît l'esprit de *Boerhaave*, mais la diction de cet Ouvrage est bien mauvaise.

Prælectio de calculo. Londini, 1740, *in*-4. Les leçons qu'il donna en 1729, roulent sur cette matiere.

Prælectiones academicæ de morbis nervorum, quas ex Auditorum manuscriptis collectas edi curavit Jac. Van Eems. Lugduni Batavorum, 1761, deux volumes *in*-8. *Boerhaave* traita des maladies des nerfs dans ses leçons de 1730 & de 1735. Le même Ouvrage a reparu à Francfort, 1762, *in*-8.

En 1734, ce grand Médecin envoya ses Observations sur le vif argent à la Société Royale de Londres & à l'Académie des Sciences de Paris. Je ne parle point du Livre de *Swammerdam* sur les Insectes, qui est intitulé: *La Bible de la Nature.* C'est *Gaubius*, Professeur de Chymie à Leyde, qui l'a traduit en Latin par le

conseil,

conseil, à la vérité, & peut-être avec les lumieres de son protecteur Boerhaave qui se chargea de l'édition & l'orna d'une magnifique Préface. Je passerai encore sous silence ce nombre infini de lettres, de réponses à des consultations, de Mémoires sur les maladies. Il reçut un jour de la Chine une lettre dont l'adresse étoit *à l'illustre Boerhaave, Médecin en Europe* : il semble par-là qu'on ait voulu faire sentir que personne, dans cette vaste partie du monde, ne pouvoit ignorer l'existence, la demeure & le mérite de ce Médecin. Je ne dis rien de cet empressement avec lequel les Rois & les Princes, & tant d'autres personnes éminentes, attendoient ses réponses. Un homme de cette réputation pouvoit-il manquer d'être consulté de tous les coins de la terre ? Mais ce qui est surprenant, c'est que malgré le nombre infini de ses occupations, malgré son College public, ses leçons particulieres, & le tems qu'il donnoit aux malades & à ses Ouvrages, il étoit très-exact à répondre de vive voix ou par écrit, en quelque temps que ce fût, laissant tout pour le service & l'utilité des particuliers. Tel étoit le haut degré de renommée auquel *Boerhaave* étoit parvenu depuis vingt ans; sa maison étoit regardée comme le Temple d'*Esculape*; on y venoit de toutes parts, & chacun en sortoit satisfait. Une foule innombrable d'Étudians en Médecine accouroit de toute l'Europe à Leyde, pour apprendre, aux leçons de ce grand homme, les principes de leur Art, ou pour perfectionner les connoissances qu'ils avoient acquises ailleurs. Il ne venoit personne à Leyde, d'un certain rang, qui ne se fît du moins un plaisir de faire visite à cet oracle de la Médecine moderne; des Princes même lui ont fait cet honneur. Le Czar Pierre le Grand qui acheta une partie des injections de *Ruysch*, entretint *Boerhaave*, en 1715, pendant plus de deux heures, & ne pouvoit se lasser d'admirer son beau génie & la vaste étendue de ses connoissances. François, Duc de Lorraine & depuis Grand Duc de Toscane & Empereur, le visita pareillement. Telle fut la réputation du célebre Médecin dont je finis l'éloge : son nom subsistera à toujours dans les Fastes de son Art, malgré tout ce que la critique & l'envie en ont dit.

Tandis que *Boerhaave* a vécu, il n'a presque trouvé que des admirateurs de son savoir; depuis qu'il est mort, on a cessé de l'estimer, on est passé jusqu'au mépris. Quelle perspective pour les grands Médecins qu'on encense aujourd'hui! Tel est le cœur de l'homme. L'esprit, d'accord avec lui, ne voit que science, grandeur, supériorité, dans les maximes & les Ouvrages des Auteurs célebres qui existent; mais la mort n'a pas plutôt enlevé au monde ces lumieres éclatantes qui l'éclairoient, que l'amour-propre prête des armes à la jalousie, pour attaquer leur mémoire. On a osé dire de *Boerhaave*, que ses Aphorismes sur les maladies seroient aujourd'hui dans un parfait oubli, si les Ecrits de son illustre Commentateur n'en rappelloient le souvenir.

On peut avoir exagéré l'éloge de ce Médecin; ses disciples peuvent avoir porté trop loin sa célébrité; mais quand des hommes, tels que les *De Haller* & les *Van Swietten*, n'en parlent qu'avec respect & reconnoissance, peut-on ne pas se ranger de leur parti? On souffre de voir un Auteur très-moderne s'épuiser en reproches pour avilir la mémoire de *Boerhaave*. Il ne lui passe aucun défaut, comme si ce Médecin étoit moins grand, parce qu'il a quelquefois erré. Il lui fait un crime d'avoir profité des travaux d'autrui; il va même jusqu'à ne trou-

ver d'autre mérite dans sa doctrine, que celui d'avoir favorisé toutes les sectes. Il dit plus; il ajoute que suivant cette doctrine, *On voit tout, excepté la nature; on observe tout, excepté ses effets; on mesure tout, on calcule tout, excepté ses mouvemens.* Juger ainsi, à l'âge de 36 ans, un homme qui a vieilli dans l'étude & la pratique de son Art, c'est un trait qui sent bien l'Ecolier enthousiasmé de ses Maîtres, mais qu'on ne peut passer à un Professeur qui a obtenu la vétérance & qui s'épuise en éloges sur son compte, dans le même volume où il fait une censure amere du grand *Boerhaave*.

BOERNER, (Fréderic) Docteur en Médecine, Professeur extraordinaire dans l'Université de Wittemberg, Membre des Académies des Curieux de la Nature, de Gottingue &c. naquit à Leipsic le 17 Juin 1723, & mourut dans cette ville le 30 du même mois 1761. On a de lui quelques Ouvrages relatifs à l'Histoire de la Médecine, entre autres celui intitulé : *Noctes Guelphicæ, sive, Opuscula Medico-Litteraria. Rostochii*, 1755, *in-8*.

BOETIUS. Voyez BOODT (Anselme DE)

BOEUF (Daniel DE) prit l'habit de Dominicain à Ipres, sa patrie, où il mourut le 14 Septembre 1613. Ce Religieux entendoit fort bien la Médecine, sur laquelle il laissa deux Manuscrits qui se trouvent dans la Bibliotheque du Couvent d'Ipres. Ses Confreres, dont il avoit été constamment aimé, éleverent un monument à sa mémoire; ils lui dresserent un cénotaphe dans la salle du Chapitre, à côté de son tombeau.

BOGAERT, ou BOGARDUS (Adam) naquit à Dordrecht vers l'an 1413. Il prit le grade de Maître-ès-Arts à Louvain, où il eut le cinquieme rang à la promotion de 1432 ou 1433. Bientôt après, il passa aux Ecoles de Médecine de la même ville, où il reçut le bonnet de Docteur vers la fin de Juin 1442. La même année, il fut élevé à la dignité de Recteur & il en fut honoré pour la septieme fois en 1474. Le 29 Janvier 1444, on le nomma à une Chaire de Médecine, à laquelle est attaché un Canonicat du second rang de l'Eglise de Saint Pierre à Louvain; mais il l'abandonna en 1480, après trente-six ans d'exercice, & ne survécut que peu d'années à sa démission, car il mourut le 18 Mars 1483. *Bogaert* a fondé deux bourses, chacune de vingt-cinq florins d'Allemagne, au College de *Breughel*; au moins elles ont été affectées au College de ce nom, dont on doit l'établissement à *Pierre Breughel* mort en 1577. Ces deux bourses sont aujourd'hui réunies en une, à la collation des héritiers du Testateur & à la provision du strict College de la Faculté de Médecine. On voit l'épitaphe de ce Médecin dans la chapelle de Saint Luc en l'Eglise de Saint Pierre, où il fut enterré; elle est exprimée par ces vers :

Hic Adam Bogaert, celeberrimus ille Magister
Artibus in cunctis, nunc jacet astra petens.
Qui septem lustris Medicinæ interpres & annô
Publicus hic fuerat, Doctor & egregius.

BOGAERT, (Jacques) fils du précédent, naquit à Louvain vers l'an 1440. Après ses premieres études, il s'appliqua à la Médecine sous son pere & les autres Professeurs de la Faculté de sa ville natale, où il prit le grade de Licencié. Il passa ensuite à Anvers & s'y distingua dans la pratique; mais dès que son pere eut abandonné sa Chaire en 1480, il retourna à Louvain & fit le 24 Mai de cette année un contrat avec la Régence de la ville, par lequel il s'engagea à remplir pendant dix ans, à cinquante *Peeters* ou florins de gage, la chaire que le Licencié *Jean d'Inchy* venoit de quitter. Ce fut avec celui-ci & un autre Licencié nommé *Jean de Cruyninghen*, qu'il prit le bonnet de Docteur dans l'Université de la même ville le 13 Juin suivant. S'il a enseigné justement trente-six ans, comme le porte son épitaphe, il faut qu'il ait renoncé à sa profession en 1516; mais après la mort de sa femme *Adrienne Lathouwers*, autrement *Van Daesdonck*, qui arriva environ l'an 1501, il avoit embrassé l'état ecclésiastique & s'étoit même fait promouvoir à l'ordre de Prêtrise. Il succéda depuis, cette époque, au Docteur *Gaspar Ægidii* dans son Canonicat de Saint Pierre du second rang & dans la Chaire de Médecine qui est attachée à cette Prébende. Au mois de Mai 1502, il fut élu Recteur de l'Université pour la premiere fois; on lui confia la même charge en 1504, en 1507, 1509 & 1512. Il survécut jusqu'au 17 Juillet 1520, qu'il mourut fort âgé à Louvain, comme le porte cette inscription, peinte sur un tableau proche l'autel de Saint Luc, aujourd'hui de la Sainte Trinité, dans l'Eglise de Saint Pierre :

Abstulit è vivis Bogardum fera Jacobum
Mors, sed ab annoso sæpè vocata sene;
Corpore quandoquidem jam fractus, pectore totô
Spirabat Christum, cælicolûmque choros.
Sancta maritalis servavit fœdera lecti,
Clarus septenæ prolis honore pater.
Conjuge defunctâ thalamum tædasque perosus,
Sacra sacerdotis munia castus obit.
Annis triginta necnon sex dogmate certô
Hîc docuit Medicas Gymnasiarcha scholas.
Denique tam exactè virtutem percolit omnem,
Momus ut errati postulet ipse nihil.
Obiit annô Dni. 1520, die XVII mensis Julii.
Orate pro eo.

On voit, un peu plus bas, sa figure gravée sur le cuivre, en habit de Prêtre, avec ces mots :

Hîc est sepult. Dns. & Mgr. Jacobus Bogaert,
Artium & Medecinæ Doctor,
Qui Obyt A°. M°. Vc. XX, XVII Julii,
Cuj. aia. requescat. i. pace.

Il a écrit cinq volumes de Commentaires sur *Avicenne*, qu'on trouve en manuscrit dans la Bibliotheque de la ville d'Anvers, sous le titre de *Collectorium in Avicennæ practicam.*

BOGAERT, (Adam) troisieme fils de *Jacques*, naquit à Louvain vers l'an 1486. Il n'eut pas plutôt achevé ses premieres études, qu'il prit le parti de la Médecine à l'exemple de son pere & de son aïeul. Il s'appliqua à cette Science avec tant de succès, que le 25 Mai 1512, il reçut le bonnet dans la Faculté de sa ville natale. Il se maria vers le même tems; mais dès que sa femme fut morte, il prit l'habit clérical & fut pourvu d'un Canonicat de Saint Pierre de la seconde fondation, auquel est annexée une Chaire de Médecine, dont il prit possession, ensuite de la démission que *Gilles de Pape*, son Compagnon de Doctorat, donna le 25 Janvier 1522. *Bogaert* remplit cette Chaire près de trois ans; il fut même Recteur de l'Université en 1524; mais il se dégoûta bientôt du monde & le quitta pour entrer dans l'Ordre de Saint François, dont il prit l'habit au grand couvent des Récollets de Louvain. Il devint dans la suite Gardien de cette Maison, où il donna de grands exemples de vertu, & mourut le 23 Mars 1550. On l'enterra dans le Chœur de l'Eglise & l'on mit cette épitaphe sur son tombeau :

Jacet hic in Choro sepultus
VENERABILIS PATER, F. ADAM BOGAERT,
Sacerdos, Prædicator & Confessor, hujus loci aliquando Guardianus,
Olim Medicinæ Doctor eximius.
Qui vinculô matrimonii solutus,
Contemptis mundi pompis, carnisque illecebris,
Totius humilitatis, patientiæ ac religionis factus est speculum.
Amator sanctæ paupertatis,
Chori ac Communitatis sectator indefessus,
Pauperum infirmorum ad pœnitentiam consolator sollicitus.
Qui, sicut placidis admodum moribus fuit & spiritu fervidus,
Ità placidissimè inter verba orationis quievit in Domino,
Annô CIↃ. IↃ. L, *die* XXIII *Martii.*

On a de lui : *Epistola ad Petrum Bruhesium*; elle roule sur la guérison de la goutte. *Henri Garet* l'a insérée dans ses *Consilia variorum de Arthritidis præservatione & curatione. Francofurti*, 1592, *in-8.*

Adam Bogaert, aïeul de celui dont on vient de parler, fut le premier Professeur ordinaire prébendé dans la Faculté de Médecine en l'Université de Louvain. L'érection des deux Chaires, dont les possesseurs sont Chanoines de la seconde fondation en l'Eglise de Saint Pierre, date de 1443, par autorité du Pape Eugene IV. *Bogaert* y fut nommé en 1444, & l'année suivante, il eut *Jean Stockelpot* pour Collegue. Dans la premiere institution, ces deux Professeurs devoient expliquer *Hippocrate* & *Galien* alternativement de mois en mois, de façon

que pendant que l'un enſeignoit, l'autre ne montoit point en Chaire. Mais aujourd'hui cet ordre eſt changé; ces Profeſſeurs n'entrent en fonction que vers la mi-Juillet, à l'ouverture des vacances académiques, & continuent l'un & l'autre d'enſeigner juſqu'à la fin d'Août. C'eſt delà qu'ils ſont appellés *Profeſſeurs de ſix ſemaines*, parce qu'ils remplacent les Profeſſeurs des autres Chaires pendant cet eſpace de tems.

BOGDANUS, (Martin) diſciple de *Thomas Bartholin*, étoit de Drieſen dans la nouvelle Marche de Brandebourg. Il voyagea en France & en Angleterre, & vint ſe faire recevoir Docteur en Médecine à Bâle en 1660. Il paroît avoir eu quelque envie de ſe fixer dans cette ville, car il fut admis au nombre des Médecins Aſſeſſeurs de la Faculté; mais il quitta Bâle, au bout de quelques années, pour aller remplir la charge de Médecin de la ville de Berne & de ſon canton. Nous avons de la façon de *Bogdanus*:

Rudbekii inſidiæ ſtructæ vaſis lymphaticis Thomæ Bartholini. Francofurti & Hafniæ, 1654, *in*-4. Il y traite *Rudbek* fort durement. Partiſan outré de *Bartholin* qu'il loue à tout propos, il ſe répand en invectives contre *Rudbek* qui s'attribuoit l'honneur de la découverte des vaiſſeaux lymphatiques.

Apologia pro vaſis lymphaticis Bartholini adverſùs inſidias ſecundò ſtructas ab Olao Rudbek. Hafniæ, 1654, *in*-12. Même dureté dans ſa façon d'écrire contre *Rudbek*, qu'il a aſſez mauvaiſe grace d'accuſer de plagiat, puiſque ce Médecin a donné beaucoup plus de preuves que *Bartholin* ſur l'exiſtence des vaiſſeaux lymphatiques. Celui-ci ne l'emporte ſur *Rudbek* que par le mérite d'avoir été le premier qui ait publié un Ouvrage ſur cette matiere.

Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, Græcè & Latinè. Pariſiis, 1658, *in*-8. Il a fait cette Traduction ſur deux Manuſcrits de la Bibliotheque de *Mentel*.

Tractatus de recidiva morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem. Baſileæ, 1660, *in*-8.

Obſervationes Medicæ ad Thomam Bartholinum. Ces Obſervations, qui ſont au nombre de douze & toutes chirurgicales, ſe trouvent dans l'Ouvrage de *Michel Lyſer*, intitulé *Culter Anatomicus*, & publié à Coppenhague en 1665 & en 1679, *in-octavo*.

BOHN, ou BOHNIUS (Jean) naquit à Leipſic le 20 Juillet 1640. Il commença ſes études dans ſa ville natale, & paſſa enſuite à Jene, où il apprit les premiers élémens de la Médecine. En 1659, il revint dans ſa patrie, & il y continua de ſuivre les Profeſſeurs de la Faculté juſqu'en 1663, qu'il prit la réſolution d'aller entendre les plus célebres Maîtres des Univerſités de l'Europe. Il voyagea en Dannemarc, en Hollande, en Angleterre, en France, & paſſa par la Suiſſe en retournant dans ſon pays, où il arriva en 1665. Son premier ſoin fut de ſe diſpoſer au Doctorat. Il prit le bonnet en 1666, & en 1668, il obtint la Chaire d'Anatomie. En 1690, il fut fait Médecin de la ville de Leipſic; en 1691, il monta à la Chaire de Thérapeutique; en 1700, on le nomma au Décanat de la Faculté; & il s'acquitta avec honneur de tous ces

emplois, jufqu'à fa mort arrivée le 19 Décembre 1718. De dix fept enfans qu'il avoit eus d'une feule femme, avec qui il vécut pendant cinquante ans, il ne laiffa qu'un fils & une fille.

Bohnius s'exerça davantage à la diffection des animaux qu'à celle des cadavres humains; *Malpighi* fut fon Auteur favori en fait d'Anatomie. On trouve plufieurs obfervations intéreffantes dans fes Ouvrages, & en particulier fur la bile & les canaux biliaires. Nous avons auffi une differtation, dans laquelle il rapporte un grand nombre d'expériences qui font preuve d'un favoir peu commun, & d'une connoiffance fort étendue des principes de la Chymie. Quant à la théorie de cette Science, perfonne n'y avoit pénétré plus avant que lui, lorfqu'il écrivit fon Traité *De acido & alcali*, qui eft excellent par les lumieres qu'il a répandues fur fon fujet. Il s'eft encore diftingué par un autre endroit, je veux dire, par ce qu'il a publié fur la Jurifprudence médicinale. Comme il avoit été fréquemment confulté fur les queftions qui font relatives à cet objet, & que la Faculté de Leipfic, à laquelle il étoit attaché, paffoit alors pour donner fes décifions, en ce genre, avec plus de précifion qu'aucune autre Univerfité d'Allemagne, il a mis au jour ce qu'il avoit recueilli de connoiffances fur un des points les plus importans de cette jurifprudence, favoir, fur tout ce qui a rapport aux plaies qui font mortelles par leur nature. C'eft dans fon Traité *De renunciatione vulnerum* qu'il paffe en revue les plaies qui font mortelles par elles-mêmes, & qu'il les diftingue de celles qui ne donnent la mort que par le concours des accidens étrangers à la nature effentielle de la partie léfée.

C'eft ainfi que *Bohnius* a mérité l'eftime de fes contemporains. Les Médecins, qui l'ont fuivi, ne l'ont pas moins confidéré, tant pour les traits d'érudition qu'on trouve dans fes Ouvrages, que pour les recherches qu'il a faites dans le deffein de chercher par-tout la vérité. Comme c'étoit là fon unique but, il ne fe rendoit point aifément aux opinions des autres, fans les avoir foumifes à l'examen le plus févere; le pyrrhonifme, mais un pyrrhonifme raifonnable étoit fa pierre de touche. Il difcuta avec beaucoup d'attention les fyftêmes qui avoient cours de fon tems, & ce fut en pefant le pour & le contre de ces hypothefes, qu'il parvint fouvent à en détruire les fondemens. Tel eft l'efprit qui l'a conduit dans la compofition des Ouvrages que nous avons de lui; voici leurs titres & leurs éditions :

Exercitationes phyfiologicæ XXVI. Lipfiæ, 1668, *in*-4. Ce Recueil doit être regardé comme l'ébauche de fon Traité intitulé : *Circulus Anatomico-Phyfiologicus.*

De alcali & acidi infufficientiâ pro principiorum corporum naturalium munere gerendô. Ibidem, 1675, *in*-8.

Meditationes Phyfico-Chymicæ de aëris in fublunaria influxu. Ibidem, 1678, *in*-8, 1685, *in*-4.

Circulus Anatomico-Phyfiologicus, feu, Œconomia corporis animalis. Lipfiæ, 1680, 1686, 1697, 1710, *in*-4. L'Auteur y examine les différentes fonctions du corps humain. Il parle de plufieurs en Phyficien éclairé; mais on ne peut lui paffer certains fentimens particuliers, comme fur la nutrition du fœtus par la bouche & la deftination de l'eau dans laquelle il nage dans la matrice.

Obfervationes quædam anatomicæ circa ftructuram vaforum biliariorum & motum bilis

ſpectantes. Ibidem 1682, 1683, *in-4*. Il y rapporte pluſieurs expériences qui buttent à prouver l'exiſtence des conduits hépatico-cyſtiques.

Obſervatio atque experimenta circa uſum ſpiritûs vini externum in hæmorrhagiis ſiſtendis. Ibidem, 1683, *in-4*. Quelques Modernes, peu contens de s'être approprié les raiſonnemens de *Bohnius*, ont encore oſé s'attribuer la gloire de cette découverte.

Diſſertationes Chymico-Phyſicæ, Chymiæ finem, inſtrumenta & operationes frequentiores explicantes. Lipſiæ, 1685, *in-4*, 1696, *in-8*.

De renunciatione vulnerum, ſeu, vulnerum lethalium examen. Ibidem, 1689, *in-8*, 1711, *in-4*, 1755, *in-8*. *Amſtelodami*, 1710, *in-12*, avec une Préface de la façon d'*Heiſter*. C'eſt un bon Ouvrage, propre à éclairer cette partie de la Juriſprudence médicinale.

De duumviratu Hypochondriorum. Lipſiæ, 1689, *in-4*. Il y combat la doctrine de *Sylvius de le Boë* ſur l'alcali de la bile & l'acide du ſuc pancréatique.

De officio Medici duplici, Clinici nimirum ac Forenſis. Lipſiæ, 1704, *in-4*, Ouvrage excellent, dans lequel il prétend que les Juges ne doivent pas aiſément ſe fier aux rapports des Chirurgiens. Ainſi penſoit-on en Allemagne, où la Chirurgie n'étoit point alors autant en honneur qu'en France.

BOILE, (Robert) fils de *Richard*, Comte de Cork, étoit de Liſmore en Irlande, où il vint au monde le 25 Janvier 1627. Il voyagea en Hollande, en France & en Italie, & par-tout, il ſe fit eſtimer par ſa probité & par ſa ſcience. Il ne fut pas moins conſidéré en Angleterre, où il jetta les premiers fondemens de la Société Royale. Charles II, le Roi Jacques & Guillaume III, lui firent ſouvent l'honneur de s'entretenir avec lui ſur les progrès qu'il avoit faits dans les Sciences expérimentales, qu'il a tant enrichies par les lumieres qu'il y a répandues. Non content de s'être conſacré tout entier à l'avancement de ces Sciences, il avoit encore à ſes gages pluſieurs Chymiſtes & Méchaniciens, dont il dirigeoit les travaux; c'eſt à ce titre que le célebre *Denis Papin* lui fut attaché.

La Phyſique & la Chymie ont les plus grandes obligations à *Boile*; l'application qu'il a donnée à la derniere, a même été couronnée de tant de ſuccès, qu'ils ſuffiſent pour mettre cet homme laborieux au deſſus de tous ceux qui ſe ſont occupés de cet Art utile avant lui. Il réuniſſoit dans ſa perſonne toutes les qualités qu'on peut ſouhaiter pour en tirer parti; il avoit un eſprit ſolide, cultivé par toutes ſortes de Sciences, appliqué & toujours conduit par l'expérience. C'eſt de ce fonds admirable que ſont venues les heureuſes productions dont il a enrichi le public, & qu'on n'auroit preſque oſé attendre de pluſieurs hommes enſemble. Il employa la plus grande partie de ſa vie à interroger la nature, & par une générosité qu'on ne peut aſſez admirer, il communiqua au monde ſavant, ſans aucune vue d'intérêt, les découvertes qu'il n'avoit faites qu'avec beaucoup de peine, de danger & de dépenſe. La Médecine, en particulier, lui a de grandes obligations. Comme il a réuſſi à perfectionner différens points de cette Science, il a mérité une place diſtinguée dans ce Dictionnaire, dont le but eſt de rendre hommage aux Bienfaiteurs de l'humanité.

Boile mourut le 30 Décembre 1691, âgé de 65 ans. On a imprimé quelques-uns

de ses Ouvrages à Geneve en 1677, 1682, 1693, 1694, *in*-4, sous le titre d'*Opera varia.* Il y a encore une édition de la même ville, 1714, *in*-4. *Bulton* a publié ces Ouvrages en meilleur ordre en 1699; mais comme la collection n'en étoit pas complette, *Shaw* en a donné une plus ample, en 1725, qui est en deux volumes *in*-4; il en a même fait paroître un abrégé en Anglois. On a maintenant une magnifique édition de tous les Ouvrages de *Boile*, Londres, 1744, cinq volumes *in-fol.* Voici les titres de ceux qui ont quelque rapport avec la Médecine :

Experimenta nova Physico-Mechanica de gravitate & elatere aëris. Oxonii, 1661, *in*-8, 1682, *in*-4. Cet Ouvrage, que l'Auteur a écrit en Anglois, fut publié en cette Langue à Oxford en 1660, *in*-8, & en 1668, *in*-4. Comme il est le premier qui soit sorti de la plume de *Boile*, il a jetté les fondemens de la célébrité, dont ce grand homme a joui dans le monde savant. Le poids de l'air y est solidement démontré & déterminé, ainsi que la nature compressible & expansive de cet élément. Mais rien ne lui a fait plus d'honneur que les preuves qu'il a données sur l'élasticité de l'air; car avant lui, on n'avoit formé que des conjectures assez vagues sur cette merveilleuse propriété du fluide qui nous environne.

Tentamina physiologica, cum fluiditatis & firmitatis historiâ. Londini, 1661, 1663, 1669, *in*-4. Ce Traité comprend cinq Discours, par lesquels l'Auteur fait voir l'incertitude de certaines expériences, & la réserve avec laquelle on doit raisonner d'après celles qui font les effets des causes inconnues, ou qui surpassent la portée de l'esprit humain.

Sceptical Chymist. Oxford, 1661, 1679, *in*-8. Londres, 1662, *in*-8. Cet Ouvrage a été traduit de l'Anglois en Latin, sous le titre de *Chymista scepticus, vel, dubia & paradoxa Chymico-Physica. Rotterodami*, 1662, 1668, *in*-12. *Londini*, 1671, *in*-4. C'est un dialogue, dont le but est de démontrer que les principes des corps établis par *Aristote*, ou par les Chymistes qui vivoient du tems de notre Auteur, ne sont point assez évidens, ne se trouvent point dans toutes les substances ou ne peuvent en être tirés, ne correspondent même pas à ceux qu'on peut extraire de certaines matieres. *Boile* établit pour maxime générale que l'analyse des principes, par le moyen du feu, en détruit plusieurs, & que cette méthode de les chercher est d'ailleurs infidelle, parce qu'ils sont quelquefois le produit du feu, & qu'ils n'existoient pas dans les corps avant de les avoir soumis à la torture de cet agent. Selon cet Auteur, la matiere & le mouvement sont les vrais principes; & comme par le mêlange & l'action des corps, il résulte de nouvelles formes, où celles qui existent se détruisent, il n'admet aucun élément proprement dit, sinon l'eau qu'il regarde comme le principe universel des êtres créés.

Certain Physiological Essays of the usefulness of natural Philosophy. La premiere partie de cet Ouvrage fut publiée à Oxford en 1663, *in*-4, & la seconde dans la même ville en 1671, aussi *in*-4. Il y a une traduction Latine, mais elle est assez mauvaise. *Boile* n'a point composé d'Ecrit, dont l'objet fût d'une étendue plus vaste. Il y prouve l'utilité de la Philosophie naturelle, & fait voir combien la connoissance de cette Science est nécessaire à toutes les conditions de la vie, à tous les Arts, & en particulier à la Médecine. Il est vrai que la maniere, dont il s'exprime, fait

fait assez comprendre qu'il avance beaucoup de choses sur le rapport d'autrui, qu'il en est même d'autres, dont il a lui-même sujet de douter; mais il marche d'un pas plus assuré, quand il traite de la Chymie, sur laquelle on trouve d'excellentes remarques dans ces Essais.

Apparatus ad Historiam naturalem sanguinis humani. Londini, 1684, *in*-8. *Genevæ*, 1685, *in*-4. La premiere partie de cet Ouvrage est la seule qui ait paru en Anglois; les éditions Latines sont complettes; mais les unes & les autres sont aujourd'hui fort rares. *Boile* est presque le premier Auteur qui ait débarrassé l'examen des liqueurs animales de tous ces grands mots vuides de choses, que la Théorie Galénique y avoit fait entrer. Son travail eut un but d'autant plus utile, qu'il ne s'y laissa conduire que par l'expérience. Il détermina le poids spécifique du sang & de sa sérosité, & il ouvrit par-là le chemin aux recherches qu'on a faites pour perfectionner les siennes. Il rapporte les phénomenes qui résultent du mêlange du sang avec les liqueurs chymiques; il entre d'ailleurs dans tous les détails de l'analyse, & donne les propriétés des principes que le sang lui a fournis par la distillation. Il a cependant la modestie de convenir qu'il n'a pu parvenir à déterminer la juste proportion de ces principes. Son travail fut long & dispendieux; mais il paroît que la recherche de l'esprit alcalin du sang en fut le premier objet, parce qu'il le croyoit un grand remede dans la pratique de la Médecine.

Short Memoirs for the natural experimental history of mineral Waters. Londres, 1685, *in*-8. On y trouve plusieurs remarques utiles sur l'analyse & les vertus des eaux minérales.

De remediorum specificorum concordiâ cum Philosophia corpusculari. Londini, 1686, *in*-12, avec la Dissertation *De varia simplicium medicamentorum utilitate, usuque.* Après avoir démontré par l'exemple des Cantharides qu'il y a des remedes spécifiques, il s'attache à faire voir qu'on peut en expliquer l'action de plusieurs manieres différentes. Dans la Dissertation qui est jointe à cet Ouvrage, il releve l'usage & l'excellence des médicamens simples, & se plaint du discrédit où ils étoient de son tems. Il loue beaucoup la térébenthine, le lierre terrestre, la véronique &c., & il prétend que c'est par l'expérience qu'il faut chercher à s'assurer de la propriété de ces remedes, plutôt que par le raisonnement qui n'est pas toujours un guide fidele.

De ipsa Naturâ Disquisitio. Londini, 1687, *in*-12. C'est contre *Stahl* qu'il a écrit cet Ouvrage; il y réfute le systême de ce Médecin sur l'ame directrice des fonctions du corps humain & guérisseuse de toutes les maladies.

Medicina Hydrostatica: or Hydrostaticks applyed to the Materia Medica. Londres, 1690, *in*-8. L'Auteur s'attache à prouver l'importance des expériences hydrostatiques pour s'assurer de la vertu des médicamens simples; il s'étend même fort au long sur tout ce qui a rapport à cette matiere.

Experiments and observations on several subjets relating to natural Philosophy. Londres, 1691, *in*-8. On y trouve l'Histoire de l'aimant & plusieurs expériences chymiques. On y trouve encore quelques observations sur les maladies qui ont été guéries par le moyen des médicamens que produit la Chymie; & l'Auteur, qui ne négligeoit rien de tout ce qui porte l'empreinte de l'utilité, a joint à tout cela plusieurs secrets physiques qu'on lui avoit communiqués.

The general History of the air designd and begun. Londres, 1692, *in*-4. *Boile* est entré dans un assez grand détail sur tout ce qui a rapport à l'air ; il est cependant fort éloigné d'avoir épuisé cette matiere, que nos Philosophes modernes ont si bien traitée.

Medicinal Experiments or a collection of choice and safe remedies, ou, Recueil des remedes choisis, pour la plupart simples & faciles à préparer. Londres, 1692, 1693, 1694, trois volumes *in*-12. Une partie de cet Ouvrage avoit déja paru en 1687, mais ce ne fut qu'après la mort de l'Auteur qu'on en donna une édition complette. Il y parle trop avantageusement de plusieurs remedes, dont il exagere les vertus, parce que les malades à qui il les avoit conseillés, ou les Médecins qui s'étoient chargés d'en observer les effets, lui avoient fait un rapport peu fidele de leur opération. *Boile* s'est laissé prendre à cette amorce ; il ajouta foi aux récits que les uns & les autres lui faisoient par flatterie. Il auroit cependant dû examiner les choses par lui-même, pour ne point en imposer par son autorité ; il le pouvoit, puisqu'il n'étoit rien moins que neuf dans la Médecine, & qu'il avoit étudié la pratique de cette Science sous le célebre *Sydenham*.

BOIREL, (Antoine) né vers 1623 ou 1625, s'appliqua à la Chirurgie dès l'an 1643, & fut Lieutenant du premier Chirurgien à Argentan en Normandie. On a de lui un *Traité des plaies de tête* imprimé à Alençon en 1677, *in-octavo*, dans lequel il paroît fort attaché à la doctrine d'*Hippocrate*, de *Galien* & d'*Ambroise Paré*. Mais l'Auteur y a mis plusieurs observations qui lui appartiennent ; & comme il en parle en homme habile & sensé, on voit qu'il étoit bon praticien.

Nicolas Boirel, son frere, Médecin de la ville d'Argentan, a écrit un petit Ouvrage qui est intitulé : *Nouvelles Observations sur les maladies vénériennes*. Paris, 1702, 1711, *in*-12 ; mais il ne contient rien de neuf, ni de remarquable.

BOISGAUTIER, (Paul) premier Médecin de Marguerite de Lorraine, Duchesse d'Orléans, étoit de Blois, où il naquit en 1600. Il étudia les Lettres Humaines sous le fameux Nicolas Caussin, Jésuite qui fut Confesseur de Louis XIII ; & après son cours de Philosophie, il s'appliqua à la Médecine qui étoit la profession de son pere. *Bernier* dit qu'il vint faire ses études à Paris, mais il ajoute qu'il alla prendre ses degrés à Montpellier, où il fut reçu au Doctorat, avec des éloges extraordinaires de la part des Professeurs. On prétend qu'il se rendit ensuite en Espagne qu'il parcourut avec assez de soin, & que revenu dans sa ville natale, il y fit la Médecine avec succès.

Louis XIII avoit ajouté depuis peu le Comté de Blois à l'apanage de Gaston de France, Duc d'Orléans, son frere ; & ce Prince, à qui la situation de Blois plaisoit, y fit son séjour ordinaire pendant les dix ou douze dernieres années de sa vie. C'est par-là que *Boisgautier* eut l'avantage de se faire connoître au Duc d'Orléans, qui l'estima au point de le nommer premier Médecin de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme. *Bernier* dit qu'il n'occupa point cet emploi fort tranquillement, & qu'il s'éleva contre lui un orage si furieux & si

imprévu, qu'il en eût été d'abord emporté, si les conseils de ses amis ne l'eussent animé à redoubler de constance & de force pour s'y opposer. *Bernier* n'explique point quel fut cet orage, ni quelle en fut la cause : tout ce que l'on sait, c'est que *Boisgautier* tint ferme contre les assauts qu'il lui porta & qu'il mourut dans la place qu'il occupoit à la Cour de la Duchesse d'Orléans.

BOISSIEU (Barthélémi-Camille DE) étoit de Lyon, où il naquit le 6 Août 1734, de *Jacques de Boissieu*, Docteur en Médecine, Professeur aggrégé au College des Médecins de Lyon, & de Dame *Antoinette Vialis.* Il n'avoit que six ans lorsqu'il perdit son pere. Son éducation fut l'ouvrage de sa mere. Ce fut sous ses yeux qu'il étudia les Humanités, & il n'en sortit que pour aller prendre des Leçons de Philosophie au Séminaire de Saint Iréné, & de Médecine à l'Université de Montpellier.

La nature avoit doué le jeune *de Boissieu* d'un caractere doux, d'un esprit pénétrant, & d'une ame tendre & compatissante. L'éducation mettant à profit de si heureuses dispositions, en avoit fait un homme docile, modeste, complaisant, affable, scrupuleusement attaché à ses devoirs, ardent à acquérir des connoissances vraiment utiles, infatigable dans le travail, empressé de rendre aux hommes les services qu'ils ont droit d'attendre les uns des autres. Il se distingua à Montpellier par une grande application à l'étude. Les succès qu'il eut dans les différens actes qui précéderent sa réception au Doctorat, en Août 1755, lui procurerent l'avantage de conserver une correspondance avec l'illustre *de Sauvages.*

L'amour de la patrie & l'attachement tendre & respectueux qu'il avoit pour sa mere, le ramenerent à Lyon dès qu'il eut fini son cours. Il profita du privilege de fils de Docteur aggrégé, pour se faire recevoir, en 1756, au College de Médecine de sa ville natale ; mais il suivit en pratique, pendant les deux ans prescrits par les statuts de ce College, les Médecins de l'Hôpital & en particulier le Docteur *Potot*, son parent. D'autant plus circonspect qu'il étoit plus instruit, il crut devoir aller se perfectionner à Paris ; & après un an de séjour dans cette ville, il revint à Lyon, avec la satisfaction qu'éprouve un homme vertueux, dont l'ame sensible est prête à se dévouer au service de ses compatriotes. Il leur fut en effet de la plus grande utilité ; car à peine pratiquoit-il depuis trois ans à Lyon, qu'il se rendit à Macon en 1762, avec M. *Pestalossi*, Doyen du College, pour s'opposer aux ravages d'une épidémie très-meurtriere qui regnoit dans cette ville. Ses succès lui firent tant d'honneur, que M. de Flesselles, Intendant de Lyon, l'envoya en 1769 à Chazelle, petite ville du Forez, qui étoit désolée par les fureurs qu'une maladie épidémique exerçoit sur ses habitans.

Comme ce Médecin donnoit à son Cabinet tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses devoirs, il composa deux excellentes Dissertations, l'une sur les *Anti-septiques*, que l'Académie de Dijon couronna en 1767 & fit imprimer en 1769, l'autre sur les *Méthodes rafraîchissante & échauffante*, à laquelle elle adjugea le prix de 1770, & qui fut publiée par ses ordres en 1772. Une autre piece lui

avoit mérité l'honneur de l'*Acceſſit* dans l'Académie de Lyon, & ſes talens reconnus lui avoient ouvert l'entrée de celles de Montpellier & de Villefranche, dès l'an 1769. Mais *de Boiſſieu* étoit né avec un tempérament ſi délicat, que ſes travaux littéraires, & ceux d'une pratique étendue, acheverent bientôt de le ruiner. Ce ſavant homme fut attaqué d'une pleuréſie qui l'enleva en trois jours, vers la fin de Décembre 1770, à l'âge de 36 ans & quelques mois.

BOLDONUS (Nicolas) de Milan, prit le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine dans l'Univerſité de Padoue. Ses talens pour la Chaire le firent ſouhaiter à Piſe, & il y enſeigna la Médecine avec réputation; mais il quitta cette Académie, pour aller remplir la charge de premier Profeſſeur de pratique dans celle de Pavie, où il mourut au mois de Janvier 1582, à l'âge de 78 ans. Ce Médecin étoit déja vieux, lorſqu'il fut appellé en Boheme, avec *Zacharie Caimi*, pour la maladie de Marie d'Autriche & de l'Empereur Rodolphe II.

Sigiſmond Boldonus, Docteur en Médecine de la Faculté de Padoue, étoit auſſi de Milan, & même de la famille du précédent. Un voyage qu'il fit à Rome, lui mérita une place dans l'Académie des Humoriſtes de cette ville, & le 5 Janvier 1623, le College des Médecins de Milan le reçut au nombre de ſes Membres. Il paſſa enſuite à Pavie, où il enſeigna la Philoſophie; il étoit même au moment d'aller remplir une Chaire de Médecine à Padoue, lorſqu'il mourut le 3 Juillet 1630, âgé ſeulement de 33 ans. On a de lui pluſieurs pieces de Poéſie, des Oraiſons & des Lettres, tant en Italien qu'en Latin.

BOLOGNETTI (Pompée) naquit à Bologne dans une famille noble, & s'appliqua à l'étude dans l'Univerſité de cette ville avec tant de ſuccès, qu'il releva par cet endroit les précieux avantages qu'il tiroit d'une naiſſance illuſtre. La Philoſophie & la Médecine furent les Sciences auxquelles il ſe conſacra dès le commencement du XVII ſiecle. Il prit le bonnet de Docteur dans l'une & dans l'autre, & après avoir été reçu dans la Faculté des Médecins de Bologne, en qualité d'Aggrégé, il monta à la Chaire de Théorie & de Pratique, & s'y diſtingua par le nombreux concours d'Ecoliers que la profondeur de ſes leçons attiroit à ſon auditoire. Nous avons quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin :

Conſilium de præcautione, occaſione mercium, ab inſultibus imminentis contagii, ad Senatores Bononiæ ſanitatis Præſides. Bononiæ, 1630, *in-fol.*

Remora Senectutis. Ibidem, 1650, *in-4.*

BOLOGNINI, (Ange) Médecin & Chirurgien qui floriſſoit vers l'an 1506, étoit d'une ville dans le voiſinage de Padoue. Il enſeigna la Chirurgie à Bologne; & comme il étoit un des plus zélés partiſans de la doctrine d'*Avicenne*, ce fut principalement ſur elle qu'il appuya les leçons qu'il faiſoit à ſes Ecoliers, & qu'il dirigea la cure des maladies qu'il avoit à traiter. *Bolognini* a connu l'importance des frictions mercurielles dans le traitement de la vérole, & il en a tiré parti. Cette connoiſſance doit même avoir beaucoup contribué

à fa réputation, s'il eft vrai, comme on l'a dit, qu'il eft le premier qui ait parlé à fonds de cette méthode, & qui en ait expliqué toutes les circonftances & les fuites. Il a traité de cette matiere dans un Ouvrage chirurgical fur la cure des ulceres externes, lequel eft furchargé de quantité de formules d'onguens que les Modernes ont profcrits comme inutiles ou nuifibles. Cet Ouvrage eft intitulé :

De cura ulcerum exteriorum & de unguentis communibus in folutione continui, Libri duo. Bononiæ, 1514, *in-4. Papiæ*, 1516, *in-fol.*, avec d'autres pieces. *Bafileæ*, 1536, *in-4. Tiguri*, 1555, *in-fol.*

BOLSEC (Jérôme-Hermes) naquit à Paris, & pratiqua la Médecine à Lyon vers l'an 1570 ou 1580. Il fe lia d'amitié avec Calvin qu'il fuivit à Geneve, où il embraffa publiquement fon parti; mais la fauffeté des maximes de cet Héréfiarque ne tarda pas à lui faire fentir qu'il marchoit dans le chemin de l'erreur. Il s'en tira pour rentrer dans le fein de l'Eglife Catholique, à laquelle il demeura attaché le refte de fa vie. Ce fut après fon abjuration qu'il compofa l'Hiftoire de Calvin; & pour que les Chefs de la prétendue réforme fuffent connus, ainfi qu'ils le méritoient, il ne tarda point à donner une partie de la vie de Beze, fous ce titre : *Hiftoire de la vie, doctrine & déportemens de* Théodore de Beze, *dit* Le Spectable, *grand Miniftre de Geneve, felon que l'on a pu voir & connoître jufqu'à maintenant; en attendant que lui-même, fi bon lui femble, y ajoute le refte.* Cet Ouvrage a paru en Latin à Ingolftadt en 1584, *in-8*; c'eft *Pantaléon Thévenin* qui en eft le Traducteur.

BOLSTADIUS. Voyez ALBERT le grand.

BOMPART, (Marcel) Médecin du XVII fiecle, fit fa profeffion à Clermont-Ferrand, en qualité de Confeiller Médecin du Roi. On a de lui une Differtation, dans laquelle il trace affez fuccintement le tableau des maladies qui affligent l'homme; elle fut imprimée à Paris en 1648, *in-4*, fous le titre de *Mifer Homo.* L'Auteur l'a dédiée à *Nicolas Pietre*, *Jean Riolan*, *Jean Merlet* & *Gui Patin*, Docteurs de la Faculté de Médecine en l'Univerfité de Paris.

On a encore de la façon de *Bompart* :

Nouveau Chaffe-Pefte. Paris, 1630, *in-8.*

Lettres d'Hippocrate traduites & commentées. Paris, 1632, *in-8.*

BON, (Jean LE) natif d'Autreville en Champagne, fut Médecin du Roi & du Cardinal de Guife. On croit que l'on doit entendre par ce dernier, Louis de Lorraine, Archevêque de Sens, qui mourut en 1578. *Le Bon* a compofé un Traité intitulé : *Therapeia Puerperarum. Parifiis*, 1571, *in-16.* Il eft dédié à *Jean Liébaut*, & il fut réimprimé à Paris, en 1577, avec le *Thefaurus fanitatis* de ce Médecin. Le même Ouvrage a paru à Bâle, en 1589, dans la collection d'*Ifraël Spachius*; à Francfort, en 1586, *in-16*; à Geneve, en 1635, & à Paris, en 1664, *in-4*, à la fin des Œuvres de *Jacques Houllier*. *Jean le Bon* a auffi écrit fur les Eaux de Plombieres. C'eft lui-même qui a fait l'extrait de fes propres Livres La-

tins ſur cette matiere ; il l'a publié en François ſous le titre d'*Abrégé des propriétés des Eaux de Plombieres en Lorraine*. Paris, 1576, 1616, *in*-16.

Les Bibliographes parlent de *Jean-Philippe Bon*, Docteur en Philoſophie & en Médecine, qui enſeigna publiquement dans l'Univerſité de Padoue vers l'an 1573. Il étoit ſavant, & au mérite de l'être, il ajouta celui d'égaler les plus célebres Poëtes de ſon tems. Je paſſe ſous ſilence les Ouvrages qu'il a publiés en vers, pour m'arrêter à celui qui parut à Veniſe en 1573, *in*-4, & qui eſt intitulé : *De concordantiis Philoſophiæ & Medicinæ*. Ces deux Sciences ont effectivement le rapport le plus intime ; la Philoſophie eſt faite pour éclairer la Médecine, mais la premiere doit être ſubordonnée à la ſeconde.

BON, ou BONA (Pierre) naquit en Lombardie. On dit qu'il fut Phyſicien de la ville de Ferrare dans le XIV ſiecle & qu'il s'occupa de la recherche de la Pierre Philoſophale ; c'eſt au moins ce qu'annoncent les titres des Ouvrages qu'on publia ſous ſon nom dans le XVIe. Tels ſont :

Pretioſa Margarita novella, de theſauro ac pretioſiſſimo Lapide Philoſophorum. Venetiis, 1557, *in*-8.

Introductio in divinam Chemiæ artem, inſcripta Margarita pretioſa, *compoſita annô* 1330, *in civitate Pola in Iſtria. Baſileæ*, 1572, *in*-4. *Montis-Belgardii*, 1602, *in*-8. On le trouve encore dans le cinquieme tome du Théatre Chymique.

BONA (Jean DE) de Vérone, fut reçu Docteur en Philoſophie & en Médecine. Il enſeigna cette derniere Science dans les Ecoles de l'Univerſité de Padoue & publia quelques Ouvrages après le milieu de ce ſiecle. Voici leurs titres :

Hiſtoriæ aliquot curationum Mercuriô ſublimatô corrodente perfectarum. Veronæ, 1758, *in*-4. Il s'agit des cures opérées par le ſublimé corroſif, ſuivant la méthode indiquée par *van Swietten*.

Tractatus de ſcorbuto. Veronæ, 1761, *in*-4. Les Italiens s'imaginent que le ſcorbut eſt une maladie propre aux peuples du Nord ; & c'eſt de ce préjugé dont l'Auteur veut guérir ſes compatriotes.

Dell'uſo e dell'abuſo del caffe, Diſſertazione Storico-Phyſico-Medica. Veniſe, 1761. Il attribue au caffé les effets les plus pernicieux, & ne permet l'uſage de cette boiſſon qu'à ceux qui ſont d'un tempérament phlegmatique. Tout le monde en prend aujourd'hui, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de tempérament ; & delà il eſt aiſé de conclure que le caffé fait plus de mal que de bien. L'huile de cette feve devenue empyréumatique par la torréfaction, eſt l'agent principal auquel on doit attribuer les maux qui attaquent les preneurs habituels de caffé.

Obſervationes Medicæ ad praxim in noſocomio oſtendendam annô 1765. *Patavii*, 1766.

BONACCIOLI (Louis) de Ferrare, exerça la Médecine dans ſa patrie, où il floriſſoit vers 1502. On dit qu'il atteignit l'âge de 61 ans, & l'on ne dit point en quelle année il mourut ; tout ce qu'on ſait de plus précis à cet égard, ſe tire de *Mazzuchelli* qui aſſure qu'il ne vivoit plus en 1540. Quelques Auteurs parlent avec éloge des Ouvrages de ce Médecin : mais quand on les examine de près, on y remarque tant de puérilités, tant de faux rai-

fonnemens, qu'on a peine à se ranger du côté des Panégyristes. Ces Ouvrages ne sont cependant point sans mérite ; on y trouve quelques observations & plusieurs détails anatomiques. Si l'on en croit *Douglas*, *Bonaccioli* est le premier qui ait donné la description des *nymphes* & du *clitoris*, telles qu'on les considere aujourd'hui, comme parties distinctes & séparées ; suivant cet Anatomiste Anglois, aucun des Anciens ne les avoient regardés de cette maniere. Mais *Douglas* s'est trompé, car *Avicenne* & *Carpi* ont établi une différence réelle entre ces deux organes.

On a un Traité de *Bonaccioli*, qui a pour objet les différentes choses qui ont rapport à la génération ; il a dit là dessus de bonnes & de mauvaises raisons, ainsi qu'ont fait la plupart de ceux qui ont voulu pénétrer les secrets de ce mystere de la nature. Ce Traité a paru sous le titre d'*Enneas muliebris*, *in-fol.* sans indication de lieu, ni d'année ; mais il est probable que l'édition est de 1503. Quelques Bibliographes attribuent à *Bonaccioli* des Ouvrages, dont les titres ne présentent que la distribution des chapitres qui composent son *Enneas*. Tels sont les deux Ouvrages suivans, qui ne sont proprement que l'*in-folio* divisé en volumes de moindre format.

De Uteri, partiumque ejus confectione. Quonam usu etiam in absentibus Venus citetur ? Quid, quale, undeque prolificum semen, unde Menstrua, &c. Argentinæ, 1537, *in-8. Basileæ*, 1566, *in-4.*

De conceptionis indiciis, necnon maris fœmineique partûs significatione. Quæ utero gravidis accidunt ? Et eorum Medicinæ. Prognostica, causæque effluxionum & abortuum. proceritatis, improceritatisque partuum causæ. Argentinæ, 1538, *in-8. Lugduni*, 1639, 1641, 1650, 1660, *in-12. Amstelodami*, 1663, *in-12.* A ces cinq dernieres éditions, qui sont intitulées : *Liber de conformatione fœtûs.*, on a joint l'Opuscule *de notis Virginitatis*, dont *Séverin Pineau* est Auteur. Ces deux Ouvrages de *Bonaccioli* se trouvent encore dans le Recueil d'*Israël Spachius*, sous le titre d'*Enneas Muliebris*, qui est le véritable.

BONACORSI, (Barthélémi) Médecin de Bologne, sa patrie, où il reçut le bonnet de Docteur en 1618, enseigna la Logique dans les Ecoles de cette ville, & ensuite la Médecine théorique, en qualité de Professeur extraordinaire. On a de lui :

De humano sero, seu de urinis Liber. Bononiæ, 1650, *in-4.*

De malis externis Opusculum. Ibidem, 1656, *in-4.*

BONACOSSUS, ou BUONACOSSA, (Hercule) Médecin natif de Ferrare, vécut vers le milieu du XVI siecle. Il avoit déja exercé sa profession dans sa patrie, lorsqu'il fut appellé à Bologne pour y remplir une Chaire de Médecine. On ne sait point le tems qu'il l'occupa ; mais on sait qu'il mourut le 26 Janvier 1578. Ses Ouvrages sont :

De affectu quem Latini tormina appellant, ac de ejusdem curandi ratione juxtà Græcorum dogmata. Bononiæ, 1552, *in-4.*

De humorum exuperantium signis ac serapiis, medicamentisque purgatoriis opportunis, Liber ; accesserunt quoque varia auxilia experimentò comprobata ad varias ægritudines profligandas : de compositione theriacæ cum ejus substitutis nuper Bononiæ inventis : de modo præparandi aquam ligni sancti : de curatione catarrhi, sive, distillationis. Bononiæ, 1553, *in-4.*

De curatione Pleuritidis, ab Hippocratis, Galeni, Aëtii, Alexandri Tralliani, Pauli Æginetæ, Philothei monumentis deprompta. Ibidem, 1553, *in*-4.

Jacques Bonacossus étoit aussi de Ferrare. Il parvint à la charge de premier Médecin du Pape Paul III, & mourut en 1553, à l'âge de 69 ans. On le croit frere du précédent, ou tout au moins de la même famille.

BONCORE, (Thomas) Docteur en Philosophie, en Médecine & en Droit, vécut dans le XVII siecle, & fut aggrégé à l'une & l'autre de ces Facultés dans l'Université de Naples. C'est en qualité de Médecin qu'il a écrit le Traité suivant :

De populari, horribili ac pestilenti gutturis, annexarumque partium affectione, nobilissimam Urbem Neapolim ac totum ferè regnum (scilicet annò 1622) vexante, Consilium. Neapoli, 1622, *in*-4.

BONDIUS, (Dominique) Médecin célebre dans le XVII siecle, fit de grands progrès dans l'étude des Langues, sur-tout de la Latine & de la Grecque, dans l'intelligence desquelles il surpassa les plus habiles de ses contemporains. Il enseigna long-tems la Philosophie & la Médecine à Ferrare, où il mourut. Son tombeau est chargé d'une épitaphe en prose, qui finit par ces deux vers :

Mî domus hæc requies curarum sola mearum,
Omnibus una meis certa medela malis.

BONELLI, (George) Professeur de Médecine en l'Université de Rome, s'est fait une étude particuliere de la Botanique. Il a publié dans cette ville en 1772, *in-fol.* un Ouvrage intitulé : *Hortus Romanus juxtà systema Tournefortianum.* On y trouve cent planches bien gravées & enluminées de couleurs assez naturelles, qui sont de la façon de *Sabbati*, Professeur de Chirurgie & Garde du Jardin des plantes.

BONET (Pierre) naquit en 1525, en Provence, de parens nobles qui étoient sortis de Rome pour passer en France & y suivre librement les opinions nouvelles en matiere de Religion. *Bonet* n'eut d'autre ressource que d'embrasser le parti des Lettres; il s'attacha à les cultiver, & fit en particulier tant de progrès dans la Médecine, que dès qu'il se mit à l'exercer, sa pratique fut couronnée par les plus grands succès. Sa réputation passa bientôt à la Cour de Charles-Emmanuel, Duc de Savoye, qui voulut l'avoir pour son Médecin. *Bonet* se rendit à Turin; mais comme il ne s'accommodoit pas des maximes de la Cour, il la quitta, au bout de quelques années de service, pour se retirer à Lyon, où il avoit obtenu la permission de s'établir.

BONET, (André) fils du précédent vint au monde à Lyon en 1556. A l'exemple de son pere, il prit le parti de la Médecine & se fit recevoir Docteur en cette Science. Bientôt après, il épousa *Marguerite Frélon*, dont il n'eut que des filles; & sa femme étant morte, il se retira à Geneve, où il fut beaucoup employé, ainsi que dans le voisinage de cette ville & même dans les Provinces adjacentes. Le desir de perpétuer son nom le fit consentir à un second

mariage ; il le contracta en 1612 avec *Marguerite Pinelli-Borzoni*, d'une famille illuftre de Genes qui s'étoit établie à Geneve. Il en eut deux fils, *Jean* & *Théophile*, dont nous allons parler.

BONET (Jean) né à Geneve en 1615, fut reçu Docteur en Médecine en 1634, n'ayant encore que dix-neuf ans. Son pere le maria, en 1636, à *Anne Du Port*, Demoifelle de condition. De ce mariage font venus plufieurs enfans, dont les deux aînés, *André* & *Jean-Antoine*, exercerent la Médecine à Geneve. *Jacques-André*, fils de ce dernier, fut auffi un célebre Médecin de la même ville.

Jean Bonet parvint à une telle réputation, qu'il fut recherché de toutes parts, & que pour fatisfaire l'empreffement de ceux qui demandoient fes confeils, il fut obligé de mener, pour ainfi dire, une vie ambulante & de faire bien fouvent des voyages en pays fort éloignés. En 1668, il fut retenu un an entier, à Orléans & à Paris, par des perfonnes diftinguées qui l'honoroient de leur confiance. Mais comme les grands talens font en butte à la jaloufie, les fuccès par lefquels il fe fit connoître dans cette derniere ville, lui attirerent tant d'envieux parmi ceux de fa profeffion, qu'il eût bientôt été accablé du poids de leurs intrigues & de leurs fourdes menées, fi les marques d'eftime qu'il reçut de la part de *Gui Patin*, de *Daquin*, de *Vallot* & de *Bourdelot*, ne l'euffent confolé de cette difgrace. Il revint enfin dans fa patrie, & il y jouiffoit de cet heureux loifir que les Gens de Lettres font quelquefois bien aifes de goûter, lorfqu'il mourut le jour de Noël 1688. Il avoit entrepris un Traité *De Catarrhis* qui étoit affez avancé pour en faire un jufte volume ; mais ayant vu celui de *Schneider* fur le même fujet, & fe fentant prévenu par cet Auteur fur la plupart des chofes qu'il avoit méditées, il abandonna ce deffein & étouffa cet Ouvrage avant fa naiffance. Dans le catalogue de la Bibliotheque de M. *Falconet*, on attribue à *Jean Bonet* un *Traité de la circulation des efprits animaux*, imprimé à Paris, en 1682, *in-12* ; mais les Auteurs du Journal des Savans le donnent à un Religieux de la Congrégation de Saint Maur.

BONET, (Théophile) frere du précédent, naquit à Geneve le 5 de Mars 1620. Son pere lui manqua dans fa minorité ; il fe trouva, pour ainfi dire, livré à lui-même ; mais la célébrité que ceux de fa famille avoient acquife dans la Médecine, lui fit prendre goût à cette profeffion & le détermina à l'embraffer. Il en fit le cours d'étude avec la plus grande diftinction ; il ne voulut cependant point fe faire recevoir au Doctorat, qu'après avoir fréquenté les Ecoles des plus célebres Académies. Il prit le bonnet en 1643, & ne tarda point à fe dévouer aux travaux de la pratique. Ses fuccès le mirent en état de fonger à un établiffement ; il jetta les yeux fur la fœur des illuftres Fréderic & Ezéchiel Spanheim, & il l'époufa peu d'années après fa promotion au Doctorat. Le Duc de Longueville, Souverain du Comté de Neuf-Châtel, l'avoit déja choifi pour fon Médecin. Il en méritoit toute la confiance ; car fon attention à étudier le cours des maladies & leurs caufes, le rendit fi habile dans fes pronoftics & fi heureux dans fes cures, que jamais réputation ne fut plus folidement établie que la fienne. Comme il fut

d'ailleurs très-soigneux de recueillir ses observations, & de digérer ce qui avoit été écrit par d'autres sur la pratique de la Médecine, il amassa beaucoup de matériaux utiles au dessein qu'il avoit de publier un jour les Ouvrages qui l'ont rendu si célebre. Il ne se mit à écrire que sur la fin de ses jours, pour laisser à l'expérience tout le tems de mûrir ses projets. Lorsque la surdité l'eut obligé à se retirer des malades, il se renferma dans son cabinet, où il passa les dix ou douze dernieres années de sa vie à recueillir tout ce qu'il avoit examiné & éprouvé, pendant plus de quarante ans de pratique. Le public, qui a fait un accueil si favorable à ses Ouvrages, y a trouvé une étude consommée, du discernement, de la pénétration & de l'exactitude. Dans le premier qu'il fit imprimer, il prit *Baillou* pour modele & le suivit dans la description de toutes les maladies du corps humain. Il est intitulé :

Pharos Medicorum, id est, cautelæ, animadversiones & observationes practicæ. Genevæ, 1668, deux volumes *in-12*. Ce qui le porta à écrire ce Livre, fut la peine qu'il ressentoit des fautes fréquentes dans lesquelles il voyoit tomber le commun des Médecins, & la réflexion qu'il avoit faite sur les bévues que les Auteurs commettoient dans leurs Ouvrages. Il en donna une seconde édition plus ample que la premiere, sous ce titre : *Labyrinthus Medicus extricatus. Genevæ*, 1679, *in quarto*. Le même Ouvrage parut ensuite en 1687, sous le même format & le nouveau titre de *Methodus vitandorum errorum qui in praxi occurrunt.*

Ce Médecin a aussi pris beaucoup de peine à rassembler un nombre prodigieux de dissections de corps, d'où il a merveilleusement déduit les causes immédiates des maladies & de la mort qui les a suivies. Cet Ouvrage est peut-être la meilleure production des Ecrivains en Médecine du XVII siecle, & la plus propre à instruire ceux qui se consacrent à l'Art de guérir des indispositions auxquelles le corps humain est sujet. *Haller*, ce bon connoisseur des Livres utiles, a dit hautement qu'il n'en est point qui mérite plus d'être perfectionné & continué que celui-là. La lumiere, ajoute-t-il, qu'il répand sur le siege & les causes des maladies, est bien plus frappante que celle qu'on peut tirer de tout ce qu'on a imaginé de théories jusqu'à présent. Deux grands hommes ont pensé de même & ont jetté beaucoup de jour sur cette matiere. Le célebre *Morgagni* a infiniment éclairci l'Ouvrage de *Bonet* qu'il a en quelque sorte refondu dans le sien, & qu'il a augmenté par les remarques intéressantes qui lui sont propres. Le savant *Liétaud* a donné au public un Recueil également précieux, quoique moins raisonné, dans lequel on trouve l'histoire de l'ouverture d'une infinité de cadavres. Voici le titre que notre Autenr a mis à son Ouvrage :

Sepulchretum, seu, Anatomia practica. Genevæ, 1679, deux volumes *in-fol*. *Manget* en a publié une autre édition, avec des additions considérables ; Geneve, 1700, trois volumes *in-fol.*

Nous avons encore de la façon de *Bonet* :

Mercurius compilatitius, seu, Index Medico-Practicus. Genevæ, 1683, *in-fol.* Il y donne les signes & la description de toutes les maladies.

Medicina Septentrionalis collatitia. Genevæ, 1685, deux volumes *in-fol.* C'est un

Recueil d'obſervations anatomiques, toutes relatives à la pratique, qu'il a tirées des Mémoires de différentes Académies.

Polyalthes, ſive, Theſaurus Medico-Practicus ex quibuslibet Rei Medicæ Scriptoribus collectus. Ibidem, 1690, 1691, 1693, trois volumes *in-fol.*

Theodori Turqueti de Mayerne Tractatus de Arthritide, unà cum ejuſdem aliquot Conſiliis. Genevæ, 1671, 1674, *in-12. Londini*, 1674, *in-8.* Il n'a d'autre part à cet Ouvrage, ainſi qu'au ſuivant, que d'avoir traduit l'un & l'autre de François en Latin.

Jacobi Rohaultii Tractatus phyſicus. Genevæ, 1674, *in-8.*

Tant de travaux épuiſerent inſenſiblement le Médecin dont nous parlons; il tomba dans l'hydropiſie, & il en mourut le 29 Mars 1689, âgé de 69 ans & 24 jours. Il avoit une grande connoiſſance des Belles-Lettres, un jugement ſolide, une mémoire heureuſe, & il relevoit toutes ces bonnes qualités par beaucoup d'affabilité & de modeſtie.

BONET DE LATES, Médecin Juif du XV ſiecle, inventa un anneau aſtronomique, par le moyen duquel il pouvoit tous les jours découvrir la hauteur du ſoleil & des étoiles, & dire de jour, ainſi que de nuit, quelle heure il étoit. Il expliqua l'uſage & l'utilité de cet anneau dans un Traité Latin qu'il dédia au Pape Alexandre VI; il eſt intitulé: *De annuli aſtronomici utilitate.* Comme l'Auteur n'étoit pas bien au fait de la Langue dans laquelle il a écrit, il en a demandé excuſe par ces deux vers:

Parce, precor, rudibus quæ ſunt errata Latinè;
Lex Hebræa mihi eſt, Lingua Latina minùs.

BONNART, (Jean) maître Barbier & Chirurgien Juré de Paris, fut Prévôt de l'ancien College de Chirurgie de cette ville, où il mourut le 15 Décembre 1638. L'Ouvrage qu'il a écrit, fait aſſez voir quelle étoit la ſphere des connoiſſances néceſſaires à l'acquiſition de la maîtriſe dans l'ancienne Communauté de Saint Côme. Il eſt diviſé par ſemaines, & il contient trois Traités à l'uſage des Aſpirans, dont le premier roule ſur l'Oſtéologie, le ſecond ſur la ſaignée, les cauteres, les véſicatoires, les ventouſes, & le troiſieme ſur les médicamens ſimples & compoſés. C'eſt ainſi que *Devaux* parle de la diviſion de cet Ouvrage, dans ſon *Index Funereus*; mais M. *Portal* ne cite que *La Semaine des Médicamens* dans ſon Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie. Il en marque l'édition à Paris, 1629, *in-8.* Dans le ſupplément de cette Hiſtoire, il parle de la *Méthode pour bien ſaigner.* Paris, 1628, *in-8.*

BONOMI, ou BONOMINUS, Médecin de Bergame, vécut vers l'an 1301, & ſelon d'autres, vers 1350, ſous le Pontificat de Clément VI. Il a écrit divers Ouvrages, & en particulier un Livre ſur les poiſons dont *Tritheme*, Hiſtorien du XV ſiecle, parle avec éloge.

Les Bibliographes citent un Traité intitulé: *Oſſervazioni intorno a Pellicelli del corpo umano*, qui parut à Florence en 1687, *in-4.* Il eſt de la façon de *Jean-*

Côme Bonomo, Médecin de Livourne, qui le dédia à *François Redi. Joseph Lanzoni* l'a mis en Latin.

BONTEKOË, (Corneille) Médecin du XVII fiecle, étoit d'Alcmaer, où il naquit de *Gerard-Jofeph Decker*, furnommé *Bontekoë*, à caufe d'une enfeigne attachée à fa maifon, qui repréfentoit une vache de plufieurs couleurs. Dès que *Corneille* eut fini fes Humanités, on le mit chez un Chirurgien qui fe chargea de l'inftruire dans fon Art; mais le jeune éleve s'apperçut bientôt que la pratique de fon Maître n'étoit fondée que fur une routine d'ufage, & qu'il entroit peu ou point de raifonnement dans la cure des maladies chirurgicales qu'il entreprenoit de traiter. C'eft pour cette raifon qu'il abandonna ce premier Maître, & qu'après avoir formé le deffein de joindre l'étude de la Médecine à celle d'une Chirurgie mieux fondée, il fe rendit à Leyde, pour y profiter des leçons du célebre *Sylvius de Le Boë* & des autres Profeffeurs qui donnoient tant de réputation à l'Académie de cette ville. Ce fut-là qu'il étudia encore la Philofophie de *Defcartes*, dont il fe déclara zélé partifan. Mais le tems étant venu de fonger à fa promotion, il prit le grade de Licence & retourna enfuite dans fa patrie. Son deffein étoit d'y pratiquer également la Médecine & la Chirurgie; & comme il ne manquoit pas de talens, il fe feroit attiré beaucoup de réputation dans l'un & l'autre de ces Arts importans, s'il ne s'étoit mis en butte à la jaloufie, à la haine même de fes confreres qu'il indifpofa contre lui. Il ne put tenir contre les traits, dont ils l'accablerent; c'eft pourquoi il prit la réfolution de changer de domicile, dans l'efpérance d'être mieux accueilli ailleurs. Il paffa à La Haye, où il trouva les mêmes obftacles, parce qu'il y porta la même fingularité, la même hardieffe à foutenir fes idées, & le même entêtement à n'écouter aucune raifon. De cette ville il fe rendit à Amfterdam, qu'il quitta bientôt pour aller à Hambourg, & delà à Berlin, où il fut Médecin de Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, qui lui donna une Chaire dans l'Univerfité de Francfort fur l'Oder. Il jouit peu de la bienveillance de ce Prince; car il fit une chûte qui lui caffa la tête, & le mit au tombeau le 3 Janvier 1685, à l'âge de 38 ans. On a de lui plufieurs Traités en Hollandois, dont le Recueil a paru à Amfterdam en 1689, *in-4*. La Médecine, la Chirurgie, fes fyftêmes, en font les fujets; on y trouve un Ouvrage fur le thé, le caffé & le chocolat, & un autre contre ceux qui s'arrêtent aux années climactériques. Il y a une Traduction Françoife d'un Traité de notre Auteur, qui fut publiée à Paris, en 1698, deux volumes *in-12*, fous le titre de *Nouveaux Elémens de Médecine touchant les maladies du corps humain & les moyens de fe conferver la fanté*: mais les Traductions Latines font en plus grand nombre.

Diatriba de Febribus, in qua Author complures antiquorum Medicorum juxta & recentiorum detegit errores, cum ratione earundem theoriæ tùm praxeos. Hagæ Comitis, 1683, *in-8*, de la Verfion de *Jean-Abraham de Gehema*, avec *Fragmenta motum & hoftilitatem, feu potius amicitiam acidi & alcali, fimulque phlegmatis, fpiritûs, olei, fulphuris, terræ ac capitis mortui naturam declarantia.*

Litteræ familiares ad Joannem-Abraham à Gehema. Berolini, 1686, *in-8*. On ne trouve point ces Lettres dans le Recueil de fes Ouvrages.

Fundamenta medica, seu, de acidi & alcali affectibus. Amstelodami, 1688, *in-8.*

Metaphysica. De motu Liber singularis, nec non Œconomia animalis. Lugduni Batavorum, 1688.

Bontekoë étoit d'un caractere vif & même violent. Il étoit fortement attaché à ses opinions qu'il défendoit assez mal. Comme il faisoit dépendre toutes les maladies du scorbut àcide qui engendroit la viscosité des humeurs, les absorbans & le thé furent ses principaux remedes. Il ne croyoit pas que le sang pût jamais avoir trop de ténuité, & regardoit cet état comme le plus favorable à la santé. Dans cette vue, il imagina toutes sortes de moyens pour désunir les principes du sang, & tenir ce fluide vital dans la plus grande liquidité possible. Emporté par son systême, il affiche sa passion pour le thé, jusqu'à conseiller d'en prendre 100 & même 200 tasses par jour. Cette énorme quantité de boisson tiede est, à son avis, une vraie panacée ; il ne craint point que cet abus porte atteinte au ressort des fibres de l'estomac, qu'il est si propre à détraquer. D'une autre part, il rejette absolument la possibilité de la pléthore, & sur ce principe, il condamne la saignée & l'application des sangsues. Il ne veut dans la pratique ni purgatifs, ni vésicatoires, ni rafraîchissans ; les sudorifiques & l'*Opium* sont tous ses remedes. Ainsi pensa-t-il pour les autres & pour lui-même. Victime de son systême, il refusa d'être saigné & ne voulut se soumettre à aucune opération chirurgicale, après la chûte qui le mit au tombeau. Tel est l'empire de l'opinion. *Bontekoë* en fut l'esclave dans celle de toutes les Sciences à qui les faits doivent parler plus haut que la raison, quand on n'a pas les yeux fermés à la lumiere : c'est pour avoir été sourds à la voix de l'expérience, que tant de Médecins ont débité de fausses hypotheses, dont ils ont été eux-mêmes les martyrs.

BONTIUS, (Gérard) Professeur de Médecine à Leyde vers la fin du XVI siecle, étoit de Riswich, petit village dans le Pays de Gueldres. Quoique les Médecins de son tems se piquassent tous d'exceller dans la connoissance de la Langue Grecque, il les surpassa en ce genre, & se fit encore beaucoup d'honneur par la variété de ses autres talens. Il mourut à Leyde le 15 de Septembre 1599, âgé de 63 ans, & laissa plusieurs enfans qui embrasserent sa profession. *Jean* fut Médecin de la ville de Rotterdam ; *Jacques* se distingua par ses Ouvrages ; *Regnier* fut attaché à la Cour des Princes de Nassau.

BONTIUS, (Jacques) vint au monde à Leyde. Il abandonna sa patrie pour voyager dans les Indes Orientales & la Perse, & s'appliqua avec tant de fruit à connoître les maladies les plus communes dans ces vastes contrées, qu'il vint à bout de les guérir avec les remedes les plus simples. Il s'arrêta à Batavia, où il exerça la Médecine pendant quelques années, avec beaucoup de succès, & travailla à la composition de différens Ouvrages que nous avons de lui. Ils se réduisent à ceux-ci : *Notæ in Garciæ ab Horto Historiam Plantarum Brasiliæ. De diæta sanorum. Methodus medendi Indica. Ob-*

ſervationes è cadaveribus. Hiſtoria Animalium. Hiſtoria Plantarum Indiæ Orientalis. Tout cela ſe trouve dans les Livres dont voici les titres :

De Medicina Indorum Libri quatuor. Lugduni Batavorum, 1642, *in-12. Amſtelodami*, 1658, *in-12. Pariſiis*, 1646, *in-4*, avec le Traité de *Proſper Alpini* qui eſt intitulé : *De Medicina Ægyptiorum. Lugduni Batavorum*, 1718, *in-4.* En Hollandois, Amſterdam, 1694, *in-8.*

Hiſtoria naturalis & medica Indiæ Orientalis. Amſtelodami, 1658, *in-fol. Guillaume Piſon*, à qui *Bontius* avoit laiſſé en mourant ſon Traité des plantes du Bréſil qu'il n'avoit pu achever, a diviſé cet Ouvrage en ſix livres, & en a formé ſon recueil *De utriuſque Indiæ rebus.* Les trois premiers livres s'étendent ſur la Médecine des Indiens ; le quatrieme contient les notes ſur *Garcie d'Horta* ; le cinquieme donne l'hiſtoire des animaux & le ſixieme celle des plantes. Il y a de bonnes obſervations dans la Médecine des Indiens ; les maladies de ces peuples ne ſont nulle part mieux décrites que dans cet Ouvrage. *Bontius* eſt un des premiers qui aient donné quelque détail ſur les animaux & les plantes des Indes ; & quoique les figures des ſimples qu'il a cueillis dans l'iſle de Java, ſoient aſſez mal gravées, on ne doit pas moins lui tenir compte des recherches laborieuſes qui nous ont tranſmis tant d'utiles connoiſſances.

BONTIUS, (Regnier) ſecond fils de *Gerard*, naquit à Leyde en 1576. Après avoir achevé le cours de ſes premieres études, il entreprit celui de Philoſophie, durant lequel il ſe diſtingua tellement, que peu d'années après l'avoir fini, c'eſt-à-dire, avant d'avoir atteint l'âge de 24 ans, il fut jugé capable d'enſeigner publiquement la Phyſique. Il ne fit pas ſon cours de Médecine avec moins de ſuccès ; & dès qu'il eut été gradué dans cette Science, il la pratiqua avec tant de réputation, qu'il fut bientôt connu à la Cour de Maurice & de Henri, Princes de Naſſau, qui le choiſirent pour leur Médecin. Il n'abandonna cependant point l'Univerſité de Leyde, à laquelle il demeura conſtamment attaché en qualité de Profeſſeur de Phyſique. Ce fut à ce titre qu'on l'honora de la dignité de Recteur de cette Univerſité en 1619 & en 1620 ; il s'en acquitta avec diſtinction, & par-là augmenta les regrets que cauſa ſa mort arrivée en 1623, dans la même ville de Leyde, où il fut enterré dans l'Egliſe de Saint Pierre.

BOODT, (Anſelme De) dit BOETIUS, naquit à Bruges, & fut Médecin de la Cour de l'Empereur Rodolphe II. Il mourut après l'an 1634, & laiſſa au public les Ouvrages ſuivans :

Symbola divina & humana Pontificum, Imperatorum, Regum &c. Pragæ, 1600, *in-fol. Amſtelodami*, 1686, *in-12.*

Gemmarum & lapidum hiſtoria, quâ non ſolùm ortus, natura, vis & pretium, ſed etiam modus, quô ex illis olea, ſalia, tincturæ, eſſentiæ, arcana & magiſteria Arte Chymicâ confici poſſunt, oſtenditur. Hanoviæ, 1609, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1647, *in-8.* L'Auteur y parle en Nomenclateur plutôt qu'en Phyſicien ; mais *Adrien Toll*, Docteur en Médecine à Leyde, a revu & corrigé cet Ouvrage, qu'il a enrichi de commentaires & de pluſieurs figures. C'eſt dans ſon cabinet qu'on

a trouvé le Manufcrit qui a fervi à l'édition de 1636, fur laquelle on a publié celle de 1647. Nous en avons une plus nouvelle; elle eft de Leyde, 1726, *in*-4. Nous avons auffi une traduction Françoife du même Ouvrage par *Jean Bachou*, qui la fit imprimer à Lyon en 1644, *in*-8, fous le titre de *Parfait Joaillier.*

Florum, herbarum & fructicum felectiorum icones & vires. Francofurti, 1609. *Brugis*, 1640, *in*-4. C'eft un Recueil contenant foixante planches, auxquelles l'Auteur a ajouté quelques vers. Il eft tiré de la feconde partie de l'*Hortus floridus* de *Crifpin Paffæus*, dont le compilateur a fupprimé le nom. De deux éditions que nous venons d'annoncer, la feconde eft préférable à la premiere, parce qu'elle comprend le *Lexicon novum herbarum tripartitum* de *Lambert Voffius.*

BOOT, (Gerard) d'une famille noble & des plus anciennes de la Hollande, naquit à Gorcum en 1604. Son goût le porta vers la Médecine, à laquelle il s'appliqua avec tant de fuccès, qu'il ne lui fut pas difficile d'obtenir les honneurs du Doctorat. En 1630, il étoit encore en Hollande, mais il paffa quelque tems après en Angleterre, où il pratiqua la Médecine & fe fit tellement confidérer à Londres, qu'il parvint à la place de Médecin du Roi Charles I. Ce Prince infortuné étant mort de la maniere que tout le monde fait, *Boot* fe rendit en Irlande en 1649, & mourut à Dublin en 1650. On a de lui des *Heures de récréation* en Flamand, qui parurent en 1630, *in*-4. *Philofophia naturalis reformata. Dublinii*, 1641, *in*-4. Son frere dont on va parler, eut quelque part à la compofition de ce dernier Ouvrage.

BOOT, (Arnould) frere puîné du précédent, naquit à Gorcum vers l'an 1606. Il fit de bonnes études, & prit tant de goût pour les Langues favantes, qu'il s'appliqua tout-à-la-fois à la Latine, la Grecque, l'Hébraïque, la Syriaque & la Chaldaïque. Il paffa enfuite aux Ecoles de Médecine & fe fit recevoir Docteur en cette Science. Mais fa promotion ne le détacha pas de fes études chéries; fon goût pour les Langues ne fit qu'augmenter avec l'âge. En 1630, il paffa en Angleterre & pratiqua quelque tems la Médecine à Londres; il y fût demeuré, fi le Comte de Leiceftre, Viceroi d'Irlande, ne l'en eût tiré pour lui donner la place de Médecin des Etats & des Armées du Pays qu'il gouvernoit. Cet emploi obligea *Boot* à fe fixer à Dublin, où il féjourna jufqu'en 1644. Mais les troubles, les guerres, & les pertes confidérables qu'il venoit de faire, le dégoûterent tellement de l'Irlande, qu'il prit la réfolution de paffer en France. Il fe retira à Paris, où, plus occupé du travail du cabinet que de la pratique de la Médecine, il publia quelques Ouvrages fur l'intégrité du texte Hébreu du vieux Teftament. Ce fut dans cette ville qu'il mourut en 1653. On n'a de cet Auteur qu'un feul Traité concernant la Médecine; il eft intitulé:

Obfervationes medicæ de affectibus à Veteribus omiffis. Londini, 1649, *in*-12. *Helmftadii*, 1664, *in*-4, avec une préface de la façon de *Henri Meibomius. Francofurti & Lipfiæ*, 1696, *in*-8, avec *Hiftoriarum & obfervationum medico-phyficarum centuriæ quatuor*, de *Pierre Borel.*

BORDE, dit PERFORATUS, (André) abandonna l'Ordre des Chartreux, pour aller étudier la Médecine à Montpellier, où il fut reçu Docteur en 1542. Il passa ensuite en Angleterre, & après s'être fait aggréger à l'Université d'Oxford, il s'établit à Londres, devint Membre du College de cette ville, & fut même, suivant quelques Historiens, nommé à la charge de Médecin du Roi Henri VIII. *Borde* a écrit plusieurs Ouvrages, en Anglois, sur la santé, le régime, les pronostics & les urines. Il fut d'ailleurs bon Poëte; mais le mauvais usage qu'il fit de ce talent, l'exposa aux recherches de la justice qui le condamna à la prison, dans laquelle il mourut au mois d'Avril 1549.

BORDENAVE (Toussaint) naquit à Paris le 10 Avril 1728. Les progrès qu'il fit dans l'étude de la Chirurgie, lui ouvrirent l'entrée du College de cette Capitale, où il fut reçu à la Maîtrise en 1750. Ses talens lui ont mérité la place de Professeur de Physiologie aux Ecoles de Saint Côme, & la qualité de Membre de l'Académie des Sciences de Rouen, de l'Académie Impériale de Florence & de l'Académie Royale des Sciences de Paris; il est Associé-Vétéran de la derniere depuis le 26 Mars 1774. M. *Bordenave* est aussi laborieux Ecrivain qu'habile Opérateur. Il a traduit du Latin en François les Elémens de Physiologie du célebre *De Haller*, & sa traduction fut imprimée à Paris en 1768, *in*-12. Il a encore donné au public :

Essai sur la Physiologie. Paris, 1756 & 1764, *in*-12. C'est un Traité élémentaire à l'usage des commençans. Il met sous leurs yeux les principaux systêmes qu'on a imaginés pour expliquer les fonctions de l'économie animale; mais comme cet Auteur les apprécie à leur juste valeur, il ne peut avoir fait sentir le vuide de la plupart, sans prémunir l'esprit des jeunes gens contre le faux brillant des hypotheses.

Remarques sur l'insensibilité de quelques parties. 1757, *in*-12. Il met les tendons & les aponeuroses dans la classe des parties insensibles.

Dissertation sur les anti-septiques. Dijon & Paris, 1769, *in*-8. Elle a partagé l'*Accessit* dans le concours pour le prix proposé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon en 1767. La palme lui a manqué, parce que M. *Bordenave* n'a point traité la partie médicinale avec autant de supériorité que la chirurgicale.

Mémoires sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies. 1774, *in*-12.

BORDEU (Antoine DE) d'Iseste, village de la Vallée d'Ossau, dans le Bearn, vint au monde en 1693. Son pere, *Théophile*, a partagé sa vie entre l'exercice de la Médecine & le Barreau. Après ses premieres études chez les Barnabites de Lescar, *Antoine* se rendit à Montpellier, où ses succès lui mériterent le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1719. Il retourna ensuite dans sa patrie, & il y exerça sa profession jusqu'en 1723 qu'il alla s'établir à Pau, ville capitale de la province. Sa pratique y fut heureuse; il parvint même à un tel degré de réputation, qu'on le nomma Commissaire pour l'inspection & la manutention des Eaux *bonnes*, & peu de tems après, Médecin de l'Hôpital Militaire de Bareges. Ces deux places lui fournirent de nouvelles occasions de s'occuper

de

de la connoiſſance des Eaux minérales du Béarn; & il le fit avec tant de fruit, qu'après avoir amaſſé un grand nombre d'obſervations pour conſtater l'efficacité de ces eaux dans pluſieurs maladies, il publia une *Diſſertation* à ce ſujet, qui fut imprimée à Paris en 1750, *in*-12.

Après une pratique de 55 ans, *Bordeu* renonça en quelque ſorte à l'exercice de la Médecine, & ſe borna à donner ſes conſeils dans les cas preſſans. Aimé & reſpecté dans ſa patrie, il a joui du plaiſir de voir deux de ſes fils marcher glorieuſement dans le chemin qu'il leur avoit tracé. Je vais parler de l'un & de l'autre.

BORDEU (Théophile DE) naquit en 1722 à Iſeſte en Béarn. La diſtinction avec laquelle ſon pere exerçoit ſa profeſſion, lui inſpira du goût pour entrer dans la même carriere, & après de bonnes études, il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier en 1743. Mais la ſupériorité de ſes talens l'avoit élevé au rang de Maître, avant cette époque; il étoit encore ſur les bancs, lorſque le corps des Ecoliers de cette Univerſité lui fit l'honneur ſingulier de le choiſir pour leur enſeigner l'Anatomie, & il remplit cette tâche avec la plus grande diſtinction. En 1745, il obtint le titre d'Inſpecteur des Eaux minérales de la Généralité d'Auch & de Pau, & preſque en même tems, celui de Profeſſeur d'Anatomie. A cet honneur ſuccéda, en 1747, l'avantage d'être nommé Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences. Tout cela fait preuve de la réputation dont il jouiſſoit déja; mais pour mettre ſes talens dans un plus grand jour, il prit la réſolution de ſe rendre à Paris, où, après le Cours ordinaire d'études dans les Ecoles de la Faculté, il fut reçu Docteur en 1754. Les Ouvrages qu'il a publiés l'ont avantageuſement répandu dans cette Capitale. On a de lui pluſieurs Diſſertations intéreſſantes ſur les écrouelles, ſur les articulations des os de la face, ſur la colique de Poitou; mais les pieces ſuivantes ſont d'une plus grande étendue:

Chylificationis Hiſtoria. Monſpelii, 1742, *in*-8. *Pariſiis*, 1757, *in*-8, avec le Traité des glandes.

Diſſertatio phyſiologica de ſenſu genericè conſideratô. Monſpelii, 1743, *in*-8. *Pariſiis*, 1751, *in*-8, avec le Traité de la Chylification.

Lettres contenant des eſſais ſur l'Hiſtoire des Eaux minérales du Béarn, & de quelques-unes des Provinces voiſines, ſur leur nature, différence, propriété, ſur les maladies auxquelles elles conviennent, ſur la façon dont on doit s'en ſervir. Amſterdam, 1746 & 1748, *in*-12. Ces Lettres ſont au nombre de 29; la derniere eſt datée de Montpellier 1 Août 1746, & ſignée ainſi, *Bordeu Jurque*, Médecin-Chirurgien. Par le titre que l'Auteur prenoit alors, il paroît qu'il ſe deſtinoit à exercer la Chirurgie; il ſe rapprocha même des Chirurgiens dans le tems de leur procès avec les Médecins; mais depuis 1752 qu'il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Paris, il ne s'occupa plus que de la Médecine.

L'Auteur entreprend de donner une explication phyſique de l'effet des Eaux minérales du Béarn, ſur-tout de celles de Bareges & de Bagneres. On trouve, dans ces Lettres, beaucoup de choſes curieuſes & intéreſſantes ſur la Phyſique & ſur la Géographie du Béarn. Les Eaux minérales, dont il s'agit ici, ſont celles de Dax, de Terſis, de Baure, de Saillies; celles de Baſque, de Moncenſe, de

Morlacs, de Féas, de Gan, d'Oléron, d'Ogeu, de S. Chriftau de Tarbes, des Vallées d'Afpe & d'Offau, de Cauterez, de Bareges & de Bagneres.

Recherches anatomiques fur la pofition des glandes & fur leur action. Paris, 1751, *in-8.*

Recherches fur le pouls par rapport aux crifes. Paris, 1756, *in-12. Ibidem*, 1767, 2 vol. & 1772, quatre vol. *in-12*, avec les jugemens portés fur la doctrine du pouls depuis la publication des recherches en 1756. Tout le monde fait que M. *De Bordeu* a été précédé dans les recherches fur le pouls par *Solano* de Lucques; mais fi ce Médecin Efpagnol & *Nihell*, fon Commentateur, ont beaucoup fervi à notre Auteur, on peut affurer que celui-ci a auffi beaucoup contribué à les faire connoître tous deux. M. *La Virotte*, Docteur de la Faculté de Paris, a publié, en 1748, une Traduction des Ouvrages Anglois de *Nihell*, avec une préface judicieufe, dans laquelle il s'efforce de prouver l'importance de cette matiere. Feu M. *Senac* lui-même, premier Médecin de Louis XV, a vérifié la plupart des obfervations de *Solano*. Guidé par la profondeur de fes lumieres & pouffé par fon zele pour les progrès de la Médecine, il trouva ces obfervations fi juftes, qu'il ne balança pas de leur accorder fon approbation; c'eft par-là qu'il a donné beaucoup de poids à celles de l'Auteur des *Recherches*. Un témoignage auffi refpectable remua les efprits & excita la curiofité des Médecins à confirmer, par de nouvelles expériences, ce que *De Bordeu* avoit avancé. Son fyftême n'a rien perdu entre les mains de fes Confreres; plufieurs l'ont entierement adopté, pendant qu'un plus grand nombre n'attend que des preuves ultérieures, pour en faire la bafe de fes pronoftics. Mais il paroît qu'on a attendu inutilement ces preuves; car les Rédacteurs du Journal de Médecine (Février 1777) s'expriment ainfi au fujet de l'Ouvrage des *Recherches*: « On vit bien-» tôt quelques jeunes gens s'exercer à l'examen du pouls : le fujet étoit inté-» reffant; l'enthoufiafme fe mit de la partie : mais l'enthoufiafme, en certains » cas, reffemble à une fufée volante, qui fe lance avec rapidité, & qui après » avoir éclaté & ébloui, ne laiffe qu'une légere fumée que le vent emporte & » diffipe. «

Recherches fur quelques points d'Hiftoire de la Médecine, & concernant l'inoculation. Liege, (Paris) 1764, *in-8.* Le principal objet de cet Ouvrage eft d'examiner les fondemens des différens fyftêmes qui ont partagé les Médecins.

Recherches fur le tiffu muqueux ou l'organe cellulaire, & fur quelques maladies de la poitrine. Paris, 1767, *in-12.* On y a joint une Differtation du même Auteur qui a remporté le prix à l'Académie Royale de Chirurgie en 1752. Elle traite de l'ufage des Eaux de Bareges & du Mercure pour les écrouelles. Ces Recherches furent compofées en 1743 & 1745 à Montpellier, où ce Médecin démontroit publiquement l'Anatomie. On les trouve, en effet, annoncées dans fon Ouvrage fur la pofition des glandes, qui avoit été entre les mains de quelques Docteurs de la Faculté de Paris, nommément entre celles de M. *Bruhier*, Cenfeur Royal, dès l'année 1749. En général, on peut dire que tout ce qui eft forti de la plume de M. *De Bordeu*, fait preuve de fon goût pour l'obfervation, mais il n'a pas toujours mis affez de difcernement pour

apprécier ce qu'il voyoit. On remarque conſtamment du génie, du feu, de l'imagination, de l'érudition, du ſavoir dans ſes Ecrits; on y remarque auſſi beaucoup de paradoxes qu'il n'a avancés, que pour rétablir, dans notre ſiecle, l'ancien ſyſtême des Médecins méthodiques.

M. *De Bordeu* fut trouvé mort dans ſon lit le 24 Décembre 1776; il étoit dans la cinquante-cinquieme année de ſon âge.

BORDEU, (François DE) frere puîné du précédent, naquit à Pau en 1737. Elevé ſous les yeux de ſon pere qui lui apprit les premiers élémens de la Médecine, il donna tant de preuves de ſon goût & de ſes heureuſes diſpoſitions pour l'étude de cette Science, qu'on l'envoya à Paris, où il ſe perfectionna ſous la direction de *Théophile* ſon frere. Il paſſa enſuite à Montpellier, & après avoir ſuivi les exercices des Ecoles pendant quelque tems, il y fut reçu au Doctorat en 1758. Il eſt aujourd'hui Inſpecteur des Eaux de la province de Béarn & de celles du Bigorre, & Médecin de l'Hôpital Militaire de Bareges. On a de lui un *Précis d'Obſervations* ſur les Eaux de Bareges & autres du Bigorre & du Béarn, ou, Extrait de divers Ouvrages périodiques au ſujet de ces Eaux. Paris, 1760, *in*-12. Le Journal de Bareges que ſon pere a commencé, ſe continue par ſes ſoins.

Il vient de paroître, ſous le nom de ces trois Médecins, un Ouvrage intitulé: *Recherches ſur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature: & ſur la maniere dont on les traite aux Eaux minérales de Bareges & des autres ſources de l'Aquitaine.* Tome premier. Paris, 1775, *in*-8.

BORDING, (Jacques) fils de *Nicolas Bording* & d'*Adrienne Adriaenſſen*, marchands d'Anvers, naquit en cette ville le 11 Juillet 1511. Comme on eut grand ſoin de ſon éducation, il s'avança extrêmement dans les Belles-Lettres, & fit ſur-tout beaucoup de progrès dans les Langues Latine, Grecque & Hébraïque. Ce fut à Louvain qu'il ſe perfectionna dans les Langues & qu'il étudia encore la Philoſophie; mais étant enſuite paſſé en France, il s'arrêta pendant deux ans à Paris, où il s'appliqua à la Médecine ſous *Jacques Sylvius.* L'aventure qui lui arriva alors, dérangea un peu ſes projets. L'argent que ſes parens lui avoient envoyé pour ſubſiſter à Paris, fut volé en chemin; & comme il ſe trouvoit fort à l'étroit par défaut de reſſource pour continuer à vivre convenablement dans cette ville, il ſongeoit à en ſortir, lorſque *Jean Sturmius* & quelques autres de ſes amis lui conſeillerent de faire uſage des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans les Langues, & lui procurerent une place de Régent au College de Liſieux, où il enſeigna publiquement le Grec & l'Hébreu pendant deux ans. Au bout de ce terme, il ſe mit au ſervice de Jean de la Rochefoucauld, Evêque de Mende, qui l'envoya enſuite achever ſes études de Médecine à Montpellier, où il l'entretint à ſes dépens. *Bording* y ſuivit les leçons d'*Antoine Saporta*, de *Denis Fontanon*, de *Jean Schyron*, & des autres Profeſſeurs de cette Univerſité; mais après la mort de ſon protecteur, arrivée le 24 Septembre 1538, il quitta Montpellier dans la réſolution de paſſer en Italie. Il n'en fit cependant

rien alors ; car s'étant arrêté à Carpentras, où il avoit quelques connoiſſances, l'Evêque, Jacques Sadolet, lui confia la Principalité du College de cette ville, où il enſeigna les Langues Grecque & Latine avec réputation. En 1539, il ſe maria dans la même ville avec *Françoiſe Nègroni*, fille de Termo Negroni de Genes & de Jeanne de Roſchelle d'Avignon. Un peu après ce mariage, dont *Bording* eut neuf enfans qui lui ſurvécurent, il vint faire un tour à Anvers pour mettre ordre à ſes affaires. Il retourna enſuite à Carpentras, où il avoit laiſſé ſa femme chez ſon oncle, & ſe rendit vers la fin de 1540 à Bologne, pour y prendre le bonnet de Docteur. D'abord après ſa promotion, il revint joindre ſa femme à Carpentras, dans le deſſein de s'y fixer avec elle ; mais le Luthéraniſme qu'il avoit embraſſé, lui ôtant l'eſpérance d'y vivre tranquillement, il prit le parti de revenir à Anvers, où il exerça pendant cinq ans la profeſſion de Médecin, faiſant dans le même tems des Leçons de Chirurgie & d'Anatomie. Comme il fut inquiété dans cette ville à cauſe de ſa Religion, il paſſa à Hambourg, & il y pratiqua près de cinq ans ; au bout de ce terme il fut appellé à Roſtoch par Henri, Duc de Meckelbourg, qui le nomma ſon Médecin & lui donna une Chaire dans les Ecoles de l'Univerſité. Il y enſeigna pendant ſix ans, & ne quitta cet emploi que pour ſe rendre à Coppenhague, où Chriſtiern III, Roi de Dannemarc, l'attira en 1556. *Bording* y paſſa le reſte de ſes jours, partagé entre les exercices académiques & le ſervice de la Cour, qu'il continua juſqu'à ſa mort arrivée le 5 de Septembre 1560, dans la cinquantieme année de ſon âge. Il étoit bon ami, & il eut des liaiſons avec quantité de perſonnes de mérite en Allemagne, en France, & en Italie. On a de lui les Ouvrages ſuivans, qui n'ont paru que long-tems après ſa mort.

Phyſiologia, Hygieine, Pathologia, pro ut has Medicinæ partes in Academia Roſtochienſi & Hafnienſi publicè enarravit. Roſtochii, 1591, *in*-8.

Enarrationes in ſex Libros Galeni de tuenda valetudine. Acceſſere Auctoris conſilia quædam illuſtriſſimis Principibus præſcripta. Ibidem, 1595, *in*-4.

Les Hiſtoriens parlent d'un autre *Bording*, nommé *Chriſtian*, qui eſt probablement un des deſcendans de *Jacques*. Il naquit à Arhuſen, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, & fut reçu Docteur en Médecine le 30 Avril 1611. Son mérite le fit connoître à la Cour de Coppenhague, où il parvint à la place de Médecin de Chriſtiern, fils aîné de Chriſtiern IV ; mais il abandonna cet emploi en 1613, pour aller exercer la Médecine à Ripen, & prendre poſſeſſion du Canonicat qu'il venoit d'y obtenir.

BOREL, (Pierre) ſavant Médecin, étoit de Caſtres, ville de France dans le Haut Languedoc, où il naquit vers 1620. *Jacques Borel*, ſon pere, dont on a quelques pieces de Poéſie, lui inſpira l'amour des Belles-Lettres ; il ſe livra à cette étude, mais il ne s'y appliqua point uniquement, car il ſe partagea entre les Belles-Lettres & la Médecine, dont il ſe fit recevoir Docteur à Montpellier. Il pratiquoit déja cette Science avec réputation dans la ville de Caſtres en 1641 ; mais la célébrité de ſon nom s'étant enſuite répandue au dehors, il ſe rendit à Paris vers la fin de l'an 1653, & ne tarda point à être pourvu d'une place de Médecin ordinaire du Roi. En 1674, il entra dans l'Académie

des Sciences, en qualité de Chymifte. Son mérite reconnu le fit recevoir avec joie dans cette Compagnie ; elle n'en profita cependant point long tems, car il mourut en 1678. On a de lui plufieurs Ouvrages dont quelques-uns font eftimés des connoiffeurs.

Les antiquités, raretés, plantes, minéraux, & autres chofes confidérables de la ville & Comté de Caftres, en Albigeois, & des lieux qui font aux environs, avec l'Hiftoire de fes Comtes, Evêques &c., & un recueil des infcriptions Romaines, & autres antiquités du Languedoc & de Provence, avec la lifte des principaux cabinets & autres raretés de l'Europe. Caftres, 1649, *in-8.* On y trouve en particulier le catalogue des chofes rares que l'Auteur avoit amaffées dans fon Cabinet. L'Ouvrage des antiquités eft partagé en deux Livres. Les Chapitres XIV, XV, XVI, XVII, XVIII du fecond, font les feuls où *Borel* fe foit occupé de l'Hiftoire naturelle. Ils préfentent quelques détails fur les rivieres & fontaines, les pierres & autres minéraux, le roc qui tremble, les végétaux, les animaux, les monftres, & autres fingularités des environs de Caftres.

Hiftoriarum & Obfervationum Medico-Phyficarum Centuriæ IV. Caftris, 1653, *in-12*, avec la vie de *Defcartes* & les obfervations recueillies par *Ifaac Cattier. Parifiis*, 1656, *in-8. Francofurti & Lipfiæ*, 1670 & 1676, *in-8.* Outre la vie de *Defcartes* & les obfervations de *Cattier* qu'on a jointes à la derniere édition, ainfi qu'aux précédentes, on a encore ajouté à celle-là, les obfervations de *Rhodius*, le Traité *De affectibus omiffis* d'*Arnould Boot*, & les Confultations de *Roffius*. Cet Ouvrage de *Borel* eft rempli de tant de contes puériles, qu'on ne peut s'empêcher de fe récrier contre la crédulité de l'Auteur. On y trouve cependant une réflexion judicieufe fur la cataracte, & fur l'opacité du cryftallin qui en eft la caufe.

Bibliotheca chymica, feu, Catalogus Librorum Philofophicorum Hermeticorum. Parifiis, 1654, *in-12. Heidelbergæ*, 1656, *in-12.*

De vero telefcopii inventore, cum brevi omnium confpicillorum hiftoriâ. Hagæ Comitis, 1655, *in-4.*

Tréfor des recherches & antiquités Gauloifes. Paris, 1655, *in-4.* C'eft une efpece de Dictionnaire de vieux mots & de vieilles phrafes qui étoient autrefois en ufage dans la Langue Françoife.

Difcours prouvant la pluralité des mondes. Geneve, 1657, *in-8.*

Hortus, feu, Armamentarium fimplicium, plantarum & animalium ad Artem Medicam fpectantium. Caftris, 1666, *in-8. Parifiis*, 1669, *in-8.* Ce catalogue des remedes officinaux eft accompagné d'une courte expofition de leurs vertus.

BORELLI, (Jean-Alphonfe) excellent Philofophe & Mathématicien, naquit à Naples le 28 Janvier 1608. Il paffa fa vie à enfeigner dans les Chaires les plus célebres d'Italie, principalement à Florence & à Pife, où il mérita l'eftime & la bienveillance des Princes de la Maifon de Médicis. Il a aufli mérité l'eftime du public par les Ouvrages dont il l'a enrichi. *Chirac* en faifoit tant de cas, au rapport de M. *Portal* dans fon Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, il en croyoit même l'étude fi propre à former le jugement des jeunes Médecins, qu'il voulut fonder à Montpellier une Chaire perpétuelle dans la-

quelle on expliqueroit les écrits de notre Auteur. Mais ce projet n'eut point lieu.

Borelli n'a cessé de travailler, que dans les dernieres années de sa vie; il se retira alors à Rome, où il mourut le 31 de Décembre 1679, dans la Maison des Clercs réguliers de Saint Pantaléon, où il vivoit comme s'il eût été Religieux. Ce fut principalement pendant son séjour à Pise, qu'il s'appliqua à la dissection des animaux; & quoiqu'on ne puisse pas le ranger au nombre des savans Anatomistes, il fit de si belles remarques sur la structure des parties, qu'il parvint à exposer méchaniquement la théorie des mouvemens qui s'observent dans les corps des êtres vivans. La grande connoissance qu'il avoit des Méchaniques, lui a frayé le chemin à la plupart de ses découvertes; il s'est aussi prévalu de celles de *Lower*; mais il a connu la structure du cœur avant ce Médecin Anglois, & il dit lui-même qu'en 1657 il étoit déja au fait de tout ce qui concerne l'admirable disposition de ce viscere. On ne peut, en effet, lui refuser l'honneur d'avoir bien parlé des fibres musculaires du cœur, & d'avoir également bien expliqué le mouvement de cet organe, ainsi que celui du sang dont il remplit les arteres; mais comme il a calculé les forces des fibres du cœur suivant les principes d'une théorie toute géométrique, il en a exagéré la somme qu'il fait monter au poids immense de 180000 livres. Tout ce qu'il dit d'ailleurs, n'est point exposé avec une égale netteté; il explique assez obscurément le méchanisme de la contraction du cœur; car il suppose un gonflement intérieur de ce viscere qui chasse le sang de ses cavités, pendant qu'il ne paroît extérieurement que peu de changement à sa figure. Mais, pour bien apprécier les sentimens de notre Auteur, il est nécessaire de recourir à ses Ouvrages; il y a traité de différentes matieres, ainsi que l'annoncent les titres qu'il leur a donnés:

Della causa delle febri maligne. Pise, 1658, *in*-4.

De renum usu judicium. Argentorati, 1664, *in*-8, avec le Traité de *Bellini*, intitulé: *De structura renum.*

Tractatus de vi percussionis. Bononiæ, 1667, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-4.

Historia & meteorologia incendii Æthnei, 1669. *Accedit Responsio ad censuras R. P. Honorati Fabri contra librum de vi percussionis. Regii Julii*, 1670, *in*-4.

De motionibus naturalibus à gravitate pendentibus. Bononiæ, 1670, *in*-4. *Jean Broen* en a procuré une autre édition, sous le titre d'*Atrium Physico-Mathematicum. Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-4, avec figures. Cet Ouvrage semble avoir été fait pour faciliter l'intelligence du livre *De motu animalium*, que l'Auteur se proposoit de mettre au jour.

De motu animalium. Opus posthumum. Pars prima. Romæ, 1680, *in*-4. Il y explique le mouvement musculaire par les regles des Mathématiques; il est même un des premiers qui aient fait usage de ces regles pour connoître les loix de l'économie animale. Il prouve que les muscles se raccourcissent lorsqu'ils se contractent, & il compare leur action sur les os, auxquels ils sont attachés, à celle que les cordages produisent sur les leviers. *Pars altera. Romæ*, 1681, *in*-4. Cette seconde partie est presque toute physiologique; elle traite du mouvement du cœur, du poumon, du foie, des reins, du cerveau, ainsi que de la nutrition. On doit cette édition au Général des Peres *delle schole pie*; mais nous en avons

d'autres : *Lugduni Batavorum*, 1685, deux volumes *in-4*, avec figures : *Ibidem*, 1711, deux volumes *in-4*, avec les méditations de *Jean Bernouilli* fur les mouvemens des mufcles : *Neapoli*, 1734, deux volumes *in-4*: *Hagæ comitis*, 1743, *in-4*, avec les Differtations phyfico-méchaniques du même *Bernouilli*, *de motu mufculorum*, *de effervefcentia*, *de fermentatione &c.* On trouve encore ce Traité de *Borelli* dans la Bibliotheque anatomique de *Manget*. Geneve, 1685, *in-fol.*

BORGARUCCI, (Profper) Médecin Italien, vécut dans le XVI fiecle. Il publia quelques Ouvrages, dont le premier eft un Traité d'Anatomie qu'il fit paroître à Venife, en 1564, *in-8*, fous ce titre: *Della contemplazione anatomica fopra tutte le parte del corpo umano.* Quoiqu'il fut écrit en langue vulgaire, les Profeffeurs des Univerfités d'Italie en firent tant de cas, qu'ils adopterent jufqu'aux expreffions de *Borgarucci*, dans les leçons qu'ils donnoient à leurs Ecoliers, & ce fut pour cette raifon, que ce Médecin prit la réfolution de traduire fon Ouvrage en Latin, & d'y ajouter en même tems les obfervations qu'il avoit recueillies pendant qu'il enfeignoit publiquement l'Anatomie à Padoue. Mais il n'en demeura pas là; non content d'avoir communiqué au public les connoiffances qu'il avoit tirées de la diffection des cadavres, il voulut encore l'enrichir des remarques qu'il avoit faites fur les maladies & leurs remedes. Les défagrémens qu'il avoit effuyés de la part des Imprimeurs, dans l'édition de fes autres Ouvrages, furent au moment de l'arrêter dans l'exécution de ce deffein; il avoit prefque juré de n'avoir jamais plus affaire avec eux, lorfque l'avantage du public le fit paffer au deffus de toutes leurs tracafferies. Il mit au jour :

Trattato di pefte. Venife, 1565, *in-8.*

De Morbo Gallico Methodus. Il écrivit cet Ouvrage à Padoue en 1566, & il y regarde la vérole comme une maladie nouvelle, pour laquelle il confeille l'ufage des frictions; mais la fauffe perfuafion où il étoit que ce remede peut rendre les hommes ftériles, ne lui a fait donner ce confeil qu'avec la plus grande réferve.

Borgarucci fit un voyage en France en 1567, & comme il fe qualifie de *Médecin du Roi*, on conjecture qu'il obtint alors ce titre d'honneur. Il trouva à Paris le Manufcrit de la grande Chirurgie de *Véfale*, dont il avoit été difciple; il l'acheta, & le fit imprimer à Venife en 1569, *in-8.*

BORGESIUS, ou BOURGEOIS (Jean) naquit le 8 Novembre 1562, à Houplines, village de la Flandre Françoife fur la Lys. Son pere, qui rempliffoit l'emploi de Greffier de la ville d'Armentieres, ne négligea rien pour fon éducation littéraire. Il correfpondit à fes foins par l'application la plus fuivie, & finit le cours de fes études par fa promotion en Médecine; Science qu'il pratiqua à Ipres, où il étoit encore en 1618. On avoit alors beaucoup de confiance à l'Aftrologie, & *Bourgeois*, qui fuivit le goût de fon pays, fe fit une étude férieufe de l'Art qui attribue tout ce qui arrive ici-bas à l'influence des Aftres. Il prétendit en tirer beaucoup de lumieres pour la Médecine, ainfi qu'on le remarque dans plufieurs endroits de fes Ouvrages: mais quand la foi, qu'il ajouta à fon propre horofcope, ne feroit pas une nouvelle preuve de fa crédulité, il en laiffa tant d'autres, qu'on voit ouvertement qu'il donnoit tête baiffée dans toutes les rêveries d'un Art

qui n'eſt fait que pour les dupes ou pour les impoſteurs. Les Ecrits de ce Médecin ſe réduiſent à ceux-ci :

Præcepta & ſententiæ inſigniores de imperandi ratione ex Operibus Franciſci Guicciardini collecta. Antverpiæ, 1587, *in-12.*

Il a traduit du François en Latin, avec des notes, le Livre des *Erreurs populaires ſur la Médecine*, compoſé par *Laurent Joubert*, premier Médecin de Henri III, Roi de France, & il l'a fait imprimer à Anvers en 1600, *in-12.* Il a auſſi mis en Latin un Ouvrage que *Fréderic Jamot*, Docteur en Médecine, avoit traduit de Grec en François. Sa verſion eſt intitulée :

Demetrius Pepagomenus redivivus, ſive, Tractatus de Arthritide. Audomari, 1619, *in-12.*

BORGESIUS, ou BOURGEOIS (Jean) vint au monde le 13 Juin 1618, à Weſterwywert, village à trois lieues de Groningue. Son pere, qui étoit alors Miniſtre de ce lieu, fut depuis Recteur du College de Groningue, & enſuite Profeſſeur d'Eloquence & d'Hiſtoire dans la même ville. C'eſt ſous ſa direction qu'il commença le cours de ſes études, & non-ſeulement il en apprit les élémens des Langues Latine & Grecque, mais il fit encore beaucoup de progrès dans l'Eloquence & la Poéſie. De cette Ecole, il paſſa à celle de l'Univerſité de Groningue, où il étudia la Philoſophie, ſe perfectionna dans le Grec, s'appliqua aux Mathématiques, & ſur-tout à l'Aſtronomie. Après s'être ainſi préparé à l'étude de la Médecine, à laquelle il ſe deſtinoit, il en entreprit le cours à Groningue; & après l'avoir achevé, il alla encore entendre les Profeſſeurs des Univerſités d'Utrecht & de Leyde. Il paſſa enſuite en France, & s'arrêta quelque tems à Paris, pour y profiter des Démonſtrations anatomiques, dès-lors très-fréquentes dans cette ville. Delà il ſe rendit à Angers, où il ſe fit recevoir Docteur en Médecine, & vers la fin de l'an 1645, il retourna à Groningue, dans le deſſein d'y exercer ſa profeſſion. Mais comme on ne tarda pas à lui reconnoître des talens pour la Chaire, on lui donna la commiſſion d'enſeigner les Mathématiques, dont il ouvrit le premier cours en 1646. Il s'en acquitta avec honneur, & ſe diſtingua en même tems dans la pratique de la Médecine. Il fut cependant arrêté dans ſa carriere par une fluxion ſur les yeux, qui lui fit perdre la vue peu de tems après ſon retour à Groningue, & l'obligea de renoncer à la viſite des malades, pour ſe tenir à ſes leçons publiques, qu'il continua de donner aſſidument juſqu'à la mort. Elle fut prématurée; car une Léthargie l'enleva de ce monde le 22 Novembre 1652, à l'âge de 34 ans, cinq mois & quelques jours. On n'a rien de lui qu'une Theſe *De Catarrho* & une Oraiſon *De Mercurio*; & c'eſt à tort que *Mercklin* & *Manget* lui attribuent des Ouvrages qui appartiennent à *Jean Borgeſius* dont on a parlé dans l'Article précédent.

BORIE (Jean-François DE) de Pontac, petite ville de France dans le Béarn, exerçoit la Médecine au commencement de ce ſiecle. On a de lui un Ouvrage intitulé : *La recherche des Eaux minérales de Cauterez, avec la maniere d'en uſer.* Tarbes, 1714, *in-8.*

Ce, Médecin a laiſſé un fils, *Paſchaſe de Borie*, qui fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1746, & qui fait ſa profeſſion dans cette ville avec beaucoup d'honneur.

BORRI, que d'autres appellent BURRHUS ou BORRO, (Joſeph-François) étoit de Milan, où il naquit le 4 Mai 1627. Enthouſiaſte, Chymiſte, Héréſiarque & Prophete, il joua un rôle qui lui mérita tous les châtimens dont on a puni les écarts de ſa conduite. Il s'attira d'abord quelque conſidération à Rome & parut fort attaché aux intérêts de cette Cour; mais ayant enſuite déclamé contre elle, il remplit la ville du bruit de ſes révélations, & fut obligé de fuir par la crainte d'être empriſonné. Arrivé à Milan, il contrefit l'inſenſé, pour s'en rendre le maître. Son deſſein fut découvert; & pour ſe ſouſtraire au châtiment qu'il méritoit, il ſe refugia à Strasbourg, & delà à Amſterdam, où il fit en même tems la Médecine & le commerce, & prit le titre faſtueux de Médecin Univerſel. Une banqueroute l'ayant chaſſé de la Hollande, il ſe rendit à Hambourg, & s'y préſenta comme un homme qui avoit le ſecret de la pierre philoſophale. Il trouva des dupes dans la Reine Chriſtine & le Roi de Dannemarc, à qui il fit perdre beaucoup d'argent. Il s'échappa à leurs reſſentimens par la fuite, & ſe ſauva en Hongrie, où le Nonce du Pape, qui réſidoit alors à la Cour de l'Empereur, le réclama & le fit conduire à Rome. Il y arriva en 1670, & fut condamné à une priſon perpétuelle, après avoir fait amende honorable. On le fit enſuite paſſer au château Saint Ange, où on lui permit d'établir un Laboratoire chymique. Ce fut par le moyen du Duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur de France à Rome, qu'il obtint cette grace; ce Seigneur s'intéreſſa pour lui, en reconnoiſſance des conſeils ſalutaires qu'il en avoit reçus dans une grande maladie. *Borri* demeura dans ce château juſqu'à ſa mort arrivée le 20 Août 1695, à l'âge de 68 ans.

On prétend qu'il a fait pluſieurs cures admirables pendant ſa priſon, & ſpécialement par le ſecret qu'il avoit pour rétablir les humeurs de l'œil. Mais *Redi* a fait diſparoître le merveilleux de ces cures, en démontrant que les humeurs de l'œil ſe reproduiſent tout naturellement ſans aucun ſecours, & qu'ainſi le ſecret de ce Charlatan, qui étoit compoſé de la *Grande Eclaire* & du vitriol, n'eſt rien moins qu'un remede extraordinaire.

On a quelques Ouvrages de la façon de *Borri* :

Epiſtolæ de cerebri ortu : de artificio oculorum humores reſtituendi. Haffniæ, 1669, *in*-4.

Iſtruzioni politiche. Geneve, 1681, *in*-12.

La chiave del Gabinetto del cavaliere Giuſeppe Franceſco Borri, col favore della quale, ſi vedono varie lettere ſcientifiche, chimiche, e curioſiſſime, con altre coſe politiche, e molti ſecreti belliſſimi. Geneve, 1681, *in*-12.

De vini degeneratione in acetum.

Le pere de notre Auteur exerça la Médecine à Milan, & ſe fit tant d'honneur par la partie pronoſtique de ſon Art, qu'au rapport de *Pierre-Marie Caſtiglio*, il paſſoit pour avoir le talent de prédire les événemens futurs des maladies avec autant de certitude, que s'ils lui euſſent été révélés. Ce Médecin mourut le 10 Août 1660, & laiſſa un Traité ſur la matiere médicale.

BORRICHIUS (Olaus) naquit le 7 Avril 1626, à Borchen en Dannemarc. On l'envoya à Coppenhague en 1644, & il y étudia pendant ſix ans pluſieurs

fortes de Sciences, mais sur-tout la Médecine, dont il vouloit faire sa principale occupation. Ce fut même pour avoir mieux le loisir de s'y appliquer, & de satisfaire l'envie qu'il avoit de voyager, qu'il refusa les emplois dont on le jugea digne malgré son âge peu avancé. Toute ferme que parut la résolution qu'il avoit prise à ce sujet, il ne put résister aux fortes instances d'un Seigneur Danois qui le retint chez lui pendant cinq ans, en qualité de Précepteur de ses enfans. Ce terme écoulé, il fut nommé à la Chaire de Chymie & de Botanique dans l'Université de Coppenhague, mais pour se mettre en état d'en remplir plus dignement les fonctions, il ne s'occupa que de l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-tems. Il quitta le Dannemarc au mois de Novembre 1660, pour se rendre à Hambourg; & après avoir vu ce qu'il y avoit de célebres Médecins dans cette ville, il passa en Hollande, où il fut rejoint par les jeunes Seigneurs, ses éleves, avec qui il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre & la France. Ceux-ci se séparerent de lui à Paris; mais devenu libre par leur départ, il poursuivit le voyage qu'il avoit prémédité de pousser plus loin. Il se rendit à Angers pour y prendre le bonnet de Docteur en Médecine, & delà gagnant les Alpes, il traversa l'Italie & arriva à Rome au mois d'Octobre 1665. Les Savans de cette capitale du monde chrétien lui firent le plus grand accueil; le Cardinal Pallavicini s'entretint souvent avec lui, & Christine, Reine de Suede, le choisit pour son Maître en fait de Chymie. Mais l'impatience dans laquelle on étoit à Coppenhague, de ce qu'il tardoit si long-tems à venir reprendre les exercices de la Chaire qu'on lui avoit confiée, le tira de Rome; & après avoir visité les plus célebres Académies d'Allemagne, il arriva en Dannemarc au mois d'Octobre 1666. Il se mit enfin à remplir les devoirs de sa Chaire de Chymie & de Botanique, & il le fit avec d'autant plus de succès, que ses Auditeurs s'empressoient à venir recueillir de sa bouche les rares connoissances qu'il avoit lui-même été puiser dans les pays étrangers. Comme il étoit insatiable sur l'article de la science, il passa toute sa vie dans l'étude, à laquelle il se livra avec tant de goût & de constance, qu'il ne voulut jamais se marier, de crainte d'être distrait par les embarras d'une famille.

Les talens de *Borrichius* ne se bornerent point à la Médecine; il en avoit d'autres qui lui procurerent la place de Membre du Conseil suprême de Coppenhague en 1686, & celle d'Adjoint du Chancelier du Royaume en 1689. Ce fut vers cette époque qu'il commença à sentir les douleurs de la pierre. La cruauté du mal, qui augmentoit de jour en jour sans pouvoir y apporter aucun soulagement, le détermina à se faire tailler le 13 de Septembre 1690; mais l'opération réussit mal, & il en mourut le 3 Octobre suivant. Son testament prouve combien grand étoit l'amour qu'il avoit pour les Sciences. Il voulut que sa maison servît à loger seize étudians en Médecine, sous le nom de *Collegium Medicum*, & que ses livres & ses manuscrits y demeurassent pour leur usage. Il divisa le reste de sa succession entre eux & ses parens; & comme il mourut fort riche, on fait monter la somme échue à ceux-ci à 50000 couronnes, & la part de ceux-là à 26300.

Borrichius a fait sa principale occupation de la Chymie. C'étoit un homme excellent dans son Ecole, & un Ecrivain infatigable dans le cabinet. Il a fait

beaucoup de bruit dans le monde par la dispute qu'il a eue avec *Conringius* ſur les connoiſſances des Egyptiens en fait de Chymie, ainſi que ſur l'antiquité, les Inventeurs & les Auteurs de cette Science. Il a fortement ſoutenu que c'eſt en Egypte qu'on trouve les traces les plus anciennes de la Chymie, que les habitans de ce pays en ont été profondément inſtruits, & qu'ils n'ont pas moins excellé dans cet Art que dans tous les autres qu'on fait remonter juſqu'à eux. Il défend ſa theſe avec beaucoup d'érudition, mais il y manque tant de ſolidité dans les moyens dont il l'étaie, qu'il n'a pu réuſſir à porter la conviction dans les eſprits. En voulant trop prouver, il a gâté la cauſe qu'il ſoutenoit; car on aura toujours peine à croire que les Egyptiens euſſent été de grands Médecins, d'habiles Anatomiſtes, & qu'ils euſſent poſſédé l'Art de la tranſmutation des métaux. C'eſt cependant ainſi que le trop crédule *Borrichius* a penſé, lui qui n'eſt point d'ailleurs éloigné de croire la poſſibilité de la pierre philoſophale. Comme il avoit beaucoup lu, il a tiré tout ce qu'il a pu de preuves de ſes lectures, pour exagérer le mérite des Egyptiens dans les Sciences, ſoutenir les opinions de *Paracelſe* & de ſes Sectateurs, rabaiſſer la ſupériorité des Grecs: mais on s'apperçoit aiſément qu'il n'a pas toujours puiſé dans les ſources les plus pures, pour appuyer les opinions qu'il avance; il paroît même qu'il a employé la Fable & l'Allégorie, & qu'il n'a point balancé de fonder ſur elles, ce qu'il donne comme des démonſtrations. Tous ſes Ouvrages ne ſont cependant point frappés au même coin; il y en a qui ſont écrits avec beaucoup de ſolidité: voici la liſte des uns & des autres:

Docimaſtice metallica. Hafniæ, 1660, *in-8. Jenæ*, 1677, 1680, *in-4.* Et dans le premier volume du Théatre pharmaceutique de *Manget.*

De ortu & progreſſu Chemiæ Diſſertatio. Hafniæ, 1668, *in-4.* Il y défend la ſupériorité des talens des anciens Egyptiens, contre les attaques de *Conringius.*

Lingua Pharmacopœorum, ſive, de accurata vocabulorum in Pharmacopoliis uſitatorum pronunciatione. Ibidem, 1670, *in-4.*

Hermetis, Ægyptiorum & Chemicorum ſapientia ab Hermanni Conringii animadverſionibus vindicata. Ibidem, 1674, *in-4.* Il apporte de nouvelles preuves pour infirmer celles de *Conringius*, & ſe conduit ſi bien dans ſes défenſes, qu'on eſt obligé d'avouer que perſonne n'a mieux ſoutenu une mauvaiſe cauſe.

Cogitationes de variis Linguæ Latinæ ætatibus. Hafniæ, 1675, *in-8.*

De ſomno & ſomniferis maximè papavereis. Hafniæ & Francofurti, 1680, 1681, 1682, 1683, *in-4.*

Analecta ad cogitationes de Lingua Latina, cum appendice de Lexicis Latinis & Græcis. Hafniæ, 1682, *in-4.*

Diſſertationes de Poëtis. Francofurti, 1683, *in-4.*

De uſu plantarum indigenarum. Hafniæ, 1688, *in-8.* C'eſt un des moindres Ouvrages qui ſoient ſortis de la plume de *Borrichius.*

Conſpectus Chemicorum ſcriptorum illuſtriorum, Libellus poſthumus. Hafniæ, 1697, *in-4.* Il eſt dans la Bibliotheque de *Manget*, avec la diſſertation *De ortu Chemiæ.*

De cauſis diverſitatis Linguarum. Jenæ, 1704, *in-8*, par les ſoins de *Jean-George Joch.*

Orationes academicæ in duos tomos distributæ. Hafniæ, 1714, deux volumes *in-8*, par les soins de *Séverin Lintrup.*

On trouve quantité de Mémoires de la façon de *Borrichius* dans les Actes de Coppenhague. Celui intitulé : *Quid ad Historiam naturalem spectans observatum sit in itinere Galliæ interioris, anni* 1677, 1678, 1679 ; mérite d'être lu, quoiqu'il n'y ait que des indications, & que ce soit une relation fort courte du voyage que l'Auteur avoit fait en France, avant son retour dans sa patrie en 1666. Ce Mémoire roule sur quelques singularités animales, végétales, minérales de la Provence, du Dauphiné, du Lyonnois & du Languedoc. On l'a traduit en François, & on lui a donné place dans le quatrieme tome de la Collection académique de Dijon, page 350.

BOSCHIUS (Jean) étoit de l'Evêché de Liege. Il fut appellé en 1558 à Ingolstadt, où il enseigna publiquement la Médecine, & se fit considérer par son savoir dans les Langues & les Belles-Lettres. Comme il aima beaucoup la lecture, il en profita pour faire des extraits qu'il a rassemblés dans les Ouvrages suivans :

De peste Liber. Ingolstadii, 1562, *in-4.*

Concordia Philosophorum ac Medicorum de humano conceptu, atque fœtûs corporaturâ, incrementô, animatione, morâ in utero ac nativitate. Ibidem, 1576, 1588, *in-4.*

Oratio de optimo Medico & Medicinæ Auctoribus : dans le premier tome des Oraisons d'Ingolstadt.

BOSCUS (Hyppolite) de Ferrare, où il enseigna la Médecine vers la fin du seizieme siecle, est Auteur de quelques Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, qui ont pour titres :

De vulneribus à bellico fulmine illatis. Ferrariæ, 1596, 1603, *in-4.* Ce Médecin n'étoit point encore revenu de l'erreur qui place la brûlure au rang des principaux accidens que produisent les plaies d'armes à feu.

De facultate anatomicâ per breves lectiones, cum quibusdam observationibus. Ferrariæ, 1600, *in-4.* L'Auteur y donne un court abrégé d'Anatomie en huit leçons, qu'il a parsemées de quelques observations ; la plus remarquable est celle dans laquelle il combat l'usage des machines dans le traitement des luxations.

De læsione motûs digitorum, & macie brachii sinistri consilium. On le trouve dans le Recueil que *Joseph Lauterbach* fit imprimer à Francfort en 1605, *in-4.*

De curandis vulneribus capitis, brevis Methodus. Ferrariæ, 1609, *in-4.*

BOSE, (George-Matthias) Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Leipsic & Professeur de Physique à Wittemberg, fut nommé Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris en 1743. Ses principaux Ouvrages sont : *Otia Wittebergensia. Wittebergæ*, 1739, *in-4. Tentamina electrica tandem aliquando Hydraulicæ, Chymiæ & Vegetabilibus utilia. Ibidem*, 1747, *in-4.*

BOSSCHE, (Guillaume VANDEN) de Liege, fut Médecin & Echevin de la ville de Dendermonde. Il est connu par un Ouvrage intitulé : *Historia medica, in qua Libris quatuor animalium natura & eorum Medica utilitas exactè & luculenter tractantur. Bruxellæ*, 1639, *in-quarto*, avec figures. L'épitre dédicatoire est datée 1638. L'Auteur rapporte, dans cette Histoire, tout ce que les Naturalistes & les Médecins ont dit sur les remedes tirés du regne animal ; mais comme il man-

que de critique, il reçoit toutes les opinions, & les avance avec la confiance qu'on donneroit aux choses les plus démontrées.

BOTAL, (Léonard) Ecrivain du XVI siecle, étoit d'Asti en Piémont. Il prit le bonnet de Docteur à Pavie, & passa en France, où il fut Médecin ordinaire des Rois Charles IX & Henri III. C'est dans les Hôpitaux que *Botal* s'instruisit de la pratique ; & comme il profita encore des grandes occasions qu'il eut d'observer les maladies dans les armées, & qu'il y fit même la Chirurgie sous l'œil & la direction de son frere, il acquit tant de connoissances dans l'une & l'autre de ces parties, qu'il se trouva en état de nous donner des Ouvrages qui ont beaucoup contribué à sa réputation. Mais aucun n'a fait plus de bruit que celui qu'il a écrit sur la cure des maladies par la saignée. Malgré tout ce que *Bonaventure Grangier*, Docteur de la Faculté de Paris, a publié contre la nouvelle méthode, *Botal* n'a que trop réussi à faire adopter ses opinions. Les circonstances étoient favorables pour lui ; les Médecins avoient presque tous adopté la maxime de purger dans la plupart des maladies, sans trop songer à pratiquer la saignée, ou au moins, à la réitérer dans les cas les plus urgens ; en général, on n'usoit de ce remede qu'avec beaucoup de modération. Mais notre Auteur prétendit que la saignée devoit être employée plus universellement, en un mot, qu'elle convenoit dans la plupart des circonstances de presque toutes les maladies. Les systêmes qui sont poussés trop loin, ne sont pas sans défauts ; celui de *Botal* sur la fréquence de la saignée n'en est sûrement point exempt ; cependant, on auroit tort de mettre sur le compte de cet Ecrivain tous les écarts, dans lesquels ont donné les Phlébotomistes qui s'étaient de son opinion. Non-seulement on a vu les Académies adopter ses maximes, & des nations entieres embrasser son systême ; mais les unes & les autres ont renchéri par leur conduite sur ce qu'il avoit écrit, & elles ont cru qu'on ne pouvoit saigner assez dans la plupart des maladies. Les Médecins François se sont distingués sur tous les autres au sujet de la fréquence de la saignée ; plus hardis que *Botal*, ils l'ont poussée à un point qui a arraché les plaintes ameres, dont un des premiers Médecins du Royaume a rempli l'Ouvrage qu'il a publié en 1759, sur les abus de cette pratique. " Il est des tems, dit-il, page IV de son Avant-Propos, » où la vérité rencontre autant d'opposition, que l'erreur a de suffra-
» ges ; mais la derniere périt enfin par l'excès de son étendue. Il semble que nous
» touchons à cette heureuse révolution sur l'article de la saignée. Plusieurs Méde-
» cins qui en croyoient la fréquence indispensable dans presque toutes les mala-
» dies, reconnoissent enfin combien la modération est importante à l'égard de ce
» remede. Puissent les raisons que je présente dans cet Ouvrage, ébranler le res-
» te des grands Phlébotomistes! Les intérêts de l'humanité, dont cet Auteur plaide de la cause, l'ont quelquefois transporté au delà de lui-même. Il s'échappe de tems en tems ; ses expressions sont vives, & il en fait l'aveu, voici les traits qu'il lance, page 21 de son Ouvrage, sur le compte du Médecin qui fait le sujet de cet article : « Peu de remedes ont mis plus de division que la saignée, parmi les
» Médecins de tous les siecles. Ils l'avoient cependant renfermée dans certaines

» bornes, même parmi nous, jusqu'au tems de *Botal*; mais la bonté de ce re» mede dégénéra en poison entre les mains de ce téméraire. Il osa se vanter d'a» voir renversé les principes d'*Hippocrate* & ceux de tous les peres de la Mé» decine. Il n'en est pas moins vrai cependant, qu'on n'a fait que renchérir sur » les extravagances de ce visionnaire. On les a portées si loin, que la postérité » regardera comme fabuleuse, la pratique de nos jours sur la saignée.

On conviendra que *Botal* n'est guere épargné dans ce passage; mais comme s'il eût dû ne l'être jamais, il a encore été plus maltraité par l'Historien de l'Anatomie & de la Chirurgie, qui en parle dans les termes les plus avilissans. Il s'agit de la découverte du trou ovale dans le fœtus, dont quelques Anatomistes ont fait honneur au Médecin qui fait le sujet de cet article. Il est vrai qu'il a publié là dessus quelques Ecrits, comme: *De via sanguinis à dextro ad sinistrum cordis ventriculum: Sententia de via sanguinis in corde: Judicium Apollinis circa opinionem de via sanguinis.* Il est vrai encore qu'on voit la figure du trou ovale, avec une assez mauvaise théorie, dans le Livre de *Botal*, intitulé: *De catarrhis Commentarius.* Mais on pouvoit se borner à dire que cela ne devoit point procurer à ce Médecin l'honneur de donner son nom au trou ovale, puisqu'il étoit connu long-tems avant lui, & même de *Galien* qui en parle fort clairement.

Jean Van Hoorne n'a point traité *Botal* avec l'injustice qu'on remarque dans le procédé de l'Historien de l'Anatomie & de la Chirurgie. Bien loin de condamner ses Ouvrages à un oubli éternel, il en a publié le Recueil à Leyde en 1660, *in*-8, sous le titre d'*Opera omnia medica & chirurgica.* Voici les éditions séparées que nous en avons:

Liber de luis venereæ curandæ ratione. Parisiis, 1563, *in*-12. Il y parle de différentes méthodes d'administrer le mercure.

De curandis vulneribus sclopetorum. Lugduni, 1560, *in*-8. *Venetiis*, 1566, 1597, *in*-8. *Francofurti*, 1575, *in*-4. *Antverpiæ*, 1583, *in*-4, avec les Ouvrages d'*Alphonse Ferrius* & de *Jean-François Rota* sur la même matiere. En Allemand, Nuremberg, 1676, *in*-8. C'est le meilleur Traité qui soit sorti de la plume de *Botal.* Il y réfute solidement le systême qui suppose un caractere vénéneux dans les plaies d'armes à feu; il y parle de plusieurs instrumens de Chirurgie également simples & commodes; il y vante beaucoup le trépan dont on faisoit peu d'usage de son tems; il y condamne la méthode de ceux qui se servent de longues & grosses tentes dans les pansemens.

Commentarioli duo, alter de Medici, alter de Ægroti munere. Lugduni, 1565, *in*-8, avec les pieces suivantes. *Admonitio Fungi strangulatorii. De catarrhis Commentarius. De lue venereâ. De vulneribus sclopetorum.*

De curatione per sanguinis missionem Liber. De incidendæ venæ, cutis scarificandæ & hirudinum affigendarum modô. Lugduni, 1577, 1580, *in*-8. *Antverpiæ*, 1583, *in-octavo. Lugduni*, 1655, *in*-8. Il y combat l'opinion de ceux qui admettent la révulsion, la dérivation & le choix des veines, & il soutient qu'il est indifférent de piquer telle ou telle veine, pourvu qu'on préfere les grosses aux petites. Il s'étend assez au long sur le méchanisme de la saignée, & il la conseille dans presque toutes les maladies. Il y a de très-bonnes choses dans ce qu'il

dit à ce ſujet ; mais il eſt important de n'en faire uſage qu'avec modération & prudence.

BOTANIQUE. Cette Science, qui a pour objet les herbes & les plantes, eſt diviſée en deux parties qu'il faut diſtinguer avec ſoin, la connoiſſance des plantes & celle de leurs vertus. Il ne ſuffit pas de courir les montagnes & les forêts, de gravir contre les rochers, & de recueillir tout ce qui végete à la ſuperficie de la terre & des eaux ; il faut analyſer dans le repos ce qu'on a ramaſſé au milieu des fatigues. Il faut, dans l'ombre du cabinet, raiſonner ſur les principes qu'on a retirés de ces végétaux, ſur leurs caracteres particuliers, ſur les vertus des eſpeces analogues.

Il eſt certain que l'étude de la Botanique a été eſtimée dans tous les ſiecles & chez toutes les nations ; car les hommes ont toujours regardé les Simples comme les premiers moyens de l'Art de guérir. Cet Art n'a même commencé à travailler à la guériſon des maladies, que par des remedes qui ne demandoient que peu ou point de préparation, qui étoient expoſés ſous la main d'un chacun & à la portée des plus pauvres ; mais toute ſimple que fut cette méthode, ſes avantages parurent ſi grands, que les anciens Médecins ne négligerent rien pour les augmenter. Cette partie leur tint ſi fortement à cœur, qu'ils s'occuperent tous à l'enrichir. Ils l'étudierent cependant ſans principes ; & comme elle ne put parvenir à prendre une forme réguliere entre leurs mains, ils s'aviſerent ſi peu de la regarder & de la mettre au rang des Sciences, qu'ils ne ſongerent pas même à la diſtinguer par un nom particulier.

De tous les Livres des plantes qui ſont venus juſqu'à nous, ceux des Grecs ſont les premiers dont on a quelque connoiſſance. Il eſt vrai que *Pythagore*, *Anaxagore*, *Démocrite*, *Diagoras* & pluſieurs autres, que *Théophraſte* & *Pline* citent ſouvent, ont compoſé des Traités ſur cette matiere, mais ils ſont perdus. C'eſt *Hippocrate* que nous devons reconnoître pour le premier qui nous ait inſtruits de la vertu des Simples ; *Cratere*, ſon contemporain, ſe diſtingua encore dans cette partie de la Médecine ; mais *Théophraſte*, diſciple d'*Ariſtote*, fit l'Ouvrage le plus conſidérable que nous ayions de ce tems-là. Cet Auteur traite amplement de la nature, des différences & des vertus de pluſieurs plantes ; il explique même quelques phénomenes qui regardent leur végétation & leur culture.

Les Romains n'ont écrit des végétaux qu'après la défaite de Mithridate. Pompée fit traduire, par ſon Affranchi, les recettes qu'on avoit trouvées dans la caſſette de ce Roi de Pont qui avoit fait faire beaucoup de recherches ſur cette matiere. *Caton*, *Æmilius Macer*, *Varron*, *Antonius Muſa*, Médecin d'Auguſte, *Caïus Valgius* qui dédia ſon Ouvrage à cet Empereur, s'attacherent à traiter des plantes ; *Julius Baſſus* & *Sextius Niger* en firent de même ; mais il faut remarquer que ces Auteurs ont écrit en Grec, quoiqu'ils fuſſent tous Latins.

Dioſcoride de Céſarée, qu'on appelloit alors Anazarbe, ſurpaſſa tous les autres par ſa diligence à recueillir ce que l'on ſavoit de ſon tems ſur les Simples ; il témoigna même la plus grande paſſion pour cette partie de l'Hiſtoire naturelle, mais toujours en vue d'enrichir la matiere médicale. *Galien* avoue que cet Auteur en a traité plus ſavamment que tous ceux qui s'en étoient mêlés

avant lui : *Dioſcoride* a écrit du tems de Néron, ſous le Conſulat de C. Lecanius Baſſus & de M. Licinius Craſſus ; c'eſt ſans fondement qu'on le renvoie au quarantieme ſiecle du monde, pour le faire Médecin de Cléopatre & de Marc-Antoine.

Pline ſe diſtingua par ſa grande Hiſtoire naturelle vers l'an 72 de Jeſus-Chriſt ; mais il étoit ſi diſſipé par les affaires publiques, que ſuivant la remarque de *Scaliger*, il ne laiſſa que des mémoires imparfaits. *Galien*, qui ſoutint la Médecine avec honneur dans le deuxieme ſiecle, pouſſa aſſez loin l'étude des plantes ; il ne ſe contenta pas de traiter de leurs vertus, il entreprit encore de les déterminer par certains degrés de chaleur, de froideur, &c.

Quoique la Botanique eût été fort cultivée par les Auteurs dont nous venons de parler, les progrès qu'elle fit ne correſpondirent point aux ſoins qu'ils ſe donnerent pour ſon avancement ; comme ces premiers Botaniſtes ne cherchoient que des remedes, il ſemble que plus ils enrichiſſoient la Médecine, plus ils jettoient de confuſion dans la Science des plantes. C'eſt à l'introduction d'une infinité de nouveaux noms qu'on doit attribuer ce déſordre. En effet, on remarque, dans les Ouvrages des Anciens, qu'ils ne donnoient ordinairement les noms aux plantes que par rapport à leurs vertus ; à certaines reſſemblances avec les choſes les plus connues, aux noms de ceux qui les avoient miſes en réputation, & par rapport aux lieux où elles naiſſoient. Cependant, tous ces noms n'étoient fondés que ſur des vues particulieres : on ne pouvoit pas prévoir que l'on dût s'én ſervir un jour pour en faire des noms génériques, c'eſt-à-dire, des noms qui puſſent convenir à toutes les eſpeces de genres qu'on devoit établir dans la ſuite des tems. Ainſi nous n'avons pas ſujet de nous plaindre de ce que les Anciens n'ont pas réduit cette Science à ſes véritables principes. Il n'y avoit que l'expérience de pluſieurs ſiecles qui pût montrer les regles qu'on devoit ſuivre dans l'impoſition des noms ; & c'eſt l'étrange confuſion que la multiplicité de ces noms a jetté dans la Botanique, qui a fait ſentir aux Auteurs modernes combien il importe de ne ſe ſervir que de ceux qui ſont convenables.

Nous aurions lieu de nous conſoler en quelque maniere du peu d'exactitude qu'on a gardé dans l'ancienne Botanique, par rapport aux noms, ſi les Ouvrages que nous avons des Anciens étoient en état de nous faire connoître les plantes dont ils ſe ſervoient. Nous profiterions par ce moyen des découvertes & des travaux des premiers tems ; mais les Mémoires, qui ont paru ſous les noms de ces Auteurs, ſont ſi défectueux, & les matieres y ſont traitées ſi légerement, qu'on n'en peut tirer que très-peu de lumieres. D'ailleurs, les Anciens n'avoient pas les ſecours de la gravure pour pouvoir tranſmettre la figure des plantes dont ils ſe ſervoient. Ce n'étoit point encore leur coutume d'en faire des deſcriptions exactes. Il ſemble même qu'ils comptoient plus ſur la tradition que ſur leurs Ecrits, & dans cette vue, ils crurent qu'il ſuffiſſoit de propoſer les plantes qui étoient les plus connues de leur tems, comme des modeles pour faciliter la connoiſſance de celles qui ne l'étoient pas. Ils ſe contenterent donc de les comparer enſemble, ſans décrire exactement, ni les unes, ni les autres. Les choſes ont bien changé depuis

depuis. Ce qui leur étoit si familier, est un mystere aujourd'hui, & faute de connoître ces premiers modeles, nous ne trouvons que doutes & qu'obscurités dans leurs Livres.

Oribase, *Paul* d'Egine, *Aëtius*, s'attacherent avec beaucoup de soin à la Matiere médicale, mais ils ne se mirent pas fort en peine d'éclaircir les Ouvrages des premiers Maîtres dont on vient de parler. Ils suivirent *Galien* en aveugles, persuadés que la connoissance qu'ils avoient des herbes dont les Anciens s'étoient servis, passeroit à nous avec la même facilité qu'elle avoit passé jusqu'à eux. Les Arabes ne s'embarrasserent pas de décrire les plantes avec plus de méthode & de précision que n'avoient fait les Grecs du moyen âge; il est vrai qu'ils ajouterent quelques drogues de leur pays à la Matiere médicale de leurs devanciers, mais dominés par le goût de la Polypharmacie, ils embrouillerent cette Matiere, bien loin de l'éclaircir. *Sérapion* est celui de tous les Arabes qui s'est le plus appliqué à la connoissance des plantes & des drogues. On voit à la tête de ses Œuvres les noms de 79 Auteurs, presque tous de son pays, des lumieres desquels il avoit profité; cependant, le corps de l'Ouvrage est principalement tiré de *Dioscoride* & de *Galien*. Vinrent ensuite *Rhasés*, *Avicenne* & *Abenbitar*. *Guillaume Postel*, qui fut envoyé en Orient par François I, rapporta en France un Manuscrit de ce dernier; & comme il est rempli d'une infinité de remedes, ce Voyageur prétendit qu'avec ce secours, on pourroit rétablir plusieurs endroits de *Dioscoride*, de *Galien* & d'*Oribase*. Mais il ne paroît pas qu'on soit entré dans les vues de *Postel*; c'est même inutilement qu'on a attendu de *Thévenot*, de l'Académie Royale des Sciences, la traduction du Manuscrit d'*Abenbitar*, qu'il sembloit avoir dessein de faire imprimer.

Après la mort de ces Médecins Arabes, l'ignorance devint si générale, qu'on oublia ce que la tradition avoit conservé de meilleur touchant la connoissance des plantes. On peut juger de la barbarie de ces tems malheureux par les Œuvres de Médecine de l'Abbesse *Hildegarde*, qui mourut en 1180 dans son Monastere du Mont Saint Rupert près de Binghen sur le Rhin; par celles d'*Arnauld* de Villeneuve, de *Jacques de Dondis*, &c. Ce ne fut que vers la fin du quinzieme siecle, qu'on s'avisa de tirer les anciens Botanistes de la poussiere où ils étoient depuis si long-tems; mais dès le commencement du seizieme, on travailla plus efficacement à les remettre en honneur. Nous avons l'obligation à *Théodore Gaza* de Thessalonique, mort en 1478, d'avoir traduit *Théophraste* de Grec en Latin. *Hermolaus Barbarus*, mort en 1493, fut le premier qui mit *Dioscoride* dans la même Langue, & qui tâcha de rétablir l'Histoire naturelle de *Pline*. *Marcelle Vergile*, Florentin, qui vivoit en 1506, traduisit encore *Dioscoride* en Latin; mais la version que *Ruel* en donna quelque tems après, fut plus suivie que les précédentes.

Il parut, dans la suite du seizieme siecle, une foule de Commentateurs, de Critiques & de Restaurateurs de l'ancienne Botanique, à qui l'on doit tenir compte de leur bonne intention. Il est vrai qu'ils s'appliquerent avec trop d'attachement à chercher, dans les Livres des Anciens, des éclaircissemens qu'il n'est pas possible d'y trouver, à cause qu'il n'y a presque rien

dans les débris de leurs Ouvrages, fur quoi l'on puiffe compter avec certitude. Il convenoit de tenter ce qu'on pouvoit faire fur *Théophrafte*, fur *Diofcoride*, fur *Pline*, & fur les autres Auteurs dont on a parlé plus haut; mais il falloit fe confoler du peu de profit qu'on en retiroit, fur l'impoffibilité qu'il y a de connoître les plantes dont les Anciens n'ont prefque laiffé que les noms. On auroit pu, ce femble, faire de la Botanique une fcience fort utile & fort agréable, fi l'on eût joint à l'étude des Livres anciens une recherche exacte de la Nature, & fur-tout, fi l'on eût commencé par établir les genres & les claffes des plantes fur des principes affurés. Bien loin de donner dans ce deffein, il femble que l'application de la plupart des Auteurs de ce tems là n'alloit qu'à ramaffer les bons & les mauvais endroits des Livres anciens, dans lefquels ils croyoient entrevoir l'ombre, pour ainfi dire, de la plante qu'ils cherchoient. Mais fi ces Botaniftes n'ont pas réuffi dans leurs entreprifes, la Médecine a eu enfuite le bonheur de poffé der des hommes qui, pour avoir pris une route plus heureufe, font venus à bout de former le corps d'une Science, dont on ne trouvoit que de foibles veftiges dans les Ecrits de ceux qui les avoient précédés. Nous devons aux veilles & aux fatigues de *Dodoens*, de *Céfalpin*, de *l'Efclufe*, de *Matthias de Lobel*, de *Colomna*, de *Profper Alpini*, des deux *Bauhin*, & de quelques autres, ce que la Botanique a de plus précieux & de plus folide. Ils l'ont enrichie de ce que l'Europe produit de meilleur, fans trop s'embarraffer fi *Théophrafte* & *Diofcoride* en avoient parlé.

Il y a long-tems qu'on a reconnu qu'il eft impoffible de bien apprendre la Botanique, fans un fyftême qui foulage la mémoire. Comme elle ne pourroit fuffire à retenir quelques milliers de noms de plantes, fi, avec celui que chacune porte, il n'y avoit point de marques caractériftiques pour les diftinguer & en ramener plufieurs fous une feule dénomination; on a travaillé à former cet arrangement, & l'on y eft enfin parvenu, depuis que la Science des plantes a reçu fa derniere forme de la main des grands Maîtres, qui fe font fait chacun une méthode particuliere pour en faciliter l'étude. *Tournefort*, *Rai*, *Herman*, *Morifon* & plufieurs autres ont contribué à cet Ouvrage fi néceffaire à la perfection de la Botanique; leurs recherches feront un monument éternel de la grandeur de leurs vues: mais *Charles Linnæus*, Profefleur à Upfal, paroît avoir mis le comble à leur deffein, & ne néglige encore rien aujourd'hui pour amener la Botanique au plus haut degré d'accroiffement.

Les belles planches que nous avons, donnent encore la plus grande aifance aux amateurs de cette Science. L'utilité des bonnes figures eft fi confidérable, qu'à la feule vue, l'image s'imprime dans l'efprit infiniment mieux que par une longue defcription, qui fouvent ennuie par le peu de profit qu'on en retire. Les plantes, dont une feule ou un petit nombre d'efpeces compofe le genre à qui elles appartiennent, fe reconnoiffent d'abord à l'infpection de la figure; & quand les genres font plus compofés, on en facilite l'intelligence par une courte explication qui en fait remarquer la différence. Les figures des Anciens font fi imparfaites, qu'elles peuvent paffer pour inutiles. *Pline* s'en plaignoit autrefois, & le manufcrit de la Bibliotheque Impériale prouve qu'il avoit raifon. Celles de

Jean Cuba, Médecin de Francfort, dans le quinzieme ſiecle, ſont encore très-groſſieres; & perſonne, avant *Othon Brunfelt*, n'avoit fait peindre les plantes d'après nature. Mais on perfectionna inſenſiblement ces figures; *Fuchs* en donna qui approchoient davantage du vrai; *Geſner* fit graver les plantes avec leurs fleurs; *l'Eſcluſe*, *Joachim Camerarius*, *Fabio Colomna*, ſe firent beaucoup de réputation par l'expreſſion & la variété qui regnent dans les planches que nous avons d'eux; *Jacques Zanoni* s'eſt auſſi diſtingué par les ſiennes, quoiqu'il n'ait pas bien réuſſi dans celles qui repréſentent les Simples des Indes. Les Auteurs du Jardin du Malabar; *Marchant* qui avoit parcouru l'Eſpagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Egypte, l'Aſie & l'Afrique; *Paul Herman*, *Rivinus*, *Jean-Jacques Dillen* qui peignoit & gravoit lui-même; *Tournefort*, *Sébaſtien Vaillant*, *Ehret*, dans ſon Jardin de Cliffort; tous ces grands Botaniſtes ont encore enrichi l'Hiſtoire naturelle par des planches de la premiere beauté.

Les amateurs des plantes n'ont pas ſeulement travaillé à nous en donner l'hiſtoire dans leurs Ecrits; ils ont pouſſé plus loin leur attention, en réuniſſant l'art à la nature dans ces Jardins délicieux, auxquels la Botanique eſt redevable des progrès ſurprenans qu'elle a faits depuis deux ſiecles. Le Jardin de Padoue, le plus ancien de l'Europe & qui a ſervi de modele à tous les autres, fut fondé en 1540 par la République de Veniſe, à la ſollicitation de *Daniel Barbaro*, Patriarche d'Aquilée. Le ſavant *Proſper Alpini* en a été Directeur vers l'an 1590. Le Jardin de Florence, celui de Piſe, de Rome & du Prince della Catholica en Sicile, ſuivirent bientôt après. Le célebre *Langius*, de la même main qu'il écrivoit de doctes Commentaires & d'agréables Poéſies, dreſſa à Liege un Jardin qui mérita l'admiration de *Juſte Lipſe*. Les navigations de long cours contribuerent à la beauté du Jardin d'Amſterdam; celui de Leyde eſt remarquable par le grand nombre de plantes que *Boerhaave* y a amaſſées, & par un Herbier de plus 14000 plantes différentes que *Fréderic Gronovius* a deſſéchées avec beaucoup de ſoin. En Angleterre, le Jardin de Londres offre aux étrangers un ſpectacle magnifique, & celui d'Oxford les inſtruit par la Bibliotheque Botanique du Docteur *Shérard*. En Allemagne, le Jardin de Vienne répond à la munificence de l'auguſte Marie-Théreſe envers les Sciences & les Arts; du tems de feu le Prince Eugene de Savoye, celui de ſon Hôtel jettoit les curieux dans l'étonnement par le Cierge du Pérou, par l'Arbre du Dragon, & plus encore par une petite foret de caffiers de quinze pieds de haut, qui donnoient, dans la ſaiſon, ſix livres de fruits toutes les ſemaines. Le Jardin de Leipſic n'eſt plus un tréſor caché, depuis que *Walther* a fait paroître le catalogue de ſes plantes en 1736. En France, les Jardins de Montpellier & de Paris doivent leur établiſſement à Henri IV & à Louis XIII; c'eſt à M. *De Juſſieu* que le ſecond doit cette rare beauté & cette abondante variété qui le mettent aujourd'hui au rang des premiers Jardins de l'Europe. En Ruſſie, le Czar Pierre I traça à Pétersbourg le plan d'un Jardin ſuperbe, où l'on a raſſemblé toutes les plantes qu'on a pu découvrir dans l'Univers. Le bienfaiſant Staniſlas, Roi de Pologne & Duc de Lorraine, a laiſſé à Nanci un monument de la protection dont il a honoré les Sciences. C'eſt un jardin d'environ huit arpens, formé par M. *Bagard* à l'uſage du College Royal des Médecins de cette ville, mais

qui ſervira, ſans doute, à l'Univerſité que Louis XV a transférée de Pont-à-Mouſſon dans la capitale de la Lorraine.

Louvain, cette ville ſi célebre par ſes Ecoles, a été une des dernieres à ſe procurer un Jardin de plantes. Son établiſſement ne date que d'environ le milieu de ce ſiecle; mais il s'eſt formé avec une rapidité étonnante, & ce nouveau Lycée n'a pas tardé à ſe faire remarquer parmi les plus beaux Jardins de l'Europe. C'eſt aux ſoins de M. *Michaux*, Profeſſeur de Botanique en l'Univerſité de cette ville, qu'on doit la multitude & la variété des Simples rares qu'on y cultive. Le goût de ce Profeſſeur pour l'embelliſſement du Jardin, ſon zele déſintéreſſé pour en augmenter les richeſſes, l'étendue de ſes connoiſſances dans cette belle partie de la Médecine, ſon aſſiduité à les communiquer au nombreux cortege d'Ecoliers qui s'empreſſent à le ſuivre dans ſes démonſtrations; tout cela mérite que cet habile homme ſoit efficacement ſoutenu dans la carriere laborieuſe où il eſt entré le premier.

BOTTER, (Henri) d'Amersfort, où il naquit dans le XVI ſiecle, fut ſucceſſivement Médecin de l'Archevêque de Cologne, du Duc de Juliers & du Landgrave de Heſſe. Il obtint encore une Chaire dans l'Univerſité de Marpurg, pendant qu'il étoit au ſervice de ce dernier Prince; mais il abandonna l'un & l'autre de ces emplois pour retourner dans ſa patrie, où l'amour d'une vie plus tranquille l'avoit attiré. On a de lui une Lettre *De expurgatione Empyematis*, parmi les obſervations recueillies par *George Horſtius* & imprimées à Ulm en 1621, *in-quarto*, & un Traité *De Scorbuto* qui parut à Lubeck en 1646, *in-quarto.*

BOTTONI (Albertin) étoit d'une famille originaire de Parme, qui a donné pluſieurs hommes illuſtres. Il naquit à Padoue au commencement du XVI ſiecle, & dès qu'il fut en âge de s'appliquer à l'étude, il fit ſes cours avec tant de ſuccès, que l'on conçut de lui les plus grandes eſpérances. Il ſe diſtingua ſur-tout dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de ſa ville natale, où il prit le bonnet de Docteur. Ses talens lui mériterent enſuite la Chaire de Logique, qu'il remplit pendant ſix ans; il paſſa, en 1555, à l'emploi de Profeſſeur de Médecine dans lequel il ſe fit long-tems conſidérer. Il mourut fort vieux en 1596, & laiſſa de grandes richeſſes, une maiſon magnifique & les Ouvrages ſuivans:

De vita conſervanda. Patavii, 1582, *in-12.*

De morbis muliebribus. Ibidem, 1585, *in-4. Baſileæ*, 1586, *in-4. Venetiis*, 1588, *in-4*, *avec figures.*

Conſilia Medica. Francofurti, 1605, *in-4*, dans le Recueil de *J. Lauterbach.*

De modo diſcurrendi circa morbos, eosdemque curandi Tractatus. Francofurti, 1607, *in-12*, avec les *Pandectæ* de *Jean-George Schenck.* Il y a une autre édition de Francfort, 1695, *in-8*, ſous le titre de *Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur.* On la doit aux ſoins de *Lazare Suſenbeck* qui a joint, à l'Ouvrage de *Bottoni*, un pareil Traité de la façon d'*Emile Campolongo*, & un Livre de Queſtions de Médecine par *Barthélémi Hierovius.*

BOTTONI, (Dominique) fils de *Nicolas Bottoni*, célebre Philoſophe & Médecin, & de *Camille Cantanzaro*, naquit le 6 Octobre 1641 à Léontini en Sicile. Il avoit à peine atteint la fin de ſa ſixieme année, lorſqu'on l'envoya à Meſſine, & après les rudimens, il y apprit les Langues, puis la Philoſophie chez les Jéſuites, & enfin la Médecine ſous le Docteur *Pierre Caſtellus.* Il fit tant de progrès dans l'une & l'autre de ces Sciences, qu'il en prit le bonnet en 1658, & ne tarda pas à ſe faire la réputation la plus brillante, malgré les obſtacles qu'un jeune homme trouve preſque toujours, à raiſon de ſon âge. *Bottoni* s'appliqua à l'étude de la Médecine pratique avec tant d'ardeur, que le public étonné de la maturité qu'il avoit acquiſe en peu d'années, ne balança pas de lui donner toute ſa confiance ; il fut bientôt celui qui étoit le plus conſulté dans les maladies dangereuſes. Dans la ſuite, le Marquis de Villa-Franca, Vice-Roi de Sicile, le prit pour ſon Médecin, & le nomma Surintendant de ceux du territoire de Meſſine. Le Marquis de Caſtel-Rodrigo, qui ſuccéda à ce Seigneur, confirma *Bottoni* dans les mêmes emplois, & lui rehauſſa ſa penſion de cinquante écus par mois. Ce Médecin fut auſſi fort avant dans les bonnes graces du Cardinal Louis-Fernandez Porto-Carrero, qui engagea le Roi Charles II à lui accorder la charge de Directeur de l'Hôpital Royal de Meſſine dont il prit poſſeſſion en 1692.

Le Comte de Saint Etienne, qui avoit beaucoup connu *Bottoni* en Sicile pendant ſa Vice-Royauté, ne fut pas plutôt en poſſeſſion de celle de Naples, qu'il ſollicita ce Médecin à ſe rendre dans cette ville. Il y vint, & non ſeulement il ſe chargea d'y enſeigner la Philoſophie, ce qu'il fit pendant quatre ans, mais il y remplit encore la place de Médecin ordinaire de l'Hôpital. Ce fut en récompenſe de ces ſervices, que le Vice-Roi le nomma bientôt à la charge importante de Proto-Médecin du Royaume de Naples; *Bottoni* ne put cependant l'exercer par lui-même, parce que les privileges accordés à cette capitale excluent les étrangers de cet emploi. Un autre Médecin le déchargea en ſon nom, & convint de lui faire une penſion annuelle de mille écus ſur le Proto-Médicat.

Bottoni étoit au comble de ſes deſirs, lorſque de fréquentes attaques de goutte vinrent troubler le bonheur de ſa vie & le firent ſonger à la retraite. Il demanda au Vice-Roi de Naples la permiſſion de retourner à Meſſine, qu'il n'obtint qu'après beaucoup de ſollicitations; mais comme ſa ſanté ſe rétablit en Sicile, il reprit bientôt ſes emplois & ſon train d'étude. Ce Médecin fut reçu dans la Société Royale de Londres en 1697; il eſt le premier Sicilien à qui elle ait fait cet honneur. Il en fit lui-même à cette ſavante Société par les Ouvrages qu'il publia juſqu'à ſa mort arrivée vers l'an 1731.

On remarque principalement :

Pyrologia Topographica, id eſt, de igne diſſertatio juxta loca, cum eorum deſcriptione. Neapoli, 1692, *in*-4.

Febris rheumaticæ malignæ hiſtoria medica. Meſſanæ, 1712, *in*-8.

Preſerve ſalutari contro il contagioſo malore. Meſſine, 1721, *in*-4.

Idea hiſtorico-phyſica de magno tinacriæ terræ motu. Il envoya ce Mémoire à la Société Royale d'Angleterre.

BOUCHER (Pierre-Joſeph) naquit à Lille le 25 Mars 1715. De bonnes études de Médecine lui ont mérité le bonnet de Docteur, & ſes talens, la place de Médecin penſionnaire de ſa ville natale, le titre de Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris, & la qualité d'Aſſocié étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de la même capitale. Il a publié en 1751, *in-4*, un écrit intitulé : *Méthode abrégée pour traiter la dyſſenterie regnante à Lille en* 1750. C'eſt lui qui fournit au Journal de Médecine les obſervations météorologiques faites à Lille. Il a auſſi enrichi ce Recueil de quantité de Mémoires intéreſſans.

BOUDEWYNS, (Michel) Docteur en Médecine, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation dans ſa patrie. Il fit ſon cours de Philoſophie à Louvain, & après y avoir reçu le bonnet de Maître-ès-Arts, il étudia quelque tems la Théologie, & prit même les leçons d'*Erycius Puteanus* ſur l'éloquence Latine. Il tourna enſuite ſes vues du côté de la Médecine, mais ſans abandonner la Théologie; & lorſqu'il crut avoir fait aſſez de progrès dans la premiere de ces deux Sciences, il paſſa dans quelque Univerſité étrangere, où il ſe fit recevoir Docteur. De retour à Anvers, il fut nommé Médecin Penſionnaire, & en même tems on lui confia le ſoin de l'Hôpital de Sainte Eliſabeth de la même ville. On le chargea encore d'enſeigner l'Anatomie & la Chirurgie dans le College des Médecins qui fut érigé de ſon tems; il lui fit honneur par ſes talens, ainſi que par les places qu'il y remplit; car il en fut Syndic en 1660, & Préſident en 1666. *Boudewins* mourut d'apoplexie le 29 Octobre 1681, & fut enterré dans l'Egliſe abbatiale de Saint Michel à Anvers, dans le tombeau de *Luc Heuvickx*, aïeul de ſa femme. On a différentes pieces de la façon de ce Médecin. Une Oraiſon Latine *De ſancto Luca Evangeliſta & Medico*, imprimée à Anvers, *in-4*; il l'avoit prononcée dans une aſſemblée du College. *Pharmacia Antverpienſis Galeno-Chymica, à Medicis juratis & Collegii Medici officialibus, nobiliſſ. ac ampliſſ. Magiſtratûs juſſu edita. Antverpiæ*, 1660, *in-4*. Il eut non-ſeulement beaucoup de part dans la compoſition de cet Ouvrage, mais il l'orna encore d'une ſavante Préface qui roule ſur l'hiſtoire & ſur l'utilité de la Pharmacie. Il a auſſi donné un Ouvrage, en Flamand, dont l'objet eſt d'amuſer les infirmes. Ce qu'il a écrit de mieux, eſt un Traité fait également pour les Théologiens, les Confeſſeurs & les Médecins, dans lequel il expoſe les cas de Médecine qui ont rapport à la morale & à la conſcience. Il imite la maniere de ſaint Thomas d'Aquin; mais il affecte d'étaler tant d'érudition, qu'on peut dire qu'il en a trop & qu'il ennuie par cet excès. Voici le titre de cet Ouvrage :

Ventilabrum medico-theologicum, quô omnes caſus, tùm Medicos, cùm ægros, alioſque concernentes eventilantur, & quod SS. PP. conformius, ſcholaſticis probabilius & in conſcientia tutius eſt, ſecernitur. Antverpiæ, 1666, *in-4*.

BOUHIN, (Pierre) Médecin, étoit de Saint Seyne, Bourg à cinq lieues de Dijon. Il s'établit dans cette ville, où il ſe fit aggréger au College de Médecine en 1679, & mourut le 1 de Novembre 1710, âgé de 71 ans. Si l'on juge de ſa façon de penſer par les Ouvrages dont il s'eſt occupé, il paroît qu'il l'avoit aſſez ſinguliere. Il a fait une traduction entiere de *Paracelſe*, qui n'a point vu le jour; il a auſſi traduit tout *Van Helmont* dans l'eſpérance d'y trouver le

diſſolvant univerſel; mais n'ayant pu y réuſſir, il jetta ſa verſion au feu. Ce qu'il a fait de mieux, eſt un abrégé de *Deſcartes* & un recueil d'expériences, qui ſont encore en manuſcrits. Le ſeul Ouvrage de ſa compoſition qui ait été imprimé, a paru en 1710, *in*-4, ſous le titre de *Lettres à M. Plantade*; elles contiennent des expériences ſur la chaux & ſur le ſalpêtre.

BOUILLET (Jean) de Servian, Bourg du Dioceſe de Béziers, où il naquit le 14 Mai 1690, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Montpellier en 1707. Soixante-dix ans de pratique lui ont mérité la plus grande conſidération à Béziers. Déja reſpectable par ſes talens, avant qu'il l'eût été par ſon âge, il fut nommé Profeſſeur des Mathématiques & Sécretaire de l'Académie de Béziers, Membre de la Société Royale de Montpellier, de l'Académie de Bordeaux & Correſpondant de celle des Sciences de Paris. Il s'eſt encore diſtingué par les Ouvrages qu'il a donnés au public :

Lettre écrite à M. Penna, *premier Médecin du Prince de Monaco, au ſujet de la rhubarbe.* Béziers, 1717, *in*-4.

Diſſertation ſur la cauſe de la multiplication des fermens. Béziers, 1719, 1720. Il y ſuit aveuglément les opinions de *Chirac*, ſon Maître; mais ayant reconnu la fauſſeté de ce ſyſtême, il y a renoncé dans ſes autres écrits.

Diſſertation ſur la cauſe de la peſanteur. Bordeaux, 1720, *in*-12. Cette piece a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux.

Avis & remedes contre la peſte. Béziers, 1721, *in*-8.

Mémoire ſur les maladies qui regnent à Béziers & que l'on appelle coups de vent. Béziers, 1736, *in*-4. Il y parle fort au long du catarrhe épidémique de cette ville.

Sur la maniere de traiter la petite vérole. Béziers, 1736, *in*-4.

Recueil de lettres, mémoires & autres pieces, pour ſervir à l'hiſtoire de l'Académie de Béziers juſqu'en 1731. Béziers, 1736, *in*-4.

Plan d'une hiſtoire générale des maladies. Béziers, 1737, *in*-4. Il y promit un Ouvrage en ſept volumes, dans lequel il devoit faire entrer tout ce qu'il y a de remarquable dans les cahiers dictés à Montpellier par *Chirac* & *Chatelain*; mais on n'a point appris qu'il ait exécuté ce projet, autrement que dans les deux volumes du Traité ſuivant :

Elémens de la Médecine pratique tirés des Ecrits d'Hippocrate & de quelques autres Médecins anciens & modernes. Béziers, 1744, *in*-4. C'eſt un Recueil de différentes pieces qui n'ont point de liaiſon ſuivie. Les principales ſont des regles tirées d'*Hippocrate*, un extrait de *James* ſur la rage, un diſcours ſur la mauvaiſe qualité des champignons, des obſervations de pratique parmi leſquelles il s'en trouve peu de la façon de l'Auteur. Au commencement de la quatrieme partie, il y a un Mémoire qui contient des remarques intéreſſantes ſur le climat de Béziers, & en général, ſur les maladies qui y ſont les plus fréquentes, avec le détail des maladies particulieres qui ont regné depuis 1730 juſques & compris 1742.

Suite des Elémens de la Médecine pratique. Béziers, 1746, *in*-4. C'eſt encore un recueil fort varié. On y remarque une diſſertation ſur l'aſthme, pour la cure

duquel il vante beaucoup l'usage du savon ; il en fait de même pour celle de la goutte. On remarque encore une dissertation sur la peste, & il y assure que cette maladie n'est point contagieuse; sentiment qu'il a copié d'après *Chirac*, son Maître. Une autre dissertation sur le traitement des fievres aiguës, qu'il fonde, avec d'autant plus de raison, sur les antiphlogistiques, que cette méthode est celle qui a constamment réussi depuis le tems d'*Hippocrate* jusqu'au nôtre. Suivent les Constitutions épidémiques de Béziers en 1743, 1744, 1745, & l'histoire de la maladie que le Roi Louis XV a faite à Metz.

Mémoire sur l'huile de Pétrole, & particulierement sur celle de Gabian près de Béziers. Béziers, 1752, *in*-4.

Mémoire sur le moyen de préserver de la petite vérole la ville & le Diocese de Béziers. Il a été lu à l'Assemblée publique de l'Académie de cette ville le 15 Mars 1770.

Jean-Henri-Nicolas, fils de celui dont on vient de citer les Ouvrages, naquit à Béziers le 6 Décembre 1729. Après de bonnes études de Médecine, il reçut le bonnet de Docteur à Montpellier, & ne tarda point à devenir Membre de l'Académie de sa ville natale. Il a publié un Mémoire sur l'hydropisie de poitrine, 1758, *in*-4, & un autre sur les pleuropneumonies épidémiques de quelques villages du Diocese de Narbonne & de Béziers, 1759, *in*-4. Il a encore publié, avec son pere, des *Observations sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine, du péricarde, avec des réflexions sur ces maladies.* Béziers, 1766, *in*-4.

BOULDUC, (Simon) célebre Apothicaire de Paris, fut attaché en cette qualité aux Maisons de la Duchesse Douairiere d'Orléans & de la Reine Douairiere d'Espagne. Ses rares connoissances lui procurerent la place de Démonstrateur de Chymie au Jardin du Roi, & l'entrée de l'Académie Royale des Sciences ; il étoit vétéran de cette Compagnie, lorsqu'il mourut en 1729.

Gilles-François, son fils, né à Paris le 20 Février 1675, fut premier Apothicaire du Roi, Echevin de sa ville natale, Juge-Consul, Démonstrateur en Chymie au Jardin Royal, & Associé Chymiste de l'Académie des Sciences. Il n'eut pas plutôt fini ses premieres études, qu'il s'appliqua à la Physique de *Descartes* sous le célebre *Régis*, & fit les plus grands progrès à l'école de cet habile Maître. Il se voua ensuite à la Chymie, & suivit exactement les cours de M. *De Saint-Yon*, Professeur au Jardin Royal, & les opérations de son pere qui étoit Démonstrateur au même Jardin. Mais les instructions particulieres qu'il reçut de ce pere éclairé, lui valurent autant que tout cela, & lui mériterent d'être reçu dans le Corps des Apothicaires de Paris en 1695. Quatre ans après, il entra dans l'Académie des Sciences en qualité d'Eleve, & dès lors il donna plusieurs Ecrits sur la Chymie, que cette célebre Compagnie honora de son approbation & fit insérer dans ses Mémoires. Ces Ecrits concernent l'Histoire des purgatifs, l'Analyse du frai de grénouille, le Sel catharctique d'Espagne, le Sel polycreste de Seignette, le Sel d'Epsom, l'Analyse des nouvelles Eaux de Passy, celle des Eaux de Bourbon-l'Archambaud & de la source minérale de Forges, appellée *La Royale.*

Quoique la charge de premier Apothicaire du Roi qu'il obtint en 1712, & celle de premier Apothicaire de la Reine qu'il eut en 1735, ne lui permissent guere d'être

d'être assidu aux assemblées de l'Académie des Sciences, il ne laissa pas de parvenir, en 1727, à la place d'Associé ordinaire. Il est mort à Versailles, le 17 Janvier 1742, fort regretté de Leurs Majestés & de tous ceux qui avoient eu occasion de le connoître.

BOURDELIN, (Claude) né en 1621 à Villefranche près de Lyon, étoit encore fort jeune lorsqu'il perdit son pere & sa mere. On l'envoya à Paris pour y essayer ses talens, & on l'abandonna, pour ainsi dire, à sa propre conduite dans un âge & dans un pays fort dangereux. Il évita les écueils de l'un & de l'autre par son exactitude à suivre les avis qu'on lui avoit donnés; & comme il sentit que sa principale affaire étoit celle de son avancement, il apprit de lui-même le Grec & le Latin, dans la vue de s'attacher à la Pharmacie & à la Chymie, qui firent ensuite toute son occupation pendant 56 ans. Dès qu'il fut parvenu à se faire recevoir Maître Apothicaire de Paris, il s'acquit en assez peu de tems une grande réputation, non-seulement par l'exacte & fidelle préparation des remedes qu'il distribuoit à tout le monde à un prix égal & modique, mais encore par la connoissance des maladies, sur lesquelles il donnoit, sans aucune récompense, des conseils modestes & souvent heureux.

Quand l'Académie des Sciences prit naissance à Paris en 1666, par les soins de Colbert, *Bourdelin* y fut placé en qualité de Chymiste, & aussi-tôt il travailla avec *Duclos* à l'examen des Eaux minérales de France. Il fit ensuite un très-grand nombre d'expériences sur d'autres sujets; il fournit à l'Académie plus de 2000 analyses de toutes sortes de corps, & il exécuta ou inventa la plus grande partie des opérations chymiques qui ont été faites dans cette Compagnie pendant plus de 32 ans. Ces travaux lui firent honneur; & il jouissoit depuis long-tems de toute la considération que l'on doit au vrai mérite, lorsqu'il mourut le 15 Octobre 1699, à l'âge de près de 80 ans. Sa place d'Académicien Pensionnaire Chymiste a été remplie par *Lémery* qui étoit Associé.

BOURDELIN, (Claude) fils du précédent, naquit à Senlis le 21 Juin 1667, & fut élevé avec beaucoup de soin dans la maison de son pere. *Du Hamel*, Secretaire de l'Académie des Sciences, lui choisit tous ses Maîtres & présida à son éducation. A l'âge de 16 ou 17 ans, il avoit traduit tout *Pindare* & tout *Lycophron*, les plus difficiles des Poëtes Grecs; & d'un autre côté, il entendoit sans secours le grand Ouvrage de *De La Hyre* sur les sections coniques, plus difficile par la matiere, que *Lycophron* & *Pindare* par leur style. La diversité de ses connoissances le mettant ainsi en état de choisir entre différentes occupations, son inclination naturelle le détermina à la Médecine, pour laquelle il avoit déja de grands secours domestiques. Il étoit né au milieu de toute la Matiere médicale, dans le sein de la Botanique & de la Chymie. Il s'appliqua donc avec tant d'ardeur aux études nécessaires, qu'il fut reçu Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1692. *Bourdelin* aimoit dans cette profession les connoissances qu'elle demande, mais il aimoit encore plus l'utilité dont elle peut être aux hommes. Malgré les avantages qu'il pouvoit retirer du grand monde, où ses heureuses dispositions l'auroient fait briller à côté des premiers Maîtres, il voyoit autant de pauvres qu'il lui étoit pos-

fible, il les voyoit par préférence. Il payoit leurs remedes, & même leur fourniffoit fouvent les autres fecours dont ils avoient befoin. Quant aux riches, il évitoit avec art de recevoir d'eux ce qui lui étoit dû ; il fouffroit vifiblement en le recevant, & fans doute la plupart épargnoient volontiers fa pudeur, ou s'accommodoient de fa générofité.

Dès que la paix de Rifwich fut faite, il en profita pour aller en Angleterre voir les Savans d'un pays qui en fournit tant ; la récompenfe de fon voyage fut une place dans la Société Royale de Londres. L'Académie des Sciences de Paris, à qui il appartenoit par plufieurs titres, le prit auffi pour un de fes Affociés Anatomiftes, au renouvellement qui fe fit en 1699. En 1703, il acheta une charge de Médecin ordinaire de Madame la Ducheffe de Bourgogne. On affure qu'un de fes principaux motifs fut de donner au public des foins entierement défintéreffés, & de fe dérober à des reconnoiffances qu'il trouvoit incommodes, mais qu'il ne pouvoit pas tout-à-fait éviter à Paris. Quand il partit pour Verfailles, ce fut une affliction & une défolation générale dans tout le petit peuple de fon quartier ; témoignage bien flatteur pour lui, car la plus grande qualité des hommes eft celle dont ce petit peuple eft le juge. Il vécut à Verfailles comme il avoit fait à Paris ; auffi appliqué, fans aucun intérêt, auffi infatigable, ou du moins auffi prodigue de fes peines, que le Médecin qui auroit le plus befoin & le plus d'impatience d'amaffer du bien. Son goût pour les pauvres le dominoit toujours.

Bourdelin ne fit que le Médecin à la Cour, fans s'y mêler du métier de Courtifan. Il fit pourtant fa cour à force de bonne réputation. *Bourdelot* premier Médecin de Madame la Ducheffe de Bourgogne étant mort, cette Princeffe propofa elle-même *Bourdelin* au Roi pour remplir la place qu'il laiffoit vacante, & elle obtint auffi-tôt fon agrément. Elle eut ainfi la gloire & le plaifir de rendre juftice au mérite qui ne follicitoit pas. Cependant les fatigues continuelles affoibliffoient fort la fanté de ce Médecin, & après être tombé par degrés dans une grande exténuation, il mourut d'une hydropifie de poitrine le 20 Avril 1711.

BOURDELOT, (Edme) frere de *Jean Bourdelot*, Avocat au Parlement de Paris & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Médicis, fut très-habile en Philofophie & en Médecine, ainfi que dans l'intelligence de l'origine des noms, qui étoit une fcience fort à la mode de fon tems. Il mourut célibataire en 1620, occupant la place de Médecin de Louis XIII.

BOURDELOT. (L'Abbé) Voyez MICHON.

BOURDON, (Amé) Médecin de Cambray, a publié quelques Ouvrages fur la fin du XVII fiecle. Le premier confifte en de *Nouvelles Tables anatomiques où font repréfentées toutes les parties du corps humain.* Paris, 1678, *in-folio-magno.* Quelques-unes de ces Tables font originales ; les autres font copiées de *Véfale*, mais celles qui repréfentent les nerfs appartiennent à *Willis.* On a encore une *Nouvelle defcription anatomique de toutes les parties du corps*

humain & de leurs usages. Paris, 1679, 1683; *in*-12. Le catalogue de la Bibliotheque de M. *Falconet* annonce une autre édition de Paris, 1687, *in*-12. Ce Traité contient l'explication des planches dont on a parlé. Elles sont au nombre de huit, & ne passent point pour être bien fideles; cependant on les a encore publiées à Paris & à Cambray, en 1707.

BOURGEOIS. (Jean) Voyez BORGESIUS.

BOURGEOIS, (Louise) dite BOURSIER, Accoucheuse du XVII siecle, montra toujours beaucoup de zele & de prudence dans l'exercice de son Art. Chérie des Dames de la premiere distinction, elle passa bientôt à la Cour, où elle fut employée à la naissance de tous les enfans de Henri IV. On a plusieurs Ouvrages de sa façon, dans lesquels on trouve de bonnes choses, mais qui sont rapportées sans aucun ordre, ni méthode. La confiance que cette femme avoit en quelques petits secrets qu'elle vante beaucoup, diminue encore le mérite des Traités que nous avons d'elle. Ils sont cependant écrits avec une franchise & une ingénuité, qui ne permettent pas de douter que l'Auteur n'y ait mis tout ce qu'elle savoit, & il paroît qu'elle étoit instruite de son Art, autant bien que personne de son tems. Les accouchemens n'étoient point encore du département des Chirurgiens; on ne les appelloit que dans les cas difficiles où les Sages-Femmes sentoient leur insuffisance: suivant *Astruc*, l'époque de l'emploi des Chirurgiens ne remonte pas plus haut en France, que les premieres couches de Madame de la Valliere en 1663. Le principal Ouvrage de *Louise Bourgeois* a paru sous le titre d'*Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchemens, & maladies des femmes & enfans nouveaux nés.* Paris, 1609, 1626, *in*-12. Paris, 1642, Livre premier & second; 1644, Livre troisieme, *in*-8. En Allemand, Francfort, 1628, *in*-4. En Hollandois, Delft, 1658. On a encore sous son nom: *Apologie contre les rapports des Médecins.* Paris, 1627, *in*-8. *Secrets*, 1635, *in*-8.

BOURGES. (Louis DE) Voyez BURGENSIS.

BOURRU (Edmond-Claude) de Paris, est Docteur-Régent & Bibliothécaire de la Faculté de Médecine de cette ville. Il a mis au jour plusieurs Ouvrages qui font preuve de son zele pour le bien public, & de son empressement à faire connoître tout ce qui peut contribuer aux progrès de l'Art qu'il exerce. Tels sont:

Observations & recherches médicales par une Société de Médecins de Londres; Ouvrage servant de suite aux Essais d'Edimbourg. Paris, 1765, deux volumes *in*-12. Traduit de l'Anglois.

Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, & notamment de la consomption, avec une appendice sur l'usage des bains dans les fievres. Paris, 1770, *in*-12. Traduit de l'Anglois de *Gilghrist.*

L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes & de se guérir de leurs différens symptômes. Paris, 1770, *in*-8.

Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes, pour servir de suite

à l'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes. Paris, 1771, *in-8.* Parmi les précautions qu'il indique, il en est qui demandent le concours du Gouvernement. On a pourvu à la plus essentielle, en établissant un traitement public & gratuit de la vérole & de ses symptômes, sous la direction de M. *Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

Eloge historique de M. Le Camus, Médecin de Paris. 1772.

Recherches sur les remedes capables de dissoudre la pierre. Paris, 1775, *in-8.* Il a traduit cet Ouvrage de l'Anglois de *Blakrie*, conjointement avec M. *Guilbert*, son Confrere.

BOUSSUET (François) naquit en 1520 à Seure, autrement Bellegarde, petite ville de France en Bourgogne, & mourut à Tournus, dans la même province, le 26 Juin 1572. Il laissa une partie de son bien à l'Hôpital de cette ville. *Boussuet* a grossi le nombre des Poëtes Médecins ; à l'exemple de tant d'autres qui ont écrit en vers sur des matieres qui sont du ressort de la Médecine, il en a traité lui-même dans les Ouvrages suivans :

De Arte medendi Libri XII, ex veterum & recentiorum Medicorum Sententiâ. Lugduni, 1557, *in-8.*

De natura Aquatilium Carmen, in universam Guillelmi Rondeletii, quam de piscibus marinis scripsit, Historiam, cum vivis eorum imaginibus. Lugduni, 1558, deux volumes *in-4.*

BOUSSUT (Nicolas DE) fut apparemment ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un village à deux lieues de Louvain vers le midi, ou peut-être un autre du même nom dans le pays de Liege ou dans le Hainaut. Il se fit recevoir Maître-ès-Arts & en Médecine dans l'Université de Louvain vers le commencement du XVI siecle, mais on ne sait en quelle année. Tout ce que l'on apprend de M. *Paquot* qui parle de ce Médecin dans ses Mémoires, c'est qu'il étoit d'un âge avancé en 1527, lorsqu'il soutint les questions renfermées dans l'Ouvrage qu'il dédia au Cardinal Erard de la Mark, Evêque & Prince de Liege, sous le titre de *Nicolai de Boussut, Artium & Medicinæ Doctoris, trium quæstionum quodlibetarum diffinitio prima. Lovanii*, 1528, *in-4.* Il s'agit de trois questions qu'il discute assez au long, mais qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

BOUTHEROVE, (Michel) Médecin natif de Chartres, vécut au commencement du XVII siecle. Il a composé un Ouvrage sur les fievres, qui a été imprimé sous ce titre ;

Pyretologia divisa in duos Libros, quorum primus universalia febrium signa prognostica continet. Alter uniuscujusque febris diagnosim & therapeiam complectitur. Parisiis, 1623, *in-8.* On y trouve un tableau des remedes chymiques que l'Auteur croit propres à chaque espece de fievre.

BOUVARD (Charles) étoit de Vendôme, suivant M. *Baron*, *in Notitia Med. Paris.* Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1606, & fut premier Médecin de Louis XIII, depuis 1628 jusqu'en

1643, qui eſt l'année de la mort de ce Prince. *Bouvard* lui ſurvécut juſqu'au 22 Octobre 1658 ; il étoit Profeſſeur au College Royal de Paris depuis 1625. On a, ſous ſon nom, une piece en vers qui eſt intitulée : *Deſcription de la maladie, de la mort & de la vie de Madame la Ducheſſe de Mercœur, décédée le 6 Septembre 1623.* Paris, 1624, *in-quarto.*

Amelot de la Houſſaye n'a pas plus épargné *Bouvard* que bien d'autres Médecins, contre leſquels il ſe déchaîne avec moins de raiſon que d'humeur. Il dit qu'il fit prendre à Louis XIII, en un an, 215 médecines, 212 lavemens, & qu'il le fit ſaigner 47 fois. Si cela étoit vrai, il le feroit encore que ce Prince auroit fait ſon cours de Médecine dans toutes les formes.

BOUVART, (Michel-Philippe) natif de Chartres, fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1738, devint Membre de l'Académie des Sciences, & obtint une Chaire de Médecine au College Royal de France. Tout le monde ſait que M. *Tronchin* eſt Auteur d'un Livre intitulé : *Colica Pictonum*, mais on n'a pas ſu d'abord que M. *Bouvart* étoit l'Auteur de l'*Examen* de ce Livre. C'eſt une critique délicate & judicieuſe qui parut ſous le voile de l'Anonyme en 1758, *in-octavo*, 1767, même format.

Les Ecrits publiés par M. *Bouvart*, ne ſe bornent point à cet examen. On a de lui : *Conſultation ſur une naiſſance tardive*, pour ſervir de réponſe : 1. A deux Ecrits de M *Le Bas*, Chirurgien de Paris, l'un intitulé : *Queſtion importante*, l'autre, *Nouvelles Obſervations*. 2. A une conſultation de M. *Bertin*. 3. A une autre de M. *Petit*, Médecin &c. Paris, 1765, *in-octavo*. Le bruit qu'a fait en France le procès que ſoutint une mere pour aſſurer la légitimité d'un enfant, dont la naiſſance paroiſſoit bien tardive pour lui accorder cette prérogative, a remué vivement les eſprits & les a partagés en des opinions contraires. Celle de M. *Bouvart* eſt qu'il n'y a point de groſſeſſe prolongée au delà du terme de dix mois, dix jours ; mais pluſieurs Savans ont donné une extenſion à ce terme, & M. *Petit*, en particulier, a fait imprimer une *Lettre* ſur la *Conſultation* du Médecin qui fait le ſujet de cet Article, à laquelle celui-ci a répondu par d'autres *Lettres pour ſervir de réponſe à un Ecrit qui porte pour titre, Lettre à* M. Bouvart *par* M. Petit &c. Paris, 1769, avec cette épigraphe :

An, ſi quis atrô dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer?

Horat. Epod. VI.

Elle fait aſſez voir que la conteſtation ne ſe termina pas ſans quelques traits de vivacité de part & d'autre.

BOYER, (Jean-Baptiſte-Nicolas) Chevalier de l'Ordre du Roi & ſon Médecin ordinaire, étoit de Marſeille, où il naquit le 5 Août 1693, de *Jean-Baptiſte Boyer*, Ingénieur-Inſpecteur du Port de cette ville. Après avoir fait ſon Cours d'études au College des Peres de l'Oratoire de la même ville, ſon pere tâcha de lui inſpirer le goût du commerce, &, à cet effet, il l'envoya à Conſtantinople avec un de ſes oncles, Conſul en Crimée ; mais un penchant in-

vincible l'entraînoit vers les Sciences, & particulierement vers la Médecine. Après lui avoir fait faire un second voyage dans le Levant, son pere, obligé de céder à ses desirs, consentit enfin à l'envoyer à Montpellier, où le jeune *Boyer* fut reçu Médecin en 1717. La premiere these qu'il soutint dans sa Licence, fut sur l'inoculation de la petite vérole, qu'il avoit vu pratiquer à Constantinople. Il se distingua pendant son cours; car il avoit reçu de bonne heure d'excellentes leçons d'un de ses oncles nommé *Pierre Boyer*, Médecin des Armées de Louis XIV & premier Médecin de la Marine à Toulon, qui s'étoit fait honneur dans toutes les places que le Roi lui avoit confiées.

Mais Montpellier n'étoit pas un théatre assez étendu pour que notre Médecin pût y développer tous ses talens. Il vint à Paris avec de si bonnes recommandations, que *Dodard*, *Chirac* & *Helvétius* s'intéresserent à son avancement & à sa fortune. La peste de Marseille arrivée en 1720, fut la premiere occasion qui fit connoître avantageusement le mérite de *Boyer*. Le Duc Régent fit partir pour cette ville six Médecins, trois de Montpellier & trois de Paris. *Boyer* étoit un de ces derniers, & il fut un de ceux qui se distinguerent le plus par son zele & par ses succès. Le Roi, pour l'en récompenser, lui accorda une pension sur le trésor royal, par un brévet du mois de Mai 1723, & la même année, il le nomma Médecin du Régiment de ses Gardes. Peu de tems après, *Boyer* se fit recevoir Docteur de la Faculté de Paris, croyant devoir cette espece d'hommage au premier Corps de Médecine du Royaume. Son Doctorat date du 14 Octobre 1728.

En 1730, il fit le voyage de Madrid pour y traiter le Maréchal Duc de Brancas, alors Ambassadeur de France à la Cour d'Espagne, & il eut le bonheur de le guérir. Ce Seigneur le regarda toujours depuis, moins comme son Médecin que comme son ami. En 1734, il fut envoyé par le Cardinal de Fleuri dans la province de Hunsruck & dans l'archevêché de Treves, au secours des Troupes attaquées de maladies contagieuses, causées par les fatigues du siege de Philisbourg, & par le mauvais air qu'elles avoient respiré après l'inondation du Rhin. La méthode de *Boyer* fut heureuse, & lui attira de la part du Cardinal les témoignages de confiance les plus distingués.

En 1742, plus de cinquante Paroisses de la Généralité de Paris, & les environs même de cette capitale furent infectés de fievres pourprées qui causoient les plus grands ravages. *Boyer* s'y transporta sur les ordres de M. d'Argenson, & ne fut pas moins heureux. Il étendit ses secours, en 1745, jusques sur l'Epizootie qui détruisoit les animaux dans la même Généralité. Il écrivit un Mémoire à ce sujet, qui lui mérita l'honneur d'être admis dans la Société Royale de Londres. Une maladie très-dangereuse, connue sous le nom de la *Suette*, répandit la consternation, en 1747, dans les villes de Chablis, de Beaumont, & dans presque tout le Beauvoisis. A la premiere invitation de M. l'Intendant, *Boyer* abandonna toute affaire, vola au secours de cette province, & arrêta les progrès du mal. Le Roi, qui étoit alors à l'Armée, lui assigna une nouvelle pension sur le trésor royal. La ville de Beauvais fut elle-même affligée de cette cruelle maladie en 1750; & notre Médecin sauva la vie à

plus de trois mille habitans. Le Roi, à cette occaſion, lui accorda des Lettres de Nobleſſe, le Cordon de l'Ordre de Saint Michel, & fit augmenter ſa derniere penſion.

Dès l'an 1734, *Vernage* s'étoit démis en faveur de *Boyer* de la place de Médecin du Parlement ; & depuis, avec l'agrément du Roi, il lui remit auſſi celles de Médecin des châteaux de Vincennes & de la Baſtille. Après la mort d'*Herman*, il fut nommé Médecin de la ville de Paris. La Faculté de cette capitale l'élut pour ſon Doyen en 1756, & il fut continué en 1757, 1758 & 1759 ; pendant ſon Décanat, il donna au public une nouvelle édition du *Codex Medicamentarius*. En 1757, il rendit de grands ſervices à Breſt, & après trois mois de réſidence dans cette ville, il revint à Paris & fut nommé Inſpecteur des Hôpitaux militaires du Royaume. Il étoit encore Cenſeur Royal. Aucun Médecin n'a réuni & occupé tant de places honorables, & ne les a mieux méritées.

Ce qui diſtingue *Boyer*, c'eſt la nobleſſe & le déſintéreſſement avec lequel il exerça toujours ſa profeſſion. Plein d'humanité, bon citoyen, parent tendre, ami officieux, Médecin eſtimable, il jouiſſoit de toute ſa gloire, lorſqu'au commencement de Janvier 1768, il fut attaqué d'une maladie aiguë qui le conduiſit au tombeau le 2 Avril ſuivant. Il fut enterré à Saint Sulpice, ſa Paroiſſe. Outre les theſes ſoutenues ſous ſa Préſidence dans les Ecoles de la Faculté de Paris, on a de lui :

Méthode indiquée contre la maladie épidémique qui vient de regner à Beauvais. Paris, 1750, *in*-4. C'eſt une Brochure de dix pages.

Méthode à ſuivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui regnent le plus ordinairement dans la Généralité de Paris. Paris, 1761, *in*-12.

BOZZAVOTRA, (Antoine) célebre Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Naples, ſa patrie, a publié les Ouvrages ſuivans :

Quæſitum de calido innato. Neapoli, 1542, *in*-4. Il eſt bien apparent que cet Ecrit cité par *Toppi*, dans ſa Bibliotheque Napolitaine, n'eſt autre choſe qu'une diſſertation académique.

Opus de venæ-ſectione in uterum gerenti, adversùs negantes hujusmodi auxilium pro cautione abortûs. Romæ, 1545, *in*-4.

Operis de venæ-ſectione Apologia. Ibidem, 1545, *in*-4. Il faut que les Médecins, ſes adverſaires, aient été opiniâtrément attachés à leurs préjugés, pour qu'un pareil Ouvrage ait eu beſoin d'Apologie.

Bozzavotra mourut le 15 Janvier 1557 dans ſa ville natale, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Auguſtin, où ſes enfans firent graver cet épitaphe ſur ſon tombeau ; elle commence par les vers ſuivans :

Dum Sophiâ clarus, Medicâque Antonius Arte
Imperio mortis ſubripuiſſe poteſt,
Ac penè extinctos cœli revocare ſub auras ;
Inſidias in hunc Mors, ſua & arma tulit.

Quin potius tulit arma (licet si vera fateri)
In Phoebum, Sophiam & Medicæ Artis opem.
Ille etenim Superos, quæsitaque mente petivit
Tecta, gravem liquit sarcinam in hoc Tumulo.

JOANNI-ANTONIO BOZZAVOTRÆ NEAPOLITANO,
Libris, quos edidit, Claro,
Et discipulis, quos viginti annis Artes omnes in Studio Neapolit. edocuit,
Insigni,
Filii ob debitam pietatem posuere.
Obiit XV *Januarii, annô salutis* M. D. LVII.

BRA, (Henri DE) connu sous le nom de *Henricus à Bra*, Médecin, étoit de Dockom, ville de Frise, où il naquit le 25 Septembre 1555, de *Lubert de Bra* qui s'y distinguoit dans la pratique de la Médecine. Son pere l'envoya étudier cette Science à Cologne, & il y séjourna pendant deux ans; au bout de ce terme, il passa à Vienne en Autriche, qu'il ne quitta qu'après trois ans d'étude pour se rendre à Bâle, où il suivit les Docteurs *Théodore-Zwinger*, *Félix Plater*, *Henri Pantaléon* & *Nicolas Stephanus*. Quelques affaires domestiques l'ayant alors rappellé à Dockom, il y retourna, & pour n'être point inutile à sa patrie, il y fit ses premiers essais de pratique. Depuis il voyagea en Italie & demeura une année entiere à Rome, pour profiter des leçons publiques du savant *Alexandre-Trajan Petronius* & de *Pierre Crispus*. Il auroit voulu voir ensuite Naples & la Sicile; mais la contagion qui fit de grands ravages dans presque toute l'Italie en 1577 & 1578, ne lui permit point de se satisfaire à cet égard. Il se contenta de voir en passant les Académies de Sienne, de Florence, de Ferrare, & s'arrêta un peu plus dans celle de Bologne, parce que la peste lui fermoit l'entrée de Padoue. Ce ne fut cependant qu'après deux ans de séjour en Italie qu'il passa en France, où il parcourut quelques villes célebres par leurs Universités, sur-tout Paris. Son dessein étoit d'aller encore à Montpellier, mais les guerres civiles l'en ayant empêché, il demeura quelques mois à Geneve pour se remettre de ses fatigues, & se rendit ensuite à Bale, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine sous le Décanat de *Jean Bauhin* le pere. Enfin de retour en Frise, il pratiqua près de deux ans à Lewarde, d'où il fut appellé à Kempen dans l'Over-Yssel, pour y être Médecin-Pensionnaire de la ville. Il conserva cet emploi l'espace de huit ans, au bout desquels il en alla occuper un pareil à Dockom, où ses amis ne cessoient de le rappeller. L'amour de la patrie l'y rappelloit aussi; mais tout puissant que fût ce motif, il ne put tenir contre l'intérêt qui l'engagea à retourner en 1593 à Kempen, & qui le fixa dans cette ville jusqu'à ce qu'on lui offrit des conditions plus avantageuses à Zutphen, où il étoit Médecin-Pensionnaire en 1603. Ceux de Dockom avoient fait dès auparavant des tentatives pour le ravoir, & lui avoient offert des appointemens considérables pour l'engager à revenir chez eux;

mais

mais on ne croit pas qu'il se soit rendu à leurs desirs, car on le trouve encore à Zutphen au mois de Mars 1604. Les Auteurs de sa vie ne disent rien au delà de cette époque; ils se bornent à parler de ses Ouvrages, dans lesquels on trouve peu de raisonnement, & encore moins d'éclaircissement sur le fonds des matieres qui en sont les sujets. On peut même dire qu'ils ne sont que de pures compilations. Voici leurs titres :

Medicamentorum simplicium & facilè parabilium, ad calculum, enumeratio, & quomodò iis utendum sit, brevis Institutio. Franekeræ, 1589, 1591, *in*-16.

Medicamentorum simplicium & facilè parabilium, ad icterum & hydropem, catalogus, & quomodò iis utendum. Lugduni Batavorum, 1590, 1597, 1599, *in*-16.

De novo quodam morbi genere, Frisiis & Westphalis peculiari, observatio, unà cum Johannis Heurnii ad eam responsione. Dans le Livre XIX^e^ des observations médicinales de *Pierre Forest*, qui ont paru à Leyde en 1595, *in*-8, & à Francfort en 1619, *in-fol.*

De curandis venenis per medicamenta simplicia & facilè parabilia Libri duo. Arnheimii, 1603, *in*-16. *Leovardiæ*, 1616, *in*-16.

Catalogus medicamentorum simplicium & facilè parabilium adversùs epilepsiam, & quomodò iis utendum sit, brevis institutio. Arnheimii, 1603, 1605, *in*-16.

Catalogus medicamentorum simplicium & facilè parabilium pestilentiæ veneno adversantium. Franekeræ, 1605, *in*-16. *Leovardiæ*, 1616, *in*-16. L'Ouvrage est de la façon d'*Antoine Sneeberger* de Zurich, mais *Henri de Bra* l'a corrigé & augmenté.

Ce Médecin avoit ébauché de semblables Recueils sur les remedes propres à la guérison de la colique, de la pleurésie, des flux de ventre, des maladies occasionnées par les vers, &c., mais on ne croit pas qu'ils aient été mis en état de voir le jour. Les Ouvrages suivans, quoique plus travaillés, sont aussi demeurés en manuscrit.

Descriptio stragis doccomianæ annô 1575 factæ. Descriptio febris popularis quæ annis 1581 & 1582, in Frisia aliquot millia hominum absumpsit. Quæstiones aliquot Medicæ, & earundem resolutiones, de Febribus.

BRABUS CHAMICUS, (Jean) Médecin Portugais, enseigna publiquement l'Anatomie dans l'Université de Coimbre, vers le commencement du XVI siecle. Nous avons de lui un Traité Latin sur les plaies de tête, imprimé dans cette ville en 1516, *in-fol.* La théorie qu'il y propose pour expliquer la plupart des fractures, passe à juste titre pour ridicule; elle ne peut manquer de l'être, puisque les principes physiques sur lesquels il l'appuie, sont déduits de la Philosophie d'*Aristote.*

BRACHI, (Jacques) Médecin natif de Venise, fit d'abord sa profession dans cette ville; mais il passa ensuite à Milan, où il mourut en 1737, après avoir publié les Ouvrages suivans :

Pensieri fisico-medici circa gli animali che muojono, nel recipienti vacui d'aria, è nel ripieni d'arie fattizie. Venise, 1685, *in*-8.

Saggio di osservazioni circa alcuni fenomeni del baroscopio. Venise, 1707, *in*-8.

BRACHMANES, ou BRAMINES (Les) réunissoient le Sacerdoce & la Médecine chez les Indiens & les Bactriens. C'étoit des especes de Spéculatifs qui se mêloient de philosopher sur la nature de l'homme. Ils vivoient exposés à l'air & dans la plus grande frugalité. Ils ne mangeoient rien de ce qui avoit eu vie, & ne buvoient ni vin, ni d'autres liqueurs enivrantes. Chacun se faisoit un plaisir de leur fournir abondamment du riz, nourriture ordinaire de l'Inde, & de leur donner l'hospitalité. Ils prétendoient avoir des remedes pour rendre les femmes fécondes, & leur procurer, à leur choix, des garçons ou des filles. Leur Médecine consistoit principalement en régime; & comme ils se mêloient aussi de la Chirurgie, les onctions, les cataplasmes étoient, de tous les remedes extérieurs, ceux qu'ils approuvoient le plus.

BRADLEY, (Richard) Médecin Anglois qui vivoit au commencement de ce siecle, étoit Membre de la Société Royale de Londres, Associé de l'Académie des Sciences de Paris, & Professeur de Botanique à Cambridge. On a plusieurs Ouvrages de sa façon :

Plantæ succulentæ. Decades V. Londini, 1716, 1717, 1725, 1727, *in-4. Ibidem*, 1734, *in-4*, avec cinquante figures.

A Philosophical account of the Works of nature. Londres, 1721, *in-4.* Il y met sous les yeux les différens degrés de vie, dont participent les animaux, les végétaux & les minéraux.

The plaque at Marseilles considered. Londres, 1721, *in-8.* Il compare la peste de Marseille avec celle qui affligea la ville de Londres en 1665, & s'efforce de prouver que toutes les maladies pestilentielles dépendent des insectes vénimeux, qui sont transportés par l'air dans les différens pays. Si son systême étoit fondé, il seroit fort inutile d'établir des cordons pour interrompre la communication avec les endroits infectés.

The country gentleman and farmer's monthly Director. Londres, 1726. C'est un Livre destiné à l'instruction des Agriculteurs.

A Botanical Dictionary. Londres, 1728, deux volumes *in-8.*

Il a aussi publié des recherches sur le grand hyver de 1728 & les maladies qui l'ont suivi; un Traité philosophique & pratique de la culture des jardins. Le premier de ces Ouvrages a paru à Londres en 1729, & le second dans la même ville en 1730. Ils sont tous deux écrits en Anglois.

BRANCALEON (Jean-François) étoit de Naples. Il professa la Médecine à Rome, vers l'an 1535, au commencement du Pontificat de Paul III, & se fit assez de réputation. Nous avons de lui un dialogue *De Balneorum utilitate, cùm ad sanitatem tuendam, tùm ad morbos curandos, ex Hippocrate, Galenô, cæterisque Medicis. Romæ*, 1534, *in-8. Parisiis*, 1536, *in-8. Norimbergæ*, 1536, *in-8.*

BRANDT, Chymiste Allemand, vécut dans le XVII siecle. Comme il étoit passionné pour le grand-œuvre, il se mit en tête de chercher la pierre philosophale dans l'urine, sur laquelle il exécuta une infinité de procédés chy-

miques. La plus grande partie de fa vie fe paffa à travailler fur cette liqueur, mais il ne trouva rien de ce qu'il cherchoit. Il lui arriva cependant en 1669, après une forte diftillation d'urine, de trouver dans fon récipient une matiere luifante, qu'on a enfuite appellée *Phofphore.* Il fit voir cette matiere à *Kunkel*, Chymifte de l'Electeur de Saxe, & à plufieurs autres perfonnes ; mais il en cacha la préparation. Après fa mort ; *Kunkel* n'eut pas beaucoup de peine à deviner quel étoit le fujet du Phofphore. *Brandt* avoit travaillé toute fa vie fur l'urine ; elle étoit fans doute cette matiere. Il y chercha le Phofphore, & l'y trouva après beaucoup de peines & quatre années d'un travail affidu. Moins jaloux que *Brandt*, il en communiqua le fecret à *Homberg* qui a publié cette compofition.

BRASAVOLA, (Jérôme) Médecin qui étoit en réputation à Ferrare dans le XVI fiecle, a donné au public :

De Officiis Medicis. Ferrariæ, 1590, *in-4.*

In primum Hippocratis Aphorifmorum Librum expofitio. Ibidem, 1595, *in-4.*

On trouve un autre *Jérôme Brafavola*, Médecin, qui exerçoit fa profeffion à Rome avec beaucoup de célébrité vers la fin du XVII fiecle. *Lanzoni* en fait mention, & dit que *Brafavola* a compofé & fait imprimer plufieurs favantes differtations, dont une traite la queftion de favoir fi les lavemens peuvent nourrir ? L'Auteur foutient l'affirmative ; & l'expérience a non feulement confirmé fon jugement fur la nourriture portée au moyen des lavemens, mais elle a encore évidemment prouvé que certains médicamens peuvent agir de cette maniere. Tels font, en particulier, les lavemens de Quinquina pour la guérifon de la fievre.

BRASSART, (Jean-Jofeph) Médecin juré & Penfionnaire de l'Abbaye de Saint Amand fur les confins du Hainaut, a été long-tems Directeur des Eaux minérales qui fe trouvent dans le voifinage de cette Abbaye. C'eft enfuite des remarques qu'il avoit faites fur leurs bons effets, qu'il a publié les Ouvrages fuivans :

Obfervations fur la fontaine minérale de Saint Amand. Tournay, 1698, *in-8.*

Traité des Eaux minérales de la fontaine de Bouillon lès-Saint-Amand. Lille, 1714, *in-8.*

BRASSAVOLO, (Antoine-Mufa) Médecin & Profeffeur de Philofophie à Ferrare, floriffoit vers l'an 1534, fous le regne d'Hercule d'Eft. Il traita affez mal *Manard* dans quelques-uns de fes Ouvrages ; mais ce vice étoit celui de fon fiecle. La dureté que les Auteurs affichoient alors à l'égard de leurs contemporains, paroiffoit relever leur mérite & leur donner une forte de fupériorité fur ceux qu'ils avoient ainfi traités. A travers ce défaut, on ne peut difconvenir que *Braffavolo* ait été un Ecrivain laborieux ; car fes recherches fur les médicamens, & fes Commentaires fur *Hippocrate*, font preuve de fon application. Il a auffi donné un *Index* fort étendu de tout ce qu'il y a de remarquable dans les Ouvrages de *Galien*, & il a paru à Venife en 1550

& 1625, *in-folio*, à la ſuite d'une édition complette des Œuvres de cet ancien Médecin. Mais paſſons aux titres des Traités que nous avons de *Braſſavolo*:

Examen omnium ſimplicium medicamentorum, quorum uſus in publicis eſt officinis. Romæ, 1536, *in-folio. Lugduni*, 1537, 1544, *in-8.* 1556, *in-16. Venetiis*, 1538, 1545, *in-8. Baſileæ*, 1538, *in-8. Tiguri*, 1555, *in-8.* On y trouve quelques obſervations qui lui appartiennent, & des remarques ſur les plantes d'Italie, qui relevent encore le mérite de cet Ouvrage.

Examen Syruporum quorum publicus uſus eſt. Lugduni, 1540, *in-8. Venetiis*, 1545, *in-8.*

In octo Libros Aphoriſmorum Hippocratis Commentaria & Annotationes. Baſileæ, 1541, *in-folio.*

Examen Pilularum, ſimul & Conradi Geſneri enumeratio medicamentorum purgantium, vomitoriorum & alvum bonam facientium. Baſileæ, 1543, *in-4. Lugduni*, 1546, *in-16. Venetiis*, 1549, *in-8.*

Quod nemini mors placeat. Lugduni, 1543, *in-8.* L'Auteur dédia cet Ecrit à Anne d'Eſt, fille aînée d'Hercule IV, Duc de Ferrare, laquelle, quoique très-jeune encore, entendoit les Langues Latine & Grecque.

In Libros de ratione victûs in morbis acutis Commentaria & Annotationes. Venetiis, 1546, *in-folio.*

Examen omnium electuariorum, pulverum & confectionum catharticarum. Ibidem, 1548. *in-8.*

Examen trochiſcorum, unguentorum, ceratorum, emplaſtrorum, cataplaſmatum & collyriorum. Venetiis, 1551, *in-8. Lugduni*, 1555, *in-16.*

Examen omnium Looch, pulverum, aquarum, decoctionum, oleorum. Venetiis, 1553, *in-8. Lugduni* 1555, *in-16.* On y trouve un Traité particulier de la vérole, à propos duquel *Freind* remarque que *Braſſavolo* eſt le premier qui ſe ſoit ſervi du Gayac à Ferrare, & il en fixe l'époque en 1525.

De medicamentis tàm ſimplicibus quàm compoſitis catharticis, quæ unicuique humori ſunt propria. Lugduni, 1555, *in-16. Tiguri*, 1555, *in-8.*

De radicis Chinæ uſu Tractatus, cum quæſtionibus de Ligno ſancto. Venetiis, 1566, *in-folio Lugduni Batavorum*, 1731, *in-folio*, dans la collection *De morbis venereis* réimprimée par les ſoins de *Boerhaave.*

M. *Carrere* met la mort d'*Antoine-Muſa Braſſavolo* en 1554. Cela peut être vrai; mais il l'eſt encore que le fils qu'il donne à ce Médecin, & dont il fait le ſujet de l'article ſuivant de ſon ſecond volume, eſt le même qu'il a déſigné précédemment ſous le nom de BRASAVOLA. (Jérôme) Je n'appuyerai pas davantage ſur les répétitions qui ſe trouvent dans la Bibliotheque de M. *Carrere.*

BRAUN, (Salomon) Médecin natif de Kiell dans le Holſtein, vécut dans le XVII ſiecle. Il pratiqua avec aſſez de réputation dans la Souabe, d'abord à Nordlingen, puis à Biberach; & comme il étoit Membre de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, il communiqua à cette Société quelques obſervations dont elle a enrichi ſes Mémoires. Ce Médecin mourut à Biberach

le 30 Novembre 1675, & laissa un Ouvrage écrit en Allemand sur les Bains de cette ville.

BRAVO, (Jean) natif de Piedra-hita dans la Castille, enseigna la Médecine à Salamanque vers la fin du XVI siecle, & s'y distingua beaucoup, tant par les succès de sa pratique, que par les Ouvrages qu'il mit au jour. Ils sont intitulés :

De Hydrophobiæ naturâ, causis atque medelâ. Salmanticæ, 1571, *in-8*, 1576, 1588 *in-4*.

In Libros Prognosticorum Hippocratis Commentaria. Ibidem, 1578, 1583, *in-8*.

De saporum & odorum differentiis, causis & affectionibus. Ibidem, 1583, *in-8. Venetiis*, 1592, *in-8*.

In Galeni librum de differentiis febrium Commentarius. Salmanticæ, 1585, 1596, *in-4*.

De curandi ratione per medicamenti purgantis exhibitionem, libri tres. Ibidem, 1588, *in-8*.

De simplicium medicamentorum delectu, libri duo. Ibidem, 1592, *in-8*.

On trouve *Jean Bravo Chamizo* dans la Bibliotheque Espagnole de *Nicolas Antonio*. Ce Médecin, qui avoit pris le bonnet de Docteur dans la Faculté de Coimbre en Portugal, enseigna premierement l'Anatomie dans les Ecoles de cette Université, & passa ensuite à la Chaire de Médecine Pratique. Il a écrit un Ouvrage de Chirurgie qui est intitulé : *De medendis corporis malis per manualem operationem. Conimbriæ*, 1605, *in-12*. Celui *De capitis vulneribus*, est d'une plus grande étendue ; il a paru en 1610, *in-fol*. Cet Auteur qui étoit de Serpa, ville de Portugal dans l'Alentejo, mourut vers 1615.

BRAVO DE SOBREMONTE RAMIRES, (Gaspar) Médecin du XVII siecle, étoit d'Aguilar del Campo, dans le diocese de Burgos. Il fut reçu Docteur dans l'Université de Valladolid, & il y enseigna la Médecine & la Chirurgie avec tant de réputation, qu'il fut mis au nombre des Médecins des Rois Philippe IV & Charles II, & fut nommé à l'emploi de premier Médecin de l'Inquisition. Ses Ouvrages sont remplis de beaucoup de raisonnemens inutiles ; il est toujours du sentiment des Anciens, il en adopte toutes les maximes, celles même qui étoient déja surannées de son tems. Comme le goût des Espagnols est de s'en tenir aux anciens usages, on remarque, en général, que les Médecins de cette nation sont communément plus jeunes d'un siecle, que leurs contemporains en d'autres pays. Voici les titres des Ouvrages de *Gaspar Bravo* :

Resolutionum Medicarum circa universam totius Philosophiæ doctrinam, Tomus primus, Vallisoleti, 1649, *in-fol. Lugduni*, 1654, 1662, *in-fol.*

Consultationes Medicæ & Tyrocinium Practicum. Coloniæ, 1671, *in-4*.

Operum Medicinalium Tomus tertius. Lugduni, 1674, *in-fol.*

BRENDEL, (Jean-Philippe) Médecin Allemand du XVII siecle, n'est guere connu que par un recueil de consultations des plus célebres Médecins de son pays, qu'il a publié en Latin à Francfort, 1615, *in-4*.

BRENDEL (Zacharie) naquit en 1592 à Jene dans la Thuringe. Son pere, qui étoit Docteur en Médecine & Professeur dans les Ecoles de l'Université de cette ville, le poussa dans les Sciences & ne négligea rien pour son éducation littéraire. Ce jeune éleve correspondit aux soins qu'on prit pour son avancement & fit en particulier tant de progrès dans l'étude de la Médecine, qu'il reçut le bonnet de Docteur en 1617. Bientôt après sa promotion, il passa successivement au service de plusieurs Seigneurs, en qualité de Médecin; mais ayant été nommé Professeur à Jene, il vint s'y fixer, & il y remplit dignement les devoirs de sa Chaire jusqu'à sa mort arrivée en 1638. Nous avons de lui :

Tractatus de inductorum purgantium viribus, dosi, &c. Jenæ, in-4.

Chymia in Artis formam redacta. Jenæ, 1630, *in*-12, 1641, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1671, *in*-12.

De Medicina, Arte nobilissimâ. Jenæ, 1635, *in*-4.

Manget cite *Adam Brendel*, Professeur d'Anatomie & de Botanique dans l'Université de Wittemberg, qui excelloit dans la connoissance de la Langue Grecque. Il a communiqué plusieurs observations à l'Académie des Curieux de la Nature, mais il s'est plus distingué par ses dissertations, en forme des theses, qui parurent à Wittemberg, *in*-4. Il a fait imprimer en 1700, *De Homero Medico* : en 1703, *De Embryone in ovulo antè conceptionem existente* : en 1706, *De curatione morborum per carmina* : en 1711, *Liber de lapidicina microscomica* : en 1712, *De balneis valetudinis causâ adhibitis* : en 1715, *Commentatio de Febre querquera ex antiquitate erutâ. De usu & abusu venæ sectionis in curandis Febribus*. En 1715 & 1718, on a encore publié à Wittemberg trois décades de ses observations anatomiques.

Le célebre *De Haller* parle de *Jean-Godefroid Brendel*, son Collegue à Gottingue, qui a donné en 1738, *in*-4, une nouvelle figure & bonne description de la valvule d'*Eustachi*. On lui doit encore quelques dissertations académiques, dont le recueil a paru à Gottingue en 1740, *in*-4, sous le titre de *Fasciculus Observationum Medicinalium*. Depuis cette année jusqu'en 1755, il a publié beaucoup d'autres dissertations intéressantes, sur l'Anatomie, la Chirurgie & la Pratique. Cet Auteur mourut à Gottingue le 18 Janvier 1758, âgé de 47 ans.

BRESMAL (Jean-François) étoit de Tongres, où il naquit vers l'an 1660. Après ses premieres études, il se rendit à Louvain, s'y appliqua à la Médecine pendant quatre ans, & passa ensuite en France, pour y prendre le bonnet de Docteur qu'il reçut en 1688 ou 1689. De retour dans sa patrie, il se fixa à Liege, & il y exerça son Art avec distinction, au moins depuis 1698 jusqu'en 1722. On a de lui plusieurs Ouvrages, dont les titres suffisent pour nous apprendre le principal objet de son application :

La circulation des eaux, ou, l'Hydrographie des Minérales d'Aix & de Spa. Liege, 1699, & 1718, *in*-12.

Descriptio, seu, Analysis fontis S. Ægidii, mineralis, ferruginei, propè Tungros. Leodii, 1700, *in*-16. En François, Liege, 1701, *in*-12. Il y prouve que cette fontaine a beaucoup de rapport avec celle que Pline a décrite, *Lib.* XXXI. C. 2, lorsqu'il dit : *Tungri, civitas Galliæ, fontem habent insignem.*

Hydro-Analyse des Eaux minérales chaudes & froides de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Liege, 1703, *in*-12, Aix 1741, *in*-12.

Description des Eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet. Liege, 1710, in-12.

Parallele des Eaux minérales actuellement chaudes & actuellement froides du diocese & pays de Liege. Avec un avis au public, pour le préserver de la peste, des fievres pestilentielles & malignes, & d'autres maladies de pareille nature. Liege, 1721, in-8.

BREST, (Vincent) Chirurgien François, étudia sa profession à Montpellier en 1710 & 1711. Il alla ensuite en Angleterre, & se fit recevoir à la Maîtrise en Chirurgie à Londres, où il obtint un brévet de Chirurgien-Ventouseur du Prince de Galles. Après s'être annoncé au public, en 1732, par une dissertation en Anglois sur les maladies vénériennes, il passa la même année en Russie, dans l'espoir d'y faire meilleure fortune qu'en Angleterre; mais comme il y fut mal reçu, il revint à Londres en 1734, & se rendit bientôt après en Portugal. Avant de quitter la grande Brétagne, il publia une *Dissertation sur l'usage du mercure dans les maladies vénériennes & autres, & sur la maniere de s'en servir avec succès, sans salivation.* Londres, 1735. C'est la production d'un Charlatan, qui se dit possesseur d'un remede souverain contre les maladies vénériennes les plus rebelles & les plus invétérées. Le traitement de ces maladies par des spécifiques annoncés avec éclat & cachés avec mystere, est ordinairement la derniere ressource des aventuriers.

BRETHOUS, fils d'un Chirurgien de Bordeaux, s'appliqua avec tant de succès sous *François Colot* & *Duverney*, qu'il se distingua au commencement de ce siecle à Lyon, en qualité d'Anatomiste & de Lithotomiste. Le dépit le rendit Auteur: voici quelle en fut l'occasion. *Vallant*, Médecin de Lyon, & *Laurès*, Chirurgien de la même ville, ayant entrepris un Cours public d'Anatomie, *Brethous*, qui étoit un des auditeurs, se crut en droit de faire quelques objections, & de proposer quelques difficultés aux Démonstrateurs qui avoient promis de les résoudre. Mais bien loin d'en donner la solution, » un enfant » d'Esculape, dit celui dont nous parlons, » que je rencontrai dans la cour me » signifia, parlant en ma personne, que si je revenois davantage, je recevrois » une volée de coups de bâtons » *Brethous* sensible à cet outrage, fit imprimer une notice de leurs leçons, avec des remarques judicieuses sur les erreurs que *Vallant* & *Laurès* avoient débitées en public. L'Ouvrage a paru sous ce titre:

Lettres sur différens points d'Anatomie. Lyon, 1723, in-12. Les Démonstrateurs répondirent à la critique de *Brethous*, mais d'une maniere lâche & indécente.

BRETIN, (Philibert) né en 1550 à Auxone, petite ville de Bourgogne, étudia la Médecine dans l'Université de Dole, où il fut reçu au Doctorat le 19 Mars 1574. C'est à Dijon qu'il se fixa & qu'il fit sa profession jusqu'à sa mort arrivée le 29 Juin 1595. Ce Médecin est plus connu par ses Poésies & ses Ouvrages de Littérature, que par ceux qui ont rapport à son Art. On fait qu'il a revu & corrigé la Chirurgie de *Gui de Chauliac*, qu'il a traduit les Aphorismes d'*Hippocrate*, qu'il a écrit un Traité *De claris Medicis*; mais on doute que sa traduction ait été imprimée, & l'on ne connoît point le Traité *De claris Medicis.*

BRÉTONNAYAU, (Réné) Médecin qui vécut vers la fin du XVI ſiecle, étoit de Vernantes en Anjou. Il exerça ſa profeſſion à Loches en Touraine, & mérita les éloges de *François de la Croix* du Maine qui en parle dans ſa *Bibliotheque Françoiſe*, & le fait paſſer pour un homme autant habile dans la Poéſie, que dans la Médecine. C'eſt apparemment ſur un Ouvrage publié en Vers François, que *La Croix* apprécie le mérite de *Brétonnayau*; mais ce n'eſt point en comparant ſa verſification avec celle de nos jours, qu'il en faut juger. L'Auteur a d'ailleurs traité ſon ſujet avec une liberté permiſe ſans doute de ſon tems; car un Poëte qui prendroit aujourd'hui ce ton, ſeroit preſque ordurier, comme le dit, M. *Goulin* dans ſa Lettre à M. *Fréron*, où il analyſe l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie publiée par M. *Portal.* C'eſt mal-à-propos que ce dernier attribue à *Brétonnayau* un Ouvrage Latin, intitulé : *De generatione hominis Tractatus, variis & multis obſervationibus refertus.* Notre Médecin n'a rien écrit de pareil en cette Langue ; ſon Ouvrage qui eſt en Vers François, a paru ſous ce titre :

La génération de l'homme & le temple de l'ame, avec autres Œuvres poëtiques extraites de l'Eſculape de Réné Brétonnayau. Paris, 1583, *in*-4. Au revers du frontiſpice on lit :

LES TRAICTEZ CONTENUS EN CEST OEVVRE.

La Génération de l'homme. — *L'Effort de Vénus. L'Arc de Cupidon. La Génération.*

La conception de l'homme & de la ſtérilité, des cauſes d'icelle & de ſa curation.
Le Temple de l'ame.
La Fabrique de l'œil.
Le Cœur ou le Soleil du petit monde, où il y a un ample diſcours des pouls & du ris.
Le Foie ou le Temple de Nature humaine.
Le Phrénétique, & ſa cure.
Le Mélancholique, & ſa cure.
La Pierre, & ſa cure.
La Colique, & ſa cure.
Les Gouttes.
Des Hémorrhoïdes, & leur cure.

La décoration ou embelliſſement de la face, des dents & des mains, avec un ample diſcours ſur leſdites mains.
Le Singe.

Voici un échantillon de l'Ouvrage de *Brétonnayau*; il ſuffit pour juger des talens du Verſificateur. *La génération de l'homme.* Il commence ainſi, *fol.* 9.

Juſques icy lizeur ſoubs la plaiſante feinte
D'un fort, & d'un Archer j'ay la forme dépeincte,

Des

Des membres naturels, qui fertilement pleins
Repeuplent l'un & l'autre hémiſphere d'humains.
C'eſt affin que la femme, encore qu'elle ſache
Que c'eſt, en me liſant, modeſte ne ſe faſche,
Et que la fille auſſi, qui ja s'en doute bien,
Feigne honteuſement de n'y entendre rien.
Or ſans diſſimuler à chanter je m'appreſte
Ce qui ne fera point rougir la femme honneſte,
Ny le teint virginal, la génération
De l'homme, & les moyens de la conception.

BRETTSCHNEIDER. (Jean) Voyez PLACOTOMUS.

BREUGHEL (Pierre) de Boiſleduc, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue, mais il fut aggrégé à l'Univerſité de Louvain par Philippe II, Roi d'Eſpagne, qui lui donna une Chaire de Profeſſeur extraordinaire. La réputation qu'il s'acquit dans la pratique de la Médecine ne lui permit guere de remplir ſes devoirs académiques ; comme il étoit ſouvent appellé chez les principaux Seigneurs des Pays-Bas, cela l'obligea à faire des abſences qui l'empêcherent de vaquer aux fonctions de ſa Chaire. Il mourut le 22 Mai 1577, & fonda, par ſon teſtament, le College qui porte encore aujourd'hui ſon nom à Louvain. Il avoit fixé le nombre des Bourſiers à ſix, dont un, s'il étoit de ſa parenté, pouvoit étudier la Théologie ou le Droit ; mais les cinq autres devoient néceſſairement s'appliquer à la Médecine. La modicité des revenus aſſignés pour l'entretien de la fondation, a fait réduire les Bourſiers à un plus petit nombre.

BREYNIUS, ou BREYN (Jacques) naquit à Dantzic le 14 Janvier 1637, dans une famille originaire du Brabant. Il étudia la Médecine à Leyde, où il s'appliqua particulierement à la Botanique ; il eut même toute ſa vie tant de goût pour cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il fit pluſieurs voyages en Hollande pour s'y perfectionner. Ce Médecin vécut en homme privé dans ſa patrie ; & quoiqu'on lui eut offert la Chaire de Botanique en l'Univerſité de Leyde, il préféra le genre de vie, qu'il s'étoit choiſi, aux emplois qui l'en auroient diſtrait, & mourut à Dantzic le 25 Janvier 1697. On a de lui un grand nombre d'obſervations botaniques dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne ; mais il ne s'eſt point borné à cela, il a publié quelques Ouvrages d'une étendue infiniment plus conſidérable. Tels ſont :

Exoticarum, aliarumque minùs cognitarum plantarum Centuria prima, cum figuris æneis. Accedunt Wilhelmi Ten Rhyne excerpta ex Obſervationibus ſuis Japponicis, Phyſicis &c. Fructice Thée : item Faſciculus rariorum plantarum ab eodem Ten Rhyne in Promontorio Bonæ Spei collectarum & ex India ad Jacobum Breynium tranſmiſſarum. Gedani, 1678, *in-fol.* L'Auteur eſt demeuré à la premiere Centurie. C'eſt un bel Ouvrage, où il eſt principalement parlé des plantes des Indes qui ſe cultivoient alors dans les

jardins des Pays-Bas, ainsi que de celles qui se voyoient en Prusse & à Schwalbach. Les planches sont bien gravées; mais *Jacques Breyn* en avoit promis vingt autres qui n'ont jamais paru.

Prodromus Fasciculi rariorum plantarum. Gedani, 1680, *in*-4.

Prodromus Fasciculi rariorum plantarum secundus. Ibidem, 1689, *in*-4. Les deux ensemble, 1739, *in*-4. On y trouve les mêmes plantes que dans le premier Ouvrage que nous avons indiqué.

Jean-Philippe Breyn, fils de *Jacques*, savant Naturaliste de ce siecle, avoit pris le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde vers la fin du précédent. Il a été reçu dans la Société Royale de Londres, & dans l'Académie des curieux de la Nature, sous le nom de *Callimachus*; il a fourni quelques Mémoires intéressans à l'une & à l'autre de ces Compagnies; mais il a fait quelque chose de mieux, car le public lui est redevable des Ouvrages suivans :

De Radice Gin-sem seu Nisi, & Chrysanthemo bidente Zeylanico, Acmella dicto. Lugduni Batavorum, 1700, *in*-4. *Gedani*, 1700, 1731, 1739, *in*-4. *De fungis officinalibus. Leidæ*, 1702, *in*-4.

Historia Naturalis Cocci Radicum Tinctorii, quod Polonicum vulgò audit, præmissis quibusdam Coccum in genere & in specie, Coccum ex Ilice quod grana Kermes, & alterum Americanum quod Cochinilla Hispanis dicitur, spectantibus. Gedani, 1731, *in*-4. La cochenille de Pologne est un insecte hémiptere, petit, rond, un peu moins gros qu'un grain de Coriandre, plein d'un suc purpurin, & qu'on trouve adhérent, vers la fin de Juin, à la racine d'une espece de Renouée ou Centinode, que *Ray* a nommée *Polygonum cocciferum incannum flore majori perenni*. Le *Polygonum* est abondant dans le Palatinat de Kiovie & dans les lieux déserts de l'Ukraine, de la Podolie, de la Volhinie, du grand duché de Lithuanie, & même dans la Prusse du côté de Thorn.

Schediasma de Echinis. Gedani, 1732.

Dissertatio de Polythalamiis, novâ Testaceorum classe. Adjicitur Commentarius de Belemnitis Prussicis. Ibidem, 1732, *in*-4.

Il a publié à Dantzic, en 1726, une dissertation Latine sur l'agneau végétal de Tartarie, appellé vulgairement *Borometz*; mais il avoue qu'il n'a pu parvenir à découvrir le genre de plante qui fournit cette espece de Zoophyte, dont tant de Naturalistes ont parlé.

BRIGANTI, (Annibal) célebre Médecin & Philosophe du XVI siecle, étoit de Chieti dans le Royaume de Naples. *Toppi*, qui en fait mention dans sa Bibliotheque, lui donne les Ouvrages suivans :

Auvisi & Avertimenti intorno al governo di preservarsi di pestilenza. Naples, 1577, *in*-4.

Auvisi & Avertimenti intorno alla preservatione e curatione de Morbilli, e delle Variole. Naples, 1577, *in*-4.

Manget & *Séguier* le disent Auteur de ceux-ci :

Due Libri dell'Istoria de i semplici aromati e altre cose, che vengono portate dall'Indie Orientali pertinenti all'uso della Medicina, di Garzia dall'Orto, Medico Portughese, con alcune brevi annotazioni di Carlo Clusio : e due altri Libri parimente di quelle che si portano dall'Indie Occidentali di Nicolo Monardes, Medico di Siviglia. Venise, 1582,

in-4, 1605, in-8. *Briganti* a mis ce recueil en Italien. Il y a encore une édition de Venise, 1616, in-8, avec une Lettre de *Prosper Borgarucci* sur les drogues du cabinet de *Calceolari* à Vérone.

BRIGGS (Henri) naquit en 1560 dans un hameau nommé Warley-Vod, dans la province d'Yorck; c'est au moins ainsi que le disent plusieurs Auteurs. Il fit ses premieres études dans une Ecole de Grammaire qui étoit proche du lieu de sa naissance, & delà il alla au College de Saint Jean à Oxford, où il prit le degré de Bachelier-ès-Ars en 1581, celui de Maître en 1585, & la qualité de Membre en 1588. Comme il s'appliqua beaucoup aux Mathématiques & qu'il y fit de grands progrès, il fut reçu Lecteur & Examinateur en cette Science, l'an 1592. Il n'avoit pour objet dans cette étude, que de se disposer à celle de la Médecine qui avoit fixé toute son attention; & il s'appliqua encore à celle-ci avec tant de succès, qu'il parvint aussi à la charge de Lecteur & d'Examinateur. Mais les charmes, dont sont enivrés les amateurs des Sciences exactes, le rappellerent bientôt à ses premieres études; & la Chaire de Mathématiques qu'on lui donna au College de Gresham en 1596, le décida à abandonner la Médecine, pour ne s'occuper désormais que d'un seul objet. Il tint ferme dans ce dessein jusqu'à sa mort arrivée le 26 Janvier 1630, dans la 70e année de son âge. C'étoit un grand homme de bien, d'un accès facile à tout le monde, sans envie, sans orgueil & sans ambition. Toujours gai, méprisant les richesses, content de son sort, il préféra l'étude & la retraite aux postes les plus brillans & les plus honorables, & prouva par-là que la culture des Sciences conduit à la sagesse, c'est-à-dire, à la véritable Philosophie.

BRIGGS, (Guillaume) Médecin natif de Norwich, qui, après avoir voyagé en différens pays, vint s'établir à Londres, où il se fit généralement estimer. Son mérite lui procura une place dans la Société Royale, & sa science, celle de Médecin ordinaire du Roi Guillaume III, ainsi que la direction de l'Hôpital de Saint Thomas dans Sonthwark. Il mourut généralement regretté le 4 Septembre 1704, à l'âge de 62 ans.

Briggs a particulierement étudié l'œil, & il en a tellement développé tous les replis, qu'il est le premier qui ait bien fait connoître les nerfs optiques, la rétine & les conduits lymphatiques de cet organe. C'est à ce titre qu'il a passé pour un judicieux Anatomiste & un Scrutateur laborieux de la Nature. Les Ouvrages que nous avons de lui, sont les dépositaires de ses recherches. L'un intitulé : *Ophthalmographia, sive, oculi ejusque partium descriptio anatomica*, a paru à Cambridge en 1675, in-8; l'autre qui porte le titre de *Theoria Visionis*, fut d'abord imprimé en Anglois dans les Transactions Philosophiques en 1682, mais comme l'Auteur ne tarda pas à le mettre en Latin, on en eut bientôt deux éditions en cette Langue, Londres, 1685, in-8, Leyde, 1686, in-12, avec son *Ophthalmographia*. *Newton*, & d'autres Savans ont fait de grands éloges de ces deux Traités. On a encore un écrit en Anglois de la façon de ce Médecin, dans les Transactions Philosophiques; il y rapporte deux cas singuliers par rapport à la vision. Il a aussi donné un Mémoire en Latin, où il rend raison de l'état d'un jeune homme qui avoit la vue bonne pendant le jour, mais qui ne voyoit pas le soir.

BRIGTH, (Timothée) Médecin du XVI siecle, étoit de Cambridge, ville d'Angleterre qui est fameuse par son Université. Les Ouvrages que nous avons de lui, roulent sur des matieres assez intéressantes; mais ils n'en vaudroient que mieux si l'Auteur n'avoit pas tant copié les Anciens. Non content d'avoir adopté ce qu'il y a de bon dans leurs maximes, il a encore voulu faire revivre des usages qui ne s'accordoient plus avec les mœurs de son siecle. Voici les titres de différens Traités que ce Médecin a mis au jour :

De dyscrasia corporis humani Therapeutica. Londini, 1583, in-8.

Treatise of Melancholy. Londres, 1586, in-12.

Hygieine, seu, de sanitate tuenda, Medicinæ pars prima. Francofurti, 1588, in-8, 1598, in-16.

Therapeutica, hoc est, de sanitate restituenda, Medicinæ pars altera. Ibidem, 1589, in-8, 1598, in-16.

BRISSEAU, (Pierre) Docteur de la Faculté de Montpellier, étoit de Paris. Il se fit inscrire au College des Médecins de Tournay le 13 Juin 1677, & il jouit successivement des trois pensions que le Magistrat de cette ville accorde, ou à l'ancienneté, ou au mérite de ses Médecins. Il servit dans les Hôpitaux de Louis XIV, tant à Mons qu'à Tournay; & lorsque le Parlement de cette derniere ville fut transféré à Cambray, après le siege des Alliés en 1709, *Brisseau* se rendit à Douay, où il mourut le 10 Septembre 1717, à l'âge de 86 ans. On a de lui :

Traité des mouvemens sympathiques. Valenciennes, 1682, in-12. Mons, 1692, in-12.

Dissertation sur la saignée. Tournay, 1692, in-12.

Lettre à M. Fagon, premier Médecin du Roi, touchant une Fontaine minérale découverte dans le Diocese de Tournay. C'est celle de Saint Amand.

Nouvelles observations sur la cataracte. Tournay, 1706, in-12. L'Auteur doit être regardé comme un des premiers qui aient mis le siege de la cataracte dans le crystallin. Il envoya son Ouvrage à Paris en 1705, & on refusa de l'approuver. Celui d'*Antoine Maître-Jan* qui soutient la même opinion sur la cataracte, ne parut qu'en 1707; conséquemment *Brisseau* ne l'avoit point vu, lorsqu'il écrivit le sien; d'où il s'ensuit que c'est à tort qu'on a voulu faire honneur à celui-là de la publication d'une découverte, dont celui-ci a le mérite de l'ancienneté sur lui.

Lettre touchant les remedes secrets. 1707.

Suite des observations sur la cataracte, Tournay, 1708, in-12. Cet Ouvrage, & le premier qu'il a écrit sur cette matiere, ont été publiés ensemble, Paris, 1709, in-12. En Allemand, Berlin, 1743, in-8.

Michel Brisseau, fils du précédent, naquit à Tournay & fut enrégistré au College des Médecins de cette ville le 10 de Septembre 1696. Il passa ensuite à Douay, où il prit le bonnet de Docteur, parvint à la Chaire de Professeur Primaire de la Faculté, & devint Médecin des Hôpitaux du Roi. Il est mort dans le mois de Mars 1743, & il a laissé des observations anatomiques imprimées à Douay en 1716, in-12, & depuis, avec l'Anatomie chirurgicale de *Jean Palfin*.

BRISSOT, [Pierre] né à Fontenay-le-Comte en 1478, reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1514, Il se fit d'abord une étude sérieuse de la doctrine des Arabes, mais il abandonna bientôt ces premiers Maîtres, pour ne s'attacher qu'aux Médecins Grecs, dont il devint le plus zélé partisan. Ce ne fut point par inconstance qu'il changea de façon de penser. Comme il avoit remarqué que la plupart des Ouvrages qui portent le nom des Médecins Arabes, ne sont que des traductions informes des Livres Grecs, il ne tarda pas à s'appercevoir encore que la doctrine de l'ancienne Ecole y étoit bien souvent mal traitée, quelquefois même déshonorée par les traits de cette vanité Arabesque, dont les Traducteurs avoient parsemé leurs Ouvrages. Ces reproches ne regardent cependant point la généralité des Médecins Arabes; il en est parmi eux qui se sont distingués de la foule & qui ont fait honneur à leur Profession; mais ils n'en doivent pas moins céder le pas aux Grecs, leurs Maîtres & les nôtres.

Brissot passa un tems considérable en Portugal. L'amour de la Botanique l'avoit conduit dans ce Royaume; il étoit même dans le dessein d'aller herboriser jusques dans le nouveau monde; mais il s'arrêta à Ebora, où il mourut en 1522. Il ne voulut jamais se marier, de peur d'être distrait de ses études par les embarras du ménage; & comme il n'étoit point avide du gain, quand il avoit la valeur de deux testons dans sa poche, il refusoit souvent d'aller voir les malades chez qui on le demandoit. Ce n'étoit point par humeur qu'il en agissoit ainsi; c'étoit par attachement à l'étude qu'il ne quittoit qu'avec peine: conduite singuliere qui l'exposa à mille reproches. Mais l'amour de la science l'emporta toujours chez lui sur celui des richesses; dès qu'il avoit amassé de quoi vivre, il se renfermoit dans son cabinet tout aussi long-tems que de nouveaux besoins ne l'obligeoient pas d'en sortir. Nous avons de lui un Ouvrage qui fit beaucoup de bruit. Il est intitulé:

Liber de incisione venæ in pleuritide morbo, sive, Apologia quâ docetur per quæ loca sanguis mitti debeat in viscerum inflammationibus, præsertim in Pleuritide. Parisiis, 1525, in-4. *Ibidem*, 1538, 1622, 1630, in-8. Les deux dernieres éditions furent tellement augmentées par *Réné Moreau*, qu'il en a presque passé pour Auteur. *Basileæ*, 1529, in-8. *Venetiis*, 1539, avec d'autres pieces sur la même matiere.

Il y a une édition antérieure à toutes celles qu'on vient d'indiquer. Elle a surement paru du vivant de *Brissot*, puisqu'il ne composa cet Ouvrage que pour répondre à une longue & désobligeante lettre qu'il avoit reçue d'un de ses confreres, pendant son séjour à Ebora. Il avoit introduit dans cette ville, ainsi qu'à Paris, la méthode de saigner du côté affecté dans la Pleurésie; mais comme cette pratique ne plut pas à tout le monde, elle lui attira des censures séveres; on poussa même le ressentiment jusqu'à lui intenter une sorte de persécution, parce qu'il s'éloignoit de la doctrine des Arabes. Sa méthode a cependant prévalu dans l'esprit de plusieurs Médecins qui l'ont appuyée sur la raison & l'expérience. *Réné Moreau* l'a soutenue dans les éditions de l'Ouvrage de *Brissot* qui ont été publiées par ses soins; & malgré les clameurs, dont les Ecoles ont retenti contre lui, il a prouvé qu'il étoit quelquefois permis de penser au-

trement que les Arabes. De nos jours, *Daniel Triller* n'a rien négligé pour étayer le sentiment de *Brissot* sur la saignée directe, ainsi qu'on peut le voir dans son excellent Traité *De Pleuritide*, qui parut à Francfort en 1750, *in-8*.

BROECK. [Jean VANDEN] Voyez PALUDANUS.

BROECKHUYSEN, (Benjamin VAN) Ecrivain Hollandois du dernier siecle, est cité par M. *Paquot* qui en parle plus au long qu'aucun des Auteurs qui se sont appliqués à la matiere que je traite. Après ses premieres études & son cours de Philosophie, il passa aux Ecoles de Médecine & prit le bonnet de Docteur en cette Science. Revêtu de ce titre, il commença par être Médecin dans les armées; mais les soins qu'il se donna pour bien s'acquitter de cet emploi ambulant, lui en mériterent un sédentaire; on le nomma Médecin des ville & forts de Boisleduc, & en même tems Professeur de Philosophie & de Médecine dans l'Ecole de cette ville. Il fut encore l'un des Médecins ordinaires de Charles II, Roi d'Angleterre, auquel il ne survécut que peu d'années; car on met sa mort en 1686. On a de lui l'Ouvrage suivant :

Œconomia corporis animalis, sive, cogitationes succinctæ de mente, corpore & utriusque conjunctione, juxta methodum Philosophiæ Cartesianæ deductæ. Noviomagi, 1672, *in-12*. *Amstelodami*, 1683, *in-4*. *Goudæ*, 1685, *in-8*, sous le titre d'*Œconomia animalis ad circulationem sanguinis breviter delineata. Hagæ Comitis*, 1687, *in-4*, sous celui de *Rationes Philosophico-Medicæ Theoretico-Practicæ*. Sa Physiologie est vraiment toute Cartésienne; il pousse même l'esprit de systême jusqu'à supposer un feu dans le cœur, au moyen duquel le sang est tellement raréfié, qu'il est obligé d'enfiler la route des arteres.

BROEN, (Jean) Docteur en Médecine & Professeur en cette Science dans les Ecoles de Leyde, a publié quelques Ouvrages vers la fin du dernier siecle. On remarque les deux suivans dans les Bibliographes qui parlent de lui.

Exercitatio Physico-Medica de duplici bile Veterum. Lugduni Batavorum, 1685, *in-12*.

Animadversiones Theoretico-Practicæ in Henrici Regii Praxim Medicam. Ibidem, 1695, *in-4*.

Comme il laissa en mourant trois Manuscrits qu'il avoit mis en état de voir le jour, l'un sous le titre d'*Œconomia hominis*, l'autre sous celui d'*Exercitationes Theoretico-Practicæ de operationibus medicamentorum*, & le dernier intitulé : *Compendium Chymicum* ; ses héritiers les livrerent à l'Imprimeur qui les publia, avec les précédens, sous le titre d'*Opera Medica. Roterodami*, 1703, *in-4*.

BROEUCQUEZ (Jean-François DU) naquit à Mons en Hainaut l'an 1690. Ses parens étoient de Belœil près d'Ath, mais la guerre allumée entre Louis XIV & l'Espagne, & les ravages que les Anglois, joints aux Espagnols, firent dans la plupart des villages du Hainaut, les avoient obligés de se retirer à Mons. Ce fut dans le College de Houdain de cette ville que celui dont nous parlons, fit son cours d'Humanités. Il se rendit ensuite à Louvain pour celui de Philosophie, & dès qu'il l'eut fini, il passa aux Ecoles de Médecine dans la même Université, & s'appliqua à l'étude de cette Science sous les Docteurs *Laurent Peeters*, *Henri Somers* &

Philippe Verheyen. Les progrès qu'il fit sous ces Maîtres, lui mériterent les honneurs de la Licence en 1712, & en quittant Louvain, il alla exercer sa profession à Belloeil, d'où il sortit au bout de quatorze ans, pour venir s'établir à Mons. Il y jouit de beaucoup de réputation, mais il vécut assez mal avec ses confreres qu'il ne cessa de censurer; peut-être n'eut-il pas toujours tort. Sa conduite n'auroit cependant été que plus louable, s'il eût mis plus de sociabilité dans ses manieres & moins d'aigreur dans la dispute. Ce Médecin mourut subitement le 11 Juillet 1749, & laissa deux petits Ouvrages de sa façon :

Réflexions sur la méthode de traiter les fievres par le Quinquina. Mons, 1725, *in*-12. Il y montre le bon & le mauvais usage qu'on peut faire de ce remede.

Preuves de la nécessité de regarder les urines, & de l'usage que le Médecin en doit faire pour la guérison des maladies. Mons, 1729, *in*-12. Ce Traité fut vivement attaqué par M. *Narez*, Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Louvain. Voyez l'Article de ce dernier.

Antoine-François, quatrieme fils de celui dont je viens de parler, vint au monde à Belloeil en 1723. Il fit ses Humanités sous les Peres Jésuites de Mons, & sa Philosophie, sous ceux de la même Compagnie à Douay, où il finit son cours en 1743. Décidé qu'il étoit d'embrasser la profession de son pere, il se rendit à Louvain, se mit en pension chez le Docteur *De Villers*, & fut reçu à la Licence en 1747. A son retour à Mons, il se forma à la pratique sous les yeux de son pere, qu'il remplaça bientôt chez la plupart des malades qui l'avoient eu pour Médecin. Il mérita leur estime à son tour, & s'y soutint jusqu'en 1767, qui est l'année de sa mort. Ses Ouvrages sont :

Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfans, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte. Mons, 1754, *in*-12.

Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la Médecine prescrit aux malades & aux convalescens. Mons, 1757, *in*-12.

BRONZERIO (Jean-Jérôme) naquit en 1577 à Abbadia, qui est un bourg près de Rovigio, petite ville d'Italie dans l'Etat de Venise. Appliqué par goût à l'étude des Belles-Lettres, de la Philosophie, de l'Astronomie & de la Médecine, il y fit les plus grands progrès ; il en fit en particulier de si grands dans cette derniere Science, que la Faculté de Padoue lui accorda le bonnet de Docteur en 1597, c'est-à-dire, dans sa vingtieme année. La pratique de la Médecine lui fit beaucoup d'honneur ; Padoue, Venise, Belluno, admirerent ses talens ; & ce fut dans cette derniere ville qu'il mourut en 1630, à l'âge de 53 ans.

Ce Médecin étoit un homme d'un rare mérite, bon, franc, honnête, &, pour tout dire, un véritable Savant. Ces qualités lui ont procuré d'illustres amis ; *Albertin Papafava*, *Albertin Barisoni*, *Jacques Zabarella*, *Martin Sandelius*, *Fortunio Liceti*, le Cardinal *Priuli*, *Cremoniani*, *Jean Rhodius*, &c., sont ceux qui lui ont donné le plus de part dans leur familiarité & leur estime. Il étoit difficile d'aimer les Lettres, sans avoir de la considération pour *Bronzerio* ; on en eut même pour les Ouvrages qu'il a publiés sous ces titres :

De innato calido & principatu Jecoris. Patavii, 1626, *in-4*. Il vit bien que la ſanguification ne ſe faiſoit pas dans le foie, puiſqu'il remarqua que ce viſcere n'eſt point rouge dans les poiſſons ; mais il n'oſa contredire *Galien* qui dominoit alors dans les Ecoles.

De principio effectivo ſemini inſitô. Venetiis, 1627, *in-4*.

Ce fut au ſujet de ces Ouvrages que *Jean Rhodius* lui fit cette épigramme :

Divini pandens genium, Vir magne, caloris,
Ingenii tradis digna calore tui.
Primos fœcundi jungis dum ſeminis ortus,
Te natum æthereô ſemine monſtrat opus.
Liberi ab inviſa reliquos rubigine ſervent,
Totum te Muſis afferit iſte Liber.

BROSSARD, Chirurgien François, exerçoit ſon Art à la Chatre en Berri vers le milieu de ce ſiecle. C'eſt à lui qu'on a l'obligation d'avoir rappellé l'uſage de l'Agaric dans la Chirurgie, & d'avoir prouvé que cette excroiſſance végétale a la propriété d'arrêter les hémorrhagies. *Dillen*, Médecin Allemand, avoit déja parlé de l'Agaric, dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, à propos de ſes effets pour arrêter le ſang, enſuite de l'application des ſang-ſues. Mais ce remede étoit tombé dans l'oubli ; au moins ne le connoiſſoit-on pas en France, quand *Broſſard* obtint de Louis XV une gratification & une penſion en récompenſe de la publication de ſon ſecret. Il eſt vrai qu'on a annoncé cette prétendue découverte avec trop d'emphaſe, & qu'on s'eſt bientôt apperçu que l'Agaric ne remplit pas toutes les vues pour leſquelles on l'a propoſé ; mais il eſt encore vrai que le Chirurgien dont je parle, a rendu ſervice à l'humanité, en tirant de l'oubli un médicament qui eſt utile à bien des égards.

BROSSE, (Gui DE LA) grand oncle du célebre *Fagon*, étoit de Rouen. Ses talens lui mériterent la place de Médecin ordinaire de Louis XIII, dont il s'acquitta avec honneur. Il étoit au ſervice de ce Prince, lorſqu'il ſe ſignala par une action généreuſe, qui ne peut partir que d'une ame bienfaiſante & dévouée au bien public. Comme il aimoit la Botanique & qu'il avoit en vue de faciliter les progrès de cette belle Science, il donna au Roi le fonds où eſt aujourd'hui le ſuperbe jardin des plantes de Paris. Mais comme cela ne ſuffiſoit pas, & qu'il falloit encore y nommer des Profeſſeurs & fournir aux autres fraix que demandoit cet établiſſement, il ſollicita le Cardinal de Richelieu avec tant d'inſtance, il le preſſa même ſi vivement de pourvoir aux dépenſes néceſſaires, qu'on peut dire qu'il en arracha, pour ainſi parler, les moyens de faire ſubſiſter ce jardin, dont la fondation fait tant d'honneur à ſon Miniſtere. Ce bel établiſſement commença en 1626, & *La Broſſe* en fut nommé le premier Intendant. En 1633, le nombre des plantes étoit déja aſſez conſidérable pour mériter que ce Médecin en donnât la deſcription ; & comme il travailla toute ſa vie

vie à enrichir ce Jardin, le nombre des plantes étoit plus confidérable encore, lorfqu'il mourut en 1641. Les Ouvrages qu'il a laiffés, ont prefque tous rapport à cet établiffement.

Traité de la pefte. Paris, 1623, *in-8.*

Deffin du Jardin Royal, pour la culture des plantes médicinales, à Paris, avec l'Edit du Roi touchant l'établiffement de ce Jardin en 1626. Paris, 1628, *in-8.*

De la nature, vertu & utilité des plantes, & deffin du Jardin Royal de Médecine. Paris, 1628, *in-8*, 1640, *in-folio*, avec cinquante figures en cuivre.

Avis pour le Jardin Royal des plantes que le Roi Louis XIII veut établir. Paris, 1631, *in-4.* Le même fous cet autre titre :

Avis défenfif du Jardin Royal des plantes médicinales. Paris, 1636, *in-4.* On trouve différentes pieces dans cet Ouvrage ; 1°. Mémoire des plantes ufageres & de leurs parties, que l'on doit trouver à toutes les occurrences, foit récentes ou feches, felon la faifon, au Jardin Royal des plantes, enfemble les fucs, eaux fimples & diftillées, les fels & les effences ; 2°. Edit du Roi Louis XIII pour l'établiffement du Jardin des plantes médicinales, du mois de Janvier 1626 ; 3°. Cinq Lettres de l'Auteur, écrites à M. Bouvart, au Roi Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, au Garde des Sceaux & au Surintendant des Finances, au fujet de l'établiffement de ce Jardin ; 4°. Defcription du Jardin Royal des plantes médicinales, avec le catalogue des plantes qui y font.

Defcription du Jardin Royal des plantes médicinales, établi par le Roi Louis le Jufte à Paris ; contenant le catalogue des plantes qui y font de préfent cultivées, enfemble le plan du Jardin. Paris, 1636, 1641 & 1665, *in-4.*

Eclairciffement contre le Livre de Beaugrand, *intitulé Géoftatique.* Paris, 1637, *in-fol.*

L'Ouverture du Jardin Royal des plantes médicinales de Paris. Paris, 1640, *in-4.*

Recueil des plantes du Jardin du Roi : grand *in-folio* gravé. Cette collection ne renferme que quarante-cinq planches. Elle fut entreprife fous la direction de *Gui de la Broffe :* mais elle auroit contenu une quantité de gravures bien plus confidérable, fi un accident inconnu n'eût gâté les planches & détruit la plus grande partie de ces deffins précieux. MM. *Vaillant* & *Antoine de Juffieu* fauverent ce qui exifte, & en firent tirer feulement une foixantaine d'exemplaires qu'ils diftribuerent à leurs amis. On en voit un au Cabinet des Eftampes de la Bibliotheque du Roi de France. M. *De Haller* parle d'un exemplaire qu'il a dans la fienne, & qui contient les planches des fimples étrangers affez proprement gravées ; il remarque cependant que toutes les figures ne font pas également parfaites.

BROSSE, ou DE BROCHE (Pierre LA) naquit en Touraine de baffe extraction, mais comme il avoit beaucoup d'efprit, il releva l'obfcurité de fa naiffance par fon habileté dans la Chirurgie. Il fe rendit à la Cour de Saint Louis, & ne tarda point à obtenir la place de Chirurgien de Philippe de France, depuis Roi, fous le nom de Philippe III, furnommé le Hardi. Ce Prince s'attacha fi fortement à *La Broffe*, qu'il ne fut pas plutôt parvenu à la Couronne, qu'il le nomma fon Chambellan & fe laiffa entierement gouverner par ce Favori. Mais l'élévation rendit *La Broffe* infolent ; il ofa même attenter à la vie des plus grands Seigneurs du Royaume. Il empoifonna, en 1276, Louis de

France, fils aîné de Philippe & d'Isabeau d'Arragon, sa premiere femme, & tâcha ensuite de persuader au Roi que Marie de Brabant avoit fait cet empoisonnement pour approcher de la Couronne quelqu'un des enfans du second lit. L'ambition lui fit commettre plusieurs autres crimes, & comme ils ne tarderent pas à venir à la connoissance de Philippe le Hardi, ce Roi assembla son Conseil à Vincennes. Il y fut résolu d'arrêter *La Brosse* & de le conduire à Paris, d'où il fut transféré à Janville en Beauce; mais ayant été ensuite ramené dans la capitale, on lui fit son procès en présence de quelques Barons, & on le condamna à être pendu & ses biens confisqués au Roi; ce qui fut éxécuté en 1276. Le Duc de Bourgogne, le Duc de Brabant, le Comte d'Artois, & plusieurs autres Seigneurs voulurent voir cette exécution; il s'y trouva aussi un grand nombre de Gentils-hommes, à qui la mort de ce méchant faisoit beaucoup de plaisir, parce qu'il leur avoit très souvent rendu de mauvais services auprès du Roi. Le Président Hénault parle de ce Chirurgien dans son Abrégé chronologique de l'Histoire de France. Voici ce qu'il en dit: « Pierre de la Brosse, autrefois Barbier de Saint Louis, devenu depuis le Favori de Philippe le Hardi, craignant le trop grand attachement que le Roi avoit pour la Reine Marie, sa femme, accuse cette Princesse d'avoir empoisonné Louis, fils aîné de Philippe du premier lit. La calomnie est découverte par une Religieuse ou Béguine de Nivelle en Flandre que l'on alla consulter. La Brosse est pendu. »

BROUZET, (N.) Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie de Béziers, sa patrie, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, a publié, en 1754, un Ouvrage imprimé à Paris en deux volumes *in-12*, sous le titre d'*Essai sur l'éducation médicinale des enfans, & sur leurs maladies.*

Ce Médecin reçut les honneurs du Doctorat à Montpellier, vers l'an 1736, vint ensuite à Paris, & après quelque séjour dans cette capitale, obtint la place de Médecin des Hôpitaux de Fontainebleau, où il est mort depuis plusieurs années.

BROWN, (Thomas) fameux Médecin & Antiquaire, étoit de Londres, où il naquit au commencement du XVII siecle. Il fut élevé dans le College de Pembrock à Oxford, & il y prit le degré de Maître-ès-Arts. Bientôt après cette cérémonie, il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine; mais comme il remarqua que la plupart de ses condisciples voyageoient pour se perfectionner dans cette Science, il imita leur exemple, & sortit d'Angleterre, en 1629, pour aller étudier dans les Universités étrangeres. Il prit le bonnet de Docteur hors du Royaume, & à son retour à Londres, il fut reçu dans le College des Médecins, à qui il fit beaucoup d'honneur par ses succès dans la pratique. Vers la fin de sa vie, il se retira à Norwich, où le Roi Charles II le créa Chevalier en 1671. C'est dans cette ville que *Brown* mourut en 1680. Il a laissé plusieurs Ouvrages en Anglois, qui ont été recueillis à Londres en 1686, *in-fol.* On y remarque celui intitulé: *La Religion du Médecin*, dont il y a grand nombre d'éditions Angloises. Il a aussi paru en Latin à Leyde en 1644, *in-12*, de la version de *Jean Merty-Werther*, & à Strasbourg, avec des notes, en 1652, *in-8*. On a encore une édition Françoise de 1668, *in-12*, & une autre en Alle-

mand. Mais il eft à propos de fe fouvenir que l'irréligion, qui fait la bafe de ce Traité, lui a mérité la cenfure la plus févere de la part des Catholiques Romains. *Haller* cite un autre Ouvrage du même Auteur, imprimé à Londres en 1646 & en 1673, *in-fol.*, en 1666, *in-4*, fous le titre de *Pfeudodoxia epidemica or Enquiries in the vulgar errors.* Il y a une verfion en Allemand publiée à Nuremberg en 1680, *in-4*; & l'Abbé Souchay en a donné une en François qui eft intitulée, *Effai fur les erreurs populaires.* Paris, 1733 & 1742, deux volumes, *in-12.* Cet Ouvrage étoit excellent pour le tems auquel *Brown* a vécu; il l'eft moins aujourd'hui, puifque les erreurs qu'il combat, font prefque tombées d'elles-mêmes, à la faveur des lumieres qui ont éclairé notre fiecle.

Edouard Brown, fils de *Thomas*, fut reçu Docteur en Médecine à Oxford le 4 de Juillet 1667. Comme il fe mit à voyager l'année d'après fa promotion, & qu'il continua fes courfes jufqu'en 1673, il amaffa beaucoup d'obfervations curieufes fur l'Hiftoire naturelle & la Médecine. Il étoit fi entendu dans ces deux Sciences, qu'elles lui avoient déja ouvert l'entrée de la Société Royale de Londres l'année qu'il commença fes voyages. Mais pour faire voir combien il avoit augmenté le fonds de connoiffances qui lui avoit mérité cet honneur, il ne fut pas plutôt revenu en Angleterre, qu'il donna au public deux relations de fes voyages en fa langue maternelle. La premiere contient les obfervations faites en Hongrie, en Servie, en Bulgarie, en Macédoine, en Theffalie, en Autriche, en Carinthie & en Carniole; la feconde a pour objet ce qu'il a vu de plus remarquable en Allemagne. Ces deux relations ont paru en François, Paris, 1674, *in-4*.

BROWNE, (Jean) Anatomifte du XVII fiecle, étoit Chirurgien ordinaire de Charles II, Roi d'Angleterre, & en même tems Chirurgien de l'Hôpital de Saint Thomas à Londres. Il a publié dans cette ville une Myographie, dont la plupart des planches font tirées de *Jules Cafferius*; mais il y a long-tems qu'on lui a reproché d'avoir gâté ces planches, en voulant les corriger, & de les avoir rendues plus défectueufes qu'elles n'étoient au fortir des mains de leur Auteur. Cette Myographie, qui contient trente-fept planches, parut en Anglois en 1681 & en 1697, *in-folio.* En Allemand, à Berlin en 1704 & à Leipfic en 1715, *in-folio.* Il y a auffi une traduction Latine, qui a été imprimée fous ce titre:

Myographia nova, five, mufculorum omnium in corpore humano hactenus repertorum accuratiffima defcriptio. Londini, 1684, *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1687, 1690, *in-folio. Amftelodami*, 1694, *in-folio.*

Ce Chirurgien a écrit quelques autres Ouvrages en fa langue maternelle. Tels font un Traité complet des plaies, imprimé à Londres en 1678, *in-quarto*; un Traité complet fur les tumeurs contre nature, publié dans la même ville en 1678, *in-octavo*; un Traité anatomico-chirurgical des glandes & des écrouelles, qui parut à Londres en 1684, *in-quarto.* Il parle, dans ce dernier Ouvrage, de la guérifon des écrouelles faite par l'impofition des mains des Rois d'Angleterre pendant l'efpace de 640 ans. Ce n'eft pas manquer de foi, que de ne pas croire à ce miracle.

On trouve plufieurs Médecins du même nom. *André Browne* a écrit, *De febribus tentamen theoretico-practicum. Edimburgi*, 1695, *in*-8. *Jean Browne* a publié des Inftitutes de Médecine en Anglois, Londres, 1714, *in*-8. *Jofeph Browne* a donné un Traité de la pefte dans la même Langue, Londres, 1720, *in*-8. C'eft un recueil de toutes les épidémies peftilentielles du XVII fiecle. *Patrice Browne* eft Auteur d'un Ouvrage intitulé : *The civil and natural hiftory of Jamaica, in thrée parts.* Londres, 1756, *in-folio*, avec cinquante planches. On y trouve un détail circonftancié des principales productions foffiles, végétales & animales de cette ifle de l'Amérique. *Richard Browne* a fait imprimer, en Anglois, l'an 1729, un effai fur les effets du chant, de la mufique & de la danfe fur le corps humain, dans lequel il traite de la nature des maladies de la rate & des vapeurs. Cet effai a paru en Latin à Londres, 1735, fous le titre de *Medicina mufica.*

BRUCÆUS, (Henri) fils de *Gerard Bruceus*, Echevin d'Aloft, naquit en cette ville l'an 1531. Après les études qui fraient le chemin aux Sciences fupérieures, il s'appliqua à la Médecine & prit le bonnet de Docteur en l'Univerfité de Bologne. Les Mathématiques l'avoient long-tems arrêté à Rome avant fa promotion au Doctorat, il les avoit même enfeignées dans cette capitale du monde Chrétien ; & ce ne fut qu'après s'être mis plus à l'aife par le profit qu'il retira de fes leçons, qu'il fe rendit à Bologne. Il paffa enfuite en France, & demeura affez de tems à Paris, pour faire connoiffance avec *Adrien Turnebe* & *Pierre Ramus* qui lui accorderent leur amitié. De retour à Aloft, il fut Médecin-Penfionnaire & Echevin de la ville ; mais comme il y a apparence qu'il avoit embraffé les opinions nouvelles qui divifoient la Religion, il accepta d'autant plus volontiers les offres qu'on lui fit en 1567, de la part de Jean-Albert, Duc de Meckelbourg, qu'il fe mettoit par-là en fituation de profeffer plus librement le Luthéranifme. Il s'agiffoit d'aller remplir à Roftock une Chaire de Mathématiques ; notre Médecin s'y rendit, & joignit à fa qualité de Profeffeur, celle d'habile Praticien dans fon Art. Il s'étoit diftingué par l'une & par l'autre depuis vingt-cinq ans, lorfqu'il fut attaqué d'apoplexie, à laquelle fuccéda une fievre continue qui l'emporta le 31 Décembre 1593. *Bruceus* a compofé quelques Ouvrages qui lui ont fait honneur, comme *De motu primo ; Inftitutiones Sphera* ; & les fuivans de Médecine :

Propofitiones de morbo Gallico. Roftochii, 1569, *in*-8.

De fcorbuto propofitiones Roftochii difputata, 1589, 1591. On les trouve dans le Traité de *Séverin Eugalenus*, qui eft intitulé : *Liber obfervationum de fcorbuto. Lipfia*, 1614, *in*-8. *Jena*, 1624, *in*-8. *Haga Comitis*, 1658, *in*-8. *Amftelodami*, 1720, *in*-8.

Epiftola de variis rebus & argumentis medicis. Francofurti, 1611, *in* 8, avec les *Mifcellanea* de *Henri Smet*, fon compatriote & fon ami.

BRUCKMANN, (François-Ernefte) né en 1697 à Marienthal, Monaftere Proteftant à une lieue d'Helmftadt, étudia la Médecine dans l'Univerfité de la même ville, où il prit le bonnet de Docteur en 1721. Il s'établit à

Brunſwick, & il y fit ſa profeſſion avec honneur. Mais le goût qu'il eut pour la Botanique & l'Hiſtoire naturelle l'emporta quelquefois ſur les devoirs de la pratique ; car il parcourut la Boheme, l'Autriche & une grande partie de l'Allemagne, pour ſe perfectionner dans la connoiſſance des plantes. Ses talens en ce genre lui ont mérité une place dans l'Académie Impériale des Curieux de la nature & dans la Société Royale de Berlin. Il mourut à Wolffenbutel le 21 Mars 1753, à l'âge de 56 ans. On a de lui beaucoup de petits Ouvrages en Allemand & en Latin, imprimés en différentes années, dont on a publié les recueils ſuivans :

Opuſcula medico-botanica. Brunſwici, 1727, *in*-4.

Epiſtolæ itinerariæ. Wolffenbuttelæ, *in*-4. La premiere centurie a paru en 1742, la ſeconde & la troiſieme en 1749.

BRUELE, ou BRANT (Gautier) vivoit vers la fin du XVI ſiecle. On ne ſait rien touchant ſa patrie, ni l'endroit où il fit ſes études ; mais on voit, par le titre de ſon Ouvrage, qu'il étoit Docteur en Médecine, & qu'il s'appliquoit aux Mathématiques. L'Auteur nous informe lui-même qu'il avoit eu d'excellens Maîtres, apparemment dans les Belles-Lettres ; il ne paroît pourtant pas y avoir fait de rares progrès. Il ajoute qu'une langueur, qui lui étoit venue dans ſa jeuneſſe & qui lui ôtoit l'eſpérance d'une longue vie, l'engagea à étudier la Médecine, & qu'il en tira parti pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Comme le Traité que nous avons de lui eſt dédié au Comte de Huntington, on préſume qu'il avoit des habitudes en Angleterre. Voici le titre de ce Traité :

Praxis Medicinæ theorica & empirica familiariſſima, in qua pulcherrimâ, dilucidiſſimâque ratione, morborum internorum cognitio, eorumque curatio traditur. Antverpiæ, 1581, 1585, *in-fol. Lugduni Batavorum*, 1589, 1599, 1612, 1628, *in*-12. *Venetiis*, 1602, *in*-8. Tout le volume, qui eſt en forme de tables, eſt peu recherché aujourd'hui. L'Auteur y promet deux autres Ouvrages qui n'ont pas vu le jour. L'un devoit porter le titre d'*Univerſalis Medendi Methodus* ; l'autre ne devoit former qu'une Brochure intitulée : *De Corollariis Philoſophicis*, dans laquelle il ſe propoſoit de fondre la quinteſſence des nombreux volumes de *Paracelſe*, de *Raimond Lulle* & de *Geber* : mais en donnant cette annonce, il eut ſoin d'avertir qu'il éviteroit l'arrogance du premier, le verbiage du ſecond & l'obſcurité du troiſieme.

BRUGUIERE, (Jean) Médecin de la Faculté de Montpellier, a fondé dans cette ville un College de deux bourſes, pour deux Etudians en Médecine originaires de Girone en Catalogne, ou du moins de la principauté de ce dernier nom ; ce qui a fait croire qu'il étoit lui-même, non ſeulement Catalan, mais natif de Girone.

Bruguiere étoit établi & marié à Montpellier, mais n'ayant point d'enfans, il donna par ſon teſtament, qu'il fit en 1452, huit cens écus d'or pour acheter des biens fonds pour l'entretien du College qu'il vouloit établir. Il légua en même tems à ce College tous ſes livres, avec quelques meubles & une vaiſſelle d'argent du poids environ de quatre marcs & demi. La négligence de ſa veuve à ſatisfaire aux diſpoſitions teſtamentaires dont on vient de parler, occaſion-

na quelques difficultés ; & les arrangemens pris par le Préfident du Vergier en fufciterent d'autres, qui furent enfin terminées à l'avantage du College, ainfi qu'on peut le voir plus au long dans les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu M. *Aftruc.*

BRUHESIUS, ou VAN BRUHEZEN (Pierre) naquit vers le commencement du XVI fiecle à Rythoven, village de Brabant dans la Campine. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, & il s'y fit une fi grande réputation, que la Reine Eléonore d'Autriche, Douairiere de François I & fœur de Charles-Quint, le prit pour fon Médecin à fon arrivée dans les Pays-Bas. Après avoir fervi cette Princeffe pendant quelque tems, *Van Bruhezen* fe retira à Bruges, où il remplit la charge de Médecin-Penfionnaire. On ne marque point la date de fa mort, mais il eft fûr qu'elle arriva au plus tard en 1571, puifque le Poëte *Nicolaïus*, qui mourut cette année-là, lui a fait l'épitaphe fuivante :

Fatorum fuerat cui promptum invertere leges,
Quô fedit vacuâ vindice nave Charon :
Invitis poteras qui ducere ftamina Parcis,
Arteque præcipites fuftinuiffe colos :
Et tua cui Lycius tranfcripfit munera Phœbus :
Et cui Phyllirides cefferat Æmonius :
Magnus in exigua, Bruhefi, conderis urnâ,
Quæque aliis, Artes non valuere tibi.

On a plufieurs Ecrits de la façon de ce Médecin :

De Thermarum aquifgranenfium viribus, causâ, ac legitimô ufu, Epiftolæ duæ fcriptæ annô 1550, *in quibus etiam acidarum aquarum, ultrà Leodium exiftentium, facultas & fumendi ratio explicatur. Antverpiæ*, 1555, in-12.

De ratione medendi morbi articularis Epiftolæ duæ. Francofurti, 1592, in-8, dans les *Confilia variorum de Arthritide* de *Henri Garet.*

De ufu & ratione cauteriorum, dans le même Recueil de *Garet.* Mais aucun des Ouvrages de *Van Bruhezen* n'a fait autant de bruit que fon *Grand & perpétuel Almanach*, qu'il compofa, vers l'an 1550, à l'ufage de la ville de Bruges. Il le régla très-exactement fur les principes de l'Aftrologie judiciaire, dans laquelle il croyoit avoir fait de profondes découvertes ; & il détermina, avec la précifion la plus fcrupuleufe, le moment convenable à la purgation, aux bains, à la faignée ; il pouffa même fon attention jufqu'à indiquer les jours & les heures les plus propres à fe faire rafer. Le Magiftrat de Bruges goûta extrêmement ce dernier article, & en conféquence, il ordonna à tous ceux qu'il appartiendroit, de fe conformer ponctuellement à l'Almanach de Maître *Bruhefius*, faifant très-expreffes inhibitions & défenfes à quiconque exerçoit dans Bruges le métier de Barbier, de rien entreprendre fur le menton de fes concitoyens, pendant les jours que le nouvel Aftrologue avoit déclarés contraires à cette opération. On ne manquera pas de tourner aujourd'hui en ridicule la gravité avec laquelle le Magiftrat de Bruges édicta cette Ordonnance ; mais

tous les Médecins du XVI fiecle ne penferent pas de même que *Bruhefius* ; comme ils écouterent quelquefois les cris de la raifon, ils oferent fronder les préjugés aftrologiques qui fubjuguoient alors la plupart des Gens de Lettres. Tel fut *Rapardus* dont on peut voir l'article.

BRUHIER (Jean-Jacques) de Beauvais, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Angers. S'il vint fe mettre enfuite fur les bancs de la Faculté de Paris, il n'y prit aucun degré; car on ne trouve point fon nom dans la notice de M. *Baron*. Il vécut cependant dans cette capitale; il étoit Cenfeur Royal & Membre de l'Académie d'Angers, lorfqu'il mourut le 24 Octobre 1756. Il laiffa au public quelques Ouvrages de fa façon, mais un plus grand nombre de celle d'autrui, qu'il prit foin, ou de traduire, ou de faire réimprimer. Voici la lifte des uns & des autres :

Obfervations fur le Manuel des Accouchemens. Paris, 1733, *in-4*. Elles font traduites de *Deventer*.

La Médecine raifonnée d'Hoffmann. Paris, 1739, 9 volumes, *in-12*.

Caprices d'imagination, ou, Lettres fur différens fujets. Paris, 1740, *in-12*.

Mémoire pour fervir à la vie de M. Silva. Paris, 1744, *in-8*.

Traité des fievres d'Hoffmann. Paris, 1746, trois volumes *in-12*.

La Politique du Médecin. Paris, 1751, *in-12*. Ouvrage traduit du même.

Traité des alimens par Lémery. Paris, 1755, 2 vol. *in-12*. Troifieme édition.

Tous ces Ecrits ont été reçus favorablement du public ; mais celui qu'il a fait imprimer fur les fignes de la mort, a été cenfuré par M. *Louis*, de l'Académie de Chirurgie, malgré les jugemens avantageux qu'en avoient portés différentes Sociétés Littéraires & plufieurs Facultés de Médecine. Tout le monde fait que feu M. *Winflow* a fait foutenir au mois d'Avril 1740, dans les Ecoles de la Faculté de Paris, une thefe fur la queftion ; *An mortis incertæ figna minùs incerta à Chirurgicis quàm ab aliis experimentis*? C'eft-à-dire, fi les expériences de Chirurgie font plus propres que toutes autres à découvrir les marques incertaines d'une mort douteufe? On y répond affirmativement; & ce fut cette thefe qui devint le canevas des Ouvrages fuivans :

Differtation fur l'incertitude des fignes de la mort, & l'abus des enterremens & embaumemens précipités. Paris, 1742, *in-12*, 1749 & 1752, 2 vol. *in-12*, avec des augmentations. En Anglois, Londres, 1746, *in-12*. En Suédois, Stockholm, 1751, *in-8*. En Allemand, Coppenhague, 1754, *in-8*.

Differtation fur l'incertitude des fignes de la mort, feconde partie. Paris, 1745, *in-12*.

Mémoire fur la néceffité d'un réglement au fujet des enterremens. Paris, 1745, *in-12*, 1749, avec la differtation. L'*Addition* à ce Mémoire a paru en 1746.

M. *De la Soriniere*, Auteur connu par fes talens pour la Poéfie, a lu publiquement, le jour de fa réception à l'Académie Royale d'Angers, une épitre fur ces Ouvrages :

Bruhier, ton immortel Ouvrage
Ouvre les yeux à bien des gens
Sur l'abus, le cruel ufage
D'enterrer les morts tout vivans.

Chacun frémit, ne peut s'en taire,
Et déja dans son testament,
De clause expresse & salutaire
Ajoute un petit supplément,
Qui servira de réglement
Pour brider l'héritier avide,
Dont l'empressement homicide
Veut nous loger trop promptement
En telle église ou cimetiere,
Où nous reposerions long-tems.
Arrêt fatal aux survivans!
Collatéraux auront beau faire,
Ils attendront assurément
Quatre jours impatiemment;
Ce n'est pas trop en telle affaire.
Car je t'avouerai sans mystere,
Bruhier, qu'il me déplairoit fort,
Bien à l'étroit dans une biere,
De me voir vif après ma mort.

BRUIN, (Jean DE) célebre Professeur de Physique & de Mathématiques dans l'Université d'Utrecht, étoit de Gorcum, où il naquit le 25 Août 1620. Comme il a passé la plus grande partie de sa vie à faire des démonstrations anatomiques, il a été regardé comme un des plus adroits & meilleurs Dissecteurs de son tems. Il mourut le 2 Octobre 1675.

BRUIN (Jean DE) naquit à Amsterdam en 1681. On le destina à l'étude de la Chirurgie, & en 1698, on le mit chez un nommé *Verpoorten* qui lui enseigna les élémens de cet Art. Au bout de deux ans, il abandonna ce premier Maître pour suivre son inclination qui le portoit à s'appliquer à la pratique des accouchemens; & à cet effet, il fut placé le premier de Janvier 1700 sous *Roger Roonhuisen*, célebre Médecin, Chirurgien & Accoucheur d'Amsterdam. Celui-ci possédoit, avec le Docteur *Ruysch* & le Chirurgien *Boekelman*, le secret d'un instrument particulier, appellé *Forceps*, pour faciliter les accouchemens laborieux. On prétend qu'ils le tenoient des *Chamberlain*, si célebres autrefois en Angleterre pour la délivrance des femmes grosses, & qu'ils avoient appris d'eux la maniere de s'en servir, dans le tems que ces grands Maîtres donnoient des leçons de Chirurgie à Amsterdam. Le Docteur *Chamberlain*, à qui on doit la découverte de cet instrument, en a toujours fait un mystere & ne l'a révélé qu'à ses neveux; ceux-ci, aussi tenaces que leur oncle, ne l'ont communiqué que moyennant une somme considérable d'argent & sous l'obligation expresse de ne le pas rendre public.

Jean de Bruin, à qui son zele pour sa profession, ne laissoit échapper aucune occasion

occaſion de devenir plus habile, s'aſſocia avec *Pierre Plaatman*, ſon confrere & éleve, comme lui, de *Roonhuiſen*; & le 21 Mars 1709, ils firent enſemble une convention, ainſi qu'avec le Profeſſeur *Ruyſch*, *Roger Roonhuiſen* & *Corneille Boekelman*, par laquelle les trois derniers s'obligerent ſolemnellement d'apprendre à *De Bruin* & à *Plaatman*, ſans réſerve quelconque, tout ce qu'ils ſavoient dans l'Art des accouchemens. *De Bruin*, aidé de leurs lumieres & de leurs connoiſſances, fit des merveilles; il aſſure que pendant quarante ans qu'il a pratiqué ſon Art, il a aidé à mettre au monde 800 enfans vivans, qui avoient tous été arrêtés au paſſage par la tête. Mais il auroit rendu plus de ſervice au public, s'il n'avoit point été traverſé par ſes confreres; il ſouffrit leurs perſécutions ſans ſe plaindre, & il n'oppoſa que la patience aux fureurs de l'envie. Il étoit cependant né ſenſible, & les chagrins qu'on lui ſuſcita, joints aux fatigues attachées à la pratique de ſon Art, altérerent inſenſiblement ſa ſanté. Il mourut après quelques jours de maladie le 23 Janvier 1753, à l'âge de 71 ans.

Reinier Boom, éleve de *De Bruin* & lui-même habile Chirurgien & Accoucheur, fut auſſi poſſeſſeur de l'inſtrument de *Roonhuiſen*. Il l'a communiqué à deux hommes célebres, *Paul de Wind*, Docteur en Médecine à Middelbourg, & à ſon frere *Gerard de Wind*, Médecin de la ville d'Amſterdam. Le jeune *Plaatman* l'avoit auſſi communiqué peu de tems avant ſa mort à *François Rooy*, Chirurgien très-habile. On aſſure encore que le Médecin *De Moor* a eu le ſecret de *Boekelman*; en ſorte qu'il n'étoit connu que de ſix perſonnes, lorſque MM. *de Viſſcher* & *Van de Pool*, Médecins d'Amſterdam, l'ont acheté au mois de Juillet 1753. C'eſt d'*Herman Vander Heiden* & de ſa femme *Gertrude de Bruin* qu'ils en ont fait l'acquiſition; mais ce qui les met au deſſus des plus grands éloges, c'eſt d'avoir rendu cet inſtrument public par une généroſité dont l'amour de l'humanité a été le ſeul principe.

L'inſtrument de *Roonhuiſen* ne fut pas plutôt connu, qu'il parut ſuſceptible d'une plus grande perfection. A l'imitation de cet inſtrument, mais pour un uſage plus étendu, le célebre *Levret* a propoſé un nouveau *Forceps* dans ſes obſervations ſur les cauſes & les accidens de pluſieurs accouchemens laborieux. Les Anglois, les Hollandois, les François en avoient donné, comme à l'envi, de pluſieurs ſortes qui étoient tous de quelque utilité, mais qui avoient auſſi leurs défauts; celui de *Levret* a mérité la préférence, parce qu'il eſt le meilleur & le plus ſûr. Avec ſon *Forceps* & de la dextérité, on vient à bout des accouchemens difficiles, où il s'agit de tirer un enfant mort, une tête reſtée dans la matrice, une mole, & ce qui eſt plus difficile encore, un enfant dont la tête eſt enclavée entre l'os ſacrum & la ſymphiſe du pubis. Cet inſtrument a conſidérablement perfectionné l'Art des accouchemens, & la découverte qu'on en a faite eſt d'autant plus importante, qu'elle a banni l'uſage des crochets, toujours ſi effrayant & ſouvent ſi funeſte.

BRUITSMA, (Reiner) natif de Sneeck dans la Friſe, floriſſoit au commencement du XVII ſiecle. Il ſe fixa à Malines, dont il fut Médecin Penſionnaire, & mourut dans cette ville, où ſes deſcendans ont occupé les premiers emplois. Comme *Bruitſma* étoit également Poëte & Médecin, il a donné une édition de

l'Ecole de Salerne, qu'il a augmentée au moins de 400 vers ; elle parut à Malines en 1633, & à Louvain en 1635, *in*-8. On a encore de lui un Ouvrage qu'il dédia au Magiſtrat de Malines, ſous le titre de *Jatricum Votum in publicæ ſalutis & Medicinæ ſanctioris tutelam. Mechliniæ*, 1617, *in*-4.

BRUMANUS (Sigiſmond) naquit à Crémone dans une famille noble. Les progrès qu'il fit dans l'étude des Langues Grecque & Latine, lui ouvrirent le chemin aux autres Sciences ; il ſe rendit à Padoue vers l'an 1555, & il y finit ſes cours de Philoſophie & de Médecine avec beaucoup de gloire. Fortement attaché à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, il puiſa, dans les Ouvrages de ces grands Maîtres, les connoiſſances qui lui ſervirent de regle dans ſa pratique. C'eſt par elles qu'il ſe diſtingua dès le moment de ſon retour à Crémone ; mais il quitta cette ville au bout d'un an, pour aller ſe fixer à Rome, où il fut reçu, en 1567, dans le College des Médecins & au nombre des Citoyens. Ses talens le répandirent avantageuſement dans cette capitale du monde Chrétien, & la réputation qu'ils lui mériterent, ſe ſoutint ſi conſtamment, que le Cardinal Hippolyte Aldobrandi ayant été élu Pape le 30 Janvier 1592, ſous le nom de Clément VIII, lui donna la charge de ſon premier Médecin, peu de mois après ſon exaltation. *Brumanus* s'en acquitta avec honneur ; & comme il aimoit le travail, il profita du loiſir que lui laiſſoit cet emploi, pour mettre en ordre quelques Ouvrages de ſa compoſition. Aucun n'a été imprimé ; mais voici les titres qu'ils portoient :

De modo componendi Theriacam. De encomiis Medicinæ, Libri duo. De generatione & corruptione, Libri duo.

BRUNEL DE SAINT PONS (André) naquit dans un endroit appellé *Las Maſques*. Il fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine de Montpellier en 1652, & comme il ſuivit les exercices des Ecoles, il ſe préſenta au concours ouvert en 1668, pour remplir la Chaire vacante par le décès de *Pierre Benoit*. Il ne l'obtint point, mais il fut plus heureux dans le concours qu'on ouvrit la même année pour la vacance de la Chaire de *Pierre Sanche*, le pere. Ses Proviſions ſont datées de Saint Germain-en-Laye du 3 Août 1668. Dans ce concours, entre les quatre ſujets que la Faculté propoſa au Roi, elle avoit nommé *André Brunel*, qui fut choiſi. *Aſtruc* ne dit rien de plus de ce Profeſſeur, ſinon qu'il mourut en 1674.

BRUNFELT, ou BRUNFELS, (Othon) Médecin du XVI ſiecle, naquit à Mayence. Son pere, qui étoit Tonnelier de la même ville, avoit apparemment tiré ſon nom du lieu de ſa naiſſance, le bourg de Brunfels, qui n'en eſt pas éloigné. *Othon* fit beaucoup de progrès dans les Lettres, & après en avoir fait de plus grands dans les Langues ſavantes & la Théologie, il prit l'habit religieux dans la Chartreuſe de ſa ville natale. Comme il avoit peu de ſanté, il devint inquiet ſur ſa ſituation, & tomba bientôt dans une mélancholie qui le rendit non ſeulement inconſtant dans le genre de vie qu'il avoit embraſſé, mais incommode & fâcheux à ſes amis. Les erreurs de Luther commençoient alors à faire du bruit ; *Brunfelt* ſortit ſecretement de ſon Monaſtere, & conſomma ſon apoſtaſie en ſe mettant au rang des premiers partiſans de cet Héréſiarque. Dé-

nué de fortune, il ne tarda pas à fentir tout le poids de l'indigence qui manque de reffource, & ce fut pour chercher de quoi vivre, qu'il paffa à Strasbourg, où il s'amufa pendant neuf ans à enfeigner la jeuneffe. Delà il fe rendit à Bâle, & comme il avoit amaffé quelque argent, il l'employa en fraix d'étude, & finit par fe faire recevoir Docteur en Médecine en 1530. Il revint enfuite à Strafbourg dans le deffein de s'y fixer; mais ayant été appellé à Berne pour y remplir la charge de Médecin-Penfionnaire, il ne tarda point à l'aller occuper. Ce fut pour peu de tems, car il mourut fix mois après dans la même ville de Berne, d'une maladie qui lui avoit mis la poitrine toute en feu & rendu la langue noire comme le charbon. On met fa mort au 13 Novembre 1534.

Ce Médecin paroît n'avoir rien fait autre chofe que d'écrire depuis fa promotion au Doctorat jufqu'à la fin de fa vie. Il s'attacha fur-tout à la Botanique, & fut un des premiers reftaurateurs de cette belle Science, qu'il chercha à tirer de l'obfcurité dans laquelle elle croupiffoit depuis tant de fiecles. Voici la notice de fes Ouvrages :

Catalogus illuftrium Medicorum, feu, de primis Medicinæ Scriptoribus. Argentorati, 1530, *in-4.*

Herbarum vivæ icones ad naturæ imitationem fummâ cum diligentiâ & artificiô effigiatæ, unà cum effectibus earundem. Tomus primus. Argentinæ, 1530, *in-fol. Tomus fecundus. Ibidem*, 1531, *in-fol. Tomus tertius. Ibidem*, 1536, *in-fol.*, avec un *Appendix* contenant différentes pieces relatives à la Botanique. Les Bibliographes citent une édition de 1532 pour le premier tome, de 1536, pour le fecond, & de 1540 *in-fol.*, pour le troifieme. Dans le premier, on trouve les figures des plantes, qui, au jugement du célebre *De Haller*, valent pour la plupart autant que celles de *Fuchfius*; on y trouve auffi bien des chofes fur les propriétés de ces plantes. Le fecond tome n'eft proprement qu'une compilation de ce que différens Botaniftes ont écrit fur la même matiere. Le troifieme tome contient encore des planches, & au furplus la défenfe de ce que l'Auteur a avancé dans les volumes précédens.

Thefes, feu, communes loci totius Rei Medicæ. De ufu Pharmacorum, deque artificio fuppreffam alvum ciendi, Liber Argentorati, 1532, *in-8.*

Iatreion medicamentorum fimplicium, continens remedia omnium morborum qui tàm hominibus quàm pecudibus accidere poffunt, in quatuor Libros digeftum. Argentorati, 1533, 2 vol. *in-8.* Il y indique les remedes les plus vantés par les Anciens pour chaque maladie, mais fans faire choix de ceux qui méritent la préférence.

Neotericorum aliquot Medicorum in Medicinam Practicam Introductiones. Argentorati, 1533, *in-24.*

Onomafticon, feu, Lexicon Medicinæ fimplicis. Ibidem, 1534, 1543, *in-fol.*, avec les Ouvrages de *Théophrafte.*

Epitome Medices, fummam totius Medicinæ complectens. Antverpiæ, 1540, *in-8. Parifiis*, 1540, *in-8. Venetiis*, 1542, *in-8.*

Chirurgia parva. Francofurti, 1569, *in-8.*

BRUNN (Jean-Jacques) vint au monde à Bâle en 1591. Sa Maîtrife-ès-Arts date de 1611, & fa prife de bonnet de Docteur en Médecine de 1615.

Il prit ces grades dans l'Univerſité de ſa ville natale, qui ne manqua pas de ſaiſir une des premieres occaſions qui ſe préſenterent, pour ſe l'aſſocier plus intimement. Les Chaires d'Anatomie & de Botanique vinrent à vaquer en 1625, & on l'y nomma; celle de Médecine Pratique fut vacante en 1629, & il l'obtint encore. C'eſt principalement dans cette derniere Chaire qu'il fit tant d'honneur à l'Univerſité de Bâle, où il continua d'enſeigner juſqu'à ſa mort arrivée en 1660, à l'âge de 68 ans. Nous avons de lui :

Syſtema Materiæ Medicæ, continens medicamentorum univerſalium & particularium (ſimplicium & compoſitorum) ſeriem ac ſylvam methodo medendi ac formulis remediorum præſcribendis accommodatam. Baſileæ, 1630, *in*-8. *Genevæ*, 1639, *in*-8. *Lipſiæ*, 1645, *in*-8. *Patavii*, 1647, *in*-12. *Rothomagi*, 1650, *in*-12. *Lipſiæ*, 1654, *in*-8. *Amſtelodami*, 1659, 1665, *in*-12. *Amſtelodami & Hagæ Comitis*, 1680, *in*-12. Les trois dernieres éditions ont été augmentées par *Gerard Blaſius*.

BRUNN, ou BRUNNER, (Jean-Conrad DE) célebre Médecin Suiſſe, étoit de Dieſſenhofen, petite ville municipale près de Schaffouſe, où il naquit le 16 de Janvier 1653. Comme on le deſtina aux Sciences, il commença ſes études dans ſa patrie, il les pourſuivit à Schaffouſe, & à l'âge de 16 ans, il paſſa à Strasbourg pour y faire ſon cours de Médecine, qu'il acheva en 1672. Le ſujet de ſes theſes inaugurales fut *De monſtro bicipiti*, ſur un monſtre à deux têtes dont il venoit de faire la diſſection; & après les avoir ſoutenues avec toute la gloire poſſible, il reçut le bonnet de Docteur. Il ſe rendit enſuite à Paris, où il aſſiſta aux exercices publics avec beaucoup d'aſſiduité, & ſe procura la connoiſſance de pluſieurs Savans, entre autres, de *Dionis* & de l'Abbé *Bourdelot*. Il fréquenta auſſi les Hôpitaux, & s'exerça tellement aux diſſections anatomiques & aux opérations chirurgicales, qu'il vint à bout d'exécuter les unes & les autres avec une adreſſe ſinguliere. *Du Verney* conçut tant d'eſtime pour lui, en voyant les expériences qu'il faiſoit alors ſur le *Pancréas*, qu'il le mit de partie dans ſes études pour travailler ſur l'Anatomie, & pour tenter les injections dans les arteres, les veines & les autres vaiſſeaux; ce qui étoit encore une méthode nouvelle dans ce tems-là. En quittant Paris, *De Brunn* paſſa en Angleterre, où il fut conſidéré de *Henri Oldenbourg*, Secretaire de la Société Royale, de *Willis*, de *Lower* & de pluſieurs autres. Il aborda enſuite en Hollande, & fit preſque un nouveau cours de Médecine à Leyde ſous *Syen*, *Craanen*, *Drélincourt* & *Maets*. A Amſterdam, il viſita *Swammerdam* & *Ruyſch*, à qui il préſenta l'Ouvrage auquel il avoit beaucoup travaillé à Paris. Il eſt imprimé ſous ce titre :

Experimenta nova circa Pancreas. Accedit Diatribe de Lympha & genuinô Pancreatis uſu. Amſtelodami, 1682, *in*-8. *Leidæ*, 1709, 1722, *in*-8. Son deſſein fut de combattre la ſecte de *Sylvius de Le Boë*, & de réfuter le Traité de *Reinier de Graaff* ſur le *Pancréas*. Il démontra que la liqueur qui ſe filtre dans ce viſcere, n'eſt point acide, mais émolliente & légerement viſqueuſe; & pour prouver que la digeſtion peut ſe faire aſſez aiſément ſans elle, il tira une grande partie du *Pancréas* du corps d'un chien, qui ſurvécut à cette opération & digéra ſes alimens.

De Brunn ne fut pas plutôt de retour en Allemagne, qu'il s'y fit connoître par les succès de sa pratique. En 1685, il fut reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Hérophile*, & depuis son admission, il ne cessa d'enrichir les Mémoires de cette Société par des observations intéressantes. En 1687, il fut nommé à une Chaire de Médecine à Heidelberg, où il publia encore son Traité du *Pancréas*, ainsi que les nouveaux Ouvrages dont voici les titres :

Dissertatio anatomica de glandula pituitaria. Heidelbergæ, 1688, *in-4.*

Glandulæ duodeni, seu, Pancreas secundarium detectum. Francofurti & Heidelbergæ, 1715, *in-4.* Il y a deux éditions antérieures à celle-ci, l'une de 1687 & l'autre de 1688, sous ce titre : *De glandulis in duodeno intestino detectis.*

Depuis l'an 1685, qu'il avoit été appellé à la Cour de Charles, Electeur Palatin, il fut toujours consulté dans la Maison Electorale ; & quoique les ravages des François dans le Palatinat l'eussent obligé d'abandonner Heidelberg & de se retirer dans sa patrie, où il arriva en 1688, l'Electeur Jean-Guillaume l'en rappella en 1695, & le nomma son premier Médecin. Il fit plus, il l'ennoblit en 1711, & lui fit présent de la Seigneurie d'Hammerstein dans le Pays de Bergue. Charles-Philippe, frere & successeur de Jean-Guillaume, confirma *De Brunn* dans l'emploi de premier Médecin, & l'honora encore du titre de Conseiller-Privé.

Mais les Electeurs Palatins ne furent pas les seuls Princes qui lui donnerent leur confiance. Il jouissoit dans sa patrie de toute l'estime de ses concitoyens, lorsque Charles, Landgrave de Hesse-Cassel, l'appella à sa Cour en 1690. Depuis son retour à Dusseldorp, il alla voir l'Electeur de Treves en 1706. En 1708, l'Empereur Joseph le fit venir à Vienne pour l'Impératrice son épouse. En 1709, il vola au secours du Roi de Prusse. En 1720, il se rendit à Hannovre pour le Prince de Galles, depuis Roi d'Angleterre, sous le nom de George II. En 1721, il fut voir Fréderic I, Roi de Suede, qui se trouvoit alors en Allemagne. En 1722, il fut appellé auprès de Fréderic IV, Roi de Dannemarc, qui étoit aux Bains d'Aix avec la Reine son épouse. Mais nous ne finirions pas, si nous voulions parler de tous les Princes & personnes illustres qui consulterent ce Médecin ; & pour ne pas trop nous étendre, nous nous bornerons à dire que le canton de Schaffouse, pénétré de reconnoissance pour les services importans que *De Brunn* lui avoit rendus en différentes occasions, lui accorda la Bourgeoisie en 1720, tant pour lui que pour sa postérité.

Quoique la santé de notre Médecin eût été traversée par de fréquentes attaques de gravelle, dont il avoit commencé à souffrir dès l'âge de 24 ans, il se servit de si bons remedes & il observa un régime si convenable à son état, qu'il put faire face à tant de longs & pénibles voyages, ainsi qu'aux occupations de sa pratique ordinaire. A l'âge de 50 ans, il fut encore attaqué de la goutte ; mais au moyen de la cure de lait, cette maladie se trouva réduite à de si foibles accès, que dans le cœur de l'hyver & à l'âge de 74 ans, il se sentit assez de vigueur pour aller en deux jours & trois nuits de Manheim à Munich, pour y voir l'Electeur Maximilien-Emmanuel. Il succomba cependant à tant de fatigues ; il fut si violemment atteint d'une fievre continue remittente, qu'il en mourut à Manheim, peu de tems après son retour de Munich, le 2

Octobre 1727, âgé de 74 ans, huit mois & vingt-ſix jours. Voici l'épitaphe que l'on grava ſur ſon tombeau :

VIVIT POST FUNERA VIRTUS.
In venerandam memoriam
J. C. DE BRUNN A HAMMERSTEIN SCAPHUSA-HELVETICI,
Nati die XVI. *Januarii*, A *Chriſti* MDCLIII,
Ser. ac Potent. Princip. Caroli Philippi Com. Palat. ad Rhen.
S. R. J. *Architheſaurar. & Elect. &c. &c.*
Conſiliarii intimi & Archiatri,
Profeſſoris Med. in Univerſitate Heidelb.
Societ. Nat. Curios. Cæs. Leopold. Herophili ;
De-diverſis Europæ Majeſtat. Britann. Suec. Dan. & Boruſſ.,
Permultiſque S. R. J. Magnatibus benè meriti,
Denati, communi omnium mœrore, die 2 Octobris MDCCXXVII,
In civitate Reſid. Elect. Manheim.
Hoc læthalitatis Monumentum mæſtiſſimi poſuerunt Hæredes.

De Brunn avoit épouſé, le 12 Décembre 1678, *Magdelaine*, fille cadette du célebre Médecin *Jean-Jacques Wepfer* ; & il en eut dix enfans. *Erhard*, ſon troiſieme fils, Conſeiller Médecin du Landgrave de Heſſe-Caſſel & Profeſſeur de Médecine à Heidelberg, mourut en 1721. *Jean-Jacques*, le plus jeune, a été Médecin de Neuſtadt dans le Palatinat ; mais après la mort de ſon pere, il ſe retira en Suiſſe avec ſa mere. Il publia à Schaffouſe un Ouvrage poſthume de ſon pere, ſous le titre de *Methodus tuta ac facilis citra ſalivationem curandi luem veneream.* 1739, *in*-4.

BRUNNER, (Balthaſar) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Hall en Saxe. Il étudia dans l'Univerſité d'Erford, où il fut reçu Maître-ès-Arts ; delà il paſſa à Leipſic, & il y fit tant de progrès dans l'étude de la Médecine, qu'on le nomma à la charge de Profeſſeur extraordinaire, quoiqu'il n'eût point encore pris le bonnet. Il voyagea enſuite en Italie, où il demeura près de trois ans ; & après avoir encore parcouru l'Eſpagne, la France, les Pays-Bas & l'Angleterre, il revint dans ſa patrie par Bâle, & ſe fit recevoir Docteur dans l'Univerſité de cette ville. *Craton de Kraftheim* témoigna beaucoup d'amitié à *Brunner*, & prit ſur lui le ſoin de cultiver les talens d'un jeune homme en qui il remarquoit les plus heureuſes diſpoſitions. *Brunner* devint en effet tout ce que ce ſavant homme avoit prévu qu'il ſeroit ; il parvint même à un tel point de célébrité, que pluſieurs Princes ſouhaiterent de l'avoir pour Médecin, & diverſes Académies le demanderent pour Profeſſeur. Mais il réſiſta à toutes ces invitations ; comme il étoit paſſionné pour la Chymie, il voulut être ſon maître, pour faire de cette Science ſa plus grande occupation. Une violente attaque d'apoplexie vint troubler le bonheur dont il jouiſſoit au milieu de ſa famille ; il la ſurmonta, mais il languit pendant ſept ans, & mourut au bout de ce terme en 1604, dans

la soixante-onzieme année de son âge. On a de lui deux Traités sur le scorbut, qui se trouvent dans le recueil de *Séverin Eugalenus*. On lui doit encore plusieurs consultations qui parurent après sa mort, sous le titre de *Consilia Medica summô studiô collecta & revisa à Laurentio Hoffmanno. Halæ Saxonum*, 1617, *in 4. Francofurti*, 1727, *in-4.*

Brunner épousa en premieres noces la fille de *George Laure*, premier Médecin des Electeurs & Marquis de Brandebourg ; en secondes, il se maria avec *Elisabeth Holtzwirth*, veuve de *Laurent Hoffmann*, Apothicaire de Bamberg. Il prit grand soin de l'éducation de deux fils de sa femme, *Laurent* & *André*, & il les chérit comme ses propres enfans. *Laurent* épousa la fille que *Brunner* avoit retenue de son premier mariage.

BRUNO (Nicolas) fut nommé Professeur extraordinaire de Médecine à Marpurg en 1597. Ses talens lui mériterent bientôt de la promotion ; car il passa au rang de Professeur ordinaire en 1599, avec adjonction de la Chaire de Physique. Il fut même tellement considéré dans l'Université de cette ville, que pendant vingt-deux ans qu'il y enseigna, il en remplit les charges les plus importantes, & entre autres celle de Recteur, à laquelle il parvint deux fois. Nous avons des Commentaires de sa façon sur la seconde & la troisieme partie de l'Histoire des plantes de *Taberna-Montanus* ; ils sont travaillés avec assez de soin.

BRUNO (Jacques-Pancrace) naquit à Altorff le 23 Janvier 1629. Après avoir étudié dans sa ville natale & à Jene, il alla poursuivre son cours de Médecine à Padoue, d'où il revint dans sa patrie en 1653, pour y prendre le bonnet de Docteur. En 1654, il se fit aggréger au College des Médecins de Nuremberg, & il pratiqua dans cette ville avec beaucoup de réputation jusqu'en 1662, qu'il fut rappellé à Altorff pour y remplir une Chaire de Médecine. Il étoit l'Ancien de cette Université, lorsqu'il mourut le 13 Octobre 1709. *Bruno* a publié quelques Ouvrages d'autrui, comme : *Isagoge Medica* de *Gasp.* par *Hoffmann* ; *Judicium de Sanguine, venâ sectâ, dimissô* de *Jean Jessenius de Jessen* ; mais ceux que nous avons de sa façon, sont en plus grand nombre :

Oratio de vita, moribus & scriptis Gasparis Hoffmanni. Lipsiæ, 1664, 1678, *in-12.*

Dogmata Medicinæ generalia in ordinem noviter redacta. Noribergæ, 1670, *in-8.*

Remoræ ac impedimenta purgationis in scriptis Hippocratis detecta. Altdorffii, 1676, *in-4.*

Castellus renovatus, hoc est, Lexicon Medicum correctum & amplificatum. Noribergæ, 1682, *in-4. Lipsiæ*, 1713, *in-4. Patavii*, 1713, 1721, *in-4. Genevæ*, 1748, *in-4.* Le *Lexicon* de *Barthélémi Castellus* a paru en Grec & en Latin à Venise, 1607, *in-8*, à Bâle, 1628, *in-8*, avec les augmentations de *Stuppan* ; à Roterdam, 1657, 1665, *in-8.*

Mantissa Nomenclaturæ Medicæ Hexaglottæ, vocabula Latina ordine alphabeticô cum annexis Arabicis, Hebræis, Græcis, Gallicis & Italicis proponentis. Noribergæ, 1682, *in-4.*

Epitome elementa veræ Medicinæ complectens. Altdorffii, 1696, *in-8.*

Monita & porifmata Medicinæ mifcellanea. Ibidem, 1698, *in-4.*

Fréderic-Jacques, fils de celui dont on vient de parler, naquit à Altorff en 1665. Il fut reçu Docteur en Médecine dans la Faculté de cette ville en 1697, & la même année, il paffa à Nuremberg, où il fe fit infcrire dans le College des Médecins. Il y pratiqua pendant trente ans ; car on ne met fa mort que vers le milieu de Novembre 1727.

BRUNUS, célebre Médecin, pere du favant *Dinus del Garbo*, , fleurit vers l'an 1310. Il eft cité par *Michel Roccianti* dans le catalogue des Ecrivains de Florence, où il eft dit qu'il fut en grande liaifon avec *François Pétrarque*, comme il eft prouvé par les lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement. On a de ce Médecin : *Chirurgia magna & parva* qui parut, avec d'autres Traités, dans un recueil de Chirurgie imprimé à Venife en 1490, 1499, 1513, 1546, *in-folio*, & depuis dans la même ville en 1559, fous un pareil format. L'Ouvrage de *Brunus* eft écrit d'un ftyle affez barbare, & n'eft proprement qu'une compilation tirée des Ecrits des Médecins Grecs & Arabes. Parmi ceux-ci, il a principalement copié *Albucafis*, & c'eft d'après lui qu'il a décrit l'opération de la pierre par le petit appareil ; le Docteur *Freind* ajoute même qu'il eft le feul des Chirurgiens Italiens de fon fiecle, qui en ait fait mention. Ce n'eft point fans raifon qu'on met *Brunus* au rang des Chirurgiens ; quoiqu'il eût exercé la Médecine proprement dite, il n'en a pas moins pratiqué l'Art de guérir les maladies par l'opération de la main. Non feulement il fe fervoit des médicamens externes, & fur-tout des defficatifs, pour la cure de ces maladies, mais il affure encore qu'il employoit l'inftrument tranchant : il dit même que le feul moyen de traiter avec fuccès la fiftule à l'anus, confifte à s'en fervir à propos. Il emportoit avec cet inftrument tout ce qui étoit compris dans l'anfe de l'aiguille de plomb qu'il faifoit paffer dans les différens contours de la fiftule.

Les Bibliographes parlent de *Vincent Brunus* natif de Melfi dans le Royaume de Naples, qui étoit Docteur en Philofophie & en Médecine. Il a publié plufieurs Ouvrages au commencement du XVII fiecle ; ils font en Italien, & ils traitent de la tarentule, de la vie & de la mort, des pierres précieufes, &c.

BRUSCHIUS, (François) Médecin natif de Mantoue, a fait imprimer dans le XVII fiecle un Ouvrage, dont le titre ampoullé porte à croire que l'Auteur, qui prend hautement la défenfe de la Chymie, avoit la tête échauffée par la fumée des fourneaux. Voici ce titre :

Promachomachia Jatro Chymica, in qua Chymiatricæ præftantia adverfùs Mifochymicum pugnando propugnatur. Mantuæ, 1623, *in-folio.*

BUCCI, ou BUCCIUS (M. Auguftin) de Carmagnole dans le Piémont, fut premier Profeffeur de Philofophie dans l'Univerfité de Turin. On a de lui un Traité de la pefte imprimé dans cette derniere ville en 1585, *in-quarto*, & dédié à Charles-Emmanuel, Duc de Savoye ; il eft intitulé : *Modo di conofcere e diftinguere gli influffi peftilente &c.* On a encore : *Il Reggimento*

gimento preservativo della peste, qui parut en 1564, & deux dissertations, l'une *De partium corporis principatu*, l'autre *De Spiritûs vitalis animatione*, qui furent publiées ensemble à Turin en 1583, *in*-4.

Dominique Bucci, autre Médecin Piémontois, aussi natif de Carmagnole, étoit pere du précédent. Il écrivit, vers l'an 1550, un Ouvrage sur la saignée & la purgation, dans lequel il discuta les questions qui partageoient les sentimens des Praticiens ; savoir, si l'on pouvoit purger les enfans avant quatorze ans ? Si l'on devoit saigner dans toutes les grandes maladies, quand les forces & l'âge le permettent ? S'il falloit purger au commencement des maladies ? S'il convenoit de faire la même chose dans le tems de l'augmentation de la maladie ? Cet Ouvrage est intitulé :

Quæsita quatuor medicinalia, juxta Hippocratis & Galeni sententiam examinata. Taurini, 1551, *Venetiis*, 1551, *in*-8. *Lutetiæ*, 1555, *in*-16. *Lugduni*, 1577, *in*-12. Les Modernes, moins servilement attachés aux maximes d'*Hippocrate* & de *Galien*, que les Médecins du XVI siecle, ont appris, par l'expérience, qu'il est quelquefois nécessaire de s'écarter des regles prescrites par les Anciens.

BUCELLA, (Nicolas) savant Anatomiste du XVI siecle, étoit de Padoue. Il s'occupa pendant plusieurs années à donner des Leçons privées aux Etudians Allemands qui se rendoient dans l'Université de cette ville ; il leur démontra cependant l'Anatomie en public l'an 1573 : mais il quitta Padoue, vers 1576, & passa en Pologne, où le Roi Etienne Bathori le choisit pour son Médecin. Il traita ce Prince dans sa derniere maladie, & il assista à sa mort arrivée en 1587. Sa conduite à cet égard l'exposa à la censure ; *Simon Simoni* écrivit contre lui un Libelle imprimé à Olmutz en 1588, dans lequel cet homme turbulent & querelleur le menoit assez mal. Mais cet Ecrit ne demeura pas sans replique ; *Bucella* se justifia par celui qu'il fit imprimer à Cracovie en 1588, *in-quarto*, sous le titre de *Refutatio Scripti* Simonis Simonii Lucensis, *cui titulum fecit D. Stephani, Polonorum Regis &c. sanitas, vita medica, ægritudo, mors.* Apparemment que cette dispute ne tourna pas au désavantage de *Bucella* ; car il continua de demeurer en Pologne, & il mourut à Cracovie en 1610.

BUCHNER, (J. André-Elie) Membre de l'Académie des Curieux de la nature, dont il est ensuite devenu Président, Conseiller-Médecin du Roi de Prusse, enseigna successivement à Erfort & à Hall en Saxe. Il mourut vers l'an 1769, & laissa une grande quantité de dissertations académiques. Ses principaux Ouvrages sont : *Fundamenta Materiæ Medicæ. Hallæ*, 1754, *in*-8. *Syllabus Materiæ Medicæ. Hallæ*, 1755, *in*-8. *Miscellanea physico - medico - mechanica*, en plusieurs volumes *in*-4. *Historia Academiæ naturæ Curiosorum. Hallæ*, 1755, *in*-4. Un Mémoire, en Allemand, sur la méthode de faire entendre les sourds, dont on a donné une traduction Angloise en 1770.

BUC'HOZ, (Pierre-Joseph) Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Stanislas, Duc de Lorraine & de Bar, Aggrégé & Démonstrateur en Bo-

tanique au College Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies de Mayence, de Châlons, d'Angers, de Dijon, de Béziers, de Caen & de Bordeaux, Correſpondant de celles de Metz, de Rouen, de Toulouſe, &c. naquit à Metz & reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Pont-à-Mouſſon en 1759. Il étoit déja Avocat au Parlement de ſa ville natale, mais il quitta cette profeſſion pour embraſſer celle de Médecin, qui étoit plus de ſon goût; il s'y livra, & ſes talens pour la Botanique ne tarderent pas à ſe développer. Devenu gendre de *François-Nicolas Marquet*, dont il eſt parlé dans ce Dictionnaire, il ſentit redoubler ſon zele pour cette belle Science; & pour le ſatisfaire, il s'empreſſa de retirer des mains de M. *Gautier*, Chanoine Régulier, un Manuſcrit de ſon beau-pere, contenant l'Hiſtoire générale des plantes de la Lorraine rangées en trois volumes *in-folio*, forme d'Atlas. *Marquet* s'en étoit dépouillé de ſon vivant; mais *Buc'hoz* n'a pu parvenir à ſe rendre poſſeſſeur de cette précieuſe collection, qu'en rembourſant à M. *Gautier* le double de ce qu'il en avoit payé. Ce Manuſcrit a ſervi de canevas à quelques-uns des Ouvrages que le laborieux Ecrivain, qui fait le ſujet de cet article, a publiés. Le nombre en eſt grand; & comme l'Auteur ſe répete quelquefois ſous différens titres, on a ſoupçonné, avec raiſon, qu'il ne travaille pas toujours pour inſtruire. Voici la notice de ſes Ouvrages, telle qu'on la trouve dans la *Bibliotheque Phyſique de la France*, par feu M. *Louis-Antoine-Proſper Hériſſant*, Médecin de la Faculté de Paris: On y a joint ceux que M. *Buc'hoz* annonce dans la liſte imprimée en 1775.

Traité hiſtorique des plantes de la Lorraine & des trois Evêchés, contenant leur deſcription, leur figure, l'endroit de leur naiſſance, leur culture, leur analyſe chymique & leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les Arts & Métiers. Nancy, 1762-1768, *in*-8. L'Auteur s'étoit propoſé de donner vingt volumes ornés de quatre cens planches en taille douce; mais la mort de Staniſlas, qui daignoit favoriſer cette entrepriſe, l'a obligé de ſe reſtreindre aux tomes IX & X, premiere & ſeconde partie. Paris, 1769, 1770, deux volumes, *in*-8. Il a cependant publié un *Catalogue des plantes qui croiſſent dans la Lorraine, faiſant ſuite aux volumes donnés précédemment*, Paris, 1769, *in*-12.

Réponſe à une critique ſur l'Hiſtoire des plantes de la Lorraine. On la trouve dans le Journal Economique, Janvier 1763.

Tournefortius Lotharingiæ, ou, Catalogue des plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés, rangées ſuivant le ſyſtême de Tournefort, avec les endroits où on les trouve le plus communément. Nancy, 1766, *in*-8. Il eſt aiſé de voir que ce Livre n'eſt autre choſe que l'extrait du premier Ouvrage que nous avons annoncé.

Lettres périodiques ſur la méthode de s'enrichir promptement & conſerver ſa ſanté par la culture des végétaux. Paris, 1768, 1770, *in*-8, 5 vol. Les Médecins & les Agriculteurs ne ſe ſont pas encore apperçus que ces Lettres aient eu tout le ſuccès que leur titre faſtueux ſembloit promettre.

Médecine rurale & pratique. Paris, 1768, *in*-12. Yverdon, 1770, *in-octavo.* Cet Ouvrage eſt une Pharmacopée végétale & indigene: les différens remedes que l'Auteur propoſe pour combattre les maladies qui regnent dans les Campagnes,

ſont tous tirés des plantes uſuelles de la France. On y a joint l'explication ſommaire des vertus de chaque plante, & les définitions ſymptômatiques des maladies.

Secrets de la nature & de l'art, développés pour les Alimens, la Médecine, l'Art vétérinaire, les Arts & les Métiers. On y a joint un Traité ſur les plantes qui peuvent ſervir à la Teinture & à la Peinture. Paris, 1769, 4 vol. *in-12.* Il ne faut pas s'en laiſſer impoſer par le titre de l'Ouvrage : le premier coup d'œil convaincra aiſément que la nature a été envers l'Auteur plus diſcrete qu'il ne croit. Au reſte, il avoue d'avoir compilé ce recueil dans les Ecrits périodiques & Livres nouveaux.

Vallerius Lotharingiæ, ou, Catalogue des Mines, Terres, Foſſiles & Cailloux qu'on trouve dans la Lorraine & les trois Evêchés, enſemble leurs propriétés dans la Médecine, dans les Arts & les Métiers. Nancy, 1769, *in-8.* Le titre de ce Livre annonce aſſez qu'il n'eſt qu'un démembrement du Dictionnaire que le même Auteur conſerve en manuſcrit, ſous ce titre : *Dictionnaire de toutes les Mines, Terres, Foſſiles, Fléors, Sables, Cailloux, Criſtalliſations, Fontaines minérales, qui ſe trouvent en France ; contenant leur deſcription raiſonnée, & tous les différens uſages auxquels on peut les employer dans la Société civile.*

Obſervations ſur les différentes eſpeces & variétés du Mûrier. On les trouve dans le Journal économique, Octobre 1769.

Lettres périodiques, curieuſes, utiles & intéreſſantes, ſur les avantages que la Société économique peut retirer de la connoiſſance des animaux. Paris, 1769, 1770, *in-8.* Ce recueil eſt compoſé de cinq volumes

Traité ſur la Phthiſie pulmonaire. Paris, 1769, *in-8.*

Lettres hebdomadaires ſur l'utilité des minéraux dans la Société civile. Paris, 1770, *in-8.* C'eſt en cette année que le ſecond volume fut mis ſous preſſe.

Dictionnaire raiſonné univerſel des plantes, arbres & arbuſtes de la France, contenant la deſcription raiſonnée de tous les végétaux du Royaume, conſidérés relativement à l'Agriculture, au Jardinage, aux Arts & Métiers, à l'économie domeſtique & champêtre, & à la Médecine des hommes & des animaux. Paris, 1770, 4 vol. *in-8.* L'Auteur a conſidéré les végétaux ſous quatre aſpects différens ; comme nourriture ; comme remedes ; comme ornemens de jardins ; ou enfin comme utiles dans les Arts & Métiers.

Manuel alimentaire & uſuel, tant des plantes exotiques, qu'indigenes, qui peuvent ſervir de nourriture aux différens peuples de la terre, avec la maniere de les préparer ſuivant les différens peuples. Paris, 1770, *in-octavo.*

Manuel médical & uſuel des plantes, tant exotiques, qu'indigenes, auquel on a joint un catalogue raiſonné des plantes rangées par familles ; des obſervations pratiques ſur l'uſage qu'on en peut faire dans la plupart des maladies ; & différens diſcours ſur la Botanique. Paris, 1770, 2 vol. *in-12.* Il contient les obſervations pratiques du Docteur *Marquet.*

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domeſtiques, contenant leur deſcription anatomique, leurs mœurs, leur caractere, la maniere de les élever, de les nourrir ; les maladies auxquelles ils ſont ſujets, leurs traitemens, & les différens avantages que ces animaux peuvent nous procurer, tant pour la Médecine que pour l'économie rurale &

pour les Arts : on y a joint un Fauna Gallicus, *rangé selon le système de* Linnæus. Paris, 1770-1774, 6 vol. *in-8.* Cet Ouvrage est orné de 60 planches.

Aldrovandus Lotharingiæ, ou, Catalogue des quadrupedes, reptiles, insectes, & autres animaux de la Lorraine. Paris, 1771, *in-8.* L'Auteur suit dans cet Ouvrage des ordres différens ; celui de M. *De Buffon* pour les quadrupedes ; les oiseaux sont rangés selon l'Ornithologie de M. *Brisson* ; les insectes sont classés suivant la méthode de M. *Geoffroi* ; & les poissons, par ordre alphabétique.

La nature considérée sous ses différens aspects, ou, lettres sur les animaux, les végétaux & les minéraux, contenant des observations intéressantes sur l'Histoire naturelle, les mœurs & le caractere des animaux ; sur la Minéralogie, la Botanique &c, & un détail de leurs différens usages dans l'Economie domestique & rurale. Paris, 1771. Ouvrage périodique qui remplace la collection des Lettres du même Auteur. Il en paroît trois cahiers par mois, qui forment, jusqu'à l'année 1776, une collection de vingt-quatre volumes *in-12*, & avec les Lettres précédentes, de trente-six volumes.

Dictionnaire minéralogique & hydraulogique de la France. Paris, 1772-1775, quatre volumes *in-8.*

Histoire universelle du regne végétal, ou, nouveau Dictionnaire physique & économique de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe. Il doit être en 24 volumes *in-fol.*, dont 12 de discours, & 12 de planches qui se monteront au nombre de 1200. Paris, 1772-1776, douze volumes.

Histoire naturelle & raisonnée de différens oiseaux qui habitent le globe, traduite du Latin de *Jonston*, avec des augmentations. Paris, 1773, deux volumes *in-fol.*, forme d'Atlas.

Le parfait Oiseleur. Paris, 1774, *in-12.*

Traité économique & physique des oiseaux de basse-cour. Paris, 1775, *in-12.*

Centuries de planches sur les animaux, les végétaux & les minéraux. Paris, 1775, *in-fol.* Il en paroît une décade de trois mois en trois mois.

Collection enluminée des fleurs les plus rares & les plus curieuses qui se cultivent dans les jardins de la Chine & dans ceux de l'Europe. Paris, 1775, *in-fol.* Il en paroitra tous les trois mois un cahier de dix feuilles.

Histoire naturelle de la France représentée en gravures & rangée suivant le système de Linnæus, *divisée par parties.* La premiere qui devoit paroître au mois de Janvier 1776, représente les différens habillemens & costumes des François.

On a encore de ce Médecin, la *Toilette de Flore.* Paris, 1770, *in-12.* *Manuel de Médecine-pratique royale & bourgeoise.* Paris, 1770, *in-12.* *Laboratoire de Flore.* Paris, 1772. Tout cela prouve qu'il est peut-être l'Ecrivain le plus fécond de notre siecle.

BUDÆUS (Augustin) prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, où il soutint en 1721 une these *De musculorum actione & antagonismo.* Après sa promotion, il se rendit à Berlin, où il obtint la Chaire d'Anatomie, fut reçu dans l'Académie de cette ville, ainsi que dans celle des Curieux de la nature, & parvint à la charge de premier Médecin du Roi de Prusse. Il mourut à Berlin le 25 Décembre 1752, âgé de 58 ans, & laissa plusieurs observations ana-

tomiques qu'on trouve dans le second volume publié par l'Académie de cette capitale.

BUDÉE, (Guillaume) ſavant du XV ſiecle, qui a fait tant d'honneur à la France par ſon érudition & par ſon mérite, étoit de Paris, où il naquit en 1467. Il paſſa ſa jeuneſſe à la chaſſe & dans les plaiſirs; la barbarie qui regnoit alors dans les Colleges l'avoit dégoûté de l'étude. Mais lorſque le feu de la jeuneſſe eut commencé à ſe ralentir en lui, il fut ſaiſi tout-à coup d'une paſſion ſi violente pour les Sciences, qu'il renonça auſſi-tôt aux amuſemens frivoles & ne ſe livra à d'autre affaire qu'à l'étude. Il fit en peu de tems de grands progrès dans la langue Latine, & acquit preſque ſans Maître une connoiſſance ſi parfaite de la Grecque, qu'au jugement de *Laſcaris*, il peut être comparé à ceux qui ont le mieux poſſédé cette langue ſavante. Les talens de *Budée* lui donnerent une réputation qui ſe répandit bientôt par toute l'Europe. Il ſoutint la célébrité de ſon nom par un goût ſi conſtant & ſi vif pour l'étude, qu'il négligea, pour ainſi dire, toute autre affaire, & parut en quelque ſorte étranger aux ſoins les plus importans dans la vie civile. Il en fit la preuve, lorſqu'un domeſtique courut un jour tout effrayé dans ſon cabinet, lui dire que le feu étoit à la maiſon: *Eh bien*, lui répondit-il froidement, *avertiſſez ma femme, vous ſavez que je ne me mêle point du ménage.*

Budée n'étoit pas ſeulement ſavant, il avoit beaucoup de droiture & de probité; il étoit modeſte, honnête, libéral & ami des Gens de Lettres. Ce fut à ſa ſollicitation & à celle de *Jean du Bellay*, Evêque de Paris, que François I fonda le College Royal. Ce Prince prenoit plaiſir à s'entretenir avec *Budée*; il eut même tant de confiance en lui, qu'il l'envoya en Ambaſſade auprès de Léon X, & lui donna une charge de Maître des Requêtes. Ce ſavant homme mourut à Paris le 23 Août 1540, à l'âge de 73 ans. Sa femme & ſes deux fils embraſſerent le Calviniſme & ſe retirerent à Geneve, où leurs deſcendans tiennent encore un rang honorable.

Il a écrit beaucoup d'Ouvrages dont le Recueil a été imprimé à Bâle en 1577, quatre volumes *in-fol.* Le ſtyle Latin en eſt dur; il ſemble que l'Auteur a ramaſſé les termes les plus extraordinaires de cette Langue, pour ſe rendre inintelligible: à travers ce défaut, on y remarque cependant de la grace & de la majeſté. Sa diction Françoiſe eſt auſſi fort rude, & l'on s'apperçoit aiſément qu'il étoit, comme il le dit lui-même, *bien peu exercité en ce ſtyle.* Si l'on en croit *Manget*, *Budée* eſt Auteur d'un Livre *De curandis morbis articularibus* imprimé à Paris, en 1539, *in-4*; & c'eſt pour cette raiſon qu'on l'a mis au nombre de ceux qui ont enrichi la Médecine par leurs Ouvrages.

BUDÉE (Théophile) naquit en Saxe le 25 de Juillet 1664. Il pratiqua la Médecine dans la Luſace Inférieure avant qu'il ne fût gradué en cette Science; mais il ſe rendit enſuite à Jene pour en prendre le bonnet, qu'il reçut en 1690. Peu de tems après ſa promotion au Doctorat, il fut appellé à Spremberg où il remplit avec honneur la charge de premier Médecin du Duc de Saxe-Mersbourg. En 1695, il paſſa à Bautzen, dont il venoit d'être nommé Médecin Provincial, & il y fonda un College de Médecine en 1714. Il mourut en

1734. On a de lui plusieurs observations dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la nature, dont il a été Membre, sous le nom de *Ménodote*. On a encore des Traités de sa façon, en sa langue maternelle, sur la peste, sur la fievre pétéchiale, sur la convulsion, sur la thériaque, sur les eaux de Radeberg, &c.

BUFALUS, (Annibal) natif de Messine en Sicile, étoit savant en Philosophie & en Médecine, & avoit pris le bonnet de Docteur en ces deux Sciences. Il cultiva aussi les Belles-Lettres, & les vers qu'il publia, tant en Latin qu'en Italien, l'ont fait mettre au nombre des meilleurs Poëtes du XVI siecle. On pourroit même dire que ses talens ont été universels, puisque le Magistrat de Messine, dont il étoit Secretaire, l'employa avec succès dans plusieurs affaires importantes On ne connoît aucun Ouvrage de sa façon sur la Médecine, que les Aphorismes d'*Hippocrate* qu'il a mis en vers hexametres.

BUHAHYLIHA BENGESLA, Médecin Arabe, sur le compte duquel *Astruc* s'étend assez au long dans le troisieme Livre de l'Histoire de la Faculté de Montpellier. Il y remarque que rien n'est plus embrouillé que la vie des Auteurs Arabes, & sur-tout des Médecins. Leurs noms sont toujours défigurés, à cause de l'ignorance de la Langue; le tems de leur vie toujours incertain, à cause de la différence qu'il y a entre les années lunaires, telles que celles des Arabes, & les années solaires, telles que les nôtres; entre les années de l'Hégire & les années de J. C. Enfin, comme les Arabes, outre le nom qui leur est propre, ont plusieurs autres noms, dont les uns désignent leur pere, leur grand-pere, leur fils; les autres sont des épithetes honorables ou servent à marquer le lieu de leur naissance; il est arrivé souvent qu'au lieu de leur donner leur véritable nom, on ne les a désignés que par les noms qui ne servoient qu'à marquer leur état ou leur qualité. On a même encore divisé un Auteur en plusieurs Docteurs différens, à cause des différens noms qu'il portoit.

Buhahyliha Bengesla fournit un exemple de la difficulté dont on vient de parler. Ce Médecin s'appelloit, suivant *Herbelot* dans sa Bibliotheque Orientale, *Jahia Bou Hali ben Gezlah*, c'est-à-dire, *Jean*, *Pere de Hali*, *fils de Geslas*. On a retranché le nom véritable qui étoit *Jahia ou Jean*, & des quatre mots suivans, on en a fait les noms *Buhu Aliha ben Gezla*, qu'on a défigurés encore en différentes façons.

Il est vrai qu'*Herbelot* l'appelle en un endroit *Jahia ben Isse*, c'est-à-dire, *Jean fils de Jesus*; & dans l'autre, *Jahia ben Ali*, c'est-à-dire, *Jean fils de Ali*. Mais le nom que ce *Jahia* porta chez nous, prouve qu'il faut l'appeller *Jahia Abou Hali*, d'où l'on a fait *Buhualiha* ou *Buhahyliha*.

Cet Auteur est encore connu sous le nom d'*Alkatel*, qui n'est qu'une épithete qui signifie l'Ecrivain. *Velschius* lui donne encore le nom d'*Ellucha-sem Elimitar*, qui, suivant *Astruc*, n'est aussi qu'une qualification honorable.

Tout ce qu'on sait de ce Médecin, c'est qu'il étoit Arabe & Mahométan, qu'il a vécu à Bagdad, c'est-à-dire, dans la nouvelle ville de Baby-

lone, bâtie ſous ce nom, l'an 145 de l'Hégire, par *Abſu Giafar al Manſor*, ſecond Calife de la race des Abbaſſides; qu'il a compoſé en Arabe un Livre de Médecine, ſous le titre de *Tacouim al abdan fi Tadbir el enſan*, c'eſt-à-dire, tables des maladies du corps humain; qu'il a dédié cet Ouvrage à *Moctadi Benrillah*, vingt-ſeptieme Calife de la maiſon des Abbaſſides, qui commença de regner l'an de l'Hégire 467, & qui mourut l'an 487; enfin que *Buhualiha Bengeſla* a vécu par conſéquent dans cet intervalle, ce qui s'étend depuis l'an de Jeſus-Chriſt 1075 juſqu'en 1095 ou 1096.

Cela ſuffit, pourſuit *Aſtruc*, pour réfuter *Egaſſe du Boulay* & *Freind* qui l'a ſuivi, & qui prétendent, 1°. que *Buhualiha* étoit Juif; 2°. qu'il étoit premier Médecin de Charlemagne; 3°. que ce fut par l'ordre de cet Empereur qu'il compoſa ſon Livre des Tacuins, *Librum Tacuinorum*, ou les tables de la ſanté; 4°. qu'il les compoſa avec *Farraguth*.

Cela réfute de même *Schenckius*, qui a fait deux Auteurs différens de *Buhualiha Bengeſla* & d'*Elluchaſem Elimithar*, à chacun deſquels il attribua les Tacuins.

Enfin cela réfute l'Auteur de la ſeconde Apologie de la Faculté de Montpellier, qui a avancé que *Buhualiha Bengeſla* avoit étudié dans les Ecoles de cette Faculté.

L'Ouvrage de cet Auteur a été traduit en Latin par *Farraguth* Juif, & imprimé à Strasbourg en 1532, *in-fol.* ſous le titre de *Tacuini ægritudinum & morborum ferè omnium corporis humani, cum cura eorundem.* Le même Ouvrage avoit déja été imprimé à Strasbourg en 1531, ſous le titre de *Tacuini, ſive, Tabulæ ſanitatis tuendæ juxta ordinem ſex rerum non naturalium*; il eſt attribué à *Elluchaſem Elimithar*, Médecin de Baldach, c'eſt-à-dire, *Buhahyliha Bengeſla.* Ce Livre eſt fort rare aujourd'hui; mais on ne perd rien à ne le point connoître.

BULCHASIM BENABERAZERIN, Auteur Arabe, dont *Freind* fait mention ſous le nom de *Bulcaſem*, eſt le même qu'*Albucaſis*, ſuivant la conjecture de *Daniel Leclerc.* Comme il y a, dans ce Dictionnaire, un article ſous ce dernier nom, je n'en dirai rien davantage. Je me borne à remarquer d'après *Leclerc*, que les noms des Médecins Arabes ont été ſouvent ſi fort corrompus par leurs Traducteurs, qu'ils ſont méconnoiſſables. On vient de voir qu'*Aſtruc* penſoit de même.

BULIUS, ou BŒLENSZ, que d'autres appellent encore BOULISZ, (Nicolas) habile Médecin & Poëte, étoit de Horn, ville conſidérable de la Weſtfriſe, où il naquit le 17 Janvier 1550. Après avoir fait ſes premieres études, partie en cette ville, partie à Harlem, il paſſa à Leyde, où il s'appliqua à la Philoſophie & commença ſon cours de Médecine ſous quelque Maître particulier; car les Ecoles académiques ne furent ouvertes qu'en 1575. Il alla enſuite continuer ſes études de Médecine à Louvain, à Douay, à Paris & à Tours; mais comme il ne prit aucun grade dans ces Univerſités, il revint faire un tour dans ſa patrie, dans le deſſein de traverſer l'Allemagne pour ſe rendre à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur. Il employa les trois années qui ſuivirent ſa promotion, à parcourir l'Italie, & vint enfin ſe fixer à Horn, dont

il fut nommé Médecin dans le tems que le Comte de Boſſu y étoit priſonnier ; c'eſt en cette qualité qu'il ſervit ce Seigneur pendant ſa détention. En 1577, il fut député au Conſeil d'Etat à La Haye de la part de la Nord-Hollande ; & après avoir achevé ſon terme de trois ans à la ſatisfaction de ſes Commettans, on lui donna la charge de Grand-Bailli de Horn qu'il conſerva toute ſa vie, ainſi que celle d'Avocat Fiſcal du College de l'Amirauté de la Nord-Hollande dans le quartier du Nord, qui lui fut conférée en 1598. Il mourut dans ſa ville natale le 26 Février 1615, & fut enterré dans l'Egliſe principale, où le Magiſtrat fit élever un monument funebre à ſa mémoire, avec cette inſcription :

D. O. M.

NICOLAO BULIO, ALARDI FILIO,

MEDICO ET POETÆ EXIMIO,

In Hollandiæ, Weſtfriſiæque Ordinum Collegio olim Aſſeſſori;

Reip. Hornanæ per annos XXXIV & quod excurrit, Prætori;

Rerum maritimarum in Weſtfriſia, Conſiliario & fiſci Advocato;

Singulari in rebus agendis prudentiâ, ſtrenuitate, fide;

Græcæ, Latinæ, aliarumque linguarum peritiâ,

Tum & memoriâ ſtupendâ prædito;

Summo patriæ ornamento, deque ea & ſe optimè merito.

S. P. Q. H.

Gratitudinis & Pietatis ergò,

Sumptu publicò P. J.

Natus Hornæ A°. CIↃ. IↃ. L. *Januarii die* XVII.

Denatus ibidem. A°. CIↃ. IↃ. C. XV. *Februarii die* XXVI.

Quum vixiſſet annos LXV, *mens.* I.

Au bas de cette épitaphe, on voit des vers Grecs & Latins à l'honneur de *Bulius.* Les premiers ont été ainſi rendus en Latin par M. *Paquot*, à la note de la page 157 du tome IV de ſes *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire littéraire des Pays-Bas :

Unus prudentem Medicum, diumque Poëtam
Et legum invictum robur habet tumulus;
Unum quippe virum, tumulus cui ſufficit unus :
Sed vitas plures vivere dignus erat.

Voici les vers Latins :

Et medicâ felix, & carminis inclytus Arte,
Et patriæ illuſtris, Prætor honore ſuæ
Bulius hìc recubat. Tumulum venerare, viator,
Non aliàs tanti ſtabis ad oſſa viri.

La mémoire extraordinaire, dont ce Médecin étoit doué, lui a donné beaucoup de facilité pour apprendre les Langues; il ſavoit déja le Grec & le Latin avant que de ſortir de la Hollande, & dans ſes voyages, il apprit l'Allemand, le François, l'Italien & l'Eſpagnol. Il a compoſé des épigrammes Latines qui n'ont pas été recueillies, mais *Swertius*, qui peut les avoir vues, les qualifie de plaiſantes & d'excellentes.

On n'a point été juſques ici ſans s'appercevoir que les *Mémoires* de M. *Paquot* m'ont été d'une grande reſſource, dans ce que j'ai écrit ſur les Médecins des dix-ſept provinces des Pays-Bas. Je me fais un devoir d'avouer que j'ai ſouvent copié ces *Mémoires* dans le cours de ce Dictionnaire; & cet aveu de ma part, n'eſt qu'une foible partie de ma reconnoiſſance.

BUNCKEN, (Chriſtian) Docteur en Médecine, natif de Hambourg, fut conſidéré comme un grand Praticien aux bains d'Embs en Wétéravie, dont il étoit Directeur. Il fut appellé en 1651, à Gieſſen, pour y enſeigner la Médecine, & bientôt après, le Prince de Heſſe-Darmſtadt le nomma premier Médecin de ſa perſonne. La ville de Hambourg voulut auſſi récompenſer le mérite de ſon citoyen par quelques marques d'honneur; elle lui donna le titre de ſon Phyſicien en 1652: mais *Buncken* ne jouit pas long-tems de cet avantage, car il mourut en 1659. On ne connoît de lui d'autre Ouvrage, qu'une oraiſon inaugurale qui eſt intitulée: *Speculum optimi & perfecti Medici. Gieſſæ*, 1651, in-4.

BUNEL, (Guillaume) Docteur Régent & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Toulouſe, a vécu vers le commencement du XVI ſiecle. Il a compoſé un Traité ſur la peſte qui a échappé à *Vander Linden* & à ſes continuateurs, & dont *Manget* fait mention d'après *Bayle*, ſous ce titre:

Euvre excellente & à chacun deſirant de peſte ſe préſerver très-utile. Contenant les Médecines préſervatives & curatives des maladies peſtilentieuſes & conſervatives de la ſanté. Compoſé par Maiſtre Guillaume Bunel *en la Faculté de Médecine Docteur Régent de l'Univerſité de Tholoſe; leſquelles par lui ſont ordonnées tant en Latin qu'en François par rime. Avec pluſieurs Epitres à certains excellens perſonnages en la louange de juſtice & de la choſe publique.* 1513, in-4.

BUNON, (Robert) habile Chirurgien-Dentiſte de Paris, étoit de Châlons en Champagne, où il naquit le premier de Mai 1702. Il fut reçu à Saint Côme en 1739, & ſe fit tant de réputation par ſa dextérité dans la partie qu'il avoit embraſſée, qu'il devint Dentiſte de Meſdames de France en 1747. Il ne jouit pas long-tems de cet honneur, car il mourut à Paris, d'une fluxion de poitrine, le 25 Janvier de l'année ſuivante, à l'âge de 46 ans. Nous avons de lui pluſieurs Ouvrages ſavans & curieux.

Diſſertation ſur un préjugé concernant les maux de dents qui ſurviennent aux femmes groſſes. Paris, 1741, in-12. Il s'attache à réfuter l'opinion de ceux qui croient qu'il eſt dangereux d'arracher les dents aux femmes enceintes, & qui regardent comme une choſe plus périlleuſe, d'ôter les canines que les autres.

Eſſai ſur les maladies des dents, où on propoſe de leur procurer une bonne confor-

mation dès la plus tendre enfance. Paris, 1743, *in*-12. Il a cherché à éclaircir la maniere dont les secondes dents chassent les premieres. Il a fait voir que le mauvais arrangement des dents provient ordinairement de la petite étendue des machoires, qui les empêche de garder le bel ordre qui contribue tant à l'agrément de la bouche : & c'est pour corriger la disposition à ce dérangement, qu'il conseille d'arracher de bonne heure les premieres dents qui se déplacent. Il distingue la carie de l'érosion, & prouve que cette derniere maladie est la cause de la destruction des dents dans leurs alvéoles, avant même qu'elles paroissent au dehors.

Recueil raisonné d'expériences & de démonstrations faites à la Salpétriere & à Saint Côme. Paris, 1746, *in*-12. Ces expériences concernent principalement l'érosion des dents dans leurs alvéoles; l'Auteur les fit en présence des Commissaires nommés par l'Académie de Chirurgie. Il a joint à cet Ouvrage plusieurs observations sur le tuf des dents, les ulceres des alvéoles, la chûte des dents par la trop grande force de celles qui leur sont opposées, la différente épaisseur de leur émail, &c.

BUONFIGLI (Onuphre) naquit à Livourne de parens originaires de Cagliari en Sardaigne. Il pratiqua la Médecine à Cracovie pendant plusieurs années; il y étoit en 1711, & devint premier Médecin du Roi de Pologne Fréderic-Auguste, poste qu'il occupoit encore en 1718. On a de lui :

De Plica Polonica. Vratislaviæ, 1712, *in*-4. *Cracoviæ*, 1720, *in*-4.

BURETTE, (Pierre-Jean) Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur de Médecine au College Royal de France, étoit de Paris, où il vint au monde le 21 Novembre 1665, de *Claude Burette* & de *Marie Fortet*, bourgeois de la même ville. Son pere, originaire de Nuys en Bourgogne, étoit fils d'un Chirurgien des plus accrédités de cette province, & d'une mere qui joignit aux devoirs essentiels de son état, beaucoup d'inclination pour la musique, jouant avec distinction de la harpe & du clavecin. Elle fit part de ses talens à son fils *Claude Burette*, qui, peu après son cours de Philosophie, s'étant trouvé dans la nécessité de faire usage de ces mêmes talens, les perfectionna, les fit briller à Lyon & ensuite à Paris, où il se maria. Le parti qu'il tira de la musique dans cette ville, l'engagea à l'enseigner à son fils. *Pierre-Jean* l'apprit en même tems qu'il apprenoit à lire; & à l'aide d'une petite épinette proportionnée à sa taille, il parvint à en jouer avec tant de grace & de justesse, qu'à l'âge de huit ans, il passoit pour un prodige en ce genre. Louis XIV, en ayant ouï parler, voulut que son pere l'amenât quelquefois avec lui à Saint Germain, où il aloit presque tous les mois jouer de la harpe en présence du Roi qui paroissoit toujours l'entendre avec un nouveau plaisir. Le jeune *Burette* plut également à Louis XIV. Mais comme le goût du Prince décide ordinairement celui de la Cour & de la ville, on ne croyoit pas donner à ses enfans un bon maître de musique vocale ou instrumentale, si on ne leur donnoit un des deux *Burette*; & le bon air étant encore de donner le fils par préférence, bientôt il ne put suffire au nombre d'Ecoliers qui se présentoient, quoiqu'il fût difficile dans le choix de ses éleves, & qu'il mît ses leçons à un très-haut prix.

Malgré cette réputation, le jeune *Burette* aſpiroit à quelque choſe de plus élevé ; il forma ſon plan, raſſembla par ſes petites épargnes des Grammaires & des Dictionnaires, les meilleurs Auteurs Grecs & Latins, avec leurs verſions les plus eſtimées, & ſe rendit ces deux Langues très-familiéres. Il y avoit déja près de cinq ans qu'il employoit une partie des nuits à cette étude, lorſqu'il ſe déclara à ſon Pere, & lui fit connoître ſon plan, ſes projets, & la maniere dont il s'étoit conduit. Il avoit alors dix-huit ans. *Burette* le pere ne fut pas plutôt informé du deſſein de ſon fils, qu'il le laiſſa maître de ſon choix ; & dès ce moment, celui-ci n'employa plus la muſique que pour ſon délaſſement particulier. Les progrès qu'il avoit faits dans ſes études ſecretes, le mirent tout-à-coup en état de paroître au College d'Harcourt, où il brilla entre les jeunes Philoſophes, & paſſa Maître-ès-Arts, après avoir ſoutenu ſes theſes avec beaucoup d'applaudiſſemens. Il obtint enſuite, & avec la même diſtinction, les grades de Bachelier & de Licencié dans la Faculté de Médecine de Paris, où il reçut le bonnet de Docteur en 1690. Il paſſa les deux années ſuivantes à accompagner régulierement, dans leurs principales viſites, divers Médecins accrédités qui avoient des bontés pour lui. Au retour de ces viſites, il avoit coutume de rédiger par écrit les obſervations qu'il avoit faites ſur la nature & les ſymptômes des maladies, ſur la diverſité des avis qu'il avoit ouï propoſer, ſur la différence des traitemens & des ſuccès. Eclairé par cette expérience raiſonnée, il ſe chargea enſuite d'agir par lui-même ; il eut ſoin des malades de pluſieurs Charités particulieres de Paris, & s'attacha enfin à la Maiſon de la Charité au Fauxbourg Saint Germain, qu'il gouverna en Chef près de trente-cinq ans, ſans interruption.

Dès l'année 1698, il fut chargé par la Faculté de Médecine de donner des Leçons de Matiere médicale, que cette Compagnie avoit réſolu de remettre en honneur, conformément à ſes Statuts. *Burette* accepta cette commiſſion, & pour bien la remplir, il compoſa en Latin un Traité complet, dont il dictoit chaque jour un ou deux chapitres, accompagnés de la démonſtration de toutes les drogues ſimples & de toutes les plantes uſuelles dont il y eſt parlé. Attentif à ne rien négliger pour l'inſtruction des jeunes étudians qui le ſuivoient, il avoit traduit & rédigé en tables les élémens de Botanique que *Tournefort* avoit d'abord publiés en François ; & ce ſont ces mêmes tables dont *Tournefort* lui-même s'eſt ſervi dans la ſuite pour mettre ſon propre Ouvrage en Latin.

En 1703, la Faculté nomma *Burette* Profeſſeur en Chirurgie Latine ; & à cette occaſion, il compoſa un Traité ſur les opérations chirurgicales qui fut trouvé ſi exact & ſi méthodique, que ſes ſucceſſeurs ſe déterminerent à le dicter à leur tour. En 1710, il fut nommé par le Roi à la Chaire de Médecine vacante au College Royal par la mort de M. *Enguehard*, célebre Médecin de la Faculté. Il a rempli cette Chaire avec toute la diſtinction qu'il mettoit dans ce qu'il entreprenoit. Au mois d'Août 1715, il fut appellé à la Cour pour la derniere maladie de Louis XIV. Son mérite ſeul

fit penser à lui ; car il n'avoit jamais cultivé, ni M. *Fagon*, ni aucun des Médecins de la Cour.

Burette, qui répandoit tant de lumieres dans les Leçons qu'il donnoit au College Royal, avoit lui-même beaucoup fréquenté ce College dans sa jeunesse ; il y avoit pris des Leçons d'Hébreu, de Syriaque & d'Arabe, pour n'être point arrêté dans la lecture que dès-lors il se proposoit de faire des Historiens sacrés & profanes, des Œuvres d'*Avicenne*, d'*Averroës* & de quelques autres Médecins Arabes. Il avoit aussi appris, en son particulier & sans maître, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand & l'Anglois, & il en savoit assez pour entendre les Livres écrits en ces Langues. Tant de talens l'ayant fait connoître de bonne heure très-avantageusement, il fut reçu en 1705 à l'Académie des Belles-Lettres, en qualité d'Eleve ; il eut en 1711 une place d'Associé, & une de Pensionnaire en 1715. La même année 1715, il fut nommé Censeur Royal des Livres, & en 1716, il fut choisi pour travailler au Journal des Savans. En 1718, il fut commis à la recherche des Livres de Médecine & d'Histoire naturelle, dont on pouvoit augmenter la Bibliotheque du Roi. Personne n'étoit plus en état que lui de faire face à cette commission ; car n'ayant jamais voulu se marier, il s'occupa toute sa vie de la collection des plus excellens Livres, pour s'en former une bibliotheque choisie, & c'étoit à cela qu'il bornoit ses soins domestiques. Il mourut le 19 Mai 1747, des suites d'une attaque d'apoplexie qui le fit languir près de deux mois. On ne tarda point à travailler au catalogue de ses Livres qui fut imprimé en 1748, en trois volumes *in*-12.

Ce Médecin a laissé manuscrits deux Traités, l'un *De morbis omissis*, l'autre *De Aquarum Galliæ Medicatarum naturâ, viribus & usu*. Ce dernier, qui est le résultat des Leçons qu'il a dictées au College Royal, est passé dans les mains de M. *Le Begue de Presle*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Mais ce n'est pas là tout ce qu'il a fait ; les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres sont pleins de ses Ouvrages. On y trouve des dissertations sur la danse, les jeux, les combats, la course, la musique des Anciens. Celles qui roulent sur cette derniere matiere, furent attaquées par le Pere *Bougeant* qui s'amusoit quelquefois de la musique. L'Académicien soutenoit que les Anciens avoient connu le concert à plusieurs parties. L'Abbé *De Châteauneuf* se déclara pour lui, & *Burette* fort de l'autorité d'un tel homme & de celle de *Plutarque*, terrassa ses adversaires. Voici le titre de l'Ouvrage qu'il publia sur la musique : *Dialogue de Plutarque sur la musique, traduit avec des remarques*. Paris, 1735, *in*-4.

BURGENSIS, ou DE BOURGES, (Jean) Docteur de la Faculté de Paris, fut Médecin de Charles VIII, son Souverain, ainsi que de Louis Duc d'Orléans, depuis Roi de France douzieme du nom. Il mourut avant l'avénement du dernier à la Couronne, mais après l'an 1480, puisque Charles VIII ne monta sur le trône qu'en 1483. On a de la façon de *Burgensis* un Ouvrage imprimé à Paris en 1548, *in*-8, sous ce titre : *Le Livre d'Hippocrate de la nature humaine, traduit avec une interprétation*.

BURGENSIS, ou DE BOURGES, (Louis) fils de *Jean Burgenſis*, étoit de Blois. On met la naiſſance de *Louis* vers l'an 1494, mais cette date ne s'accorde point avec la notice des Médecins de Paris par M. *Baron*; car on le trouve ſous le Décanat de *Richard Gaſſion* qui étoit en charge en 1502 & 1503. S'il eſt vrai d'ailleurs qu'il ait reçu le bonnet de Docteur de la Faculté de Médecine de Paris à l'âge de 22 ans en 1504, il faut renvoyer ſa naiſſance à l'année 1482. Quoiqu'il en ſoit, François I l'admit au nombre de ſes Médecins ordinaires dès le commencement de ſon regne; il prit même en lui tant de confiance qu'il le nomma ſon premier Médecin. *De Bourges* mérita les bontés de ce Prince par ſa conduite; il fit voir combien il lui étoit attaché par le tour d'adreſſe dont il ſe ſervit pour le tirer de ſa priſon de Madrid après la bataille de Pavie donnée le 24 Février 1525. On conte que François I étant tombé malade, cet habile Médecin fit croire à Charles-Quint qu'il n'y avoit point lieu d'eſpérer ſa guériſon, parce que l'air du pays lui étoit tout-à-fait contraire. L'Empereur, tout grand politique qu'il étoit, ne ſe défia pas de cet artifice; il traita promptement avec le Roi pour ne pas perdre ſa rançon, & François I fit un accord en 1526 à des conditions, que l'Empereur n'auroit pas acceptées autrement. Voilà ce qu'en diſent les Hiſtoriens François; les Allemands en ont écrit différemment. Telles que ſoient les circonſtances de cette anecdote, le Préſident *Hénault* fait là-deſſus une remarque fort judicieuſe dans ſon Abrégé chronologique de France. « Charles-Quint, dit-il, ne » ſut pas profiter de ſa victoire, il auroit dû entrer en France les armes à la » main, ou ſe piquer de générosité & renvoyer ſon priſonnier ſans condition; il » ne fit ni l'un ni l'autre. »

De Bourges fut largement récompenſé au retour du Roi; il acheta les Seigneuries de Montgaugier & de Meulan avec la ſomme d'argent qu'il reçut de la part de ce Prince. La mort de François I arrivée en 1547, ne diminua rien de la conſidération dont ce Médecin jouiſſoit à la Cour. *Fernel*, qui étoit en faveur, ne voulut point lui diſputer la place de premier Médecin de Henri II; il l'obtint cependant en 1556, à la mort de *Louis de Bourges* qui étoit alors l'Ancien de la Faculté de Paris.

De ce même nom de *Burgenſis* ou *De Bourges*, il y a eu encore quatre Médecins de la même Faculté. *Simon de Bourges*, natif de Chartres, Docteur en 1548, fut Médecin ordinaire de Charles IX, & mourut en 1566. *Jean de Bourges* naquit à Paris, fut reçu Docteur en 1620, nommé Echevin de ſa ville natale en 1646, élu Doyen de la Faculté en Novembre 1654 & continué en 1655; il mourut le 16 Juillet 1661. *Jean de Bourges*, ſon fils, Docteur en 1651, mourut en 1684. *Jacques de Bourges* étoit auſſi de Paris. Il obtint les honneurs du Doctorat le 30 Décembre 1664, & finit ſa vie le 20 Avril 1714. C'eſt le dernier des Médecins de ce nom.

BURGGRAVIUS, (Jean-Erneſte) Médecin du XVII ſiecle, étoit de Neuſtadt dans le Duché de Brunſwick-Lunebourg. Il a donné pluſieurs Ouvrages au public, dont les deux premiers marquent le goût de l'Auteur à faire parade d'une érudition déplacée. Les titres qu'il y a mis, ont un air bien ſingulier, & ſemblent répondre de l'attachement de ce Médecin à la ſecte des Paracelſiſtes.

Achilles πολυπλοκος *redivivus*, *seu Panoplia Physico-Vulcania in prælio* Φιλοπόλεμος *in hostem educitur sacer & inviolabilis. Amstelodami*, 1612, *in*-8.

Biolychnium, *seu*, *Lucerna cum vita ejus*, *cui accensa est mysticè vivens jugiter; cum morte ejusdem expirans; omnes affectus graviores prodens. Huic accessit cura morborum magnetica ex Theophrasti Paracelsi Mumia: itemque omnium venenorum Alexipharmacum. Francofurti*, 1629, *in*-8.

De Acidulis Schwalbacensibus Epistola. Avec les *Reponsa medica* que *Helvicus Dietericus* fit paroître à Francfort en 1631.

Introductio in vitalem Philosophiam, *cui cohæret morborum astralium & materialium explicatio. Francofurti*, 1643, *in*-4. *Hanoviæ*, 1644, *in*-4.

Mais passons à quelque chose de plus intéressant, au sujet d'un Médecin du même nom. C'est *Jean-Philippe Burggrau* ou *Burggravius* qui exerça successivement sa profession dans les villes de Darmstadt & de Francfort. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé: *Lexicon medicum universale*, qui commença de paroître à Francfort en 1733, *in-fol.*, & qui est demeuré au premier volume contenant les Lettres A, B. C'est un vrai dommage que ce livre n'ait pas été poussé à sa fin; car le Médecin, dont il est question, a bien rempli son objet dans ce qu'il a écrit touchant l'Anatomie, la Botanique, les termes de Médecine des anciens Ecrivains, les animaux, & sur-tout la pratique, qui est fort bien traitée dans cet Ouvrage. On a cependant sujet de se consoler de cette perte; elle est avantageusement réparée par le *Dictionnaire universel de Médecine* imprimé à Paris en six volumes *in-fol.* Nous avons d'autres Ouvrages de la façon de *Jean-Philippe Burggrau*:

Libitina ovans fatis Hygiææ, *seu*, *de Medicæ Artis æque ac Medicorum præcipuis fatis. Francofurti ad Mœnum*, 1701, *in*-8. Il l'a divisé en deux parties. La premiere s'étend sur l'Histoire de la Médecine depuis *Hippocrate* jusqu'aux Modernes; la seconde traite de ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie des Médecins qui ont eu quelque célébrité.

Iatrice hominum lethique curiosa, *sive*, *de morte*, *ejusque præsensione commentatio. Ibidem*, 1706, *in*-8.

De existentia spirituum Nervosorum, *eorumque verà origine*, *indole*, *motu*, *effectibus & affectibus in corpore humano vivo*, *sano & ægro. Ibidem*, 1725, *in*-4. C'est un recueil de preuves sur l'existence des esprits animaux, qu'il défend contre les objections des partisans de l'Ecole de *Stahl*, & en particulier de *Goelicke* qui avoit publié une dissertation intitulée: *Spiritus Animalis ex foro Medico relegatus.*

Spiritus Nervosus restitutus. Ibidem, 1729, *in*-4.

De aëre, *aquis & locis urbis Francofurtanæ ad Mœnum Commentatio. Ibidem*, 1751, *in*-8. Il y a encore une édition de Francfort, 1757, *in*-8, avec une dissertation intitulée: *De indole vermiculorum spermaticorum.*

On doit à ce Médecin des notes intéressantes sur le livre d'*Herman Conringius* qui a paru sous ce titre: *De habitûs corporum Germanicorum antiqui ac novi causis.* Il l'a fait imprimer à Francfort en 1727, *in*-8.

BURGIUS, (Jean) célebre perfonnage du XV fiecle, étoit de Calata-Girone en Sicile. Sa premiere profeffion fut celle de Médecin, & il s'en acquitta avec tant de fuccès, qu'il jouit de la plus grande confidération dans fa ville natale. Ses compatriotes le choifirent, en 1446, pour aller complimenter Alfonfe, Roi d'Arragon, qui étoit à Gaëte dans le Royaume de Naples. Ce Prince tomba malade, peu de tems après que *Burgius* fut arrivé dans cette ville pour exécuter fa commiffion, & fentant tout le danger de fon état, il eut recours à ce Médecin qui le tira du pas menaçant où il étoit. Le généreux convalefcent le combla de bienfaits; mais *Burgius*, plus attaché aux intérêts de fes concitoyens qu'aux fiens propres, fouffrit de fe voir l'objet des bontés du Roi, & les tourna, autant qu'il put, à l'avantage de fa patrie. Alfonfe lui donna une riche Abbaye; c'eft ce qui l'engagea à prendre l'habit eccléfiaftique. Ce Prince follicita encore le Pape Nicolas V à le nommer à l'Evêché de Siponto, dont le fiege avoit été transféré à Manfredonia dès le milieu du XIII fiecle. *Burgius* l'obtint le 12 Avril 1449; mais Ferdinand, depuis Roi de Naples, le fit paffer à l'Evêché de Mazara le 25 Janvier 1464.

Attaché par goût à l'étude de la Médecine, *Burgius* fut concilier les devoirs de fon ancien état avec ceux de l'Epifcopat. Le Pape Paul II eut recours à lui dans le fort d'une maladie très-fâcheufe, & par fes foins, il fut tiré des bras de la mort. En reconnoiffance de ce fervice, Paul le plaça, en 1467, fur le fiege Archiépifcopal de Palerme; mais ce fut pour peu de tems, car la diminution des forces du nouvel élu ne tarda pas à l'avertir de fa fin. Il fe fit tranfporter à Calata-Girone, où il mourut le 16 Janvier 1469. Son corps fut enterré dans l'églife principale de cette ville, & il y demeura jufqu'en 1553, que Jean de Véga, Vice-Roi de Sicile, le fit lever de terre pour le placer dans un tombeau de marbre enrichi par l'art & par cette infcription :

ILLUSTRISSIMO AC REVERENDISSIMO JOANNI BURGIO,

EPISCOPO SIPONTINO, MAZARIENSI ET TANDEM ARCHIEPISCOPO PANORMITANO,

Suorum temporum toto ferè orbe celeberrimo,

Calathayeronenfi ornamento.

D. Vefpafianus Bonanno, Francifcus Rizzari, Francifcus Monteleone ac Nicolaus de Monardo,

Annô M. D. LIII civitatis Patres,

Antiquitatum non immemores,

Tumbam hanc inftaurare fecerunt.

Naturæ ceffit annô M. CCCCLXIX.

Profper Mandofius parle de *Burgius* dans fon *Theatrum Archiatrorum Pontificum*, & le fait Auteur d'un Manufcrit à qui *Manget* donne le titre de *Secreta veriffima, ad varios morbos curandos.*

BURGOS (Alfonfe DE) naquit en Efpagne vers le commencement du XVII fiecle. Il prit le bonnet de Docteur dans l'Univerfité d'Alcala, & s'établit en-

ſuite à Cordoue, où il remplit la charge de Médecin de l'Inquiſition. On a de lui un Traité dans ſa langue maternelle, qui eſt intitulé :

Tratado de Peſte, ſu eſſencia, provencion y curacion, con obſervationes muy particulares. Cordoue, 1651, *in-8.*

BURMANN, (Jean) Docteur en Médecine, fut nommé Démonſtrateur de Botanique au Jardin d'Amſterdam en 1738. Comme il avoit autant de goût que de talens pour cette belle partie de l'Hiſtoire naturelle, il n'a rien négligé pour en augmenter les richeſſes; c'eſt à ſes ſoins que nous devons les recueils intéreſſans dont voici les titres :

Theſaurus Zeylanicus, exhibens plantas in inſula Zeylana naſcentes, iconibus illuſtratus. Amſtelodami, 1737, *in-4.* Ce magnifique Ouvrage a été fait d'après différens Herbiers que *Hermann* & *Hartog* avoient envoyés de l'iſle de Ceylan à Amſterdam.

Rariorum Africanarum plantarum decades decem. Ibidem, 1738, 1739, *in-4*, avec de belles figures, la plupart tirées de *Paul Hermann.*

Plantarum Americanarum faſciculus I. Amſtelodami & Lugduni Batavorum, 1755, *in-fol.*

On lui eſt encore redevable de la traduction Latine d'un Ouvrage d'*Everhard Rumph*, que l'Auteur avoit écrit en Hollandois. Il parut en ces deux langues à Amſterdam, 1741 & années ſuivantes, ſix tomes en quatre volumes *in-fol.*, avec figures, ſous le titre d'*Everhardi Rumphii Herbarium Amboinenſe continens plantas in ea & adjacentibus inſulis repertas.* On avoit envoyé en Europe un exemplaire de la précieuſe collection faite à Amboine & autres iſles de l'Aſie, mais ſuivant le rapport de *Jean Hotton*, il périt avec le vaiſſeau qui le portoit. On en demanda un autre à la Compagnie des Indes, & c'eſt celui-ci que *Burmann* mit en Latin.

Nicolas-Laurent, fils du Médecin qui fait le ſujet de cet article, publia à Leyde en 1759, *in-4*, une diſſertation pour ſon Doctorat en Médecine, ſous ce titre: *Specimen Botanicum inaugurale de Geraniis.*

Comme il ſuivit l'exemple de ſon pere & qu'il prit beaucoup de goût pour la Botanique, il mit au jour un Traité ſur cette Science, imprimé à Amſterdam en 1768, *in-4*, & qui eſt intitulé :

Flora Indica : accedit ſeries Zoophytorum Indicorum, necnon prodromus Floræ Capenſis. On y trouve environ 1500 plantes des Indes & pluſieurs du Cap de Bonne-Eſpérance.

BURNET (Thomas) étoit de Richmont en Ecoſſe, où il naquit en 1632. Il étudia à Cambridge dans le College de Chriſt, au ſortir duquel il voyagea en Hollande, en France, en Italie, & en Allemagne avec le Duc d'Ormond. A ſon retour en Angleterre, il prit le bonnet de Docteur en Médecine, & parvint à la charge de Médecin du Roi, qu'il remplit avec honneur. *Burnet* a vieilli dans ſa profeſſion; car on met ſa mort au 15 de Septembre 1715. Il a auſſi étudié la Théologie; il a même donné quelques Ouvrages ſur cette Science, comme *Telluris Theoria ſacra. De ſtatu mortuorum & reſurgentium.* Mais je ne m'ar-

rêterai

rêterai point à ces productions; je me bornerai à celles qui ont rapport à la Médecine : voici les titres sous lesquels elles ont paru :

Thesaurus Medicinæ practicæ, cum observationibus Danielis Puerarii. Londini, 1673, *in*-4. *Genevæ*, 1678, *in*-12, 1698, *in*-4. *Venetiis*, 1687, *in*-12, 1733, *in*-4. *Lugduni*, 1702, *in*-4. Le même en François, Lyon, 1691, trois volumes *in*-8.

Hippocrates contractus. Edimburgi, 1685, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1686, 1752, *in*-12. *Viennæ*, 1737, *in*-8. *Londini*, 1743, *in*-8. *Argentorati*, 1765, *in*-8. C'est un bon abrégé de ce qu'il y a de plus intéressant dans les Œuvres du Pere de la Médecine.

BURRHUS, ou BORRO. Voyez BORRI.

BURSER, (Joachim) Médecin du XVII siecle, naquit en Lusace. Il eut un goût si décidé pour la Botanique, qu'il parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Son Herbier de plantes seches qui forme trente volumes, a été conservé long-tems à Sora où il enseigna, & se trouve maintenant à Upsal. On a donné le catalogue de la plupart de ces plantes en 1724.

BUSENNIUS, (Antoine) Médecin natif de Bréda, étoit savant dans les langues. Il est apparent qu'il fut reçu à la Licence dans la Faculté de Médecine de Louvain; on sait au moins qu'il séjourna dans cette ville, où il enseigna publiquement en 1548, & expliqua à ses Auditeurs les Livres de *Galien*, qui traitent *De Temperamentis*. Ses écoliers le prefferent ensuite de leur expliquer encore celui *De inæquali temperie*; il se rendit à leurs sollicitations, mais ce ne fut qu'incomplettement, parce qu'il quitta Louvain pour aller s'établir à Anvers où il arriva au plus tard en 1550. Il étoit Médecin Pensionnaire de cette ville, lorsqu'il y fit imprimer en 1553 des commentaires sur le Livre *De inæquali temperie*. C'est un volume *in*-12 qu'il dédia à *Pierre Balsanus*, Docteur en Droit. L'Auteur fait de justes efforts, dans la préface, pour remettre en vigueur la doctrine des Médecins Grecs & la lecture de leurs Ouvrages, qu'on avoit en quelque sorte négligés pour s'attacher aux Œuvres d'*Avicenne* & des autres Médecins Arabes. Il souffroit de voir que les Grecs eussent été obligés de céder le pas aux Arabes qui tenoient alors le haut bout dans la plupart des Ecoles.

BUSSON, (Julien) né à Dinant en Bretagne, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1742, fut nommé Inspecteur des Hôpitaux militaires de Bretagne, & parvint en 1773 à la place de premier Médecin de Madame la Comtesse d'Artois. Il a publié la traduction Françoise du *Dictionnaire universel de Médecine*, qui avoit été faite sur l'Anglois de *James*, par *Diderot*, *Eidous* & *Toussaint*. 6 vol. *in-fol.*

BUSTAMANTINUS DE LA CAMARA (Jean) naquit à Alcala dans le XVI siecle. Il fut reçu Docteur en Médecine dans l'Université de sa ville natale, où il enseigna avec beaucoup de réputation dans la premiere Chaire de sa Faculté. On a de lui un Ouvrage curieux qui est intitulé :

De reptilibus verè animantibus Sacræ Scripturæ. Lugduni, 1620, *in*-8. Il est en six

Livres, & il ne doit pas être confondu avec un autre Traité du même Auteur, qui a paru sous le titre d'*Historia animalium quæ in sacris Bibliis occurrunt. Compluti*, 1595, 2 vol. *in*-4. *Lugduni*, 1602, 2 vol. *in*-8.

BUTLER, (Guillaume) célebre Alchymiste qui étoit de Clare en Irlande, mourut le 29 Janvier 1617, âgé de 83 ans. Les Adeptes lui ont attribué l'invention d'une pierre au moyen de laquelle il guérissoit les maladies les plus dangereuses; ils ont encore prétendu qu'il avoit trouvé le secret de convertir le plomb & le mercure en or. Un homme de cette conséquence n'a pu manquer d'être accueilli. Le Roi Jacques I en a fait grand cas, & *Van Helmont* a donné le nom de *Butler* à un de ses Ouvrages, pour marquer l'estime qu'il faisoit des talens de cet Alchymiste. On trouve dans cet Ouvrage un assez long détail des cures opérées, selon toutes les apparences, au moyen de la pierre merveilleuse dont on a parlé. Entre autres histoires, l'Auteur rapporte celle-ci. Dans le tems que *Butler* étoit détenu prisonnier dans le château de Vilvorde en Brabant, il apprit un soir qu'un Religieux Francifcain, appellé *Bailly*, qui avoit acquis beaucoup de réputation en Bretagne par ses prédications & qui étoit dans le même Château que lui, avoit le bras attaqué d'une érésipele considérable. Il en eût pitié, & ayant trempé une pierre dans une cuillerée d'huile d'amandes douces, il la donna au Geolier, en lui disant: « portez cette huile à ce Religieux, quelque quantité qu'il en prenne, il en recevera la guérison dans une » heure au plus tard. » Cela arriva effectivement comme il l'avoit prédit, au grand étonnement du Geolier; mais plus encore du malade qui ne pouvoit s'imaginer comment, sans avoir pris en apparence aucun remede, il pouvoit être guéri. Cependant l'enflure de son bras, toute considérable qu'elle avoit été, se trouva diminuée à un tel point, que bientôt après on n'y remarqua plus aucune trace de la maladie dont il avoit été attaqué. Je vins le lendemain, dit *Van Helmont*, au château de Vilvorde à la priere de plusieurs personnes de distinction pour m'assurer de la vérité du fait; je le trouvai tel que je viens de le conter; & ce fut à cette occasion que je liai amitié avec *Butler*.

Van Helmont rapporte encore d'autres cures, faites au moyen de cette admirable pierre, & en particulier celle de sa femme qui avoit été attaquée d'une tumeur œdémateuse aux deux jambes, qui s'étendoit depuis la cheville jusqu'à l'aîne & qui cédoit à l'impression du doigt. On aura sans doute bien de la peine à ajouter foi à ce que dit *Van Helmont*, dont on connoît d'ailleurs la crédulité. Cependant *Boile* ne paroît pas absolument rejetter ces histoires. Il assure d'avoir appris qu'il y avoit en France un Gentilhomme qui possédoit une portion de cette pierre, avec laquelle il opéroit des cures surprenantes en la faisant seulement lécher aux malades; & le Chevalier *Digby*, ayant recherché, pendant son séjour dans ce Royaume, ce qui pouvoit avoir donné lieu à un tel bruit, ne l'a pas trouvé tout-à-fait dépourvu de vérité. Il ajoute même que la veuve de *Van Helmont* avoit confirmé, long-tems après la mort de son mari, les circonstances de la cure opérée sur elle avec la pierre de *Butler*; & il rapporte à ce sujet le témoignage d'un de ses amis, à qui cette femme en avoit fait le récit. *Digby* ne se contente pas de cette preuve; comme il prend un vif intérêt à démontrer la

vérité d'un fait qui pouvoit trouver bien des incrédules, il s'étudie à l'appuyer par tout ce qu'il peut de raſons. *Van Helmont*, dit-il, eſt d'autant plus croyable ſur ce qu'il avance, qu'il rapporte des cures faites par un autre que par lui, & avec des remedes qui lui étoient inconnus. D'ailleurs, le célebre *Higgius*, qui vivoit dans la même maiſon que *Butler*, parle des ſecrets de ce Chymiſte d'une maniere à leur donner quelque degré de vraiſemblance. C'eſt ainſi que les partiſans de l'Alchymie ont étayé les prétendues merveilles de cet Art impoſteur; ils ont entaſſé preuve ſur preuve pour donner un air de vérité aux faits qu'ils nous ont tranſmis; mais leur conduite à cet égard ſemble nous prévenir qu'ils s'attendoient bien que la poſtérité réclameroit contre les hiſtoires que la crédulité leur avoit fait adopter. Que prouvent les témoignages ſur leſquels *Boile* & *Digby* ſe ſont fondés? Ils ne portent que ſur des ouï-dire. D'ailleurs, ces hommes, qui toute leur vie, ſe ſont montrés zélateurs du grand-œuvre, ſont-ils des témoins bien integres pour dépoſer ſur le compte de leurs Confreres? La raiſon n'eſt-elle pas en droit d'appeller de leurs témoignages comme d'abus? Ou la bonne foi de ces Ecrivains a été ſurpriſe, ou ils ont voulu en impoſer à la poſtérité.

BUTONER. Voyez BOCTONER.

BUXBAUM, (Jean-Chriſtian) Botaniſte Allemand, né vers le milieu du XVII ſiecle, fut appellé en Ruſſie & devint Membre de l'Académie de Péterſbourg. Il voyagea à Conſtantinople, dans les iſles de l'Archipel & en Arménie, pour multiplier ſes connoiſſances. Déja célebre par un Ouvrage imprimé à Hall en 1721, in-8, ſous le titre d'*Enumeratio plantarum in agro Hallenſi, lociſque vicinis naſcentium*, il l'étoit davantage à ſa mort arrivée en 1729, par un autre qu'on commençoit de faire paroître à Pétersbourg. Il fut publié en trois volumes in-4, 1728-1740, & il eſt intitulé: *Centuriæ quinque plantarum minùs cognitarum circa Byſantium & in Oriente obſervatarum.*

BZOVIUS, (Abraham) Dominicain Polonois qui s'eſt fait eſtimer en Italie au commencement du XVII ſiecle, a enſeigné la Philoſophie à Milan & la Théologie à Bologne. Il retourna dans ſa patrie au bout de quelques années, & il continua de s'y diſtinguer; mais ayant été rappellé en Italie pour l'avantage de ſon Ordre, il ſe fixa à Rome, où il mourut dans le monaſtere de la Minerve en 1637, à l'âge de 70 ans. Ce Religieux a entrepris la continuation des Annales du Cardinal *Baronius*; mais ce qu'il a fait eſt peu digne de l'Ouvrage du premier Auteur. Il a mieux réuſſi dans ſa Légende des Saints qui ſe ſont appliqués à la Médecine; elle a paru ſous ce titre:

Nomenclator Sanctorum profeſſione Medicorum, anniverſariam quorum feſtivitatem univerſalis celebrat Eccleſia, ad Antiquitatis memoriam elaboratus. Romæ, 1612, *in-fol.*, 1621, *in-12. Coloniæ*, 1623, *in-8.*

C

CABALLUS, (François) Médecin natif de Breffe, ville d'Italie dans l'Etat de Venife, floriffoit au commencement du XVI fiecle. Il enfeigna avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de Padoue, & continua les exercices de la Chaire jufques dans un âge fort avancé. Il fe retira alors dans fa patrie, où il mourut vers 1540. Nous avons de lui un Ouvrage qui eft intitulé :

Libellus de animali Paftillos Theriacos & Theriacam ingrediente. Il a paru à Venife, en 1497, *in-fol.*, avec les *Opera Medica* de *Montagnana*, & encore dans le même recueil, Venife, 1565, *in-fol.*; Lyon, 1525, *in 4*; Francfort, 1604, *in-fol*; Nuremberg, 1652, *in-fol.* Il a auffi paru à Venife en 1503, *in-fol.*, avec les Confultations d'*Antoine Cermifoni*.

CABROL, (Barthélémi) natif de Gaillac, ville du diocefe d'Alby dans le haut Languedoc, fit fes études de Chirurgie à Montpellier, d'où il retourna dans fa patrie en 1555. La réputation qu'il y acquit par fes talens, lui mérita la place de Chirurgien de l'Hôpital de Saint André de la même ville; & fa réputation allant toujours en augmentant, il fut appellé à Montpellier, où les heureux fuccès de fa pratique le firent confidérer par les plus célebres Médecins de la Faculté, & en particulier par *Laurent Joubert* qui l'honora de fon amitié. *Cabrol* fut choifi en 1570 pour démontrer publiquement l'Anatomie dans les Ecoles de Montpellier; & le Roi Henri IV, ayant créé en 1595 une charge de Diffecteur Royal dans ces Ecoles, ce Chirurgien y fut nommé par préférence à plufieurs autres. On a de lui un Traité, fous le titre d'*Alphabet anatomique*, qui fut imprimé à Tournon, 1594, *in-4*; à Geneve, 1602, 1624, *in-4*; à Montpellier, 1603, *in-4*; à Lyon 1614 & 1624, même format : il fut fi bien reçu du public, qu'on le jugea digne d'être mis en Latin. La traduction eft intitulée :

Alphabeton anatomicum, id eft Anatomes Elenchus accuratiffimus, omnes humani corporis partes eâ, quâ fecari folent methodô, delineans. Acceffere Ofteologia, obfervationefque Medicis ac Chirurgis perutiles. Genevæ, 1604, *in-4*. *Monfpelii*, 1606, *in-4*. Il y a encore une édition Hollandoife de 1648, *in-fol.* Cet Abrégé anatomique n'eft pas de grande importance, au jugement du célebre *Haller*; ce Médecin ajoute cependant qu'il mérite d'être lu pour les obfervations que l'Auteur y a inférées. On peut même d'autant plus le croire fur fa parole, qu'il y rapporte les faits avec beaucoup de candeur; il donne, en particulier, l'hiftoire d'une maladie dont il avoit défefpéré, mais qui fut heureufement traitée par un autre.

On a fait l'honneur à ce Chirurgien de joindre fon *Alphabet* aux Ouvrages de deux favans Anatomiftes, dans un Livre qui porte le titre de *Collegium anatomicum clariffimorum trium virorum Jafolini, Severini, Cabrolii. Hanoviæ*, 1654, *in-4*. *Francofurti*, 1668, *in-4*. L'édition en Hollandois de l'Abrégé anatomique de *Cabrol*, eft due à *Plempius* qui l'a publiée à Amfterdam en 1648, *in-fol.*, avec des figures tirées de *Véfale*, de *Paaw*, &c.; mais on n'y remarque rien de nouveau de la part de l'Editeur.

CACHET (Christophe) de Neufchâteau en Lorraine, vint au monde le 26 Novembre 1572. Après avoir fait ses études chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, il passa en Italie qu'il parcourut presque toute entiere ; il s'arrêta même quelque tems à Rome ; mais comme le principal objet de son voyage étoit de s'appliquer à l'étude de la Médecine, il ne séjourna nulle part davantage qu'à Padoue, où il fit de grands progrès dans cette Science. Son esprit, qui avoit été nourri d'argumens & qui s'étoit plus attaché à la dispute scholastique qu'à l'observation, ne trouva pas un champ assez vaste dans la Médecine pour s'exercer ; il apprit encore le Droit à Fribourg ; mais dans la suite il se borna à la Médecine ; dans laquelle il acquit beaucoup de réputation. Médecin ordinaire de quatre de ses Souverains, il mérita l'estime dont ils l'honorerent. Ennemi des Charlatans & de ces prétendus Chymistes qui courent après le Grand-Œuvre, il écrivit contre eux, & se fit toute la vie une affaire de détruire les erreurs dont ils infectoient l'univers. Voici les titres de ses Ouvrages :

Controversiæ theoricæ practicæ in primam Aphorismorum Hippocratis Sectionem. Opus in duas partes divisum, Philosophis ac Medicis perutile ac perjucundum. In quo quæcumque ad venæ sectionem, purgationem & probam victûs rationem pertinent, non minùs accuratè, quàm acutè ac eleganter in utramque partem disputantur ac enodantur. Pars prima. Tulli Leucorum, 1612, 1618, in-8.

Pandora Bacchica furens Medicis armis oppugnata. Tulli, 1614, in-12. Il n'est que le Traducteur de ce Traité qui est de la façon de *Mousin*, & dont l'Original est écrit en François ; il y a cependant fait quelques augmentations.

Apologia dogmatica, in Hermetici cujusdam Anonymi Scriptum de curatione calculi. Tulli, 1617, in-12.

Vrai & assuré préservatif de petite vérole & rougeole, divisé en trois Livres, Toul, 1617, in-8. Nancy, 1623, in-8.

Epigrammata. Elegiæ. Nanceii, 1622, in-8.

Christophe Cachet mourut le 30 de Septembre 1624. On voit son épitaphe, avec son portrait, chez les Peres Cordeliers de Nancy :

Hære, Viator.

NOBILIS CHRISTOPHORUS CACHETUS,

Doctrinâ clarus, pietate spectabilis,

Hìc jacet.

O dirum Patriæ, inimicum nimis Arti Medicæ, fatum !

Nascentem Lotharingia, Padua Medicum, Friburgum Jurisperitum fecere.

His magna complexus,

Ut erat bono publico natus,

Lucem Litteris, nomen Libris, laudem suis, Patriæ gloriam, famam sibi,

Principibus sæpè salutem peperit.

Serenissimis Ducibus

CAROLO III, HENRICO II, FRANCISCO II, CAROLO IV,

Archiater & Consiliarius,

Tantum onus pofuiffet fenex, ni eum maturum cœlo feciffet.
Obiit Annô falutis 1624, 30 *Septemb. ætatis* 52.
Hic jacet etiam tanti viri nobilis Uxor
CLAUDIA DOMBALLE,
Integritate morum ac pietate nobilior,
Quæ nupta annô 1597,
Obiit vidua 11 *Septembris* 1637, *ætatis* 54.

CADET, (Claude) arriere-neveu de *Vallot*, premier Médecin de Louis XIV, naquit en 1695 à Regnoft, hameau de la Paroiffe de Frênoy, à trois lieues de Troyes. Il s'appliqua de bonne heure à la Chirurgie, & vint à Paris, où il fut reçu en 1716 au nombre des Chirurgiens de l'Hô-tel-Dieu. Les progrès qu'il fit dans l'Art utile qui l'occupoit, lui mériterent la Maîtrife dans la Communauté de Saint Côme en 1724, & depuis il exerça fa profeffion avec des fuccès qui lui annonçoient l'avenir le plus flatteur, s'il n'eût été enlevé à l'âge de 50 ans. Il mourut à Paris le 10 Février 1745, & laiffa treize enfans qui ont tous fait honneur à fa mémoire. Pere tendre, bon ami, compatiffant pour les pauvres & toujours prêt à voler à leur fecours, il fut autant regretté du public que de fa famille. Ce Chirurgien a écrit :

Differtations & obfervations fur les maladies fcorbutiques. Paris, 1742, in-12.

Differtation fur le fcorbut, avec des obfervations. Paris, 1744, in-12. Il ne manque pas de vanter les propriétés du vin anti-fcorbutique, dont il faifoit un fecret, mais qui n'en eft plus un aujourd'hui.

CADET de Gafficourt, (Louis-Claude) fils du précédent, vint au monde à Paris le 24 Juillet 1731. Il s'appliqua, dès fa plus tendre jeuneffe, à l'étude de la Chymie & de la Pharmacie, & fut élevé fous les yeux des plus habiles Maîtres de la capitale, principalement fous ceux de MM. *Geoffroi* pere & fils, dont il a dirigé le laboratoire pendant plufieurs années. C'eft à la rapidité de fes progrés qu'il a dû l'avantage d'être employé, à l'âge de 22 ans, à l'Hôtel Royal des Invalides; il y fut reçu comme premier garçon, & en 1753, il y obtint la place d'Apothicaire-Major. Ses talens lui mériterent la confiance du Gouvernement dans beaucoup d'autres circonftances. Le Miniftere le chargea, en 1757, de l'examen des Apothicaires qui étoient deftinés aux Hôpitaux de l'Armée; il fut enfuite nommé lui-même Apothicaire-Major & Infpecteur des pharmacies des Hôpitaux fédentaires de deux Armées Françoifes en Allemagne; il fut envoyé, en 1762, en Efpagne, pour fervir en qualité d'Apothicaire-Major dans l'Armée commandée par le Prince de Beauvau. Louis XV le chargea de donner des leçons de Chymie à deux jeunes Chinois qui étoient en France fous la protection de ce Monarque. A toutes ces marques de diftinction, différentes Sociétés Littéraires en ont ajouté d'autres. Il a été aggrégé, en 1761, à l'Académie Impériale des Curieux de la nature, fous le nom d'*Avicenne*; il a été reçu, en 1766, à l'Académie Royale des Sciences de Paris, en qualité d'Adjoint, & il eft aujourd'hui l'ancien des Affociés ordinaires de cette Académie pour la partie de la Chymie; enfin, il a été nommé, en 1772,

Aſſocié de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon.

M. Cadet exerce la Pharmacie à Paris avec diſtinction; mais rien ne lui a fait plus d'honneur que les Mémoires qu'il a préſentés à l'Académie des Sciences, & les Ouvrages qu'il a mis au jour. Ces derniers ſont intitulés :

Analyſe chymique d'une Eau minérale nouvellement découverte à Paſſy. 1757, in-12. ſans indication de lieu, ni d'Imprimeur.

Réponſe à pluſieurs obſervations de M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, ſur l'éther vitriolique, ſur le mercure précipité per ſe, ſur la réduction des chaux de cuivre & d'étain à travers les charbons. Paris, 1775, in-4.

CADET de Vaux, (Antoine-Alexis) frere du précédent & fils de *Claude*, naquit à Paris en 1743. Il s'attacha de bonne heure à la profeſſion qui réuſſiſſoit ſi bien à ſon aîné; il y fit même tant de progrès, qu'il lui ſuccéda en 1759 dans la place d'Apothicaire-Major de l'Hôtel-Royal des Invalides, qu'il a remplie pendant ſix ans. Il fut chargé, en 1771 & 1772, de donner des leçons de Chymie & de Pharmacie aux Eleves de l'Ecole Royale vétérinaire, & en 1771, l'Académie Impériale des Curieux de la nature le mit au nombre de ſes membres. On a de lui une traduction Françoiſe des *Inſtituts de Chymie* de *Spielmann*, qui a été publiée à Paris, 1770, deux volumes *in-12*, avec des notes.

C'eſt de la Bibliotheque de la Médecine ancienne & moderne de M. *Carrere* que j'ai extrait les articles de MM. *Cadet*; j'en fais l'aveu avec toute la reconnoiſſance qu'on doit à ceux par qui on a profité. Cet Auteur pourra encore quelquefois ſe reconnoître dans le cours de ce Dictionnaire; mais j'eſpere qu'il eſt aſſez indulgent, pour ne point exiger de moi plus qu'il n'a rendu aux Auteurs qu'il a copiés, ſans les nommer.

CADMUS, perſonnage du vingt-huitieme ſiecle du monde, fut contemporain du Centaure *Chiron*, & paſſa chez les Tyriens pour avoir inventé la Médecine. Le peuple lui offroit tous les ans les prémices des plantes, comme à celui qui en avoit le premier enſeigné les uſages.

CÆLIUS AURELIANUS, Médecin à-peu-près contemporain de *Galien*, étoit attaché à la Secte Méthodique. Il a écrit en Latin, & à ſon ſtyle qui eſt à demi barbare, difficile à comprendre, rude & embrouillé, on eſt porté à croire qu'il eſt né en Afrique; mais le titre de ſes Ouvrages ne laiſſe aucun doute ſur ſa patrie, puiſqu'il eſt appellé *Cælius Aurelianus Siccienſis*, & qu'on ſait d'ailleurs que Sicca étoit une ville de Numidie. Quelques Auteurs l'ont nommé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*, comme s'il eût été d'Aria ou d'Ariana, province d'Aſie; c'eſt en particulier le ſentiment d'*Adrien Jonghe*, mais le plus grand nombre des Savans s'en tient au premier nom.

Quoique *Cælius Aurelianus* ſe ſoit donné pour Traducteur de *Soranus*, il n'a cependant point rendu ſcrupuleuſement en Latin ce que ce Médecin avoit écrit en Grec; car il en parle ſouvent comme d'un tiers. Un tel, dit-il, eſt de cet avis, mais *Soranus* eſt d'un avis contraire: c'eſt ordinairement celui qu'il ſuit par préférence à tout autre ſentiment, & jamais il ne manque de témoigner l'eſ-

time qu'il fait de l'Auteur qu'il a pris pour guide. On fait d'ailleurs que *Cælius* doit être si peu regardé comme un simple copiste des Ouvrages d'autrui, qu'il cite lui-même plusieurs Ecrits de sa façon, & entre autres un livre des lettres Grecques, addressées à un nommé *Pretextatus*, dans lequel il combat l'usage de la hiere, médicament purgatif dont *Thémison* s'étoit servi. En général, il ne vouloit ni purgation, ni saignée dans la cure des maladies, mais il ordonnoit fréquemment l'abstinence de trois jours dans le commencement, la diete dans le reste du tems, ainsi que la *Gestation* & ce qu'on appelloit les grandes compositions.

Cælius Aurelianus cite encore un autre Ouvrage qu'il avoit dédié à un certain *Lucrece*, & qui contenoit un abrégé de Médecine par demandes & par réponses; des livres de Chirurgie, & d'autres sur les fievres, sur les causes des maladies, sur les remedes ordinaires, sur la composition des médicamens, sur les maladies des femmes, & enfin sur la conservation de la santé. Il n'y a pas d'apparence que tous ces Ouvrages fussent traduits du Grec de *Soranus*. Quoiqu'il en soit, il ne nous est rien resté de la façon de *Cælius*, que les Traités dont il fait honneur à *Soranus*; & ce sont heureusement les meilleurs de ses Ouvrages. Ils renferment la maniere de traiter, selon les regles des Méthodiques, toutes les maladies qui n'exigent point le secours de la Chirurgie. Un autre avantage que l'on en retire, c'est qu'en réfutant les sentimens des plus fameux Auteurs de l'Antiquité, *Cælius* nous a conservé des traits de leur pratique qui nous seroient entierement inconnus, si l'on excepte ce qu'il dit d'*Hippocrate*, le premier dont il a parlé, & dont il rapporte néanmoins quelques passages qui ne se trouvent point dans ses Œuvres, telles que nous les avons. Les Auteurs qu'il cite le plus souvent après *Hippocrate*, sont *Diocles*, *Praxagore*, *Héraclide* de Tarente, *Asclépiade* & *Thémison*, dont il a examiné la pratique avec beaucoup d'exactitude. Il leur joint *Hérophile* & *Erasistrate*; mais il en parle moins souvent, par la raison qu'ils n'ont traité que d'un petit nombre de maladies. Il cite aussi quelquefois *Sérapion*; & s'il n'en fait mention que rarement, c'est qu'il regardoit *Héraclide* comme le meilleur Auteur de la secte empirique. Après avoir dit que tous les Ouvrages de *Cælius* ne sont pas venus jusqu'à nous, il importe d'ajouter que ceux qui nous restent, sont trois livres des maladies aigües & cinq des maladies chroniques. Ils ont paru sous ces titres:

Celerum vel acutarum passionum Libri tres. Parisiis, 1529, *in-fol.*, 1533, *in-8. Lugduni*, 1566, *in-8.*

Chronicon, sive, tardarum passionum Libri quinque. Basileæ, 1529, *in-fol.*, avec les Opuscules d'*Oribase*.

On les a imprimés ensemble à Venise en 1547, *in-fol.*, avec les *Medici Antiqui*; à Lyon en 1567, *in-8*, avec les notes de *Jacques Dalechamp*; à Londres en 1579, *in-8*. Mais la meilleure édition est celle intitulée:

Cælii Aureliani Siccienfis, Medici vetusti, sectâ methodici, de morbis acutis & chronicis Libri octo. Jo. Conradus Amman *recensuit, emaculavit, notulasque adjecit. Accedunt seorsim* Theod. Janss. ab Almeloveen *in Cælium Aurelianum notæ & animadversiones, tàm propriæ, quàm doctorum virorum, ut & ejusdem Lexicon Cælianum. Amstelædami*, 1709, 1722, 1755, *in-4. Lausannæ*, 1773, deux volumes *in-8*, par les soins de M. de *Haller*.

CÆSALPIN (André) étoit d'Arezzo, ville d'Italie dans la Tofcane. Après avoir étudié fous *Luc Ghini*, qui fut premier Directeur du Jardin de Pife, il enfeigna lui-même la Médecine dans les Ecoles de cette ville; mais le Pape Clément VIII l'en tira pour lui donner la charge de fon premier Médecin. Il la remplit avec la plus grande diftinction, & mourut à Rome le 23 Février 1603, à l'âge de 84 ans.

Cæfalpin étoit un de ces génies fupérieurs, dont l'exactitude & la pénétration furmontent les plus grandes difficultés. C'eft dommage qu'il ait été trop fervilement attaché à la doctrine d'*Ariftote*, qu'il défendit avec chaleur contre celle de *Galien*, qui étoit l'idole qu'on adoroit dans les Ecoles de ce tems-là. Ses Ecrits ne refpirent que la théorie Ariftotélicienne, & tout eftimables qu'ils foient d'ailleurs, on les a négligés pour cette raifon. On remarque encore que ce Médecin s'égare fouvent, quand il fe met à raifonner d'après les autres; mais il penfe toujours bien lorfqu'il ne fuit que fes propres lumieres fur les chofes qui fe connoiffent par les fens extérieurs. On trouve des preuves de tout cela dans fes Ouvrages; voici les titres fous lefquels ils ont paru :

Quæftionum peripateticarum libri V. Venetiis, 1571, in-4. Ce recueil n'a point été fans replique; *Nicolas Taurellus*, Médecin de Montbelliard, l'a attaqué par un livre intitulé : *Alpes cæfæ, hoc eft, Andreæ Cæfalpini monftrofa dogmata difcuffa & excuffa.* Les quatre premiers livres des queftions péripatétiques traitent de la Phyfique en général & de l'Aftronomie; le cinquieme eft le feul qui concerne la phyfiologie du corps humain, & c'eft-là qu'on trouve quelques traits fur la circulation du fang dans le poumon. Il a paru à Venife en 1593, *in*-4, une autre édition de cet Ouvrage, à laquelle on a joint d'autres Ecrits de *Cæfalpin*, comme: *Quæftionum Medicarum Libri duo; de medicamentorum qualitatibus Libri duo:* mais ils font l'un & l'autre remplis d'obfcurité, & n'ont prefque pour objet, que de réfuter les fentimens de *Galien.*

De plantis Libri XVI. Florentiæ, 1583, *in*-4. Il a augmenté cet Ouvrage d'un *Appendix ad libros de Plantis. Romæ*, 1603, *in*-4. Ce traité des plantes eft bon; mais il feroit meilleur, fi *Cæfalpin* n'en avoit point rendu la lecture difficile par les noms Tofcans qu'il y a inférés, fans y joindre aucun fynonyme. Ses defcriptions font utiles malgré leur brieveté; il entre même dans quelque détail fur les vertus des plantes, qu'il rapporte prefque toujours d'après les Anciens. Cet Auteur paffe pour le premier qui ait établi la méthode de diftinguer les familles des plantes par les parties de la fructification.

De Metallicis Libri tres. Romæ, 1596, *in*-4. *Norimbergæ*, 1602, *in*-4, par les foins de *Sonerus*. Il y traite fort fimplement des foffiles dans les deux premiers livres, & des métaux dans le troifieme, fans trop approfondir les caufes qui les produifent. Ses defcriptions font toutes tirées des Anciens, & c'eft encore d'après eux qu'il s'étend fur les propriétés médicinales des corps qui compofent le regne minéral. Les expériences qu'il rapporte d'après les Modernes, ou de fon propre fonds, ne contiennent rien de remarquable.

Ars Medica. Romæ, 1601, 1602, 1603, trois volumes *in*-12. Le même Ouvrage a paru fous ces différens titres : *Catoptron, five, fpeculum artis medicæ Hippocraticum, fpectandos, dignofcendos, curandofque exhibens morbos univerfos. Francofurti*, 1605, *in*-8.

Venetiis, 1606, in-4. *Tarvisii*, 1606, in-4, sous le titre de *Praxis universæ Medicinæ. Argentorati*, 1670, in-8. C'est un recueil de la doctrine des Grecs & des Arabes, mais il ne vaut point les autres Écrits de l'Auteur. Il est arrangé de façon, qu'après l'exposition anatomique de chaque partie, on y trouve les maladies qui peuvent les attaquer, & ensuite les médicamens & les formules qui conviennent à leur cure.

Malgré ce que nous avons dit de l'histoire des plantes de *Cæsalpin*, elle doit être regardée comme un Ouvrage accompli pour ce tems-là; & si elle a fait moins de bruit que les Traités de *Matthiole* & de *Fuch*, c'est qu'elle manque de figures : on sait qu'en ces sortes de matieres, c'est autant le secours des figures, que le mérite des Auteurs, qui donne de la réputation aux Ouvrages. On voit, dans cette histoire, qu'il compare la semence des végétaux à l'œuf des animaux. Il y dit, que comme il y a dans l'œuf une petite partie où l'animal est comme ébauché, le reste ne servant qu'à sa nourriture, de même la principale partie de la semence des plantes est celle d'où sort la racine & le jet, puisque c'est une espece de petit germe, & que le reste de la semence ne sert aussi qu'à sa nourriture. Cette comparaison de la graine des plantes avec l'œuf des animaux n'est, sans doute, point au goût de tous les Physiciens modernes; mais comme il entre moins dans le plan de ce Dictionnaire de discuter les opinions, que de les rapporter, je me borne à remarquer encore que *Cæsalpin* est l'inventeur de la méthode réguliere de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il est vrai qu'on a fait mieux depuis lui; on doit cependant lui tenir compte d'avoir frayé le chemin aux *Morison*, aux *Tournefort*, aux *De Jussieu*, aux *Linnæus*.

Quelques passages répandus dans les Ouvrages du Médecin dont nous parlons, n'ont été ni remarqués, ni bien entendus, qu'après que *Harvey*, l'honneur de son pays, eut publié son Traité de la circulation du sang. On a même prétendu alors que *Cæsalpin* avoit parlé distinctement de ce mouvement circulaire. On lui a fait dire que le sang est porté du ventricule droit du cœur au poumon par l'artere veineuse, & qu'il revient delà au ventricule gauche par la veine artérieuse; que le sang poussé du ventricule gauche dans l'artere aorte, après avoir parcouru toutes les parties du corps, est rapporté dans le ventricule droit par la veine cave; qu'ainsi il y a dans chaque ventricule une veine qui y rapporte le sang, & une artere qui le reçoit pour le porter ailleurs; & qu'il faut par conséquent appeller dans le ventricule droit *Artere*, ce que les Anciens appelloient *Veine-artérieuse*, & *Veine* dans le ventricule gauche, ce qu'ils nommoient *Artere veineuse*. Il a, dit-on, ajouté, à tout cela, une description exacte des valvules des arteres & des veines dans le cœur, & il en a déterminé les usages. En un mot, on veut qu'il ait expliqué la circulation du sang, comme on l'explique aujourd'hui, en se servant même du mot de *Circulation* qui est si propre à exprimer la nature de ce mouvement; mais, ce qui est plus fort encore, on veut qu'il ait observé que les veines s'enflent toujours au dessous de la ligature, & qu'il se soit servi de cette observation, pour prouver le mouvement circulaire du sang.

Les Anglois, jaloux de conserver à leur compatriote *Harvey* tout l'honneur

de cette importante découverte, ont penſé différemment ſur le compte de *Cæſalpin*. Ils aſſurent que *Servet*, *Columbus*, & *Cæſalpin* lui-même, n'ont point eu ſur la circulation des notions auſſi diſtinctes que celles qu'on leur attribue. *Wotton* dit que les deux derniers ont avancé des choſes bien légérement, comme par hazard, & ſans ſentir toutes les ſuites de leurs ſuppoſitions. Il n'y a que *Douglas* qui ſoit convenu que *Cæſalpin* a parlé aſſez diſtinctement de la circulation du ſang, pour ne laiſſer d'autre avantage à *Harvey*, que le mérite d'avoir été le premier qui ait démontré cette découverte & qui ait écrit en vue de la rendre publique. En conſéquence, il accorde le même honneur à ces deux grands hommes, & s'exprime ainſi à leur égard : *Par decus manet & illum, qui primùm invenit, & qui poſtremùm perfecit. Neſcio enim, an præſtat inveniſſe, an ditaſſe.* On ne peut aſſurément refuſer à *Harvey* la gloire d'avoir vérifié cette importante découverte & de l'avoir miſe à l'abri de toute contradiction. Il a montré une opiniâtreté incroyable à ſuivre les veines & les arteres viſibles dans tout le corps, depuis le cœur juſqu'au même viſcere; enſorte qu'il eſt parvenu à démontrer aux plus incrédules, non ſeulement que le ſang circule des poumons au cœur, mais encore la maniere dont ſe fait cette révolution & le tems employé à l'achever.

Le célebre *De Haller* n'eſt point auſſi favorable à *Cæſalpin* que *Douglas*. Il lui paſſe d'avoir connu la circulation du ſang dans le poumon & d'en avoir parlé dans ſes queſtions péripatétiques ; mais il ajoute que *Galien*, *Michel Servet*, *Realdus Columbus* & *Pigafetta*, diſciple de *Fallope*, l'avoient parfaitement connue comme lui. Quant à la circulation du ſang qui eſt pouſſé des extrêmités des arteres dans les veines, & par celles-ci vers le cœur, *Haller* avoue bien que *Cæſalpin* en a dit quelque choſe ; mais comme il s'explique avec trop peu de clarté & d'étendue, ce ſavant critique ne croit pas qu'on puiſſe lui donner le nom d'inventeur. La preuve même tirée du gonflement des veines, entre la ligature & les extrêmités d'un membre, eſt ſi mal entendue ſelon *Haller*, que *Cæſalpin* l'attribue dans ſes queſtions médicinales, à la chaleur naturelle qui paſſe des arteres dans les veines par anaſtomoſe.

CÆSARIUS, (Jean) Philoſophe & Médecin natif de Juliers, a vécu dans le XVI ſiecle. Il enſeigna à Cologne, mais il en fut chaſſé, en 1543, comme ſuſpect de Luthéraniſme ; ce qui l'obligea à ſe retirer chez le Comte de Nuwenar & de Meurs. Quelques-uns diſent qu'il rentra dans le ſein de l'Egliſe Catholique, & qu'étant mort à Cologne, en 1551, âgé de plus de 90 ans, il fut enterré près du grand-autel de l'égliſe des Hiéronimites. Comme il aimoit les Sciences, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour en procurer l'avancement. Son zele alla même ſi loin, que non content de travailler pour réuſſir dans ſes vues, il expoſa encore ſa fortune & ſe mit hors d'état de ſubſiſter dans la vieilleſſe. Il ſeroit mort de faim, ſi ſes amis ne l'euſſent aidé dans les beſoins les plus preſſans. Ses Ouvrages conſiſtent en quelques traités philoſophiques, une édition de l'abrégé de Médecine pratique & ſpéculative de *Nicolas Bertrutius* qu'il corrigea & mit en ordre, des notes ſur *Celſe* qui ont paru ſous ce titre :

In Celſum Caſtigationes. Hagenoæ, 1528, *in*-8, *Salingiaci*, 1538, *in*-8.

CAGNATI (Marcel) de Vérone, fe rendit célebre au commencement du XVII fiecle, fous le Pontificat de Clément VIII & de Paul V. Il étudia à Padoue fous *Zabarella*, & comme il fit de grands progrès dans les Langues, les Belles-Lettres, la Philofophie & la Médecine, il ne tarda point à acquérir une réputation conforme à fon mérite. Il fut choifi, entre tant d'hommes favans qui illuftroient alors l'Italie, pour enfeigner à Rome, où il paffa le refte de fa vie qu'il finit vers 1610. Concentré dans les devoirs de fon état, ce Médecin n'avoit rien de cet extérieur qui impofe. Il étoit extrêmement mélancholique, il paroiffoit même févere & parloit peu; mais il s'exprimoit dans les occafions avec une facilité admirable & beaucoup d'éloquence. Nous avons plufieurs Ouvrages de fa façon :

Variarum lectionum Libri duo, cum difputatione de ordine in cibis fervandô. Romæ, 1581, *in*-8. Il en parut une feconde édition à Rome, en 1587, *in*-4; elle eft augmentée de deux autres livres.

De fanitate tuenda Libri duo. Primus de continentia, alter de Arte gymnaftica. Romæ, 1591, in-4. *Patavii*, 1605, in-4.

In Hippocratis Aphorifmorum fecundæ Sectionis XXIV, Commentarius. Romæ, 1591, *in-quarto*.

De Tiberis inundatione. Ibidem, 1599, *in*-4.

Opufcula varia. De Tiberis inundatione. Epidemia Romana. De Romani aëris falubritate. De urbana febres curandi ratione. De morte caufâ partûs. De Ligno Sancto. Romæ, 1603, *in*-4.

In Aphorifmorum Hippocratis Sectionis primæ XXII, expofitio. Ibidem 1619, *in*-8. C'eft *Philandre Colutius* qui en eft l'Editeur.

CAHAIGNES, (Jacques) fils de *Pierre*, Médecin de Caen, étoit natif de cette ville. A l'exemple de fon pere qu'il perdit fort jeune, il étudia la Médecine dans l'Univerfité de Caen & s'y fit recevoir au Doctorat en cette Science. Après quelques années de pratique dans fa ville natale, il obtint une Chaire dans fa Faculté, mais il l'abandonna vers la fin de fa vie, pour fe livrer entierement au travail du cabinet. Il a publié différens Ouvrages de littérature, & notamment les éloges des hommes illuftres de Caen, dont la premiere centurie parut dans cette ville, en Latin, 1583 & 1609, *in*-4. On a auffi de lui quelques Ouvrages de Médecine qu'il fit imprimer au commencement du XVII fiecle. Tels font :

Prælectio de aqua fontis Hebecrevonii. Cadomi, 1612, *in*-8. Ce difcours, prononcé dans les Ecoles de l'Univerfité de Caen fur les Eaux d'Hébécrévon de Saint Gilles en Cottentin, ayant été critiqué par un Anonyme, l'Auteur publia une réponfe à Caen en 1612.

De aqua medicata fontis Hebecrevonii. 1614, *in*-8.

Repartie en faveur du Livre des Eaux d'Hébécrévon. Caen, 1614, *in*-8.

Refponfio Cenfori de aqua fontis Hebecrevonii. 1614, *in*-12.

Brevis, facilifque methodus curandarum febrium. Cadomi, 1616, *in*-8.

Brevis, facilifque methodus curandorum capitis affectuum. Cadomi, 1618, *in*-8.

Ce Médecin a donné une traduction Françoife des Livres Latins de *Julien le Paulmier*, fur le cidre & les maladies vénériennes.

CAIMI, ou CAIMO (Zacharie) de Milan, fut aggrégé au College des Médecins de cette ville le 3 Septembre 1570. Il fuccéda à *Octavien Ferrario* dans la Chaire de Philofophie Morale ; & après avoir exercé avec beaucoup de dignité l'emploi de Proto-Médecin du duché de Milan, il mourut octogénaire en 1596. La réputation de *Caimi* fut telle, qu'elle paffa jufques dans les pays étrangers ; il fut appellé en Boheme en 1581, pour y confulter fur la maladie de l'Empereur Rodolphe II & de Marie d'Autriche.

Ce Médecin n'a publié aucun Ouvrage ; ce que nous avons de lui fe borne à des confultations que *Jofeph Lautenbach* a inférées dans fon recueil imprimé à Francfort en 1605, *in-4.*

On voyoit anciennement fon épitaphe dans l'églife de Saint Jean de Latran à Milan ; mais quoique ce monument ait été détruit lorfqu'on a rebâti cette églife, les Auteurs ont eu foin de nous en conferver l'infcription :

ZACHARIÆ CAIMO
E Collegio Medicorum Mediolani,
Qui Ariftotelis Ethicen & Politicen
In Canobia Schola publicè docuit,
A PHILIPPO II, *Rege Hifpaniarum,*
Archiater Provinciæ Mediolani electus,
Utrumque munus fummâ cum laude
Ad extremum ufque vitæ diem fuftinuit.
CHRISTOPHORUS ET JOANNES PAULUS CAIMI,
Hæredes, ex Fratre Nepotes,
B. M. *Pofuerunt.*
Vixit annos LXXX.
Obiit annô MD. XCVI.

CAIMI, ou CAIMO (Pompée) naquit en 1568 à Udino, capitale du Frioul; Il étudia à Padoue fous *Jérôme Mercuriali* & les autres Profeffeurs de l'Univerfité de cette ville, où il reçut les honneurs du Doctorat en Philofophie & en Médecine. Comme il avoit un efprit propre pour les Sciences & pour les Langues, il y fit beaucoup de progrès ; il en fit en particulier de fi grands dans l'étude de la Médecine, qu'il brilla dans fa patrie par l'étendue de fes connoiffances. Mais, favant fans expérience, & manquant peut-être de jufteffe dans l'application des regles de la pratique, il fut d'abord malheureux dans le traitement des malades qui fe confierent à fes foins. Le tems l'éclaira fur fes défauts ; il fentit toute l'importance de l'obfervation, & parvint enfin à faire fa profeffion avec plus de fuccès. Ce fut alors que différens Princes d'Italie voulurent l'engager à fe fixer dans leurs Cours. Il préféra de fe rendre à Rome, où il fut Médecin du Cardinal de Montalte & Profeffeur au College Romain ; Urbain VIII l'honora même du titre de Chevalier de l'Ordre de Saint Pierre & de la dignité de Comte Palatin. Mais la République de Venife ne tarda pas à revendiquer un fujet qui pouvoit lui être utile ; elle le rappella dans fes

Etats & le fit paffer à Padoue, où il fuccéda à *Sanctorius*. La méthode avec laquelle *Caimi* enfeigna la Médecine dans les Ecoles de cette ville, lui procura affez de célébrité. Ses principes ne plurent cependant point à tout le monde ; *Céfar Crémonini* fe déclara contre eux, & fuivit l'exemple de *Lagalla* qui les avoit déja frondés à Rome. Les Hiftoriens ne marquent point comment notre Médecin fe tira de cette difpute littéraire ; ils fe bornent à dire que la pefte le chaffa de Padoue, & qu'il fe retira à Titiano dans le Frioul, où il mourut le 30 de Novembre 1638, à l'âge de 70 ans. Ses Ouvrages font :

De calido innato Libri tres. Venetiis, 1626, *in-4.*

De febrium putridarum indicationibus juxta Galeni methodum colligendis & adimplendis, Libri duo. Patavii, 1628, *in-4.*

CAÏUS, (Bernardin) Médecin du XVII fiecle, étoit de Venife. Il a publié quelques differtations, en forme de thefes, qui ont contribué à fa réputation, & qui furent même goûtées, malgré la fingularité des fentimens qu'il y avance. Voici leurs titres.

De veficantium ufu. Venetiis, 1606, *in-4.* Il condamne abfolument l'ufage des véficatoires dans tous les cas, & leur attribue tous les mauvais effets poffibles ; mais cet Auteur ne paroît pas avoir confulté l'expérience fur la nature de ce remede fi puiffant, lorfqu'il eft appliqué à propos.

De fanguinis effufione. Venetiis, 1607, *in-4.*

De alimentis quæ cuique naturæ conveniunt. Ibidem, 1608, 1610, *in-4.*

CAÏUS, ou KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, fut un des plus favans hommes de fon fiecle. Il fe fit recevoir Docteur en Médecine à Cambridge, & paffa enfuite à Padoue, où il fuivit les leçons de *Jean-Baptifte Monti*, célebre Profeffeur de l'Univerfité de cette ville. A fon retour en Angleterre, il fut fucceffivement Médecin du Roi Edouard VI, & des Reines Marie & Elifabeth. Son goût pour les Lettres lui infpira le deffein d'en faciliter l'étude ; il fit rebâtir, prefque à fes fraix, l'ancien College de *Gonvil* à Cambridge, nommé depuis ce tems-là le College de *Gonvil* & de *Caïus*, & il y fonda vingt-trois places d'Etudians. Mais ce Médecin ne fe borna pas à favorifer les amateurs des fciences, il leur procura encore de nouvelles richeffes par fon travail ; & comme il s'appliqua prefque toute la vie à la recherche des anciens manufcrits qui pouvoient être de quelque utilité à la Médecine, il fut affez heureux pour tirer de l'oubli le premier Livre *De decretis Hippocratis & Platonis*, le Livre d'*Hippocrate* qui traite *De Pharmacis*, un fragment du feptieme Livre de *Galien* intitulé : *De ufu partium*, & un autre fragment qui manquoit au Livre *De ptifanna.*

Cet homme laborieux mourut en 1573, âgé de 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de fon College, fous une tombe unie ave cette feule infcription : FUI CAÏUS. Il a non feulement publié les Ouvrages dont il avoit fait la recherche, & donné quelques traductions de Grec en Latin, mais il a encore fait imprimer des traités de fa façon, dans lefquels il foutient vivement la doctrine de *Galien*, & fuit les principes de *Monti* fon Maître. On a les éditions fuivantes des uns & des autres :

De methodo medendi ex Cl. Galeni Pergameni & Joannis Baptiftæ Montani Ve-

ronensis principiorum Medicorum sententiâ Libri duo. Basileæ, 1544, in-8. Ibidem, 1558, in-8, avec différens opuscules de Monti.

Cl. Galeni Pergameni Libri aliquot Græci, partim hactenus non visi, partim à mendis repurgati annotationibusque illustrati. Basileæ, 1544, in-8, 1574, in-4.

Opera aliquot & versiones, videlicet de methodo medendi, Libri duo. De ephemera Britannica, Liber unus. Versio Librorum Galeni. De ordine Librorum suorum. De ratione victûs secundùm Hippocratem in morbis acutis. De Placitis Hippocratis & Platonis. Lovanii, 1556, in-8.

De antiquitate Cantabrigiensis Academiæ, Libri duo. Londini, 1568, in-8, 1574, in-4.

De Libris propriis, Liber unus in quo singulorum rationem reddit. De canibus Britannicis, Liber unus. De rariorum animalium & stirpium historiâ, Liber unus. Londini, 1570, in-4, 1724, in-4. Ibidem, 1729, in-12, par les soins de S. Jebb. Cet Ouvrage contient plusieurs traits intéressans sur l'histoire de la Médecine, & répand beaucoup de lumieres sur les anciens manuscrits.

Son traité de la sueur Angloise est intitulé : De Ephemera Britannica, parce que cette maladie ne duroit qu'un jour. Il a paru avec d'autres Ouvrages, ainsi qu'on vient de le voir; mais l'édition de Londres de 1721, in-8, passe pour la meilleure. La description que Caïus donne de cette maladie est fort exacte; il en suit la marche en bon observateur, & il remarque qu'elle se fit sentir pour la premiere fois en Angleterre l'an 1483. L'armée du Roi Henri VII en souffrit beaucoup, dès le moment qu'elle prit terre au port de Milford; mais ce mal destructeur ne se borna pas là; il passa rapidement à Londres, où il fit d'affreux ravages depuis le 21 de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. La Suette reparut depuis jusqu'à six fois dans ce Royaume, & toujours durant l'été; en 1485, en 1506, en 1518, & cette fois avec tant de fureur, que la plupart des malades étoient emportés au bout de trois heures de tems; en 1528, & pour la cinquieme fois en 1529, qu'elle passa en Allemagne & dans les Pays-Bas. Elle fit de nouveaux ravages en 1551; en un seul jour elle enleva cent vingt personnes à Westminster. Caïus qui parle fort au long de la désolation que cette maladie porta dans sa patrie, la compare à la peste d'Athenes.

CAIUS PLINIUS SECUNDUS, ou Pline l'ancien, étoit de Vérone. Il porta les armes avec distinction, fut aggrégé au College des Augures, devint Intendant en Espagne, & fut employé en diverses autres affaires importantes par les Empereurs Vespasien & Tite, qui l'honorerent de leur estime. Il semble que tant d'occupations ne devoient point laisser à Pline le tems d'écrire; mais comme il employa à l'étude toutes les heures où il avoit le moindre relâche, il trouva assez de loisir pour composer son Histoire naturelle, qui a paru sous le titre d'Historiæ naturalis Libri XXXVII. On trouve la liste suivante des éditions de cet Ouvrage dans la Bibliotheque Botanique de Séguier. L'érudition immense, & la quantité de choses également curieuses & importantes que cette Histoire renferme, est la cause qu'elle a été imprimée tant de fois & qu'on l'a mise en différentes langues.

Veronæ, 1468, in-fol. C'est Corneille van Beughem qui l'annonce, mais elle est suspectée de faux.

Venetiis, 1469, in-fol, Bibliotheque Mazarine.

Venetiis, 1470, *in-folio*, ſuivant *Albert Fabricius* dans ſa Bibliotheque Latine. Elle eſt ſuſpecte.

Romæ, 1470, *in-folio*, ſelon *Maittaire* dans ſes Annales typographiques.

Parmæ, 1470, *in-fol.* Cette édition annoncée par *Manget*, eſt encore ſuſpecte.

Parmæ, 1472, *in-fol.* Il en eſt parlé dans les vies des hommes illuſtres par *Nicéron*, mais elle n'eſt pas moins incertaine.

Venetiis, 1472, *in-folio*, *cum Andreæ Alerienſis Epiſcopi Epiſtolâ ad Paulum II.* Bibliotheque Mazarine.

Romæ, 1473, *in-folio*, ſuivant *Maittaire.*

Parmæ, 1476 *in-folio*, *cum notis Philippi Beroaldi*, ſelon *Maittaire.*

Tarviſi, 1479, *in-folio*, *cum Beroaldi emendationibus & Hieronimi Bononii Apologiâ pro Plinio*, ſuivant le même.

Brixiæ, 1479 *in-fol.* Citée par *Nicéron.*

Parmæ, 1480, *in-fol.* Bibliotheque Mazarine.

Tarviſii, 1481, *in-folio*, d'après *Nicéron.*

Venetiis, 1483, *in-folio*, d'après *Maittaire.*

Venetiis, 1486, *in-folio*, *cum quibuſdam notis ad calcem*, ſelon le catalogue de la Bibliotheque de *Bigot.*

Venetiis, 1487, *in-folio.* Catalogue de la Bibliotheque du Duc de Malboroug.

Veronæ, 1488, *in-folio*, ſelon *Orlandi* dans ſon Traité intitulé : *Origine della Stampa.*

Venetiis, 1491, *in-folio.* Catalogue de la Bibliotheque de *Falconet.*

Mediolani, 1491, *in-folio.* Catalogue des Livres de *P. Burmann.*

Brixiæ, 1496, *in-folio.* Catalogue du Duc de Malboroug.

Venetiis, 1496, *in-folio*, *cum Hermolai Barbari caſtigationibus.* Annales de *Maittaire.*

Venetiis, 1497, *in-folio*, *cum ejuſdem caſtigationibus.* Catalogue de la Bibliotheque du Duc de Malboroug, qui annonce encore une édition de Veniſe de 1487, comme on l'a dit plus haut.

Venetiis, 1498, *in-folio*, Dans les Annales typographiques de *Maittaire.*

Brixiæ, 1498, *in-folio*, *cum caſtigationibus Hermolai Barbari.*

Venetiis, 1499, *in-folio*, *cum caſtigationibus ejuſdem.*

Venetiis, 1507, *in-folio*, *curâ Alexandri Benedicti*, *Veronenſis Phyſici*, *cum ejuſdem Præfatione.* Bibliotheque Mazarine.

Venetiis, 1509, *in-folio.* Mémoires de *Nicéron.*

Ibidem, 1510, 2 *vol. in-8*, *cum emendationibus & caſtigationibus Alexandri Benedicti.*

Pariſiis, 1511, *in-folio*, d'après *Maittaire.*

Ibidem, 1511, *in-4.* Catalogue de la Bibliotheque du Cardinal Dubois.

Venetiis, 1513, *in-folio*, *ex recognitione Alexandri Benedicti.*

Pariſiis, 1514, *in-folio.* Bibliotheque Latine de *Fabricius.*

Lutetiæ, 1516, *in-folio*, *adjectis Antonii Sabellici*, *Raphaëlis Volaterani*, *Beroaldi*, *Eraſmi*, *Budæi & Longolii annotationibus.* Bibliotheque Mazarine.

Pariſiis, 1516, *in-folio*, d'après les Annales de *Maittaire.*

Venetii,

Venetiis , 1516 , *in-folio* , *ab Alexandro Benedicto castigatus.*

Hagenoæ , 1518 , *in-folio* , *ductu & auspició Lucæ Alantseæ Viennensis.* Annoncé par *Maittaire.*

Venetiis , 1519 , *in-folio.*

Parisiis , 1524 , *in-folio.* Catalogue de la Bibliotheque de Malboroug.

Coloniæ , 1524 , *in-folio* , *cum argumentis ad Libros singulos & brevibus ad marginem scholiis* , *per Joannem Cæsareum* , *Juliacensem Medicum.*

Venetiis , 1525 , *in-folio.* Annales de *Maittaire.*

Basileæ , 1525 , *in-folio* , *curâ Erasmi.* D'après les mêmes Annales.

Parisiis , 1526 , *in-folio* , *cum annotationibus Hermolai Barbari* , *industriâ Nicolai Savetier. Index elaboratus à Petro Gratianopolitano* , *cum Præfatione F L. Campestris.* Bibliotheque Mazarine.

Basileæ , 1530 , *in-folio* , *cum castigationibus B. Rhenani & Desiderii Erasmi.* Annales de *Maittaire.*

Parisiis , 1532 , *in-folio* , *cum Præfatione Petri Bellocirii* , *sive* , *Petri Danesii.* Bibliotheque Mazarine.

Selestadii , 1533 , *in-folio* , *cum annotationibus Gelenii & Pintiani.*

Basileæ , 1535 , *in-folio* , *cum annotationibus Sigismundi Gelenii.* Dans la Bibliotheque Latine de *Fabricius.*

Coloniæ , 1535 , *in-8* , *tomi quatuor.* Bibliotheque du Roi à Paris.

Venetiis , 1536 , *in-8* , *tomi quatuor* , *cum Præfatione Rabiri Brixiani.* Dans la même Bibliotheque.

Halæ Suevorum , 1538 , *in-4* , *cum commentariis Jacobi Milichii* , *& cum figuris.*

Basileæ , 1539 , *in-folio* , *cum Præfatione Erasmi & castigationibus Sigismundi Gelenii.* Bibliotheque Mazarine.

Venetiis , 1540 , *in-8* , 4 *vol.*

Basileæ , 1543 , *in-folio* , *cum notis Sigismundi Gelenii.* Dans la Bibliotheque Latine de *Fabricius.*

Parisiis , 1543 *in-folio* , *cum Præfatione Erasmi & castigationibus Gelenii.* Catalogue de la Bibliotheque de *Falconet.*

Francofurti , 1543 , *in-4.*

Basileæ , 1545 , *in-folio* , *cum notis Gelenii.* D'après la Bibliotheque Lâtine de *Fabricius.*

Lugduni , 1548 , *in-folio* , *cum castigationibus Gelenii.* Bibliotheque Mazarine.

Basileæ , 1549 , *in-folio* , *cum notis ejusdem.*

Lugduni , 1553 , *in-fol.* , *adjectis ad marginem notis Gelenii* , *& cum Præfatione Joannis Nicolai Victorii.* A la Bibliotheque du Roi , à Paris.

Venetiis , 1553.

Basileæ , 1554 , *in-folio.* Bibliotheque Latine de *Fabricius.*

Venetiis , 1559 , *in-folio* , *à Paulo Manutio emendatus* , *cum castigationibus Gelenii.* Bibliotheque du Duc de Malboroug.

Lugduni , 1561 , 1562 , 4 *vol. in-12* , *ab Andræa Mornæsio castigatus.* Bibliotheque Mazarine.

Lugduni , 1561 , *in-folio* , *cum succinctis castigatiunculis in margine variorum* , *& Præfatione Nicolai Victorii.* Dans la même Bibliotheque.

Lugduni, 1561, *in-folio*. Bibliotheque Royale de Paris.

Lugduni, 1563, *in-folio*. Catalogue de la Bibliotheque de Tellier.

Lugduni, 1563, *in-folio*. Bibliotheque du Roi.

Venetiis, 1571, *in-folio*. Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Lugduni, 1582, *in-folio*, *cum caſtigationibus Gelenii*, & *variis lectionibus Ferdinandi Pintiani*, *Adriani Turnebi*, *Joſephi Scaligeri*, *Juſti Lipſii* & *aliorum*. Bibliotheque Mazarine.

Francofurti ad Mœnum, 1582, *in-folio*, *cum notis Gelenii*, *vivis imaginibus illuſtratus*. Bibliotheque Mazarine.

Lugduni, 1587, *in-folio*, *cum obſervationibus Dalechampii*, *Medici Cadomenſis*, *variis lectionibus* & *annotationibus Gelenii*. La même Bibliotheque.

Genevæ, 1593, 4 *vol. in-12*, *cum variis lectionibus Pintiani*, *Turnebi*, *Dalechampii* &c.

Francofurti, 1599, *in-folio*, *cum obſervationibus Dalechampii*, *Jani Gruteri annotatiunculis*, & *Pintiani obſervationibus*. Catalogue de la Bibliotheque de Matfeld.

Genevæ, 1601, 3 *vol. in-12*.

Coloniæ Allobrogum, 1606, *in-folio*, *cum caſtigationibus Dalechampii* & *annotationibus Gelenii*. A la Bibliotheque Royale de Paris.

Francofurti, 1608, *in-8*, *ex editione Dalechampii*. *Acceſſere Pauli Cigalini prælectiones duæ*. Catalogue de la Bibliotheque de Matfeld.

Coloniæ Allobrogum, 1615, *in-fol.*, *cum caſtigationibus Dalechampii*, *notis Gelenii*, *Pintiani* & *aliorum*.

Genevæ, 1616, 3 *vol. in-16*, *cum eorumdem caſtigationibus* & *notis*. Bibliotheque Mazarine.

Genevæ, 1631, *in-fol.*, *cum notis* & *variis lectionibus Jacobi Dalechampii*.

Coloniæ Allobrogum, 1631, *in-fol.*, *cum notis Gelenii*, *Pintiani*, *aliorumque*.

Lugduni Batavorum, 1635, 3 *vol. in-12*, *curâ Joannis de Laet*. Bibliotheque du Roi à Paris.

Coloniæ Allobrogum, 1635, *in-folio*, *cum caſtigationibus Gelenii*.

Venetiis, 1648. C'eſt *Jean Rhodius* qui a cité cette édition dans ſes notes ſur *Scribonius Largus*.

Lugduni Batavorum & *Roterodami*, 1669, 3 *vol. in-8*, *cum Commentariis variorum*, *accurante Jo. Frid. Gronovio*. A la Bibliotheque du Roi de France.

Pariſiis, 1685, 5 *vol. in-4*, *ex interpretatione* & *cum notis Joan. Harduini S. J.* Bibliotheque Mazarine.

Pariſiis, 1723, *in-folio*, 3 *vol. ex ejuſdem interpretatione*; *editio altera emendatior* & *auctior*. Bibliotheque du Roi.

Venezia, 1476, *in-folio*, *in Italiano*, *tradotto da Chriſtoforo Landino*. Dans la même Bibliotheque.

Venezia, 1481, *in-folio*. A la même Bibliotheque.

Venezia, 1516, *in-folio*. Encore à la Bibliotheque Royale de Paris.

Venezia, 1524, *in-folio*. Edition annoncée dans la Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Venezia, 1535, *in-folio*, *con le figure*. Bibliotheque Mazarine.

Venezia, 1548, *in-4*, *tradotto da Antonio Bruccioli*.

Venezia, 1562, *in-4*, *per Lodovico Domenichi con le poſtille in margine*. Bibliotheque Mazarine.

Venezia, 1580. Annales typographiques de *Maittaire*.

Ibidem, 1589. Dans le *Traduttori Italiani* de *Scipion Maffei*.

Lyon, 1562, *in-folio*, traduit en François par *du Pinet*, Seigneur de Noroy. Il est fait mention de cette édition dans la Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Lyon, 1566, 2 *vol. in-folio*.

Lyon, 1581, 2 *vol. in-folio*. Edition augmentée de nouvelles annotations. A la Bibliotheque du Roi.

Lyon, 1584, 2 *vol. in-folio*. Dans la Bibliotheque Botanique de *Charles Linnæus*.

Paris, 1608, 2 *vol. in-folio*, avec un Traité des poids & mesures antiques, augmenté en cette édition de plusieurs annotations. Bibliotheque Mazarine.

Paris, 1615, *in-folio*. Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Paris, 1622, *in-folio*. Il est parlé de cette édition dans le catalogue de la Bibliotheque du Cardinal Dubois.

Francfort, 1571, *in-folio*, en Allemand. Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Ibidem, 1584, *in-folio*. Dans la même Bibliotheque.

Ibidem, 1600, *in-folio*. Encore dans la même Bibliotheque.

Ibidem, 1618, *in-4*, avec figures.

Madrid, 1624, *in-folio*, en Espagnol, de la version de *Jérôme Huerta*.

Ibidem, 1629, *in-folio*. Bibliotheque Latine de *Fabricius*.

Londres, 1601, *in-folio*, en Anglois.

Londres, 1634, *in-folio*, de la version de *Philémon Holland*, Docteur en Médecine. Bibliotheque Mazarine.

Il y a une traduction Françoise, avec des notes très-intéressantes, par M. *De Sivry*, 15 volumes *in-4*.

La fin de *Pline* fut bien malheureuse. Il commandoit une escadre de vaisseaux Romains, lorsque l'embrasement du Mont Vésuve, arrivé l'an 79 de Jesus-Christ, ruina par sa violence des villes entieres, avec une grande étendue de pays. Ce célebre Personnage s'approcha du Volcan pour observer ce terrible phénomene ; mais il fut puni de sa téméraire curiosité & suffoqué par les flammes, à l'âge de 56 ans.

Comme on trouve dans l'Histoire naturelle de cet Auteur plusieurs observations sur l'Anatomie de l'homme & des animaux, & que parmi les trente-sept livres, dont cet Ouvrage est composé, il y en a quinze qui n'ont d'autre objet que la Matiere médicale, il paroît que *Pline* mérite d'être mis au nombre des Ecrivains qui ont contribué à l'avancement de la Médecine. Il aimoit les plantes, & il n'est point douteux qu'il se soit appliqué à les connoître ; mais comme il ne paroît point qu'il ait jamais disséqué lui-même, il n'a parlé de l'Anatomie que suivant ce qu'en avoient dit les Auteurs dont il s'est servi. Son Histoire naturelle est estimable par les belles choses qu'il y a recueillies, & dont la connoissance ne seroit point venue jusqu'à nous, s'il n'avoit pris le soin de nous les transmettre : mais à travers ces avantages, il y a long-tems qu'on a remarqué que *Pline* avoit mêlé dans ses Ecrits la vérité & la fable, qu'il y a même une infinité de fautes, sur-tout dans les noms de plantes.

Il n'étoit guere possible que cela fût autrement. Ce grand homme étoit trop occupé des affaires publiques, pour avoir le tems de lire tous les Ouvrages dont il vouloit faire des extraits; il avoit un lecteur à gages, par qui il se faisoit lire jusques dans le bain; quant à lui, il se contentoit d'écrire sur ses tablettes le précis des choses qu'on lui lisoit, & qu'il entendoit quelquefois très-mal. On sent delà combien il a été nécessaire aux Editeurs de *Pline*, d'éclaircir par leurs notes les endroits les plus obscurs de cet Auteur, & de corriger cette multitude de fautes qui déparent ses Ecrits.

On a fait honneur à *Pline* de quelques Ouvrages qui ne lui appartiennent qu'indirectement. Tels sont: *Epistola ad amicos de Medicina. De febribus Liber. De re Medica Libri quinque ab innumeris mendarum millibus repurgati.* Le dernier a paru à Rome en 1509; à Bâle en 1528 & en 1546; à Strasbourg en 1533; à Venise en 1547, *in-fol.*, dans un recueil d'autres Traités sur cette matiere. Ces livres attribués à *Pline*, sont tirés de ses Ecrits & de ceux de *Dioscoride*; mais le Compilateur a multiplié les fautes de ses originaux, car il met sous chaque nom de maladie un grand nombre de médicamens, sans beaucoup d'ordre, ni de choix.

Il y a quelques anciens monumens où l'on trouve le nom de *Pline*; il n'est cependant point question de celui dont on vient de parler. On voyoit à Côme, du tems de *Paul Jove*, le monument d'un *Plinius Valerianus* qui a vécu peu de tems après *Pline* le Naturaliste. Voici l'inscription qu'il portoit:

D. M.
C. PLINII VALERIANI
Medici
Qui vixit
Ann. XXII, *m.* VI, *d.* V.
Parentes.

Ce jeune Auteur a écrit sur la Matiere médicale: son Ouvrage, dont on a voulu faire honneur à *Pline* l'ancien, est celui que j'ai cité sous le titre: *De re medica Libri quinque.* On trouve à Geneve un autre monument, où il est fait mention de quelques autres Plines; mais *Daniel Leclerc* qui le rapporte, ne croit pas qu'ils aient été Médecins:

ANNOR. XII. L. PLINIO FAUSTI FI. F. SABINO	C· PLINIO M. F. C FAUSTO ÆDILI II. VIRO JUL. EQ FLAMIN. C. PLINIUS FAU. VIVOS C.

CAÏUS VALGIUS eft le premier Romain, après *Pompeius Lœneus* & *Caton*, qui ait écrit des propriétés des plantes, ou de leur ufage dans la Médecine. *Pline*, qui fait cette remarque, ajoute que le livre que *Valgius* avoit compofé fur ce fujet & qu'il avoit dédié à l'Empereur Augufte, étoit imparfait & ne contenoit pas grand'chofe, quoique l'Auteur paffât pour être favant. *Valgius* fut Médecin d'Augufte avant *Antoine Mufa*.

CALANO (Maurice) de Ferrare, Philofophe & Médecin du XVII fiecle, fe rendit célebre dans fa ville natale, où il enfeigna fucceffivement la Philofophie, la Médecine & l'Anatomie. Il a beaucoup écrit, mais il n'a fait imprimer qu'un Traité *De proprietatibus individualibus. Ferrariæ*, 1645.

On trouve un autre Médecin du même nom, qui eft plus ancien. C'eft *Profper Calano* natif de Sarzane, ville d'Italie dans l'Etat de Genes. Il profeffa à Rome & à Bologne vers le milieu du XVI fiecle. Nous avons une Paraphrafe Latine de fa façon fur le livre de *Galien* qui traite *De inæquali temperie*, Lyon, 1538, *in*-8. On a publié à Paris en 1550, *in*-12, la traduction d'un de fes Ouvrages, fous le titre de *Traité de l'entretenement de fanté*.

CALCEOLARI, (François) Apothicaire de Vérone, s'eft diftingué parmi les Botaniftes du XVI fiecle. Il eft un des premiers Italiens qui fe foient appliqués à rechercher & à recueillir une grande quantité de plantes, de minéraux &c., dans le deffein d'en former un cabinet d'Hiftoire naturelle. Son *Mufæum Veronenfe* parut à Vérone en 1622, *in-fol.*; *Benoit Ceruti* l'avoit commencé, & *André Chiocco* l'acheva.

Calceolari entreprit, en 1554, avec *Aldroandus*, un voyage au Mont Baldo, qui étoit alors la meilleure Ecole des Botaniftes. Il a fait la defcription de ce voyage, depuis Vérone jufqu'à la Montagne, dans un Ouvrage Italien, publié à Venife en 1566, *in*-4. Il a auffi paru en Latin à la fuite d'un Abrégé de *Matthiole* qui eft intitulé : *Petri Andreæ Matthioli Compendium de plantis. Venetiis*, 1571, 1584, *in*-4. *Francofurti*, 1586, *in*-4. *Séguier*, qui attribue d'abord la Verfion de ce voyage à *Calceolari* lui-même, fous le titre d'*Iter Baldi civitatis Veronæ Montis*, dit ailleurs que *Jean-Baptifte Oliva*, Docteur en Médecine, a prêté fa plume à cet Apothicaire.

CALDARONE, (Jacques) Philofophe, Médecin, Apothicaire & Chymifte très-habile, étoit de Palerme, où il naquit le premier Janvier 1651. Il fit une étude particuliere de la Botanique, & il excella tellement dans la connoiffance des fimples, ainfi que dans celle des médicamens galéniques & chymiques, que Dom *Jofeph Valguarnera*, Proto-Médecin de la Sicile, l'établit Commiffaire pour la vifite des Apothicaireries de ce Royaume & des ifles adjacentes. Ce fut à ce titre, qu'il donna au public un Ouvrage intitulé :

Pretia fimplicium ac compofitorum medicaminum ab omnibus obfervanda. Panormi, 1697, *in*-4.

Cet habile homme vivoit encore en 1730, & fe difpofoit alors à faire imprimer quelques Ouvrages Italiens fous ces titres :

Della natura, qualita, e virtu della Terra di Baida Chiamata fuori panacea, e

della Pietra di Montagna di Cane, detta la polvere di Chiaramonte, ò vero del fondacaro, non ancor da alcuno descritte.

Del modo come e fatta la China China, con l'anatomia di essa, e vero modo di conoscerla, e usarla. J'ignore si ces Traités ont été mis au jour.

CALDERA DE HEREDIA, (Gaspar) Médecin Espagnol, mais qui étoit originaire du Portugal, vivoit dans le XVII siecle. Il étudia dans l'Université de Séville, où il prit le bonnet de Docteur & parvint au plus haut degré de réputation. Il y monta par ses talens, & s'y soutint par l'affabilité & la modestie qui releverent en lui le mérite de la science. On a de sa façon :

Tribunal magicum, medicum & politicum. Pars prima. Lugduni Batavorum, 1658, *in-folio.*

Tribunalis Medici illustrationes practicæ. Pars secunda. Accessit Liber de facilè parabilibus è Veterum & Recentiorum observatione comprobatis, & ex arcanis naturæ chymicô artificiô & artis magisteriô eductis. Antverpiæ, 1663, *in-folio.*

CALDIVEL, (Richard) Médecin Anglois, vécut dans le XVI siecle. La célébrité dont il jouit, fut d'autant plus solide & générale, qu'il ne la dut qu'à beaucoup de mérite & de savoir ; mais jaloux de faire passer son nom à la postérité par quelque action d'éclat, il augmenta les revenus du College de *Linacre* à Londres, & légua une pension annuelle pour l'entretien d'un Professeur qu'il chargea d'y enseigner l'Anatomie. *Caldivel* se satisfit ainsi lui-même, en contribuant au bien de l'humanité ; il mourut content en 1584 ou 1585, âgé d'environ 68 ans.

CALLARD DE LA DUCQUERIE, (Jean-Baptiste) Doyen & Professeur Primaire de la Faculté de Médecine en l'Université de Caen, vivoit encore en 1715, âgé alors de 85 ans. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on a trouvé une copie informe & tronquée d'un Traité intitulé : *Ager Medicus Cadomensis, sive, Hortus plantarum quæ in locis paludosis, pratensibus, maritimis, arenosis & silvestribus propè Cadomum in Normania, spontè nascuntur.* Cet exemplaire est passé dans les mains de M. *Desmoueux*, Professeur en Médecine & en Botanique à Caen, & Membre de l'Académie de la même ville.

Le catalogue de la bibliotheque de M. *Falconet* fait mention d'un Ouvrage de *Callard*, qui fut imprimé à Caen en 1673, *in-12*, sous le titre de *Lexicon medicum etymologicum.* On a encore les éditions de Caen, 1692, *in-12* ; de Paris, 1693, *in-12* ; mais il y en a une nouvelle de Caen, 1715, *in-fol.* avec des augmentations très-considérables.

Ce Médecin avoit rassemblé un grand nombre de productions des trois regnes de la nature, dont il avoit orné son Cabinet. Il a laissé un fils, aussi Professeur de Médecine à Caen.

CALLIANAX fut un des plus ardens sectateurs des opinions d'*Hérophile. Galien* & *Palladius* rapportent qu'il avoit si peu de douceur pour ses malades, qu'un certain personnage qu'il traitoit d'un mal dangereux, lui ayant demandé s'il mourroit de cette maladie, il lui répondit fort crûment par un vers d'Homere,

qui n'étoit guere propre à diminuer les inquiétudes du pauvre patient. On a ainsi traduit ce vers en François :

Patrocle mourut bien, qui valoit plus que vous.

Un autre malade lui fit la même question, & il lui répondit : *Vous mourrez surement à moins que vous ne soyez fils d'une Déesse. Galien*, qui blâme sa conduite, prend delà occasion d'avertir qu'il ne faut, dans un Médecin, ni dureté, ni basse complaisance : on ne retire en effet de ces deux extrêmes, que de l'éloignement ou du mépris.

CALLIGENES, Médecin de Philippe II, Roi de Macédoine dernier du nom, cacha adroitement la mort de ce Prince, jusqu'à ce que Persée, son Successeur & son fils, en eût reçu la nouvelle, & fût monté sur le trône. Ceci arriva l'an 179 avant Jesus-Christ, 3825 du monde.

CALLIMACHUS, Médecin Grec, à qui on attribue un Traité des couronnes dont on se servoit anciennement dans les festins, composa cet Ouvrage dans la seule vue de prouver que ces couronnes sont nuisibles à la santé, parce que l'odeur des fleurs qui les composent, blesse souvent le cerveau & cause par-là de grandes maladies. L'abus des odeurs est si commun aujourd'hui, qu'il devroit animer le zele de quelque nouveau *Callimachus*.

CALLISTHENE, que Saint Epiphane met au nombre des Auteurs qui ont écrit touchant les plantes, étoit d'Olynthe, ville de Thrace, où il naquit vers le milieu du XXXVII siecle. Il fut placé auprès d'Alexandre le Grand par *Aristote*, son Maître & son cousin germain du côté maternel ; mais la conduite qu'il tint à la Cour de ce Prince, le fit périr malheureusement. On a dit qu'Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage de fer & ensuite déchirer par des lions, pour lui avoir parlé trop librement, où pour avoir eu part à une conspiration contre sa vie. *Pline* cite un *Callisthene* qui peut être le même.

CALLOT (François-Joseph) de Nancy, vint au monde le 13 Mai 1690. Il fit de bonnes études à Montpellier, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine ; mais comme il chercha ensuite à se placer dans l'Université de Pont-à-Mousson, il se fit aggréger à la Faculté de cette ville, & il s'y distingua en 1720 & 1723 dans les concours qu'on y ouvrit pour les Chaires vacantes. Les preuves qu'il y avoit données de son savoir, lui mériterent des Lettres-Patentes de Médecin ordinaire du Duc Léopold, qui ajouta même une gratification à ce bienfait, avec le brevet de Médecin stipendié de Rosieres aux Salines. Une maladie épidémique s'étant répandue dans le territoire de Saint Diey en Novembre 1726, son Altesse Royale qui savoit apprécier le mérite des hommes à talens qu'elle protégeoit, envoya *Callot* dans cette contrée, lui ordonna de fournir tous les secours possibles à ses sujets, & la maladie fut terminée heureusement. Le Duc François le choisit en 1729 pour son Médecin en second ; cependant *Callot* ne se rendit point d'abord à Nancy ; il n'y passa qu'en 1737. On a de lui deux dissertations Latines, l'une sur le *Diabetes* & l'autre sur la Médecine ; elles furent imprimées en 1715. Il a encore écrit un Traité intitulé : *L'idée & le triomphe de*

la vraie Médecine. Commercy, 1742, *in*-8. Cet Ouvrage fut dédié à ſon Alteſſe Royale Madame la Princeſſe Anne-Charlotte de Lorraine, Dame & Abbeſſe de Remiremont, que la ville de Mons en Hainaut a eu le bonheur de poſſéder depuis l'an 1754, juſqu'au 7 Novembre 1773, année de ſa mort. *Callot*, a auſſi publié quelques Ouvrages en vers, qui prouvent ſon zele pour l'honneur de ſa patrie & ſon attachement à ſes Souverains. L'Hiſtoire littéraire de Lorraine parle d'un Traité ſur l'Art de conſerver la ſanté par l'uſage convenable des choſes dites *non naturelles*; mais comme il n'étoit point achevé au moment de l'annonce, je ne ſais ſi le Médecin, qui fait le ſujet de cet Article, l'a donné au public.

CALMETTE (François) de Rodez dans le Rouergue, étudia la Médecine à Montpellier, où il fut reçu au Doctorat en 1684. Il y fit, pendant quelque tems, des cours particuliers qui eurent beaucoup de ſuccès. On a de lui un Abrégé de Médecine thérapeutique, ſous le titre de *Riverius reformatus*, qui parut à Geneve, 1677, 1687, 1706, 1718, *in*-8, & à Lyon, 1690, même format.

CALVI, (Jean) de Crémone, exerça la Médecine à Florence, où il fut chargé du ſoin des malades de l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve, & devint Membre de l'Académie. Il paſſa enſuite à Milan, dont il fut Médecin ſtipendié; mais il quitta encore cette ville pour ſe rendre à Piſe, où il obtint une Chaire de Médecine vers l'an 1763. Nous avons de lui:

De hodierna Etruſca clinice. Florentiæ, 1748. Il y rend compte de l'état de la Médecine dans la Toſcane.

Lettera ſopra l'uſo medico interno del mercurio ſublimato corroſivo, e ſopra il morbo venereo. Crémone, 1763, *in*-8. Cette lettre tend à prouver l'efficacité du ſublimé corroſif pour la cure des maux vénériens; on a cependant remarqué bien des inconvéniens dans l'uſage qu'on en a fait.

De medicamentis pro Noſocomiorum levamine moderandis. Piſis, 1763. Si l'on employoit plus de régime & moins de drogues dans les Hôpitaux, les malades s'en trouveroient mieux, & la dépenſe diminueroit conſidérablement.

CALVO, (Jean) Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Valence en Eſpagne, a fait de généreux efforts ſur la fin du XVI ſiecle, pour rappeller l'étude des Anciens, tant Médecins que Chirurgiens, dans les écoles de cette Académie. Il ſentit mieux que perſonne le beſoin que les Chirurgiens de ſa nation avoient de bons Ouvrages, pour s'inſtruire de la pratique de leur Art; & ce fut en leur faveur qu'il traduiſit la Chirurgie de *Cauliac* en Eſpagnol, & la fit imprimer à Valence en 1596, *in-fol.* Il compoſa auſſi un Traité chirurgical, ſous ce titre;

Primera y ſegunda parte dela Chirurgia univerſal y particular del cuerpo humano. Séville, 1580, *in*-4. Madrid, 1626, *in-folio. Brice Gay* publia la traduction d'une partie de cet Ouvrage, ſous le titre d'*Epitome des Ulceres.* Poitiers, 1614, *in*-12.

Ce

Ce Médecin a écrit quelque chose sur la cure des maladies internes dans son *Libro de Medicina y Chirurgia*, imprimé à Barcelonne en 1592, *in*-8 ; il s'étend, en particulier, sur la vérole & ses accidens.

CALVUS, (Marcus Fabius) Médecin natif de Ravenne, vécut à Rome sous le Pontificat de Clément VII, & mourut dans cette Capitale en 1527. Ce fut à l'ordre de ce Pape qu'il traduisit les Œuvres d'*Hippocrate* en Latin sur un manuscrit Grec du Vatican ; sa version parut à Rome en 1525, *in-folio.*

On trouve d'autres Médecins du nom de *Calvus*, comme *Michel Calvus à Salonia*, Docteur en Philosophie & en Médecine, natif d'Avila en Espagne. Son esprit & son érudition le firent estimer des plus savans hommes de son siecle, & il se soutint dans la plus haute réputation jusqu'à sa mort arrivée dans la même ville d'Avila en 1575. Il fut honorablement enterré, sous un mausolée de pierre, chez les Observantins, dans leur Eglise de Sainte Marie de Jesus. On ne connoît d'autre Ecrit de la façon de ce Médecin, qu'un Ouvrage sur les Prédicamens d'*Aristote*, imprimé à Venise en 1575, *in*-8.

Félix Calvus, de Bergame dans l'Etat de Venise, fut reçu Docteur en Chirurgie à Padoue. Il exerça cet Art avec beaucoup de succès, tant à Milan que dans sa patrie, où il mourut le 21 Juin 1661, à l'âge de 73 ans. On a de lui des Ouvrages qui traitent de l'anevrisme, des ulceres cancereux, des plaies de tête & du squirre.

Jean-Antoine, fils de *Félix*, a été un célebre Médecin.

CAMANUSALI, qui est encore appellé CANAMUSALI, ou ALCANAMOSALI, Médecin qui vécut vers le milieu du XIII siecle, fit sa profession à Bagdat avec beaucoup d'honneur. Il a écrit un Traité sur les maladies des yeux, dans lequel il rapporte tout ce que les Auteurs Arabes, Chaldéens, Juifs & Indiens ont dit sur cette matiere, & fait en particulier mention du seton pour la cure de la cataracte, ainsi que pour celle du mal qu'il appelle, *Lunella*, & qui est une suppuration entre la cornée & l'uvée. On a imprimé ce Traité à Venise en 1499, *in-folio*, avec la Chirurgie de *Gui de Cauliac*, sous ce titre : *De passionibus oculorum Liber.* On a encore publié à Venise en 1500, *in-folio*, avec la Chirurgie d'*Albucasis*, un Ouvrage de *Camanusali* qui est intitulé : *Liber super rerum præparationibus quæ ad oculorum medicinas faciunt, & de medicaminibus ipsorum rationabiliter terminandis* ; mais cet Ouvrage ne differe du premier que par le titre & les additions. Il a encore reparu en 1506 & en 1513. Ce Médecin a probablement écrit en Arabe son Livre sur les maladies des yeux, & l'on n'a pas de peine à se persuader que nous n'en avons que la traduction.

CAMANYAS (Pierre) naquit vers le milieu du XVI siecle à Villefranche, ville capitale du Conflent, dans le Roussillon qui étoit alors sous la domination des Rois d'Espagne. Après avoir étudié la Philosophie à Perpignan, il passa dans les Ecoles de Médecine de la même ville, & il y

reçut le bonnet de Docteur en 1586. Il se rendit ensuite à Valence en Espagne, où il se fit aggréger à la Faculté & se distingua dans l'exercice de sa profession. On a de lui un commentaire sur *Galien*, qu'il publia sous ce titre: *In Libros duos artis curativæ Galeni ad Glauconem Commentaria. Valentiæ*, 1625, *in-4*.

CAMELUS, ou CAMELIUS, est un nom qui se trouve dans quelques manuscrits de *Pline*. Il semble que cet Auteur insinue que l'Empereur Auguste avoit un Médecin qui s'appelloit *Camelius*, & qui l'avoit empêché de manger des laitues, par un scrupule de religion fondé sur la fable d'Adonis. Mais ce légume fut un des remedes que *Musa* proposa & qui sauva la vie à cet Empereur. Ce passage de *Pline* est fort obscur & il differe dans presque tous les manuscrits; il n'est cependant point douteux qu'il puisse être entendu de la maniere dont on vient de le rapporter; car *Luce Apulée* s'explique fort clairement là dessus dans son Traité de la vertu des plantes.

CAMERARIUS en Allemand CAMERMEISTER, (Elie-Rodolphe) Médecin du XVII siecle, se distingua à Tubingue, ville d'Allemagne, au cercle de Souabe. Il remplit la Chaire de Professeur primaire dans les Ecoles de sa Faculté, & fut nommé à la place de premier Médecin du Duc de Wirtemberg qui l'honora de son estime. Il mérita aussi celle du public, car il fut universellement regretté à sa mort arrivée le 7 Juin 1695, à l'âge de 54 ans. On a de lui quelques dissertations académiques qu'il a parsemées de remarques intéressantes:

De palpitatione cordis. Tubingæ, 1681, *in-4*. *De clysmatibus. Ibid.* 1688, *in-4*. *Historia pleuritidis. Ibidem*, 1690, *in-4*. *De fractura cranii cum vulnere. Ibidem*, 1693, *in-4*.

Rodolphe-Jean Camerarius, son pere, fut aussi un célebre Médecin, dont la réputation fondée sur les succès de sa pratique, s'est long-tems soutenue par les Ouvrages qu'il a laissés au public. Voici leurs titres:

Disputationum Medicarum in illustri Academia Tubingensi habitarum decas prima. Tubingæ, 1611, *in-8*.

Sylloges memorabilium Medicinæ & mirabilium naturæ arcanorum centuriæ XII. Argentinæ, 1624, *in-12*. *Tubingæ*, 1683, *in-8*; édition augmentée de huit centuries, dont quatre posthumes. Les centuries XIII, XIV, XV & XVI avoient déja paru à Strasbourg en 1652, *in-12*.

CAMERARIUS, (Rodolphe-Jacques) fils d'*Elie-Rodolphe*, naquit à Tubingue le 17 de Février 1665. Il étudia la Philosophie dans les Ecoles de sa ville natale, & passa ensuite à celles de Médecine, où il fit des progrès surprenans. Mais, moins content de lui-même que ne l'étoient ses Maîtres, il voulut en suivre d'autres, pour augmenter sous eux la masse de ses connoissances; & à cet effet, il parcourut les principales villes d'Allemagne pendant l'année 1685, en conversant par-tout avec les Médecins les plus célebres. De l'Allemagne, il passa en Hollande, & après avoir vu ce qu'il y avoit de plus curieux dans ce beau pays, par rapport à la Médecine, il s'arrêta à Leyde, où il fut très-assidu aux leçons & aux démonstrations des Professeurs de l'Université de cette ville. Il savoit déja l'Italien & le François, qu'il avoit appris dans la maison paternelle;

mais comme il se proposoit d'aller en Angleterre au sortir de la Hollande, il prit des leçons de la langue Angloise pendant son séjour à Leyde, & il y fit assez de progrès pour lier conversation avec les personnes qu'il se proposoit de voir. Muni de ce secours si nécessaire à un homme qui voyage & qui veut connoître les beautés du pays qu'il parcourt, il arriva en Angleterre, où ses lettres de recommandation lui donnerent un accès facile chez les Savans de ce Royaume. Delà il se rendit à Paris, & demeura pendant cinq mois dans la maison de M. *Mareschal*, alors Chirurgien de l'Hôpital de la Charité, qui lui procura d'utiles connoissances dans cette capitale. En quittant la France, il traversa la Savoie pour passer en Italie; & après avoir examiné ce que Venise, Rome & les villes principales de ce pays ont de plus curieux, il revint chez lui par la Suisse, & arriva à Tubingue en 1687. Peu de tems après, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine des mains de son pere, & en 1688, il fut nommé Professeur extraordinaire & Inspecteur du Jardin Botanique. Presqu'en même tems, l'illustre *Schroeck* l'aggrégea au College des Curieux de la nature; & comme on s'empressoit à mettre ses talens à profit, on lui donna, en 1689, la Chaire ordinaire de Physique, qu'il remplit dignement jusqu'en 1695. Ce fut en cette année que son pere mourut, & il lui succéda dans la place de Professeur primaire.

Ce Médecin a épousé *Christine-Magdeleine Crafit*, dont il a eu dix enfans, *Alexandre*, Docteur en Médecine & Membre de l'Académie des Curieux d'Allemagne, sous le nom d'*Hector* IV, fut adjoint à son pere dans l'inspection du Jardin Botanique, & lui survécut jusqu'au 11 de Novembre 1736, qu'il mourut âgé seulement de 41 ans. *Henri* s'appliqua tout entier à l'étude de la Philosophie. Ce bon pere goûtoit déja le plaisir de les voir l'un & l'autre faire les plus grands progrès dans l'étude des Sciences, lorsqu'il fut attaqué d'un crachement de sang, qui le jetta au bout de deux ans dans le dernier degré de la Phthisie pulmonaire, dont il mourut l'onzieme jour de Septembre 1721, à l'âge de 56 ans. Nous avons de lui :

De sexu plantarum Epistola. Tubingæ, 1694. Ce petit Ouvrage est plein d'érudition; l'élégance du style en releve même considérablement le mérite. Il y a fait voir que les graines sont rarement propres à reproduire les plantes, lorsqu'elles viennent des fleurs qui ont été dépouillées de leurs étamines. Il y a fait voir encore qu'il étoit important de fixer l'arrangement des plantes, & il les distribue lui-même de façon à croire qu'il a jetté le fondement du systême, que le savant *Linnæus* a établi dans la suite.

De Acidulis Nidernovensibus. Tubingæ, 1710, *in*-4.

Specimen experimentorum circa generationem hominis & animalium. Ibidem, 1715, *in*-4.

De consilio Anglicano ad podagram internam. Ibidem, 1716, *in*-4.

De Blasiano balneo.

CAMERARIUS, (Elie) second fils d'*Elie Rodolphe*, vint au monde à Tubingue le 17 Février 1673. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de sa ville natale, où il obtint ensuite une Chaire qu'il remplit

avec assez de distinction. L'Académie des Curieux de la nature l'adopta sous le nom d'*Hector* III, & le Duc de Wirtemberg lui confia la charge de son Conseiller premier Médecin. *Camerarius* méritoit toutes ces marques d'honneur ; il avoit beaucoup de bonnes qualités ; mais comme il étoit singulier dans les opinions, ses contemporains eurent beaucoup de peine à lui pardonner les écarts d'imagination dans lesquels il tomba. S'il eût mieux pensé, il eût été plus universellement regretté à sa mort arrivée le 8 Février 1734, à l'âge de 61 ans. Ce laborieux Médecin a laissé plusieurs Ouvrages, & c'est là qu'on trouve les preuves de la singularité de ses idées : on en jugera par les courtes notices que nous allons joindre aux titres de ses principaux Ecrits :

Dissertationes tres. De spiritibus animalibus. De spiritu fumante Boyleano. De potu Thé & Coffé. Tubingæ, 1694, *in*-8. En traitant des esprits animaux, il leur suppose tant d'élasticité, qu'il ne balance point de conclure qu'ils sont de la nature de l'air.

Dissertationes Taurinenses epistolicæ medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam Medicos scriptæ. Ibidem, 1712, *in*-8. C'est un recueil de vingt Lettres écrites pendant son séjour en Italie avec le Prince Fréderic-Louis de Wirtemberg, qu'il y accompagna en qualité de Médecin. Il le publia au retour de ce voyage. *Haller*, qui a étudié sous *Elie Camerarius*, dit que cet Auteur affiche un pyrrhonisme outré dans ces Lettres, qu'il refuse même de croire ce que les meilleurs Observateurs rapportent ; &, pour achever de le peindre, il ajoute que ce Médecin s'arrête avec si peu de jugement à ce qui se rencontre quelquefois de merveilleux dans les maladies, qu'il ne balance point de les déclarer magiques ou démoniaques, pour avoir occasion de combattre des sentimens mieux fondés.

Kurtze anmerkungen bey gelegenheit der krankheit à la mode. Tubinge, 1712, *in*-8. Ce Traité contient l'Histoire d'une fievre catarrhale épidémique, telle qu'a été celle qui a paru en 1581, & qui a encore regné par toute l'Europe en 1733 & 1776. Les François l'ont appellée *Grippe.*

Specimina quædam Medicinæ Eclecticæ. Francofurti, 1713, *in*-4. Il y combat la théorie des fievres de *Morton*, celle de *Vieussens* sur le délire & la mélancholie, le systême de *Baglivi* sur la fibre motrice, celui de *la Peyronie* sur le siege de l'ame, & sur-tout, les sentimens de *Leeuwenhoeck* sur les écailles de la surpeau & les fibres du crystallin.

Medicinæ conciliatricis conamina. Francofurti, 1714, *in*-4. Il se récrie contre *Tschirnhausen*, dont le plan de Médecine lui paroît trop simple, & il propose un systême de Physiologie de la plus grande étendue, dans lequel il tâche de concilier les sentimens des Anciens avec ceux des Modernes. Mais bien loin d'avoir réussi dans son dessein, il n'a fait que multiplier les difficultés, & jetter plus d'incertitude encore sur le parti qu'il convient de prendre. Cet Ouvrage fait bien voir que son Auteur brilloit davantage par le talent de faire des questions, que par celui de les résoudre.

Systema Cautelarum Medicarum circa præcognita, partésque singulas Artis saluberrimæ, discentium commodô, methodô Eclecticâ concinnatum. Francofurti ad Mœnum, 1721, *in*-4. C'est un Abrégé de toutes les parties de la Médecine.

On a encore plusieurs dissertations, en forme de these, de la façon de *Came-*

rarius. Il continue, dans la plupart, de montrer la même défiance sur les observations d'autrui, pendant qu'il admet, avec une crédulité puérile, tout ce qui a le moindre rapport à la Magie. C'est sa marotte. En général, il a fait voir qu'il préféroit de raisonner dans la solitude du cabinet, plutôt que d'observer la nature au pied du lit des malades. Voici les titres de quelques-unes de ses dissertations: *De Gemursâ Pliniana*, 1722. *Magici morbi historia attentiùs perpensa*, 1724. *De calculis in vesica fellea repertis*, 1724. *De efficacia animi pathematum in negotio sanitatis & morborum*, 1725. *De mictione pultaceâ*, 1728.

CAMERARIUS (Joachim) étoit de Bamberg, ville d'Allemagne en Franconie, où il naquit le 12 Avril de l'an 1500. Sa famille, qui avoit anciennement porté le nom de *Liebhard*, y étoit considérée; mais lui & ses enfans la rendirent encore plus respectable par leur savoir & par leur mérite. C'est par lui-même que celui, dont je parle, a fait honneur, comme dit *Turnebe*, non seulement à sa patrie, mais à l'Allemagne entiere qu'il a enrichie par ses connoissances. Il a fait d'admirables progrès dans les Belles-Lettres, dans les Langues savantes, dans l'Histoire, dans les Mathématiques, dans la Médecine, dans la Politique; & il étoit avec cela si éloquent, qu'il persuadoit sans peine & mettoit à l'instant tout le monde de son parti. De si rares qualités lui mériterent l'estime des plus illustres personnages de son tems; les Savans se firent un plaisir & un honneur d'avoir quelque part dans son amitié, & les Princes, tels que Charles-Quint & Maximilien II, lui accorderent gracieusement la leur.

Camerarius enseigna avec applaudissement à Tubingue, à Nuremberg & à Leipsic; & comme il publia encore plusieurs excellens Ouvrages, il eut le plaisir flatteur de voir les progrès rapides de la réputation que ses talens lui avoient justement méritée. La plupart de ses Ecrits sont des traductions d'Auteurs anciens; il y en a cependant quelques-uns de sa composition, ainsi qu'on peut le voir dans la notice suivante:

Commentariolus de Theriacis & Mithridateis. Ad Pamphylianum Libellus. Galene Andromachi. Theriaca Antiochi. Antidotus Philonis. Norибergæ, 1534, *in*-8. Il a mis tous ces Traités en Latin.

De tractandis equis, sive, conversio Libelli Xenophontis de re equestri in Latinum. De Numismatis Græcorum & Latinorum. Tubingæ, 1539, *in*-8.

Diligens exquisitio nominum, quibus partes corporis humani appellari solent; additis etiam functionum nomenclaturis. Basileæ, 1551, *in-fol.*

Victûs & cultûs ratio exposita quatuor in singulos menses versibus. Antverpiæ, 1562, *in*-16, avec l'Ecole de Salerne. *Francofurti*, 1612, *in*-12.

Il a aussi traduit de l'Italien en Latin les deux livres de la Thériaque & du Mithridate de *Barthélémi Maranta*; & c'est, je crois, le *Commentariolus* que j'ai cité. On lui attribue encore la version de la méthode de guérir la peste, que *Jean-Philippe Ingrassias* a publiée en Italien, & dans laquelle il fait l'histoire de la désolation que ce fléau a portée dans la ville de Palerme en 1575 & 1576. Mais l'époque du dernier Traité fait assez voir que c'est à *Joachim Camerarius*, le fils, que la traduction appartient, puisque le pere, qui fait le sujet de cet article, mourut à Leipsic le 17 Avril 1574, étant entré depuis cinq jours seu-

lement, dans la soixante-quinzieme année de son âge. Il étoit au lit de la mort, lorsqu'il composa ces vers :

Morte nihil tempestivâ esse optatius aiunt :
Sed tempestivam quis putet esse suam?
Qui putat, ille sapit. Namque ut fatalia vitæ,
Sic & quisque suæ tempora mortis habet.

Ce Médecin avoit épousé *Anne de Truches de Grunsperg* d'une famille noble. Il en eut neuf enfans, cinq fils & quatre filles. Les fils sont, *Jean*, Conseiller du Duc de Prusse; *Joachim*, Médecin dont nous allons parler; *Philippe*, Jurisconsulte, lequel, ayant été mis à l'Inquisition de Rome, en fut tiré à la recommandation de l'Empereur & du Duc de Baviere; *Jean* aussi Médecin, qui a écrit divers Ouvrages, & *Godefroid*.

CAMERARIUS, (Joachim) Médecin célebre, étoit fils du précédent. Il naquit à Nuremberg le 6 Novembre 1534, & fut élevé dans la maison de *Philippe Mélanchton*, l'ami de son pere. Il y prit tant de goût pour les Belles-Lettres, que l'on peut dire que ce fut-là qu'il jetta les premiers fondemens de la haute réputation à laquelle il est parvenu dans la suite. Il étudia encore dans les meilleures Universités d'Allemagne; puis, étant passé en Italie, il s'appliqua à la Médecine à Padoue & à Bologne, & reçut les honneurs du Doctorat dans l'Université de la derniere ville, en 1562. Ses talens le firent estimer dans l'une & dans l'autre, il s'y fit même des amis dont le nombre & la qualité pourroient lui tenir lieu de mérite; tels furent *Fallope*, *Aquapendente*, *Capivaccio*, *Aldroandus* & *Vincent Pinelli*.

Il revint à Nuremberg en 1564, & fut d'abord recherché dans sa profession avec un empressement si flatteur pour lui, qu'il prit le parti de se fixer dans cette ville, où il passa le reste de ses jours avec autant d'agrément que de célébrité. Il y eut même assez de crédit pour engager les Magistrats à fonder le College de Médecine en 1592, & il en fut Doyen toute sa vie. Mais comme la réputation qu'il avoit acquise à Nuremberg, ne tarda point à passer dans les principales contrées de l'Allemagne, plusieurs grands Princes souhaiterent de l'avoir pour Médecin, & lui firent offrir des appointemens considérables pour l'engager à se rendre à leurs Cours. *Camerarius* fut inflexible à toutes les sollicitations par lesquelles on chercha à vaincre sa résistance; trop philosophe pour être complaisant, trop peu amateur des richesses pour être séduit par les promesses les plus avantageuses à sa fortune, il préféra sa liberté à toutes les conditions qu'on voulut lui faire, & se contenta de donner ce vers pour toute excuse de ses refus :

Alterius non sit qui suus esse potest.

Il avoit d'ailleurs trop d'attachement à l'étude, pour ne pas craindre d'en être distrait par le tumulte de la Cour des Princes qui vouloient l'engager à leur service : la Chymie & la Botanique le demandoient tout entier, & le moindre partage auroit dérangé le plan de ses occupations. *Camerarius* s'appliqua à la con-

noissance des plantes avec tant d'ardeur, que, non content du jardin qu'il avoit aux portes de Nuremberg, où il cultivoit les simples les plus rares & les plus curieux, il acheta encore la Bibliotheque Botanique de *Gesner*, collection précieuse, dont *Gaspar Wolf* avoit fait l'acquisition, & qui contenoit plus 1500 figures de plantes, avec plusieurs manuscrits. Toutes ces dépenses, quelques grandes qu'elles fussent, ne satisfirent encore qu'imparfaitement la belle passion que ce Médecin avoit pour la Botanique; il auroit exposé la totalité de sa fortune pour avancer les progrès de cette Science. Mais tout concentré qu'il eût été dans l'étude des plantes, toute ferme qu'eût paru la résolution qu'il avoit prise d'éviter la contrainte qu'impose le respect qu'on doit aux Grands, il ne put pas toujours se dérober à ceux qui venoient le consulter. Il fut même obligé de se rendre à Cassel, pour diriger le plan du Jardin Botanique que Guillaume, Landgrave de Hesse, y vouloit établir; & dans la suite, il fit encore un voyage en Misnie, à la Cour d'Auguste, Electeur de Saxe. Peu d'années après son retour, il tomba malade & mourut le 11 Octobre 1598. Ce Médecin a écrit une infinité d'Ouvrages qui ne sont pas de mon sujet; je m'arrête à ceux qui regardent la matiere de ce Dictionnaire. Voici leurs titres :

Opuscula de re rustica, quibus, præter alia, catalogus rei botanicæ & rusticæ Scriptorum veterum & recentiorum insertus est. Noribergæ, 1577, *in*-4, 1596, *in*-8.

Synopsis quorumdam brevium, sed perutilium Commentariorum de Peste Clariss. Virorum Donzellini, Ingrassiæ, Rincii. Adjectæ sunt sub finem, Camerario Authore, de Bolo Armenia & Terrâ Lemniâ Observationes. Ibidem 1583, *in*-8.

De recta & necessaria ratione præservandi à pestis contagio. Ibidem, 1583, *in*-8, avec la piece suivante : *Constitutiones, Leges & Edicta tempore Pestis, anno* 1576 & 1577, *publicè Venetiis & alibi proposita.* C'est la traduction d'un Ouvrage publié en Italien par *Jean-Philippe Ingrassias.*

De plantis Epitome utilissima Petri Andreæ Matthioli, novis Iconibus & descriptionibus plurimis diligenter aucta. Accessit Iter Baldi Francisci Calceolarii. Francofurti, 1586, *in*-4. Il y a mis quelques figures tirées de l'Abrégé Italien de *Matthiole*, mais elles sont assez mal réussies. Ce qui releve le mérite de ce Traité, c'est la beauté d'environ cinquante planches qu'il a copiées sur celles de *Gesner*, & auxquelles il a joint les excellentes figures des plantes de son Jardin.

Hortus Medicus & Philosophicus, in quo plurimarum stirpium breves descriptiones, novæ Icones non paucæ, indicationes locorum natalium, observationes de cultura earum peculares; atque insuper nonnulla remedia euporista continentur. Item : *Sylva Hercynia, sive, Catalogus plantarum spontè nascentium in montibus & locis plerisque Hercyniæ Sylvæ à Joanne Thalio conscriptus. Francofurti*, 1588, 1654, *in*-4. La plupart des planches, dont ce Livre est orné, ont été gravées par les soins de l'Auteur; mais le fonds de l'Ouvrage est tiré d'*Anguillara*, de *Cordus*, de *Clusius*, & de *Gesner*.

Symbolorum & Emblematum Centuriæ tres, quibus rariores stirpium, animalium & insectorum proprietates complexus est. Noribergæ, Centuria I, 1590, 1593. *Centuria II*, 1595, *Centuria III*, 1597, *in*-4. *Francofurti*, 1605, 1654, 1661, *in*-4. *Moguntiæ*, 1677, *in*-8. Il y a beaucoup de planches gravées sur cuivre dans les éditions de Francfort, & on y a ajouté une quatrieme centurie.

Plantarum tàm indigenarum quàm exoticarum Icones. Antverpiæ, 1591. *Séguier* annonce cet Ouvrage d'après le catalogue de la Bibliotheque de M. de Thou.

Camerarius laiſſa des enfans de trois femmes, & entre autres, un fils nommé *Joachim*, dont nous allons parler.

CAMERARIUS, (Joachim) fils du précédent, étoit de Nuremberg, où il vint au monde le 15 Janvier 1566. L'exemple de ſon pere & de ſon aïeul le porta à l'étude de la Médecine dans laquelle il fit tant de progrès, qu'après avoir voyagé en Italie, dans les Pays-Bas & en Angleterre, & s'étant enſuite établi dans ſon pays, il ne tarda pas à être nommé Conſeiller-Médecin de Chriſtian, Prince d'Anhalt. Mais les ſentimens que ſon pere lui avoit inſpirés ſur la vie des gens attachés au ſervice des Grands, & le goût qu'il prit lui-même pour un genre de vie plus tranquille & plus uni, lui firent abandonner cet emploi honorable pour retourner à Nuremberg. Il y fut pluſieurs fois Doyen du College que ſon pere avoit fondé, & il y mourut le 13 Janvier 1642, après avoir perdu tous ſes enfans.

CAMPANELLA, (Thomas) Dominicain Calabrois, fut accuſé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'Etat. On le tint en priſon pendant 27 ans; mais les ſollicitations du Pape Urbain VIII l'en ayant tiré au bout de ce terme, il vint à Paris en 1624, & il y vécut juſqu'en 1639, ſous la protection du Cardinal de Richelieu. Cette année eſt celle de la mort de ce Dominicain, qui périt, dit-on, pour avoir pris quelques doſes d'antimoine.

Campanella a écrit pluſieurs Ouvrages de Philoſophie & de Théologie, dans leſquels il ſe montre plus ſingulier que judicieux. Il avoit de l'eſprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces Ecrivains qui ſe plaignent toujours des autres, pendant qu'ils n'ont à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Si l'on fait ici mention de lui, c'eſt qu'il a auſſi traité de la Médecine, mais dans le même goût qu'il a écrit ſur les autres Sciences. Il a publié.

Medicinalium juxtà propria principia, Libri ſeptem. Lugduni, 1635, *in-4*. Il y fait voir combien il a de confiance à l'Aſtrologie, & en même tems, il donne des preuves d'une ſi parfaite ignorance en Anatomie, qu'il attribue la préparation de la bile à la rate. Sa théorie eſt neuve, parce qu'elle eſt le fruit de ſon imagination; mais elle n'en eſt que plus mauvaiſe. Quant à la méthode de guérir les maladies, il ſe borne à propoſer celle qui étoit en uſage chez les Anciens; c'eſt auſſi ce qu'il a fait de mieux.

CAMPEGIUS. Voyez CHAMPIER.

CAMPER (Pierre) naquit à Leyde, en 1722, de *Florentin Camper*, Théologien Proteſtant, qui le mit fort jeune ſous les fameux *de Moor*, pere & fils, pour apprendre le deſſin & la peinture. Il étudia enſuite la Médecine ſous le grand *Boerhaave*, les Mathématiques ſous *Guillaume-Jacques S'Graveſande*, les accouchemens ſous *Trioen*, & le 14 Octobre 1746, il reçut le bonnet de Docteur dans l'Univerſité de ſa ville natale. En 1748, il alla à Londres, où il ſuivit les leçons des plus habiles Maîtres; l'année ſuivante, il ſe rendit à Paris pour le même ſujet. Le 28 Septembre 1749, il fut nommé Profeſſeur de Médecine & de Chirurgie à Groningue, & il en remplit les devoirs avec tant de célébrité, qu'on l'appella à Amſterdam le 24 Avril 1755, pour enſeigner l'Anatomie & la

Chirurgie

Chirurgie dans le College de cette ville. Il prononça, le 10 Novembre de la même année, son discours de réception. Quelque grande que fût la considération dont il jouissoit à Amsterdam, un secret attrait le portoit vers Groningue, où il méditoit de se retirer, pour se livrer avec plus de tranquillité à l'étude de l'Anatomie & de l'Histoire naturelle. Il étoit déjà Membre des Sociétés de Londres & de Harlem, ainsi que de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris; il devint encore correspondant de l'Académie des Sciences de cette derniere ville en 1772. On a de lui plusieurs Ouvrages importans, dans lesquels on trouve une infinité de remarques intéressantes sur l'Anatomie & la Chirurgie. Il a aussi écrit sur l'inoculation de la petite vérole, & quelques pieces en Hollandois, parmi lesquelles il y en a une qui traite de la mortalité des bestiaux, 1769; une autre, des signes de la vie ou de la mort dans les enfans nouveau-nés, 1774; une troisieme contient des observations sur le crime & l'accusation de meurtre des enfans nouveau-nés, 1774. Voici maintenant les titres des Ouvrages de M. *Camper* sur l'Anatomie :

Demonstrationum Anatomico-Pathologicarum Liber primus, continens brachii humani fabricam & morbos. Amstelædami, 1760, *in-folio maximo*, avec quatre planches, où l'on voit le bras & ses différentes parties représentées avec beaucoup de netteté. L'Auteur en a lui-même dessiné les figures qu'il a fait graver par *Schley*. Mais ce qui augmente le prix de cet Ouvrage, c'est que M. *Camper* a relevé le mérite de ses remarques anatomiques par de bonnes observations chirurgicales.

Demonstrationum anatomico-pathologicarum Liber secundus, continens pelvis humanæ fabricam & morbos. Ibidem, 1762, *folio maximo*, avec quatre belles planches de la façon du même Graveur.

Oratio inauguralis de analogia inter animalia & stirpes. Groningæ, 1764, *in-4*. Il prononça ce discours le 9 Mai 1764, lorsqu'il prit possession de la Chaire de Médecine théorique, d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique dans l'Université de Groningue.

Epistola ad Anatomicorum Principem magnum Albinum. Groningæ, 1767, *in-4*. Il y releve plusieurs défauts qui déparent les planches du célebre *Albinus*, mais sa critique est modeste & pleine d'égards pour le grand homme à qui il reproche encore d'avoir mis trop de pittoresque dans ses tables anatomiques.

Si M. *Portal*, de qui j'ai copié cet article, avoit suivi l'exemple de *Camper* dans son *Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*, il auroit changé le ton qu'il a pris à l'égard d'un grand nombre d'hommes célebres, dont la réputation sera toujours au dessus de ses invectives. Une conduite plus modérée lui auroit mérité l'indulgence du public, & peut-être le silence des *Du Chanoy* & des *Goulin*. Il ne se seroit point attiré les reproches amers qu'on lui a faits, au sujet du grand nombre de fautes de toute espece, dont son histoire est parsemée. L'*errata* qu'on en pourroit faire, grossiroit considérablement chaque volume.

M. *Camper* a remporté le prix de l'Académie de Lyon en 1775. Il s'agissoit d'assigner la théorie & le traitement des maladies chroniques du poumon, avec des recherches historiques & critiques sur les principaux moyens employés contre ces maladies par les Médecins anciens & modernes, & même par les empiriques.

CAMPI, (Michel & Balthafar) freres, natifs de Lucques, fe diftinguerent entre les Botaniftes du XVII fiecle. Ce fut dans les Ecrits des Arabes & dans ceux de *Diofcoride* qu'ils chercherent à s'inftruire de la connoiffance des fimples; mais n'y trouvant pas de quoi fatisfaire l'étendue de leurs vues, ils eurent recours au grand livre de la nature, & firent quelques voyages aux Alpes, où ils recueillirent différentes plantes qu'ils ne connoiffoient point encore. On a plufieurs Ouvrages de leur façon.

Nuovo difcorfò, col quale fi dimoftra qual fia il vero Mitridato &c, con un breve capitolo del vero afpalato. Lucques, 1623, *in*-4.

Del Balfamo. Lucques, 1639, *in*-4.

Ripofta ad alcune oggezioni fatte nel libro fuo del Balfamo. Lucques, 1640, *in*-4, 1649, *in*-4.

Specilegio botanico. Lucques, 1654, 1669, *in*-4. C'eft *Michel* qui en eft l'Editeur. L'objet principal de ce Traité eft de prouver que la Canelle des Modernes eft différente du *Cinnamomum* des Anciens.

CAMPO, (Benoit DE) Docteur en Médecine, vécut dans le XVI fiecle & pratiqua à Alcala la Réale dans l'Andaloufie. *Nicolas Antonio*, qui parle de lui dans fa Bibliotheque d'Efpagne, lui attribue un Ouvrage intitulé :

Commentariolus de lumine & fpecie ex Philofophiæ adytis excerptus. Necnon fuper Adianto obfervatio Græca pariter & Latina, Pharmacopolis & Medicis admodùm proficua. Granatæ, 1544, *in*-8.

CAMPOLONGO (Emile) naquit à Padoue en 1550. La diverfité de fes talens lui procura beaucoup de réputation; non feulement il favoit plufieurs langues & s'étoit rendu habile dans les Belles-Lettres, mais l'étude des Ouvrages d'*Ariftote* & de *Galien* l'avoit encore mis au rang des meilleurs Philofophes & Médecins de fon tems. Il excella fur-tout parmi les derniers, & mérita par cet endroit d'être placé, en 1578, au nombre des Profeffeurs de l'Univerfité de Padoue, où il enfeigna jufqu'à fa mort arrivée au mois d'Octobre 1604. Son corps fut inhumé dans la chapelle de fa famille aux Servites de la même ville, & *Annibal Campolongo*, fon fils, prit foin de faire graver une infcription fur la pierre qui couvre fon tombeau; elle eft conçue en ces termes :

D. O. M.
ÆMILIO CAMPOLONGO
Nobili Patavino,
Summæ integritatis & innocentiæ Viro,
Philofopho atque Medico clariffimo,
Qui agendo & fcribendo,
Et publicè in patria, tùm Practicam, tùm Theoricam inter Primarios profitendo,
Summorum Principum gratiam confecutus,
Nomen fibi ad extremas etiam regiones nunquam periturum comparavit.
Obiit Ann. Sal. 1604, *æt.* 54.
ANNIBAL J. C.
Patri benè merenti P. C.

On a publié les consultations d'*Emile* avec celles des autres Médecins d'Italie ; mais on a de lui des Ouvrages plus considérables que différentes personnes ont mis au jour, soit qu'elles les eussent recueillis des Leçons de ce Professeur, soit qu'elles les eussent fait réimprimer sur les éditions qu'il avoit données lui-même.

Theoremata de humana perfectione. Patavii, 1573, *in-4.*

De Arthritide Liber unus. De Variolis Liber alter. Venetiis, 1586, 1596, *in-4. Spiræ*, 1592, *in-8.* Ces deux Livres ont été recueillis par ses Disciples.

Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur, propositæ in Academia Patavina à Viris Nobilissimis Profess. D. Alb. Bottono & Æmilio Campolongo. Francofurti, 1595, *in-8*, par les soins de *Lazare Susenbet.*

Nova cognoscendi morbos methodus. Witteberge, 1601, *in-8*, par les soins de *Jean Jessenius de Jessen.*

De Lue venereâ Libellus. Venetiis, 1625, *in-folio.*

De Vermibus. De Uteri affectibus, deque morbis cutaneis Tractatus præstantissimi. Parisiis, 1634, *in-4*, avec l'Ouvrage de *Fabrice d'Aquapendente*, qui est intitulé : *Medicina Practica.*

CAMUS (Antoine LE) naquit à Paris le 12 Avril 1722. Il fit toutes ses études au College de Clermont, où il prit ce goût pour la Poésie, dont il a souvent donné des marques, & cette aisance à versifier qui caractérise les Poëtes. De ses Humanités, il passa à l'étude de la Philosophie, dont il fit le cours sous M. *Le Monnier*, Professeur au College d'Harcourt. Dès qu'il l'eut fini, il voulut s'attacher à l'Université, en y prenant le grade de Maître-ès-Arts, qu'il obtint à peine âgé de 17 ans. Dès ce moment, il tourna ses vues du côté de la Médecine ; le célebre *Ferrein* fut celui qu'il adopta pour son Maître. On peut dire à ce sujet, que si ce choix a pu faire honneur au discernement du Disciple, les progrès qu'il fit en peu de tems, furent bien capables d'honorer les Leçons du Professeur. Après trois ans environ de travail, *Le Camus* fut en état de se présenter à la Faculté de Médecine de Paris, pour y prendre le degré de Bachelier. Il jouit de cet honneur en 1742 ; à peine avoit-il alors vingt ans. Ses confreres de Licence, lui ayant reconnu beaucoup de profondeur dans le génie, de force dans la mémoire, & de facilité dans l'expression, qualités que la nature accorde rarement à un même homme, le chargerent d'un acte public qui demande à-la-fois de l'esprit, du style & du débit. Cet acte est celui des Paranymphes, dans lequel, après un discours sur quelque sujet qui regarde la Médecine ou les Médecins, l'Orateur doit caractériser particulierement chacun de ses Emules. Il seroit difficile de dire par quel motif la Faculté de Médecine a cru devoir adopter une cérémonie, qui paroît être tirée des rits qui se pratiquoient chez les Anciens au tems des épousailles. Quoiqu'il en soit, cet acte que fit *Le Camus*, fut très-solemnel ; & comme le Paranymphant y avoit invité des personnes de tout sexe, il lui sembla peu juste d'y parler toujours la langue des Savans, langue assurément très-inintelligible aux Dames qui s'étoient fait un plaisir de venir

ajouter quelques fleurs aux lauriers qu'on s'attendoit bien qu'il y moiſſonneroit. Notre Orateur, ou même, diſons mieux, notre Poëte, fit pluſieurs Paranymphes en vers François. Ses confreres répondirent dans le même idiome, & il eut la ſatisfaction d'avoir pu dérider la Médecine, & d'avoir introduit, peut-être pour cette ſeule fois, les jeux & les ris juſques dans ſon Sanctuaire. Les cérémonies de cet acte ont été réduites au ſeul diſcours du Paranymphant, en 1748, ſous le Décanat de *Jean-Baptiſte-Thomas Martinencq*. La Faculté coupa alors la langue à ſes Licenciés, & les réduiſit à faire aux Paranymphes le rôle d'Acteurs muets. Elle leur défendit de répondre aux louanges que leur donne le Paranymphant, ou de repouſſer ſur lui le fiel dont il peut quelquefois les inonder.

Peu de jours après cet acte, *Le Camus* reçut le bonnet de Docteur; il fit à cette occaſion un diſcours qui annonça moins ce qu'il avoit été, que ce qu'il vouloit être dans la carriere où il venoit d'entrer. Après avoir préſidé pour ſa Régence à une theſe de ſa compoſition, le premier hommage de ſes talens, qu'il crut devoir rendre à la Faculté, fut de lui dédier, en 1745, un petit Poëme très-ingénieux qu'il avoit fait ſur l'Amphithéatre qu'elle venoit d'élever à ſes fraix. L'année ſuivante, il préſida à ſon tour à une autre theſe de ſa compoſition; mais ces travaux étoient trop légers pour un eſprit comme le ſien. Il ſe mit à compoſer ſa *Médecine de l'eſprit*, & pendant qu'il s'en occupoit, il travailloit, par maniere de délaſſement, à un autre Ouvrage, auquel il donna le titre d'*Abdeker*, ou, l'*Art de conſerver la beauté*. Environ dans le même tems, pluſieurs Lettrés ſe mirent à travailler en ſociété à un Ouvrage périodique, conſacré principalement à raſſembler & à faire paſſer à la poſtérité des Mémoires & des pieces fugitives ſur tout ce qui peut concerner l'œconomie. La Médecine devant néceſſairement entrer dans leur plan, ils crurent ne pouvoir jetter les yeux ſur un homme plus capable de contribuer, en ſon genre, avec eux au bien public, que celui dont on fait l'hiſtoire. Ils lui propoſerent d'entrer dans leur ſociété. *Le Camus* fut flatté de leur offre; & les Mémoires qu'il leur procura, ne ſont pas les moins curieux de ceux que renferme le *Journal Œconomique*. Ses Mémoires étoient écrits avec la franchiſe d'un honnête homme, le ſtyle d'un Lettré, le feu d'un Médecin de génie. Mais comme il avoit ſouvent attaqué, dans ces pieces fugitives, la routine aveugle qu'il avoit remarquée dans la plupart des Praticiens, ſa conduite, à cet égard, lui ſuſcita un orage de la part de la Faculté, qu'il évita en abjurant les termes injurieux, dont on l'accuſoit de s'être ſervi. Cet écart n'empêcha pas que ſa réputation ne prît de jour en jour plus de conſiſtence par ſes travaux littéraires, & qu'elle ne s'établît, d'une maniere ſolide, par le nombre conſidérable de malades qui prenoient ſes conſeils par écrit ou de vive voix.

En 1756, l'Académie Royale de la Rochelle & la Société Littéraire de Châlons-ſur-Marne l'adopterent au nombre de leurs Membres; & environ un an après, il reçut le même honneur de la part de l'Académie Royale d'Amiens. En 1762, il fut Profeſſeur des Ecoles. Il ouvrit ſon Cours par un diſcours Latin ſur les moyens de faire avec ſuccès la Médecine à Paris. Quelque tems après, il fut

deſtiné à remplir la Chaire de Profeſſeur de Chirurgie en Langue Françoiſe. Il ouvrit ſes Leçons, en 1766, par un diſcours François dans lequel il prouva que la Chirurgie n'eſt point un Art difficile. En 1768, le College Royal des Médecins de Nancy l'aggrégea au nombre de ſes Aſſociés honoraires. Enfin, *Le Camus* tomba malade. Son pyrrhoniſme, ou plutôt ſon indéciſion, l'engagea à abandonner à la nature la guériſon de ſa maladie. Tous ſes ſoins ſe bornerent à ne lui donner aucunes entraves, ſoit par des alimens, ſoit par des médicamens. Un tems aſſez conſidérable ſe paſſa de la ſorte, ſans qu'il apperçût aucun changement. En conſéquence, il manda quelques-uns de ſes confreres pour s'aider de leurs conſeils. Il étoit tombé malade vers le milieu de l'année 1771, & il ſe trouva mieux dans le mois d'Octobre; mais malheureuſement ces eſpérances de rétabliſſement ne furent pas de longue durée. La maladie prit tout-à-fait le deſſus, & il vit bien qu'il falloit ſe réſigner à ce coup fatal qu'un honnête homme ne doit jamais craindre, puiſqu'il doit être pour lui le commencement d'une vie qui n'aura point de fin. Auſſi l'enviſagea-t-il ſans frayeur, l'attendit-il ſans foibleſſe, le reçut-il ſans murmures. Il expira en bon chrétien le 2 Janvier 1772, dans la cinquantieme année de ſon âge.

Ses ſourcils un peu épais & ſa bouche toujours à demi-riante, lui donnoient un peu l'air de ces ſectateurs du Philoſophe *Démocrite*, qui par un ris malin plaignent les hommes, à cauſe des folies dont ils voient qu'ils ſont les jouets. Son commerce étoit doux dans la ſociété. Il ne ſe prévaloit jamais de ſon eſprit pour faire remarquer les ſottiſes des autres. Bien différent de ces gens ſuperficiels qui ne ceſſent de jargonner, avec les connoiſſances profondes qu'il avoit, il gardoit le plus ſouvent le ſilence, & pour le lui faire rompre, il falloit, pour ainſi dire, le provoquer plus d'une fois. L'amour de la liberté l'éloigna toujours du mariage.

J'ai fait ce précis de la vie de M. *Le Camus*, d'après ſon éloge hiſtorique qu'on a placé à la tête du ſecond tome de la Médecine Pratique de cet Auteur. Il me reſte maintenant à donner le catalogue des Ouvrages qu'il a écrits :

Amphitheatrum Medicum, Poëma. Pariſiis, 1745, *in*-4. Il le publia à l'occaſion du nouvel Amphithéatre que la Faculté avoit fait bâtir.

La Médecine de l'eſprit. Paris, 1753, deux volumes *in*-12. *Ibidem*, 1769, *in*-4 & deux volumes *in*-12.

Abdeker, ou l'Art de conſerver la beauté. Paris, 1754-56, quatre petits volumes *in*-12. On a trouvé dans ſes papiers quelques corrections & additions à cet Ouvrage, où tout eſt rendu agréablement. Juſqu'aux préceptes mêmes, ils ont pris la forme d'un amuſement; mais, pour être mêlés avec le langage de l'amour & du plaiſir, ils n'en ſont pas moins profonds.

Mémoires ſur différens ſujets de Médecine. Paris, 1760, *in*-12.

Projet d'anéantir la petite vérole. Paris, 1767, *in*-4 & *in*-12.

Médecine Pratique rendue plus ſimple, plus ſûre & plus méthodique. Paris, 1769, *in*-12. C'eſt un Traité des maladies de la tête. On a trouvé, dans ſon cabinet, pluſieurs additions & corrections, qu'on n'a pas manqué de joindre à l'Ouvrage ſuivant.

Médecine Pratique rendue plus ſimple, plus ſûre & plus méthodique. Tome ſecond. Maladies du diſtrict du cœur. Paris, 1772, 2 vol. *in*-12. Ouvrage poſthume qui

devoit être ſuivi d'un Traité des maladies du domaine de l'eſtomac, & d'un autre ſur les maladies des tégumens. L'Editeur de ce ſecond tome de la *Médecine Pratique* promet quelques autres Ouvrages du même Auteur.

CAMUTIUS (André) naquit à Lugano, ville du diocèſe de Côme en Italie. *François*, ſon pere, lui inſpira le goût de ſa profeſſion & l'envoya étudier la Médecine ; il en fit le cours avec honneur & le finit par la réception du bonnet de Docteur. Comme on lui reconnut des talens pour la Chaire, on le nomma à celle de Médecine & de Phyſique en l'Univerſité de Pavie ; mais il abandonna cet emploi pour ſe retirer à Milan, où il obtint le droit de bourgeoiſie le 1 Février 1557. L'Empereur Maximilien II l'honora du titre de ſon Médecin en 1564, année que ce Prince monta ſur le trône des Céſars. *Camutius* n'en jouit point juſqu'en 1578, puiſque Maximilien mourut en 1576 ; & il eſt apparent que les Hiſtoriens ne l'ont dit ainſi, que pour inſinuer que ce Médecin finit ſa carriere en 1578. On a de lui les Ouvrages ſuivans :

Diſputationes, quibus Hieronimi Cardani concluſiones infirmantur, Galenus ab ejuſdem injuriis vindicatur, Hippocratis prætereà aliquot loca diligentiùs, multò quàm nunquàm aliàs, explicantur. Papiæ, 1563, *in*-8.

De humano intellectu Libri IV. Ibidem, 1564, *in*-8.

Excuſſio brevis præcipui morbi, nempe cordis palpitationis Maximiliani II, Cæſaris inviçtiſſimi, ſimul ac aliorum aliquot Virorum illuſtrium præter naturam affectuum. Florentiæ, 1578 & 1580, *in*-8.

CANANI, (Jean-Baptiſte) étoit de Ferrare, où il vint au monde en 1515. Il étudia avec beaucoup de ſuccès toutes les parties de la Médecine, mais il ſe diſtingua plus particulierement dans l'Anatomie ; il fut même ſi habile dans l'Art de diſſéquer, qu'*Amatus Luſitanus* ne balança pas de le comparer à *Véſale*. On ſent bien tout l'excès de cet éloge ; & ſi *Amatus* le crut exempt d'exagération, c'eſt qu'il étoit encore tout tranſporté d'admiration pour *Canani*, qui lui avoit démontré les valvules de la veine azygos en 1547.

Canani fut attaché au Pape Jules III, en qualité de premier Médecin ; mais à la mort de ce Souverain Pontife, arrivée le 23 Mars 1555, il revint dans ſa patrie, dont il étoit Proto-Médecin lorſqu'il y finit ſes jours en 1579, âgé de 63 ans On dit qu'il fit lui-même ſon épitaphe ; *Superbi* nous l'a tranſmiſe en ces termes :

JO. BAPTISTA CANNANUS,
Julii III *Pont. Max.*
Medicus olim acceptiſſimus,
Nunc autem totius ditionis
Alphonſi II, *Ferrariæ Ducis ſereniſſ.*
Suis meritis Proto-Medicus,
Hoc ſibi Monumentum vivens P. C.
Ann. M. D. LXXIX, *Kal. Jan.*
Ætatis verò ſuæ LXIII.

On a de la façon de ce Médecin :

Dissectio picturata musculorum corporis humani. Ferrariæ, 1572, *in-4.* Suivant *Douglas*, les muscles des extrêmités supérieures y sont exprimés avec beaucoup d'élégance. *Morgagni*, qui ne juge point aussi favorablement de cet Ouvrage, dit qu'il s'en trouve un exemplaire dans la Bibliotheque de Dresde & qu'il représente les muscles du corps humain en vingt-sept planches gravées sur cuivre.

Anatomes Libri II. Taurini, 1574, *in-8.*

On trouve encore *Antoine-Marie Canani* & *François-Marie Canani*, Médecins, tous deux natifs de Ferrare. On ne sait rien du tems auquel ils ont vécu; tout ce qu'on en dit, c'est que le premier a écrit des commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate* & sur quelques livres de *Galien.*

CANAPE, (Jean) Médecin de François I, vécut vers la fin du regne de ce Prince, environ l'an 1542; *La Croix* du Maine le nomme Lecteur public de Chirurgie à Lyon. On lui attribue plusieurs Ouvrages tant en François qu'en Latin, mais les Bibliographes ne citent que ses traductions :

Le Guidon pour les Barbiers & les Chirurgiens. Lyon, 1538, *in-12.* Paris, 1563, *in-8.* 1571, *in-12.*

Opuscules de divers Auteurs Médecins. Lyon, 1552, *in-12.*

L'Anatomie des os du corps humain par Galien. Lyon, 1541, 1583, *in-8.*

Deux Livres des simples de Galien, savoir le cinquieme & le neuvieme. Paris, 1555, *in-16.*

CANDIANUS, (Ange) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Milan. Il fut reçu dans le College des Médecins de cette ville le 12 Septembre 1511, & il se répandit si avantageusement parmi la principale Noblesse du Milanez, que le Duc François II le choisit pour son Médecin. Il passa ensuite, dans la même qualité, au service de Marie Reine d'Hongrie, Gouvernante des Pays-Bas; & Charles-Quint, frere de cette Princesse, fut si satisfait de la façon dont il s'acquitta des devoirs de la charge qu'on lui avoit confiée, qu'il l'honora du titre de Comte Palatin. *Candianus* mourut en 1560 à l'âge de 76 ans, & laissa quelques Ouvrages, comme: *Opera Medicinalia. De astrologia.*

Son fils lui éleva un mausolée dans l'Eglise de Sainte Marie à Milan, où il avoit été enterré, & il y fit graver cette inscription :

ANGELO CANDIANO

FRANCISCI II SFORTIÆ, MEDIOLANI DUCIS,

Medico & Philosopho nobilissimo,

Quem, ob famæ celebritatem,

Cum MARIA, *Pannoniæ Regina, accivisset,*

Per eum desperatô morbô liberata,

Principem ejus Artis declaravit & in consilium elegit,

Magnis honoribus & præmiis constitutis;

Quem propterea

CAROLUS V, IMPERATOR,
Multis, magnisque muneribus
Et dignitate Comitis Palatini
Auxit atque ornavit.
Vixit Annos LXXVI, *Mens.* VIII, *Dies* XV.
FABRICIUS FILIUS
Patri B. M. Posuit.

CANEVARI (Démétrio) naquit à Genes en 1559. On l'envoya faire ses études à Rome, & il s'y distingua tellement dans les Langues, les Belles-Lettres & la Médecine, que bientôt on conçut de lui les plus grandes espérances. La suite fit voir qu'on ne s'étoit pas trompé. *Canevari* fut tout-à-la-fois habile Littérateur & Médecin ; il acquit même à Rome une réputation, dont il profita pour amasser les richesses qu'il laissa à sa mort arrivée en 1625. *Jean-Victor Rossi*, connu sous le nom de *Janus Nicius Erythræus*, l'accuse d'avoir été extrêmement avare ; mais d'autres Auteurs parlent de lui plus avantageusement que ce noble Romain, & font en particulier beaucoup de cas des Ouvrages qu'il a donnés au public :

De Ligno sancto Commentarius. Romæ, 1602, *in-8.*

Morborum omnium, qui corpus humanum affligunt, ut decet & ex arte curandorum accurata & plenissima methodus. Venetiis, 1605, *in-8.*

Ars Medica. Genuæ, 1626, *in-fol.*

De primis naturâ factorum principiis Commentarius, in quo quæcumque ad corporum naturam, ortûs & interitûs cognitionem desiderari possunt, accuratè sed breviter explicantur. 1626.

Commentarius de hominis procreatione. Il est cité par *Haller*.

CANGIAMILA, (François-Emmanuël) Docteur en Théologie, Chanoine Théologal de l'Eglise de Palerme & Inquisiteur de la Sicile, mourut en 1763, âgé de 61 ans. Il a publié, en Italien, un Traité fort intéressant, qui fut traduit en Latin & imprimé à Palerme en 1761, *in-fol.*, sous ce titre :

Embryologia sacra, sive, de officio Sacerdotum, Medicorum & aliorum, circa æternam parvulorum in utero existentium salutem. L'Abbé Dinouart, Chanoine de l'Eglise Collégiale de saint Benoit, a donné l'Abrégé de cet Ouvrage, en François, Paris, 1762 & 1766, *in-12.* Il y a joint les Décrets des Assemblées du Clergé, des Synodes & des Conciles.

CANONHERIUS, (Pierre-André) de Genes, s'appliqua à l'étude de la Médecine sous la direction de son pere qui pratiquoit avec réputation dans cette ville. Il fit assez de progrès dans cette Science ; mais ayant pris ensuite plus de goût pour le Droit, il se rendit à Parme, où il en commença le cours. L'idée lui vint alors d'entrer au service d'Espagne, & après s'être comporté avec distinction dans les troupes de cette Couronne, il passa à Anvers, où il se mêla également de la Jurisprudence & de la Médecine vers le commencement du XVII siecle. On a différens Ouvrages de la façon de *Canonherius* :

Epistolarum Laconicarum Libri IV. Florentiæ, 1607, *in-8.*

Delle cause dell'infelicita e disgrazie de gli Huomini Letterati e Guerrieri. Anvers, 1612, *in-8.*

In septem Aphorismorum Hippocratis Libros Medicæ, Politicæ, Morales ac Theologicæ interpretationes. Antverpiæ, 1618, deux volumes *in-4.*

De admirandis vini virtutibus Libri tres. Ibidem, 1627, *in-8.* On trouve, dans la Bibliotheque Botanique de *Séguier*, un traité Italien sur le vin, qui est attribué au même Auteur, & dans lequel il blâme & loue tour à tour l'usage de cette liqueur. Il a paru à Viterbe en 1608, *in-12*, sous ce titre : *Le lodi e i biasimi del vino.*

Flores illustrium epitaphiorum. Antverpiæ, 1627, *in-8.*

CANT, (Arent) jeune homme de la plus grande expectation, fit de surprenans progrès à l'école de *Ruysch*, qui se servit de lui dans la vieillesse pour se faire aider dans les dissections. Ce jeune Médecin s'étoit formé une très-belle Bibliotheque, & dessinoit proprement les figures anatomiques, dont il prévoyoit d'avoir besoin pour les Ouvrages qu'il se proposoit de donner au public. Mais comme il mourut à la fleur de son âge, on ne connoît rien de lui qu'un traité qui parut à Leyde en 1721, grand *in-folio*, sous le titre d'*Impetus anatomici primi.* Il y a six planches dessinées à la façon d'*Eustachi*, qui représentent les muscles du visage, le pharynx, la dure mere, le cœur dans sa situation naturelle, le canal thorachique, quelques articulations, le ventricule, la voûte du palais, le marteau ; & tout cela d'après nature.

CANTWEL, (André) du comté de Tipperary en Irlande, mourut le 11 Juillet 1764. Il étoit Membre de la Société Royale de Londres, & Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris depuis 1742. Ce Médecin est fort connu dans la république des Lettres par les différens Ouvrages qu'il a mis au jour, & spécialement par la chaleur avec laquelle il a combattu l'inoculation. Il s'est servi de toute sorte de moyens pour parvenir à prouver l'inutilité & le danger de cette méthode ; il a même fait un voyage d'Angleterre, où il a suivi pendant long-tems les inoculateurs & les inoculés : la conséquence qu'il a tirée de ses observations, c'est que la pratique de l'insertion n'est d'aucun avantage au public, ni aux particuliers. Mais toutes plausibles que les raisons de M. *Cantwel* aient paru aux Médecins qui pensoient comme lui, elles n'ont point retardé les progrès de l'inoculation, qui se soutient toujours en Angleterre, en France, en Allemagne, & presque dans toute l'Europe. Tous les faits ne déposent cependant point en sa faveur ; plusieurs hommes célebres sont encore dans l'indécision, & ils attendent que l'expérience leur fournisse un recueil d'observations assez multipliées, pour les engager à prendre leur parti au sujet de la préférence que mérite la petite vérole inoculée sur la naturelle.

Je reviens aux Ouvrages du Médecin qui fait le sujet de cet article ; voici les matieres dont ils traitent :

Dissertations Latines sur ce qui manque à la Médecine. Paris, 1729, *in-12.*

Dissertation sur les fievres en général. Paris, 1730, *in-4.*

Dissertation sur les secrétions en général. 1731, *in-12.*

Traduction des expériences sur le remede de Mademoiselle Stephens. Paris, 1742,

in-12, à la ſuite de l'état de la Médecine ancienne & moderne traduit de l'Anglois de *Clifton*, par l'Abbé *Desfontaines*.

Hiſtoire d'un remede efficace pour la foibleſſe & pour la rougeur des yeux. Paris, 1746, *in*-8. Il a traduit de l'Anglois ce que le Docteur *Hans Sloanne* avoit publié ſur ce remede, & il y a joint des notes de ſa façon.

Lettres ſur le Traité des maladies de l'uretre de Daran. Paris, 1749, *in*-12. Il y eſt principalement queſtion de l'uſage & de la compoſition des bougies pour les excroiſſances charnues de l'uretre.

Analyſe des Eaux de Paſſy. Paris, 1755, *in*-12.

Diſſertation ſur l'inoculation, pour ſervir de réponſe à celle de M. *De la Condamine*. Paris, 1755, *in*-12.

Réponſe à la Lettre de M. *Miſſa* au ſujet de l'inoculation. 1755.

Deux autres *Lettres* ſur le même ſujet, l'une à M. *Fréron*, l'autre à M *Raulin*. 1755.

Diſcours Latin ſur la dignité & la difficulté de la Médecine, prononcé aux Ecoles de la Faculté de Paris le 15 Novembre 1755.

Tableau de la petite vérole. Paris, 1758, *in*-12.

CAPELLUTIUS, (Roland) Philoſophe & Médecin, eſt cité par quelques Auteurs, comme ayant vécu vers l'an 1468, ſous le Pontificat de Paul II & l'Empire de Fréderic III. Il eſt plus ancien s'il eſt le même que *Roland* de Parme, puiſque celui, que les Hiſtoriens déſignent ſous ce dernier nom, a connu *Théodoric*, & a vécu avant *Gui de Cauliac* qui a vu la peſte de 1348. Quoiqu'il en ſoit, *Capellutius* s'eſt beaucoup appliqué à la Chirurgie & il l'a pratiquée à Parme avec toute la réputation que cet Art pouvoit lui mériter. Il a laiſſé quelques Ouvrages écrits ſuivant les principes des Médecins Arabes, mais le ſtyle eſt aſſez barbare. *Manget* cite les ſuivans :

Chirurgia. Venetiis, 1490, 1519, 1546, *in-fol.* La derniere édition comprend auſſi la Chirurgie de *Brunnus*, de *Lanfranc* & de quelques autres. *Haller* n'eſt point du ſentiment de *Manget* qui a ſuivi *Vander Linden*; il ne veut point que cette Chirurgie ſoit de la façon de *Capellutius*.

De curatione peſtiferorum apoſtematum. Francofurti, 1642, 1682, *in*-8. *Brunſvici*, 1648, *in*-4. Ce Traité étoit en manuſcrit dans la Bibliotheque d'*Herman Conringius*, & c'eſt delà qu'on l'a tiré pour le faire imprimer.

CAPITANEUS, (Pierre) ou CAPITEYN, étoit de Middelbourg en Zélande, où il naquit dans une famille noble vers 1511. Il étudia la Médecine dans les Univerſités de Louvain & de Paris, & après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Valence en Dauphiné, il alla chercher fortune dans les pays étrangers. Il commença par enſeigner la Médecine à Roſtoch dans la Baſſe Saxe; delà il paſſa à Copenhague, où il ne tarda point à obtenir l'entrée dans l'Univerſité en qualité de Profeſſeur; il fut même nommé deux fois au Rectorat, & parvint enfin à l'emploi de premier Médecin du Roi Chriſtiern III. *Capitaneus* a écrit quelques Ouvrages de peu d'importance :

De potentiis animæ, imprimé en 1550.

Calendaria. Dédiés à Chriftiern III. M. *Paquot* remarque que c'étoient des Médecins, prefque toujours infatués de l'Aftrologie judiciaire, qui faifoient les Almanachs dans le XV & le XVI fiecle; & delà nous font reftées ces admirables inftructions, qu'on voit encore communément à la tête de ces fortes d'Ouvrages, fur l'influence qu'ont les fignes du Zodiaque fur les différentes parties du corps, fur les jours auxquels il convient de purger, &c.

Prophylacticum Confilium anti-peftilentiale, ad cives Hafnienfes, annô 1553. On le trouve dans la *Cifta Medica* de *Thomas Bartholin*, imprimée à Copenhague en 1662, *in*-8.

Ephémérides. Elles font demeurées en manufcrit.

Capitaneus mourut à Copenhague en 1557, & fon corps fut dépofé dans l'Eglife de la Sainte Vierge de la même ville, où l'on mit cette épitaphe fur fon tombeau :

M. S. S.

Natalium fplendore, virtute & doctrinâ ornatiffimi Viri

DOMINI PETRI CAPITANEI ZELANDI MITTELBURGENSIS,

Medicinæ Doctoris eximii & Archiatri in Dania,

Numerus Anni, Menfis, Diei & Horæ obitûs.

oCCUBUIT FATIS CAPITANEUS, ALTA MICARET

JANI SEXTA UBI LUX, HORAQUE NONA FORET.

Non difpar Medicâ Capitaneus *Arte Galeno*
Petrus, *in hoc Tumulo poft fua facta cubat.*
Qui quantus fuerit, fcit Lovanienfe Lycæum,
Et Schola, cui Paridis nomen ineffe ferunt.
Extulit hunc plenis formofa Valentia buccis,
Doctorifque illum juffit habere decus.
Urbs quoque Vernovio ftupuit vicina docentem,
Necnon æquoreis Hafnia cincta vadis.
Sæpius hìc trifti morborum turbine Regem
Exanimem vitæ reddidit ille fuæ.
Octo decemque ferè cum conjuge vixit in annos,
Viderit ut fimilem vix pietate fibi.

ANTONIUS BALDERSLEBEN

Sang. C. P.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice) naquit à Haguenau en 1478. Il étudia à Bâle, où il fe fit Médecin par complaifance pour fon pere; mais comme il eut toujours plus de goût pour la Théologie, il ne fut pas plutôt fon maître, qu'il en fit fon étude principale, & reçut les honneurs du Doctorat en cette Faculté. *Ca-*

piton avoit une grande connoiſſance des Langues ſavantes, particulierement de l'Hébraïque. Il ſe fit encore recevoir Docteur en Droit Canon, avant que de ſe rendre auprès du Cardinal Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence, qui l'avoit engagé à paſſer dans ſa réſidence. La réunion de tous ces talens lui procura d'illuſtres amis, le Cardinal de Brandebourg lui obtint même des Lettres de Nobleſſe pour lui & pour ſa famille ; mais *Capiton* ne profita pas de ces avantages. Comme il avoit l'eſprit naturellement inconſtant & chagrin, il donna dans les nouveautés au ſujet de la religion, & après ce faux pas, il ſe retira à Strasbourg, d'où il paſſa à Bâle, & enſuite à Haguenau. L'amitié qu'il lia avec *Bucer* & *Œcolampade*, ne le rendit que plus attaché à leurs erreurs ; il épouſa même la veuve du dernier & après la mort de cette femme, il en prit une autre nommée *Agnès* qui étoit ſi ſavante, qu'elle ſe mêloit de prêcher lorſque ſon mari étoit incommodé. *Capiton* mourut le 10 Janvier 1542.

CAPIVACCIO, ou CAPO DI VACCA, (Jérôme) Médecin natif de Padoue, a tenu un rang diſtingué parmi ceux du XVI ſiecle. Il ſavoit les Langues, les Belles-Lettres, la Philoſophie, & les connoiſſances qu'il en avoit, étoient ſi étendues, qu'à ce titre ſeul il mérita la plus haute conſidération de la part de ſes contemporains. Il paſſa encore pour un des meilleurs Praticiens de ſon ſiecle ; au moins il n'en eſt point qui ſoit ſorti de l'Ecole des Arabes, qui ait valu plus que lui. Dégoûté de la théorie de ſes Maîtres, il ne raiſonna point autant qu'eux ; il s'attacha à ſe former une méthode curative qui fut preſque toujours heureuſe, mais qui l'auroit été davantage, s'il eût mieux choiſi ſes remedes.

Ce Médecin enſeigna pendant trente-ſept ans dans l'Univerſité de Padoue. Depuis 1552 juſqu'en 1561, il fut au nombre des Profeſſeurs du troiſieme ordre, qui étoient chargés de la leçon de Médecine Pratique. Il régenta enſuite parmi ceux du ſecond ordre juſqu'en 1565, qu'il fut nommé Profeſſeur primaire ; & à la mort d'*Antoine Fracantianus*, ſon collegue & ſon ancien, il continua de remplir la même chaire avec *Jérôme Mercuriali* qui avoit ſuccédé à celui-ci. Ce fut avec le même *Mercuriali* qu'il fit, en 1576, le voyage de Veniſe, où l'un & l'autre avoient été appellés pour donner leur avis ſur une maladie épidémique qui déſoloit les habitans de cette ville. Ils y furent reçus comme des anges deſcendus du ciel; mais les ſuccès n'ayant point répondu à leurs conſeils, le peuple les traita ſi indignement, que peu s'en fallut qu'il ne les chaſſât honteuſement de ſes murs. Les Hiſtoriens rapportent qu'il périt environ cent mille hommes de cette maladie ; ces deux Médecins avoient cependant déclaré, à leur arrivée, qu'elle n'étoit point peſtilentielle & encore moins contagieuſe. On penſa à-peu-près de même, en 1720, au tems de la peſte de Marſeille. De fameux Médecins, ſortis de l'Ecole de Montpellier, ſoutinrent que la contagion eſt une chimere accréditée par la frayeur : mais cette opinion ne prit point faveur. L'expérience dépoſe contre elle, & l'on convient aſſez aujourd'hui que la peſte étant étrangere à nos climats, introduite ſouvent par le commerce, il faut, pour l'extirper, borner la contagion.

Le jugement que *Capivaccio* avoit porté, à Veniſe, ne diminua rien de la célébrité dont il jouiſſoit depuis long-tems à Padoue. Le Grand Duc de Toſcane lui

fit faire les offres les plus avantageuſes en 1587, pour l'engager à paſſer dans l'Univerſité de Piſe : mais ce Médecin préféra l'utilité de ſa patrie à ſon propre avancement. Content de la fortune que le traitement des maux vénériens lui avoit procurée, il ſe crut aſſez à l'aiſe, pour ne point ambitionner de plus grands avantages. Il aſſure lui-même d'avoir gagné plus de dix-huit mille écus à traiter ces maladies : ce qui eſt d'autant moins ſurprenant, toute conſidérable que cette ſomme ait été de ſon tems, qu'il paſſoit pour avoir un ſecret qui le faiſoit triompher des accidens les plus difficiles à vaincre. Il n'en avoit cependant aucun ; car un Médecin Polonois, ſon diſciple, l'ayant un jour vivement preſſé de lui communiquer le ſecret, dont on le diſoit poſſeſſeur, il lui fit cette réponſe remarquable : *Lege methodum meam & habebis mea ſecreta.*

On dit qu'un Aſtrologue prédit à *Capivaccio* qu'il mourroit, s'il entreprenoit quelque voyage dans ſa vieilleſſe. Il ſe moqua de cette vaine prédiction ; le hazard vérifia cependant la Prophétie du donneur de bonnes & de mauvaiſes aventures : car notre Médecin, étant allé voir le Duc de Mantoue qui étoit dangereuſement malade, fut attaqué à ſon retour d'une fievre ſi violente, qu'il en mourut peu de jours après. Ce fut en 1589. Son corps fut enterré dans l'ancienne égliſe des Jéſuites, d'où ſes os furent tranſportés dans la nouvelle en 1680.

Nous avons pluſieurs Ouvrages de la façon de *Capivaccio*. Ils ont été recueillis en un volume, *in-fol.*, par *Jean Herman Beyer* qui les a fait imprimer à Francfort en 1603, ſous le titre d'*Opera omnia quinque ſectionibus comprehenſa, quarum I, Phyſiologica ; II, Pathologica ; III, Therapeutica ; IV, Mixta ; V, extranea continet.* Il y a encore des éditions de Veniſe, de 1606, de 1617 & de 1652, *in-fol.* Si l'on juge des Ecrits de ce Médecin par ceux qu'il a donnés ſur l'Anatomie, on ne s'en formera pas une idée bien avantageuſe. Sa méthode anatomique imprimée à Veniſe en 1593, *in-4* & à Francfort en 1594, *in-8*, n'eſt autre choſe qu'un abrégé tiré de *Galien*, dans lequel on remarque encore toutes ces vieilles erreurs, que *Véſale* a tant de fois condamnées. D'ailleurs, ſi l'on en croit *Craton*, la plupart des Ouvrages de *Capivaccio* ſont tirés de ceux de *Jean Argentier*, dont on n'a jamais fait grande eſtime.

CAPPONI, ou CAPPONIO, (Jean-Baptiſte) Médecin, Poëte & Aſtrologue, étoit de Bologne. Il enſeigna la Philoſophie & la Médecine dans ſa patrie, où il publia, ſous le nom de *Chariſius Thermarius Spado*, un Ouvrage intitulé : *Animadverſiones in Joannis Caroli Sorcii opuſculum de febribus.* Après ſa mort arrivée à Bologne le 16 de Novembre 1676, on a fait imprimer d'autres Ecrits de ſa façon, comme : *Lectiones phyſicæ morales. De morbis particularibus. De humano ſemine nequaquam animatô. De erroribus clarorum virorum Latinorum. Paradoxon Philoſophiæ Democriticæ.* On prétend que cet Auteur avoit encore travaillé à une Hiſtoire générale de la Médecine ; mais il n'en a rien paru.

CAPRA (Marcel) naquit dans le XVI ſiecle à Nicoſie, ville de l'iſle de Chypre. Il exerçoit la Médecine dans ſa patrie, lorſqu'il s'éleva un orage qui le détourna du deſſein qu'il avoit pris d'y demeurer toute ſa vie. Indigné des calomnies que la malice de ſes concitoyens débitoit contre lui, il s'exila de cette terre ingrate & ſe retira à Palerme. Il paſſa enſuite à Meſſine,

où il fut tellement considéré, que les Magistrats de cette ville lui accorderent le droit de Bourgeoisie, en récompense de ses services. Jean d'Autriche jugea même assez avantageusement de son mérite, pour le nommer Médecin de sa personne, ainsi que de la flotte qu'il commanda, en 1571, au combat des isles Curzolaires à l'entrée du Golfe de Lépante. *Capra* reprit le train de sa pratique ordinaire, au retour de cette expédition; il s'occupa aussi du travail du cabinet, & c'est delà que sont sortis les Ouvrages dont voici les titres:

De sede animæ & mentis ad Aristotelis præcepta adversùs Galenum. Panormi, 1589, *in*-4.

De immortalitate animæ rationalis juxta principia Aristotelis adversùs Epicurum, Lucretium & Pythagoricos. Ibidem, 1589, *in*-4.

De morbi epidemici qui miserrimè Siciliam depopulabatur annô 1591, *itidemque*, 1592, *causis*, *symptomatibus & curatione. Messanæ*, 1593, *in*-4.

Balthasar Capra, autre Médecin du XVI siecle, étoit de Milan, où il naquit dans une famille noble. Il paroît qu'il s'occupa moins de l'Art de guérir, que de la Philosophie & de l'Astronomie; aussi n'écrivit-il rien que sur ces deux dernieres Sciences. On met sa mort au 18 Mai 1626.

CAPUA, ou DI CAPOA (Léonard) étoit de Bagnolo dans le Royaume de Naples, où il vint au monde en 1617. Il étudia la Philosophie chez les Jésuites, il y commença même son cours de Théologie, avant l'âge de dix-huit ans; mais il se désista bientôt de cette entreprise pour passer dans les Ecoles du Droit, qu'il abandonna à leur tour pour se mettre sur les bancs de la Faculté de Médecine. Ce fut alors qu'il apprit le Grec, afin d'avoir le plaisir de lire *Hippocrate*, *Galien* & les autres Auteurs qui ont écrit en cette Langue. A l'âge de 22 ans, il revint à Bagnolo, où il ne demeura pas long-tems; car ayant été impliqué dans un assassinat, il s'enfuit de cette ville, pour se dérober aux poursuites dont il étoit menacé, & retourna à Naples où il avoit fait le cours de ses études. Peu d'années après, il jetta les premiers fondemens de l'Académie des *Investigati*. Les assemblées se tinrent dans le Palais du Marquis d'Arena; & comme le principal objet de cet établissement fut de travailler, de concert, à augmenter le nombre des découvertes qui pouvoient contribuer aux progrès de la Philosophie & de la Médecine, un chacun s'empressa de faire part à ses Collegues des recherches qu'il avoit faites sur l'une & l'autre de ces Sciences. *Capua* qui avoit beaucoup lu & qui d'ailleurs parloit l'Italien avec toute l'éloquence possible, se fit tellement considérer dans la nouvelle Académie, qu'il lui inspira son goût pour la Chymie, & en même tems son aversion pour la Médecine Galénique. Mais vrai empirique dans le fonds, il avoit l'esprit si gâté par le pyrrhonisme, qu'il déclara bientôt une guerre ouverte à la Médecine, & fit consister presque toutes ses recherches à prouver qu'il y a beaucoup d'incertitude dans cet art & encore plus dans ses remedes. Cette opinion lui attira la haine des autres Médecins, & en partie du public, qu'il vouloit priver d'une ressource dans laquelle il avoit tant de sujets de mettre sa confiance. C'est le sort des hommes à paradoxes d'être ainsi traités; & comme c'est aussi leur coutume d'être insensibles à tout ce qu'on dit & à tout ce qu'on fait sur leur compte,

Capua se mit au dessus des reproches dont on l'accabla ; il s'en crut même bien dédommagé par l'estime de la Reine Christine, & par la place que l'Académie des Arcades de Rome lui donna dans son corps, sous le nom d'*Alcestus Cillenius.* Ce Médecin vécut ainsi dans de perpétuelles tracasseries ; esprit inquiet, remuant, il chercha à se distinguer par la singularité de ses idées, il les consigna même dans les Ouvrages qu'il mit au jour quelques années avant sa mort arrivée le 17 Janvier 1695. Voici la notice de ces Ouvrages :

Lezioni intorno alla natura delle Mofette. Naples, 1683, *in*-4. *Ibidem*, 1714, *in*-8. Ce Traité est savant & vaut mieux que tout ce qu'il a écrit. Il y donne la description de ces antres & fontaines d'Italie, qui par les exhalaisons qui s'en élevent, & qu'il attribue au soufre, au vitriol & aux métaux, sont si nuisibles aux hommes & aux animaux. Telle est en particulier la *Grotte du chien* dans le Royaume de Naples. Il s'éleve de son fonds une vapeur chaude, tenue, subtile, qu'il est aisé de discerner à la simple vue. On peut se tenir débout dans cette grotte, sans ressentir aucune incommodité, tant que la tête est au dessus de la hauteur où s'élevent les vapeurs. Il n'en est pas de même lorsque la tête y est plongée. M. l'Abbé *Nollet* ne regarde point ces exhalaisons comme des moufettes ou vapeurs minérales ; il ne leur reconnoit aucune des qualités de ces especes de vapeurs, & pense que les effets pernicieux qu'elles produisent, sont tous semblables à ceux que feroit la vapeur de l'eau bouillante sur un animal.

Raggionamenti intorno alla incertezza de' Medicamenti. Naples, 1689, 1695, *in*-4. Il prétend qu'il est impossible de connoître la cause des effets que les médicamens produisent, & que le goût, l'odeur, l'analyse, les expériences mêmes, ne peuvent rien nous apprendre sur leur nature & leurs doses. Cette discussion le conduit à parler de la digestion, & à s'étendre sur les fermens qu'il adopte pour toutes les fonctions quelconques.

Del parere del signor Lionardo di Capoa divisato in otto raggionamenti ne' quali narrandosi l'origine el progresso della Medicina e l'incertezza della medesima si fa manifesta. Naples, 1689, 1695, *in*-4, 1714, deux volumes *in*-8. Il faut qu'il y ait eu une édition plus ancienne de cet Ouvrage, puisqu'il a paru en Anglois à Londres, en 1684, *in*-8. *Carrere* en cite une de Venise, 1681, *in*-4.

Le principal objet de ce Traité est de prouver l'incertitude de la Médecine. Il n'est point d'effort que l'Auteur ne fasse pour parvenir à son but ; il avance même que les anciens Médecins Grecs ont fait peu de progrès dans l'Art de guérir, & qu'on ne leur a d'autre obligation, que celle de l'élégance du style qu'on remarque dans leurs écrits. Rien n'est plus absurde que tout ce que *Capua* dit à ce sujet ; il fait une dépense d'esprit étonnante pour donner un air de vérité à ses paradoxes. Mais quand les monumens de l'Ecole Grecque ne démentiroient point ses assertions, la preuve qu'elles n'ont d'autre fondement que le scepticisme le plus outré, c'est que ce Médecin ne trouve par tout que des incertitudes, & même jusques dans les vérités mathématiques les mieux démontrées. Voici la distribution de ce Traité. L'Auteur commence par l'Histoire de la Médecine ancienne, & s'attache ensuite à relever toutes les fautes d'*Hippo-*

crate & de *Galien*. Il a plus d'indulgence pour *Aſclépiade* ; mais il fait voir qu'en général les Grecs] étoient portés à croire aiſément tout ce qui avoit un air myſtérieux ou extraordinaire. Il ne s'eſt point trompé en cela ; le génie de ce peuple plaçoit preſque toujours la fable à côté & même au lieu de la vérité, dans les choſes qui avoient rapport à l'Hiſtoire de la Nation & de ſes Héros. *Capua* attribue le même défaut aux Grecs, lorſqu'il parle de ce qu'ils ont fait pour l'établiſſement de la Médecine ; & delà il prétend prouver que leurs principes n'ont ni certitude, ni ſtabilité. Il paſſe enſuite aux Modernes, & donne la préférence à *Baſile Valentin* & à *Paracelſe*, dont il excuſe les délires. Il s'attache après cela à examiner la doctrine de *Campanella*, de *Van Helmont*, de *Fabri*, d'*Oliva*, de *Willis*, de *Gliſſon*, de *Meyſſonier*, de *Meara*, & il réuſſit aſſez mal à faire voir qu'ils n'ont rien donné de bon. C'eſt principalement dans le ſixieme diſcours que ſa rage s'allume contre les Médecins ; il n'eſt point de crime, vrai ou faux, dont il ne les charge pour les rendre plus odieux. Dans le ſeptieme diſcours, il recommande la Chymie, & après avoir étalé la ſupériorité de ſes remedes ſur les médicamens galéniques, il oſe avancer que *Galien* n'a fait tant de fautes, que parce qu'il a ignoré cette Science. Il loue cependant la Botanique qui nous fournit les ſecours les plus ſimples pour la guériſon de nos maux ; & comme il fut un de premiers reſtaurateurs de la Philoſophie Corpuſculaire, il finit par vanter *Démocrite*, mais il rabaiſſe *Ariſtote* & *Platon* autant qu'il le peut.

CARCANO, (Archelao) de Milan, où il naquit en 1556, reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de cette ville. Ses talens le firent ſouhaiter à Pavie, où il ſe rendit ; il paſſa la plus grande partie de ſa vie à enſeigner dans les Ecoles de la Faculté. Sur la fin de ſes jours, il ſe retira dans ſa patrie, & il y mourut le 22 Juillet 1588. On lui doit quelques Ouvrages imprimés en un même volume ; ils ſont intitulés :

In Aphoriſmos Hippocratis Lucubrationes. De methodo medendi. De modo Collegiandi. Ticini, 1581, *in-8*.

Le pere de ce Médecin, *Pierre-Martyr Carcano*, exerça la Chirurgie à Milan. Il fit graver ſur le tombeau de ſon fils, dans l'égliſe de Saint Euſtorge de la même ville, une épitaphe conçue en ces termes :

ARCHILEO CARCANO PHIL. ECCELL.
Medicinæ in Gymnaſio Ticinenſi Profeſſori publico,
Inter Muſicos facilè primario,
Omniumque virtutum genere ornatiſſimo,
PETRUS MARTYR PATER
Maximo cum mœrore P.
Vixit Annos XXXII.
Obiit Annò M. D. LXXXVIII. XI. Kal. Sextilis.

Jean-Baptiſte Carcano de Milan, vécut auſſi dans le XVI ſiecle. Comme il fut diſciple & le Prévot d'Anatomie de *Fallopio*, il trouva de puiſſans ſecours chez ſon maître, & fit ſous lui des progrès rapides dans l'Art des diſſections pour lequel

lequel il avoit un goût décidé. A peine avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, que le célebre *Fallopio* le destina à faire ses Leçons d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Université de Padoue. Le Sénat de Venise alloit même donner son agrément à cette destination, lorsque ce jeune Savant se vit déchu de ses espérances en 1563, par la mort de son protecteur & de son maître, & fut obligé d'aller chercher ailleurs l'emploi qu'il avoit manqué à Padoue. Il porta ses pas vers Pavie où il fut plus heureux; il y enseigna avec toute la célébrité que lui mériterent l'assiduité au travail & l'importance de ses découvertes. Ce fut ce Médecin qui remarqua que le trou voisin de la veine coronaire, par lequel le sang se rend dans le fœtus de l'oreillette droite du cœur dans la gauche, est d'une figure ovale. Mais cette réflexion anatomique n'est pas la plus importante de celles qui se trouvent dans le premier des Ouvrages dont voici les titres :

Libri duo anatomici. In altero de cordis vasorum in fœtu unione pertractatur. In altero de musculis palpebrarum atque oculorum motibus deservientibus accuratè desseritur. Ticini, 1574, in-8. Dans le premier Livre il donne la description du trou ovale & du canal artériel, mieux que *Vésale* qui n'a point parlé du premier, mieux encore que *Fallopio*, son maître, qui a pris le canal artériel pour le trou ovale. Dans le second, il corrige les fautes de ces deux Anatomistes sur les muscles des paupieres.

De vulneribus capitis. Mediolani, 1584, *in-4*. Ce Traité contient un exposé de toutes les plaies qui peuvent survenir à la tête. L'Auteur, qui a ramassé dans un seul volume ce que les Médecins qui l'ont précédé avoient écrit sur cette matiere, a blâmé l'application du trépan sur les sutures & sur la partie écailleuse des os temporaux; il a cependant recommandé d'ouvrir la dure-mere, & de multiplier les trépans, lorsque les symptômes subsistent avec la même intensité. Il admet les contre-coups, & il détaille assez au long les cas qui indiquent ou contre-indiquent l'opération du trépan.

Exenteratio cadaveris illustrissimi Cardinalis Borromæi. Mediolani, 1584, *in-4*.

On ne connoît pas les enfans de ce Médecin, mais on sait qu'*Archelao Carcano*, son petit-fils, fut pere de *Jean-Baptiste* qui naquit à Milan en 1626. Celui-ci étudia la Médecine à l'exemple de son bisaïeul, & prit le bonnet de Docteur en cette Science l'an 1649. Il pratiqua avec beaucoup de réputation dans sa patrie, où il mourut le 13 Octobre 1705. *Ignace Carcano*, son fils, exerça aussi la Médecine à Milan, & il y publia quelques Ouvrages écrits en Italien sous ces titres :

Considerazioni alcune sopra l'ultima Epidemia Bovina. Milan, 1714.

Considerazioni su le ragioni, sperienze ed autorita ch' approvano l'uso innocente delle carni pelli e sero &c. Milan, 1714, *in-8*.

Reflessioni sopra la naturalezza del lucimento veduto in un pezzo di carne lessata il giorno 11 di maggie &c. Milan, 1716, *in-4*.

CARCASSONNE (Bernard-Gauderic) vint au monde à Perpignan le 16 Octobre 1728. Après son cours de Philosophie dans l'Université de sa ville natale, il s'appliqua à la Théologie, pour se conformer au goût de ses parens qui

l'avoient destiné à l'état eccléfiastique; mais comme il ne se sentoit point de vocation pour cet état, il tourna ses vues du côté de la Chirurgie qu'il alla étudier à Paris & à Montpellier. De retour en sa patrie, il se présenta à la maitrise, & il y fut reçu le 28 Mai 1757. Déja Maître-ès-Arts de l'Université de Montpellier, il avoit partagé son tems entre la Chirurgie & la Médecine. L'envie lui prit de se donner le titre de Docteur en cette derniere Science, & pour réussir à l'obtenir, il suivit les Professeurs de Perpignan en 1762, 1763 & 1764. Quelque tems après, il se rendit à Orange, où il reçut les honneurs du Doctorat dans la Faculté de Médecine; mais il souhaita encore d'être aggrégé à celle de Perpignan qui s'opposa à sa demande, & ce ne fut qu'ensuite de deux Arrêts, l'un du Conseil Souverain de Roussillon & l'autre du Conseil d'Etat du Roi, qu'il obtint l'aggrégation en Novembre 1768.

Les deux professions de Médecin & de Chirurgien, que *Carcassonne* a réunies dès ce moment, ont beaucoup contribué à le répandre dans le public. On a de lui:

Traité des maladies vénériennes, avec un moyen sûr & facile de les guérir, Perpignan, 1762, *in*-12. En Espagnol, 1764, *in*-12. Combien de secrets n'a-t-on pas vanté pour la cure de ces maladies? Cet Auteur en a grossi le nombre; il vante l'usage intérieur du mercure, sous la forme de pilules de son invention.

CARDAN, (Jérôme) Médecin, étoit de Milan, & non point de Pavie, comme quelques Auteurs l'ont avancé. Il naquit le 24 de Septembre 1501, suivant ce qu'il dit lui-même dans sa vie qu'on voit à la tête de ses Ouvrages, sous le titre de *Vita propria*. Il y dit encore que son pere, fameux Jurisconsulte, étoit sur le déclin de l'âge, lorsque *Claire Micheria*, sa mere, lui donna le jour. Cette fille, honteuse d'avoir consenti aux desirs de ce voluptueux vieillard, voulut sauver son honneur par un second crime; elle prit beaucoup de médicamens dans le dessein de se faire avorter. Après avoir ainsi parlé de sa naissance, *Cardan* ajoute que le College des Médecins de Milan avoit refusé de l'admettre au nombre de ses Membres, sur le soupçon qu'il n'étoit pas né en légitime mariage. Mais cette opposition ne l'empêcha pas de professer les Mathématiques & de pratiquer la Médecine dans cette ville; il enseigna même cette derniere Science à Pavie, & à Bologne depuis 1562 jusqu'en 1570. La célébrité qu'il procura aux Ecoles de une & de l'autre de ces Universités, le fit souhaiter à Rome où on le retint par une pension. Il y passa le reste de sa vie, & il y mourut le 21 Septembre 1576, à l'âge de 75 ans. Cet homme, également singulier dans ses façons de penser & de faire, se plut à tout ce qui avoit l'air merveilleux, & fut assez crédule pour adopter encore toutes les rêveries de l'Astrologie & de la Magie. Mais comme il avoit eu occasion de converser avec les Savans dans ses différens voyages, & qu'il étoit d'ailleurs fort instruit dans les Mathématiques, il n'a pas laissé de mettre beaucoup de bonnes choses dans ses Ouvrages. Il ne faut cependant point croire trop aisément tout ce qu'il avance; il a quelquefois des sentimens très-particuliers, & il y paroît d'autant plus attaché qu'ils sont les siens; car on ne lui a jamais fait le reproche d'embrasser servilement les opinions d'autrui, sinon celles des Anciens. A travers tous ces défauts, on reconnoît que *Cardan* étoit savant: personne n'est

plus sage que lui, quand il pense bien; personne n'est plus fou, quand il s'égare. C'est le jugement que *Boerhaave* en a porté : *Sapientior nemo, ubi sapit, dementior nullus, ubi errat.*

On dit que *Cardan* pronostiqua l'an & le jour de sa mort, & que, se voyant encore plein de vie à l'approche de ce tems, il se laissa mourir de faim pour ne pas perdre sa réputation & pour soutenir la justesse de son horoscope. Mais ce conte a bien l'air d'une fable; le Président de Thou l'a cependant écrit ainsi sur l'opinion commune de ce tems-là. On dit encore que ce Médecin s'étoit lui-même composé cette épitaphe :

Non me terra teget, cœlô sed raptus in alto,
Illustris vivam docta per ora virûm.
Quidquid venturis spectabit Phœbus in annis,
Cardanus noscet, nomen & usque suum.

Cardan lui-même a parlé contradictoirement à ce que différens Auteurs ont rapporté sur la maniere dont il a fini sa vie. Il avoue que, par une suite de sa confiance à l'Astrologie Judiciaire, il s'étoit mis en tête qu'il ne devoit pas vivre jusqu'à 45 ans, & qu'ayant arrangé sa dépense sur la courte durée de ses jours, il s'étoit trouvé fort à l'étroit dans la vieillesse. Mais le mauvais état de ses affaires ne paroît pas l'avoir sensiblement affecté, puisqu'il disoit qu'il ne voudroit pas changer sa pauvreté & sa vieillesse, avec l'âge & les richesses d'un jeune homme qui n'auroit point de goût pour les Sciences.

Jules Scaliger fut l'ennemi irréconciliable de *Cardan*, & quoiqu'il eût souvent avoué que ce Médecin avoit un esprit brillant, pénétrant & même incomparable, il ne chercha pas moins à le contredire en toutes choses, dès qu'il eut tant fait que de prendre la plume contre lui. Cependant les personnes impartiales sont d'accord, que si *Scaliger* a eu plus de connoissances des Lettres humaines que *Cardan*, celui-ci avoit pénétré plus avant dans les secrets de la Physique. On ne peut en effet disconvenir que la nature ne lui ait accordé un génie supérieur, mais il en diminua le prix & l'avantage par son caractere bizarre, inconstant, opiniâtre. *Cardan* se procuroit des douleurs & des maladies, pour mieux goûter ensuite le plaisir que donne la santé. Il se vantoit, à l'exemple de *Socrate*, d'avoir un démon familier, qu'il croyoit mêlé de Saturne & de Mercure & qui se communiquoit à lui par les songes. Il raconte même plusieurs traits du démon de son pere & du sien propre : mais le démon de ce Médecin, s'il en eut un, fut moins sage que celui du Philosophe Grec. Au reste, c'est ici le cas d'appliquer ce que le célebre de Thou a dit de notre Auteur : quelquefois il paroît s'élever au dessus de l'homme, & quelquefois il se ravale jusqu'à l'état d'un enfant. En effet, si ses Ouvrages ont transmis à la postérité des marques de beaucoup d'érudition & même de génie, ils sont aussi une immense compilation de rêveries & d'absurdités, & font connoître combien l'imagination de cet Ecrivain étoit déréglée.

Charles Spon a recueilli tous les Ouvrages de *Cardan* en dix volumes *in-fol.*, & ils ont paru en 1620 & années suivantes à Geneve, 1663 à Lyon, sous le titre d'*Opera omnia*. Voici les éditions particulieres de ceux qui ont plus de rapport à la matiere de ce Dictionnaire.

De malo recentium Medicorum medendi usu. Venetiis, 1545, *in*-8. *Lugduni*, 1548, *in*-8. *Parisiis*, 1565, *in*-8. *Marpurgi*, 1607, *in*-8.

De immortalitate animarum. Lugduni, 1545, *in*-8.

Contradicentium Medicorum Libri duo. Lugduni, 1548, *in*-4. *Parisiis*, 1565, *in*-8. *Marpurgi*, 1607, *in*-8.

De subtilitate Libri XXI. Norimbergæ, 1550, *in-folio. Parisiis*, 1551, *in*-8. *Basileæ*, 1553, 1560, *in-folio*, 1582, 1611, 1664, *in*-8. *Lugduni*, 1559, *in*-8. Et ailleurs. En François, Paris, 1556, *in*-4, 1584, *in*-8. On y trouve différentes choses sur les propriétés des médicamens, sur la cure des maladies, sur les ouvertures des cadavres, sur les pierres qui s'engendrent dans le corps humain, sur les poisons & les maladies rares.

De Libris propriis Liber. Lugduni, 1557, *in*-8.

De rerum varietate Libri XVII. Basileæ, 1557, *in-folio* & *in*-8. *Avenione*, 1558, *in*-8. L'Auteur trop crédule a rempli cet Ouvrage de beaucoup de faussetés, qu'il n'a adoptées que parce qu'elles avoient cet air extraordinaire qui lui plaisoit tant.

Opuscula Artem medicam exercentibus utilissima. Basileæ, 1559, *in-folio*, 1566, *in-octavo*.

De cinæ radice & salsaparillâ. Antverpiæ, 1564, *in*-8. *Parisiis*, 1565, *in*-8. *Marpurgi*, 1607, *in*-8.

In septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria. De venenorum differentiis, viribus & adversis remediorum præsidiis, ac præsertim de pestis generibus omnibus, præservatione & curâ. Basileæ, 1564, *in-folio. Patavii*, 1653, *in*-4.

De methodo medendi Sectiones quatuor. Parisiis, 1565, *in*-8.

Ars curandi parva, quæ est absolutissima medendi methodus. Basileæ, 1566, deux volumes *in*-8.

In Hippocratis Coi prognostica, atque in Galeni prognosticorum expositionem Commentarii absolutissimi. Item *in Libros Hippocratis de septimestri & octimestri partu, simul in eorum Galeni Commentaria, Cardani Commentarii. Basileæ*, 1568, *in-folio*.

In Hippocratis de aëre, aquis & locis Commentarii. Ibidem, 1570, *in-folio*, avec d'autres Ouvrages.

In Librum Hippocratis de alimento Commentaria, quibus accedit examen viginti duorum ægrorum Hippocratis. Romæ, 1574, *in*-8. *Basileæ*, 1582, *in*-8.

Opus novum, cunctis de sanitate tuendâ & vitâ producendâ studiosis apprimè necessarium. Romæ, 1580, *in-folio*, 1617, *in*-4. *Basileæ*, 1582, *in-folio*. C'est un bon Ouvrage, selon *Boerhaave* & *De Haller* qui a commenté & augmenté la Méthode d'étudier la Médecine de son Maître.

De causis, signis & locis morborum Liber unus. Bononiæ, 1569. *Basileæ*, 1582, 1707, *in*-8.

Theonoston, seu, de vita producendâ atque incolumitate servandâ Dialogus. Romæ, 1617, *in*-4. Cet Ouvrage est le même que l'*Opus novum* qu'on vient de citer.

De vita propria Liber. Amstelodami, 1634, *in*-12. *Parisiis*, 1643, *in*-8. *Goudæ*, 1654, *in*-12.

Opuscula medica senilia in quatuor Libros tributa, quorum I, De dentibus. II,

De rationali curandi ratione. III, De facultatibus medicamentorum propriè purgantium. IV, De morbo regio. Omnia ex manuſcriptis Bibliothecæ Romanæ nunc primùm in lucem data. Lugduni, 1638, in 8.

CARDAN, (Jean-Baptiſte) fils aîné de *Jérôme*, naquit à Milan le 14 Mai 1534. Il s'étoit déja fait recevoir Docteur en Médecine, lorſqu'il devint ſi paſſionnément amoureux d'une fille pauvre & jolie, qu'il l'épouſa. Mais comme il n'avoit lui-même aucun bien pour ſubſiſter dans ſon nouvel établiſſement, ſa paſſion ne fut pas plutôt ſatisfaite, qu'il ouvrit les yeux ſur la folie de ſon entrepriſe & ſe dégoûta de ſa femme. De l'indifférence il paſſa à la haine, & fut aſſez méchant pour l'empoiſonner. Son crime fut découvert; on l'arrêta le 17 Février 1560, & on lui fit ſon procès. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & la ſentence fut exécutée dans la priſon le 13 Avril ſuivant. On a deux Ouvrages de la façon de ce jeune Médecin, l'un *De fulgure* qui ſe trouve à la fin du ſecond tome des Œuvres de ſon pere; l'autre *De abſtinentia ab uſu ciborum fœtidorum* que l'on a joint au Livre *De utilitate ex adverſis capiendâ*, imprimé à Bâle, en 1561, *in*-8. Ce fut à l'occaſion de la mort tragique de ſon fils, que *Jérôme Cardan* compoſa ce dernier Traité.

CARDILUCIUS (Jean-Hiskias) commença ſon cours de Médecine en Hollande vers l'an 1663; il alla enſuite le continuer à Mayence, d'où il paſſa à Francfort ſur le Mein & à Darmſtadt. Après avoir ſéjourné dans cette derniere ville pendant les années 1666 & 1667, il ſe rendit à Nuremberg & s'y qualifia Docteur en Philoſophie & en Médecine, Comte Palatin & premier Médecin du Duc de Wirtemberg; mais dans le fonds il n'étoit qu'un aventurier, grand partiſan de l'Alchymie & de la doctrine de *Van Helmont*. Il a écrit pluſieurs Ouvrages en Allemand, qui ont été imprimés à Nuremberg depuis 1676 juſqu'en 1684. Il a encore donné en Latin:

Officina ſanitatis, ſive, Praxis Chymiatrica Joannis Hartmanni, cui annexus eſt Zodiacus Medicus. Norirbergæ, 1677, in-4.

CARDINI, (Ignace) célebre Médecin, né en 1562 à Mariana, ville de l'iſle de Corſe, eſt connu par un Ouvrage qui a fait beaucoup de bruit, & qui eſt depuis long-tems d'une extrême rareté. Cet Ouvrage eſt diviſé en deux parties. La premiere traite de la Métallique de ſon pays; la ſeconde contient l'hiſtoire des plantes qui y croiſſent, & des lettres plus ſatyriques que critiques. Ce ſont ces lettres qui ont cauſé la rareté de cet Ouvrage. *Cardini* étoit un homme d'un eſprit vaſte, & qui avoit acquis une littérature preſque univerſelle; mais il avoit des opinions ſingulieres ſur beaucoup de choſes, & ſur la religion il en avoit de dangereuſes. Son indiſcrétion, fruit de ſon génie ſatyrique, le porta à attaquer dans ces lettres les Prêtres & les Moines de ſon pays; & comme il y parla quelquefois le langage de la vérité, ſes déclamations irriterent ceux qui en étoient l'objet. Il eſſuya même de leur part une perſécution ſi violente, qu'il fut obligé de ſe retirer très-promptement & de ſe refugier à Lucques,

où il mourut d'une dyssenterie trois mois après son arrivée. Les Moines Corses rassemblerent, autant qu'ils purent, les exemplaires de son Ouvrage & les brûlerent. Cet Ouvrage est en Latin, & le style ressemble assez à celui de *Pline* l'ancien.

CARDOSO, (Ferdinand) Médecin du XVII siecle, étoit Portugais. Il vint s'établir en Espagne, où il enseigna avec tant de distinction dans l'Université de Valladolid, qu'il parvint à la charge de premier Médecin du Roi. Mais il abandonna cette place, ainsi que le Royaume & même la Religion catholique, pour embrasser le Judaïsme; à cet effet, il se rendit à Venise & prit le nom d'*Isaac* dans la Synagogue de cette ville. Il avoit déja fait ce malheureux pas en 1673, lorsqu'il dédia au Doge un cours de Philosophie, sous le titre de *Philosophia libera in septem libros distributa.* Avant ce tems, il avoit publié :

De febre syncopali tractatio, controversiis, observationibus, historiis referta. Matriti, 1634, *in*-4.

Utilidades del algua y de la nieve, del bever frio, y caliente. Madrid, 1637, *in*-8.

Si il parto de tretze e quatorze mezes es natural, set legitimo. Madrid, 1640, *in-fol.*

CARIN, ou CHARIN, (Louis) Médecin natif de Lucerne en Suisse, avoit été précepteur dans la famille de Fugger, avant que de se mettre sur les bancs de la Faculté. Comme il étoit d'une candeur & d'une politesse charmante, il ne lui fut pas difficile de mériter l'estime & l'amitié de tout le monde; c'est par les mêmes qualités qu'il se fit considérer à Bâle, où il pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation. Il mourut dans cette ville le 27 Janvier 1569, & laissa, dans son testament, des preuves de son caractere bienfaisant, ainsi que de son goût pour les Lettres. Il fonda des bourses pour l'entretien de trois Ecoliers dans l'Université de Bâle. C'est à ce titre qu'il a trouvé place dans ce Dictionnaire; car les hommes qui ont soutenu les amateurs des Sciences par leurs bienfaits, ont droit d'être mis à côté de ceux qui ont éclairé le monde par leurs Ecrits.

CARL, (Jean-Samuel) premier Médecin de Christian VI, Roi de Dannemarc, Membre de l'Académie des Curieux de la nature, mourut à Meldorp, dans le duché de Holstein, le 13 Juin 1757, âgé de 82 ans. Comme il avoit étudié sous *Stahl*, il n'a pas manqué de faire valoir la doctrine de son Maître dans ses Ouvrages. On lui attribue les suivans :

Lapis lydius Philosophico-pyrotechnicus ad ossium fossilium docimasiam analyticè demonstrandam exhibitus. Francofurti ad Mœnum, 1703, *in*-8. Il y remarque que les os véritables fournissent des alcalis volatils par la distillation, ce que ne donnent point les fossiles.

Praxeos Medicæ therapeia generalis. Hallæ, 1718, 1720, *in*-4.

Specimen historiæ medicæ, ex monumentis Stahlianis in syllabum aphoristicum redactum. Hallæ, 1719, *in*-4. Le même, sous le titre d'*Historia medica pathologico-therapeutica, in qua morborum circumstantiæ perpetuæ essentiales & extra essentiales aphoristicè expenduntur. Hafniæ*, 1737, *in*-8. On y a ajouté : *Exemplaris institutio de cognatione & dependentiâ morborum ex Foresto.*

Elementa Chirurgiæ Medicæ ex mente & methodô Stahlianâ proflua. Budingæ, 1727, *in*-8.

Ichnographia praxeos clinicæ : accedit ichnographia Anatomiæ & Chymiæ. Ibidem, 1722, *in*-8.

Diætetica ſacra, hoc eſt, diſciplina corporis ad ſanctimoniam animæ accommodata. Haffniæ, 1738.

CARLIER, (Henri) Médecin d'Arras, eſt cité par *Ferreolus Locrius* dans le catalogue des Ecrivains de la province d'Artois, qui a paru en 1616. Ce Médecin eſt Auteur de deux Ouvrages imprimés, l'un ſous le titre de *Caſtigationes Medicinæ practicæ*, l'autre ſous celui de *Tractatus de promiſcuis erroribus.*

CARMONA, (Jean DE) Philoſophe & Médecin du XVI ſiecle, étoit de Séville. Il paſſa une bonne partie de ſa vie à Ellerena, petite ville d'Eſpagne dans l'Eſtramadure de Léon, où il fut Médecin de l'Inquiſition. On a de lui :

Praxis utiliſſima, ac ad cognoſcendam, curandamque peſtilentiam apprimè neceſſaria : ſive, de peſte ac febribus cum punctulis, vulgò Tabardillo, *adverſùs* Joannem Fragoſum, *qui negaverat peſtilentes eſſe hujuſmodi febres. Hiſpali*, 1590, *in*-8.

Tractatus, an aſtrologia ſit Medicis neceſſaria. Il y ſoutient la négative, contre l'opinion de la plupart des Médecins de ſon tems, qui étoient grands partiſans de l'Aſtrologie judiciaire.

CARNARIUS, ou VLEESCHOUWER (Jean) de Gand, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue. Ses talens lui mériterent la Chaire de Philoſophie morale dans les écoles de cette ville, & il y enſeignoit encore, lorſqu'il fit imprimer en 1553, *in*-8., un volume contenant les pieces ſuivantes : *Oratio de Podagræ laudibus. Oratio in diſceſſu M. Antonii Venerii, urbis Patavinæ Prætoris. De thermis Patavinis Carmen.* Mais il abandonna cette Univerſité pour venir pratiquer la Médecine dans ſa patrie ; il en ſortit cependant en 1557 pour ſe rendre à la Cour du Duc de Holſtein-Gottorp qui le fit ſon Médecin & Chanoine de Sleswick. Il mourut dans ce pays en 1562, & laiſſa un fils nommé *Jean*, qui fut auſſi Médecin de la Cour de Gottorp vers l'an 1617.

CARPI, (Jacques) autrement JACQUES BERENGER, eſt plus connu ſous le premier nom que ſous le ſecond ; il lui fut donné parce qu'il étoit de Carpi dans le Modenois, où il naquit d'un pere qui exerçoit la Chirurgie & qui ne manqua pas de lui en inſpirer le goût. Les connoiſſances qu'il avoit reçues dans la maiſon paternelle ne lui parurent pas aſſez étendues ; il chercha à les augmenter par une étude ſuivie, & bientôt il ſe décida pour celle de la Médecine, à laquelle il s'appliqua à Bologne avec tant de ſuccès, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat. Mais *Carpi* n'a jamais abandonné de vue la Chirurgie ; comme il vouloit la pratiquer à l'exemple des plus grands Médecins de ſon ſiecle, il ſentit toute la néceſſité de cultiver l'Anatomie qui en eſt le flambeau. Dès-lors la diſſection l'occupa tout entier. On aſſure qu'il diſſéqua plus de cent cadavres humains, dont il tira de ſi grandes lumieres à l'avantage de l'Anatomie, qu'il paſſe à juſte titre pour un des reſtaurateurs de cette Science. La grande habitude & l'adreſſe qu'il avoit à manier le ſcalpel, les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, par cet exercice, ſur la ſtructure des

parties qui font le fiege des maladies chirurgicales, la lecture des Ouvrages de *Galien* & de *Celfe* qu'il avoit étudiés plus que perfonne de fon tems; tout cela le rendit fi habile dans les opérations, qu'il peut encore paffer pour un des reftaurateurs de l'Art important qui apprend à les pratiquer. C'eft dans l'Univerfité de Bologne qu'il mit tous ces talens au grand jour. On le trouve dans cette ville en 1507; on fait qu'il y revint au plus tard en 1518, après avoir rempli la chaire d'Anatomie & de Chirurgie à Pavie. C'eft vers l'an 1520 qu'il commença d'enfeigner les mêmes Sciences à Bologne; il en fortit cependant en 1523 pour aller à Rome; mais comme il ne tarda pas à reprendre l'exercice de fes fonctions dans l'Univerfité de Bologne, & que probablement il les continua jufques vers l'an 1550, qui eft celui de fa mort, il n'a pas manqué de tems ni d'occafions pour fe procurer la célébrité à laquelle il eft parvenu. La réputation qu'il y acquit par fes leçons publiques, fe foutint long-tems après fa mort par les Ouvrages qu'il a pris foin de faire imprimer. Voici leurs titres & leurs éditions:

De cranii fractura Tractatus, Bononiæ, 1518, *in*-4. *Venetiis*, 1535, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1629, 1651, 1715, *in*-8. Il y vante beaucoup l'ufage des médicamens, mais il ne s'étend point affez fur les inftrumens & les panfemens: on y trouve cependant un grand nombre d'obfervations, dont plufieurs lui appartiennent. Il fuit prefque toujours la méthode des Arabes, & cite rarement les Médecins Grecs.

Commentaria, cum ampliffimis additionibus, fuper anatomia Mundini. Bononiæ, 1521, 1552, *in*-4. En Anglois, Londres, 1664, *in*-12.

Ifagogæ breves in anatomiam corporis humani, aliquot cum figuris anatomicis. Bononiæ, 1522, 1525, *in*-4. *Venetiis*, 1527, 1535, *in*-4. *Coloniæ*, 1529, *in*-8. *Argentorati*, 1530, *in*-8. Il a fuivi l'exemple de plufieurs autres Anatomiftes qui ont donné la defcription des mufcles d'après *Galien*, mais il eft un des premiers qui les aient repréfentés dans les planches. Il eft vrai que fes figures ne valent pas grand'chofe, & cela n'eft point étonnant pour le tems auquel il les a données: mais il eft furprenant que le ftyle de cet Auteur foit auffi mauvais qu'il l'eft, lui qui avoit eu occafion d'apprendre à bien écrire à l'école d'*Alde Manuce* l'ancien.

Carpi a découvert l'appendice de l'inteftin *Cœcum*, à qui il a donné le nom d'*Additamentum Coli*; la defcription qu'il en a faite eft fort étendue. Il a auffi bien parlé de la ftructure de la moëlle épiniere. Tout cela n'eft rien en comparaifon d'une découverte de la plus grande importance pour l'humanité, je veux dire, des frictions mercurielles pour la guérifon de la vérole; ce Médecin paffe pour le premier qui ait tenté d'en faire ufage; il n'a cependant rien écrit fur cette maladie. *Fallopio* affure qu'il fit long-tems un fecret de fa méthode, & qu'elle lui valut plus de cinquante mille ducats d'or. On n'aura point de peine à le croire, quand on faura qu'il a laiffé une vaiffelle qui montoit à un poids extraordinaire d'or & d'argent, & qu'il a légué au Duc de Ferrare une fomme de quarante à cinquante mille écus. Mais *Aftruc* refufe à *Carpi* l'invention des frictions mercurielles, & prétend que de plus anciens Auteurs ont propofé le même remede: cependant s'il eft vrai, ainfi que l'affure le célebre *De Haller*,

que

que notre Médecin ait commencé à se mêler des opérations chirurgicales en 1507, il a vécu peu de tems après les premiers inventeurs de cette méthode, & c'est peut-être pour l'avoir perfectionnée, qu'il a eu plus de vogue que les autres & qu'il s'est procuré les richesses dont parle *Fallopio*. De tout tems, & de nos jours encore, la réputation de traiter la vérole, ou plus sûrement, ou plus commodément, a été d'une grande ressource à ceux qui se sont affichés pour avoir une méthode particuliere. Les moindres suites des excès qui donnent naissance à cette maladie, font la honte & la crainte; on supporteroit mieux les maux terribles qui l'accompagnent, si l'on ne craignoit de se déshonorer par la publicité de la cure, ou si l'on ne trembloit à la vue des victimes du mauvais traitement.

On a imputé à *Carpi* d'avoir disséqué vifs à Bologne deux Espagnols malades de la vérole; ce qui ayant été rapporté au Juge, ce Médecin fut obligé de se sauver à Ferrare, où il mourut. Il avoit, dit-on, choisi des Espagnols plutôt que d'autres, parce qu'il haïssoit leur nation. Mais tout cela a bien l'air d'un conte fait à plaisir. L'Anatomie avoit été fort négligée pendant plusieurs siecles, lorsque notre Auteur se mit à la cultiver; & comme il fut un des premiers qui entreprirent d'en rétablir l'étude, qu'il fit même beaucoup de dissections de cadavres humains pour parvenir à son objet, il étonna ceux qui n'avoient rien vu de semblable. Certes il n'en fallut pas davantage pour faire dire au peuple, qui grossit toujours les choses les plus simples, que ce Médecin anatomisoit les hommes en vie. *Erasistrate* & *Hérophile* ont été accusés du même crime, & avec aussi peu de fondement.

CARRERA, (Antoine Princival) Médecin natif d'Arona, ville d'Italie dans le Duché de Milan, vécut dans le XVII siecle. Ou il connoissoit mal sa Profession, ou il lui supposoit des torts qu'il avoit peut-être lui-même, car il regardoit la Médecine comme un Art rempli d'erreurs & de fourberies. Plein de cette idée, il se déclara l'ennemi juré de ses confreres, & non content d'avoir souvent déchargé contre eux sa mauvaise humeur dans la conversation, il publia encore l'Ouvrage suivant:

Le confusioni de' Medici, in cui si scuoprono gli errori e gl' inganni di essi. Milan, 1633, *in*-8. Cette satyre, qu'il fit paroître sous le nom de *Raphaël Carrare*, ne demeura pas sans replique. Deux ans après, on imprima à Milan une Réponse très-vive & très-concluante sous le titre d'*Apologia de' Medici* & sous le nom de *Reinier Perruca*, Médecin du College de Verceil.

CARRERE, (François) de Perpignan, où il naquit le 11 Mars 1622, étudia la Langue Latine & la Philosophie dans l'Université de sa ville natale; mais les horreurs de la guerre la lui firent quitter en 1641 pour se retirer à Barcelone. Il y continua ses études, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine le 22 Mai 1654, il se mit à y exercer sa profession. Elle lui réussit, & il fut bientôt un des Praticiens les plus employés de cette ville. L'occasion se présenta en 1667 de servir les armées Espagnoles, en qualité de

Médecin; il accepta cet emploi qu'il remplit avec tant de succès, qu'il parvint au rang de premier Médecin en 1676. Il occupa cette charge pendant 14 ans; mais au bout de ce terme, l'amour de la patrie & le desir de finir ses jours dans le sein de sa famille l'engagerent à demander sa retraite. Il l'obtint avec une pension de 200 ducats, & se rendit à Perpignan en 1690. Comme cette ville appartenoit alors à la France, le domicile que *Carrere* y avoit fixé, en quitttant l'Espagne, fut la cause qu'il ne reçut plus sa pension. Cette disgrace l'engagea à passer à Barcelone en 1695, pour en solliciter le paiement; mais il n'eut pas le tems de faire les poursuites nécessaires à cet égard, car il tomba malade peu de jours après son arrivée, & mourut le 20 Avril, âgé de 73 ans. On a de lui :

De vario, omnique falsò Astrologiæ conceptu. Barcinone, 1657, *in-4*. Il prononça ce discours dans les Ecoles de Barcelone. Cette ville avoit alors une Université, mais elle fut supprimée après l'avenement de Philippe V au trône d'Espagne, pour punir les Catalans de leur révolte.

De salute Militum tuendâ. Matriti, 1679, *in-8*. L'Auteur ne s'occupe point du traitement des maladies du soldat; il se borne aux soins qu'on doit prendre pour la conservation de sa santé dans les garnisons & dans les camps.

CARRERE, (Joseph) neveu du précédent, vint au monde à Perpignan en 1682. Il étudia la Médecine, partie dans l'Université de sa ville natale, partie dans celle de Montpellier, mais ce fut dans la premiere qu'il demanda le bonnet de Docteur, & il l'obtint le 22 Décembre 1704. Borné à la pratique de son Art, il ne figura dans l'Académie de Perpignan qu'à titre de Recteur; charge dont il fut honoré trois fois. Il l'occupoit encore à sa mort arrivée le 11 Avril 1737, à l'âge de 55 ans. On a quelques Ouvrages de sa façon :

Animadversiones in circulatores. Perpiniani, 1714, *in-4*. On dit qu'il écrivit ce petit Traité contre la circulation du sang par complaisance pour son beau-pere; mais c'est en avoir eu beaucoup, que d'avoir fermé les yeux à la lumiere qui éclairoit la Médecine depuis près d'un siecle.

Essai sur les effets de la méthode du bas peuple pour guérir les fievres. Perpignan, 1721, *in-12*.

Ce Médecin avoit épousé *Victoire Amanrich*, fille de *Cyr Amanrich*, Docteur & Professeur en Médecine de l'Université de Perpignan. Il en eut cinq enfans, deux filles & trois fils. *Joseph*, qui, après avoir été reçu au Doctorat en Médecine dans l'Université de Perpignan, embrassa l'état ecclésiastique & mourut en 1739 à Savone en Italie, au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Rome. *Thomas*, qui fait le sujet de l'article suivant. *Jean*, qui quitta l'état ecclésiastique pour suivre la profession de ses ancêtres, & qui, après avoir pris le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine dans les Ecoles de sa patrie, s'établit à Elne, ville du Roussillon, où il mourut dans le mois de Juin 1767.

CARRERE, (Thomas) fils du précédent, naquit à Perpignan le 11 Février 1714. Destiné à l'état ecclésiastique, il en prit l'habit & s'appliqua à l'étude de la Théologie; mais la Médecine le revendiqua, & le 22 Janvier 1737, il

obtint les honneurs du Doctorat en cette Science dans la Faculté de sa ville natale. Le 21 Février de la même année, il fut nommé pour régenter une Chaire de Médecine pendant la vacance, & ce choix fut confirmé par la voie du concours, d'où il sortit victorieux au mois d'Octobre suivant. Honoré de la dignité de Recteur de l'Université de Perpignan en 1752, il s'occupa du projet de rétablir ce Corps académique dans son ancien lustre. Le besoin de réforme étoit urgent; cette Compagnie touchoit au moment d'une décadence totale; mais *Carrere* se conduisit avec tant d'activité, de zele & de prudence pendant & après son Rectorat, qu'il eut la douce satisfaction d'avoir contribué, par ses soins, au rétablissement du Corps dont il étoit Membre.

En 1753, il fut nommé à la place de Médecin de l'Hôpital militaire de Perpignan, & il fut successivement chargé de plusieurs autres commissions, qui sont preuve de la confiance que le Ministere avoit en ses lumieres. La Société Royale des Sciences de Montpellier en connut elle-même l'étendue; elle mit *Carrere* au nombre de ses Membres en 1757. Ce Médecin étoit monté au faîte des honneurs de son état; il occupoit lui seul toutes les places distinguées & lucratives destinées à ceux de son Art dans le Roussillon, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie grave qui le conduisit au tombeau le 26 Juin 1764, dans la cinquante-unieme année de son âge. Il avoit épousé *Jeanne Ruffat*, de laquelle il a laissé un fils dont nous parlerons après avoir donné les titres de ses Ouvrages. Je passe sur les dissertations académiques qui grossissent le catalogue de ses Ecrits, pour me borner à ceux qui ont été plus répandus dans le public. Tels sont:

Réponse à une question de Médecine, dans laquelle on examine si la Théorie de la Botanique, ou la connoissance des plantes, est nécessaire à un Médecin. 1740, sans indication de lieu, ni d'Imprimeur. Cette Réponse est adressée à *Pierre Barrere.*

Lettre d'un Médecin de province à M. Louis XX, Médecin de la Faculté de Perpignan. 1743, *in*-4.

Réponse à la Lettre raisonnée de Louis XX, Médecin de la Faculté de Perpignan. 1743, *in*-4.

Lettre à M. Gourraigne, Médecin de la Faculté de Montpellier. 1743, *in*-4.

Réflexions sur les éclaircissemens que M. Simon a donnés au sujet de la maladie d'un Officier d'Artillerie. 1744, *in*-4. La maladie de cet Officier est le sujet sur lequel roulent les quatre derniers Ouvrages.

Essai sur les Eaux minérales de Nossa en Conflent, sur leur nature, sur leurs vertus, sur les maladies auxquelles elles peuvent convenir, & sur la maniere de s'en servir. Perpignan, 1754, *in*-12.

Réponse à l'Auteur d'une Lettre sur l'impossibilité de reconnoître, par l'ouverture des cadavres, les causes éloignées & immédiates des maladies. 1755, *in*-12. Les ouvertures des cadavres sont de la plus grande utilité; c'est par elles qu'on parvient à découvrir certaines causes des maladies; mais il faut se garder de confondre ces causes avec leurs effets.

Traité des Eaux minérales du Roussillon. Perpignan, 1756, *in*-8. C'est le premier Ouvrage qui ait paru sur les Eaux minérales de cette Province.

CARRERE, (Joseph-Barthélémi-François) fils du précédent, eſt né à Perpignan le 24 Août 1740. Il fut élevé ſous les yeux de ſon pere qui lui inſpira le goût de ſa profeſſion & lui en donna les premiers principes. La Philoſophie, dont il fit le cours dans ſa ville natale, ne le diſpoſa que mieux à l'étude de la Médecine. Il ſe rendit à Montpellier en 1755, s'attacha à l'Anatomie pendant l'hiver de cette année, & revint au bout de cinq mois à Perpignan, où il ſuivit les écoles de la Faculté. En Novembre 1758, il repaſſa à Montpellier & s'y diſtingua tellement dans les exercices Académiques, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat le 26 Novembre de l'année ſuivante. Revenu dans ſa patrie, il ſe préſenta à la Faculté de Médecine qui le reçut à l'aggrégation le 8 Février 1760.

Comme il s'étoit particulierement appliqué à l'Anatomie, on le nomma, en 1761, Vice-Profeſſeur de cette Science & de la Chirurgie, & à ce titre, il remplit la Chaire vacante par la mort de *Damien Coſta*, juſqu'à ce qu'il l'eut obtenue en propriété par le concours indiqué la même année. M. *Carrere* fit honneur au choix de ſa Faculté; l'Univerſité même s'applaudit de le poſſéder au nombre de ſes Membres, & mit en lui toute ſa confiance pour la direction du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle, qu'elle réſolut de former par décret du 8 Octobre 1770. Ce Médecin s'occupoit de cet objet à la ſatisfaction de ſon Corps, lorſqu'il obtint du Roi, le 18 Avril 1773, la place d'Inſpecteur général des Eaux minérales de la province du Rouſſillon & du comté de Foix.

Des affaires particulieres ayant appellé M. *Carrere* à Paris dans le mois de Mai 1773, il prit la réſolution de ſe fixer dans cette ville, donna en conſéquence, au mois d'Octobre 1774, la démiſſion de différentes places qu'il occupoit dans ſa patrie. L'Univerſité de Perpignan, ſenſible à la perte qu'elle faiſoit, n'en fut que plus reconnoiſſante; & prenant en conſidération les ſervices de ce Médecin & ceux de ſes ancêtres, elle lui accorda les honneurs de la vétérance par décret du 2 Mars 1775.

M. *Carrere* eſt actuellement fixé à Paris, où il exerce la Médecine. Il s'eſt préſenté à la Faculté de cette ville, & après les épreuves d'uſage, il y a été reçu au degré de Bachelier le 30 Mars 1776; mais il n'a pas tardé à quitter la licence. Il avoit déja été nommé Cenſeur Royal pour la partie de la Médecine, le 26 Juin 1775. Enfin, il a été nommé à la place de Médecin du Garde-meuble de la Couronne dans le mois d'Avril 1776. Il eſt encore Membre de quelques Académies; il eſt Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, depuis le 19 Juillet 1764; de l'Académie Royale des Sciences, Inſcriptions & Belles Lettres de Toulouſe, depuis le 9 Avril 1772; Aſſocié de l'Académie Impériale des Curieux de la nature, depuis le 30 Novembre 1775.

Je paſſerai encore ſous ſilence les diſſertations académiques, dont M. *Carrere* eſt Auteur; car ſi je voulois inſérer dans ce Dictionnaire toutes les feuilles volantes de cette eſpece, il s'enſuivroit que tous les Médecins quelconques devroient y avoir leur place, puiſqu'il en eſt peu qui n'aient compoſé des theſes pour l'obtention des degrés. Je m'arrête donc aux Ouvrages de notre Médecin, qui ont eu cours dans le public:

Réponſe à un Ouvrage qui a pour titre; Recherches anatomiques par Louis-Michel

Coste, *dans laquelle l'Auteur établit avec évidence la compression que les arteres iliaques reçoivent de l'intestin rectum trop distendu.* Perpignan, 1771, *in-4.* L'analyse que M. *Carrere* en donne, dans le second volume de sa Bibliotheque Littéraire, Historique & Critique, démontre qu'il a victorieusement prouvé son assertion.

Traité Théorique & Pratique des maladies inflammatoires. Paris, 1774, *in-12.* On y trouve de bonnes choses, mais rien de neuf.

Le Médecin Ministre de la nature, ou; Recherches & Observations sur le pépasme ou coction pathologique. Paris, 1776, *in-12.* C'est un excellent commentaire de l'Aphorisme d'*Hippocrate* : *Concocta medicari oportet non cruda.*

Bibliotheque Littéraire, Historique & Critique de la Médecine ancienne & moderne. Paris, *in-4.* Il doit y avoir huit volumes, les deux premiers ont paru en 1776. Cet Ouvrage est dans le goût du Dictionnaire que le Lecteur a sous les yeux. J'ai parcouru les volumes de la Bibliotheque qui ont paru avant la publication de mon Dictionnaire ; j'en ai tiré plusieurs morceaux intéressans ; mais j'ai vu, avec peine, le grand nombre de fautes, de répétitions & d'erreurs qui n'ont échappé à l'Auteur, que parce qu'il a suivi trop aveuglément des guides qui ne sont pas toujours surs. Au pied des Pyrénées, par exemple, & par-tout ailleurs, on doit savoir que les Papes ne créent pas des Chevaliers de la Toison d'or ; on le répete cependant, d'après *Portal*, au sujet de *Pompée Caimo.* Quel alliage d'ailleurs d'un Chevalier de la Toison avec un Comte Palatin ? Dignité si commune en Allemagne & en Italie. Je m'arrête ici parce que je ne suis point d'humeur à faire un *Errata.*

CARRERO, (Pierre-Garcie) Médecin du XVII siecle, étoit de Calahorra, ville d'Espagne dans la vieille Castille. Il prit le bonnet de Docteur dans l'Université d'Alcala de Hénarez, où il fut ensuite très-considéré dans la premiere Chaire de sa Faculté. C'est à la profondeur de sa science & aux succès constans de ses cures, qu'il dut la réputation dont il jouit ; elle passa à la Cour de Philippe III qui le mit au nombre de ses Médecins, & *Carrero* y soutint avantageusement l'opinion qu'on avoit conçue de son mérite. Ses Ouvrages contribuerent aussi à sa réputation, ils la porterent même dans les pays étrangers. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Disputationes Medicæ & Commentaria in omnes Libros Galeni de locis affectis. *Compluti*, 1605, 1612, *in folio.*

Disputationes Medicæ & Commentaria in Fen primam Libri primi Avicennæ. Compluti, 1611, 1617, *in-folio. Burdigalæ*, 1628, *in-folio*, avec ses *Disputationes & Commentaria in Fen primam Libri quarti Avicennæ*, par les soins de *Pierre Ferriol*, Docteur en Médecine & disciple de l'Auteur.

CARRET, (Louis) Juif converti & Médecin, s'appelloit *Théodore le Sacrificateur* avant son abjuration. Il a donné, en Hébreu, une Lettre qui a pour titre *Les Visions Divines*, parce qu'étant à Florence, il fut sollicité en songe de se convertir au Christianisme. Dans cette Lettre, qui est adressée à ses enfans & à tous les Juifs, il explique les motifs de son chan-

gement, & tâche d'amener ses freres à la Religion Chrétienne par des raisons tirées de l'Ecriture & de la Cabale, qui sont exprimées élégamment & avec beaucoup d'esprit. Cette Lettre fut publiée pour la premiere fois à Paris en 1554, avec la version Latine d'*Ange Caninius*. *Herman Gemberg* en a donné une nouvelle traduction dans la même Langue, & elle a été imprimée à Hanau en 1622, à la fin de la Synagogue de *Buxtorff*.

CARROZA (Jean) naquit à Messine le 8 Juin 1678. Les progrès qu'il avoit faits dans ses premieres études développerent si bien ses heureuses dispositions pour les Sciences, que ses parens prirent le parti de le pousser dans cette carriere. Il étoit lui-même tout disposé à y entrer, lorsqu'il se vit arrêté par des affaires de famille qui l'en éloignerent pendant deux ans. Ce retardement ne rallentit point sa premiere ardeur ; il retourna sur les bancs dès qu'il eut mis ordre à ses affaires ; & comme il s'étoit décidé pour l'étude de la Médecine, il en commença le cours sous la conduite de *Dominique La Scala*. Celui-ci mourut avant que *Carroza* fut assez avancé pour aspirer aux honneurs du Doctorat ; mais comme il avoit l'esprit fort pénétrant, il se suffit à lui-même pour acquérir les connoissances qui lui mériterent le bonnet. Tout jeune qu'il étoit, il avoit si bien étudié la nature des maladies, les regles de la pratique & la Matiere médicale, qu'on le crut en état de remplir la charge de Médecin de la ville de Sainte Lucie. Il y exerça sa profession pendant trois ans avec tant de succès, que dans le nombre de 4000 habitans, personne n'y mourut qu'une femme sexagénaire. *Carroza* revint à Messine en 1702, au grand regret des citoyens de Sainte Lucie, qui auroient voulu le retenir dans leur ville. Ce Médecin se proposa alors de donner à ses compatriotes une preuve éclatante de l'universalité de son savoir. Il fit imprimer une these *De omni Scibili*, qu'il dédia à Louis-Alexandre de Bourbon, Comte de Toulouse, & qu'il soutint publiquement. Ce Prince envoya à cette dispute *Léonard*, Médecin François qu'il avoit à sa suite, avec ordre de lui rendre compte du succès de cette entreprise. Le rapport fut avantageux à *Carroza* qui soutint si bien sa these, que personne ne douta qu'il n'eût réellement l'esprit orné de toutes les connoissances possibles. Mais ce Médecin ne se borna pas à cette preuve passagere de son savoir ; il en donna de plus durables dans ses Ouvrages. *Antonin Mongitore* parle de ceux qui étoient en manuscrit, savoir : *De vita. De rerum initiis. Galeni querela contra Galenistas. Præcepta moralia* ; & il y ajoute les suivans qui ont été imprimés :

Contra vulgò scientias acquisitas per disciplinam, Opusculum. Rothomæ, 1702, *in*-4.

Anthropologiæ primus tomus, in quo facilior & utilior medendi theoria & praxis palam fit absque electuariis, confectionibus, lohoc, tabellis, syrupis, julep, rob, apozematis, saccharis, catharticis, sternutatoriis, masticatoriis, epithematibus, sacculis, vesicantibus, phlebotomiâ, tandem sine quibusdam decoctis, vinis medicatis, emplastris &c. Messanæ, 1704, *in*-4. Il y a apparence que l'Auteur étoit fort passionné pour la Chymie, & que les progrès qu'il avoit faits dans cette belle Science, l'avoient porté à condamner l'usage des remedes Galéniques.

CARTAGENA, (Antoine) Médecin Efpagnol du XVI fiecle, enfeigna avec diftinction dans l'Univerfité d'Alcala. Il avoit tant de politeffe & un air fi riant, qu'il ranimoit la confiance des malades par fa feule préfence, qu'il n'avoit même qu'à fe montrer chez les Grands, pour s'attirer leur bienveillance & leur eftime. Il mérita celle de François, Dauphin de France, & de Charles, Duc d'Orléans, qui étoient paffés en Efpagne, comme otages de François I, leur pere, que Charles-Quint avoit fait prifonnier à la bataille de Pavie. Il fervit ces deux Princes en qualité de Médecin, & leur fut attaché pendant tout le tems qu'ils demeurerent en Efpagne.

On a quelques Ouvrages de la façon de *Cartagena* fur la fievre & fur-tout la peftilencielle :

De fignis febrium & diebus criticis. De Fafcinatione. Compluti, 1529, *in-fol.*

De febre peftilenti. Ibidem, 1530, *in-fol.*

CARTHEUSER, (Jean-Fréderic) Docteur & Profeffeur en Médecine à Francfort fur l'Oder, s'eft fait beaucoup de réputation par les Ouvrages qu'il a donnés au public. Le premier qu'il a fait imprimer, a la Chymie pour objet; l'on peut dire que c'eft elle qui lui a ouvert le chemin de la célébrité à laquelle il eft parvenu. En débutant par cet Ouvrage, il a fait voir qu'il étoit un Auteur vrai, fidele, & qu'il ne reffembloit point à ces Chymiftes enthoufiaftes qui ne finiffent pas de vanter tout ce qu'ils propofent de remedes. On a encore plufieurs bonnes differtations Académiques de fa façon, & quelques autres Traités fur différentes matieres.

Elementa Chymiæ Medicæ dogmaticæ experimentalis. Halæ, 1736, *in-8. Francofurti ad Viadrum*, 1753, *in-8*, avec des augmentations.

Rudimenta Materiæ Medicæ. Francofurti ad Viadrum, 1741, *in-8. Ibidem*, 1749, 1750, deux volumes *in-8*, fous le titre de *Fundamenta Materiæ Medicæ generalis & fpecialis. Ibidem*, 1767, deux volumes *in-8. Parifiis*, 1752, deux volumes *in-12. Parifiis*, 1769, quatre volumes *in-12*, par les foins de M. *Jean-Charles des Effarts*, Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville, qui a corrigé & augmenté cette édition. En François, Paris, 1755, quatre volumes *in-12*. Cet Ouvrage eft d'autant plus utile à ceux qui exercent l'art de guérir, qu'il eft rempli d'expériences faites par l'Auteur, & que les vertus qu'on attribue quelquefois aux médicamens avec trop peu de raifons & de preuves, font exactement diftinguées de celles que l'obfervation a folidement établies.

Pharmacologia theoretico-practica. Berolini, 1745, *in-8. Genevæ*, 1763, deux volumes *in-8.*

Fundamenta Pathologiæ & Therapeiæ prælectionibus fuis academicis accommodatæ. Tomus I. Francofurti ad Viadrum, 1758, *in-8. Tomus II. Ibidem*, 1762, *in-8.*

Rudimenta Hydrologiæ fyftematicæ. Ibidem, 1758, *in-8.*

Differtatio chymico-phyfica de genericis quibufdam plantarum principiis hactenus plerumque neglectis. Francofurti ad Viadrum, 1764, *in-8*, troifieme édition. Les principes, dont il traite dans cette differtation, font ceux que l'on peut retirer tels qu'ils exiftent dans les plantes, fans les décompofer, ni les dénaturer. Il les réduit à fix genres: les camphres; les fels volatils huileux concrets; les cires; les

fuifs ou huiles figées qu'on appelle quelquefois beurres; les favons, autre efpece d'huiles figées; les fucres, auxquels il ajoute les efprits balfamiques acidules.

Fréderic-Augufte Cartheufer, fon fils, a pris pour fujet de fa Differtation inaugurale *De cortice caryophylloide Amboinenfi vulgò Culilawan dictô.* Il la foutint, en 1753, à Francfort fur l'Oder, fous la préfidence de fon pere. Mais on a de lui des Ouvrages d'une plus grande étendue:

Elementa Mineralogiæ fyftematicè difpofita. Francofurti ad Viadrum, 1755, *in*-8.

Rudimenta Oryctographiæ. Ibidem, 1755, *in*-8.

Charles-Guillaume, fon autre fils, prit auffi le parti de la Médecine. La thefe de fon Doctorat a paru à Francfort fur l'Oder en 1754, *in*-4, fous le titre de *Differtatio inauguralis de Oleo Cajaput.* Depuis, il a donné des Réflexions fur la diete; elles ont paru en Allemand.

On a publié différens recueils des Differtations de *Cartheufer* le pere. Tels font ceux intitulés :

De morbis endemicis Libellus. Francofurti ad Viadrum, 1772.

Differtationes Phyfico-Chymico-Medicæ de quibufdam Materiæ Medicæ fubjectis. Ibidem, 1774.

Differtationes nonnullæ felectiores Phyfico-Chemicæ. Ibidem, 1775.

CASATUS (Jofeph) fut aggrégé, en 1569, au College des Médecins de Milan, fa patrie. Il acquit affez de réputation dans cette ville, où il pratiqua jufqu'à fa mort arrivée en 1594. On trouva parmi fes papiers un Ecrit pour la défenfe de *Victor Trincavellus*, fous qui il avoit étudié.

Son fils, *Jean-Paul*, fut auffi Membre du College des Médecins de Milan, où il fe fit infcrire le 27 Avril 1590. Il étoit favant en Grec & en Latin, & même d'un mérite fupérieur à plufieurs autres égards. Il en donna fur-tout des preuves dans la Chaire de Philofophie Morale qu'il remplit avec applaudiffement dans les Ecoles de Milan. On met fa mort en 1612.

Roch Cafatus, autre fils de *Jofeph*, fut auffi Médecin à Milan.

CASE (Jean) naquit à Woodftok, ville d'Angleterre dans la province d'Oxford. Il étudia dans le College de Saint Jean de cette capitale, où il fe diftingua par fon amour pour l'étude & la force de fes argumens dans la difpute. La qualité de Maître-ès-Arts qu'il y obtint à la fin de fon Cours de Philofophie, ne le rendit que plus propre à entreprendre celui de Médecine, qu'il finit à fon tour par la prife de bonnet de Docteur le 4 Novembre 1589. Il mourut le 23 Janvier 1599, âgé d'environ 60 ans. On a quelques Ouvrages de fa façon, mais ils n'ont aucun rapport avec la Médecine.

Haller parle d'un Médecin du même nom, qui eft Auteur d'un Traité intitulé : *Compendium Anatomicum novà methodô inftructum.* Il parut à Londres en 1694, & fut réimprimé à Amfterdam en 1696, *in-douze.* Le célebre *Haller* n'en fait pas grand cas ; il remarque feulement que cet Auteur, grand partifan de *De Graaff*, s'efforce de faire valoir fon fyftême de la génération

ration par les œufs. Cette opinion n'eſt plus de mode aujourd'hui ; car il y en a juſques dans le myſtere obſcur de la reproduction des êtres vivans. On a trouvé que le ſyſtême des particules organiques étoit plus ſatisfaiſant pour expliquer la reſſemblance des enfans avec leurs peres & meres : mais il reſte à prouver que la nature a mis de la différence entre la génération de l'homme & celle du poulet, dont le germe exiſte avant la fécondation de l'œuf. La nature n'en a ſurement mis aucune entre la reproduction du cedre qui s'élance vers les nues, & celle de la mouſſe qui rampe à la ſuperficie de la terre.

CASPIUS (George) étoit de la province de Hainaut dans les Pays-Bas. Il s'acquit aſſez de réputation vers la fin du XVI ſiecle par les connoiſſances qu'il avoit de la Médecine, mais il en mérita une plus grande par la force avec laquelle il ſoutint la doctrine de *Botal* ſur la ſaignée. Les Ouvrages qu'il compoſa à ce ſujet, ſont intitulés :

Ad Bonaventuræ Grangerii admonitionem de cautionibus in ſanguinis miſſione adhibendis Reſponſio, quâ Leonardi Botalli Libellus de curatione & ſanguinis miſſione defenditur. Baſileæ, 1580, *in*-8. *Pariſiis*, 1581, *in*-8.

Caſtigatio Bonaventuræ Grangerii, ſeu, Villici, animadverſionis adverſùs Leonardum Botallum. Baſileæ, 1582, *in*-8. *Bonaventure Granger* étoit un Médecin de Paris.

CASSEBOHM, (Jean-Fréderic) de Hall en Saxe, où il enſeigna la Médecine & l'Anatomie, eſt un de ces hommes qui ont d'autant plus contribué aux progrès de cette derniere Science, qu'ils ſe ſont attachés à une ſeule partie du corps humain & qu'ils en ont examiné la ſtructure avec la plus grande attention. *Caſſebohm* mourut vers l'an 1740, & laiſſa pluſieurs Ouvrages au public, parmi leſquels on remarque ſes Traités ſur l'oreille, à qui ſa diſſertation inaugurale, imprimée à Francfort ſur l'Oder en 1730, *in-quarto*, a ſervi de canevas. Les trois premiers Traités parurent en cette même année ; mais comme il n'y avoit pas épuiſé ſa matiere, il en publia d'autres qui furent ſuivis de deux Ouvrages ſur la méthode de diſſéquer. Voici leurs titres :

Tractatus quatuor anatomici de aure humanâ, tribus figurarum tabulis illuſtrati. Halæ Magdeburgicæ, 1734, *in*-4.

Tractatus quintus anatomicus de aure humanâ, cui accedit ſextus de aure monſtri humani, cum tribus figurarum tabulis. Ibidem, 1735, *in*-4. On y trouve une deſcription fort exacte de l'organe de l'ouie, qu'il conſidere d'abord dans le fœtus, & qu'il compare enſuite avec le même organe dans les adultes, en y faiſant remarquer tous les changemens par leſquels il paſſe avant que d'arriver à ſa perfection.

Methodus ſecandi & contemplandi corporis humani muſculos. Halæ, 1739, *in*-8. En Allemand, 1740, *in*-4. Ses deſcriptions ſont courtes, & de tous les muſcles, dont il parle, ceux de la luette emportent le plus long détail.

Methodus ſecandi viſcera. Ibidem, 1740, *in*-8. En Allemand, Berlin, 1746, *in*-8. L'Auteur y donne la maniere de diſſéquer les viſceres, les nerfs & les vaiſſeaux,

Il ne dit rien des os dans cet Ouvrage posthume, parce que cette matiere n'entroit pas dans son plan; mais il a fait voir par ce qu'il en a laissé dans ses manuscrits, qu'il avoit eu l'intention de la traiter un jour.

CASSERIUS, (Jules) Médecin & Chirurgien, étoit de Plaisance en Italie, où il naquit en 1545. Comme ses parens étoient pauvres, & qu'il avoit du goût pour l'étude, il se rendit à Padoue dans l'espérance d'y trouver quelque occasion qui le mît en état de satisfaire son inclination. Il n'en trouva pas de plus favorable que d'entrer au service de *Fabrice* d'Aquapendente. Ce bon Maître ne tarda pas à s'appercevoir des heureuses dispositions de son domestique; il le tira de cet état d'abjection, le mit au nombre de ses disciples, & comme il avançoit en âge, il le prit pour son aide dans les dissections anatomiques, dès le moment qu'il le crut en état de s'acquitter de cette fonction. *Casserius* y montra tant d'industrie & de talent qu'il devint bientôt l'émule de *Fabrice*: si l'on en croit *Douglas*, il fut meilleur dissecteur que son maître, mais moins habile Philosophe. Il fit cependant de si grands progrès dans l'étude de la Médecine & de la Chirurgie, qu'il mérita d'être nommé pour donner la leçon à la place de *Fabrice* qui en étoit empêché par son grand âge. Ce fut en 1609 qu'il monta dans la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie des Ecoles de Padoue, mais il n'en obtint jamais la propriété, car il mourut en 1616, avant son maître. Il laissa plusieurs Ouvrages Anatomiques qui sont ornés de figures excellentes, dessinées sur les cadavres mêmes. Elles lui ont occasionné d'autant plus de dépense, qu'il a eu pendant plusieurs années un peintre & un graveur à ses gages. Le premier s'appelloit *Edouard Fialetti*, & le second, *François Valesio*. Entreprise hardie pour un homme qui étoit né sans biens, & qui consacra le peu qu'il avoit de fortune à l'avancement des Sciences. Comme son zele n'avoit rien qui pût l'arrêter, il fit tout pour le satisfaire, parce que la plupart des Anatomistes se contentoient alors de copier les figures de *Vésale*, & que rarement ils se donnoient la peine de tracer les leurs d'après nature. Je reviens aux Ouvrages de *Casserius*, dont voici la notice :

De vocis auditûsque organis historia anatomica, tractatibus duobus explicata, ac variis iconibus ære excusis illustrata. Ferrariæ, 1600, *in-folio regali. Venetiis*, 1607, *in-fol.* Ses figures sur l'organe de l'ouie sont tirées d'après l'homme & les animaux; il est vrai qu'elles ne sont pas de la premiere perfection, mais elles valoient mieux, dans ce tems, que les descriptions obscures que les Auteurs donnoient dans les Traités qu'ils mettoient au jour sur cette matiere. *Casserius* a découvert le muscle externe du marteau, en 1593.

Pentæsthesëion, hoc est, de quinque sensibus Liber. Venetiis, 1609, 1627, *in-folio regali. Francofurti*, 1609, 1610, 1622, *in-fol.* Pour la voix & l'ouie, il s'est servi des planches du Traité précédent; celles qu'il y a ajoutées sont également de sa façon comme les premieres, car il n'a rien tiré de *Vésale*. Mais c'est un vrai dommage que la justesse des explications ne puisse point être mise en parallele avec la beauté des figures, qui sont la partie la plus précieuse de l'Ouvrage.

Tabulæ Anatomicæ LXXVIII. Daniel Bucretius Vratislaviensis XX, quæ deerant, supplevit & omnium explicationem addidit. Venetiis, 1627, *in-fol.*, avec les dix Livres de *Spigelius* intitulés : *De humani corporis fabricâ. Francofurti*, 1632, 1656, *in-4.* Encore

à Francfort en 1707, *in*-4, par les soins de *Jean-Jacques Fick*, Professeur ordinaire de Médecine à Jene, qui a traduit en Allemand les explications de ces planches. *Casserius* a copié *Vésale* dans quelques figures des os. La plupart des autres, qui sont de lui, passent pour être magnifiques & bien exprimées, à la réserve de celles qui concernent l'Angiologie ; mais on doit en attribuer les fautes au graveur, plutôt qu'à lui-même. Suivant *Haller*, les meilleures figures de notre Auteur sont celles qui représentent le cerveau, les muscles du dos & de la plante des pieds. Quant aux planches que *Bucretius* a ajoutées à ce recueil, elles sont tirées de *Vésale* & du *Pentæsthesæion* de *Casserius*.

Tabulæ de formato fœtu. Amstelodami, 1645, *in-folio regali*, avec les Ouvrages de *Spigelius* publiés par *Jean Anton. Vander Linden*.

CASSIUS (André) de Sleswick, célebre Médecin de la ville de Hambourg & de Jean, Evêque de Lubeck, eut un fils de même nom que lui, qui naquit à Hambourg, étudia à Kiell, & prit le bonnet de Docteur en Médecine à Groningue en 1668. Il vint ensuite se fixer à Lubeck, où il pratiqua avec beaucoup de réputation. Ses Ouvrages sont :

De Triumviratu intestinali cum suis effervescentiis. Groningæ, 1668, *in*-4. C'est la these qu'il défendit avant que de recevoir les honneurs du Doctorat ; on y trouve la doctrine de *Sylvius de le Boë* sur la bile & le suc pancréatique.

De extremo illo & perfectissimo naturæ opificiô, ac principe terrenorum sidere, Aurô. Hamburgi, 1685, *in*-8. Ce Médecin accorde beaucoup de propriétés imaginaires à ce brillant métal.

CASSIUS FÉLIX vivoit au commencement du premier siecle, du tems de *Celse*, qui en parle comme du plus ingénieux Médecin qu'il ait connu. *Galien* & *Scribonius Largus* l'appellent *Cassius* le Médecin, & ces deux derniers, ainsi que le premier, rapportent la description d'un médicament qu'il donnoit contre la colique & qu'il faisoit préparer par un de ses esclaves, nommé *Atimetus*. Il entroit du suc épaissi de pavot dans ce remede. *Cassius* suivoit la doctrine d'*Asclépiade* ; il a même laissé des preuves de ses sentimens, à cet égard, dans les Problêmes de Médecine & de Chirurgie que nous avons sous son nom, & que *Gesner* & *Adrien Jonghe* ont traduits de Grec en Latin. La plupart des questions qu'il propose dans cet Ouvrage, sont curieuses, & leurs solutions extrêmement ingénieuses. On remarque en particulier la maniere dont il explique la paralysie qui survient au côté opposé à la partie de la tête qui est blessée ; il en rend raison, en faisant observer que les nerfs qui tirent leur origine de la base du cerveau se croisent, ensorte que ceux qui viennent de la partie droite de cette base, se portent vers le côté gauche, & ceux qui partent de la gauche, vont se rendre au côté opposé.

Différens Auteurs parlent d'un *Cassius Jatrosophista*, que *Daniel Le Clerc* croit être le même que celui dont *Celse* fait mention : aussi lui attribue-t-on l'Ouvrage que je viens de citer & qui a paru sous ce titre :

Naturales & Medicinales Quæstiones LXXXIV, circa hominis naturam & morbos aliquot, Conradô Gesnerô interprete nunc primùm in lucem editæ. Eædem Græcè, longè

quàm antea caſtigatiores, cum ſcholiis quibuſdam. His accedit catalogus medicamentorum ſimplicium & parabilium quæ peſtilentiæ veneno adverſantur, Authore Antoniô Schnebergero. Tiguri, 1562, *in*-8, en Grec & en Latin. *Lutetiæ*, 1541, *in*-8, en Grec. *Lugduni Batavorum*, 1595, *in*-12, *cum Theophylaċt Simocati quæſtionibus phyſicis. Francofurti*, 1541, *in*-4, en Latin, de la verſion d'*Adrien Jonghe*, avec les corrections de l'exemplaire Grec. *Lipſiæ*, 1653, *in*-4, par les ſoins d'*André Rivinus*.

Il ſe trouve encore un autre Médecin du nom de *Caſſius*; c'eſt *L. Annius Caſſius Mithradorus*.

CASTELLAN, ou DU CHASTEL (Honoré) étoit du dioceſe de Riez en Provence, ſuivant ce qu'il en a dit lui-même, en prenant ſa matricule dans les regiſtres de la Faculté de Montpellier; mais dans une inſcription qu'on voit à la façade des Ecoles, on le dit de Barbentane, ce qui revient au même, ſuivant *Aſtruc* dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. Il étudia long-tems dans cette ville, où il fut admis au Doctorat en 1544, ſous *Denis Fontanon*, à qui il ſuccéda la même année dans la Régence. On ignore par quel motif il put obtenir une promotion ſi prompte. Il eſt certain qu'il trouva beaucoup d'oppoſition de la part de pluſieurs Membres de la Faculté; mais ſon mérite reconnu porta bientôt le calme dans les eſprits, & les places diſtinguées auxquelles il parvint, lui procurerent la plus grande conſidération. Après avoir régenté quelque tems avec honneur, il fut appellé à la Cour pour être Médecin de la Reine Catherine de Médicis, femme de Henri II. En quittant Montpellier, il chargea *Laurent Joubert*, jeune Docteur alors, de remplir pour lui les fonctions qui étoient attachées à ſa Régence; il ne les reprit jamais, car il paſſa le reſte de ſa vie à la Cour, où il fut tant eſtimé, qu'il obtint encore le titre de Conſeiller-Médecin ordinaire du Roi Henri II, & de ſes deux fils, François II & Charles IX. *Caſtellan* mourut au mois de Novembre 1569, à l'armée du Roi devant Saint Jean d'Angeli. Il étoit oncle maternel d'*André du Laurens* qui a tant écrit ſur l'Anatomie. *De Thou* a fait ſon éloge, ainſi que celui de *Jean Chapelain*, qu'il appelle *Joannes Capella*; c'eſt à l'occaſion du ſiege de Saint Jean d'Angeli qu'il en parle. Il dit que ces deux Médecins étoient unis de l'amitié la plus étroite, & qu'ils périrent tous deux dans la même maiſon & du même mal.

Il ne reſte d'*Honoré Caſtellan* qu'un diſcours prononcé à Paris, ſans qu'on ſache à quelle occaſion. Il fut imprimé dans la même ville en 1555, *in*-8, ſous le titre d'*Oratio quâ ſummo Medico neceſſaria explicantur, Lutetiæ habita*. Il y a encore une édition de Strasbourg en 1607, *in*-12.

Le crédit de ce Médecin, auprès du Roi Charles IX, procura à la Faculté de Montpellier une augmentation de douze cens livres de gage annuellement, par Lettres du mois de Décembre 1564; ce qui mit les Chaires à quatre cens livres, par an, pour chaque Profeſſeur. Ce bienfait mérita à *Caſtellan* toute la reconnoiſſance de la Faculté, & *Laurent Joubert* qui lui avoit été fort attaché, ne manqua pas de l'exprimer dans l'inſcription qu'il fit mettre à la façade des Ecoles, en 1574:

HONORATUS CASTELLANUS BARBANTANENSIS
Henrici II, Francifci II & Caroli IX Galliæ Regum
Confiliarius & Medicus ordinarius,
Necnon Catharinæ de Medicis illius conjugis, & horum matris,
Archiatros longè gratiffimus,
Monfpelienfis Academiæ Profeffor clariffimus,
Præter infinita in hanc beneficia,
Regiorum Profefforum ftipendia mille ducentis libris augenda curavit.
Obiit in regiis caftris ad fanctum Joannem Angeli
Ann. D. MD. LXIX, die IV Novembris.
L. JOUBERTUS CANCELLARIUS,
Privatorum ejus beneficiorum memor,
Illius facræ & immortali memoriæ M. V. P.
Finiente annô MD. LXXIV.

CASTELLAN, (Pierre) dont le nom étoit DU CHATEL, naquit à Grandmont en Flandre le 7 de Mars 1585. Il fit fes Humanités, partie à Gand, partie à Mons, & fa Philofophie à Douay; après quoi il fe rendit à Orléans, où il étudia la Langue Grecque avec tant de fuccès, qu'il fut jugé capable de l'enfeigner dans la même ville. Arrivé à Louvain, on le nomma Profeffeur en cette Langue, & il y commença fes leçons en 1609. Mais comme il s'appliqua à la Médecine dans le tems qu'il enfeignoit le Grec au College de Bufleiden, il fe vit bientôt en état d'afpirer à la licence, il reçut même le bonnet de Docteur le 23 Octobre 1618; & peu de tems après, il fut nommé Profeffeur Royal aux Inftitutes. *Du Chatel* étoit un homme d'une érudition peu commune, & qui mourut trop tôt pour l'avantage des Sciences & des Belles-Lettres. Il n'étoit que dans fa quarante-feptieme année, lorfqu'il fut enlevé à l'Univerfité de Louvain, le 23 Février 1632. On a de lui quelques Ouvrages:

Convivium faturnale. Lovanii, 1616, *in*-8.

De Græcorum feftis fyntagma. Antverpiæ, 1617, *in*-8.

Vitæ illuftrium Medicorum. Ibidem, 1618, *in*-8. Ces vies font courtes & en affez petit nombre; il les a empruntées de différens Auteurs, dont il a quelquefois copié les fautes.

Laudatio funebris Alberti pii Belgarum Principis. Lovanii, 1622, *in*-4.

De efu carnium Libri quatuor. Antverpiæ, 1626, *in*-8.

CASTELLINI (Jean) vécut en Italie vers le milieu du XVII fiecle. Je ne le connois que par ce qu'en dit M. *Portal*, dans le fecond tome de fon Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, où il rapporte le titre d'un Ouvrage, de la façon de ce Chirurgien, fur les adhérences de la dure-mere:

Joannis Caftellini Virguletenfis ex Lunigiana, in nofocomio fanctæ Mariæ novæ Florentiæ Chirurgorum adolefcentum inftitutoris, de dura cerebri veftiente meninge Tractatus. Venetiis, 1646, *in*-8. Il étoit chargé de former les jeunes Chirurgiens qui fréquentoient l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve à Florence.

On attribue encore à *Castellini* :

Phylacterium phlebotomiæ & arteriotomiæ. Argentinæ, 1618, 1628, *in*-8. En Italien, Viterbe, 1619, *in*-4. En Allemand, Strasbourg, 1631. Dans la même langue, Nuremberg, 1665, *in*-12.

CASTELLUS, (Barthélémi) Médecin Italien, fit sa profession à Messine, où il florissoit vers la fin du XVI siecle & le commencement du suivant. On a quelques Ouvrages de sa façon :

Totius artis Medicæ, methodo divisâ, compendium & synopsis. Messanæ, 1597, *in*-4, 1598, *in*-8. *Basileæ*, 1628, *in*-8. *Venetiis*, 1667, *in*-8. *Patavii*, 1713, 1721, *in*-4. *Genevæ*, 1746, *in*-4. Il y rapporte en abrégé ce qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Avicenne*, & d'autres célebres Médecins ont écrit sur l'Art de guérir.

Rien ne lui a procuré plus de réputation que son Dictionnaire de Médecine, en Grec & en Latin, dont il y a grand nombre d'éditions. La premiere est de Venise en 1607, *in*-8, sous le titre de *Lexicon Medicum Græco-Latinum*. Il y en a une de Bâle en 1628, *in*-8, avec les augmentations de *J. N. Stupan*. Elle reparut à Venise en 1642, à Roterdam en 1641, 1651, 1657, 1665, 1670, *in*-8. Mais *Jacques-Pancrace Bruno* fit des augmentations plus considérables à ce Dictionnaire, qui fut imprimé à Nuremberg en 1682 & en 1688, *in*-4, sous le titre de *Castellus renovatus*. C'est sur cette derniere édition qu'ont été faites celles de Leipsic 1713, de Padoue 1713 & 1721, de Geneve 1748, toutes *in*-4. Amsterdam, 1746, même format.

CASTELLUS, (Pierre) Médecin du XVII siecle, étoit de Messine. Il enseigna à Rome avec beaucoup de réputation, & retourna ensuite dans sa patrie, où il fut nommé Directeur du Jardin des plantes. Il lui coûtoit peu d'écrire; car le nombre de ses Ouvrages est très-considérable.

Chalcantinum dodecaporion, sive, duodecim dubitationes de usu olei vitrioli. Romæ, 1619, *in*-4.

De nomine hellebori simpliciter prolatô. Ibidem, 1622, *in*-4.

Theatrum Floræ, in quo ex toto orbe selecti flores proferuntur. Parisiis, 1622, *in-fol*, avec soixante-neuf planches.

Epistolæ Medicinales. Romæ, 1626, *in*-4. Il n'a presque d'autre objet dans ces Lettres que de vanter l'usage de l'huile de vitriol dans le crachement de sang & la fievre. C'est à cette occasion qu'il parle des propriétés admirables des médicamens acides; il prétend même que c'est l'acide qui opere la digestion des alimens.

De abusu venæsectionis. Romæ, 1628, *in*-8.

Discorso delle differenze tra gli semplici freschi e i secchi, con il modo di seccar gli, Rome, 1629, *in*-4.

De visitatione ægrorum pro discipulis ad praxim instruendis. Romæ, 1630, *in*-12.

Incendio del Monte Vesuvio. Rome, 1632, *in*-4.

Discorso dell' Elettuario Rosato di Mesue, nel quale si raggiona delle Rose che entrano in detto Elettuario, e della Scammonea. Rome, 1633, *in*-4.

Emetica, in quibus de vomitoriis & vomitu. Romæ, 1634, *in-fol*.

Tripus Delphicus. Neapoli, 1635, *in*-4.

Relatio de qualitatibus frumenti cujusdam Messanam delati. Neapoli, 1637, *in-4.*

De optimo Medico. Ibidem, 1637, *in-4.* L'Auteur manque de modestie dans cet Ouvrage. Il y vante trop ses travaux & ses écrits, & faisant parade de ce qu'il peut faire encore pour l'avancement des Sciences, il releve le mérite des Traités qu'il se propose de donner au public.

Hyæna odorifera. Messanæ, 1638, *in-4. Francofurti*, 1668, *in-12*, avec figures.

Opobalsamum examinatum, defensum, judicatum, absolutum & laudatum. Neapoli, 1640, *in-4.*

Opobalsamum triumphans. Ibidem, 1640, *in-4.* Ces deux Ecrits parurent au sujet des contestations survenues entre les Droguistes de Rome d'une part, *Manfredi* & *Panuti* associés d'autre part, sur la nature de l'*Opobalsamum* qui entre dans la composition de la thériaque.

Hortus Messanensis. Messanæ, 1640, *in-4*, avec le plan de ce Jardin.

De abusu circa dierum criticorum enumerationem. Messanæ, 1642, *in-8.*

In Hippocratis Aphorismorum Librum primum critica doctrina per puncta & quæstiones. Maceratæ, 1646, *in-12*, 1648, *in-4.*

Præservatio corporum sanorum ab imminente lue ex aëris intemperie anni 1648. *Messanæ*, 1648, *in-4.*

De Smilace asperâ Botanico-Physica sententia. Ibidem, 1652, *in-4.*

CASTET (Dominique) naquit dans la province de Bigorre, aux environs de Tarbes qui en est la capitale. Après avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine, il se fixa à Bordeaux, où il se fit aggréger au College. Il étoit Membre & Bibliothécaire de l'Académie de cette ville, lorsqu'il mourut en 1764. On a de lui :

Quæstiones Medicæ. Burdigalæ, 1755, *in-4.* Elles roulent sur les crises & sur les Eaux minérales.

Quæstiones Medicæ. Ibidem, 1755, *in-4.* Ce sont encore deux questions, l'une sur l'usage de l'opium dans les convulsions, & l'autre sur celui du quinquina dans les fievres putrides.

Ce Médecin a traduit de l'Anglois en François :

Explication des premieres causes de l'action dans la matiere, & de la cause de la gravitation. 1751, *in-12.* Cet Ouvrage est de *Colden.*

Essais sur la construction & comparaison des Thermometres, sur la communication de la chaleur, & sur les différens degrés de chaleur des corps. 1751, *in-12.* C'est *Martine* qui en est l'Auteur.

CASTIGLIONE, (Pierre-Marie) Membre du College des Médecins de Milan, étoit fils de *François*, Proto-Médecin des Armées du Roi Catholique dans le Milanez. Il n'avoit encore que 24 ans, lorsqu'il osa se mesurer avec *Louis Septalius* qui venoit de mettre au jour un Traité *De Margaritis*; il publia une Réponse, imprimée à Milan, 1618, *in-4.* A la vue de cet essai, le public s'attendit à des Ouvrages plus considérables de la part de ce Médecin ; mais comme il mourut le 27 Octobre 1629, à l'âge de 35 ans, on n'a de lui que les deux pieces suivantes :

Admiranda naturalia ad renum calculos curandos. Mediolani, 1622, *in-8.*

De ſale ejuſque virtutibus. Ibidem, 1629, *in-8.*

CASTIGLIONE, (Jean-Honoré) Médecin du XVII ſiecle, étoit probablement de la famille du précédent; famille à qui l'Empereur Sigiſmond avoit accordé le titre de Comte Palatin en 1417, & à qui Philippe IV le confirma le 13 Mai 1633 & le 13 Février 1662. *Caſtiglione* reçut les honneurs du Doctorat à Padoue, il fut même aggrégé au Corps de l'Univerſité de cette ville; dans la ſuite, il obtint la charge de Proto-Médecin de l'état de Milan, & il l'exerça avec beaucoup de dignité juſqu'à ſa mort arrivée en 1679. C'eſt en qualité de Proto-Médecin qu'il a publié :

Proſpectus pharmaceuticus, ſub quo Antidotarium Mediolanenſe ſpectandum proponitur. Mediolani, 1668, *in-fol.*

Son fils, *Brandan-François*, naquit à Milan. Il fut reçu Docteur en Médecine à Pavie le 14 Juin 1661, & mourut Proto-Médecin du Milanez en 1712, à l'âge de 71 ans. Outre l'Antidotaire de ſon pere, qu'il publia avec des corrections & des additions, il a donné :

De ſpiritibus, extractis, ſalibus ac fucis. Mediolani, 1698, *in-folio.*

CASTILLE, (Jean DE) habile Médecin du XVII ſiecle, étoit Membre de l'Univerſité de Lima, capitale du Pérou. Comme il joignoit une piété ſolide à la ſcience la mieux fondée, il fut conſidéré & conſulté par les perſonnes les plus diſtinguées de cette ville. L'Archevêque de Lima eut même tant de confiance en lui, que voulant faire examiner l'eſprit & la conduite d'une ſainte fille, nommée *Roſe*, il choiſit ce Médecin pour lui en faire le rapport. *De Caſtille* s'acquitta de cette commiſſion délicate avec beaucoup de prudence, & tout extraordinaire que parut l'eſprit qui animoit cette ſervante de Dieu, il y reconnut des traits ſi marqués de prédeſtination, qu'il l'approuva hautement; ſa dépoſition fut même bien reçue de la ſacrée Congrégation, lorſqu'il s'eſt agi de procéder à la béatification de cette vertueuſe fille.

Ce Médecin mena non ſeulement la vie la plus exemplaire, mais encore la plus pénitente. Epuiſé par l'âge & les mortifications, il tomba malade, & comme il affectionnoit l'Ordre de Saint Dominique, il en demanda l'habit, dans lequel il mourut en réputation de ſainteté le 19 Décembre 1635.

CASTLE (George) naquit à Londres vers l'an 1635, & fut reçu Docteur en Médecine à Oxford le 21 Juin 1665. D'abord après ſa promotion, il revint dans la capitale, où il ſe fit aggréger au College Royal; il ne tarda même pas à entrer dans la Société de Londres, car ſon admiſſion date du 4 Février 1669. Ce Médecin ne jouit pas long-tems de cet avantage, puiſqu'il mourut dans ſa ville natale le 12 Octobre 1673. Il laiſſa un Ouvrage en Anglois, dont le titre peut ſe rendre par celui de *Chymiſte Galénique*; il y fait de grands efforts, pour concilier les nouvelles découvertes & les nouveaux ſyſtêmes de la théorie médicale avec la pratique des Anciens.

CASTRIUS, (Jacques) Médecin natif d'Hazebroeck ou Hazebrouck, ville de la Flandre qui appartient aujourd'hui aux François à quatre lieues de Saint-Omer, vécut dans le XVI fiecle, dont il fuivit le goût, en donnant à fon nom une tournure latine. Il exerça fa profeffion à Anvers, d'où il écrivit aux Médecins de Gand une lettre *De Sudore epidemiali quem Anglicum vocant*; elle fut imprimée à Anvers en 1529, *in-8.* La fuette fit pendant cette année beaucoup de ravages en Angleterre, & paffa de ce Royaume en Allemagne, ainfi que dans les Pays-Bas.

CASTRO (André-Antoine DE) naquit en Portugal, où il prit le bonnet de Docteur & fut Médecin du Duc de Bragance. Il étoit au fervice de ce Prince, lorfqu'il publia les Ouvrages fuivans :

De febrium curatione Libri tres. De fimplicium medicamentorum facultatibus. De qualitatibus alimentorum quæ humani corporis nutritioni funt apta. Villævitiofæ, 1636, *in-folio.*

CASTRO, (Étienne-Roderiquez DE) Docteur en Médecine, natif de Lisbonne, remplit avec diftinction la Chaire de premier Profeffeur en l'Univerfité de Pife, où il paffa pour un des plus habiles Praticiens de fon fiecle. Il mourut en 1637, âgé de 78 ans. Comme il avoit fecoué le joug de la fervitude dans laquelle *Galien* tenoit alors la plupart des Médecins, il fe mit à obferver; il raifonna par lui-même, & il écrivit fes remarques avec beaucoup de franchife. Voici la lifte de fes Ouvrages :

De meteoris microcofmi Libri quinque. Venetiis, 1621, 1624, *in-fol.*

De complexu morborum Tractatus. Florentiæ, 1624, *in-8. Noribergæ*, 1646, *in-12.*

Quæ ex quibus, Opufculum; five, de mutatione aliorum morborum in alios. Florentiæ, 1627, *in-12. Lugduni*, 1645, *in-12. Francofurti*, 1646, 1667, *in-12.*

Philomelia. Florentiæ, 1628, *in-8.*

Tractatus de Afitia. Florentiæ, 1630, *in-8. Taurini*, 1647, *in-8.*

De fero lactis Tractatus. Florentiæ, 1631, *in-8. Noribergæ*, 1646, *in-12*, avec le Traité *De complexu morborum.*

Commentarius in Hippocratis Coi libellum de alimento. Florentiæ, 1635, *in-fol.*

Pofthuma varietas. Ibidem, 1639, *in-4.* C'eft aux foins de *François*, fils de l'Auteur, & de quelques autres amateurs des Sciences, qu'on doit cet Ouvrage & les fuivans.

Caftigationes exegeticæ quibus variorum dogmatum veritas elucidatur. Florentiæ, 1640, *in-4.*

Difceptationes Medicæ. Ibidem, 1642, *in-4. Venetiis*, 1656, *in-8.* Il y examine la Pathologie des Anciens, & compare leurs opinions les unes avec les autres.

Ratio confultationis, an poft variolas purgatione corpus egeat? Florentiæ, 1642, *in-4.*

Medicæ confultationes. Ibidem, 1644, *in-4.*

Syntaxis prædictionum medicarum, cui acceffit triplex elucubratio; I, de chirurgicis adminiftrationibus; II, de potu refrigerato; III, de animalibus microcofmi. Lugduni, 1661, *in-4.*

CASTRO, (Roderiquez DE) Portugais qui, après avoir étudié la Médecine à Salamanque, passa vers 1596 à Hambourg, où il pratiqua avec beaucoup de célébrité jusqu'à sa mort arrivée en 1637, à l'âge de plus de 80 ans. On croit communément qu'il étoit Juif ; il est au moins différent du Médecin dont je viens de parler, & que de certains auteurs confondent avec lui, à raison de la ressemblance de nom, & même du tems auquel ils ont vécu l'un & l'autre. Celui qui fait le sujet de cet Article, n'a point enseigné en Italie. George-Louis Froben, célebre Imprimeur de Hambourg, qui a publié son Traité des maladies des femmes, donne en quatre lignes l'abrégé de sa vie dans l'épitre dédicatoire addressée au Duc de Brunswich : *Excellentissimus & medicarum rerum usu experientissimus Vir, Dn. Rodericus à Castro, Philosophiæ ac Medic. Doctor, cui natales dedit Lusitania, eruditionem Salmanticensis Academia, domicilium autem, jam ultra viginti annos, nobile Germaniæ Emporium, Hamburgum nostrum.* Or Froben écrivoit cela en 1616, c'est-à-dire, du vivant de *Roderiquez de Castro*, qu'il n'auroit pas manqué de nommer ancien Professeur de l'Université de Pise, s'il y eût réellement enseigné. Mais je passe sur cette discussion, pour venir à la notice des Ouvrages de ce Médecin, qui sont cités avec éloge par *Zacutus*, son compatriote, & par quelques autres :

Tractatus brevis de natura & causâ pestis quæ annô 1596 Hamburgensem civitatem afflixit. Hamburgi, 1597, *in-4.*

De universa muliebrium morborum Medicinâ. Ibidem, 1603, *in-folio*, 1616, 1628, 1662, *in-4.* On a joint quelques augmentations à l'édition de 1662. *Francofurti*, 1668, *in-4.* La premiere partie de l'Ouvrage est toute physiologique ; le reste concerne la pratique, & l'Auteur suit presque toujours la doctrine des Anciens. Il adopte même jusqu'à leurs sentimens superstitieux, & croit en particulier que, pour faciliter l'accouchement, il est utile d'ouvrir les fenêtres de la chambre où se trouve la femme en travail. La plupart des autres conseils qu'il donne sur cette matiere, ne valent pas mieux, puisque dans l'accouchement qui oblige de changer la position de l'enfant, il préfere de le ramener à celle qui lui fait présenter la tête, plutôt que de chercher à le tirer du sein de sa mere par les pieds.

Medicus politicus, seu de officiis medico-politicis. Hamburgi, 1614, 1662, *in-4. Coloniæ*, 1614, *in-4.*

CASTRO, (Pierre DE) premier Médecin du Duc de Mantoue, étoit Membre du College de Vérone & de l'Académie Impériale des Curieux de la nature. Il mourut le 14 de Septembre 1663, & laissa plusieurs Ouvrages de sa façon :

Febris maligna puncticularis Aphoristicâ methodô delineata. Veronæ, 1650, *in-16. Norimbergæ*, 1652, *in-12. Patavii*, 1653, *in-12.*

Bibliotheca Medici eruditi. Patavii, 1654, *in-12. Bergomi*, 1742, *in-8*, par les soins d'*André Pasta*, qui joignit les Ouvrages des Modernes à ceux des Médecins Galénistes, qui sont les seuls dont l'Auteur a parlé.

Pestis Neapolitana, Romana & Genuensis annorum 1656 & 1657, fideli enar-

ratione delineata & Commentariis illustrata. Veronæ, 1657, *in-12.* Il met les constellations & les cometes au rang des causes des maladies épidémiques. La description qu'il donne de la peste, est courte ; & le remede spécifique, adopté par l'Auteur, consiste dans le soufre & le vinaigre, dont il faisoit usage dans l'intention d'exciter la sueur.

Imber aureus, seu, Chilias Aphorismorum ex Libris Epidemion Hippocratis, eorumque Francisci Valesii Commentariis extracta. Ulmæ, 1661, *in-12.*

Scheda in forma patente de oleo antipleuritico. Ferrariæ, 1669.

Cet Auteur a corrigé l'Ouvrage d'*Antoine Ponce de Santacruz*, qui est intitulé : *De impedimentis magnorum auxiliorum*, & l'a publié à Padoue en 1651, *in-12.*

CASTRO, (Benoit DE) Juif natif de Hambourg, commença à pratiquer la Médecine dans cette ville vers l'an 1622 : mais ayant trouvé à se placer auprès de Christine, Reine de Suede, il s'attacha à son service en qualité de Médecin. Il mourut le 7 Janvier 1684, âgé de 86 ans. & laissa un Ouvrage intitulé :

Certamen Medicum de venæsectione in febre putrida & inflammatoria. Hamburgi, 1647, *in-4.*

Les Bibliographes parlent de beaucoup d'autres Médecins du nom de *Castro*. Je remarque, parmi eux, *Jacques de Castro* qui a publié à Hambourg en 1722, *in-octavo* ; un Traité dont voici le titre :

De methodo inoculationis seu transplantationis variolarum, cum criticis notis in varios Authores de hoc morbo scribentes. Il y parle de la petite vérole en général, & s'étend sur les différentes méthodes de pratiquer l'inoculation qui commençoit à s'introduire en Europe. Il y a plusieurs éditions de cet Ouvrage. En Allemand à Hambourg, 1722, *in-octavo* ; en Latin à Leyde, 1722, *in-octavo* ; en Anglois à Londres, 1723, *in-octavo* ; en Hollandois à Amsterdam, 1722, *in-octavo* ; en Latin à Geneve, 1727, *in-quarto.*

CASTROGIAANNE, (Bernard-Marie DE) Capucin Sicilien, s'établit à Malthe en 1724, & fit beaucoup de bruit par toute l'Europe, au sujet de sa méthode de traiter les maladies par le seul moyen de la glace & de l'eau glacée. Il avoit fait tant de cures à Palerme, qu'étant arrivé à Malthe dans le dessein de passer à Venise, il fut vivement sollicité par plusieurs Chevaliers de s'arrêter dans l'isle. Son remede opéra les mêmes merveilles qu'il avoit fait ailleurs : c'est au moins le témoignage qu'en rendent différentes lettres insérées dans les cahiers des mois de Septembre, Novembre & Décembre du Mercure de 1724, & dans ceux de Février, Mars, Avril, Juin, Juillet & Décembre du Mercure de 1725. Voici l'extrait d'une de ces lettres, qui est écrite de Malthe en date du 12 Juillet 1724.

« Or écoutez, Seigneurs petits & grands, l'histoire *Del Medico dell' acqua fresca.*
» Un Sicilien, Prêtre & Capucin, fils d'un Apothicaire qui est aussi Docteur
» en Médecine & Chymiste de réputation, est ici depuis six semaines. Il a, par
» charité, par vanité, ou par malice contre la Faculté, entrepris de guérir les
» maux qu'on croyoit inconnus aux Médecins. Voici le fait. Le Comte de Bé-

„ vérens, Allemand, étoit depuis trois mois affligé d'une palpitation de cœur „ avec des mouvemens convulsifs, un froid à la poitrine qui ne lui permettoit „ pas dans la canicule de souffrir l'air quoique très-chaud; il étoit toujours cou- „ vert d'une fourrure sur la peau, & à l'avenant vêtu de vestes & de surtouts. „ Outre cet assortiment de jour, il étoit très-chaudement couché; & il ne pou- „ voit la nuit, sous ses couvertures, sortir le doigt sans être gêlé & en avoir „ des convulsions. Le Capucin, d'entrée de jeu le dépouille de ses inutiles sur- „ touts, le met à l'air, & avec de l'eau commune à la glace & presque gêlée, „ fait en vingt-quatre heures que le Comte de Bévérens ne connoît plus la foi- „ blesse de sa poitrine, ni le froid extraordinaire dont il étoit tourmenté, est „ sans convulsions, dort à merveille & se trouve déja comme guéri; ses pal- „ pitations sont diminuées. C'est l'ouvrage de cinq semaines &c.

„ Le Commandeur Guarena, Piémontois, livré par la Faculté à la discrétion d'un „ polype ou squirre, formé ou non, mais placé à côté du foie en long, & si dur „ qu'il n'obéissoit pas à la main; extérieurement marqué par tous les symptômes „ d'un homme farci d'obstructions; un corps sec, exténué, face livide &c. Par „ l'effet de l'eau le squirre se ramollit; quinze jours après il sentit toutes sortes „ de douleurs. La dureté s'est dissipée à mesure que dans ses urines on voyoit „ des matieres comme de la craie, & visqueuses à couper avec le couteau. „ Mr. Guarena est revenu de ses lassitudes, son visage a repris couleur, & il „ se trouve guéri &c.

„ Un Prêtre atteint de la fievre maligne, en trois jours a été sur pied: la » fievre fut prise dans le commencement & dès qu'elle fut déclarée maligne. » Un Espagnol, Page du Grand-Maître, abandonné par son Médecin & » après avoir reçu les Sacremens, fut dans trois jours sans fievre par le se- » cours du Capucin. Il le prit dans cet état, fit ouvrir les fenêtres & lui » fit avaler de l'eau à la glace. Il prétend guérir les hydropisies avec de » l'eau & en très-peu de tems, & a proposé qu'on lui donnât de tels » malades.

» Le Bailly Ruffo, se trouvant attaqué d'une fievre violente, avec une » diarrhée & tenesme, & des douleurs affreuses, rien ne le soulagea. Il fit » venir le Capucin & prit l'eau. Dès les premieres vingt-quatre heures, plus » de fievre, moins de douleurs. Le lendemain sa diarrhée augmente, & il » fit de la matiere verte en abondance; le troisieme jour nous l'avons vu » chez le Grand-Maître. J'en fus tout étonné, je l'avois vu le matin dans » son lit. Tout ce que je vous écris, Mon cher Bailly, est *De visu &* » *auditu*; je ne suis pas prévenu en faveur de l'eau; je ne la croyois bonne » que pour rincer nos verres & laver nos égoûts.

» Voici sa maniere de traiter. On fait rafraîchir l'eau à force de glace ou » de neige, autant qu'elle peut l'être, & vous en buvez trois grands go- » belets le matin, & dans le cours de la journée, jusqu'à trente-six. On ne » mange point, sur-tout les premiers jours. Lorsqu'on se trouve foible, au » lieu d'aliment, il donne deux ou trois verres d'eau le soir avec deux ou » trois jaunes d'œufs. Dans la suite, on mange plus ou moins; un demi » poulet, un petit pigeon, deux ou trois onces de macaron de Sicile, so-

» fon l'état où le Capucin trouve fon malade. Plus ou moins d'eau, plus » ou moins d'aliment. Il ne quitte pas fes malades, & obferve continuelle» ment leur pouls. L'effet de l'eau eft de donner, ou des maux de tête, » ou des chaleurs extrêmes, ou des douleurs dans les entrailles, même la » diarrhée ; & de vous rappeller tous vos anciens maux. Voici le remede » pour la diarrhée : il vous coule des lavemens d'eau à la glace, & fait » boire dans l'inftant, ainfi que pour les douleurs des entrailles, & vous fait » frotter le ventre avec de la glace. Pour les chaleurs de même, il frotte » avec de la glace la tête & l'eftomac. Si c'eft fciatique qui fe renouvelle » ou rhumatifme, friction fur la partie avec cette glace &c. «

Telle étoit la méthode du Capucin. C'eft ainfi qu'il guériffoit la plupart des maux qui mettent l'efprit du Médecin à la torture. *Galien* traitoit les fievres ardentes à-peu-près de même ; fa méthode peut avoir fervi de modele à celle du Pere *Caftrogiaanne*. Cet ancien Médecin faifoit faigner le malade & lui confeilloit enfuite de boire de l'eau froide & en très-grande quantité. Les ardeurs de la fievre s'appaifoient, le malade fuoit abondamment & fans peine, & par-là il guériffoit en peu de tems. De nos jours, M. *Pomme* a rappellé dans la Médecine l'ufage de l'eau froide; il en a fait prendre les bains avec fuccès dans les maladies nerveufes. C'eft dommage qu'il ait donné trop de généralité à la caufe qu'il leur affigne, & qu'appuyant fa pratique fur une théorie qui n'eft pas toujours fure, il n'ait point voulu admettre qu'on puiffe traiter ces maladies, avec avantage, par une méthode différente de la fienne : il a tort de ne pas convenir que ces maux peuvent dépendre de plufieurs caufes.

CAT, (Claude-Nicolas LE) Ecuyer, Docteur en Médecine, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Lithotomifte penfionnaire de la même ville, Profeffeur - Démonftrateur Royal en Anatomie & Chirurgie, Correfpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Doyen des Affociés regnicoles de celle de Chirurgie, Membre des Académies de Londres, Madrid, Porto, Berlin, Lyon, des Académies Impériales des Curieux de la nature & de Péterfbourg, de l'Inftitut de Bologne, & Secretaire perpétuel de l'Académie de Rouen, étoit de Blérancourt en Picardie, où il naquit le 6 Septembre 1700 de *Claude le Cat*, Chirurgien très-eftimé, & de Mademoifelle *Mereffe*, fille d'un homme célebre dans la même profeffion.

La Chirurgie, à laquelle le portoient des exemples pris dans fa propre famille, ne fut point d'abord le parti qu'il embraffa. Né avec un efprit avide de connoiffances, avec un goût particulier pour l'étude & pour la recherche, il fembla vouloir en quelque forte épuifer les fecrets de toutes les profeffions, avant que de fe décider à en choifir aucune. Il parut incliner pour l'état eccléfiaftique. Ses parens, éblouis des fuccès de fes premieres études, favorifoient eux-mêmes ce penchant, ou plutôt le faifoient naître par leurs infinuations. Le jeune *Le Cat* porta fans répugnance cet habit pacifique ; mais à peine avoit-il commencé fon Cours de Philofophie, où il brilla comme dans tout le refte de fes études, qu'il prit goût pour la Géométrie, & dès-lors celui qu'on lui avoit en quelque forte infpiré pour l'état eccléfiaftique, fe diffipa pour faire place à

des inclinations bien différentes. *Le Cat* embrassa avec ardeur l'Architecture militaire, & dans cette partie, sa main servit admirablement bien son esprit. Sans études, sans autre maître que la nature, il dessinoit la fortification avec une netteté, une exactitude qui n'est pas toujours le fruit de la plus longue application. S'il en avoit été cru, peut-être se seroit-il borné à cet Art meurtrier qui avoit tant d'attrait pour lui. Heureusement il trouva des obstacles. Sa famille le rappelloit à l'Eglise; mais le génie militaire l'en avoit dégoûté. Ne voulant donc point céder au goût de ses parens, & ne pouvant suivre le sien, d'une profession, où l'on est nécessairement ennemi d'une partie du genre humain, il revint à celle qui a le bonheur d'être utile à toute l'humanité, c'est-à-dire, à la Chirurgie. Il puisa les principes de cet Art salutaire dans les leçons des plus grands Maîtres de la capitale; & cette profession lui devint d'autant plus chere que la Physique, à laquelle il s'étoit voué, en étoit la base.

La chaleur de son imagination & la multitude de ses idées, lui donnerent de bonne heure le desir de se faire connoître du monde savant. Il eût souhaité mettre au jour quelques Ouvrages qui eussent annoncé ses progrès dans l'état, dont il faisoit sa principale occupation; mais il entrevoyoit la difficulté qu'il y a d'écrire à vingt-quatre ans sur une Science, où la théorie ne peut avoir de mérite qu'autant qu'elle est appuyée sur des faits, parce que les hypotheses conduisent aux plus grandes erreurs. Il se contenta donc de donner pour lors quelques dissertations physiques, dans lesquelles on remarqua l'esprit géométrique de l'Auteur qui en a fait si souvent usage dans ses autres productions. C'est par le secours de ce même esprit, qu'en appliquant avec discernement aux maladies internes la théorie & la pratique que lui avoit procuré l'étude des maladies externes, il franchit, pour ainsi dire, sans s'en appercevoir, les barrieres que l'usage a établies entre les deux parties de l'Art de guérir, & qu'il se trouva tout-à-la-fois & grand Chirurgien & Médecin très-instruit. M. de Tressan, Archevêque de Rouen, qui reconnut en lui toutes ces qualités, se l'attacha comme Chirurgien & Médecin en 1729, quoiqu'il n'ait pris le bonnet de Docteur que trois ans après. Ce fut à Rheims qu'il le reçut.

En 1731, M. *Le Cat* desira la survivance de Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Des talens déja connus, la confiance & l'attachement de M. de Tressan auroient suffi pour lui assurer cette place; mais elle n'auroit pas rempli son ambition, si la faveur seule en avoit décidé: il en connoissoit trop l'importance, pour chercher à l'obtenir par une voie moins honorable que celle du concours. Soit confiance dans ses propres forces, soit délicatesse, scrupule ou crainte d'en priver quelques-uns qui auroient été plus en état de l'occuper que lui, il n'employa ses protecteurs que pour s'assujettir à cette épreuve. Il obtint ce qu'il demandoit, c'est-à-dire, le concours & la survivance; mais il ne fixa sa résidence à Rouen qu'en 1733, où il fut reçu Maître en Chirurgie l'année suivante.

Dès le commencement de son établissement, il enseigna l'Anatomie. Ses démonstrations n'étoient point de ces expositions seches & stériles, où le maître n'a d'autre mérite que celui d'enlever les grossieres enveloppes des organes principaux qui constituent le corps humain. Ses leçons étoient pleines de réflexions justes & pré-

ciles fur les ufages des différentes parties. Ses éleves n'étoient pas même privés du plaifir d'entrevoir la fituation & les fonctions de celles que le fcalpel le plus délié & guidé avec la patience la plus décidée, ne permet point d'appercevoir. Il joignit des leçons de Chirurgie à celles d'Anatomie: elles étoient trop favantes pour qu'on ne defirât pas qu'elles devinffent publiques, & *Le Cat* étoit trop bon citoyen pour ne pas fe prêter à ces vues. Il ne fe borna même point à donner des leçons gratuites: comme la réputation de fes cours rendit bientôt fes Ecoles étroites, il conçut le plan d'un amphithéatre, & il en fit bâtir la plus grande partie à fes fraix.

C'eft à l'amour qu'il avoit pour fon Art, que Rouen eft redevable des Ecoles publiques de Chirurgie qui y font établies. Tant d'occupations, multipliées encore par la place qu'il occupoit, & par la confiance qu'il avoit fi juftement méritée, ne l'écartoient point des autres fciences. Les favans & les amateurs de tout genre s'affembloient chez lui. L'univerfalité de fes connoiffances le mettoit à portée de communiquer avec tous; quelque fût l'objet de la queftion, le génie de *Le Cat* offroit toujours des reffources pour l'approfondir. Le zele avec lequel il foutint ces affemblées, le foin qu'il prit d'en démontrer l'utilité par fes Ecrits, les fit ériger en Académie Royale des Sciences. C'eft ainfi qu'on peut dire qu'il devint le fondateur de cette fociété littéraire. Il contribua même beaucoup à l'illuftration de l'Académie de Chirurgie à Paris par les favans mémoires, dont il l'enrichit quand elle étoit encore au berceau. S'il n'obtint que l'*Acceffit* la premiere année qu'il concourut pour le prix fondé par M. *De la Peyronnie*, il eut l'avantage de le remporter conftamment depuis 1732 jufqu'en 1738 inclufivement. Cette fupériorité frappante pouvoit jetter le découragement parmi les concurrens. L'Académie qui en fentit les conféquences, jugea qu'il étoit néceffaire de prier le vainqueur de fe repofer fous fes lauriers. Mais pour le dédommager de tous les triomphes auxquels elle le prioit de renoncer, elle crut qu'il n'étoit point de moyen plus honorable que de lui repliquer le mot *Ufquequò*, qu'il avoit choifi pour la devife de fon dernier mémoire, en lui faifant la queftion : *Jufqu'à quand M. le Cat gagnera-t-il les prix qu'elle propofe?* C'eft ainfi qu'on le pria de ne plus entrer en lice, pour ne pas décourager ceux qui craindroient un tel concurrent; & pour que cette exclufion fi honorable à M. *Le Cat* fût connue de tout le monde, l'Académie en a fait mention de la maniere la plus glorieufe dans le premier volume des mémoires de fes prix.

M. *De la Peyronnie* fut tellement frappé de la fupériorité de M. *Le Cat*, qu'il defira de l'attirer dans le fein de l'Académie. Ce Chirurgien fut fenfible à cette marque d'eftime ; & s'il n'eût point eu cet efprit de Philofophe qui eft abfolument incompatible avec celui de Courtifan, ou, pour mieux dire, s'il eût cru que les talens, le zele & l'application euffent fuffi pour fe mériter la confidération des Grands, il eût peut-être accepté les offres avantageufes que lui fit alors M. *De la Peyronnie*. Mais comme l'intrigue qu'il prévoyoit être le plus fûr moyen pour parvenir, lui étoit inconnue, les promeffes d'occuper les premieres places de l'Académie ne le tenterent point; il ne voulut pas courir les rifques d'un nouvel établiffement dans la capitale, quoique tout femblât lui promettre une réuffite affurée. La reconnoiffance d'ailleurs, qui fut toujours pour lui un devoir facré, ne lui permit point de perdre de vue la confiance & les diftinctions flatteufes que lui

avoit accordé la ville de Rouen. Son attachement pour les différentes Ecoles qu'il y avoit établies, & pour l'Académie même dans laquelle il trouvoit tant de ressources, le rendirent encore plus sourd à la voix de l'intérêt. Ce fut donc après ce refus que l'Académie Royale de Chirurgie, desirant toujours qu'il lui appartînt, lui envoya le titre d'associé.

Le Cat, tout concentré dans Rouen, mais répandu au dehors par la célébrité que ses Ouvrages & ses cures lui méritoient tous les jours, jouissoit tranquillement des avantages que lui avoient procuré ses talens, lorsque le Roi lui accorda, en 1759, une pension de 2000 livres par augmentation de celle de Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Au mois de Janvier 1762, le Roi lui accorda encore des lettres de Noblesse, & par une distinction particuliere, le Parlement & la Chambre des Comptes de Normandie les enrégistrerent *gratis*. C'est acquitter les dettes de l'humanité, que de récompenser les hommes qui se consacrent tout entiers à la servir. Tel fut *Le Cat* dans le cours de sa pratique; tel fut-il encore dans le silence du Cabinet. Le grand nombre d'Ouvrages que nous avons de cet Auteur, & les recherches que ces mêmes Ouvrages attestent qu'il a faites dans la nature, nous prouvent l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il croyoit devoir employer tous les instans de sa vie; il avoit même si bien le grand art de tirer le meilleur parti du tems, qu'il semble n'avoir pris de délassement qu'en changeant les objets de son application. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que des travaux aussi opiniâtres, aussi difficiles, & qui ont porté les plus cruelles atteintes à sa santé, n'altérerent jamais son imagination; elle conserva toujours la même vivacité: les tristes effets de l'âge, qui n'énervent l'esprit qu'en affoiblissant les organes qui lui sont soumis, ne se sont point fait appercevoir dans les Ouvrages de M. *Le Cat*. Comme Secretaire de l'Académie de Rouen, il employa les dernieres années de sa vie à l'édition des premiers volumes de ses mémoires. De pareils Ouvrages devroient donner à l'Auteur même qui les entreprend, l'immortalité qu'ils assurent à son nom; mais malheureusement la durée de la vie des hommes célebres ne dépend point de la nature & de l'utilité de leurs travaux. Les forces de M. *Le Cat*, épuisées par la continuité des siens, ne purent résister à tout ce que son génie lui fit entreprendre. Il se sentit affoiblir; il vit approcher la mort en Philosophe Chrétien; il la défia avec la fermeté convenable à un homme qui lui avoit arraché tant de victimes. Après une maladie courte, il termina sa brillante carriere le 20 Août 1768, ne laissant qu'une fille mariée à M. *David*, Maître en Chirurgie de Paris.

Une gaieté naturelle étoit le caractere de M. *Le Cat*; elle le garantit toujours de cette rudesse que l'étude des questions difficiles donne communément à ceux qui s'y livrent avec opiniâtreté. On lui a attribué un amour désordonné pour la gloire; on l'a même accusé d'être avide de réputation en tout genre, d'éclater avec trop d'aigreur, trop d'amertume contre ses rivaux ou ses jaloux, de mettre quelquefois de l'emportement où il ne falloit que de la raison, & de dédaigner les lumieres des autres quand il étoit sûr des siennes. Mais en appréciant ces griefs, tout ce qu'il en résulte, c'est que M. *Le Cat* étoit homme, & que la supériorité de son génie n'avoit pu le préserver de toutes les foiblesses attachées à l'humanité; par combien de vertus ne les a-

t-il pas rachetées ? Il aimoit les Arts & la gloire, il n'avoit point d'autres paſſions ; c'étoit celles-là qui le rendoient quelquefois critique ardent envers les autres & apologiſte chaud ou plutôt naïf de lui-même. Quand il auroit donné à cet égard dans quelques excès, quand il auroit fait trop valoir ſes talens & ſes productions, ſa mémoire en doit-elle être moins chérie & moins reſpectée ? Si *Le Cat* avoit des défauts, il avoit des vertus. Il étoit d'un accès facile aux malheureux ; il auroit cru leur manquer, s'il ne les avoit point prévenus dans leurs demandes. Les droits qu'avoient ſur lui ceux qui étoient confiés à ſes ſoins, prouvent aſſez que les cœurs qui ſont nés avec de la ſenſibilité, ne ſont point ſuſceptibles d'être endurcis par l'habitude de voir des miſérables. Comme le ſoir il ne ſupputoit pas combien ſa profeſſion lui avoit rapporté du côté de l'intérêt, & que les journées les plus lucratives pour lui étoient celles où il avoit ſoulagé ou guéri le plus grand nombre de ces infortunés ; ils n'ont jamais reſſenti dans leurs panſemens le poids d'une main qui n'eſt charitable que par devoir & par obligation.

Les honneurs que lui ont rendu, même après ſa mort, l'auguſte Corps du Parlement de Rouen, la célebre Académie de cette ville & ſa patrie entiere, ſont les preuves de la juſte conſidération dont il a joui ; & ce qui ſans le paroître ajoute encore plus de poids à tous ces témoignages, ce ſont les regrets du peuple & des pauvres, qui, avec moins d'égards pour les rangs & conſéquemment plus d'équité, n'accordent leurs larmes qu'à la perte des citoyens vraiment vertueux.

On trouvera peut-être cet article un peu long ? mais peut-on être court en parlant des hommes chers à l'humanité & aux Sciences. Ce que je dis ici de M. *Le Cat*, n'eſt que l'extrait d'un éloge plus étendu que M. *Valentin*, du College Royal de Chirurgie de Paris, a fait imprimer en 1769. Je paſſe maintenant à la notice des Ouvrages de ce célebre & fécond Ecrivain :

Diſſertation Phyſique ſur le balancement d'un Arc-boutant de l'Egliſe de Saint Nicaiſe à Rheims. 1724. Il y démontre que le mouvement très-ſenſible que cet Arc-boutant éprouve lorſqu'on ſonne, n'altere en rien ſa ſolidité.

Diſſertations qui ont été couronnées à l'Académie de Chirurgie de Paris depuis 1732 juſqu'en 1738, que l'Auteur a été prié de ne plus entrer en lice. Comme l'Académie donna pour le ſujet du prix de 1755, une matiere très-importante, *Le Cat* ne put s'empêcher de préſenter un Mémoire ; mais il emprunta le nom d'un Chirurgien de ſes amis, pour ne point être reconnu, & emporta encore ce prix.

Traité des ſens. Rouen, 1740, *in*-8. Paris, 1740, 1742, *in*-8. Amſterdam, 1744, *in*-12, avec figures. Londres, 1750, en Anglois. Cet Ouvrage eſt celui qui paroît lui avoir le plus coûté de travail. Par une modeſtie peu ordinaire aux hommes qui écrivent beaucoup, il ne fit paroître que l'article des ſens en particulier, parce qu'il le crut le plus propre à ſonder le goût du public, & retint le reſte dans ſon cabinet. Les planches anatomiques de l'organe de l'ouie & de la baſe du cerveau avec toutes ſes dépendances, qu'il a jointes au Traité des ſens, & qui ont été gravées d'après ſes deſſins, ſuffiront pour prouver que le nom de

Le Cat peut être placé à côté de celui du célebre *Winslow*, dont notre Auteur reçut les premieres leçons en Anatomie.

Lettres concernant l'opération de la taille pratiquée sur les deux sexes. Rouen, 1749, *in*-12.

Recueil des pieces sur l'opération de la taille, premiere partie. Rouen, 1749, *in*-8. Seconde partie, *Ibidem*, 1752. Troisieme partie, *Ibidem*, 1753, *in*-8. Ce Chirurgien y traite de la dilatation du corps de la vessie, qu'il croit préférable aux grandes incisions, & il répond à ceux qui ont été d'un avis contraire. Lui-même en avoit changé en 1735 & 1736 ; à l'exemple des *Tolet*, des *Mareschal*, il abandonna la dilatation, en se livrant à des incisions plus étendues ; mais il déclare que ses succès ne furent pas aussi constans. L'Auteur décrit les instrumens qu'il a inventés pour produire le degré de dilatation qu'il juge nécessaire, & il en donne les figures avec celles de quelques instrumens que d'autres Chirurgiens ont proposés ; il en fait ensuite la comparaison avec les siens.

Réponse au Recueil du Frere Côme. Il s'est élevé avec beaucoup de force contre le Lithotome caché & la maniere d'opérer de son Auteur.

Dissertation sur l'existence & la nature du fluide des nerfs & son action pour le mouvement musculaire. Berlin, 1765, *in*-8, avec figures. Ce Mémoire a remporté le prix que l'Académie Royale de Berlin a proposé en 1753, & il a mérité à son Auteur d'être associé à cette savante Compagnie. La nature de la question a ouvert un champ bien libre à l'imagination de M. *Le Cat* ; il a couru après le merveilleux plutôt qu'après la vérité. A la suite de cette Dissertation, on en trouve d'autres sur la sensibilité & l'irritabilité. Le nouveau systême de M. *De Haller* sur l'insensibilité faisoit du bruit ; il en imposoit à un très-grand nombre de Physiologistes, & il étoit d'autant plus difficile de se préserver de l'erreur, que cet Auteur célebre avoit appuyé son opinion d'une multitude d'expériences. M. *Le Cat* osa combattre ce systême ; il prouva la sensibilité de la dure-mere, de la pie-mere, des membranes, des ligamens, des tendons, & démontra la fausseté des observations Hallériennes par les accidens qui se présentent à la suite des piquures des tendons, des aponeuroses &c. Il s'est aussi élevé contre l'irritabilité ; & après avoir prouvé qu'il existe effectivement une irritabilité dans nos fibres, qui n'est qu'une dépendance du sentiment & qui a même été reconnue d'*Hippocrate*, il avance que les nouvelles idées de M. *De Haller* sur cette propriété des fibres vivantes, ne sont que de pures distinctions métaphysiques.

Eloge de M. de Fontenelle. 1759, *in*-12.

Dissertation sur le dissolvant de la pierre, & en particulier sur celui de Mademoiselle Stephens. Rouen, 1739, *in*-12. Il y rapporte les bons & les mauvais effets de plusieurs especes de Lithontriptiques, & il conclut qu'il ne faut, ni donner une croyance imbécile à tout ce qu'on débite sur eux, ni refuser de croire des faits avancés par des personnes dignes de foi.

Traité de la couleur de la peau humaine en général & de celle des Negres en particulier. Amsterdam, 1765, *in*-8. Le corps muqueux est, suivant M. *Le Cat*, le véritable organe de la couleur ; il enveloppe les papilles nerveuses, & il doit

ſon exiſtence aux ſucs qui en tranſudent. Voilà donc, dit-il, que le ſuc nerveux eſt le principe de notre couleur blanche, parce qu'il eſt naturellement blanc; & comme le corps muqueux des Negres eſt noir, & ce corps étant formé par le ſuc des mammelons nerveux, l'eſpece de ſuc verſé par les houppes nerveuſes de la peau a la même couleur noire. Mais ſi delà, ajoute-t-il, vous concluez que tout le ſuc nerveux d'un Maure, tout ſon ſuc nourricier, ſa lymphe nerveuſe ſont noires, vous ſerez démenti par tous les faits anatomiques, pour avoir tiré une conſéquence générale d'un fait particulier; raiſonnement très-vicieux; car de ce qu'un ſuc de la peau du Negre, émané de ſes nerfs, eſt noir, il ne s'enſuit point du tout que la maſſe de leur ſuc nerveux contenue dans le ſyſtême entier de leurs nerfs ait cette couleur. Il explique enſuite le ſentiment qu'il a adopté; mais comme il n'eſt fondé, ni ſur l'obſervation, ni ſur l'expérience, on eſt en droit de le renvoyer dans la claſſe des hypotheſes qui ſont plus ingénieuſes que concluantes.

Nouveau ſyſtême ſur la cauſe de l'évacuation périodique. Amſterdam, 1765, *in*-8. Comme M. *Le Cat* ſe plaiſoit en idées neuves, il établit la cauſe de l'évacuation menſtruelle dans l'eſprit ſéminal fermenté & préparé par les houppes nerveuſes de l'*Uterus* & de ſes appartenances, qui occaſionnent une eſpece de phlogoſe voluptueuſe, & en quelque ſorte hémorroïdale des organes de la génération du ſexe.

Lettre ſur les avantages de la réunion du titre de Docteur en Médecine avec celui de Maître en Chirurgie, & ſur quelques abus de l'un & l'autre Art. Amſterdam, 1766, *in*-8. Il étoit ſans doute piqué de ce que M. *Bonté*, Médecin de Coutances, l'avoit badiné ſur le titre de Docteur en Médecine, dans ſes objections contre le nouveau ſyſtême de la menſtruation.

Traité des ſenſations & des paſſions en général & des ſens en particulier. Paris, 1767, deux volumes *in*-12. *Le Cat* prévient qu'il n'a pu s'occuper de cet Ouvrage qu'avec le dégoût affreux qu'on éprouve en recommençant un travail auquel on avoit déja mis la derniere main. Il veut parler de l'incendie qui conſuma ſes Manuſcrits en 1762, & en particulier, le Traité dont il eſt ici queſtion. On y trouve le même goût pour le neuf, que dans les autres Ecrits phyſiologiques de cet Auteur: c'eſt un tiſſu de noms particuliers, d'explications ſingulieres, d'hypotheſes hazardées plus propres à obſcurcir qu'à éclairer. On pourroit répéter, au ſujet de cet Ouvrage, ce que M. *Bonté* a dit à l'occaſion du nouveau ſyſtême de la menſtruation: » ſe peut-il que » l'imagination d'un Savant, reſpectable par ſes ſuccès & le nombre de ſes » années, l'égare ainſi à l'ombre des lauriers qu'il a cueillis autrefois dans » la Phyſique?

Cours abrégé d'Oſtéologie. Rouen, 1768, *in*-8. Ce Traité eſt recommandable par l'ordre qui y regne. M. *Le Cat* y fait des remarques importantes ſur la connexion des os; il décrit les oſſelets de la face avec plus d'exactitude qu'on n'avoit fait avant lui. Un Auteur ne brille jamais avec plus d'avantage pour le public, que lorſqu'il s'attache aux matieres qui ſont directement de ſon reſſort.

CATANEUS (Jacques) étoit de Genes. Il a écrit un Traité *De Morbo Gallico*, mais on ignore en quelle année ; il y a cependant lieu de croire que ce fût avant 1518, puisqu'il ne parle point de la cure des maux vénériens par le Guayac. Il a fait usage des frictions mercurielles, & il est le premier qui les ait réitérées, lorsqu'elles n'avoient point réussi la premiere fois. L'Ouvrage de *Cataneus* a été inséré dans le premier volume de la collection publiée à Venise par *Luisini* en 1566. L'Auteur rapporte la premiere invasion de la vérole, à l'an 1494.

CATANIA, (François) Docteur en Médecine natif de Palerme, exerça sa profession dans cette ville. Il se maria en 1627, & entre autres enfans, il eut un fils qui embrassa l'état ecclésiastique. Lui-même prit cet état, après la mort de sa femme & de son fils ; mais il ne vécut que peu d'années dans ce nouvel engagement, & mourut vers 1688, âgé de 90 ans. Son corps fut inhumé dans l'Eglise de la maison professe des Jésuites de Palerme. On ne connoît qu'un seul Ouvrage de sa façon sur la Médecine ; il est intitulé :

Quæstio de medicamento purgante. Panormi, 1648, *in*-4.

CATANUTUS, (Nicolas) Apothicaire de la ville de Catane en Sicile, se fit de la réputation, dans le XVII siecle, par les grandes connoissances qu'il avoit de la Botanique. Mais il ne se borna point à l'étude des Sciences nécessaires à sa profession ; il cultiva aussi les Belles-Lettres, & c'est à ce titre qu'il fut reçu dans l'Académie de Catane vers l'an 1658. On a de lui un abrégé pharmaceutique qui a paru sous ce titre :

Isagogicon, sive, facilis introductio ad universam pharmaceuticæ Artis praxim. Catanæ, 1650, *in*-4.

CATHO, ou CATTHO, (Angelo) étoit de Tarente dans le Royaume de Naples. Il fut envoyé auprès du Duc Charles de Bourgogne, qui le retint à son service & lui donna une pension ; mais après la Bataille de Morat en 1476, où le Duc de Bourgogne fut battu par les Suisses, il se retira à la Cour de Louis XI, à qui il fut attaché en qualité de Médecin & d'Astrologue. Ce Prince le fit ensuite son Aumônier & le nomma encore à l'Archevêché de Vienne.

Nous devons en quelque sorte à *Catho* les Mémoires que nous avons de la façon de *Philippe de Comines* ; ils s'étoient liés d'amitié à la Cour de Bourgogne & ils le furent de même à celle de Louis XI, où *Catho* engagea *Philippe* à écrire. Celui-ci parle de plusieurs prédictions faites par son ami & qui ont été vérifiées par l'événement. Il remarque, entre autres histoires, celles de Fréderic, second fils d'Alphonse, Roi d'Arragon, & de Guillaume Briçonnet qui avoit épousé Raoulette de Beaune. Mais en supposant la vérité des faits, il n'y a pas là de quoi guérir personne de l'esprit d'incrédulité pour les prédictions. Il n'est pas extraordinaire, qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, & qu'un homme du monde s'avance dans l'Eglise au point de devenir Archevêque & Cardinal.

Catho mourut à Vienne en Dauphiné, où il fut enterré dans sa Métropole. Il avoit ces mots pour devise : *Ingenium superat vires.*

CATON. Voyez MARC CATON.

CATTIER, (Isaac) de Paris, prit le bonnet de Docteur à Montpellier en 1637. La charge de Médecin ordinaire du Roi qu'il obtint, l'autorisa à pratiquer dans sa ville natale, où il publia la plupart des Ouvrages que nous avons de lui :

Dissibulatoris morologia, seu, in Libellum Renati Moreau Academiæ Monspeliensis impugnatoris. 1646, *in-4.*

De la nature des Bains de Bourbon & des abus qui se commettent en la boisson de leurs eaux. Paris, 1650, *in-8.*

Description de la macreuse. Paris, 1651, *in-8.*

Discours sur la poudre de sympathie. Paris, 1651, *in-8.* Ce Médecin réfute le sentiment des partisans de cette poudre ; il traite leur opinion d'erronée, de folle & d'extravagante : mais comme *Nicolas Papin* réclama par un Ecrit public contre les assertions de *Cattier*, celui-ci soutint sa cause par un Ouvrage intitulé :

Réponse à M. Papin touchant la poudre de sympathie. Paris, 1651, *in-8.*

De rheumatismo Dissertatio, de ejus natura & curatione. Simulque multa, ex occasione, de natura doloris intricatissima perspicuè enodantur, novisque observationibus illustrantur. Parisiis, 1653, *in-8.*

Observationes medicæ rariores. Castris, 1653, *in-12. Parisiis*, 1657, *in-8. Lipsiæ*, 1670, *in-8*, avec les observations de *Pierre Borel.* On y trouve plusieurs observations chirurgicales & anatomiques. L'Auteur, qui avoit fait une étude suivie des Ouvrages d'*Eustachi*, s'est étendu sur le canal thorachique & sur la valvule qui porte le nom de ce célebre Médecin. *Cattier* a donné la description du cadavre d'un certain *Francœur*, fameux voleur que ses crimes conduisirent à la roûe. Les visceres y étoient tellement transposés, que ceux qui naturellement sont du côté droit, se trouvoient à gauche.

Lettres sur les vertus des eaux minérales de Bourbon-Lancy. Bourbon, 1655, *in-4.*

CAVALLUS, (François) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Gergenti en Sicile. Il se distingua par des talens supérieurs qui lui mériterent toute la considération des habitans de sa ville natale : mais cet esprit si brillant fit la chûte la plus terrible & la plus humiliante ; il tomba dans la folie qui dura jusqu'à sa mort arrivée en 1660 à Naro, ville de Sicile dans la vallée de Mazare. On a de lui quelques Ouvrages :

Opusculum de objecto Physicæ. Panormi, 1638, *in-8.*

De insito morborum, medicum opus & novum. Catanæ, 1658, *in-8.*

CAUFAPÉ, (Anicet) Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, étoit originaire de l'Albigeois. Il fit d'abord sa profession en France, mais je ne sais par quel motif il abandonna ce Royaume pour se rendre en Angleterre, où il publia quelques Ouvrages de Littérature. Avant sa sortie de France, il y a fait imprimer :

Observations singulieres sur le fréquent usage de la saignée. Toulouse, 1667, 1691,

in-12. Il blâme les fréquentes faignées, & il admet dans le fang un acide qui produit, lorfqu'il fe développe, la plupart de nos maladies.

Nouvelle explication des fievres avec des obfervations. Touloufe, 1696, 2 vol. *in*-12. C'eft la feconde édition, que la mauvaife théorie de l'Auteur ne méritoit pas.

CAULIAC, DE CHAULIAC, ou DE CHAULIEU (Gui DE) étoit natif d'un village du Gévaudan, fur les frontieres d'Auvergne, & floriffoit vers le milieu du XIV fiecle. Il étudia la Médecine à Montpellier fous *Raimond de Molieres*, & il fit tant de progrès dans cette Science, ainfi que dans la Chirurgie, qu'il fut nommé pour enfeigner la derniere dans les Ecoles de cette Univerfité. Il eft bien apparent qu'il a auffi étudié à Bologne, car il parle avec confidération des Médecins de cette ville, & fur-tout de *Bertrucius* qu'il appellé fon Maître. On apprend de lui-même qu'il a pratiqué long-tems à Lyon, mais qu'étant enfuite paffé à Avignon, il y fut Médecin & Chapelain commenfal du Pape Clément VI en 1348. Il y étoit encore, en la même qualité, auprès d'Urbain V en 1363, & pour cette raifon, on croit qu'il eut le même emploi à la Cour d'Innocent VI qui fiégea à Avignon entre Clément & Urbain. Il parle d'Innocent dans la defcription qu'il fait de la pefte qui fe renouvella fous fon Pontificat en 1360; il marque même qu'il étoit alors à Avignon; & quoiqu'il ne dife rien du rang qu'il avoit à la Cour du Pape, celui qu'il avoit eu auprès de Clément VI, fon prédéceffeur, femble affez le faire connoître.

C'eft *Gui de Chauliac* qui nous a laiffé la defcription de ce terrible fléau qui s'étendit par tout le monde en 1348, & fit périr le quart du genre humain. Cette pefte, qui fe montra d'abord dans l'Inde, défola les provinces de l'Orient pendant trois ans. Ses ravages durerent pendant fept mois à Avignon, où elle parut fous des fymptômes différens. Pendant les deux premiers mois, c'étoit une fievre violente avec crachement de fang; elle fit périr en trois jours tous ceux qui en furent atteints. Le refte du tems, la fievre fut continue avec des charbons & des abcès, principalement aux aines & fous les aiffelles. La malignité de cette feconde efpece de fievre ne fut différente de la premiere, qu'en ce qu'elle n'emportoit les malades qu'au bout de cinq jours; mais vers la fin de fon regne elle devint plus traitable. Le Médecin, dont je parle, en fut attaqué à Avignon quand elle étoit fur fon déclin; il languit pendant fix femaines entre la vie & la mort, mais il échappa à la faveur d'un bubon qui prit une tournure favorable & fuppura.

Gui de Chauliac a beaucoup enrichi la Chirurgie par les lumieres qu'il y a répandues; à peine exiftoit-il cet Art fi utile à l'humanité: les cataplafmes, le vin, les emplâtres & les onguens étoient prefque les feules reffources qu'il avoit contre les maux qui demandent l'opération de la main. On ne connoiffoit alors aucune de ces méthodes que les Grecs & les Arabes avoient détaillées avec plus ou moins de précifion; *Gui* les remit en ufage, & mérita par-là le titre de Reftaurateur de la Chirurgie. Cette réforme lui fit beaucoup d'honneur, elle fut même d'autant plus utile au public, que, Médecin & Chirurgien tout enfemble, il ne l'avoit entreprife qu'à la faveur de la mûre expérience dans laquelle il avoit vieilli. C'eft cette expérience qui lui apprit à

ſe ſervir à propos du trépan, pendant que d'autres n'oſoient l'employer. Il fit encore fort heureuſement la ſuture du tendon ; il enleva une partie du cerveau & guérit ſon malade ; il inventa pluſieurs inſtrumens ; dans le cas d'amas de pus dans la poitrine, il n'héſita pas à faire l'opération de l'empyeme ; il fit celle de la fiſtule à l'anus ; & dans la cataracte, il tenta de rétablir la vue par l'abaiſſement du cryſtallin. Il ne faut cependant point croire que ſa pratique fut toujours ſans défaut ; il paſſa témérairement à la caſtration dans la cure de la hernie, & à la ſuture après l'opération de la taille. On lui reproche encore d'avoir donné tête baiſſée dans les rêveries de l'Aſtrologie judiciaire ; mais on pourroit l'excuſer là deſſus, en diſant que cette confiance aux influences des aſtres étoit plutôt le vice de ſon ſiecle, que celui de ſon eſprit.

Ce Médecin étoit à Avignon au ſervice du Pape Urbain V, lorſqu'il compoſa, en 1363, un Corps de Chirurgie fort étendu, ſous le titre d'*Inventarium, ſive, Collectorium Artis Chirurgicalis Medicinæ* : c'eſt ainſi que dans ce tems-là on intituloit la plupart des Livres. On prétend que *Laurent Joubert* eſt le premier qui lui ait donné le titre honorable de *Grande Chirurgie*, dans la traduction qu'il en a publiée avec des notes de ſa façon. On a pluſieurs éditions Latines de cet Ouvrage de *Gui de Chauliac* :

Chirurgiæ Tractatus ſeptem, cum Antidotario. Venetiis, 1490, 1499, 1500, 1519, *in-folio. Ibidem*, 1546, *in-folio*, avec la Chirurgie de *Brunus*, de *Théodoric*, de *Roland*, de *Lanfranc*, de *Roger* & de *Bertapalia. Lugduni*, 1518, *in*-4. 1559, 1572, *in*-8. Il y a une traduction en Eſpagnol imprimée à Valence en 1596, *in-folio*.

Pluſieurs Médecins célebres ont travaillé à expliquer & à commenter cette Chirurgie. *Symphorien Champier* y a fait des additions & des corrections. *Jean Faucon*, Profeſſeur & Doyen de la Faculté de Montpellier, a donné un volume d'annotations auſſi gros que l'Ouvrage même de *Chauliac* : *Joannis Falconis notabilia ſuper Guidonem. Lugduni*, 1559, *in*-4. *Laurent Joubert*, Chancelier de la Faculté de Montpellier, a pris la peine de le traduire en François & d'y ajouter des commentaires fort amples : *Chirurgie de Gui de Chauliac avec des annotations. Lyon*, 1585, *in*-4. 1592, 1659, *in*-8. *Iſaac Joubert*, fils du traducteur, y a joint une eſpece de Dictionnaire *en interprétation des langues dudit Gui. Jean Tagault*, Profeſſeur de Paris, s'eſt attaché à la mélioration de cette Chirurgie, en la réformant d'un bout à l'autre, en corrigeant la diction qui eſt aſſez barbare, & en ajoutant quantité de citations tirées des Auteurs anciens : *Metaphraſis in Guidonem de Cauliaco. Pariſiis*, 1543, *in*-4. On ne s'eſt point encore contenté de ces éditions ; on a pouſſé l'eſtime qu'on avoit pour l'Auteur juſqu'à faire des abrégés de ſon grand Ouvrage. Tels ſont : *Chirurgia parva. Venetiis*, 1500, *in-folio*, avec la Chirurgie d'*Albucaſis. Le Chirurgien méthodique. Lyon*, 1597, *in*-12. *Queſtions en Chirurgie ſur les œuvres de Maître Gui de Chaulice*, par *François Ranchin*. Paris, 1604, *in*-8. *Remarques ſur la Chirurgie de Chauliac. Lyon*, 1649, *in*-8, par *Jean Faucon. Commentaires ſur la grande Chirurgie de Chauliac* par *Simon Mingelouſaulx*. Paris, 1683, deux volumes *in*-8. *Abrégé de la Chirurgie de Gui de Chauliac*, par *Verduc*. Paris, 1693, 1704, 1716, *in*-8.

La grande Chirurgie de notre Auteur étoit un excellent Ouvrage pour le ſiecle où il vivoit. Il y débrouilla avec beaucoup d'ordre les matieres obſcures & difficiles,

que la barbarie des siecles précédens avoit couvertes de tant de ténebres. On peut dire qu'il a plus contribué que personne à faire de la Chirurgie un Art régulier & méthodique. *Tagault* & tous les autres qui ont écrit après lui, n'ont fait que l'imiter & souvent que le copier. Ce Livre a été pendant long-tems le seul Ouvrage que les Chirurgiens lussent & où ils puisassent les préceptes de leur Art. Ce passage, qu'on lit dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier par *Astruc*, est bien avantageux à la considération qu'il inspire pour les Ouvrages de *Gui de Chauliac*; M. *Lorry*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, qui a mis au jour les Mémoires du célebre *Astruc*, renchérit cependant sur ce que cet Ecrivain a dit. Voici comme il s'exprime, page XXIII de sa Préface: « Mais une des époques les plus brillantes de la Faculté de Montpellier, est celle où elle a produit le fameux *Gui de Chauliac*; homme qui doit tenir une place distinguée entre les bienfaiteurs de l'humanité, & qui mérite encore de conserver toute son autorité dans un siecle aussi éclairé que le nôtre. Il doit porter éternellement le titre de restaurateur de la Chirurgie. Il n'y a pas encore cent ans que les livres de *Gui de Chauliac* étoient les livres classiques des Chirurgiens; ces livres étoient leurs guides, &, par analogie à son nom, ils l'appelloient *leur Guidon*. En effet, sa pratique industrieuse éclaircit les procédés obscurs des Anciens, en ajoute de nouveaux, & les confirme par des observations & par des principes surs. Ses Ecrits chirurgicaux ne sont pas surchargés des fatras obscurs de méchante théorie, dont tant d'Ecrits postérieurs ont été gâtés, ils tendent droit au but; & le grand art des précautions y est exposé avec une circonspection également éloignée de la timidité & de l'imprudence. » Beaucoup d'Auteurs modernes se tiendroient fort honorés, si leurs Ouvrages étoient accueillis d'un pareil éloge.

CAXANES, (Bernard) que *Manget* cite encore sous le nom de *Caranes*, naquit en 1560. Il étudia la Médecine à Barcelone sous *Jérôme Médiona* & *Henri Solano*, & prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de cette ville vers l'an 1583. Ce fut dans la même ville qu'il exerça sa profession & qu'il publia un Ouvrage intitulé :

Adversùs Valentinos & quosdam alios nostri temporis Medicos, de ratione mittendi sanguinem in febribus putridis. Barcinone, 1592, *in*-8. *Venetiis*, 1595, *in*-8. L'Auteur ne raisonne pas mal sur l'inutilité & le danger de la fréquente saignée dans le traitement de la fievre putride, & ce qu'il en dit est assez conforme aux sentimens des plus célebres Médecins de nos jours.

CAZE (Louis DE LA) naquit en 1703 à Lambeye, petite ville de France dans le Béarn. Il étudia la Médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en 1724; mais les ressources qui se trouvent plus aisément dans la capitale du Royaume, l'engagerent à s'y rendre en 1730, & bientôt après, il obtint la charge de Médecin ordinaire de Louis XV, à la faveur de laquelle il exerça sa profession à Paris. Les succès de sa pratique le firent estimer dans cette ville, où il mourut en 1765. Nous avons de lui quelques Traités qui décelent le génie de leur Auteur, & font ap-

percevoir

percevoir le goût qu'il avoit pour les systêmes de Philosophie & de Médecine. Voici leurs titres :

Specimen novi Medicinæ conspectûs. Parisiis, 1749, 1751, *in*-8.

Institutiones medicæ ex novo Medicinæ conspectu. Ibidem, 1755, *in*-12.

Idée de l'homme physique & moral. Paris, 1755, *in*-8.

Mélanges de Physique & de Morale. Paris, 1761, *in*-8. Dans tous ces Ouvrages, l'Auteur entreprend de prouver l'action de la région épigastrique & son influence sur les fonctions, tant physiques que morales. Ce Médecin, parent de M. *De Bordeu*, a, comme on sait, partagé avec lui ses travaux ; mais on sait aussi que M. *De la Caze* s'est principalement attaché à donner des observations faites sur lui-même : au reste, son systême est fort approchant de celui de *Van Helmont*.

CELLARIUS (Salomon) naquit en 1676 à Zeitz, petite ville de la Misnie, de *Christophe*, Professeur d'Histoire & d'Eloquence dans l'Université de Hall en Saxe, qui s'est rendu célebre par une infinité de bons Ouvrages. *Salomon* n'étoit que Licencié en Médecine, lorsqu'il mourut le 5 Novembre 1700. C'étoit bien son dessein de pousser sa carriere dans cette Science ; il avoit même déja donné des preuves de son savoir : mais sa mort prématurée fit avorter ses projets & tomber les espérances qu'on avoit conçues de lui. Nous avons cependant un Traité de l'origine & de l'antiquité de la Médecine qu'il publia à Hall en Saxe en 1696, *in*-4. C'étoit l'ébauche d'un Ouvrage plus étendu qu'il méditoit de mettre au jour sur cette matiere ; son pere y travailla après sa mort & le fit imprimer sous ce titre :

Origines & antiquitates medicæ, post præmaturum Salomonis Cellarii excessum emendatiores, auctioresque editæ à Christophoro patre. Jenæ, 1701, 1704, *in*-8. Les contes fabuleux, dont l'Antiquité a obscurci l'Histoire de la Médecine, sont les principales matieres de cet Ouvrage.

CELSUS, ou AURELIUS CORNELIUS CELSUS, Médecin de la Secte Eclectique, naquit à Rome ou selon d'autres à Vérone, & vécut sous l'Empire d'Auguste, de Tibere, de Caligula, de Claude & même de Néron. *Quintilien* nous le représente comme un homme d'un génie médiocre ; on le lit au moins ainsi dans les *Institutiones oratoriæ* de cet Auteur, dont le passage est conçu en ces termes : *Quid plura ? Cum etiam C. Celsus mediocris vir ingenii*, *non solùm de his omnibus conscripserit artibus, sed ampliùs rei militaris, & rusticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit ; dignus vel illô propositô ut illum scisse omnia illa credamus.* Mais comme il est tout évident que *Quintilien* se contredit dans ce passage, il est important d'entrer là dessus dans quelque discussion. M. *Goulin* a parfaitement rempli cette tâche à la page 230, de ses *Mémoires littéraires & critiques pour servir à l'Histoire de la Médecine*, & nous ne pouvons mieux faire que de copier ce qu'il y dit.

» *Le Clerc* a très-bien senti que ces mots, *mediocris vir ingenii*, formoient » une contradiction avec la derniere phrase ; & il a tâché de la faire éva» nouir, & de concilier Quintilien avec lui-même. Comment s'imaginer en ef-

» fet qu'un homme, auſſi inſtruit que Celſe, fût un eſprit médiocre ? M. » Queſnay, dans ſes recherches ſur l'origine de la Chirurgie, page 307, n'a » pas voulu voir cette contradiction ; il s'eſt appliqué ſur les yeux un ban- » deau épais : *Le langage de cet écrivain* (dit-il) *les ſéduit* (les Médecins) » *il n'avoit pas trompé de même Quintilien, qui en pouvoit juger. Selon lui, Celſe* » *eſt un Auteur médiocre, un petit génie. Ce jugement doit répandre des ſoupçons* » *ſur le fonds même des Ouvrages de cet Auteur.* Si M. Queſnay a écouté ſes » ſoupçons, il n'avoit donc pas lu Celse ; en ce cas ſes ſoupçons n'avoient » & n'ont encore aucune force ; mais s'il l'avoit lu, il faut tirer l'une ou » l'autre de ces deux conſéquences ; ou qu'il ne l'avoit pas entendu, ou qu'il » n'étoit pas de bonne foi.

» M. Dujardin, dans ſon hiſtoire de la Chirurgie, page 354, rend plus de juſ- » tice à Celſe, & dit avec Le Clerc : *Si Quintilien traite Celſe d'eſprit médiocre,* » *c'eſt en le comparant avec Homere, Platon, Ariſtote, Caton, Varron & Cicéron :* » *or, ſans les avoir égalés, c'eſt beaucoup d'être admis à la comparaiſon. Il eſt encore* » *après eux bien des places honorables. On peut donc conſidérer Celſe comme un bel* » *eſprit de ſon ſiecle, & comme un littérateur dont les connoiſſances étoient étendues* » *& variées.*

» Mais on a remarqué, depuis environ quinze ans, que ce paſſage de Quin- » tilien étoit fautif ; c'eſt à quoi M. Le Clerc & les plus habiles critiques n'avoient » fait nulle attention, puiſqu'ils avoient ſeulement eſſayé d'accorder le judicieux » rhéteur avec lui-même. Il eſt étonnant que M. Dujardin, & les perſonnes inſ- » truites avec leſquelles il étoit en liaiſon, l'aient ignoré. Un Médecin Hollandois » a rétabli ce texte, & M. Sanchez, ancien premier Médecin de l'Impératrice » de Ruſſie, & connu par ſon érudition, a publié de vive voix cette correction. » M. Capperonnier, que la mort vient d'enlever, au grand regret des gens de » lettres, auxquels il ſe faiſoit un plaiſir d'ouvrir le tréſor qui lui étoit confié, » a approuvé la nouvelle leçon, & l'a miſe en marge de l'exemplaire du Quinti- » lien publié par M. l'Abbé Capperonnier ſon oncle.

» L'erreur eſt venue de ce que, dans le manuſcrit dont on s'eſt ſervi pour » donner la premiere édition des *Inſtitutiones oratoriæ*, il y avoit *C. Celſus med acri* » *vir ingenio* : on ne prit point garde que *med* étoit le mot *medicus* abrégé ; cette » abréviation étant jointe avec les quatre lettres ſuivantes, dont la premiere peut- » être étoit mal peinte, & reſſembloit plus à un *o* qu'à un *a*, l'éditeur, pas aſſez » attentif, a cru voir *mediocri*, qui s'eſt gliſſé dans toutes les éditions. La cor- » rection qu'on a préſentée ainſi, *C. Celſus medicus, acri vir ingenio*, ſemble d'au- » tant plus juſte qu'elle eſt ſimple, naturelle, conforme aux éloges donnés à » Celſe, qu'elle épargne une contradiction à Quintilien, qu'elle peint Celſe » comme il le mérite, & qu'il recouvre en même tems la qualité de Médecin, » qui lui eſt due, & qu'on lui a long-tems conteſtée.

C'eſt donc rendre juſtice à *Celſe* que de le regarder comme un homme d'eſprit & de ſcience, & même comme le plus éloquent de tous les Médecins Latins. En effet, ſon ſtyle peut être mis au nombre des modeles d'éloquence, & pour cette raiſon, il a mérité le ſurnom de *Cicéron Médecin*, que la poſtérité lui a donné. On convient que ce n'eſt pas toujours pour apprendre la Médecine qu'on doit

fire les Ouvrages de *Celfe*, que les préceptes qu'on y trouve ne font pas également bons dans tous les endroits, & qu'on y rencontre du foible ou du défectueux, relativement aux connoiffances dont l'Art de guérir a été enrichi depuis l'an 30 de falut, que cet Auteur écrivoit. Malgré cet aveu, on ne voudroit point fe ranger du parti d'*Heurnius*, qui dit que les Ouvrages de *Celfe* valent mieux pour fe former un beau ftyle Latin, que pour s'inftruire de la Médecine: *Latinos inter Medicos primus eft Cornelius Celfus : fed prudenter legendus. Nam in multis Afclepiadem methodicum fectatur, ut fatetur ipfe. Hujus cote ftylum fubigemus, & pluris latinitatem ejus quàm medicinam faciemus.* Le détail, dans lequel nous allons entrer, prouvera évidemment qu'à bien des égards, on ne peut point adhérer au fentiment d'*Heurnius*.

La profeffion de *Celfe* a été le fujet d'une difpute; il s'agiffoit de favoir s'il avoit été Médecin. *Pline* ne lui donne point cette qualité; mais la preuve que l'on tire du texte rétabli de *Quintilien*, dont il a été parlé d'après M. *Goulin*, fuffit pour faire ceffer la conteftation. D'ailleurs, tout le monde convient aujourd'hui qu'il faut que *Celfe* ait fait profeffion de la Médecine, qu'il ait férieufement étudié cette Science & qu'il l'ait conftamment pratiquée; puifqu'il s'eft trouvé en état de nous laiffer tant de remarques intéreffantes fur fes différentes parties, & notamment fur la Chirurgie. Ce Médecin s'étoit fait un plan d'étude régulier qu'il a fuivi; il s'eft même difpofé à la pratique par les études préliminaires qui en affurent les fuccès. Suivant *Morgagni*, *Celfe* avoit des connoiffances très-étendues en Anatomie, & telles qu'il n'auroit point eues, s'il ne s'y fût appliqué par état. Il a au moins traité l'Oftéologie avec autant d'exactitude qu'il étoit poffible de fon tems, parce que les moyens de s'inftruire manquoient, & qu'un fquelette trouvé par hazard étoit l'unique reffource des Anatomiftes les plus curieux.

Celfe eft d'ailleurs fort éloigné de parler de la Médecine & de la Chirurgie en fimple fpéculateur; il entre dans des détails de pratique qui font preuve de fon attachement à l'obfervation; il a même fi bien décrit l'opération de la taille, que *Rau* avoit coutume de renvoyer ceux qui vouloient l'apprendre, à la lecture des Ouvrages de cet Auteur. *Celfe* tailloit cependant avec trop de reftriction; car il n'opéroit qu'au printems, & jamais fur des fujets qui euffent moins de neuf ans & plus de quatorze. Cet Ecrivain parle encore de la cure de la cataracte par abaiffement, de la méthode de percer les os de plufieurs trous pour aider à la féparation de la partie cariée, de l'hydrocele interne & externe, de la commotion du cerveau, &c. *Boerhaave* dit qu'on trouve dans les Ouvrages de *Celfe* beaucoup de chofes qu'on fait paffer aujourd'hui pour neuves; il y en a au moins plufieurs qui ont fait honneur aux Modernes en les perfectionnant. Telle eft la méthode de M. *Foubert* pour le traitement de la fiftule à l'anus. Ce Chirurgien a recours à l'inftrument tranchant lorfqu'il y a plufieurs finus, & c'eft ainfi que *Celfe* en agiffoit; mais lorfque la fiftule eft fimple, ce dernier propofe d'y paffer un fil de lin qu'on ferre tous les jours, jufqu'à ce que tout le trajet fifluleux foit emporté. A fon exemple, M. *Foubert* confeille de faire paffer un fil de plomb dans la fiftule, dont le foyer pénetre dans le rectum, d'en former une anfe qu'on ferre médiocrement en contournant les deux

bouts, & de continuer ainſi à pluſieurs repriſes, pour couper les parties contenues dans cette anſe.

Hippocrate & *Aſclépiade* ſont les deux Auteurs auxquels *Celſe* s'eſt principalement attaché, quoiqu'il ait auſſi tiré quelque choſe de ſes contemporains. Il a ſuivi le premier lorſqu'il s'eſt agi du pronoſtic & des opérations de Chirurgie; il a même traduit de mot à mot un ſi grand nombre de paſſages de ce ſavant Maître de l'Ecole Grecque, qu'on lui a encore donné le nom d'*Hippocrate Latin*. Mais il paroît que pour tout le reſte de la Médecine, il s'eſt beaucoup plus attaché à *Aſclépiade*, qu'il appelle un bon Auteur, & duquel il avoue lui-même avoir pris pluſieurs choſes. C'eſt cet aveu qui a donné occaſion à quelques Ecrivains de mettre *Celſe* au rang des Médecins de la Secte Méthodique. On voit cependant, par la maniere dont il parle des trois Sectes principales qui étoient établies de ſon tems, qu'il ne prend parti pour aucune d'elles; il n'y a d'ailleurs qu'à conférer ſa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas toujours avec eux. Il y a apparence que ſi ce Médecin n'étoit pas de la Secte Eclectique, comme on l'a dit d'abord, il ſe conduiſoit du moins ſuivant les principes de cette Secte, choiſiſſant ce qui lui paroiſſoit de meilleur dans chaque Auteur, ſans ſuivre en aveugle aucun de leurs ſentimens. Par exemple, il ne rejettoit pas la ſaignée, mais il en condamnoit l'abus & l'uſage trop général dans toutes les maladies. Il ne veut que des purgatifs doux, & rejette ceux qui agiſſent avec violence. Il ne s'attache guere aux jours critiques. Il ne conſeille point à un homme qui ſe porte bien, de s'aſſujettir à une diete trop ſévere; il ordonne cependant cette diete dans les maladies, & vante beaucoup l'uſage des frictions & des bains.

Il y a eu un nombre conſidérable d'éditions de l'Ouvrage que *Celſe* a donné ſur la Médecine; il eſt intitulé *De re medica Libri octo*. On a long-tems regardé cet Ouvrage comme complet, mais ſi l'on en croit *Morgagni*, le quatrieme Livre n'eſt pas entier; il y a une lacune conſidérable. Voici la liſte de ces éditions rangées ſuivant le format, ſous lequel l'ouvrage a paru.

IN-FOLIO.

Florentiæ, apud Nicolaum. 1478.

Mediolani, apud Leonardum Bachel & Uldericum Sinczezneler. 1481.

Venetiis, apud Joannem Rubeum. 1493. L'Orthographe de ces trois éditions eſt fort mauvaiſe.

Ibidem, 1496.

Venetiis, apud Philippum Pinzi. 1497.

Venetiis, apud Lucam Antonium Juntam. 1524.

Ibidem, apud Aldum, ex emendatione Baptiſtæ Egnatii. 1524.

Pariſiis, apud Chriſtianum Wechelum. 1529. Avec le Livre de *Scribonius Largus* qui traite de la compoſition des médicamens. Par les ſoins de *Jean Ruel*.

Venetiis, apud Aldi filios. 1547. Avec les *Medici Antiqui*.

Baſileæ, apud Joannem Oporinum. 1552. Avec les notes de *Guillaume Pantin*.

Pariſiis, apud Henricum Stephanum. 1567. Au troiſieme tome des *Medici Antiqui*.

IN-QUARTO.

Lugduni, apud Simonem Bevelaquam. 1516.

Venetiis, apud Aldum & Andream Asulanum, ex emendatione Baptistæ Egnatii. 1528.

Lugduni Batavorum, apud Franciscum Raphelengium. 1592. Avec les notes de *Jérémie Drivere* sur le premier Livre, & celles de *Baudouin Ronss* sur les autres.

IN-OCTAVO.

Mediolani, 1481.

Hagenoæ, apud Joannem Soterem. 1528. Avec les notes de *Jean Cæsarius.*

Parisiis, 1533.

Salingiaci, 1536.

Antuerpiæ, apud Matthæum Ceromnium. 1539. Avec les notes de *Drivere.*

Tiguri, 1540.

Lugduni, apud Sebastianum Gryphium. 1542.

Patavii, apud Marcum Antonium de Galassis. 1563. *Cum Sereno Sammonico & Rhemnio Faunio Palæmone.*

Lugduni, apud Guillelmum Rovillium. 1566. Avec les notes de *Robert Constantin.*

Venetiis, apud Hieronymum Scotum. 1566.

Amstelodami, apud Joannem Wolters, cum Roberti Constantini & Isaaci Casauboni, aliorumque scholiis ac locis parallelis, curâ & studiô Theod. Jansonii ab Almeloveen. 1713.

Patavii, apud Josephum Cominum, cum notis Constantini & Casauboni, aliorumque scholiis ac locis parallelis. 1722. *Curâ Joan. Bapt. Vulpii, unà cum Sereno Sammonico.*

Lugduni Batavorum, apud Joannem Arnoldum Langerak, cum notis integris Cæsarii, Constantini, Jos. Scaligeri, Casauboni, Morgagni. 1746, 1750.

Basileæ, apud Rudolphum Turneisen. 1748, 2 vol.

Patavii, apud Josephum Cominum, unà cum Sereno Sammonico, & octo Epistolis Morgagni in Celsum, & duabus in Sammonicum. 1750.

Rotterodami, apud Beman, cum notis variorum. 1750.

Lipsiæ, apud Gasparem Fritsch, curâ Car. Christian. Krause, cum animadversionibus Cæsarii, Constantini, Jos. Scaligeri, Casauboni, Almeloveenii, Morgagni, Trilleri. 1766.

IN-DUODECIMO ET MINORI FORMA.

Lugduni, apud Joannem Tornæsium. 1549.

Ibidem, apud Joannem Tornæsium & Guillelmum Gazeium. 1554.

Ibidem, 1557, 1566, avec les Ouvrages de *Serenus* & de *Rhemnius.* Encore en 1587, 1592, & 1608.

Genevæ, apud Joannem de Tournes. 1625.

Lugduni Batavorum, apud Joannem Elzevirium, ex recognitione Joann. Antonid. Vander Linden. 1657.

Ibidem, apud Salomonem Wagenaar. 1665.

Amstelodami, apud Joannem Wolters, cum Roberti Constantini, Isaaci Casauboni, aliorumque scholiis ac locis parallelis, curâ & studiô Theod. Jansonii ab Almeloveen. 1687.

Jenæ, *apud Joh. Fel. Bielkium.* 1713. Avec une Préface de *George-Wolfgang Wedel.*

Lugduni Batavorum, *ex editione Almeloveen*, *apud Joannem Arnoldum Langerak.* 1730.

Parisiis, 1771. *Ex recensione J. Valart.*

Il y a aussi différentes traductions de l'Ouvrage de *Celse*, parmi lesquelles on remarque les suivantes :

J. Kuffner a mis cet Auteur en Allemand, & sa version a paru à Mayence en 1531, *in-fol.*

L'Abbé *Chiari* l'a publié en Italien à Venise en 1747.

Henri Ninin, de Poix au Diocese de Rheims, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de la même ville & Médecin de S. A. S. M. le Comte de Clermont, a traduit en François les huit livres de *Celse*. Ils furent imprimés à Paris en 1754, 2 vol. *in-12.*

Les quatre premiers livres de notre Auteur traitent des maladies internes, ou de celles qui se guérissent simplement par la diete. Le cinquieme & le sixieme des maladies externes, à quoi il a ajouté diverses formules de médicamens, tant pour le dehors, que pour le dedans. Le septieme & le huitieme, des maladies qui appartiennent à la Chirurgie. *Janus Dousa*, *Baudouin Ronss*, *Jean Sambuc* & *Pithoeus* ont fait des vers à la louange de *Celse*. Voici une épigramme du dernier, dans laquelle il fait ainsi parler ce Médecin :

Dictantes Medici quandoque & Apollinis Artes,
Musas Romanô jussimus ore loqui.
Nec minus est nobis per pauca volumina famæ,
Quàm quos nulla satis Bibliotheca capit.

CERETI, (Daniel) savant Médecin de Bresse dans l'Etat de Venise, fut en réputation dans le XV siecle. On a de lui le panégyrique de sa patrie, & l'éloge en vers des hommes illustres qu'elle a produits. *Jean-Baptiste*, son pere, fut aussi Médecin; il avoit tiré son nom d'une maison de campagne auprès de Bergame.

CERMISONUS, (Antoine) Professeur de Médecine dans l'Université de Padoue, sa patrie, fut le Maître de *Jean-Michel Savonarola.* Au rapport de *Justus*, il mourut en 1458; mais, suivant d'autres Auteurs, il vécut jusqu'en 1467. On a de lui des conseils sur presque toutes les maladies, où il y a moins de discussions sur leur nature & leurs causes, que sur les remedes qui peuvent en opérer la cure. Mais la matiere médicale est si mal traitée dans cet Ouvrage, qu'on n'y trouve qu'un amas de recettes assez mal digérées, qui fait voir jusqu'à quel excès la Polypharmacie des Arabes & de leurs Sectateurs a été portée. Voici le titre de cet Ouvrage :

Consilia medica numerô CLIII contra omnes ferè ægritudines à capite ad pedes. *Venetiis*, 1497, *in-folio*, avec les Œuvres choisies de *Barthélémi Montagnana. Ibidem*, 1503, *in-folio*, avec les Conseils de *Gentilis* & de quelques autres Médecins. *Lugduni*, 1525, *in-4. Venetiis*, 1565, *in-folio. Francofurti*, 1604, *in-folio. Noribergæ*, 1562, *in-folio.*

CERUTI, (Fréderic) ſavant perſonnage du XVI ſiecle, étoit de Vérone. Il ſavoit très-bien les Langues Grecque & Latine ; il les enſeigna même avec tant de réputation, qu'il fut beaucoup regretté à ſa mort arrivée en 1579. Il laiſſa un fils nommé *Benoit*, qui s'appliqua à l'étude de la Médecine & travailla au *Muſæum* de *Francois Calceolari.* Il n'avoit achevé que la premiere, la ſeconde & la moitié de la troiſieme ſection, lorſqu'il mourut en 1620 ; mais *Chiocco* fit le reſte, & publia tout l'Ouvrage à Vérone en 1622, *in-folio.*

CESAIRE, (Saint) frere de Saint Grégoire de Nazianze, étoit Médecin de Julien l'Apoſtat. Il prouva un jour à ce Prince l'impiété du culte des Idoles avec tant d'éloquence, que Julien s'écria : *O bienheureux pere ! O malheureux fils !* Voulant marquer l'eſtime qu'il faiſoit du pere de *Céſaire*, & la fermeté que la Religion Chrétienne inſpiroit à ſes deux fils pour condamner ſon apoſtaſie. *Céſaire* quitta la Cour de Julien, à la ſollicitation de ſon frere ; mais comme il y laiſſa le ſouvenir de ſon mérite, il obtint la Queſture de Bithynie ſous les regnes ſuivans, & mourut fort regretté en 368. On lui a attribué quatre dialogues qui ne lui appartiennent pas, car ils ſont d'un Auteur plus récent.

CESAR OPTATUS naquit à Naples, & profeſſa la Médecine à Veniſe avec autant de ſuccès que de réputation. Il vécut vers l'an 1508, ſelon *Wolfgang Juſtus* ; mais *René Moreau* le place plus tard & le renvoie à l'an 1527. On a de lui les Ouvrages ſuivans ;

Opus tripartitum de criſi, de diebus criticis & cauſis criticorum. Venetiis, 1517, *in-folio.*

De hectica febre Opuſculum. Venetiis, 1517, *in-folio*, avec l'Ouvrage précédent. *Ibidem*, 1531, *in-4*, avec d'autres Traités. *Ibidem*, 1552, *in-folio*, avec les Œuvres de *Savonarola. Lugduni*, 1560, *in-8.*

CESTONI, (Hyacinthe) citoyen de Livourne, naquit le 13 Mai 1637 dans un vil lage de la Marche d'Ancone, appellé *Santa Maria in Giorgio*, à peu de diſtance de la petite ville de Montalto. Il apprit les premiers élémens de la Langue Latine, mais ſes parens, ne ſe trouvant point en état de lui faire continuer ſes études, l'en retirerent en 1648 & le mirent chez un Apothicaire, où il demeura deux ans. Sur la fin de 1650, ils l'envoyerent à Rome toujours en vue de le pouſſer dans la Pharmacie ; & il demeura conſtamment dans cette ville juſqu'en 1656, qu'il en ſortit, & s'embarqua pour Livourne. Il avoit pris ce parti bien à tems ; car il n'étoit pas arrivé de deux mois à Livourne, qu'il apprit que la peſte faiſoit de grands ravages à Rome. Heureuſement échappé au danger qu'il y auroit couru, il eut tant de ſatisfaction dans ſon nouveau ſéjour, qu'il y demeura pendant dix ans. Au bout de ce terme, il en ſortit pour ſe rendre à Marſeille, à Lyon & à Geneve ; mais après quatre mois d'abſence, il retourna à Livourne, où il ſe fixa pour toujours, en épouſant la ſœur de la femme dont il tenoit la boutique de Pharmacie.

C'eſt au ſeul génie de *Ceſtoni* que nous devons les Ouvrages qu'il a écrits. Cet homme préféroit de méditer la nature en elle-même, plutôt que de lire

& d'étudier ce que les Auteurs avoient publié sur ses opérations. Sa façon de vivre étoit particuliere ; il ne mangeoit presque pas de viande, & à la façon des Pythagoriciens, il ne se nourrissoit que de fruits & de légumes. Ce régime prolongea ses jours jusqu'à l'âge de 80 ans & quelques mois, qu'il mourut de la gravelle le 29 Janvier 1718. On lui fit d'honorables funérailles, & tous les Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de Livourne furent du cortege. Il suivirent son corps jusqu'à la chapelle de la confrérie de Saint Homobone, d'où il fut ensuite transporté dans celle du Crucifix qui lui est contigue. On mit cette inscription sur son tombeau :

HYACINTHO CESTONO,
Civi Liburnensi,
Optimo & benè merenti Medico & Philosopho,
Corporis integritate & magis animi præstantissimo,
Naturalis Philosophiæ, falsitate feliciter ablatâ, cultori & amplificatori inclyto,
Consanguinei honoris causâ P.
Obiit annô salutis MDCCXVIII, ætatis suæ LXXX.

Les Ouvrages de *Cestoni* sont tous écrits en Italien. Voici leurs titres :

Osservazioni in intorno a pellicelli del corpo umano, insieme con altre nuove osservazioni. Ces observations ont été publiées en forme de lettres par *Redi*, sous le nom supposé du Docteur *Giovan Cosimo Bonomi.*

Vere condizioni della Salsa-pariglia, e il modo di conoscer la vera e di darla, come venga adulterata, ed in quali mali convenga, e in quale maniera piu efficace. Scritta al Sig. Gio. Inglisch a Roma.

Vero modi di dare, e preparare la Chinachina &c. Partecipato al Sig. Ant. Vallisnieri nella sua felice dimora in Livorno appresso il suddetto nell' autunno dell' anno 1705.

Nuove e maravigliose scoperte dell' origine di molti animalucci su le foglie dè cavoli, come di molti insetti dentro gl' insetti. Cet Ouvrage qui développe l'origine des Insectes qui ravagent si souvent les feuilles des choux, a été inséré, sous la forme d'une lettre à *Vallisnieri*, dans un livre publié à Padoue en 1709, *in-4*, sous le titre de *Trattato di rimedi per le malattie del corpo umano.*

Dell' origine delle pulci dall' uovo, e del seme dell' Alga Marina. Le Docteur *Vallisnieri* publia cette dissertation avec un Traité de sa façon imprimé à Padoue en 1713, *in-4.*

Istoria della grana del Kermes, e di un' altra nera grana, che si trova negli etici delle campagne di Livorno, dè moscherini spuri della medesima, delle cimici degli agrumi, dè pidocchi dè fichi, dè ricci marini, del curcuglione o puntervolo del grano, dè tonchi o scarafagetti de legumi, e finalmente delle farfalline de Medesimi. Cet Ouvrage se trouve à la suite du même Traité de *Vallisnieri.*

CÉZAN, (Louis-Alexandre DE) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, sa patrie, ne s'est point fait connoître avantageusement par les Ecrits qu'il a publiés depuis quelques années. On remarque d'abord celui intitulé :

Manuel Anti-syphillitique, ou Essai sur les maladies vénériennes. Londres, (Paris) 1774, *in*-12. La dureté du débit de cet Ouvrage engagea l'Imprimeur à vendre son édition à Costard, son confrere, qui annonça le même Ouvrage sous ce nouveau titre : *Le Secret des Médecins, ou Manuel Anti-syphillitique.* Londres 1776, *in*-12. L'Auteur s'éleve vivement contre les frictions mercurielles, & proclame hautement l'usage du sublimé corrosif.

Les Etrennes de santé, ou l'Art de se bien porter, contenant les préceptes pour apprendre les choses qui donnent la vie la plus longue & exempte des maladies, avec différens préservatifs. Epidaure, (Paris) 1775, *in*-24. Les préceptes renfermés dans ce petit Livre ne sont pas à mépriser ; mais c'est les jetter au hazard que de les consigner à la suite d'un almanach.

Etat de la Médecine en Europe, pour l'année 1776. Paris, 1776, *in*-12. L'Auteur a travaillé à cet Ouvrage avec *Lefebvre de Saint Ildefont*, soi-disant Baron, Médecin Papal & Impérial, mais Charlatan titré, au jugement de M. *Goulin.* On passeroit volontiers sur les inexactitudes & les omissions, dont ce livre est rempli, s'il n'étoit encore un tissu de sarcasmes & de personnalités indécentes ; aussi l'indignation publique a-t-elle été la juste récompense qu'il a méritée à ces deux Ecrivains. M. *Sue*, Prévot du College de Chirurgie de Paris, releve quantité de fautes de l'*Etat de la Médecine* dans sa lettre du 13 Mars 1776, adressée à M. *Goulin* qui l'a fait imprimer dans ses *Mémoires littéraires & critiques.* M. *Sue* y dit :

« Je ne me permettrai qu'une seule réflexion sur les différens Ouvrages pu-
» bliés par MM. Lefebvre & de Cézan ; c'est qu'il ne me paroît pas qu'en écri-
» vant, ils aient toujours eu présente à l'esprit, cette belle maxime de Seneque,
» *Quidquid scripturus es, scito te morum tuorum & ingenii chirographum dare ;* maxime
» qui se trouve si bien rendue dans ces vers de notre Horace François :

Que votre ame & vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

Combien d'Auteurs ont été méprisés, pour n'avoir pas suivi cette maxime.

MM. *De Horne*, *De la Servolle* & *Goulin* ont remplacé M. *De Cézan* dans la rédaction de l'*Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe* pour l'année 1777. Le plan qu'ils ont pris & les arrangemens qu'ils se proposent de suivre pour amener cet Ouvrage à une plus grande perfection, ne manqueront pas de rendre ce recueil intéressant, instructif & curieux.

CHABRÆUS ou CHABRÉ, (Dominique) Médecin natif de Geneve, pratiqua à Yverdun en Suisse avec beaucoup de réputation. Il mourut peu de tems après le milieu du XVII siecle, *Carrere* dit en 1667, mais ce ne fut pas sans laisser au public des preuves de son application à la Botanique, sur laquelle il a écrit les Ouvrages suivans :

Augmentum Historiæ plantarum universalis Joannis Bauhini. Ebroduni, 1650, *in-fol.* avec l'Histoire des plantes du même *Bauhin.*

Stirpium Icones & Sciagraphia. Genevæ, 1666, 1677, *in-fol.* C'est un Abrégé de

l'Ouvrage de *Bauhin* dont il a copié les planches, auxquelles il a joint des inſcriptions aſſez courtes. Les figures qui ſont mal arrangées dans l'Hiſtoire des plantes de *Bauhin*, le ſont encore plus mal dans cet Abrégé ; car, bien loin de corriger les tranſpoſitions qu'on remarque dans l'Ouvrage du premier, *Chabré* n'a fait que les multiplier dans le ſien.

CHACON, (Denis DAZA) Chirurgien natif de Valladolid, fut également eſtimé de ceux de ſa profeſſion & des Médecins ; les uns & les autres ont beaucoup loué ſa piété, ſa ſcience, ſa dextérité & ſon expérience. C'eſt l'éloge qu'en fait Dom Antonio dans ſa Bibliotheque d'Eſpagne, où il cite un Ouvrage de la façon de ce Chirurgien, qui fut imprimé à Valladolid en 1605, *in-fol.* ſous ce titre : *De Chirurgiæ Theoria & Praxi.* Il parut encore à Madrid en 1626, 2 vol. *in-fol.* Suivant M. *De Haller*, il eſt en Latin & en Eſpagnol.

CHAILLOU, (Jacques) Médecin François qui a exercé ſa profeſſion dans l'Anjou vers le milieu du XVII ſiecle, a écrit un Traité où il admet la circulation ; mais il en fait remonter la découverte à *Hippocrate*, dans les Ouvrages duquel il a cru en trouver la deſcription. Ce Traité eſt intitulé :

Recherches ſur l'origine du mouvement du ſang, du cœur & de ſes vaiſſeaux, du lait, des fievres intermittentes & des humeurs. Paris, 1664, *in-8*, 1675, 1679, 1699, *in-12.* Il y a auſſi une édition d'Angers, 1665, *in-8*, ſous le titre de *Queſtions de ce tems.*

CHALIN DE VINARIO. Voyez RAIMOND DE VINARIO.

CHALMET (Antoine) Voyez CHAUMETTE.

CHALONER, (Thomas) Gentilhomme Anglois, publia, vers l'an 1584, un Ouvrage en ſa langue maternelle ſur les vertus du Nitre & les cures qu'il avoit opérées au moyen de ce ſel. Cet Auteur mourut en Novembre 1615.

CHAMBERLAYNE (Pierre) naquit en Angleterre vers la fin du XVI ſiecle. Il étudia la Médecine dans ſa patrie, mais il alla prendre le bonnet à Padoue, d'où il vint ſe faire incorporer à Oxford le 26 Juin 1620. On a de lui quelques Ouvrages en Anglois, comme une apologie des bains artificiels, & un Traité qu'il publia en 1649, ſous un titre qui peut ſe rendre par celui d'*Avocat des pauvres*, ou de *Samaritain Anglois.*

On trouve un autre Médecin, nommé *Thomas Chamberlayne*, qui pratiqua à Londres, où il mourut en 1666. On ne ſait s'il eſt fils du précédent, ou ſimplement de ſa parenté.

Hugues Chamberleyn, habile Accoucheur du XVII ſiecle, exerça ſa profeſſion à Londres avec beaucoup de réputation. Il la dut, en particulier, à un *Forceps* de ſon invention. On a de lui une traduction Angloiſe des Œuvres de *Mauriceau.* Londres, 1683, 1716, 1727, *in-8.* Il avoit déja publié un Traité de ſa compoſition, qui eſt intitulé :

Practice of midwifry. Londres, 1665, *in-8.* Il y donne le manuel des accouchemens.

CHAMBON (N.) naquit en 1647 à Grignan, petite ville de France en Provence. Il étudia la Médecine à Aix, où il prit le degré de Docteur. Après sa promotion, il fut à Marseille dans l'intention d'y fixer son séjour; mais une querelle l'obligea de passer en Italie, delà en Allemagne, ensuite en Pologne, où il devint Médecin du Roi Jean Sobieski. Ce Prince connut bientôt son mérite & lui donna des preuves de son estime; cependant *Chambon* le quitta pendant le siege de Vienne, & fut en Hollande voir les sectateurs de la doctrine de *Paracelse* & de *Van Helmont*. De retour en France, il se rendit à Paris, où il fut reçu avec distinction par M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, qui souhaita de le faire agréger à la Faculté de Médecine de cette ville. Cela souffrit d'abord quelques difficultés à cause que *Chambon* n'étoit pas Maître-ès-Arts; mais M. *Fagon* les leva. Il passa Bachelier & Licencié sans aucune contradiction. Lorsqu'il n'avoit plus qu'à prêter le serment, les Médecins voulurent lui faire promettre qu'il ne donneroit aucun remede particulier & qu'il laisseroit ce soin aux Apothicaires; il répondit qu'il ne pouvoit pas s'engager à cela, parce qu'il avoit des remedes spécifiques dont il avoit fait cent fois l'expérience, avec lesquels il avoit opéré des cures très-considérables Il promit seulement de ne débiter aucun des remedes qu'on trouveroit chez les Apothicaires; mais la Faculté n'ayant point voulu se contenter de cette promesse, *Chambon*, toujours appuyé de la protection de M. *Fagon*, obtint un Arrêt du Parlement qui le confirma & le maintint dans son grade de Licencié. A ce titre, il pratiqua la Médecine à Paris, où il se procura de la réputation. Quelques années après, un Seigneur Napolitain ayant été conduit à la Bastille, il fut choisi par M. d'Argenson, alors Lieutenant général de police, pour lui servir de Médecin. Les fréquentes conversations qu'il eut avec ce Seigneur le mirent bientôt au fait du sujet qui l'avoit fait arrêter. *Chambon*, toujours intriguant, résolut de le faire mettre en liberté, & dans cette vue, il composa un Mémoire qu'il fit présenter au Roi. Comme ce Mémoire étoit directement contre le Duc de Savoye & Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame de Maintenon le communiqua à cette Princesse, & *Chambon* fut aussi-tôt enfermé à la Bastille. M. d'Argenson étant allé l'interroger, ce nouveau prisonnier s'imagina qu'il obtiendroit plutôt sa liberté, s'il s'avouoit le seul coupable; mais il se trompa & demeura encore deux ans à la Bastille. Quand il en sortit, il se trouva sans pratique, de sorte que ne pouvant plus soutenir, ni sa table, ni son équipage, il se retira en Provence, & par le crédit de M. le Comte de Grignan, il fut fait Médecin des Galeres à Marseille. En 1705, *Chambon* traita dans cette ville la Comtesse de Grignan attaquée de la petite vérole, & cette Dame étant morte entre ses mains, il en eut tant de chagrin, qu'il quitta son poste & retourna auprès d'un de ses freres, Doyen du Chapitre de sa ville natale. Il y vivoit encore en 1732, étant alors âgé de quatre-vingt-cinq ans. Les troubles, dont la vie de ce Médecin fut agitée, ne l'ont point empêché d'écrire sur sa profession. Il y a du curieux dans les Ouvrages qu'il a donnés, sur-tout dans celui qui traite des métaux & des minéraux; ce dernier est cependant languissant & ennuyeux. C'est le jugement de l'Abbé *Lenglet du Fresnoy* dans son Histoire de la Philosophie Hermétique. Voici les titres de ces Ouvrages:

Principes de Physique rapportés à la Médecine pratique. Paris 1711, in-12.

Traité des métaux & des minéraux & des remedes qu'on en peut tirer. Paris, 1714, *in-12.*

Suite des principes de Physique rapportés à la Médecine. Paris, 1714, *in-12.*

Suite des principes de Physique rapportés à la Médecine pratique. Paris, 1716, *in-12.*

CHAMBRE, (Guillaume DE LA) Doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1398, avoit été reçu Régent avec dispense, parce qu'il étoit marié. Il fut encore nommé au Décanat en 1448 & continué en 1449: c'est en cette qualité, que le 16 Février de la derniere année, il alla, comme Député, à l'assemblée du Clergé de France qui se tenoit à Rouen.

Comme dans ce tems, & même jusqu'en 1452, les Médecins étoient Clercs par état, il n'est pas surprenant que *De la Chambre* ait eu besoin d'être dispensé pour parvenir à la Régence de la Faculté de Paris. Pour l'obtenir, c'est-à-dire, pour avoir place dans la liste des Maîtres & être du College, il falloit donner des leçons & enseigner quelques Traités de Médecine; on acquéroit en conséquence le titre de Régent, on participoit aux droits & privileges de la Faculté & de l'Université. Les autres Médecins pouvoient bien pratiquer dans Paris, mais ils n'étoient du Corps que lorsqu'ils reprenoient les leçons, c'est-à-dire, ouvroient école de Médecine chez eux. Ce ne fut que vers l'an 1501 qu'on commença à tenir école publique; on choisit alors deux Lecteurs ou Professeurs, & tous les Docteurs furent Docteurs Régens: mais on ne perdit pas le droit d'enseigner chez soi, droit qui subsiste encore aujourd'hui.

CHAMBRE, (Marin CUREAU DE LA) Médecin ordinaire du Roi Louis XIII, étoit du Mans. Il fut reçu de l'Académie Françoise en 1635, & de l'Académie des Sciences en 1666; places qu'il mérita, au moment de l'établissement de ces deux Compagnies, par l'étendue de ses connoissances dans les Belles-Lettres, la Philosophie & la Médecine. On en trouve la preuve dans les Ouvrages que nous avons de lui:

Nouvelles pensées sur la cause de la lumiere & le débordement du Nil. Paris, 1634, *in-4.*

Traité de la connoissance des animaux. Paris, 1648, 1662, *in-4.*

Specimen novæ methodi pro explanandis Hippocrate & Aristotele. Parisiis, 1655, *in-4.* 1668, *in-12.*

Nouvelles conjectures sur la digestion. Paris, 1636, *in-4.*

Les caracteres des passions. Paris, 1640, 1662, *in-4.* Amsterdam, 1658, *in-8.* En Allemand, Francfort, 1672.

Nouvelles observations sur l'Iris. Paris, 1662, *in-4.*

Recueil des Epitres, Lettres & Préfaces. Paris, 1664, *in-12.*

L'Art de connoître les hommes. Paris, *in-4*, en trois parties qui ont paru en 1659, 1664, 1666.

Le systême de l'ame. Paris, 1664, *in-4*, 1665, *in-12.*

Cette diversité de talens le mit en grande considération, elle lui procura même l'estime du Chancelier Séguier & du Cardinal de Richelieu qui lui en donnerent des marques publiques.

Ce Médecin mourut à Paris le 29 Novembre 1669, à l'âge de 75 ans. Il laissa deux fils qui lui ressemblerent du côté de la science & succéderent à sa réputation. L'aîné, *François*, aussi natif du Mans, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris en 1656, & fut premier Médecin de la Reine. Le second, *Pierre*, étudia la Médecine pendant quelque tems ; mais ayant embrassé l'état ecclésiastique, il parvint à la Cure de Saint Barthélémi. Son mérite littéraire lui ouvrit l'entrée de l'Académie Françoise en 1670, & il brilla dans cette Compagnie pendant vingt-trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée en 1693.

Suivant Germain Brice, dans sa description de Paris, on remarque sur un pilier de la nef de l'Eglise de Saint Eustache un grand bas-relief de marbre blanc sur un fond noir, qui est l'épitaphe de *Marin Cureau De la Chambre*. On le voit représenté dans un médaillon que l'immortalité tient entre ses mains ; & pour le mieux faire connoître, on lit au dessus dans un cartel :

SPES ILLORUM IMMORTALITATE PLENA EST.

Avec cette inscription :

MARINUS DE LA CHAMBRE.
Archiater, *obiit* 1669, *ætatis* 75.

CHAMPAGNEUX, (Henri DE) Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris. L'envie de voyager lui fit abandonner sa patrie ; il s'embarqua & parcourut les Indes Orientales, en exerçant par-tout la Chirurgie. A la fin, il se fit Jésuite à Goa, où il mourut le 7 Janvier 1677, pendant son Noviciat.

CHAMPEAUX (Claude) fut reçu à la Maîtrise au College de Chirurgie de Lyon en 1763. Il exerce aujourd'hui dans la même ville en qualité de Chirurgien du Roi. Ses talens lui ont mérité la place de Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité, qu'il a remplie pendant quelque tems, & lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, de celle des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de la Société Royale de Montpellier, & de la Société Littéraire d'Auxerre. On a de lui :

Réflexions sur les Hermaphrodites. 1765, *in*-8.

Expériences & Observations sur la cause de la mort des noyés, & les phénomenes qu'elle présente. Lyon, 1768, *in*-8. Il a publié cet Ouvrage avec M. *Faissole*, aussi Chirurgien de Lyon, après avoir fait ensemble leurs expériences en public à l'Ecole vétérinaire de cette ville.

M. *Champeaux* est Auteur de deux Mémoires, l'un sur les topiques, l'autre sur l'usage des choses non-naturelles dans les maladies chirurgicales. Ils ont été couronnés par l'Académie de Chirurgie, mais ils n'ont point été imprimés.

CHAMPIER dit CAMPEGIUS, (Symphorien) né en 1472 à S. Saphorine-le-Château dans le Lyonnois, ainsi qu'il l'assure lui-même dans un de ses Ou-

vrages, ſe fit aggréger à l'Univerſité de Pavie le 9 Octobre 1515. Il fut Echevin de la ville de Lyon en 1520 & 1533, & profita de tout le crédit qu'il avoit, pour y établir le College de Médecine qui s'eſt ſoutenu juſqu'aujourd'hui dans la plus grande célébrité. *Champier* prit le titre de *Comes Archiatrorum*, parce qu'il avoit été attaché, en qualité de Médecin, aux Rois Charles VIII & Louis XII; mais *Scaliger* le pere le lui a diſputé, il s'eſt même fortement récrié contre lui au ſujet de cette qualification. *Scaliger* avoit raiſon: pour prendre ce titre, il eût fallu que *Champier* eût été premier Médecin de ces Rois, & il ne le fut jamais. Cet homme faſtueux ſe croyoit tout permis pour ſatisfaire ſon ambition; & ſuivant *Haller*, il pouſſa cette manie juſqu'à ſe faire appeller *Campegius*, par alluſion au Cardinal Laurent Campegio.

Ce Médecin quitta Lyon, ſous le regne de François I, pour ſe rendre à Nancy, où il fut Médecin du Duc Antoine de Lorraine qu'il ſuivit en Italie; mais il revint enſuite dans ſa patrie & il y mourut en 1535. Il laiſſa un fils, *Claude Champier*, Sieur de la Faverge, de Corcelles & de la Baſtie, qui a compoſé un volume des ſingularités des Gaules, dont il y a des éditions de Paris & de Lyon. Il avoit apparemment hérité quelque choſe du talent d'écrire de ſon pere, à qui il devoit peu coûter d'enfanter des volumes, puiſque le nombre de ceux qu'il a compoſés eſt ſi conſidérable. Ce fut à ce ſujet qu'on lui donna le nom d'*Aggregator Lugdunenſis*. Il a écrit ſur toutes ſortes de matieres, mais ſpécialement ſur la Philoſophie & la Médecine: voici les titres des Ouvrages qu'il nous a laiſſés ſur ces deux Sciences.

Phyſici in Phyſicem Janua. Lugduni, 1498, *in-4*.

De claris Medicinæ Scriptoribus. Ibidem, 1506, 1531, *in-8*.

Liber de quadruplici vitâ. Ibidem, 1507, *in-folio*.

De triplici Medicina. Ibidem, 1508, *in-8*.

Vocabulorum Medicinalium & terminorum difficilium explanatio. Ibidem, 1508, *in-8*.

Roſa Gallica, cui accedit Margarita pretioſa de Medici atque ægri officiô. Nanceii, 1512, *in-12. Valentiæ in Delphinatu*, 1514, 1518, *in-8. Pariſiis*, 1514, *in-8*.

Medicinale bellum inter Galenum & Ariſtotelem. Lugduni, 1516, *in-8*.

Speculum, ſive, Epitome Galeni. Ibidem, 1516, 1517, *in-8*.

Paradoxa in Artem parvam Galeni. Lugduni, 1516, *in-8*.

Epitome Commentariorum Galeni in Libros Hippocratis Coi. Ibidem, 1516, *in-8*.

Categoriæ Medicinales in Libros demonſtrationum Galeni. Ibidem, 1516, *in-8*.

Cribratio, Lima & Annotamenta in Galeni, Avicennæ & Conciliatoris Opera. Ibidem, 1516, *in-8. Venetiis*, 1565, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Galien*, d'*Avicenne*, & de *Pierre de Apono*.

Symphonia Platonis cum Ariſtotele, Galeni cum Hippocrate, Hippocratica Philoſophia ejuſdem. Pariſiis, 1516, *in-8*.

Practica nova in Medicina, de omnibus morborum generibus. Lugduni, 1517, *in-4. Venetiis*, 1522, *in-folio. Baſileæ*, 1547, *in-4*. Il y donne l'Hiſtoire & la cure des maladies ſuivant les principes des Grecs, des Latins, des Arabes, & des Médecins de ſon ſiecle.

Vita Arnoldi de Villanova. Lugduni, 1520, *in-folio*, avec les Ouvrages du même *Arnauld*.

Vita Mefuæ. Ibidem, 1523, *in-folio*, à la tête des Œuvres de ce Médecin.

Symphonia Galeni ad Hippocratem, Celfi ad Avicennam &c. Ibidem, 1528, 1531, *in-8.*

De corporum, animorumque morbis & eorumdem remediis. Ibidem, 1528, *in-8.*

Caftigationes, feu, emendationes Pharmacopolarum ac Arabum Medicorum. Lugduni, 1532, *in-8.* On trouve un Ouvrage fous le N°. 7264 du catalogue de M, *Falconet*, par le titre duquel il paroît que *Champier* ne s'eft pas borné à cenfurer les Apothicaires & les Médecins Arabes, mais qu'il a étendu fa critique plus loin. Cet Ouvrage, qui fut imprimé à Lyon, chez Marefchal en caracteres gothiques, eft intitulé : *Le Myrouel des Appothiquaires & Pharmacopoles, par lequel il eft démontré comment les Appothiquaires communément errent en plufieurs médecines &c. les Lunectes des Cyrurgiens & Barbiers &c.*

Claudii Galeni Pergameni hiftoriales campi. Bafileæ, 1532, *in-folio.*

Campus Elyfius Galliæ. Lugduni, 1533, *in-8.* Son objet eft de prouver que toutes les plantes, dont les Arabes ont parlé, fe trouvent en France. On a joint à ce Traité : *Apologetica difceptatio, quâ docetur an fanguis mitti debeat in caufône, & fub cane & propè canem, & an Pharmacia fortis danda fit in principio febrium arfivarum. Speculum Medici Chriftiani de inftituendo fapientiæ cultu. De theriaca Gallica Libellus.*

Hortus Gallicus pro Gallis in Gallia fcriptus, cui accedit analogia medicinarum Indarum & Gallicarum. Lugduni, 1533, *in-8.* Il prétend qu'il ne fe montre point de maladie en France, à laquelle ce Royaume ne fourniffe les remedes néceffaires, tirés de fon propre crû. Comme il avoit fait de nouvelles obfervations fur cette matiere, il en fit auffi-tôt part au public, en donnant une édition plus ample de l'Ouvrage qu'il venoit de faire imprimer fous le titre de *Campus Elyfius.*

Periarchon, id eft, de principiis utriufque Philofophiæ. Lugduni, 1533, *in-8.*

Epiftolæ phyficæ Campegii, Manardi & Coronæi. Ibidem, 1533, *in-8.*

Cribratio medicamentorum ferè omnium in fex digefta Libros. Ibidem, 1534, *in-8.*

Gallicum Pentapharmacum, rhabarbarô, agaricô, mannâ, terebenthinâ & fenne Gallicis conftans. Lugduni, 1534, *in-8.* On a déja remarqué combien les remedes indigenes étoient du goût de cet Auteur ; il n'a rien négligé pour en établir la préférence fur les étrangers ; & en cela il n'avoit pas tort.

Libri feptem, de Dialecticâ, Rhetoricâ, Geometriâ, Arithmeticâ, Aftronomiâ, Philofophiâ naturali, Medicinâ & Theologiâ. Bafileæ, 1537, *in-8.*

Ce dernier Ouvrage fait affez voir que *Champier* mettoit tout à contribution, pour avoir occafion d'écrire. Il a auffi traité de l'Hiftoire dans un Ouvrage *in-4*, en caracteres gothiques avec figures, dont le titre eft rapporté dans le catalogue de la bibliotheque de M. *Falconet*, fous le N. 15985 : *Recueil des Hiftoires du Royaume d'Auftrafie ou Lorraine, par Symphorien Champier.* Lyon, 1509, *in-folio*, Je paffe fous filence les autres Traités hiftoriques de cet Auteur.

CHAMPIER, (Jean BRUYREN) neveu du précédent, étoit du College des Médecins de Lyon & pratiquoit dans cette ville vers le milieu du XVI fiecle. On a de lui :

Averrois Liber de curandis morbis. Lugduni, 1537, *in-4*, dans l'Ouvrage in-

titulé : *Collectaneorum de re medicâ Sectiones tres.* Il en eſt le Traducteur.

Avicennæ, de corde, ejuſque facultatibus Libellus. Lugduni, 1559, *in*-8. Il en eſt encore le Traducteur.

De re cibaria Libri XXII. Lugduni, 1560, *in*-8. *Francofurti*, 1600, 1606, *in*-8. *Noribergæ*, 1659, *in*-8. Il y traite de toutes les choſes qui ont été miſes au rang des alimens par les différentes nations qu'il paſſe en revue.

Manget parle d'un *Jean Champier* qui eſt ſans doute le même. Il le dit Auteur d'un Ouvrage qui porte le titre de *Catalogus Librorum Galeni Pergameni, & quô hi ſint ordine legendi.* On le trouve avec le Livre de *Symphorien Champier*, imprimé à Lyon en 1534, *in-octavo*, ſous le titre de *Cribratio medicamentorum ferè omnium.*

CHAPELAIN, (Jean) nommé dans le tems *Joannes Capellanus*, étoit Docteur de Montpellier, mais il ſe fit aggréger à la Faculté de Médecine de Paris en 1509. *Sylvius* fait ſon éloge dans la Préface qu'il a miſe à la tête de la Matiere médicale de *Méſué.* Il y dit que *Chapelain* étoit Médecin de François I; mais il auroit parlé plus juſte, s'il eût dit qu'il étoit premier Médecin de Louiſe de Savoye, Ducheſſe d'Angoulême, mere de ce Roi.

Chapelain eſt Auteur d'une petite conſultation ſur la peſte, qui ſe trouve dans le recueil des Conſeils de *Fernel* imprimés à Paris en 1585, *in*-8. On l'appelle le vieux, *Senior*, dans le titre de cette conſultation, apparemment pour le diſtinguer de *Jean Chapelain*, ſon fils. Il y a apparence qu'il étoit de Rouen; au moins ſon fils ſe dit du dioceſe de Rouen dans le regiſtre des Matricules de la Faculté de Montpellier.

CHAPELAIN (Jean) fils du précédent, prit le Baccalauréat & le Doctorat à Montpellier ſous *Denis Fontanon*, le premier en 1533, & le ſecond en 1536. Mais étant venu s'établir à Paris à l'exemple de ſon pere, il prit de nouveaux degrés dans la Faculté de cette ville en 1541.

Il fut Médecin du Roi Henri II, & par la mort de *Fernel*, en 1558, il parvint à la place de premier Médecin qu'il occupa pendant le reſte de la vie de ce Prince. On ne ſait point comment il la perdit ſous François II, qui ſe ſervit de *Jérôme Montuus* & de *Jean Milet*; mais il y rentra ſous Charles IX, ſon ſucceſſeur, & s'y maintint avec diſtinction juſqu'à la mort. Elle arriva en 1569, à la ſuite d'une fievre peſtilente qu'il avoit contractée au ſiege de ſaint Jean d'Angeli, où le Roi étoit en perſonne. Le Préſident *De Thou* parle honorablement de ce Médecin dans le XLVI Livre de ſon Hiſtoire, où il dit qu'il mourut de la même maladie & dans la même maiſon qu'*Honoré Caſtellan*, premier Médecin de la Reine mere Catherine de Médicis, avec qui il avoit vécu dans une étroite union de profeſſion & d'amitié.

Chapelain avoit un patrimoine aſſez conſidérable, & poſſédoit d'ailleurs des biens plus conſidérables encore, qu'il tenoit de la libéralité des Princes qu'il avoit ſervis; auſſi exerçoit-il la Médecine avec un déſintéreſſement ſi noble, que perſonne ne fut plus éloigné que lui de l'avidité qui déshonore ſi ſouvent ceux de ſa profeſſion. Plein de goût pour l'étude, le tumulte de la Cour ne dérangea jamais le plan de ſes occupations; & comme il ne cherchoit qu'à perfectionner

ſes

ses connoissances, il avoit fait un recueil considérable d'excellens livres manuscrits, dont il avoit chargé les marges de savantes notes & de corrections judicieuses. Sa Bibliotheque fut dissipée pendant les troubles de Paris, & quantité de livres précieux qui la composoient, furent entierement perdus. Tel a été le sort, en particulier, d'un bel exemplaire Grec d'*Hippocrate*, copié, ou peut-être seulement corrigé sur le Manuscrit de la Bibliotheque des Médicis à Florence. Il est difficile de savoir au juste ce que *Foës* entendoit par les mots d'*Exemplar Medicum*, dont il se sert, lorsqu'il parle de ce Livre; mais *Astruc*, que j'ai suivi dans cet article, n'a su se persuader que le propre Manuscrit de Florence ait passé au pouvoir de *Chapelain*, comme certains Auteurs ont paru le soupçonner. C'est cet exemplaire que *Foës* regrettoit si fort, & qu'il avoit tant souhaité de pouvoir consulter, quoiqu'il eut d'ailleurs le secours des variantes de tous les Manuscrits du Roi, lesquelles étoient aux marges de l'exemplaire imprimé qui avoit appartenu à Louis Servin, Avocat général au Parlement de Paris.

Le *Celse* qui avoit été en la possession de *Chapelain*, étoit aussi chargé de ses corrections. Suivant ce qu'en dit *Gui Patin* dans ses Lettres, ce Médecin *avoit doctement travaillé sur Celse*; & quoiqu'il ajoute *ce travail infeliciter periit*, il ne fut cependant pas perdu pour toujours. Il tomba en mains de *Patin* lui-même; qui s'en rendit le maître & le prêta à *Vander Linden*, Professeur de Leyde. Voici ce qu'il dit à ce sujet: *Mr. Vander Linden m'a mandé depuis peu qu'il y a quinze feuilles de faites de son Celse, qu'il est à la fin du sixieme livre, qu'il pourra y avoir environ 21 feuilles, & qu'il m'a grande obligation du secours que je lui ai donné par le moyen de divers Celses que j'avois ici, & que je lui ai fait tenir, où il y avoit plusieurs corrections de la main de Fernel, Chapelain, Carpentarius, Scaliger & Nancelius.*

CHAPMAN, (Edmond) célebre Accoucheur Anglois, avoit pratiqué pendant plusieurs années à la campagne, avant que de venir s'établir à Londres, où il publia les Ouvrages suivans:

Treatise on the improvement of midwifry. Londres, 1733, 1735, 1759, *in*-8. Cet abrégé de la pratique des accouchemens a été assez mal traduit en Allemand & publié à Copenhague en 1747, *in*-8. L'Auteur y a inséré plusieurs observations, ainsi que la description des *Forceps* dont les *Chamberlains* ont fait tant de mystere. Mais les sentimens particuliers qu'il affiche dans certains endroits de ce Traité, ne s'accordent pas toujours avec les regles de pratique que l'expérience a dictées. En particulier, il ne regarde point l'obliquité de la matrice comme un des obstacles à l'accouchement, & il conseille d'extraire l'arriere-faix immédiatement après la sortie de l'enfant, par la crainte que la nature ne soit trop foible par elle-même, pour en opérer l'expulsion.

Reply to Douglas short account of the state of midwifry at London. Londres, 1737, *in*-8.

Treatise on the venereal disease. Londres, 1755, *in*-12. C'est un abrégé du livre d'*Astruc*, qui est intitulé: *De morbis venereis.*

CHAPUYS, (Claude) de Saint-Amour en Franche-Comté, vécut dans cette ville au commencement du XVII siecle. Il y exerça la Médecine suivant *Portal*,

mais *Haller* dit qu'il n'étoit que Chirurgien. On a de lui :

Traité des cancers, tant occultes qu'ulcérés. Lyon, 1607, in-12. C'eſt un Ouvrage rempli de formules, dont pluſieurs ſont compoſées d'arſenic ou de ſublimé corroſif, en vue d'enlever la tumeur par l'activité de ces remedes. Une cure établie ſur de pareilles drogues, n'annonce ni un Médecin bien éclairé, ni un Chirurgien qui connoît la nature du mal qu'il entreprend de guérir.

De infeliciſſimo ſucceſſu cauterii potentialis brachio applicati. Item de graviſſimo tumore brachii, ex cancro mamillæ progenitò. Oppenheimii, 1619, in-4. *Francofurti*, 1646, *in-folio*, avec les obſervations de *Fabrice Hildan.*

CHARAS, (Moyſe) ſavant Médecin, natif d'Uzès dans le Haut Languedoc, ſe diſtingua à Paris & ailleurs par ſon habileté dans la Pharmacie. Il exerça d'abord cette profeſſion à Orange, d'où il alla à Paris en vue d'y trouver un établiſſement plus avantageux. Son Traité de la thériaque le fit beaucoup conſidérer dans cette ville ; il s'y diſtingua même par la compoſition de cet antidote qu'il exécuta publiquement en préſence des Magiſtrats, des Médecins de la Cour, & de pluſieurs Membres de la Faculté. Il compoſa auſſi un Traité de la vipere, qui a été augmenté d'un poëme Latin ſur la deſcription anatomique de cet animal. Tout cela l'annonça ſi avantageuſement dans le monde, qu'il fut choiſi pour faire le cours de Chymie au Jardin Royal de Paris. Il s'acquitta de cette commiſſion avec honneur pendant neuf ans, & l'auroit fait plus long-tems, ſi ſon attachement à la Religion prétendue réformée ne l'eût obligé à abandonner cet emploi. Il prévint l'orage qui s'apprêtoit à gronder par l'Edit du 22 Octobre 1685 qui révoqua celui de Nantes ; il quitta la France & ſe retira en Angleterre, où Charles II le reçut avec bonté. Il demeura pendant cinq ans dans ce Royaume, & profita de ce tems pour étudier la Médecine & prendre le bonnet de Docteur en cette Science. Au ſortir de l'Angleterre, il paſſa en Hollande & pratiqua la Médecine avec tant de réputation à Amſterdam, que l'Envoyé d'Eſpagne, auprès des Etats Généraux, le ſollicita vivement de ſe rendre à Madrid. La ſanté chancelante de Charles II étoit le ſujet de ce voyage ; mais *Charas* témoigna toute ſa répugnance à l'entreprendre, par la crainte qu'il avoit de tomber en mains de l'Inquiſition. Indécis ſur le parti qu'il devoit préférer, cette crainte contrebalançoit encore la bonne envie qu'il avoit de paſſer en Eſpagne, lorſqu'il ſe rendit enfin aux ſollicitations de l'Envoyé qui le défraya lui & toute ſa famille juſqu'à Madrid.

Un préjugé, dont il guérit les Eſpagnols, c'eſt qu'en travaillant ſur les viperes, il leur démontra que c'étoit ſans fondement qu'ils croyoient que dans une étendue de douze lieues de pays autour de Tolede, ces animaux ne pouvoient plus nuire dès qu'ils avoient une fois mordu. Le peuple avoit tant de confiance au propos d'un Archevêque de cette ville, qui avoit aſſuré que ceux de ces reptiles qui auroient une fois jetté leur venin, en ſeroient privés pour toujours, que ces bonnes gens, victimes de leur crédulité, s'expoſoient volontairement au danger d'être mordus. *Charas* leur prouva que la prédiction de cet Archevêque, qui entretenoit leur ſécurité, étoit un conte fait à plaiſir. La Nobleſſe Eſpagnole goûta les raiſons de ce Médecin, & l'en eſtima d'autant

plus, qu'elle étoit déja prévenue en sa faveur du côté de ses connoissances chymiques. Mais comme la science fait des jaloux, celle de *Charas* lui suscita l'envie des Médecins de la Cour, qui le mirent à deux doigts de sa perte, en le dénonçant à l'Inquisition, où ils l'accuserent de professer la Religion prétendue réformée. Il fut emprisonné, par ordre de ce Tribunal, à l'âge de 72 ans, & il fut poursuivi par ses Juges avec tant de vigueur, que son attachement aux erreurs qu'il soutenoit, l'auroit mené loin, si au bout de quatre mois il ne les eût abjurées pour embrasser la croyance de l'Eglise Romaine. Il fit cet heureux pas plutôt par conviction que par crainte, il persista même toute sa vie dans la Religion Catholique; & dès qu'il fut libre, il s'empressa de retourner en France, où sa conversion le fit recevoir avec joie. Louis XIV daigna lui en témoigner sa satisfaction par une place qu'il lui fit donner dans l'Académie des Sciences. *Charas* ne survécut que peu d'années à son retour en France; il mourut à Paris le 17 Janvier 1698, à l'âge de 80 ans. On a de lui:

Pharmacopée Royale galénique & chymique. Paris, 1672, 1682, 2 vol. *in-8. Ibidem*, 1676, 1691, *in-4*. Cette derniere édition a été revue par l'Auteur. Lyon, 1693, *in-4*, 1752, 2 vol. *in-4*, avec plusieurs additions. Paris, 1753, *in-4*. En Anglois, 1678, *in-fol*. En Latin, Geneve, 1684, *in-4*.

Thériaque d'Andromaque. Paris, 1668, 1685, *in-12*.

Expériences sur la vipere. Paris, 1669, *in-8*. Il y donne une assez bonne Anatomie de cet animal, & décrit les follicules placées à la racine de ses dents; mais il n'admet point que c'est delà que vient le poison qui rend ses morsures si dangereuses. C'est sans raison qu'il prétend que la vipere ne nuit que quand elle est irritée, & qu'il contredit la plupart des expériences que *Rédi* a faites sur ce reptile.

Nouvelles expériences sur la vipere. Paris, 1672, 1678, *in-8*. Ces deux derniers Ouvrages ensemble, Paris, 1694, *in-8*. Le recueil de tous les Ecrits de *Charas* a paru en Latin à Geneve en 1684, trois tomes en un volume *in-4*.

CHARICLES, Médecin Grec, vécut vers l'an 37 de salut. *Tacite*, qui parle de lui au sixieme livre de ses Annales, dit que l'on connut que l'Empereur Tibere étoit sur sa fin par l'adresse d'un fameux Médecin nommé *Chariclès*, qui n'étoit pas Médecin de cet Empereur, mais qu'on appelloit quelquefois dans les consultations qui se faisoient sur sa maladie. Celui-ci, après avoir mangé avec le Prince, feignit de partir pour un voyage, lui prit la main comme pour la baiser, mais à dessein de lui tâter le pouls. Il ne put cependant le faire si adroitement que Tibere ne s'en apperçut; mais soit qu'il en fut offensé ou non, & peut-être pour mieux cacher son dépit, il ne fit rien paroître; au contraire, il fit encore couvrir la table, y demeura plus long-tems qu'il n'avoit coutume, comme pour mieux régaler son ami qui étoit sur le départ. *Charicles* n'eut pas plutôt quitté Tibere, qu'il assura Macron que l'Empereur n'avoit plus que deux jours à vivre & que son pouls déclinoit sensiblement. *Tacite* ajoute que le 16 Mars (ce qui pouvoit être la fin du terme que *Charicles* avoit marqué) Tibere tomba en défaillance, en sorte qu'on crut qu'il étoit mort; mais qu'étant revenu à lui, Macron le fit étouffer à force de couvertures.

CHARIN. Voyez CARIN.

CHARLES, (René) Professeur Royal de la Faculté de Médecine en l'Université de Besançon, étoit du village de Prény-sur-Moselle, où il naquit au commencement de ce siecle. On met sa mort en 1752. Les Ouvrages que ce Médecin a donnés au public, font voir qu'il étoit attentif à observer le cours des maladies; il a aussi écrit sur les eaux minérales. Voici les titres de ses Ouvrages :

Quæstiones medicæ circa thermas Borbonienses. Vesuntione, 1721, *in*-8. Il en donna la traduction imprimée à Besançon en 1749, *in*-12, sous le titre de *Dissertation sur les eaux de Bourbonne.*

Quæstiones medicæ circa acidulas bussanas. Vesuntione, 1738, *in*-8.

Observations sur les cours de ventre & la dyssenterie. Besançon, 1741, *in*-4.

Observations sur les différentes especes de fievres & de pleuréfies. Besançon, 1743, *in*-8.

Lettre à un Curé de la campagne sur la toux & les rhumes épidémiques. 1743.

Observations sur la maladie contagieuse qui regne en Franche-Comté parmi les bœufs & les vaches. Besançon, 1744, *in*-4.

Quæstiones medicæ circa fontes Plumbariæ. Vesuntione, 1745, *in*-8.

La Bibliotheque physique de la France par feu M. *Louis-Antoine-Prosper Hérissant*, Médecin de la Faculté de Paris, annonce des *Mémoires manuscrits pour servir à l'Histoire des plantes d'Auvergne, & principalement de celles qui croissent aux environs de Gannat en Bourbonnois.* Ces Mémoires qui sont de M. *Charles* le fils, Médecin Botaniste, avec des additions de M. *Charles* le pere & de M. *Chomel*, sont passés entre les mains de MM. *Le Monnier* & *Bernard de Jussieu.* La Société Littéraire de Clermont-Ferrand a acheté des héritiers de M. *Charles* un recueil de plantes seches, conservées entre des feuilles de papier & dans des boëtes. Les plantes que cet Herbier contient, ont été en plus grande partie cueillies sur les montagnes d'Auvergne. Les mêmes héritiers ont aussi cédé à la Société quelques Manuscrits du même Auteur, qui sont des catalogues de ces plantes.

CHARLETON (Gautier) naquit le 2 Février 1619, à Sheptonmalet, dans le Comté de Sommerset en Angleterre. Il fut reçu au College de la Magdeleine à Oxford en 1635, & après y avoir achevé son Cours de Philosophie, il se tourna du côté de la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur au mois de Février 1642. Peu de tems après, le Roi Charles I qui connoissoit son mérite, le mit au nombre de ses Médecins ordinaires, mais lorsque le parti de ce Prince commença à avoir du dessous dans la guerre civile suscitée par les Ecossois & les Parlementaires d'Angleterre, *Charleton* se retira à Londres, où il se fit aggréger au College Royal & pratiqua la Médecine. Après le rétablissement du Roi Charles II, il entra dans la Société Royale de Londres, & le 30 Septembre 1689, il fut élu Président du College des Médecins de cette capitale. La dignité avec laquelle il remplit les devoirs de cette charge, le fit beaucoup considérer; mais il quitta Londres en 1691, pour se retirer dans l'isle de Jersey, où il vi-

voit encore en 1695. Il y a apparence qu'il mourut peu de tems après. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin, qui font assez voir son goût pour les systêmes ; il y a adopté la théorie de *François Glisson*, de *George Ent*, de *Thomas Willis*, & de la plupart des autres Médecins Anglois de son siecle. Voici la notice de ces Ouvrages :

Spiritus Gorgonicus vi suâ saxiparâ exutus, sive, de causis, signis & sanatione Lithiaseos Diatriba. Lugduni Batavorum, 1650, *in*-8. Selon lui, c'est à la combinaison des particules terrestes & salines qu'on doit rapporter la production des pierres des reins & de la vessie. Quant aux remedes, il les cherche dans la Chymie, & sur-tout dans les Ecrits de *Van Helmont*, d'où il a tiré les graines de carotte sauvage & le suc de bouleau, qu'il vante comme spécifiques dans cette cruelle maladie. Cet Ouvrage est encore rempli de quantité de formules, toutes aussi peu efficaces que les remedes de *Van Helmont*.

Exercitationes physico-medicæ, sive, œconomia animalis novis in Medicina hypothesibus superstructa & mechanicé explicata. Londini, 1658, *in*-12. *Amstelodami*, 1659, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1678, *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1681, *in*-12. On a ajouté à la derniere édition un traité de *Guillaume Cole*, intitulé : *De secretione animali cogitata.* Cet Ouvrage de *Charleton* a paru en Anglois à Londres en 1659, *in*-4, sous le titre de *Natural history of nutrition, life and voluntary motion.* A travers les bonnes choses qu'on y trouve, on remarque que l'Auteur avoit des sentimens bien particuliers sur différens points de l'économie animale. Il ne croit pas que les arteres communiquent immédiatement avec les veines ; il admet des espaces intermédiaires. Il a adopté le systême de l'explosion du sang pour expliquer le mouvement du cœur. Il prétend que la principale cause des secrétions réside dans la différente configuration & dans la différente grandeur des pores & des trous par lesquels le sang passe. Il dit que dans l'inspiration, il se fait un vuide dans la poitrine, qui détermine les poumons à se dilater. Il avance que l'enfant respire dans le ventre de sa mere : mais il n'a plus aujourd'hui aucun partisan des ses opinions.

Exercitationes Pathologicæ, in quibus morborum penè omnium natura, generatio, causæ, ex novis Anatomicorum inventis sedulò inquiruntur. Londini, 1661, *in*-4.

Dissertationes duæ, de anatome cerebri pueri de cœlo tacti, & altera de proprietatibus cerebri humani. Ibidem, 1665, *in*-4. Ce Médecin y fait plusieurs remarques sur la description que les Anatomistes ont donnée du cerveau, il la censure même en plusieurs endroits ; cependant il avoue qu'il a disséqué peu de cadavres humains.

Onomasticon Zoinon plerorumque animalium differentias & nomina propria pluribus linguis exponens. Cui accedunt mantissa anatomica & quædam de variis fossilium generibus. Londini, 1668, 1671, *in*-4. *Oxonii*, 1673, *in-fol. minori. Ibidem*, 1677, *in-folio*, sous le titre d'*Exercitationes de differentiis & nominibus animalium.* Il y divise les animaux en classes, en genres & en especes, mais sans caractere distinctif. On y trouve des planches qui représentent les oiseaux, quelques dissections de poissons, & un catalogue des Fossiles qui mériteroit une place dans l'histoire des Minéraux, si nous n'avions rien de mieux sur cette matiere.

De scorbuto Liber singularis, cui sub finem accedit epiphonema in Medicastros. Londini, 1672, *in*-8. *Leidæ*, 1672, *in*-12. Il appuie beaucoup sur la division du scorbut en différentes especes, auxquelles il adapte une méthode curative particuliere.

Inquiſitiones medico-phyſicæ de cauſis catameniorum ſive fluxûs menſtrui, necnon uteri rheumatiſmo ſive fluore albo; in quibus etiam nervosè probatur ſanguinem in animali fermenteſcere nunquam. Londini, 1685, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-12. Il explique aſſez mal les cauſes du flux menſtruel, qu'il rapporte au ſuc alimentaire dégénéré, lequel, croupiſſant dans la matrice, irrite ce viſcere à des tems réglés.

Charleton a auſſi donné quelques Ouvrages en Anglois. *Three Anatomic Lectures &c.* Londres, 1684, *in*-4. La premiere de ces trois leçons anatomiques concerne le mouvement progreſſif du ſang par les arteres & les veines; la ſeconde, la ſtructure organique du cœur; la troiſieme, les cauſes efficientes des battemens du cœur. *Inquiries into human nature in VI prelections.* Londres, 1680, *in*-4. On y trouve trois diſſertations ſur la nutrition, & trois autres ſur la vie, la fievre & le mouvement muſculaire. Ce Médecin a publié différens Ouvrages & pluſieurs traductions en Anglois, dont la plupart ne ſont pas de mon ſujet.

CHARMES (LES) ſont des moyens illégitimes de guérir les maladies; l'Idolâtrie leur a donné naiſſance, la crédulité des peuples en a ſoutenu le cours, des guériſons qu'on ne devoit attribuer qu'au hazard, en ont accrédité la pratique. Les charmes ont été joints à la Médecine long-tems avant l'*Eſculape* Grec qui en faiſoit grand cas : il y a même apparence qu'ils ſont de date preſque auſſi ancienne que l'idolâtrie. Quant à la maniere dont cet abus s'eſt introduit, & aux raiſons qui ont fait que l'on s'en eſt laiſſé prévenir, il eſt croyable que l'amour de la vie & de la ſanté en a été le principe. Les hommes, voyant que les autres moyens qu'ils avoient pour ſe tirer des maladies, étoient ſouvent inutiles, ceſſerent d'avoir autant de confiance aux remedes naturels, s'attacherent à tout ce qui ſe préſenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur en impoſer. Ils ſe laiſſerent d'autant plus facilement perſuader à admettre les moyens ſuperſtitieux, qu'ils s'imaginerent que s'ils ne faiſoient pas de bien, du moins ne feroient-ils pas de mal. Ceux qui ont ſoutenu que ces moyens étoient ſans vertu & ſans force, ont eu beau raiſonner; tout ce qu'ils en ont dit, n'a pu empêcher l'établiſſement de leur uſage. Il a ſuffi que quelques perſonnes cruſſent en avoir reçu du ſoulagement, pour engager les autres à y recourir; il a même pu arriver que ce ſoulagement ait été effectif, puis que la force de l'imagination ſupplée quelquefois à celle qui manque aux remedes. Si l'on ajoute à cela deux autres conſidérations, l'une que ces remedes ne ſont, ni rebutans, ni douloureux, comme les remedes ordinaires; la ſeconde, que la Religion les autoriſoit & que les Miniſtres du culte des faux dieux étoient ſouvent les premiers à les conſeiller; on conviendra qu'il n'en fallut pas davantage pour déterminer le peuple à s'en ſervir, & que les exemples qu'il prétendit avoir vus de leurs bons effets, ſuffirent pour en étendre l'uſage.

C'eſt ainſi que les charmes & les enchantemens ſe ſont introduits dans la Médecine; ils s'y ſont même établis avec tant d'empire, que toutes les nations les ont pratiqués comme à l'envi l'une de l'autre. Les Païens ne ſont pas les ſeuls qui aient ajouté foi à cette eſpece de remedes; les peuples qui ont été honorés de la connoiſſance du vrai Dieu, ſe ſont laiſſés entraîner par le mauvais exemple des Idolâtres. Ceux même qui ont paſſés pour les plus ſages, de quelque Religion qu'ils aient été, n'ont pas moins donné dans cette erreur que le ſimple peuple;

& quoiqu'il y ait eu de tout tems des gens qui s'en font moqués, le regne de la fuperftition s'eft hautement foutenu jufqu'à la fin du XV fiecle.

On charmoit quelquefois les maladies par de fimples paroles, ou par certains mots qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverfes cérémonies. On appelloit ces paroles ou ces mots *Carmina* ou *incantamenta*; ces paroles étoient ordinairement en vers & on les récitoit comme en chantant. Ce n'eft pas qu'on ne fe fervît auffi de la profe, & même qu'on n'employât des mots barbares ou qui ne fignifioient rien, & que ceux qui les prononçoient, n'entendoient pas mieux que les perfonnes pour qui la cérémonie fe faifoit. Quand on écrivoit ces mots fur de certaines chofes qu'on attachoit au corps du malade ou qu'on lui faifoit porter, ces charmes étoient appellés *Amulettes*. Voyez ce mot.

Les lumieres de la Philofophie n'ont pas toujours éclairé les hommes fur les effets qu'ils attribuoient aux charmes; les plus fages d'entre eux les ont attendus avec la même confiance que les plus ignorans du peuple. *Caton*, ce Romain qui haïffoit fi fort la Médecine des Grecs, approuvoit extrêmement les remedes fuperftitieux. Voici comme il s'y prenoit pour guérir une luxation ou une fracture: *Luxum fi quod eft hâc cautione fanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV aut V longam. Mediam diffinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries aftataries diffunapiter, ufque dum coeant. Ferrum infuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit, id manu prende, & dextra finiftra præcide. Ad luxum aut fracturam alliga, fanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hôc modô, huat, hanat, huat, ifta pifta fifta, domiabo, damnauftra & luxato. Vel hôc modô, huat, huat, haut, ifta fis tar fis ardannabondunnauftra.* Au Traité *De re ruftica*, Chapitre CLX.

Cet exemple fuffit pour faire voir la façon d'agir des Anciens, & pour prouver à quel point étoit monté chez eux l'empire de la fuperftition dans la cure même des maladies qui ne peuvent être guéries que par l'opération de la main. Aujourd'hui que les charmes font défendus par la Religion, que la raifon les profcrit, que l'expérience les défavoue, il eft bien furprenant de voir encore ces moyens en ufage. Le peuple le moins inftruit n'eft point le feul qui donne dans ce travers; on voit des perfonnes de naiffance, à qui l'éducation & les connoiffances qu'elles en ont tirées, n'ont pu encore deffiller les yeux, puifqu'elles vantent des moyens de guérifon, qui devroient au moins être regardés comme inutiles, fi la Religion ne les avoit hautement déclarés fuperftitieux.

CHARMETON (Jean-Baptifte) fut reçu Maître en Chirurgie au College de Lyon en 1743. Il eft paffé de la charge de Chirurgien de l'Hôpital général de la même ville, à celle de Démonftrateur d'Anatomie, qu'il remplit aujourd'hui; fes talens l'ont fait entrer dans l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. On a de lui un *Effai théorique & pratique fur les écrouëlles*. Avignon, 1752, *in*-12. Lyon 1775, *in*-12. Il y vante beaucoup l'ufage du Mercure.

CHARMIS, Médecin natif de Marfeille, vécut à Rome fous Néron. Il accufa d'ignorance tous les Médecins qui avoient paru avant lui, condamna la

méthode ordinaire de guérir, & entre autres uſages, celui des bains chauds, auxquels il préféroit en tout tems & même au cœur de l'hyver, les bains d'eau froide. C'étoit-là ſon principal ſecret. Ce remede n'étoit cependant pas nouveau, puiſque *Muſa* & *Euphorbus* l'avoient pratiqué long-tems avant lui. Quoiqu'il en ſoit, *Charmis* ſut ſi bien perſuader ſon monde, qu'il ſe trouva, dit *Pline*, des vieillards conſulaires qui ſe faiſoient gloire d'être vus tout roides de froid au ſortir de l'eau. Il ſavoit encore ſi bien ſe faire payer, qu'il amaſſa beaucoup de biens. *Pline* ajoute qu'il exigea une fois d'un malade, qui étoit de quelque Province de l'Empire Romain, la ſomme de deux cens grands Seſterces, c'eſt-à-dire, environ 20000 livres de France.

Theſſalus & *Crinas* partageoient entre eux la faveur & la confiance des Romains, lorſque *Charmis* ſe rendit dans la capitale du monde. Tous trois s'annoncerent plus en charlatans qu'en vrais Médecins; & le ſyſtême particulier, que chacun d'eux s'étoit formé, ſéduiſit des eſprits curieux de nouveautés, & ſervit également à les enrichir.

CHARPENTIER, (Jacques) Médecin & Profeſſeur Royal en Philoſophie, étoit de Clermont en Beauvoiſis, où il naquit dans une honnête famille. Il fut élevé à Paris, & après y avoir fait ſon Cours d'Humanités, il s'attacha pendant cinq ans à l'étude de l'Eloquence. Il paſſa enſuite à celle de la Philoſophie, & il y fit tant de progrès, qu'on le nomma pour enſeigner cette Science au College de Bourgogne. Ses leçons lui procurerent tant de réputation, que jamais on ne vit de concours d'Ecoliers ſi prodigieux. Il s'en préſentoit de toute nation & en ſi grande foule, qu'une partie de la rue en étoit pleine, même dans les tems les plus fâcheux de l'année. Après avoir régenté la Philoſophie pendant ſeize ans, il reprit ſes études de Médecine, & fut admis au Doctorat dans la Faculté de Paris, dont il fut élu Doyen en Novembre 1568 & continué en 1569. Après ſon Doctorat, il obtint une place de Médecin du Roi & la Chaire Royale de Philoſophie. Dans ce dernier poſte, il défendit, peut-être avec trop de chaleur, les Ouvrages & la doctrine d'*Ariſtote* contre ce fameux *Pierre Ramus*, qui prétendoit que la lecture des écrits de ce Philoſophe étoit capable de jetter dans l'erreur. *Charpentier* a travaillé long-tems ſur *Ariſtote* qu'il a enrichi de Commentaires & de notes ſavantes, dont on s'eſt ſervi depuis avec utilité dans les Ecoles. Cet habile homme tomba dans une mélancholie que rien ne put diſſiper & qui le plongea dans la phthiſie, dont il mourut au mois de Janvier 1574. Claude-Henri Gozius fit ſon oraiſon funebre; elle eſt jointe au recueil des vers qu'il compoſa à ſa louange, parmi leſquels on remarque cette épitaphe :

DEO SERVATORI AC POST. MEM. S.

Bonas qui Artes bonus colis adverte ad hoc ſaxum oculos Viator,

Et bonorum infortunium diſce ſtudiorum.

JACOBUS CARPENTARIUS BELLOVACUS CLAROMONTANUS

Cum unus omnes doctrinæ partes ornaviſſet,

Viamque

Viamque ad immortalitatem affectasset,
Animi dolore absumptus est,
Quod nulla ratio superesse videbatur quâ mortalibus prodesse posset.
Hoc tantùm tecum cogitato,
Ut ubi Rei Litterariæ calamitatem acerbissimam eluxeris,
Piis hominis manibus benè precator.
Opt. ornatiss. viro Famil. & Aud. mœst.
P. P.

Le catalogue de la Bibliotheque de M. *Falconet* met les Ouvrages suivans sous le nom de *Jacques Charpentier* ou *Carpentarius.*

Descriptio universæ naturæ ex Aristotele. Parisiis, 1562, *in-4.*

De methodo. Ibidem, 1564, *in-4.*

Orationes contra Ramum. Ibidem, 1566, *in-8.*

Epistola in Alcinoum Platonicum. Ibidem, 1569, *in-8.*

Orationes IV. Ibidem, 1569, *in-8.*

Libri XIV qui Aristotelis esse dicuntur, de secretiore parte divinæ sapientiæ secundùm Ægyptios, ex versione Jac. Carpentarii. Ibidem, 1572, *in-4.*

Comparatio Platonis cum Aristotele in universa Philosophia. Ibidem, 1573, *in-4.*

CHARRIERE, (Joseph DE LA) Médecin & Chirurgien de ce siecle, étoit d'Annecy en Savoye. Il demeura à Paris pendant plusieurs années, n'ayant d'autre objet que de se former dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Il fit assez de progrès dans l'une & dans l'autre, & retourna ensuite dans sa patrie, où il soutint, par ses talens, la réputation que ses Ouvrages lui ont méritée. Il a écrit :

Traité des opérations de Chirurgie. Paris, 1690, 1692, 1706, 1721, 1727, *in-12.* En Allemand 1700, *in-8.* En Anglois, Londres, 1705, *in-8. Jean-Daniel Schlichting* a mis ce Traité en Hollandois, avec une préface de sa façon. L'Auteur donne la théorie de chaque maladie, avant que de parler de l'opération qu'il convient de pratiquer pour la guérir ; mais il entre dans si peu de détail sur la méthode d'opérer, que son Ouvrage n'est plus rien aujourd'hui, en comparaison de ceux que nous avons sur cette matiere.

Anatomie nouvelle de la tête de l'homme. Paris, 1703, *in-12.* Il s'étend sur le méchanisme du mouvement musculaire & sur les sens ; il traite de la structure des os & des phénomenes de la salive ; il décrit les os de la tête & le cerveau ; mais on remarque visiblement que tout ce qu'il dit est d'emprunt. Il a copié *Vieussens* dans la description des nerfs, & pour le reste, il a répété ce qu'il avoit entendu de ses Maîtres ou lu dans les Ouvrages des Anatomistes les plus célebres.

CHARTIER (René) étoit de Vendôme, suivant la plus commune opinion & même suivant la notice des Médecins de Paris, par M. *Baron* ; mais *Duval* le dit natif de Montoire, petite ville du Vendomois. Il eut beaucoup de goût pour l'étude, & lorsqu'il enseignoit les Belles-Lettres à Angers, il s'appliqua en même tems à la Jurisprudence & à la Médecine. Ces

Sciences lui plaifoient également, car il continua de s'en occuper pendant le féjour qu'il fit à Bordeaux & à Bayonne, au fortir d'Angers ; il y joignit même les Mathématiques. Jufques là *Chartier* n'avoit fait que des études fans but ; il fe décida enfin pour la Médecine, & s'y livra avec tant d'ardeur dans les Ecoles de Paris, qu'il obtint le bonnet de Docteur le 14 Août 1608. Peu de tems après, la Faculté le nomma fucceffivement Profeffeur de Chirurgie & de Pharmacie ; il enfeignoit cette derniere l'an 1610. En 1612, il fut fait Médecin des Dames de France, & Médecin ordinaire du Roi en 1613.

En 1617, il fuccéda à *Etienne De la Font*, Profeffeur de Chirurgie au College Royal, qui avoit donné fa démiffion à caufe de fes infirmités. *Chartier* ceffa lui-même fes leçons au bout de fix ou fept ans, parce qu'il fe trouvoit furchargé par d'autres occupations, & que fon état de Médecin des Dames de France l'obligea de les fuivre en Efpagne, en Savoye & en Angleterre, au tems de leur mariage avec les Souverains de ces différens pays. Revenu de fes voyages, il ne reprit point fes leçons ; il fe livra entierement à la pratique qu'il fit à Paris avec une réputation étonnante. On dit qu'il étoit à cheval dans les rues de cette ville, lorfqu'il fut attaqué de l'apoplexie qui le mit au tombeau le 29 Octobre 1654, à l'âge de 82 ans. Il fut enterré à Saint Germain l'Auxerrois.

Chartier s'étoit appliqué de bonne heure à l'étude d'*Hippocrate* & de *Galien*, & il affure qu'il n'avoit jamais rien fait de fatisfaifant en Médecine que d'après leurs préceptes. Le goût particulier & l'efpece de paffion qu'il avoit pour ces deux Auteurs, lui firent bientôt connoître le dommage que l'injure des tems, les copiftes & les traducteurs leur avoient caufé. Entraîné par l'envie de le réparer, il eut le courage d'entreprendre une édition complette des Ouvrages d'*Hippocrate* & de *Galien* ; mais il s'y ruina au point qu'il ne put l'achever, après y avoir dépenfé cinquante mille écus. Voici le titre de cette édition :

Magni Hippocratis Coi & Claudii Galeni Pergameni univerfa quæ extant opera. Renatus Charterius Vindocinenfis, Doctor Medicus Parif., Regis chriftianiffimi Conf. Medicus, ac Profeffor ord., plurima interpretatus, univerfa emendavit, inftauravit, notavit, auxit, fecundùm diftinctas Medicinæ partes in tredecim tomos digeffit, & conjunctim Græcè & Latinè primus edidit ; aftruxit & Medicam fynopfim, rerum his in operibus contentarum indicem. Lutetiæ Parifiorum, 1639, *in-folio*. Comme *Chartier* avoit fon Ouvrage prêt, il n'a pas gardé l'ordre des tomes en les faifant imprimer. Des dix volumes qui ont été publiés de fon vivant, les fix premiers, le huitieme & le treizieme ont paru en 1639, le feptieme & l'onzieme en 1649. Quant aux trois autres, favoir les neuvieme, dixieme & douzieme, ils n'ont paru qu'en 1679 chez André Pralard ; mais tout le refte étoit forti de l'Imprimerie Royale. *Charles du Gard*, Avocat de Paris & Procureur Général au Grand Confeil, Gendre de *Chartier*, fe chargea de faire paroître les trois tomes qui manquoient pour compléter l'Ouvrage. MM. *Blondel* & *Le Moine*, Docteurs de la Faculté de Paris, fe prêterent généreufement & contribuerent de leurs foins & de leurs lumieres à l'exactitude de l'édition. L'Ouvrage total eft donc compofé de treize tomes, qu'on fait ordinairement relier en neuf volumes.

Cette édition des Œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien* doit être préférée à toutes les précédentes qui ont paru en Grec & en Latin, soit à Venise, soit à Bâle, &c. *Chartier* a conféré le texte Grec sur les anciennes éditions & sur les manuscrits de la Bibliotheque du Roi de France & du Président de Mesmes. La traduction Latine qui est à côté du Grec, a été corrigée presque mot à mot; & l'Editeur a si bien rangé les Ouvrages de ces deux Chefs de la Médecine, que, dans chaque volume, on trouve les Traités qu'ils ont composés sur la même matiere. Quoique cette édition soit augmentée de plusieurs Ouvrages qui n'avoient pas encore paru, l'ordre nouveau que *Chartier* y a mis, ne fait qu'un seul corps des Œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien*. Il est à remarquer qu'on trouve dans le douzieme tome plusieurs planches & figures qui nous font connoître la Chirurgie des Anciens, & qui nous apprêtent à juger de l'étendue des découvertes immenses qu'on a faites dans cet Art depuis *Hippocrate* & *Galien*, son Commentateur.

On doit encore à *Chartier* les éditions suivantes :

Ludovici Dureti Scholia ad Jacobi Hollerii Librum de morbis internis. Parisiis, 1611, *in*-4.

Bartholomei Perdulcis universa Medicina. Ibidem, 1630, *in*-4.

CHARTIER, (Jean) fils du précédent, étoit de Paris. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville en 1634, & mourut en Juillet 1662, à l'âge de 52 ans. On a de lui :

Palladii de febribus concisa synopsis. Parisiis, 1646, *in*-4. C'est une traduction du Grec, qui porte en titre que *Chartier* étoit alors Conseiller Médecin du Roi & Professeur ordinaire.

La science du plomb sacré des Sages ou de l'antimoine, où sont décrites ses rares & particulieres vertus, puissances & qualités. Paris, 1651, *in*-4. Cet Ouvrage ralluma la querelle sur l'antimoine plus vivement que jamais. Il indisposa d'autant plus la Faculté de Paris, qu'il attaquoit sans ménagement les opinions des vieux Docteurs, qu'il affichoit même leur ignorance par la figure hiéroglyphique qui se voit au frontispice de ce petit Traité, avec ces vers :

Le hibou fuit la clarté vivifique :
Et bien qu'il ait lunettes & flambeaux,
Il ne peut voir les secrets les plus beaux
De l'antimoine & du vin émétique.

Gui Patin attribue mal à propos cet Ouvrage à un Ecossois nommé *Davisson*, puisque le nom de *Jean Chartier* se trouve au titre qu'en a donné M. *Goulin* dans ses Mémoires.

CHARTIER, (Philippe) autre fils de *René*, naquit à Paris vers l'an 1633. Il suivit la profession de son pere, se mit sur les bancs de la Faculté de sa ville natale, & reçut le bonnet de Docteur en 1656. Ce fut par concours qu'il obtint une Chaire au College Royal, & par protection qu'il devint Médecin ordinaire du Roi. *Gui Patin* parle assez mal de *Philippe Chartier*; mais son témoignage est suf-

pect à bien des égards. Il l'est, en particulier, au sujet de l'antimoine, contre lequel *Patin* étoit prévenu jusqu'à l'animosité, pendant que notre Médecin en faisoit l'éloge, à l'exemple de son frere. On dit que *Philippe* fut rayé du tableau de la Faculté, pour s'être déclaré partisan de l'antimoine. Sensible à cet outrage, il intenta un procès à sa Compagnie, mais il n'en vit point la fin; car il mourut le 25 Août 1669, âgé d'environ 36 ans, peu de jours avant celui qui étoit fixé pour le jugement de son procès. L'Ouvrage que nous venons de donner à *Jean Chartier* & qui traite de l'antimoine, a été mis sur le compte de *Philippe*; mais il n'est point probable qu'un jeune homme de dix-huit ans, tel qu'il étoit au tems de la publication de ce Traité, ait assez connu le mérite de l'antimoine pour en écrire, ou qu'il ait été assez osé pour attaquer les principaux Membres de la Faculté dans laquelle il avoit dessein d'entrer, & où il entra, en effet, comme Bachelier en 1654, ensuite de la demande de son pere.

CHASTANET (Léonard) naquit le 24 Novembre 1715 à Mussidan, petite ville du Haut-Périgord. Après de bonnes études de Chirurgie dans le lieu de sa naissance, à Bordeaux & à Paris, il fut envoyé, en 1738, à l'Hôpital Militaire de Lille en Flandre, où il servit en qualité d'Eleve; il en devint Chirurgien Aide-Major en 1744. Il fut ensuite employé, au même titre, dans les Armées Françoises, & à son retour à Lille, il se fit recevoir à la Maîtrise. Il tient aujourd'hui un rang honorable dans cette ville; ses talens lui ont mérité la survivance de la place de Chirurgien-Major de l'Hôpital Militaire, & le titre de Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie. On a de lui:

Lettre à M. Cambon, premier Chirurgien de la Princesse Charlotte de Lorraine, pour servir de réfutation à une Lettre de Vandergracht, Chirurgien & Lithotomiste pensionné pour la ville de Lille. Brochure *in*-8, sans indication de lieu, ni d'Imprimeur.

Lettres sur la Lithotomie. Londres, (Paris) 1768, *in*-8. Elles tendent à prouver la supériorité du lithotome caché sur tous les autres instrumens qui ont été inventés pour l'opération de la taille, à l'appareil latéral. C'est autant par attachement au Frere *Côme*, que par conviction de la bonté de sa méthode, que MM. *Chastanet* & *Cambon* ont préconisé le lithotome caché, dont ils ont fait si souvent usage avec d'heureux succès. Cet instrument ne pouvoit manquer de réussir en des mains aussi adroites que les leurs.

CHASTEL. (Honoré DU) Voyez CASTELLAN.

CHASTELAIN. Il y eut plusieurs Médecins de ce nom dans la Faculté de Montpellier.

Mathieu Chastelain d'Agde, ville de France dans le Bas-Languedoc, fut admis au grade de Docteur en 1652, & reçu survivancier de *Siméon Courtaud*, son beau-pere, en 1658. Il mourut l'année suivante, avant *Courtaud*.

Jean Chastelain, frere de *Mathieu*, étoit aussi natif d'Agde. Il reçut le bonnet de Docteur en 1656, obtint, le 26 Avril 1669, des provisions à la chaire vacante par le décès de *Pierre Sanche* le fils, devint Doyen de la Faculté en 1694, & mourut en 1715.

Son fils aîné, nommé *Pierre*, fut reçu Docteur en 1693; mais s'étant un peu dérangé & ayant déplu à son pere, il passa dans les Colonies Françoises de l'Amérique. L'amour paternel plaida pour lui. *Jean Chastelain*, se sentant vieux & persuadé que l'âge avoit mûri son fils, le fit revenir, & en 1708, il lui procura des provisions à sa Chaire. Il n'y monta jamais; car il mourut en 1711 avant son pere. Celui-ci fit alors venir d'Agde son second fils, *Jacques*, qui étoit Chanoine de la cathédrale, mais sans être dans les Ordres. Il le mit sur les bancs, le fit recevoir Docteur, & lui procura la survivance pour la Chaire qu'il occupoit. *Jacques* en a joui depuis 1715 jusqu'en 1725, qui est l'année de sa mort.

Jean Chastelain avoit beaucoup d'esprit, beaucoup de savoir, & il écrivoit bien. Son emploi lui plaisoit, il aimoit les écoliers & ne s'ennuyoit pas avec eux. Plein de zele pour la Faculté, il étoit occupé de tout ce qui pouvoit lui faire honneur. Il a commencé à étudier la Médecine dans le conflict des anciennes & des nouvelles opinions, mais il n'a pas bien réglé le rang qu'il leur falloit assigner. D'ailleurs, la vivacité de son esprit & la multiplicité de ses lectures faisoient qu'il n'étoit pas fixé dans ses sentimens & qu'il en changeoit souvent. Il m'a pourtant dit, poursuit *Astruc* dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Montpellier, qu'il étoit le premier qui eût soutenu la circulation dans les écoles, malgré l'éloignement que *Michel Chicoyneau* marquoit pour toutes les nouvelles découvertes. Une Faculté aussi célebre auroit-elle tardé aussi long-tems à se rendre à l'évidence de la démonstration que *Harvée* publia en 1628? Prit-on la date de l'assertion de *Chastelain*, de son Doctorat en 1656? Auroit-il fallu 28 ans pour que l'importante découverte de la circulation subjuguât les esprits des Docteurs de Montpellier? Il faut en croire *Astruc*; mais cette anecdote ne fait point honneur à cette Faculté.

Je ne connois point, ajoute le même Historien, d'Ouvrage imprimé de ce Professeur, qu'un petit *Traité des convulsions* ou vapeurs hystériques qu'il n'a jamais avoué, & qui étoit un Ouvrage de sa jeunesse & peu digne de lui; mais il avoit des cahiers sur toute la Médecine, bien écrits, pleins de savoir, & qui auroient été très-dignes de voir le jour, s'ils ne s'étoient pas un peu trop sentis de la vivacité du génie de l'Auteur, de son incertitude dans ses opinions & de la *versatilité* de son esprit. Il y a une édition du Traité des convulsions de Paris, 1691, *in*-12.

CHÂTEL. (Pierre DU) Voyez CASTELLAN.

CHAULIEU. (Gui DE) Voyez CAULIAC.

CHAUMETTE, (Antoine) Chirurgien du XVI siecle, intime ami de *Rondelet*, étoit de Vergesac, petit village dans le Vélay. Il s'établit au Puy, ville capitale de cette contrée, où il exerça sa profession avec honneur.

Il nous apprend lui-même qu'il avoit fait de bonnes études, & qu'il s'étoit appliqué à la Médecine, avant que de se déterminer pour la Chirurgie. Il ajoute même dans la préface de son *Enchyridion*, qu'il avoit étudié la premiere dans l'Université de Montpellier sous *Guillaume Rondelet* & *Antoine Saporta*, les deux plus habiles Professeurs de ce tems là; qu'il étoit venu ensuite à Paris & qu'il avoit

continué ses études de Médecine sous *Jacques Sylvius*, Professeur au College Royal, & sous plusieurs autres Médecins célebres; qu'il avoit fait sous ces différens Maîtres d'excellens recueils dont il se servit quand il entreprit de composer son abrégé de Chirurgie; enfin, que ses occupations ou sa mauvaise santé ne lui permettant point de mettre la derniere main à son Ouvrage, il l'avoit confié à *Adam Fontaine*, savant Médecin & homme très-versé dans toutes les Sciences, qui le retoucha. Cet Ouvrage, qui s'étend davantage sur les formules & l'application des médicamens, que sur les observations capables d'avancer les progrès de l'Art, a été plusieurs fois imprimé avec un petit Traité sur la cure des maux vénériens. L'Auteur y loue beaucoup le mercure dans le traitement de la vérole, & il assure qu'il en a fait un usage autant utile que fréquent, quand les remedes ordinaires ne lui avoient pas réussi. Voici le titre sous lequel son abrégé de Chirurgie a paru.

Enchyridion chirurgicum, externorum morborum remedia, tum universalia, tum particularia brevissimè complectens. Quibus morbi venerei curandi methodus probatissima accessit. Parisiis, 1560, 1564, 1567, *in*-8. *Lugduni*, 1570, 1588, *in*-12, avec les figures des instrumens de Chirurgie. *Patavii*, 1593, *in*-4, 1594, *in*-8. *Basileæ*, 1621, 1634, *in*-8. *Aureliæ*, 1621, *in*-8. *Ibidem*, 1626, *in*-8, avec un *Enchyridion practico-medico-chirurgicum* d'un Auteur incertain. *Lugduni*, 1627, *in*-8. *Genevæ*, 1627, 1644, 1659, *in*-8. En Italien, à Venise, 1605, *in*-8. En François, Lyon, 1600, *in*-12. En Hollandois, à Amsterdam, 1640, *in*-8, de la traduction de *Gisbert Coets*.

CHEMNITIUS (Jean) naquit à Brunswick en 1610. Son goût le porta à l'étude de la Médecine, & il s'y appliqua à Leipsic, à Jene & à Padoue. Ce fut dans l'Université de la derniere ville qu'il prit le bonnet de Docteur. D'abord après l'avoir reçu, il passa en Angleterre, où il suivit les plus célebres Professeurs de la Faculté d'Oxford. Delà il revint dans sa patrie, & il y fit son unique affaire de la pratique de son Art, qu'il exerça avec honneur jusqu'à sa mort arrivée le 30 Janvier 1651. On a de lui un Ouvrage posthume, sous ce titre :

Index plantarum circa Brunsvigam trium ferè milliarium circuitu nascentium, cum appendice iconum. Brunsvigæ, 1652, *in*-4.

CHERLER, (Jean-Henri) Botaniste du XVI siecle, étoit de Bâle. Ce fut à l'école de *Jean Bauhin*, son beau-pere, qu'il fortifia le goût qu'il avoit pour les plantes ; & comme il se mit de parti avec lui dans la composition de quelques Ouvrages sur cette matiere, on y voit son nom à côté de celui du célebre *Bauhin*.

Johannis Bauhini & Johannis-Henrici Cherleri Historiæ plantarum generalis novæ Prodromus. Ebroduni, 1619, *in*-4.

Historia plantarum universalis nova & absolutissima cum consensu & dissensu circa eas; Auctoribus Joh. Bauhinô & Joh. Cherlerô; recognita & aucta à D. Chabræo; juris verò publici facta à Francisco-Ludovico à Graffenried; continens descriptiones stirpium, figuras novas &c., synonima, præcipuarum Linguarum appellationes &c. &c. Notantur

errores eorum qui de plantis ſcripſerunt. Ebroduni, tomi tres. Primus annô 1650, *ſecundus & tertius annô* 1651, *in-fol. Moriſon* a fait des remarques ſur cet Ouvrage.

CHESELDEN (Guillaume) étoit de Somerby dans le Comté de Leiceſter, où il naquit en 1688. Il étudia l'Anatomie ſous le célebre *Cowper*, & la Chirurgie ſous *Fern*, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Thomas à Londres. Les progrès qu'il fit ſous ces Maîtres & les preuves qu'il donna de ſon habileté dans toutes les parties de l'Art important qu'il exerçoit, lui mériterent les places qu'il honora autant qu'elles l'honorerent lui-même. La Reine d'Angleterre le nomma ſon premier Chirurgien; il le fut encore de l'Hôpital de Saint Thomas. La Société Royale de Londres le mit au nombre de ſes Membres, & il entra comme Aſſocié étranger dans l'Académie de Chirurgie de Paris, où il prit ſéance le 16 Septembre 1732, pendant le voyage qu'il fit en France en cette année là. Il s'étoit borné à l'emploi de Chirurgien-Major de ſon Hôpital, lorſqu'il fut affligé de paraliſie. On le croyoit preſque entierement rétabli, quand au bout de trois mois, il eut une attaque d'apoplexie qui l'enleva de ce monde le 12 Avril 1752, à l'âge de 64 ans.

Comme *Chéſelden* a joui de la plus haute réputation en Angleterre, il a laiſſé un nom célebre en Chirurgie, que ſes Ouvrages feront paſſer à la poſtérité. Il commença à démontrer l'Anatomie à l'âge de 22 ans; & l'année ſuivante, c'eſt-à-dire en 1711, il donna un catalogue anatomique de toutes les parties du corps humain, qui fut imprimé *in-4*.

Les ſuccès de *Jean Douglas*, dans la taille au haut appareil, l'ayant porté à ſuivre cette méthode & à la pratiquer, il publia un Traité à Londres en 1723, *in-8*, ſous le titre de *Treatiſe on the high operation of the ſtone*. On y trouve la deſcription du péritoine & celle de ſon rapport avec la veſſie, de bonnes figures qui repréſentent la ſituation de la veſſie, & des obſervations qui prouvent qu'elle ſurpaſſe l'os publis quand elle eſt pleine. Il parut un Ecrit contre ce Traité, que l'on croit être de la main de *Douglas* même, dans lequel cet Auteur reproche à *Chéſelden* de n'avoir rien rapporté que d'après lui. Le titre porte: *Lithotomus caſtratus*, or *M. Cheſeldens Treatiſe on the high operation examined*. Londres, 1723, *in-8*. L'un & l'autre de ces Ouvrages ont été traduits en François par *Noguez: Nouvelle maniere de faire l'opération de la taille pratiquée par Douglas, avec ce qu'a écrit Rouſſet, le Traité de Chéſelden, &c.* Paris, 1724, *in-12*.

Les expériences de la taille au haut appareil réuſſirent quelquefois à *Chéſelden*; mais comme il avoit auſſi été arrêté par la difficulté de guérir la plaie faite au fond de la veſſie, il abandonna bientôt la méthode qu'il avoit adoptée, & ſuivit celle de *Rau* qu'il corrigea. Elle lui valut une réputation fondée ſur des ſuccès plus conſtans, & ce fut pour en être le témoin, que M. *Sauveur Morand*, célebre Chirurgien de Paris, fit exprès le voyage d'Angleterre.

Les travaux de *Chéſelden* ne s'étoient point bornés juſqu'alors à la Chirurgie; il avoit publié une Anatomie du corps humain, imprimée à Londres en 1713, *in-octavo*, ſous le titre de *The Anatomy of humane body*. Il y en a eu depuis ſix éditions en Anglois, qui ont paru à Londres, *in-octavo*,

en 1722, 1726, 1730, 1741, 1750 & en 1752. *Alexandre Monroo* a joint à celle de 1741 une Névrologie & une defcription des vaiffeaux lactés de fa façon. Mais ce n'eft point feulement par cet endroit qu'elle eft préférable aux autres ; elle leur eft encore fupérieure par de nouvelles planches qui repréfentent les os, les mufcles, la veine-porte, le fquelette & la bonne fituation des vifceres. Les figures que *Chéfelden* avoit données fur les os dans les premieres éditions, étoient affez mal réuffies ; il a corrigé ce défaut dans celle de 1741 ; il en a même ôté quelques planches, parmi lefquelles on remarque la repréfentation des finus du cerveau. En général, cet Ouvrage eft très-eftimable, non feulement par l'exactitude des defcriptions, mais encore par les obfervations chirurgicales dont il eft parfemé, & par les confidérations phyfiologiques de l'Auteur fur le mouvement du cœur & des mufcles.

Ce Chirurgien a donné, en 1733, une Oftéologie imprimée à Londres en Anglois ; elle eft *in-folio*, avec de très-belles figures & une expofition fort exacte des maladies des os. *Jean Douglas* a encore attaqué cet Ouvrage par un Ecrit intitulé : *Remarks on a late pompous work.* Londres, 1735, in-8. Il y fait voir que cette Oftéologie n'eft pas fans défauts, & en particulier, que les defcriptions des os ne font pas affez étendues, & que leurs figures ne font pas de main de Maître.

Chéfelden blâme les Ecrivains qui ont admis des fibres mufculeufes dans la ftructure des vifceres. Il a obfervé que les angles formés par les ramifications vafculeufes, décroiffent en s'éloignant du cœur. Il a apperçu les vaiffeaux cifto-hépatiques. Il a fait dépeindre le réfeau artériel & veineux, & il a averti que tout le corps n'eft point formé de vaiffeaux. Il ne croit pas que les nerfs, vulgairement connus fous le nom de premiere paire ou de nerfs olfactifs, pénetrent les cavités du nez, & que la peau foit pourvue de papilles nerveufes.

CHESNE (Denis DU) étoit de Paris, où il s'appliqua à la Chirurgie fous *Philippe Leauté*, Maître de la Communauté de Saint Côme. Il fut bientôt Chirurgien par quartier du Duc d'Orléans ; & quoique ce titre lui donnât le privilege de travailler à Paris, il fe mit fur les bancs, pour être autorifé à le faire par fon admiffion dans le Corps des Chirurgiens de cette ville. *Du Chefne* n'étoit point du tout homme de Lettres, il n'avoit pas même fait fon Cours d'Humanités ; mais comme il avoit beaucoup de bon fens & de jugement, il étudia avec tant de fruit la pratique de fes confreres, foit dans les opérations auxquelles il affifta, foit dans les converfations qu'il eut fréquemment avec eux, qu'il fe fit un recueil de leurs plus favantes remarques fur les points les plus difficiles de fon Art. C'eft ainfi qu'il fe donna la réputation, non-feulement d'un Chirurgien habile ; mais encore d'un des plus brillants fujets de fa Compagnie. Il en fut deux fois Prévôt ; la premiere, par le choix unanime de fes confreres ; la feconde, par la nomination du premier Chirurgien du Roi qui, à titre de fon emploi, a le droit de conférer une fois cette place à celui qu'il en croit le plus capable. Cette deuxieme nomination fit beaucoup d'honneur à *Du Chefne* ;

&

& comme elle l'anima plus que jamais à procurer à ſa Compagnie tout le bien dont il étoit capable, il fit embellir les bâtimens & travailla à amplifier les tables nécrologiques qui ſont dans la ſalle du Conſeil. Ses talens pour les opérations engagerent pluſieurs fois la Faculté de Médecine de Paris à le choiſir pour en faire le Cours dans ſes Ecoles : cette Compagnie a toujours rendu juſtice au mérite, quoiqu'il n'eût d'autre titre qu'une expérience raiſonnée & l'adreſſe de la main. *Du Cheſne* avoit l'une & l'autre ſans être lettré ; auſſi remplit-il tous les devoirs de ſa profeſſion avec tant d'honneur, qu'il fut univerſellement regretté à ſa mort arrivée à Paris le cinquieme jour d'une inflammation de poitrine, le 29 Mars 1717, à l'âge de 59 ans. Il fut enterré dans l'Egliſe paroiſſiale de Saint Pierre & de Saint Paul.

CHESNE dit QUERCETANUS, (Joſeph DU) Sieur de Moramé, de Lyzerable & de la Violette, étoit du comté d'Armagnac dans la province de Gaſcogne. Il demeura long-tems en Allemagne, où il s'appliqua beaucoup à la Chymie, & s'attira l'eſtime des plus célebres Chymiſtes du pays par ſes talens dans cette Science. Vers l'an 1573, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les écoles de Bâle : delà il vint à Paris, où il parvint à ſe faire admettre au nombre des Médecins ordinaires du Roi Henri IV. A la faveur de ce titre, il pratiqua dans cette ville, il y acquit même aſſez de réputation ; mais ſa conduite lui attira la cenſure de la plupart des Médecins de la Faculté. Long-tems après la mort de *Du Cheſne*, le fameux *Gui Patin* ſe récrioit encore contre lui ; la mémoire des partiſans de la Chymie lui étoit auſſi odieuſe que l'exiſtence des donneurs d'antimoine. Il eſt vrai que le Médecin, dont je parle, avoit indiſpoſé ſes contemporains contre lui, & s'étoit mis en butte à toute la vivacité de leur reſſentiment. Comme il aimoit à ſe vanter aux dépens des autres, ils le mépriſerent à leur tour, ils le firent même avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'il ſe déclaroit hautement pour *Paracelſe* & qu'il ſe plaiſoit à être conſidéré comme un Adepte. Tout cela a ſuffi pour le mettre mal avec les Médecins de ſon tems, & malgré l'autorité qu'il avoit acquiſe, en fait de Chymie, auprès des gens qui lui étoient dévoués & qui en ont parlé avantageuſement, la poſtérité ne lui a pas été extrêmement favorable. *Haller* l'appelle *Vanus homo & jactator*, & dans un autre endroit, *Indoctus homo*. M. Brulart de Sillery prit *Du Cheſne* pour ſon Médecin en 1601, lorſqu'il fut envoyé en Suiſſe de la part du Roi, pour renouveller le Traité avec les Cantons. Au retour de ce voyage, *Du Cheſne* reprit le cours de ſa pratique à Paris, & la continua juſqu'en 1609 qu'il mourut dans cette ville, dans un âge fort avancé. On a de lui pluſieurs Ouvrages ; mais ils ne paſſent point tous pour être de ſa main. On le ſoupçonne fort d'avoir eu des plumes à gages qui lui fourniſſoient des manuſcrits qu'il faiſoit imprimer ſous ſon nom. Voici les titres ſous leſquels les uns & les autres ont paru :

Ad Jacobi Auberti de ortu & cauſis metallorum contra Chymicos explicationem, brevis reſponſio. Lugduni, 1575, 1600, *in*-8. *Argentorati*, 1613, *in*-8, dans le ſecond volume du théatre chymique.

Traité de la cure générale & particuliere des arquebuſades. Lyon, 1576, 1600, *in*-8. Il regardoit la brûlure imaginaire des plaies d'armes à feu, comme le principal

de tous les accidens qui leur arrivent. Ce Traité avoit paru en Latin à Lyon en 1576.

Magnum mundi ſpeculum. Lugduni, 1587, *in*-4.

Opera medica varia. Ibidem, 1600, *in*-8. *Francofurti*, 1602, *in*-8. *Lipſiæ*, 1614, *in*-8.

De priſcorum Philoſophorum veræ Medicinæ materiâ, præparationis modô, atque in curandis morbis præſtantiâ. Accedunt conſilia medica quatuor, de arthritide, nephritide, lue vereneâ, morbô complicatô. Genevæ, 1603, 1609, *in*-8. *Lipſiæ*, 1613, *in*-8.

Ad veritatem hermeticæ Medicinæ ex Hippocratis, veterum decretis &c., adverſùs cujuſdam anonymi phantaſmata, reſponſio. Lutetiæ, 1604, *in*-8. *Francofurti*, 1605, *in*-8.

Ad brevem Riòlani excurſum brevis incurſio. Marpurgi, 1605, *in*-8. Cet Auteur a été fort maltraité par *Jean Riolan.*

Tetras graviſſimorum totius capitis affectuum. Marpurgi, 1606, 1608, 1609, 1617, *in*-8. En François, Paris, 1625, *in*-8.

Diæteticon polyhiſtoricon. Pariſiis, 1606, 1615, *in*-8. *Lipſiæ*, 1607, 1615, *in*-8. *Francofurti*, 1607, *in*-4. *Genevæ*, 1626, *in*-8. En François, ſous ce titre : *Le portrait de la ſanté.* Saint Omer, 1618, *in*-8.

Pharmacopœa dogmaticorum reſtituta, pretioſis, ſelectiſque hermeticorum floribus illuſtrata. Gieſſæ Haſſorum, 1607, *in*-8. *Pariſiis*, 1607, *in*-4 *Francofurti*, 1607, *in*-4. *Venetiis*, 1614, *in*-4. *Genèvæ*, 1620, *in*-8, 1628, *in*-4. *Hanoviæ*, 1631, *in*-4, avec le *Diſpenſatorium Galeno-Chymicum* de *Jean du Renou.* C'eſt celui des Ouvrages de *Du Cheſne* qui a été le plus ſuivi : *Boerhaave* en a même recommandé la lecture. Il a été mis en François, Paris, 1624, *in*-8. Le portrait de l'Auteur ſe voit à la tête de la traduction, avec ces vers au bas :

Hæc Quercetani corpus quæ pinxit imago eſt,
Ingeniô & melius pingitur ille ſuô.
Junge animam membris, quæ doctâ pingitur arte
Scriptorum, & totus tum tibi pictus erit.

Peſtis alexicacus, luis peſtiferæ fuga auxiliaribus ſelectorum utriuſque Medicinæ remediorum copiis procurata. Pariſiis, 1608, 1624, *in*-4. *Lipſiæ*, 1609, 1615, *in*-8.

On a mis en François deux extraits des Ouvrages de ce Médecin, l'un ſous le titre de *Conſeils de Médecine.* Paris, 1626, *in*-8; l'autre ſous celui de *Recueil des plus beaux & rares ſecrets.* Paris, 1641, *in*-8.

M. *Carrere* n'a pas réfléchi que *Du Cheſne*, mort en 1609, n'a pu s'attirer, par ſon goût pour la Chymie & l'uſage qu'il faiſoit des remedes Chymiques, les perſécutions d'un enfant de ſept ans. Or *Gui Patin*, né en 1602, avoit à peine cet âge à la mort de *Du Cheſne*, & tout ſatyrique qu'il ait été plus tard, il ne pouvoit alors le couvrir de ſarcaſmes, ni de railleries.

CHESNEAU dit QUERCETANUS, (Nicolas) Docteur de la Faculté de Médecine de Toulouſe, étoit de Marſeille, où il naquit au commencement du XVII ſiecle. Comme il avoit deſtiné ſon fils à l'étude de ſa profeſſion, il amaſſa d'utiles obſervations pour lui ſervir un jour de modele & de guide ; mais ce fils, plus occupé de Dieu que du monde, abandonna celui-ci pour ſe donner tout en-

tier à celui-là. *Chefneau* fe voyant ainfi trompé dans fon attente, prit la réfolution de ne plus travailler à fon livre d'obfervations. Le chagrin de fe voir privé d'un fucceffeur dans la perfonne de fon fils, arrêta quelque tems fa plume; il changea cependant de fentiment dès que la réflexion eut ramené le calme dans fon efprit. Soumis, par principe de religion, à la volonté de celui qui tient le cœur des hommes entre fes mains & qui en difpofe comme il lui plaît, il fentit que ce n'étoit point uniquement à ce fils bien-aimé qu'il devoit des inftructions; mais que l'humanité exigeoit de lui qu'il fût encore utile au public, en y répandant le précieux recueil d'obfervations qu'il avoit amaffées. Il continua donc l'Ouvrage qu'il avoit commencé, & le mit en état de voir le jour. C'eft le dernier de ceux que cet Auteur a publiés :

Difcours & abrégé des vertus & propriétés des Eaux de Barbotan en la Comté d'Armaignac. Bordeaux, 1628, *in*-8.

Pharmacie théorique. Paris, 1660, *in*-8, 1682, *in*-4.

Obfervationum medicinalium Libri quinque, quibus accedit ordo remediorum alphabeticus ad omnes ferè morbos confcriptus, ficut & epitome de natura & viribus Luti & Aquarum Barbotanenfium. Parifiis, 1672, 1683, *in*-8. *Lugd. Batav.* 1719, 1743, *in*-4.

CHEVALIER (Louis MONDOLY) de Paris, fe mit fous *Henri Binard*, Maître Chirurgien de cette ville, qui lui apprit les premiers élémens de fon Art. Il y avoit déja fait beaucoup de progrès, lorfqu'il s'engagea au fervice du grand Chambellan de Pologne, en qualité de valet de chambre Chirurgien. Il fuivit ce Seigneur dans fon pays, & après y avoir demeuré pendant fix ans, il revint à Paris, où il fe fit recevoir dans la Communauté de Saint Côme. Soit que fa réception à la maîtrife ait été le fujet de fon retour en France, foit que le titre de Maître ait augmenté l'eftime que les Polonois faifoient de fes talens, il ne tarda pas à retourner à Varfovie, pour y occuper la place de premier Chirurgien du Roi Jean Sobiesky, auquel il fut attaché jufqu'en 1697, qui eft l'année de la mort de ce Prince. Jacques & Alexandre, fils de Sobiesky, prirent alors *Chevalier* à leur fuite. Ce Chirurgien les accompagna dans différens voyages, mais il fut arrêté à Leipfic avec eux, par les ordres de l'Electeur de Saxe qui l'auroit retenu prifonnier, fi le Roi de Pruffe ne s'étoit intéreffé pour le faire remettre en liberté. Dès qu'il fe vit libre, il prit le parti de retourner en Pologne, où il fut nommé Chirurgien du Roi Staniflas qu'il fervit, jufqu'à ce que les troubles de ce Royaume euffent obligé ce Prince de fe retirer en 1714 dans le Duché de Deux-Ponts. *Chevalier* las d'être le jouet de la fortune, fe mit en route vers fa patrie; mais il y trouva la mort, & périt à Amboife, par les mains d'un affaffin, le 17 Mai 1719.

CHEVALIER, (Jean-Damien) natif d'Angers, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1718. Il eft connu par fes démêlés avec M. *Sylva* au fujet de la faignée, & par l'Ouvrage qu'il mit au jour contre lui, fous le titre de *Réflexions critiques fur le Traité de l'ufage des différentes faignées, principalement de celle du pied.* Paris, 1730, in-12. *Chevalier* y foutient que la faignée à la jugulaire eft dérivative par rapport au cerveau, & il ne croit pas

que la faignée du bras produife des effets fi fâcheux dans les maladies de la tête, que le préfumoit *Sylva*. On a encore de *Chevalier* :

Lettres à M. Dejean. Paris, 1752, *in*-12. Comme l'Auteur avoit demeuré à Saint Domingue, en qualité de Médecin du Roi, il parle des maladies les plus communes dans cette ifle, des plantes qui y croiffent, & en même tems du remora & des alcyons.

CHEYNE, (George) Ecoffois qui, après avoir fait de bonnes études de Philofophie & de Mathématique, s'appliqua à la Médecine avec tant de fuccès, qu'on lui donna le bonnet de Docteur en cette Faculté, & qu'il mérita d'être reçu dans la Société Royale de Londres. Il pratiqua long-tems à Bath dans le duché de Sommerfet, mais il ne fe borna pas à voir des malades; car il employa une bonne partie de fon tems à compofer les Ouvrages que nous avons de lui. On met fa mort vers l'an 1748.

Ce Médecin eft connu de tout le monde par un Traité qu'il écrivit en 1724 pour le Chevalier Jofeph Jekyll, & qui parut plufieurs fois en Anglois fous le titre d'*Effay on health and long life*. Il y a une édition de Londres dans la même Langue, 1740, *in*-8, avec quelques augmentations. Nous en avons une traduction Françoife qui eft intitulée : *Regles fur la fanté & les moyens de prolonger la vie*. Paris. 1725, *in*-12. Bruxelles, 1727, *in*-12. On le mit auffi en Latin avec quelques additions, & on l'intitula : *Tractatus de infirmorum fanitate tuendâ, vitâque producendâ. Londini*, 1726, *in*-12. *Parifiis*, 1742, *in*-12. Au fentiment du célebre *Haller*, c'eft le meilleur Livre que nous ayions fur le régime des gens de Lettres & des perfonnes d'une conftitution foible. *Cheyne* eft encore Auteur des Ouvrages fuivans :

Theory or account of acute and flow feavers. Londres, 1722, *in*-8. Comme c'eft de la jufte quantité du fang qu'il déduit les forces du corps, il fait dépendre les fievres lentes de la diminution de ce liquide vital. Il prétend que l'obftruction pofée dans certains vaiffeaux augmente la vélocité avec laquelle le fang circule par ceux qui font libres, & que c'eft en cela que confifte l'effence de la fievre. Cette théorie eft tirée de *Bellini*, dont il fuivoit les maximes. En général, ce Médecin n'employoit que des remedes doux dans fa pratique ; il avoit même une fi grande idée de la diete, qu'il affuroit qu'elle fuffit feule pour éloigner & guérir la plupart des maladies.

Effay on the gout. Londres, 1722, *in*-8. C'eft un Livre dans lequel il donne la méthode de traiter la goutte. Il appuie beaucoup fur le régime végétal, fur le lait, l'exercice & les purgatifs; il prétend même qu'ils font les remedes les plus efficaces pour la guérifon de cette maladie, dont il établit la caufe dans le ferrement des vaiffeaux & l'acrimonie qui les abreuve.

Philofophical principles of religion. Londres, 1724, *in*-4, 1736, *in*-8.

De fibræ naturâ, ejufque laxæ morbis. Londini, 1725, *in*-8. Il déduit les maladies chroniques, ou de la lenteur du mouvement des fluides, ou de leur acrimonie, ou du défaut de contractilité dans les fibres. La différence qu'il met entre les maux chroniques & aigus, c'eft que ceux-ci proviennent de la lenteur du cours des liqueurs, combinée avec la force des fibres, & ceux-là de la même lenteur accompagnée de la foibleffe des parties folides.

The english malady or a treatise of nervous of all kinds, as spleen vapours, lowneff of spirits, hypochondriacal and hysterical distempers. Londres, 1734, in-8. Il s'agit, dans cet Ouvrage, d'une maladie qui n'eft plus uniquement celle des Anglois, puifqu'elle s'eft répandue dans toutes les contrées de l'Europe où le luxe & les délicateffes, qui en font les fuites, ont pris plus d'empire fur les mœurs. Le luxe s'eft préfenté fous toutes les faces poffibles ; il a rendu les hommes mous & efféminés; il a réduit les femmes à la condition d'automates parlans, à qui rien ne rend la vie que la variété des plaifirs. La plus grande partie du genre humain a perdu fes forces : rien n'eft plus commun que la plainte d'être excédé du plus petit travail, qui n'étoit que délaffement chez nos aïeux. Tout le monde fe plaint de fouffrir des nerfs ; on en eft attaqué jufqu'à la vapeur, & la vapeur eft aujourd'hui également commune aux hommes & aux femmes. *Cheyne* paffe en revue les caufes qui ont produit une telle révolution dans l'efpece humaine. L'ufage des alimens épicés & des boiffons échauffantes, l'abus des viandes, l'inaction, les veilles, c'eft delà que partent ces maladies prefque inconnues à nos peres. Selon lui, le mercure, l'antimoine, les gommes férulacées, le quinquina, le fer, les eaux ferrugineufes, le régime végétal, l'exercice, en font les remedes. Il prouve d'ailleurs, par fon propre exemple, les grands effets de la diete ; car c'eft par elle, de foible & languiffant qu'il étoit, qu'il eft parvenu à fe donner une fanté ferme & conftante.

Natural method of curing the difeafes of the body and the diforders of the mind. Londres, 1742, in-8. C'eft le dernier des Ouvrages de *Cheyne*, qui étoit déja vieux lorfqu'il le publia. M. *De la Chapelle*, Membre de la Société Royale de Londres, a mis ce Traité en François, fous le titre de *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & celles de l'efprit qui en dépendent.* Paris, 1749, 2 vol. in-12.

CHIAVELLUS, (René-Scipion) Docteur en Philofophie & en Médecine, étoit de Palerme & floriffoit vers la fin du XVI fiecle. Attaché aux fentimens d'*Ariftote*, ainfi que tous les Philofophes de fon tems, il voulut comme eux en commenter quelques Ouvrages. Il publia des éclairciffemens fur un livre de cet Auteur, fous ce titre: *Dilucidationes in tertium Ariftotelis librum de animo & intellectu.*

CHICOYNEAU, (Michel) natif de Blois, étoit parent de *Martin Richer de Belleval*, Docteur & Profeffeur de la Faculté de Montpellier. Il vint étudier la Médecine dans cette ville & fut immatriculé le 6 Octobre 1646. En 1652, il fut reçu Docteur, & en 1659, il fuccéda à *Jacques Durant*, dont la mort laiffoit une Chaire vacante. Mais *Belleval*, fon parent, étant mort en 1664, il forma le projet de fuccéder à toutes fes places, & il en vint à bout par des voies peu ufitées alors. Le 30 Mars de la même année, il obtint des provifions en commandement pour la Chaire d'Anatomie & de Botanique, avec l'intendance du Jardin Royal. Le 3 Juillet fuivant, il obtint encore des provifions pour la place de Chancelier, & le 7 Janvier 1665, on lui accorda un brévet portant nomination à la charge de concierge de la Maifon & Jardin des Ecoles de Médecine. La Faculté confternée, dit le célebre *Aftruc*, fon Hiftorien, s'oppofa à ces

provifions, & fe hâta de nommer un Chancelier, felon l'ufage immémorial: mais *Chicoyneau* ne s'en embarraffa guere. Il obtint, le 9 Août 1664, un Arrêt du Confeil qui lui donne la provifion de la charge de Chancelier; le même jour un autre qui ordonne qu'on lui payera les gages du Jardin Royal; le 30 Septembre 1664, un Arrêt qui décrete d'ajournement perfonnel *Pierre Sanche;* le 3 Janvier 1665, un autre Arrêt qui maintient définitivement *Chicoyneau* dans la charge de Chancelier & caffe l'élection faite par l'Univerfité; le 13 Janvier, un autre Arrêt encore qui le maintient dans la Chaire d'Anatomie & de Botanique, & dans l'Intendance du Jardin du Roi. Ce n'eft pas tout, *Chicoyneau* avoit une Régence qu'il laiffoit vacante par les nouvelles places qu'on lui donnoit; il obtint des provifions en commandement pour cette Chaire.

Tous ces Arrêts font inférés dans les regiftres de la Faculté, & j'en fuis fâché, pourfuit M. *Aftruc*; car cela n'étoit pas fait pour fe tranfmettre à la poftérité: mais peut-être que l'impreffion que la conduite de *Chicoyneau* fera fur les gens raifonnables, empêchera qu'on n'y revienne; & c'eft dans ce deffein que l'Auteur, que je copie, a cru devoir le rapporter. La Faculté, en inférant ces Arrêts dans fes regiftres, dit qu'ils étoient dus à la faveur de *Valot*, premier Médecin du Roi; & en même tems elle fait entendre que cette faveur n'étoit pas gratuite. Je ne décide rien là deffus, continue *Aftruc*, mais je fais bien qu'une pareille conduite, en mettant fur la tête d'un jeune Docteur toutes les places & toutes les dignités qui avoient été jufqu'alors la récompenfe du favoir, de l'affiduité, de l'âge, a porté une fâcheufe atteinte à la Faculté, dont elle fe reffent encore, & dont elle fe reffentira long-tems, fi on ne fe hâte pas d'y remédier.

Michel Chicoyneau étoit naturellement haut & impérieux, & on juge bien, qu'étant à la tête de la Faculté & foutenu comme il l'étoit, il s'abandonnoit quelquefois à fon caractere; ce qui lui attira des querelles très-vives avec différens Profeffeurs, & fur-tout avec les *Sanche*, pere & fils, qui n'étoient pas endurans. Il s'acquitta de fes fonctions avec affez d'exactitude, fans y montrer aucun talent fupérieur. Il eut le crédit de pourvoir de fes charges trois de fes enfans fucceffivement; mais, ayant perdu fort vîte le premier & le troifieme, il fut obligé de les reprendre, pour enfuite les faire paffer au fecond qui les a remplies long-tems. *Michel Chicoyneau* devint aveugle dans fa vieilleffe, ne fe mêla plus des écoles, & mourut en 1701.

Michel-Aimé, fon fils aîné, fut reçu Docteur en 1687, & il eut la furvivance de fon pere en 1689, à l'âge de 20 ans. Il mourut en 1690.

Gafpar, fon troifieme fils, prit le bonnet de Docteur en 1691, obtint la furvivance des charges de fon pere la même année, n'étant âgé que de 18 ans. Il mourut en 1692.

CHICOYNEAU, (François) fecond fils de *Michel*, naquit à Montpellier en 1672. Son pere l'avoit deftiné au fervice de mer, mais la mort précipitée de fes deux autres enfans lui fit changer de deffein, & le détermina à le faire étudier en Médecine dans la Faculté de Montpellier, où il fut reçu Docteur le 10 Mars 1693, âgé de 21 ans. Le 23 Juin de la même année, il obtint des provifions

en commandement pour la furvivance des charges que fes freres avoient occupées. *Michel Chicoyneau* favoit, comme on voit, les moyens d'obtenir ces graces ; & *Antoine d'Aquin*, qui étoit encore premier Médecin du Roi, n'étoit pas moins obligeant que *Valot*.

L'âge de *Chicoyneau* ne parloit pas en fa faveur ; mais il étoit bien fait, avoit un air noble & prévenant, étoit doué d'une mémoire très-heureufe, récitoit de bonne grace fes leçons qu'il apprenoit par cœur, jufqu'à ce qu'un plus grand fonds d'étude eût mûri fes connoiffances ; & quoiqu'il ne fût, ni un Anatomifte ni un Botanifte du premier ordre, il charmoit tout le monde, & il en favoit affez pour des Ecoliers qu'il étoit chargé d'inftruire. Il étoit exact à remplir fes fonctions, d'un accès facile pour fes Auditeurs, très-honnête pour les Profeffeurs avec qui il vivoit dans la plus grande amitié & la plus parfaite union, & dont il étoit généralement aimé. Il avoit continué à vivre de cette maniere près de vingt ans, lorfqu'il commença à s'attacher à la pratique, où il tint bientôt le premier rang. Tout le monde s'empreffoit à avoir pour Médecin un homme qui étoit Confeiller de la Cour des Aides, Chancelier de la Faculté, très-affidu auprès de fes malades, & qui ne vouloit point d'honoraires.

François Chicoyneau uniquement occupé des fonctions que fes places lui impofoient, ou de celles que fon goût lui avoit fait embraffer, vivoit content à Montpellier, lorfque *Chirac*, fon beau-pere, qui étoit alors premier Médecin du Régent, le propofa à ce Prince pour l'envoyer à Marfeille, où la pefte faifoit de grands ravages en 1720. Il s'y rendit avec M. *Verny*, habile praticien de Montpellier, & M. *Deidier*, Profeffeur de la Faculté de la même ville, pendant que MM. *Boyer* & *Du Verney*, Docteurs de celle de Paris, y arrivoient par ordre de la Cour. On ne pouvoit pas choifir des Médecins plus capables de remplir l'emploi qu'on leur confioit ; ils s'y rendirent avec courage, rafſurerent par leur préfence les habitans allarmés, leur procurerent tous les fecours qui dépendoient d'eux ; & fi leurs remedes n'eurent pas un plus grand fuccès, c'eft que la Médecine n'en a guere contre la pefte.

Après un an de féjour dans cette malheureufe ville, la pefte ayant ceffé ou du moins étant diminuée en Provence, *Chicoyneau* revint à Montpellier, où il fut reçu avec joie & reprit fes fonctions ordinaires. Mais *Chirac* étant devenu premier Médecin du Roi, il appella en 1731 fon gendre à la Cour, pour être Médecin des enfans de France. Il n'occupa ce pofte qu'environ neuf mois ; car alors la place de premier Médecin étant venue à vacquer par la mort de *Chirac*, le Roi l'y nomma, & il l'a remplie près de vingt ans avec la confiance de fon Maître & l'eftime de la Cour. Il accompagna Louis XV dans toutes fes campagnes, & ne ceffa de lui être utile, que lorfqu'il fuccomba fous le poids de la vieilleffe le 13 Avril 1752, à l'âge de 80 ans. On a de lui des Thefes de Médecine qu'il a publiées quand il a préfidé aux Actes ; & parmi elles, on remarque une differtation par laquelle il tâcha de prouver, à fon retour de Marfeille, que la pefte n'étoit pas contagieufe. *Aſtruc* a réfuté cette opinion. Il y a encore une autre de fes differtations qui a fait du bruit. C'eft celle où il s'eft en quelque forte attribué la gloire d'avoir appris à diminuer les dofes des frictions mercurielles, à écarter même les frictions pour éviter la falivation qui n'eft pas néceffaire pour la guérifon des

maladies vénériennes. Les partifans de *Chicoyneau* ont beaucoup relevé cette méthode, dont ils l'ont déclaré Auteur; mais *Aftruc* s'eft encore élevé contre l'honneur qu'on lui a fait mal-à-propos au fujet de cette découverte. Il a dit, dans fon Traité des maladies vénériennes, que cette méthode avoit été connue & pratiquée deux cens cinquante ans avant que *Chicoyneau* compofât fa thefe. Les Ouvrages fuivans ont paru fous le nom de ce Médecin, foit qu'ils fuffent de lui ou d'après lui:

Obfervations & réflexions touchant la nature, les événemens & le traitement de la pefte de Marfeille. Lyon & Paris, 1721, *in*-12. *Verny* & *Deidier* ont auffi contribué leur part à cet Ouvrage. Ils prétendent tous trois que la pefte n'eft pas contagieufe.

Lettre de M. Chicoyneau pour prouver ce qu'il a avancé dans les obfervations. Lyon, 1721, *in*-12.

Oratio de contagio peftilenti. 1722, *in*-4. En François, Montpellier, 1723, *in*-8.

Traité des caufes, des accidens & de la cure de la pefte, avec un rercueil d'obfervations & un détail circonftancié des précautions qu'on a prifes pour fubvenir aux befoins des peuples affligés de cette maladie, ou pour la prévenir dans les lieux qui en font menacés. Paris, 1744, *in*-4. C'eft une collection publiée par ordre du Roi, fous la direction de *Chicoyneau* qui a joint à quelques Ecrits relatifs à la pefte, tout ce qui avoit été imprimé au fujet de celle de Marfeille.

CHICOYNEAU, (Aimé-François) fils de celui dont on vient de parler, naquit à Montpellier en 1699. Son pere fut fon premier Maître; *Chirac*, fon grand-pere, le fit enfuite venir à Paris, où il lui enfeigna les principes de la Médecine, pendant que *Du Verney* & *Winflow* l'inftruifoient dans l'Anatomie & *Vaillant* dans la Botanique. Né avec un génie facile, délicat & pénétrant, il ne pouvoit manquer de faire de grands progrès fous de tels Maîtres. Il prit le bonnet de Docteur à Montpellier en 1722, & l'année fuivante, on lui obtint des provifions en furvivance pour les places qu'avoit occupé fon aïeul paternel, & que fon pere rempliffoit encore. La démonftration des plantes fut fa premiere fonction; il s'en eft acquitté avec tant de fuccès, que le Jardin Royal, le plus ancien du Royaume & l'ouvrage de Henri IV, fut renouvellé entierement & en peu de tems. Ce ne fut pas avec moins de diftinction qu'il préfida au Cours public d'Anatomie: & fon pere ayant voulu le faire revêtir de la charge de Confeiller à la Cour des Aides, il parla le langage des loix avec la même aifance, mais avec beaucoup moins de goût, que celui de la Médecine. C'étoit un homme plein d'efprit & très-aimable; mais il mourut trop tôt; car il n'avoit que 41 ans, lorfque la Faculté de Montpellier le perdit en 1740. Il a laiffé des Mémoires manufcrits, dans lefquels on trouve l'Obfervateur exact, ainfi que l'Ecrivain élégant.

Son fils, *Jean-François*, étoit à peine forti du berceau, lorfqu'il fut défigné par le Roi pour être le fucceffeur de fes peres. Il fut inftallé dans leurs charges le 21 Octobre 1758, & mourut le 15 du même mois de l'année fuivante, âgé feulement de 22 ans.

C'eft

C'eſt des *Mémoires* du ſavant *Aſtruc* que j'ai tiré tout ce que je viens de dire ſur les *Chicoyneau.*

CHIFFLET, (Jean-Jacques) Médecin natif de Beſançon, où il vint au monde le 12 Janvier 1588, étoit fils de *Jean Chifflet*, auſſi Médecin & Conſul de la même ville, & petit-fils de *Laurent*, Magiſtrat de Dole, tous deux hommes de mérite & affectionnés à leur patrie. Celui, dont nous parlons, étudia dans ſa ville natale ; mais l'envie de ſe perfectionner dans les Sciences, & ſur-tout dans la Médecine, le fit ſortir de ſon pays. Il voyagea dans pluſieurs royaumes de l'Europe, où il conſulta les gens de Lettres, vit les principales Bibliotheques, & fit d'utiles recherches dans les cabinets des curieux. A ſon retour en Franche-Comté l'an 1614, il ſe mit à pratiquer la Médecine & s'en acquitta avec beaucoup de réputation. Ses talens en tous genres lui en avoient mérité une ſi grande à Beſançon, que cette ville le chargea d'une commiſſion importante auprès de l'Archiducheſſe Iſabelle-Claire-Eugénie, Souveraine des Pays-Bas. Il remplit l'objet de ſon voyage à la ſatisfaction de ſa patrie ; cette Princeſſe fut même ſi charmée des qualités de *Chifflet*, qu'elle le retint à ſa Cour à titre de Médecin ordinaire. Elle l'envoya enſuite en Eſpagne, où il fut encore Médecin du Roi Philippe IV, qui l'honora de ſon eſtime & de ſa bienveillance.

Chifflet s'imagina que les bontés de ce Prince l'obligeoient à s'emporter injurieuſement envers tous ceux qui avoient les armes à la main contre l'Eſpagne. Et comme les François en étoient les plus redoutables ennemis, il écrivit contre eux des Ouvrages dans leſquels, à parler ſans prévention & ſans intérêt de parti, il y a plus de bile, d'emportemens, d'injures & de froides railleries, que de bon ſens, de ſolidité & de raiſons déciſives pour la cauſe qu'il ſoutient. Mais ſes *Vindiciæ Hiſpanicæ* n'ont pas été ſans reparties : *Blondel*, *Le Tanneur* & d'autres lui ont prouvé qu'un eſprit préoccupé n'eſt pas capable de juger ſainement des choſes ; & quoiqu'il ait repliqué avec ſon ſtyle aigre & injurieux, ſes Ouvrages ne lui ont pas procuré tous les avantages qu'il en eſpéroit. On a cependant recueilli ſes Ecrits politico-hiſtoriques, & on les a imprimés à Anvers en 1647, en deux volumes *in-folio.*

Parmi les Ouvrages de *Chifflet*, il y en a pluſieurs qui lui font honneur ; comme une Hiſtoire de Beſançon, celle des Chevaliers de l'Ordre de la Toiſon d'or, & les Traités ſuivans qui ont rapport à la Médecine :

Aſitiæ in puella Helvetica mirabilis Phyſica Extaſis. Veſuntione, 1610, *in*-8.

Singulares ex curationibus & cadaverum ſectionibus Obſervationes. Pariſiis, 1612, *in*-8. Il y a aſſez de profit à lire ce qu'il a écrit ſur les ouvertures des cadavres ; mais on ſe dégoûte bientôt de ces obſervations, lorſqu'on voit que l'Auteur attribue la mort de la plupart des malades à l'influence des aſtres. *Manget* donne cet Ouvrage à *Jean Chifflet* ; il eſt aſſez apparent qu'il eſt de lui.

Acia Cornelii Celſi propriæ ſignificationi reſtituta. Antverpiæ, 1633, *in*-4. Le mot *Acia* cité par *Celſe* n'a pas peu embarraſſé les Savans qui ſont partagés ſur ſa ſignification ; les uns voulant qu'il ſignifie une aiguille, & les autres un fil.

Mais l'opinion la plus commune eſt qu'*Acia* veut dire un fil quelconque paſſé par le trou d'une aiguille ; *Chifflet* le croit ainſi, à la réſerve qu'il ſoutient que ce fil étoit fait de ſubſtance métallique.

Pulvis febrifugus orbis Americani ventilatus. Pariſiis & Lovanii, 1653, *in*-4 & *in*-8. Il y condamne l'uſage du quinquina dans le traitement des fievres intermittentes.

Chifflet, étant revenu d'Eſpagne dans les Pays-Bas, eut la douleur de voir mourir l'Infante Iſabelle-Claire-Eugénie, ſa bienfaitrice, le premier Décembre 1633. Ferdinand, connu ſous le nom de *Prince Cardinal*, le retint à ſon ſervice en qualité de premier Médecin, à ſon arrivée dans les Pays-Bas qu'il venoit gouverner au nom de Philippe IV. *Chifflet* ſervit encore en la même qualité à la Cour de l'Archiduc Léopold, & à celle de Dom Juan d'Autriche qui fut rappellé en 1659. Ce Médecin mourut l'année ſuivante, âgé de 72 ans, laiſſant trois fils qui ſe ſont diſtingués dans les Sciences & la Littérature.

CHIOCCO, (André) Médecin & Profeſſeur à Vérone, ſa patrie, a vécu dans le XVI ſiecle. Il mourut le 3 Avril 1624, & fut également regretté pour ſa ſcience & pour ſon mérite. Sa mémoire eſt encore en honneur dans ſon pays ; la célébrité de ſon nom a même paſſé dans tous les endroits où ſes Ouvrages ſont connus. Ils ſont intitulés :

De balſami naturâ & viribus juxta Dioſcoridis placita, Carmen. Veronæ, 1596, *in*-4.

De Cœli Veronenſis clementiâ. Ibidem, 1597, *in*-4.

Quæſtionum philoſophicarum & medicarum Libri tres. Ibidem, 1593, *in*-4. *Venetiis*, 1604, *in*-4.

Pſoricon, ſeu, de ſcabie Libri duo, carmine conſcripti. Veronæ, 1593, *in*-4.

Commentarius quæſtionum quarumdam de febre mali moris & de morbis epidemicis. Item Diſputatio de ſectione venæ in obſtructione ab humorum qualitate. Venetiis, 1604, *in*-4.

Muſæum Franciſci Calceolarii Junioris à Benedicto Ceruto incœptum & ab Andræa Chiocco perfectum. Veronæ, 1622, *in-fol.* Il contient les différentes ſortes de corail, les coquillages, les dépouilles de pluſieurs petits animaux, les fruits étrangers les plus rares, les foſſiles ; & tout cela eſt repréſenté par des figures dont la plupart ſont excellentes. C'eſt dommage qu'on ait tant cité les Anciens dans les explications, & qu'on ait ſi ſouvent employé leurs propres termes, pour exprimer des choſes qui pouvoient être rendues avec plus de préciſion & de grace.

De Collegii Veronenſis illuſtribus Medicis & Philoſophis, qui Collegium, patriam & bonas Artes illuſtrarunt. Veronæ, 1623, *in*-4.

CHIRAC (Pierre) naquit en 1650 à Conques, bourg de France en Languedoc. Ses parens n'étoient pas riches, & quoiqu'ils n'euſſent que ce fils, ils le deſtinerent à l'Egliſe, où ils eſpéroient de lui procurer quelque établiſſement. Il fut mis dans ſa jeuneſſe entre les mains de quelques Maîtres deſtinés à élever les enfans de chœur & les bas Eccléſiaſtiques du Chapitre fondé à Conques ſur les revenus d'une ancienne Abbaye qui a été ſécularisée. Dans la ſuite, il fut envoyé à Rhodez, où il fit ſes humanités aſſez imparfaitement dans le college des Jéſuites : ſon ſtyle s'eſt toujours reſſenti de cette négligence.

Ses études finies, *Chirac* vint en 1678 à Montpellier, & il y commença fon cours de Théologie : l'âge de 28 ans qu'il avoit alors, fait affez voir qu'il étoit fort retardé dans fes études. Ce fut pour fe procurer plus d'aifance à les continuer, qu'il entra en qualité de Précepteur chez M. Carquet, maître Apothicaire de Montpellier, & qu'il fe chargea de l'éducation d'*Ifaac Carquet*, fon fils ainé, qui prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1684. Cette maifon lui infpira du goût pour la même Science ; il fentit qu'il étoit fait pour elle ; & dès lors il renonça à l'état eccléfiaftique pour lequel il n'avoit jamais eu beaucoup de vocation, & fe fit immatriculer en 1680.

A peine eut-il commencé à fe faire connoître entre les Ecoliers, qu'il fut choifi par *Michel Chicoyneau*, Chancelier de la Faculté de Médecine, pour Précepteur de fes enfans. Dans l'état où fe trouvoit *Chirac*, il dut regarder cette place comme avantageufe, & par l'événement, elle a été le premier pas de fa fortune. En commençant à étudier la Médecine, il s'appliqua avec ardeur à l'Anatomie. Il profita des fecours que lui offroient les démonftrations publiques & particulieres ; & en y joignant ce qu'il apprenoit par lui-même dans les diffections qu'il faifoit, & dans les livres qu'il lifoit, il fe mit bientôt en état de donner des leçons aux autres. Il commença donc à faire des Cours particuliers d'Anatomie avant que d'être Docteur ; & le profit qu'il en retira, fervit non feulement à fon entretien, mais encore aux dépenfes néceffaires du Doctorat, auquel il fut admis en 1683.

Il continua ces exercices particuliers après fa promotion ; & il y avoit déja trois ans qu'il s'y livroit, fans prévoir quelle feroit un jour la reffource qui le mettroit en état de fubfifter plus avantageufement ; mais la fortune fe déclara alors en fa faveur. Le Syndic de la Faculté de Théologie de Montpellier obtint en 1686 des Lettres-Patentes pour la réunion des quatre Facultés en Corps d'Univerfité. Rien n'étoit plus utile que cet arrangement ; le public & même la Faculté de Médecine en auroient tiré de grands avantages. Le Chancelier feul y perdoit quelque chofe, & fon intérêt engagea la Faculté à s'oppofer à l'exécution de ce qui étoit réglé par ces Patentes. *Chicoyneau* fut député à Paris le 21 Avril 1686, pour en obtenir la révocation.

Dans ce tems, *Jérôme Tenques*, Profeffeur en Médecine, dont la fanté étoit languiffante, cherchoit à vendre la furvivance de fa Régence ; *Chirac* autorifé par *Chicoyneau*, fe préfenta, & il fut accepté. Les provifions de cette place furent demandées & obtenues par *Chicoyneau* lui-même, qui étoit à Paris. Il comprit bien que cette démarche déplairoit à la Faculté, mais l'avantage du Précepteur de fes enfans l'emporta fur les égards qu'il devoit avoir pour fa Compagnie. Dès que la Faculté fut inftruite de ce procédé, elle révoqua fa députation & protefta contre les provifions que *Chirac* follicitoit par l'entremife de fon protecteur. Tous les Docteurs prirent feu dans cette affaire ; mais leurs mouvemens furent inutiles ; *Chirac* obtint des provifions en commandement par le crédit d'*Antoine d'Aquin*, premier Médecin du Roi, & il fut en conféquence inftallé dans la Chaire de *Tenques* en 1687.

Quelque vivacité que la Faculté eût mife dans fes oppofitions, elle ne tarda pas à rendre juftice au nouveau Profeffeur. De fon côté, il travailla à mériter

l'eftime de fes confreres, il remplit fes fonctions avec exactitude, & il ne les a jamais fi bien remplies que les quatre ou cinq premieres années. Il fe mit alors dans la pratique, & prit pour modele *Barbeyrac* qui tenoit le premier rang à Montpellier dans cette partie. Celui-ci affectionna beaucoup *Chirac*, & le recommanda au Maréchal Anne-Jules de Noailles qui alloit commander les Armées du Roi en Catalogne. Il en obtint, en 1692, l'emploi de Médecin de cette armée qu'il occupa pendant deux ou trois ans. En 1693, une dyffenterie épidémique s'étant mife dans les Troupes & l'ipecacuanha n'ayant eu aucun fuccès, *Chirac* donna du lait coupé avec la leffive des farmens de vigne, & réuffit par ce remede à guérir prefque tous les malades.

Après avoir quitté l'armée, il accepta la place de Médecin du Port de Rochefort, où il demeura encore deux ans : mais il revint enfuite prendre fes fonctions de Profeffeur & de Médecin à Montpellier. A fon retour, il s'acquit beaucoup de réputation dans la Faculté, non feulement parmi les Ecoliers qui l'écoutoient comme un oracle, mais encore parmi les Docteurs qui, quoique moins prévenus, ne laiffoient pas de reconnoître fon mérite. Il favoit mieux l'Anatomie qu'eux, il connoiffoit mieux l'économie du corps humain, il étoit mieux inftruit des nouvelles opinions, il avoit fur plufieurs parties de la Médecine des vues nouvelles & un efprit de fyftême qui éblouiffoit. Il joignoit à ces qualités un air d'autorité qu'il a confervé toute fa vie, & qui lui faifoit dire les chofes, même triviales, du ton dont on a coutume d'annoncer les découvertes les plus fingulieres & les plus importantes. Mais cet extérieur éblouiffant n'étoit pas fans défaut. *Chirac* n'avoit dans fes Leçons & dans fes Ecrits, ni méthode, ni ordre, & par conféquent, ni clarté, ni jufteffe ; fon ftyle étoit mauvais, dur, obfcur, difficile ; il avoit adopté les hypothefes Willifiennes qui étoient à la mode de fon tems, mais dont l'abfurdité fautoit aux yeux, & il les propofoit avec une fi grande confiance & un air fi perfuadé, qu'il faifoit illufion à des Ecoliers qui croyoient trouver, dans fes explications, le développement des myfteres de la nature.

Il eut alors trois conteftations très-vives, mais fur des fujets fi légers, qu'à peine méritent-elles qu'on s'y arrête.

En entrant dans la Faculté, il avoit publié un petit Traité fur la *Nature & l'origine des cheveux*, & c'eft peut-être le meilleur de fes Ouvrages, c'eft du moins le plus clair. Un jeune Docteur nommé *Placide Soracy*, de Meffine en Sicile, prétendit que la découverte que *Chirac* s'attribuoit, lui appartenoit & fit une brochure pour le prouver. Comme le jeune Docteur étoit foutenu par *Jean Chaftelain*, Doyen de la Faculté, qui n'aimoit pas *Chirac*, la difpute s'échauffa ; mais elle ne méritoit pas le feu qu'on y mit : tout ce qu'il y avoit de nouveau & d'effentiel dans cette prétendue découverte, avoit été dit & démontré par *Malpighi*, dans fon Traité *De externo tactûs organo*.

L'autre conteftation fut plus vive. Elle n'étoit guere mieux fondée. *Jean Beffe*, Etudiant en Médecine, prêt à prendre fes degrés, entreprit de faire imprimer à Montpellier un Traité qui étoit dans le fonds une efpece de Phyfiologie raifonnée. Dès que *Chirac* en eut vu les premieres feuilles, il prétendit que c'étoit l'extrait de fes Leçons, & il n'avoit pas tout-à-fait

fort. Il ne fe contenta pas de s'en plaindre au public, il attaqua *Beffe* en juftice, pour le faire condamner à déclarer que *Chirac* étoit l'Auteur de cet Ouvrage, & en conféquence lui faire défendre d'en continuer l'impreffion. *Beffe* ne fit aucun cas de fes pourfuites ; il partit pour Paris, où il fit imprimer fon Traité qui parut avec privilege. On s'empreffa de le lire, & dès qu'on l'eut lu, tout le monde convint qu'il n'étoit propre qu'à déshonorer, & celui qui difoit l'avoir fait, & celui qui prétendoit en être le véritable Auteur.

La troifieme conteftation fit plus de bruit par le nom du Médecin qui y étoit intéreffé ; mais elle étoit dans le fonds tout auffi frivole.

Raimond Vieuffens, Docteur de la Faculté de Montpellier, joignoit beaucoup de vanité à beaucoup d'ardeur pour les découvertes. Il crut en avoir fait une fort importante, & il pria la Faculté de permettre qu'il en fît la démonftration en fa préfence dans l'amphithéatre des Ecoles. On y confentit fans peine ; l'affemblée fut très-nombreufe ; *Vieuffens* expofa fa découverte ; il s'agiffoit de tirer un acide du fang, ce qu'on avoit jufqu'alors tenté inutilement. Il s'étendoit avec complaifance fur l'importance de cette opération, lorfque *Chirac*, qui étoit dans l'affemblée avec la Faculté, fe leva & annonça que la découverte qu'on propofoit, & dont on fe glorifioit, lui appartenoit, & qu'il l'avoit communiquée à deux Etudians en Médecine, de qui *Vieuffens* l'avoit apprife.

On juge aifément des fuites d'un pareil éclat. L'affemblée fe fépara tumultueufement, & l'on attendit des éclairciffemens pour fe décider. On n'attendit pas long-tems ; les écrits volerent de toute part, les uns pour foutenir la prétention de *Chirac*, & les autres pour défendre les droits de *Vieuffens*. On ne fe contenta pas d'examiner le fait en queftion, on en vint aux injures qui divertirent le public. Pour les gens fages, après avoir examiné le fujet de la querelle, ils convinrent qu'on fe difputoit une découverte qui n'étoit d'aucune importance, parce que l'extraction de l'acide du fang, fuppofé qu'elle fût réelle, ne fervoit en rien, ni à la théorie, ni à la pratique de la Médecine. *Aftruc*, que je fuis toujours dans cet article, a eu la modeftie de fe taire fur la façon dont la difpute de *Chirac* & de *Vieuffens* fut terminée. Ce Médecin leur démontra à l'un & à l'autre, que la découverte n'étoit rien moins que réelle, & qu'il étoit ridicule de difputer pour un être de raifon ; que tout l'acide de la diftillation dépendoit du bol que l'on joignoit au *Caput mortuum* du fang diftillé.

Jufqu'alors *Chirac* ne s'étoit occupé que de tracafferies académiques. Il s'ouvrit pour lui, en 1706, une nouvelle carriere, d'où il a paffé aux poftes les plus brillans.

M. le Comte de Nocé, attaché à M. le Duc d'Orléans, vint à Montpellier en 1705. Il connut & goûta *Chirac* pendant fon féjour dans cette ville, & étant retourné à Paris, il confeilla au Prince, qui en 1706 alla commander l'armée du Roi en Italie, de prendre *Chirac* pour fon Médecin. Le Duc d'Orléans le crut, *Chirac* fut mandé ; il fuivit le Prince dans fes campagnes en Italie & en Efpagne, & il lui fut très-utile pour le traitement de la bleffure qu'il reçut au poignet à la bataille de Turin, dont il le guérit promptement en lui faifant des douches avec l'eau tiede de Balaruc qu'on avoit envoyé quérir. Ce remede fe

ſimple & ſi peu efficace en apparence produiſit une guériſon ſi parfaite, que *Chirac* s'en fit honneur dans une grande diſſertation, en forme de theſe, ſur les plaies, dont la traduction Françoiſe fut publiée à Paris en 1742.

Le Duc d'Orléans revint dans la capitale après ſes campagnes ; *Chirac* le ſuivit, & n'ayant plus d'emploi auprès du Prince qui avoit *Homberg* pour ſon premier Médecin, il s'y arrêta pour y pratiquer la Médecine comme un ſimple particulier. Il fut extrêmement recherché, quoiqu'il n'eût rien dans ſon extérieur, ni dans ſes diſcours, de ce qui donne ſouvent la vogue aux Médecins. *Homberg* étant mort en 1715, le Duc d'Orléans, déja Régent du Royaume, prit *Chirac* à ſon ſervice. Les faveurs ſe ſuccéderent alors l'une à l'autre. En 1716, il fut reçu dans l'Académie des Sciences en qualité d'Aſſocié libre. En 1718, il remplaça *Fagon* dans la ſurintendance du Jardin du Roi. En 1728, il obtint des Lettres de Nobleſſe, & en 1731, la place de premier Médecin de Louis XV vacante par la mort de *Dodart*. Mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut le 11 Mars 1732, à l'âge de 82 ans.

Chirac étoit un homme à projet ; il s'occupa toute la vie du deſir de dominer en Médecine. Il voulut établir à Paris une Académie compoſée de 30 ou 40 Médecins, partie de la Faculté de cette ville, partie des Univerſités provinciales. Elle devoit avoir correſpondance avec les Médecins de tous les hôpitaux du royaume, & même des hôpitaux étrangers, pour leur propoſer des remedes à éprouver dans les différentes maladies, pour recueillir les ſuccès des épreuves qu'ils en auroient faites, de même que les obſervations que les ouvertures des cadavres pourroient leur donner lieu de faire, & pour raſſembler ces obſervations, & former, par ce moyen, un Corps de Médecine fondé ſur des faits avérés. La mort du Duc Régent, en 1723, le fit renoncer à ſon projet, parce que manquant de l'appui qu'il comptoit trouver dans l'autorité de ce Prince, il déſeſpéra de vaincre les difficultés que la Faculté de Paris lui avoit oppoſées. Il reprit cependant ſon projet dès qu'il eut été nommé premier Médecin du Roi ; il voulut même que lui, & après lui les premiers Médecins fuſſent les Préſidens perpétuels de cette Académie. Mais il trouva de nouveaux obſtacles, & ſon plan ne fut point exécuté.

La Faculté de Montpellier fut plus docile pour un autre de ſes projets, que ne l'avoit été celle de Paris pour celui dont on vient de parler. *Chirac* vouloit réunir les deux profeſſions & faire des Médecins-Chirurgiens ; ce qui eſt une chimere, dit le célebre *Aſtruc*, & ne ſauroit ſe ſoutenir dans l'état où ſont les choſes. Il exigea pour cela, que la Faculté de Montpellier montrât l'exemple, & qu'elle reçût des Docteurs de cette eſpece, en réformant ſes anciens ſtatuts qui y étoient formellement oppoſés. La Faculté les réforma & reçut quelques Docteurs dans cette forme. Pour maintenir cet établiſſement, *Chirac* donna à la Faculté, par ſon teſtament, trente mille livres qu'on devoit placer, & dont la rente devoit ſervir à recevoir gratuitement trois Docteurs de cette eſpece tous les ans : mais les héritiers de ce Médecin ont fait caſſer ſon teſtament, & comme les trente mille livres n'ont point été comptés, on ne ſongea plus à recevoir des Docteurs en Médecine & en Chirurgie ; ceux-mêmes qui avoient été reçus de cette maniere, ont bientôt répudié le titre de Chirurgien.

Une petite brochure, intitulée : *La vie & les principes de M. Fizes, pour servir à l'hiſtoire de la Médecine de Montpellier*, fait de Chirac le portrait ſuivant. Il avoit donné le ton à l'Ecole, & il étoit l'homme le plus propre à accréditer des opinions. Ennemi de toute défiance de ſoi-même, il trouvoit, à l'aide d'une ſubtilité pointilleuſe, des raiſons ſpécieuſes qui lui préſentoient les erreurs ſous l'apparence de la vérité ; & ſi quelqu'un pouvoit lui donner des lumieres, il ne tardoit pas à devenir l'objet de ſa haine & quelquefois de ſes inſultes. Comme il penſoit que *Boerhaave* abſorberoit ſa réputation, il publia que celui-ci n'étoit rien moins que praticien ; il avoit malheureuſement le défaut d'avoir le cœur enflé de vanité & d'orgueil. *Silva* & ſes autres diſciples, pour l'avoir entretenu dans cette illuſion, empêcherent qu'il ne fût tel que ſes talens ſembloient le promettre. Une choſe cependant peut faire oublier ſes défauts ; c'eſt le deſir ſincere qu'il avoit d'exciter l'émulation & de faciliter les études.

En général, il y a peu d'Ouvrages plus mal écrits que ceux de *Chirac*. Il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Il n'a jamais pu ſe réſoudre à les relire & à les retoucher ; & il n'y en avoit point qui en euſſent plus de beſoin. Les productions ſuivantess appartiennent à ce Médecin, ou elles ont été compilées d'après les mémoires qu'il a laiſſés.

Lettre ſur la ſtructure des cheveux. Montpellier, 1688, *in*-12. Il compare la bulbe des cheveux à celle d'un oignon dont la capſule eſt cartilagineuſe & garnie en dedans d'une membrane glanduleuſe. Il croit qu'il y a dans le poil une matiere ſemblable à la ſubſtance corticale du cerveau.

Lettre ſur l'apologie de Vieuſſens. Montpellier, 1698, *in*-8. Il y revendique la prétendue découverte de l'acide dans le ſang.

De motu cordis adverſaria analytica. *Monſpelii*, 1698, *in*-12. C'eſt l'Ouvrage le plus ſingulier & le plus mauvais qui ait paru en Médecine. M. *Senac* en parle ainſi dans ſon Traité du cœur : « Figurez-vous un homme qui, dans une pro» fonde obſcurité, croit voir de ſes yeux les objets qui ſe préſentent à ſon » imagination : tel étoit ce Médecin ſi fameux dans les écoles. Sans ſavoir le » calcul, il a calculé la force des nerfs. Cette force inconnue, qui auroit embar» raſſé les plus grands Géometres, n'a point effrayé M. *Chirac*. Selon ſes idées, » le mouvement du cœur eſt produit par une fermentation. La cauſe de cette » fermentation eſt une matiere acide que le ſang verſe dans les locules creuſés » par la nature dans le tiſſu des fibres. C'eſt-là le ſujet d'un livre de 350 pages. » De telles idées n'attirent l'attention que par l'excès de leur ridicule ; ainſi nous » nous diſpenſerons de les réfuter : ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il » y ait encore aujourd'hui des eſprits aſſez bizarres pour les adopter. »

Quæſtio de vulneribus. *Monſpelii*, 1707, *in*-8. Les ſuccès qu'avoient eu les eaux de Balaruc dans le traitement de la bleſſure de M. le Duc d'Orléans, engagerent *Chirac* à compoſer cette theſe, pour avoir occaſion de raconter & de vanter cette cure. Il y a de bonnes choſes dans cette diſſertation, mais la forme eſt inſoutenable, par l'ennui que cauſe l'affectation de l'Auteur à commencer tous les articles par la prépoſition *Quoniam*. Cette theſe a été miſe en François, ſous le titre d'*Obſervations de Chirurgie ſur la nature & le traitement des plaies par Chirac, & ſur la ſuppuration des parties molles par Fizes*. Paris, 1742, *in*-12.

Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux, & la maniere de les traiter. Paris, 1724, *in-8.*

Traité des fievres malignes avec des consultations sur plusieurs maladies. Paris, 1742, *in-12.* Cet Ouvrage fut composé sur les idées de *Chirac*, mais par des personnes qui avoient plus de méthode que lui.

Dissertations & Consultations médicinales de MM. Chirac & Silva. Paris, 1744, 2 vol. *in-12.*

CHIRON LE CENTAURE étoit fils de *Saturne* & de *Philyra.* Suivant le sentiment de ceux qui croient que *Saturne* est le même que *Noë*, on pourroit faire passer *Chiron* pour un de ses fils; mais il faut faire attention que les Grecs, dont les annales n'étoient pas si anciennes que celles des Egyptiens, ne regardoient pas aussi leur *Saturne* comme étant si ancien. Ils disent qu'il a été Roi d'une partie de l'Italie, & qu'il a vécu vers le milieu du XXVII siecle du monde; ensorte qu'il peut avoir été le pere de *Chiron*, qu'ils font vivre du tems du voyage des Argonautes, au commencement du XXVIII.

La Fable a feint *Chiron* moitié homme & moitié cheval, parce, dit-on, qu'il connoissoit également la Médecine des hommes & des bêtes. *Suidas* dit qu'il avoit composé un livre de la Médecine des chevaux. Mais il est plus probable que *Chiron* n'a été mis au rang des Centaures, que parce qu'il étoit de Thessalie. On a feint que ce pays étoit la patrie de ces monstres, parce que les Thessaliens ayant été les premiers qui se fussent appliqués à domter les chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval, se figurerent que l'homme & le cheval ne faisoient qu'un même corps.

Quelques-uns ont dit simplement que *Chiron* avoit inventé la Médecine. D'autres le regardent comme le premier qui ait trouvé des herbes & des médicamens pour la guérison des maladies, & particulierement pour celle des plaies & des ulceres. Les Magnésiens, peuple voisin de la Thessalie, lui offrirent pour ce sujet les prémices des plantes, & le considérerent comme le premier qui eut traité de la Médecine. On prétend qu'il a donné son nom à la *Centaurée* & à quelques autres plantes. Certains Auteurs lui attribuent uniquement l'invention de la Chirurgie. *Galien* veut que les Grecs aient donné le nom de *Chironiens* aux ulceres malins & qui sont comme incurables, parce que *Chiron* a été le seul qui ait su les guérir. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom par une raison toute opposée; qui est qu'un ulcere de cette nature avoit réduit cet habile Chirurgien au désespoir. La Fable dit que *Chiron* lui-même étoit travaillé de cet ulcere, & qu'il étoit provenu de ce qu'*Hercule* l'avoit blessé, sans y penser, avec une flèche trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne.

Parmi les enfans de *Chiron*, on remarque deux filles qui ont eu la réputation d'être savantes. L'une, qui s'appelloit *Hippo*, s'est distinguée dans la Physique; l'autre, nommée *Ocyroë*, s'est rendue célebre, au rapport d'*Ovide*, par les connoissances qu'elle avoit du métier de son pere. La mere de celle-ci s'appelloit *Chariclo.*

Une grotte du Mont Pelion en Thessalie étoit la demeure de ce Centaure; c'est-là que se sont rendus tous les grands Hommes de la Grece, pour apprendre de lui les Sciences & les Arts. On compte parmi ses disciples, *Esculape*, *Hercule*, *Aristée*, *Thésée*, *Télamon*, *Teucer*, *Jason*, *Pé-*

tée, *Achille*, qui prirent à fon école plus ou moins de connoiffances médicinales. Dans le vieux tems, tout le monde vouloit être Médecin ; on penfe de même aujourd'hui, quoique les circonftances aient changé. Anciennement on ne vouloit être Médecin que pour foi-même, parce que les perfonnes qui s'appliquoient par état à la cure des maladies, étoient en fort petit nombre, & que chaque pere de famille étoit proprement le Médecin de fes enfans. Aujourd'hui, malgré la multitude de ceux qui font de la Médecine leur profeffion unique, tout le monde fait parade d'être favant dans cette Science. On donne dès confeils aux autres, qu'on ne voudroit pas fuivre foi-même, fans avoir pris l'avis de fon Médecin. Un Gentilhomme à fa campagne décide hardiment de ce qu'il faut faire pour la maladie de fon Fermier ; tout au plus, il confulte fon Curé qui va feuilleter le Livre de Madame Fouquet, le Médecin charitable, & pour les cas graves, l'Avis au peuple fur fa fanté. Encore ne nuiroit-on pas à ce pauvre Fermier, fi l'on fuivoit avec attention & difcernement les fages confeils du célebre *Tiffot* : on gâte tout, parce qu'on fait mauvais ufage de ces confeils & qu'on ne fait point les appliquer à propos. Mais le Gentilhomme lui même devient malade. Il fe défie de fon favoir en Médecine ; le moindre mal qui trouble les plaifirs dont il jouit dans fa Terre, jette l'alarme dans fa maifon. Ses jours précieux demandent la préfence & l'avis du Médecin : ceux du Cultivateur, qui par fon travail foutient une famille nombreufe, n'ont pas mérité cette attention. Quelle conduite ! Qu'on me pardonne cette digreffion ; fi l'on s'en offenfe, ce n'eft pas ma faute. Les traits font d'après nature, & malheureufement pour l'humanité, on ne manque pas de modeles fur qui on peut les copier.

CHIRURGIE. C'eft l'Art qui guérit par l'opération de la main. Il eft une des parties de la Médecine ; il eft même plus ancien que la Médecine proprement dite. Auffi-tôt qu'il y a eu des hommes, on n'a pu fe paffer de la Chirurgie, parce qu'ils n'étoient pas invulnérables, ni à l'abri de fe caffer ou difloquer un membre. L'exercice & le travail ont fuffi feuls pour produire ces maux ; car l'homme n'a pu s'amufer de l'un & s'occuper de l'autre, fans s'expofer aux bleffures, aux froiffemens, aux déboitemens, aux fractures, & à tant d'autres accidens qui ont fait naître l'occafion d'inventer quelques moyens propres à les guérir. C'eft delà que la Chirurgie a pris fon origine.

Comme il eft certain que les hommes n'ont pu fe tirer de ces fortes de maux par la feule force de la nature, il s'enfuit qu'ils ont eu befoin de recourir à l'affiftance d'autrui. Il n'en a pas été de même dans les maladies internes, dont la date eft peut-être auffi ancienne que celle des accidens chirurgicaux. Comme la nature opéroit quelquefois la guérifon des premieres par les reffources qu'elle trouvoit dans le méchanifme, ou, comme à l'aide de quelque remede familier & de la diete on parvenoit à récupérer la fanté, on n'a pas d'abord fenti l'importance de fe faire une méthode de les traiter. Mais dans les maladies chirurgicales, fur-tout dans celles où les parties

ſont violemment dérangées de leur ſituation naturelle, il paroît que de tout tems on a été obligé d'avoir recours à quelques particuliers qui avoient vu de ſemblables accidens, & à qui l'expérience avoit donné de l'intelligence dans cette matiere. C'eſt parce qu'ils guériſſoient des maux dont on ne pouvoit ſe tirer ſans leur ſecours, qu'on leur a donné le nom de *Médecins*. Il eſt vrai qu'inſenſiblement ils ſont auſſi parvenus à guérir quelques maladies internes; mais ce n'étoit pas là le beau côté de leur Art; ils en impoſoient davantage par la Chirurgie, que *Celſe* a regardée, pour cette raiſon, comme la plus ancienne partie de la Médecine. En effet, le ſavoir des Médecins de la plus haute antiquité a principalement conſiſté dans l'adminiſtration des ſecours extérieurs; *Chiron*, *Eſculape* & ſes fils ſe ſont diſtingués davantage par le panſement des plaies, que par la cure des maladies internes. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent négligé de s'inſtruire de la Médecine proprement dite; ils en ſentoient bien l'importance : mais comme ils n'avoient que des yeux & des mains, ils firent des progrès plus lents dans la cure des maux, dont l'eſprit doit développer le caractere, que dans celle des accidens qu'ils pouvoient voir & toucher. Ils ont dû attendre que l'expérience leur parlât, avant que d'oſer raiſonner ſur le traitement des maladies intérieures; & ce n'eſt qu'à la longue qu'elle leur a parlé. Les progrès qu'ils ont faits, ont été meſurés ſur cette lenteur; c'eſt le tems qui leur a donné la conſiſtence. Ces Médecins ont enfin pratiqué toutes les parties de l'Art de guérir, & le dépôt des connoiſſances qu'ils y avoient acquiſes, a été ſoigneuſement recueilli par leurs ſucceſſeurs qui n'ont rien négligé pour en augmenter la maſſe. Telle étoit la Médecine lorſqu'*Hippocrate* entreprit d'en faire une Science fondée ſur l'expérience & le raiſonnement; c'eſt de ſon tems que la Chirurgie en fut ſéparée. Lui-même fut Médecin & Chirurgien. Après lui, on vit encore des hommes qui faiſoient profeſſion de pratiquer toutes les parties de l'Art; mais leur étendue & les ſoins qu'elles demandent pour en concilier l'exercice avec l'avantage public, engagerent enfin les Médecins à partager leurs occupations, en diſtribuant la Chirurgie & la Pharmacie en des mains ſubalternes. Voyez l'article où il eſt parlé du *Partage de la Médecine*.

Hippocrate, ce grand Maître dans l'Art de guérir, ſe fit beaucoup de réputation par les opérations chirurgicales; les préceptes qu'il nous a laiſſés dans ſes Ecrits, ne permettent point de douter de ſon application à cet égard. Ses diſciples cultiverent auſſi cette partie de la Médecine; la ſeule Lithotomie leur fut défendue par une loi de leur Maître : mais dans le reſte, ils firent de tems en tems quelques découvertes; & *Celſe* n'a pas manqué de rapporter les progrès qu'avoit fait la Chirurgie depuis *Hippocrate* juſqu'à lui. *Galien* exerça auſſi la Médecine & la Chirurgie; il a même écrit ſur cette derniere pluſieurs Traités particuliers, ſans compter ce qu'il en a répandu dans le corps de ſes Ouvrages.

On ne voit pas que la Chirurgie ait fait de grands progrès chez les Romains avant les Empereurs. Cet Art, ſi néceſſaire à l'humanité, pouvoit cependant fournir des reſſources à ce peuple belliqueux, pour ſe conſerver d'illuſtres citoyens & de vaillans ſoldats. Mais quelques amputations & d'autres opérations pour leſquelles on employa le fer ou le feu, parurent ſi cruelles aux Romains,

qu'elles les effrayerent & les jetterent dans la fureur. Leurs plus expérimentés Chirurgiens furent les triftes victimes de cet aveugle emportement, & ce peuple, qui donnoit des loix à tant de nations, refufa de fe foumettre à celles de l'Art utile, où la mort femble prêter du fecours à la vie. C'eft ainfi que s'exprime l'infcription qu'on voit fur la porte de l'Amphithéatre de Touloufe :

Hic locus eft ubi mors gaudet fuccurrere vitæ.

La Chirurgie fit plus de progrès fous les Empereurs Romains : les Grecs qui fe rendirent dans la capitale de l'Empire, y porterent avec eux des connoiffances que la fierté de fes citoyens avoit méconnues jufqu'alors, ou que leur molleffe avoit taxées de cruauté. Les Romains revinrent infenfiblement des préjugés que la frayeur groffit toujours ; les cures opérées fous leurs yeux, les Ouvrages qu'on écrivit fur la Chirurgie, leur firent fentir l'importance des fecours qu'ils pouvoient tirer de cet Art. Les Arabes en profiterent d'abord qu'ils le connurent : mais il ne fut pas en grand honneur chez ce peuple qui s'étoit emparé de l'empire de la Médecine aux dépens des Grecs. *Rhazes* nous dépeint la Chirurgie dans un état d'aviliffement ; toutes les opérations de la main étoient renvoyées aux ferviteurs ignorans que les Médecins avoient à leurs ordres. *Avicenne*, *Averrhoës*, *Avenzoar*, s'éleverent contre un abus auffi pernicieux aux malades qu'à l'Art même ; ils travaillerent à l'éteindre, en ne confiant la pratique des opérations qu'à des gens plus adroits & plus inftruits. *Albucafis* mit le comble à l'ouvrage commencé par fes prédéceffeurs. Il rappella non feulement dans la Chirurgie d'anciennes méthodes d'opérer qu'on avoit prefque oubliées, mais il les perfectionna encore, donna les figures des inftrumens propres à les exécuter, fortifia la théorie par les obfervations, & mérita que fes Ouvrages fuffent dans le XVI fiecle la fource commune, où les meilleurs Chirurgiens alloient puifer les connoiffances dont ils avoient befoin dans la cure des maladies, qu'on confioit à leurs foins.

Ce ne fut qu'au bout de fix fiecles que l'Art important de la Chirurgie revint en Europe jouir des droits, que les Arabes avoient ufurpés dès la fin du feptieme. Concentré dans les Écoles de cette nation, cet Art fut tellement affervi aux opinions des Maîtres qui ont dominé pendant tout ce long intervalle, que perfonne, même en Italie, ne s'étoit occupé de travailler à fa perfection. Il eft vrai que prefque tous les Médecins étoient Clercs, & qu'en cette qualité, il leur étoit défendu de fe mêler des opérations chirurgicales qui fe font avec effufion de fang. L'Art fe trouva réduit à la fimple application des topiques ; les onguens, les emplâtres, quelques remedes fuperftitieux ; c'étoit à-peu-près à quoi fe bornoit la petite Chirurgie, la feule permife aux Clercs. *Roger*, *Roland* de Parme, *Brunus*, *Théodoric*, *Guillaume de Salicet*, *Lanfranc*, *Gordon*, *Henri de Hermondaville*, *Jean de Gaddefden*, *Gui de Chauliac*, *Jean de Vigo* & quelques autres, furent ceux qui répandirent plus de lumieres fur la Chirurgie jufqu'au XVI fiecle. Mais c'eft à l'étude de la Phyfique & de l'Anatomie qu'on fe fit une affaire de mieux cultiver, que doivent être rapportés les progrès rapides de cette partie de la Médecine ; *Fallope*, *Véfale*, *Jérôme Fabrice* d'Aquapendente, *Guillaume Fabrice Hildan*, & toute cette foule de grands Maî-

tres qui se succéderent depuis le commencement du XVI siecle jusqu'à nos jours, ont poussé la Chirurgie à cet état de perfection qui lui a mérité les plus grands éloges.

La révolution qui vient de séparer cet Art de l'étroite union qu'il avoit eue si long-tems avec la Barberie, a jetté un nouveau lustre sur la Chirurgie Françoise. On est enfin unanimement convenu qu'il est important qu'un Chirurgien soit lettré ; mais on est également d'accord que trop de Littérature peut nuire à la Chirurgie. L'amour de la théorie amenera celui des systêmes dans un Art qui les souffre d'autant moins, qu'il n'est jamais plus sûr que lorsqu'il est fondé sur l'observation. On ne voudroit cependant point qu'un Chirurgien manquât de Physiologie. Savoir le manuel d'une opération, la pratiquer par routine, & ne point raisonner à propos, c'est ressembler à ces Barbiers qui dans les siecles passés tranchoient du Docteur dans Paris, malgré les bornes étroites de leurs connoissances. Les titres les plus relevés dans les Sciences suffisoient à peine pour satisfaire leur ambition, & cependant on peut dire que la Littérature faisoit parmi eux une figure bien triste. Les Chirurgiens de l'Ecole de Saint Côme, séparés aujourd'hui de tout ce qui les lioit ci-devant avec les Barbiers, forment un Corps bien plus respectable par l'étude des Lettres, qui est un préliminaire nécessaire à leur admission. Les connoissances, qui sont les fruits de l'application la plus suivie & la mieux réfléchie, soutiennent ces grands Maîtres dans l'invention & l'usage des secours les plus importans de leur Art.

Quoique Paris soit la ville où toute l'Europe va s'instruire de la théorie & de la pratique de cet Art; quoique l'Ecole de Saint Côme soit absolument celle qui fournit le plus grand nombre d'excellens Chirurgiens; la gloire qu'il y a de perfectionner la partie de la Médecine qui guérit par l'opération de la main, n'est point tellement réservée à la France, que l'Angleterre, l'Allemagne & la Hollande ne puissent entrer dans une sorte de parallele avec elle. Si la France se glorifie de la célébrité des *Dionis*, des *Verduc*, des *Méry*, des *Le Dran*, des *Petit*, des *Morand*, des *Le Cat*, &c. ; l'Allemagne a eu ses *Heister*, ses *Platner*, ses *Mauchart*, ses *Van Swietten*; l'Angleterre ses *Douglas*, ses *Cheselden*, ses *Chapman*, ses *Smellie*, ses *Scharp* ; la Hollande ses *Deventer*, ses *Rau*, ses *Ruysch*, ses *Bidloo*, ses *Schlichting*. Mais comme tout le monde convient qu'on ne trouve nulle part un plus grand nombre d'excellens Maîtres qu'à Paris, & que nulle part la Chirurgie n'a présenté plus d'événemens relatifs à son histoire que dans cette capitale, on ne sera pas fâché de trouver ici l'esquisse des différens états par lesquels elle a passé, avant que d'arriver à celui dont elle jouit aujourd'hui.

CHIRURGIE A PARIS. Il n'y a guere plus d'un siecle qu'on a mis en France, ou, pour mieux dire, par toute l'Europe, de la distinction entre un Chirurgien & un Barbier. La Chirurgie & la Barberie constituoient une seule & même profession; & les traces de celle-ci sont aussi anciennes que celles qui nous restent de la Chirurgie. Les Romains avoient des especes de Chirurgiens, ministres des Médecins; ils avoient pareillement des Barbiers qui avoient pour objet le soin des cheveux & de la barbe. Il y en avoit de l'un & de l'autre sexe; les

hommes s'appelloient *Tonfores*, les femmes *Tonftrices*, & leurs boutiques *Tonftrinæ*.

L'ufage, qui a long-tems fubfifté en France, de porter de longs cheveux & une longue barbe, pour figne de la liberté Françoife, fait voir qu'on ne connoiffoit guere de Barbiers dans les premiers tems de la monarchie. Mais dans le fiecle de Charlemagne, les fignes de la liberté par une longue barbe n'étant plus autant eftimés, la commodité introduifit un ufage contraire, & les Barbiers commencerent à trouver de l'ouvrage. C'eft à-peu-près du même tems que date l'introduction de la Chirurgie en France; elle fuivit la Médecine dans ce Royaume fous le regne du même Empereur, qui eft l'époque du premier renouvellement des Sciences en Occident.

L'état de Clerc qui a été fi long-tems celui des Médecins, & leur aggrégation aux Univerfités qui eut lieu dans la fuite, ne leur permirent pas d'affocier l'exercice de la Chirurgie à leurs fonctions, ni d'admettre les Chirurgiens dans leur Faculté; & delà la Chirurgie devint un champ abandonné à tous ceux qui voulurent en faire leur partage. Les Barbiers devenus communs, s'emparerent de ces fonctions, qui alors peu relevées, peu difficiles & peu nombreufes, paroiffoient affez quadrer avec celles de la Barberie; ils ne furent cependant pas les feuls qui s'en mêlerent : il fe trouva des hommes qui fentirent toute l'importance de ces fonctions, qui s'en firent un Art auquel ils s'appliquerent uniquement, & qui jetterent ainfi les premiers fondemens de la Société des Chirurgiens de Paris.

Les uns & les autres, en s'emparant de la Chirurgie, en firent profeffion fans autres loix que leur volonté, & fans autre qualité que leur inclination; mais les abus qui fuivirent cette liberté, firent jetter les yeux fur cet Art qui étoit ainfi en proie à tous ceux qui vouloient s'en mêler. D'un côté, les Rois unirent à Paris ceux qui ne s'occupoient que des fonctions de la Chirurgie, en une Confrérie ou Communauté; de l'autre, ils commirent leurs premiers Barbiers pour chefs de la Barberie & Chirurgie réunies, & ils étendirent cette jurifdiction à toutes les terres de leur obéiffance, fans excepter même leur ville de Paris. Cet arrangement contribua à la perfection de la Chirurgie, & cette perfection ayant multiplié les fonctions de cet Art utile, les Barbiers tirerent parti de l'avantage qui reflua fur lui. Ils furent admis fans aucune réferve à l'exercice entier de la Chirurgie, & jufques dans les provinces du Royaume, leurs fonctions s'accrurent avec elle, fans éprouver la moindre contradiction.

Le luxe & la mode ayant donné lieu aux perruques, aux accommodages & aux autres travaux qui font du reffort de la Barberie, ces deux Arts devinrent très-étendus. Les Barbiers fe trouverent furchargés de leur exercice. Chacun fe donna particulierement aux fonctions de l'un ou de l'autre, fuivant fon goût & fes talens. Delà ces deux profeffions commencerent à fe diftinguer. La Communauté qui en étoit dépofitaire fe divifa en deux : les Barbiers - Chirurgiens formerent une profeffion tout-à-fait diftincte de celle de Barbiers-Perruquiers-Baigneurs-Etuviftes. Les uns & les autres, en un mot, reconnurent des fonctions qui leur furent rendues propres par des bornes réciproques, & furent gouvernées par une police particuliere.

Si l'on excepte la Communauté des Chirurgiens de Paris, la Chirurgie & la Barberie ne firent par-tout qu'une ſeule & même profeſſion juſqu'au commencement du XVII ſiecle. Les Artiſtes de cette profeſſion étoient même plus connus ſous le titre de Barbiers, que ſous celui de Chirurgiens, qui ne leur a été donné que fort tard. Ce titre même que les Chirurgiens de notre ſiecle regardent comme la cauſe des jours ténébreux de leur Art, étoit cependant une qualité dont les anciens Chirurgiens ſe ſont trouvés honorés; ils reconnoiſſoient que c'étoit à la Barberie que la Chirurgie devoit ſes plus beaux privileges. *Thierry de Héry*, *Antoine de Corbie*, *Ambroiſe Paré* & tant d'autres Maîtres célebres, ont toujours pris la qualité de Barbiers-Chirurgiens. Ils l'ont même donnée dans leurs Ouvrages aux perſonnes qu'ils ont choiſies parmi leurs confreres pour leur en offrir la dédicace. Ce n'eſt que depuis le commencement de ce ſiecle que les Chirurgiens ont répudié le titre de Barbier; ils ſe ſont donné des ſoins infinis pour mettre leur Art dans l'état dont il jouit à préſent, en travaillant à détruire la méſalliance qu'il contractoit avec la Barberie. L'ouvrage a été terminé dans la capitale par la déclaration du Roi du 23 Avril 1743, qui, en rétabliſſant la néceſſité des Lettres pour les Chirurgiens, déſunit entierement la Barberie de la Chirurgie. Auſſi ne reſte-t-il qu'un très-petit nombre de Maîtres & quelques Privilégiés qui faſſent profeſſion de la Barberie, & ce petit nombre s'éteindra peu-à-peu.

C'eſt à la teneur des anciens réglemens qu'on doit rapporter la naiſſance de deux Sociétés de Chirurgiens, qui, après s'être réunies dans le dernier ſiecle, ſe trouvent aujourd'hui refondues dans un ſeul & même Corps qui rapporte ſon origine à l'ancienne Société des Chirurgiens de Saint Côme. Les ſentimens ſont partagés ſur l'époque de l'établiſſement de cette Société. Depuis long-tems les Chirurgiens de Paris l'attribuent au Roi Saint Louis, dont le regne a duré depuis 1226 juſqu'en 1270; mais ils n'ont rien allégué de réel & de poſitif pour le prouver: & un fait qu'on ne pourra révoquer en doute, prouve le contraire de ce qu'ils ont avancé.

Lanfranc, Médecin de Milan qui vint à Paris en 1295, dit que les Chirurgiens de cette derniere ville étoient ſi ignorans, qu'à peine en pouvoit-on trouver un rationnel; il ajoute même qu'ils ne ſavoient pas faire la diſtinction du cautere actuel d'avec le potentiel, & que leur ignorance à cet égard en avoit abrogé tout-à-fait l'uſage. Cela fait bien voir que l'opinion qui attribue à Saint Louis l'établiſſement des Chirurgiens en ſociété, n'eſt point certaine; puiſque ce Prince étant mort 25 ans avant l'arrivée de *Lanfranc*, il n'eſt pas probable qu'il ait érigé en Corps des gens qui avoient ſi peu de connoiſſances pour ſervir le public, que ce Médecin n'a point balancé de les traiter encore d'ignorans à ſon arrivée à Paris. Mais ne pourroit-on pas dire, qu'ainſi que les anciennes Sociétés Littéraires, celle de Chirurgiens n'a point une époque préciſe & ne s'eſt formée que peu-à-peu. *Sauval* rapporte dans ſes antiquités de Paris, que du tems de Saint Louis la Confrérie de Saint Côme & de Saint Damien, Patrons des Chirurgiens, fut érigée à Paris dans l'Egliſe de Saint Côme par ordonnance du 25 Février 1255. Dès lors la Chirurgie commençoit à ſortir de l'oubli, dans lequel elle avoit été plongée avec les autres parties de la Médecine pendant tant de ſiecles. Elle exiſtoit déja en eſſence. Les Chirurgiens reconnoiſſant ces deux Saints pour leurs Patrons, il eſt naturel de

croire qu'ils entrerent tous dans cette Confrérie, & qu'ils en devinrent les principaux membres & même les Directeurs : mais ils ne formerent pas seuls cette Société ; tous les fideles y furent admis : & cet Ordre a continué jusqu'à ce jour, nonobstant l'établissement juridique de la Société des Chirurgiens sous une autre forme.

Par ce premier établissement, les Chirurgiens furent unis seulement par des devoirs de piété en une Communauté purement religieuse. Il se peut faire que dès lors ils recurent des statuts ; mais ces statuts ne pouvoient être relatifs qu'au culte de Dieu : ils n'embrassoient point encore la police de l'Art. Leur enrégistrement à l'Officialité, en 1278, en est une preuve, s'il est vrai qu'il soit réel. Mais les Chirurgiens apportent un réglement de Police du mois d'Août 1301 ; il y a cependant un petit soupçon sur la validité de la date de ce Réglement, & ce n'est pas sans raison. Parmi les Barbiers qui y sont nommés, il désigne *Pierre le Barbier de la porte Saint Antoine* & *Renau le Barbier dehors la porte Saint Antoine*. Or cette porte n'a été bâtie que plus de cinquante ans après la date de ce réglement. Celle qu'on y voit aujourd'hui a été construite sous le regne de Henri II ; mais ses embellissemens ne sont que de 1671.

Les plus anciens de tous les titres & réglemens authentiques que puissent produire les Chirurgiens, est l'édit que le Roi Philippe le Bel rendit au mois de Novembre 1311 en leur faveur. En même tems qu'il fait un tableau bien pathétique de l'état déplorable de la Chirurgie, abandonnée aux imposteurs qui vouloient l'usurper, tels que libertins, voleurs, faux-monnoyeurs, espions, ouvriers, charlatans, alchymistes & usuriers, il suppose évidemment qu'il y avoit déja un Corps de Chirurgiens qui étoient examinés & admis à la Maîtrise. Dans la suite, cet édit fut renouvellé, confirmé & augmenté.

La Communauté des Barbiers-Chirurgiens de Paris est aussi très-ancienne. Leurs premiers statuts sont ceux que leur donna Charles V en Décembre 1371 ; ils furent renouvellés & confirmés par Charles VI en Mai 1385. Mais le département de cette Communauté n'étoit pas de grande étendue. Les titres de la Chirurgie démontrent clairement que les Barbiers étoient bornés aux plus légeres fonctions ; le réglement d'Août de 1301, alloué par les Chirurgiens, porte même que nul Barbier ne pourra s'entremettre du métier de Chirurgie, si ce n'est pour étancher le sang du blessé. Quant à la saignée, *Lanfranc* nous apprend qu'ils en étoient déja en possession de son tems ; & le Roi Charles V, par une déclaration du 3 Octobre 1372, leur avoit permis de fournir à ses sujets des emplâtres, oignemens & autres médicamens convenables, pour guérir toutes sortes de clous, bosses, apostemes & toutes plaies ouvertes non mortelles, mais étant en péril, faute d'un prompt secours.

Les Barbiers sortirent des bornes qu'on leur avoit prescrites, & ne tarderent point à aller bien au delà de ce qui leur étoit permis. Une conduite aussi déplacée irrita les Chirurgiens contre eux & les porta à se plaindre en justice : après plusieurs contestations, intervint arrêt du Parlement, rendu le 7 de Septembre 1425, lequel interdisant l'exercice de la Chirurgie aux Barbiers, leur permit cependant de panser les plaies, clous & bosses de la nature prescrite dans les lettres de 1372. Mais cet arrêt ne les retint point dans leurs devoirs ; ils l'interpréterent à leur mode, & firent encore de plus grandes incursions

ſur le territoire de la Chirurgie. Pour appuyer leurs démarches, ils tâcherent de ſe rapprocher des Médecins qui, peu contens des Chirurgiens, ne s'éloignerent pas de favoriſer les Barbiers. Les Médecins commencerent par les introduire chez leurs malades pour faire les ſaignées qu'ils preſcrivoient ; & comme leur mécontentement envers les Chirurgiens augmentoit en proportion que ceux-ci multiplioient leurs contraventions en exerçant la Médecine, ils ne tarderent point à ſe déclarer ouvertement pour les Barbiers. Ils entreprirent de leur communiquer des connoiſſances qui puſſent leur faire franchir les bornes étroites de la ſphere où ils étoient renfermés ; & dans ce deſſein, quelques-uns d'entr'eux leur donnerent des leçons d'Anatomie & d'opérations chirurgicales.

Ce procédé indiſpoſa les Chirurgiens contre la Faculté de Médecine, à qui ils porterent leurs plaintes le 17 Novembre 1491. Ces plaintes étoient en regle, dit M. *Crévier*, Hiſtoire de l'Univerſité de Paris, tome V, page 57 & ſuivantes ; la Faculté ne put ſe diſpenſer de les recevoir, ni même de leur donner quelque ſatisfaction. Elle rendit en leur faveur un décret, par lequel elle déclara que les anatomies & les explications faites en François par ſes Docteurs aux Barbiers étoient contre ſon eſprit & ſa diſcipline ; que quelques Médecins s'y étoient laiſſé engager pour éviter un plus grand mal, & particulierement pour empêcher que des étrangers ne s'immiſçaſſent de leur donner des leçons. Qu'au reſte, elle défendoit à ſes ſuppôts de les continuer juſqu'à ce qu'elle y eut autrement pourvu.

La clauſe qui terminoit ce décret n'étoit pas fort propre à calmer l'eſprit des Chirurgiens. Elle ne leur annonçoit pas une longue ceſſation de l'abus dont ils ſe plaignoient ; auſſi pouſſerent-ils plus loin leurs ſorties ſur le territoire de la Médecine. Ils détruiſirent l'effet de leurs plaintes par leurs contraventions ; & les Médecins de leur côté ne tarderent pas à exécuter ce qu'ils leur avoient annoncé par leur dernier décret. La Faculté en rendit un autre le 11 Janvier 1494, par lequel elle permit aux Barbiers d'acheter un cadavre & à ſes Docteurs de leur faire des anatomies. Elle leur permit encore de pratiquer avec eux pour le traitement des furoncles, des boſſes & des apoſtemes, & leur accorda un de ſes Docteurs pour leur expliquer les Auteurs de Chirurgie en termes familiers. Ce fut-là le premier témoignage de protection que les Barbiers reçurent publiquement de la Faculté qui, par un autre décret du 18 Octobre 1499, permit à ſes Docteurs de lire aux Barbiers tous les Livres de Chirurgie.

Les Chirurgiens, piqués de ces nouveautés, vinrent derechef en préſenter leurs plaintes à la Faculté. Ils la taxerent de favoriſer les uſurpations des Barbiers & lui reprocherent de contrevenir à ſes propres loix, en donnant en François des inſtructions auxquelles la Langue Latine étoit conſacrée. Ils diſoient vrai, remarque *Crévier* ; mais uſurpateurs eux-mêmes, ils avoient mauvaiſe grace de ſe plaindre des atteintes données à leurs droits & dont ils étoient la premiere cauſe. Ce n'étoit que pour leur donner le change que les Médecins voulurent leur donner des rivaux : auſſi le Doyen ne leur répondit qu'en leur reprochant leurs contraventions, & leur diſant que leurs prétendus privileges avoient été obtenus par ſubreption, ſur leur faux donner à entendre, ſans que les Médecins euſſent été ouïs.

Les

Les Barbiers tenoient alors une conduite oppofée à celle des Chirurgiens. Ils étoient dociles & foumis aux Médecins à qui ils devoient leur exiftence, dans le rapport qu'ils avoient avec la Médecine. Leur obéiffance détermina la Faculté à les adopter pour fes difciples & à leur affurer pleinement fa protection, par un acte paffé en Janvier 1505. Les Chirurgiens n'eurent pas plutôt connoiffance du contrat par lequel la Faculté favorifoit les Barbiers, que bien loin de s'y oppofer, ils prirent le parti d'adoucir les Médecins. Les regiftres de la Faculté font foi qu'ils lui promirent fatisfaction dès le premier Juin 1507; & tout le monde fait que jufques bien avant dans le XVIII fiecle, ils firent peu de difficultés de remplir les engagemens qu'ils avoient pris avec les Médecins.

Après le milieu du XVI fiecle, les Chirurgiens eurent cependant de grands démêlés avec la Faculté. Ils attaquerent plufieurs fois les Barbiers. En 1551 & 1572, il fut permis à ceux-ci de faigner & de lever le premier appareil, & le refte fut remis aux Chirurgiens. Ces entreprifes rapprocherent les Barbiers des Médecins; inftruits par leurs leçons, ils travaillerent à mériter par leur capacité, les privileges & fonctions, dont la jouiffance paifible étoit moins affurée fur les titres de leur Communauté, que fur la protection que la Faculté leur accordoit. Ils en profiterent fi bien, qu'ils ne tarderent pas à faire preuve de leurs talens & de leur dextérité dans les opérations. Avant la fin du XVI fiecle, leur fociété fournit un grand nombre de Praticiens célebres qui la firent marcher de pair avec celle des Chirurgiens; & fi les Barbiers n'eurent pas fur ceux-ci la prééminence du rang, ils eurent du moins celle de l'habileté & de la confiance publique. Ce font eux qui ont donné ces grands Maîtres que la Chirurgie Françoife cite pour fa gloire, & qui n'ont paffé dans la fociété des Chirurgiens, qu'après avoir fait preuve de leur mérite dans celle des Barbiers. Non feulement ceux-ci avoient la confiance du public; ils s'infinuerent jufqu'à la Cour; & leur réputation les ayant fait connoître, ils ne craignirent plus de prendre le titre de Chirurgiens, & fe donnerent celui de *Maîtres Barbiers-Chirurgiens de Paris.*

Les Chirurgiens fentirent le coup que cette révolution alloit porter à leur corps. Pour le parer, ils réfolurent de procéder juridiquement contre les Barbiers. Ceux-ci inftruits de leurs démarches, s'adrefferent à leurs protecteurs; ils les firent reffouvenir des engagemens qu'ils avoient contractés avec eux; & la Faculté leur promit fon intervention dans un décret du 10 Septembre 1592. Mais le Prévôt de Paris ayant réduit les Barbiers à ce qu'ils étoient anciennement, par ordonnance du 7 Février 1596, ceux-ci en appellerent. La Faculté fe joignit à eux, leur donna des certificats de capacité; & le Parlement établit d'une maniere ftable la rivalité & l'indépendance des Barbiers, par fon fameux arrêt du 3 Août 1603. Par cet arrêt la Cour ordonna que « les Maîtres Barbiers-Chirurgiens ne » feroient à l'avenir compris aux affiches & proclamations des Chirurgiens; leur » permit de fe dire & nommer *Maîtres Barbiers-Chirurgiens*; curer & panfer toutes » fortes de plaies & bleffures, comme ils avoient ci-devant fait, après qu'ils au- » roient fait le chef-d'œuvre accoutumé, & été interrogés par les Maîtres Bar- » biers-Chirurgiens, en préfence de quatre Docteurs en Médecine, & deux du » College des Maîtres Chirurgiens. »

Au mois d'Août 1613, pendant une inſtance entre quelques Barbiers, les Chirurgiens de Paris & la Communauté des Barbiers intervenante, quelques Membres des deux Communautés voulant mettre entre elles une paix durable, s'aviſerent de s'adreſſer au Roi, & ils obtinrent de ſa Majeſté, ſur l'humble ſupplication du *College des Chirurgiens & de la Communauté des Barbiers*, un édit par lequel Louis XIII, préſuppoſant ſur le faux donner à entendre de ces Chirurgiens, que les deux Communautés étoient d'accord, les incorpora pour jouir enſemble des mêmes droits & être gouvernées par le même réglement. Mais les Chirurgiens, ayant été avertis de la publication de cet édit, obtinrent le 20 Décembre ſuivant, des Lettres en forme de requête civile, par leſquelles le Corps déſavouoit tout ce qui avoit été fait. Nonobſtant cette oppoſition, les Barbiers prirent la qualité pure & ſimple de Chirurgiens; bigarerent leurs enſeignes de boites qui ſervoient de montre aux Chirurgiens; quitterent l'Egliſe du ſaint Sépulcre où ils avoient auparavant leur confrérie, & vinrent dans celle de Saint Côme. Le jour de la fête de ce Saint, les principaux d'entr'eux y parurent avec le bonnet quarré & la robe longue, & voulurent prendre place parmi les Chirurgiens; mais ceux-ci les repouſſerent. La cauſe ayant été plaidée entre les deux Communautés, & la requête civile entérinée, le Parlement remit les parties en tel état qu'elles étoient auparavant, par arrêt du 23 Janvier 1614. Les Barbiers furent alors obligés de quitter les ornemens incompatibles avec la poudre & de retourner prendre leur place au Sépulcre.

Les Barbiers déchus de ces privileges honorifiques, n'en furent pas moins heureux dans le public, & firent la conquête de tout le territoire des Chirurgiens. Ceux-ci, obligés de ſubir le joug des vainqueurs, tenterent à leur tour de faire des incurſions ſur la Barberie: quelques-uns d'entr'eux chercherent dans ces fonctions une ſubſiſtance que le champ de la Chirurgie leur refuſoit; mais ils ne furent pas auſſi heureux que les Barbiers dans leurs entrepriſes. Ces derniers ne voulurent point leur céder gratuitement un droit lucratif qu'ils avoient dédaigné, lorſqu'ils le leur avoient offert pour des titres ſtériles. La conduite des Chirurgiens donna matiere à un nouveau procès, & leurs conteſtations avec les Barbiers furent terminées, à cet égard, par un arrêt rendu au Parlement le 7 Septembre 1641, par lequel défenſes furent faites aux Chirurgiens de Saint Côme *de faire, ni faire faire le poil, par eux ni par leurs gens, en leur maiſon ni en ville.*

Tel fut l'établiſſement de l'ancienne Communauté des Barbiers-Chirurgiens de Paris. Admis aux fonctions les plus ſublimes de la Chirurgie, ils formerent un ombrage bien épais, à travers duquel on pouvoit à peine appercevoir le College de Saint Côme; ils parurent preſque ſeuls ſur la ſcene dans le XVII ſiecle. Dans le public, c'étoit eux qui étoient les dépoſitaires de la confiance des citoyens; à la Cour, ils avoient les têtes couronnées entre leurs mains; au Barreau, c'étoit ſur leurs rapports que les Juges fondoient les déciſions relatives à la Chirurgie; en un mot c'eſt à eux ſeuls que la Chirurgie doit la conſervation & la perfection de ſes privileges. Tel étoit l'état des choſes, lorſque les Chirurgiens de Saint Côme ſentirent la néceſſité de l'union qu'ils avoient dédaignée au commencement du XVII ſiecle; elle fut propoſée derechef. Les deux Sociétés s'y prêterent; les articles en furent dreſſés. Requête fut préſentée

à la Faculté de Médecine le 24 Août 1655 ; & cette Compagnie répondit, par ſon décret du 30 Septembre ſuivant, qu'elle ne trouvoit rien à redire à l'union, pourvu que le chef-d'œuvre ſe fît en la forme des Maîtres Barbiers-Chirurgiens, ſans y rien innover, ni diminuer les droits ni ſoumiſſions dus à la Faculté qui ſeroient entierement gardés. En conſéquence, contrat fut paſſé le premier Octobre 1655, entre *les Jurés & Maîtres Barbiers-Chirurgiens, & le Prévôt & le College des Chirurgiens de robe longue, pour ne faire à l'avenir qu'un même Corps, & jouir enſemble des droits & privileges attribués à l'une & l'autre Compagnie.*

Ce contrat fut confirmé par des Lettres Patentes de Mars 1656 ; mais les droits de la Faculté n'ayant point été ménagés dans cette union, il s'éleva un différend entre les Médecins & l'Univerſité d'une part, & les deux Communautés réunies de l'autre, qui fut décidé par un arrêt ſolemnellement rendu le 7 Février 1660. Cet arrêt mit les parties hors de Cour & confirma l'union, *à la charge que les deux Communautés des Chirurgiens & Barbiers demeureroient ſoumiſes à la Faculté de Médecine ſuivant les contracts des années 1577 & 1644.*

Pour prévenir les difficultés qui renaiſſoient de tems en tems entre les deux Communautés réunies, on projetta de nouveaux ſtatuts en 1698. Le projet qui en fut dreſſé, fut d'abord conçu en cinquante-quatre articles. Il fut préſenté par *Félix* au Roi Louis XIV qui, par arrêt de ſon Conſeil du 6 Novembre 1698, le renvoya au Sieur d'Argenſon, Lieutenant-Général de Police de Paris. Ce Magiſtrat les examina, les changea, les corrigea & les augmenta juſqu'au nombre de cent cinquante articles, que le Roi approuva, confirma & autoriſa par Lettres Patentes du mois de Septembre 1699. Ces ſtatuts ont été la regle invariable de cette Communauté juſqu'en 1743. Au mois d'Avril de cette année, le Roi ayant rendu une déclaration qui remettoit les Chirurgiens de Saint Côme au même état où ils étoient avant leur jonction aux Barbiers, ils tenterent de faire revivre leurs anciens ſtatuts qui avoient été proſcrits en 1660. Dans cette eſpérance, ils demanderent au Roi par leur requête inſérée dans l'arrêt du Conſeil du 26 Octobre 1743, le privilege d'être gouvernés ſuivant les ſtatuts auxquels leur Corps étoit ſoumis avant ſon union avec les Barbiers ; ſauf néanmoins ce qui concerne la ſupériorité du premier Chirurgien du Roi & la police de la Chirurgie.

Il y a trois copies de ces prétendus ſtatuts ; l'une Françoiſe qui contient trente-ſept articles ; la ſeconde Latine qui en contient trente-neuf, & la troiſieme qui eſt auſſi Latine, comprend quatre-vingt-trois articles. C'eſt celle qui fut miſe avec ſa traduction dans les *Recherches critiques ſur l'origine de la Chirurgie*, pour être confirmée.

Ce Mémoire ayant été communiqué à l'Univerſité & à la Faculté de Médecine de Paris, les Médecins démontrerent les erreurs, la ſuggeſtion, les interpolations de date, la contradiction, l'altération, les irrégularités & le défaut d'approbation de ces ſtatuts. Ils démontrerent principalement le double faux qu'il y avoit ; l'un venant de ſon original, ſuppoſé qu'il y en ait un ; & le ſecond, de la copie collationnée de 1614 qu'ils repréſentoient. Ils firent voir particuliérement que la véritable date de ces articles étoit poſtérieure de trois cens ans à celle que les Chirurgiens leur ſuppoſoient : en effet, ces ſtatuts étoient datés de 1600 dans cette copie, & par interligne il y avoit 1268. Les Médecins ayant

proposé leur inscription en faux, les Chirurgiens ne jugerent pas à propos d'en soutenir la lumiere. Dans une requête qu'ils présenterent au Roi en 1748, ils déclarerent qu'ils abandonnoient ces statuts.

En conséquence de la découverte des Médecins, & du désaveu des Chirurgiens, le Roi, par arrêt du Conseil du 12 Avril 1749, porta que les statuts de 1699 seroient observés sur ce qui concerne les réceptions des aspirans, ainsi que sur tous les points auxquels il n'aura été apporté aucun changement par cet arrêt. Parut ensuite un autre arrêt du Conseil en date du 4 Juillet 1750 : par l'article XXI, « Sa Majesté permit à son premier Chirurgien & aux» dits Maîtres en Chirurgie de Paris de lui présenter tels nouveaux statuts qu'ils » estimeront nécessaires & utiles, tant par rapport au réglement, à la direction » des actes & exercices dudit College de Chirurgie, qu'à l'égard de la discipline » de leurs Corps & de ses Membres, pour être lesdits nouveaux statuts ap» prouvés & autorisés par Sa Majesté, si elle le juge à propos. Et seront exé» cutés par provision les statuts de l'année 1699, en ce qui n'est pas contraire » au présent arrêt, à la déclaration du 23 Avril 1743, & à l'arrêt du Con» seil du 12 Avril 1749. »

L'établissement des Maîtres en l'Art & Science de Chirurgie de Paris a été enfin approuvé, autorisé en Corps & Communauté, pour y exercer leur profession dans cette ville, par Lettres-Patentes du 7 Septembre 1750. Cet établissement a été précédé de celui de l'*Académie Royale de Chirurgie*, par d'autres Lettres du 22 Juillet 1748, qui confirmerent le Réglement que le Roi avoit donné dès l'an 1732. Cette Académie ne doit point être regardée comme un Corps particulier, distinct & séparé de la Communauté des Maîtres en Chirurgie de Paris. C'est le même Corps considéré sous un aspect différent, par rapport à des fonctions différentes. Tous les Maîtres en Chirurgie de Paris ont droit d'assister à ses assemblées ou conférences, d'y lire & d'y disserter; en sorte qu'ils sont tous Académiciens : & réciproquement depuis le Président jusqu'au dernier des Membres ordinaires de l'Académie, il n'y en a pas un seul qui ne soit Maître en Chirurgie de Paris. Cette Académie, après son établissement authentique, a reçu du Roi, le 18 Mars 1751, un nouveau Réglement qui établit l'ordre, les séances, les fonctions & les exercices de cette Société, qui est divisée en quatre classes sous la présidence du premier Chirurgien du Roi. La premiere est composée de quarante Académiciens qui ont le titre de Conseiller du Comité. La deuxieme est composée de vingt Académiciens qui ont le titre d'Adjoints au Comité. La troisieme est formée par tous les autres Maîtres en Chirurgie de Paris qui ne sont pas des deux premieres Classes, avec la qualité d'Académiciens libres. Enfin il y a une quatrieme Classe sous la dénomination d'Associés, tant François qu'Etrangers; mais ils ne sont pas pour cela de vrais Membres de l'Académie. C'est un titre d'honneur, qui ne les fait pas plus participer aux véritables droits des Académiciens, qu'à ceux des Maîtres en Chirurgie.

Cette Académie rend compte au public de ses travaux, par les Mémoires qu'elle met au jour. Le premier volume fut rédigé par M. *Quesnay*, Secretaire en 1743. M. *Morand* en donna deux autres en 1753 & 1757. Le quatrieme & le cinquieme ont paru successivement par les soins de M. *Louis* qui remplaça M. *Morand*

dans la place de Secretaire. Chaque volume eft *in*-4, ou fait trois tomes *in*-12. C'eft fur ce pied que l'Académie continue de publier fes Mémoires.

Quoique cet établiffement foit autant utile à l'humanité qu'il eft honorable à la Chirurgie, il ne s'eft point fait fans oppofition. D'anciens droits & ufages, qu'on foutint d'une part avec chaleur & qu'on voulut abolir de l'autre fans réferve, animerent les Médecins de Paris contre les Chirurgiens de Saint Côme. La guerre tant de fois déclarée entre ces deux Corps, n'avoit toujours été fufpendue que par une treve qui laiffoit dans les efprits le germe d'une nouvelle levée de bouclier. Avant même qu'il ne s'agît de l'établiffement de l'Académie de Chirurgie, la guerre fe ralluma, & les conteftations qui en furent le fondement, commencerent en 1725 & ne finirent qu'en 1750. Je n'entreprendrai pas de difcuter de quel côté auroit dû pancher la balance : le Roi a parlé, il eft le maître de fes fujets, il a le droit d'être obéi; & quoique je ne fois point né dans fes Etats, je n'en refpecte pas moins fes décifions. Je me borne à faire l'hiftoire de la longue guerre, qui a divifé deux Corps qui devroient toujours être unis par une confiance fondée fur la fubordination. Je rappelle les motifs & les fujets de cette guerre, en fuivant l'ordre chronologique des événemens qui l'ont fufcitée & des écrits qui l'ont foutenue.

Lorfque Louis XV eut établi cinq Démonftrateurs à Saint Côme, les Chirurgiens prirent le ton fi haut, qu'ils ne voulurent plus rien accorder aux Médecins de cette déférence établie fur la préféance de ceux-ci, autant que fur la reconnoiffance des fervices que la Faculté avoit rendus à la Chirurgie Françoife. La Communauté de Saint Côme chercha à éloigner les Médecins de l'examen des Afpirans à la Maîtrife, & refufa de rendre à la Faculté ce témoignage annuel de foumiffion, dont elle s'étoit toujours fi religieufement acquittée depuis qu'elle en avoit contracté l'engagement. Les Chirurgiens de ce fiecle penferent bien différemment de ce qu'avoient penfé & fait les Maîtres du XVI, qui fentant qu'il étoit de leur intérêt & de leur devoir de ne pas indifpofer contre eux la Faculté de Médecine, firent de telles demarches de foumiffion envers elle, que le dernier Janvier 1507, ayant Maître *Philippe Roger* à leur tête, ils fe préfenterent à la Faculté pour lui faire une déclaration que M. *Crévier* rapporte en ces termes dans fon Hiftoire de l'Univerfité de Paris : *Meffieurs, nous venons par devers vous à caufe que l'on nous a dit qu'on vous a rapporté que difions par la ville de Paris, que ne fommes point vos Efcholiers ne fubjets. Sachez, Meffieurs, que jamais nous ne penfames nier que ne fuffiefmes vos Efcholiers. Nous nous confeffons tels, & avons toujours fait. Et fi aviefmes fongé le dire, nous nous irions coucher pour le défonger.* Ce fut à cette occafion que le Doyen de Médecine, *Jean Loifel*, demanda à tous les Chirurgiens préfens, s'ils penfoient ainfi : & tous, mettant le bonnet bas, répondirent : *Oui nous l'avouons.* Deux Notaires, qu'ils avoient amenés, leur donnerent acte de cette déclaration. Mais ces tems de bonhommie font paffés. L'Univerfité de Paris n'eut pas plutôt fait imprimer, en 1725, fes *Mémoires au fujet des Patentes du Roi portant établiffement de cinq Démonftrateurs Chirurgiens à Saint Côme*, que cette Communauté lui oppofa, en la même année, deux Ecrits intitulés, l'un : *Réponfe pour les Chirurgiens de Saint Côme au Mémoire des Médecins de la Faculté de Paris* : l'autre : *Problême Philodémique, fi c'eft par zele ou par jaloufie que les Médecins s'oppofent à l'établiffement de cinq Chirurgiens Démonftrateurs.* Ces deux pieces furent comme le boute-feu de cette guerre qui divifa

deux Corps, dont le but unique doit être le bien de l'humanité. En 1726, il parut un *Mémoire pour les Docteurs Régens de la Faculté contre la Communauté des Chirurgiens & le Sieur Petit.* On y rappelle les services que la Faculté a rendus à la Chirurgie, comme d'avoir soutenu cette partie de l'Art de guérir en instruisant les Barbiers, lorsque par la négligence des anciens Chirurgiens elle étoit presque éteinte. On y rappelle encore les privileges des Médecins, à qui les Chirurgiens s'étoient obligés de rendre hommage de Scholarité le 15 Novembre de chaque année, & à qui avoit été accordé le droit d'envoyer quatre Docteurs aux examens des Aspirans à la Maîtrise en Chirurgie.

En 1736, on donna au public un *Mémoire où l'on fait voir en quoi peut consister la prééminence de la Médecine sur la Chirurgie.* Il ralluma la guerre comme assoupie par une longue treve; mais un Ecrit violent, lâché contre les Médecins en 1737, fit perdre tout espoir de réconciliation. Il parut sous le titre de *Lettres sur les disputes entre les Médecins & les Chirurgiens.* La Faculté irritée ne garda plus de ménagement; ce fut pour soutenir ses intérêts, qu'on publia en cette même année un Ecrit intitulé : *Le Baillon.* Il n'empêcha pas les Chirurgiens de parler; ils éleverent la voix plus haut que jamais, & non seulement ils firent une *Réponse* à l'Auteur de cette piece, mais encore aux différentes *Lettres* de M. *Astruc*, ainsi qu'à l'Ouvrage que M. *Andry* donna en 1738, sous le titre de *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la Médecine sur la Chirurgie.*

Mais cette guerre ne se continua pas avec plus de fureur qu'en 1743. Le Roi ordonna que personne ne pourroit être reçu à l'avenir dans le Corps des Chirurgiens de Saint Côme, sinon qu'il fût Maître-ès-Arts; & un Auteur anonyme osa publier des *Réflexions sur la Déclaration du Roi*, par lesquelles il prétendit prouver que les Lettres n'étoient point nécessaires aux Chirurgiens, qu'elles étoient même nuisibles à l'acquisition des talens qui peuvent leur faire mériter la confiance des citoyens. On ne tarda pas à donner des *Observations* sur ces Réflexions : l'Auteur emploie des moyens qui, bien loin de venir à l'appui de sa cause, en détruisent les fondemens; car il se trompe grossierement lorsqu'il dit que *Thierri de Héry* & *Ambroise Paré* étoient des Chirurgiens lettrés. On convient avec lui qu'ils ont excellé dans la Chirurgie, mais nullement dans la Littérature. Les bévues de cette espece qui se trouvent dans les *Observations*, ont amené les *Notes* qu'on a publiées sur l'Ecrit des *Réflexions*. On y confirme non seulement ce qu'on avoit avancé dans ce dernier Ouvrage, mais on se donne encore la liberté d'assurer que la plupart des Chirurgiens lettrés de Paris, ne sont rien moins que d'excellens Praticiens. Parurent ensuite plusieurs autres Ecrits dans la même année 1743 : *Nouvelles Réflexions sur la Déclaration du Roi. Thémis & le Malade pour la subordination dans la Médecine. Lettre & Réflexions sur la qualité de Maître-ès-Arts nouvellement exigée pour être Chirurgien de Saint Côme*, par *Louis Santeuil. Moyens de former de parfaits Chirurgiens*, par M. *Ferret.* Tous ces Ouvrages tendent à prouver qu'ordinairement les Théoriciens en Chirurgie ne sont pas ceux qui se distinguent dans la pratique. Il en est de cet Art, comme de la Médecine : quand on a vu à la tête de celle-ci des hommes qui cherchoient à afficher l'esprit dans leurs productions, ils les ont remplies de

théories & de syſtêmes, enfans de leur imagination, & bientôt ils ont compté l'obſervation pour peu de choſe. Il en ſera de même de la Chirurgie, ſi ſes Membres ne ſe mettent point en garde contre le faux brillant des théories de cabinet. Qu'un Chirurgien ſoit lettré ; ſa logique l'éclairera ſur la juſteſſe des conſéquences qu'il doit tirer de l'obſervation ; ſa phyſique lui ouvrira le chemin que la nature ſuit dans ſes mouvemens : mais qu'il ne ſoit lettré que pour mieux voir ; qu'il tienne toujours en bride l'imagination qui ne s'échappe que trop, & qui s'échappe toujours, quand on croit avoir acquis le droit de ne briller que par elle. Reprenons le fil des événemens dont cette réflexion a interrompu l'hiſtoire.

L'affaire devint plus ſérieuſe en 1744. Au lieu de ces Ecrits polémiques, par leſquels on avoit vu de ſimples particuliers ſoutenir la cauſe du parti qu'ils avoient épouſé, des Corps entiers s'expliquerent par des mémoires produits en leur nom, à l'effet de faire incliner la balance de la juſtice en leur faveur. Tel eſt l'Ouvrage intitulé : *Recherches ſur l'origine, ſur les divers états & ſur les progrès de la Chirurgie en France.* Cet Ecrit publié par les Chirurgiens pour s'attirer des ſuffrages, rabaiſſe autant la Médecine qu'il s'attache à relever le mérite de la Chirurgie Françoiſe. L'Auteur a cependant mal rempli ce double objet ; car il groſſit le nombre des Chirurgiens, en y faiſant entrer d'excellens Médecins qu'il n'a pas enviſagés comme tels. D'ailleurs, la ſuppoſition d'anciens ſtatuts accordés au College de Saint Côme ; le voile épais dont on a couvert l'origine de la Chirurgie en France, qui doit être rapportée aux Italiens, diſciples eux-mêmes des Médecins Arabes ; la fauſſe dégradation du mérite réel des Barbiers qui ont ſoutenu cet Art pendant ſi long-tems dans Paris ; les louanges qu'on a affecté de prodiguer à des hommes obſcurs qui ne méritent aucune conſidération ; mille faits contournés à l'objet qu'on avoit en vue, qu'on a altérés aux dépens de la vérité la plus manifeſte ; tout cela à obligé les Doyen & Docteurs Régens de la Faculté à faire paroître un *Mémoire contre le Prévôt des Chirurgiens*, dans lequel ils tracerent bien différemment l'Hiſtoire de la Chirurgie Françoiſe. Ils porterent même leurs plaintes juſqu'au trône dans une *Requête au Roi contre le Sieur De la Peyronie*, ainſi que dans leur *premier Mémoire* contre le même & la Communauté des Chirurgiens. Le Sieur *De la Peyronie* avoit profité de ſon crédit à la Cour, pour multiplier ſes prêtentions ; il les avoit même pouſſées juſqu'à vouloir lui ſeul avoir le droit de créer des Docteurs en Chirurgie. Il voulut ſans doute agir ſur le plan qu'avoient formé les Chirurgiens de robe longue, lorſqu'au rapport de *Crévier*, ils s'adreſſerent en Cour de Rome, & obtinrent du Pape Grégoire XIII un indult, daté du premier Janvier 1579, par lequel ils étoient autoriſés, ſuppoſé qu'ils fuſſent inſtruits dans la Grammaire & reçus Maîtres-ès-Arts en l'Univerſité de Paris, à ſe préſenter au Chancelier pour recevoir de lui la bénédiction apoſtolique. La Faculté prit feu alors. L'Univerſité fit de même dans l'affaire entamée par le Sieur *De la Peyronie*; elle s'oppoſa à la demande de ce premier Chirurgien, par un Ecrit qui parut ſous le titre de *Réponſe du Recteur, Doyen, Procureurs & Suppôts de l'Univerſité de Paris au Mémoire du Sieur De la Peyronie.* On y démontre l'irrégularité d'une cinquieme Faculté que le premier

Chirurgien du Roi vouloit établir sous sa présidence, & l'on fait voir que jamais les Chirurgiens n'ont été reçus dans l'Université, qu'à titre d'Ecoliers de la Faculté de Médecine. On y fait voir encore que la qualité de Maître-ès-Arts, dont on vouloit que les Chirurgiens fussent revêtus, ne leur donnoit point le droit d'enseigner & de soutenir des theses publiques. Cette prétention des Chirurgiens de nos jours étoit calquée sur la conduite de ceux du XVI siecle. Ils continuoient, dit *Crévier* qui en parle tome VI de son Histoire de l'Université de Paris, en même tems de soutenir ces theses & examens, que Pasquier a qualifiés de *singeries*, & ils tâchoient d'y procurer de la célébrité par le concours des personnes honorables qu'ils y invitoient.

Le second mémoire pour le Doyen & Docteurs-Régens de la Faculté contre le Sieur De la Peyronie fut publié en 1745. On continue à mettre les erreurs du Livre des *Recherches* dans leur plein jour, & à démontrer les faux supposés sur lesquels les Chirurgiens appuient leurs prétentions. M. *Procope Couteaux* publia l'année suivante un *Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les Médecins & les Chirurgiens.* Ils ne furent point goûtés de ceux-ci, parce qu'ils ne leur étoient point assez favorables. Ce discours fit même si peu d'impression sur eux, que l'on vit paroître un *Mémoire pour François De la Peyronie & les Prévôts & College des Chirurgiens contre la Faculté de Médecine & l'Université de Paris.*

En 1747, *Astruc* fit imprimer, sous le voile de l'anonyme, l'*Etat des contestations entre la Faculté de Médecine & la Communauté des Chirurgiens*, dans lequel il fait voir que par toute la France les Médecins président à la réception des Aspirans à la Maîtrise en Chirurgie. Il va plus avant, il prouve que la demande de M. *De la Peyronie*, sur les droits qu'il veut s'attribuer pour la collation des titres académiques dans sa prétendue cinquieme Faculté, est autant contraire à l'usage général, qu'elle est irréguliere & déplacée dans son essence. Cet écrit fut suivi d'une *Requête au Roi*, par laquelle les Docteurs Régens démontrerent que les anciens statuts présentés par les Chirurgiens à Sa Majesté, étoient faux & par leur date & par leur contenu. Ils appuyerent même leurs justes récriminations par une consultation d'Avocats, qui mit tellement au jour les faux allégués des Chirurgiens, qu'ils n'oserent plus les soutenir.

La Faculté donna son *Troisieme Mémoire* en 1748. Elle s'attacha à faire voir que les Chirurgiens n'avoient pas plus de droit d'enseigner leur Art en Latin, qu'il n'en avoient de former un cinquieme Corps académique : prétention à laquelle ils venoient de renoncer. La Faculté ne s'en tint pas là ; elle publia en 1749, un écrit intitulé : *La supériorité des Médecins sur les Chirurgiens prouvée par les loix & l'usage de toute l'Europe.* Cette supériorité avoit été confirmée par les témoignages de huit Universités qui avoient déposé que le droit de présider à la réception des Chirurgiens, celui d'enseigner la hirurgie & de diriger les grandes opérations, appartenoit incontestablement aux Médecins. Dans le même tems, M. *Combalusier* mit au jour les *Considérations d'un Médecin de Montpellier sur les deux premiers mémoires du sieur Pichaut de la Martiniere.* Il rappella à ce premier Chirurgien que c'étoit en mains du premier Médecin de sa Majesté qu'il avoit

avoit prêté ſon ſerment, pendant que c'étoit en mains du Roi que celui-ci avoit fait le lien ; preuve évidente de la ſubordination de la Chirurgie à la Médecine. Il lui rappella encore que les meilleurs Chirurgiens étoient ſortis de l'école des Médecins ; il lui reprocha même l'ambition des Chirurgiens qui alloient prendre, dans les Univerſités de province, le titre de Docteur qu'on leur accordoit auſſi légerement, qu'ils le méritoient peu. Je paſſe pluſieurs autres réflexions de l'Auteur, trop déſagréables au Corps des Chirurgiens, pour être répétées dans ces tems heureux qui ont vu renaître le calme. Je me borne à parler de la *Réponſe au dernier mémoire de M. le premier Chirurgien & à l'écrit intitulé : Examen impartial.* Cet Ouvrage imprimé en 1749, s'étend principalement ſur les obſtacles que l'amour de la littérature peut mettre à la perfection de la Chirurgie; il fait voir que les Chirurgiens lettrés ont ſi peu contribué aux progrès de leur Art, qu'il feroit encore dans l'état d'abjection où ils l'ont laiſſé, ſi les Médecins n'avoient efficacement travaillé à l'en tirer. Mais c'eſt aſſez de guerre & de débats : Louis XV les a terminés en ennobliſſant la Chirurgie par l'établiſſement de l'Académie qui réunit ſes Membres, qui excite leur émulation, & tend à développer des talens chers à l'humanité. De quelque part que viennent les lumieres qui ont mis la Chirurgie Françoiſe dans l'état de perfection qui rend l'Ecole de Saint Côme la premiere de toute l'Europe, cet Art n'eſt pas moins tout ce qu'il eſt. Il n'en mérite pas moins la protection du Roi & les ſuffrages du public. Mais la ſageſſe qui éclaire le trône, en mettant fin à cette longue ſuite de conteſtations, fit publier une déclaration portant que les Docteurs de la Faculté continueroient d'aſſiſter à l'examen des Aſpirans à la Maîtriſe en Chirurgie ; que dans le cas des grandes opérations, les Médecins donneroient leur avis les premiers ; que le Corps des Chirurgiens devroit envoyer au Doyen de la Faculté le catalogue de ſes Membres, pour tenir lieu de l'hommage & du ſerment qu'il prêtoit autrefois aux Médecins. Ainſi finit une diſpute, pendant laquelle la paſſion ne fut pas ſans jouer quelque rôle de part & d'autre. Il ne reſte plus qu'à ſouhaiter de voir la Médecine & la Chirurgie s'entr'aider amicalement ; plus les nœuds qui uniſſent la ſeconde à la premiere ſe reſſerreront par une conduite dirigée ſur la bienſéance de ces deux profeſſions, plus l'humanité ſentira la grandeur des ſervices qu'elles lui rendent.

Voilà, me paroît-il, un précis aſſez circonſtancié de l'origine, des révolutions & de l'état de la Chirurgie Françoiſe. Cet extrait eſt formé en partie, d'après ce que M. *Verdier* en a dit dans ſon Ouvrage intitulé : *Juriſprudence particuliere de la Chirurgie en France.* Les différens volumes, que ce Médecin-Avocat a donnés ſur la Juriſprudence des Corps de la Médecine, m'ont été de grande utilité dans la rédaction de certains articles de ce Dictionnaire. On peut encore conſulter, ſur les révolutions de la Chirurgie à Paris, l'*Hiſtoire de l'Univerſité* de cette capitale par M. *Crévier*, Profeſſeur émérite de Rhétorique au College de Beauvais. C'eſt principalement au tome V, page 48, page 395 & ſuivantes, tome VI, page 317 & ſuivantes, qu'on trouve de plus longs détails.

CHIRURGIEN. (Premier) Après avoir parlé de la Compagnie des Chirurgiens de Paris dans l'article précédent, il eſt à propos de dire quelque choſe de l'homme qui en eſt le Chef. Le premier Chirurgien du Roi eſt celui en qui le Prince a reconnu aſſez de ſcience & d'adreſſe, pour lui confier la pratique de toutes les opérations que les maladies peuvent rendre néceſſaires ſur ſa perſonne, & à qui, ſur ce motif, il donne une inſpection fort étendue ſur la police de la Chirurgie. Son office ne le met point au nombre des grands Officiers de la Maiſon du Roi; auſſi la qualité de Conſeiller d'Etat ne lui eſt point attachée, mais ſimplement celle de *Conſeiller du Roi*. La nobleſſe réelle lui eſt cependant accordée; du reſte, ſa charge eſt de même nature que celle du premier Médecin, c'eſt-à-dire, non vénale, mais donnée ſeulement par Sa Majeſté à celui qui l'obtient par ſon mérite. Lorſque par l'agrément du Roi, quelqu'un eſt nommé & reçu à cet office, il eſt inſtallé en prêtant entre les mains du premier Médecin à-peu-près le même ſerment, que celui-ci prête entre les mains de Sa Majeſté.

Les appointemens du premier Chirurgien ſont 1000 livres de gages qui lui ſont payés par les Tréſoriers de la Maiſon du Roi; 1272 livres de livrées pour ſa bouche en Cour, par les Maîtres de la Chambre aux deniers. Sa Majeſté lui attribua de plus 3000 livres de penſion en forme de dédommagement de la ſuppreſſion de ſes Lieutenans par l'édit de 1692; mais ſes Lieutenans ayant été rétablis par celui de 1723, la vente de ces offices, ainſi que de ceux des Greffiers, forme la principale portion de ſon revenu. Lorſqu'il fait des ſaignées au Roi, il en eſt payé par ordonnance. Enfin à ſon avénement, il a droit de percevoir 21 ſols 3 deniers ſur tous ceux qui ſe mêlent de quelque partie de la Chirurgie & Barberie dans toutes les villes, bourgs & villages du Royaume.

Les fonctions du premier Chirurgien ſont les mêmes pour la Chirurgie, que celles du premier Médecin pour la Médecine. Lorſqu'il ſaigne le Roi, le premier Médecin tient la bougie, & l'Apothicaire tient les palettes.

L'office du premier Chirurgien n'étant point du nombre des grands, il n'a en Cour aucune juriſdiction ſur la Chirurgie, aucune inſpection ſur les autres Chirurgiens; en un mot, il n'a aucun Officier ſous lui. Il n'avoit même autrefois aucune juriſdiction ſur la Chirurgie du Royaume, qui, ayant été de tout tems unie à la Barberie, fut confiée anciennement au premier Barbier. Le premier Chirurgien du Roi n'eut aucune ſéance marquée dans les aſſemblées de la Communauté de Saint Côme, juſqu'au commencement du XVII ſiecle, que les Chirurgiens firent un ſtatut, le 6 Février 1606, par lequel il fut dit que le premier Chirurgien du Roi étant invité & aſſiſtant aux actes publics de Maîtriſe, tiendroit la place principale.

L'union des Chirurgiens avec les Barbiers n'ajouta rien aux privileges ni à la préſéance du premier Chirurgien: elle ne diminua rien non plus des prérogatives du premier Barbier. Les Lettres-Patentes de 1656, qui opérerent cette union, portoient que les deux Communautés réunies, demeureroient ſous la juriſdiction du premier Barbier; & l'arrêt d'enrégiſtrement porta ſeule-

ment en faveur du premier Chirurgien du Roi, que les deux Communautés feroient tenues de le laiffer jouir des mêmes féances dont il avoit auparavant bien & duement joui.

Quelques années après, le Roi Louis XIV trouva cette jurifdiction du premier Barbier fi extraordinaire & fi peu fortable avec les fonctions de fon office, que fa Majefté voulut l'en défunir, pour la joindre à l'office de fon premier Chirurgien. Sur les ordres qu'elle donna, M. *Félix*, qui occupoit alors cet office, traita en 1668 de la Charge de premier Barbier & de tous les droits y appartenans, avec Jean de Rety, Sieur de Villeneuve. Il en fut pourvu & en fit unir les droits à l'office de premier Chirurgien. Depuis cette époque, le premier Chirurgien a toujours eu fur la Chirurgie & la Barberie toute l'autorité & la jurifdiction qui auparavant appartenoit au premier Barbier, & c'eft à ce titre qu'il fut déclaré *Chef & Garde des Chartes & Privileges de la Chirurgie & Barberie du Royaume.* Cette double jurifdiction a été confirmée au premier Chirurgien par quantité d'ordonnances : mais comme la Barberie a été défunie de la Chirurgie, fon titre à l'égard du premier de ces Arts a changé de nomenclature par la déclaration de 1743, qui lui affure fes privileges fur la Barberie fous la qualité d'*Infpecteur & Directeur général commis par Sa Majefté.*

Les premiers Chirurgiens du Roi ont tant contribué à l'établiffement de l'Académie de Chirurgie, qu'ils en ont été déclarés les Préfidens nés, par le réglement donné par Sa Majefté à cette Académie le 12 Mars 1751. L'article II regle ainfi leurs fonctions : » Le premier Chirurgien du Roi fera » Préfident né de l'Académie ; il aura infpection fur tout ce qui la regar- » dera ; il en dirigera les travaux, en fera obferver les réglemens ; il ou- » vrira les féances aux heures marquées ; il préfidera aux affemblées, recueil- » lera les fuffrages, prononcera le réfultat des délibérations ; il nommera » les Commiffaires pour l'examen des Ouvrages qui feront préfentés ; il vi- » fera toutes les expéditions du Secretaire, ainfi que tous les actes concer- » nant la recette & la dépenfe de l'Académie. « Il étoit bien jufte que le premier Chirurgien jouît de ces prérogatives. En effet, fi la fanté la plus précieufe du royaume mérite à celui, à qui elle eft confiée, le titre de Chef de la Chirurgie, il eft cenfé mériter la premiere place parmi les Savans dans cet Art.

Après le premier Chirurgien du Roi, vient le Chirurgien ordinaire qui a 1000 livres de gages payés par le Tréforier de la Maifon, & 600 de livrées pour fa bouche, par les Maîtres de la chambre aux deniers. Outre cela, il a pour fa charge de Chirurgien-Major, 1200 livres de gages par les Tréforiers de la Maifon, & 1200 livres de récompenfe au tréfor royal ; 1500 pour fe mettre en équipage au tréfor royal ; 500 livres par mois pendant la campagne, payées par le Tréforier de l'extraordinaire des guerres ; dix rations par jour ; un garçon Chirurgien entretenu à l'hôpital de l'armée, & 2000 livres de gratification au retour de la campagne.

Le nombre des Chirurgiens du Roi fervans par quartier a été fixé à huit. Ils ont chacun 800 livres de gages ; 300 livres de récompenfe payées au tréfor royal, & 260 livres de livrées à la chambre aux deniers.

Ces neuf Chirurgiens doivent se trouver, ainsi que le premier Chirurgien, aux repas du Roi, à son lever & à son coucher, de même que les Médecins. Outre cela, ils doivent se trouver à la chasse du Roi, crainte d'accident, & ne pas s'éloigner beaucoup du carosse de sa Majesté quand elle est en campagne. Ils ont, comme les Médecins, lorsque le Roi touche les écrouelles, à la chambre aux deniers, 17 livres 9 sols 4 deniers pour une douzaine de pains, deux quartes de vin de table & six pieces de gibier piqué.

Il y a de plus en Cour, un Chirurgien-Dentiste, trois Chirurgiens-Renoueurs, deux Opérateurs ordinaires & un Chirurgien-Oculiste. Les Chirurgiens ordinaires servent chez M. le Dauphin & les Enfans de France; mais Madame la Dauphine a un premier Chirurgien du Corps, un Chirurgien ordinaire & un Accoucheur.

CHMIELECIUS (Martin) étoit de Lublin en Pologne, où il naquit en 1559. La noblesse de son origine l'invitoit à se jetter dans les armes, & l'on crut qu'il alloit prendre ce parti au sortir du college ; mais il prit celui de continuer ses études, & à cet effet, il se rendit à Bâle en 1577. Après son cours de Philosophie, il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine qui lui accorda le bonnet de Docteur en 1587. Au bout de deux ans, il fut chargé d'enseigner la Logique ; en 1610, on le nomma à la Chaire de Physique qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1632. *Chmielecius* a été fort répandu dans la pratique. Il fut successivement Médecin de deux Evêques de Porentru, ville de Suisse dans l'Elsgaw ; & il fut envoyé deux fois auprès de l'un de ces Evêques au nom de l'Université de Bâle, dont il étoit alors Recteur. On ne connoît de lui d'autres Ecrits que quelques Lettres, dont *Jean Hornung* a grossi le recueil qui a paru à Nuremberg en 1625, *in-4*, sous le titre de *Cista medica.*

Chmielecius eut trois femmes, & laissa un fils qu'il avoit eu de sa premiere, fille du célebre Médecin *Théodore Zwinger*. Ce fils fut aussi Docteur en Médecine. Il exerça sa profession à Mulhausen, & après avoir passé par différens emplois, en particulier par celui de Bourguemestre de cette ville, il y mourut en 1662.

CHOMEL, (Jacques-François) de Paris, où il naquit dans le XVII siecle, étudia la Médecine à Montpellier & prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de cette ville, en 1708. Il a été nommé à l'Intendance des eaux de Vichi, & c'est à titre de cet emploi qu'il prenoit celui de Médecin-Conseiller du Roi. On a quelques Ouvrages de sa façon, comme:

Universæ Medicinæ theoricæ pars prima, seu, Physiologia ad usum scholæ accommodata. Monspelii, 1709, *in-12.*

Traité des eaux minérales, bains & douches de Vichi. Clermont-Ferrand, 1734, 1738, *in-12.* Paris, 1738, *in-12.* Les éditions de 1738 sont augmentées d'un discours préliminaire sur les eaux minérales en général, avec des observations sur la plupart de celles qu'on trouve en France.

CHOMEL, (Pierre-Jean-Baptiste) frere du précédent, étoit de Paris. Il étudia la Médecine dans les Ecoles de sa ville natale, & il y reçut le bonnet de Docteur en 1697. Ses connoissances lui ouvrirent l'entrée de l'Académie des Sciences, à la-

quelle il a préfenté différens mémoires fur les plantes. En Novembre 1738, il fut élu Doyen de fa Faculté & continué en 1739; mais il n'acheva pas ce dernier terme de fon Décanat, car il mourut le 3 de Juin 1740. On a de lui :

Réponfe à deux Lettres de M. Colet fur la Botanique. Paris, 1697, in-8.

Abrégé de l'hiftoire des plantes ufuelles. Paris, 1712, un volume *in*-12, 1715, deux volumes *in*-12. Le fupplément, 1730, *in*-12. Amfterdam, 1736, trois volumes *in*-12. La meilleure édition eft celle de Paris, 1761, trois volumes *in*-12. L'Auteur n'a fuivi aucun fyftême pour l'arrangement des plantes; il ne s'eft impofé d'autre regle que celle d'en parler fuivant les propriétés qu'elles ont dans les maladies.

Jean-Baptifte-Louis Chomel, fon fils, naquit à Paris, & prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1732. Il devint dans la fuite Médecin ordinaire du Roi, fut choifi Doyen de fa Compagnie en Novembre 1754, continué en 1755, & mourut en 1765. On lui doit les Ouvrages fuivans :

Lettre fur la maladie des beftiaux. Paris, 1745, *in*-8. Il vante beaucoup l'ufage du feton faupoudré de l'ellébore.

Vie de M. Molin. in-12.

Differtation hiftorique fur le mal de gorge gangréneux qui a regné parmi les enfans en 1748. Paris, 1749, *in*-12. La faignée, les vomitifs, les véficatoires, le camphre, font les remedes qu'il croit les plus efficaces contre cette maladie.

Effai hiftorique fur la Médecine en France. Paris, 1762, *in*-12.

Eloge hiftorique de Louis Duret. Paris, 1765, *in*-12. Cette piece a remporté le prix propofé par la Faculté de Médecine à celui qui feroit le meilleur éloge de ce célebre Médecin.

CHRÉTIEN, (Florent) natif d'Orléans, fut en grande réputation dans le XVI fiecle. Il étoit fils de *Guillaume Chrétien*, Gentilhomme originaire des confins de la Bretagne, & fon aïeul s'étoit fignalé dans l'emploi de Chancelier du Duc de Vendôme. Comme le goût de *Florent* le portoit à l'étude, il fe fit une affaire d'honneur de relever la nobleffe de fa naiffance par fon application aux Belles-Lettres; il s'attacha enfuite à la Médecine & devint fort habile dans cette Science. On met fa mort en 1596, à l'âge de 56 ans.

CHRÉTIEN, (Gervais) plus connu fous le nom de *Maître Gervais*, étoit de la paroiffe de Vendes au diocefe de Bayeux en Normandie. Il avoit environ quinze ans, lorfque le Seigneur de fon village l'envoya à Paris pour y conduire un fort beau levrier au Dauphin Jean, fils du Roi Philippe IV, dit de Valois. Ce Prince, qui fut frappé de l'air & de la phyfionomie de *Gervais*, crut entrevoir en lui des talens qui ne demandoient qu'à être cultivés. Il ordonna qu'on le fît étudier au College de Navarre, où il correfpondit fi bien aux bontés de fon protecteur, qu'il n'en fortit qu'après avoir fait les plus grands progrès dans les Sciences. Il s'appliqua enfuite à la Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Paris, & le fit encore avec tant de fuccès, qu'il mérita d'être choifi vers l'an 1370, pour remplir la charge de premier Médecin du Roi Charles V. *Gervais* s'étoit déja tellement fait eftimer de fes collegues, qu'ils l'avoient nommé Doyen de la Faculté en 1359. Feu M. *Chomel* en parle dans fon *Effai*

historique sur la Médecine en France, sous les noms de *Gervais Kerany*, ou *Vany*, ou *Christiani*; & dans la notice des Médecins de Paris, par M. *Hyacinthe-Théodore Baron*, il est appellé *Gervasius Ke Rani*, *aliàs Christiani*. Ce Médecin, Clerc comme tous les autres de son tems, avoit bien profité de cette qualité pour s'avancer dans l'Eglise; car il étoit Chanoine de Paris, de Lisieux, de Bayeux, de Saint Quentin, & Archidiacre de Chartres, lorsqu'il mourut en 1382. La multiplicité de ces bénéfices lui fit un revenu considérable qu'il employa en faveur des études; il n'attendit même point d'être obligé de tout abandonner par la mort, pour faire des dispositions avantageuses aux écoliers. Dès l'an 1370, il avoit fondé à Paris le College de Notre-Dame de Bayeux, plus communément appellé aujourd'hui le *College de Maître Gervais*, & il l'avoit doté de plusieurs bourses pour la Philosophie, la Théologie, le Droit & la Médecine, auxquelles les jeunes gens des diocèses de Bayeux & de Coutances sont appellés préférablement à tous autres. Cette Maison, qui est soumise au grand Aumônier, étoit dans un triste état en 1699. Depuis ce tems, les édifices ont été reconstruits, les revenus rétablis; & le Cardinal de Rohan, grand Aumônier, a fait revivre les bourses qu'on avoit été obligé d'éteindre.

CHRISTIAN (André) naquit en 1551, à Ripen, ville de Dannemarc dans le Jutland. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts à Wittemberg, & Docteur en Médecine à Bâle, il passa à Copenhague, où il enseigna la Médecine pendant dix-sept ans. Ce fut à regret qu'il abandonna sa Chaire; mais il dut céder aux ordres du Roi Christiern IV qui l'envoya à Sora, pour remplir la charge de Président du College de la Noblesse établi dans cette petite ville. Il s'en acquitta dignement pendant cinq ans, & mourut au bout de ce terme d'une fluxion de poitrine en 1606, dans la cinquante-cinquieme année de son âge. Nous avons de lui:

Enchyridion medicum de cognoscendis curandisque externis & internis humani corporis morbis. Basileæ, 1583, 1607, *in*-8. Il a extrait ce qu'il y a de mieux dans les Ouvrages de *Victor Trincavelli*, pour former sa compilation.

Manget parle encore de *Wolfgang Christian*, Docteur en Médecine de la Faculté de Bâle, qui a écrit au commencement de ce siecle:

Thesaurus Ludovicianus, sive, Compendium Materiæ Medicæ selectum ex Ludovici Pharmacià. Bernæ, 1707, *in*-12. C'est proprement une nouvelle édition de l'Ouvrage de *Daniel Ludovici* qui avoit paru à Gotha en 1671, *in*-12, sous le titre de *Pharmacia moderno sæculo applicanda. Christian* y a fait quelques augmentations, mais davantage encore à l'édition qu'on publia à Nuremberg en 1720, *in*-12.

CHRISTIN (Bernardin) étoit de l'isle de Corse. Après avoir étudié la Médecine à Montpellier sous *Lazare Riviere*, il se fit Cordelier; mais comme son goût pour cette Science le dominoit toujours malgré l'habit religieux dont il étoit revêtu, & qu'il la pratiquoit même assez ouvertement, il compila quelques secrets de Chymie, & eut la hardiesse de les faire imprimer à Venise en 1676, *in*-4, sous le nom de *Riviere* mort depuis vingt ans. Le titre de l'Ouvrage porte: *Institutiones medicæ & observationes, quibus accedunt 500 curationes morborum, Tractatus de lue venerea, febre pestilentiali & Romani contagii curatione.* Depuis ce

tems, ces ſecrets de Chymie ont toujours été imprimés à la ſuite des Œuvres de *Riviere*, ſous la qualification d'*Arcana*, quoique tout le monde ſoit prévenu que cette compilation n'appartient point à ce célebre Profeſſeur dont *Chriſtin* n'a emprunté le nom que pour donner de la vogue à ſon recueil.

CHROUET, (Warner) Médecin de ce ſiecle, s'étoit déja fait connoître dès la fin du précédent par une diſſertation intitulée :

De trium humorum oculi origine, formatione & nutritione. Leodii, 1688, *in-8*, & 1691, *in-12*. Il s'éleve dans cet Ouvrage contre la doctrine de *Nuck*, & prétend que les conduits aqueux de celui-ci ſont de véritables arteres. Il entre dans pluſieurs autres détails, comme ſur la ſtructure celluleuſe de l'humeur vitrée, ſur l'analyſe du cryſtallin & de l'humeur aqueuſe, ſur la membrane qui ferme l'iris. *Nuck* publia un Ouvrage pour ſoutenir ſes ſentimens, & il parut à Leyde en 1691, *in-8*; mais comme cette théorie n'eſt plus d'uſage aujourd'hui, les écrits qui l'avancent & la défendent, ont preſque été oubliés avec elle.

Chrouet a écrit ſur les eaux de Spa & d'Aix-la-Chapelle, & il a recueilli beaucoup d'obſervations pour confirmer les vertus des unes & des autres. Il en a fait part au public dans ſon Traité intitulé :

La connoiſſance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, de Chaud-Fontaine & de Spa par leurs véritables principes. Leyde, 1714, *in-12*. Liege, 1729, *in-12*.

Il a encore donné de ſavantes notes ſur le *Spadacrene* de *Henri de Heers*, dont l'ancienne édition n'avoit d'autre mérite que l'élégance du ſtyle & les obſervations de l'Auteur. *Chrouet* a mis cet Ouvrage en François, & ſa traduction a paru à la Haye en 1739, *in-12*. Il y a corrigé les fautes touchant la Chymie, & il a établi, par ſes expériences, l'exiſtence d'un acide, d'un eſprit volatil, d'une terre alcaline & du fer dans les eaux de Spa. On a auſſi quelque choſe de ſa façon ſur l'analyſe du ſoufre commun dans les Journaux de Trévoux de 1707. Il y prétend, contre le ſentiment de *Homberg* qu'il attaque, qu'il eſt poſſible d'avoir des fleurs de ſoufre ſans aucun mêlange d'acide; mais il ſe trompe, car M. *Macquer* a fait voir que le ſoufre ſublimé, ou les fleurs de ſoufre, ont abſolument les mêmes propriétés que le ſoufre qui n'a pas été ſublimé.

CHRYSERMUS, Médecin, eſt cité par *Sextus Empiricus*. Il étoit tellement affecté toutes les fois qu'il mangeoit des alimens aſſaiſonnés de poivre, qu'il tomboit dans la défaillance accompagnée de ſueurs & autres accidens. *Chryſermus* a écrit touchant le pouls, & *Héraclide Erythréen*, ſon diſciple, l'a imité dans ce genre d'écrire.

CHRYSIPPE, Médecin Cnidien, fils d'*Erinée* & diſciple d'*Eudoxe*, vécut dans le XXXVII ſiecle du monde. Il eut un fils du même nom & de la même profeſſion que lui, mais qui périt malheureuſement. Ptolomée Lagus, à qui échut le royaume d'Egypte dans le partage des Etats d'Alexandre le grand, le fit cruellement mourir ſur le rapport d'un calomniateur.

Chryſippe le pere ſe récria fortement contre la pratique des Rationnels, & contre pluſieurs uſages univerſellement eſtimés. En particulier, il déclama contre

la faignée & les purgatifs, quoique ces remedes euffent été pratiqués de tems immémorial. C'eft de *Galien* que nous apprenons ceci; mais nous ne favons point fur quel fondement *Chryfippe* appuyoit fes opinions. Ses Ecrits, déja fort rares du tems de *Galien*, ne font pas venus jufqu'à nous; & d'ailleurs, *Galien* lui-même s'eft moins attaché à réfuter ce Médecin qu'*Erafiftrate*, fon difciple, dont les fentimens étoient conformes à ceux de fon maître. Quelque grande qu'eut été l'averfion de *Chryfippe* pour les purgatifs, elle n'alla pas jufqu'aux vomitifs & aux lavemens, dont il faifoit quelquefois ufage.

Pline parle auffi de ce Médecin & fe déclare ouvertement contre fa façon de penfer. Il lui reproche d'avoir employé plus de babil que de raifons pour renverfer les maximes des Anciens, quoiqu'elles fuffent établies fur l'expérience de plufieurs fiecles. *Pline* ajoute que *Chryfippe* a écrit des herbages & en particulier des propriétés du chou.

Il y a eu plufieurs perfonnages du nom de *Chryfippe*; les Auteurs en comptent jufqu'à vingt, parmi lefquels on trouve neuf Médecins. *Galien* parle d'un fecond *Chryfippe* qui étoit Sicilien, à qui il reproche fon ignorance dans la Langue Grecque, & en même tems fa préfomption qui alloit jufqu'à vouloir donner la leçon fur le vrai fens des mots les plus difficiles de cette langue. On ne fait point le tems auquel ce Médecin a vécu; mais on connoît quelques-uns de fes Ouvrages qui témoignent qu'il avoit du favoir en Philofophie & en Médecine. Leurs titres font:

De affectibus & ægritudinibus animi, deque remediis ægro animo convenientibus.

De anima.

Commentaria abfque caufis confcripta, curativa & moralia.

CHRYSOCOCCA, (George) Auteur Grec du XV fiecle, étoit Médecin & Mathématicien. Il favoit les Langues, & il compofa divers Ouvrages d'Aftronomie, des notes fur *Homere* &c., mais on ne connoît de lui aucun Ecrit touchant la Médecine.

CHYMIE. On a donné ce nom à un Art qui enfeigne principalement à réfoudre les mixtes en leurs principes, ou à féparer & épurer les différentes fubftances dont ils font compofés. La Chymie eft aujourd'hui partagée en fpéculative & pratique; & à ce dernier titre, elle s'occupe non feulement de la féparation des fubftances dont les corps font naturellement formés, mais elle travaille encore à faire de nouveaux compofés qui n'exiftoient pas auparavant dans la nature, ainfi qu'à imiter artificiellement les compofés naturels. Elle étend fes vues à donner à la Médecine des fecours pour combattre les maladies, & à certains Arts des moyens pour fe perfectionner. Tels font la peinture, la teinture, la verrerie, &c.

Le mot *Chymie* eft, comme le croient quelques-uns, Egyptien d'origine; l'Art qu'il défigne ayant commencé en Egypte. Il feroit extrêmement ancien, s'il étoit vrai qu'il eût été inventé par *Hermes*. Ceux qui font de ce fentiment, comme *Olaus Borrichius*, fe fondent fur ce qu'il y a encore aujourd'hui divers Ecrits de Chymie d'*Hermes*, principalement dans les bibliotheques des Princes.

Mais

Mais ces Ecrits font affurément fuppofés, & ne doivent être attribués qu'à la tromperie des anciens copiftes, qui en agiffoient ainfi pour mieux vendre les Ouvrages qu'ils tranfcrivoient. Il eft d'autres Chymiftes qui ne fe contentent pas de renvoyer leur Art à *Hermes*; & comme ils font pour la plupart extrêmement entêtés fur l'ancienneté de leur profeffion, ils la font remonter jufqu'à *Cham*, fils de *Noë*. D'autres, ne trouvant pas que cela foit encore affez ancien, rapportent l'origine de la Chymie à *Tubalcain*, le Vulcain des Païens, & à *Adam* lui-même. Il eft vrai qu'on ne peut difconvenir que *Tubalcain* n'ait été Métallurgifte; il eft dit au verfet 22 du chapitre IV de la Genefe: *Sella quoque genuit Tubalcain, qui fuit malleator & faber in cunctâ opera æris & ferri.* On ne peut difconvenir encore que les mines de cuivre & de fer n'aient demandé beaucoup de travail, après être tirées des entrailles de la terre, pour être rendues malléables: conféquemment, ce paffage de la Genefe prouve que *Tubalcain* étoit entendu dans la Métallurgie, mais il prouve en même tems que c'eft à cela que s'eft bornée la Chymie, dont on le fait l'inventeur.

La Chymie des Egyptiens avoit auffi les métaux pour objet principal. Il paroît cependant étrange qu'un pays plat comme l'Egypte, & qui n'a jamais abondé en mines, ait été auffi célebre par le favoir de fes habitans dans l'art de les traiter. Mais fi l'on fait attention aux richeffes prodigieufes des anciens Egyptiens, on aura lieu de foupçonner qu'elles ne venoient pas toutes de la fertilité de leur pays. Il eft vraifemblable que ces peuples commerçoient avec les habitans des régions méditerranées de l'Afrique, où l'on trouvoit des mines, de la poudre d'or, peut-être même d'argent; & fi les autres nations n'ont point connu cette partie de commerce, c'eft à la politique des Egyptiens qu'on doit en attribuer l'ignorance où elles étoient. Comme les Prêtres de l'Egypte poffédoient tout le favoir auffi bien que toutes le richeffes du pays, c'étoient auffi eux qui étoient les fondeurs & les raffineurs de ces mines; & il y a apparence que l'intérêt national, auffi bien que le leur propre, les obligeoit à réferver pour eux la méthode, dont ils fe fervoient à cet effet. Delà vient que tout ce qu'ils ont écrit fur cette matiere étoit enveloppé d'allégories & couvert d'obfcurités, pour que perfonne, fans y avoir été initié, ne pût en pénétrer le fens. Il eft même probable qu'ils fe vantoient de pouvoir convertir en or véritable les métaux qu'ils employoient dans leurs procédés, afin de mieux cacher la fource de leurs richeffes. Il eft donc arrivé dans la fuite des tems, que les Savans, entre les mains de qui leurs Ouvrages font tombés, n'ayant pu en comprendre le véritable fens, ni les déchiffrer, ont pris leurs allégories à la lettre, & fe font imaginés qu'il y avoit réellement une méthode pour convertir les métaux en or. Cette idée ayant une fois prévalu, il étoit naturel que l'avarice des hommes ne négligeât rien pour découvrir les principes d'un Art qu'ils croyoient perdu. Cette erreur, felon toute apparence, a été la fource des recherches que l'on a faites fur la tranfmutation des métaux. On ne fauroit cependant croire que cet Art ait jamais exifté; la nature entiere dépofe contre lui, & la tranfmutation d'un métal en un autre eft auffi impoffible, que de convertir un chardon en un cedre. Ainfi a penfé la plus grande partie des hom-

mes fur le compte de cette tranfmutation, pendant que l'idée contraire a prévalu chez des enthoufiaftes qui n'avoient d'autre objet que de s'enrichir. C'eft un événement heureux pour la Médecine qu'il fe foit trouvé des gens qui ont donné dans cette erreur, parce que les expériences qu'ils ont été obligé de faire, ont procuré la découverte de plufieurs remedes importans.

Dans le premier fiecle de falut, du tems de *Diofcoride*, on pouffa le travail de la Chymie métallique jufqu'à tirer le mercure ou le vif-argent du cinnabre, au moyen de la fublimation. On multiplia dans la fuite les procédés ; & les expériences qui donnerent lieu aux différentes opérations, firent tomber les Artiftes fur des découvertes autant utiles que curieufes. On ne voit cependant pas qu'on fe foit fort empreffé d'écrire fur cette matiere ; car *Jofeph Scaliger* a remarqué que *Julius Firmicus Maternus*, qui vivoit au commencement du quatrieme fiecle fous Conftantin le Grand, eft le plus ancien de tous les Auteurs que nous avons aujourd'hui, qui ait fait mention de l'Alchymie.

C'eft ainfi que les Arabes ont appellé la Chymie, en ajoutant à ce mot l'article *Al* tiré de leur langue, qui eft fouvent employé au commencement d'un nom pour exprimer une chofe relevée, grande & excellente. C'eft de cette Science que *Julius Firmicus* a traité dans les Ecrits que nous avons de lui. Mais quoiqu'il foit vrai qu'aucun des Auteurs anciens qui nous font reftés, n'ait parlé de la Chymie avant cet Ecrivain, il ne s'enfuit pas qu'on n'ait pu compofer des Livres fur cet Art long-tems auparavant, quoiqu'ils ne foient pas venus jufqu'à nous. On ne peut douter qu'il n'y en eut déja fur la fin du troifieme fiecle du tems de Dioclétien, s'il eft vrai, comme on l'apprend de *Suidas*, que cet Empereur fit brûler tous les Livres de Chymie qui fe purent trouver en Egypte, afin de réprimer l'efprit féditieux des Egyptiens, en les privant d'un Art qui pouvoit les rendre trop riches, & par-là redoutables aux Romains. Or rien n'empêche que les Livres, dont on fit brûler les exemplaires, n'aient été compofés plufieurs années & peut-être plufieurs fiecles auparavant ; qu'il ne s'en foit même gliffé quelques copies dans les cabinets des curieux qui habitoient d'autres pays de l'Empire : mais encore que cela feroit, on eft toujours réduit à n'y voir que des preuves de l'exiftence de la Chymie métallique, & on ne s'apperçoit point qu'on ait déja travaillé en vue de multiplier les fecours de la Médecine au moyen de cet Art.

Ce qu'il y a de plus intéreffant dans l'Hiftoire de la Chymie, c'eft de favoir le tems auquel les Médecins ont commencé à fe prévaloir des découvertes de cette Science, pour le foulagement des maux qui attaquent l'humanité. Cela n'étoit point encore du tems de *Galien*, puifqu'il n'en fait pas mention, lui qui avoit voyagé en Egypte ; plufieurs fiecles fe font même écoulés après celui de ce Médecin, fans qu'on parût prendre intérêt à la Chymie médicinale. Les Œuvres d'*Aëtius*, d'*Oribafe* & de plufieurs autres Médecins Grecs qui les ont fuivis, les Livres même des premiers Arabes écrits dès le feptieme fiecle ne difent rien des médicamens tirés de la Chymie. Suivant *Daniel Le Clerc*, c'eft au tems d'*Avicenne*, dans l'onzieme fiecle, qu'on doit rapporter l'époque de l'introduction de la Chymie dans la Médecine. Tout le monde ne penfe cependant point comme cet Hiftorien, & le Docteur *Freind*, en particulier, remarque que *Rhazes*,

dont il fixe la mort en 932, étoit bien plus inftruit des procédés chymiques qu'*Avicenne*. En effet, il parle non feulement du mercure fublimé, mais encore de l'huile d'œufs, dont les Médecins qui l'ont fuivi, ont fait tant de parade dans leurs Ecrits.

Les Arabes fe font fort appliqués à la Chymie; ils l'ont même pouffée fi loin, qu'ils ont prefque paffé pour en être les inventeurs. Les progrès que cet Art a fait entre leurs mains, fe reffentent du génie de leur nation; ils ont mis trop d'efprit dans les chofes où la feule expérience devoit parler, & par cette raifon, ils ont confondu ce qu'ils ont dit de bien avec toutes les erreurs, dont ils ont parfemé leurs Ecrits. Ils ont introduit dans la Chymie tous les vices qu'on lui a reprochés fi long-tems, la vanité des promeffes, l'extravagance des raifonnemens, la fuperftition des opérations, & tout ce qui a fait les dupes, dont la plupart ont fini par être charlatans & impofteurs.

Sur la fin du treizieme fiecle, *Raimond Lulle*, qui avoit appris la Chymie à l'Ecole des Arabes, porta cette Science en Efpagne & en Italie; mais fes Ouvrages, remplis d'un fatras de raifonnemens inintelligibles & de fophifmes groffiers, ne montrent que les abus qu'il a multipliés par fon travail. La Chymie cultivée avec plus de fuccès dans les fiecles fuivans, continua de fournir des remedes à la Médecine & d'entretenir l'illufion des Adeptes. *Bafile Valentin* fit connoître cet Art aux Allemands qui n'ont point ceffé de le cultiver. Le Suiffe *Paracelfe* s'y rendit fameux, quoiqu'il n'y eût prefque rien trouvé. C'étoit un de ces hommes finguliers qui mettent l'impudence à la place des talens, & dont la hardieffe impofe au vulgaire qui les admire fans comprendre leur langage. Le Flamand *Van Helmont* qui eut les défauts de fon Maître, les répara par des connoiffances utiles; ce fut lui qui contribua le plus à décrier la dure méthode de *Galien*, & à y fubftituer des remedes plus doux. Mais la Chymie n'en étoit pas moins imparfaite; un petit nombre de vérités étoit toujours noyé dans une multitude d'erreurs. On connoiffoit dans les mixtes peu de propriétés naturelles, & on leur en avoit fuppofé une infinité d'imaginaires. Les Chymiftes admettoient une certaine fympathie entre les métaux, les planetes & les principales parties du corps humain; & pour avoir un diffolvant qui ne leur manquât pas dans le befoin, ils imaginerent un prétendu *Alkaeft*. La fermentation de deux liqueurs hétérogenes leur fit fuppofer dans tous les corps deux fortes de fels fimples, l'un acide, l'autre alcali, & leur fit établir pour principe univerfel, que l'effervefcence des fels étoit la caufe occafionnelle de tout changement de nature. Toute cette doctrine étoit enveloppée d'une obfcurité myftérieufe & cachée fous un langage barbare, inintelligible au commun des hommes, & problablement affez vuide de fens. La Chymie étoit même d'autant plus admirée, qu'elle étoit moins entendue: on voulut trouver tous fes principes dans le Roman de la *Rofe* qui, faifoit les délices de l'Europe; mais ceux qui font les plus favorables à ce Roman, doutent aujourd'hui, fi l'endroit qui paroît renfermer ces principes, n'eft pas plutôt une fatyre contre les Alchymiftes, qu'une inftruction en faveur de ceux qui voudroient apprendre la Chymie.

Tel fut l'état de cette Science entre les mains de *Libavius*, de *Rolfinck*, de

Zwolfer, de *Tacken*, de *Barner* & de beaucoup d'autres. *Glafer* parut, & il y mit plus de clarté & de méthode. Après lui, *Bourdelin* & *Lémery*, François; *Homberg*, Allemand par habitation & Indien par naiſſance; *Boyle*, Anglois, travaillerent à diſſiper le reſte des ténebres qui l'obſcurciſſoient. Ils réduiſirent cet Art important à des idées & plus ſimples & plus vraies; ils abolirent toutes les manœuvres impoſſibles ou inutiles, dont on avoit chargé à deſſein les opérations chymiques: la Chymie devint une Science toute nouvelle vers la fin du XVII ſiecle. Le ſuivant mit le comble à ces heureux progrès; on en vint même à ce degré de perfection, de n'admettre que des notions claires, des figures & des mouvemens. C'eſt aux travaux de *Stahl*, d'*Hoffmann*, de *Freind*, de *Boerhaave*, de *Jungker*, de *Pott*, de *Marggraff*, de *Macquer*, de *Baron*, de *Rouelle*, de *Cartheuſer* & de tant d'autres, qu'on doit le bonheur de voir la Chymie réduite à ſes vrais principes. En traçant les procédés de quantité d'opérations, ils ont fait de la Chymie un corps de ſcience utile, dont le but eſt autant dirigé vers l'avancement des Arts que la guériſon des maladies. Juſqu'à la Phyſique, elle a l'avantage d'y trouver beaucoup de nouvelles curioſités, qu'elle peut ajouter aux phoſphores de *Balduinus*, de *Brandt* & de *Kunckel*, & à ce qu'elle ſavoit déja ſur la végétation des métaux, ainſi que la fameuſe palingénéſie ou réſurrection des plantes.

J'ai paſſé légerement ſur les Chymiſtes modernes, parce que je me ſuis étendu ſur leur compte, dans les articles qui les concernent.

CIGALINUS (François) mourut en 1530 à Côme, ſa patrie, avec la réputation d'un homme ſavant dans les Langues, la Médecine & l'Aſtrologie. Ses Ouvrages ſe bornent à deux lettres adreſſées à *Thadée Dun*, & qui ont paru avec les *Epiſtolæ* de celui-ci à Zurich en 1592, in-8, ſous ce titre: *De oxymellitis uſu & viribus maximè in pleuritide*.

Paul Cigalinus, auſſi natif de Côme & de la famille du précédent, fut reçu Docteur en Médecine à Pavie, où il ſe diſtingua dans la ſuite en qualité de premier Profeſſeur. Il mourut dans cette ville en 1598, à l'âge de 70 ans. On a de lui:

Prælectiones duæ, una, de vera patria Plinii, altera, de fide & auctoritate ejus. Comi, 1605, in-4. *Francofurti*, 1608, in-8, avec quelques Ouvrages de *Pline*.

CIGNA (Jean-François) Piémontois, fut aggrégé au College des Médecins de Turin le 4 Avril 1757. Dès la même année, il ſe déclara hautement en faveur de l'irritabilité Hallérienne, & publia une diſſertation Latine à ce ſujet, qui fut imprimée à Turin, in-4. *Haller* l'a trouvée ſi concluante pour ſon ſyſtême, qu'il en a inféré la troiſieme ſection dans ſes *Mémoires* ſur les parties ſenſibles & irritables.

CINNINGO, ou XIN-NUM, Roi de la Chine, ſuccéda à *Fohi*, fondateur de la monarchie. Suivant les archives des Chinois, celui-ci vécut quelques ſiecles avant le déluge; mais d'autres le placent au tems des Patriarches *Héber* & *Phaleg* dans le dix-huitieme ſiecle du monde. On dit que *Fohi* régla les

mœurs des Chinois, leur donna des loix & dreſſa même des tables aſtronomiques; que *Cinningo* fit diverſes expériences pour découvrir les bonnes & mauvaiſes qualités des plantes; mais que *Hohamti*, ſon ſucceſſeur, alla beaucoup plus loin, qu'il écrivit des livres de Médecine que les Chinois ont encore aujourd'hui, & dans leſquels on trouve des obſervations touchant les ſignes qu'on peut tirer du pouls pour connoître les maladies & l'état des malades. Quoique les Peres *Martini*, *Couplet*, *Kirker*, *Le Comte* &c., de qui l'on tient ce qu'on vient de dire, aient cru les annales des Chinois aſſez ſures, il eſt cependant bien apparent que cette nation s'eſt conduite à l'égard de ſes premiers Rois de la même maniere que les Egyptiens. L'hiſtoire de ces Rois n'eſt qu'un déguiſement de celle des Patriarches de la ſainte Ecriture, dont les Chinois ont pu avoir quelque connoiſſance par la tradition des Chaldéens, de qui ils ont tiré diverſes inſtructions. Sur ce qu'ils en ont ſu, ils ont établi que leurs anciens Rois avoient inventé les Arts, dont la découverte, du moins pour ce qui regarde ceux qui ſont les plus néceſſaires à la vie, doit être rapportée aux premiers hommes, ou à ceux qui ont vécu depuis Adam juſqu'à Noë.

Les expériences qu'on attribue à *Cinningo* ſur les bonnes & mauvaiſes qualités des plantes, n'ont rien d'extraordinaire : dans tous les tems, les hommes ont naturellement été portés à la recherche de ce qu'il y avoit d'utile pour eux dans les productions de la terre. Mais pour ce qui eſt de la connoiſſance du pouls & de ſon uſage dans la Médecine, il eſt difficile de croire que l'on en fût du tems du Roi *Hohamti*, tout ce qu'on prétend qu'il a écrit ſur ce ſujet. *Hippocrate* qui n'eſt venu que près de dix-huit cens ans après ce Roi, ne dit pas encore grand'choſe du pouls; & ce ne fut que du tems d'*Hérophile*, Médecin Grec qui vécut en Egypte 150 ans après *Hippocrate*, que l'on commença à raffiner ſur cette matiere. D'ailleurs ce que les Chinois débitent ſur le pouls eſt ſi ſubtil & ſi étendu, que cela ſeul eſt un indice que cette doctrine n'eſt pas auſſi ancienne qu'on l'a fait. Auſſi eſt-il probable que les Chinois ſe ſont ſi fort prévenus que leurs premiers Rois avoient inventé la Médecine, qu'ils n'ont point balancé de leur attribuer toutes les découvertes qui concernent cet Art, & qu'ils ont été portés, pour cette raiſon, à mettre le nom de leurs Empereurs au devant des livres de Médecine qui avoient été compoſés par d'autres. Voyez l'article de l'état de la Médecine chez les Orientaux.

CIRCÉ, fille d'*Hécaté*, étoit ſœur de *Médée* & d'*Angitia*. La connoiſſance qu'elle avoit des plantes, la fit paſſer pour enchantereſſe, parce qu'elle fit un ſi mauvais uſage de ce talent qu'elle avoit acquis à l'école de ſa mere, qu'elle ne s'occupa que du deſſein de nuire. L'objet de ſes recherches dans la Botanique fut conſtamment le même ; & par-là elle réuſſit ſi bien à ſe faire déteſter, que jamais nom ne parvint à la poſtérité auſſi chargé d'exécrations que le ſien. *Circé* empoiſonna le Roi des Sarmates, ſon époux. Forcée par ce crime & par quelques autres de même nature d'abandonner ſon pays, elle ſe réfugia en Italie ou dans une iſle déſerte qui n'en étoit pas éloignée. Quelques Auteurs ont dit qu'elle eut un fils nommé *Marſus*, de qui les Marſes ont tiré leur origine. Telle qu'elle étoit, les Circeïens la re-

garderent comme leur patronne & lui rendirent un culte religieux. Ce fut un des excès dans lequel donna le génie des peuples idolâtres ; ils érigerent souvent le vice en divinité & placerent les personnes les plus détestables sur leurs autels.

CITOIS, (François) Médecin célebre, connu sous le nom de *Citésius*, étoit de Poitiers. Il étudia la Médecine à Montpellier, où il fut immatriculé le 28 Octobre 1593. Il obtint le Baccalauréat le 2 Janvier 1595, & le Doctorat l'année suivante. A son retour dans sa ville natale, il pratiqua quelque tems la Médecine avec honneur ; mais étant venu à Paris, il s'y fit si bien connoître, qu'il devint Médecin du Cardinal de Richelieu, dont il mérita la confiance & l'estime. Ce premier avantage lui en amena d'autres ; car il ne tarda pas à se répandre tant à la Cour qu'à la ville. Il quitta cependant Paris, & alla mourir dans sa patrie en 1652, à l'âge de 80 ans. Il s'étoit fait beaucoup de réputation par la méthode de traiter la colique, vulgairement appellée *Colique de Poitou*, sur laquelle il a donné en 1616 un Ouvrage intitulé : *De novo ac populari, apud Pictones, dolore colicô biliosô diatriba.* Ce Traité réimprimé à Paris chez Sébastien Cramoisy en 1639, *in*-4, fait partie d'un recueil qui a paru sous le titre d'*Opuscula medica*, & dans lequel se trouvent encore :

De tempestivo phlebotomiæ ac purgationis usu Dissertatio, adversùs Hæmophobos.

Abstinens Confolentanea. Cette piece qui parut à Poitiers en 1602, *in*-8, fait l'histoire de l'abstinence triennale d'une fille de Confoulens, petite ville aux confins du Poitou. Il y a encore une édition de Berne, 1604. En François, Paris, 1602, *in*-12.

Abstinentia puellæ Confolentaneæ ab Israelis Harveti confutatione vindicata. Genevæ, 1602, *in*-8. En Anglois, Londres, 1603.

Advis sur la nature de la peste & sur les moyens de s'en préserver & guérir. Il avoit déja été imprimé à Paris en 1623, *in*-8.

CLARKE (Guillaume) naquit vers l'an 1640 à Swainswyke, près de la ville de Bath dans le duché de Sommerset en Angleterre. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Oxford en 1662, & passa bientôt après aux Ecoles de Médecine, où il fut promu au Doctorat. La ville de Bath fut celle qu'il choisit de préférence pour y exercer sa profession, parce qu'elle étoit au voisinage du lieu de sa naissance ; il s'y établit, & s'annonça si avantageusement par sa méthode de pratiquer, qu'il n'y fut bientôt connu que sous le nom de *Docteur.* Tout l'engageoit à demeurer dans cette ville ; la célébrité dont il jouissoit, l'estime & la confiance des habitans sembloient même des liens assez forts pour l'y retenir. Il les rompit cependant pour se retirer à Stepney près de Londres, où il mourut le 24 Avril 1684. Ce Médecin a écrit un Ouvrage en Anglois, qu'on a mis en Latin sous ce titre :

Historia naturalis nitri, sive, Discursus philosophicus de natura, generatione, locô & artificiali extractione nitri, cum ejus viribus & effectis. Hamburgi, 1675, *in*-8. *Francofurti*, 1675, *in*-8.

CLAUDER, (Gabriël) Médecin des Electeurs de Saxe & Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne sous le nom de *Théfée* I, étoit d'Altenbourg, où il naquit le 28 Octobre 1633. Il s'appliqua à l'étude des Langues & des Belles-Lettres dans sa patrie & il y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 18 ans on l'envoya à Iene, où il étudia la Médecine sous les Professeurs *Rolfinck*, *Moebius* & *Schenck*. Au bout de trois ans, il se rendit à Leipsic & continua le même genre d'application jusqu'en 1660, qu'il se mit à voyager. Il dirigea sa course par le cercle de la Basse-Saxe, passa à Hambourg, d'où il alla en Hollande & en Angleterre; puis s'étant embarqué pour les Pays-Bas, il y vit ce qu'il y a de plus curieux, avant que de se mettre en route vers Cologne; delà il traversa l'Allemagne jusqu'au Tirol, parcourut l'Italie, & revint chez lui par la Suisse & Strasbourg. Tout chargé qu'il fût des connoissances acquises dans ses voyages, il lui manquoit le titre qui les annonce. Ce fut pour l'obtenir qu'il se rendit encore à Leipsic, où il reçut le bonnet de Docteur en 1662. Il se disposa ensuite à passer à Hambourg pour y exercer sa profession; il savoit qu'il y étoit beaucoup souhaité: mais on le détermina à demeurer dans sa patrie, en lui faisant entrevoir tous les avantages auxquels il pouvoit aspirer. En effet, ils ne tarderent pas à se présenter: Jean-George II, Electeur de Saxe, lui donna l'emploi de son Médecin ordinaire en 1667, & deux ans après, il y ajouta celui de Médecin de ses sérénissimes enfans. *Clauder* sentit tout l'honneur que lui procuroit la confiance de son Prince; mais Philosophe par goût & par caractere, il sentit encore plus qu'il n'étoit pas fait pour le tumulte du grand monde. C'est pourquoi il se lassa de la Cour au bout de quelques années, &, pour réussir dans le dessein qu'il avoit de la quitter, il prétexta le dérangement de sa santé, sur lequel il obtint la permission de retourner à Altenbourg. Il vivoit dans cette ville uniquement occupé de ses malades & de l'étude, lorsqu'il s'excusa d'aller se fixer à Berlin en 1673, & qu'il pria l'Electeur Jean-George II de le dispenser de retourner à la Cour de Dresde en 1680. Il ne put cependant se refuser à Jean-George III, son fils, qu'il visita dans les maladies qui l'attaquerent en 1682 & 1684; mais après ce tems, il demeura à Altenbourg, toujours partagé entre les malades & le cabinet, & il persista dans ce train de vie jusqu'à sa mort arrivée le 9 Janvier 1691. Ce Médecin a laissé un grand nombre d'observations dans le Recueil des Curieux de la nature; mais la plupart sont remplies de préjugés & caractérisent l'homme superstitieux & ignorant. Ses autres Ouvrages sont:

Dissertatio de Tinctura universali, vulgò Lapis Philosophorum dictâ. Altenburgi, 1678, in-4. *Norimbergæ*, 1736, in-4.

Methodus balsamandi corpora humana, aliaque majora, sine evisceratione & sectione huc usque solitâ. Altenburgi, 1679, in-4. C'est un recueil de tout ce qui a été écrit sur cette matiere jusqu'à son tems. La réputation de *Louis de Bils* l'a engagé dans ce travail. Il a voulu imiter le secret de cet Anatomiste; il a même promis d'exécuter tout ce qu'on admiroit alors dans les préparations de celui-ci: mais *Tobie André* lui a reproché de s'être vanté mal-à-propos, puisque bien loin d'avoir

trouvé une méthode qui valût celle de *De Bils*, il n'avoit employé que la saumure pour la conservation des corps qu'il soumettoit à ses épreuves. Il s'est cependant servi, dans la suite, de l'esprit de sel ammoniac tartarisé ; & par ses recherches, il a découvert que le miel & la cire ne conservoient point les cadavres, ainsi que les Anciens l'avoient avancé.

Dissertatio de Cinnabari nativa Hungarica, longâ circulatione in majorem efficaciam fixatâ & exaltatâ. Jenæ, 1684, *in-4.*

Praxis medicæ generalia monumenta. Chemnitzii, 1729, *in-8.*

Fréderic-Guillaume Clauder, son neveu & son gendre, fut aussi Médecin à Altenbourg. Après la mort de son pere, *Gabriël*, son oncle, prit soin de son éducation, & lui voyant des talens pour la Médecine, il l'engagea à étudier cette Science, dans laquelle il obtint les honneurs du Doctorat. Ce fut en 1686 que *Gabriël* lui donna sa fille en mariage. Il la méritoit autant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit ; il étoit même digne, par son savoir, d'être le gendre d'un homme qui jouissoit de la plus grande réputation dans la pratique de la Médecine. Il s'y distingua lui-même, & à ce titre, il fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la nature sous le nom de *Théfée* III.

CLAUDINI, (Jules-César) Docteur en Médecine, natif de Bologne, enseigna dans les Ecoles de la Faculté de cette ville vers l'an 1574. Il mourut le 2 Février 1618, & fut enterré chez les peres Capucins en habit de leur Ordre. Les matieres intéressantes qu'il a traitées dans la plupart de ses Ouvrages, sont preuve de son goût ; & le nombre d'Ecrits qui a paru sous son nom, fait voir combien il étoit laborieux. Voici leurs titres :

Paradoxa Medica, sive, Tractatus de natura & usu lactis & seri, thermarum, lutorum, fovearum, stuffarum, guaiaci, sassafras &c. Cum consiliis medicinalibus Italiæ medicorum. Francofurti, 1605, 1660, *in-4.*

Responsionum & Consultationum medicinalium tomus unicus in duas sectiones partitus. Venetiis, 1606, 1607, *in-fol.* 1646, 1690, *in-4. Francofurti*, 1607, *in-8. Augustæ Taurinorum*, 1628, *in-4.*

De ingressu ad infirmos Libri duo. Accessit appendix de remediis generosioribus. Bononiæ, 1612, *in-4. Basileæ*, 1616, 1641, *in-8. Augustæ Taurinorum*, 1627, *in-4. Venetiis*, 1628, 1663, *in-4. Francofurti ad Mœnum*, 1675, *in-8.* C'est le meilleur de ses Ouvrages.

De crisibus & diebus criticis Tractatus. Bononiæ 1612, *in-fol. Basileæ*, 1620, *in-8.*

Tractatus de catarrho. Bononiæ, 1612, *in-fol.*

Quæstio de sede facultatum principum. Basileæ, 1617, *in-4. Parisiis*, 1647, *in-4.*

Empirica rationalis Libris sex absoluta. Bononiæ, 1653, 2 vol. *in-fol.* Ce gros Ouvrage contient peu de choses remarquables sur l'histoire des maladies, mais en revenche, il est on ne peut plus diffus sur les médicamens.

CLAUDIUS AGATERNUS, Médecin Lacédémonien, ami du Poëte *Perse*, vécut dans le premier siecle sous l'empire de Néron. Quelques personnes ont douté si au lieu d'*Agaternus*, il ne faudroit pas lire *Agathemerus*, puisque dans les marbres d'Oxford on trouve un *Claudius Agathemerus*, Médecin ; mais le tems auquel

ces marbres ont été gravés, fait voir qu'il y a de la différence entre ces deux perſonnages.

Les marbres de Paros, nommés communément marbres d'Arondel ou d'Oxford, nous ont tranſmis un des plus précieux monumens de la chronologie Grecque. Ils contiennent une ancienne chronique d'Athenes, gravée dans l'iſle de Paros, l'une des Cyclades, 264 ans avant la venue de Notre-Seigneur. Thomas, Comte d'Arondel, fit apporter ces marbres du Levant à grands fraix; mais ils ont été tellement négligés, que la plupart ont été employés à réparer des cheminées. Ils ſont conſervés aujourd'hui à Oxford, où ils ont été incruſtés dans la muraille de la Bibliotheque; ce qui a donné lieu à pluſieurs Savans de les appeller les marbres d'Oxford.

CLAUDIUS ÆLIANUS, Philoſophe, vécut ſous l'Empire d'Adrien; c'eſt au moins l'opinion de *Suidas*. On a de lui XVII Livres écrits en Grec ſur les propriétés des animaux, dans leſquels il a également recueilli les obſervations & les fables que les Anciens avoient laiſſées ſur cette matiere; il rapporte les unes & les autres avec auſſi peu d'ordre que de jugement. Ces défauts n'ont cependant point empêché *Abraham Gronovius* de travailler à une belle édition de cet Ouvrage, qui a été publiée en Grec & en Latin à Londres en 1744, *in*-4, avec les obſervations de *Conrad Geſner* & de *Daniel-Guillaume Triller*. Mais ce n'eſt pas la premiere fois que ce Livre a été imprimé; *Pierre Gyll* l'avoit déja fait paroître à Lyon en 1562, & ſa verſion n'eſt pas mauvaiſe. Il y a encore une édition de Geneve, 1611, *in*-12.

CLAUZIER, (Jean-Louis) Docteur en Médecine, étoit Allemand de naiſſance. La notice des Médecins de Paris, par M. *Baron*, le met au nombre des Bacheliers de la Faculté, ſous le Décanat de *Pierre-Jean-Baptiſte Chomel*, élu en Novembre 1738 & continué en 1739. Il a profité de la connoiſſance qu'il avoit de la Langue Allemande, pour donner au public un Ouvrage de Chymie qu'il a traduit en François de celui de *G. Rothe*, ſous ce titre:

Introduction à la Chymie, avec deux Traités, l'un ſur les ſels des métaux, & l'autre ſur le ſoufre anodin du vitriol. Paris, 1741, *in*-12.

On lui doit encore:

Principes généraux de la théorie & de la pratique de la Pharmacie, où l'on voit les affinités des corps & une explication de la nature & de l'action du feu. Paris, 1747, *in*-4.

Pharmacopée univerſelle raiſonnée, traduite de l'Anglois de *Quincy*. Paris, 1749, *in*-4. Il n'en eſt que l'Editeur.

CLAYTON (Thomas) fut reçu Docteur en Médecine à Oxford le 19 Juin 1639, & nommé Profeſſeur d'Anatomie en 1647. Comme il ne put jamais ſupporter la vue d'un cadavre mutilé, il ſe trouva dans l'obligation d'abdiquer cette Chaire, & d'en charger *Guillaume Petty* qui en fit les fonctions. *Clayton* avoit beaucoup de mérite & de ſcience, & ce fut pour honorer ſes talens que Charles II, Roi d'Angleterre, lui accorda le titre de Chevalier.

On a publié à Leyde en 1743, *in*-8, & en 1762, *in*-4, par les ſoins de *Jean-*

Fréderic Gronovius, une collection de plantes qui appartient à un *Jean Clayton*. Elle est intitulée : *Flora virginica, exhibens plantas quas Joh. Clayton in Virginia observavit atque collegit.*

CLÉMENT (Jean) enseigna la Rhétorique à Oxford, dans le College de Wolsey, vers l'an 1519. On lui donna ensuite la Chaire de la Langue Grecque, qu'il abandonna, pour aller s'établir à Londres, où il devint membre du College des Médecins de cette capitale. Il y fut si considéré, que le Roi Henri VIII le fit entrer dans toutes les consultations qu'il ordonna de faire en 1529, pour le Cardinal de Wolsey dangereusement malade. Mais *Clément* ayant ensuite déplu à la Cour, parce qu'il é toit catholique romain, on l'exila de sa patrie. Il se refugia dans les pays étrangers, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine ; mais il revint en Angleterre sous le regne de Marie, & pratiqua avec beaucoup de succès dans la province d'Essex. Sous le regne d'Elisabeth, il fut exilé une seconde fois. Il obéit à l'ordre qui le chassoit de son pays & se rendit à Malines, où il mourut le 1 de Juillet 1572.

CLÉMENT (Julien) naquit à Arles, où il apprit les lettres humaines, ainsi que les premiers élémens de la Chirurgie. Il étoit encore fort jeune quand il vint à Paris ; mais comme la vivacité de l'âge augmentoit le goût & l'ardeur qu'il avoit pour sa profession, il n'en fut que plus empressé à trouver un Maître qui pût l'en instruire. L'occasion se présenta ; il se mit au service de *Jacques Le Fevre*, célebre Accoucheur, qui le retint pendant plusieurs années en qualité de Garçon-Chirurgien. *Clément* fit tant de progrès sous cet habile homme, & il mérita si bien son estime par ses talens & son mérite personnel, qu'après avoir été reçu à la Maîtrise, il épousa la fille de *Le Fevre*. Ce fut alors qu'il se consacra tout entier à la pratique des accouchemens, & il y réussit si parfaitement, que sa réputation perça jusqu'à la Cour, où il fut demandé par *Fagon* pour accoucher la Dauphine. La maniere, dont il s'acquitta de cette commission, le répandit avantageusement dans le grand monde ; les Princesses du sang, les Dames de la premiere qualité ne voulurent plus d'autre Accoucheur que lui. Son nom passa même dans les pays étrangers. Il fit trois fois le voyage de Madrid, en 1713, en 1716, en 1720, pour aider la Reine d'Espagne dans son travail, & ces voyages lui valurent des récompenses dignes de la grandeur des personnes à qui il avoit été utile.

Louis XIV avoit honoré les talens de cet Accoucheur dès l'an 1711. Il lui fit expédier des Lettres d'ennoblissement avec cette clause expresse, qu'il ne pourroit abandonner la pratique de son Art, ni se refuser aux conseils & aux secours que les femmes attendoient de lui dans les douleurs de l'enfantement. *Clément* obéit aux ordres du Roi ; ils faisoient également l'éloge de sa dextérité & la preuve de son mérite. L'exercice de sa profession l'occupa encore pendant plusieurs années ; mais son grand âge & ses infirmités l'ayant enfin obligé à vivre dans le repos, il prit le parti de la retraite, ne pensa qu'à se préparer à la mort, & mourut enfin le 7 Octobre 1729, à l'âge de 80 ans. Ce fut à l'école de cet Accoucheur que *Nicolas Puzos* apprit l'Art qui lui a fait tant d'honneur.

On assure que *Julien Clément* fut employé dans toutes les couches de Madame de La Valliere. Comme elle souhaitoit le plus grand secret à la premiere qu'elle fit en 1663, elle demanda *Clément* qui dès lors avoit de la réputation. On le conduisit avec le plus grand mystere dans une maison, où cette Dame avoit le visage voilé d'une coëffe, & où l'on prétend que le Roi étoit enveloppé dans les rideaux du lit qui le cachoient aux yeux des spectateurs. L'accouchement fut heureux, & il naquit à Paris, le 27 Décembre 1663, un garçon qui fut nommé Louis de Bourbon, & qui mourut le 15 Juillet 1668, sans avoir été légitimé.

CLEMENTINUS, (Clément) Médecin qui étoit d'Amélia, ancienne ville d'Italie dans le duché de Spolete, vécut vers l'an 1468, selon *Wolfgang Justus*, & vers l'an 1505, suivant *René Moreau*. Le dernier a mieux fixé son âge que le premier; il est cependant allé plus loin qu'il ne dit, puisque *Clementinus* fait mention des constitutions épidémiques des années 1513 & 1515. Ce Médecin a joui de la plus grande réputation à Rome, où il a écrit les Ouvrages que nous avons de lui. Son style vaut mieux que celui des Auteurs qui l'ont précédé; & comme il s'étoit mis au fait de la doctrine des Anciens, il a recueilli ce qu'il y a de plus remarquable dans leurs opinions, pour en faire la base de ses réflexions sur leur pratique. C'est dommage qu'il ait gâté ses Ouvrages par son attachement à l'Astrologie, que l'on croyoit alors avoir beaucoup d'influence sur la Médecine. On en trouve des preuves dans les Traités suivans :

Clementia Medicinæ, sive, de præceptis Medicinæ & de Arte medicâ. Romæ, 1512, *in-fol.*

Lucubrationes, in quibus nihil est quod non sit ex Artis usu, quodque non sit tàm probatâ fide traditum, quàm sapienti judiciô scriptum, sive theoricem, sive praxim, quam vocant, spectemus. Basileæ, 1535, *in-fol.*, avec quelques Ouvrages sur les fievres par différens Auteurs.

Clementinus avoit enseigné la Philosophie & les Mathématiques à Padoue avant que de passer à Rome, où il fut Médecin de Léon X qui siégea depuis le 15 Mars 1513, jusqu'au premier Décembre 1521.

CLEOMBROTUS, ou THEOMBROTUS, Médecin dont il est fait mention dans les Ouvrages de *Pline*, étoit de l'isle de Ceos, suivant cet Auteur. C'étoit aussi la patrie d'*Erasistrate*; & pour cette raison, on a cru que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces Médecins avoit été pris pour l'autre, puisque l'histoire d'Antiochus, dont il est parlé à l'article d'*Erasistrate*, se rapporte la même de tous deux. Au reste, *Erasistrate* avoit un oncle du nom de *Cleombrotus*, ce qui pourroit aussi faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette aventure à l'oncle & d'autres au neveu.

CLÉOPATRE vécut quelques années avant la naissance de notre Seigneur. Nous avons encore aujourd'hui des Livres qui portent son nom & qui traitent des maladies des femmes. On lui attribue en particulier un Traité écrit en Latin, qui est intitulé : *De morbis mulierum*; mais on avertit qu'il a été traduit du Grec, sans dire par qui cette traduction a été faite. Cet Ouvrage se trouve dans deux collections d'Auteurs qui ont écrit des maladies des femmes, l'une par

Gaſpar Wolphius imprimée à Bâle en 1586, *in-4*, & l'autre par *Iſraël Spachius* à Strasbourg en 1595, *in-fol.* Si ces Livres ne ſont pas ſuppoſés, la préface ne nous permet pas de douter que cette *Cléopatre* ne ſoit la fameuſe Reine d'Egypte, car elle s'y dit ſœur d'*Arſinoë*; & nous ſavons que *Cléopatre* eut une ſœur de ce nom, que Marc-Antoine fit mourir par complaiſance pour cette Reine ambitieuſe. Mais il eſt plus vraiſemblable que les Livres & la préface, dont il eſt queſtion, ſont des pieces ſuppoſées. On ne peut cependant diſconvenir qu'après la mort de *Cléopatre* on n'ait publié quelques Ecrits de Médecine ſous ſon nom: *Galien* rapporte diverſes compoſitions concernant l'ornement & l'embelliſſement du corps, tirées des Livres d'une *Cléopatre*, & il ne cite pas ces Livres comme nouveaux; or *Galien* vécut à-peu-près deux cens ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. L'on ſeroit encore tenté de lui attribuer ces derniers Traités ſur les témoignages des Hiſtoriens qui nous en parlent comme d'une Princeſſe curieuſe & ſavante. Nous liſons dans la vie de Marc-Antoine écrite par *Plutarque*, qu'elle parloit pluſieurs Langues. Le même Auteur nous apprend qu'elle fit des eſſais ſur les poiſons, dans le deſſein de connoître les plus prompts & les plus efficaces. Mais nous avons une preuve plus convaincante de l'intelligence de *Cléopatre* dans la Phyſique expérimentale; c'eſt la diſſolution de la perle dans le vinaigre en préſence de Marc-Antoine. Ce fait n'eſt point contre la vraiſemblance. Les Egyptiens avoient alors des ſecrets naturels que nous n'avons plus, comme on le voit par la conſervation de leurs momies; & les perles ne ſont pas des corps aſſez durs, pour qu'on ne puiſſe trouver des liqueurs aſſez fortes pour les diſſoudre en un inſtant.

Quant aux Livres qui ſont parvenus juſqu'à nous ſous le nom de *Cléopatre*, ils ne contiennent rien de particulier; on n'y trouve que les remedes communément employés par les Médecins dans les maladies des femmes. Parmi ces Ecrits, on ne comprend pas ceux dans leſquels il eſt traité de la Chymie; car il eſt évident qu'ils lui ſont fauſſement attribués.

Cléopatre avoit tenté inutilement d'ébranler la fermeté d'Auguſte qui ne cédoit ni à ſes artifices, ni à l'amorce du plaiſir, lorſqu'elle prit la réſolution de ſe donner la mort, pour ne point ſervir à ſon triomphe. Comme elle connoiſſoit la nature des poiſons, elle choiſit celui des aſpics qui s'inſinua dans ſes veines par la morſure, ſe plaça enſuite ſur un lit de repos, s'endormit tranquillement, & mourut.

Au reſte, ce n'eſt point une choſe rare de trouver dans les Auteurs les noms des femmes qui ont eu la réputation d'être ſavantes en Médecine. *Galien* parle d'une *Elephantis* & d'une *Antiochis*. *Pline* cite une *Olympias* de Thebes, une *Sotira*, une *Salpé*, une *Laïs*. *Tiraqueau* donne un catalogue aſſez long d'autres femmes qui ont fait la Médecine. Les inſcriptions ſuivantes nous marquent encore une *Sentia Elis*, une *Julia Sabina* & une *Secunda*.

C. CORNELIUS MELIBŒUS
SIBI
ET SENTIÆ ELIDI MEDICÆ CONTUBERNALI.

Cette inſcription ſe trouve à Vérone. La ſuivante eſt dans le duché d'Urbin, & la troiſieme eſt rapportée par *Laurent Pignorius* de Padoue, ſavant Antiquaire du XVII ſiecle.

DEIS MANIBUS
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
MEDICÆ
Q. JULIUS ATIMEIUS
CONJUGI BENE MERENTI.

SECUNDA
LIVILLÆ S.
MEDICA.

La Lettre L, dans la ſeconde inſcription, marque que *Julia Sabina* étoit Affranchie, *Liberta*; & la Lettre S, dans la troiſieme, ſignifie *Serva*, Eſclave. Voyez l'article : FEMMES. (Médecine chez les)

CLEOPHANTUS, Médecin empirique dans le XXXVIII ſiecle du monde, fut Chef d'une Secte connue ſous le nom de *Cleophantins*. Il eſt cité par *Celſe* & par *Pline*. Au témoignage du premier, il a écrit de l'uſage du vin dans les maladies, contre le ſentiment des autres Médecins qu'il a combattu. En parlant de la fievre tierce, *Celſe* rapporte que *Cleophantus* arroſoit la tête de ſes malades de beaucoup d'eau chaude avant l'accès, & qu'enſuite il leur donnoit du vin à boire. *Aſclépiade* qui a ſuivi la pratique de ce Médecin, ne fait nullement mention de lui.

Il y a eu un autre *Cleophantus*, contemporain de Cicéron : cet Orateur dit qu'il étoit Médecin peu fameux, mais d'ailleurs homme de conſidération.

CLERC, (N.) François de nation, prit quelque part le bonnet de Docteur en Médecine. Il commença par être Médecin du Duc d'Orléans à Villers-Cotterets, vint enſuite à Paris, obtint une place de Médecin dans les Armées du Roi de France en Allemagne, & paſſa delà en Ruſſie, où l'on aſſure qu'il a rempli la charge d'Inſpecteur de l'hôpital de Moſcow. Ses talens lui ont mérité l'entrée de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen. On a de lui :

Mémoire ſur la goutte. 1754, in-12.

Medicus veri amator, ad Apollineæ Artis alumnos. Moſchæ, 1764, in-8. C'eſt un recueil de bonnes obſervations ſur les venins, les différentes eſpeces de contagion, & les épidémies ; il y traite, en particulier, des maladies épidémiques qui ont regné dans l'Ukraine en 1760.

Eſſai ſur les maladies contagieuſes du bétail, avec les moyens de les prévenir

& d'y remédier efficacement. Paris, 1766, *in*-12. Son grand secret est de tuer toutes les bêtes infectées ou soupçonnées de l'être.

Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la Médecine rappellée à sa premiere simplicité. Paris, 1767, deux volumes *in*-8. Ce Livre écrit avec chaleur & élégance, se fait lire avec plaisir. On desireroit seulement que l'Auteur, qui veut rappeller la Médecine à sa premiere simplicité, n'eût pas si souvent fait usage d'explications presque toujours hazardées de quelques Ecrivains modernes, plus curieux de deviner la Nature que de l'observer.

De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, & des moyens les plus surs pour la prévenir & pour y remédier. Pétersbourg, 1771, *in*-8. Cet Ouvrage contient des faits & des conseils utiles. Les regles que les plus habiles Médecins ont établies d'après l'observation & l'expérience, ont presque toujours été celles que l'Auteur a adoptées.

M. *Clerc* a pris le parti de quitter la Russie pour se retirer en France, où il vit dans une Campagne aux portes de Besançon.

CLERC (LE) Voyez LECLERC.

CLEYER, (André) Docteur en Médecine, étoit de Cassel dans le cercle du haut Rhin; il y naquit vers le commencement du XVII siecle. Il alla à Batavia, ville d'Asie dans l'isle de Java, où il occupa la charge de premier Médecin de la Compagnie des Indes. Son séjour dans ce pays fut avantageux à la Botanique qu'il enrichit par quantité de mémoires insérés dans les recueils de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre sous le nom de *Dioscoride*. Ce fut aussi dans le même pays qu'il recueillit les matériaux des Ouvrages que nous avons sous son nom:

Herbarium parvum Sinicis vocabulis Indicis insertis constans. Francofurti, 1680, *in*-4. La Bibliotheque Botanique de *Séguier* en fait mention.

Specimen Medicinæ Sinicæ, sive, Opuscula medica ad mentem Sinensium. Francofurti, 1682, *in*-4, avec figures. La Splanchnologie des Chinois est représentée dans des planches qui ne laissent aucun doute qu'elles n'aient été dessinées sur les visceres des animaux brutes. On y trouve encore beaucoup de choses sur le pouls; mais tout ce qu'on en dit est plein de subtilités & de peu d'usage dans la pratique de la Médecine. Les Opuscules qui entrent dans ce recueil, sont,

I. *De pulsibus Libri quatuor è Sinico translati.*

II. *Tractatus de pulsibus ab erudito Europæo collecti.* On attribue ces Traités à *Guillaume Ten Rhyne* qui se plaint, dans son Livre *De Arthritide*, de la mauvaise foi de *Cleyer* à qui il les avoit prêtés, & qu'il accuse de les avoir envoyés en Europe à son insu.

III. *Fragmentum Operis medici ibidem ab erudito Europæo conscripti.*

IV. *Excerpta ex litteris eruditi Europæi in China.*

V. *Schemata ad meliorem præcedentium intelligentiam.*

VI. *De indiciis morborum ex linguæ coloribus & affectionibus.*

CLIFTON, (François) Médecin Anglois, a publié à Londres en 1732, in-8, une Hiftoire de la Médecine, intitulée : *The ftate of Phyfic antient and modern briefly confider'd with a plan for improving it.* L'Abbé Desfontaines l'a mife en François fous le titre d'*Etat de la Médecine ancienne & moderne.* Paris, 1742, in-12. On y a joint les *Expériences fur le remede de Jeanne Stéphens* faites par *Hales* & traduites par *Cantwel.*

Il eft étonnant que *Clifton*, avec tout le favoir qui lui avoit mérité le titre de Médecin du Prince de Galles, la qualité de Membre du College & de la Société Royale de Londres, foit tombé dans les fautes que le célebre *Haller* lui a reprochées dans fes notes fur la méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave.* La premiere partie de l'Ouvrage de ce Médecin Anglois préfente un abrégé de l'Hiftoire de fon Art, à la façon de *Freind*; mais cet Abrégé n'eft pas fans défauts. Il dit que *Théophrafte* le Philofophe fut gendre d'*Ariftote*, tandis qu'il n'en a été que le difciple. Il accufe *Arétée* d'avoir mal traité de l'Anatomie ; il eft vrai que ce qu'il en dit n'eft pas fort exact, mais il en a écrit tout autant bien qu'on pouvoit le faire de fon tems, puifqu'alors il étoit défendu de difféquer des cadavres humains. Il parle des Rois d'Egypte fucceffeurs de *Cléopatre*, & tout le monde fait que l'Egypte devint province Romaine après la mort de cette Reine. Il loue beaucoup la fecte empirique & fait entendre qu'*Hippocrate* en étoit partifan ; il fait même paffer ce Médecin Grec & *Galien*, fon fectateur, comme ayant connu la doctrine de l'attraction, qu'ils regardoient pour une chofe de grande importance dans l'économie animale : mais fuivant la note de l'Abbé *Desfontaines*, c'eft une penfée Angloife qu'il faut excufer. Il accufe *Galien* d'avoir abufé du raifonnement dans la Médecine ; en cela il n'a pas tort, car ce Médecin auroit mieux fait de ne raifonner que d'après l'obfervation, plutôt que de nous donner cette théorie diffufe que fon imagination enfanta : mais *Galien* voulut furpaffer fes contemporains, & il en trouva les moyens dans fon efprit fécond en idées. *Clifton* traite encore les Modernes avec moins de ménagement. Il condamne les recherches laborieufes des Anatomiftes & des Chymiftes, & leur préfere la fagacité des Anciens à prévoir le cours & les événemens des maladies. Il a raifon de vouloir que les Médecins s'étudient à guérir ; c'eft l'objet principal de leur Art : mais il ne peut rejetter les connoiffances qui conduifent à cette fin. C'eft pour donner à la Médecine toute la certitude dont elle eft fufceptible, qu'il propofe à chaque Médecin de tracer fur des tablettes l'Hiftoire pure & fimple des maux qui attaquent l'humanité ; il voudroit même, à l'exemple de *Baglivi*, qu'il fût ordonné de configner dans un dépôt public les obfervations les plus remarquables de la Médecine & de la Chirurgie. On ne peut que louer les efforts qu'il fait pour en établir l'ufage ; & il penfe d'autant plus judicieufement fur cet article, que c'eft ainfi que l'Art de guérir s'eft perfectionné entre les mains des Obfervateurs de l'Ecole Grecque.

Clifton a traduit en Anglois le livre d'*Hippocrate*, qui traite *De aëre, aquis & locis.* Londres, 1734. Il y a joint la defcription de la pefte d'Athenes par *Thucydide.*

CLINIQUE. (Médecine) C'eſt celle dont *Eſculape* a eu la réputation d'être l'inventeur. Ce nom vient du mot Grec qui ſignifie *Lit* ; & quand on a dit qu'*Eſculape* a le premier pratiqué la Médecine Clinique, cela veut dire qu'il a été le premier qui ait viſité les malades en leur lit; ce qui ſuppoſe que cette pratique n'étoit point en uſage avant lui. Il eſt cependant bien difficile de connoître la nature & les progrès des maladies ſans cette viſite. Comment les Médecins, qui ſe tenoient toute la journée au coin des rues, pouvoient-ils examiner l'état des malades ? C'étoit cependant l'uſage des Babyloniens & des Aſſyriens dans l'enfance de la Médecine ; ces peuples faiſoient porter leurs malades dans les carrefours.

Cette coutume introduite par *Eſculape* de viſiter les malades chez eux, fit que les Médecins qui l'imiterent furent appellés *Cliniques*, pour les diſtinguer des empiriques où des coureurs de marchés, qui ne s'aviſoient point d'aller voir fréquemment leurs malades.

CLOWES (Guillaume) fut Chirurgien de Jacques VI, Roi d'Ecoſſe, qui fut appellé Jacques I, depuis ſon avénement à la couronne d'Angleterre & d'Irlande en 1603. Il écrivit en Anglois un Traité des maladies vénériennes qu'il publia en 1575, *in*-8, avec un recueil d'obſervations ſur les brûlures de la poudre à canon & ſur les bleſſures d'armes à feu. Ce traité eſt intitulé: *New and approved Treatiſe concerning the cure of the french pox by the unctions*. Il fut réimprimé à Londres en 1585, 1595 & en 1637, *in*-4, ſous cet autre titre : *A brief and neceſſary Treatiſe touching the cure of the diſeaſe now uſually called morbus gallicus or lues venerea*. Le célebre *Aſtruc* qui parle de *Clowes* dans ſon traité des maux vénériens, fait remarquer la prudente modeſtie de ce Chirurgien qui conſeille aux malades, dans preſque tous les chapitres de ſon Ouvrage, de conſulter les Médecins dans les cas les plus difficiles. Si ces conſeils étoient ſuivis, la débauche feroit périr moins de malades ſur-tout dans les provinces, où des Chirurgiens ignorans, des Apothicaires mêmes, font le métier de traiter par routine toutes les eſpeces de maux vénériens. Les perſonnes qui s'adreſſent à eux, victimes tout-à-la-fois de leurs exactions & leur impéritie, portent toute la vie le germe des maux qu'ils n'ont fait que pallier, & le communiquent ſouvent à leur poſtérité.

CLUSIUS, ou L'ESCLUSE, (Charles) célebre Médecin du XVI ſiecle, étoit d'Arras, où il naquit le 9 de Février 1525 de *Michel de l'Eſcluſe*, Seigneur de Watennes & Conſeiller à la Cour provinciale d'Artois, & de *Guillelmine Quineaut*. Il fit ſes humanités à Gand, & delà il paſſa en 1546 à Louvain pour y étudier les Langues & la Juriſprudence. La paſſion de voyager le fit ſortir de cette ville en 1547 pour aller voir l'Allemagne. Il s'arrêta d'abord à Marpurg, où il continua de s'appliquer au Droit ; mais une perſonne de mérite de ce pays-là lui ayant inſpiré du dégoût pour cette Science, pour laquelle il n'avoit pas d'ailleurs trop d'inclination, puiſqu'il ne l'étudioit que pour ſe conformer aux ordres de ſon pere, il y renonça pour s'adonner à la Philoſophie. *André Hyperius*, avec

avec qui il fit connoiſſance à Marpurg, lui ayant fait naître l'envie de voir *Mélanchthon*, il ſe tranſporta à Wittemberg en 1549. L'année ſuivante, il ſe rendit à Francfort, à Straſbourg, traverſa la Suiſſe & la Savoye, d'où il paſſa à Lyon & enſuite à Montpellier. Il s'arrêta trois ans dans cette derniere ville, & s'y logea chez *Guillaume Rondelet*, ſous qui il s'appliqua à la Médecine, & prit pour la Botanique ce goût dominant qu'il conſerva toute la vie. Après avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine à Montpellier en 1559, il ſe rendit aux ordres de ſon pere qui le rappelloit dans les Pays-Bas. Il ſe mit en chemin pour Lyon, paſſa enſuite à Genève & à Bâle, aborda à Cologne par le Rhin, & arriva heureuſement à Anvers. L'état d'opulence que cette ville devoit à l'étendue de ſon commerce, y attiroit alors toutes les nations de l'Europe; ce fut-là que *L'Eſcluſe* fit les premiers eſſais de ſes talens. Mais il n'y demeura pas long-tems; car il retourna en France en 1560, & s'arrêta pendant deux ans à Paris, d'où les guerres civiles le chaſſerent pour ſe rendre à Louvain. Après un an de ſéjour dans cette ville, il repaſſa en Allemagne & fut à Ausbourg en 1563. Il y alla une ſeconde fois l'année ſuivante; mais il s'y arrêta fort peu, & reprit la route des Pays-Bas avec les illuſtres Fugger qu'il accompagna dans ces provinces. Après cela, il voyagea le long des côtes occidentales de la France juſqu'en Eſpagne. Arrivé dans ce Royaume, il en parcourut une bonne partie en herboriſant; ce qu'il fit auſſi en Portugal. Il eut le malheur de ſe caſſer un bras & une jambe en tombant de ſon cheval, lorſqu'il étoit en chemin pour ſe rendre à Gibraltar. Revenu de ce voyage en 1565, il demeura près de cinq ans dans les Pays-Bas, & il y cultiva l'amitié de divers Savans, comme *Hubert Goltzius*, les freres *Laurin* de Bruges, *Plantin*, *Raphelenge*, *Brancion* &c. En 1570, il alla encore à Paris, & de là en Angleterre. Ce nouveau voyage fini, il ſe tint dans les Pays-Bas juſqu'en 1573, que l'Empereur Maximilien II l'appella à Vienne, pour lui confier la direction de ſon Jardin des plantes. *L'Eſcluſe* y fit la connoiſſance des Savans qui vivoient à la Cour Impériale, je veux dire, de *Jean Sambuc*, de *Jules Alexandrin*, de *Jean Craton de Craffiheim*, de *Rembert Dodoens* &c, & profita de ſon ſéjour en Autriche pour examiner les ſimples du pays; il paſſa même en Hongrie qu'il parcourut encore en Botaniſte. Toujours occupé du deſſein de ſe perfectionner dans la Science des plantes, il obtint la permiſſion de faire un nouveau voyage en Angleterre, où il mérita l'eſtime de *Philippe Sidney* & de *François Drake* qui lui apprirent quantité de choſes dont il a fait uſage dans ſes *Exotica*.

Au bout d'environ quatorze ans de ſéjour à Vienne, tant ſous Maximilien II, que ſous Rodolphe II, ſon ſucceſſeur, il ſe dégoûta de la vie de la Cour, & ſe retira en 1587 à Francfort ſur le Mein, où il paſſa ſix ans dans une eſpece de ſolitude, vivant uniquement pour lui-même, & ne ſe plaignant d'autre choſe, que de ne pouvoir plus parcourir les montagnes pour y étudier la nature, à cauſe d'une luxation à la cuiſſe qui lui rendoit le marcher difficile. Cependant il alloit quelquefois voir le Prince Guillaume, Landgrave de Heſſe, qui ſe plaiſoit à s'entretenir avec lui & qui lui fit même une penſion. En 1593, les Curateurs de l'Univerſité de Leyde le tirerent de Francfort, en le nommant à la Chaire de Botanique. Il la remplit avec beaucoup de réputation l'eſpace de ſeize

ans, & mourut d'une hernie & d'autres maladies, le 4 Avril 1609, âgé de 83 ans, sans avoir été marié. Son corps fut enterré dans l'église de notre-Dame, où l'on chargea son tombeau de cette épitaphe :

Bonæ memoriæ
CAROLI CLUSII ATREBATIS.
Pos.
Qui ob nominis celebritatem,
Probitate, eruditione,
Tum rei imprimis herbariæ illustratione,
Partam,
Inter Aulæ Cæs. familiares allectus,
Et post varias peregrinationes
A Nob. demum & Ampliss. DD. Cur. & Coss.
In hanc urbem, condecorandæ Academiæ, evocatus,
Et stipendiô publico per annos XVI honoratus,
XXCIV æt. suæ annum ingressus,
Obiit cælebs IV Aprilis MDC IX.

Ælius-Everardus Vorstius fit son oraison funebre. *Clusius* avoit été sujet à beaucoup de maladies. Outre les accidens dont il a été parlé, il s'étoit demis un os du pied gauche à 55 ans, & s'étoit en même tems cassé une cheville, ensorte que dans sa vieillesse il étoit obligé de se servir de béquilles. Il avoit tenté trois fois le voyage d'Italie, & il regrettoit fort d'en avoir toujours été empêché. Il savoit l'Histoire & la Géographie ; il possédoit les Langues Latine & Grecque, & il entendoit l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, le Flamand & le François. *Heinsius* le met, avec *Joseph Scaliger*, au rang des hommes les plus savans de son tems. C'est dans la Botanique qu'il a excellé. Il s'étoit fait une loi de ne se fier au témoignage de personne à l'égard des plantes, & de ne croire que ses propres yeux. Aussi l'exactitude la plus scrupuleuse regne dans ses descriptions & dans ses figures. C'est à lui, à *Césalpin* & à *Gesner*, qu'on est redevable de la méthode qui tire les différences caractéristiques des plantes de la structure de leurs fruits. Voici la notice des Ouvrages de *Clusius* :

Histoire des plantes, en laquelle est contenue la description entiere des herbes, leurs especes, formes, noms, tempérament, vertus & opérations, par Rembert Dodoens, Médecin de la ville de Malines, traduicte de bas Aleman en François. Anvers, 1557, *in-folio*, avec figures. Le mérite de cette édition consiste en ce qu'elle est toujours citée par *Gaspar Bauhin* dans son *Pinax*.

Antidotarium, sive, de exacta componendorum miscendorumque medicamentorum ratione Libri tres, omnibus Pharmacopœis longè utilissimi ; ex Græcorum, Arabum & recentiorum Medicorum scriptis maximâ curâ & diligentiâ collecti. Antverpiæ, 1561, *in*-8. C'est l'antidotaire de Florence, qu'il a traduit de l'Italien en Latin.

Les vies de Hannibal & de Scipion l'Africain, traduites du Latin de *Donat Acciaioli* en François. Avec les vies des hommes illustres de *Plutarque*, traduites

par *Amyot*. Paris, 1565, *in-folio*. Les traductions de *L'Escluse* sont fort inférieures à celles d'*Amyot*.

Notre Auteur, étant à Salamanque, trouva chez *Augustin Vaes* plusieurs Lettres de *Nicolas Clénard*, adressées à *Jean Vaes* ou *Vasæus* son pere, & à quelques autres personnes. Il chercha aussi à Grenade ce qui restoit de Lettres de ce savant Humaniste. De retour dans les Pays-Bas, il donna le tout à *Plantin* qui l'ajouta en forme de second Livre à celui qui avoit déja paru, & qu'il réimprima à Anvers en 1566, *in-8*.

Aromatum & simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascentium historia; ante biennium quidem Lusitanicâ linguâ per dialogos conscripta, D. Garciâ ab Horto, proregis Indiæ Medicô, Auctore: nunc verò primùm Latina facta & in epitomen contracta à Carolo Clusio Atrebate. Antverpiæ, 1567, *in-12*. *Ibidem*, 1574, 1579, 1593, *in-8*. Ces deux dernieres éditions portent en titre: *Iconibus ad vivum expressis, locupletioribusque annotatiunculis illustrata à Car. Clusio*. Il y avoit déja dans la premiere quelques figures en bois, gravées d'après nature, & des remarques du Traducteur sur presque tous les articles. L'épitre dédicatoire, datée de Bruges le 13 Décembre 1566, est adressée à Jacques Fugger, fils d'Antoine Fugger, & Comte de Kirchperg & de Weissenhorn. *Clusius* avoit été près de deux ans auprès de ce jeune Seigneur, en qualité de précepteur & de compagnon de voyage. En parcourant l'Espagne avec lui, il avoit rencontré le Livre de *Garcias ab Orta*, que l'Auteur avoit composé en Latin, mais qu'il avoit publié à Goa en Portugais, comme ses amis l'avoient souhaité.

Simplicium medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in Medicina usus est, Historia; Hispanicô sermone à D. Nicolao Monarde, Medicô Hispalensi, descripta: Latiô deindè donata, & annotationibus, iconibusque affabrè depictis illustrata à Carolo Clusiô Atrebate. Antverpiæ, 1574, 1579, *in-8*. *Monardes* n'avoit d'abord donné que deux Livres qui parurent en Espagnol l'an 1569, *in-8*. Il y joignit un troisieme en 1580; *Clusius* le traduisit & le publia séparément sous ce titre: *Liber tertius, Hispanicô sermone nuper descriptus à Nicolao Monarde; nunc verò primùm Latio donatus & notis illustratus à Car. Clusiô. Antverpiæ*, 1582, *in-8*.

Christophori à Costa, Medici & Chirurgi, aromatum & medicamentorum in Orientali India nascentium Liber, plurimum lucis afferens iis, quæ à Doctore Garcia de Orta in hoc genere scripta sunt; Caroli Clusii operâ ex Hispanico sermone Latinus factus, in epitomen contractus, & quibusdam notis illustratus. Antverpiæ, 1574, *in-8*. *Ibidem*, 1582, *in-8*. Item avec les deux précédens, sous ce titre: *Garciæ ab Horto, Christophori à Costa, & Nicolai Monardis, Aromatum & simplicium medicamentorum apud Indos nascentium Historia; ex Lusitanico & Hispanico Latinè in Epitomen contracta, & annotationibus illustrata à Carol. Clusio. Cum Figuris. Antverpiæ*, 1593, *in-8*. *Clusius* a substitué de nouvelles figures à celles d'*A. Costa* qui n'avoient point de justesse.

Caroli Clusii Atrebatis rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum Historia, Libris duobus expressa, ad Maximilianum II Imperatorem. Antverpiæ, 1576, *in-8*, avec 230 figures. Il découvrit plusieurs nouvelles plantes dans ces régions situées sous un climat chaud. Ses descriptions sont fidelles, ses planches très-belles, & le jugement, qu'il porte sur les difficultés qui se rencon-

trent dans l'étude de la Botanique, est marqué au coin de la sagesse & de la prudence.

Caroli Clusii aliquot notæ in Garciæ aromatum Historiam. Ejusdem descriptiones nonnullarum stirpium, & aliarum exoticarum rerum, quæ à generoso viro Francisco Drake, Equite Anglô, & his observatæ sunt, qui eum in longa illa navigatione, quâ proximis annis universum orbem circumivit, comitati sunt: & quorumdam peregrinorum fructuum, quos Londini ab amicis accepit. Antverpiæ, 1582, *in*-8.

Rariorum aliquot stirpium & plantarum per Pannoniam, Austriam & vicinas quasdam provincias observatarum Historia quatuor Libris expressa. Antverpiæ, 1583, *in*-8, avec 353 figures. Les planches de ce recueil ne valent pas celles des plantes d'Espagne pour la netteté.

Petri Bellonii, Cenomani, plurimarum singularium & memorabilium rerum in Græcia, Asiâ, Ægyptô, Judæâ, Arabiâ, aliisque exteris provinciis ab ipso conspectarum observationes tribus Libris expressæ. Accedit ejusdem de neglecta stirpium culturâ, atque earum cognitione Libellus, edocens quâ ratione sylvestres arbores cicurari & mitescere queant. Carolus Clusius è Gallico Latinum faciebat. Antverpiæ, 1589, *in*-8.

Tabula chorographica Galliæ Narbonensis. Ortelius a inséré cette carte dans son *Theatrum orbis terrarum.*

Caroli Clusii tabula chorographica Hispaniæ, antiquis & recentibus locorum nominibus inscriptis.

Rariorum plantarum Historia. Cui accesserunt ejusdem commentariolum de Fungis: Honorii Belli, Medici doctissimi, aliquot ad Clariss. Clusium Epistolæ de variis stirpibus agentes: alia item eruditissimi Tobiæ Roelsii, Medici, de certis quibusdam plantis Epistola: præterea accurata montis Baldi in agro Veronensi descriptio, Autore Johanne Ponâ, à Carolo Clusio ex Italico in Latinum sermonem versa. Antverpiæ, 1601, *in-folio*, avec figures. *Lugduni Batavorum*, 1605, *in-folio*, avec figures.

Nicolai Monardi Libri tres, magna Medicinæ secreta & varia experimenta continentes; à Carolo Clusio Latinitate donati. Lugduni, 1601, *in*-8. Ces trois Livres sont: *De lapide Bezaar & herbâ Scorzonerâ, de ferro & ejus facultatibus, de nive & ejus commodis.*

Exoticorum Libri decem, quibus animalium, plantarum, aromatum, aliorumque peregrinorum fructuum Historiæ describuntur. Antverpiæ, 1601, *in-folio*, avec figures. *Lugduni Batavorum*, 1605, *in-folio*, avec figures. Les six premiers Livres traitent des fruits, des plantes, des oiseaux, des poissons, des animaux que les Navigateurs Hollandois avoient apportés des Indes. Les quatre suivans sont composés d'après les Ecrits de *Monardes*, de *Horta*, d'*A Costa* & de *Bélon*. Il y a une traduction Françoise de cet Ouvrage par *Antoine Colin*, sous le titre d'*Histoire des drogues, espiceries & certains médicamens simples qui qui naissent ès Indes, tant orientales qu'occidentales.*

Curæ posteriores, seu, plurimarum, non antè cognitarum aut descriptarum stirpium, peregrinorumque aliquot animalium novæ descriptiones; quibus & omnia ipsius Opera, aliaque ab eo versa augentur aut illustrantur. Accessit seorsim Ælii Everhardi Vorstii, de ejusdem Caroli Clusii vitâ & obitu, Oratio, aliorumque

Epicedia paulò antè edita. Lugduni Batavorum, 1609, *in*-8, 1611, *in*-4. *Antverpiæ*, 1611, *in-folio*. Cet Ouvrage s'étend beaucoup fur les fleurs & donne quelques nouvelles plantes.

Galliæ Belgicæ chorographica defcriptio pofthuma. Lugduni Batavorum, 1619, *in*-12.

M. *Paquot* parle encore d'un *Traité des Liqueurs par Charles de L'Efclufe*, en François, mais il ne fait point quand ce livre a paru. On trouve dans la *Centuria I Mifcellanea Epiftolarum* de *Jufte Lipfe*, une lettre écrite à ce Savant par *Clufius*. L'on fait d'ailleurs que *Lipfe* a fait beaucoup d'eftime du mérite de ce Médecin, & qu'il a compofé ces deux vers pour mettre au bas de fon portrait :

Omnia naturæ dum, Clufi, *arcana recludis*,
Clufius *haud ultra fis*, *fed* Aperta *mihi*.

Ce Médecin s'attira cet éloge par les foins qu'il prit de multiplier les richeffes de la Botanique. Il augmenta du double le nombre des plantes connues; mais il eut le bonheur d'être aidé dans fes recherches, par les defcriptions qu'on lui envoya des Indes & de différens pays de l'Europe. Sa fcience, fa candeur, fon défintéreffement lui procurerent des amis qui fe firent un plaifir de lui communiquer leurs découvertes. Parmi eux, on remarque *Bernard Paludanus*, Frifon, qui vécut long-tems en Syrie & en Egypte, d'où il lui envoya plufieurs plantes. *Jean Dortoman* lui fit part de quelques herbes cueillies dans les marais de la Frife. *Honoré Bellus* de Vicenze, Médecin de la Canée dans l'ifle de Candie, lui fit la defcription des plantes qui y croiffent. *Jacques Plateau*, natif de Tournay, lui envoya les figures de celles qui font indigenes au Tournefis, ou qu'on y cultive dans les Jardins. *Thomas Penius*, Médecin de Londres, lui communiqua les figures des plantes de l'Angleterre. *Grégoire* de Reggio, Capucin, lui fit part des fimples les plus rares qui croiffent fur les Alpes. On a vu ci-devant tout ce qu'il a profité d'après les Ouvrages de *Monardes*, de *Horta*, d'*A Cofta*, de *Bélon* : c'eft avec de tels fecours & un travail infini, que *L'Efclufe* eft parvenu à la réputation dont il a fi juftement joui. C'eft ce Médecin qui a introduit dans les Pays-Bas les *Patates*, ou *Camotes*, qui y font fi communes aujourd'hui, & que nous nommons *Pommes de terre*. Elles viennent du Pérou, où l'on fait de leur racine le pain, dit *Chumo*. Drake en apporta le premier en Europe l'an 1586, & en donna à *Gerard*, habile Botanifte, qui les cultiva dans fes jardins à Londres, & en partagea le produit avec *Clufius*. Celui-ci les cultiva en Hollande, d'où il en envoya en Italie.

CLUTIUS, ou CLUYT (Ogier) étoit fils ou neveu de *Théodore Clutius* qui exerçoit la Médecine à Amfterdam, & de qui on a un Traité des abeilles en Flamand, imprimé dans cette ville en 1608 & 1653, *in*-12, dans lequel il n'a fait que copier les Anciens.

Ogier paffa au commencement du XVII fiecle à Montpellier, où il fut adjoint de *Richer de Belleval*, Profeffeur de Botanique. Il avoit d'affez grandes connoiffances dans cette Science, quoiqu'il reffemblât, du côté de la fingularité,

au démonstrateur sous lequel il travailloit. L'envie de se perfectionner dans cette partie de l'Histoire Naturelle qui doit ses progrès aux recherches & à l'observation, mais l'envie plus grande encore de se faire un nom, en enrichissant le Jardin de Montpellier, l'engagea à voyager. Il fut trois fois en Afrique, & eut chaque fois le malheur d'être pris, dépouillé & conduit en esclavage. Il trouva cependant le moyen de se tirer de cet état; car on le retrouve à Amsterdam en 1634 & en 1636. On a de lui les Ouvrages suivans :

Calsuve, sive, Dissertatio lapidis nephritici seu jaspidis viridis, à quibusdam Callois *dicti, naturam, proprietates & operationes exhibens. Rostochii*, 1627, *in*-12. Ce titre est celui de la traduction qu'en a fait *Guillaume Lauremberg* qui, sans doute, ajoutoit encore foi aux amulettes qu'on préparoit avec cette pierre.

Opuscula duo singularia. I De nuce medicâ. II De hemerobio, sive, ephemerô infectô & maïali verme. Amstelodami, 1634, *in*-4.

CNIDIENS. Ainsi furent appellés les Médecins de l'isle de Cnide, où il y avoit une Ecole qui s'est acquis beaucoup de célébrité. *Hippocrate* remarque qu'ils se servoient de très-peu de médicamens, & qu'ils se contentoient de faire une énumération ou description exacte des accidens qui accompagnent la maladie, sans raisonner sur les causes & s'attacher aux pronostics. C'est sous ce point de vue qu'on peut regarder les *Cnidiens* comme des Empiriques ; au moins, on apprend delà qu'ils ne se piquoient pas de faire de grands raisonnemens. Le plus loin qu'ils alloient en raisonnant, c'étoit lorsqu'ils avoient recours à l'analogisme. *Euriphon*, Médecin de cette Ecole, passe pour Auteur des *Sentences Cnidiennes*, qui sont des observations sur les maladies.

CNOBLOCH, ou plutôt KNOBLOCH, (Jean) de Francfort sur l'Oder, fut reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1556. La même année, il se fit incorporer dans la Faculté de sa ville natale, où il obtint une Chaire en 1562. Il fit beaucoup d'honneur à l'Université de Francfort, qu'il protégea de tout son pouvoir auprès de Jean-George, Electeur de Brandebourg, qui l'avoit pris à son service en qualité de premier Médecin. *Knobloch* mourut le premier de Février 1599.

Les Bibliographes parlent d'un autre Médecin du même nom. C'est *Tobie Knobloch* qui désigne lui-même sa patrie par les mots *Marcobrettanus Francus* ; or Bretten est une petite ville d'Allemagne en Souabe. On seroit embarrassé sur le mot *Francus*, si l'on n'étoit porté à croire, avec l'Auteur de la lettre à M. *Fréron* au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*, que *Knobloch* l'ajoutoit pour faire entendre qu'il étoit comme naturalisé en Franconie par le long séjour qu'il y avoit fait, & par les libéralités qu'il avoit reçues des Princes & des villes de cette contrée. L'état d'indigence dans lequel il vécut dans sa jeunesse, lui avoit rendu ce secours nécessaire ; il en fait lui-même l'aveu dans la dédicace qu'il a mise à la tête de son Commentaire sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, lequel ne fut cependant imprimé que quelques années après sa mort, en 1641. Il s'adresse aux Magistrats de Rothenbourg sur

le Tauber, ville impériale en Franconie, & leur parle ainsi dans cette Epitre :
» Vos ancêtres ont eu des bontés pour moi dans ma jeunesse ; ils m'ont permis,
» pendant un an & plus, de vivre du pain que j'allois mendier de porte en
» porte, comme un pauvre Ecolier ; mais ce qui me rappelle bien plus les sen-
» timens de reconnoissance que je leur dois, c'est qu'ils m'ont reçu comme étran-
» ger au nombre des éleves qu'ils protégeoient, & qu'ils ont pourvu à ma sub-
» sistance pendant plus de quatre ans. C'est ainsi qu'ils ont été mon aide & mon
» soutien dans les études. Je ne vous ai pas moins d'obligation, puisqu'il n'y
» a pas un an que vous me reçutes dans le sein de votre ville, avec ma
» femme, mes enfans & mes proches, pendant que je ne savois où aller, pour
» me soustraire aux fureurs de la guerre qui ne me laissoient d'autre parti que celui
» d'une fuite précipitée. Vous me rendites alors des services trop importans,
» pour que je puisse jamais les oublier. »

Knobloc étudia la Médecine à Wittemberg, où il connut *Sennert* vers l'an 1598 ou 1599. Celui-ci étoit dans la résolution d'aller prendre à Bâle le degré de Docteur, mais une lettre que *Knobloch* lui écrivit à Berlin, le rappella à Wittemberg, où ils se présenterent ensemble au Doctorat & furent admis tous deux au mois de Septembre 1601. Il paroît que le Médecin, dont je parle, ne demeura pas long-tems à Wittemberg après sa promotion, & que dès l'an 1602 il étoit à Iglaw en Moravie, où il pratiqua la Médecine environ trois ans; mais il étoit de retour à Wittemberg en 1605. Quelques Auteurs assurent qu'il y enseigna la Médecine ; on ne voit cela nulle part : on sait seulement que c'est dans cette ville qu'il composa ses dissertations, pour obliger quelques étudians à qui il donnoit des leçons privées. Telles instances qu'on lui eût faites alors pour donner ces dissertations au public, il eut, pour s'y refuser, certaines raisons qu'il n'explique point. Comme elles n'existoient plus, sans doute, lorsqu'il eut été appellé à Anspach avec le titre de Médecin ordinaire, il se détermina à leur laisser voir le jour vers 1607 ou 1608. Je ne sais ce que devint *Knobloch* jusqu'en 1631 qu'il vivoit encore; c'est pourquoi je me borne à donner les titres de ses Ouvrages :

Dissertationes anatomicæ & psychologicæ, additis humani corporis affectibus præcipuis. Onolzbachii, 1608, in-4, 1612, in-8. *Lipsiæ*, 1612, in-8. *Witteberge*, 1661, in-8.

Hippocratis Coi aphorismi Græcô & Latinô sermone expressi. Noribergæ, 1641, in-8.

Le recueil des observations médicinales de *Gregoire Horstius*, imprimé à Ulm en 1628, in-4, contient une lettre de *Knobloch*, qui traite *de cerebri vulnere & de schirro uteri in prægnante.*

CNOEFFEL, (André) Conseiller-Médecin de Jean-Casimir, Roi de Pologne, & Echevin de Marienbourg dans le même royaume, étoit de Bautzen dans la Haute Lusace. Il mourut au camp devant Thorn, dans la Prusse Royale, le 24 Décembre 1658. On a plusieurs observations de sa façon dans les mémoires de l'Académie impériale d'Allemagne. Les Bibliographes le disent aussi Auteur de quelques Ouvrages, mais comme il fut grand partisan de la Chymie, on est tenté de croire qu'il ne les a publiés, que pour faire parade de ses secrets. C'étoit alors le regne de la Chymie : tout le monde couroit après

ſes produits. Ceux que *Cnoeffel* en tira, lui réuſſirent bien plus à faſciner l'eſprit des Polonois, en même tems qu'il écumoit leur bourſe, qu'à guérir les malades. On a les Ecrits ſuivans ſous le nom de ce Médecin.

Epiſtola de podagra curatâ. Amſtelodami, 1643, *in*-12. *Gorlicii*, 1644, *in*-12. *Haller* ne donne point cette lettre à *Cnoffel*, mais à *Arciſſewſki* qui la publia pour faire honneur à ce Médecin.

Methodus medendi Febribus epidemicis & peſtilentialibus. Argentorati, 1655, *in*-12.

CNOPF (Jean-Jacques) naquit le 12 Juillet 1660 à Vienne en Autriche. Il étudia à Altorf depuis 1680 juſqu'en 1687, qu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine; & d'abord après ſa promotion, il paſſa à Ausbourg, où il ſe fit aggréger au College des Médecins. Il ne ſéjourna cependant point dans cette ville, car il ſe rendit à Biberach en Souabe pour y remplir la charge de Phyſicien, dont il s'acquitta avec honneur juſqu'en 1697. Le Comte de Hohen-lohe le tira de cet endroit pour lui donner la place de ſon premier Médecin; mais à la mort de ce Seigneur en 1702, il alla ſervir dans les Troupes du Cercle de Franconie, toujours en qualité de Médecin. Enfin il paſſa en 1704 à Herſpruck, où il avoit été nommé à l'emploi de Phyſicien, & il y finit ſes jours le 7 Novembre 1739. On ne connoît aucun Ouvrage de ſa façon.

COCCHI, (Camille) de Viterbe, ville d'Italie dans l'état de l'Egliſe, étudia la Médecine à Bologne, où il ſuivit les leçons d'*Antoine Fracantiani* en 1562. Son attachement à ce Profeſſeur l'engagea à publier une nouvelle édition d'un Livre *De morbis venereis*, qui eſt de la façon du même *Fracantiani*. Elle parut à Bologne en 1564, *in*-4; mais *Cocchi* a gâté cet Ouvrage, en voulant le corriger.

COCCHI, (Antoine-Céleſtin) Médecin de ce ſiecle, exerça ſa profeſſion à Rome, où il enſeigna encore la Botanique, & ſe diſtingua par les Ouvrages qu'il mit au jour. Tels ſont:

Epiſtola ad Morgagnum de lente cryſtallinâ oculi, verâ ſuffuſionis ſede. Romæ, 1721, *in-quarto*.

Epiſtolæ Phyſico-Medicæ ad Lanciſium & Morgagnum; ſcilicet, brevis febrium caſtrenſium hiſtoria, de terræ motu, de immani hyſterico affectu, de ſepulto intrà pectus aneuryſmate & venæ cavæ dilatatione. Romæ, 1725, *in*-4. *Offenbaci*, 1730, *in*-4. *Francofurti*, 1732, *in*-4. On y trouve beaucoup de remarques intéreſſantes.

Oratio habita in apertione horti botanici ſuper Janiculum juxtà fontem aquæ olim Trajanæ, nunc Paulæ. Romæ, 1726, *in*-4.

Narratio de morbo variolari quô affecta eſt nobilis Monialis. Romæ, 1739, *in*-4. Comme il a occaſion de parler des vapeurs dans cet Ouvrage, il conſeille beaucoup la ſaignée, les bains de pieds & de mains dans l'eau modérément chaude, pour la cure de cette maladie.

Lectio de muſculis & motu muſculorum. Romæ, 1741, 1743, *in*-4.

Diſſertatio Phyſico-practica continens vindicias Corticis Peruviani. Romæ, 1746, *in*-8. *Leidæ*, 1750, *in*-8. On y trouve l'hiſtoire du quinquina, la maniere de ſe ſervir de cette écorce, & la réfutation des argumens qu'on a coutume de faire contre l'uſage de cet excellent remede.

COCCHI,

COCCHI, (Antoine) fils d'*Hyacinthe Cocchi*, naquit à Florence en 1695, felon quelques Auteurs; mais d'autres le difent natif de Mugliano dans la Tofcane. Il fit fes cours d'Humanités & de Philofophie à Florence, & montra dès lors beaucoup de difpofitions pour les Sciences. Décidé pour l'étude de la Médecine, il s'y appliqua avec tant de fuccès, qu'il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur. Mais les connoiffances qu'il avoit acquifes dans les Ecoles, ne furent point capables de fatisfaire fon goût; il s'empreffa de les augmenter & de les perfectionner par les voyages. A cet effet, il fe rendit dans les principales villes de l'Europe & fe lia d'amitié avec divers Savans, parmi lefquels on peut compter *Boerhaave* & *Newton*. A peine étoit-il revenu dans fa patrie, qu'il fut appellé à Pife pour y enfeigner la Médecine; il ne tarda cependant point à quitter l'Univerfité de cette ville pour aller à Florence, où il remplit la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie jufqu'à fa mort arrivée dans le mois de Janvier 1758, à l'âge de 62 ans, 4 mois, & 26 jours.

Peu de Médecins ont eu des connoiffances plus profondes de leur Art que *Cocchi*. Elles lui mériterent non feulement la réputation dont il a joui en Italie, mais elles l'ont encore rendu célebre par toute l'Europe. Ceux qui douteront de l'étendue & de la variété de fes talens, pourront recourir aux Ouvrages qu'il a publiés; ils y trouveront le Médecin, l'Anatomifte, l'Obfervateur & l'Homme de Lettres réunis dans la perfonne du feul *Cocchi*. Voici les titres des Ouvrages que nous lui devons:

Oratio de ufu Artis anatomicæ. Florentiæ, 1736, *in*-4. En Italien, Florence, 1745, *in*-4. C'eft par ce difcours qu'il ouvrit le cours public d'Anatomie dans l'hôpital de Sainte Marie la Neuve. On y trouve plufieurs traits de l'Hiftoire de la Médecine & de l'Anatomie. L'Auteur réfute l'opinion de ceux qui ont foutenu que les Anciens avoient eu la cruauté de difléquer les hommes en vie, & qui en ont accufé *Hérophile* & *Erafiftrate*.

Medicinæ laudatio in Gymnafio Pifis habita. Lucæ, 1727, *in*-4.

Elogio di Piet. Ant. Micheli. Florence, 1737, *in*-4.

Del vitto Pythagorico. Florence, 1743, 1750, *in*-8. Venife, 1744, *in*-12. En François, fous le titre de *Régime de Pythagore*. Paris, 1762, *in*-8, avec des notes. L'Auteur donne la préférence au régime végétal.

Differtazione fopra l'ufo efterno oppreffo gli antichi dell acqua fredda ful corpo umano. Florence, 1747, *in*-12.

Dei Bagni di Pifa trattato. Florence, 1750, *in*-4.

Græcorum Chirurgici Libri: Sorani unus de fracturarum fignis: Oribafii duo de fractis & luxatis, ex collectione Nicetæ. Florentiæ, 1754, *in-fol*. C'eft fur les manufcrits de la Bibliotheque de Médicis qu'il a traduit ces précieux Ouvrages. Il avoit auffi promis quelque chofe fur *Apollonius Citeius*, fur *Hérophile*, fur *Celfe*, mais on ne croit pas qu'il ait rempli fes engagemens à ces différens égards.

Difcorfi fopra Afclepiade. Florence, 1758, *in*-4. On en doit l'édition au fils de l'Auteur. En Anglois, Londres, 1762. Ce difcours auroit été divifé en cinq parties, fi *Cocchi* avoit affez vécu pour l'achever. Il n'a fini que la premiere, mais il a laiffé des Mémoires fur les quatre autres.

Dei vermi cucurbitini dell' uomo. Pise, 1759, *in-8.* L'Auteur a lu cet écrit, en 1734, dans une assemblée de la Société botanique de Florence.

Discorsi. Florence, 1761, *in-4.* C'est un recueil de 5 discours de la façon de *Cocchi.*

Le fils de ce Médecin, *Raimond Cocchi*, lui a succédé dans la place de Professeur d'Anatomie & de Chirurgie de l'hôpital de Sainte Marie la Neuve à Florence. Il est mort en 1775, pendant qu'on imprimoit un Ouvrage de sa façon qui est intitulé :

Lezioni fisico-anatomiche. Leçons physico-anatomiques, données publiquement à l'hôpital de Sainte Marie à Florence. Livourne, 1775, *in-4.* Ces leçons, au nombre de dix, ont principalement pour objet le mystere de la génération & les parties des deux sexes, qui concourent à cette fonction.

COCCIUS (Thomas) étudia la Philosophie avec beaucoup de succès, & passa ensuite aux Ecoles de Médecine de l'Université de Bâle, où il remporta les honneurs du Doctorat en 1582. Peu de tems après sa promotion, il fut nommé Professeur & Econome du College inférieur de la même ville de Bâle. Il s'empressa alors à se faire aggréger à la Faculté de Médecine; & comme on lui reconnut des talens dans les Sciences qui n'étoient pas proprement de son état, on le nomma successivement à la Chaire de Logique & de Morale. Il remplissoit la derniere, lorsqu'il mourut en 1610.

COCKBURN, (Guillaume) Médecin Anglois qui fit honneur à sa nation par ses Ouvrages, étoit de la Société Royale de Londres. Attentif à observer la marche des maux qui dérangent & alterent la santé des hommes, il profita du tems qu'il fut employé au service de la marine, en qualité de Médecin de l'escadre bleue, pour faire des remarques sur la nature, les causes, les symptômes & la cure des maladies qui attaquent les gens de mer. Le Traité, dans lequel il a consigné les fruits de ses recherches, fut imprimé en Anglois à Londres en 1696, *in-8*, la continuation en 1697, sous le même format, & avec des augmentations en 1708 & 1736, *in-8.* On le mit en Allemand, & ce fut en cette Langue qu'il parut à Rostoch en 1726, *in-8.* *Cockburn* y passe en revue le régime des matelots, met l'abus des viandes au rang des premieres causes de leurs maladies, & propose les aigres comme préservatifs. A cette occasion, il décrit le scorbut, qu'il déduit de la pléthore combinée avec la lenteur du mouvement circulaire; il explique encore de la même maniere la nature & la cause des fievres intermittentes. Ce Médecin a aussi discuté l'histoire des flux de ventre dans un livre écrit en Anglois & publié à Londres en 1710 & 1724, *in-8.* Ses autres Ouvrages sont :

Œconomia corporis humani. Londini, 1695, *in-8. Augustæ Vindelicorum*, 1696, *in-12.* Quelques Ecrivains ont accusé cet Auteur d'y avoir copié *Bellini* & *Pitcairn*; mais *Haller*, qui le lave de ce reproche, dit que non-seulement il est contraire au dernier dans le Traité du ventricule, mais qu'il a montré beaucoup d'éloignement pour les démonstrations mathématiques, sur lesquelles *Pitcairn* appuie ses opinions. *Haller* loue d'ailleurs *Cockburn* pour les soins qu'il a pris de séparer la vérité du faux brillant des systêmes, dont elle est si souvent enveloppée.

Il attaque en particulier le fyftême de la fermentation, & le détruit par les raifons les plus folides.

The fymptome, nature, caufe and cure of a gonorrhea. Londres, 1713, 1719, 1728, *in*-8. En Latin, fous le titre de *Virulentæ gonorrheæ fymptomata, natura, caufæ & curatio. Lugduni Batavorum*, 1717, *in*-12. On doit à *Devaux* une bonne traduction Françoife de ce traité; elle a été imprimée à Paris en 1730, *in*-12. L'Auteur établit le fiege de la gonorrhée dans les lacunes de l'uretre.

COCLES, (Barthélémi) Médecin & Chirurgien de Bologne, étoit encore Diftillateur, Phyfionomifte & Chiromancien. *René Moreau* & *Wolfgang Juftus* ne s'accordent pas fur le tems auquel il a vécu; le premier le place vers 1440, & le fecond environ l'an 1500. Il eft difficile de concilier cette différence d'opinion; mais tous ceux qui ont parlé de *Cocles*, conviennent qu'il a eu beaucoup de réputation. Ses connoiffances en Médecine & en Chirurgie peuvent y avoir contribué; on doit cependant avouer que les Arts fondés fur la divination lui ont fait autant d'honneur que ces Sciences utiles. Il y a des talens de mode; chaque fiecle a fa façon de penfer: *Cocles*, qui étoit favant au goût de fes contemporains, n'a rien écrit que fur la Chiromancie & la Phyfionomie:

Anaftafis chiromantiæ & phyfiognomiæ ex pluribus & penè infinitis Autoribus. Bononiæ, 1504, *in*-4. *Argentorati*, 1536, *in*-8. Il y a plufieurs autres éditions.

Phyfiognomiæ compendium, quantùm ad partes capitis, gulamque & collum attinet. Argentorati, 1533, *in*-8. En François, Paris, 1560, *in*-12, fous le titre de *Compendion & brief enfeignement de phyfiognomie & chiromancie.*

COCTIER, (Jacques) ou COTTIER, comme l'écrit *Chomel* dans l'effai qu'il a donné fur la Médecine en France, fut Médecin de Louis XI. L'hiftoire en fait mention & le peint avec les couleurs les plus noires. Non feulement cet homme fe fit conftamment craindre d'un Prince que tout le monde craignoit, mais il fut encore mettre à profit la peur exceffive qu'il avoit de la mort, & prit tant d'empire fur fon efprit affoibli par la maladie, qu'il exerça fon emploi de Médecin avec l'avidité & l'infolence la plus marquée.

Louis Guyon d'Olois, fieur de la Nanche, parle de *Jacques Coctier* dans fes *Leçons diverfes*, à l'occafion des menées que ce Médecin commençoit à mettre en ufage pour s'emparer de la confiance du Roi. Voici fes termes : « Jacques » Coctier, pour dela en avant mieux s'infinuer aux bonnes graces du Roi, s'ac- » cofta de maître Olivier le Daim, Barbier, homme ignare, qui fervoit de con- » feil au Roi, comme d'autres qui ne valoient guere plus que lui ; lequel con- » firma au Roi ce que le Médecin lui avoit dit, & par même moyen mit » en male grace l'Apoticaire ordinaire, ayant rapporté au Roi qu'il n'avoit ja- » mais de bonnes drogues, dont il fut caffé avec beaucoup de difgraces. Ces chofes » furent reconnues par deux autres Médecins du Roi, l'un nommé Draconis de » Beaucaire, Profeffeur & Chancelier de l'Univerfité de Montpellier; l'autre étoit » nommé l'Ecoffois, qui avoit été pris à la Bataille de Nancy. " Il y a apparence que *Coctier*, pour fe mettre à l'aife du côté de ces deux hommes qui éclairoient fa conduite de trop près, réuffit à les faire chaffer de la Cour, comme

il avoit fait chaſſer l'Apothicaire ; car Philippe de Comines, qui entre dans un grand détail ſur la derniere maladie & la mort de Louis XI, ne parle que du ſeul *Coctier.*

Ce Médecin n'étoit point parvenu tout d'un coup à s'emparer de la confiance de ſon Maître. Le Roi s'en laſſa ſouvent. Fatigué des demandes continuelles & des ſommes exorbitantes que lui coûtoit cet homme avide, il réſolut un jour de s'en défaire. Triſtan, dont il ſe ſervoit pour ſes exécutions ſecretes, reçut ordre de le faire périr. Mais, ſoit que *Coctier* l'eût appris de Triſtan, ſon ami, ou d'ailleurs, il ſe tira d'affaires en diſant *qu'il ſavoit certainement que le Roi ne vivroit pas huit jours après lui.* Cela fit trembler Louis XI, qui changea d'avis & ſe contenta de l'éloigner de ſa perſonne pour quelque tems, car il le rappella dans ſa derniere maladie.

On dit que *Coctier* s'étoit rendu inſupportable au Roi par la liberté avec laquelle il lui parloit de l'importance de ſes ſervices; mais comme il connoiſſoit le foible de ce Prince, il eut quelquefois l'adreſſe de ſe prévaloir de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur lui, pour en extorquer la donation des Terres dont il fut gratifié dans les momens de crainte. On ajoute que ce Médecin pouſſa l'inſolence & l'avidité, juſqu'à obliger le Roi à lui payer dix mille écus par mois; prix auquel il avoit taxé la continuation de ſes ſervices. Mais après la mort de Louis XI en 1483, on fit reſtituer à *Coctier* la meilleure partie des biens qu'il poſſédoit; on ſe propoſoit même de le mener plus loin, ſur la déclaration des Intendans des finances qui avoient juſtifié, par ſes acquits, qu'il avoit touché quatre-vingt-dix-huit mille écus en ſept ou huit mois, lorſqu'il ſe tira du procès qu'on lui intentoit, en faiſant un préſent de cinquante mille écus comptant à Charles VIII qui avoit beſoin d'argent pour la conquête de Naples.

CODRONCHIUS (Baptiſte) Médecin d'Imola en Italie, eſt plus connu par ſes Ouvrages, que par ce qui regarde ſa perſonne. Les Bibliographes le diſent Auteur des Traités ſuivans :

De chriſtiana & tutâ medendi ratione Libri duo, variâ doctrinâ referti. Cum tractatu de baccis orientalibus & antimoniô. Ferrariæ, 1591, *in*-4. *Bononiæ*, 1629, *in*-4.

De morbis veneficis ac veneficiis, Libri quatuor. Venetiis, 1595, *in*-8. *Mediolani*, 1618, *in*-8. Il s'étend aſſez au long ſur la nature des poiſons, leurs eſpeces & leurs effets, & propoſe les moyens de prévenir & de guérir les accidens plus ou moins funeſtes qu'ils ſont capables de procurer.

De vitiis vocis Libri duo. Francofurti, 1597, *in*-8. A tout ce qu'il dit ſur les organes de la voix, leurs maladies & leurs remedes, il a joint des éclairciſſemens ſur l'Art de faire les rapports en juſtice.

De morbis, qui Imolæ & alibi communiter hoc annô 1602 *vagati ſunt, commentariolum, in quo potiſſimùm de lumbricis tractatur. Accedit libellus de morbo novô, prolapſu ſcilicet mucronatæ cartilaginis. Bononiæ & Venetiis*, 1603, *in*-4. Il entre dans un détail aſſez curieux ſur tout ce qui regarde la dépreſſion du cartilage xiphoïde & les maux qui en ſont les ſuites.

De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, Libri duo. De ſale abſynthii libellus. De iis quæ aquâ immerguntur opuſculum, & de elleboro commentarius. Francofurti, 1610, *in*-8.

De annis climactericis, necnon de ratione vitandi eorum pericula, itemque de modis vitam producendi commentarius. Bononiæ, 1620, *in*-8. *Coloniæ*, 1623, *in*-8. *Ulmæ*, 1651, *in*-8. Les craintes de l'Auteur sur les influences des années climactériques ne prouvent que trop l'impression que ce préjugé faisoit alors sur les esprits.

CŒLI, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, jouissoit d'une grande réputation à Messine, sa patrie, vers le commencement du XVII siecle. Nous avons le recueil de ses Ouvrages, sous ce titre :

Introductio universalis in Medicam facultatem ac brevem methodum curandi particulares præter naturam corporis humani affectus : necnon de pulsibus tractatio : quibus additur commentarius in primum librum aphorismorum Hippocratis. Messanæ, 1618, *in*-4.

CŒUR (Jacques) naquit à Bourges, & se rendit célebre dans le XV siecle par ses talens & par ses richesses. Il fut argentier, c'est-à-dire, trésorier de l'épargne du Roi Charles VII, administra les finances, & devint si riche & si puissant, qu'il donna de l'envie à des personnes avides de ses biens. On l'a faussement accusé d'avoir empoisonné Agnès Sorel, morte en couches en 1451. Il n'en fut cependant pas moins condamné à cent mille écus d'amende & relégué dans les prisons de Poitiers, d'où il fut transféré à Beaucaire & renfermé dans le couvent des Cordeliers. L'un de ses facteurs, nommé Jean de Village, qui avoit épousé sa niece, lui procura les moyens de s'évader & de se sauver à Rome, où il arriva en 1455. Il passa le reste de cette année à régler ses affaires ; & comme plusieurs de ses facteurs lui étoient restés fideles & avoient continué son commerce durant son procès & sa détention, il entendit leurs comptes & recueillit d'eux des sommes assez considérables. Il se mit ensuite au service du Pape Calixte III qui avoit armé une flotte de seize galeres contre les Turcs ; il s'y embarqua, eut le commandement d'une partie de la flotte, & mourut dans l'isle de Chio sur la fin de l'an 1456.

Jacques Cœur ne cultiva aucune des parties de la Médecine. Si je fais ici mention de lui, c'est pour mettre au jour les rêveries de certains Alchymistes, qui ont grossi de son nom le catalogue des possesseurs du secret de la pierre philosophale. Ils ont prétendu que c'étoit par ce secret qu'il avoit amassé tant de richesses ; ils ont même poussé la folie jusqu'à regarder comme des emblêmes énigmatiques, qui cachent le Grand-Œuvre, les bas-reliefs qui ornent la façade du bâtiment que *Jacques Cœur* fit construire à Montpellier pour servir de Bourse commune aux marchands, & qui s'y appelle la Loge. Mais comme il y a long-tems qu'on a apprécié les travaux de l'Alchymie à ce qu'ils valent, tout le monde convient que c'est aux ressources du commerce qu'on doit attribuer les grandes richesses de ce personnage.

COGAN, (Thomas) du comté de Sommerset en Angleterre, fut reçu Bachelier en Médecine à Oxford le 31 Mars 1574. Au sortir de cette Université, il se rendit à Manchester, où il enseigna dans le college de cette ville, mais sans négliger la pratique de la Médecine, qu'il fit avec succès jusqu'à sa mort arrivée le 9 de Juin 1607. Il a laissé un Ouvrage en sa langue ma-

ternelle, à qui il a donné un titre qu'on peut rendre par celui-ci : *Le port de santé.* L'édition eſt de Londres, 1605, *in*-4.

COGROSSI, (Charles-François) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Creme dans l'Etat de Veniſe. Il étudia dans les Ecoles de Padoue, où ſes talens lui mériterent une Chaire de Médecine quelques années après ſa promotion au Doctorat. Il monta dans cette Chaire le 19 Janvier 1721, & à cette occaſion, il prononça un diſcours *Pro Medicorum virtute adverſùs fortunam medicam*, qui fut imprimé à Breſſe la même année. Ce fut ſeulement au mois de Novembre 1722 qu'il commença ſes Leçons ; il les ouvrit par un autre diſcours qui tend à prouver cette aſſertion : *Panaceam, ſive, univerſalem non modò deſiderari hactenus Medicinam, verùm etiam fruſtrà quæri.* Il fut publié à Padoue en 1723, *in*-8. Mais les Ouvrages de *Cogroſſi* ne ſe bornent point à ces pieces académiques : avant qu'il fut nommé Profeſſeur, il avoit fait imprimer des Traités d'une plus grande étendue ; il en a même donné au public depuis cette époque. Voici les titres ſous leſquels ils ont paru :

Della natura, effetti, ed uſò della corteccia del Peru, o ſia China China, conſiderazioni fiſico-mechaniche e Mediche, eſteſe in una lettera famigliare, con alcune non meno utili, che curioſe oſſervazioni, e ſperienze concernenti alle febri e febbrifugi. Creme, 1711, *in*-4. *Giunta al trattato della China China.* Creme, 1716, *in*-4. *Nuova Giunta.* Creme, 1718, *in*-4.

Nuova idea del male contagioſo de Buoi. Milan, 1714, *in*-12.

De praxi medicâ promovendâ exercitatio præliminaris. Cremæ, 1714, *in*-8.

Saggi della Medicina Italiana, diviſi in due diſſertazioni epiſtolari, nelle quali le invenzioni del Santorio con nuove invenzioni ed oſſervazioni s'illuſtrano ; aggiuntevi alcune digreſſioni alla Fiſica ſperimentale e alla practica concernenti. Padoue, 1727, *in*-4. On y trouve l'hiſtoire de *Santorius* & de ſes différentes découvertes, telles que ſont le pulſiloge, la balance hydroſtatique, le lit ſuſpendu, le troicart de ſon invention, &c.

COHAUSEN (Jean-Henri) naquit dans le XVII ſiecle à Hildesheim, ville d'Allemagne dans la Baſſe-Saxe. Après de bonnes études de Médecine & la réception du bonnet de Docteur, il alla s'établir à Munſter, où il exerça ſa profeſſion avec d'autant plus de célébrité, que ſa pratique n'y contribua pas moins que la plupart des Ouvrages qu'il donna au public. Ce Médecin aimoit le travail du cabinet, car le nombre de ſes Ecrits eſt aſſez conſidérable, ainſi qu'il paroît par le catalogue que les Bibliographes ont inſéré dans leurs recueils. On y remarque :

Neothea. Oſnabrugæ, 1716, *in*-8. En Allemand, Lemgow, 1728, *in*-8. En Hollandois, Amſterdam, 1719. Il ſemble que l'Auteur a eu en vue de prouver que l'uſage du thé ne convient point à tout le monde, & qu'on peut le remplacer par l'infuſion de différens mêlanges des plantes appropriées à la diverſité des malades & des tempéramens.

Diſſertatio ſatyrica, phyſico-medico-moralis, de pica naſi, ſive tabaci ſternutatorii modernô abuſu & noxâ. Amſtelodami, 1716, *in*-8. En Allemand, Leipſic,

1720, *in*-8. Plus rigide encore ſur l'uſage du tabac que ſur celui du thé, *Cohauſen* condamne abſolument le premier, & ne le permet qu'aux tempéramens froids & pituiteux.

Novum lumen phoſphoris accenſum. Amſtelodami, 1717, *in*-8. Il y donne pluſieurs obſervations ſingulieres ſur le développement des molecules ignées qui exiſtent dans notre corps, mais la ſaine raiſon ne permet pas d'ajouter foi à tout ce qu'il rapporte.

Oſſilegium hiſtorico-phyſicum ad clar. viri Jod. Herm. Nunningii Sepulchretum. Francofurti & Lipſiæ, 1714, *in*-4. L'Auteur examine en Phyſicien les urnes ſépulchrales de la Weſtphalie païenne, dont *Nunning* avoit parlé en Antiquaire.

Raptus extaticus in montem Parnaſſum, ſive, Satyricon novum, phyſico-medico-morale in modernum tabaci ſternutatorii abuſum. Amſtelodami, 1726, *in*-8. C'est une nouvelle ſortie contre l'uſage du tabac.

Relatio de virtute & uſu liquoris vitæ balſamici polychreſti. Ibidem, 1726, *in* 8. Cet Ouvrage a l'air d'une affiche de Charlatan qui annonce un remede de ſon invention.

Lucina Ruyſchiana, ſive muſculus uteri orbicularis Ruyſchii ad trutinam revocatus. Ibidem, 1731, *in*-8. Il prétend que la découverte de *Ruyſch* n'eſt ni nouvelle, ni bien conſtatée.

Archeus febrium Faber & Medicus. Ibidem 1731, *in*-12. Après avoir défini la fievre dans le goût de *Van Helmont*, il s'étend ſur les propriétés & l'uſage du quinquina.

Diſſertatio de gloſſopetris, lapidibus cordiformibus, &c. Francofurti, 1746, *in*-4 & *in*-8.

Hermippus redivivus. Francofurti, 1742, *in*-8. Il y veut prouver l'avantage de l'ancienne méthode de ſoutenir & de prolonger la vie des vieillards par l'haleine des jeunes filles & la tranſpiration qui émane de leurs corps.

Europæ arcana medica. Francofurti, 1757, deux volumes *in*-8. Cet Ouvrage eſt extrait des Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature.

COITER (Volcherus) étoit de Groningue, capitale de la province du même nom, où il naquit en 1534. Il témoigna dès ſa jeuneſſe une forte inclination pour l'étude de la Médecine, & pour d'autant mieux la ſatisfaire, il ſe rendit en Italie où il ſuivit *Fallopio* à Padoue & *Euſtachi* à Rome. Il demeura auſſi quelque tems à Bologne, & il diſſéqua beaucoup d'animaux ſous *Aldobrandi*, habile Naturaliſte qui profita de ſes recherches, dont il enrichit ſes Ouvrages. *Coiter*, déja maître dans l'art de diſſéquer, fut extrêmement conſidéré dans cette ville; il y donna des leçons particulieres, & un jour il fit voir à ſes diſciples un fœtus de la longueur d'un doigt, dans lequel on diſtinguoit toutes les parties du corps humain. Il leur parla auſſi fort ſouvent de l'adreſſe d'*Arantius*, qui s'étoit préparé un petit ſquelette de fœtus qu'il conſervoit dans ſon cabinet.

Notre Médecin paſſa enſuite à Montpellier, y ſéjourna quelque tems, & lia une amitié étroite avec *Rondelet*. On le trouve après cela à Nuremberg;

on ſait même que les Magiſtrats l'avoient gratifié d'une penſion, pour l'engager à s'y fixer. Il y donna des preuves de ſes talens anatomiques; car il y prépara un cadavre, ſur les os duquel il conſerva les muſcles, les ligamens & les veines: *Baier*, qui en fait mention, dit qu'on plaça cette piece dans la Bibliotheque de la ville de Nuremberg. *Coiter* fut ſenſible à cette marque de diſtinction; mais ayant appris que la France étoit en guerre, il ſe mit à la ſuite des armées de cette Couronne en qualité de Médecin. La raiſon qui lui fit prendre ce parti, fut celle d'avoir des occaſions plus fréquentes de ſatisfaire ſon goût pour l'Anatomie. Il diſſéqua beaucoup de cadavres, & à travers les recherches qu'il fit ſur leur ſtructure, il s'appliqua à reconnoître les vraies cauſes des maladies, ſans les confondre avec les traces que laiſſent leurs ravages. C'eſt ainſi qu'il rendit l'Anatomie utile à la pratique de la Médecine, qui en a retiré de grands avantages pour le traitement & le pronoſtic des maux inſéparables de l'humanité. *Coiter* périt au milieu de ſes travaux. Si l'on en croit ce que dit *Eyſſon* dans la préface qu'il a miſe à la tête du Livre de ce Médecin ſur les os des enfans, il mourut l'an 1600, à l'âge de 66, au camp de J. Caſimir, Prince Palatin.

Les recherches & l'induſtrie de *Coiter* ont beaucoup ſervi à enrichir l'Anatomie. Il a expoſé aſſez clairement la premiere formation des os; il a expliqué leur accroiſſement, & il a marqué diſtinctement la différence qu'il y a entre les os des enfans & ceux des adultes. Sa méthode étoit de préparer des ſquelettes d'enfans, de comparer leurs os avec ceux des perſonnes d'un âge plus avancé, & d'en faire obſerver la différence à ſes Ecoliers. Il a découvert les deux muſcles ſupérieurs du nez placés ſur ſon dos. Il a fait un muſcle particulier du ſourcilier, & il a connu le muſcle corrugateur qu'il s'eſt contenté de décrire, ſans lui donner de nom. *Coiter* a laiſſé pluſieurs Ouvrages qui méritent d'être lus: on y reconnoît non ſeulement un obſervateur judicieux dans la perſonne de leur Auteur, mais on admire encore en lui les talens qui caractériſent le Médecin ſavant & le Phyſicien éclairé.

De cartilaginibus tabulæ quinque. Bononiæ, 1566, *in-folio.*

Externarum & internarum principalium humani corporis partium tabulæ atque anatomicæ exercitationes. Norimbergæ, 1573, *in-folio. Lovanii*, 1653, *in-folio.* C'eſt à lui qu'on a l'obligation des premieres planches ſur les os du fœtus; celles qu'il a données ſur les adultes ſont tirées de *Véſale.*

Diverſorum animalium ſceletorum explicationes, iconibus artificioſis & genuinis illuſtratæ, Norimbergæ, 1575, *in-folio*, avec les *Lectiones Gabrielis Fallopii de partibus ſimilaribus humani corporis*, qu'il avoit recueillies avec beaucoup de ſoin.

Oſſium infantis hiſtoria. Groningæ, 1659, *in-12*, avec le Traité *De oſſibus* compoſé par *Henri Eyſſon.*

COL DE VILLARS. Voyez VILLARS. (Elie COL DE)

COLBATCH, (Jean) Apothicaire Anglois qui, après avoir pratiqué la Médecine & la Chirurgie dans les armées, s'érigea en Médecin & devint Membre du college de Londres vers la fin du dernier ſiecle. Il commença par

par vouloir réformer les principes établis pour le traitement des plaies ; à la méthode ordinaire, il substitua l'usage d'une poudre vulnéraire, délayée dans l'eau chaude, qu'il vante beaucoup pour arrêter l'hémorrhagie & dissiper les symptômes fâcheux qui sont les suites des plaies d'armes à feu. Le Traité qu'il publia à ce sujet est intitulé :

A new light of Chirurgery &c. Londres, 1695, *in*-8. Il y expose son systême, à l'appui duquel il apporte les expériences qu'il avoit faites en Flandre en la même année 1695. Mais comme cet Ouvrage ne tarda pas à être critiqué, il le soutint par une replique sous ce titre :

The new light of Chirurgery vindicated from the many unjust aspersions &c. Londres, 1696, *in*-8. Il y rapporte de nouvelles expériences faites à Londres pendant l'hyver de cette année.

De la Chirurgie, *Colbatch* passa à la Médecine. Sa théorie, nouvelle pour le tems, met la cause de la plupart des maladies dans un alcali destructeur qu'il combat par le jus de limon, l'huile de vitriol & la crême de tartre. Les Ecrits suivans buttent à établir cette doctrine :

A Physico-Medical Essay concerning alkali and acid &c. Londres, 1696, *in*-8.

A Treatise of the gout &c. Londres, 1697, *in*-8.

The doctrine of acids in the cure of diseases farther asserted &c. Londres, 1698, *in*-8. Il y répond aux objections du Docteur *Tothill*, & continue d'affirmer que la plupart des maladies, spécialement la fievre, le scorbut & la goutte, ont un sel alcali pour cause & trouvent le plus puissant remede dans les acides.

La collection des Ouvrages de ce Médecin a paru à Londres en 1704, *in-octavo*, sous ce titre : *A Collection of Tracts Chirurgical and Medical.* Je ne sais si dans ce recueil est compris un Traité que le célebre *Haller* lui attribue, & qui fut imprimé dans la même ville en 1733, *in-octavo* : *Generous Physician seu Medicine made easy.* La diete & les remedes les plus simples y sont la base du traitement de toutes les maladies.

On a mis en François un Ecrit de la façon de *Colbatch*, qui est intitulé : *Dissertation sur le gui de chêne, remede spécifique pour les maladies convulsives.* Paris, 1719, *in*-12.

COLE (Guillaume) fut reçu Docteur en Médecine à Oxford le 5 de Juillet 1666, & alla faire sa profession à Bristol. Il ne se borna pas aux travaux de la pratique, il s'occupa encore de ceux du cabinet, d'où sont sortis les Ouvrages suivans :

Cogitata de secretione animali. Oxonii, 1674, *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1681, *in*-12, avec l'*Œconomia animalis* de *Charleton*. On le trouve aussi dans la Bibliotheque anatomique par *Leclerc* & *Manget*. Comme l'Auteur attribue toutes les séparations des humeurs aux glandes, il multiplie tellement le nombre de ces organes, qu'il en met dans presque toutes les parties du corps.

Practical Essay concerning the late frequency of Apoplexies. Oxford, 1689, *in*-8. Londres, 1693, *in*-8.

Novæ Hypotheseos, ad explicanda febrium intermittentium symptomata & typos ex-

cogitatæ, *Hypotyposis. Londini*, 1693, in-8. *Amstelodami*, 1698, in-8. Il s'y déclare partisan du quinquina.

Disquisitio de perspirationis insensibilis materie & peragendæ ratione. Londini, 1702, in-8. Quoique tout ce qu'il avance soit uniquement fondé sur la théorie, il développe assez bien les différens phénomenes de la transpiration ; il tombe cependant de tems en tems dans quelques écarts.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec un autre *Guillaume Cole*, qui étoit d'Adderbury dans le comté d'Oxford. Celui-ci fut reçu Bachelier ès Arts dans l'Université de cette capitale le 18 Février 1650, & passa ensuite à Putney, près de Londres, où il s'appliqua avec tant de soin & de succès à la Botanique, qu'il acquit en peu de tems la plus grande réputation dans cette partie. En 1660, il devint secretaire du Docteur Duppa, Evêque de Winchester ; mais cet emploi ne lui fit rien diminuer de son ardeur pour l'avancement de la Botanique ; la mort seule l'arrêta dans sa course. Elle l'enleva de ce monde en 1662, à l'âge d'environ 36 ans. Ce Savant a donné plusieurs Ouvrages en Anglois, dont les titres ont été ainsi rendus en notre Langue.

L'Art de recueillir les herbes.

Adam dans le jardin d'Eden, ou Histoire des plantes, des herbes & des fleurs.

L'homme considéré suivant la Théologie, la Philosophie, l'Anatomie, & comparé avec l'univers.

COLLADO, (Louis) Docteur en Médecine, vécut dans le XVI siecle. Il faisoit honneur à l'Université de Valence en Espagne par ses travaux & ses connoissances anatomiques, pendant que *François Valesio* jouissoit de la plus grande réputation à la Cour de Madrid. *Collado* y fut appellé pour être adjoint au Conseil de santé du Roi ; mais, habitué depuis long-tems aux exercices de la Chaire & du cabinet, il préféra la vie académique & demeura à Valence jusqu'à sa mort. Ses Ouvrages sont :

In Galeni librum de ossibus Commentarius. Valentiæ, 1555, in-8. L'Auteur y a joint une exposition des os de la tête, qui ne contient rien de remarquable, sinon qu'il s'attribue la découverte de l'étrier, osselet de l'organe de l'ouie, dont *Columbus* a parlé dans un Ouvrage publié en 1559.

Ex Hippocratis & Galeni monumentis Isagoge ad faciendam Medicinam. Ibidem, 1561, in-8.

De indicationibus liber unus. Ibidem, 1572, in-8.

Ce Médecin doit être distingué de *Théodore Colladon*, qui étoit de Bourges, & qui publia au commencement du XVII siecle un Traité intitulé :

Adversaria, seu Commentarii medicinales. Genevæ, 1615, deux tomes en un volume in-8. C'est un Ouvrage de pratique ; mais l'Auteur, en voulant corriger les écrits de *Houllier*, de *Lepois* & de *Heurnius*, s'est jetté dans des minuties déplacées qui l'écartent de son but. On a publié une seconde édition de ces Commentaires sous le titre de *Sphalmata medica tàm in theoria quàm in praxi. Genevæ*, 1680, in-8.

COLLE (Jean) étoit de Belluno, ville de l'Etat de Venise sur la Piave, où il naquit en 1558. Il étudia à Padoue sous *Jérôme Capivaccio*, *Albert Bottoni* & *Æmilius Campolongo*, dont il se fit estimer par la rapidité des progrès qui lui mériterent les honneurs du Doctorat en 1584. Muni du titre, à la faveur duquel il pouvoit exercer la Médecine, il se rendit à Venise où il fit voir qu'il en étoit digne. Il y pratiqua pendant quinze ans avec la plus grande réputation, & au bout de ce terme, François-Marie II, Duc d'Urbin, le choisit pour son premier Médecin. Il fit honneur à cet emploi, & ne l'abandonna après vingt-trois ans d'exercice, que pour aller remplir la premiere Chaire de Médecine dans les Ecoles de Padoue, où il succéda à *Roderic Fonseca*. Ce fut dans cette ville que *Colle* mourut en 1631, à l'âge de 72 ans. Nous avons de lui :

Medicina practica, sive, Methodus cognoscendorum & curandorum omnium affectuum malignorum & pestilentium. Pisauri, 1617, *in-fol.*

De idea & theatro imitatricium & imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias & artes, Libri Aulici. Ibidem, 1617, *in-fol.* C'est une espece d'Encyclopédie à l'usage des gens de Cour, où il traite succintement de la plupart des Sciences, Arts & Métiers.

De morbis malignis. Patavii, 1620, *in-fol.*

Elucidarium Anatomicum & Chirurgicum, ex Græcis, Arabibus & Latinis selectum : unà cum Commentariis in quarti libri Avicennæ fen tertiam. Inserti sunt Tractatus de vulneribus, ulceribus, tumoribus, fracturis, lue Gallicâ, luxationibus. Venetiis, 1621, *in-fol.* C'est de *Du Laurens* qu'il a principalement tiré ce qui a rapport à l'Anatomie.

Cosmitor Medicæus triplex, in quo exercitatio totius Artis Medicæ, loca dilucidata & quæsita varia decisa, ac Consultationes Medicinales & Quæstiones Practicæ enucleatæ proponuntur. Venetiis, 1621, *in-fol.* Comme il s'étoit proposé de dédier cet Ouvrage à Cosme II de Médicis, grand Duc de Toscane, il en tourna le titre de façon à faire allusion au nom de ce Prince.

De cognitu difficilibus in praxi, ex Libello Hippocratis de insomniis & ex Libris Avenzoaris, per commentaria & sententias dilucidata. Venetiis, 1628, *in-4.*

Methodus facilè parandi jucunda, tuta & nova medicamenta, & ejus applicatio adversùs Chymicos. De vita & senectute longiùs protrahendâ. De Alexipharmacis Chymicis adversùs omnia venena. Necnon de antiqua morbi Gallici naturâ, ejusque symptomatibus, notitiâ & medelâ singulari. De Plica, Cyrris, Capillorum agglomeratione & ejus antiquâ origine. De Fascino dignoscendô & curandô. Venetiis, 1628, *in-4.*

COLLIMITZ, (George) Médecin Allemand, s'attacha vers l'an 1530, en qualité de disciple, à *André Stiborius*, Chanoine de Vienne & l'un des plus habiles Mathématiciens de son tems. Son maître lui donna tant de goût pour la Science des astres, que s'étant encore appliqué à la Médecine, il prétendit convaincre tout le monde que rien n'étoit plus nécessaire que d'y joindre l'Astronomie dans le traitement des maladies. Ce fut pour faire valoir son opinion, qu'il publia un Ouvrage intitulé :

Artificium de applicatione Astrologiæ ad Medicinam, deque convenientia earumdem. Argentorati, 1537, *in-8.* C'est une erreur ancienne que celle de consul-

ter les aſtres dans l'exercice de la Médecine. *Collimitz* l'a aveuglément adoptée, en ſoutenant que l'aſpect du ciel & le moment où le malade à commencé de ſe plaindre, ſont des circonſtances auxquelles il faut s'arrêter pour connoître les jours de criſe, & ceux propres à la purgation & à la ſaignée.

COLLIN, (Sébaſtien) Médecin de Fontenay en Poitou, vécut vers l'an 1564. Comme il ſavoit les Langues, il s'occupa de la traduction des Ouvrages des Anciens. Il mit de Grec en François le Livre d'*Alexandre Trallien* qui traite de la goutte, & le fit imprimer à Poitiers en 1556. Il traduiſit encore l'Ouvrage de *Rhazes*, *de Peſtilentia*, ſous le titre d'*Ordre & régime pour la cure des fievres, avec les cauſes & remedes des fievres peſtilentielles.* Poitiers, 1558, *in-8.*

Henri-Joſeph Collin, Médecin de Vienne en Autriche, mérite qu'on faſſe ici mention de lui. Dès que le célebre *Storck* eut été promu à l'emploi de Médecin de la Cour Impériale, *Collin* fut nommé pour le remplacer dans la direction de l'hôpital des bourgeois; & à l'imitation de ſon prédéceſſeur, qui a publié deux volumes d'obſervations pratiques ſous le titre d'*Annus Medicus*, il en a fait imprimer un troiſieme qui eſt intitulé :

Annus Medicus tertius, ſive, obſervationum circa morbos acutos & chronicos pars prima. Vindobonæ, 1764, *in-8.*

Il eſt auſſi Auteur d'un Ecrit au ſujet des maladies éruptives, que M. *De Haen* a attribué au régime & aux remedes chauds, dont il a prétendu qu'on faiſoit uſage dans certains hôpitaux de Vienne. *Collin* crut que c'étoit *Storck* que ce Médecin avoit en vue; il fit l'apologie de ſa méthode dans une *Lettre à M. de Haen au ſujet des maladies avec éruption*, & il la publia à Vienne en 1763, *in-12.*

COLLINS, (Samuel) Docteur en Médecine de la Faculté de Cambridge, ſe fit incorporer à Oxford le 11 Mai 1650. Peu de tems après, il entreprit le voyage de Ruſſie, où il demeura neuf ans à la Cour du Czar. A ſon retour, il paſſa à Londres & s'y fit recevoir dans le College des Médecins, à qui il fit honneur par ſes Ouvrages. Il publia en Anglois, en 1671, l'Hiſtoire de l'état de la Ruſſie; mais on a de lui un Traité qui intéreſſe particulierement le ſujet ſur lequel je travaille dans ce Dictionnaire. Comme ce Médecin s'étoit fait une étude de l'Anatomie comparée, il diſſéqua beaucoup d'oiſeaux & de poiſſons, & fit graver quantité de figures ſur les parties qui entrent dans la ſtructure de ces animaux. Elles ſont en grand nombre en proportion de celles qu'il a données ſur l'homme. Les unes & les autres ſe trouvent dans le recueil publié à Londres en 1685, deux volumes *in-folio*, ſous le titre de *Syſtema Anatomicum.* L'Auteur y a combiné l'Anatomie avec la Phyſiologie & la Pathologie; & c'eſt à cette occaſion, qu'il a travaillé à réfuter le ſyſtême de *Willis* ſur l'origine des nerfs qui ſervent aux fonctions vitales & animales. Celui-ci l'a placée dans le cervelet pour les premieres & dans le cerveau pour les ſecondes.

COLOMBIER, (Jean) Médecin de la Faculté de Paris, naquit dans le diocese de Toul. On a de lui :

Dissertatio nova de suffusione seu cataractâ. 1765, *in-12.*

Code de Médecine Militaire. Paris, 1772, cinq volumes *in-12.*

COLOMNA, (Fabio) savant Botaniste, né à Naples en 1567, étoit de l'illustre famille des Colonnes. Dès sa plus tendre jeunesse il montra du goût pour l'Histoire naturelle, & sur-tout pour celle des plantes ; il s'y livra même avec tant d'ardeur & de succès, qu'il n'avoit que vingt-cinq ans, lorsqu'il mit au jour son premier Ouvrage. Ce fut dans les Ecrits des Anciens qu'il chercha à connoître les plantes ; & par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuscrits fourmillent, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail que lui. Les Langues, la Musique, les Mathématiques, le Dessin, la Peinture, l'Optique, le Droit Civil & Canonique, remplirent les momens qu'il ne donnoit point à l'étude des plantes. Les Traités qu'il a écrits en ce dernier genre, ont été regardés comme des chefs-d'œuvres, avant que les Botanistes modernes eussent publié les fruits de leurs travaux. Voici les titres des Ouvrages de *Colomna* :

Phytobasanos, sive, plantarum aliquot Historia, in quâ describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis faciè viribus respondentes, Antiquorum, Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis huc usque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot, plantarumque novarum Historia. Neapoli, 1592, *in-4*, avec des planches que l'on croit communément avoir été gravées par l'Auteur. Elles ont beaucoup de vérité, & passent pour les premieres qui aient paru en cuivre sur la Botanique. Il y a d'autres éditions de cet Ouvrage, comme celle de Florence de 1714, *in-4*, & une autre de Milan de 1744, sous le même format, avec la vie de *Fabio Colomna*, la notice des Académiciens *Lyncæi*, & les remarques de *Janus Plancus.*

Minus cognitarum rariorumque nostrô cœlô orientium stirpium ecphrasis. Item de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus. Pars prima & altera. Romæ, 1616, trois volumes *in-4*, par l'Imprimeur de l'Académie des *Lyncæi*, qui est une compagnie de Savans que le Duc d'Aqua-Sparta a établie, & dont l'objet est de travailler à l'Histoire naturelle.

Purpura, hoc est, de purpura ab animali testaceo fusâ, de hoc ipsô animali, aliisque rarioribus testaceis quibusdam tractatus. Romæ, 1616, 1678, *in-4*. Piece fort estimée, mais devenue fort rare. Elle a encore paru à Kiel en 1675, *in-4*, avec les notes de *Jean-Daniel Major*, & des tables de sa façon pour servir à l'arrangement des coquillages dans les cabinets des curieux.

Colomna fut sujet à l'épilepsie, & ce fut, dit-on, par ses recherches sur la *Valériane* qu'il commença l'étude de la Botanique. *Boerhaave* dit qu'il avoit pris inutilement quantité de remedes, lorsqu'il se mit à lire les Ouvrages de *Dioscoride*, où il trouva une plante souvent recommandée pour la guérison de cette maladie. Il consulta des Médecins qui lui firent prendre ce prétendu spécifique ; mais comme il n'en eut aucun succès, il s'imagina que la plante, dont on lui donnoit la racine, n'étoit point celle que *Dioscoride* avoit décrite, & ce doute le rendit Botaniste,

Il parcourut tous les Ouvrages qui traitent des ſimples, & enfin il trouva ce qu'il cherchoit, le remede & la guériſon. Ce n'eſt cependant point à cette plante tant ſouhaitée qu'on doit l'attribuer toute entiere; car *Marc-Aurele Sévérini*, Médecin de Naples, fit pratiquer un cautere à la cuiſſe de *Colomna* en 1629 ou 1630, & il eſt bien apparent que ce fut à cet expédient qu'il dut la ſanté paſſable, dont il jouit le reſte de ſa vie, qu'il pouſſa juſqu'en 1650. Il mourut pendant le cours de cette année à l'âge de 83 ans.

COLOT, (Germain) Chirurgien Lithotomiſte du XV ſiecle, s'eſt rendu célebre ſous le regne de Louis XI qui monta ſur le Trône en 1461 & mourut en 1483. *Colot* eſt le premier des Chirurgiens François qui ait oſé tenter l'extraction de la pierre de la veſſie; avant lui, ceux qui étoient atteints de cette maladie, ſe mettoient en mains des aventuriers, ou faiſoient venir à grands fraix des Lithotomiſtes Italiens, les ſeuls alors qui ſuſſent opérer avec dextérité. Il aſſiſta aſſez régulierement à leurs tailles, examina avec beaucoup d'attention leur maniere de procéder, & ſe mit ſi bien au fait des précautions qu'elle exige, qu'il ne tarda pas à ſentir combien il étoit honteux aux Chirurgiens de ſa nation, de négliger l'étude & la pratique d'une opération de cette importance. En conſéquence, il fit ſes expériences ſur les cadavres, communiqua le réſultat de ſes recherches aux Médecins de Paris qui l'animerent à les pourſuivre & l'éclairerent de leurs lumieres; & dès qu'il crut avoir acquis aſſez d'adreſſe pour opérer ſur le vif, il demanda au Roi Louis XI la permiſſion de tailler un Archer de Bagnolet qui étoit attaqué de la pierre. Ce Prince lui accorda ſa demande, en commuant la peine de mort, à laquelle cet Archer étoit condamné, en celle de l'opération. Elle fut exécutée avec une hardieſſe éclairée, & réuſſit de façon, que dans quinze jours le malade fut parfaitement rétabli. Par ce moyen, l'Archer évita le ſupplice; l'opération qui le délivra de ſes maux, fut la ſeule punition de ſon crime. Quant à *Colot*, il ſe fit un nom immortel par cette heureuſe tentative; le Roi l'honora de ſon eſtime & lui accorda une récompenſe proportionnée au mérite de l'expérience.

L'hiſtoire de cette taille eſt traitée aſſez obſcurément dans les Auteurs qui en ont parlé; on entrevoit cependant que l'opération doit être rapportée au haut appareil, puiſqu'on y fait mention de la rentrée des inteſtins & de la ſuture. Vouloir rapporter cette taille à la néphrotomie, & dire qu'on a ouvert le rein de cet Archer pour en tirer la pierre; c'eſt une idée inſoutenable. Il n'y a qu'un abcès aſſez gros pour former une tumeur extérieure à la région du rein, qui ait pu engager à faire l'ouverture de cette partie; mais alors le merveilleux de l'opération diſparoît.

COLOT, (Laurent) Médecin du XVI ſiecle, s'acquit beaucoup de réputation par ſa dextérité à tailler de la pierre au grand appareil. Il y a apparence qu'il eſt un des deſcendans de *Germain*. C'étoit un homme unique, tous les pays ſe le diſputoient. On l'appelloit dans les villes les plus éloignées, & au rapport de *Blancard* dans ſes obſervations, il étoit quelquefois venu à Gand pour y faire l'opération de la taille. En France, il étoit la ſeule reſſource de ceux

qui avoient la pierre ; & pour qu'il n'échappât point au Royaume, Henri II l'attacha à ſa Cour en qualité de Chirurgien ordinaire vers l'an 1550. Cet emploi fut rempli par les deſcendans de *Laurent Colot*, qui ſe diſtinguerent par les mêmes talens: on en trouvera l'hiſtoire dans l'article qui ſuit.

COLOT, (François) Lithotomiſte de Paris, de la famille du précédent, étoit en eſtime vers la fin du XVII ſiecle. *Philippe* ſon pere, mort à Luçon en Poitou en 1656, à l'âge de 63 ans, avoit mis en pratique les préceptes de l'Art important de ſes ancêtres, mais avec une dextérité ſupérieure à celle qu'ils avoient montrée eux-mêmes. Il dégagea leur maniere d'opérer de tout ce qu'elle renfermoit de rude & de difficile; & par cette raiſon, il fut tellement occupé à Paris, que le Cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, ne put l'engager à ſe rendre à Cologne.

François pratiqua auſſi le grand appareil, & ſes cures firent tant de bruit, que la renommée répandit bientôt ſon nom par toute la France, l'Italie, l'Angleterre & l'Allemagne. Une expérience de pluſieurs ſiecles l'avoit rendu habile dans cette façon de tailler; les préceptes en avoient été renfermés dans ſa famille; ils avoient paſſé par pluſieurs générations, dont les chefs étoient les fideles dépoſitaires de la méthode d'opérer; & la durée des tems, bien loin d'en avoir obſcurci la tradition, y avoit toujours porté de nouvelles lumieres. On auroit peut-être été en droit de demander à ces illuſtres opérateurs un déſintéreſſement qu'ils n'avoient point : ils faiſoient de leur Art, un Art myſtérieux; ils ne travailloient qu'en ſecret ; mais auſſi cet Art étoit un bien qu'ils ne devoient à perſonne, c'étoit un patrimoine qu'ils n'auroient pas retrouvé dans la libéralité du public. S'ils ont paru avares de leurs connoiſſances, ils n'ont jamais refuſé leurs ſoins aux malades indigens ; ils ont traité à l'Hôtel-Dieu tous ceux qui ſe ſont préſentés; les récompenſes ne les ont pas animés, ils n'ont jamais rien exigé des adminiſtrateurs.

François Colot a en quelque façon réparé les pertes que nous avons faites des lumieres de ſes prédéceſſeurs. Héritier du ſecret qu'une longue expérience avoit établi dans ſa famille, il l'a cultivé dès l'enfance; les leçons de ſon pere l'ont inſtruit. Il connut enſuite les maux terribles qui étoient l'objet de ſes recherches; il ſentit les douleurs de la pierre & ſe fit tailler par ſon fils. Enfin l'âge ayant ralenti ſes travaux, il voulut rendre ſon loiſir utile; il raſſembla ſes obſervations pour les donner au public. On les a trouvées écrites de ſa main dans la bibliotheque de ſon héritier, & on les a imprimées, ſans aucun changement, ſous ce titre :

Traité de l'opération de la taille, avec des obſervations ſur la formation de la pierre, & les ſuppreſſions d'urine. Paris, 1727, *in*-12. Cet Ouvrage trace, d'un même coup de pinceau, l'hiſtoire du grand appareil & celle des ancêtres de l'Auteur; c'eſt pourquoi j'en fais l'extrait ſuivant, en copiant ce qu'on y lit, page 64 compris 74.

» Les Anciens n'ont rien dit de ce grand appareil, parce qu'ils ne le con-
» noiſſoient pas, & ce fut en 1525 qu'il fut inventé par *Jean des Romains*,
» Médecin de la ville de Crémone. Il le pratiquoit auſſi bien que la nouveauté

» le pouvoit permettre, & tout imparfait qu'étoit cet appareil, il lui acquit de » la réputation ; mais il n'en profita pas long-tems, étant pour lors dans un » âge avancé. Il résolut donc d'en faire part à *Marianus Sanctus* de Barlette, » son meilleur ami.

» *Marianus* étoit aussi Docteur en Médecine ; & s'il entreprit de faire cette » opération conjointement avec la Médecine, ce fut de l'avis & de l'agrément » des Docteurs de la Faculté de Médecine de Padoue, où il avoit pris le » bonnet.

» Ces Messieurs crurent que cette profession n'étoit pas indigne d'être entre les » mains d'un de leurs confreres. Malgré donc le serment qu'ils avoient prêté à » l'exemple de leur divin Maître, ils jugerent que cette opération étoit d'autant » plus du ressort de la Médecine, qu'elle demandoit plus que l'adresse d'un » Chirurgien ; delà il faut conclure que ce n'est pas assez d'opérer, mais que » cette opération renferme tant de choses qui dépendent du Médecin, qu'elle » lui appartient du moins autant que le reste de la Médecine. C'est de *Marianus* » que nous avons un petit Traité intitulé : *Libellus aureus de lapide è vesica ex-* » *trahendô*. Il instruisit *Octavian de Ville*, Chirurgien dans la ville de Rome, » lequel s'étant trouvé seul après lui, étoit appellé de tous côtés, même dans » les pays étrangers ; il fit divers voyages en France, où la pierre est d'autant » plus commune, que les vins & certaines eaux, avec la bonne chere, y » contribuent beaucoup ; il s'y acquit une grande réputation, quoique dans ces » premiers tems cette méthode ne se pratiquât pas encore avec la même assu- » rance qu'elle se pratique aujourd'hui.

» Cet habile homme avoit souvent passé par la petite ville de Tresnel près » de Troyes en Champagne, & ce fut-là qu'il contracta une étroite amitié avec » *Laurent Colot* qui, quoique professant la Médecine, ne laissoit pas de faire les » opérations de Chirurgie les moins usitées & les moins connues au commun des » Chirurgiens.

» C'est le même *Laurent Colot* duquel parle *Ambroise Paré*, premier Chirurgien » des Rois François premier & Henri second, dans son Traité des opérations » & des monstres ; c'est encore lui que cite *Rolfincius*, célebre Médecin d'Al- » lemagne, sur le témoignage de M. *Baillou*, habile Médecin de Paris, dans » son Traité des purgatifs, page 123.

» *Octavian de Ville* s'en retourna à Rome, où il mourut peu de tems après ; » ce qui fit qu'en 1556 *Laurent Colot*, qui étoit le seul qui pour lors pratiquât » la méthode dont je parle, fut obligé de s'établir à Paris par ordre exprès » de Henri second, qui l'honora d'un présent digne d'un aussi généreux & » d'un aussi grand Prince ; il fit plus, car à son sujet il créa une charge d'Opé- » rateur de sa Maison pour la taille. *Laurent Colot* a joui de cette charge le » reste de ses jours.

» Trois de ses successeurs en ont hérité. *Philippe Colot*, mon pere, a » été le dernier ; il avoit pourtant de son vivant obtenu pour moi la survi- » vance de cette charge, sans qu'il m'en dût rien coûter non plus qu'à mes » peres ; mais M. *Vallot*, qui pour lors étoit premier Médecin de Sa Ma- jesté

» jeſté, ſoit par négligence, ou par quelque raiſon que je ne veux pas pé- » nétrer, me fit perdre cette charge ; il apporta tant de délai, ſoit pour » me faire prêter le ſerment accoutumé, ſoit pour ſigner mes lettres, que » mon pere étant décédé, il ne me parla plus de la charge que pour me » la vendre ; je ne voulus pas l'acheter, croyant que je ternirois mon nom, » ſi je mettois à prix d'argent une charge qui n'avoit été créée que pour » récompenſer mes ancêtres.

» Je préférai donc le parti de travailler à me rendre digne de ſuccéder » à la réputation de mes peres, ſans envier un avantage qui devenoit le » prix de l'ambition ou de l'intérêt.

» *Philippe Colot*, petit fils de *Laurent*, & par conſéquent mon grand-pere, ſe » trouva ſeul capable de continuer la profeſſion de Lithotomiſte ; mais le fardeau » devint trop peſant pour pouvoir le ſoutenir à cauſe du nombre des ma- » lades ; d'ailleurs, il étoit valétudinaire & ne pouvoit pas ſe diſpenſer de ſui- » vre la Cour, ni de s'attacher à la perſonne de Henri le Grand d'heu- » reuſe mémoire, qui l'honoroit de ſa confiance.

» Il prit donc la réſolution, pour ſe ſoulager & pour ſe rendre utile au » public, d'inſtruire deux ſujets ; le premier fut *Reſtitut Gyrault*, auquel il donna » en mariage ſa fille aînée, à condition qu'il inſtruiroit *Philippe Colot*, ſon fils » & mon pere, quoique très-jeune. Mon pere reçut de lui les lumieres ſuf- » fiſantes pour ſe rendre habile tant dans la théorie que dans la pratique, & » quelques années après, *Reſtitut Gyra ult* s'aſſocia avec lui, conjointement avec » *Jacques Gyrault*, ſon fils, & cette ſociété a duré pendant toute leur vie.

» L'autre éleve fut *Séverin Pineau*, Chirurgien ordinaire du Roi, auquel il » fit épouſer Génevieve Colot, ſa couſine ; enfin tous les deux s'étant perfec- » tionnés, *Philippe Colot* mourut âgé ſeulement de quarante-deux ans.

» Monſieur *Du Laurens*, pour lors premier Médecin de Sa Majeſté, perſuadé » qu'il étoit du devoir de ſa charge de conſerver à la poſtérité un ſecret d'une » auſſi grande importance, repréſenta au Roi la néceſſité où l'on étoit d'avoir » de bons Opérateurs pour ceux qui étoient affligés de la pierre, & qu'il falloit » les ſecourir dans leurs preſſans beſoins.

» C'eſt pour cela que Henri le Grand, de l'avis de Monſieur Sanguin, Sieur » de Livry, Conſeiller du Roi & de ſon Parlement de Paris, ordonna que *Sé- » verin Pineau*, qui ne ſongeoit qu'au préſent, n'ayant point d'enfans, pren- » droit ſoin de faire inſtruire dix jeunes Chirurgiens choiſis, & qu'on lui don- » neroit une récompenſe convenable à ſes peines & au mérite de la choſe.

» Pour cela il fut paſſé un contrat entre Noſſeigneurs de Sillery, Chancelier » de France, le Duc de Sully, Pair de France, pour Sa Majeſté, Meſſieurs » le Prévôt des Marchands & Echevins de cette ville de Paris, d'une part, & » ledit *Séverin Pineau*, de l'autre, qui tous s'engagerent ſous le bon plaiſir du Roi.

» *Séverin Pineau* prit les meſures néceſſaires pour ſatisfaire au contrat avec » honneur & de bonne foi ; mais, ſoit qu'il mourut trop peu de tems après, » ou que ces dix éleves n'euſſent pas répondu à ſes ſoins, le public ne reçut » pas de cet établiſſement les avantages qu'il s'étoit propoſés ; ce qui fit que » *Reſtitut Gyrault* & ſes deux éleves, qui continuerent leur application avec

„ succès, resterent seuls capables de rendre à l'Etat un service si important.
» Je suis l'unique qui aie été instruit par ces deux derniers : car *Gyrault* le
„ fils, se trouvant mon allié par différens mariages, ne refusa pas, après la
„ mort de son pere, de s'unir avec le mien pour me former dans mes pre-
„ mieres opérations ; ils ont formé aussi tous les opérateurs ; il n'y auroit que
„ moi qui pratiquerois à présent ce grand appareil duquel nous parlons, si ces
„ deux grands hommes n'avoient pas été touchés de compassion pour les pau-
„ vres de l'hôpital de la Charité de Paris. Ils ont été les premiers qui y ont
„ opéré gratuitement, & j'ai bien voulu travailler, avec le même désintéressement
„ qu'eux à l'Hôtel-Dieu, où j'ai fait seul toutes les opérations de la pierre pen-
„ dant dix-huit ans sans récompense.

„ Ce fut dans ces deux maisons où les Chirurgiens, qui y gagnoient la maîtrise,
„ s'instruisirent en nous surprenant ; ils firent secretement quelques ouvertures
„ aux planchers entre les deux solives directement au dessus de la chaise où on
„ plaçoit les malades pour y être taillés ; ce sont eux qui dans la suite ont con-
„ duit ceux qui operent aujourd'hui, & ceux-ci ont instruit tous ceux qui se sont
„ retirés dans différentes provinces, ou qui ont vécu dans leur particulier.

Telle est l'histoire du grand appareil. Cette méthode d'opérer a reçu différens degrés de perfection entre les mains des *Colot*, & de plus grands encore après eux; mais elle a dû céder le pas à l'appareil latéral qui a été généralement adopté & qui mérite la préférence, tant par la simplicité & le petit nombre d'instrumens, que par la promptitude & la sureté de l'opération.

COLUMBA, (Gerard) Médecin natif de Messine, se fit beaucoup de réputation en Italie vers la fin du XVI siecle. Quoique tout le monde fût enchanté de la supériorité de ses connoissances, il étoit si persuadé que la vie est trop courte pour l'étendue de l'Art qu'il exerçoit, qu'il ne cessa jamais de s'enrichir par l'étude. Il le fit même avec tant de fruit, qu'il mit au jour plusieurs Ouvrages que le public reçut avec toute l'estime que méritoit leur Auteur. *Columba* écrivoit & parloit avec éloquence, & comme ses talens étoient relevés par un grand fonds de modestie, il eut l'avantage d'être également aimé & admiré. L'Université de Padoue ne négligea rien pour l'attirer dans ses Ecoles ; ce Médecin s'y rendit, & il y enseigna long-tems la Médecine avec la plus grande célébrité. Voici les titres sous lesquels ses Ouvrages ont paru :

Apologia pro illustri Francisco Bisso, Regio Proto-Medico in hoc Siciliæ regno, ad excell. Philosophiæ & Medicinæ Doctorem Dominum Paulum Crino. Messanæ, 1589, *in-8.*

De febris pestilentis cognitione & curatione. Disceptationum medicinalium libri duo, in priore agitur de stellarum influxibus adversùs Joannem Picum Mirandulanum; in posteriore, de abusibus phænigmatum in febre pestilenti. Messanæ, 1596, *in-4. Venetiis*, 1600, *in-4. Francofurti*, 1601, 1608, *in-8.*

COLUMBUS, (François) Médecin & Philosophe du XVI siecle, étoit de Pérouse, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Il s'attacha tellement à l'étude des Ouvrages de *Platon*, que dans les disputes & ses leçons, il ne parloit que le langage & ne respiroit que la doctrine de ce Philosophe. C'est delà qu'il fut lui-

même appellé *Platon*; nom que ses descendans ont conservé & qu'ils ont constamment ajouté au leur. Le Cardinal Cervini, auquel il fut attaché en qualité de Médecin, lui témoigna toujours la plus grande estime & la lui conserva avec la même cordialité pendant la courte durée de son Pontificat, auquel il fut élevé le 9 Avril 1555, sous le nom de Marcel II. *Columbus* a écrit plusieurs Ouvrages de Philosophie & de Médecine, mais ils sont demeurés en mains de ses héritiers qui n'ont pas trouvé à propos de les publier.

COLUMBUS, (Realdus) Médecin célebre dans le XVI siecle, vint au monde à Crémone, ville considérable d'Italie au duché de Milan. *Carcano* qui a cherché toutes les occasions de le blâmer, dit qu'il ne savoit ni Grec, ni Latin, qu'il commença par être Apothicaire, mais qu'après avoir étudié la Chirurgie sous *Jean-Antoine Platius*, il passa à l'école de *Vésale* qu'il se plut à critiquer, mal gré le peu d'adresse qu'il avoit lui-même dans les dissections. Ce reproche est outré; *Carcano* qui l'a poussé trop loin, ne semble avoir pris plaisir à l'exagérer, que pour faire sentir le ridicule des éloges que *Columbus* s'étoit donnés à lui-même avec beaucoup d'emphase & d'orgueil.

Columbus fut disciple d'*André Vésale* à Padoue, & il y parvint à un tel degré de réputation, qu'il mérita de remplacer son Maître. Il passa delà à Pise & ensuite à Rome, où il enseigna l'Anatomie avec le même applaudissement. Ces trois villes le posséderent pendant quinze ans; & comme il montra toujours autant d'empressement pour instruire ses Ecoliers que d'ardeur à travailler à sa propre perfection, il disséqua jusqu'à quatorze cadavres pendant le cours d'une seule année. Mais en rendant justice au mérite de *Columbus*, on ne peut s'empêcher de faire remarquer son ingratitude envers *Vésale*, son Maître, dont il a relevé les fautes avec hauteur, pendant qu'il en a tiré ce qui se trouve de mieux dans ses propres Ouvrages. Quelques Auteurs prétendent qu'il avoit les idées plus claires que *Vésale*, & que les descriptions qu'il a données sur la structure du corps humain, sont plus exactes. Il est vrai que le Latin de *Columbus* est très-pur; on ne peut lui disputer cet avantage: mais on n'est pas moins en droit de lui reprocher la suffisance & le ton de mépris avec lequel il a traité les Anatomistes de son siecle, sans en excepter *Vésale* à qui il devoit la plupart de ses connoissances.

On met la mort de *Columbus* en 1577. Il avoit eu la satisfaction de voir son Traité intitulé: *De Re Anatomica libri quindecim*, parfaitement accueilli du public; il s'en étoit même fait deux éditions en France de son vivant. Ce fut à Venise qu'il publia cet Ouvrage en 1559, *in-folio*. On le réimprima à Paris en 1562 & 1572, *in-8*. Francfort, 1590, 1593, 1599, *in-8*. Les deux dernieres éditions sont préférables aux autres par les observations anatomiques de *Jean Posthius*, dont elles sont ornées. Il y a encore une édition en Allemand de Francfort, 1609, *in-folio*, & une autre en Latin de Leyde, 1667, *in-8*.

Columbus est le premier qui ait parlé, avec quelque exactitude, des caroncules qui sont dans le vagin. Il est aussi le premier qui ait fait mention du rendoublement du péritoine, & qui, parlant de celui de la plevre, ait donné une description du médiastin plus exacte que tout ce qu'on en avoit dit avant lui.

Il observe que cette cloison qui divise la poitrine en deux, est formée par l'adossement des deux sacs de la plevre, & qu'il y a vers le sternum un espace rempli de graisse, dans lequel se fait quelquefois une collection de pus ou d'eau qu'on ne peut évacuer que par l'application du trépan. *Columbus* s'attribue la découverte de la tunique innominée de l'œil, & il accuse ses prédécesseurs d'ignorance sur ce point. Mais *Douglas* prétend que la tunique de l'œil, que *Galien* a décrite sous le nom de sixieme tunique, est la même que celle que nous appellons innominée. Il se vante encore d'avoir découvert le troisieme os qui sert à nous transmettre l'impression des corps sonores & qui est connu sous le nom d'*Etrier* ; tout le monde cependant ne lui accorde point cet honneur : plusieurs Auteurs le lui disputent, pour l'attribuer à *Fallope* & à *Ingrassias*.

Parmi les accusations dont *Columbus* charge *Vésale*, son Maître, il lui impute non seulement d'avoir décrit, mais encore d'avoir disséqué publiquement la langue, le larynx & les yeux de bœuf, au lieu de la langue, du larynx & des yeux de l'homme, & il assure d'avoir été témoin oculaire de cette sorte d'imposture. Mais ce Médecin lui-même, qui aime tant à grossir les fautes des autres, n'en est point exempt. *Galien* & *Vésale* se sont trompés sur le nombre des muscles de l'œil ; ils en ont compté plus qu'il n'y en a. *Columbus* est tombé dans l'erreur opposée ; car il n'y en compte que quatre.

Dans le septieme livre *De Re Anatomica*, il a enseigné la même doctrine que *Servet* sur la circulation du sang, il l'a presque enseignée dans les mêmes termes ; & delà *Jacques Douglas*, Médecin de Londres, a jugé que c'est de *Servet* que *Columbus* a pris ce qu'il en a dit. Mais il en a dit plus que *Servet* ; car il décrit exactement les valvules sigmoïdes des arteres, ainsi que les valvules tricuspides des veines, & il en marque le véritable usage. Tout ce que dit *Columbus* doit cependant se rapporter à la seule circulation du sang par les poumons. Il s'arrête-là, suivant *Freind*, & il se perd quand il veut expliquer la maniere dont se fait la circulation dans les autres parties du corps. *Haller* pense de même, & il ajoute que tout attaché qu'eût été *Columbus* au systême de *Galien* sur la destination de la veine pulmonaire à recevoir l'air, il n'eut pas plutôt observé du sang dans cette veine, qu'il conçut l'idée du mouvement circulaire.

COLUMELLA. Voyez LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS COLUMELLA.

COMBALUSIER, (François de Paule) Médecin natif du Bourg Saint Andéol en Vivarez, mourut à Paris le 24 Août 1762. Il s'étoit déja distingué dans la Chaire qu'il avoit obtenue à Valence en Dauphiné, il s'étoit même fait connoître par un *Mémoire sur les eaux minérales de Saint Laurent en Vivarez*, lorsqu'il se rendit dans la capitale du royaume, où il fut reçu Docteur de la Faculté en 1750. Comme il avoit des connoissances très-étendues dans son Art, & qu'en leur faveur, on lui avoit ouvert l'entrée de la Société Royale de Montpellier, il ne lui fut pas difficile de briller dans les Ecoles de Paris, où il enseigna en qualité de Professeur de Pharmacie ; mais il brilla davantage dans le public par

les différens écrits dont il eſt Auteur, & ſur-tout par le premier de ceux dont je vais donner la liſte :

Pneumato-Pathologia, ſive, Tractatus de flatulentis corporis humani affectibus. Pariſiis, 1747, *in*-12. C'eſt un bon livre dont la matiere eſt remplie; mais l'Auteur eſt trop diffus dans la cure des maux qu'il cherche à combattre. M. *Jault* a donné une traduction Françoiſe de cet Ouvrage, qui a été publiée à Paris en 1754, deux volumes *in*-12, ſous le titre de *Pneumato-Pathologie, ou Traité des maladies venteuſes.*

La ſubordination des Chirurgiens aux Médecins. Paris, 1748, *in*-4.

Remarques ſur la ſubordination des Chirurgiens aux Médecins. Paris, 1748, *in*-4.

Prétextes frivoles des Chirurgiens pour s'arroger l'exercice de la Médecine. Paris, 1748, *in*-4.

Expoſition des examens pendant le cours de la Licence dans la Faculté de Médecine de Paris. 1748, *in*-4.

Mémoires préſentés au Roi. 1748, *in*-4.

Repréſentations au Roi ſur les plaintes des provinces. 1748, *in*-4.

Conſidérations d'un Médecin de Montpellier ſur les deux premiers Mémoires du Sieur Pichaut de la Martiniere. Paris, 1749, *in*-4. Ce ſont les conteſtations ſurvenues entre les Médecins & les Chirurgiens de Paris, qui l'ont engagé à donner le jour à ces productions polémiques.

Diſſertation épiſtolaire adreſſée à M. le Maréchal de Biron ſur une Lettre de l'Auteur du Traité des tumeurs & des ulceres. 1760, *in*-8.

Réponſe à l'Auteur du Traité des tumeurs. C'eſt M. *Aſtruc.*

Obſervations & Réflexions ſur la colique de Poitou ou des Peintres. Paris, 1761, *in*-12.

L'Avant-Propos de la méthode de M. Keyſer pour l'adminiſtration de ſes dragées.

Défenſe de la Faculté de Médecine de Paris. 1762, *in*-12.

COME, (Frere JEAN DE SAINT) Feuillant du couvent de Paris, s'eſt rendu célebre dans cette capitale par ſes grandes connoiſſances en Chirurgie, & en particulier par l'opération de la taille. Il ſe ſert avec ſuccès d'un lithotome de ſon invention, qu'il nomme *Lithotome caché;* il gradue avec cet inſtrument l'inciſion ſuivant les cas & à ſon gré, & dans la direction qui lui paroît la plus convenable. Cette invention, utile à tant d'égards, a attiré beaucoup de critiques à ſon Auteur; il y a fait face par les Ouvrages ſuivans :

Recueil des pieces importantes ſur l'opération de la taille. Paris, 1751, deux volumes *in*-12.

Autre *Recueil* ſur le même ſujet. Paris, 1754, *in*-12.

Réponſe à M. Levacher. Paris, 1756, *in*-12. MM. *Lecat* & *Levacher* ont cru que le lithotome caché étoit ſuſceptible de quelques corrections; & M. *Louis* a fait pluſieurs réflexions ſur cet inſtrument, dans ſon rapport des expériences faites par l'Académie de Chirurgie ſur les différentes méthodes de tailler.

C'eſt à juſte titre que le Frere *Côme* jouit de la plus grande réputation, & qu'il tiendra toujours un rang diſtingué parmi les Chirurgiens du XVIII ſiecle. Il eſt non ſeulement connu par les heureux & conſtans ſuccès de l'opération de la Taille, mais encore par une infinité de pratiques de la plus grande importance. Telle eſt l'opération de la cataracte par extraction; méthode que l'on doit à M. *Daviel*,

& que le Frere *Côme* a rectifiée par les instrumens qui lui sont propres. Profondément versé dans les parties les plus délicates de la Chirurgie, il les exerce toutes avec une dextérité peu commune; & comme il a le génie solidement inventif, il sait allier le méchanisme des instrumens avec la sureté & la promptitude des opérations.

Il paroîtra peut-être surprenant qu'un Frere Feuillant, dans son monastere, soit parvenu à ce point de dextérité dans la Chirurgie; mais le Frere *Côme* n'a fait que perfectionner le fonds de connoissances qu'il y avoit apportées. Déja Chirurgien expert avant qu'il fût Moine, il avoit mérité toute la confiance d'un homme de distinction, auquel il étoit attaché. La mort prématurée du jeune & aimable Maître détermina ce Chirurgien à se jetter dans le couvent, où il prodigue ses soins charitables au soulagement des malheureux, en même tems qu'il ne cesse de travailler à la perfection de son Art. Des ordres supérieurs ont obligé la Communauté des Chirurgiens de Paris à le regarder comme un de ses Maîtres; mais la justice que les plus célebres d'entre eux savent rendre au vrai mérite, les avoit déja engagés à passer au dessus des chicanes dictées par l'esprit de Corps, & à regarder le Frere *Côme* pour un grand Maître, parce qu'il l'étoit, quoique sans titre.

COMMELIN, (Jean) fils d'*Isaac*, naquit à Amsterdam le 23 Juillet 1629. Ce célebre Botaniste a rempli avec honneur la charge d'Echevin de sa ville natale; on lui doit le nouveau Jardin, dans lequel on trouve encore aujourd'hui les plantes les plus rares. Le Magistrat d'Amsterdam, ayant pris la résolution d'employer le terrein de l'ancien Jardin Botanique à l'augmentation de la ville, chargea *Jean Commelin*, conjointement avec Jean Huidekoper, Seigneur de Marseveen & de Neerdyk, de veiller à l'arrangement du nouveau. Le travail fut poussé avec tant de vigueur sous leur direction, que malgré le mauvais fonds qui étoit marécageux, ce Jardin devint en moins de quatre ans un objet d'admiration pour les curieux, qui le trouverent orné d'un nombre infini de plantes. Mais *Commelin* ne s'est point borné à contribuer par ses soins à cet établissement si utile à la Botanique; il a consacré les vingt dernieres années de sa vie à écrire sur cette belle Science. La seconde partie de l'*Hortus Indicus Malabaricus* qui a paru à Amsterdam en 1679, *in-folio*, la troisieme qui fut publiée dans la même ville en 1682, *in-folio*, sont l'une & l'autre ornées de ses notes & de ses commentaires. Il travailla encore à la description des plantes les plus rares du Jardin d'Amsterdam; mais sa mort arrivée en 1692, l'empêcha d'achever cet Ouvrage, auquel *Gaspar*, son neveu, mit la derniere main. Il en a publié d'autres qui ont paru sous ces titres:

Nederlandische Hesperides. Amsterdam, 1676, *in-fol.* Londres, 1683, *in-8*, en Anglois. On y trouve plusieurs belles planches qui représentent différentes especes d'Orangers.

Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ, cui præmissa Lamberti Bidloo dissertatio de re herbariâ. Amstelodami, 1683, 1685, *in-12. Lugduni Batavorum*, 1709, *in-12.* Ce catalogue contient 776 plantes.

Catalogus plantarum Horti Medici Amstelodamensis, pars prior. Amstelodami, 1689, 1697, *in-8 Ibidem*, 1702, *in-8*, sans aucun changement. Son neveu, *Gaspar*, a aussi contribué à cet Ouvrage, dont la seconde partie fut imprimée en 1701. Il y a encore une édition de ce catalogue sous ce titre;

Rariorum plantarum Horti Medici Amſtelodamenſis deſcriptio & icones. Amſtelodami, 1697, *in fol.* C'eſt *Fréderic Ruyſch*, Docteur en Médecine, qui l'a mis en Latin; *Kiggelar* y a joint des obſervations.

COMMELIN, (Gaſpar) ſavant Hollandois, étoit neveu du précédent. Il fut reçu Docteur en Médecine; mais le goût que ſon oncle lui avoit inſpiré pour l'étude des plantes, le porta à s'en occuper par préférence aux autres parties de ſon Art, & comme il y fit beaucoup de progrès, il parvint à la charge de Profeſſeur de Botanique & de Directeur du Jardin d'Amſterdam. L'Académie Impériale des Curieux de la nature aſſocia *Commelin* à ſon Corps en 1704, ſous le nom de *Mantius* : c'eſt l'eſtime qu'elle faiſoit de ſes talens, qui l'engagea à lui donner ce titre. Il fit voir qu'il en étoit digne. Entierement livré à l'étude de la Botanique, la mort ſeule put l'arrêter dans les travaux qu'il avoit entrepris pour l'avancement de cette belle partie de l'Hiſtoire Naturelle. Il mourut le 26 Décembre 1731, à l'âge de 64 ans. Voici la liſte des Ouvrages que nous avons de lui :

Flora Malabarica, ſeu Horti Malabarici catalogus. Lugduni Batavorum, 1696, *in-folio*, & *in-8.* Ce catalogue eſt fait pour ſervir de table à l'*Hortus Malabaricus.*

Horti Medici Amſtelædamenſis rariorum plantarum pars altera. Amſtelodami, 1701, *in-folio.*

Præludia anatomica. Lugduni Batavorum, 1703, *in-4.*

Præludia botanica. Ibidem, 1703, 1715, *in-4*, avec figures.

Icones plantarum præſertim ex Indiis collectarum. Amſtelodami, 1715, 1716, *in-4.*

Botanographia Malabarica à nominum barbariſmis reſtituta. Lugduni Batavorum, 1718, *in-folio.*

Horti Medici Amſtelædamenſis plantarum uſualium catalogus. Amſtelodami, 1724, *in-8.* C'eſt la troiſieme édition, car les Bibliographes en annoncent deux autres, une de 1697 & l'autre de 1715, ſous le même format.

CONCOREGIO (Jean DE) étoit de Milan, où il fut reçu dans le College de Médecine. *Fuchſius* aſſure poſitivement que ce Médecin a enſeigné avec éclat dans les Ecoles de Montpellier. Cela peut être vrai, quoiqu'il ſoit né à Milan : *Lanfranc*, qui étoit de la même ville, a bien enſeigné à Paris. Quoique rien ne prouve que *Concoregio* ſe ſoit établi à Montpellier, il eſt apparent qu'il y aura été attiré par la réputation dont l'Univerſité de cette ville jouiſſoit, que même il y aura enſeigné, ainſi qu'il a fait à Bologne, dans quelques autres villes d'Italie, & finalement à Pavie, où il mourut en 1438.

Ce Médecin a écrit deux Ouvrages qui ont paru ſéparément à Veniſe en 1501. L'un intitulé : *Lucidarium & flos florum Medicinæ*, eſt un commentaire ſur le neuvieme livre de *Rhaſis* à Almanſor; l'autre porte le titre de *Summula de curis febrium ſecundùm hodiernum modum & novum compilata.* Ils ont été imprimés enſemble ſous cet autre titre :

Praxis nova totius ferè Medicinæ. Papiæ, 1485, *in-fol. Venetiis*, 1515, 1521, *in-fol.*

CONFALONERIUS (Jean-Baptiste) de Vérone, vécut dans le XVI siecle. Son savoir en Philosophie & en Médecine lui mérita de la réputation, & il la soutint par une dissertation qui traite des propriétés du vin. Elle est intitulée :

De vini natura, ejusque alendi ac medendi facultate absolutissima disquisitio. Venetiis, 1535, *in-8. Basileæ*, 1535, *in-8.*

CONNIL (François) étoit Médecin de Charles, Roi de Navarre, Comte d'Evreux & Seigneur de Montpellier. Ce fut à sa considération que ce Prince accorda à la Faculté de Montpellier, par Lettres datées de Pampelune en 1377, le pouvoir de prendre tous les ans le cadavre d'une personne justiciée, de quelque sexe qu'elle soit, pour servir aux démonstrations publiques.

CONNOR, (Bernard) Médecin & Philosophe Irlandois, fut élevé dans la Religion Catholique. Il étudia à Montpellier vers l'an 1690; delà il se rendit à Paris, où il fut aggrégé à la Chambre Royale qui subsistoit alors. C'est pour cette raison qu'il signe : *è Regia Cameræ Parisiensis Societate.* Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il eut occasion de voir un squelette dont les vertebres, les côtes, l'os sacrum & les os innominés ne faisoient qu'un seul & même os. Il y vit aussi dans le corps d'une femme, qu'il ouvrit, un sarcome très-considérable qui remplissoit l'hypogastre, lequel étoit venu à la suite d'un coup de pied reçu sur cette région du bas ventre. Ce fut dans le même tems que le grand Chancelier du Roi de Pologne le chargea de l'éducation de ses fils qui étoient alors à Paris. Au sortir de cette ville, il voyagea avec eux en Italie, en Sicile, dans le royaume de Naples; & après avoir observé la grotte *del cane*, ainsi que l'éruption du mont Vésuve arrivée en 1694, il passa en Allemagne & reconduisit ses éleves en Pologne, où il obtint le titre de Médecin du Roi.

Connor ne fut pas plutôt de retour en Angleterre, qu'il devint Membre de la Société Royale de Londres, & embrassa extérieurement la communion de l'Eglise Anglicane. Mais on assure que pendant sa derniere maladie, un Prêtre de l'Eglise Romaine, déguisé, l'entretint en secret, & qu'ainsi qu'on l'observa au travers des fentes d'une porte, il lui donna l'absolution & l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain, 30 Octobre 1698, âgé seulement de 33 ans.

Peu de tems après son arrivée en Angleterre, ce Médecin rassembla les observations les plus intéressantes qu'il avoit recueillies dans ses voyages, & les fit imprimer sous ce titre :

Dissertationes Medico-Physicæ de antris lethiferis; de montis Vesuvii incendiô; de stupendo ossium coalitu; de immani uteri sarcomate. Oxonii, 1695, *in-8.*

On a encore de la façon de *Connor* :

Compendious plan of the body of physick. Londres, 1698, *in-8*, avec la description de la Pologne. M. *De Haller* regarde cet Ouvrage comme le canevas des leçons que ce Médecin a données à Oxford.

Tentamen epistolare de secretione animali. Il considere les glandes comme des filtres qui, étant originairement imbus de la liqueur qu'ils sont destinés à séparer de la masse du sang, n'en laissent échapper aucune qui ne soit semblable à celle dont ils ont été primitivement abreuvés. Cet Essai a paru avec le Traité suivant :

Evangelium,

Evangelium Medici, seu, Medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive, de miraculis quæ Medicæ indagini subjici possunt. Londini, 1697, in-8. *Amstelodami*, 1699, in-8. C'est ici que le Philosophe-Médecin, trop jaloux de son Art, s'efforce d'expliquer les guérisons miraculeuses de l'Evangile, selon les principes de la Médecine. On lui en fit des reproches à l'article de la mort, & on lui parla de cet Ouvrage comme d'un livre très-suspect. Mais il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la Religion Chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de Jesus-Christ, comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que l'Auteur avoit des intentions droites; cependant son Ouvrage n'en est pas moins dangereux & repréhensible. Il contient d'ailleurs des hypotheses si mal arrangées, que tout y répugne, le bon sens & la Religion. Telle est en particulier celle où il imagine qu'à la résurrection, l'homme ne sera pourvu que du cœur & des organes destinés aux sensations, & qu'alors il ne sera pas plus gros qu'une mouche.

CONRINGIUS, (Herman) savant Médecin & Historien du XVII siecle, étoit de Norden en Ost-Frise, où il naquit le 9 Novembre 1606. Il étudia à Helmstadt, & il y reçut les honneurs du Doctorat en Philosophie & en Médecine l'an 1636. Le jour de sa promotion, il se maria. Peu de tems après, on le nomma à la Chaire de Physique dans l'Université de la même ville; mais au bout d'un an, il passa à celle de Médecine, & dans la suite, il y enseigna encore le Droit public. En 1649, la Princesse regnante d'Ost-Frise l'honora du titre de Conseiller-Médecin de sa personne; Christine, Reine de Suede, en fit de même l'année suivante; & successivement, il fut reconnu en cette qualité à la Cour de la plupart des Rois, Princes & Electeurs d'Allemagne.

Conringius étoit extrêmement versé dans les affaires publiques & l'Histoire moderne, & pour cette raison, il fut souvent consulté par les Princes de l'Empire. Ses Ecrits sont en grand nombre. Il y en a beaucoup qui traitent de la Jurisprudence & de l'Histoire; & parmi ceux-ci, on estime les sept dissertations *De antiquitatibus academicis* qui sont très-curieuses. La meilleure édition est celle de Gottingue de 1739. Je passe sur ses autres Ouvrages en ce genre, pour m'arrêter à ceux qui concernent la Médecine.

De calido innato Liber unus. De morte & vita Libri duo. De origine formarum Liber unus. Omnia ad Aristotelis sententiam elaborata. Lugduni Batavorum, 1631, in-8. *Helmæstadii*, 1647, in-4.

De anima Liber unus. Helmæstadii, 1640, in-8.

De vitiis nutritionis Libri duo. Ibidem, 1640, in-12.

De sanguinis generatione & motu animali opus novum. Ibidem, 1643, in-4. *Lugduni Batavorum & Amstelodami*, 1646, in-8.

De Germanicorum corporum habitûs antiqui & novi causis, dissertatio. Helmæstadii, 1645, 1652, 1666, in-4. *Francofurti ad Mœnum*, 1727, in-8. Il y recherche pourquoi les Allemands de son tems étoient si différens, quant à la figure, des anciens Germains qui avoient tous la taille haute, la peau blanche, les yeux bleus & les cheveux d'un blond doré.

De Hermetica Ægyptiorum vetere & Paracelsicorum novâ Medicinâ. Helmæstadii, 1648, 1669, *in*-4. Il met la perſonne & les écrits d'*Hermes* au rang des choſes douteuſes ; il aſſure que les Egyptiens n'ont point inventé la Médecine, & qu'il étoit tard quand la Chymie a commencé à être cultivée chez eux. Il s'étend aſſez au long ſur *Paracelſe*, dont il parle comme d'un Charlatan malheureux dans ſes cures, d'un homme effronté & ſans mœurs, & qui n'a d'autre mérite littéraire, que celui d'avoir adroitement compilé ce que d'autres Auteurs avoient écrit avant lui.

Introductio in universam Artem Medicam, ſingulaſque ejus partes. Helmæſtadii, 1654, *in*-4. *Ibidem*, 1687, *in*-4, avec les augmentations de *Schelhammer. Spiræ*, 1688, *in*-4. *Halæ*, 1726, *in*-4, avec la préface de *Frédéric Hoffmann*, & le recueil des pieces que *J. Rhodius*, *Gaſpar Bartholin* & *Caſtellus* ont publiées ſur cette matiere. L'Auteur fait mention de ceux qui ont écrit ſur les différentes parties de la Médecine & donne ſon jugement ſur leurs Ouvrages. C'eſt un Traité dont le but eſt le même que celui que le célebre *De Haller* s'eſt propoſé dans ſes notes ſur la méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*. Mais les jugemens de *Conringius* paroiſſent trop ménagés à M. *De Haller*, qui a parlé avec plus de franchiſe. Il avoue cependant d'avoir tiré bon parti de ce Traité de *Conringius* ; je fais un aveu ſemblable au ſujet de celui du ſavant *Haller*, à qui je reconnois devoir une grande partie des choſes que j'ai réunies dans ce Dictionnaire.

Exercitationes de fermentatione Platonicâ. Francofurti, 1639, 1643, *in*-8, avec le *Theſſalus in Chymicis redivivus* & l'*Anatomia Fermentationis Platonicæ* d'*Antoine-Gonthier Billich.*

Introductio de doctrina pathologicâ. Brunſvigæ, 1648, *in*-4, avec les Centuries d'obſervations de *Philippe Salmuth.*

Diſſertatio phyſiologica de lacte. Groningæ, 1655, *in*-12, avec les diſſertations d'*Antoine Deuſingius*, *de motu cordis & ſanguinis, itemque de lacte ac nutrimentô fœtûs in utero.*

Diſcurſus ex Hermetica Medicina de morborum remediis magicis & unguentô Armariô. Norimbergæ, 1662, *in*-4, dans l'Ouvrage intitulé : *Theatrum ſympatheticum auctum.*

Conringius mourut le 12 Décembre 1681, âgé de 75 ans. *Henri Meibomius* fit cette épitaphe à ſa louange :

HOC TUMULO
Clauditur Regum, Principumque Conſiliarius,
Juris Naturalis gentium publici Doctor,
Philoſophiæ omnis peritiſſimus Practicæ & Theoreticæ,
Philologus inſignis, Orator, Poëta, Hiſtoricus, Medicus, Théologus.
Multos putas hìc conditos ?
Unus eſt HERMANNUS CONRINGIUS *ſæculi miraculum.*
Poſuit Henricus Meibomius.

Il n'y a point d'exagération dans cette inſcription funebre, car on peut dire, avec vérité, que *Conringius* a été le plus ſavant Allemand de ſon tems, qu'il a excellé dans toutes ſortes de genres, & que tous ſes Ouvrages méritent d'être

us. Sa réputation s'étendit jufqu'en France, & Louis XIV, le jugeant digne de fes libéralités, lui donna en 1664 une penfion de mille livres, qui lui a été payée pendant plufieurs années. La façon de penfer de ce grand Roi eft bien contraire à celle du pere Bouhours, qui a fi mal parlé du génie Allemand. Mais le bienfait dont il a honoré *Conringius*, n'eft rien en comparaifon de ceux que ce Médecin a reçus de la Princeffe d'Oft-Frife, de la Reine Chriftine, & du Duc de Brunfwick qui fut l'attacher à l'Univerfité de Helmftadt. Tout cela dépofe merveilleufement en faveur de notre Auteur; on lui a cependant fait bien des reproches fur fa paffion pour l'Allemagne & fur fa crédulité, qui lui ont fait avancer plufieurs chofes au hazard, fur-tout lorfqu'elles ont paru favorables à fa patrie.

CONSENTINUS (Thomas CORNELIUS) eft plus connu fous ce nom que fous celui de *Cornelius*; il lui fut donné parce qu'il étoit de Cofenza dans le royaume de Naples. Ce Médecin fe diftingua dans le XVII fiecle par la fupériorité de fon efprit & par la connoiffance qu'il avoit des Langues favantes. Mais rien ne lui fit plus d'honneur que la jufteffe de fon difcernement dans la difcuffion des preuves, fur lefquelles on établiffoit de fon tems les nouvelles découvertes en Phyfique & en Médecine. Il ne fe rendoit pas aifément; il pouffoit même le fcepticifme fort loin. La circulation du fang n'étoit cependant point encore admife au delà des Alpes quelque tems après le milieu du XVII fiecle, lorfqu'il fe foumit à l'évidence des démonftrations qui la prouvent. Il fut un des premiers Italiens qui euffent foutenu cette vérité. On trouve des éclairciffemens fur plufieurs autres points de Phyfique & de Médecine dans un Ouvrage de fa façon, qui a paru fous ce titre :

Progymnafmata phyfica in feptem exercitationes divifa. Venetiis, 1663, *in*-4. *Francofurti*, 1665, *in*-12. *Neapoli*, 1688, *in*-8. *Lipfiæ & Jenæ*, 1683, *in*-12, fous cet autre titre : *Phyfiologia rationis ponderibus & momentis illuftrata.*

CONSTANTIN furnommé l'AFRICAIN, Médecin Chrétien, étoit de Carthage & vivoit vers l'an 1070. Léon d'Oftie parle ainfi de lui : « Ce Conftantin » ayant quitté Carthage paffa à Babylone, où il fe rendit très-fameux dans la » connoiffance des Langues Arabe, Chaldéenne, Perfanne, Egyptienne & In» dienne. Il apprit auffi la Médecine & les autres Sciences pendant le féjour de » trente-neuf ans qu'il fit à Babylone. Il revint delà à Carthage; mais, ayant » appris que fes concitoyens vouloient le faire mourir, parce qu'il s'étoit mis » en butte à leur jaloufie par fa fcience, il fe cacha dans un navire qui paf» foit en Sicile & arriva à Salerne. La crainte qu'il avoit d'être reconnu, l'obli» gea de paffer quelques jours en habit de gueux, jufqu'à ce que le frere du Roi » de Babylone, qui étoit à Salerne, l'ayant rencontré, le recommanda au Duc » Robert Guifcart comme un perfonnage de très-grand mérite & qui étoit digne » de fa protection. *Conftantin* préféra la folitude aux faveurs de ce Prince, » & fe fit Religieux de l'Ordre de Saint Benoît au monaftere de Sainte » Agathe d'Averfa, où il écrivit de très-beaux Ouvrages de Médecine » dont le même Léon d'Oftie a fait le catalogue. Il y a deux recueils de ces Ou-

vrages. Le premier imprimé à Bâle en 1536, *in-folio*, contient :

De morborum cognitione & curatione libri septem. Le manuscrit est dans la Bibliotheque Impériale de Vienne en Autriche.

De remediorum & ægritudinum cognitione liber unus.

De urinis liber unus.

De stomachi affectionibus naturalibus & præter naturam liber unus. Dans cet Ouvrage, qui est dédié à Alfanus, premier Archevêque de Salerne en 1070, *Constantin* assure que personne avant lui n'avoit écrit clairement & distinctement sur les maladies de l'estomac.

De victûs ratione variorum morborum liber unus.

De melancholia libri duo.

De coitu liber unus.

De animæ & spiritûs discrimine liber unus.

De incantatione & adjuratione, collis suspensione, epistola una.

De passionibus mulierum & matricis liber unus.

De Chirurgia liber unus. Il s'étend principalement sur la saignée & les accidens qui peuvent survenir à la suite de cette opération.

De gradibus simplicium liber unus.

Le second recueil des Œuvres de *Constantin* parut à Bâle en 1539, *in-folio*, sous le titre d'*Opera reliqua, in quibus omnes loci communes qui propriè theorices sunt, ità explicantur & tractantur, ut Medicum futurum optimè formare & perficere possint.* On y trouve :

De febribus liber.

De animalibus ad Octavianum, liber unus.

De humana natura liber unus.

De elephantia liber unus.

De remediorum ex animalibus materiâ, liber unus.

Constantin adressa ces livres à Didier, Abbé du Mont Cassin, qui parvint au Souverain Pontificat sous le nom de Victor III, & mourut en 1087.

Le Médecin dont je parle, n'est point un Auteur original ; il ne peut être mis qu'au nombre des compilateurs, mais il doit y tenir une des premieres places. *Constantin* s'est principalement attaché à *Hippocrate*, à *Galien*, à *Haly Abbas* ; il n'a jamais fait mention de ce dernier, quoiqu'il l'ait souvent transcrit de mot à mot. Il paroit avoir réveillé l'étude de la Médecine Grecque en Italie, en même tems qu'il y a introduit celle des Arabes ; & l'on croit communément que ce fut à la persuasion que le Duc Robert combla l'Ecole de Salerne de ses bienfaits.

CONSTANTIN, (Robert) intime ami de *Beze*, étoit de Caen, où il enseigna quelque tems les Belles-Lettres. Il entendoit parfaitement la Langue Hébraïque, la Grecque & la Latine, mais spécialement les deux dernieres. Il donna aussi beaucoup de tems à l'étude de la Médecine ; il fit même profession de cette Science, quoiqu'il eût employé presque toute sa vie, qui fut très-longue, à travailler dans son cabinet où à voyager. *Jules César Scaliger* eut pour lui la plus grande estime ; & *Constantin*, qui avoit demeuré quelques an-

nées avec ce Savant, fut si reconnoissant envers son maître, qu'il publia une partie de ses commentaires sur *Théophraste*, que la mort ne lui avoit pas permis de mettre au jour. Il s'acquitta ainsi de ce qu'il devoit à *Scaliger* & à lui-même; car on l'avoit calomnieusement soupçonné d'avoir le dessein de ravir à l'Auteur la gloire qui lui étoit due. *Constantin* vécut jusqu'à l'âge de 103 ans, sans qu'une vieillesse aussi extraordinaire eût porté la moindre atteinte à la justesse de son esprit & à la sureté de sa mémoire. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 27 de Septembre 1605. Voici la liste des Ouvrages qu'il a publiés:

Nomenclator insignium Scriptorum, quorum libri extant vel manuscripti vel impressi, Indexque totius Bibliothecæ atque Pandectarum Gesneri. Parisiis, 1555, *in*-8.

Annotationes & correctiones lemmatum in Dioscoridem. Lugduni, 1558, *in*-8, avec les commentaires d'*Amatus Lusitanus* sur le même Auteur.

Annotationes & correctiones in C. Celsum, Q. Serenum & Q. Rhemnium Palæmonem. Lugduni, 1566, *in*-8

Annotationes in historias Theophrasti. Lugduni, 1584, *in*-8, avec les remarques de *Jules-César Scaliger. Amstelodami*, 1644, *in-folio*, avec les mêmes remarques, & les notes & commentaires de *Jean Bodæus à Stapel.*

On a encore d'autres Ouvrages de la façon de *Constantin*, comme : *Dictionarium Græcum & Latinum* en deux volumes *in-folio. Thesaurus rerum & verborum utriusque linguæ. De antiquitatibus Græcorum & Latinorum libri tres. Aphorismi Hippocratis versibus Græcis & Latinis.*

Les Bibliographes parlent d'*Antoine Constantin*, Docteur en Médecine qui est mort en 1616. Il a laissé.

Brief traité de la Pharmacie Provençale & familiere, dans lequel on fait voir que la Provence porte dans son sein tous les remedes qui sont nécessaires pour la guérison des maladies. Lyon, 1597, *in*-8. Ce Médecin avoit dans son cabinet un Traité manuscrit sur le même sujet, qu'on doit regarder comme la seconde partie de celui qu'on vient d'annoncer; mais il est resté entre les mains de ses héritiers. Les végétaux fournissent la plus grande partie des remedes que l'Auteur indique.

Opus Medicæ prognoseos. In quo omnium, quæ possunt in ægris animadverti, symptomatum, in omnibus morbis, causæ & eventus copiosè & luculenter exponuntur. Omnia à Galeno, Hollerio, Duretô & Jacotiô, fidelissimis summi Hippocratis interpretibus, deprompta. Lugduni, 1613, *in*-8.

CONTY, (Evrard DE) Docteur de la Faculté de Paris, fut Médecin de Charles V, Roi de France, qui mourut le 16 Septembre 1380. Il est Auteur d'un commentaire fort ample sur les problêmes d'*Aristote*, qu'il composa en François en considération du Roi son maître. Ce Livre est soigneusement gardé dans la Bibliotheque de Saint Victor à Paris, manuscrit en deux gros volumes, sous ce titre : *Les problêmes d'Aristote traitans matiere de toutes sciences & par spécial de science naturelle, de Médecine, de Mathématiques & de Morale; avec des glosses faisant questions & mettant les solutions.*

COP (Guillaume) étoit Allemand, suivant la notice de M. *Baron*; mais *Manget* dit qu'il naquit à Bâle. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1495, sous le Décanat de *Théodoric Le Cirier*, & se distin-

gua tellement par l'étendue de ses connoissances, que *Ramus*, qui faisoit beaucoup d'estime de ses Ouvrages, lui donna la louange d'avoir été l'ornement des Médecins de son siecle :

Unica nobilium-Medicorum gloria Copus.

Il fut Médecin des Rois Louis XII & François I, & mourut l'ancien de la Faculté le 2 Décembre 1531 ou 1532. Comme il savoit les Langues, il employa ce talent à traduire les Ouvrages suivans de Grec en Latin :

Pauli Æginetæ de ratione victûs. Parisiis, 1510, *in*-4. *Argentinæ*, 1511, *in*-8. *Norimbergæ*, 1525, *in*-8.

Galeni de locis affectis libri VI. Parisiis, 1513, *in*-4. *Lugduni*, 1549, *in*-12.

Hippocratis Coi præsagiorum libri tres. Lugduni, 1550, *in*-12.

Galeni de morborum & symptomatum causis & differentiis libri sex. Ibidem, 1550, *in*-12.

Nicolas Cop, son fils, régenta au College de Sainte Barbe & parvint au Rectorat de l'Université de Paris ; mais ayant donné dans les erreurs de Calvin, il fut obligé de se sauver à Bâle, où il mourut.

COPERNIC, (Nicolas) célebre Mathématicien, Philosophe & Médecin, étoit de Thorn, ville considérable de Pologne dans la Prusse Royale, où il naquit le 19 Février 1473. Il fit ses cours de Philosophie & de Médecine à Cracovie, & il les acheva avec tant de gloire par la prise du bonnet, qu'il donna dès lors les plus grandes espérances de le voir briller dans l'une & l'autre de ces Sciences. En effet, il se produisit dans le monde savant avec tant de distinction, qu'il fut mis au nombre de ceux qui avoient pénétré le plus avant dans les secrets de la nature, & qui en avoient mieux développé les mysteres par leurs recherches. *Copernic* s'appliqua aussi à l'étude de la Langue Grecque qu'il se rendit aussi familiere que la maternelle ; mais rien ne l'occupa davantage que les Mathématiques, & en particulier, l'Astronomie, pour laquelle il eut toujours un goût si décidé, qu'il n'abandonna jamais le plan qu'il s'étoit fait de travailler à sa perfection. Ce fut pour y mieux réussir, qu'il alla consulter les Savans de différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta fort long-tems à Bologne en Italie, pour profiter des lumieres de *Dominique Maria* ; il passa ensuite à Rome, où il enseigna lui-même les Mathématiques & compta plusieurs personnes illustres parmi ses disciples. De retour en son pays, il fut nommé à un Canonicat dans l'église de Warmie par Luc Watzelrod, son oncle maternel, qui en étoit Evêque ; & profitant du repos que cette place lui donnoit, il mit la derniere main à son livre *De motu octavæ sphæræ*, qu'il dédia au Pape Paul III, & que les Savans ont trouvé si curieux & si raisonnable, par le systême qu'il établit sur l'immobilité du soleil & le mouvement de la terre. On sait assez que cette opinion n'est pas nouvelle, & que *Philolaüs* & *Héraclide* de Pont en ont été les Auteurs, comme nous l'apprenons de *Plutarque*. Le Cardinal *De Cusa* a aussi agité & défendu ce systême quelque tems avant *Copernic*, mais celui-ci l'a mieux expliqué que personne ; & quoique la désobéissance de *Galilée* ait semblé soumettre cette hypothese aux censures du saint Siege, plusieurs Savans l'ont soutenue par des raisons très-solides.

Il est connu de tout le monde que *Galilée* fut déféré à l'Inquisition de Rome pour avoir embrassé le systême de *Copernic* ; on lui fit promettre en 1616

de ne le plus défendre, ni de vive voix, ni par écrit ; mais il ne tint pas parole. Il publia feize ans après fon dialogue fur les fyftêmes de *Ptolomée* & de *Copernic*, & il fut cité de nouveau à l'Inquifition qui le contraignit, par un décret du 21 Juin 1633, d'abjurer fon fyftême, comme une opinion non feulement hérétique dans la Foi, mais abfurde dans la Philofophie. Ce jugement contre une hypothefe qui a été prouvée depuis en tant de manieres, eft un témoignage de la force des préjugés qui dominent dans un fiecle plus que dans un autre. La vérité les diffipe peu-à-peu, & aujourd'hui les Inquifiteurs font trop fages & trop éclairés pour gêner la Philofophie, lorfqu'elle fe borne à des idées qui n'intéreffent point la Religion & la Morale.

Copernic mourut en Boheme, à la fuite d'une attaque d'apoplexie, le 24 Mai 1543, âgé de 70 ans. C'eft par fes Ecrits qu'il a mérité une place diftinguée parmi les Savans du XVI fiecle ; & pour que la mémoire de ce grand homme paffât à la poftérité la plus reculée, Martin Cromer, Evêque de Warmie, fit graver, en 1581, cette épitaphe fur fon tombeau :

R. D. NICOLAO COPERNICO

Artium & Medicinæ Doctori,

Canonico Warmienfi,

Præftanti Aftrologo & ejus difciplinæ Inftauratori,

MARTINUS CROMERUS EPISCOPUS WARMIENSIS

Honoris & ad pofteritatem memoriæ causâ pofuit.

M D LXXXI.

COPHON, Auteur qui nous feroit inconnu, s'il n'étoit cité par *Gilbert l'Anglois* & *Thomas de Garbo*, femble avoir vécu avant la fin du XIII fiecle. Il a écrit une defcription anatomique du porc, & un Traité *De Arte medendi* qui a paru à Haguenau en 1532, *in*-8, à Strasbourg en 1535, *in*-8, & à Venife en 1582, *in-folio*, avec le fupplément aux Ouvrages de *Méfué*.

Freind parle d'une méthode affez particuliere de fe purger, qui eft rapportée par *Cophon*. Elle confifte à faire manger de l'ellébore à un poulet pendant huit jours, à le tuer au bout de ce terme, & à le faire cuire dans l'eau, pour en prendre le bouillon en guife de purgatif. Suivant le même Hiftorien, *Cophon* a laiffé un petit Traité des purgatifs & des opiats ; mais il ne fait point mention de celui *De Arte medendi*, que *Manget* attribue à cet ancien Auteur d'après *Vander Linden*.

CORDE, (Maurice DE LA) dit CORDÆUS, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1559, étoit de Reims. Il a traduit quelques Ouvrages d'*Hippocrate* de Grec en Latin, & il y a joint des commentaires de fa façon, qui font travaillés avec affez de foin. Voici leurs titres :

Hippocratis Libellus de iis quæ virginibus accidunt. Parifiis, 1574, *in*-8.

Hippocratis Coi Libri prioris de morbis mulierum interpretatio & explicatio. Ibidem, 1585, *in-folio*.

Comme ce Médecin étoit Huguenot, il eut la témérité d'invectiver contre la Religion Catholique dans une harangue prononcée aux Ecoles de Médecine, & d'inviter le nouveau Docteur, dont il célébroit l'acte de réception, à se ranger de son parti. Cette insulte faite à la Faculté qui s'opposoit de toutes les forces à l'introduction du Calvinisme, mit *De la Corde* dans le cas d'être poursuivi criminellement au Châtelet. Il fut mis en prison & condamné à une espece d'amende honorable. Mais ce jugement fut adouci par le Parlement, sur la déclaration qu'il donna d'être résolu de professer à l'avenir la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Ceci se passa en 1569; & l'édit de pacification étant survenu au mois d'Août 1570, *De la Corde* fit profession ouverte du Calvinisme. Néanmoins lui & cinq autres Médecins, parmi lesquels on trouve *Nicolas Charton*, demeurerent exclus de la Faculté, malgré leurs instances auprès d'elle pour être réintégrés. On rejetta leurs demandes & on leur opposa les Lettres du Roi récemment obtenues par l'Université.

Toute mauvaise qu'étoit leur cause & le peu de droit qu'ils avoient d'en espérer un heureux succès, les circonstances du tems les favoriserent. La Cour, depuis la paix du mois d'Août 1570, affectoit de témoigner toute sorte de bienveillance aux Calvinistes, en vue, comme il parut par l'événement, de les faire tomber dans le piege. Les six Médecins Huguenots ayant donc présenté requête au Roi, obtinrent des lettres datées du 17 Mai 1571, qui cassoient les délibérations prises contre eux par la Faculté de Médecine, & leur accordoient la réhabilitation dans tous leurs droits, à l'exception de celui de faire des Leçons qu'elles ne leur interdisoient pas, mais dont elles les dispensoient. Il ne paroît cependant point qu'ils aient joui du bénéfice de ces lettres, puisque le dernier du mois d'Octobre 1573, la Faculté de Médecine refusoit encore de recevoir *Maurice De la Corde*, par la raison que le Recteur avoit défendu, dans une assemblée tenue aux Mathurins, qu'aucun des Médecins exclus pour cause de Religion ne fût rétabli sans que l'Université en fût instruite. Mais *De la Corde* tint bon & persista à demander son rétablissement. Après avoir comparu devant le tribunal du Recteur, il recourut au Parlement, dont il obtint, le 3 Août 1574, un arrêt qui ordonnoit l'exécution de celui de 1569. Cette affaire eut encore d'autres suites jusqu'en 1576, mais on ne peut dire si *De la Corde* fut enfin rétabli.

Je n'ai rapporté ce trait d'histoire que comme une preuve de l'attachement inviolable de l'Université de Paris à la Religion Catholique, & de l'attention de la Faculté de Médecine à exclure de son Corps tous ceux qui sont contraires à la foi dont elle fait profession. Les personnes qui voudront être plus instruites de tout ce qui a rapport à *Maurice De la Corde* & ses adhérens, pourront consulter l'Histoire de l'Université de Paris par M. *Crévier*, qui détaille fort au long les chicanes de ce Médecin dans le sixieme volume de cet Ouvrage. C'est dela que j'ai tiré ce que j'en dis dans cet article; mais je me fais en même tems un devoir d'avertir que je dois encore à M. *Crévier* bien d'autres particularités que j'ai insérées dans ce Dictionnaire.

CORDO. (Simon à) Voyez SIMON DE GENES.

CORDUS,

CORDUS, (Erycius) Médecin & Poëte que *Melchior Adam* appelle *Henricus Urbanus*, étoit de Simefufe, petit bourg dans la Heffe. Son pere avoit une famille de douze enfans & très-peu de biens; c'eft ce qui fit fentir à *Ericius* ou *Henri* qu'il n'avoit d'autre reffource que de chercher un établiffement avec le fecours de fon mérite. Il s'occupa fortement de ce projet qui ne lui réuflit pas mal. Il étudia dans les meilleures Univerfités d'Allemagne, & au fortir de ces écoles, il fe mit à inftruire la jeuneffe. La maniere dont il s'acquitta de cet emploi, lui fit honneur; car il nous refte encore une lettre qu'*Erafme* lui a écrite, pour lui témoigner la fatisfaction qu'il avoit de le voir occupé fi utilement.

Vers l'an 1512, *Cordus* paffa en Italie, où il fut difciple de *Nicolas Léonicene* & reçut le bonnet de Docteur en Médecine. Ce fut dans ce pays qu'il prit pour l'étude de la Botanique le goût qu'il conferva toute la vie. A fon retour en Allemagne, il enfeigna à Erfort & à Marpurg; mais en 1535 on l'appella à Brême, où il mourut le 24 Décembre 1538. Nous avons plufieurs Ouvrages de fa façon, qui dépofent en faveur du fuccès de fes études:

Traité de la fueur Angloife. Tubingue, 1529, *in*-4. Fribourg, 1529, *in*-8. Ces deux éditions font en Anglois & n'ont point l'air d'être originales.

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca in Latinos verfus redacta. Francofurti, 1532, *in*-8.

Botanologicon, five, colloquium de herbis. Coloniæ, 1534, *in*-8. *Parifiis*, 1551, *in*-16, avec les notes de *Valerius Cordus* fur *Diofcoride.*

De abufu Urofcopiæ conclufiones, earumdemque enarrationes adversùs mendaciffimos medicaftros qui imperitam plebeculam, vanâ fuâ urofcopiâ & medicatione, miferè bonis & vitâ fpoliant. Francofurti, 1546, *in*-8.

Judicium de herbis & medicamentis fimplicibus. Francofurti, 1549, *in-folio*, avec le *Diofcoride* publié par *Ryff.*

Traité de la pierre & de la pefte, en Allemand. Francfort, 1572, *in*-8.

Opera poëtica. Helmæftadii, 1614, *in*-8.

CORDUS, (Valerius) fils d'*Erycius*, s'eft acquis beaucoup de réputation par fon habileté & par fes Ouvrages. Il naquit à Simefufe le 18 Février 1515. Son pere l'éleva avec beaucoup de foin; il lui apprit les Langues favantes, lui donna du goût pour les Sciences & lui fit part de tout ce qu'il favoit lui-même. En fortant de cette école, il paffa à Wittemberg, où il fe diftingua, ainfi que dans plufieurs autres Univerfités. Mais comme fon pere lui avoit communiqué l'ardeur qui l'attachoit fi fortement à l'étude de la Botanique, la paflion qu'il prit pour cette Science fut couronnée de tant de fuccès, qu'il fe trouva bientôt en état d'expliquer *Diofcoride*. Non content des connoiffances qu'il avoit acquifes en Allemagne, il afpira à de plus grandes; & après avoir parcouru toutes les montagnes de fon pays, pour y chercher les plantes les plus curieufes, il entreprit le voyage d'Italie en 1542. Il s'arrêta affez long-tems à Padoue, à Pife, à Lucques, à Florence, & par-tout il trouva de juftes admirateurs de fon mérite. En 1544, un cheval lui donna un coup de pied à la jambe fur la route de Rome: fes amis lui confeillerent de s'arrêter à Sienne où cet accident lui étoit arrivé, mais comme la bleffure étoit légere, il ne voulut pas interrompre fon voyage. Il partit, & il arriva encore par malheur, qu'étant obligé de paffer

par des chemins extrêmement difficiles, où l'on ne pouvoit point aller à cheval sans danger, il mit pied à terre & fut obligé de marcher assez long-tems. Cet exercice violent enflamma sa blessure & lui donna la fievre. Il se fit transporter à Rome, où sa maladie augmenta à tel point, qu'il en mourut le 25 Septembre 1544, dans la vingt-neuvieme année de son âge. *Pierre Forest* attribue sa mort à une fievre causée par avoir bu de l'eau froide à contretems. Le corps de ce jeune Savant fut enterré dans l'église des Allemands de Sainte Marie *dell anima*, où l'on voit l'épitaphe que ses compatriotes firent graver sur son tombeau. Elle est conçue en ces termes :

D. O. M.
VALERIO CORDO SIMESUSIO,
ERICII,
Poëtæ & Medici Filio ;
Integritate, moribus, ingeniô, comitate,
Præstantissimorum Doctorum omnium administrationem merito,
Qui naturæ obscuritatem & herbarum vires adhuc adolescens senibus explicavit,
Cum expleri cognoscendi cupiditate non posset,
Perlustratâ Germaniâ Italiam adiit.
Venetiis in honore habitus,
Et Romam vix ingressus,
Crudelissimâ febre inter amicorum lacrymas,
Non recuperabili studiorum jacturâ,
Florente ævô extinguitur,
Annô ætatis suæ XXIX.
Homini optimè merito socii Germani pietatis ergò PP.
Annô salutis humanæ 1544, VI Kalend. Octobr. horâ quintâ noctis.

Ingeniô superest CORDUS, *mens ipsa recepta est*
Cœlô ; quod terra est maxima Roma tenet.

Les contemporains de *Valerius Cordus* ne se sont point bornés aux justes louanges qu'ils lui ont données dans cette inscription ; ils ont publié divers éloges pour célébrer sa mémoire & la faire passer à la postérité. Tel est le suivant :

Noscere Peonias herbas, viresque medendi,
Jam natura homini facta noverca negat.
Invidiosa Macri *rapuit monimenta vetustas :*
Nunc etiam Cordum *mors violenta tulit.*

Hunc extinctum igitur vitæ florentibus annis ,
Tam procul à patria , crimen Apollo tuum est.
Lilia sic violæque cadunt , absynthia florent ,
Quanta eheu ! rebus damna parata bonis.
Italia huic tumulum , tribuit Germania vitam ;
Qui poterat nasci clariùs , atque mori ?

Valerius Cordus doit être mis au nombre des restaurateurs de la Botanique. C'est avec la plus vive ardeur qu'il parcourut l'Allemagne & l'Italie , où il fit une ample moisson de plantes , dont plusieurs étoient encore inconnues de son tems. Il en donna d'excellentes descriptions dans les cinq livres de son Histoire des plantes ; que *Conrad Gesner* a mis au jour après la mort de l'Auteur. Les Ouvrages de *Cordus* sont intitulés : *Annotationes in Pedacii Dioscoridis Anazarbæi de materia medicâ libri quinque. Sylva rerum fossilium in Germania plurimarum , metallorum , lapidum & stirpium aliquot rariorum. De artificiosis extractionibus liber. Compositiones medicinales aliquot non vulgares. Epistola ad Andræam Aurifabrum de Trochiscorum Viperinorum adulteratione.* Toutes ces pieces , à l'exception de la derniere , se trouvent réunies dans l'édition de l'Histoire des plantes publiée à Zurich en 1561.

Dispensatorium Pharmacorum omnium quæ in usu potissimùm sunt. Noribergæ, 1535 , in-8. *Parisiis* , 1548 , in-12. *Antverpiæ* , 1568 , in-16 , avec les notes de *Coudenberg* & de *Matthias Lobel. Noribergæ* , 1592 , 1598 , 1612 , 1666 , *in-folio* , avec des augmentations qui sont dues aux Membres du College de Médecine de Nuremberg. *Lugduni* , 1599 ; *in*-12. *Lugduni Batavorum* , 1627 , 1652 , in-12 , avec les notes de *Coudenberg* & de *Lobel*.

Historiæ stirpium libri quatuor posthumi. Tiguri , 1561 , *in-folio* , par les soins de *Conrad Gesner* qui y a joint d'autres Ouvrages de l'Auteur , & même quelques-uns de sa propre composition. Il y a aussi une édition de Strasbourg de la même année , mais comme elle est parfaitement semblable à celle de Zurich , il est bien apparent qu'il n'y a rien de neuf que le titre. Tout le monde sait combien ces fourberies Typographiques sont communes.

Stirpium descriptionis liber quintus , quas in Italia sibi visas describit , in præcedentibus vel omninò intactas , vel parciùs descriptas , à morte præventus perficere non potuit. Argentorati , 1563 , *in-folio*. *Melchior Adam* parle d'un sixieme livre , mais il est demeuré en manuscrit.

De halosantho , seu , spermate cæti vulgò dicto liber. On le trouve dans l'Ouvrage de *Conrad Gesner* qui a paru à Zurich en 1566 , *in-octavo* , sous ce titre : *De omnium fossilium genere.*

CORELLA , (Alphonse DE) Navarrois qui vécut dans le XVI siecle , paroît avoir pris son nom du lieu de sa naissance. Il enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans l'Université d'Alcala de Hénarez , & passa ensuite à Tarazona , au royaume d'Aragon , où il écrivit la plupart des Ouvrages qu'on a de lui :

Secretos de Filosophia , Astrologia , y Medicinas , y de las quatro Mathema-

ticas ciencias divididos en cinco quinquagenas de preguntas. Valladolid, 1546, *in-folio.* Saragoce, 1547, *in-folio.*

Enchiridion, seu, Methodus Medicinæ. Cæsaraugustæ, 1549, *in-12. Valentiæ*, 1581, *in-16.*

De arte curativa Libri IV. Stellæ Navarrorum, 1555, *in-8.*

Naturæ querimonia. Cæsaraugustæ, 1564, *in-8.*

Annotationes in omnia Galeni Opera. Ibidem, 1565, *in-folio. Matriti*, 1582, *in-4.*

De natura Venæ. Cæsaraugustæ, 1573, in-8.

De febre maligna & placitis Galeni. Cæsaraugustæ, 1574, *in-8.*

De morbo pustulato Liber unus. Valentiæ, 1581, *in-4.*

Catalogus Auctorum, qui post Galeni ævum, & Hippocrati & Galeno contradixerunt. Ibidem, 1589, *in-12.*

CORNACHINI, (Thomas) célebre Médecin & Professeur à Pise, étoit d'Arezzo dans la Toscane. Il mourut avant l'an 1605; car *Marc* & *Horace* ses fils, tous deux Médecins, se chargerent de publier l'Ouvrage qu'il avoit écrit sous ce titre :

Tabulæ Medicæ, in quibus ea ferè omnia quæ à principibus Medicis Græcis, Arabibus & Latinis de curationis apparatu, Capitis ac Thoracis morbis, febribus, pulsibus, urinis, scripta sparsim reperiuntur, methodò adeò absolutâ collecta sunt, ut & illa & loci undè sunt hausta, sub unum cadant oculorum obtutum. Additæ sunt ejusdem in plerasque tabulas adnotationes. Patavii, 1605, *in-fol. Venetiis*, 1607, *in-fol.* Le titre seul fait voir que l'Auteur a mis peu de choses du sien dans cet Ouvrage; mais il a rendu justice à ceux dont il en a tiré la matiere.

Marc Cornachini enseigna la Médecine à Pise au commencement du XVII siecle. Il est fort connu par la poudre purgative qui porte son nom; il n'en est cependant point l'inventeur, car il dit lui-même, dans la Préface de son Traité intitulé : *Methodus*, que c'est au Comte de Warwich, Anglois, qu'en appartient la découverte. On a de ce Médecin :

De hominis generatione. De vino & aquâ, Balneisque Pisanis. Francofurti, 1607, *in-folio*, avec les Commentaires de *Jérôme Mercuriali* sur *Hippocrate.*

Methodus quâ omnes humani corporis affectiones, ab humoribus copiâ vel qualitate peccantibus genitæ, tutò, citò & jucundè curantur. Florentiæ, 1619, *in-4. Basileæ*, 1620, *in-8. Francofurti*, 1628, *in-8. Genevæ*, 1647, *in-8*, avec la *Praxis Chymiatrica* d'*Hartmann.* Son principal objet, en publiant cet Ouvrage, fut de préconiser les vertus de la poudre appellée aujourd'hui *Cornachine*, *de Warwich* ou *de tribus.*

CORNARIUS (Jean) naquit en 1500 à Zwickaw, petite ville du cercle de la Haute-Saxe dans le Woigtland. Au rapport de M. *de Haller*, il s'appelloit *Haguenbot* ou *Hanbutt*; mais son maître lui fit changer de nom pour prendre celui de *Cornarius.* Comme il étoit d'une complexion foible & sujette aux maladies, il voulut apprendre l'Art de les guérir; à cet effet, il commença par étudier les Langues Latine & Grecque, & passa ensuite dans les Ecoles de Médecine où il fit tant de progrès, qu'après avoir pris le titre de Licencié à Wittemberg

en 1523, il alla recevoir celui de Docteur en Italie. *Cornarius* vit avec peine que les Profeſſeurs de ſon tems n'enſeignoient que la doctrine d'*Avicenne*, de *Rhaſès* & des autres Médecins Arabes; il remarqua même que la préférence qu'ils donnoient à ces Auteurs, provenoit moins de l'aveugle attachement qu'ils avoient à leurs Ouvrages, que de leur négligence à ſe procurer ceux des Grecs, qu'ils ne connoiſſoient que ſur la réputation où ils étoient ailleurs. Il n'y avoit ni exemplaire, ni verſion de ceux-ci en Allemagne; il s'étoit inutilement donné la peine de les y chercher; c'eſt pourquoi il prit la réſolution de mettre tout en œuvre pour ſe procurer les éditions originales des Médecins Grecs, dans l'intention de les traduire en Latin. Il les chercha en Flandre, en Angleterre & en France, mais il y perdit ſes peines; il fut plus heureux à Bâle, où ils avoient été apportés d'Italie. La découverte de ce tréſor le charma tellement, qu'il s'arrêta pendant toute une année dans cette ville, pour jouir à l'aiſe d'un bien qu'il avoit ſouhaité avec tant d'ardeur & cherché avec tant de dépenſe.

Il retourna en Allemagne avec ce tréſor plus précieux pour lui que l'or même, & d'abord après ſon arrivée, il ſe mit à traduire les Œuvres d'*Hippocrate* en Latin. Cette entrepriſe lui coûta quinze ans de travail. Sa verſion, qui parut à Bâle en 1543, *in-folio*, eſt dédiée aux Seigneurs d'Ausbourg qui récompenſerent de cent écus d'or l'honneur qu'il leur avoit fait. Il mit auſſi en Latin *Aëtius*, *Paul* d'Egine, & la plupart des anciens Médecins & Philoſophes, avec quelques Saints Peres. On ne doit pas s'étonner de ce que tant d'Ouvrages ſoient ſortis de ſa plume; ce ne ſont point ſeulement les traductions que *Cornarius* a publiées qui prouvent combien il étoit laborieux, mais encore les Traités que nous avons de ſa compoſition. Tels ſont:

Univerſæ rei medicæ Epigraphe, ſeu enumeratio. Baſilcæ, 1529, 1534, *in-4*, 1551, *in-8*.

De rectis Medicinæ ſtudiis amplectendis, oratio. Marpurgi, 1543, *in-8*.

Hippocrates, ſive, Doctor verus, oratio. Baſileæ, 1543, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Hippocrate* de ſa traduction. *Ibidem*, 1556, *in-8*.

De utriuſque alimenti receptaculis diſſertatio. Baſileæ, 1544, *in-8*, avec les livres de Phyſionomie d'*Adamantius* le Sophiſte qu'il a mis en Latin.

De conviviorum veterum Græcorum, & hôc tempore, Germanorum ritibus, moribus & ſermonibus. Item *De amoris præſtantiâ & de Platonis ac Xenophontis diſſenſione libellus. Baſileæ*, 1548, *in-4*.

De Peſte libri duo. Ibidem, 1551, *in-8*.

De Podagræ laudibus, oratio. Patavii, 1553, *in-8*.

Medicina ſive Medicus, liber unus. Baſileæ, 1556, 1568, *in-8*.

In dictum Hippocratis: vita brevis, Ars longa, oratio. Jenæ, 1557, *in-8*.

Le travail du cabinet n'empêcha pas *Cornarius* de pratiquer la Médecine; il la fit avec réputation à Zwickaw, à Francfort ſur le Mein, à Marpurg, à Northauſen & à Jene. Ce fut dans cette derniere ville qu'il mourut; une attaque d'Apoplexie l'enleva de ce monde le 16 Mars 1558, dans la 58me. année de ſon âge. Il laiſſa deux fils, Docteurs en Médecine, dont l'un nommé *Diomede*, natif de Zwickaw, fut Profeſſeur en l'Univerſité de Vienne & Médecin de l'Empereur Maximilien II qui l'ennoblit. On a de lui:

Consiliorum medicinalium Tractatus. Additæ sunt observationum medicinalium annotatæ præmeditationes. Item *Historiæ admirandæ raræ, & orationes quædam ab eo habitæ. Lipsiæ*, 1595, 1599, *in-4.*

Il faut remarquer, au sujet de *Jean Cornarius*, que ses traductions, n'ont pas été également estimées de tout le monde. Quelques Médecins ont même prétendu qu'elles sont très-imparfaites, soit parce que l'Auteur n'étoit pas assez savant dans la Langue Grecque, soit à cause qu'il ne s'étoit pas attaché à la pureté de la Langue Latine, autant qu'il le devoit. C'est *Léonard Fuchsius* qui lui a fait ce reproche ; & *Cornarius* en fut si vivement piqué, que, pour se venger de son adversaire, il lâcha contre lui un Ecrit intitulé : *Vulpecula excoriata*, qui fut imprimé à Francfort en 1543, *in-4.* Il y fait allusion au nom de *Fuch*, qui en Allemand veut dire renard. Celui-ci répondit à cet Ouvrage par un autre qui parut sous le titre de *Cornarius furens.* Il jetta effectivement *Cornarius* dans une telle furie, qu'il publia à Francfort en 1545, *in-quarto*, une Satyre intitulée : *Nitra ac brabyla pro vulpecula excoriatâ asservandâ.* C'est ainsi que les hommes s'oublient ; quelque grands qu'ils soient d'ailleurs, l'aigreur & l'emportement qu'ils mettent dans leurs querelles littéraires, ne buttent qu'à les avilir aux yeux du public impartial.

CORNARO, (Louis) que *Manget* & d'autres Bibliographes semblent distinguer d'*Aloysius Cornarus* & d'*Aloysius Cornelius*, n'en est pas moins connu sous ces différens noms. Il est dit, dans l'Histoire de l'Université de Padoue, qu'il naquit à Venise dans l'illustre famille des *Cornaro*, mais qu'il n'étoit point légitime. Il se rendit vers l'an 1465 à Padoue, où il apprit les Lettres Humaines, & s'appliqua ensuite à différentes Sciences qu'il aima avec assez d'ardeur, quoiqu'il n'eût excellé dans aucune, parce que la délicatesse de son tempérament l'obligea toujours à se modérer dans l'étude. Il avoit à peine vingt-cinq ans, qu'il menaça de succomber sous le poids de différentes maladies dont il fut attaqué. La Médecine ne put lui procurer le moindre soulagement, quoiqu'il s'y fût livré jusqu'à l'âge de quarante ans. Voyant donc que toutes les drogues lui étoient inutiles, il fut lui-même son Médecin, & se prescrivit le genre de vie le plus sobre & le plus sévere. Il fixa le poids de ses alimens à douze onces, & celui de sa boisson à quatorze onces par jour. Ce régime le fortifia au point qu'il songea à se marier ; il épousa à Udino *Véronique Spilemberg* avec laquelle il vécut quelque tems sans enfant, mais dont il eut enfin une fille qu'il donna en mariage à Jean Cornaro, noble Vénitien. *Louis* passa le reste de ses jours sans aucune atteinte de maladie ; la vieillesse fut la seule qu'il éprouva. Il mourut à Padoue le 26 Avril 1566, âgé de cent & plusieurs années. On a de lui un Ouvrage en Italien qui a été traduit en plusieurs Langues. L'original est intitulé :

Overo Discorsi della vita sobria. Padoue, 1558, 1619, 1699, *in-8.* Venise, 1666, *in-8.*

De vita sobriâ. Patavii, 1561, *in-8.*

Tractatus de vitæ sobriæ commodis. Antverpiæ, 1622, *in-8*, avec l'*Hygiasticum* de *Lessius* qui en est le Traducteur. *Molshemii*, 1670, *in-12.*

Le Régime de vivre pour la conservation de la santé du corps & de l'ame. Paris,

1646, *in-8*, par *Sébastien Hardy*, d'après la version Latine de *Lessius*.

De la Sobriété & de ses avantages. Traduction nouvelle avec des notes, par *de la Bonnodiere*. Paris, 1701, *in-12*.

Encore en François. Amsterdam, 1703, *in-12*. Leyde, 1724, *in-8*.

En Anglois. Londres, 1722, 1725, *in-8*.

On publia à Paris en 1702, *in-12*, un Ouvrage sous le titre d'*Anticornaro*, ou remarques critiques sur le Traité de la vie sobre de *Louis Cornaro*. On trouva que son régime de vivre étoit trop rigide & trop austere ; il peut l'être pour plusieurs personnes ; mais ce qui fait l'apologie de l'Ouvrage de ce Seigneur Vénitien, c'est que ce régime étoit convenable à sa complexion. Il pratiqua les conseils qu'il donne avec tant de succès, que pendant une vie longue, il fut sain de corps & d'esprit jusqu'à la fin de ses jours. Son régime, qu'il avoit d'abord fixé à douze onces de nourriture pendant vingt-quatre heures, ne monta jamais au delà de quatorze ; & ce fut pour l'avoir poussé une fois jusqu'à seize, qu'il tomba dans une maladie dangereuse. Rare exemple de délicatesse & de sobriété : il est peu de personnes qui voudroient acheter la santé à ce prix. Il est même passé en proverbe : *Qui medicè vivit, miserè vivit*. J'avoue que c'est vivre misérablement ; mais c'est vivre, & souvent ce n'est qu'ainsi que les constitutions valétudinaires peuvent subsister.

CORNAX, (Matthias) Médecin natif de la Meldola, petite place d'Italie dans la Romagne, étudia à Venise sous *Nicolas Massa*. Il enseigna lui-même dans cette ville, où il s'acquit de la réputation vers le milieu du XVI siecle, & composa des Ouvrages qui sont preuve de son goût pour l'observation.

Historia quinquennis ferè gestationis in utero, & quomodò infans semiputridus resectâ alvô exemptus sit, & mater curata evaserit. Venetiis, 1550, *in-4*. Il y parle d'une opération Césarienne, qui consista à aggrandir la plaie qui s'étoit déja formée auprès de l'ombilic, & par laquelle il s'étoit écoulé une grande quantité de matiere purulente, avec quelques fragmens osseux. Cette histoire est suivie d'une seconde qui regarde la même femme. Elle étoit encore devenue enceinte, & avoit porté son fruit jusqu'au terme de l'accouchement ; mais elle mourut à la suite de la nouvelle opération Césarienne qu'on fut obligé de pratiquer pour extraire son enfant.

Medicæ consultationis apud ægrotos secundùm artem & experientiam salubriter instituendæ enchiridion, libellus unus pro multis. Basileæ, 1564, *in-8*.

CORNELIUS. (Thomas) Voyez CONSENTINUS.

CORNUTI, (Jacques-Philippe) de Paris, prit le bonnet de Docteur en Médecine dans la Faculté de sa ville natale. M. *Baron* met son acte au 19 Octobre 1626, & parle encore de *George Cornuti* natif de Lyon, qui fut choisi Doyen de la même Faculté en Novembre 1608 & continué en 1609, ainsi que d'un autre *George Cornuti* natif de Paris & Docteur en 1612.

Jacques-Philippe Cornuti est le seul dont on connoît quelques Ouvrages. Ils sont intitulés :

Canadensium plantarum, aliarumque nondum editarum Historia. Parisiis, 1635, 1651, *in-4*.

Enchiridion Botanicum Parisiense, continens indicem plantarum quæ in pagis, sylvis, pratis & montosis juxtà Parisios locis nascuntur. Parisiis, 1635, *in-4*. Cet Ouvrage est à la suite du précédent. *Ray* s'en est servi dans son catalogue des plantes de l'Europe.

CORTE dit CURTIUS (Barthélémi) naquit en 1666 à Milan dans une famille noble. Il embrassa la profession de Médecin par goût, & l'exerça avec d'autant plus de désintéressement, que l'état d'aisance, dont il jouissoit, l'avoit mis dans le cas de se passer du profit qu'il auroit pu retirer de ses talens. Il s'attacha particulierement au soulagement des pauvres qu'il aida autant de sa bourse que de ses conseils; sa charité envers eux étoit active, compatissante & généreuse. Mais comme l'esprit de piété l'animoit dans toutes ses actions, il forma le dessein de passer la vie dans un carême perpétuel; & pour cacher aux yeux du public le motif de pénitence qui lui avoit fait prendre ce parti, il le colora du prétexte de sa santé qui s'accommodoit mieux du régime maigre que du gras. *Corte* fut d'ailleurs extrêmement laborieux; il s'occupa non seulement de l'étude de sa profession, mais encore de l'Histoire & de la Philosophie; il écrivit même différens Ouvrages qui lui ont mérité l'estime des Savans. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Lettera nella quale si dinota da qual tempo probabilmente s'infonde nel feto anima ragionevole. Milan, 1702, *in-8*. Le tems auquel le fœtus reçoit l'ame raisonnable, est le sujet de cette lettre.

Riflessioni sopra alcune opposizioni addutte contro del Salasso. Milan, 1713, *in-8*. Il combat les raisons que les adversaires de la saignée ont coutume d'apporter contre l'usage de ce puissant remede.

Osservationi sopra la relazione fatta del suo opuscolo, intitolato: Riflessioni &c. Milan, 1714, *in-8*. Il continue de défendre la saignée & de résoudre les nouvelles objections qu'on avoit faites contre elle.

Notizie istoriche intorno a Medici scrittori Milanesi, & a principali ritrovamenti fatti in Medicina de gl'Italiani. Milan, 1718, *in-4*. C'est un abrégé de la vie des Médecins Italiens, spécialement de Milan & de Pavie, dans lequel il est parlé de leur naissance, de leur mort, de leur épitaphe, & de leurs principales découvertes. *Lazare-Augustin Cotta* & *Jean de Sitonis* ont fait des additions à cet Ouvrage, qu'ils ont augmenté d'un catalogue des Médecins de Milan du XV siecle.

Lettera intorno all' aria & vermicivoli se cagioni della peste. Milan, 1720, *in-8*. Il s'attache à discuter la question, si c'est à l'air ou aux vermisseaux qu'il faut attribuer la cause de la peste.

Lettera apologetica intorno a gli effluvii, si organici, o inorganici, cagioni della peste. Milan, 1721, *in-8*. Cette lettre roule sur la nature du miasme qui engendre la peste.

CORTES, (Pierre) Médecin & Astronome du XVII siecle, étoit de Naples. Cette derniere qualité contribua beaucoup à sa réputation; c'étoit alors un

mérite

mérite de plus pour s'attirer la confiance du public. Alphonſe Henriquez de Cabrera, Amiral de Caſtille, lui donna la ſienne tout le tems qu'il fut revêtu de la Vice-Royauté de Naples & de Sicile. On a les Ouvrages ſuivans de la façon de *Cortes* :

De diebus decretoriis Tractatus. Panormi, 1642, *in-4.*

Diſcurſus aſtronomicus noviſſimus. Ibidem, 1642, *in-4.*

Diſcurſus duplex, alter circa excellentiam Aſtronomiæ in ſalvandis apparentiis cœleſtibus, alter circa neceſſitatem ejus ad medicam facultatem. Neapoli, 1645, *in-4.*

CORTESI (Jean-Baptiſte) naquit en 1554 à Bologne, d'honnêtes parens qui, au ſortir de l'enfance, le mirent dans la boutique d'un Barbier, où il s'occupa de la profeſſion de ſon maître juſqu'au delà de l'adoleſcence. Il paſſa alors à l'Hôpital de Sainte Marie de la mort & ſe chargea du ſoin de raſer les pauvres qui s'y rendoient; mais comme il ſentit bientôt qu'il étoit fait pour quelque choſe de plus grand, il conçut le deſſein de s'appliquer un jour à la Médecine. Pour s'en rendre capable, il employa ſes heures de loiſir à l'étude de la Langue Latine, & enſuite à celle de la Philoſophie, dans leſquelles il fit des progrès ſurprenans. Il s'exerça encore à la diſſection ſous le célebre *Aldobrandi*; & profitant de ces avances, il les mit ſi bien à profit pendant ſon cours de Médecine, qu'ayant obtenu le bonnet de Docteur, on le jugea capable d'enſeigner publiquement dans les écoles de Bologne. Il y remplit la Chaire de Médecine & d'Anatomie pendant quinze ans, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1598; l'année ſuivante, il paſſa à Meſſine, où il occupa la premiere Chaire pendant trente cinq. Ce terme dut lui paroître bien long par rapport au goût qu'il avoit pour la diſſection; car il ſe plaint, dans ſes Ouvrages, de n'avoir pu obtenir que deux ou trois cadavres pendant tout ce tems, & d'avoir ainſi manqué de reſſource pour continuer ſes recherches ſur la ſtructure du corps humain. En 1622, il fut décoré du titre de Comte Palatin; honneur qu'on lui accorda ſans l'avoir ſollicité; & qu'il ne dut qu'à l'eſtime qu'on faiſoit de ſon mérite. Il avançoit en âge, & il n'étoit pas moins actif à remplir les devoirs de ſa Chaire; il remplit même ceux de la pratique ſi long-tems, qu'étant allé en 1636 à Reggio dans la Calabre, à cinq lieues de Meſſine, pour y voir un malade de diſtinction, la mort l'y ſurprit dans ſa 82me. année.

Quelques hiſtoriens ont écrit que *Corteſi* avoit été rappellé de Meſſine à Bologne, & qu'il avoit enſeigné dans les écoles de cette ville juſqu'en 1634 qui fut la derniere année de ſa vie. Mais on a vu ci-devant que ce Médecin approchoit de l'âge de trente ans, lorſqu'il commença d'enſeigner à Bologne; il y paſſa quinze années dans cet exercice, & trente-cinq autres à Meſſine; tellement qu'il auroit touché à ſa quatre-vingtieme, quand il ſeroit revenu à Bologne pour y remplir la Chaire qu'on lui avoit donnée. Peut-on croire qu'à cet âge, *Corteſi* ait voulu quitter le poſte honorable qu'il occupoit à Meſſine, pour en accepter un autre? *Orlandi* aſſure le contraire & dit qu'il mourut en 1636 à Reggio dans la Calabre. Suivons un moment l'Auteur de la lettre à M. *Fréron* au ſujet de l'hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, & nous verrons qu'il ne fut jamais queſtion de rappeller *Corteſi* à Bologne pour lui donner

une place de professeur dans la fameuse Université de cette ville. « La haute » réputation de *Cortesi* fit une impression vive sur l'esprit des Docteurs en Philosophie & en Médecine de Bologne, lesquels lui écrivirent à Messine pour » lui faire savoir qu'ils l'aggrégeoient à leur Corps ; faveur que jamais il n'auroit » pu obtenir, à cause de la bassesse de son extraction, & parce que d'ailleurs » un de ses proches parens demandoit l'aumône. « C'est d'après *Ghilini* que parle l'Auteur de la lettre à M. *Fréron*; il poursuit ainsi : « Ces paroles de *Ghilini* sont » remarquables : elles nous donnent à entendre 1°. que *Cortesi* n'étoit pas d'abord » Membre du College des Médecins de Bologne, bien qu'il fut Docteur en » Médecine, & qu'il ait enseigné *ex cathedra* dans cette ville durant quinze » ans : 2°. que les Lecteurs & Professeurs publics en Médecine & en Anatomie » font un Corps distinct de celui du College, en quoi il paroît ressembler au Corps » des Lecteurs & Professeurs du College Royal de France que le Roi nomme, » & non pas l'Université, ni aucune des Facultés. » Il y a à Louvain un exemple encore plus sensible de cette distinction; on y voit de simples Licenciés, des Docteurs même qui enseignent publiquement, mais ils ne sont point nécessairement du Corps qu'on y appelle le *Strict College*. Cet exemple n'est pas rare dans les Facultés de Théologie & de Droit; & s'il l'est plus dans celle de Médecine par rapport aux Docteurs, c'est que le nombre en est moins considérable.

Je reviens maintenant aux Ouvrages de *Cortesi*, & par-là je finis l'Article qui le regarde :

Consultatio & Curatio pro Ferdinando Matuti Steatoma ulceratum à dextri femoris internâ regione, marsupii in modum pendens, patiente. Messanæ, 1614, *in-folio*.

Miscellaneorum Medicinalium Decades denæ, in quibus pulcherrima ac utilissima quæque, ad Anatomen, Chirurgiam, & totius ferè Medicinæ Theoriam & Praxim spectantia, sparsim quidem, sed jucundissimò ordine continentur. Messanæ, 1625, *in-folio*. Ce fut à la sollicitation de *Gaspar Bartholin* qu'il publia cet Ouvrage qu'il conservoit dans son Cabinet depuis l'an 1585 ; il l'avoit conséquemment écrit pendant qu'il enseignoit à Bologne. On y trouve plusieurs figures du cerveau. Dans la troisieme Décade, il parle de la méthode adoptée par *Tagliacozzo* pour réparer les défauts du nez, des levres & des oreilles, & cite *Pierre Boiani* comme auteur de cette méthode ; il ajoute que lorsqu'il passa à Tropea vers 1599 pour se rendre à Messine, il n'y avoit plus alors dans cette ville aucun des descendans de *Boiani* qui se mêlassent de cet Art. Dans la septieme Décade, il traite de la cure des fievres ; dans la huitieme, de l'antimoine, de la racine de Méchoacan, de la manne, du petit lait, des syrops laxatifs, de l'huile de vitriol & du Bézoar. Dans la neuvieme Décade, il s'étend sur les avantages qu'il y a de se faire raser la tête, sur les cauteres au finciput, & sur les vertus du crâne humain pour la guérison de l'épilepsie. Dans la dixieme, il parle de la saignée & de la purgation par rapport aux maladies des femmes en couches.

Pharmacopœa seu Antidotarium Messanense. Messanæ, 1629, *in-folio*.

Practicæ Medicinæ partes tres. Messanæ, 1631, 1635, *in-folio*.

Tractatus de vulneribus capitis. Ibidem, 1632, in-4.

In universam Chirurgiam absoluta Institutio. Ibidem, 1633, in-4. Ce Traité, quoique volumineux, contient peu de faits intéressans, au rapport de M. *Portal* qui ajoute que les explications sont prodiguées & les observations peu communes. M. *De Haller* donne aussi son jugement sur les Ouvrages de *Cortési*, il en parle même assez favorablement ; il dit en général : *Amo legere boni senis scripta, & passim inde aliqua utilia disco.* Les Ouvrages qui plaisent à un tel homme & qui lui apprennent des choses utiles, doivent être mis au rang des bons Livres.

CORTUSUS, (Jacques-Antoine) Professeur de Botanique à Padoue, remplaça *Guilandin* en 1590, & mourut en 1593. Il a donné la description du Jardin de cette ville, sous ce titre :

L'Horto de i semplici di Padova, ove si vede la forma di tutta la pianta, con le sue misure & indi i suoi partimenti. Venise, 1591, in-12, avec le Catalogue des plantes qui se trouvoient en 1581 dans ce Jardin. *Jean-George Schenck* a publié cet Ouvrage à Francfort en 1608, in-8, avec les *Conjectanea Synonymica plantarum* de *Melchior Guilandin*.

COS. (Médecins de l'isle de) Cette isle fut anciennement célebre par l'Ecole qu'on y tint ; mais les sujets qui en sont sortis, paroissent avoir été fort attachés à l'Empirisme. On ne voit pas qu'ils se soient appliqués à raisonner ; & comme c'étoit sur la seule observation qu'ils fondoient leur pratique, ils ne songeoient pas même à rendre raison de leurs pronostics. *Hippocrate* a été du nombre de ces Médecins, mais il est allé bien plus loin qu'aucun d'eux ; on croit cependant que les *Prénotions Coaques*, dont on a fait honneur à ce Chef de la Médecine, ne lui appartiennent pas, & que ce sont les Médecins de l'isle de Cos qui ont formé cet Ouvrage du recueil de leurs Observations.

COS, (Le Temple de) dans lequel on rendoit un culte religieux à *Esculape*, fut un de ces endroits, où les pratiques mystérieuses envers la Divinité Tutélaire étoient souvent alliées à l'exercice de la Médecine. On y voyoit quantité de tableaux sur lesquels étoient écrits les remedes que le Dieu avoit indiqués aux malades qui avoient eu recours à lui. Cette marque de reconnoissance faisoit une partie du culte de la Divinité de qui on avoit obtenu la guérison ; c'étoit la coutume que les convalescens fissent attacher ces tableaux aux murailles de son Temple. Ils les y faisoient pendre, non seulement par devoir, mais encore par humanité, afin que les remedes, dont ils s'étoient servis, pussent être mis en usage par ceux qui auroient les mêmes maladies.

Ce Temple fut brûlé du tems d'*Hippocrate* ; mais avant cet incendie, il avoit copié ce qui étoit écrit sur les tableaux. C'est pour cette raison qu'on a accusé ce Médecin d'avoir été lui-même l'incendiaire. Son dessein fut, dit-on, de s'approprier les connoissances qu'il avoit tirées des Inscriptions :

dont les murailles du Temple se trouvoient chargées : mais il y a longtems qu'on a lavé sa mémoire de cet odieux reproche. Le Temple de Cos fut ensuite rebâti, & il subsistoit encore au commencement du premier siecle de l'Ere Chrétienne, du tems de *Strabon* qui en parle dans le seul Ouvrage qui nous reste de lui, qui est une Géographie en XVII Livres.

COSCHWITZ, (George-Daniel) Docteur en Médecine & Professeur de l'Université de Hall en Saxe, fut reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature au commencement de ce siecle. Il s'est fait assez de réputation par ses Ouvrages; mais il s'en est fait davantage par une Dissertation qu'il a publiée à Hall en 1724, pour annoncer la découverte d'un nouveau conduit salivaire. Il prétend qu'il est formé par de petits canaux excréteurs de la glande sublinguale & sous-maxillaire, qui se réunissent en un seul tronc de chaque côté. *Coschwitz* entre dans de longs détails pour donner du poids à sa découverte; cependant il n'a pu séduire de célebres Anatomistes qui n'ont rien apperçu de pareil à ce qu'il a décrit. M. *Haller*, entr'autres, a combattu l'existence de ce conduit dans la Dissertation qu'il a soutenue à Tubingue en 1725, sous la Présidence de M. *Duvernoi*, & qu'il a prise pour sa these inaugurale à Leyde en 1727. Mais notre Médecin ne s'est point rendu aux raisons qu'on lui a opposées dans cet écrit; il en a publié un second pour appuyer ce qu'il avoit déja avancé, sous le titre de *Continuatio observationum de ductu salivali*. Hall, 1729, *in*-4. On a de lui plusieurs autres Dissertations Académiques; on a même un Corps entier de Médecine, qui a paru en deux volumes sous ces titres :

Organismus & Mechanismus in homine vivo obvius & stabilitus, seu, hominis vivi consideratio Physiologica. Lipsiæ, 1725, *in*-4.

Organismi & Mechanismi pars secunda, seu, hominis vivi consideratio Pathologica. Ibidem, 1728, *in*-4. Cet Ouvrage est frappé au coin de la doctrine de *Stahl*.

COSTA, (Christophe à) dont le nom s'écrit encore ACOSTA, naquit en Afrique d'un pere Portugais, & vécut dans le XVI siecle. Etant passé en Asie pour examiner les drogues qu'on en tire à l'usage de la Médecine, il fut arrêté par des Corsaires qui le conduisirent en esclavage, & il souffrit les traitemens les plus durs. Il trouva enfin le moyen d'en sortir; mais comme il oublia bientôt les dangers qu'il avoit courus, il s'exposa à de nouveaux, & se mit encore à voyager. Ce ne fut qu'après de longues courses qu'il vint s'établir à Burgos en Espagne, où il exerça la Médecine jusques vers la fin de sa vie. *Haller* n'en parle cependant point comme d'un Médecin; il le regarde comme un Chirurgien assez ignorant : *Indoctus fuit Chirurgus*. Ce sont les termes dont il se sert dans ses notes sur la méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*. Quoiqu'il en soit, *Acosta* se retira sur la fin de ses jours dans un couvent de la ville de Burgos, pour y suivre l'attrait qui le portoit à embrasser la vie solitaire. Il la goûta d'autant mieux, qu'après avoir erré la plus grande partie de sa vie, il étoit bien aise de jouir de lui-même, pour mettre un intervalle entre le monde & l'éternité. Ses Ouvrages, qui sont écrits en Espagnol, traitent de la vie solitaire & religieuse, de l'amour divin & humain. Les Bibliographes

parlent encore d'un livre à l'ufage des femmes, dédié à Catherine d'Autriche; de la relation de fes voyages aux Indes orientales : mais le Traité qui nous intéreffe le plus, eft celui qui a paru à Burgos en 1578, *in-4*, fous le titre de *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias Orientales, con fus plantas.* Il a été imprimé en Italien à Venife en 1585, *in-4*, & en François à Lyon en 1619, *in-8*. *Charles l'Efclufe*, Médecin natif d'Arras, a mis cet Ouvrage en Latin, après l'avoir réduit en abrégé. Il fe trouve au neuvieme livre des Exotiques imprimé à Anvers en 1582, *in-8*; mais on l'a féparément, & l'édition a paru dans la même ville en 1593. *L'Efclufe* ne s'eft proprement fervi que du fonds de l'Ouvrage d'*Acofta*; car il en a rejetté les figures comme inutiles & peu reffemblantes aux plantes qu'elles défignent.

Manget parle d'un diftique qu'on voyoit à Compoftelle au fujet de notre Auteur :

Africa te genuit, te fertilis Afia pavit,
Te nunc Europa, Doctor Acofta, *tenet.*

Les Bibliographes citent plufieurs autres perfonnages du même nom. On a de *Jean Cofta* un Ouvrage imprimé à Venife en 1565, *in-4*, fous le titre de *Liber de venarum Meferaïcarum ufu. Jofeph à Cofta*, Jéfuite fuivant *Séguier*, eft Auteur d'un Traité intitulé : *Hiftoria naturalis & moralis Indiæ & de natura novi orbis. Salmanticæ*, 1589, 1595, *in-8*. Il a paru en Efpagnol, Séville, 1590, *in-4*; Barcelone, 1591, *in-12*; Madrid, 1608, *in-8* : en Italien, Venife, 1596, *in-4* : en François, Paris, 1598, 1616, *in-8* : en Anglois, Londres, 1604, *in-4* : en Hollandois, Amfterdam, 1624, *in-4*. Cet Auteur eft affez vrai dans fes defcriptions, & il mérite d'être lu pour les lumieres qu'il a répandues fur la Médecine & la Botanique. *Théodore de Bry* a fait tant de cas de cet Ouvrage, qu'il l'a inféré dans fa collection de voyages. *Nonnius da Cofta*, Portugais qui prit le bonnet de Docteur en Médecine, a écrit : *De quadruplici hominis ortu & de re medicâ. Patavii*, 1594, *in-4*.

COSTÆUS (Jean) étoit François, fuivant *Douglas*; mais c'eft une erreur. *Schenck* le dit natif de Lauden en Franconie, *Laudenfis*; il eft cependant également probable qu'il étoit de Lodi dans le Milanez, *Laus Pompeianus*, ainfi que l'affure *Séguier* dans fa Bibliotheque Botanique.

Coftæus enfeigna la Médecine à Turin, & enfuite à Bologne où il remplit la premiere Chaire depuis 1581 jufqu'en 1603, qui eft l'année de fa mort. Il a écrit :

In Joannis Mefuæ fimplicia & compofita annotationes. Taurini, 1578, *in-4*. On trouve encore ces commentaires dans quelques éditions des Ouvrages de *Méfué*; mais ils ne méritent guere d'eftime, car ils font remplis de foibles raifonnemens.

De univerfali ftirpium naturâ Libri duo. Auguftæ Taurinorum, 1578, *in-4*. *Venetiis*, 1580, *in-4*.

Difquifitionum Phyfiologicarum in primam primi Canonis Avicennæ fectionem Libri tres. Bononiæ, 1589, *in-4*.

Annotationes in Avicennæ Canonem , cum novis alicubi obſervationibus. Venetiis , 1595 , *in-folio.* Le catalogue de la Bibliotheque de *Falconet* annonce une édition des notes de *Coſtæus* ſur *Avicenne* , antérieure à celle-ci ; elle eſt intitulée : *Avicennæ Libri de Re Medica , ex recognitione Joannis Pauli Mongii & Joannis Coſtæi , cum annotationibus eorumdem. Venetiis ,* 1564 , *in-folio.*

De facili Medicinâ per ſeri & lactis uſum Libri tres. Bononiæ , 1595 , *in-4. Papiæ ,* 1604 , *in-4.*

De igneis Medicinæ præſidiis Libri duo. Venetiis , 1595 , *in-4.* C'eſt un bon Livre de Chirurgie , dans lequel il traite fort au long la matiere des cauteres qui étoient tant en uſage chez les Grecs & les Arabes.

De humani conceptûs , formationis , motûs & partûs tempore. Bononiæ , 1596 , *in-4. Papiæ ,* 1604 , *in-4.*

De potu in morbis , in quo de aquis , vinô , omnique factitiô potu in univerſum , ac de privato in ſingulis morborum generibus eorum uſu , planè differitur. Papiæ , 1604 , *in-4. Venetiis ,* 1604 , *in-4.*

Miſcellanearum Diſſertationum Decas prima. Patavii , 1658 , *in-12.* On doit cette édition à *Jean-François* , fils de l'Auteur , qui étoit Docteur en Philoſophie & en Médecine ,& qui , après avoir profeſſé publiquement la ſeconde de ces Sciences dans l'Univerſité de Padoue , alla enſeigner le Droit dans les Ecoles de Bologne. Il a corrigé cette Collection , où il s'agit principalement des ſubſtances qui entrent dans le régime que les anciens Médecins preſcrivoient dans les maladies.

COSTE , (N.) Médecin de l'hôpital militaire de Calais , membre des Académies de Lyon , de Nancy , & Aggrégé honoraire du College royal de Médecine de la derniere ville , s'eſt fait un nom dans la République des Lettres par les Ouvrages dont il n'a pas diſcontinué de l'enrichir depuis plus de vingt ans. Je paſſe ſur les obſervations intéreſſantes qui ont été inſérées dans le Journal de Médecine & la Gazette ſalutaire , pour ne parler que des Ecrits de cet Auteur qui ont été publiés ſéparément. Tels ſont :

Lettre à M. Joly , Docteur aggrégé au College des Médecins de Geneve , ſur l'épidémie de Colonges au pays de Gex. 1763 , *in-8* , de 19 pages.

Traité des maladies du poumon. 1767 , *in-12.*

Eloge de M. Pierrot , Chirurgien Lorrain , Profeſſeur Royal de l'Art des accouchemens &c. 1773 , *in-8* , de 36 pages.

Eſſai ſur les moyens d'améliorer la ſalubrité du ſéjour de Nancy : Mémoire couronné à l'Académie de la même ville , le 8 Juin 1774 , *in-8* , de 152 pages.

Des avantages de la Philoſophie , relativement aux Belles-Lettres. 1774 , *in-8* , de 58 pages.

Du genre de Philoſophie propre à l'étude & à la pratique de la Médecine , lu dans une ſéance publique de l'Académie de Nancy , le 25 Août 1774 , *in-8* , de 48 pages.

Eloge de M. Cupers , Préſident du College Royal de Médecine , lu dans une ſéance publique le 25 Août 1775 , *in-8* , de 16 pages.

Traduction des Œuvres de Richard Méad , avec des notes. 1774 , deux volumes *in-8.*

Physiologie des corps organisés. Traduction Françoise de la *Physiologia muscorum* de M. *de Necker*, Historiographe & Botaniste de l'Electeur Palatin. 1775, *in*-8.

Lettres à M. Paulet, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, pour servir de réponse à son Factum. 1776, *in*-8, de 146 pages.

COSTERUS (Jean) étoit de Lubeck. Il commença ses études à Konigsberg, & il alla les poursuivre à Leyde, où il fut reçu Docteur en Médecine en 1645. L'année suivante, il se fit aggréger à la Faculté de Konigsberg, mais il ne s'y arrêta pas; car en 1649 il devint Médecin de la ville de Wismar au Cercle de la Basse-Saxe, & passa delà à Revel en qualité de Physicien de l'Ordre des Chevaliers d'Esthonie. Il occupa ce dernier emploi pendant cinq ans, & parvint ensuite à celui de Médecin de Charles-Gustave, Roi de Suede; mais la mort de ce Prince, arrivée en 1660, le rappella à Revel, où il finit ses jours le 22 Février 1685, à l'âge de 71 ans. On a de lui:

Affectuum totius corporis humani præcipuorum Theoria & Praxis. Accessit Caroli Gustavi, Regis Sueciæ, morbi & obitûs Relatio Medica. Francofurti, 1664, 1675, *in*-4.

COUDEMBERG, (Pierre) Apothicaire Flamand, étoit établi à Anvers, lorsqu'il y publia en 1568, *in*-16, un Ouvrage intitulé:

Valerii Cordi Dispensatorium Pharmacorum omnium quæ in usu potissimùm sunt; ex optimis Auctoribus, tàm recentibus quàm veteribus collectum, ac Scholiis utilibus illustratum, in quibus imprimis simplicia diligenter explicantur. Adjectô novô ejusdem Libellô. Cet Ouvrage avoit paru pour la premiere fois à Nuremberg en 1535, *in*-12; il fut réimprimé depuis avec beaucoup de changemens & d'augmentations dans la même ville en 1592, 1598 & en 1612, *in-folio*; à Leyde en 1627 & 1652, *in*-12.

Coudemberg ne se contenta pas d'en avoir donné une édition Latine; il le traduisit en François & le publia sous ce titre:

Le Guidon des Apothiquaires, c'est-à-dire, la forme & maniere de composer les médicamens, premierement traictée par Valerius Cordus, traduicte de Latin en François, & enrichie d'Annotations. Lyon, 1675, *in*-12.

COUDIN, (Laurent) Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, commença d'y étudier cette Science en 1604, succéda à *Pierre Dortoman* en 1612, & mourut en 1620. *Astruc* n'en dit pas davantage dans ses Mémoires; mais *Portal* ajoute que *Coudin* a publié quelques Dissertations pour le concours des Chaires vacantes par la mort de *Pierre Dortoman* en 1612, & par celle de *Jean Varandal* en 1617.

COVILLARD, (Joseph) fils de *Charles* qui exerçoit la Chirurgie à Montelimar en Dauphiné, embrassa la même profession, & s'y fit assez de réputation dans cette ville au commencement du XVII siecle. Les Ouvrages qu'il a publiés sont preuve de son goût pour l'observation:

Le Chirurgien Opérateur. Lyon, 1633, 1640, *in*-8. Il a donné l'histoire & la description de ses Opérations; mais dans le reste de ce Traité, il parle plus d'après les autres que d'après lui-même. Telle a été sa façon d'écrire sur l'Anatomie; il n'en dit presque rien que d'après *Galien*, *Vésale*, *Fallope*, *Du Laurens* & *Bauhin*, qu'il cite fort souvent.

Obſervations Jatrochirurgiques pleines de remarques curieuſes & évènemens ſinguliers. Lyon, 1639, *in*-8. Il y entre dans de grands détails ſur la Pierre & la Lithotomie, & rapporte pluſieurs cures d'accidens graves, ſur leſquelles il fait des réflexions intéreſſantes.

COURCELLES, (Etienne CHARDON DE) Bachelier de la Faculté de Paris, qui eſt cité par M. *Baron* ſous le Décanat de M. *Elie Col de Villars*, élu en Novembre 1740 & continué en 1741, naquit à Rheims. Il eſt Editeur du Traité *De Materia Medicâ* par M. *Geoffroy*; mais il ne s'en eſt point tenu-là. Sa place de Médecin de la Marine à Breſt l'à engagé à écrire les Ouvrages ſuivans :

Manuel de la Saignée. Paris, 1746; *in*-12. Breſt, 1763, *in*-12. L'Auteur, deſtiné par ſon emploi à inſtruire des Chirurgiens pour la Marine, a cru devoir compoſer en leur faveur un Traité élémentaire ſur la ſaignée, opération la plus commune en Chirurgie. Il a rempli ſupérieurement ſon objet; car à des détails hiſtoriques, curieux & intéreſſans, il joint ſes obſervations pratiques qui ſont de la plus grande utilité.

Abrégé d'Anatomie en quatre parties. Paris, 1753, *in*-8. C'eſt un précis très-ſuccint d'Anatomie à l'uſage des Chirurgiens de la Marine; il y regne beaucoup d'ordre & de clarté.

Manuel des Opérations les plus ordinaires de la Chirurgie. Breſt, 1756, *in*-8. Ce Manuel d'Opérations eſt auſſi recommandable que l'Abrégé d'Anatomie; on y remarque pluſieurs faits intéreſſans.

On trouve d'autres Médecins du même nom. *François Courcelles* natif d'Amiens, ſuivant *Manget*, a écrit un *Traité de la Peſte* imprimé à Paris en 1596, *in-octavo.* Il eſt encore Auteur de l'Ouvrage intitulé; *De vera mittendi ſanguinis ratione in Hæmatothraſcas Liber. Francofurti*, 1593, *in-octavo.*

David-Corneille de Courcelles a publié à Leyde :

Icones muſculorum plantæ pedis. 1739, *in* 4. Il y a encore une édition d'Amſterdam, 1760, *in*-4. Les deſcriptions de l'Auteur valent mieux que les planches qui ſont au nombre de ſept, & qui repréſentent les parties couche par couche, telles qu'elles ſe montrent en procédant de l'extérieur à l'intérieur. Ces planches ont cependant bien du mérite.

Icones muſculorum capitis. Leidæ, 1743, *in*-4. Les figures ſont auſſi intéreſſantes que les premieres, mais elles les ſurpaſſent par la netteté & la vérité de l'expreſſion. *Courcelles* ſuit encore l'ordre d'*Albinus*, en procédant de l'extérieur à l'intérieur.

COURTAUD, (Siméon) neveu de *Jean Hervard*, premier Médecin de Louis XIII, qu'*Aſtruc* appelle ailleurs *Héroard*, étoit de Montpellier. Il fut reçu Docteur en Médecine dans la Faculté de ſa ville natale le 21 Novembre 1611, & ne tarda point à paſſer à la Cour, où ſon oncle le fit pourvoir d'une charge de Médecin par quartier. Il lui procura encore un Brévet de Médecin du Dauphin qui ne vint au monde que long-tems après; ce fut Louis XIV, né le 5 Septembre 1638. *Courtaud* quitta Paris en 1620,

dès qu'*Héroard* lui eut obtenu des Provisions en commandement pour la Chaire qui vaquoit à Montpellier, depuis la mort de *Jacques Pradilles* arrivée en 1619. Il fut reçu, & parvint à la charge de Doyen en 1637, sans faire parler de lui jusqu'à l'année 1644, qu'il s'attira une querelle fort vive avec la Faculté de Médecine de Paris. Cette affaire ne l'a rendu que trop célebre.

Théophraste Renaudot de Loudun, Docteur de Montpellier depuis l'année 1606, avoit long-tems exercé la Médecine à Paris sans qu'on l'inquiétât, lorsque pour se donner plus de réputation, il s'avisa d'établir chez lui un Bureau public de Consultations gratuites pour les pauvres. Il obtint des Lettres Patentes qui autorisoient cet établissement, & pour remplir son dessein, il s'associa plusieurs Docteurs en Médecine de la Faculté de Montpellier ou d'autres Universités Provinciales. La Faculté de Paris s'opposa à l'enrégistrement de ces Lettres, parce qu'elles choquoient visiblement les droits & ses privileges; mais *Renaudot*, qui craignoit pour le succès de sa cause lorsqu'elle fut portée au Parlement, eut le secret de faire intervenir la Faculté de Montpellier en sa faveur. Le procès fut jugé le 1 de Mars 1644. Le Parlement condamna les prétentions de ce Médecin & de la Faculté de Montpellier, & déclara qu'il falloit être Docteur de celle de Paris pour exercer la Médecine dans cette ville.

Courtaud, qui s'étoit ingéré dans cette affaire, n'avoit d'autre parti à prendre que celui du silence, en respectant l'Arrêt qui avoit dissous l'association de *Renaudot* avec les Médecins étrangers qui se rendoient à son Bureau de Consultations. Mais *Courtaud* présuma trop de ses forces; & comme il fut chargé, en cette année 1644, de faire le discours solemnel qu'on prononce tous les ans à l'ouverture des études, il prit pour sujet la matiere même du procès perdu. Il étala, à sa maniere, les raisons & les prérogatives de sa Faculté, & déprécia autant qu'il put celles de la Faculté de Paris. Je n'ai guere vu de discours plus mal fait, dit *Astruc* dans son Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier; il n'y a ni style, ni Latin, ni ordre, ni méthode. Tout y fourmille de fautes grossieres d'Histoire, de Chronologie & de Médecine; après l'avoir entendu, la Faculté auroit bien fait d'engager *Courtaud* à le supprimer.

C'est ce qu'on ne fit pas. Le discours fut imprimé à Montpellier, & il ne fut pas plutôt parvenu à Paris, qu'il enflamma la colere de plusieurs Médecins de cette ville, qui ne garderent pas la modération qui convient à des gens de Lettres dans leurs disputes. On vit paroître deux Ecrits violens presque en même tems. L'un est intitulé: *Navicula solis, cento extemporalis fartus ex elegantiis grammaticalibus orationis Simeonis Curtaudi, Decani Medicinæ Montispessulanæ, pronunciatæ die 21 mensis Octobris ann. 1644, pro studiorum renovatione. Gui Patin*, à qui on l'attribue, se moque de la latinité de *Courraud* avec assez de raison. L'autre Ecrit porte le titre de *Centonis* Κακορρυφίας *diffibulationes in qua pleraque Diplomata Pontificia & Regia Academiæ Monspeliensis falsi convinciuntur. René Moreau*, qui en est l'Auteur, attaque les anachronismes grossiers de *Courtaud* avec tant d'avantage, qu'il trouva encore matiere d'y ajouter un *Appendix*.

Riolan publia quelques années après un troisieme Ouvrage, intitulé : *Recherches curieuses sur les Universités de Paris & de Montpellier.* Il est plus modéré que les précédens, mais l'Auteur n'a pas laissé de s'abandonner souvent à la passion qui l'a égaré. Rien ne put engager *Courtaud*, ni les autres Professeurs de Montpellier à entrer dans la lice ; mais de jeunes Docteurs se chargerent avec plaisir de leur défense, & s'en acquitterent avec aussi peu de décence que de modération. Entre autres Ecrits de cette espece, on en vit paroître un attribué à *Antoine Magdelain*, sous ce titre : *Centonis* Χαλκορραφία *&* Μωρολογία, où il prétend répondre à *Gui Patin*; & un autre intitulé : *Olim & nunc*, qui venoit d'*Isaac Carquet* qui réfuta l'Ouvrage de *Riolan* dans la *seconde Apologie de l'Université de Médecine de Montpellier*.

COURTIAL, (Jean-Joseph) Conseiller-Médecin ordinaire du Roi & Professeur d'Anatomie à Toulouse vers la fin du dernier siecle, a donné quelques Ouvrages au public :

Dissertation Physique sur les matieres nitreuses qui alterent la pureté de l'air de Madrid, par *Jean-Baptiste Juanini*, traduite de l'Espagnol. Toulouse, 1685, *in-12*.

Nouvelles observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, & sur quelques autres sujets. Paris, 1705, *in-12. Leyde*, 1709, *in-8*. Il y a beaucoup de bonnes choses dans ce recueil; M. *Portal* fait même honneur à l'Auteur, d'avoir donné une explication fort naturelle de la formation des futures, & d'en avoir parlé avec tant de précision, que M. *Hunauld*, qui a traité le même sujet dans un mémoire présenté à l'Académie Royale des Sciences, n'est pas plus expressif.

COURTIN (Germain) de Paris, fut reçu Docteur en 1576 dans la Faculté de Médecine de cette ville. Il enseigna publiquement la Chirurgie depuis 1578 jusqu'en 1587, & pendant ce terme, il dicta à ses écoliers plusieurs traités qui ont été publiés. *Guillemeau* mit au jour ceux qui concernent les *plaies de la tête & la génération de l'homme*. *Etienne Binet*, Chirurgien juré à Paris, fut l'éditeur d'un Ouvrage plus considérable, sous ce titre :

Leçons Anatomiques & Chirurgicales de feu Me. Germain Courtin, Docteur régent en la Faculté de Médecine à Paris, dictées à ses Escoliers estudians en Chirurgie depuis l'année 1578 jusqu'à 1587, recueillies, colligées & corrigées par Estienne Binet, Chirurgien juré à Paris. Paris, 1612, *in-folio*. Le Catalogue de la Bibliotheque de M. *Falconet* annonce une autre édition, intitulée : *Œuvres Anatomiques & Chirurgicales de Germain Courtin, données par Etienne Binet*. Rouen, 1656, *in folio*. Cet Ouvrage est une compilation assez mal faite, que l'Auteur n'avoit dictée à ses auditeurs que pour servir de canevas à ses cours, sans aucun dessein de la rendre publique par l'impression ; & comme les Chirurgiens de son tems se plaisoient à se transmettre mutuellement des copies de ces cahiers, il y a apparence que l'original aura encore été défiguré en passant par tant de mains. C'est au moins le reproche que *Riolan* fait aux Chirurgiens : » Vous avez, dit-il, les leçons de M. *Courtin*, excellent Médecin de Paris, rem- » plies de fausses allégations & redites, bien qu'elles soient forties d'un grand es-

» prit, elles ont esté dépravées & gastées estant tombées entre vos mains; une » nouvelle édition des œuvres de M Courtin rabaissera fort votre caquet. «

Riolan attribue à ce Médecin de grandes connoissances en Anatomie ; il prétend même que c'est lui qui a formé les plus grands Chirurgiens de son tems, & il ajoute que c'est à Courtin que la Faculté est redevable d'un arrêt qui lui donnoit le pouvoir de faire seule l'Anatomie. Il est au moins vrai qu'en 1541, & conséquemment avant que ce Médecin fût entré dans la Faculté & même fût né, il avoit été défendu au Lieutenant criminel, aux Maîtres de l'Hôtel-Dieu, d'accorder des corps, tant aux écoliers en Médecine qu'en Chirurgie, pour faire Anatomie, sinon à la requête des Doyen & Docteurs en Médecine, scellée du sceau de l'Ecole. Fut encore défendu aux Chirurgiens & Barbiers de faire aucune Anatomie, sinon en la maison & en la présence d'un Docteur en Médecine. Ainsi parle *Riolan* dans un de ses Ecrits contre *Habicot*, au sujet des os du géant *Theutobocus*.

Manget attribue à *Courtin* un Ouvrage qui porte ce titre :

Adversùs Paracelsi, de tribus principiis, aurô potabili, totâque pyrotechniâ, portentosas opiniones disputatio. Parisiis, 1597, *in*-4.

COURVÉE, (Jean-Claude DE LA) de Vésoul en Franche-Comté, fut Médecin de la Reine de Pologne & de Suede. On a de lui :

Frequentis Phlebotomiæ usûs & cautio in abusum. Parisiis, 1647, *in*-8.

Ostensum, seu, Historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis ex infanientis dorso & abdomine extractorum, qui ante menses decem ea voraverat. Parisiis, 1648, *in*-8.

Discours sur la sortie des dents aux petits enfans, de la précaution & des remedes que l'on peut y apporter. Varsovie, 1651, *in*-4.

Paradoxa de nutritione fœtûs in utero. Dantisci, 1655, *in*-4. L'Auteur y soutient l'opinion d'*Harvée* sur la génération ; mais il veut que l'enfant respire dans la matrice, & se nourrisse de l'eau dans laquelle il surnage. Les vaisseaux du placenta ne s'anastomosent pas, selon lui, avec les vaisseaux de la matrice ; ils sont simplement contigus. Il veut encore que l'enfant contribue par ses efforts à sa sortie, & qu'il avance ainsi la délivrance de sa mere. On donne encore aujourd'hui le nom de paradoxe à la plupart de ces assertions.

COUSINOT (Jacques) étoit de Paris. Il reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de sa ville natale en 1618, fut élu Doyen de sa Compagnie en Novembre 1624, continué en 1625, & mourut le 25 Juin 1646, après avoir occupé la place de premier Médecin de Louis XIV qui parvint à la Couronne le 14 Mai 1643. *Cousinot* a écrit :

Discours sur les eaux de Forges. Paris, 1631, *in*-4.

Lettre où il répond à quelques objections faites contre l'Ouvrage précédent. La Bibliotheque Physique de la France met l'édition de cette lettre en 1647, *in*-8 ; mais il doit y avoir eu une édition antérieure, puisque l'Auteur est mort en 1646.

Observationes de recto usu aquarum mineralium subacidarum. Je ne sais si ce dernier Ouvrage a été imprimé, car il est cité comme un manuscrit de la Bi-

bliotheque de *Charles Spon*, dans le Catalogue de celle de feu M. *Camille Falconet*, ſous le N°. 3726.

COWARD (Guillaume) naquit à Wincheſter en 1656, & fut reçu Docteur en Médecine à Oxford le 2 Juillet 1687. Il s'acquit beaucoup de réputation à Northampton & à Londres, tant par les ſuccès de ſa pratique, que par les Ouvrages qu'il mit au jour. Il en publia deux en Anglois, un ſur l'ame & l'autre ſur les maladies des yeux. Il eſt Auteur d'un troiſieme en Latin, qui eſt intitulé :

De fermento volatili nutritiô conjecturæ rationales. Londini, 1695, *in*-8. Les conjectures de l'Auteur ne ſont point auſſi raiſonnables que ce titre l'annonce. En réfutant les opinions de *Gliſſon* & de *Willis* ſur la nature du ferment de l'eſtomac, qui étoit alors un agent à la mode, il s'efforce de prouver que la digeſtion eſt l'ouvrage de l'eſprit volatil huileux qui eſt ſéparé du ſang & mêlé avec les alimens. A combien de ſyſtêmes, plus ridicules les uns que les autres, la ſeule digeſtion des alimens n'a-t-elle point donné lieu ?

COWPER, (Guillaume) Chirurgien de Londres, s'eſt acquis une grande réputation dans le XVII ſiecle. Il a fait honneur à la Société Royale, dont il étoit membre, par les différens Mémoires qu'il lui a communiqués, & par les Ouvrages qu'il a donnés au public. Pluſieurs Bibliographes parlent fort au long de ces Ouvrages, & c'eſt d'après ce qu'ils en diſent que j'ai formé la notice ſuivante.

Myotomia reformata, or, a new Adminiſtration of all the muſcles of human body. Londres, 1694, *in*-8. Ce Traité eſt fait avec beaucoup de ſoins. *Cowper* a profité des travaux de *Véſale*, de *Fallope* & de *Caſſerius*; mais il a retranché beaucoup de planches ſuperflues, il en a corrigé quelques-unes, & en a ajouté d'autres. La ſeconde édition qui a paru à Londres en 1724, *in folio*, ſous le titre de *Myotomia reformata, or, an anatomical treatiſe on the muſcles of the human body*, eſt beaucoup plus correcte que la précédente. C'eſt l'illuſtre *Méad* qui l'a publiée ; il y a joint une Diſſertation du Docteur *Henri Pemberton* ſur le mouvement muſculaire, où l'Auteur redreſſe pluſieurs calculs de *Borelli*, ſans trop ſe décider lui-même ſur la cauſe de ce mouvement. *Cowper* eſt allé plus avant. Le tiſſu cellulaire qu'il a remarqué entre les fibres des muſcles, lui en a impoſé ; il a cru que la ſtructure de ces fibres étoit véſiculaire, & qu'il ſuffiſoit que le ſang le diſtendît par ſon poids, pour mettre le corps du muſcle en action. Les planches de cet Ouvrage ſont au nombre de 68, & en général aſſez bonnes, quoiqu'elles ne ſoient point comparables à celles d'*Albinus*.

The Anatomy of human body. Oxford, 1697, *in-fol.* Londres, 1698, *in-fol.* Leyde, 1737, grand *in-folio*, par les ſoins d'*Albinus* qui a revu cet Ouvrage. C'eſt une Anatomie générale qui ne differe de celle de *Bidloo*, dont il a emprunté 105 figures, que par des additions & des changemens. On y trouve 40 figures, exprimées en neuf planches, qui lui ſont propres, & dans leſquelles il décrit les muſcles & les arteres, & donne la ſtructure du cerveau d'après *Ridley*. Les changemens conſiſtent dans les lettres qu'il a ajoutées aux planches

de *Bidloo* ; attention que cet Anatomiste avoit négligée, toute nécessaire qu'elle fût à l'intelligence des figures. Il a aussi joint aux planches des discours de sa façon, meilleurs que ceux de son original, & il les a enrichis d'observations Anatomiques & Chirurgicales qui lui appartiennent. Suivant cet exposé, il semble que *Cowper* n'est point aussi coupable de plagiat, que *Bidloo* l'a avancé dans ses plaintes à la Société Royale de Londres; il les lui a adressées dans une dissertation publiée en Hollandois à Delft en 1698, & en Latin à Leyde en 1700, *in*-4, sous ce titre : *Guillelmus Cowper criminis litterarii citatus coram tribunali Nobiliss. Ampliss. Societatis Britanno-Regiæ, per Godefridum Bidloo.* L'Ouvrage de celui-ci parut à Amsterdam en 1685 & fut d'abord mis en vente. *Boerhaave*, qui en parle dans sa méthode d'étudier la Médecine, ajoute : *Sed impressus est Londini annô 1698, cùm nomine* COWPERI ; *eâ enim editio fuit certè tantùm furtiva seductio* COWPERI, *& dolendum est, quod tantus vir eò descenderit. Tabulas certè habet optimas, descriptiones* BIDLOIANÆ *nullius sunt momenti.* J'ai fait remarquer le reste du texte de *Boerhaave*, auquel j'ai joint l'essentiel de la note du savant *Haller*, dans ce que j'ai dit ci-devant ; mais pour faire voir que le plagiat de *Cowper* n'est point aussi grossier que certains Auteurs l'ont avancé, j'ajoute les propres paroles du même *De Haller* : *Neque probari potest, quod solò nomine Bidloi erasô, emtas ab Amstelodamensi Bibliopolâ centum & quinque tabulas Cowperus pro suis ediderit.* Il paroît delà qu'il ne s'agissoit pas moins que de charger *Cowper* de s'être approprié tout uniment les planches de *Bidloo*, sans y avoir fait tous les changemens & les additions, dont nous avons parlé. Mais comme la conduite du Chirurgien Anglois est un peu différente, il n'a point balancé de répondre à son adversaire dans une Dissertation qui a été imprimée à Londres en 1701, *in*-4, sous ce titre : ΕΥΧΑΡΙΣΤΙΑ, *in qua dotes plurimæ & singulares, peritia anatomica, probitas &c. celebrantur, & ejusdem citationi humillimè respondetur.* *Cowper* fait un éloge ironique de *Bidloo* en censurant ses écrits. Il releve les fautes qu'il a commises dans les explications de ses planches, & donne les motifs qui l'ont engagé à suivre le parti qu'il a pris.

On trouve dans les Transactions philosophiques, du mois de Mai 1699, une observation intéressante, par laquelle *Cowper* démontre la possibilité de la suture du tendon d'Achille. Plusieurs Médecins & Chirurgiens l'avoient conseillée avant lui, sans l'avoir pratiquée ; & depuis on a préféré le bandage réunissant qui a tous les avantages de la suture, sans en avoir les imperfections. En général, tous les Ouvrages de *Cowper* sont parsemés d'observations curieuses & de recherches utiles. Cet Anatomiste passe pour avoir donné le premier la figure du canal thorachique, tel qu'il est dans l'homme ; les Auteurs ne l'avoient représenté jusqu'alors que tel qu'il est dans la bête. Il a publié la description de certaines glandes situées dans l'uretre, qu'on a appellées de son nom *Glandes de Cowper*. Ce fut dans un Ouvrage imprimé à Londres en 1702, *in*-4, avec figures, qu'il annonça cette découverte, dont il avoit déja parlé dans un mémoire donné à la Société Royale en 1699. Le titre de son Ouvrage porte :

Glandularum quarumdam nuper detectarum, ductuumque earum excretoriorum descriptio, cum figuris. Londini, 1702, *in*-4. Mais cette découverte n'a rien de neuf ; *Méry* en a fait mention en 1684, & *Bianchi* assure que *Laurent Terraneus* a démontré

ces glandes en 1698 & 1699. *Cowper* ne connut qu'imparfaitement l'Art des injections que *Swammerdam* & *De Graaff* ont poussé si loin ; c'étoit avec le vif-argent qu'il remplissoit les vaisseaux : mais cet Art a fait bien des progrès depuis sa mort arrivée en 1710.

Guillaume Dundass, Docteur en Médecine, a traduit l'Anatomie de *Cowper* de l'Anglois en Latin, & l'a publiée à Leyde en 1739, *in-folio*, sous le titre d'*Anatomia corporum humanorum centum quatuordecim tabulis ad vivum expressis & in æs incisis illustrata, observationibus aucta.* Il y a aussi une édition d'Utrecht de 1750, *in-folio*, forme d'atlas.

COX, (Thomas) Gentilhomme du comté de Sommerset, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue au mois de Décembre 1641, & fut incorporé à Oxford le 15 Octobre 1646. Il servit en qualité de Médecin dans l'Armée du Parlement, & devint ensuite membre du College Royal de Londres. Il en fut même élu Président, mais on l'obligea, en 1683, de se déporter de cette dignité. Cette disgrace l'affligea beaucoup; il mourut l'année suivante de la maladie que lui avoit causé le chagrin qu'il en avoit pris. *Cox* a été un des plus zélés partisans de la transfusion.

CRAANEN, (Théodore) Médecin du XVII siecle, exerça d'abord sa profession à Duisbourg & ensuite à Nimegue; mais étant passé à Leyde, il y enseigna pendant dix-huit ans, & reçut des Lettres Patentes de Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, par lesquelles ce Prince l'honoroit du titre de son Conseiller premier Médecin. *Craanen* méritoit cette distinction. Il en a joui jusqu'à sa mort arrivée le 27 Mars 1688. Tous les Ouvrages de ce Médecin ont été recueillis à Anvers en 1689, deux volumes *in-4*; mais il y en a des éditions séparées.

Oratio funebris in obitum Arnoldi Syen. Lugduni Batavorum, 1679, *in-4*.

Lumen rationale Medicum, seu, praxis medica reformata. Medioburgi, 1686, *in-8*. *Leidæ*, 1689, *in-4*, avec le traité suivant.

Observationes quibus Danielis Sennerti de auxiliorum materiâ institutionum liber emendatur. Lugduni Batavorum, 1687, *in-12*.

Observationes quibus emendatur & illustratur Henrici Regii Praxis medica, medicationum exemplis demonstrata. Leidæ, 1689, *in-4*. C'est le titre sous lequel a paru la seconde édition du *Lumen rationale medicum*.

Tractatus Physico-Medicus de Homine, in quo status ejus tàm naturalis, quàm præternaturalis, quoad Theoriam rationalem, mechanicè demonstratur. Leidæ, 1689, *in-4*. avec figures, par les soins de *Théodore Schoon*, Médecin de La Haye. *Neapoli*, 1722, deux volumes *in-8*. L'*Œconomia animalis* publiée à Amsterdam en 1703, *in-12*, est l'Abrégé de cet Ouvrage. Sectateur zélé des dogmes de *Bontekoe* & de *Descartes*, *Craanen* a suivi de point en point la Théorie des fermens, dont il abuse à la honte de l'esprit humain. Emporté d'ailleurs par son imagination, dont il a été le jouet, il s'est égaré jusqu'à vouloir changer la nature, en assignant aux parties une structure différente de celle qu'elles ont, & en leur attribuant des usages qui sont dépourvus de toute probabilité. *David*

Grebner a senti ces défauts, qu'il a relevés dans un Ouvrage imprimé à Leipsic en 1695, *in-4*, sous le titre de *Medicina Vetus restituta.*

CRAMER (Gabriël) naquit à Geneve le 24 Mars 1641. Son pere, *Jean-Ulric*, de Strasbourg, avoit pratiqué la Médecine; mais il abandonna cette profession pour se charger de l'éducation du Prince Erneste de Hesse, auquel il fut attaché jusqu'au tems qu'il abjura la Religion prétendue réformée. La conversion de ce Prince détermina *Jean-Ulric* à se rendre à Geneve, où il obtint le droit de Bourgeoisie. Ce fut de cette ville qu'il envoya *Gabriël* à Strasbourg, pour y étudier la Médecine. Celui-ci y reçut le bonnet de Docteur le 11 Octobre 1664, après quoi, il revint dans sa patrie, où il exerça sa profession avec beaucoup de succès pendant soixante ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée le 15 Juin 1724. Il étoit alors Doyen du College de Médecine. On n'a rien de lui que deux petits Ouvrages, qui sont des Theses soutenues pendant le cours de ses études:

Theses Anatomicæ totam Anatomiæ Epitomen complectentes. Argentorati, 1663, *in-4*.

Disputatio Inauguralis de obstructione Jecoris. Ibidem, 1664, *in-4*.

Jean-Isaac Cramer, fils de *Gabriël*, suivit les traces de son pere & reçut le bonnet de Docteur le 12 Mai 1696. Il pratiqua la Médecine à Geneve, où il publia un Ouvrage de Matiere Médicale, en vingt-deux parties, sous ce titre:

Thesaurus secretorum curiosorum, in quo curiosa non solùm ad omnes corporis humani tum internos, tum externos morbos curandos, sed etiam ad cutis, faciei, aliarumque partium ornatum, formam, nitorem & elegantiam conciliandos, continentur secreta. Coloniæ Allobrogum, 1709, *in-4*.

Jean-Isaac eut quatre fils, dont le troisieme prit aussi le parti de la Médecine. Il s'appelloit *Jean-Antoine*. Les Bibliographes parlent d'un autre *Cramer* (Jean-André) qui a composé un Traité intitulé:

Elementa Artis Docimasticæ duobus Tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior praxim exhibet. Lugduni Batavorum, 1739, 1744, deux volumes *in-8*. M. *De Villiers* a mis cet Ouvrage en François sous le titre d'*Elémens de Docimastique*, *ou l'Art des Essais*. Paris, 1755, quatre volumes *in-12*. Ces Elémens présentent d'abord une connoissance très-étendue des Minéraux, & ensuite tous les procédés Chymiques & Méchaniques qui ont rapport à la Docimastique. Il ne leur manqueroit pour être complets, que de traiter du travail des Minieres, & de la fonte des Métaux à grande masse & à grand feu.

CRASSO, (Jules-Paul) Médecin natif de Padoue, mourut dans cette ville en 1574. Il fit honneur aux Ecoles de sa patrie, non seulement par la Chaire qu'il y remplit avec distinction, mais encore par son amour pour le travail. Comme il avoit de grandes connoissances des Langues & des Belles-Lettres, il les employa à la Traduction de plusieurs Traités d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Palladius*, de *Rufus* d'Ephese, de *Théophile* &c. On remarque particulierement la Traduction Latine des Ouvrages d'*Arétée*, qu'il a rendus avec fidélité & même avec élégance. Elle a paru à Venise en 1552, *in-quarto*, mais il y manque cinq chapitres, auxquels il a travaillé dans la suite. *Goupil* ayant donné le même

Auteur en entier l'an 1554, & pour la seconde fois en 1567, *Crasso* revit alors sa Traduction, & il y ajouta celle des cinq chapitres qu'il avoit omis. Il se disposoit à publier cette Version, lorsque la mort le surprit: *Celso Crasso*, son fils, la fit imprimer à Bâle en 1581. Les autres Ouvrages de notre Auteur sont:

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum. Venetiis, 1576, *in*-4. Il a travaillé à ce Traité avec *Bernardin Taurisanus* & *Marc Oddo*, ses Collegues dans l'Université de Padoue.

Mortis repentinæ examen, cum brevi methodô præsagiendi & præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum. Mutinæ, 1612, *in*-8.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jérôme Crasso*, disciple de *Fallope*, qui prit le bonnet de Docteur en Médecine & se distingua en Italie, vers l'an 1560, par la pratique de la Chirurgie, sur laquelle il a écrit:

De Calvariæ curatione Tractatus duo. Venetiis, 1560, *in*-8.

De Tumoribus præter naturam Tractatus. Ibidem, 1562, *in*-4. L'Auteur divise les Tumeurs en autant d'especes qu'il suppose d'humeurs différentes dans le corps humain.

De Ulceribus Tractatus. Venetiis, 1566, *in*-4.

De solutione continui Tractatus. Ibidem, 1566, *in*-4.

De Ceraste seu Basilisco, morbô novô Medicis incognitô. Utini, 1593, *in*-8.

De Cauteriis, sive, de cauterisandi ratione. Ibidem, 1594, *in*-8.

CRATERUS, Médecin du quarantieme siecle, est différent d'un Statuaire & d'un Peintre du même nom, tous deux loués par *Pline*. *Cicéron* nous apprend qu'il étoit Médecin de *T. Pomponius Atticus*, Chevalier Romain & l'un des savans hommes de l'ancienne Rome; il en parle dans ses Epitres au sujet de la maladie d'une fille du même *Atticus*. *Horace* en fait aussi mention au Livre II, Satyre III.

Non est cardiacus, Craterum dixisse putato,
Hic æger.

Perse le prend pour quelque sorte de Médecin que ce soit. Il dit dans la troisieme Satyre:

. . . . *Venienti occurrite morbo,*
Et quid opus Cratero magnos promittere montes.

Ce Médecin guérit, par l'usage des viperes, un esclave qui avoit une maladie si horrible, que la chair se séparoit des os. *Porphyre* parle de cette cure dans le premier Livre de l'abstinence de la chair des animaux.

CRATEVAS, ou CRATIVAS, Médecin qu'on dit avoir vécu du tems d'*Hippocrate* en la XCI Olympiade, l'an 338 de Rome, & cela à cause d'une lettre de ce dernier à *Cratevas*. La plupart des Auteurs croient cependant que cette lettre est supposée, ainsi que beaucoup d'autres qu'on attribue à *Hippocrate*; & en conséquence de ce sentiment, on ne met *Cratevas* qu'après Mithridate VI, Roi de Pont, qui est venu au monde plus de 300 ans après *Hippocrate*. Cette opinion est fondée sur ce que *Cratevas* a nommé une plante *Mithridatia*, du nom de Mithridate.

Quelques

Quelques Hiftoriens ont prétendu concilier cette diverfité de fentimens, en difant qu'il y a eu deux *Cratevas*. Le premier, qu'ils furnomment l'*Ancien*, vécut dans le XXXVI fiecle du monde, le fecond, qu'ils diftinguent par le furnom de *Rhizotomus*, dans le trente-neuvieme ; c'eft ce qui quadre avec les époques d'*Hippocrate* & de *Mithridate*. Quoiqu'il en foit, il y a eu un *Cratevas* qui s'eft fait une étude particuliere de la Botanique ; *Galien*, qui en parle, le compare avec *Diofcoride* : mais *Pline* nous apprend que ce *Cratevas* s'étoit contenté de tracer la figure des plantes qu'il connoiffoit, & de marquer leurs propriétés au bas du deffin, fans les décrire autrement.

CRATON, furnommé de CRAFFTHEIM (Jean) naquit en 1519 à Breflau de *Chriftophe Crafft* & d'*Anne Biedermann*, tous deux d'honnête famille, mais peu aifée. Il prit la premiere teinture des Lettres fous Philippe Mélanchton, & s'appliqua enfuite à la Théologie pendant fix ans fous Martin Luther qui l'enfeignoit à Wittemberg. Le goût qu'il prit pour la Médecine le fit paffer en Italie, où il étudia cette Science fous *Jean-Baptifte Monti* ; il y fit même tant de progrès, qu'à fon retour en Allemagne, il obtint le bonnet de Docteur à Leipfic. *Craton* conferva toute la vie beaucoup d'eftime pour cet habile Profeffeur, & pour s'acquitter de la reconnoiffance qu'il lui devoit, il fe chargea du foin de faire imprimer fes Confultations, ainfi que fes autres Ouvrages, auxquels il ajouta les notes & les augmentations qui lui parurent néceffaires.

Comme ce Médecin étoit favant dans les Langues & les Belles-Lettres, il eut beaucoup de part dans l'amitié & l'eftime des plus habiles gens de fon fiecle. Il pratiqua d'abord la Médecine à Ausbourg, & enfuite à Breflau, où il fe maria en 1550. Mais fa réputation étant paffée à Vienne, il fut appellé dans cette capitale pour remplir la charge de premier Médecin de l'Empereur Ferdinand I ; & après la mort de ce Prince, il eut le même emploi fous Maximilien II & Rodolphe II qui l'honorerent de leur eftime. *Craton* la méritoit ; il étoit favant, & au mérite de l'érudition, il joignoit beaucoup de douceur & de prudence. C'eft à la faveur de ces qualités qu'il s'eft foutenu dans le pofte avantageux dont il étoit revêtu ; il l'abandonna cependant fur la fin de fa vie pour fe retirer à Breflau, où il mourut le 9 Novembre 1585. Il avoit fait mettre ce Diftique fur la porte de fon Cabinet :

Hìc Crato cum Medicis Mufis conjungit amœnas ;
Noftrum opus & vitam Chriftus Apollo regat.

Craton étoit un homme bien fait & de bonne mine ; il reffembloit fi parfaitement à l'Empereur Maximilien II, que *Pofthius* prit delà l'idée de compofer ces deux vers à la louange de ce Médecin :

Si quibus eft fimilis facies, fimilis quoque mens eft,
Cæfaris haud differt & tua, docte Crato.

Comme *Craton* étoit lui-même Poëte, il compofa ce Quatrain, un peu avant fa mort, au fujet de l'avantage qu'il avoit eu d'être Médecin de trois Empereurs :

Cæsaribus placuisse tribus non ultima laus est ;
Me Pater hâc ornans , Filius atque Nepos.
Consiliis usum rectis mens conscia gaudet :
Testis & Ars Medica , testis & invidia.

Voici maintenant le Catalogue des Ouvrages de ce Médecin :

Isagoge Medicinæ. Venetiis , 1560 , *in*-8. *Hanoviæ* , 1595 , *in*-8.

Periocha Methodica in Galeni Libros de elementis , naturâ humanâ , atrâ bile , temperamentis & facultatibus naturalibus. Basileæ , 1563 , *in*-8. *Hanoviæ* , 1595 , *in*-8.

In Cl. Galeni divinos Libros Methodi Therapeutices, Periocha Methodica. Basileæ , 1563 , *in*-8.

Consiliorum & Epistolarum Medicinalium Libri septem. I , Francofurti , 1591 ; *II & III* , 1592 ; *IV & V* , 1593 ; *VI & VII* , *Hanoviæ* , 1611 , *in*-8. Ensemble *Francofurti* , 1654 & 1671 , sept volumes *in*-8.

Parva Ars Medicinalis. Francofurti , 1592 , *in*-8. *Hanoviæ* , 1609 , 1646 , *in*-8.

De morbo Gallico Commentarius. Francofurti , 1594 , *in*-8. *Hanoviæ* , 1619 , *in*-8. *Laurent Scholzius* en est l'Editeur.

De vera præcavendi & curandi febrem contagiosam pestilentem ratione. C'est la Traduction d'un Ouvrage qu'il avoit écrit en Allemand. On la trouve dans la Collection des Conseils du même *Scholzius* , qui a été imprimée à Francfort en 1598 , *in-folio.*

Assertio pro Libello suo Germanico de febre putrida pestilenti. Francofurti , 1585 , 1595 , *in*-8.

Methodus Therapeutica ex Galeni & Montani sententiâ. Francofurti , 1608 , *in*-8. *Ibidem* , 1621 , *in*-8 , avec quelques Opuscules de *Jean-Baptiste Monti.*

CRAUS , ou KRAUS (Rodolphe-Guillaume) naquit le 22 Octobre 1642 à Naumbourg en Misnie , dans une famille d'ancienne noblesse. Il commença son cours de Médecine à Jene , & après quelques années d'étude , il parcourut une partie de l'Allemagne. Comme il étoit doué de cet esprit de voyage qui fait qu'on profite de tout , il retira tant d'avantages de ses premieres courses , qu'il prit la résolution de passer à Leyde , où il cultiva si bien l'amitié des Professeurs , qu'ils lui communiquerent volontiers leurs plus rares connoissances. Il vit ensuite les principales villes de la Hollande , & s'embarqua bientôt après pour l'Angleterre , d'où il revint encore à Amsterdam & à Leyde. Ce fut alors qu'il forma le projet de voir l'Italie. Il se mit en route par l'Allemagne qu'il traversa , & porta ses premiers pas vers Venise ; mais comme il avoit reçu ordre de son pere de se mettre sur les bancs de la Faculté de Padoue , il se rendit dans cette ville , où il prit le bonnet de Docteur sous le Décanat de *Molinetti.* Il acheva alors le voyage qu'il avoit entreprit & parcourut l'Italie toute entiere ; après quoi , il passa en France , dont il vit les villes principales depuis Montpellier jusqu'aux frontieres des Pays-Bas. Delà il aborda une seconde fois en Angleterre , repassa en Hollande , d'où il prit le chemin de sa patrie , qu'il revit au bout de cinq ans d'absence. En 1671 , c'est-à-dire , un an après son arrivée , il fut nommé Professeur extraordinaire à Jene ; mais comme on connut bientôt

tout ce que valoient les talens qu'il avoit acquis dans ses voyages, il fut choisi au bout de quelques mois pour succéder à *Théodore Schenck*, & en 1673, il passa à la Chaire de Professeur Primaire, devenue vacante par la mort du célebre *Rolfinck*. En 1676, il entra dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Tiphys*. Ce fut-là qu'il borna son ambition ; car il n'en eut d'autre que celle de remplir exactement les devoirs Académiques, dont il s'acquitta avec honneur jusqu'à sa mort arrivée le 26 Décembre 1718. Ce Médecin n'a laissé aucun Ouvrage imprimé, que des Dissertations en forme de Theses ; elles sont plus recommandables par leur nombre, que par les faits qu'elles renferment. *Manget* en a donné la liste.

CREMA, (Liberalis) Médecin du XVII siecle, étoit natif de Trévise dans l'Etat de Venise. Les Bibliographes n'en parlent que parce qu'il est l'Editeur de quelques Ouvrages d'*Adrien Spigelius*, qui consistent en son Livre *De formato Fœtu*, deux Lettres Anatomiques, & un Traité *De Arthritide*. Il y en a deux éditions, l'une de Padoue, 1626, *in-folio*, l'autre de Francfort, 1631, *in-4*.

CRESCENTIUS, (François) Médecin de Palerme, fut en grande réputation vers la fin du XVI siecle. *François Baronius* & *Mathieu Donia* en parlent avec éloge. On a trouvé dans son Cabinet un Ecrit sur les maladies qui avoient désolé sa patrie en 1575, & on l'a fait imprimer sous ce titre :

De morbis epidemicis qui Panormi vagabantur annô 1575, seu, de peste, ejusque naturâ & præcautione Tractatus. Panormi, 1624, *in-4*.

Haller cite *Nicolas Crescenzo*, Médecin de Naples, qui a écrit quelques Ouvrages au commencement de ce siecle :

Tractatus Physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimùm febrium, nova exponitur ratio. Accessit de Medicina & Medico dialogus. Neapoli, 1711, *in-4*. Il y combat la théorie des fermens, qui n'a été que trop long-tems en vogue au préjudice de la saine pratique, & il y condamne l'usage des remedes chauds dans la fievre ; autre erreur qu'on a eu tant de peine à bannir de la Médecine.

Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell acqua, coll'aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici. Naples, 1727, *in-4*. Comme il étoit grand partisan de l'eau, ce fut pour en rendre l'usage plus commun dans les maladies, qu'il ajouta une seconde partie à cet Ouvrage & qu'il y détailla la maniere d'employer utilement cette boisson. Il ne se contentoit pas de faire prendre à ses malades l'eau telle qu'elle est ; il conseilloit encore celle qu'on prenoit soin de refroidir avec la glace ou la neige. C'est sur les expériences d'*Antoine Magliari* qu'il se fonde principalement, pour autoriser l'usage abondant de l'eau dans la plupart des fievres aiguës.

CRETENET, (Jacques) pieux & savant Chirurgien, étoit de Champlite, Bourg de la Province de Bourgogne. Il entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme, & il institua les Peres Missionaires de Saint Joseph de Lyon. C'est entre les bras de ces Peres qu'il mourut le 3 Septembre 1666, à l'âge de 63 ans.

Il eſt vrai que ce Chirurgien n'a point contribué aux progrès de ſon Art ; & qu'il paroît n'avoir aucun titre pour prendre place dans ce Dictionnaire ; mais cet Ouvrage, en rendant hommage à la ſcience, ne peut-il pas auſſi le rendre à la vertu ?

CRINAS, ou CRITIAS, Médecin de Marſeille, vécut dans le premier ſiecle du tems de Néron. Après avoir profeſſé la Médecine dans ſon pays, il alla s'établir à Rome, où *Theſſalus* s'étoit attiré tous les regards. Il ſavoit que ce Médecin s'y étoit fait une grande réputation par les moyens qui auroient dû le perdre : ſes déclamations contre ceux qui l'avoient précédé, le renverſement de toutes les opinions reçues, ſes prétentions au droit de faire de nouvelles loix ; rien de tout cela n'avoit pu le décréditer parmi le peuple qui le ſuivoit en foule, comme un comédien qui va au théatre, ou comme un Athlete qui ſe rend au cirque. *Crinas*, qui avoit joint l'étude des Mathématiques & de l'Aſtrologie à celle de la Médecine, ſentit tout l'aſcendant qu'il avoit ſur un tel homme ; il n'eut pas de peine à ſe perſuader qu'il étoit facile de détruire les fondemens d'une réputation auſſi mal établie. Il partit pour Rome, & à peine y fut-il arrivé, qu'il diminua beaucoup le crédit de *Theſſalus* & partagea avec lui la pratique de cette ville. Son goût pour l'Aſtrologie avança ſa fortune ; comme il conſultoit les aſtres chaque fois qu'il ordonnoit quelque choſe à ſes malades, cela le fit paſſer pour circonſpect & plus religieux que les autres Médecins, & lui fit gagner de grandes ſommes. Il devint ſi riche, qu'après avoir payé de ſon vivant la dépenſe employée aux fortifications de pluſieurs villes, il laiſſa encore, en mourant, dix millions de ſeſterces à celle de Marſeille, c'eſt-à-dire, environ un million de livres de France.

CRINOUS, (Paul) Docteur en Philoſophie & en Médecine qui étoit en réputation vers la fin du XVI ſiecle, naquit à Caſtro Réale en Sicile. Il eſt connu par la diſpute littéraire qu'il eut avec *François Biſſus* de Palerme & ſes adhérens. Celui-ci, qui étoit Proto-Médecin de la Sicile, avoit compoſé un diſcours ſur l'éréſipele qui regnoit alors dans ce Royaume, & l'avoit adreſſé à *Paul Reſtifa*. Cet écrit déplut à *Crinous* ; il en publia la critique ſous le titre de *Cenſura in reſponſionem Franciſci Biſſi, Regni Siciliæ Proto-Medici, de eriſipelate vigente.* Cet Ouvrage, imprimé à Meſſine en 1589, *in-4*, n'eut pas plutôt vu le jour, que *Gerard Columba*, Médecin de la même ville, prit le parti de *Biſſus*. Il attaqua la cenſure de *Crinous* avec aſſez de chaleur, mais celui-ci en mit autant dans ſa réponſe qui eſt intitulée : *Reſponſiones apologeticæ in apologiam excel. D. Gerardi Columbæ, Philoſophi & Medici celeberrimi, pro illuſtri D. Franciſco Biſſo, Regni Siciliæ & Inſularum adjacentium Proto-Medicô. Meſſanæ*, 1589, *in-4*. Il eſt apparent que cette querelle ne tourna pas à l'avantage de *Crinous* ; car la réputation de *Biſſus* étoit ſi ſolidement établie, qu'il étoit regardé comme un oracle par toute la Sicile.

CRISPUS (Antoine) naquit le 11 Juin de l'an 1600 à Trapani, ville de Sicile dans la vallée de Mazare. *Jean*, ſon pere, qui étoit Médecin, lui inſpira le goût qu'il avoit pour les Sciences, & il eut la ſatisfaction de trou-

ver les mêmes dispositions dans son fils. Celui-ci s'appliqua successivement à l'étude des Lettres Humaines, de la Philosophie, de la Médecine & de la Théologie. Enfin, devenu Prêtre & Médecin tout ensemble, il donna des preuves de la supériorité de son génie dans la science de ces deux états. Les heureux succès qu'il eut dans la pratique du second, lui mériterent tant de réputation, que non seulement il fut recherché par toute la Sicile, mais encore par les personnes les plus distinguées des pays voisins de ce Royaume.

Crispus ne fut point d'abord Prêtre & Médecin; il commença par la Médecine, & ce ne fut qu'après la mort de sa femme qu'il se mit dans les Ordres Sacrés; mais il ne continua pas moins de remplir les devoirs de sa premiere profession. Il étoit déja vieux quand il se retira du monde pour ne s'occuper que de l'éternité, & ce fut dans ce pieux exercice que la mort le surprit à Trapani le 30 Novembre 1688, dans la 98me année de son âge. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages :

In acutæ febris historiam Commentarius. Panormi, 1661, *in*-4.

In lethargum febri supervenientem acutæ Commentarii duo. Ibidem, 1668, *in*-4.

De sputo sanguinis à partibus corporis infimis supervenientis, cum tussi & sinè vomitu, consultatio. Drepani, 1682, *in*-4.

Medicinalis epistola ad Grandonium Seminara, Medicinæ, Philosophiæ ac Chirurgiæ Doctorem, in qua respondetur & simul exponitur ratio curandi febres putridas per venæsectionem & purgationem per alvum. Panormi, 1682, *in*-4.

In Medicinalem epistolam dilucidationes, & simul interrogationibus respondetur per epistolium factis à Phil. ac Med. Doctore, Nepote Antoniô Ruasi. Drepani, 1682, *in*-4.

De SS. Cosmæ & Damiani Thermalibus aquis Liber in sex divisus sectiones. Drepani, 1684, *in*-4. L'Auteur y a joint un petit Traité intitulé : *De iisdem aquis compositiones*, qui est de la façon de *Jean Crispus*, son pere.

CRITIAS. Voyez CRINAS.

CRITOBULE, Médecin célebre dans le XXXVII siecle du monde, vécut à la Cour de Philippe, Roi de Macédoine. Il tira une fleche que ce Prince avoit reçue dans le voisinage de l'œil, & conduisit la cure avec tant d'adresse, qu'il étoit difficile de s'appercevoir de la cicatrice.

CRITODEME, Médecin qui étoit de la race des *Asclépiades*, vécut vers l'an 3668 du monde. Ce fut lui qui pansa Alexandre le Grand des blessures qu'il avoit reçues au siege d'une petite ville, située dans le pays des Malliens ou des Malles.

CRITON, disciple d'*Acron* d'Agrigente, exerça la Médecine vers la fin du XXXVI siecle.

Il y eut un autre *Criton*, dont parle *Galien*, qui le cite comme ayant très-bien écrit de la composition des médicamens. Il enseigna un art de politesse, que le même *Galien* est tenté de condamner; mais il excuse *Criton* d'en avoir fait profession, parce que ce Médecin se trouvoit souvent auprès des Rois & des Dames. *Criton* a particulierement traité de la Cosmétique, c'est-à-dire, de

l'art qui a soin de la beauté & des ornemens du corps : on en trouve quelques fragmens dans les Ouvrages d'*Ætius*. Il est vrai qu'*Héraclide* de Tarente avoit déja dit quelque chose de cet art, aussi bien que la Reine *Cléopatre* ; mais ce n'étoit rien au prix de ce que *Criton* en avoit écrit. Ce dernier vécut vers la fin du premier siecle de l'Ere Chrétienne ou le commencement du second, c'est-à-dire, plus de 500 ans après le premier.

CROCI, ou CRUCEIUS (Jean-André) naquit à Milan en 1619, & fut reçu Docteur en Médecine à Bologne le 30 Janvier 1651. Il retourna dans sa patrie d'abord après sa promotion, & on le chargea d'y enseigner publiquement la Langue Grecque & l'Astronomie. Comme les Ouvrages qu'il a composés sur la Médecine n'avoient point encore vu le jour à sa mort arrivée à Milan le 15 Décembre 1655, ils sont demeurés en manuscrits.

Ce Médecin est différent de *Jean-André Cruceius* ou *à Cruce*, en François *De la Croix*. Celui-ci étoit de Venise & florissoit vers l'an 1560. Il a écrit sept Livres de Chirurgie qui ont paru à Venise en 1583 & en 1605, *in-folio*, sous le titre de *Chirurgia universale è perfetta*. C'est un extrait des découvertes qu'on avoit faites en Chirurgie avant lui, dans lequel il marque tant de confiance aux topiques, qu'il conseille l'usage d'une emplâtre pour attirer au dehors les corps étrangers renfermés dans les plaies. Cet Ouvrage a été imprimé en Latin à Venise en 1596, *in-folio*, sous le titre de *Chirurgiæ universalis opus absolutum*. Il a aussi été publié en François, & encore en Allemand à Francfort, en 1607, *in-folio*. L'Auteur a vieilli dans la pratique de la Chirurgie ; il commença par l'exercer sur les Flottes Vénitiennes, & finit par l'enseigner publiquement dans sa ville natale. *Boerhaave* fait un grand éloge du Traité qu'on vient de citer. Il en recommande la lecture, parce que les choses y sont rendues sans emphase & avec la plus grande candeur ; il en loue même le raisonnement, ainsi que la partie Anatomique que *Cruceius* avoit souvent étudiée sur les cadavres. *Antoine Forzellini* a aussi fait tant d'estime de cet Ouvrage, qu'il a publié à Venise en 1736, *in-8*, un commentaire sur le chapitre qui est intitulé *Degli ulceri*.

CROIX (Les Freres de la ROSE) étoient d'une confrérie qui a pris son origine en Allemagne en 1604. Leur cabale étoit marquée par ces lettres F. R. C. que quelques-uns d'entre eux ont interprétées *Fratres roris cocti*, à cause qu'ils prétendoient que la rosée cuite est la matiere de la pierre philosophale. Croiroit-on que la Médecine ait eu ses fanatiques ? Les Freres de la Rose Croix en étoient pourtant de bien véritables.

La fin de cet institut chimérique étoit la réforme générale du monde, mais quant aux Sciences seulement. Ils avoient des regles, des statuts ; par exemple, ils obligeoient à garder le célibat. Toutes les opérations de la Nature étoient les sujets de leurs méditations ; ils embrassoient la Physique dans toutes ses parties, mais ils faisoient une profession plus particuliere de la Médecine & de la Chymie. C'étoient, à les entendre, des gens qui savoient tout, & qui promettoient aux hommes une nouvelle sagesse qui ne leur avoit pas encore été découverte.

A ces promesses séduisantes, dont ils furent les premieres dupes, ils joignirent le merveilleux. On est porté à croire ce qui étonne, même ce que l'on comprend peu, quand il nous est annoncé avec un certain appareil. Un détail romanesque de la vie de leur fondateur relevoit leurs discours & soutenoit leur enthousiasme. Il étoit né en Allemagne en 1578. Dès l'âge, disoient-ils, de cinq ans, il fut enfermé dans un Monastere où il apprit le Grec & le Latin. A seize ans il se joignit à des magiciens pour se mettre au fait de leur Art; il passa ensuite en Turquie & en Arabie, d'où il se rendit à *Damcar*. Or ce *Damcar* est une ville chimérique, comme leur Patriarche, habitée par des Philosophes très-versés dans la connoissance de la Nature. Là il fut salué par son nom; on lui révéla plusieurs choses arrivées dans le monastere; on lui découvrit plusieurs secrets; on lui apprit qu'on l'attendoit depuis long-tems & qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale de l'Univers. Après trois ans de séjour à Damcar, il partit pour se rendre à Fez, ville de Barbarie, où il conféra avec les Sages & les Cabalistes. Il vit ensuite l'Espagne; mais comme il en fut chassé, il se retira en Allemagne, où il vécut dans une grotte jusqu'à l'âge de 106 ans.

Cette grotte, dit l'Historien de sa vie, (*Jean Brigern*) étoit éclairée d'un soleil qui étoit au fond de l'antre, mais qui recevoit sa lumiere du soleil qui éclaire le monde. Au milieu s'élevoit un autel rond, recouvert d'une platine de cuivre, où on lisoit ces caracteres : *A. C. R. C. vivant, je me suis réservé un abrégé de lumiere pour sépulcre.* Quatre figures regnoient à l'entour, portant chacune son inscription : la premiere avoit ces mots, *jamais vuide*; une autre, *le joug de la loi*; une troisieme, *la liberté de l'Evangile*; la quatrieme portoit pour légende, *la gloire toute entiere de Dieu.* On y trouvoit aussi des lampes ardentes, des sonnettes, des miroirs de plusieurs façons & quelques livres, entr'autres un Dictionnaire des mots de *Paracelse* & le *Petit Monde* du Fondateur.

Voilà bien de l'appareil pour relever une folie. Mais il falloit encore lui donner un air mystérieux; car le plus grand appui de ces sortes de Sociétés dépend du voile qui les cache aux yeux du public. C'est dans cette vue qu'une des premieres constitutions des Freres de la Rose Croix étoit de tenir leur confrérie secrette, au moins pendant cent ans. Toute absurde qu'eût été la doctrine qu'on inspiroit aux membres de cette Société, elle n'a pas manqué de sectateurs; elle en a même trouvé parmi les gens instruits. *Michel Mayer* a composé un livre des constitutions qui servoient de regle à cette Société, & *Robert Fludd* les a défendues contre le Pere *Mersenne* & contre *Gassendi*, par une Apologie publiée à Leyde en 1617, *in-8*. Mais *Naudé* a porté un coup destructeur à cette confrérie; il a fait contre elle un Ouvrage très-savant qui fut imprimé à Paris en 1624, *in-8*, sous le titre d'*Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose Croix.*

CROIX, (Marc DE LA) Bourguignon, né à Pondevaux, étudia la Médecine à Montpellier sous *Laurent Joubert*. Il s'y rendit habile, & vint ensuite l'exercer à Châlons-sur-Saône. Le Pere *Jacob*, dans ses Ecrivains Chalonnois, dit que *La Croix* avoit une grande connoissance des Langues Grecque & Latine, & que *Joubert* en faisoit une estime particuliere. *La Croix* mourut Calviniste à Châ-

lons en 1634, âgé de plus de 83 ans. Il a fait la préface & le premier livre *de variola magna*, qui eſt dans le Traité de *Joubert* ſur la même matiere, imprimé à Valence en 1581. Il a laiſſé : *Obſervationes rei medicæ variæ ad Theophilum Cruceum filium, Doctorem Medicum.*

CROLLIUS, (Oſwald) Heſſois, fut Médecin ordinaire de Chriſtian, Prince d'Anhalt. On l'admira vers la fin du XVI ſiecle comme un Savant ; mais ſon grand attachement aux opinions de *Paracelſe* diminua ſa réputation, ſur-tout chez ceux qui ſavoient réduire les rêveries de cet enthouſiaſte à leur juſte valeur. *Crollius* fut trop favorablement prévenu en ſa faveur. Sectateur ardent de ce Médecin, il le prit pour modele, & le ſuivit juſques dans ſes extravagances ſur les influences des aſtres, les ſignatures, la Chiromancie, la Phyſionomie, le Gnome ; les Sylphes, les paralelles & les reſſemblances des corps céleſtes & ſublunaires : toutes choſes qu'il s'efforce de poſer pour fondement de la Médecine. Il n'a cependant point donné dans toutes ces erreurs, quand il a traité de la Chymie ; car ſes procédés ſont généralement décrits avec fidélité & exactitude. Dans un de ſes Ouvrages, imprimé à Prague en 1608 & dédié au Prince d'Anhalt, il donne la maniere de préparer différens remedes Chymiques qui ſont maintenant connus de tout le monde. Voici le titre que porte cet Ouvrage :

Baſilica Chymica, continens philoſophicam propriâ laborum experientiâ confirmatam deſcriptionem & uſum medicamentorum Chymicorum ſelectiſſimorum è lumine gratiæ & naturæ deſumptorum. In fine Libri additus eſt ejuſdem Autoris Tractatus novus de ſignaturis rerum internis. Francofurti, 1609, 1611, 1620, *in*-4, 1622, *in*-8. *Genevæ*, 1630, 1635, 1643, 1658, *in*-8. Les deux dernieres éditions ſont préférables aux autres, pour les nouvelles deſcriptions qu'on y trouve. Il y en a encore une de Leipſic de 1634, *in*-8, avec les augmentations d'*Hartmann.*

CROONE (Guillaume) naquit aux environs de Londres. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Cambridge en 1654, & nommé Profeſſeur de Rhétorique au College de Gresham en 1659. Le 7 Octobre 1662, il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Cambridge ; en 1665, il voyagea en France, où il fit de nouveaux progrès dans les différentes parties de ſon art ; en 1670, il fut choiſi par les Chirurgiens de Londres pour démontrer la Myologie ; le 29 Juillet 1675, il ſe fit aggréger au College des Médecins de la même ville, & dans le courant de cette année, il fut reçu dans la Société Royale. Toutes ces marques de diſtinction le déterminerent à paſſer le reſte de ſa vie à Londres, & ce fut-là qu'il la finit le 12 Octobre 1684. Il paroît que *Croone* avoit amaſſé du bien, où qu'il étoit riche de lui-même, car il fonda des Leçons, ſur la ſtructure & la poſition des muſcles, dans le College des Médecins & dans la Communauté des Chirurgiens. Il écrivit un Traité dans lequel il fait beaucoup d'uſage des Mathématiques, pour expliquer le mouvement muſculaire qui en eſt le ſujet. Ce Traité a paru ſous ce titre :

De ratione motûs muſculorum. Londini, 1664, *in*-8. *Amſtelodami*, 1667, *in*-12.

CRUCEIUS. (Jean-André) Voyez CROCI.

CRUCIUS, ou A CRUCE, (Vincent) ſavant Philoſophe & Médecin, natif de l'Etat de Genes, fut attaché au ſervice du Pape Gregoire XV. Il avoit d'abord pratiqué la Médecine à Bologne & à Ravenne, mais étant paſſé à Rome, il obtint une Chaire au College Romain environ l'an 1612, & continua d'y enſeigner pendant vingt ans & plus. C'étoit un homme extrêmement charitable ; comme il ne ſe refuſoit à perſonne, il voloit indiſtinctement au ſervice des malades, pauvres ou riches. Il répétoit ſans ceſſe que les Médecins ne devoient jamais oublier le ſerment qu'ils avoient fait, à leur admiſſion à la Licence & au Doctorat, de viſiter gratuitement les pauvres. Convaincu qu'il étoit de ſes obligations à cet égard, il ſe fit non ſeulement un devoir de les ſoulager par ſes conſeils, mais encore par d'abondantes aumônes, afin qu'ils fuſſent ſervis de tout ce qui étoit néceſſaire à leurs maladies. Ce pieux Médecin ne fut pas moins laborieux que bienfaiſant, car il a laiſſé beaucoup d'Ouvrages tant imprimés que manuſcrits : voici les titres des principaux d'entre les premiers :

De Epilepſia, Lectionum Bononienſium Libri tres. Venetiis, 1603, *in-4*. Ce Recueil ne préſente qu'une Théorie ancienne & ſurannée ; mais il avoue lui-même dans d'autres Traités, que c'eſt une production de ſa jeuneſſe.

De verme admirando per nares egreſſò. Ravennæ, 1610, *in-4*.

De morbis capitis frequentioribus Libri ſeptem. Romæ, 1617, *in-4. Venetiis*, 1619, *in-4*. Il n'y parle que du catarrhe, de la phrénéſie, de la léthargie & de l'épilepſie.

De quæſitis in arte medicâ per epiſtolas, centuriæ quatuor. Venetiis, 1622, *in-4*.

Diſquiſitiò generalis de fœtu nonimeſtri parvæ adeo molis, ut vix quadrimeſtris appareret, in adoleſcentula primiparâ. Romæ, 1627, *in-4*.

Conſultatio Medica pro adoleſcente oblivione & ſurditate laborante. Ibidem, 1629, *in-4*.

Providenza metodica por preſervarſi del imminenti peſte. Rome, 1630, *in-4*. Cet Ouvrage a encore paru en Latin, ſous le titre de *Conſilium prophylacticum à lue peſtiferâ graſſante. Romæ*, 1631, *in-4*.

Veſuvius ardens, ſive, exercitatio Medico-Phyſica de motu & incendio Veſuvii montis in Campania, 16â menſis Decembris anni 1631. *Romæ*, 1632, *in-4*.

De Hæmophthiſi ſeu ſanguinis ſputò. Romæ, 1633, *in-4*.

Ephemeridum, id eſt, diuturnarum obſervationum Libri duo priores & poſteriores. Bononiæ, 1641, *in-4*.

CRUGER, (Daniel) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Argus* II, & Conſeiller-Médecin de l'Electeur de Brandebourg, étoit de Stargard en Poméranie, où il naquit le 11 Décembre 1639. Après avoir pris le bonnet de Docteur à Altorf en 1666, il vint exercer la Médecine dans ſa patrie, où il mourut le 15 de Mars 1711. Les Mémoires de l'Académie Impériale contiennent quantité d'obſervations de ſa façon ſur des ſujets plus ou moins intéreſſans. Il eſt encore Auteur d'un Ouvrage en Allemand ſur la fievre pétéchiale & la vérole.

Les Bibliographes parlent d'un autre *Cruger* (Jean) auſſi Docteur en Médecine. Il a écrit :

Caſus medicus de morbo Litteratorùm, ſive, affectione hypochondriacâ. Zittaviæ, 1703, *in-4*.

Affectus Chirurgici, plerique aphoristicè, breviter & accuratè expositi. 1722, *in-4.*

Cet Auteur superstitieux ajoute foi aux fables les plus absurdes ; il a rempli ce dernier Ouvrage des faits les plus ridicules qu'on ait jamais imaginé d'insérer dans aucun livre. Plein de la Théorie de *Van Helmont*, il va plus loin que lui dans la pratique, car il recommande les crapauds & le saphir contre la peste, & s'arrête à discuter les propriétés de beaucoup d'autres remedes, tout au moins aussi inutiles.

CRUSCIANUS, ou TRUSIANUS, que d'autres appellent encore DRUSIANUS & TURRISANUS DE TURRISANIS, Médecin de Florence au commencement du XIV siecle, fut surnommé *Plusquam Commentator*, à cause des subtilités & des détours, dont il savoit orner les choses. Le Traité qu'il a composé sous le titre de *Plusquam commentum in parvam Galeni artem*, & qui fut imprimé à Venise en 1504, 1543 & en 1559, *in-folio*, peut aussi avoir donné lieu à l'appeller ainsi.

Cruscianus fut disciple de *Matthieu*, que Tritheme & Volaterran nomment *Thaddée*, & qui enseigna à Bologne avec tant de réputation, qu'il ne sortoit jamais de cette ville, qu'on ne lui donnât cinquante florins d'or par jour. Mais *Crușcianus* ne fut point autant avantagé de la fortune que son maître. Comme il étoit assez malheureux dans sa pratique, & conséquemment peu recherché, il se dégouta du monde qu'il abandonna pour entrer dans l'Ordre des Chartreux, où il mourut saintement à l'âge de 80 ans.

CRUSER, ou DE CROESER, (Herman) de Kempen, ville des Pays-Bas dans l'Over-Yssel, naquit au commencement du XVI siecle. Il apprit les Langues savantes, la Philosophie & la Médecine ; mais comme les connoissances qu'il avoit acquises dans ces différens genres ne satisfaisoient point encore la vaste étendue de son génie, il étudia la Jurisprudence & se fit recevoir Docteur en l'un & l'autre Droit. Son savoir & son éloquence le firent connoître à la Cour de Charles, Duc de Gueldres, qui le prit pour son Conseiller intime ; & ce Prince étant mort en 1538, *Croeser* eut le même emploi auprès de Guillaume, Duc de Cleves. En 1573, il accompagna en Prusse la Princesse Marie-Eléonore, fille de ce dernier, qui venoit d'être accordée au Duc Albert-Fréderic de Brandebourg. Ce fut en revenant de ce voyage qu'il mourut à Konigsberg en 1574.

Croeser ne s'est pas tellement attaché à la Jurisprudence, qu'il en ait négligé l'étude de la Médecine ; les Ouvrages qu'il a donnés sur cette derniere Science, sont des preuves subsistantes de son goût & de son application à cet égard. On a de lui :

Claudii Galeni de pulsibus Libellus ad Tyrones. De pulsuum differentiis Libri quatuor. De dignoscendis pulsibus Libri quatuor De causis pulsuum Libri quatuor. De præsagitione ex pulsibus Libri quatuor. Parisiis, 1532, *in-fol.* Item dans l'édition de *Galien* faite à Bâle chez Froben, 1562, *in-folio*, & dans les suivantes faites à Venise chez les Giunti, 1563 1570, 1576, 1586, 1600, 1609, 1625, 8 vol. *in-fol.* Item dans la grande édition des Œuvres d'*Hippocrate* & de *Galien* publiée par *René Chartier*, Paris, 1639 & suiv. 13 volumes *in-folio.* Mais il

faut remarquer que les Verſions de *Cruſerius* ont été retouchées par *Auguſtin Gadaldini* de Modene.

Commentarius in Hippocratis Librum primum & tertium de morbis vulgaribus : item in Librum de ſalubri diætâ. Baſileæ, 1570, *in*-12.

Notre Auteur a encore traduit de Grec en Latin les Ouvrages de *Plutarque* ; quelques Critiques préferent même ſes Verſions à celles de *Guillaume Xylander*, laborieux Ecrivain du XVI ſiecle, que la pauvreté engagea quelquefois à travailler pour vivre. Mais d'autres prétendent que *Cruſerius* n'a pas bien ſuivi ſon original, & qu'il n'avoit pas une connoiſſance ſuffiſante de la Langue Grecque. Ils le blâment encore d'avoir changé l'ordre des vies de *Plutarque* ſans aucune néceſſité.

CRUSIUS (David) naquit en Miſnie le 29 Janvier 1589. Il prit le degré de Maître-ès-Arts à Erford en 1607, & celui de Docteur en Médecine à Bâle en 1609. Ce fut dans la premiere de ces deux villes qu'il s'établit. On vouloit l'engager à ſe fixer ailleurs, ou tout au moins à faire fruit de ſes talens par l'enſeignement public ; mais comme il aimoit à jouir de lui-même, il préféra l'état qu'il avoit choiſi, aux charges plus brillantes & lucratives qu'on voulut lui donner dans les Cours & les Académies. Il mourut à Erford le 15 Juillet 1640, & laiſſa un Ouvrage diviſé en deux parties ſous ces titres :

Theatrum morborum Hermetico-Hippocraticum, ſeu, methodica morborum & curationis eorumdem diſpoſitio. Erfurti, 1615, *in*-8.

Theatri morborum Hermetico-Hippocratici pars poſterior. Ibidem, 1616, *in*-8.

Wolfgang Cruſius, Médecin natif d'Erford, étoit probablement de la famille du précédent. Il fut Doyen de la Faculté de cette ville, & il y mourut le 20 Février 1658.

On trouve un autre *Cruſius* (Jean) qui étoit d'Apenrade en Dannemarc, où il vint au monde le 14 Janvier 1661. Il fit beaucoup de progrès dans ſes études qu'il commença à Kiell, & qu'il alla pourſuivre à Copenhague & à Leyde. Ayant enſuite voyagé pendant deux ans en Hollande, en Angleterre, en Allemagne & en Italie, il s'arrêta à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur en 1690. Il revint en Dannemarc l'année ſuivante, & bientôt après on le nomma à la charge de Médecin de la ville de Sleſwich ; mais il ne demeura pas longtems dans ce poſte, car il paſſa à la Cour de Gottorp en 1693. Les Auteurs mettent ſa mort vers l'an 1712, & ceux qui parlent de ſes Ouvrages, les réduiſent à quelques Traités de Médecine & de Poéſie qui ſont écrits en Allemand.

CRUYNINGHEN (Jean DE) tiroit ſon nom d'un village ainſi appellé dans l'Iſle de Sud-Béveland en Zélande. Il entra dans le Conſeil de l'Univerſité de Louvain le 20 Mars 1480, en qualité de Licencié en Médecine, & le 13 Juin de la même année, il prit le bonnet de Docteur avec *Jacques Bogaert* & *Jean d'Inchy*. Il épouſa en premieres noces *Eliſabeth Boelarts*, & en ſecondes *Gertrude Van Dieve* qui lui ſurvécut deux ans. Il mourut le 9 Octobre 1500, & celle-ci le 13 Novembre 1502. Elle fut enterrée auprès de ſon mari dans l'Egliſe des Auguſtins de Louvain, où l'on voit le tombeau de leur famille, avec une inſcription qui prouve combien celle de *Cruyninghen* étoit illuſtre :

MONUMENTUM
Patriciæ & vetustæ Familiæ Van Cruyninghen,
Ex illustri Bertholdorum sanguine oriundæ,
Ac aliquandò Vice-Comitatûs Zelandiæ titulô insignitæ :
Ex qua,
Præter plurimos Equestri dignitate fulgidos,
Annô 1491 in Velleris aurei ordinem assumptus est
JOANNES VAN CRUYNINGHEN,
Dominus de Pamele.

CTESIAS, Médecin Cnidien, vécut du tems de Xénophon. Il fut pris dans la bataille que Cyrus le jeune donna, en 401 avant J. C. contre son frere Artaxerxés Mnémon, & guérit ce dernier de la blessure qu'il avoit reçue au combat. Ce Prince le retint ensuite auprès de lui; & comme il pratiqua la Médecine en Perse pendant 17 ans, il profita de ce tems & de la faveur du Roi, pour écrire l'Histoire des Assyriens, des Medes & des Perses, qu'il tira des Annales dans lesquelles les actions les plus remarquables des Souverains étoient consignées. Cette Histoire, qui est en XXIII Livres, a été tellement estimée de *Diodore* de Sicile & de *Trogue Pompée*, qu'ils ont mieux aimé la suivre que que celle d'*Hérodote*, par la raison que *Ctesias* assure d'avoir pris tout ce qu'il avance dans les Mémoires de la Maison Royale. Plusieurs Critiques n'ajoutent cependant aucune foi aux récits de cet Historien.

CUNEUS, (Gabriël) disciple de *Vésale* & partisan de sa doctrine, étoit de Milan. Il enseigna l'Anatomie à Pavie dans le XVI siecle, & s'y fit de la réputation par les connoissances qu'il avoit puisées à l'école de son Maître. L'estime qu'il faisoit de ce grand Anatomiste, l'engagea à le défendre contre *François Puteus* de Verceil, qui avoit écrit un Livre injurieux, dans lequel il attaquoit *Vésale* avec une sorte de fureur. *Puteus* étoit éleve de *Jacques Sylvius* qui regardoit *Galien* comme un Docteur infaillible en Anatomie. *Vésale* pensa bien différemment; il releva les fautes de *Galien*, & démontra ses erreurs dans l'exposition de la structure du corps humain avec tant d'évidence, que *Sylvius* déclama contre ce prétendu détracteur de l'antiquité, dans son Ouvrage intitulé : *Depulsio vesani cujusdam calumniarum in Hippocratis atque Galeni Rem Anatomicam.* Cet Ecrit, vraiment indigne d'un homme de Lettres, servit de modele à *Puteus* dans son Apologie de *Galien* contre *Vésale*; mais *Cuneus*, dans sa réponse, n'allegue que des faits pour soutenir l'honneur de son Maître, & prouve que son Anatomie est déduite du cadavre de l'homme, au lieu que *Galien* n'a souvent consulté que le singe ou son imagination. L'Ecrit de *Cuneus* est intitulé :

Apologiæ Francisci Putei pro Galeno in Anatome, Examen. Mediolani, 1563. *Venetiis*, 1564, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1726, avec les Œuvres de *Vésale*. *Cuneus* n'en est cependant pas universellement regardé comme l'Auteur; *Cardan* l'attribue à *Vésale* lui-même, parce qu'il croit y reconnoître sa diction.

CUNO (Clément-Jean) naquit à Nuremberg de *Jean*, Docteur en Médecine & Phyficien ordinaire de cette ville. Après de bonnes études, il fe rendit à Bâle, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1614. L'année fuivante, il fut aggrégé au College des Médecins de Nuremberg ; & comme il ne tarda pas à s'y diftinguer par les fuccès de fa pratique, il parvint bientôt à la réputation la plus folide & la plus étendue, dans laquelle il fe foutint jufqu'à fa mort arrivée en 1632. Nous n'avons de lui d'autre Ouvrage, que deux Lettres qui traitent de la Médecine ; *Jean Hornung* les a inférées dans fon Recueil intitulé : *Cifta Medica.*

CUPANUS (François) naquit en Sicile l'an 1657. Il étudioit la Médecine, lorfqu'il prit goût pour la Théologie ; il s'y appliqua pendant quelques années & fe fit Religieux de l'Ordre de Saint François en 1681. En abandonnant le monde, il porta dans le cloître l'amour qu'il avoit toujours eu pour l'Hiftoire Naturelle, & fur-tout pour celle de fon pays ; mais la Botanique fut ce qui l'occupa davantage. Il mourut à Palerme en 1710, & laiffa les Ouvrages fuivans :

Catalogus Plantarum Sicularum noviter inventarum. Panormi, 1692, *in folio.* La feconde édition a paru fous le titre de *Syllabus Plantarum Siciliæ nuper detecta-rum. Ibidem*, 1694, *in-16.*

Hortus Catholicus, five Ill. Principis Catholicæ Hortus. Neapoli, 1696, *in-4*, avec un fupplément.

Supplementum alterum, continens Plantas Siculas & Sicilienfes, & novas quæ ad præfatum Hortum acceſſerunt, cum Lapidum pauxillo quos Sicania fufficit. Panormi, 1697, *in-4.*

Panphyton Siculum, five, Hiftoria Naturalis Plantarum Siciliæ, continens Plantas omnes in Sicilia fponte nafcentes & exoticas eamdem incolentes. Opus olim inchoatum à R. P. Francifco Cupano, & in lucem editum ftudiô & labore Antonii Bonanni & Gervafii Panormitani. Parnormi, 1715, *in-folio.* C'eft *Antonin Mongitore* qui annonce cet Ouvrage dans fon *Appendix* à la Bibliotheque Sicilienne, mais *Séguier*, & *Haller* après lui, croient qu'il n'a jamais vu le jour. Les 700 planches qui devoient orner cette Hiftoire, dont fix cens font de la main de *Cupanus*, fe trouvent, dit-on, dans le Cabinet du Prince de la Catholica.

CUREAU DE LA CHAMBRE. Voyez CHAMBRE. (Marin CUREAU DE LA)

CUREUS, (Joachim) Médecin du XVI fiecle, étoit de Freyftadt en Siléfie. Il y naquit le 23 d'Octobre 1532 de *Gregoire Cureus*, Ouvrier en laine, mais qui avoit étudié & qui aimoit les Belles-Lettres. Il en infpira le goût à fon fils & ne négligea rien pour fon éducation. *Joachim* correfpondit aux foins de fon pere par fon attachement à l'étude ; il ne tarda même pas à faire voir de quoi fon efprit étoit capable. Ce fut pour lui donner de nouveaux moyens de perfectionner les talens qu'on lui remarquoit, qu'on l'envoya étudier fous les plus favans Maîtres des Univerfités d'Italie, & principalement de celle de Padoue, où il fit fon cours de Philofophie & de Médecine. Il n'y prit cependant point le bonnet de Docteur ; il fe rendit à Bologne, où il le reçut en 1558.

Au retour de ses voyages, *Cureus* passa à Glogaw, & il y pratiqua la Médecine avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort arrivée le 21 Janvier 1573, dans sa quarante-unieme année. La Silésie, sa patrie, lui doit des Annales qui ont été imprimées *in-fol.* Il avoit encore entrepris d'autres Ouvrages historiques, mais ce qu'il en a écrit, est malheureusement perdu. On a des Consultations de sa façon, qui se trouvent dans le Recueil que *Laurent Scholzius* mit au jour à Francfort en 1598.

Joachim Cureus eut un fils nommé *Irene*, qui fut aussi un habile Médecin.

CURION, (Jacques) Médecin Allemand, naquit en 1497. Il avoit déja fait de grands progrès dans les Langues savantes & les Belles-Lettres, lorsqu'il s'attacha à l'étude de la Médecine & des Mathématiques. Il ne réussit pas moins dans ces deux Sciences ; il donna même tant de preuves de l'étendue de son savoir dans l'une & dans l'autre, qu'il fut chargé de les enseigner à Ingolstadt & à Heidelberg. Il mourut en 1572 dans cette derniere ville, à l'âge de 75 ans & il fut enterré dans l'église de Saint Pierre, où l'on voit son tombeau avec cette épitaphe :

Hoc Saxum tegit ossa Curionis,
Qui Vir candidus, eruditione
Instructus variâ, decus Lycæi
Nostri præcipuum, professus artes
Eudoxii, Podalyriique, multos
Felici domuit labore : donec
Extrema id fieri vetaret ætas,
Post quintum decimum peracta lustrum.
Æternùm benè sit tibi, Jacobe,
Hos ipse rediture mox in artus !
Nobis intereà bonos, tuique
Det similes Deus, caterva
Quò nos exagitet minor malorum.
Obiit
A. D. 1572, die primâ Julii.

On a quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin, dans lesquels il fait paroître son attachement à la doctrine de *Paracelse* :

Dialogus inscriptus Hermotimi nomine, in quo primùm de umbratico illo Medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest. Deinde de illo recens ex Chymicis furnis eductô & natô alterô. Basileæ, 1570, in-4.

Hippocratis Coi, Medici vetustissimi, de naturæ, temporum anni & aëris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium ætatum morbis theoriâ : ità in enarratione tertiæ aphorismorum sectionis exposita est, ut non solùm rei Medicæ, sed omnibus valetudinis ac vitæ tuendæ studiosis, magno usui esse possit. 1596, in-8.

On trouve un autre *Curion* (Horace) qui prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pise à l'âge de 20 ans, & parvint à un tel degré de réputation, qu'il fut

nommé Conseiller des Empereurs Ferdinand I & Maximilien II. Celui-ci l'envoya à Constantinople en 1564, & il y mourut la même année, avant d'avoir atteint la trentieme de son âge.

CURTIUS, (Matthieu) Médecin natif de Pavie, fut en estime dans le XVI siecle. Il enseigna avec beaucoup de réputation dans sa patrie, à Padoue, à Bologne, à Florence, à Pise, & se partagea ainsi entre les plus célebres Universités d'Italie, à qui il fit part de ses connoissances. La pratique de la Médecine ne lui fit pas moins d'honneur que la Chaire. Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VII qu'il accompagna dans un voyage de Marseille. Il revint delà en Italie, où il continua d'enseigner. Il remplissoit une Chaire à Pise, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui l'enleva de ce monde en 1544. Côme de Médicis lui fit élever un Monument funebre, sur lequel on grava cette inscription :

MATT. CURTIO TICINENSI
Qui Hippocratis, Galenique vindex, salutis augurium egit,
Medicinamque exercendo & colendo, ipse valens semper excoluit ;
Monumentum hoc ampliùs quàm F. F. T. P. J.
COSMUS MED. *Florentiæ Dux II,*
Ære suô P. C.
Annô 1564.
Vixit Annos LXX.

Les Ouvrages de ce Médecin ont eu long-tems de la vogue ; mais on ne les lit guere aujourd'hui. Ils sont intitulés :

De venæsectione, cum in aliis affectibus, tum vel maximè in Pleuritide. Lugduni, 1532, 1538, *in*-8. *Hagenoæ*, 1534, *in*-4. *Venetiis*, 1534, 1539, *in*-8. *Bononiæ*, 1539, *in*-4. Il soutint la préférence de la saignée directe dans la Pleurésie.

In Mundini anatomen explicatio. Papiæ, 1550, *in*-8. *Lugduni*, 1551, *in*-8. *Venetiis*, 1580, *in*-8. Le texte vaut mieux que le commentaire. *Curtius* a donné dans les erreurs de *Galien*, d'*Averrhoës* & d'*Avicenne*.

De curandis febribus Ars Medica. Venetiis, 1561, *in*-8. C'est un recueil de tout ce que les Anciens ont dit sur cette matiere.

De prandii & cænæ modô Libellus. Romæ, 1562, *in*-4. 1566, *in*-8.

Methodus dosandi ad Tyrones. Venetiis, 1579, *in*-4, avec les opuscules des Médecins qui ont écrit sur la maniere de doser les médicamens.

On trouve encore un Médecin du même nom ; c'est *Nicolas Curtius* natif de Bresse en Italie. Il étoit d'une très-petite stature, mais il avoit l'esprit vaste & pénétrant. Il enseigna à Padoue pendant 26 ans. La crainte de contracter la peste qui commençoit à s'y montrer, lui fit abandonner cette ville pour se retirer dans sa patrie, où il mourut de la même maladie en 1576. On a quelques Ecrits de sa façon :

Methodus consultandi. Venetiis, 1603, *in-folio*, dans la bibliotheque choisie d'*Antoine Possevin*.

Libellus de medicamentis lenientibus, præparantibus & purgantibus. Giessæ, 1615, *in*-12, avec le *Consilium adversùs pestem* de *Jean Jessenius*.

CUSPINIEN, (Jean) de Sueinfort en Franconie, se fit beaucoup de réputation vers la fin du XV siecle. L'Empereur Maximilien I, dont il étoit Médecin, le considéra au point de l'employer dans plusieurs négociations délicates. Il méritoit l'estime de ce Prince par l'étendue de ses connoissances en différens genres ; car il étoit Philosophe, Orateur, Poëte & Historien. Quant à l'Histoire, nous en avons des preuves dans un Commentaire *in-folio* qu'il composa en Latin sur les Consuls, les Césars & les Empereurs Romains ; dans une Histoire d'Autriche intéressante & curieuse, qui est jointe à l'Ouvrage précédent, & dans laquelle il parle des Marquis, Ducs & Archiducs de cette Maison ; dans l'Histoire qu'il a écrite sur l'origine des Turcs, leur Religion, la tirannie qu'ils exercent contre les Chrétiens, &c. *Cuspinien* mourut à Vienne en 1529.

CYPRIANUS (Abraham) naquit à Amsterdam d'*Alard Cyprianus*, Chirurgien de cette Ville. Il étudia la Médecine à Utrecht, où il prit le bonnet de Docteur le 20 Novembre 1680. Sa dissertation inaugurale est intitulée : *De carie ossium.* Après sa promotion, il revint à Amsterdam, & il y pratiqua la Médecine & la Chirurgie pendant plus de douze ans. Ce fut à l'occasion de la mort de *Philippe Mathæus* le jeune qu'il sortit de cette ville, pour aller remplir la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie que les Curateurs de l'Université de Franeker lui présenterent le 6 Mai 1693. Il en prit possession le 22 Juin de la même année, mais il l'abandonna vers l'automne de 1695, pour se rendre en Angleterre. Pendant son séjour à Franeker, l'Université de Leyde lui avoit fait des instances réitérées pour l'engager à accepter une Chaire qui devoit lui rapporter deux mille francs. Il n'en voulut point, & persista toujours dans le dessein qu'il avoit formé de passer en Angleterre. Il y fut ; mais il revint en Hollande & s'établit encore à Amsterdam, où l'on connoissoit si bien son mérite. L'opération de la taille le répandit avantageusement dans cette ville ; on prétend même qu'il l'a exécutée avec succès sur plus de 1400 personnes. Les Historiens que j'ai consultés, ne disent rien de la mort de cet habile homme ; ils se bornent à donner les titres de ses Ouvrages :

Oratio inauguralis in Chirurgiam Encomiastica. Franekeræ, 1693, *in-fol.* C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la Chaire qu'on lui avoit donnée à Franeker.

Epistola exhibens historiam fœtûs humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi. Lugduni Batavorum, 1700, *in-8*, avec figures. En François, Amsterdam, 1707, *in-8.*

Cystitomia Hypogastrica. Londini, 1724, *in-4.* Il y traite de la taille au haut appareil.

CYR, (Saint) Médecin, fut martyrisé en Egypte le 31 Janvier 311. Comme il se servoit de sa profession pour annoncer la foi aux malades qu'il visitoit, on le dénonça aux Magistrats qui le firent chercher, avec ordre de le mettre en prison ; mais en ayant été averti, il se sauva en Arabie, où il vécut quelque tems dans la retraite. Un soldat d'Edesse, nommé *Jean*, l'engagea à le seconder dans le dessein qu'il avoit de travailler à la conversion des Païens. Ils passerent en Egypte, où ils furent bientôt découverts. On se saisit d'eux, on les mena au Gouverneur du pays qui leur fit souffrir plusieurs tourmens, & les condamna enfin à avoir la tête tranchée.

CYRENE. (Temple de) C'eſt un de ces endroits, où le culte que l'on rendoit au Dieu de la Médecine, étoit entretenu par l'avidité des Prêtres & la ſuperſtition des peuples. Les Cyréniens adoroient *Eſculape*, mais leur culte étoit différent de celui des Grecs; les premiers lui immoloient des chevres, ce qui ne ſe faiſoit pas dans la Grece. *Pauſanias* prétend cependant que l'*Eſculape* des Cyréniens avoit été tiré d'Epidaure; mais ſi cela eût été, comment ſe feroient-ils aviſés de lui ſacrifier un animal ſi différent de celui qu'on choiſiſſoit dans la Grece, où on lui immoloit des poules & des coqs? Il y a bien plus d'apparence que Cyrene, qui étoit une ville de Lybie, voiſine de l'Egypte, avoit reçu de ce pays tout ce qu'elle ſavoit ſur ce ſujet, & qu'elle adoroit l'*Eſculape* Phénicien, qui étoit plus ancien que celui des Grecs. Dans ce Temple, comme dans tous les autres dédiés au Dieu de la Médecine, les Prêtres étoient les organes par leſquels *Eſculape* rendoit ſes oracles; on ne parvenoit à les obtenir qu'en pratiquant diverſes cérémonies, les unes indifférentes à tout autre qu'aux Miniſtres du Temple, les autres propres par elles-mêmes à faciliter la guériſon des malades.

CYRUS fut Médecin de Livie, mere de l'Empereur Tibere, & mere encore de Druſus Germanicus qu'elle avoit eu de Tibere-Claude-Néron. Tout le monde ſait qu'Auguſte enleva Livie à celui-ci, & l'épouſa quoiqu'elle fût enceinte de Druſus.

Cyrus ne nous feroit pas connu ſans une Inſcription qui a été trouvée à Florence; elle nous a conſervé ſon nom & nous a appris ſon emploi. Il eſt tout probable qu'il eſt le même que *Cyrus* de Lampſaque, qui ſe trouve dans une autre Inſcription, où il eſt appellé Archiatre. *Aëtius* cite un *Cyrus* qui étoit d'Edeſſe & pareillement Archiatre, c'eſt-à-dire, Médecin du premier rang.

FIN DU TOME PREMIER.

Tel soin qu'ait pris le Correcteur pour redresser les fautes d'impression, il lui en est échappé plusieurs, les unes de peu d'importance, les autres assez remarquables pour s'y arrêter dans cet Errata.

TOME I.

Page 9,	Ligne 22,	*Aliben*	Lisez	*Ali-ben*
30	35	prescrire		proscrire
38	19	Wirtemberg		Wittemberg
40	26	sur		sous
45	5	comdamner		condamner
56	38	1580		1598
77	23	d'imagination		d'imaginations
89	2	*disceases*		*diseases*
95	24	Paris, 741		Paris, 1741
98	40	n'aimoit pas s'éloigner		n'aimoit pas à s'éloigner
171	16	conte		conste
265	31	*œquinoctiali*		*æquinoctiali*
295	2	prit aussi leçons		prit aussi des leçons
354	10	*Brandrata*		*Blandrata*
402	24	qui les a suivies		dont elles ont été suivies
439	37	cet épitaphe		cette épitaphe
497	22	surl a		sur la
498	30	artere veineuse		veine artérieuse
	31	veine artérieuse		artere veineuse
502	23	l		Il
538	33	une		l'une
584	18	*in intorno*		*intorno*
616	15	*rercueil*		*recueil*
632	3	ent		rent
640	41	hirurgie		Chirurgie
688	17	dans		de
699	1	us		lus.